Textes complets

http://grosse.fatigue.free.fr/

grosse.fatigue@free.fr

Août 1999 - 15 septembre 2005

Note : le contenu de ce document ayant été généré automatiquement à partir du contenu du site, il est possible et même certain que des coquilles et autres infidélités se soient glissées en cours de route.

Table des matières

39 la guerre **24**
6 juin . . . 24
Arbres . . . 24
Des jours plus longs . . . 25
Enlisement . . . 25
Facho en terrasse . . . 26
Faire parler mon père . . . 27
Guerre civile . . . 27
La gare de 40 . . . 28
La guerre en couleurs . . . 28
La guerre pas vue pas prise . . . 29
Le silence et la guerre . . . 29
Limoges-Alger . . . 30
Pourquoi la guerre en Irak ? (2003) . . . 31
Propagande . . . 33
Si les méchants gagnaient ? . . . 33
Va-t'en, guerre ! . . . 35
WW3 . . . 36
Ze French Bidasse . . . 38

Ailleurs **39**
Amérique . . . 39
Brother . . . 40
Des voyages . . . 40
Hooligan . . . 41
I had a dream bôf. . . . 42
Intolérance . . . 42
Je suis à la plage . . . 43
L'allaitement à l'américaine . . . 44
L'immense anus . . . 44
L'inexistante mélancolie . . . 45
L'orage à Biarritz . . . 46
La bourse ou la vie . . . 46
Los Angeles . . . 47
New York computerized . . . 48
Pourriture . . . 49
Prions . . . 49
Province . . . 50

Rome . . . 50
Se moucher à Paris . . . 51
Speaker américain . . . 51
Une ville standard . . . 51

Boîte noire **53**
2436 macplus . . . 53
Appareil Photo . . . 54
Dépression numérique . . . 54
Grand angle . . . 55
Ma photo préférée . . . 55
Pamée, là . . . 55
Photo de mariage . . . 56
Photos . . . 56
Salgado pourquoi pas ? . . . 56

Bureau **58**
20 ans suite . . . 58
35 heures, c'est encore trop... . . . 58
Besoins du consommateur . . . 60
Compter les heures . . . 60
Consultant . . . 61
Démission . . . 61
Gisèleland . . . 62
L'ennui au bureau . . . 62
L'idéologie managériale . . . 63
Le personnel de la mairie . . . 63
Le sens du pratique . . . 64
Les faiseurs de semblants . . . 65
Les WC, un espace de liberté . . . 65
Management . . . 66
Management 2 . . . 66
Mouton et souris . . . 67
Odeurs . . . 67
Pisser du haut des arbres . . . 67
Recrutement . . . 68
Recrutement efficace . . . 68
Statut cadre . . . 69
Un travail manuel . . . 70
Usine . . . 70
Vendredi . . . 71

Démagogie **72**
An evening in the life of a Français moyen . . . 72
Boîte à lettres . . . 73
Brûler la mairie de Paris . . . 74
Charlie-Hebdo, c'est de la Novlangue ? . . . 74
Citizen connard . . . 75
Communautaire . . . 76

Concorde . . . 76
Coupe d'Europe . . . 77
E-learning wah wah wah . . . 77
Hommage à quoi ? . . . 79
"J'abandonne la vie politique" . . . 79
J'entre en campagne . . . 80
Jean Pierre . . . 81
Journalistes . . . 81
L'échappée belle . . . 81
La vérité sur le premier ministre : Raffarin est un con . . . 82
La vie sexuelle de Catherine Machin . . . 82
Le borgne 18 . . . 85
Le chaînon manquant . . . 85
Le citoyen et son mot à dire . . . 86
Le converti . . . 86
Le dégoût des autres . . . 87
Le grand entonnoir . . . 87
Les journalistes et l'opinion . . . 88
Les manifs, c'est du papier-peint . . . 89
Les racines à la con . . . 89
Make $$$ . . . 90
Maréchal, nous (y) voilà . . . 91
Mensonges . . . 92
Mitterrand et moi . . . 92
Moralistes . . . 93
Parvenu arriviste . . . 93
Peines perdues . . . 94
Politique . . . 94
Ridicule politique . . . 95
Tape à l'œil.com . . . 95
Un Arabe(s) . . . 96
Un piercing, des poissons rouges . . . 97
Un grand journal . . . 98
Vive la guerre . . . 99
Voter Chirac . . . 99
Vous y viendrez . . . 101
Zidane et la Marseillaise . . . 101

Ecrans blancs **103**
Acteurs connus, gros cons . . . 103
Amen Gérard Jugnot ! . . . 103
Bande-annonce . . . 104
Bouse-moi . . . 105
"Chaos", de Coline Serreau . . . 105
Cinéma . . . 106
Du marketing du viol . . . 106
Holly Smoke . . . 107
Huit ans sans télé . . . 107

La fantastique histoire d'un mélo pourri . . . 108
La vérité si ma mère ment . . . 108
Le héros américain . . . 109
Le pornographe bourgeois . . . 110
Lubrique cinoche . . . 110
Un vendredi soir chiant . . . 111
Tom Crouze . . . 111

Erotisme transfusionnel **113**
Aaaaaaaaaaargh . . . 113
Aujourd'hui un miracle . . . 113
Considérations libidineuses . . . 115
De l'orgasme . . . 116
Du sexe en couverture . . . 116
Fake . . . 117
Femme nue . . . 117
J'me laisserais bien aller . . . 118
Le jour qu'on attend tous . . . 118
Les fesses de Carola . . . 119
Les genoux des femmes . . . 120
Les provocantes . . . 120
Mes phantasmes . . . 121
Ne plus plaire . . . 121
Ode à ma bite . . . 122
Orage érotique . . . 123
Pas sensuel le net . . . 124
Porno boucher . . . 124
Pornographie . . . 125
Sans soutien-gorge . . . 125
Soutien-gorge . . . 126
Super porno ! . . . 126
Tarzan . . . 127
Toute mon admiration . . . 127

F(r)ictions **129**
Dame à l'hötel . . . 129
Demain . . . 130
Gagner au loto, j'en ai bien peur.... . . . 130
Happy new year . . . 131
Je n'aurais jamais cru (Politique-fiction 2004) . . . 134
La fille au parapluie . . . 135
Plus rien ne sera comme avant . . . 136
Trou dans l'espace-temps . . . 138

Fins du monde **141**
2002 . . . 141
Age de cristal . . . 142
Archéopeinture . . . 142
Big sky . . . 143

Ça peut toujours servir . . . 143
Camescope Apollo 11 . . . 144
Caniche en feu . . . 144
De la merde . . . 145
Dechets . . . 145
Dechetterie . . . 146
Deux mondes et la trouille . . . 146
En boîte à Bali . . . 147
Filmer l'immobile . . . 147
Fou les gouttes . . . 148
Ghettos . . . 150
Imaginer 2007 . . . 150
Intraveineuse . . . 151
L'effet Pauwerpoint . . . 151
L'homme au dictionnaire . . . 152
L'hôpital et les tuyaux . . . 153
La berlue ce connard ! . . . 153
La conspiration interplanétaire du silence . . . 154
La fille du tueur en série . . . 155
La machine à peser les morts . . . 156
La planète se réchauffe . . . 157
Le grand paradoxe . . . 157
Le meilleur des mondes . . . 158
Le ridicule ne fait pas peur aux corbeaux . . . 158
Machine à dingue . . . 159
Novlangue . . . 160
Obèses-land . . . 160
Obsolète . . . 161
OGM . . . 161
Où vont les voies ferrées ? . . . 162
Paraboles . . . 162
Pluie perpétuelle . . . 163
Pomékon . . . 166
Pourrir . . . 166
Retour sur le loft . . . 167
Xénogreffe de porc . . . 168

Illusions **169**
100 000 ! . . . 169
2016 . . . 170
Appel aux extra-terrestres . . . 170
Art plastique . . . 171
Bébé occidental . . . 171
Bébé qui dort . . . 172
Bottes en caoutchouc . . . 172
Cantatrice réponse négative . . . 173
De l'amour . . . 174
Demain, sans doute . . . 174

Des illusions . . . 175
Fais les vitres . . . 176
Fatiguisme . . . 176
Georges Bush, listen to me ! . . . 177
Héritier . . . 178
Hiberner . . . 178
Je ne suis plus anarchiste . . . 178
Job . . . 179
L'adieu aux prolos . . . 180
L'avenir est à nous . . . 181
L'espoir d'un moustique anti-cons . . . 181
L'espoir fait vivre . . . 182
L'hypothétique email . . . 183
La famille, la famille... . . . 183
Le deuxième baiser . . . 184
Ma décadence . . . 185
Mars amerloque . . . 186
Mon entourage . . . 186
Normal, la guerre . . . 187
Nous n'irons pas sur mars . . . 188
Nouvelles du monde aujourd'hui . . . 189
On ferme, a y'est ! . . . 189
P51 sur TF1 . . . 190
Passer à côté . . . 191
Perdre son temps . . . 191
Plaire . . . 192
Quitter la terre . . . 192
Rahan et moi . . . 193
Refaire le monde . . . 194
Religion . . . 194
Rêve de chiens . . . 195
Rêves bourgeois . . . 195
Silence . . . 195
SITI@home . . . 195
Tailler la zone . . . 196
Tu rames Adam ? . . . 197
Un livre à conseiller . . . 197
Un potager palestinien . . . 197
Un tout petit môme . . . 198
Un type qui croit . . . 199
Visiter les maisons . . . 199
Vivre de projets . . . 200
Vulgarum ringardise . . . 200

Impuissances **202**
Boîte de nuit . . . 202
C'est difficile . . . 202
D'étranges femmes . . . 204

Des femmes vieillissantes . . . 204
Faim . . . 205
Fantôme . . . 206
Faut pas rêver . . . 206
Impuissance N ° 1 . . . 207
Impuissance N ° 2 . . . 207
Impuissance N ° 3 . . . 208
Impuissance N ° 4 . . . 208
Impuissances N ° 5 . . . 209
L'enveloppe à Noël . . . 209
L'homme est mauvais . . . 210
L'horreur est humaine . . . 210
L'obsédé sexuel . . . 211
La dernière nuit . . . 211
Le ventre qui bouge . . . 212
Les lèves de demain . . . 212
Lui raconter quoi ? . . . 213
Maison de retraite . . . 213
Mon sac en plastique . . . 214
On s'aime plus . . . 214
Pognon pognon pognon pognon . . . 215
Propriétaire, t'es rien ! . . . 216
Que demande le peuple ? . . . 217
Rechute . . . 217
Respecter les croyances . . . 218
S'il est encore temps.... . . . 218
Un avis sur tout . . . 219
Un certain ras le bol . . . 220
Un monde d'adolescents . . . 220
Vomir l'autr . . . 221
VRP . . . 221

Le temps passe **222**
1984 . . . 222
A qui le tour ? . . . 223
An 2000 . . . 223
Astrologues, mon cul . . . 224
Beau temps . . . 224
C'est quand l'été ? . . . 224
Carte de France . . . 225
Cochons d'Inde Story . . . 226
Délires enfantins 1 . . . 226
Délires enfantins 2 . . . 227
Dimanche . . . 227
Dimanche matin . . . 228
Du temps à tuer . . . 229
Extrême-Occident . . . 229
Gosses . . . 230

Guitare électrique . . . 230
J'ai peur des nouveaux-nés . . . 231
L'arbre de Noël à ma boite . . . 231
L'élasticité du temps . . . 232
Le fond du jardin . . . 232
Le grenier . . . 233
Le hasard est curieux . . . 234
Le luthier . . . 234
Le temps des enfants . . . 235
Le temps ralenti . . . 235
Lettre à mon père . . . 236
Loana, ma mère et moi . . . 237
Magnéto à bandes . . . 239
Nos vies rythmées par les bagnoles . . . 239
Panthéon des profs . . . 240
Parc naturel . . . 240
Photos d'hier . . . 241
Pif Gadget . . . 241
Pigeon 14/18 . . . 242
Pigeon 75 . . . 242
Pistolet à eau . . . 242
Saisons . . . 243
Super 8 . . . 243
Troisième lettre à mon père qu'est mort depuis des lustres . . . 244
Voler . . . 245
What's goin'on ? . . . 246

Les autres m'ennuient **247**
Arrêter l'enseignement . . . 247
Bonne soeur . . . 248
Club Mickey pour enfants cons . . . 248
Connardsland . . . 249
Couple de commerçants . . . 249
Courrier MLF . . . 250
Cyberpunks . . . 250
Dandy de droite . . . 251
Déplaire . . . 251
Des punks . . . 252
Des régions non-couvertes . . . 252
Des singes . . . 253
Des singes (2) . . . 253
Des singes (3) . . . 254
Des singes (4) . . . 254
Des singes (5) . . . 255
Des singes (6) . . . 255
Elle mange en face de moi . . . 256
Festival de connes . . . 257
Fils à papa . . . 257

Formatage . . . 258
Jeunes vieux . . . 258
Jeunisme . . . 259
La France d'en bas, ça craint . . . 259
L'échelle des valeurs . . . 261
L'intelligence des imbéciles . . . 261
La conversation des autres . . . 262
La défaite de la musique, 2 DJ, 3 rappeurs, 2 joueurs de djembé . . . 263
La femme en noir . . . 264
La politesse à la dame . . . 264
Le retour des cons . . . 265
Les autres, encore . . . 266
Les rebelles sont des cons ! . . . 266
Mes parents cons . . . 267
Militaires et businessmen . . . 268
Navigateurs solitaires . . . 268
Papas mamans . . . 269
Partir en vacances . . . 269
Pragmatique . . . 271
Racistes . . . 271
Scouts et Mormons . . . 272
Soirée glaucque . . . 272

Les chiens **273**
Chiens 1 . . . 273
Chiens 2 . . . 273
Chiens 3 . . . 273
Chiens 4 . . . 273
Chiens 5 . . . 273

Machines à écrire **274**
Biographie . . . 274
Clodo virtuel . . . 274
Deux chefs-d'oeuvre de merde . . . 274
Enfin un bon produit . . . 275
Et après ? . . . 276
Insultes . . . 277
Internet . . . 277
Jet d'encre . . . 278
L'avancée des produits . . . 278
L'avenir d'une illusion . . . 279
L'obéissance honnête . . . 279
La grande illusion . . . 280
La machine à écrire d'Hervé Guibert . . . 280
Les gens qui m'écrivent . . . 281
Linux . . . 281
Mon business-plan . . . 282
Mon chiffre d'affaires . . . 282
Nouveau nom pour ma holding . . . 283

On va pas tarder à fermer . . . 283
Ouais, le bec . . . 285
Pourquoi t'écris ? . . . 286
Start-up . . . 287
Théâtre vide . . . 287

Mes femmes des autres **289**
A quoi servent les femmes des autres ? . . . 289
Asiatique . . . 290
Des veuves au parc . . . 290
Deux soeurs . . . 291
Etrangères . . . 291
Femmes caoutchouc . . . 292
Femmes crues . . . 293
Femmes de mai . . . 293
L'océan des anciennes conquêtes . . . 294
Nageuses . . . 294
Une ex . . . 295
Une ex qui me cherche . . . 295
Whithney Houston . . . 296

Moi, moi, moi.... **297**
20 ans . . . 297
35 ans dans un mois . . . 297
55 ans . . . 298
Attendre . . . 299
Bilan ringard . . . 299
Bordel de bordel ! . . . 301
Choix . . . 302
Détachement . . . 302
Don't you talk to me . . . 302
Fais pas ton intéressant . . . 303
Hypocrite . . . 303
Ich been not americano . . . 304
Imprimez-moi . . . 304
J'ai faim . . . 305
J'suis nul . . . 305
"Je" disparaît . . . 305
Je m'émerveille . . . 306
Je m'en fous again . . . 307
Je m'en fous royalement . . . 307
Je me dégonfle . . . 307
JE SUIS SAOUL . . . 309
Journée morne . . . 310
L'inaptitude . . . 311
La vie en 99 . . . 312
Le reflet dans la vitre du TGV . . . 313
Libidomètre . . . 314
Ma vie en papiers . . . 314

Maître du monde . . . 315
Mes ambitions . . . 315
Mon cul ! . . . 316
Mon procès . . . 317
Mon vélo . . . 318
Où suis-je ? . . . 319
Pas génial . . . 319
Péter la gueule à tout le monde . . . 320
Pourquoi je plais aux femmes intelligentes . . . 320
Quêtre . . . 321
Romantique Bureaucrate . . . 322
Se cacher . . . 322
Site perso dérisoire . . . 323
Vapeurs d'alcool . . . 323
Votez pour moi . . . 324

On croit rêver ! 325
A la surprise générale . . . 325
Alexandre a de l'air dans la tête . . . 326
Au nom de quoi ? ? . . . 326
Caca-boudin youpi ! . . . 327
Comme un poulet sans plume... . . . 328
Considérations vaseuses . . . 329
De sacrés faux-culs putain de nom de dieu ! . . . 330
Dépression mondiale . . . 331
Des pédés au gouvernement ? Act-Up me fait chier ! . . . 332
Donnez-moi de la pétasse ! . . . 333
Du football . . . 333
Fantasme professoral . . . 334
L'absorbeur d'humilité^{TM} . . . 335
La civilisation française et les chiottes à la turc, ou comment les moustiques femelles eurent raison de ma virilité, de la Grandeur du pays, et de l'été. . . . 335
Le ghetto c'est du ghetto . . . 336
L'invasion des Mireille . . . 337
Ma petite clinique . . . 338
Mon émission télé . . . 338
Mail delivery System . . . 339
Ne s'étonner de rien . . . 340
Random Thoughts . . . 340
Sondageus bidonus . . . 342
Un monde de faits divers, et en couleurs ! . . . 343
Une petite claque . . . 344
Tu nous racontes ta vie là . . . 345

Portraits gentils 347
Audrey . . . 347
Beigbeder est un con . . . 347
Deux gosses . . . 348
Fatima . . . 348

Je suis un tout petit enfant . . . 349
La banque . . . 350
La France pue des pieds . . . 350
La grosse fière qui rote . . . 351
Mademoiselle Madeleine . . . 351
Mazarine, ta gueule ! . . . 352
Môme skate photo . . . 353
Mon prof de batterie . . . 353
Portrait de Gégé . . . 353
S'y connaître . . . 354
Simone est rentrée de vacances . . . 354

Portraits méchants **356**
Attali . . . 356
Description d'une inconnue . . . 356
Gueule de con . . . 358
Jack Lang . . . 358
Jack Lang, roi des cons . . . 359
L'homme froid . . . 359
La fille du marché . . . 360
Le prof de marketing est un con . . . 360
Les lunettes d'un con . . . 361
Modèle ordurier . . . 362
Obispo de chambre . . . 362
Sale con . . . 363
Thuyas . . . 363
Typologie d'un crétin . . . 364
Un couple modèle . . . 365
Une financière . . . 365

Potagers **367**
Balade en forêt . . . 367
Des fleurs en face . . . 367
Doigts dans la terre . . . 368
Graine . . . 368
Jardins urbains Polnareff . . . 369
La Loire . . . 369
La nuit tard . . . 369
Le bouchon dans l'eau . . . 370
Mes citrouilles . . . 370
Miracle . . . 371
Promenade au parc . . . 371
Terrain vague . . . 372
Terre grasse . . . 372
Tomates . . . 373
Tomates 2 . . . 373
Tomates 3 . . . 374
Transat et buanderies . . . 374
Une rivière d'enfant . . . 375

Un potager sec . . . 375

Rues **377**
Austerlitz . . . 377
Autoroute-stations . . . 378
Brouillard . . . 378
Claudia Chou-fleur . . . 378
Couple de croyants . . . 379
Demain, les vieux . . . 380
Des tronches plein la gueule . . . 380
Deux beaufs foutent le feu . . . 381
Fausse blonde vraie moche . . . 382
Folles dans la rue . . . 382
Fous dans la rue . . . 383
Hélène . . . 383
Homo-poulailler . . . 384
Hier soir . . . 384
L'image interdite . . . 385
L'odeur de l'eau . . . 386
Le bunker . . . 386
Le gardien, j'le nique . . . 387
Lumière lourde de mars . . . 388
Ma rue . . . 388
Ma ville . . . 389
Odeurs de rues . . . 389
Orthographe . . . 390
Pigeon . . . 390
Rat . . . 390
Scooter crottes . . . 391
Sexe au PMU . . . 391
Tag masturbatoire sur un wagon . . . 392
Toutes choses égales . . . 392
Zombieland . . . 393

Sociologie superficielle **394**
Au féminin, point conne . . . 394
Déclassés . . . 394
Gros rituel . . . 395
Hôtel fordiste . . . 396
Intelligence artificielle . . . 396
L'éloge des médiocres . . . 397
Le mari mutant . . . 398
Le même . . . 398
Le moral des français . . . 399
Le moral des ménages . . . 399
Léotard que jamais . . . 400
Les dents des gens . . . 401
Les villes . . . 401
Meurtre . . . 401

Pas le temps . . . 402
Photocopieuse . . . 402
Quand y'aura plus rien . . . 403
Retourner sa veste . . . 404
Sans les mains . . . 404
Science-Pot et les fleurs fanées . . . 405
Société multiculturelle . . . 405
Supermarché prolo . . . 405
Un homme en blonde . . . 406

Tambours et trompettes **407**
A slow song . . . 407
Birkin, ta gueule ! . . . 407
Des mots creux . . . 408
En finir avec le jazz . . . 409
En finir avec la musique . . . 410
En finir avec la techno . . . 410
Esthétique des clips . . . 410
L'adieu à Znavour . . . 411
La dernière sur la techno . . . 411
Mélodies . . . 412
Mon jazz . . . 412
On assassine bien les musiciens.... . . . 413
Orchestre National de Nazes . . . 413
Prosélytes techno . . . 414
Rap . . . 415
Samplisation du monde . . . 415
Sardou, ta gueule ! . . . 416
Summer 42 . . . 417
Technique et confort . . . 417
Techno . . . 418
Techno 2 . . . 418

Théories prétentieuses **420**
A bas les curés . . . 420
Assister à l'accouchement . . . 420
Aucun achat . . . 421
Cinéma Français . . . 422
Clown - âge humain . . . 422
Couple-Fusion . . . 423
De la censure . . . 423
De la vache folle et du cochon . . . 424
De l'utilité des ruines . . . 425
Demain, mon clone . . . 425
Des gens riches . . . 426
Ecole des fans . . . 426
Emmerdeurs . . . 427
Entrepreneur . . . 427
Général Mentors . . . 427

Génétique again . . . 428
mpossible individualisme . . . 428
L'étonnante mise à jour . . . 429
L'homme demain la science . . . 430
La croissance . . . 431
La finance . . . 431
La folie . . . 432
La nature est mal faite . . . 432
Laïc . . . 433
Le mètre à penser . . . 433
Le plus grand, le seul . . . 434
Le progrès . . . 435
Le travail divise . . . 435
Les deux Barbies . . . 436
Les deux fascismes . . . 436
Les philosophes cons . . . 437
Les tendances . . . 437
Maîtres à panser . . . 438
Obscurantisme . . . 438
Simplifier . . . 439
Sociologues en col blanc . . . 439
Solitude cyber . . . 439
Temps restant . . . 440
Tiers-monde . . . 440
Tolérance . . . 441
Tout gratuit . . . 441
Un peu d'économie . . . 442
Violence . . . 442

Trains **444**
Autosatisfaite Micheline . . . 444
Encore une histoire de train . . . 445
Fou dans le TGV . . . 446
L'homme fonctionnel . . . 447
J'inspecte un wagon . . . 448
La polyandre . . . 448
L'enfant dans le train . . . 449
Lascives en train . . . 450
Le portable de la vieille . . . 450
Quelques voyous . . . 451
Une aveugle . . . 452
Wagon-fumeurs . . . 453

Vieille copine **455**
23 ans . . . 455
Accident de voiture . . . 456
Cancer . . . 456
Cancer technologique . . . 456
Dernier jour . . . 457

Destin sous-marin . . . 458
J'veux pourrir . . . 458
Je ne bouge pas . . . 459
L'ami qui va mourir . . . 460
La tête coupée . . . 460
La vieille à la lumière bleue . . . 460
La vieille qui s'ennuie . . . 461
Le transfert . . . 462
Malédiction . . . 463
Mon petit frère dans le coffre . . . 463
Mourir . . . 464
Où sont les morts ? . . . 465

Dissipation des brumes matinales **466**
Prologue . . . 466
Journaliste de Libé . . . 467
Premières réactions . . . 469
Tous morts ? . . . 469
Les deux types . . . 471
Bill, ange-gardien . . . 472
Babeth Debout, râleuse . . . 473
Attaquer France-Inter . . . 474
Rezo.net touché par le groupe du silence . . . 475
Plus personne . . . 476
Des doutes . . . 476
Grosse Fatigue m'a tuer . . . 476

Le fardeau de la dette **479**
Zéro papier . . . 479
Zéro stock . . . 480
Flux tendus . . . 482
Jules, idéal-type . . . 483
Les Gitans, ils en ont toujours . . . 485

Textes récents **487**
A day in the life of a Français moyen . . . 487
Un énième site... . . . 488
Chroniques numériques 1 . . . 489
Chroniques numériques 2 . . . 490
Chroniques numériques 3 . . . 491
Chroniques numériques 4 . . . 492
Chroniques numériques 5 . . . 493
Interdire le port du string . . . 493
Enlarge your penis ! . . . 494
Leila et la classe ouvrière . . . 495
Publi-information pour moi-même . . . 495
Luc Ferry, faut pas t'étonner... . . . 496
L'effet Télérama . . . 497
Déshabillez-moi . . . 497

L'éternel retour . . . 498
Binary Thoughts . . . 499
Zapping débile . . . 500
Je ne bande plus (vulgarité) . . . 501
Le ventre des secrétaires . . . 502
Se méfier des croyants . . . 502
L'imagination des enfants . . . 503
Mon village-vacances... . . . 504
Zonards reproductis . . . 504
On me copie, c'est bien normal . . . 505
50 millions d'amis chômeurs . . . 505
Dans les soirées je m'ennuie . . . 506
Ma retraite *made in China* . . . 506
Mes ex. sont toutes mortes . . . 507
Le port du voile, c'est relatif . . . 508
Obsédé sexuel, c'est sain . . . 509
L'impôt sur la connerie . . . 510
Mariage . . . 510
A bas la *world music* . . . 512
Pygmées Géants . . . 512
Ma trique X . . . 513
L'ami africain . . . 514
L'hypersexualisation de mon monde . . . 514
Vidéo pour nous . . . 515
1700 années de SMIC, émoi émoi émoi... . . . 516
Tournesol life . . . 517
A fabless world . . . 518
CHOISISSEZ la femme à moustache . . . 518
Le gêneur informaticien . . . 519
En finir avec les enfants . . . 521
L'invasion des moi-mêmes . . . 521
Certains paysans sont des magiciens . . . 523
Des grenouilles et des hommes et Marie Trintignant . . . 524
Deux lézards . . . 524
La France de Johny, parlons-en . . . 525
T'obèses ? . . . 526
La rentrée dégueulasse . . . 526
Routes en week-end . . . 527
Des fleurs en plastique . . . 527
Madame prolo à l'hôpital . . . 527
Sa touffe m'étouffe . . . 528
Une étrange espionne . . . 528
Leçons de marketing N° 1 : le lave-vaisselle . . . 529
Les jeunes existent, ils sont cons . . . 530
Leçons de marketing N° 2 : le système d'exploitation . . . 531
Another day in the life of a Français moyen . . . 532
Leçons de marketing N° 3 : la publicité pleine page . . . 533
Leçons de marketing N° 4 : le marché a tranché . . . 533

Leçons de marketing N ° 5 : la tête de gondole . . . 534
Leçons de marketing N ° 6 : le produit innovant (pour vous mesdames ! . . . 535
De petits enchantements . . . 536
Le couple et la pression du marché . . . 536
A pornographic life . . . 537
Un autre monde, Mona . . . 538
La discrimination positive, ça se peut pas ! . . . 538
Ma vie assistée par ordinateur . . . 539
Le Télé-con, chaque année . . . 540
Martin Winckler se voile la faRce... . . . 540
A quel âge devient-on con ? . . . 541
Les deux soldats des guerres finies . . . 541
2 tonnes de suppositoires . . . 542
Georges Moustaki arrêté à Tikrit ! . . . 542
Le con annuel . . . 542
Préfet musulman, délinquants catholiques . . . 543
Goodbye le web . . . 544
Guillermito ne reviendra jamais . . . 544
Une nuit érotique . . . 545
Chroniques numériques 6 . . . 545
Sur Mars, que des cailloux . . . 545
Une victoire de la musique : Pagny (bientôt ?) en prison ! . . . 546
Luc Ferry, la barbe ! . . . 546
Une affaire de communication . . . 547
Séparons-nous . . . 547
Culture Pute . . . 547
L'explosion ! . . . 548
L'honnête homme d'Etat . . . 548
Le fameux retour de la croissance . . . 548
Un léger frémissement . . . 549
Dix-huit mois avec sursis . . . 549
Va-t-on tous mourir ? . . . 552
Que devons-nous acheter ? . . . 553
Qui devons-nous convaincre ? . . . 554
PUTAIN DE MISERE ! . . . 555
Le petit môme dans la BX diesel . . . 556
Chasser la mélancolie . . . 556
Comment avoir le cafard en deux minutes trente ? . . . 557
Qui seraient les traîtres ? . . . 558
Ces gens inutiles... . . . 558
Nougaro n'était pas sur la photo . . . 559
Un barbare . . . 559
Viva la muerté . . . 560
Dinosaures et autres animaux . . . 560
Mon ministère . . . 561
Je vous dois 15 000 Euros.... . . . 561
Exaspération passagère . . . 562
Le tour du monde, c'est pour une autre vie . . . 562

Libérez les *call-centers* . . . 563
Je n'ai pas couché avec la fille de BHL . . . 564
Des putes, oui, mais de Tanzanie . . . 564
Ces fascistes étrangers . . . 564
Sarkota . . . 565
Neandertal . . . 565
Sommer les cons de consommer . . . 566
Une femme à voile . . . 567
60 ans de perdus . . . 567
Our culture, Donald . . . 568
L'actualité en parpaings . . . 568
Ma délocalisation littéraire . . . 569
Vous êtes belle au téléphone . . . 570
Le cimetière allemand . . . 571
Un mariage vraiment gai . . . 572
Je rouille . . . 573
Ronald Ray Charles . . . 574
Le petit prolo derrière chez nous . . . 575
D'entre les connes . . . 575
Staline pour tous . . . 576
A l'écoute du public . . . 577
L'avenir des "weblogs" . . . 578
Je n'ai pas de carnet d'adresse . . . 579
Perdez cinq kilos avant l'été ! . . . 580
Ils finiront par m'avoir . . . 580
Reggiani/Distel : 1 à 0 . . . 581
La fin du Hollandais violent : un espoir . . . 581
Adjani, rien à foutre . . . 582
La solution Sarkozy . . . 582
Le pape est un assassin . . . 583
La classe moyenne a disparu . . . 583
En photo : les barbares . . . 584
Jason, fils de cons . . . 584
La vie devant soi . . . 585
Diverses femmes . . . 586
Fonctionnaires . . . 587
Post-connardisme . . . 588
Ta vie ton oeuvre . . . 589
Nordinateur pour tous . . . 589
Huit jours ailleurs, New York . . . 590
Adieu les mômes . . . 590
A quoi nous voilà réduits... . . . 591
Un dernier plaisir . . . 591
Je viens de comprendre . . . 592
Maurice . . . 592
Same player : shoot again ! . . . 593
Des jouets pour Noël . . . 595
On se mérite pas . . . 597

MERDE IN CHINA ! MERDE IN CHINA ! . . . 599
Mes petites mains . . . 600
Le poisson rouge de Carla est mort . . . 600
Lucy Liu et moi . . . 601
OUI à l'entrée du Canada dans l'Union Européenne ! . . . 601
Alors elles m'écrivent . . . 602
Libérez Marcel et Bernard ! . . . 603
2005, année mondiale de l'hypocrisie . . . 604
On va rêver de gens qu'on connaît pas... . . . 606
De l'usure des autres... . . . 607
Same player game over . . . 608
Outre-Merde . . . 610
Des gens seuls, put another coin in the machine... . . . 611
Non à la Constitution Européenne . . . 613
Tu vas mourir, papa - Clint Eastwood . . . 614
De nos lettres d'amour . . . 616
La Chine ne me fait pas rêver... . . . 617
es petits bourgeois de mon lycée . . . 618
Au printemps, suspends ton vol ! . . . 619
Consultante RH . . . 621
Sarkolande . . . 622
Fabius : stratégicus ! . . . 623
Nos groupes sanguins . . . 623
Mon anniversaire, on ne change pas vraiment . . . 624
La famille Prout . . . 626
Ubu et tordu . . . 627
Gibson et Fender . . . 628
La vie Paris-Match . . . 629
En avoir assez . . . 630
Quelle constitution ? . . . 631
Mélanges douteux . . . 632
Le débat piégé . . . 634
Un rêve Européen, monsieur Rifkin . . . 635
De la conviction (que diable !) . . . 636
Sa part de gâteau (européen) . . . 637
L'avenir est dans la chenille... . . . 638
Ceci dit, on est libre.... . . . 639
La première fois sans roulette . . . 640
Pierrre Lazuly est mort . . . 641
Des lecteurs à 1 :37 du matin . . . 642
Les crétins du "Masque et la plume" . . . 643
Non aux Jeux Olympiques à Paris (et ailleurs...) . . . 644
La stratégie Sarkozy ? Bruce Willis ! . . . 645
Je regarde la lune . . . 646
Perspective supermarché (photo argentique) . . . 647
Les Amish vont gagner la partie, *no more oil* . . . 647
Cent ans de terrorisme . . . 648
Mourir pour Danone ? (*les marchés financiers ont gardé leur sang-froid.*) . . . 649

Du pédagogisme 651
Le petit Africain 652
Bricolages 653
Les souvenirs amnésiques 654
Du cerveau reptilien et d'autres petits détails 655
La possibilité d'un nul 656
Fellation et darwinisme 657
Ça n'existe pas - les angoisses du père 658
Priorité aux départs dans l'heure 659
Bernard et moi 661
Chirac : ce qui s'est vraiment passé 662
L'angoisse de 13 :05 662

39 la guerre

La guerre, c'est comme les pays lointains. Il vaut mieux parfois ne pas connaître. Je n'ai pas connu, mais ça m'obnubile, ça me hante. Et les orages à l'horizon, qui détourne le regard ?

6 juin

Les gens qui ont 56 ans aujourd'hui ; le 6 juin 2000 ; doivent se sentir encore jeunes. Avec les progrès de la médecine, la sécurité sociale, les air-bags, les *jeans*, ils peuvent mâcher quelques chewing-gums sans avoir l'air idiot. Ils roulent dans des voitures plutôt neuves, ils ont plus ou moins réussi leurs vies. Et c'est leur anniversaire.

56 ans, une vie d'homme, c'est long mais c'est court. Ça n'est plus du tout vieux.

Ces gens-là nous font toucher du doigt un passé que l'on voudrait condamné aux livres d'histoire. Le jour de leur naissance, des milliers de types se faisaient massacrer sur des plages aujourd'hui sereines. Les bunkers ont pris un coup de vieux, et les tags qui les décorent n'ont rien pour les rajeunir. Les quelques canons abandonnés sont rouillés depuis longtemps, les cratères de la Pointe du Hoc servent de toboggans à des enfants pour l'instant innocents.

J'ai pourtant l'impression qu'avec les gens de cinquante-six ans, on touche une époque qui a réellement existé. Sans compter tout ceux qui ont plus de cinquante six-ans.

Arbres

Ce matin d'hiver, j'ai pris ma voiture et j'ai traversé la campagne. Il y avait des camions et d'autres personnes dans des voitures. Il y a eu la tempête et des morts, c'est décembre 99, vous savez, le passé...

Les arbres écroulés m'ont semblé beau. Il y avait beaucoup de connifères aux racines trop courtes, des peupliers qui poussent dans des champs trop humides, et de vieux arbres morts d'un coup, sans souffrir.

En mai 1940, la tempête était mécanique et le temps plutôt radieux. Les panzers ont coupé à travers les champs et la radio disait aux habitants de partir au plus vite. La radio était allemande mais faisait semblant.

Je suis ravi d'être né beaucoup plus tard. Que se passerait-il si la guerre décidait un jour ?

Des jours plus longs

Malgré tout le respect que je porte aux types qui furent massacrés à Omaha Beach au petit matin du 6 juin 44, je me prends à rêver de jours plus longs.

Il est déjà neuf heures du soir il faut que je rentre. Grâce aux types cités plus haut, je rentre paisible, plutôt libre.

Mais j'aimerais que l'on rallonge la durée légale du jour. Mettons, 28 heures. En travaillant toujours 8 heures par jour, ça me permettrait de vivre plus tard, de lire un peu plus, et de ne pas oublier d'aller au cinéma à cause de priorités que d'autres m'ont fixé un jour. Je ne sais plus quand.

Je pourrais, par exemple, revoir le jour du même nom, encore une fois.

Enlisement

Ici.

1er Avril 2003. Je suis vivant. J'ai deux enfants. J'ai 37 ans. 4 appareils-photo. Je deviens matérialiste pour accumuler des souvenirs tangibles devant le temps qui passe. J'en ai un peu honte. Les arbres sont en fleurs. Il commence à faire moins beau. Les jeunes filles me vouvoient et me trouvent vieux. Elles m'appellent monsieur. Elles montrent leurs seins autant que la décence finale les y autorise. Leurs nombrils, leurs jambes, leurs ventres, leurs épaules. Les garçons du même âge ont l'air incapables de les satisfaire et font du skateboard donnant l'impression d'avoir dix ans de moins qu'elles. Pauvres types.

Ou là.

En tant qu'expert militaire international, j'avoue cyniquement savourer la situation. Bien sûr il y a des morts civils, bien sûr. Mais il y a surtout des morts militaires du côté de la liberté et du fast-food, de la barbaque cholestérol et endimanchée, pas de quoi se plaindre. La plupart des enragés volontaires américains auraient pu tenter autre chose, ouvrir une pizzeria, souder des cadres de vélos, travailler dans l'informatique libre, améliorer Linux ou mieux, mon Macintosh. Mais j'entends la plupart d'entre eux vouloir ouvertement rentrer à la maison avec la dépouille d'un irakien. Ce sont des tueurs. Légaux et encartés, bénédiction la grande nation, mais des tueurs avant tout. Comme du temps des Indiens. Si l'échec social avait eu un barreau de moins, comme celui de l'échelle manquée du même nom, et pour peu qu'ils fussent un peu plus noirs, l'injustice les aurait fait dealer de crack dans un centre-ville sans nom. Aux États-Unis, on promet à des naïfs une bourse d'étude contre un engagement des plus belles années de la jeunesse... Et comme le disent certains (d'anciens généraux allemands en 45, les Russes à la même époque piaffant d'impatience en franchissant l'Elbe, Emmanuel Todd dans son dernier bouquin, mon père avant sa mort relatant ses souvenirs de Monte Cassino, j'en passe...), les soldats américains, c'est de la grande gueule et un déluge de bombes larguées de haut, mais au sol, c'est pas bien méchant. Je force le trait bien entendu et l'on ne compte plus les héros tombés au champs d'honneur pour donner un chant d'horreur à Sardou si les Ricains n'étaient pas là. Et j'aimerais rencontrer le capitaine Winters de la 101st Airborne encore vivant aujourd'hui, parce qu'il a sauté sur Sainte Marie du Mont, et que c'était une guerre juste, tout simplement et que le feuilleton à la télé est drôlement bien fait.

Mais là.

Là, il y a de quoi douter.

On doute.

On l'avoue.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Pourquoi Bush père n'a-t-il pas fini le travail ? Pourquoi a-t-il laissé les opposants se faire massacrer en 1991 ? Et où sont les armes de destruction massive ? Pourquoi les Irakiens ne les utilisent-ils pas ? Quelles sont les vraies raisons ? Le pétrole ? Ah. Les terroristes du 11 septembre ? Hum. Et la Corée ? Elle est pas dangereuse la Corée du Nord ?

En tant qu'expert militaire mondialement reconnu, j'insiste sur les bienfaits des ruines dans la position défensive : la basilique de Monte Cassino une fois détruite, les Allemands en ont fait une place forte imprenable. Stalingrad ? Impossible de vraiment utiliser les chars et l'aviation. Les Russes s'arrangeaient toujours pour être le plus souvent directement dans les lignes allemandes.... Allez donc bombarder qui que ce soit vu d'en haut... Sans compter l'étirement du front en Irak, la longueur de la chaîne logistique (parlez-en à Eisenhower de septembre 44 à décembre 45), et vous avez un scénario rêvé pour une guerre de position, sans compter les petits ingrédients nouveaux et ôh combien succulents que sont les kamikazes irakiens ou sympathisants, les mercenaires des pays arabes n'ayant rien à perdre, les armes russes livrées via la Syrie ou ailleurs (fusils à visées nocturnes, munitions....). Il semblerait que pour la première fois depuis la guerre de Corée, les Américains soient en si mauvaise posture. Au Viet-Nam, ils avaient militairement gagné, c'est l'opinion publique qui renversa tout. Un peu comme les Français en Algérie (tant mieux, hein, tant mieux). Mais en Corée, y'en a un qui était à deux doigts de balancer un champignon sur Pékin histoire d'en finir. Alors là, que va-t-on nous inventer ?

Faudrait demander aux experts.

Facho en terrasse

Premier soleil en soirée, soir d'avril, le bonheur presque.

Assis avec une copine à discuter d'un couple d'amis loosers inquiétant d'alcool et de tabagique, sur des sièges en plastique imitation Starck, spécial fin de la fesse. Terrase d'un café, couronnés par d'étranges becs de gaz qui défont la pluie et le beau temps, un thé citron à la main, sentiment passager de petite joie. Oui, le printemps peut-être.

Au fond d'un siège qu'on dirait militaire, un vieil homme aussi voûté que bourgeois lit plié en quatre un quotidien nauséeux *nazi pendant les guerres et catholique entre elles.* On y parle du passé plus sûrement que du *présent.* L'homme sent à la fois le rance et Vichy, la vieille France qui attend, ridée, son heure de gloire. Il est seul et ne touchera pas au carré de chocolat qui accompagne son café. Il nous regarde d'en dessous, comme pour mieux être préparé au regard final d'un oeil dans la tombe.

Il attend l'heure. Sa mort viendra plus vite qu'une victoire de ses petits-enfants aux cheveux courts cherchant dans les bois des aventures en forme de noyades.

Mais il est là, parmi nous, les autres. Ce qui en soi, est déjà mauvais signe.

Faire parler mon père

Mon père a fait 14-18. Enfin je crois.

De toutes les façons, il est mort. Il est mort et n'en a pas dit grand-chose, des anecdotes de bidasses, des cuites taboues, des chansons cons. Il en a tellement peu dit que j'ai vécu avec un homme qui a vu la guerre, qui a participé, un homme du-dedans. Cet homme-là, je l'ai identifié avec un vieil ours dans un potager l'été, à la cave autour de son établi l'hiver. Rien d'autre. Pas grand-chose.

Alors le Maroc, l'Algérie, la campagne d'Italie, le défilé dans Rome, la libération de Sienne, la bataille des Vosges, Strasbourg et l'Allemagne, je ne sais pas ce qu'il en a vu. Sauf une vieille photo dans un vieux magazine avec un singe. Ça me revient. C'était la deuxième. Pas la première.

La guerre.

Moi, je faisais des maquettes, des avions, des Stukas, et puis des Spitfires, ah oui, des Spitfires. Et puis lui, là-bas, il faisait des pommes de terre, des radis. Il tuait un lapin, il collectionnait les peaux. On les a jetées, le manteau de ma mère, il n'a pas vu le jour, y'avait des vers.

Mais lui, là, dans son potager des années soixante-dix et de mon enfance, ce beau jardin tout en longueur avec des voisins inoffensifs, lui-là, lui ! Il avait fait la guerre. Dans le Génie m'en souvient-il. Le Génie et les Pont Bailey. Des ponts avec de l'acier et des gros boulons. Des chars qui passaient dessus.

Moi, je faisais des cabanes au fond du jardin. Lui, il disait rien.

Faut faire parler les vieux. Faut les forcer quand c'est qu'ils ont fait la guerre, faut leur ouvrir la gueule et leur faire cracher le morceau d'obus qu'ils ont quelque part dans la chair. Parce que ça dure pas les vieux, c'est regrettable, et puis ça radote, ou alors ça oublie, ou alors ça veut pas, ou alors ça peut plus.

Mais faudrait que ça cause.

Guerre civile

On entend de plus en plus, en lisant les chroniques adéquates, des historiens, des essayistes, qualifier la seconde guerre mondiale et souvent sa grande soeur, la première, de "véritables guerres civiles européennes".

N'importe quoi.

Voilà comment la position du lecteur influence l'histoire.

On voudrait nous faire croire que l'Europe, aujourd'hui vaguement unie par des marchés et une monnaie, n'a fait que civilement s'entre-déchirer autrefois. Il n'en est rien. Les guerres d'alors étaient bien des guerres d'Etats, et même d'Etats-Nations, ces mêmes Etats croyant se battre pour conserver une hégémonie qui traverserait vite l'Atlantique pour mieux les fuir.

Dire des deux guerres mondiales qu'elles furent civiles, c'est ré-inventer l'histoire, c'est réviser l'Europe. C'est *propagande*.

La gare de 40

Le *Stuka* arriva avec son frère jumeau à l'horizon. On distinguait derrière les entrepôts un tracteur et les champs au loin. Il avait beau faire beau, on aurait aimé être ailleurs que dans cette gare.

On est bloqués là avec Romy Schneider et Trintignant depuis deux heures. Plus de charbon pour la loco. Et les voilà sur nous. Je cours comme un fou, avec ma mère et ma petite soeur derrière moi. On se retrouve dans un fossé avec des vieux sous des toiles et des cabas, des sacs en osier, des paniers, je ne sais pas quoi.

Le premier descend, comme un aigle, il siffle. Je le trouve terrible. J'ai mon ventre qui se durcit et qui remonte dans mes poumons, dans ma gorge. Je suis tout pétrifié. C'est la quatrième fois en un mois que j'en vois un. On a presque l'habitude. La poussière explose, je deviens sourd.

La gare est là. Immobile. Elle aussi, pétrifiée dans le temps. Les lettres en relief qui indiquent son nom n'ont pas été repeintes. De vieux wagons à bestiaux, mi-bois mi-rouges, traînent encore en attendant une autre attaque peut-être, une nouvelle utilité.

Nous roulons lentement, le TGV a un peu de retard. Les vieilles gares qui n'attendent plus personne nous font un décor d'aujourd'hui avec des souvenirs de juin 40. Il n'y manque que quelques affiches, deux vieilles Citroën, des réfugiés, l'exode, puis les premiers envahisseurs en side-cars.

La guerre en couleurs

L'autre soir, on me dit "ce soir, il y a la 2nde guerre mondiale en couleur à la télé". Il était trop tard pour foncer chez un voisin voir l'émission. Je n'ai vu que la fin.

La guerre en couleur, le passé en couleur.

Découvrir cette invraisemblable ressemblance avec ces gens, ces rues, ce temps-là. Découvrir les champs de blé d'Okinawa, voir pour de bon un P47-D envoyer ses 8 roquettes sur un train en France, voir des parisiennes de 44 aussi maquillées que celles d'hier soir.

C'était donc vrai, la guerre, celle que l'on taisait en noir et blanc, celle qui se faisait mythologie, celle qui n'était qu'oubli.

Elle vit dans la couleur.

Ces gens sont nous. Ni téléphone portable, ni internet. Ils sont nous. Aucune mutation génétique pour les confiner dans une altérité granuleuse, aucun progrès technologique pour éloigner l'horreur et le désarroi. Ils sont nous et transforment le temps en un étrange conditionnel passé auquel personne n'échappe.

Et si les pavés sont dorénavant scellés dans du béton blanc, et si les rues se font piétonnes, et si le blé pousse plus haut, plus droit, et si même le temps s'arrête pour nous dépasser moins,

la couleur du passé nous rappelle l'évidence : rien n'a *vraiment* changé.

La guerre pas vue pas prise

Je n'ai jamais vécu la guerre. On m'a réformé 50 ans après la fin. La guerre, c'est à vingt ans qu'on la fait. Des types de vingt ans en 44 qui sautent sur la Normandie. Je n'y étais pas.

J'aurais bien aimé.

Je crois que j'aurais bien aimé.

Pour voir.

Enfin bon. Pas forcément.

En fait, pas du tout. J'aurais eu la trouille.

Mais peut-être pas.

Un fusil antichar à la main. Et boum à cinquante mètre entre Falaise et Mortain, de contre-attaques en replis allemands.

Je me demande encore pourquoi cette guerre est si fascinante. Ça fait loin. On peut la toucher de la main, on peut voir pour de vrai des gens vivants déjà vivants à l'époque. Des petits, des plus vieux.

Un jour, j'en ai vu un. Il avait fait Omaha-Beach, première vague. Coulé à 200 mètres de la plage. Son char au fond de l'eau, et plus rien. Il nous raconte ça. Une casquette sur la tête et des grosses lunettes. Il a l'air jeune. Je veux dire qu'il a l'air d'être du même temps que maintenant. Il a vécu ça. On venait de repêcher son char pour un musée du coin. En ouvrant le coffre rouillé, cinquante et un ans plus tard, on a retrouvé ses papiers, une lettre écrite à sa mère, et même du corned-beef en conserve. Et lui qui nous raconte sa vie avec l'accent incompréhensible du sud des Etats-Unis. On lui demande de parler plus lentement. Il ne nous entend pas. Mais l'on comprend l'incompréhensible.

Il n'a pas été blessé. Il a vu le pire, il est là, il rigole. Toute la guerre, il était perché sur un canon pour tirer sur les clochers des églises, histoire d'en déloger les allemands en repérage. Il a fait Bastogne. Il rigole.

On lui dit, so what ? Hein ? So what la guerre ? Il en reste quoi ?

Il nous dit : *It was fun.*

Le silence et la guerre

Dans la chambre de mes douze ans planaient silencieusement des avions militaires, dans tous les sens. La nuit, allongé sous un *Spitfire* piquant vers un *Messerchmit 109* à la même échelle, je rêvais de la guerre, seconde du nom, j'étais un héros au 1/72ème. Sur des étagères et des bouts de cartons trônaient les constructions en cours de mes usines imaginaires. Le drôle de constructeur enfantin possédait en effet une petite entreprise - comme on dirait de nos jours - si étrange qu'on

y assemblait des chasseurs ennemis, des transports de troupes et des bombardiers de nations opposées. Pêle-mêle, les mini-pots de peintures s'agglutinaient, qui sur l'aile d'un *Mustang*, qui sur les roues d'un *Mosquito*. Les murs étaient percés de cratères, mais les bombes, si ce n'est dans ma petite tête, étaient bien moins réelles que mes efforts pour attacher les fils de nylon invisibles, créant l'illusion d'une bataille éternellement figée.

Une bataille figée, un décor imaginaire, c'était ma seconde guerre.

Par la fenêtre l'été, je voyais au fond du jardin mon père du haut de ses années bientôt envolées. Je ne pouvais pas deviner que les pères meurent un peu jeunes même s'ils ont échappé à la guerre. Le potager était devenu son monde, un monde silencieux troublé par une radio à piles, un chien, des récoltes plus ou moins hasardeuses. De là-haut, dans mon nuage, je survolais la guerre et le monde et puis mon père, puisque j'étais pilote.

Je lisais tous les livres sur cette guerre-là, avec des yeux d'enfants. *Le grand cirque* de Clostermann, toutes les histoires de résistants de Rémy, des atlas, des récits dans tous les sens. Je les passais à mon père qui les lisait par la suite, assidûment, car il lisait beaucoup et sans jamais un commentaire.

Aujourd'hui, je me rends compte presque sensuellement que mon père avait vécu tout cela, pour de vrai. Sa vie avant la mienne fut composée de la guerre, des canons, des soldats, de *Monte Cassino* et d'autres batailles. Puis sa guerre se fit folklore, chants coloniaux et souvenirs cachés. Je ne sais pas ce qu'il a vraiment vécu, du moins pas par sa bouche.

Je ne sais qu'une chose : sa guerre l'a conduit au silence.

Maintenant, je lis encore des récits de guerre. J'ai posé mes avions, les fils détachés ont fini à la poubelle. La guerre, j'y pense quand je vois mon môme qui sourit à la fin du biberon et que, béat, je le chatouille. Je la vois pour de bon maintenant, avec les massacres de civils, les enfants, les bombes.

Je comprends le silence du grand-père.

Limoges-Alger

Ils ont encore frappé. C'est à se demander ce qui les motive. Le sang sans doute. Des rivières de sang chaud, faut que ça coule, dans les pensionnats et dans le désert, la mort doit leur plaire.

Ici, c'est le Limousin. Une campagne tranquille émerge de la buée du pare-brise, par un hiver incertain d'humidité fine et de vaches trempées.

Bien à l'abri dans des fermes lourdes, des paysans agriculteurs pensent chasse nature et je ne sais, en touchant peut-être des subventions sur les prochaines récoltes, des récoltes abondantes en juin, qu'il pleuve ou non. Cela est rassurant. Ici, pas de meurtre en série, pas de menace. On est à l 'abri. La route est sereine, et même, je double un gros camion, ses nuées boueuses s'étalent sur ma vieille bagnole avec le plaisir des enfants qui caca-boudinent.

Tout va bien. C'est le Limousin.

Les couleurs de l'automne se ratatinent en flotte qui tombe sur des feuilles écrasées, de la pâte à modeler pour l'hiver. Encore une fois, tout va bien ici. Pas de régionalo-fascistes, pas de

bruit. On ne demande rien, la vie s'écoule (les jeunes diraient même, "c'est cool", ils n'auraient pas tort les imbéciles.).

Ailleurs, ça flingue dans l'horreur, ça égorge, ça viole, au nom d'un dieu improbable (sic et même hindou, catholique, musulman, peu importe). Ailleurs donc, les enfants passent à la trappe parce qu'il faut bien punir au hasard. C'est fou comme la terreur se nourrit de hasard, sa cible la plus certaine. Le hasard qui vous tombe dessus, et voilà, on cherche une excuse, on voudrait être ailleurs, on n'y est pour rien, je vous jure.

Mais c'est le hasard.

Ici, c'est le Limousin. On ne risque rien ici. Ni maintenant, ni déjà. Les villages ont des noms rassurants, les gens sont un peu ronds, et leurs vêtements ont des couleurs mornes. Ici, il n'y a aucun danger, à part la route peut-être, mais involontairement.

Pas de massacre ici.

Tout est tranquille.

On passe les pancartes des jolis villages.

On y glane des noms qui sonnent comme des orages passagers.

Pas de danger.

Oradour sur Glane, 10 kms.

Pourquoi la guerre en Irak ? (2003)

A vrai dire, on n'y comprend pas grand-chose. La guerre du Golfe numéro 2 devrait sortir sur nos écrans d'un mercredi à l'autre. On connaît le scénario, les acteurs, les lieux de projections, les producteurs, les effets spéciaux.

Par contre, s'il est une chose un peu étrange, c'est l'intrigue. Dans les films de guerre, on connaît l'intrigue. Faut tuer les nazis ou les communistes ou les Autrichiens, ou les Anglais. J'en passe. On sait à peu de choses près les raisons de l'intrigue. Elles sont diverses. On peut faire la guerre pour avoir de la place, pour piquer la bouffe de son voisin, ou sa femme, pour se venger, par idéologie, parce qu'il faut se défendre.... Mais là ?

C'est le pétrole !

Ça m'étonnerait. Si les Américains voulaient tirer des bénéfices du pétrole irakien, il leur suffirait d'aller les voir et de leur faire signer un contrat. C'est pourtant simple. Pris à la gorge par l'embargo, les irakiens signeraient les yeux fermés. Je ne suis pas le seul à le dire, c'est l'évidence. En plus, les Américains n'ont même pas besoin du pétrole irakien pour continuer à consommer la terre entière. Le Venezuela est bien généreux mon bon monsieur.

C'est parce que Saddam c'est un méchant !

Allez dire ça à Kissinger, ça va le faire mourir de rire ! Un méchant ! Ah ah ah ! Les méchants de gauche finissaient dans des stades à son époque, alors un moustachu, hein, on en ferait notre affaire ! Pas besoin de 5 porte-avions nucléaires pour la chose...

C'est géopolitique mon frère !

Ah, voilà autre chose. Et la Corée du Nord ? C'est pas géopolitique ? Les Américains ne connaissent pas la géopolitique. Ni la géographie, ni la politique. Alors la géopolitique du Moyen-Orient, il y a de quoi rire. Incapables de sécuriser les lieux de guerre "pacifiés" par leurs soins, ils préfèrent maintenir une instabilité permanente, histoire d'avoir une raison de garder des troupes sur place.

Mais pour quoi faire ?

A cause des Russes ?

De la menace du bon goût français ?

De la rigueur des ingénieurs allemands ?

De la beauté des culs des Antillaises ? (pardon, je dérape.)

Réfléchissons.

Mon pays est très grand. Je suis américain (imaginons)...

Mais :

1- J'avoue que le niveau d'éducation est nullissime. La rédactrice en chef du Financial Times l'avouait elle aussi sans ambages il y a quelques semaines : "Nos universités sont nulles, mais les jeunes qui passent du temps devant des consoles vidéo fabriquent les marchés de demain. C'est pas comme les Européens et les Japonais avec leurs universités prestigieuses qui ne produisent que des fonctionnaires sans imagination ".... Pour le Japon, je ne réponds de rien. Pour la France, pas d'inquiétude, la dame a tout faux : la plupart de nos potaches sont devenus, en une dizaine d'années, aussi cons que le potache made in USA. Quant au génie des fanatiques de jeux vidéos américains, ah, les chiffres parlent d'eux-mêmes : les créateurs du "marché" sont japonais....

2 - Mon système de retraite est pourri... Fabuleux il y a encore deux ans, on en donnait des leçons aux fromages qui puent avec leur système de répartition solidaire... Maintenant, on préfère la guerre, y'a des étincelles et de belles lumières...

3 - Je suis le pays le plus riche du monde... Oui, mais j'ai un déficit commercial d'un Milliard de dollars par jour. C'est pas rien ça ma bonne dame. C'est pas grave tant que les Japonais financent le tout, mais ça va peut-être pas durer, hein ? (ai-je simplifié ?)

4 - Le monde tourne autour des USA. Copernic, Galilée, connaît pas. Et le monde est toujours divisé en deux. En tant qu'Américain, je ne sais penser qu'en binaire. Ne vous étonnez pas de ma réussite en informatique. C'était culturel. Il y a les Noirs, il y a les Blancs. Il y a les Femmes, il y a les Hommes. Il y a les Gays, il y a les pas Gay. Il y a la majorité, il y a les Minorités. Il n'y a pas de dilution, pas d'interstices, pas de mélanges. L'Amérique déteste les aquarelles. Alors penser la complexité du monde, s'il vous plaît...

5 - Il y a Art Spiegelmann, il y a De Lillo, il y a Redford ou Dustin Hoffman. Il y en a plein d'autres aussi, c'est rassurant.

Mais alors, pourquoi la guerre ?

A la fac en 1985, j'ai rencontré des historiens marxistes. Des types très cultivés en Marx. Ils avaient tout lu, des exégètes. Et pourquoi le capitalisme fait ceci, et pourquoi il fait cela,

et la plus-value c'est du vol, et la théorie des rendements décroissants (ah non, je confonds, quoique...). Bref, ces religieux-là avaient de belles explications structurelles à tout.

En voilà une, séduisante et complètement fausse sans doute, mais quitte à séduire, autant raconter n'importe quoi :

Si les Américains font la guerre, c'est pour donner de l'activité à leurs prolétaires. On ferme des usines à tour de bras, on délocalise le textile, la sidérurgie, les biens d'équipement, les biens intermédiaires, tout ou presque et, tenez-vous bien, on délocalise même la production des ordinateurs.... Demain, c'est en Inde que nos ingénieurs *software* resteront chez eux. Alors, que voulez-vous ? Tous ces types que l'on recrute pour la US Army, il faut bien les occuper, non ? Quitte à en perdre quelques-uns, ce serait pas bien grave. La guerre a du bon, quand il s'agit de réduire les stocks. Et après, la reprise ! Putain ! La reprise ! A la manière des chaussettes reprisées, un trou ? La reprise ! On reconstruit, on installe un fantoche, on vend du béton, on en profite pour attaquer l'Iran, et c'est reparti pour un tour. Et qui est fier de servir son pays ? Hein ?

Propagande

Une pensée m'obsède depuis deux jours.

Je vois une piscine bleue saturée de blanc, un soleil qui couvre l'été d'une enfance. Une brillance très blanche, très éblouissante. Puis le récit tragique du meurtre d'un môme de six ans par une vingtaine de fachos. Torturé, drogué, noyé.

Bienvenue en Allemagne. Une Allemagne concentrée autour du grand bain, une Allemagne qui a étouffé l'affaire. Des flics complices, des témoins consentants ou bien la peur au ventre.

Cette Allemagne en tongs l'été, sur les plages de l'ouest.

Depuis deux jours de même, on sait que la vache est folle aussi outre-Rhin. Alors si seulement elle pouvait l'être massivement dans les foyers de termites aux chemises brunes, si seulement ces abrutis s'étaient gavés de viscères et de cervelles bovines, si seulement on pouvait aller les voir, derrière une vitre couverte de buée, dans leurs beaux uniformes de sous-hommes uniformes, le cheveux ras et la doc Martens, l'œil glauque, si seulement ils se liquéfiaient tous, par milliers, à la moindre certitude raciste. Si seulement même, on pouvait leur faire bouffer cette vache enragée, et les farines alentours, alors oui, je l'avoue, j'accepterais volontiers ce voyeurisme télévisuel qui les mettraient en scène dans un immense aquarium étanche.

Si les méchants gagnaient ?

A la place de l'Oncle Sam, j'aurais la trouille. C'est qu'il va envoyer je ne sais où des types nourris au pop-corn, au pom-pom girls, à l'eau potable, au Kentucky Fried Chicken^{TM}. Ce je ne sais où ne ferait sans doute pas peur aux paysans Poilus du début du XXème. Pour peu qu'on y creuse des tranchées. Mais ceux-là ont disparu. Leur arrière petite fille fait parfois la pute à la télévision, dans des jeux cons. Comme la mort semble inutile !

Je ne donne pas cher de la peau d'un bidasse amerloque dans le désert. Une fois seul la nuit.

Pas de feu de camp, pas de Clint Eastwood., pas de Bill Clinton, pas de Clit Oris, pas d'église, pas de héros. Tolérance zéro défaut. Et si le désert est à 3000 mètres d'altitude, qu'il n'y a plus de liaison radio, plus de frite dans son barda, qu'il ne parle pas la langue du coin, et que la peuplade alentours est composée de bouchers cannibales affamés de cholestérol.... Le GI, je n'en donne pas cher.

Car le GI est plus qu'un soldat. C'est un point culminant. Imaginez l'équation ! Un soldat, déjà, hein... Mais un soldat américain ! De ceux qui vous demandent si l'on a l'eau courante en France, et quelle langue on parle, est-ce qu'on aime les hamburgers ? A cette question, j'avais répondu au cousin d'une copine made in USA, alors qu'il était basé au Japon, que la France avait le plus gros PIB par habitant, le meilleur niveau de vie, le meilleur vin, les plus jolies femmes, qu'on n'y croisait jamais une opinion raciste, et que la technologie implémentée dans les distributeurs de billets des banques n'avait rien de l'humanité fade et obèse des guichetiers américains. J'avais menti sur quelques points, mais l'imbécile se contenta de s'opposer sur les plus vraisemblables : les femmes, le vin, et la technologie bancaire....

Terrible équation. Que l'on retrouve inversement proportionnelle dans les attentats du fameux 11 septembre, où toute la technologie du monde a été réduite à néant par des cutters en plastique made in China. Enfin, je suppose.

J'aurais donc la trouille. Drone - Clone - Bone. Faudrait envoyer des Terminators^{TM}, mais ça n'existe pas encore. Ce serait une piste à creuser. Mais là encore, pour peu que ces machins soient convertis par l'ennemi, euh. Euh.

Euh euh euh....

Et si les méchants gagnaient la guerre ? Mais si, petit enfant, les méchants gagnent souvent. Ils gagnent, au pire, le temps d'une vie humaine, Franco de porc, comme disaient les Espagnols, et j'en passe tellement. Les méchants gagnent suffisamment à bousiller des vies. Parfois, ils gagnent les guerres, et règnent en maîtres pendant des siècles et des siècles. Et l'obscurité s'abat à la fin du film. Comme dans un gros livre sempiternellement publié et retraduit pas des puristes qui n'ont rien d'autre à faire.

C'est pas un film.

Wake-up everybody.

La vérité est là. Les grands guerriers technologiques pourraient bien la perdre. On le sent bien, ça se dit, pas à la une, mais dans les chroniques, les analyses, les souvenirs de vétérans. Pourquoi les Russes sont-ils partis ? Eux qui avaient de quoi dompter la moitié de la planète ! Et les Anglais autrefois ?

Et le Vietnam ? Tout petit le Vietnam non ?

Et si l'on voulait s'amuser un peu. Envoie-nous tes gars tonton Sam qu'ils te disent. Ça va faire bizarre à ton opinion publique. Balance-nous du napalm, des obus à flèches d'uranium, vise bien mon gros, parce qu'on n'est pas là. On est déjà parti. On n'en a rien à foutre de crever. Plus on meurt, plus on se reproduit. C'est très étrange. Ça fait très peur. Et des amis assez proches ont la grosse bombe. La bombe G. Tu ne la connais pas encore, mais elle te fait peur aussi. Comprends-nous bien. Notre victoire, c'est ta peur. Plus tu as peur, et plus ta famille a peur de ne plus manger de frites, de ne plus connaître la subtile saveur d'un hamburger, d'écouter la radio, ou juste de l'entendre, de mettre à jour son ordinateur à la con pour s'apercevoir qu'il

faut en acheter un nouveau plus compatible avec la mise à jour etc...., et plus nous gagnons la guerre. La vraie, sans effets spéciaux-temporels en temps réel et en 3D.

Bien entendu, aujourd'hui, tu n'as pas **trop** peur. Un peu quand même. Souviens-toi, quand ton arrière grand-père a flingué des Indiens pour cultiver du pétrole, il a appris de leurs bouches mêmes qu'ils ne tuaient pas les fous. Les fous. Tu comprends ? Les ***fous*** ! Ils sont en dehors de tout ce que tu peux comprendre. C'est comme cela qu'on les cultive. On les prend très très très jeunes, on les sèvre d'amour car c'est un concept occidental, ils ne voient jamais leurs mères, ça les endure, il n'apprennent pas à lire, ils apprennent par cœur. Le cœur à l'ouvrage ! Et quel ouvrage tu vas voir ! Tu ne vas pas en revenir ! Toutes leurs pulsions sont soudées, fondues, unifiées vers le sang. C'est que la nature n'est pas ce que tu crois : la nature humaine est une coquille vide. Tu la remplis au dollar et au Jésus. Pas nous. Chacun son truc.

Au fait , on se ressemble un peu quand même. Toi le Ricain, moi l'invisible croyant. On n'aime pas trop les gens pas comme nous. Regarde-toi : tu ressembles à ton père, tu t'appelles comme ton père (et peut-être comme ton grand-père), tu fais le boulot de ton père, t'as pas beaucoup d'imagination. Moi, c'est pareil. Je voudrais que rien ne change, qu'on soit tous pareils et surtout pas comme toi.

Si tu vois Woody Allen, dis-lui d'arrêter de faire des films. Sont plus très drôles, très spirituels. Paraît même qu'en France, la secte des Lacaniens s'en est lassée.... En tout cas, c'est pas ici qu'on les regardera, tu peux me faire confiance.

Va-t'en, guerre !

On nous dit pas la guerre pas la guerre, ça ne fait que des innocents la guerre. Je sais bien que la guerre tire de travers à côté des pissotières de l'histoire. Je sais bien à quoi ressemble l'intérieur de la tête d'un bidasse et même d'un général. C'est plein de pragmatisme ça pue la mort joyeuse ça n'embrasse pas ses enfants. J'ai fait mon sévice militaire moi monsieur ôh bien sûr seulement une semaine m'ont trouvé crétin les bidasses, m'ont renvoyé. Mais je les ai bien observés les bidasses, j'ai bien vu que seul le psy dans la caserne était digne de confiance.

On nous dit pas la guerre pas la guerre ! ! ! Mais ça tombe bien, je suis non-violent. Quoique le type qui touche à mes enfants mes amis mes frères je sais pas si je lui en colle pas une s'il est pas trop baraqué, pas trop armé. Bien sûr que pas la guerre ! Tout sauf la guerre !

Tenez, 1938.

Chamberlain et Daladier. Ils partent voir l'oncle Adolf et lui disent, "Tonton nicht good, toi pas faire le con, sinon, on va te faire la krieg !". Pas de problème leur répond l'autre dans sa moustache et son accent autrichien : "C'est pas mon genre de faire le con avec des grandes nations - l'Angleterre aristocratique et la France des Lumières - pas mon genre nicht nein ! Laissez-moi juste grignoter les polacs, ça vous fera des chroniqueurs dans des bonnes émissions en 1981 quand c'est qu'on sera mort et moi, ça me fera de l'espace vital. Le Polac, allez, c'est pas grand-chose. Bon, à la limite, laissez-moi retrouver Dantzig, que c'est plus facile à prononcer en allemand qu'en polonais, au moins, on y met des voyelles, et puis après, ça ira. Sûr, restent les ruskoffs, sont gros, sont forts, sont bolcheviks, pas bons pour le commerce ! Pour l'instant, et depuis un bout de temps, ils m'aident à essayer mes avions de chasse sur leurs grands terrains, mais demain, j'irais me baigner dans la Volga, allez les British et les franchouillards, z'inquiétez

pas, je vous ferais pas de mal. Et puis, la Belgique vous protège, non ? "

Si qui répondent les deux autres. Ils pouvaient pas savoir que la Belgique est capable du meilleur et du pire. Le daladier revient plein de doutes mais il a bien mangé. Il comprend pas pourquoi les gens l'applaudissent au Bourget, ça lui fait un peu mal au ventre le coco. Mais bon. Et Chamberlain, avec son beau chapeau melon, il soulage les Englishes, qui vont pas envoyer les fils des types qui se sont fait exploser la tronche dans des tranchées pourries pendant des années, non ? Les Flandres l'Artois les chemins des dames où c'est qu'on en voit pas une de dame faudrait quand même pas nous la rejouer, re-belote et re-belote !

No.

Et les pacifistes sont heureux. C'est bien c'est pas la guerre. Tout sauf la guerre tout sauf la guerre.

Surtout que maintenant, la guerre, c'est bien pire. Obus à fléchettes pour tuer 100 fantassins d'un coup. Mini-bombe atomique pour faire l'artiste à Noël dans les grands magasins, frappes chirurgicales sur les hôpitaux de campagne, pas pareil la guerre.

Et c'est les Américains qui la font ! Des types brillants avec de beaux uniformes. Tellement intelligents qu'ils mettent des affiches "Ben Laden Wanted Dead or Alive" en plein Manhattan, des fois que l'autre serait assez con pour aller faire ses courses chez Macy's et passer la soirée avec Woody Allen au Blue-Note.

Tout sauf la guerre.

Faudrait un grand tribunal, des inculpations. Faudrait désarmer les fanatiques et leur greffer un mini-disque de Chantal Goya dans l'oreille en MP3 qui tournerait jusqu'à ce qu'ils aient eux-mêmes envie de la rencontrer cette gentille dame occidentale qui donne envie de tout sauf de se battre. Des gamins dont on bourre le crâne dès la naissance avec un gentil dieu vengeur tellement qu'ils ont peut-être déjà envie d'être pilote de T.G.V. pour faire sauter le métro de Tokyo avec du zyklon B.... Faudrait des programmes d'éducation.

J'exagère.

Faudrait juste qu'il ne soit pas trop tard.

Des fois, il est trop tard.

Un jour, je me suis fait larguer. Je l'aimais mais je l'aimais mais c'était beau et lyrique d'aimer autant une chieuse. Pendant des années j'en ai chié qu'elle soit partie même pas pour un autre. Des années. Enfin, bon, des mois. Mais c'était trop tard. On peut pas séduire à nouveau quelqu'un qu'on a perdu. C'est trop tard.

Des fois, il est trop tard. Comme quand on est déjà mort.

WW3

Personne ne l'attendait comme ça, ni Bruce Willis ni Tom Clancy. Pas même je ne sais qui. J'essaye de penser à autre chose, mais je n'y arrive pas. Les analyses, les cyniques et tout le petit monde va y aller de mon commentaire. Mon petit commentaire.

La 3ème guerre, on ne l'imaginait pas comme ça. On sait que les soviets voulaient la tenter dans les années soixante, et puis Budapest ou Prague, et puis 68, sont restés chez eux. Depuis qu'il n'y a plus que deux points cardinaux monseigneur nord et sud, on savait bien que la guerre, c'était l'attentat. Dans les poubelles des grands magasins. Et certains d'en rire vu qu'ils n'étaient pas là. Le cynisme n'est pas désarmant. Ça se trouve, les Soviets, ils ont fait semblant de faire tomber les murs pour mieux gagner la guerre 12 ans plus tard. Trop fort Loana, trop fort !

Moi, j'adore New York. New York, New York. Si l'idéologie d'un pays dominant me répugne, si son président est le chef des cons, j'adore New York. Même les obèses même tout ce qu'on veut.

Merde alors, New York !

J'ai la vague impression que ce qui vient de s'y passer dépasse largement tout ce qu'on pouvait imaginer. Pas d'images de synthèse, pas de réalité virtuelle. Des kamikazes.

Jamais compris les kamikazes. Tout petit déjà, le type qui fonçait dans son Zéro vers les porte-avions de l'US-Navy au nom de l'empereur, ce type échappait à mon entendement. Il y a des choses incompréhensibles. Là, les types organisés minutieux qui tuent à l'emporte-pièce pour qu'on cause d'eux dans le poste, oui, je comprends bien la logique de la chose. Je comprends. Ainsi donc, voilà la Troisième Guerre Mondiale pour de vrai. On a cru au Vietnam, on a cru à l'Afghanistan, on a cru à la guerre du Golfe. Non. La troisième, c'est celle qui allait toucher l'empire directement au cœur du cœur : des gens, des buildings, des avions, la bourse, l'opinion publique. On leur avait déjà mis une bombe dans les sous-sols. Là, pas de quartier. Un Boeing, un Airbus. La guerre des étoiles de Reagan fait pâle figure. La guerre des pauvres qu'ont pas de bombardier furtif, c'est une guerre de bricoleurs suicidaires. Oklahoma-City, et le reste viendra. Le grand résistant afghan a disparu aussi peut-être ?

Demain, mercredi 12 septembre 2001, les commentaires vont y aller. Baudrillard va nous faire le coup du simulacre, de la guerre-spectacle à l'envers, avec de jolis mots pour intellectuels du clergé. Les spécialistes militaires vont parler de *retaliation*. Ça va péter ici où ? Là.

Ça va drôlement péter. Ça va nous en recréer des jolis blocs verticaux ça, pour sûr. Le pétrole va flamber, la terreur va y aller de plus belle, nos petits enjeux bourgeois et douillets, mon pauvre David, plus la peine d'y compter. Et j'en vois déjà qui célèbrent les morts. Des Ricains, quelle importance ? Comme si la mort avait une nationalité putain de merde !

On s'attendait pas à ça. Comme en mai 40. La Blitzkrieg, ça nous a fait un drôle d'effet. Y'a pas que le goût des autres qui évolue. Y'a aussi la forme des guerres. La guerre, c'est toujours une larve au début, la guerre larvée. Et puis ça pète un bon coup.

Pas bon la guerre qui disait mon pater quand il disait rien la plupart du temps. Ça vous touche les bonshommes drôlement profond, ça exulte, ça coeur-joie.

Peut-être qu'il ne va rien se passer. Oui peut-être. La guerre qui durera trois jours. La plus petite guerre mondiale de tous les temps, la troisième.

Faut dire que l'ennemi c'est qui ? Tiens donc, mais oui au fait ? C'est qui l'ennemi ?

Moi je sais. L'ennemi, c'est un croyant dur comme fer. Y'a pas pire qu'un croyant dur comme fer. Y peut bien crever dur comme fer, on peut bien lui faire ce qu'on veut il en a rien à foutre. Il a deux vies dans sa tête et une seule en tout. Il a compris les choses magiques qu'on n'a plus dans nos computers. Y'a des endroits, on l'a tellement fait chier à raser sa baraque pour

construire une palmeraie qu'il en a rien à foutre de devenir aveugle, du moment qu'il est sûr de foutre en l'air les palmiers des emmerdeurs revenus dans le coin qu'ils ont quitté y'a 5000 ou 2000 ans. Rien à foutre de la croissance mondiale. Son nom en gros dans les chronologies pour les élèves des temps à venir. Méchant ou gentil ? Peu importe ! Y'a que Beigbeder pour préférer la célébrité à la postérité !

Ah, la postérité. 11 septembre 2001. Pour sûr qu'on s'en souviendra ma génération et moi, celle d'avant et celle d'après. Plus la peine de nous faire des remakes et des effets spéciaux les gars, plus la peine. Fukuyama tu peux te flinguer va, l'histoire, ça s'arrête pas.

Je me doutais bien qu'on la vivrait, la Troisième Guerre Mondiale. Ben j'suis pas fier. Pas fier.

Pas fier.

Ze French Bidasse

Sur une affiche satirique de la belle époque coloniale, on pouvait voir le colon anglais faire du commerce avec les Noirs, le colon allemand et son morceau de Cameroun faire marcher les mêmes au pas et à la baguette, et le colon français tripoter quelques femmes à la peau exotique.

On ne se refait pas.

Deux cents ans plus tard, j'ai lu quelque part que l'esprit de l'homme français - et pas le plus brillant, non, et même le plus bête, du niveau d'un Jack Lang ou d'un Beigbeder - le bidasse de base, le deuxième classe, le fantassin, eh bien figurons-nous que ce fantassin français est, comme autrefois le colon du même nom, un tripoteur, un peloteur, un dragueur, un obsédé, même pas un vrai tueur haineux et tout ça.

Je trouve cela rassurant. Dans une base d'Azerbaïdjan, ou du Kurdistan, enfin, par là, des soldats français cantonnés à surveiller les frontières histoire de vérifier que le mollard Oma ne s'est pas craché sur les pieds, des soldats français ont déjà quitté leurs copines restées en France avec moi, pour des filles du cru, pour des filles du coin, et c'est l'amour Charles Trenet Charles Aznavour, qu'ils ont emmené avec leur FAMAS. Ce ne sont sans doute pas des anges nos tourtereaux kakis. Mais quand même, un bidasse qui séduit les filles du coin tant et tant qu'il les ramène chez lui, ça devrait être un modèle.

Si les Ricains (n'étaient pas là) en faisaient autant, ce qu'il firent mais en cachette un tout petit peu au Vietnam, les états-majors auraient de plus en plus de mal à définir l'ennemi et les frontières qui nous en séparent. Ce devrait presque être obligatoire.

Mais on n'en est pas là.

Ailleurs

Ailleurs, on en revient parfois. Jamais vraiment le même. Ou pire encore. Plus petit, plus satisfait, plus certain.

Minuscule on revient. Minuscule.

Amérique

Les Etats-Unis ont cent ans de retard.

Plus, peut-être. Mais nous les rattrapons à grands pas. On donne des droits spécifiques aux femmes, comme si les femmes étaient en cause. On en donnera bientôt aux Noirs, aux Arabes, aux Minorités sexuelles, aux Chasseurs, à tous les emmerdeurs. On continuera à détester tout le monde, comme là-bas, ce sera formidable. Nos vies seront codifiées entre l'Euro et Dieu, la réussite sociale et le MacDo du coin.

On fera du fric vite, très vite. On mangera des pommes à l'eau, des tomates à l'eau, des melons à l'eau. On sucera des seins en plastique, en tripotant des fesses froides. Les légumes pousseront tous en Hollande, en culture "hors-sol", parce que c'est sale la terre.

On aura des villes privées, avec des gardes de couleur dont les frères croupiront en prison. Il y aura un art privé très cher et très moche dans les fondations, et un art privé très moche à la télé. Les mormons nous feront croire que Jésus a vécu en Amérique, que l'oncle Picsou a racheté les droits de Rahan pour en faire l'adaptation avec Tom Cruise.

Les trains ne serviront à rien. On mangera tout le temps en lisant des emails simplifiés sur nos téléphones portables. Les mômes se flingueront très vite parce que personne ne leur aura dit de pas faire mal aux animaux.

Et puis, on jouera avec de beaux jouets vidéos, avec des pétasses armées jusqu'au cou qui traîneront leurs formes carrées dans des souterrains.

Y'aura plus de café, plus de terrasse, plus d'Italie, que des cons et du temps qui file.

Vivement demain.

Brother

Un grand Christ noir ouvrait les bras au-dessus des chaises en plastique de l'église des Adventistes du Septième Jour à Los Angeles, Californie.

Des Noirs m'avaient accueilli gentiment, j'étais accompagné de leur soeur. Le batteur de la chorale était un peu plus débutant que moi. J'ai joué alors. J'avais un sourire béat de bonheur dans l'église au Jésus noir. Je jouais un chabada tout simple, en insistant sur l'after beat du Gospel. J'étais heureux comme tout. Le chef de la chorale avait chanté avec Al Jareau paraît-il. J'étais pas peu fier... Il y avait une autre chanteuse, un organiste et un bassiste. Personne sur les bancs, c'était je ne sais plus quand.

Les Noirs sont venus vers moi à la fin, et m'ont appelé brother. Je n'aime pas qu'on m'appelle comme ça. Je préfère être un ami qu'un frère et puis, l'amitié, ce n'est pas si simple. J'étais un frère bien qu'un peu blanc, mais mon statut d'étranger compensait la paleur de mes yeux.

Il faut toutefois se méfier des gens qui nous prennent pour leurs frères. Ils ont demandé à la soeur qui m'accompagnait quelle était ma religion. La soeur en question a sorti ses gants de velours pour expliquer qu'en France, ne pas croire n'était pas forcément *evil*. Elle a essayé de les persuader que je n'étais pas possédé par le démon. Un homme et une femme se sont avancés vers moi, et, après une longue inspiration théâtrale, m'ont expliqué que je ne pouvais pas renier ou dénier mon créateur. Ça commençait à sentir le roussi. Mes frères d'il y a cinq minutes ont compris rapidement que les liens de parenté d'allégresse rompent vite.

Sur le parking dehors, sous la grande affiche qui montrait un Noir et une bouteille de whisky, j'ai attendu seul dans la voiture ma soeur, qui discutait en vain avec ses frères.

Des voyages

La littérature de voyage, c'est très bien. Ça ne coûte pas cher, ça ne rapporte rien. C'est très bien. Ça fait pas mal aux pieds.

Je n'ai plus envie de voyager.

Disant cela, j'ai l'impression de faire une confession absolue à des curés de mes inconnaissances. Je n'ai pas envie de revoir New-York, de découvrir l'Inde, d'aller en Afrique pour voir si les fesses des Noires sont aussi belles qu'à Paris. Cela m'ennuie beaucoup de ne plus avoir envie de voyager. Ma tête serait-elle si pleine de fantasmes qu'elle pourrait m'économiser le prix du ticket ?

Ma tête est vide, si ce n'est l'écho.

Atteint-on un jour un âge si poisseux que l'espoir de trouver ailleurs ce qui n'existe nulle part vous quitte à jamais ? Je suis allé au Mexique. C'était plein de petits catholiques, de pauvres, d'Indiens. La détestation de l'autre semblait très chaleureuse. En Italie, touriste, j'ai adoré les vieilles pierres, une ambiance douce et illusoire, celle de la condition du touriste. Mais Rome n'a pas voté Berlusconi, pas encore. Peut-être ai-je vu des choses vraies à Rome. Et qu'on ne me parle pas des fêtes en Espagne, et des bars à tapas, et de ce fatras gluant qui s'échange de mains

en mains dans des soirées trop chaude, avant de s'achever dans des boîtes de nuit où l'on égorge bien les porcs.

A l'étranger, on rencontre les mêmes cons qu'ici. Mais dans le costume du pays. Un peu bariolé au sud, un peu guindé au nord. Et ces éternels voyageurs, toujours enthousiastes d'avoir croisé un prof de maths au Tibet, des acteurs de rue à Barcelone, des artistes cubains, d'avoir assisté à un enterrement, à une *cérémonie* ?

Rien à foutre. Je me fais honte parfois à témoigner de ma propre admiration pour la chaleur des églises noires d'Amérique du Nord.

Le temps de croiser les consistants, les personnages, les mauvais m'auront déjà craché à la gueule rien qu'à passer dans le coin, dans leur petit coin à eux.

J'envie paradoxalement l'enthousiasme des grands voyageurs du passé. Ah, Cartier-Bresson, comment as-tu fait, du haut de tes futurs cent ans, à aimer l'humanité à ce point que tu la rendis belle dans ton oeil toujours propre, poli et comme innocent, comme d'une première jeunesse ?

Hooligan

Il est minuit cinq. La rue résonne du mauvais tempérament d'un amateur de basses, sans connaître sans doute ni basson, ni contrebasse. Ni même la *Fender Jazz Basső*. Allongé sur un lit trop dur, je zappe. Le geste m'est habituel et maladif pour peu que je passe la nuit à l'hôtel. N'étaient les cours demain matin, j'y passerais la nuit. En attendant, c'est la nuit qui passe sur l'écran.

Un reportage sur les *hooligans* anglais révèle - avec toute la partialité du journaliste qui pris le parti de les espionner, d'être de leur côté - un reportage révèle donc toute la brutalité de ces types-là, le plaisir de la baston, avec moults détails. La première fois que j'ai vu *Orange Mécanique*, il me semble que j'ai cru y voir l'Angleterre, ce pays lointain et exotique, profondément urbain et à la mode. La revoilà. Avec ses prolos dans les pubs, ses cogneurs organisés, propres sur eux malgré les tatouages en-dessous, petit col et sale gueule.

Serait-ce la consanguinité des insulaires ? Cette ressemblance avec le Bulldog si étonnante (pardon Winston, toi, je t'aime bien depuis 1940). Qu'est-ce donc qui pousse des gens de 20 ans à jouir (c'est le mot, cru, vrai, vlan, dans la gueule) du bruit des mâchoires d'un autre défoncées à coup de rames ? Et où sont les femmes ? Car à vingt ans, n'est-ce pas l'obsession principale et salvatrice,(j'allais dire "naturelle") ? Les femmes sont aussi absentes que les pères de ces espèces de prolos qui n'ont plus que la fierté nationale et la bière en guise de nourrice.

Mais nous aussi nous rêvions de batailles, n'est-ce pas ? Jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, combien de plans, de stratégies, d'armes en bois pour attaquer la petite bande supposée adverse ? Ah, l'adversaire ! A le désigner, nous existions soudainement, dans le dénuement de nos enfances presque heureuses. Vivre contre les autres, c'est le théâtre des petits enfants, de la famille. Cogner, se cogner contre les corps aux mains agrippantes et fragiles des autres du même âge, c'est exister.

Mais après 12 ans, c'est foutu. Il serait peut-être temps d'abattre le cheptel anglais des enfants vilainement attardés.

I had a dream bôf.

Un jour, on emmène une vieille Noire américaine dans le ghetto, ville de province française. Elle voulait voir les ghettos français. On réfléchit, on trouve un coin craignos.

On tourne.

Elle nous dit "Oh ! Flowers !". Qui plante les fleurs ici ? Les habitants du ghetto ?

Bah non, les services municipaux.

Ah. I see.

Elle nous dit "Oh, buses and post-office". On lui dit, bah, normal, "service public"...

Elle nous ask : "Is it expensive to live here ?" On lui répond, bah, pas trop, c'est des HLM, et puis y'a la CAF, les Alloc, tout ça.

Elle répond : hum, I see.

Elle nous dit : OK, mais la school is loin and not affordable je présume ?

On répond : non non, c'est public school mais c'est free pour all, et voilà voilà.

Elle nous dit : But why que les mômes d'ici se plaignent et cassent tout ?

On lui answer : well, pour faire comme aux Etats-Unis ma chère, ils ont la panoplie, faut qu'ils aient l'action, non ?

Intolérance

Les américains sont étonnants. Ils représentent dans leur grande majorité l'aboutissement d'un système économique, juridique et politique plein de contradictions.

L'absence de confiance dans l'Etat facilite le commerce des armes, le droit du citoyen - et le développement des associations - est primordial.

Tout cela est bien beau, et Tocqueville a analysé la chose a century ago.

Mais l'Amérique est aussi la fille aînée d'un étrange phénomène : la consommation de masse. Cette consommation outrancière dépasse les bornes des hypermarchés, des centres commerciaux. En Amérique, on consomme du symbole, et du symbole grossier en grande quantité.

Le diable y existe encore, avec ses cornes et sa queue fourchue, des adolescents obèses le rencontrent quotidiennement. Hitler est adoré, comme un Hell's Angels sur sa moto. Tout ce qui choque permet à l'adolescent de se construire une identité violente, avant d'annoncer son retour à (cocher la case correspondante) : la famille, la bible, Jïsusse, le business ou l'Eglise en général.

Les deux maux du modèle américain sont dorénavant très clairs : l'absence de désir, c'est-à-dire de temps, d'attente, de travail, de recul ; et l'obligation d'uniformité. Devant un tel paradoxe, le jeune américain se suicide en flinguant, ne désirant rien qu'il ne puisse atteindre à grande vitesse, si ce n'est la fin ultime, la mort.

Je suis à la plage

C'est déjà fini puisque c'est consigné noir sur blanc mais je suis à la plage. Sous les cocotiers, le sable, sur le sable, les noix de coco, dans les noix, le jus, et à côté c'est moi, coco. Moi, comme en rêvent les occidentaux hagards dans les embouteillages. Moi mon petit bide ma crème trop solaire, mon inadaptation au climat, mes presque rougeurs. Mais c'est déjà fini puisque j'écris que je suis revenu d'une île de France lointaine où l'on voudrait l'indépendance et puis pas vraiment. Où l'on se voudrait drôlement différent à cause de l'histoire, des rapports de force, d'une soi-disant couleur mais tu parles ! Pas plus français qu'un Antillais français, râleur, pas avenant, pas commerçant. On dirait un Breton, un Auvergnat, un Lillois, par exemple, n'importe quel équivalent métropolitain conviendra. Sauf que bien entendu on voudrait de l'exotisme et un peu de courbette (moi, je m'en fous, mais les autres, hein). Alors forcément, le touriste de métropole est sans doute insatisfait, il préfère le Cubain sans le sou qui fait des pirouettes et des pipes aussi pour 1$ j'imagine. Être français, c'est vraiment un concept !

A côté de moi, des commerçantes fanées blanches comme un fax vierge rêvent d'érotisme malgré l'aigreur de leurs vaginales sécrétions, aujourd'hui en poudre, comme le lait pour bébés. Un peu d'eau de mer à 30€ et c'est reparti comme en 40, ça exhibe des vestiges de seins comme des hameçons mous, histoire d'amadouer quelques illusions peut-être locales. Après tout, ici, on a lâché les fous dans la rue. Combien de doses d'eau de mer pour une vieille moule raclée, quasi cimentée à la Z.U.P. des vieilles amours ? Hein ? 50 cl ? Bah, oui, ça doit convenir. De quoi en écrire de sauvages histoires sur le papier A4 du fax.

Mais la carte postale est faussée. Sur cette grande plage, au hasard d'un monopoly^{TM} exotique, on a posé une baraque en tôle, et des gens y vivent. Un taudis en plein milieu du rêve de bureau de l'ouest postindustriel. Incroyable.

Je suis le commandant Cousteau. Mon masque mon tuba, un bout de pain, et des poissons dont je tairais le nom par ignorance viennent s'exhiber (bien mieux que les cadavres d'Occidentales), pimentés en bleus bariolés de jaunes, avec des bouches de poissons, et la gentillesse des moutons de Panurge. Je resterais bien ici à ne rien faire, mais rien faire, ça ne suffit pas, je suis déjà rentré. Je balancerais bien une grosse noix de coco sur les mémères enturbannées qui frétillent engoncées dans leurs maillots trop petits, et, une fois découpées, feraient un excellent repas au cholestérol pour la faune sous-marine. Des gros bouts de barbaques n'occupant plus jamais la place au comptoir derrière la caisse enregistreuse à engueuler les gamines en apprentissage après leur bac pro. Fini la patronne, la vengeance du thon en boîte à l'envers.

La nuit la jungle hurle en rythme à deux temps. Des grenouilles et des crapauds. Connaissent pas la valse, connaissent pas la techno. Le soleil ne se couche pas, il s'effondre sur le coup de six heures et la nuit l'avale. Alors ça siffle, ça coasse, et les îles regardent TF1 avec 5 heures de décalage. Les émissions cons plaisent beaucoup aux proportions identiques de la population. La seule "localisation", c'est la radio. Pas d'affreuses Mireille Mathieu (Céline Dion, Lara Fabian, toutes ces branlantes de trémolos crotteux à bouffer du Canigou pour se faire la voix avec des clébards tuberculeux). L'ensemble des radios diffusent en permanence et simultanément le même morceau. C'est pas de chance. Poum, tapoum-tapoum, tapoum-tapoum, tapoum-tapoum, etc. Les paroles ont l'air con aussi, du style "si tu me quittes, je vais en chier", mais en plus fleuri. C'est la queue à la pompe à essence, la grève est un événement.

Je suis à la plage. Parfois le sable est noir et brûle mes grosses mycoses plantaires. Parfois le sable est blanc et brûle mes grosses mycoses anales. Parfois je dis des conneries à cause du

rhum. Qu'est-ce qu'on boit ! Même quand on aime pas trop ça, ben voilà, on boit.

Il paraît que l'insécurité. Oui, il paraît que c'est fini la maison qu'on laissait ouverte autrefois. Quand je dis qu'on se sent comme chez soi, la chaleur et les plantes vertes en plus. Une serre gigantesque, un volcan par dessus, des bagnoles neuves trop rapides et des filles trop jolies pour mon âge.

Vivement les vacances.

L'allaitement à l'américaine

En parcourant *Courrier International*, mon œil s'attarde sur un article *typiquement US*. Il paraît donc que *là-bas*, et le "bas" n'est pas usurpé, il paraît donc que là-BAS, les femmes ont tout intérêt à ne pas allaiter leurs enfants en public, sous peine de poursuites pour indécence, incitation à la débauche, etc. Des ligues de vertu ont même lancé des appels pressant à la cessation pure et simple de cette activité humaine par trop *naturelle.* Car l'Américain n'aime pas la nature. Elle est trop poisseuse, elle pue, elle colle. Elle nous rappelle tant et si bien notre héritage, notre origine, nos désirs... Toutes ces choses si profondément en contradiction avec le petit Jésus et sa version CinémaScopeő. Le sein de la femme, bien que lisse et blanc la plupart du temps, ce sein n'est finalement que l'appendice simiesque reliant la mère à l'enfant, et ceci, le jeune américain l'apprend bien vite, une fois le lait en poudre épuisé, en regardant les *monkeys* et autres *apes* derrière les barreaux des zoos.

Les Américains, demain, se reproduiront volontiers de seringues en couveuses, sans passer par le ventre des femmes. La case "ventre" sera éliminée du monopoly des désirs et des enfantements. Déjà, beaucoup d'Américaines réclament une césarienne sans besoin pressant, afin de ne pas abîmer l'orifice subtil qui leur sert de faire-valoir, à la manière de la boîte à faire des glaçons sur les frigos d'outre-Atlantique. S'éloigner de la nature, on dirait du *Lévi-Strauss.* Se refaire le nez, les joues, les seins, et tout ce que l'on peut refaire, se refaire une virginité, une *seconde nature*, se croire cultivé pour autant, s'épiler définitivement les poils, être lisse.

Aux États-Unis, Brassens n'aurait pas écrit *Marion.* C'est dégueulasse, comprenez-vous. Et puis, ça fait pas marcher le commerce.

L'immense anus

Avec Paris, j'ai de plus en plus de mal.

L'arrivée à Montparnasse, c'est la métaphore corporelle la plus dégueulasse. La gare est étouffante, noyée sous des tonnes de piliers de béton, même arrivé au bout du quai, on ne trouve pas une terrasse, pas un espace. C'est un immense anus où des vers solitaires bleus et blancs s'arrêtent net pour dégorger des voyageurs en perdition, des poux, des tiques, de la poussière.

Puis il faut s'avancer pour rejoindre le métro et la crasse est accompagnée en cadence par les mêmes publicités joyeuses, Laetitia Casta portant Henri Salvador dans ses bras pour un ultime mariage. Sous l'affiche, l'affiche mal, un clodo lyophilisé attend le soir pour ramper jusqu'aux entrailles où l'on sert des gros cafards encore vivants. C'est dégueulasse. Il lapera un peu de pisse suintante sur les murs dans les coins noirs, histoire de se désaltérer depuis qu'il ne crie plus

"bonjour messieurs-dames excusez-moi de vous déranger" dans les rames trop pleines. Les foetus ne vivent qu'une fois. Ce type fut un bébé. Imaginez, parisiens, que tous les clodos furent des bébés. Ça vous la retourne d'un coup sec.

Dans un wagon, des gens pressés m'ont regardé en gueulant "ça pue, ça pue ! ". J'avais l'air d'être coupable. Mais les spores et les scories des égouts du coin m'avaient déjà bouché le nez. Ce n'est que plus tard que j'entendis un cri de dingue dans mon dos et que j'ai découvert un autre de ces monstres du délaissement se gratter les cheveux comme les singes se grattent les couilles. Et j'imaginais déjà des trucs purulents me grimper dans le dos et faire disparaître tout espoir. Ce type gris ne fut jamais même un jeune enfant propre avec une mère et, plus loin, au second plan par exemple en train de bricoler, un père.

Avec Paris, j'ai de plus en plus de mal. Le tri sélectif n'y existe pas, on y court à s'y méprendre, on s'y abandonne. J'ai vu de haut les embouteillages et j'ai senti avant neuf heures les compressions humaines des corps verticaux sans aucun vertige, de métros en métros et de gares en gares. Et des fous encore des fous à gueuler dans le silence et les néons. Et des bagnoles, encore des bagnoles.

Paris est devenu la mégalopole des Fritz Lang au début d'un ancien siècle. C'est alors que l'étouffement se prononça davantage, à la manière dont un juge prononce une sentence.

L'inexistante mélancolie

Avec l'automne et la marée humide d'un ciel gris et du vent, je repense à la Californie. Pas celle de Julien Clerc et des années soixante-dix, encore moins celle d'Edgar Morin et d'un modernisme médical années soixante, pas non plus celle de Baudrillard à son meilleur dans "Amérique".

Je repense à ma Californie à moi, 120 kilomètres sur 80, des hélicoptères la nuit, des voitures toujours, un quadrillage gigantesque et pas de saison. Les lamentations des vieux lui iraient bien. *Y'a plus de saisons !* Car en Californie du sud, il n'y a pas de saison, un peu comme à Nice ou Antibes. J'étais dans ce midi-là il y a quelques jours, et c'est toujours l'arrière-saison - entendez l'après-été - mais pas vraiment l'automne. Janvier ressemble sans doute plus là-bas à une convalescence qu'à l'hiver.

En Californie du sud, c'est pareil. Et les gens se révèlent incapables de mélancolie. Après tout, le mouvement cyclique des saisons (pas besoin d'être un romantique allemand pour s'en rendre compte), c'est une belle horloge à se miroiter dedans. Encore un automne, encore un hiver, vivement le printemps, c'est déjà l'été, c'est bien comme cela que l'on vit, les régions à saisons ne font que nous signaler en épaississant le trait que nos vies ressemblent terriblement trop à la météo. Nous comptons. Pourtant l'automne a ses lumières, ses couleurs, ses marrons, ses cèpes. Mais aussi son bilan en perspective, celui d'une année à cumuler aux pertes et profits d'une existence comptable.

Alors j'en connais qui fuient. Des amis vers les mers du sud, les Dom-Tom, ou bien les vacances ensoleillées suffisamment régulières pour casser ce rythme funèbre auquel même les enfants ne s'habituent pas vraiment. Ils sont de plus en plus nombreux à refuser ces saisons qu'on leur tend, pour se réfugier vers le cancer de nos peaux trop blanches - compromis ouragans, cyclones, tornades et mousson - l'important est dans la lumière.

Ce n'est pas pour rien que la Californie porte dans son ventre immonde non la bête du même nom mais la plupart des envies de la plupart des gens. Quel courage a-t-il fallu à nos lointains ancêtres pour coloniser le monde tempéré (et je ne parle même pas de la Suède à cause des Suédoises !). L'homme contemporain ferait bien le chemin inverse. A Los Angeles, les palmiers poussent dans les ghettos, comme en Jamaïque j'imagine.

Mais ici-même à cette heure-ci, quelques jours encore avant l'heure d'hiver, les gouttières trouées rythment un après-midi morne et mort-né, englué déjà dans la nuit qui n'attend même pas son heure.

Doit-on partir ?

L'orage à Biarritz

A Biarritz on se promène en plein soleil, en rêvant des bains de mer et des années trente. Il fait grand jour, la chaleur est si blanche qu'elle s'oublie dans les vagues, et les surfeurs qui passent la mèche blonde, se font aussi légers dans les mémoires que les chaises en plastique des années soixante-dix.

La noirceur nuageuse a beau monter d'Espagne, c'est par surprise qu'elle nous prend, avec joie semble-t-il, aussi soudainement que les vagues qui, à coup sûr dans les environs, finissent toujours par recouvrir l'imprudent se rêvant sur la plage de Nice.

Nous voilà trempés cherchant refuge. Un café, une place un peu éloignée, le hasard.

Des types au comptoir, des habitués, et d'autres dont nous, naufragés de l'orage.

Une demi-heure passée au spectacle de la pluie qui ruisselle et d'un type malade mental, qui tripote le cul de son chien avec frénésie, et les yeux désolés et trop ronds du bouledogue s'excusant de tant d'impudeur.

Dans les yeux des chiens parfois, on trouve l'humanité qui manque.

La bourse ou la vie

A la fin des années quatre-vingt, je découvrais béat Atlantic-City, New-Jersey, Etats-Unis. Ce décor de cinéma d'avant-guerre (mais laquelle ?) était réhaussé ça et là d'un nouveau kitsch plastifié à la gloire d'un certain Donald Trump, casinos pharaoniques et mémés déguisées comme des arbres de Noël.

Le *boardwalk* voyait se succéder plusieurs générations d'abrutis d'origines diverses, aux formes étonnamment identiques bien que de couleurs différentes. La fameuse *identité américaine* montrait là son aboutissement, comme un point final à l'évolution de l'homo sapiens. Obèse, mal habillé, d'une vulgarité de riches, sans excuse donc.

Entrant dans un casino, quelle ne fut pas ma surprise à la vue de ces étranges hypermarchés, dans lesquels les mêmes mémères croisées dehors, comme assoupies devant des jackpots immenses, plongeaient des mains boudinées dans des seaux de pièces factices, à la valeur pourtant bien réelle. On croisait là le monde américain entier, de l'ouvrier en chaussures de sécurité d'après

le chantier, au texan cow-boy qui prouvait encore une fois qu'il existe un pays où le ridicule ne tue jamais. Cette étrange foule s'étranglait devant de petits écrans qui lui prédisait des avenirs meilleurs, qui sait, peut-être des régimes nouveaux, quelques laitues, un nouvel ordinateur, des pneus plus larges.

C'était la première fois que j'entrais dans un casino. Celui de Biarritz me paraît impénétrable.

A la lecture des journaux ces derniers jours, on apprend en souriant que les personnages cités ci-dessus sont dorénavant parmi nous, là, vous, eux, partout.

Ils sont là, mais comme *dispatchés* dans un nouveau monde, fait d'écrans et de barrières sociales qui sont à l'épaisseur ce que le hamburger est à la saveur. Il paraîtrait que des millions d'obèses passent plusieurs heures par jour devant leur ordinateur (et les autres devant la télévision), à suivre les cours d'un bourse paraît-il "surchauffée", où ces pauvres quidams ont déposé leurs deniers, afin de pouvoir, un jour eux aussi, s'acheter un nouvel ordinateur, plus puissant sans doute.

Los Angeles

J'ai vécu quelques instants autrefois à Los Angeles.

Débarqué de nuit par avion, la ville s'annonçait comme un marécage sec de néons rectilignes, parsemé ça et là d'hélicoptères et de fuyards. L'airbus lui-même perdit son temps à tourner en rond au-dessus de ce qui ressemblait déjà au décor de *Blade Runner*, la pluie en moins mais qu'importe. Un étrange avenir s'étalait sous mes pieds, bien loin de la féérie new-yorkaise.

Cette ville, je l'avais vue autrefois dans des séries du dimanche. Je ne l'imaginais pas autrement. Elle n'existe pas. Ce n'est pas une ville. Peut-être même est-ce la première non-ville au monde. Un lieu sans nom.

Des *valets* mexicains servent la soupe à des stars en garant leurs voitures de sport à l'arrière des restaurants. Le monde entier s'y côtoie et s'oublie. Il se retrouve alors désossé, ce monde, et perd immédiatement l'adjectif que l'on croyait lui adjoindre. *Entier* ne veut rien dire ici. La non-ville est un éco-système bétonné, fabriquant du rêve pour des bouseux aux allures transgéniques. Car il faut les voir sur le *boardwalk* du Pacifique, cet endroit le plus éloigné de chez moi et de chez n'importe qui : oui, chaque jour dillettante ou presque, j'avançais dans le sable à marée basse pour établir ; faute de biceps ; mon record personnel, l'éloignement le plus absolu de ma vie d'origine, plein ouest.

Des hommes et des femmes dans des barquettes en cellophane paradaient au zoo des désirs assouvis trop tôt. Partout, aussi loin que le paysage pouvait s'arrêter et se corrompre, des montagnes de muscles ou de lard - selon le moment de la dépression personnelle - s'ammoncelaient en des tas informes ou diformes, plein d'une assurance pleine de tolérance.

J'ai alors compris pourquoi les hommes là-bas avaient tant hâte d'en finir.

New York computerized

La nuit montante me fascinait. Je l'ai déjà dit. La première fois que j'ai vu New York, en 1987, j'ai atterri dans le New Jersey, au sud, et l'Amérique m'apparut tout d'abord par ses faubourgs, ses banlieues, ses centres commerciaux. Je ne savais pas encore que c'était là son âme. J'attendais de voir Manhattan dont je fus tenu éloigné pour des raisons pratiques. Mes amies m'avaient promis que nous y arriverions de nuit, pour que je puisse voir les lumières, ce qui me rappela mes désirs ratés de feux d'artifices enfantins. New York la nuit, j'en rêvais. Je voyais un immense bloc de béton entre Boston (ma destination finale) et moi. Un mur infranchissable, comme une digue face au vent du nord. Je ne pouvais concevoir que des hauteurs froides.

Nous partîmes enfin. Les ponts suspendus étaient si longs, je les imaginais faits de cordes pétrifiées par la grande époque de l'industrie. La plupart d'entre eux, face à la mégapole, me donnèrent l'impression d'être inutiles. Ils se contentaient d'enjamber des terres parsemées d'anciennes usines, de friches, de quelques marais. Posées sur cet étrange puzzle aux dimensions ahurissantes, des autoroutes à 12 voies déversaient par flux réguliers et étonnement collectifs, des centaines de bagnoles pachydermes, aussitôt avalées sans bruit par des tunnels. Des tunnels carrelées comme des salles de bain plongeant sous l'Hudson, sous la mer.

La première impression façonnait mes architectures de souvenirs.

Les gratte-ciel se rapprochaient et s'éloignaient comme une cathédrale.

Nous plongeâmes dans un tunnel, un tunnel rond comme en montagne, comme pour nous annoncer l'altitude artificielle qui faisait la symbolique des lieux (les tunnels parisiens sont carrés). Et nous nous retrouvâmes au milieu de Manhattan, quelque part au sud de l'île. Je vis une tour gigantesque un vert lumineux à son sommet dans la nuit glaciale de ce début de soirée. L'Empire State ! L'Empire State ! Mes amies s'amusèrent de tant d'enthousiasme devant ce qui n'était qu'un vieux truc deux fois plus petit que le fameux plus grand. Ce n'était pas lui, c'était un grand immeuble face à l'hôtel de ville. En traversant le pont de Brooklyn, en me retournant, je vis de quoi ce ventre et ses morceaux de sucres qui m'expulsait était fait : c'est à rebours que je contemplais enfin la perspective de toutes les cartes postales hollywoodiennes. Puis je vis Kojak et son crâne poli sans pellicule, courir après un type devant nous. Ah, New York.

Une fois accoutumé à l'endroit, je suis allé à plusieurs reprises dans l'une des tours jumelles, en bon touriste. Très étrangement, de nombreux Américains faisaient de même. Comme à Notre-Dame, où l'on ne croise jamais un Français. Ils étaient partout.

La vue de là-haut me plaisait moins que celle du haut de l'Empire State, mais elle avait l'avantage d'embrasser la mer. Au nord, c'était tout New York. Une vue immense, rectiligne, et seule Broadway se permettait de serpenter de droite à gauche, mentalité d'artiste. J'ai conservé des photos du lieu. Quelque part au fond d'une boîte. Tout en me souvenant qu'il ne faut jamais faire de photos de lieux connus, tant ces photos sont bien mieux en cartes postales. J'ai donc retrouvé la carte postale sur internet. Elle trône en fond d'écran de mon machin.

Le lieu n'existe plus, il faudrait monter en hélicoptère pour retrouver - presque - la même vue.

C'est étrange les terroristes. Ils ont cette fois le même défaut que les couples d'amis qui se séparent. Ils vous retirent l'image de certains bonheurs passés. On peut leur en vouloir pour la cruauté, pour les morts. Mais c'est aussi à la nostalgie qu'ils s'attaquent. Ils vous retirent la vue.

On est loin de la géopolitique.

Pourriture

Un jour, j'étais aux Etats-Unis. A Los Angeles, il y a des supermarchés avec des fruits tropicaux même en hiver. Il faut bien faire illusion, les stars ne sont jamais loin.

Des melons jaunes, des pastèques, des tomates oranges, des oranges jaunes, des Chinois dans les rayons et des chemises à carreaux. Bref, un supermarché classique.

Pourtant, à l'époque, dix ans peut-être, il fallait se dépêcher pour manger ses pastèques ou ses pommes. Les fruits d'élevage ne duraient guère plus de 48 heures, parfois 72 conservés au frigo.

La pourriture apparaissait de l'intérieur, y compris sur les pommes (les fruits à pépins pourissent de l'extérieur, ceux à noyaux de l'intérieur). La gangrène fusillait votre marché aussi bien qu'un chasseur le mercredi d'une année prochaine.

Il y a quelques jours, j'ai fait un essai avec des fruits bien de chez nous.

Idem.

Il y a bien une internationalisation de la pourriture.

C'est déroutant. (le "r" peut ici être avec élégance remplacé par un "g").

Prions

Dans la banlieue de New-York, de l'autre côté de l'Hudson au beau milieu de l'automne, m'accueillit à bras ouverts il y a si longtemps une amie américaine immigrée haïtienne. Le français pour elle et la foi en travers, je fis mes premiers pas en attendant de voir New-York - enfin, Manhattan, puisque c'était la même chose - et un soir de froid, en route vers Brooklyn de l'autre côté du mythe, j'aperçu dans un bonheur de guirlandes enfantines les quartz illuminés.

Lors de nos discussions sans issue, je fis la connaissance d'une autre américaine pour toujours et définitivement d'origine haïtienne. Je ne la vis finalement qu'une fois puis l'entendis longtemps. En tant que voisine de pallier de mon hôte, elle priait pour mon salut. En sanglotant, peut-être psalmodiant, peut-être moyenâgeuse, sans doute terriblement aliénée (j'étais vaguement influencé par mes lectures de Marx à l'époque). Enfin bref, j'étais un démon pour la première fois, comme dans Amityville, comme dans Carry, comme dans une connerie US. Puis dans New-York on me projeta dans un passé polonais lointain, des Juifs Hassidim en noir et blanc avec des bouclettes me firent comprendre un peu mieux leur présence dans les films de Woody Allen. Au milieu de la chaussée traversant dans les clous un grand Noir halluciné avec un porte-voix de la C.G.T. criait God. God allait nous punir, ou nous sauver, c'était selon. Et le dimanche mon égérie de l'époque allait à la messe avec sa mère, comme si de rien n'était. God était partout.

Allez donc comprendre ça quand vous avez toujours vécu dans un pays libre !

C'est très difficile. On a beau lire Tocqueville, on a beau comprendre que la concurrence que se livrent les églises sur le marché maintient le baromètre de la croyance très haut, ça surprend...

N'allez donc pas trop dire à un Américain que vous ne croyez guère, ou si peu, ou pas du tout, et que vous vous en foutez, et que vos copines faisaient du monokini de 1978 à 1994, jusqu'au jour où ce genre de mode provocante se banalisa tant que le comble de l'érotisme fut de montrer son nombril et la ligne de son string à ses professeurs de lycée. Surtout n'avouez rien ! Et pas le fromage au lait cru, et pas les escargots, ou les sandwichs à la limace, ou la douche par trimestre. Ils ne doivent rien savoir de nos secrets de bonheur candide et de séduction passagère...

En tout cas, quand on a vécu ça, Georges Bush est un peu plus compréhensible. Dans son monde à lui, être aussi con, c'est normal. C'est même une preuve d'honnêteté. On en vient à rêver d'un président plus sensible, plus humain, toujours prêt à nous jouer du sax ou de la (r) Monica. Mais ça n'existe plus. On n'a plus qu'à espérer un nouveau Vietnam, une prise de conscience politique de la jeunesse américaine, mais avec les frappes chirurgicales et la première armée du monde, c'est sans doute impossible....

Province

J'ai toujours vécu en province. Sauf quand j'ai vécu à Paris et un peu à l'étranger, mais ça fait pas grand-chose. Depuis que j'ai déménagé de province en province, je comprends mieux ce que c'est. Avant, j'étais à peine en province. Là, je suis en province profonde. C'est pas que j'aime pas ça. On a le téléphone, les voisins sont aussi invisibles qu'ailleurs, et y 'a moins d'embouteillages.

J'ai cherché un moyen de distinguer, à coup sûr, la province de Paris. Parce que si un jour je me perds quelque part, il serait bon, au réveil, de savoir s'il faut prendre le RER ou trouver un fermier de la FNSEA qui puisse me ramener à la gare.

En province, sur les vieux murs, il y a des vieilles pubs peintes pour des marques de machines à laver qui n'existent plus.

A Paris, y'a des tags.

Rome

Au-delà des murs noirs de couleurs et de suie dans la ville de Rome, si l'on regarde par en haut vers un ciel qui sent la nuit, alors là, c'est le bonheur. La voilà donc la ville telle qu'elle devrait vivre depuis des millénaires, coincée entre la crasse et le grandiose, avec les culs des italiennes bombées sur des scooters tortueux, et des terrasses comme des chapeaux enchanteurs. Et tant pis si le pape n'y renifle que des croix. Rome, ce serait bien d'y aller n'importe quand et puis à l'improviste, traverser les ponts vers Trastevere, écouter sans comprendre la parlote ritale qui chante, et se gaver de *pastas* en pensant aux élections américaines.

Vivre à Rome, c'est vivre au milieu du ciel. Des terrasses en forme d'écosystèmes, on embrasse la ville du regard et celle-là vous rend les deux, et les baisers et les regards. Certains murs sont devenus falaises tant le temps écrase d'une patine artistique les pierres découpées dans l'antiquité. Ah, Rome ! Y vivre, c'est perdre son temps une bonne fois pour toutes.

Mais là-bas, on peut avoir l'impression sereine. Quand les murs se fendent, il y pousse des arbres avec des fleurs aux bouts des branches, dans l'envolée des grands jours.

Un jour, Rome m'accueillera, ça sentira l'orange et les clés à molettes des garages italiens.

Se moucher à Paris

Me voilà à Paris comme la première fois en 1973. Le nez collé à la vitre du métro qui faisait un bruit d'enfer, je regarde les ampoules fades qui alternent avec Du bo, Du bon, Dubonnet. Les sièges sont encore durs.

Me voilà donc à Paris, et même si le métro ressemble à celui de New-York parfois, avec des sièges qui tournent le dos aux fenêtres et un couloir qui court de wagon en wagon, et même si le Dubonnet a disparu, ça sent encore mauvais la poussière noire et le pipi de chat qui dégouline là, dans les tunnels.

Voire pire des fois, surtout vers les Halles, ça sent vraiment mauvais.

Et le soir, je me mouche. On s'enrhume dans les couloirs. Et quand on se mouche, on en a la preuve, on est bien à Paris, comme en 1973, avec les narines pleines de suie noire et poisseuse, comme du caca-boudin.

Speaker américain

La radio raconte qu'un présentateur américain ultra-conservateur vient d'être embauché sur une chaîne nationale de chez eux.

Ce type pense que les homosexuels sont des malades mentaux et qu'il faudrait interdire les couples mixtes.

Perplexité.

Les homosexuels, ils aiment les gens qui leur ressemblent. D'ailleurs, la communautarisation du phénomène lui enlève l'attrait de sa défense. Enfin bon. Si. On dirait des gens avec des uniformes. Enfin bon. Pas tous.

Les couples mixtes, par principe, c'est plutôt le contraire. Chacun aime le différent qu'il trouve dans l'autre. Même le couple mixte homosexuel. Enfin bon. Si.

Le réactionnaire américain est donc un imbécile.

A l'ouest, rien de nouveau.

Une ville standard

J'imagine qu'en 1900, j'aurais fait une autre tête en découvrant Bordeaux. Un port, des marins, des putes, des hôtels borgnes, des départs en Amériques qui ne se font jamais, du chahut, des bastringues, de la piquette collée sur des tables en bois. Des bistrots.

J'ai découvert Bordeaux la semaine dernière, comme un touriste, avant qu'une fidèle lectrice nous emmène voir ailleurs l'envers du décor.

Voilà donc l'affaire : quand on découvre une ville inconnue, il y a fort à parier que le touriste benêt se retrouve dans la grande rue piétonne et commerçante, parfois dans un quartier complet de ce type. Il y découvre, ah, exotisme merveilleux ! les mêmes devantures que chez lui, à Lyon ou à Périgueux. Pas la peine de chercher le commerçant qui vendrait un truc du coin en faisant des efforts terribles d'imagination dans sa vitrine kitsch. Tous les commerçants du coin ont acheté un concept qui marche ailleurs, une "franchise" qui synonyme mal avec la qualité première du commerçant : l'attrait pour les 4x4.

Ainsi donc, pour notre lecteur des années 1900 mystérieusement décryogénisé en 2001, Raymond, appelons-le Raymond, eh bien, saches, Raymond, que la France est partout la même. Et ne va pas t'enthousiasmer pour les foutaises régionalistes. Rien de plus chiant qu'un abruti fier de son terroir, ăet du placard par dessus, celui dans lequel il a rangé son sens critique depuis la naissance.... Les régionalistes ne veulent rien d'autre que l'uniformité locale.

Au rayon quincaillerie des vieux centre-villes, il reste à choisir, pour celui qui aime se sentir ailleurs ou autrefois, entre le marteau et l'enclume....

Boîte noire

J'ai une boîte noire, puis une deuxième, puis une autre. Un Minox allemand, des Nikon japonais, un Rolleiflex de temps en temps. Des bons à rien ceux-là. Incapable d'arrêter le temps qui passe une bonne fois pour toutes, je les cumule, je les use, mais rien à faire. Il y a toujours la prochaine image au coin de quelque part. Une aubaine, un moment, et voilà, un souvenir.

2436 macplus

Baudrillard, pardonne-moi. Non pas de t'avoir appelé ; avec d'autres à Nanterre, pendant tes cours nuls sur le cinéma ; *Bredouillard.*

Non, pardonne-moi car les objets, vois-tu, et un peu comme toi, finalement, j'aime bien, pour peu qu'un type ait mis du temps à les fabriquer, pour peu que je puisse les conserver longtemps.

Pour peu qu'ils soient *solides.*

Et là, en lisant un long article dans Les Échos du mercredi 13 décembre de l'an de grâce 2000 (troubadours, troubadours), j'apprends que le marché de la photographie au Japon, c'est du numérique à 50 %. Au lieu de m'en plaindre, je m'en réjouis égoïstement. Tant pis pour vous, Japonais. Tant pis pour vous, consommateurs occidentaux. Tant pis si vous n'aurez plus jamais ce plaisir du papier noir et du papier blanc, de l'ampoule rouge et du temps qui s'impose pour faire plaisir via la patience, voie royale.

Tant pis pour vous.

Parce que les appareils argentiques vont être de moins en moins chers d'occasion. Et ça, c'est la grande nouvelle. Je vais me faire une collection à bas prix.

J'ai déjà une collection de vieux ordinateurs qu'on n'allume plus du tout. Des vieux macs qui coûtaient 20 000 francs il y a 10 ans déjà.

Ils sont trop lents.

Trop lents.

Lents.

Lent.

Appareil Photo

J'ai un appareil photo. C'est mon usine à moi. Pendu autour de mon cou, j'ai l'impression d'être un artiste ingénieur, un type qui fige à jamais les moments perdus. Perdre son temps devient une belle histoire quand ce temps se trimballe en noir et blanc entre les mains des copains un jour.

J'ai un agrandisseur. C'est mon usine à moi aussi.

Dans ma cuisine-labo, je fais attention à ne pas allumer la lumière.

Je glisse le négatif dans ma cuisine de grand chef bordélique, je fais des essais, je lave, je laisse frémir, ça sèche, je pends.

Et les voilà, sur du vrai papier qui gondole avant la presse. Ils apparaissent dans le noir, ils sont parfois peut-être déjà morts. Les voilà mon histoire ma vie mes moments passés. Les voilà. Ils peuvent durer à peu près 2 milliards d'années mais après, fini les souvenirs, fini les instants, fini les sourires.

Tout va cramer. Il paraît que les étoiles vont tomber pour de bon dans la mer. Tout va cramer comme quand on allume la lumière sur le papier pas fixé.

Dépression numérique

Dans un grenier quelconque des années 2060, un gamin de dix ans découvrit perplexe la carte mémoire d'une publicité bien ancienne, vantant les mérites photographiques de la lune de miel de ses grands-parents. Une carte mémoire carrée et minuscule, qui tient dans la main, dans la sienne. Outre le fait que le grenier n'est qu'un débarras en béton et même pas sous un toit, et encore moins au dernier étage, outre le fait que le môme soit programmé pour ne pas être nostalgique (il n'a jamais vu Blade Runner), outre le fait qu'il pourrait s'en foutre et que cette histoire est totalement irréaliste, imaginons un instant un seul que l'enfant en question (rien à voir avec ceux de notre époque, tous gentils et curieux etc.), imaginons donc qu'il veuille, qu'il désire visualiser la lune de miel du temps de l'amour, devinant par hasard que ça n'a pas duré bien plus longtemps que ladite lune en question.

Des photos sur une carte-mémoire.

Un enfant soixante cinq ans plus tôt aurait de la chance : les visages jaunis au fond d'un carton, l'étiquette ou le feutre sur le carton, le tout planqué à la place des chaussures, en voilà un trésor immédiat.

Celui-ci est né numérique, a vécu dix années accélérées, n'a jamais eu de désir insatisfait, et a possédé en dix années bien remplies bien qu'il pleuve tout le temps (Blade Runner disais-je), plus qu'un homme en vingt ans du début de son siècle. Il brûle comme un avion son kérozène ce môme et ne sait pas que c'est gravement triste et rien d'autre.

Le voilà donc face à une carte mémoire hyper-performante des années 2000. Pensez donc ! 32 mégas de mémoire ! Trente-deux méga-octets de mémoire ! A un méga l'image en qualité écran, ça en fait du paysage !

Mais pensez donc aussi : la carte, il y a longtemps qu'on ne peut plus la lire ! Et dans quoi

la mettrait-il ? Un PC ? Une console ? Un four micro-onde ?

Les standards ont changé. Seul le changement est au standard. Le *nouveau* standard...

De sa main délicate, il rejette la chose dans la boîte au fond du grenier là-bas. Les photos de la lune de miel sont d'une terrible tristesse : vues une fois une semaine après le retour en 2002, puis une autre fois un an après, puis plus jamais. Même pas par hasard.

Grand angle

Le grand-angle, en 24 x 36, est une focale inférieure à 35 mm. Les néophytes s'en moquent totalement, les pros aussi, il n'y a plus de débat sur l'angle d'approche en photographie.

L'oeil voit à 43 mm. C'est comme ça. On grossit ce que l'on voit à 43 mm. Cartier-Bresson recommandait d'utiliser un 50 mm, parce que ça ne déforme rien, c'est la réalité même, c'est du pur, du vrai.

A la télé dans la cafet', une émission qui passe. Un récapitulatif des nouveaux animateurs de je ne sais quelle chaîne, le tout filmé au grand-angle. Le comique s'approche énormément de l'objectif de la caméra, on le voit en gros plan, il est déformé, c'est rigolo. En plus, il reste net, gros avantage des "grands-angles", la *profondeur de champs* est très très grande. Il s'approche, il se cabre, il en rajoute encore.

Il n'est pas très drôle, il fait dans la grimace et le vite fait, dans le visuel tout le temps pareil. Une perruque, quelques accents, pas de discours. Et surtout un grand-angle, pour avoir un peu de profondeur... de champs.

Coluche, j'aimais pas trop, mais quand je l'entends maintenant, au 50 mm à la radio, j'adore.

Ma photo préférée

ă

Je passe mes soirées dans ma cuisine labo à tirer les photos de la veille et du temps qui passe. Un jour, vous les verrez, vous me direz si ça vous plaît. Ma cuisine est pleine de miettes et de moutons. Il faut faire quelque chose, je n'ai plus aucun courage. Mais je tenais encore une fois, à partager un peu d'émotion. Avec ma photo préférée. Je sais que je n'ai pas le droit de la reproduire, mais que Denis Hopper me demande de retirer son oeuvre, et je m'inclinerais....

Je ne ferais aucun commentaire de plus, cette photo, je sais déjà que vous la comprenez...

Pamée, là

Photo de mariage

Faire de belles images aujourd'hui, c'est bien difficile. La saturation visuelle étant ce qu'elle est, pour qu'une image nous marque ou nous émeuve, il faut du sang ou du sexe, parfois les deux mais c'est plus rare.

Heureusement, pour l'homme libre qui veut le rester, il existe des images formidablement marquantes par leur monotonie même : les photos de mariage. Leur universalité est sans conteste. De Bayonne à Strasbourg, dans les vitrines des photographes spécialisés, c'est toujours le même crédo. On fait dans le rupestre, ça plaît aux grand-parents.

Sur des textures de simili-toile en fibres plastiques, deux amoureux transis aux mines effroyables, l'une en blanc l'autre debout à côté, sourient niaisement au professionnel qui va immortaliser le vide dans lequel sombrent la plupart des vies dès lors qu'elles se conjuguent. Eh oui, il faut l'admettre, le mariage est bel et bien baptisé par la photographie au flash du début. Le doute n'est guère possible, tant le ridicule est flagrant et la déception cruelle. Déjà la messe, le curé, le creux qui découpe les âmes dans un discours obscur et puis, pour en rajouter, le photographe, comme le visiteur qui se contenterait de croire que les animaux sont plus beaux au zoo.

Pour ceux désolés de leurs solitudes, la devanture d'un photographe *professionnel du mariage*, c'est Pinder tous les jours. Un *bonheur éternel.*

Photos

J'aime faire des photos. C'est un art assez facile, la technique se maîtrise rapidement, et malgré cela, je reste toujours totalement insatisfait du résultat.

J'aime la photo parce que c'est un frein. Un frein à ce satané temps qui passe, ce temps qui nous déforme. Des images noires et grises sur un papier et le temps s'est arrêté.

J'aime la photo pour éviter de toucher toutes les femmes qui me plaisent. J'en prends certaines en photo, et je les garde pour toujours, alors que leurs traits vieillissent dans les mains d'autres hommes. Je viens de passer une heure devant les fesses d'Elisa. Elle n'a pas vingt ans et Barbara qui est morte déjà comprendrait mon émotion. Je l'ai rencontrée dans un magasin de photo, je lui ai proposé une cage en deux dimensions pour toujours, en noir et blanc. Elle a accepté avec entrain, et depuis, elle se déshabille au gré de la lumière qui passe dans mon appartement. Je la prends en photo, son souvenir m'appartient. Je pourrai la montrer à mes petits-enfants, qui n'y croiront jamais, et pourtant, la capture d'une inconnue est chose rare. J'ai beaucoup de chance, il y a des femmes nues dans mes cartons, la poussière viendra les combler.

Il n'y a plus qu'à attendre.

Salgado pourquoi pas ?

Voilà un type qui se donne les moyens. Il monte des projets, trouve des financements, montre les malheurs des autres en noir et blanc sur de grands tirages, trop sans doute, le grain de sa

Tri-X et de sa *TMax 3200* est un peu épais.

Un peu épais aussi sont les traits des messages, la misère du monde étalée là, dans le *Marais* parisien, comme une crotte de chien laissée par un enfant du Bangladesh en plein XVIème. Les commentaires vont bon train, de cet homme aux allures étranges qui parle de vomi devant tant de misérabilisme à cette femme obèse qui dit tout haut ne pas se rendre compte que l'humanité en est là.

Il y a aussi dans la presse un imbécile heureux qui trouve qu'effectivement, "on ne devrait pas faire ça, la misère esthétisée".

Moui, bof.

On peut bien faire ce qu'on veut. Salgado montre les yeux des enfants, les poubelles des autres, des exils qui nous attendent, d'autres qui nous contournent.

Le problème, c'est quand il parle. Il raconte que le sud des Etats-Unis est dorénavant un vrai melting-pot hispanisant, comme si la richesse de toutes les *cultures* présentes ne faisait qu'une.

Il doit dormir à l'hôtel trop souvent.

Bureau

L'homme moderne est disponible en plusieurs conditionnements. L'un d'entre eux consiste en un espace carré ou rectangulaire, avec d'autres hommes modernes ou des femmes ou les deux, et des ordinateurs. La plupart ne s'en plaignent guère. C'est pas l'usine.

20 ans suite

Je viens de déjeuner avec mes collègues et quelques trublions, des élus de province fiers et ventripotents, de ceux dont on ne toucherait pas la fille, même bien payé.

Il y avait autour d'une table au loin deux commerciaux et deux commerciales qui, comme nous autres mais sans doute avec plus de bonhomie, s'empiffraient de saloperies surgelées et présentées comme si...

Les deux femmes cultivaient la bienséance et le sourire, le rouge à lèvre des trentenaires et les ventres des salles de gym. Elles étaient désirables comme le sont les milk-shakes parfois, trop colorées, trop vulgaires, mais satisfaisantes. L'une d'elles m'a regardé sans sourire, jusqu'à ce que je m'aperçoive que j'étais transparent.

Mes chers collègues riaient de quelques bonnes blagues pendant que mon ego ressassait ce subtil désespoir du mâle fauché qui reluque.

Les deux commerciaux leurs refilaient des bons mots en fin de repas, le ventre dur déjà, et le menton qui pendait. Ils n'avaient aucune chance, ils étaient déjà foutus, et peut-être divorcés. Comme la plupart des mâles de mon âge et d'après, ils se rattrapent sur la bouffe, même surgelée, et sur les histoires des équipes de foot....

Je n'ai pas pris de café.

35 heures, c'est encore trop...

22 mai 2002, temps variable.

J'ai sur moi plus de puissance de calcul que n'en possédait le monde entier à la fin des années soixante. Je ne suis pas le seul. Que la plupart de ceux qui utilisent un ordinateur se considèrent comme mes convives au grand banquet numérique... Un seul téléphone portable contient trois ordinateurs d'il y a dix ans. J'ai accès au monde entier, à tous les dictionnaires, tous les traducteurs, toutes les revues, toutes les idées. Des spécialistes de ceci ou de cela vont

s'empresser de me corriger mes petits propos, et des ordinateurs vont stocker ces quelques lignes pendant que d'autres vont les copier, les digérer, le stocker quelque part sans même demander l'avis de qui que ce soit. Si j'invente un mot inconnu, par exemple "Gloubanovitch-cracra", ce mot pourra, dès après-demain, être retrouvé par un extra-terrestre qui y verra un signe de bienvenue. Il n'aura qu'à se connecter à Google. Des quidams à jamais inconnus scannent des photos, les leurs ou d'autres, les exposent aux yeux infidèles, et certains rachètent les droits d'auteurs à jamais déjà morts...

Les bibliothèques de prêt sont encore presque gratuites et achalandées. Les forums de discussions débordent jours et nuit de contributions, même une crue centennale de la Loire n'égalerait pas un tel débit. Les musiciens trouvent des sons nouveaux (et après ? Rien), il n'y a guère que les cimetières à souffrir d'un manque de convivialité. Les usines se délocalisent, se disloquent, les Coréens du sud vont bien, Michael Jackson est définitivement transparent, les bottes de foin sont rondes et les faux ont définitivement disparu. (sans parler des marteaux). Mes étudiants trouvent abject, repoussant et complètement con de leur demander de lire un livre. Au pire, ils le "regardent". Les adolescents sont plus grands que les adultes qui le furent aussi. Au supermarché, les œufs normaux de poules normales sont des œufs "bio". Les autres sont pondus par des industriels pour un coût défiant toute concurrence. Les Allemands sont en grande partie pacifiques. Tous les Espagnols ne croient pas forcément en dieu, certains Anglais sont devenus francophiles, des Français vivent à l'étranger, les Italiens ne quittent toujours pas leurs mères. C'est écrit partout, suffit de se renseigner. Les derniers appareils photo ne vivront pas plus de trois ou quatre ans, ceux d'il y a vingt ans continueront longtemps à faire clac, clac. Les voitures d'hier pourrissaient au bout de dix ans. Celles d'aujourd'hui ne pourrissent pas alors on les change au bout de deux ans. La nouveauté est tellement indispensable à la survie de la croissance, des retraités de Floride, du moral des ménages, qu'il faut y passer....

On fait Paris-Londres en train. Ça m'émerveille. Sans mal de mer, rien. On arrive en plein milieu d'une couverture d'un album de Pink Floyd (Animals), et Londres est encore une destination exotique. Quelle merveille. J'en oublie les points d'exclamation. Extraordinaire. Qu'on ne compte jamais sur moi pour être blasé. Je n'en reviens pas. Stephen Jay Gould est mort aujourd'hui. Cancer du poumon pour Le Monde, du Cerveau pour Libération. Tout ce qu'il a dit, suggéré, pensé, écrit, enregistré, tout ce qui a été dit contre lui, avec lui, pour lui, sans lui, est disponible en ligne et gratuitement. Le seul truc incompréhensible au niveau de la conception Darwinienne de l'évolution hasardeuse des types comme lui est sans doute la rareté. Un seul type comme lui sur 6 milliards de blaireaux. J'exagère.

J'écoute "Lately" de Stevie Wonder.

Des mômes de cinq ans jouent sur des ordinateurs avec des Japonais sans l'être eux-mêmes, les petits prétentieux. Leurs parents produisent des bagnoles pour les Américains. Tout va plus vite, on meurt plus vieux.

Malgré tout ça, il en reste pour croire. Il en reste pour malvoter. Il en reste pour être à côté de la plaque. Pas les pauvres, les pauvres, ce n'est pas de leur faute. Non, tous les autres.

Malgré tout ça, on me demande de travailler plus qu'avant, du temps où un courrier mettait une semaine pour arriver en Californie. Du temps où j'attendais fiévreux et idéaliste des nouvelles de celle qui ne ferait jamais l'affaire mais qui laissait en anglais, en couleurs et en rouge à lèvre une trace sur une enveloppe en papier d'outre-Atlantique.

Faudrait travailler encore moins.

A quoi sert le progrès s'il n'est pas partagé par tous ? Ah ah ah.

Besoins du consommateur

L'étudiant en commerce est à peu près aussi bête qu'un étudiant lambda. Sauf que, contraîrement à l'artisan-platrier et à l'ingénieur informatique, il ne sait rien faire. Alors il se fait de l'ambition. Toujours la même : "travailler dans un service marketing en tant que chef de produit junior".

Ah.

Le con.

Le pauvre petit con de sa mère.

Non content d'afficher des ambitions à l'égal d'un encéphalogramme militaire, l'étudiant en commerce disserte de la société de consommation, celle qui le nourrit par intraveineuses vitaminées. L'étudiant en commerce veut - vocation, quand tu nous tiens - "créer le besoin chez le consommateur". Tu parles d'un avenir, morveux. Un bel avenir à ta hauteur. Va-donc leur vendre n'importe quoi aux souillons dans ton genre sans ta généalogie de dentistes et de commerçants.

"Je désire créer le besoin du consommateur grâce à des stratégies innovantes dans la définition du marketing-mix". "Je souhaite m'investir dans un service commercial dynamique et motivé afin de relever les challenges de la société post-industrielle". "Je voudrais reprendre la boîte de mon père et lui insufler un souffle nouveau en rationalisant la gestion grâce aux outils de l'ERP". "Je voudrais travailler dans le domaine de la communication afin d'aider l'entreprise (au singulier...) à développer des relations de fidélisation-clientèle."

Je rêve d'un réveil soudain dans les bras d'une grosse patronne de boîte de nuit. Dans dix ans mon petit bonhomme, voilà qui te ferait du bien. L'immonde là, c'est celle que tu as rencontrée en prononçant les phrases entre guillemets. Elle t'a plu, tu lui as plu, vous vous aimâtes crétins. Le voilà ton avenir en trois dimensions.

Compter les heures

La fenêtre à basculement est entrouverte. Elle ne peut guère s'ouvrir plus. Elle est fait pour ne s'ouvrir qu'à moitié. Sur les photos de New-York des années trente, les fenêtres sont ouvertes en été.

Sur les photos de New-York et du monde entier, les fenêtres sont dorénavant fermées. Air conditionné pour tout le monde. Air conditionné des types dans les bureaux.

Mon bureau est entre deux eaux. Les fenêtres ne s'y ouvrent pas complètement. Mais l'air conditionné n'a pas fait son apparition. Deux ans peut-être.

Mettons deux ans...

Dehors, une chanson niaise de Francis Cabrel donne des ailes aux oiseaux qui chantent l'amour, le soleil, et la joie de vivre. Des camions font des bruits de camions au loin, les arbres

poussent encore un peu, il fait chaud, l'été sera bientôt là. A la terrasse des cafés invisibles, des filles jeunes contemplent des boîtes à chaussures en carton blanc, en buvant des cafés trop âcres pour leurs jolies dents. Elles repartiront en lèchant les vitrines, si j'étais bouddhiste, je me ferais vitrine dans une vie antérieure.

Je corrige des copies. Il fait beau et je le répète. Assis sur mon trône, je corrige et j'attends.

Consultant

A chaque époque ses seigneurs, ses gueux, et puis ses gais maintenant.

Notre époque (si vous lisez ce site après 2070, je risque franchement d'être mort, alors je précise : fin 20ème/début 21ème), je disais donc que notre époque voit la domination d'une nouvelle catégorie d'abrutis : *les consultants.*

Cela s'écrit en un mot mais il serait facile et même convenable d'opérer une dichotomie simple pour obtenir de la sorte quelques sons tonitruants et foncièrement véridiques : **con - sultan**.

Le nouveau roi des cons est très diplômé. Il faut dire qu'il a hérité d'une sédimentation sociale souvent utile, père ingénieur, mère infirmière, ou papa banquier, ou bref. Certains arrivistes fils de prolos en profitent mais il faut bien vivre, non ?

Le con-sultan est un gâchis terrible des espérances de la jeunesse. Après plusieurs années passées dans les meilleures écoles sur des jeux de simulation du marché (des jeux grotesques mais ôh combien pragmatiques), le jeune con-sultan se retrouve à donner des conseils à de plus vieux que lui qui ont perdu depuis peu son enthousiasme. Et pour cause : il est souvent là pour *auditer* la structure financière, *réorganiser* ce bordel, *virer les vieux* et, mieux encore et drôlement humain : *outplacer*. Globalement, le con-sultan qui ne sait rien faire de ses mains si ce n'est remplir à deux doigts des rapports pré-tapés par des abrutis du siège dans un anglais américain, le con-sultan donc, va appliquer des méthodes de rationalisation, d'embauche, de gestion ou de débauche particulièrement compétitives.

Il emploiera quelques termes savant dans un anglais concis, et vous balancera un "TBD" en cas de blanc dans le discours.

Tiens, d'ailleurs, je sèche. D'un seul coup, me voilà sans mot, sans chute. "TBD", ça veut dire "*to be defined*". Preuve d'une certaine stérilité....

Démission

Alors que 120 millions de personnes vivent et meurent sur des immondices, l'homme moderne et occidental que je suis a eu l'énorme privilège de savourer les cinq minutes de composition d'un texte plus libertaire que le plus libertaire des textes : ma démission.

En effet, après plusieurs années de bons et loyaux sevices, après des années d'attente, et presque d'ennui, après des rencontres et des étonnements, après tant d'expériences et d'heures perdues à faire un travail orienté vers des jeunes gens qui s'en moquaient et des plus vieux amusés radotants de bruits de couloirs et de petites haines motorisées, me voilà parti.

Youpi.

Et que ceux qui, huit heures par jour voire plus, envisagent de faire de même ne s'illusionnent pas trop : le bonheur envisagé n'a pas la même saveur lors du passage à l'acte. *C'est qu'on s'en fout.* Mais alors, totalement. Les quatre vérités sonnantes et trébuchantes promises aux petits chefs et aux vieilles rombières finissent dans la corbeille à papier, avec les torchons en guise de dissertations. Car voilà : le vrai bonheur est dans le départ, le simple fait de l'entre-deux eaux, se savoir libre le temps d'un préavis, envisager de nouveaux volumes et des espaces ailleurs, un rythme et des horizons.

Encore une fois. Youpi.

Gisèleland

Gisèle, c'est un pseudo pour pas lui faire de la peine. Il faut dire que je la côtoie depuis longtemps et que l'amertume tourne au vinaigre dans sa peau trop épaisse. Elle est flasque comme les limaces de mon compost après la pluie, mais sans entrain. De jour en jour et de vacances en scolaires, elle hume l'air avec cette dérision pas qu'à elle, commentant les faits divers avec les certitudes d'une commère d'un quartier privé qui lui appartiendrait.

Elle suit des régimes, elle en suit tant qu'on dirait le contraire. Elle est suivie en permanence. Elle n'aime plus et on lui rend bien, d'obésités en vacances préparées trop à l'avance.

Elle mourra inutile dans un cimetière propret, avec comme ultime souvenir des traces de doigts sur un clavier jauni au cholestérol.

On est peu de choses, mais alors, vraiment, *c'est pas imaginable ce qu'on est peu de choses....*

L'ennui au bureau

On peut toujours nous raconter n'importe quoi. On va pas se laisser faire : il y a plein de gens qui s'ennuient au bureau.

Ils ne se demandent pas pourquoi, c'est l'évidence : faut bouffer, faut bouffer, coûte que coûte.

Bien entendu, il y a tout ceux qui ont la vocation. Ah, les chanceux notoires ! La vocation comme un prêtre en soutane, la croyance, la foi, l'entreprise et tralala. Il y a quelques syndicalistes aussi parfois, qui veulent changer les choses de l'intérieur, et d'autres qui font les rêveurs.

Mais franchement, quand on fait le point, pour sûr, à part les imbéciles qui savent tout compter sauf les jours qui leur restent à courir dans la rosée la peau jeune les matins d'été, franchement, on s'ennuie au bureau.

L'idéologie managériale

La campagne environnante (je suis dans un train) est verte et lumineuse, entrecoupée de ruisseaux débordant d'enthousiasme. Il n'y manque que des enfants et l'innocence des années vingt, peut-être. Je ne sais pas ce que je donnerais pour avoir le loisir de traîner à ma guise dans les ruisseaux alentours. Il doit y avoir du poisson. De la friture. Vairons, goujons, ablettes. Une ligne en nylon, un hameçon de 20 ou de 22, une vieille canne légère. Ce ne serait quand même pas trop demander à mon employeur, avoir des pauses assez longues, disons, 4 à 5 heures par jour, pour aller taquiner le poisson.

C'est sans compter avec l'idéologie managériale.

Cela fait des années que la constatation, telle la gangrène, s'accentue, s'enfle, gonfle : les cadres s'inventent du boulot quand il n'y en a pas assez. Voilà le miracle de l'informatisation des années 80 (comment gagner du temps avec un PC ? réponse négative) et celui de la fin des années 90 : où que vous soyez partout, on pourra vous joindre, vous donner à penser - du moins à compter - vous donner à connecter, à ranger, à planifier. Le travail sort du bureau, et occupe la populace à responsabilités.

Mais alors, à quoi servent donc les machines ?

Moi-même, autodidacte féru d'informatique disent-ils, j'ai économisé un temps fou avec mon Macő. Des courriers en bases de données, des signatures scannées, un email, tout le touin-touin. Après la période de formation, je travaille deux fois moins. Pour de bon pour de vrai. 35 heures ? C'est toujours bien trop.

Deux heures par jour, je consens deux heures par jour, ramenés à une journée de dix heures par semaines.

Pauvre idéaliste me répondent-ils, heureusement qu'il y a des gens pour travailler tard le soir, pour innover, pour faire rentrer l'argent.

Oui heureusement. Heureusement qu'il y a internet aussi. Les berges des rivières sont vierges, les poissons pas encore mort de l'encre des imprimantes peuvent savourer la vie.

Le personnel de la mairie

Dans le grand hall post-moderne plastique 70 de la mairie provinciale, des dizaines de secrétaires impertubables attendent un public égrainant les tickets d'une queue qui s'allonge, contrastant en cela avec la vie familiale qu'elles mènent sans dérision aucune. Car chez elles probablement, plus rien ne s'allonge, surtout pas les queues, ou alors, un écureil au jardin.

Qu'on ne se méprenne pas : les fonctionnaires sont des gens utiles. Il faut les protéger coûte que coûte.

Mais là, dans cette mairie de province, les fonctionnaires sont laides à en perdre l'haleine fraiche au menthol. Elles sont laides et grasses comme c'est pas permis. Pourtant, il est quasiment sûr que le concours d'entrée aux postes qu'elles occupent a permis un recrutement varié. Pas de consanguinité, pas d'atavisme villageois, pas de famille à problème. Sous les accoutrements démodés des mégères souriantes, on retrouve le même nombre de plis aux mêmes endroits des

mêmes corps. Des savants américains débarqués d'une mission spatiale pourraient les compter : 46 au niveau du ventre, 23 sous les seins, dont 7 en diagonale vers le nombril, 12 plis à l'anus et le reste au tout-venant.

Si l'époque nous interdit la moquerie, qu'on nous concède au moins la méchanceté à l'égard du laisser-aller. Après tout, qu'arriverait-il si chacune d'entre elles se mettaient à suivre la courbe d'embonpoint de la plus grosse ? Qui paierait des sièges renforcés, des portes plus larges, des traitements weight^{TM} ? Le contribuable, bien sûr, toujours lui.

Afin de m'en assurer, j'ai osé la question suivante à l'une des sus-nommées, la moins laidronne quoique bien partie : "Le personnel de la mairie déjeune-t-il à la même cantine ?". La réponse négative, enjouée et sur un ton naïf, qu'elle osa me donner, fit disparaître mes doutes : il s'agit bien d'un problème de *comportement* devant la bouffe.

Il nous faut des psychologues.

Des américains, s'il vous plaît. Et des sportifs, et des managers, si possible.

Le sens du pratique

-"Tu comprends, les Anglo-saxons, ils ont le sens du pratique. Ils sont pas comme nous, ils s'embarrassent pas de théories, ils vont droit au but.

- Ah oui. Les Anglos ou les Saxons ?

- Hein ? Ben les deux. Enfin, les Américains, les Anglais, tout ça. Tu comprends, chez eux, t'as un projet, on va pas t'empêcher de le faire, tu y vas, on te soutient, ça marche, tu gagnes ta vie, on va pas t'emmerder avec l'URSSAF...

- L'US Air Force ?

- Mais non, les impôts, les taxes, la CSG, tu m'écoutes ?

- Ah oui.. Les impôts, y'en a pas chez les Anglo-saxons.

- Mais si, mais pas autant. Ils ont le sens du pratique, tu comprends, tu payes pas tes impôts n'importe comment, ils calculent au plus juste, alors qu'ici, plus tu bosses, moins tu gagnes !

- Ah, ben c'est pour ça que je bosse pas trop. Tu finis tard toi, hein ?

- Ben faut bien, t'es marrant, j'ai des projets à manager, faut justifier son salaire, je bosse dans une boîte anglo-saxonne, on est pragmatique.

- Ça c'est bien. Moi, je bosse dans une boîte universelle qui fait des ampoules, on reste très théorique.

- Ça doit pas être facile."

Les faiseurs de semblants

Le monde n'en finit pas de m'étonner, à défaut d'autre chose. A visiter des usines, à causer n'importe quoi avec de petits chefs, des cadres, des contremaîtres et je ne sais, je m'aperçois comme toujours de la même chose un peu. Non pas les "tire au flanc". Non. Tout l'inverse. Les boîtes françaises sont pleines comme des œufs de *faiseurs de semblants*. C'est incroyable. L'efficacité se mesure encore à celui qui partira le plus tard rejoindre sa femme, souvent pas encore arrivée car de connivence, comme de bien entendu. Les *faiseurs de semblants* sont heureux entre eux, ils travaillent mieux après dix-huit heures, quand les secrétaires et autres parasites à gros culs quittent les sièges récents pour rentrer dans leurs hypermarchés. Alors là, le grand moment, le *faiseur de semblants* est enfin au calme, sous les néons high-tech de son bureau, dans l'halogène lumière blanche, et il peut, oui, enfin, réfléchir et "finir un dossier".

Plus tard, il se plaindra de la délinquance des voyous, sans entrevoir parallèlement la connerie de ses propres rejetons, appelés eux-mêmes à devenir des *faiseurs de semblants* encore plus performants que le père qui vieillit. Le sale con.

Une question fondamentale aux *faiseurs de semblants*. Qu'est-ce qui les fait courir ? Par exemple, moi, y'a les femmes. Les femmes des autres, la mienne, celles que j'ai perdues, celles qui reviendront pas, celles que je ne connaîtrai jamais. Y'a les bouquins, les instruments de musique, le moment où c'est qu'on picole un Monbazillac avec des copains au frais les soirs d'été ou alors qu'on est d'un seul coup bien trop gras à avaler la raclette l'hiver. Enfin tout sauf faire semblant. Qu'est-ce qui les fait courir ? Le fric ? Ah oui. L'arme première dans la théorie de la motivation des managers. L'argent. Bizarrement, le *manager* est incapable de se simplifier la vie, de donner du boulot aux autres, il utilise des logiciels très chers et très puissants et tellement lourds et ridicules qu'il perd un temps fou à les mettre à jour.... Et quand il a l'argent, qu'est-ce qu'il en fait ? Ah oui, il s'achète une nouvelle bagnole. Mais ne pourrait-il pas faire de même en travaillant plus efficacement ? Mais oui, efficacement ! Je n'ai jamais rencontré un *faiseur de semblants* efficace. J'ai moi-même fait semblant le temps d'être tranquille. J'ai pu les observer. Après 18 :00, personne ne bosse vraiment. On flâne Taylor ! On **flâne** !

Des histoires comme ça, il en existe des tas. Tenez, cette fabuleuse histoire du "zéro mépris", histoire que tout le monde soit efficace dans la boîte. C'est même parfois marqué dans les professions de foi (la foi, toujours elle) des "entreprises". Et puis, pour peu qu'il y ait une cantine pour tout le monde, on plante des gros platanes dans des bacs pour bien séparer les prolos aux grosses pognes des types qui restent après 18 :00.

Mais chez ces gens-là monsieur, on pense. On pense.

Les WC, un espace de liberté

A l'heure où les entreprises s'emploient activement ; en tout cas dans les grands groupes ; à optimiser la performance salariale, il est un lieu qui échappe encore à cette pitoyable attitude.

Les WC.

Les chiottes quoi.

Pour peu qu'elles soient propres, il devient nécessaire d'y prendre son temps. Même si l'on n'a

rien à y faire, ce qui est le cas 23 heures trente par jour hors période constipative, se réfugier aux chiottes pour échapper au travail est une halte intelligente. Tout le monde devrait s'y mettre. On peut même planquer un livre de poche au bon endroit, et bouquiner 5 minutes, voire 10. Attention, il vaut mieux éviter les journaux, difficiles à cacher, bien qu'utiles en cas d'absence de papier hygiénique.

J'imagine déjà la révolution du XXIème siècle : 90% du temps de travail passé à lire aux WC, pour éviter la chaîne, le chef, les consultants, la secrétaire de direction, les cadres....

Management

Faut dire que chez ces gens-là, on cherche.

Eh oui, on cherche à "améliorer les conditions de l'efficacité au travail". Ça frise le n'importe quoi. Que ne ferait-on pas pour que le blaireau moyen soit content de perdre 8 heures par jour, voire plus, pour faire avancer la société du travail ?

On se demande.

J'ai tout essuyé. Les bureaux avec portes ouvertes, pour mieux communiquer, les bureaux fermés, pour mieux se concentrer, les bureaux vitrés, les bureaux sans cloison, les bureaux sans bureau, les bureaux sans bureaucrates. Sans compter les bureaux *nomades*, qui n'ont rien à envier aux Touaregs, si ce n'est un zeste de Laurence d'Arabie. Sans compter les bureaux virtuels, les bureaux à la maison, les bureaux aquarium, avec salles de gym, sauna et piscine.

Les bureaux start-up.

Les bureaux ketch-up. Les bureaux détendus, les bureaux tensions, les bureaux hiérarchie ou leur frère ennemi : le bureau du Macintosh, le bureau convivial.

Le bureau métaphorique, le bureau-ambiance, le bureau-salle de cuisine. Le bureau-famille.

Allons plus loin.

Management 2

Faut dire que chez ces gens-là, on travaille....

Ah, travailler, améliorer les conditions, pas prendre les gens pour des cons, zéro mépris, allons-y dans le japonisme.

Tu parles.

Je connais des petits patrons. Je ne le fais pas exprès, j'habite trop loin des grands. Mais les petits sont sans doute comme les grands, ils écoutent les *nouveaux managers,* qui sont un peu comme les gourous du marketing ou les consultants, des vendeurs de poudre aux yeux. Ils les écoutent et en concluent : *tiens, on va faire pareil.*

Alors comme ça, un matin et pendant une semaine, l'OS du coin, celui qu'on a traité comme un abruti pendant dix ans et qui l'est devenu, l'OS, on lui propose un séminaire de re-motivation

dans le sens des objectifs du développement humain de la firme.

Voilà pas qu'on lui offre un croissant et une machine neuve à presser les pièces, et un bleu tout blanc qui sera lavé plus souvent.

De son poste, il voit les cadres, (ah, les *cadres*) à travers la grande vitre qui sépare les bureaux des ateliers. L'OS ne pense pas que c'est un progrès. Il pense qu'il va retrouver ses copains à la cantine, et que les distances seront respectées.

Les croissants, c'est pas son truc.

Mouton et souris

J'arrive ce matin ma souris ne fonctionne plus.

Démontée, j'y découvre un petit goudron homogène, formule douteuse, agglomérat de sueur, de poussières de papier et de poussières de la rue.

Chez moi, c'est la même chose. J'analyse mes moutons : papier, cheveux, poussières, pattes d'araignées, bouts de feuilles, miettes de pain, un peu de peau fanée.

Le tout biodégradable.

Les voilà les "matériaux de demain".

Odeurs

Je viens de changer de bureau. Un grand espace, avec trois ordinateurs dont un serveur. Vous parlez d'un luxe. Très étrangement, on ne parle nulle part des odeurs des bureaux. Il me semble pourtant que chaque bureau a la sienne, mélange hasardeux de composés volatils. Prenez mon nouveau bureau par exemple. Rien ne le prédispose à avoir une odeur particulière tant le pragmatisme moderne privilégie le confort et l'aspect pratique. Pourtant, en y pénétrant ce matin, je fus surpris par cette odeur fade et nouvelle, composée des restes d'hier, de la colle moquette, de plastique chaud d'ordinateur, des poussières qui passent, de l'eau de Cologne de mon père, et d'un tas de choses selon la saison.

Je n'aimerais pas avoir l'air conditionné. Certaines personnes ont l'air conditionnées.

Pisser du haut des arbres

A force d'être entouré de gens à qui je n'ai rien demandé mais qui, salariat oblige, m'entourent, eh bien, à force, y'en a marre. C'est que je viens de faire un parallèle abusif, mais oh combien séduisant, sur la soumission de ce beau monde à l'autorité.

Dans mes cours de licence, le prof. de psychologie sociale nous détaillait en long et en travers les expériences de savants américains des années cinquante. A l'époque, les crédits en psychologie étaient assez élevés et permettaient donc à des psychologues de pondre à droite à gauche des expériences plus ou moins farfelues. J'avoue mon dépit méthodologique devant les présupposés

de ces messieurs. Fort heureusement, certains ne disaient pas que des bêtises et s'intéressaient à la "soumission à l'autorité". Dont acte.

Il est étonnant de voir, simplement en tournant autour de soi sans perdre l'équilibre tout en gardant les yeux ouverts, il est étonnant de voir à quel point tout un chacun obéit de son mieux à des préceptes imbéciles, voire, le plus souvent, à des imbéciles tout court. Mais bon sang ! N'y a-t-il aucun moyen de *montrer* simplement à ces usurpateurs de tous bords à quel point la vie est courte ? Prenez par exemple le type qui vient de m'engueuler, en s'énervant de voir que mon sang restait froid, et qui, de plus, s'est vexé quand je lui ai dit que sa position hiérarchique ne lui permettait pas d'engueuler sur ce ton péremptoire quelqu'un d'aussi brillant que moi, c'est-à-dire de bien plus brillant que lui, moi madame, serviteur.

Eh bien ce type-là, maintenant qu'il est demi-chef, me rappelle les scouts de mon enfance. Voilà l'affaire : avec deux copains, on buvait au robinet un maximum de flotte, pour filer en vélo en haut des arbres, à l'heure pile où les scouts sortaient de l'aumônerie. Et là, chef d'œuvre de la tuyauterie humaine, on s'efforçait à qui mieux-mieux d'humidifier leurs vertus, avant qu'eux aussi, ne finissent gras et chauves, serviteurs.

A force donc, y'en a marre de ces gens qui, sous prétexte que dès l'enfance ils acceptèrent l'autorité, nous empêchent de grimper encore aux arbres. Une sorte de ras-le-bol.

Recrutement

Les locaux sont définitivement carrés, le personnel terriblement souriant, ce sont les quelques minutes de bonheur qui font que j'y crois un peu.

Le consultant arrive, il fait bien son métier, il va me poser des questions, ça va pas faire long feu.

Présentez-vous.

J'essaye de faire illusion. J'essaye de faire sérieux. Dans mon costume de monsieur sage, je parle déjà trop de moi, le type comprend vite qu'il a à faire à l'un de ces guignols qui s'écoutent à défaut d'un public d'imbéciles.

Que pensez-vous de votre cv ?

Qu'est-ce que je pense de mon cv ?

Ben rien. Je n'en pense rien. Généralement, je pense à autre chose. Je pense que mon cv, il est comme *moi*, éparpillé, pas conforme, il est n'importe quoi, avez-vous d'autres questions ?

Il est vraiment sympa ce type. Il continue, je déraille, je parenthèse, je guillemets, je me parle. Il *recadre*, il me demande si je sais bien rédiger. Il fait bien son boulot.

Recrutement efficace

Petits conseils en recrutement à l'usage des recruteurs qui rechercheraient des conseils dans le domaine du recrutement à l'aube du troisième millénaire ma bonne dame.

- assurez-vous que le candidat a bien compris la définition du poste, et qu'il accepte sans condition de travailler au-delà des limites légales, pour le bien-être de l'entreprise (au singulier).
- assurez-vous que le candidat n'a pas compris qu'il lui restait à vivre l'équation suivante : (espérance de vie de sa catégorié professionnelle pondérée par son sexe - âge actuel). Dans le cas contraire, le candidat risque d'être, au choix : cynique, ou, pire, dilettante.
- faites-le parler.
- attention, si le candidat vous semble être passionné par quelque chose : il risque d'avoir envie d'une vie intéressante. Il risque d'être peu productif
- le candidat est-il *branché* ? Aime-t-il les tendances actuelles (abrutissement télévisuel, musiques électroniques, machins portables, bidules animés sur internet, ordinateurs et micro-ondes, etc.) ? Dans le cas contraire, méfiez-vous, il pourrait, après sa période d'essai, vous contredire.
- le candidat est-il *entreprise* ? Si votre candidat est d'une autre religion que celle de l'entreprise, méfiez-vous. Il pourrait concevoir la vie comme un temps limité dont il faut profiter. L'entrepreneur sait, par nature, que la vie est une *période d'essai*, qui permet avant tout d'accumuler des profits pour le bien de tous, en général, et de lui-même, en particulier.
- le candidat est-il un *expert* ? Tant mieux ! Un expert est préférable à un touche-à-tout. Sa vision du monde risque d'être limitée, son sens critique peu affuté, vous serez tranquille...
- le candidat est-il mauvaise langue ? Tant mieux encore ! C'est le profil idéal pour maintenir de bonnes relations avec l'équipe de travail.
- Enfin : le candidat croit-il au *progrès* ? Très important, le progrès, très important...

Statut cadre

Cher papa,

Voici donc ma deuxième lettre publique à ta destination, mais vu que t'es mort depuis bientôt 13 ans et que je ne crois en rien, eh ben, figure-toi que j'en fais profiter le monde entier via un réseau informatique. Enfin bon, je m'éloigne, c'est pas de ça que j'allais te causer.

Tu vas rire : quand j'étais môme, lorsqu'il fallait remplir la case "profession du père", je mettais "assimilé cadre". Faut dire que maman n'était pas peu fière de la chose. Tu penses. "Assimilé cadre" que t'étais ! (au fait, elle est toujours vivante, t'avais raison, c'est du solide, elle nous en fait baver jusqu'au bout...). Et puis moi, j'étais aussi très fier. Ça montrait que t'étais un chef.

Assimilé cadre. Une idée formidable. Imagine : en fait, t'étais un prolo. Salaire de prolo, sacs de ciments à porter jusqu'à la retraite, pas de responsabilité hiérarchique si ce n'est d'emmerder un peu les deux Portugais sympas qui te ramenaient toujours une bouteille de Porto à la rentrée. Fatigue de prolo, vie de prolo et puis, quand même, 6 mômes. Je m'éloigne. Une chose est sûre : ta retraite d'assimilé, t'en as pas profité ! Enfin, pas longtemps.

Alors moi, je te venge. Je ne te l'ai pas dit, mais ça fait plus de dix ans que j'ai le statut *cadre*. Cadre ! T'en reviens pas, pas vrai ? Ça t'en bouche un coin, non ? Ben figure toi que ce statut m'emmerde au plus haut point. Ôh, bien sûr, on me promet la lune, enfin, surtout une retraite mieux que ceux qui ne l'ont pas, ce foutu statut. Pour le reste, c'est amusant. Laisse-moi

t'expliquer le topo :

Voilà, c'était juste une petite lettre pour te dire que je me suis souvenu de ton *assimilé cadre*. Ça m'a fait rire, ça fait du bien. Excuse les gros mots, comme t'es plus là pour me coller une taloche, j'en profite un peu.

Un travail manuel

"T'es complètement con"ăme dit-il, après un moment de courte réflexion. Il le répète il insiste. Je suis complètement con. La nouvelle ne l'est guère. Pourtant, ma *cause* du jour semblait justifiée. Je lui dis que je voudrais faire un travail manuel.

J'observais les types l'autre jour, en face de mon bureau. Une large baie vitrée qui s'ouvre sur un couloir, puis une autre, à la place du mur d'en face. A l'intérieur, des peintres sous des taches blanches. De petites taches blanches régulières sur des bleus de travail qui n'en ont plus que le nom. Ils écoutent la radio, peut-être des choses imbéciles. Toujours est-il qu'ils peignent en écoutant de la musique.

Ce n'est pas la première fois que j'observe des gens qui ont un *travail manuel*. Il y a un mois, j'ai observé les électriciens qui passaient les câbles. Ils perçaient les murs, ils tiraient des câbles. En tout cas, ils écoutaient la radio tranquillement à tue-tête, les bureaux déserts pour cause de vacances.

En février, il y a 8 mois maintenant, j'ai observé le boulanger de la rue des C..... Comme il était midi trente, il sortait de sa cage, sans doute à la même heure que le hamster de son fils, admettons. Il était donc l'heure de sortir sa gueule enfarinée, et de causer aux clientes, aux clients. Et voilà-t-y pas que sa mégère, sa bourgeoise, sa baronne, bref la patronne, lui gueule dessus ! "Rentre donc dans ton fournil toi là bond'là !". Voilà ce qu'elle lui dit. Sans doute une question de territoires. Elle à la vente, aux relations publiques, lui, à la production. Au charbon. Mais blanc, bien sûr.

"T'es moitié poujadiste !". V'là autre chose. Celui-là, on s'en souvenait à peine. Je me voulais artisan, me voilà facho du terroir. Voilà qu'il me traite de réac. C'est sans doute que le progrès dématérialise les outils. Moi au clavier, l'immigré au charbon.

J'ai les mains lisses.

Complètement lisses.

Le pire, c'est quand je les lave avec un produit trop fort, après, ben, c'est que je les sens plus tellement qu'elles ne sont pas assez rugueuses. Et puis, oui, j'avoue, j'aimerais bien écouter la radio au bureau. Ça me changerait.

Usine

L'autre jour par habitude on n'arrêtait pas de se plaindre devant la machine à écrire. Non, la machine à café. Le café dans son gobelet de plastique marron, la touilleuse dedans et les plaintes sempiternelles de nous-autres au milieu. Et celui-là quel con, et nos salaires de misère, et celle-là à quoi qu'on la paye à rien foutre ?

Il faut faire monter la sauce doucement, rajouter du sel à la conversation et des exemples, des rumeurs, du non-dit, quelques ragots. Touillez, touillez. J'en rajoutais un peu, la noirceur du bureau, les cloisons les plantes vertes en plastique et les chefs nouveaux ou le comité de direction, que sais-je ?

Ah oui, que sais-je ?

Une fois la sauce bien prise, comme une mayonnaise de méchancetés, il faut lui adjoindre du poivre et des piments de cayenne : "Y'a pas à se plaindre, on pourrait être à l'usine".

Et là, tout s'écroule.

On pourrait être à l'usine, faut pas se plaindre, pour sûr. Je m'en souviens de ces moments très courts de l'usine. Des mois d'été à attendre l'heure de la sortie. La pendule, un vrai bonheur de la voir vivante. Surtout ne t'arrête pas pendule, surtout tiens le coup la pile là-dedans ! Allez, c'est pas encore l'heure, un coup de balai par-ci, un coup de balai par-là. Et ranger l'atelier. Et nettoyer les moules, et les mains. Replacer les gants. Ne pas oublier les outils. Compter les boulons. Se planquer 5 minutes aux WCs en s'enthousiasmant sur la taille du rouleau de papier. Dix fois plus gros que le papier d'un particulier. Voilà l'univers industriel, on s'y torche pour longtemps, le monde professionnel a les moyens de ses ambitions. Il est presque l'heure. Sortir discrètement. Regagner le parking à vélo. Les vieux à moustaches ont parfois des mobylettes, la voiture est pour leurs femmes. Ça y est, on est dehors. Il reste quelques heures à savourer le ciel, la lumière. Même si la fatigue déguste les chairs et les os, il reste quelques heures. Imaginer l'usine en hiver, le froid du fer.

Y'a pas à se plaindre.

Vendredi

J'attends l'heure comme un idiot la fatigue dans les yeux. La semaine, je la regarde sur mon agenda, plein de blancs et de croix, avec des numéros de salles tout sales.

J'ai écrit des trucs et des machins, réparé des trucs et des machins, conseillé bidule et les autres...

Je parle plus souvent au passé qu'au présent.

Mais c'est vendredi. Et même qu'il est presque la fin de l'après-midi. Je me vois déjà flanner dans la rue chez les bouquinistes, regarder les appareils-photo d'occase, faire les librairies. J'aurais à peine une heure... Pour faire le tour du monde et dire bonjour aux voisins.

Avant la nuit.

Démagogie

L'art politique contemporain consiste à faire comprendre que tout ne va pas très bien mais que ça pourrait aller plus mal et qu'il suffit de regarder ailleurs comment, justement, ça va moins bien. Si, par un quelconque hasard, ça allait mieux ailleurs, alors l'art politique contemporain consisterait à faire comprendre que ça ne peut pas durer, que ça n'est pas si vrai, que c'est la force des choses et qu'on n'y peut rien. Le but ultime de la démagogie spectaculaire, c'est de tuer le temps qu'il nous reste à vivre en imaginant qu'on en aura bien assez pour au moins faire les courses.

An evening in the life of a Français moyen

Je ne sais à quel point la banalité du quotidien.. . Mais qu'importe ! Voilà donc mon *hier soir.*

Hôtel. Restaurant. Livre à la main. Très bon livre. Très à la mode.

La sauce au Roquefort sur ma viande a été conditionnée ailleurs, surenchère de rationalisation. En face autour d'une table ronde, une famille américaine échouée sans excuse dans un restaurant standardisé. Rien de grave. Le père pèse beaucoup trop lourd, il déborde. La femme, deux filles, un fils. A gauche du père trop gros débordant débonnaire, la petite fille en rouge. Pour la dessiner simplement, il suffirait de faire deux ronds l'un sur l'autre. Un rond rose et un gros rond rouge superposés. Horrible robe synthétique. Son triple menton déborde et remonte la pente des joues pour faire des saillies sous les yeux. Elle ne mange pas, ne consomme pas, se goinfre. Nous discutions récemment de l'Amérique que l'on n'aime pas avec d'autres connectés. Et la voilà qui s'offre dans mes soirs solitaires. Elle bave, prend sa pomme de terre à la main, touche ses cheveux blonds, s'enduit, coupe un bout de viande, le mâche et le recrache, bave un peu, fait tomber des miettes, tient sa fourchette comme on taperait du poing pour se faire entendre. Cela semble normal. Quand on pense au culte de l'hygiène et aux donneurs de leçons d'outre-Atlantique ! Echoués là les Ricains-baleines. La petite m'inspire un sentiment de détestation et de pitié. J'ai envie d'aller dire au père de faire quelque chose. *Do something mister father.* Mon altruisme en sorte. Les voilà qui partent ventripotents, la petite en rouge est une constellation de gras dandinant boudinée bariolée et heureuse bien que je ne puisse y croire. Je replonge dans mon livre. Il est 21 :00.

Dehors la pluie est noire.

A l'hôtel j'allume machinalement la télé. Je ne l'ai pas vue depuis deux mois. Je pense l'éteindre d'ici cinq minutes mais Arté présente un panorama des extrêmes-droites en Europe. Rien de nouveau, mais du bien ficelé, et surtout si, du nouveau : les repentis, les anciens, ceux qui revinrent à la surface du monde. Et là, c'est passionnant de voir ceux qui en sortirent, ces Allemands anciens nostalgiques du culte de l'ordre et de la force, ils parlent de l'enfermement, de la communauté guerrière, du sentiment d'invincibilité des troupes de fachos, du militantisme, du rôle de la musique, de la reconnaissance d'une communauté aux idées simples, aux uniformes, aux pensées nauséabondes. Il est 22 :30.

Fin de l'émission. Je zappe sur la une. Je dis "la une" parce que je ne veux surtout pas dire de marque. C'est un snobisme.

La une présente une émission sur le "pouvoir des gays". C'est très gai. Ça l'est tant et tant que les esprits simples concluront rapidement au complot homo, au réseau, à la solidarité. On nous présente la communauté, le militantisme, la musique, la reconnaissance de la communauté, les uniformes.... C'est ainsi que l'on filme les gays parisiens. Ils habiteraient tous le même quartier, appartiendraient tous à des réseaux de promotion de l'homosexualité, seraient tous pareils. C'est pas vrai parce que c'est ce que pense Morand des Juifs et des pédés. Mais c'est plus simple à expliquer. Ceux-là aimeraient être reconnus par leurs mamans. Le militantisme est typiquement anglo-saxon, les drapeaux fleurent bon San Francisco. Ah ! San Francisco ! Le Bay Bridge ! Amistead Maupin !

Mais je m'égare. Dehors la nuit est noire.

Il est 23 :00. Je m'endors pensivement, en rêvant à la fin du politique. Faut le faire quand même. La fin du politique ! Pas la fin des idéologies, hein, non ! La fin du politique.

Va-t-on vivre ensemble ? Et où ? Et pour combien de temps ?

Boîte à lettres

Ma boîte à lettres est pleine de publicités.

Tous les jours, il y a des types qui passent pour y chier des papiers glacés, des papiers recyclés, des papiers que je ne lis jamais. Tous les jours, ces types sont payés pour parcourir les villes et y chier leurs papiers, les papiers des grandes marques, des hypermarchés, des petites annonces.

Il n'y a rien à lire, rien, même pas une bonne occasion.

J'ai laissé ma boîte se remplir : cela a pris exactement 35 jours.

Elle est maintenant complètement pleine.

Je vais créer un autocollant : "ni publicité ni journaux sous peine de poursuites".

Si tout le monde faisait cela, des dizaines de types qui rôdent la nuit n'auraient plus d'emplois.

Brûler la mairie de Paris

Depuis que j'ai vu la Guerre des Etoiles, à chaque fois que je croise un crétin, j'ai envie d'avoir un sabre laser. Adieu jantes larges, adieu boum-boum dans la voiture à ailerons, adieu le chien-chien à son connard avec muselière, adieu pauvre imbécile qui nous ferait presque oublier 8 millions d'années d'évolution.

En ce moment, il y a quelques crétins qui mériteraient mon châtiment d'enfant, plus quelques brûleries hasardeuses. On pourrait refaire le coup de la Commune : faire cramer l'hôtel de ville de Paris. Car franchement, écouter tous les matins les journalistes de France-Inter ne parler que de ça, c'est pénible. Surtout quand il faut se farcir Balladur.

Balladur.

Vous imaginez Balladur. L'horreur. 8 millions d'années d'évolution pour en arriver là. Un peu l'équivalent de Jack Lang, en plus honnête : voilà le bourgeois original, la figure détestable d'un ordre établi, de l'homme qui règne, du régent.

Balladur devant un sabre laser. Une sorte de bonheur infantile.

Charlie-Hebdo, c'est de la Novlangue ?

Pour une fois il ne pleut pas, je sors du boulot et file à la gare à pied. Comme j'ai dix minutes d'avance, machinalement, j'ouvre Charlie-Hebdo au kiosque, bien que, franchement, vu ce que dit Val de ma mégalomanie, j'ai juré de boycotter. Comme à l'habitude, je regarde les dessins, je cherche Wolinski et la chronique de Polac.

Un 31 janvier, ça rapproche presque un peu du printemps.

Val a écrit deux fois dans Charlie cette semaine. Ça manque de plumes pour un canard....

Et paf ! Faut qu'il remette ça sur internet. Et vas-y qu'encore une fois, je dis des conneries ! Dans le désordre, Val accuse tout le monde - y compris les gentils idéologiquement proches de son canard . Les connectés sont des petits-bourgeois. Il cite Minirezo comme une extension ordurière de la novlangue d'Orwell (il n'a peut-être pas lu Orwell, mais la novlangue, ce serait plutôt, à notre époque, le vocabulaire marketing).... Il délire sur le nombre de connectés. (même en Inde, on se connecte collectivement pour pas cher, ben oui). Et combien de gens ont les moyens en Inde de lire Charlie-Hebdo ?

Au début, je croyais qu'il ne savait pas de quoi il parlait. Je tournais ça à la dérision. On en parlait beaucoup mais il allait se reprendre. Il n'allait pas continuer à sortir des chiffres délirants sur les 1% de connectés "militants des droits de l'homme, résistants à la dictature des marchés....". Évidemment, si un journal comme Charlie dit à ses lecteurs de ne pas se connecter, les pourcentages vont rester faibles. Dois-je moi-même avoir ce *complexe de l'homme blanc*, et avouer mon impuissance plutôt que, de temps à autre, pousser une gueulante anonyme sur le ouèbe ? Un truc lu par dix personnes ?

Mais c'est pas fini. Il veut mon nom. Eh oui ! Il veut mon état-civil et ma profession ! Le monde à l'envers ! Il n'ose pas imaginer ce qui se serait passé si internet avait existé en 42 ? Mais le pauvre, il aurait été le premier dénoncé, avec son journal ! C'est encore pire, lui, y'a son

nom, on sait où il habite, on connaît sa voix... Alors que nous, FTP....

Alors voilà : Val est tout simplement en train de faire du lobbying. Il insiste, en tant que patron, pour que tous les zozos du ouèbe ne lui fassent pas de concurrence gratuite. Même si, par ailleurs, Charlie ose publier des références issues du net, la concurrence du gratuit lui fout une trouille terrible, c'est la seule explication. Ce désir de réguler notre machin, c'est avant tout une volonté forte de conserver des lecteurs qui vont payer dix francs pour un journal qui s'épuise.

Laissons-donc internet aux 99% de tarés qui s'y expriment. Mourons, mourons dans un coin, dans le silence, pendant que Val, du haut de son piédestal de papier, nous apprend à écrire.

Citizen connard

Connaissant l'Américain moyen pour avoir fréquenté sa femme, j'ose dire au monde entier ma peur. Car l'Américain moyen a élu son président en s'abstenant de tout commentaire, laissant à Dieu son droit de vote, et confondant dans un élan de lyrisme plein de dents blanches et de bonne volonté, confondant donc l'Espagne et l'Amérique du sud, Brooklyn et Varsovie, la liste est longue. Démocrates et Républicains.

Il y a de quoi avoir la trouille. L'Américain moyen l'est normalement. Son monde est carré, sa tête est carrée, sa vie est carrée. Pas de métro boulot dodo. Une équivalence plus spirituelle : Jesus Pognon Macdo Grosse Bagnole. Le monde entier est une île, les USA, c'est la terre. Ça ne m'empêche pas de penser au dernier survivant sous les 450 000 tonnes de béton et d'acier, qui chiale en entendant les grues là-haut, en voyant l'eau de l'Hudson suinter à ses pieds coincés sous des poutrelles, à regarder les âmes des cadavres déchiquetés incapables de s'envoler au ciel, non parce que le ciel est obstrué d'acier et de blocs de béton, mais parce que le ciel, ça n'existe pas. Hélas.

L'Américain moyen, ce n'est pas de sa faute. On ne lui apprend pas la géographie ni l'histoire ni la philosophie. Sa panoplie est plus pragmatique, plus efficace, plus terre à terre. L'Américain moyen sait compter et utiliser un ordinateur, connaît les règles du business, ou un truc très précis, très très précis. L'informatique par exemple. Et puis après ? Après, quand il est malheureux, il pense à Jésus et à son drapeau, il achète des bougies et chiale en public, même s'il est président des USA. C'est tout à son honneur finalement, car il croit. Il croît aussi, croissance externe ça s'appelle, il rachète les cultures occidentales et leur apprend à parler Mickey, cash-flow et marketing. Les Français ne croient pas à grand-chose. Ça en fait des personnages antipathiques et individualistes, (sauf depuis la "Gay-Pride" et la mise sur le marché des avantages concurrentiels de certaines vies privées), j'aimais bien cet antipathisme cultureux et obsolète. Mais les Français vont bien finir par croire.

Aujourd'hui, c'est la grande croisade. A ma droite, les croyants de Jésus, à ma gauche, les croyants d'Allah. Très étrangement, les lieux sont différents, les couleurs, les odeurs, les panoplies, les attirails, les langues, les tronches, l'argent, le niveau de vie, le nombre d'enfants....mais une chose commune les réunit : ils croient. La croyance, quel moteur. Par quel moyen y ai-je échappé ? Moi et d'autres, franchouillards à coup sûr, comment y avons-nous échappé ? Comment ne pas croire qu'un type a marché sur l'eau, qu'il a multiplié des pains, qu'un autre a vu les extra-terrestres, qu'ils lui ont donné un message, enfin bon, toutes ces choses échappant à notre entendement ? Comment ne pas y croire ?

J'aimerais tant me convertir sincèrement. Ah, être comme tout le monde, verser ma larme de grande émotion devant les fastes d'une église, dans une communauté de croyants, des gens tout autant comme moi que je suis comme eux. Des gens qui me diraient qu'on vient du même endroit, pour finir dans le même trou, que ce trou serait une porte, vers un nouveau lieu, que les filles y seraient belles et gentilles, qu'il n'y aurait plus de conflit et pas d'ordinateur, pas de ciment à faire, pas de baraque à retaper, pas de bouquin à lire, rien à boire, que des types en blanc avec des barbes et des croix des symboles, et l'air idiot. Qui va enfin me dire "Suis-nous, frère, laisse toi aller, laisse-toi faire, viens, viens, c'est une prièreuuuu, viens, viens, ..." ? Qui ? Vais-je un jour m'engager, me vider, m'alléger de ce poids terrible du doute qui me fait faire une moue concrète devant les braves idées et toutes les démonstrations philosophiques ? Et mes amis sincères, ceux qui n'osent pas trop me dire qu'ils ont baptisé leurs fils pour ne pas m'entendre éclater de rire à l'idée des grands-mères ravies de la pérennité aliénante, vais-je enfin leur paraître digne de confiance ?

Suis-je condamné à être un hurluberlu ?

Communautaire

La dernière goutte vient de faire déborder la vase.

Je ne supporte plus les communautés. Peu m'importe l'origine. Qu'on en vienne à appeler les Noirs américains des "africains-américains", cela m'effraie. Cette quête sans limite d'origines mythiques et d'identités illusoires cache si bien les réalités innocentes, on ferait bien de se méfier. Car après tout, qu'est-ce qu'un Noir américain si ce n'est un américain noir dans la plupart des cas. Parfois un individu brillant, souvent rien de plus qu'un gros nourri aux pop-corns et à l'idéologie *made in America.*

Je rêve d'individus, d'utopies individualisantes, qui diraient une fois pour toutes : l"aissez tomber les oripeaux des ancêtres et la fierté d'appartenance". Vous n'y êtes pour rien. A tel qui nous dirait sa fierté d'être Arabe, ou Turc, ou Sicilien, on Englishe ou n'importe quoi de son aire géographique le plus hautain, nous répondrions en choeur : et que sais-tu faire ou dire d'intéressant, pauvre héritier des pâturages, des villes et des lieux où tu ne fis que naître ? Hein ? Qu'apportes-tu de plus que des coutumes ancestrales, du folklore mâtiné de *word-music*, parfois du vin et trop souvent une fierté pathétique, celle de ceux qui ne savent rien faire de plus qu'être à l'image de ce que furent leurs parents ? Et pourquoi trimbales-tu des coutumes qui n'ont de justification que la soumission de l'autre ou son exclusion du cercle des amis potentiels ?

Bref bref bref.

Les communautés m'emmerdent.

Concorde

Depuis le temps qu'on attend ça, je comprend pas. Ça fait 60 ans que l'aviation française avait pas tué d'allemands. Là, paf, 100 d'un coup ! Et qu'est-ce qu'on dit ? On se plaint !

J'aurais voulu les voir les allemands en 40 si on avait eu le Concorde pour fuir à New-York ! Ah la vache, on les aurait niqués comme y disent les jeunes d'aujourd'hui ! Seraient arrivés avec

leurs Panzers à Paris et basta : tiens, pas un chat dans les rues, que dalle, tu peux retourner à Berlin retrouver ta Frau, la France, elle est vide ! Des charters de Concordes qu'ont filé à l'anglaise vers l'Amérique qui va vous foutre la pâtée dans 4 ans et qu'on verra c'qu'on verra. Tiens.

N'empêche, on nous dit l'information, c'est de l'or. Bah bien sûr. C'est de l'or bien entendu. 110 morts en Concorde, c'est autant qu'un mauvais week-end sur les routes. Mais en moins éparpillé, bah bien sûr. Et les gars qui crèvent à bouffer des boulons pour plus avoir faim dans les pays lointains, combien que y'en a tous les jours ?

Ben on s'en fout de toutes façons, ils sont loin, manquerait plus qu'ils prennent l'avion.

Coupe d'Europe

Là, je lis que le nouveau slogan du gros borgne et de ses petits scouts impuissants, c'est "Les françaises aux français". Il est vrai qu'un petit scout, c'est moins séduisant qu'Anelka, alors forcément, faudrait voir à faire une loi pour protéger la descendance de ces maigrelets de basse noblesse comme on en rencontre encore dans les faubourgs cossus des villes assoupies.

Pour ma part, j'aurais préféré "Les étrangères aux français". Oui les gars, je vous laisse mes soeurs, mes cousines et mes nièces, pour peu que l'on laisse certaines passer la nuit dans mes draps en guise de voile, de navires, d'océans. Sans illusion, je me contenterai à l'avenir des regards de désirs qui couvent dans les yeux noirs et même en hiver s'il le faut.

Le soir de la finale de la Coupe d'Europe, trente minutes après avoir découvert que j'étais aussi bête qu'un singe (j'ai couru dans la rue en poussant des cris animaux17 secondes avant les prolongations, allez comprendre), dans la rue donc, qui vois-je ?

Olivier Glurk.

Un type qui a toujours été plus vieux et plus costaud et violent comme tout, depuis le collège. Comme je suis physionomiste et qu'il est mécanicien-videur, ça fait longtemps que les années passées dans les mêmes cours de récréation ne servent plus de monnaie d'échange à des regards nostalgiques. J'ai donc un avantage, je le reconnais, et lui, drapé de bleu blanc rouge, des pieds à la tête et jusqu'au bout de la main un drapeau, il gueule, il exulte, il vocifère en tournant. Cet abruti qui tournait, exultait, vociférait autrefois contre les étrangers *de couleur* savoure un bonheur que son ami le borgne ne lui promettait autrefois que sur des champs de bataille.

Qu'on lui offre maintenant quelques étrangères lascives et entreprenantes, afin qu'elles épuisent de leurs cambrures l'anévrisme qui ne demande qu'à rompre...

E-learning wah wah wah

Il y a quelques années, dans ma panoplie d'homme sérieux qu'a besoin de casser la croûte, j'ai suivi un congrès sur les nouvelles technologies. Le tout était organisé par une association de gestion, des gens extrêmement sérieux. (à tel point qu'ils considéraient ma panoplie comme un élément naturel, ainsi que la leur. L'identique donne confiance). Ces gens sérieux avaient déjà envisagé la "mise en ligne" de cours "à distance" afin que "l'apprenant" puisse être "updaté" -

"realtime" (temps réel) en adéquation avec les *new needs* des *corporates*.... Sans mentir, c'est comme ça que ça causait madame. Pour couronner le tout (à la manière d'un dentiste), on fit venir un gros ricain, *phd and everything*, afin de nous présenter l'avenir, l'inévitable, *the new methodology of our close future*...

Pour faire sérieux dans ce type de séminaire, il est bon de trouver un gros Ricain à la con. Car même ceux qui croient en leurs costumes pensent, bien au fond de leurs cerveaux encore enfantins, qu'un type a l'air con quand il a une grosse barbe, un bide à toucher ses genoux, des grosses lunettes comme des fonds de bouteilles, et que ce type se permet de nous proposer d'être le modèle à venir, celui auquel nos mômes devront ressembler. *Man ! He's got a fuckin'phd !* Les doctorats sont en promotion toute l'année aux États-Unis, c'est pour cela qu'ils importent autant d'étudiants étrangers diplômés d'ailleurs. Le gros ricain avait l'air sérieux, et devait boire beaucoup de soda.

Passons.

Le type nous explique, avec de superbes transparents faits sur son PC grâce à Pauwerpoint (voir l'effet du même nom), *the future of teaching*. Si j'étais moins con, j'aurais rajouté des étoiles et des fusées autour du titre. Let's get it straight : allthough I'm fluent in American-English, I couldn't understand a damn' word of his speech... Cet espèce d'épouvantail à bisons nous racontait des choses incompréhensibles, à la Mintzberg (ah, ah, ah, celui-là), et surenchérissait, et de plus gros schémas, et des courbes, et de jolies couleurs. Moi, j'expliquais au prof d'anglais anglais qui m'accompagnait, que la France avait des vertus que ce gros lard ignore, mais qu'il allait vite les découvrir, car il y avait du bruit dans les rangs du fond du palais des congrès du Futuroscope... Et de plus en plus de bruits. Et des gens sapés autrement qu'en pingouins s'agitaient de-ci, de-là.

C'était la grève ! La délivrance ! Merci les gars ! VIENDEZ DONC FOUTRE LA MERDE SUR CETTE BANQUISE !

La grève française, comme une vague qu'on prend dans la poire sans rien demander. Nous, les pingouins sur les sièges rouges en simili-velours, à écouter la traduction de l'autre mammouth, on entendait des bribes de gueulantes. Et d'expliquer au prof d'anglais anglais que ça allait péter disons, dans 3 minutes maximum, qu'un type plus vieux allait prendre la parole avec un porte-voix, et dire à tout le monde que ce séminaire, ce palais des congrès, et nous les pingouins, on allait être touchés par sa vague parce que tout ça, ça coûtait du pognon, et que je ne sais plus trop qui en avait besoin, c'est pour ça que y'avait la grève.

3 minutes plus tard, un gros type prend la parole et fout une merde pas possible. Des étudiants descendent, un vague dialogue s'instaure avec les crétins de pingouins, essayant de rétablir le calme au nom de la démocratie et d'un tas de foutaises dans la bouche d'un pingouin. Gros ricain attend les questions. On lui traduit les revendications des grévistes, il comprend qu'il s'est fait avoir : eh oui mon pote, tu joues dans fucking StarTrek !!! On t'a bien eu avec nos conneries d'e-learning et tout ça, on voulait juste te jouer un bon tour.

La conférence devait durer une journée entière. On a passé l'après-midi avec le prof d'anglais dans les manèges du Futuroscope, à voir des libellules en gros plans grossies dix mille fois.

Ça, c'était de l'e-learning. J'en ai appris des belles sur les insectes.

Hommage à quoi ?

C'est qu'hier soir je courais paisible en bord de Loire, entre l'odeur lourde de l'eau sale de l'été et les fleurs mauves à hauteur d'homme. Il faisait chaud et humide, des dizaines de lapins se prélassaient pour de bon sur le chemin, n'ayant jamais connu les chasseurs pour cause d'enclave. Au loin, la ville se dessinait, avec ses ponts et des camions dessus. Deux types descendaient le fleuve en canöe, je les saluais, ils me répondaient en écho.

Plus loin, deux abrutis rejoignaient leur *Golf* 16 soupapes et 12 hauts-parleurs *basses* uniquement, accompagnés d'un chien noir à machoire *kitée* et tous deux vêtus d'une casquette aux allures d'un ridicule urbain. Un parisien qui venait d'arrêter de courir, près de sa voiture immatriculée 75, me signifia par télépathie notre complicité. Nous pensions bien la même chose, *oui, même ici, tranquille dans la campagne, on croise des abrutis.*

Plus loin de là et plus près de la ville, d'autres types du même genre regardaient l'oeil avide des chiens-crocodiles se battre plus ou moins gentiment, alors que deux touristes Allemands et jeunes savouraient leurs casse-croûtes adossés à une *403* décapotable orange anti-rouille, un peu plus haut.

46 ans auparavant et grossièrement à la même époque et au même endroit, les Américains tiraient au canon sur la rive opposée, visant plus particulièrement les clochers des églises et les chars, les grands-papas des touristes d'aujourd'hui ayant préféré le sud du fleuve.

Ce matin je relis distrait les premières pages d'*Hommage à la Catalogne* du grand Orwell. Elles sont publiées sur le site d'un quotidien national.

La Guerre d'Espagne, l'espoir, des utopies, des drapeaux. La vie d'Orwell, ce fut *quelque chose.* Sans doute pas le genre à faire un *jogging* pour garder la forme.

"J'abandonne la vie politique"

C'est comme si en pleine guerre d'avec ces salauds de boches autrefois, un type qu'a perdu la bataille estimait avoir perdu la guerre. Pas de problème je vous plante là, je m'isole dans mon île et qu'on ne m'emmerde plus.

Dans l'île de Ré, ma belle adorée, je t'emmènerai

Bien entendu, un type qui a été trotskiste dans sa jeunesse ne peut pas être complètement intelligent. Ça se saurait. Mais un type battu aussi parce qu'il est victime de ce que les rois du marketing appelleraient la "segmentation de l'opinion de gauche" pourrait au moins avoir du ventre, de la tripe, du lyrisme, bref, tout ce qui lui manque pour ressembler à autre chose qu'un coton-tige.

Car l'heure est grave quand même, ne serait-ce que de l'extérieur. Nous, les Français des Lumières, les donneurs de leçons aux Ritals, aux Autrichiens, nous voilà dans la posture méprisable de l'incompréhension, du fumeux vote "protestataire", et qu'allons-nous voir au second tour ?

Et aux législatives ?

Imaginons le pire, le reste soulage, oui, le pire. *J'emmène le pari* : aux législatives, la gauche, combien de divisions....internes ? Et les trotskistes à 10%, n'est-ce pas là une autre catastrophe ?

Qu'on se réjouisse de voir le PC toucher le fond, soit. Mais où est le Macintosh™ ? Qui va fédérer les banlieues, les pauvres, les prolos ? Quel projet ? Va-t-on enfin voir un homme politique proposer l'abolition du travail ? Non, je déconne. Et localement ? Et si l'extrême-droite avait voix partout, dans les lycées, les bibliothèques ? Et si l'avortement, et si la peine de mort ?

Ah non qu'on me dit, qu'on me rassure, ça se peut pas, c'est pas possible.

Ça fait plus de dix ans qu'on me dit ça à moi qui m'y connaît, ça fait dix ans que je raconte que la bête inonde un jour, suffit d'attendre. Car rien n'est réglé. La faute à Mitterrand sans doute, la faute à l'encouragement du chacun dans son coin, dans sa communauté, et des hypermarchés pour tout le monde sur toute la planète.

On va en chier, on va en chier.

C'est pas une raison pour abandonner, bien au contraire. Mais il est vrai qu'un type comme Jospin, ça manque beaucoup d'imagination. Un autre métier que l'imagination, pour ainsi dire.

J'entre en campagne

La campagne. Des petites collines, quelques forêts qui descendent en pente douce vers des rivières à truites, la brume qui monte les soirs d'été, deux paysans qui payent leurs coups à boire, du pinard qui coule à flot et quelques loups d'anciennes Carpates pour se plonger dans un moyen-âge. Ah, la campagne.

Mais ce n'est pas de celle-là qu'il faut parler. Celle-là, elle subsiste entre les moustaches de José Bové et le cul des vaches normandes, autant dire que ça fait des paysages. Non, l'important, c'est la campagne présidentielle. Ah, la belle indécence.

Grande nouvelle : on ne nous prend plus pour des cons. L'époque est révolue où l'homme politique démagogue faisait semblant, avançait avec un programme, une idée, de l'utopie, des changements. A part le pauvre Jean-Pierre qui m'a fait bien de la peine à souper avec un de la haute qu'a plein d'enfants qui puent la pisse dans leurs lits où c'est qu'ils se retiennent pas la nuit sous leurs crucifix, à part Jean-Pierre qui déblatère encore, les autres, surtout les deux plus gros, les deux plus cons, eh bien, pas d'idée au programme. Et les journalistes nous l'avouent sans encombres. C'est à celui qui calculera au mieux son départ comme un sprinter cycliste, à celui qui passera sur la bonne chaîne, à celui qui aura le vote des femmes, des immigrés, des employés de bureau, des couches sociales.

C'est à celui !

Et rien d'autre.

Bien sûr, les économistes tempêtent, les géopoliticiens s'inquiètent, les femmes d'affaires... mais à quoi bon proposer au peuple des questions savantes, des problèmes insondables, quand il suffit, pour grimper d'un point dans les sondages justement, de crier au loup des banlieues ? Ah quoi bon ?

C'est à celui, voilà tout.

Jean Pierre

Cher Jean Pierre,

Moi, je viens de démissionner pour changer de job. Toi (on se tutoie, citoyen ?), c'est juste pour pas avoir à fermer ta gueule. Faut dire que ça doit être dur d'être le dernier des Mohicans, surtout avec ton histoire de curare, pas évident. Jean Pierre, quand j'ai fait l'armée une semaine, c'était toi le ministre. Mais bon, comme on m'a pas gardé, je peux pas t'en vouloir. Jean-Pierre, te voilà encore parti. C'est bizarre, ça m'ennuie.

"Jean-Pierre", c'est aussi le nom d'un standard de Miles Davis, après tout.

Journalistes

Les journalistes sont des salauds. Mais ils le sont gentiment, nuance !

Contrairement à ce que peuvent dire les gens qui les détestent, les journalistes ne font pas de désinformation. Ils ne mentent pas ou alors, pas exprès, ou très peu. On peut vite vérifier qu'ils mentent, même si ça ne sert à rien, PPDA est encore là....

Les journalistes font de la canalisation. NUANCE.

Ils choisissent l'information, et voilà le travail. Si vous écoutez France-Inter, vous serez étonnés, comme moi, d'entendre toujours la même musique. Par exemple Jean-Louis Murat. Pourtant, c'est de la merde. Vous serez surpris aussi de découvrir que Claude Berri est invité pour son dernier film. C'est peut-être pas de la merde, mais Berri a assez de pognon pour faire sa promotion lui-même. Pourquoi une radio publique se met-elle à faire la promotion d'un producteur plein de pognon, alors qu'il y a mieux à faire ?

Parce que les journalistes canalisent. Faire autrement, ça prend du temps, c'est difficile. C'est trop long.

Et si vous croyez qu'internet va changer ça, vous vous mettez le clavier dans l'oeil jusqu'au disque dur. Les portails se moquent pas mal des sites non-commerciaux, ils n'en vivent pas. Quant aux pages personnelles....

L'échappée belle

C'est en allant au commissariat demander une procuration avec la femme de ma vie actuelle sur le point d'accoucher mais on ne sait pas trop quand si ce n'est peut-être le jour du second tour des présidentielles 2002, c'est donc en écoutant le flic nous demander un justificatif de la date exacte de naissance sans rire c'est pas lui qui fait les lois, c'est à ce moment-là, face à ce petit moment bureaucratique et kafkaïen ; imaginez-donc qu'il faut prouver la date exacte d'un accouchement maintenant ma pauvre dame pour pouvoir voter par procuration et avec des gants ; c'est à cet instant précis que je me suis dit qu'on l'avait peut-être échappé belle.

Et si Jospin avait été au second tour contre Jean-Marie, que ce serait-il passé ? Eh bien, on aurait eu de quoi avoir très peur. Aujourd'hui heureusement, cette année en tout cas, ça va

passer. Dans cinq ans si rien ne change..., mais aujourd'hui ça va passer. Par contre, conditionnel passé, si Jospin s'était retrouvé au second tour face à l'autre, aurait-on imaginé la droite classique unie contre lui, à voter avec ses pieds à gauche ?

Hmm ?

La vérité sur le premier ministre : Raffarin est un con

Un homme de droite n'est pas forcément un con. L'histoire fourmille d'hommes de droite beaucoup moins cons que Jack Lang, ce qui prouve bien que l'appartenance politique ne signifie rien. Toutefois, à qualités intellectuelles équivalents, je préfère presque toujours, par exemple, un homme de gauche à Jack Lang. Mais bon.

La France a hérité d'un nouveau premier ministre qui viendrait d'en bas, un brave gars du Poitou, bien tranquille et bien gras, serein et rassurant, un homme du terrain, le terrain, le terrain, il ne parle que de ça, un fou de camping peut-être, je ne comprends pas très bien ce qu'un sénateur parisien, publicitaire unijambiste, peut bien trouver au "terrain", si ce n'est quelques souvenirs d'une enfance heureuse à l'ombre des arbres morts du Futuroscope^{TM}. Mais le terrain, ça le fait, ah, ça le fait bien, nous voilà compris et presque Québécois, quoi, manquent plus que quelques poules et un déjeuner sur l'herbe pour que ça le fasse encore mieux, un gars comme nous nous gouverne. Quelle veine.

Mais attention. Attention !

Ce type est un gros con, un de plus, bien qu'avançant masqué par la logorrhée ci-dessus décrite. Un détail suffit à prédire les piètres qualités des méandres cérébrales de l'animal : il aime, il adore, il en parle (le pire), il voue un culte au héros national de l'anti-musicien par excellence, le pire des Belges, l'exception qui confirme la règle : Johny Halliday.

Qu'un homme politique d'une grande nation, d'une si grande nation culturelle avoue aimer un chanteur aussi tarte (industrielle) que ce chanteur, ça sent la catastrophe annoncée. Imaginez un peu : ce chanteur n'a jamais rien écrit, ni paroles, ni musique. Il s'est contenté de reprendre, comme un bon manager marketo-américano médiatique, tous les tubes des années soixante, et même Hendrix, pour ensuite demander aux compositeurs de soupes de lui standardiser un tube standard, histoire de continuer à gagner sa vie pendant 40 ans. Paraît qu'il est gentil et généreux. Soit. Encore heureux. Si, en plus, il avait mauvais caractère et était radin... De là à être admiré par un premier ministre, comment pourra-t-on par la suite critiquer le niveau culturel de la machine à rendre bête les adolescents (la télé) ou de la machine à maintenir les imbéciles idiots (la radio) ? On ne pourra plus rien dire, Raffarin de Terrain aime Johny tout est dit.

Tout est foutu.

Qu'on ne vienne plus jamais nous servir la Grandeur.

La vie sexuelle de Catherine Machin

A force d'actualité, je l'ai acheté. Pour plusieurs raisons sans doute. La première, comment faire un best-seller, j'ai besoin d'argent et de repos, alors hein... La deuxième, faire la part des

choses : chef d'oeuvre pour certains, grosse merde pour d'autres. La troisième, savourer, peut-être, des récits d'un érotisme tonitruant. La quatrième, me classer dans la catégorie des voyeurs ou des non-voyants, quel lien avec Loft-Story et compagnie, mon tout ayant pour but de forger une analyse sociologique d'une grande profondeur, rigoureuse, originale et digne de ma personne. (?)

Donc.

Les aventures partouzardes d'un bourgeoise de Paris (sic ?) auraient pu être séduisantes. Car les partouzards, c'est comme les Francs-maçons, ou les extra-terrestres. On sait qu'il y en a, et même parmi nous David Vincent, on sait peut-être les reconnaître, mais on n'est sûr de rien. Alors, les aventures de l'intérieur - et pas qu'un peu - d'une vraie de vraie, la belle affaire ! On se demande si elle invente quand on est naïf, mais les vieux singes à qui on la fait pas savent que *ça existe ces choses-là*. Non que la partouze ne soit pas un fantasme partagé. J'avoue moi-même que plusieurs dames d'un coup (un coup sec, paf !), euh, oui, faut voir. Par contre, des types avec des couilles qui pendent et l'air con, sentant la sueur comme des amis cyclistes, et pédalant dans des corps de femmes, beurk.

La dame bourgeoise qui raconte les centaines de protubérances qui s'y enfoncèrent pourrait être répugnante, pute, ou actrice porno. On pourrait finalement l'imaginer dans des circonstances atténuantes, son bébé à la DDASS, le cancer de sa mère, son père alcoolique qui l'a abandonnée très jeune. On lui trouverait des excuses en tant que femme d'ouvrier, fille de prolo, immigrée sans papier affamée par une quelconque *anomie* légitime, et l'on imaginerait un destin plus glorieux aux générations suivantes, l'argent amassé aidant. Mais la dame est non seulement une bourgeoise *rive gauche* (une bourgeoise qui vote à gauche), elle est en plus, paraît-il, directrice ou je ne sais quoi d'une revue d'art (jamais entendu parler). Elle est donc la grande spécialiste du commentaire éclairé sur l'art moderne, et l'on imagine facilement sa plume gracile pleine d'élan lorsqu'un artiste australo-pittoresque enferme contre leur gré des crottes de chiens dans des cubes en plexiglas, symbolisant par cet acte d'amour conceptuel la grande aliénation qui nous guette tous : voir les chiens disparaître au profit du plastique, ce que les anthropologues analyseraient comme la peur paranoïaque de la fin de la nature (le chien) et du début de l'enfermement moderne dans des rapports sociaux par trop calibrés (le cube). Madame est donc cultivée, s'opposant (parisienne oblige) aux culs-terreux tout en aimant bien les laver de la langue, quand bien même la terre serait chargée du contenu d'un cube en plexiglas arraché par erreur lors d'un vernissage hasardeux à St Germain des Prés. La grande publicité faite autour du livre tient à ce fait notoire : il faut être connue dans le "milieu" pour être publiée, c'est parce qu'on est connue dans le métier que l'on est lue. Scandale. Et puis, avec une critique positive, les artistes lui offrent des oeuvres. Aération à prévoir dans appartement de la rue des Saints-Pères.

Ginette, ouvrière à l'usine de cuisinières près de la préfecture, partouzarde et actrice de porno-amateur, bien qu'écrivant son journal intime avec le sperme bleu d'un amant extra-terreste, n'aurait aucune chance : pas de style.

La transition ouvrière n'est pas dûe au hasard. Je ne suis pas né de la dernière pluie. C'est que la parisienne insiste grandement, dans un chapitre consacré au nombre, sur celui qui caractérise ceux qui l'enfournèrent. Disons des centaines, des milliers si l'espérance de vie humaine pouvait être augmentée de 3 ou 4 ans. Elle ne les a pas vus. Elle les a sucés, ils l'ont pénétrée dans tous les sens et même par les oreilles pour les moins virils (des Schtroumpfs et un basset aussi), mais franchement, des visages, bôf. A force de ne voir que des membres à la chaîne, il ne faut pas trop en demander. Un ami me dit un jour que l'on avait les meurtriers que l'on méritait.

Les *serial-killers*, c'était Ford appliqué à l'assassinat artisanal d'autrefois. Le livre m'y fit penser plus souvent qu'à son tour. Voilà donc le summum de la baise : des centaines de corps comme des détritus jonchant une plage, enfoncés les uns dans les autres à force de jouer aux légos. Mais le pire n'est pas dans ces gauloiseries. Il est dans la nécessité systématique de l'amoncellement, Warhol et Marylin, copier/coller, de la quantité en pagaille, sinon rien.

Mon âme féministe et mes bonnes manières me poussèrent parfois à tempérer ce jugement sans appel. En effet, imaginant la situation à l'envers, que dirait-on d'un homme ; Casanova, Don Juan, moi-même ; dans la même situation, accumulant des centaines de femmes, en chef de rayon aux préliminaires surgelés ? (c'est que l'auteur du livre n'aime pas les préliminaires). Ah, la belle question. Eh bien l'on dirait d'un homme qu'il est sacrément séducteur, voilà tout. Car une femme pas trop laide peut effectivement proposer son corps à la médecine légale des désirs inassouvis, elle n'a guère de mérite. Comme le disait une étrangère de mes vies passées : c'est toujours la femme qui choisit, *asshole* ! Il n'y a donc pas de reversibilité des conquêtes hommes/femmes. Si la femme est le centre d'une sérial-partouze, c'est sans mérite. Si l'homme accumule les conquêtes, c'est qu'il fit des efforts. (en tout cas, Don Juan, Casanova, et moi). L'absence revendiquée du désir de séduire chez la drôlesse en question ne laisse aucun doute, et referme le congélateur édité au Seuil, avec un arrière-goût miteux de poisson pané.

La dame s'avoue en effet avant tout orifice. Horrifique fût plus approprié, mais le danger de m'imaginer en censeur moral m'éloigne d'une telle perspective. S'avouer orifices, c'est faire scandale du premier coup, à condition bien entendu de faire partie de la haute, comme justement précisé. C'est aussi faire croire aux femmes que l'on peut faire croire aux hommes qu'elles sont ce qu'ils imaginent qu'elles doivent être. Des putes, des bouffeuses de bites, en un mot, des corps vides à gonfler, des bouteilles de verre sur une chaîne de remplissage dans une brasserie qui pue la pisse. Ce n'est pas tant le nombre de "partenaires" (il me semble que le terme "collaborateur" eut été plus judicieux), que la façon dont ces hommes tiennent un rôle purement mécanique, surtout s'ils puent, s'ils sont laids, autant qu'elle à assumer une hystérie d'évidence sur un divan à 1000 balles la passe freudienne. Ah, laideur et art moderne.

C'est que notre bourgeoise fordiste, cette vieille usine, cherche parfois dans son enfance, dans son catholicisme (elle ne croit plus mais ne sait pas que les religions furent inventées pour limiter le désir des femmes qui en ont, toutes les autres), dans les 7 amants de sa mère (petit chiffre), des raisons à son incroyable mécanisation des rapports érotiques. L'adjectif disparaissant ici au profit de rien. Mécanique. Or, l'explication est simple. Elle est fournie à la fois par la logorrhée générale du livre, mais aussi par les photographies marketing du compagnon actuel, dans un autre livre, photos sans âme, sans cadrage, sans recherche, sans qualité, si ce n'est celle de dire la vérité crue : le modèle (sans élégance aucune), la fameuse directrice d'une revue d'art qui partouze sans comprendre sans désir mais dans un besoin constant, eh bien, ce n'est même pas qu'un corps. C'est un **cadavre**. L'homme de sa vie fait des photos de légiste, voilà le corps de la suicidée, voilà l'arme du crime, voilà un squelette avec de la peau dessus et une histoire contemporaine. Il ne s'agit en aucun cas de la description romanesque d'une quelconque *vie* sexuelle, mais, bel et bien, et dans le détail, de l'autopsie d'une agonie, d'un cadavre, aussi criblé de foutre et d'ennui que les Poilus de la Grande l'étaient d'éclats d'obus et de poussières.

Le borgne 18

En 1988 au premier tour, Annie Kriegel nous donnait cours. Cette vieille sourde enseignait la sociologie politique à Nanterre et détestait nous voir parler. Parfois nous faisions semblant, la bouche ouverte sans un mot, et la furie se déchaînait, croyant que nous émettions des sons, ce qui provoquait chez nous un délicieux sentiment de moquerie sans méchanceté. Par ailleurs, la dame éditorialisait au Figaro, car elle était passée de la chapelle du père Joseph à celle du douteux Hersant... A l'époque déjà, je m'imaginais grand politologue, ah, la foi des illusions passées, quelle nostalgie !

Comme je rédigeais des choses sur l'extrême-droite en France histoire de passer en DEA, elle me demanda comment j'imaginais la posture du borgne breton au soir du premier tour.

15%, voilà ce que je lui dis. Elle s'esclaffa, mon pauvre, vous n'êtes pas encore un analyste bien finaud et m'offrit un café la semaine d'après j'en étais tout fier, pensez-donc, une femme qui avait tribune au Figaro, qui nous reçut même chez elle, une femme de culture, bref, une femme comme je n'en verrais jamais plus moi qui ne suis plus étudiant. Une femme qui acceptait sa défaite devant mon pronostic hélas avéré.

Nostalgie, nostalgie.

Toujours est-il que nous voilà deux présidentielles plus tard et que l'affaire se corse. Le borgne breton m'indispose toujours autant et soudain sereinement j'y pense. Combien va-t-il faire ? Et les journaux du soir et les journaux du matin de prédire le pire....

Hélas hélas, il risque de faire toujours trop. Mais imaginons. 18% pourquoi pas le salaud ? Je suis un pessimiste, et payé par personne, alors oui, j'ai un peu la trouille de dimanche prochain.

Y a t-il un ami canadien pour m'accueillir avec femme et deux mômes en bas-âge réfugiés politiques ? Merci d'avance.

Le chaînon manquant

J'ai tendance à voir des symboles partout. Les tournesols, dans mon jardin, c'est du soleil, tenez, par exemple. Là, chez cette amie qui nous accueille et qui n'est pas encore rentrée, dans sa télévision, dans cette émission, ce jeu, je vois un symbole. Je ne sais si je dois me réjouir d'être toujours aussi naïf devant la télévision. Ça s'appelle "Le chaînon manquant", enfin je crois. Ça symbolise la France d'aujourd'hui. On a retrouvé le type qui manquait entre le singe et l'homme. Il est français, masculin ou féminin, il est très con. C'est le chaînon manquant. Il postule pour participer à une émission où le plus mauvais des cons a une chance de gagner. Voilà ce que j'ai vu l'autre soir. Le plus con des cons, le genre de type à passer ses vendredi et samedi soir en boîte, et les autres soirs partagés entre les souvenirs de la semaine dernière et les projets du prochain week-end., eh bien ce type-là a gagné. Il n'a quasiment jamais répondu à une question, mais comme les autres participants ont éliminé le pauvre vieux et son certificat d'études qui caracolait en tête, c'est finalement le roi des cons qui gagna.

Les questions sont pitoyables, le style cynique de l'animatrice obèse ferait crever de joie un kamikaze anti-gros, bref, dans cette émission, il n'y a rien. Sauf un symbole : plus la peine de faire des efforts, de lire des bouquins, d'être pas trop bête et d'apprendre à compter, à lever les

yeux, à utiliser son cerveau autrement que, par un réflexe bête, pour dilater ses muscles rectaux deux à trois fois par jour.... Plus la peine de rien. Après les DJ débiles, les rappeurs sans voix, les paroles sans mots, les musiques électroniques, les fonds secrets, les fonds de pension, Jack Lang à l'Education et j'en passe, voici venir le temps des plus nuls en vedettes... On nous avait déjà fait l'éloge des médiocres, mais là....

Le citoyen et son mot à dire

Dans une revue, un expert a la parole. C'est drôle le nombre d'experts qui ont la parole. On les dirait faits pour ça. Il s'exprime, il ne bafouille pas, tout est écrit. Il dit : les citoyens ont leur mot à dire.

Comme j'aime cette phrase. "Les citoyens ont leur mot à dire".

Ça veut tout dire.

Ça veut dire d'abord qu'ils ne disent rien. Si l'on insiste tant sur ce mot à dire, c'est bien qu'ils ne le disent pas assez, les pauvres gens.

Et puis ce sont des citoyens. Leur rôle, c'est donc d'avoir leur mot à dire. Sauf que par nature, le citoyen dit son mot. Enfin, rarement. Il le fait dire, à distance et de proche en proche, par un bulletin de vote dérisoire, au député du coin, un fils de notaire ou un pharmacien. Quand un expert parle au nom des citoyens, c'est le plus souvent pour avoir son propre mot à dire, à la place des citoyens qui, eux, et ça se sait, n'ont pas grand-chose à dire.

Enfin moi, hein, ce que j'en dis...

Le converti

Si un con averti en vaut deux, un converti ne vaut pas tripette. J'aime moi-même convertir autant que possible tout un tas de gens à très peu de choses, ça marche rarement, je n'ai pas la foi. Un type à mon boulot fait des pauses en lisant la bible, une bible traduite de l'anglais, saloperie amerloque.

Il s'est converti.

Il est *chrétien* qu'il me dit, et même "protestant", mais à ma question "Calviniste ou Luthérien ?" Il ne répond rien, au moins ça rime, c'est déjà ça. Je lui demande ce qui peut le sauver, son travail pour plaire à dieu ou rien du tout, ne vous en déplaise. Il me dit : la foi. Il me dit qu'il est *angélique*, et se reprend pour dire "évangélique". Ça la fout mal d'être angélique quand on est protestant. Mais je pense qu'il ne comprendrait pas l'allusion. C'est un type un peu arriéré mental, souvent malade, au comportement social étrange. Il ne dit pas bonjour mais répond quand on le salue. Il est mou de partout, mais la bible, ça a l'air de lui plaire. Il aime bien l'Ancien Testament, logique. Je l'imagine à l'école primaire. Je sais bien qu'il était déjà tout rond, qu'il comprenait lentement, qu'il avait un chat qui s'est fait écraser, que ses parents lui ont toujours caché, qu'il était souvent malheureux, différent, et que quelques cons lui tapaient dessus pour asseoir leur pouvoir sans prendre de risques. Seigneur, prenez pitié. Et pourtant, j'aurais bien aimé lui dire, ben, tu sais, c'est des conneries tout ça....

Dans son Ancien Testament, dieu est drôlement méchant. Il condamne, il sacrifie, il punit, il n'a que ça à faire. C'est le dieu des Américains, on voit ce que ça donne. Au moins, le dieu du pape est plus rigolo, il bégaye et se fait vieux mais j'avoue n'avoir aucune préférence. Le type de mon boulot, il doit être content, un barbu dans un nuage finira par punir tous ces salauds qui lui tapèrent dessus. Enfermé dans la lenteur, on l'y enterrera.

J'aurais bien aimé lui dire, tu sais, tout ça, c'est des conneries... Mais je ne le dis qu'à des gens qui le savent déjà, vous, moi, mes amis. J'ai des amis musulmans mais je n'insiste guère, et pourtant l'envie ne me manque pas. Je culpabilise. Je sais que ça ne sert à rien, rien du tout. On ne convertit personne à l'athéisme, ça vient tout seul, c'est dans l'air, ça prend son temps. Et même si quelques faux philosophes et vrais commerciaux (rejets, débris...) finissent par y croire en bout de course ou en fin de route, la non-croyance couve de par chez nous et c'est rassurant.

Même si, au fond, ça s'exporte mal.

Le dégoût des autres

Il paraîtrait que le goût, c'est d'abord le dégoût du goût des autres. Ah, ce Bourdieu, quel penseur.

Aujourd'hui, il semblerait que l'on peut avoir le *goût des autres*, que c'est politiquement correct et que ça fait propre sur soi.

Le problème, c'est de les trouver, *les autres*, et d'apprécier leurs goûts quand la plupart vous assomment déjà avec leurs *styles*, leurs *tendances*, leurs *segmentations*, leurs *tribus.*

L'époque voudrait que l'on trouve chez les *autres*, tous les *autres*, de bonnes raisons d'être un peu comme eux.

L'époque est au conformisme, comme si l'on n'était pas capable d'affirmer son goût pour ceci ou pour cela, comme s'il ne valait mieux pas, comme si ça ne se faisait pas.

Cette époque n'est pas de mon goût.

Le grand entonnoir

On cite Orwell à tort et de traviole. Le meilleur des mondes à lui, c'était Staline. Sa ferme était pleine de trotskystes qui sentaient l'avoine. Huxley, c'était la Californie et la conformité. La recherche spatiale, un monde meilleur où l'autre me ressemble déjà tellement qu'il n'y a pas de quoi avoir peur. Personne n'ajoute jamais dans cette trilogie imaginaire "This perfect day", d'Ira Levin. A mi-chemin imaginaire des deux autres. Un monde avec un ordinateur et de la chirurgie esthétique. Brazil de Gilliam si l'on veut.

Le pire des mondes à venir n'était pour l'instant aucun de ceux-là. Je l'ai lu dans Télérama. Le pire des mondes, c'est l'entonnoir. L'entonnoir pour adolescents. Une idée du tonnerre. Comme qui dirait gaver les oies. Pas la peine de les enfermer, pas la peine de les condamner. La vie est belle Benguigui. Voilà des choses à vendre. De la maison Phénix plein la tête, et le plus tôt possible. J'avoue ma honte. A 15 mois, mon gamin qui ne parle pas dirige la télécommande chez ceux qui en ont une vers l'écran, et a déjà compris que la chose fait du bruit, des couleurs et des

images. La grande machine à bourrer le crâne, inévitable.

Les jeunesses ont toujours été des piédestaux. Bien pratique pour la tyrannie. Un jeune, c'est naïf et ça désire. En chemises noires, en italien, en allemand, ou en chemise Lacoste, ça se manipule, ça bouffe. Le grand entonnoir fabrique des tubes avec des pétasses à la télé, un accord, un rythme, des paroles simples, quelques mots, et moi, la pauvre gamine débile, je m'identifie à celle qui fut comme moi avant de passer à la télé. Le grand entonnoir bien enfoncé dans le crâne, je me gave. Et ça tombe bien. Personne ne viendra jamais me dire que c'est absurde. Il n'y a plus de courants. EDF, c'est le seul courant qui tienne. Pas d'idéologie, juste la grande bouffe. Merveilleux.

Et puis en même temps, à côté, l'homme libre et bien nourri, moi, serviteur, n'a pas vraiment de quoi se plaindre. Des bouquinistes en veux-tu ? Oui j'en veux ! En voilà ! Des femmes belles comme un lendemain matinal et ensoleillé, des outils à vous simplifier la vie tellement pléthoriques qu'on en a les mains lisses (ah, papa, si tu voyais ce qu'ils soldent chez Castoutrama ou Mordsmoi-Lerein !), des films, de l'art, de la boustifaille du monde entier et d'ici et d'ailleurs et du vin et la corne d'abondance, tenez, oui, tenez-vous bien : j'ai faim.

J'y vais. Je vais bouffer. Mais dans ces conditions, comment peut-on être critique ? Dois-je être malhonnête ?

Reste Loana. Et consorts. De quoi se plaindre disais-je.

Les journalistes et l'opinion

Les journalistes me font pitié. Preque tous. Surtout les éditorialistes. Ils me font pitié. Quand j'étais môme, on disait *il s'y croit celui-là.* Les éditorialistes, c'est tout pareil. Ils s'y croivent, ils s'y croivent.

Ils croivent qu'ils ont de l'importance et pire, de l'influence. Ça fait vingt ans que la plupart d'entre eux se mutent en curés d'un service d'ordre moral pour dire aux cons d'arrêter de voter laid. Ça fait vingt ans qu'ils oublient quoi penser entre les tours. Les *tours*, on m'a bien entendu. Et les voilà qui rappliquent avec leurs grains de sel et leur clairvoyance, à peine émus de s'être tant trompés dans leurs prédictions. A peine le gâteau démoulé, ils en analysent la composition. Statistiquement.

Je n'ai jamais aimé les statistiques. Ce serait ridicule d'aimer les statistiques comme on aime le chocolat. Les statistiques, ça ne veut rien dire plus souvent que ça n'en a l'air. Alors les probabilités ou les pronostics.... Mais les journalistes aiment cela, comme les pilotes d'avion aiment les tableaux de bord. Les seconds ont sans doute raison de s'y attarder. Les premiers devraient redescendre sur terre.

Car on exige de tous et de chacun un recul, des sentiments, une analyse, une culture, quelques passions et des raisonnements que seuls certains peuvent tenir, tant leur éthique s'accorde avec le revenu moyen de leur quartier et l'écart-type qui en assure la distribution... Je ne parle pas des racistes rédhibitoires, ceux dont on ne pourrait extraire les mauvais sentiments qu'à coups de fusil dans une guerre qu'on ne souhaite à personne, et même pas à eux. Je parle de ces gens-là, ceux qui comptent au premier degré. Il faudrait leur parler. Mais je m'égare. Il ne faut pas vraiment parler, il faut convaincre. Et les journalistes y croient dur comme fer, à faire la pluie et le beau temps.

Les manifs, c'est du papier-peint

Je n'ai pas manifesté. J'ai entendu les échos des manifestants jusqu'au fond de mon jardin, comme un bourgeois retraité trop ankylosé pour se déplacer. Par dessus la gare dans la vallée, les cris rebondissaient sur les structures en ciment et les palissades. J'y serais bien allé mais fallait garder le petit. J'y serais bien allé tout autant pour voir le spectacle, me sentir nombreux, que pour y ressentir l'impuissance future, le désarroi post-coïtum manifestum.

Les manifs, c'est un beau papier peint multicolore sur un mur en désuétude. La nation, la France, ces choses-là. Un mur craquelé, un mur à moitié moche, moisi, un truc prêt à s'écrouler un jour.

Personnellement, je préfère les beaux murs en plâtre avec de la peinture dessus. Les rustines ne durent jamais longtemps, après, on crève et c'est fini. Justement, après, on y est, ou presque. Au marché samedi dernier, j'ai vu des militants du PS avec des tracts A4 en couleurs, des militants RPR sans l'étiquette avec des tracts B5 (mi-A4) en noir et blanc et juste "majorité présidentielle" (tu parles) en haut à droite, des militants écologistes qui veulent fermer les centrales nucléaires se faisant engueuler par un vieil homme prononçant la sentence divine de l'inévitable nucléaire, un militant aux yeux tristes et profondément solitaire : le parti de l'ordre et de la France, mais sans oripeau, ni logo, ni rien. Une petite vieille lui parla de l'amour qu'elle portait à son chef.

J'ai acheté des fraises.

Au marché aux puces le lendemain, j'ai entendu les brocanteurs parler des Arabes qui connaissent leurs droits et n'ont aucun devoir. Ils en parlaient sereinement, en montrant du doigt l'un des *leurs* se garer impunément là où un autre aurait fait de même mais sans être arabe. Une heure plus tard, par exemple. Là encore, je trouve le mur mal fichu.

On n'a rien acheté, tout était bien trop cher.

Les racines à la con

Le XXIème siècle sera le siècle des racines à la con. Ça commence très bien, c'est comme au cirque, tout le monde s'y met. Même le public s'en trouve de nouvelles. Les racines, jolie métaphore pour combler le vide dans la tête des chieurs sans imagination.

J'en ai un plein panier d'automne, de beaux champignons bien fermes, et qui sont pas prêts de pourrir, pour sûr ! L'autre soir, sur France-Inter, on interviewait un groupe africain. Ils ne font pas de la musique africaine, ils gueulent sur un tempo aussi moisi que le hérisson écrabouillé sur l'autoroute l'hiver dernier. Ils gueulent "Sénégal, Sénégal" et vive le Sénégal. Une sorte de Marseillaise pour Dakar ou Saint Louis. Et la journaliste de s'enthousiasmer, maternalisme post-colonial oblige, parce que des types sont contents d'être du Sénégal. Dans le journal, une photo. Un Basque gagne une étape du Tour de France au Pays Basque. Il est encouragé par des Basques qui croient se reconnaître dans la puissance de ses cuisses. Ils sont contents qu'un Basque gagne au Pays Basque. La profondeur d'une telle idée me laisse sans voix. Dans le journal, un article sur les Flamands du Nord qui recause le Flamand comme autrefois. Un mouvement culturel. On boit de la bière comme autrefois. On reproduit le décor. On gomme les frontières avec la Belgique, on est tous flamands. Superbe.

Et je n'ose pas causer de Marseille.

Des millions d'années d'évolution pour arriver là.

- T'es qui ?

- J'suis d'ici

- Ça me déçoit...

- T'es raciste ?

- Non, j'en suis pas.

- T'es d'où ?

- Plutôt doux. Un peu dur.

- Tu te fous de ma gueule ?

- Un peu. Qu'est-ce que tu fais à part être ici ?

- Ben, je regarde la télé.

- Ah. Et qu'est-ce que tu regardes à la télé ?

- Les informations régionales... Et les jeux. Et les séries américaines, j'aime bien.

- Et localement ?

- Ah, ben, les traditions, j'aime bien.

- C'est quoi ?

- Ah, ben, on tue le cochon des fois.

- T'as déjà tué un cochon ?

- Pas moi, mais à la fête, y'a des types qui tuent le cochon.

- Et t'as assisté ?

- Non, y'avait un match à la télé.

Make $$$

Tous les jours dans la boîte magique de mon ordinateur au milieu des bruits et des clameurs y'en a qui n'ont rien à dire tellement qu'ils le disent haut et fort comme si on était des copains.

"Make $$$$$$$$", "Enlarge your penis", "Free Visa", and so on.

Tous les jours des Américains à jamais inconnus s'imaginent que le monde entier ressemble à l'étrange vide vert dans leurs têtes de chou-fleur. Car la plupart des Américains vivent gaiement entre le marteau de Jésus et l'enclume du pognon. C'est pour ça qu'ils sont gros et mous pour la plupart c'est qu'ils amortissent les coups. Pour la plupart. Car certains courent très vite et sont très forts, et même en vélo ils roulent vite.

J'aimerais bien avoir plein de dollars pour foutre un peu la merde. Par contre, pour la deuxième proposition, bôf. Je veux bien leur en vendre un bout les pauvres, pour pimenter leurs hot-dogs industriels à l'angle de Wall Street et de Broadway, face aux cireurs de pompes du capitalisme mondial.

De quel droit ces types croient que je partage leurs ambitions ? De quel droit les Mormons m'adressent-ils la parole ? De quel droit parle-t'on ? Puis-je être connecté en silence ? De quel droit Beigbeder s'esclaffe-t'il au "Masque et la Plume", le rendez-vous des copains branchouille rive gauche pognon make pognon be famous ? De quel droit Houellebecq ne critique-t-il que l'Islam alors qu'on devrait faire un fourre-tout pour tous les calottés courbés suppliants du monde entier ?

Y a t'il encore des trains en partance ?

Maréchal, nous (y) voilà

Il y a des jours où ce sont les soirs qui nous assomment. Ce fut le cas hier soir en rentrant chez moi dans ma boîte à lettre une grosse enveloppe pleine de billets enfin la gloire, une erreur, un héritage d'un cousin invisible, quelque chose d'enthousiasmant enfin ! Enfin !

Non rien du tout juste des professions de foi à avaler comme on digère, laisser agir par la petite porte et écouter son estomac ne plus en redemander.

Car qu'y voit-on ? 16 candidats à la présidentielle de la France en 2002 (pour nos amis canadiens, je me permets cet éclaircissement).

La France d'autrefois, cette frileuse depuis longtemps, cette horreur en trois temps, cette valse foireuse qui fait vraiment honte rien qu'à la lire car on a les hommes politiques qu'on mérite. Trois temps, trois mouvements, chacun un bout du mouvement mais dans l'immobile, chacun un bout du temps ou alors carrément les trois.

Travail - famille - patrie.

Voilà de quoi on nous emmerde, de quoi on nous mêle moi qui n'ai rien demandé à ces unijambistes croyants, à ces colporteurs creux, ces tambours percés. Quelle honte.

Le travail, il y a la pleurnicharde sèche qui nous en bassine les oreilles et pas qu'un peu. Travailleurs, travailleuses qu'elle nous assassine. Je ne veux pas être cela. C'est juste un gagne-pain, juste une histoire d'en vivre, une absence de choix. Qu'on imagine donc une société sans travail, ou alors si peu. Arlette putain, ta gueule, et pour toujours, ta gueule !

La patrie sous toutes ses formes, la nation, la civilisation, l'héritage, la chrétienté Boutin - Le Borgne - Goebbels à la norme NF - ah non pitié, pas celle-là. Celle-là, on nous la sert comme une famille, le dernier temps de la valse qui n'en a que trois putain de merde, pas celle-là, la famille avec les cousins qu'on n'aime pas et les oncles qui se déchirent, et les belles-mères pas heureuses d'avoir le vagin trop sec maintenant pour y engloutir des souvenirs de jeunesses un peu rock'n roll, non, pitié, pas ça !

Travail - famille - patrie, Maréchal, nous y revoilà.

Car personne ôh non personne ne nous parle d'utopie, d'art, d'éducation, d'art de vivre d'art

de la table, d'une idée plus fondamentale, d'une façon de vivre ensemble, d'art potager d'art pompier, d'internet comme une utopie, ôh non personne, mais vraiment personne. Personne ne nous dit que nous y sommes, nous y voilà, nous avons atteint un temps où tout est possible, où la technologie nous permettrait le repos, la réflexion, la randonnée ("partir au hasard"). Personne ne se propose pour l'aventure, chacun y va d'attaquer l'autre, de retrousser ses manches, de la sueur sur les fronts, putain, fait chier.

Il va falloir entendre les discours creux, les démagogies, le pétard pour tous et qu'on ne vienne pas se plaindre si.... le vote à 16 ans, à 12 ans, le vote de l'embryon décongelé, le vote du clone, allons-y sa mémère, qu'est-qui vous ferait plaisir ? Le vote du chasseur alcoolique ? Le vote du chasseur pas alcoolique ? Le respect de la nature, l'aventure des communautés ?

Putain, fait chier la France.

Mensonges

Les hommes politiques m'étonnent.

Par exemple Christine Boutin. C'est une femme. Son parti l'a trouvée complètement ridicule aux alentours du 1er septembre 1999. Elle était contre le PACS. Elle l'a défendu avec la bible en main. Elle est visiblement bête. Ça n'est pas de sa faute. Mais le pire, c'est qu'interviewée sur France Inter au début du même mois, elle a bien dit que tout son parti lui avait apporté son soutien par téléphone...

Par exemple Antoine-Machin Seillière (orthographe douteuse *on purpose*).

On lui dit : "les cadres aussi sont contents de passer aux 35 heures". C'est un sondage, ça vaut ce que ça vaut, c'est-à-dire pas grand-chose, mais bon, voilà qu'une majorité de cadres s'est rendu compte que travailler plus de 40 heures à salaire égal, c'était de l'arnaque.

Que dit le Baron Machin ? Que c'est pas vrai, que l'on parle d'autre chose à sa réunion de patrons (qu'il persiste à appeler "entrepreneurs" alors qu'aucun n'a jamais entrepris quoi que ce soit, ces messieurs "gèrent", ils héritent).

Voilà donc l'effet Le Pen : "J'aime pas les Arabes, les Noirs, les Juifs, les Autres" dit-il par écrit dans ses meetings. Mais pas du tout j'ai rien dit de tout cela. C'est le contraire je vous embrouille. Il suffit maintenant d'argumenter que ce qui fut dit ne le fut point pour se disculper.

Mitterrand et moi

Sa tête de chauve est apparue sur l'écran noir et blanc. Ma mère était à gauche, mon père au jardin. On a cru à Giscard à cause du crâne. Ma mère, incarnation d'une bourgeoise déchue qu'elle ne fut jamais, mon père prolo assimilé cadre, mes parents avaient voté Giscard.

J'avais 15 ans.

Et Mitterrand a promis monts et merveilles, a pondu Jack Lang„ la Pyramide du Louvre, le Centre Pompidou, la Bibliothèque Nationale. En CP, on est passé à l'apprentissage global, et l'on a filé le bac à tout le monde. Et puis la privatisation des radios libres a donné naissance à la

télé-poubelle. Je rêve de la collection du Commandant Cousteau en DVD, pour montrer à mon fils.

Si Mitterrand n'avait pas existé, on en serait où ?

On en serait là. Exactement là. Avec des technologies surpuissantes, des tuyaux pleins la terre, de l'information comme une corne d'abondance. Des types dans les banlieues feraient les cons, les militaires ne feraient plus leur service, on nous vanterait des écrivains ridicules, au génie *rive gauche*. La dernière tendance serait à la mode. Revoir ses photos d'il y a 10 ans nous donnerait un sentiment de ridicule. Relire le *Monde* de 1981 nous donne comme une impression de surplace. Israël écrase les Palestiniens, et les Russes ont quitté l'Afghanistan, et l'Afghanistan s'est quitté lui-même. Le nombre d'imbéciles au mètre carré mondial est le même. Mais ceux-là passent à la télévision dans des cages que l'on filme. Les gens parlent fort dans le train, avec des gens qui n'y sont pas. Il ne faut pas dire du mal des gens, parce que c'est la faute à personne.

Mitterrand n'a pas eu la chance de me rencontrer. Pourtant, il en a connu du monde. Reagan, Elkabach, Mère Thérésa peut-être. Mais moi, non. Faut dire qu'à l'époque, je n'étais pas encore connu. Faut dire que maintenant, le 10 mai 2001, vingt ans plus tard, non plus.

Moralistes

Dans les minuscules débats qui secouent la grisaille de mes écrans, je retrouve souvent le point de vue des moralistes. Je ne saurais m'en attrister. Pourtant, il le faudrait. D'aucuns me disent "Arrête de regarder les filles puisque femme tu possèdes déjà". Le *vieux François* n'exagère pas la chose. Je n'arrive pas à leur en vouloir. Pas de leur faute cette vision-là. Toute une éducation.

On ne nous apprend guère à savourer les contradictions tant on nous apprend à les éviter. Car *être grand*, c'est faire des choix. Et pas n'importe lesquels, il faut faire les *bons choix.* Il faut savoir ne plus bouger le cou, ne plus se retourner. De même, il faut dire à qui l'on appartient et même d'où l'on vient, à qui l'on ressemble. Il faut ressembler. Je n'exagère rien. Ne pas ressembler, c'est ressembler à rien, la grande trouille, le danger.

Il faut donc être français ou corse. Pas les deux, ce serait contradictoire. On se réclame, on est fier. Fier de "ses origines". Rien de plus bête que la fierté d'un héritage. On n'y est souvent pour rien. Mais bref, les *moralistes* continuent à boucler le paysage : allons donc, il faut maintenant se prononcer à bulletin ouvert, avouer que l'on est ci ou ça, d'ici ou d'ailleurs.

L'oxymoron devrait être enseigné dès la plus tendre enfance. Il n'y aurait plus alors de confusion dans les sentiments, plus d'univoque, moins de certitudes. On saurait une bonne fois pour toutes et dès le début que la vie est bien plus riche que les grands sentiments monolithiques qu'on nous inculque.

Parvenu arriviste

La France est un pays mystérieux. Sujet-verbe-complément.

La réussite sociale des autres, je l'entends encore sortir de la bouche de ma mère. Des *parvenus,* des *arrivistes.* Cette vision du monde reste une constante. C'est une vision terriblement

stérile et conservatrice. Il n'empêche. Le parvenu, le pire des parvenus, c'est le concessionnaire de bagnoles. Ancien garagiste, il roule en haut de gamme. Il parvient, il est parvenu.

parveni, parvedi, parveci.

On l'envie en cachette. Même s'il a mauvais goût ou l'haleine un peu sèche du patron paternaliste. Le directeur de supermarché Leclerc est de ceux-là. Il suffit de comprendre où c'est qu'on fait de la marge quand on vend sa camelote. Et l'on y arrive. Transformation *arriviste* instantanée.

Les pays modèles à l'ouest, en particulier celui des jésus et des cow-boys, se moquent bien des jugements de valeur de ce genre. Leur monde est plein d'arrivistes et de parvenus, et les placards remplis à ras-bords de loosers.

Par exemple, c'est pas là-bas qu'on verrait le fils d'un ancien président devenir président. Alors que nous, la Mazarine, elle est pistonnée, c'est sûr, pour publier un roman pareil...

Peines perdues

Vive la dictature.

Mais pas n'importe laquelle.

Je voudrais inaugurer la dictature des peines perdues. Comme ça, pour mon élection à la présidentielle de 2002. Officiellement, le candidat fatiguiste, votre serviteur, proposera au vote la dictature du goût. Le sien. Et pas celui du va-vite et de l'innovation. Mac Do imposé à 30% de TVA, et vogue la galère. Du jazz en quotas pour, allez, disons, 30% sur l'ensemble des "grands médias". Une interdiction totale de la publicité. L'enseignement de la photographie noir et blanc à l'école, et du solfège. Un peu de décoration d'arrière-garde, et allons-y pour l'apprentissage des styles.

Oui, la dictature aurait du bon. Pas de gros chien en laisse dans la rue, prison immédiate pour crotte sur le trottoir. Apprentissage des chats, versement du thé à l'anglaise. Deux ans à l'étranger dans le plus total dénuement pour les fils à papa.

On verrait ce qu'on verrait.

Politique

La fonction politique disparaît de jour en jour. Les idéaux et les logis ne se confondent plus, on oublie les premiers pour privilégier les seconds. La ménagère de 50 ans me casse les pieds.

Qu'un ministre tente une réforme, on lui envoie les troupes, la rue crie, on arrête tout. Qu'un agriculteur balance des porcelets ou des poulets sur les grilles d'une préfecture, on l'innonde de subventions aussi sûrement qu'il nous innonde de purin. Que les Corses fassent tout sauter, on leur reconnaît le droit à la culture.

Goodbye républica.

Les grands bonshommes sont morts. Orwell et la Catalogne, mais même De Gaulle, ou Ferry.

On y va dans le clientèlisme, à l'américaine, avec marketing et grands moyens. Il suffirait de peu de choses pour que tout bascule, la bêtise est déjà là.

Suite sous peu...

Ridicule politique

Les hommes politiques ont une espérance de vie incroyable. Pourtant, ils fument des gros cigares, utilisent de grosses voitures qui vont vite et prennent des risques. Ils prennent aussi l'avion et même parfois le train. On va me dire : "oui, mais ils ne savent rien faire, alors forcément". Oui, effectivement, un homme politique n'a pas vraiment de métier. Et le dernier patient des médecins des rangs de la droite est mort en 1973, d'une trombose anale.

Oui, l'homme politique n'a pas de métier. Pas de plombier, pas d'informaticien. Rien. On ne sait pas utiliser une souris, on ne prend pas le métro. On *est* un homme politique. Le problème ne serait pas si grave si l'homme politique ne vivait pas si vieux.

Tenez, Giscard, il vit vieux. J'avoue mon respect pour ce chef de char. Un d'Estaing sur un M4 Sherman à la Libération, ça avait de l'allure. Mais c'est pas une raison.

L'homme politique vit vieux. Mystère.

Bien entendu, le *ridicule ne tue pas.* Heureusement.

Tape à l'œil.com

En 1991, époque bénie où mon Mac frôlait les 16 megahertz, je restais parfois assis sur les trottoirs de Los Angeles à jauger de leur hauteur. Les trottoirs américains sont plus hauts, sans doute parce que les pneus sont plus épais, les obèses plus balèzes, les genoux plus hauts.

A l'angle de Pico Boulevard et de Robertson Boulevard, un kiosque en plein air abreuvait les ricains du coin des dernières nouvelles. Des Pakistanais tenaient le lieu, l'un d'eux était affable et l'autre avait l'œil méchant, surveillant constamment la caisse. Un doux, un dur. Je passais chaque jour quelques bonnes dizaines de minutes à feuilleter la presse à l'époque guère en ligne, quittant mes méditations sur la hauteur des trottoirs, la relativité du mauvais goût et des couleurs criardes, l'absence avérée de sucre dans les melons californiens. Je lisais donc de bon cœur la presse US, en admirant, dès 18 :00, les mâles du coin se jeter en pâture d'eux-mêmes sur les magazines féminins, rangés par ordre ethnique (spécial gros nichons, spécial plus de 40 ans, spécial lesbiennes, spécial blondes, spécial noires, spécial rasées, spécial pas rasées du tout, and *so on*). Les couvertures des magazines étaient criardes et tapageuses, tout autant que l'étaient celles des livres (romans et essais), avec impressions en relief et lettres d'or ou d'argent. Le marketing fleurissait là où l'on aurait pu croire à sa mort, tant le terreau d'une certaine culture (en dehors de celle des magazines pour hommes ou pour femmes) n'était pas optimisé pour le plastique gadgétisant.

10 ans plus tard.

J'ai la chance d'être encore vivant. Je vais au kiosque, en France, gouvernée par un type qui paye ses aller-retours sur New-York en Concorde comme je paye moi-même mon journal. Des

dizaines de magazines vivent ici, à huis-clos, dérangés par les voyageurs en partance avides d'un peu d'exotisme. La banalité des blondes en maillot fait peur à voir. Quand on déteste l'odeur des géraniums et leur prétention à enjoliver les pavillons, comment aimer les fausses blondes et leur prétention à l'appel d'air ? Toujours est-il que, à la manière du petit qui déroulait son rouleau jusqu'au dîner des grands, "a y est".

A y est.

Les journaux made in France sont identiques - à part la langue, mais c'est une question de quelques décennies - à leurs grands frères d'Outre-Atlantique. Le jaune y côtoie le vert criard et le bleu électrique, même les pitbulls ont leur torchon, les hommes nus en maillots posent sans poil et sans cerveau, le tout en noir et blanc au flash, et 100% des sourires sont plus qu'éclatants.

Restent les Puces.

On y trouve de vieux journaux. L'*Illustration* d'avant-guerre, quand on s'enthousiasmait des progrès de la science, car ils mettraient bien dix ans à provoquer une guerre, pour finir en frigos, en magnétoscopes, en presse en ligne des siècles plus tard.

Que ferait "une bonne guerre" à tout cela ?

Un Arabe(s)

Quand j'étais adolescent, j'avais peur des Arabes. Bah, c'était il y a longtemps. C'est parce qu'ils habitaient la zone et nous piquaient nos carbus. Moi, j'avais un carbu de 14 sur ma Motobécane rouge. Le type qui m'a piqué mon carbu finalement au lycée, c'était pas un Arabe. C'était un petit bourge qui se foutait de son père qu'était médecin. Il m'a piqué mon carbu et puis il a fait une course de mob-cross avec. J'ai jamais pu le prouver. Mais tout le monde me l'a dit. On a revendu ma mob. J'ai commencé à détester les petits bourges qu'avaient de quoi revenir bronzés du ski deux fois l'an tout en me piquant mon carbu de ma mob alors que j'avais fait l'ouvrier agricole pour me payer ma première chaîne Marantz hyper-beauf avec équalizer trois boutons bass-médium-aigu sur l'ampli.

A la fac, les étudiants marocains étaient tous socialistes. Bon. Un peu machos pour des socialistes mais pas tous. Un jour, j'ai revu un copain. Il me dit "Ah, GF, ça fait plaisir de te revoir après tant d'années ! Que deviens-tu ?". Je regardais sa femme voilée derrière lui et le caddy, rayon gâteaux apéritif. Elle regardait par terre. Il m'a pas présenté. C'était un type super-sympa à la fac. Il picolait en disant des grosses conneries le jeudi soir. Qu'est-ce qu'on se marrait. Ça m'a fait plaisir de le revoir. Ça m'a fait drôle aussi.

Merde c'est dingue.

Là, ça fait quelques années que je vois des types "d'origine maghrébine". Des étudiants. C'est marrant. Sont pas comme à la télé. Ils ressemblent pas du tout à des généralités. Y'a des maîtres-nageurs, des passionnés, y'a le monde entier dans les profils. Y'a des filles aussi. Par rapport au "Français de souche" (qu'on me pardonne ce vocabulaire de vaurien), ils sont plutôt du genre à faire ouvrier agricole. Ça me plaît bien. Ma petite démagogie à moi. Un type qui fait ouvrier l'été. Ça me plaît bien. Est-ce que c'est grave docteur ? Est-ce que c'est naïf ? Est-ce que j'ai bien vu le monde à l'envers ? Ai-je fait une généralité ? Ai-je dit une grossièreté ? Suis-je allé trop loin ? Peut-on parler d'autre chose ? Et où va-t-on ?

Un ou deux connards quand même. Rien de grave.

Et qui a retrouvé mon carbu de 14 ? Ça faisait assez gros 14. Les 103 Peugeot avaient des carbus de 13. Ça consommait moins, mais c'était pas bien. Un carbu de 14, ça s'engorgeait un peu si le filtre était mal mis. Des fois, le filtre était dégueulasse. J'avais changé la fourche pour que ça fasse 125. Et à l'arrière j'avais mis un Metzeler. Un pneu cross. J'ai pas de photo de l'époque.

J'étais terriblement con.

Y'a de l'espoir alors ; maintenant, je suis différemment con. Ah ah ah. Belle affaire.

Qu'est-ce qu'on peut bien faire ?

Et puis en rentrant, hasard, coup de téléphone d'Algérie. C'est un type qui m'appelle pour l'anniversaire du petit. Un Arabe avec un gros nez à la Aldo Maccionne. Un mec super, un copain. Moi là tout va bien et toi ? Nous aussi tout va bien, on s'habitue qu'il me dit. Il me fait peur.

Un piercing, des poissons rouges

Dans la grande course à la distinction, moi, je ne suis pas pareil. Je ne suis pas pareil, mais pas du tout. Je suis un rebelle. Je n'ai aucun piercing. Pas un tatouage. Pas le crâne rasé. Juste les pieds qui puent un peu en fin de soirée et encore, faut s'approcher.

C'est pas comme ça la distinction. D'ailleurs, n'en déplaise au grand-Pierre, l'important n'est plus la distinction, ni la lutte des classes, ni les pots de vin, ni le pot au feu, ni rien. Camarades, l'heure est au conformisme. Un beau conformisme...

La fille en face de moi est une rebelle. Elle est teinte en blonde, elle montre le gras de son ventre percé quand elle téléphone pour ne rien dire. Elle a une profonde impression d'exister. Je suis invisible en face d'elle, et pourtant, je partage son quotidien presque chaque jour dans un bus. Elle est trop maquillée, on dirait un poisson rouge. Elle a sans doute de grosses veines bleues sur les seins, preuve que la nature s'endort. Nous sommes en 2002. Il fut une époque où les centres commerciaux se nommaient ainsi, ça faisait futuriste. J'ai lu dans la presse américaine sans rire que l'armée US va bientôt être équipée de robots, *cop* ou *Terminator*, pour éviter les morts dans le bon camp. 2002, c'est de la science-fiction. Je viens aussi de lire que Claudio Magris - l'auteur de *Danube* - imagine le monde tel qu'il le voit comme on le dépeignait dans *Blade Runner*, à l'époque où les centres commerciaux.... Et l'autre imbécile (je ne sais plus volontairement son nom) de raconter dans *Les Échos* que nous entrions dans une société "à l'israélienne."

Mes amis m'ont dit de me taire, je me mêle tout le temps de tout, je m'emmêle, j'ai un avis. Tais-toi donc un peu et laisse faire. C'est vrai, ils ont raison. Rien ne me regarde autant que la fille poisson rouge en face de moi, avec son tatouage de papillon sur l'épaule et son ventre percé. Je ne vais pas lui demander si elle aime le Monbazillac ou les vieux Michel Fugain. L'époque est au rien-dire. Je ne vais pas lui demander si l'essoufflement terminal d'internet est mauvais signe, ou bien si le summum du confort moderne que l'on partage tous, c'est de ne plus avoir rien à se dire. Même les proches qui ont des problèmes préfèrent les confier à un curé moderne pour la modique somme de 500 francs, enfin, en Euros je ne sais plus. Les amis ne servent plus.

L'autre jour à la librairie, je discute avec le vendeur. C'est une vraie librairie, un vrai vendeur.

Non pas même qu'il veuille me vendre quoi que ce soit. Il me parle de littérature américaine, on saute du coq à l'âne. Il a un chapeau ridicule mais je ne lui en veux pas. Il m'a donné envie.

C'est la première génération celle-là des poissons rouges. La première qui a accès simultanément, immédiatement à tout. Et les poissons rouges ne veulent rien. Ne pas sortir du bassin, surtout, ne pas sortir du bassin. Il n'y a rien qui ne puisse réveiller l'enfant mort chez les adolescents somnambules. Reste la violence en lieu et place du vocabulaire.

Comment vais-je apprendre la patience à mon môme, alors que ses copains auront tout immédiatement et à profusion ? Comment lui dire d'y aller mollo, de prendre son temps, que l'appétit vient en mangeant ? Je n'avais même pas osé dire cela à une fille qui m'accueillit dans son lit autrefois, et - suprême érotisme - ne me vit pas m'endormir elle qui avait le sommeil lourd. Faut dire que je ne dormis pas cette nuit-là, sans oser même lui demander ne serait-ce que l'heure, les minutes, les secondes.

Mais à l'époque, je rêvais encore de voyages...

Un grand journal

Un accident qui fait trente morts et n'est pas un attentat se vend moins qu'un attentat qui en ferait autant : trente morts en petits tas tués par un Tunisien par exemple. Il est donc urgent d'agir journalistiquement et d'accuser c'est la mode le quidam qui, dame, était là pour faire son job mais qu'avait pas le nom qui faut, ah, le terroriste.

Un grand journal (par la taille et la couleur rose saumon de ses pages spéciales) vient d'accuser le bonhomme au nom d'outre-mer Méditerranée, bonhomme prolo oublié écrabouillé sous les décombres mais sous le nom pas de chez nous forcément un terroriste.

Comment voulez-vous avoir ne serait-ce qu'une once de respect pour la droite française après ça ?

Il nous faut des attentats, et de vrais coupables. La simplicité est la qualité numéro un de la marchandisation du monde, oubliez les modes d'emploi, il nous faut des coupables, des coupables avec une sale gueule et des mains pas propres, pas comme nos bons élus qui causent dans le poste dans leurs costumes trop grands. Mon pot d'échappement a sauté pas de pot j'étais avec un copain africain nous voilà terroristes c'est dingue.

Tous les jours au kiosque à la gare j'admire en paysage des couvertures multicolores aujourd'hui manichéennes comme hier et bicolores. Loana a-t-elle fait caca hier soir avec son gros décolleté complètement bidon, et à côté la femme afghane ferait quoi à la place de Loana, et à côté la guerre en Afghanistan vont tous crever les salauds et à côté une femme-grenouille pattes écartés qui nous impose la bombe sexuelle ah, les bombes, toujours les bombes, y'en a marre des bombes.

Ne pourrait-on pas imaginer un autre terrorisme sans vrais morts, *Léviathan, Paul Auster,* qui ne ferait sauter que les cervelles des choux-fleurs journalistes, de ceux qui veulent des coupables maghrébins et des salopes faussement blondes et même pas bandantes tant elles sentent le silicone (silly-conne ?) et le regard flou ? Qui va se charger de cette sale besogne d'aplatir les patrons de presse, les vendeurs de nouvelles pas fraîches, ces emmerdeurs du quotidien régional ?

Où sont les volontaires pour faire taire tatatata les diseurs de mauvaise aventures ? Et ces

vendeurs de sondages religieux, qui va s'en charger ? Paraîtrait que les croyants sont tous tolérants sur 547 interrogés 70% sont contre et les autres tout pareils, vont à la mosquée, la synagogue, l'église le temple. Qui va enfin dire que la majorité silencieuse se tait parce qu'elle croit très peu, très très peu, voire pas du tout ?

Où est-il le chroniqueur mondain pour affirmer mesdames, c'est vrai, les églises sont vides depuis 30 ans ici et là, c'est qu'on croit pas des masses par ici, pas des masses ? Pourquoi toujours de l'irrationnel, du fantastique, de l'attentat du complot ?

Merde alors.

Merde de merde. Voilà ce qu'il faudrait écrire haut et fort. Et en majuscules.

MERDE DE MERDE.

Vive la guerre

Là, je lis Saint Exupéry, l'aviateur cucul, qui raconte sa drôle de guerre. Courageux. Voler à 10 000 mètres pour rien en mai 40 au-dessus des Allemands qui font leurs courses, du courage.

Là, je lis "Les Echos", le journal de l'économie concentrée comme du sirop Teisseireő. Il paraîtrait que les descendants de ceux qui fabriquèrent autrefois les Bloch 152 et consorts du Saint Ex sus-cité, il paraîtrait donc que Dassault envisage le plus sérieusement du monde de fabriquer des avions de chasse sans pilote. Un adolescent derrière une console qui simule, des vrais bombes à l'autre bout du fil, la guerre fait des morts dans les poulaillers des voisins, nos paysans ont les mains propres.

Là, je réfléchis. D'ordinaire, les militaires ont toujours devancé les civils. L'argent et l'innovation coulaient à flots chez eux, on vous crée du titane pour les avions bien avant d'en faire des cadres de VTT. (sauf chez les Japonais, qui perdirent bien moins de temps avec leurs bidasses post-bombe). Les exemples abondent.

Passons.

Là je me dis, tiens, et si un jour, on nous inventait du boulot simulé ? Oui, du vrai boulot à distance, une simulation complète, sans risque, sans cambouis, sans ouvrier, sans cadre ? Un monde merveilleux, des loisirs, les machines qui travaillent pour nous, tout ça...

Là, j'y repense : il y a longtemps que les hommes politiques français ont pris de l'avance. Comme quoi, la France est encore à l'avant-garde.

Voter Chirac

Dans ma dernière chronique pré-présidentielle, j'osais avouer ma trouille. Imaginer un borgne à 18%, pauvre naïf m'a t-on dit, comme en 88, et même en 95, où j'imaginais hélas avec raison le pire. Quand je pense à tous les sondeurs, les analystes, les politologues bien payés, quand je pense à mon découvert bancaire (je n'ai pas découvert grand-chose d'autre à vrai dire), et à mon mérite, tirez-vous les gars, laissez-moi vous expliquer pourquoi et comment vote la France et mes voisins du quartier. Laissez-moi vous dire, laissez-moi raconter, laissez-moi passer, laissez-

moi tranquille, laissez-passer, laissez-passer, s'il vous plaît, un laissez-passer pour la zone sud, n'importe où mais loin, je reviendrais plus tard, c'est que je suis sans courage voyez-vous, je n'ai pas l'âme d'un résistant, j'ai jamais pu me battre, je n'ai que ma grande gueule et du fromage blanc dans les bras, je vous en prie monsieur l'agent, ma femme et mes deux enfants, on part en Espagne, puis de là, on ira au Canada, je vous jure qu'on nous y attend et plus jamais vous nous entendrez, plus jamais ma sale gueule de mec de gauche, avec des goûts bizarres et des idées notoirement incorrectes, là-bas si vous le désirez, je me convertirais, je...

Non.

Plutôt crever.

Mais tard.

.....Dans soixante ans.

Je n'ai pas d'orgueil non plus. Et aucune croyance. Pour la première fois de ma vie, si les chiffres du dimanche 21 avril 2002 à 21 :29 sont justes, si, effectivement, on a le choix entre le vase et la goutte, alors oui, je veux bien boire la tasse, ôh, rien qu'une fois, oui, en trouillard, mais bien entendu, c'est cela même, non, je n'ai pas voté Laguiller, non, je ne crois pas que les hommes politiques puissent changer le monde, d'ailleurs, aucun d'entre eux ne propose l'abolition du travail, voyez-vous, ce serait ça mon genre, mais aucun d'entre eux.

Donc.

Ah putain ça fait chier d'avouer ça. Mais je me souviens janvier 1933, et je sais bien à quoi ressemble un engrenage, un palan, une poulie, mourir oui, bien sûr, mais pour des idées, bôf. Plus tard alors, qu'on envoie en première ligne les maisons de retraite et ma mère, et son général Alzheimer, oui, qu'on les envoie.

D'autres me disent, avec le ton docte qu'ils ne perdent jamais depuis qu'on les nomma *docteur*, tout comme moi d'ailleurs, tenez, je m'en souviens. Donc, d'autres qui se sont trompés en interviewant leurs cousins de palier et leurs familles de trottoirs et qui, sondant les tréfonds de l'âme nous firent croire qu'ils y virent clair eh bien, ceux-là même qui devraient se taire à mon profit, eh bien, ceux-là repartent de plus belle : "VOTE CONTESTATAIRE".

Voilà ce qu'ils nous disent. Bien sûr il y a les tags et les pitbulls et la chienlit. Et je suis bien le premier à ne pas confondre un voyou en son sein avec un quelconque romantique révolutionnaire. Mais pour cela, il suffisait de voter mou, de voter président, le camembert au lait cru, et voilà tout. "Vote contestataire" ? J'en doute. Va-t-on dire "en toute connaissance de causes" par la suite ? Ou "circonstances atténuantes" ?

Bah.

C'est comme un vaccin après tout. Un tout petit vaccin qui ferait mal sur le coup. Un rappel tous les cinq ans, sans illusion. Mais sans vaccin, on crève, on typhus, les rats, malaria, la peste, le SAMU. Un coup d'aiguille dans le cul, avec "Chirac" marqué dessus.

Aller.

J'ai honte.

Vous y viendrez

Mon voisin bosse pour une chaîne de restauration rapide, sa femme bosse dans l'immobilier, leurs mômes ont l'air débile. Par chance, j'ai fait augmenter le Q.I. de l'aîné en lui tirant dessus avec mon *gun* à eau, faible consolation. Ce sont des gens charmants, je ne leur en veux pas. On fera quelques bouffes dans le jardin l'été, on se prêtera des tournevis, et ainsi va la vie.

Le problème n'est pas là. Là, tout va bien.

Le problème vient d'une petite remarque, comme quand ma mère sortait le soir.... Non. Comme quand ma mère me disait que la vie m'apprendrait... Ah, la vie m'apprendrait, vieille rengaine catholique fataliste chez les pauvres gens qui subissent le destin au nom du père, du fils, et d'autres superstitions.

Ayant échappé de peu - mais tardivement - à cette vision passive du monde, quelle ne fut pas ma surprise en entendant de la bouche même de ma voisine les quelques mots suivants : "Vous y viendrez".

C'est que je ne veux pas y venir. Je veux pas que mon môme (en *Marcel* hier, parce qu'il faisait chaud, un killer pour les filles, déjà 8 mois), je veux pas que mon môme bouffe au MacDo plus d'une fois dans sa vie, en criant "Mais c'est dégueulasse cette merde". Je lui collerai une claque, pas de gros mots avant 18 ans. Donc, je ne veux pas.

Mais c'est que ma voisine, voluptueuse et comme résignée, m'y prépare déjà : pas le choix, toute une époque de conformisme social imbibé de maternelle en primaire va réduire le fruit de la chair de votre chair en petit consommateur débile de signes conformistes, godasses Nique, T-shirt Lacauste, j'en passe. C'est ma voisine qui le dit, elle en a deux des mômes, elle sait de quoi qu'elle cause me dit-elle, avec cet air serein et assuré issu directement de ce bien-être procuré (tenez-vous bien) par le fait que ses deux enfants sont "comme tout le monde".

Voilà donc la farce bouclée. L'autorité parentale vise avant tout au bien-être social, et ce bien-être social passe par un conformisme délirant et bête, genre émission sur la 6.

Que faire, comme disait l'autre, que faire ?

Zidane et la Marseillaise

Gamin tout petit, j'en avais marre des matchs de foot. Mon père bedonnant s'enthousiasmait pour des imbéciles tapant dans une balle. On attendait des plombes un but, on perdait tout le temps, je préférais toujours le film sur l'autre chaîne. On ne partageait aucun enthousiasme, lui et moi. Au retour du chantier, Gitane maïs et dos courbé, il ne disait pas grand-chose, et forcément ma mère s'identifiait en écoutant "Mon vieux", la chanson qui parlait d'un type comme mon père.

Les matchs de foot, c'était comme un point de départ. Il fallait que je m'en éloigne, que j'aime autre chose.

Et puis j'ai eu une *mob* rouge.

Là, hier soir, comme tout le monde, match de foot.

Comme je n'ai pas la télé pour les raisons évoquées ci-dessus, forcément, je vais chez des copains. Il y a de la bière, du saucisson, des bons mots. Dès que le commentateur dit "Desailly", le premier qui dit "valent mieux qu'une" marque un point. Il n'y a guère de silence.

L'équipe de France, on dirait l'équipe de ma république à moi. Que des types dans tous les genres, des grands, des plus petits, des noirs, des blonds, des bruns. Ça n'a guère d'importance, c'est illusoire sans doute. Mais quand même. Le voilà là, l'universalisme français, le bon côté, celui qui me plaît bien.

Et en plus, les types qui jouent, ils sont rudement français : la *Marseillaise*, ils ne la chantent pas. Individualiste comme on sait l'être, c'est pas un chant de 14-18 qui va les motiver....

Ecrans blancs

Un jour viendra les écrans blancs seront peuplés, dès que le noir sera fait, par des créatures de synthèse beaucoup moins chères que les acteurs de théâtre, et bien plus capables de pirouettes et de karaté. Peut-être même qu'en y rajoutant du sien, on aura choix entre plusieurs fin d'un coup de bouton d'un seul....

Acteurs connus, gros cons

Les portraits sont révélateurs. La grande force du portrait noir & blanc réside là : il montre par la nuance ce que les propos grandiloquent, guignolisent, empaffent et télévisent.

Le journal du T.G.V. ; un torchon luxueux bon pour le cul des chiens perdus sans collier ; le journal du T.G.V., donc, consacre toutes ses couvertures à un acteur ou un comique. Un show-biz man qui nous raconte sa vie, ses peurs, ses espérances, son travail. C'est toujours la même chose avec les acteurs connus. L'identité des points de vue est extrêmement étrange. Peu d'acteurs connus se permettent de choisir les films dans lesquels ils tournent. On les voit cahin-caha du navet au chef-d'œuvre et ce, pour une raison bien simple : l'acteur connu n'est pas un artiste. C'est, de plus en plus souvent, un fils à papa. C'est surtout un répéteur sempiternel qui se donne des airs. Pour être un acteur connu, il faut avoir de la mémoire et des relations. Le reste viendra avec le temps. Les propos de l'acteur connu, comme du chanteur à la mode, n'ont aucun intérêt. Comme si les questions ouvertes appelaient toutes les mêmes réponses fermées. Car l'acteur connu n'a aucune personnalité. C'est un cadavre qui se gonfle au cachet, qui pète et éternue, une baudruche en deux dimensions.

Dans le journal du T.G.V., il y a plusieurs portraits de l'acteur connu qui vit avec une actrice connue d'origine italienne qui a toujours les mêmes poses et qu'on voit en soutien-gorge depuis qu'elle m'a quitté. Ces plusieurs portraits de l'acteur connu sont des portraits d'acteurs : uniques, uniformes, univoques, identiques. Comme pour montrer que l'acteur est vide et qu'il joue son rôle dans ce vide, l'illustration en noir et blanc trahit bien mieux la vacuité que ne peuvent la combler les paragraphes racoleurs. Et ce, malgré les flashs, les faux-flous dans Photoshop, la retouche numérique....

Amen Gérard Jugnot !

Dans le grand hall trop large, trop long, trop rouge, trop tout, derrière la vitre qui ne cache rien, l'ouvreuse répond par un "bien sûr" enthousiaste à la question : "Tous les films sont en

version française ?" "Bien sûr" me dit-elle, sans savoir qu'elle vient là de me foutre le cafard, parce que la version française, ce n'est pas confortable, c'est laid, c'est lourd, ça sonne mal.

Je ne suis pourtant pas si snob. S'il existait des films allemands, j'irais les voir dans cette langue incompréhensible, et tant pis pour le confort des avaleurs bruyants de pop-corn. Évitons donc les films américains, puisqu'ils sont en version française. Rabattons-nous sur un film français, sans enthousiasme. On a vu "Amen" hier, en version française justement. Ça sonne faux, c'est souligné au marqueur rouge pour qu'on comprenne bien, Costa-Gavras n'est pas subtile. Tiens, puisqu'on est là et qu'on a pris la voiture, eh bien, on n'a qu'à aller voir le Jugnot, sans attendre qu'il passe à la télé. De toutes façons, on n'a pas la télé. Et puis avec un sujet aussi exploité....

Jugnot a commencé avec Lhermitte. Jugnot n'est pas Michel Blanc. Mais j'imagine qu'ils se connaissent encore. Jugnot, c'est un peu le vin à l 'envers. Un espèce de vinaigre qui se ferait Bordeaux, ça ne s'est jamais vu. Et pourtant là, on est vraiment heureux. Jugnot fait dans la finesse, Jugnot réunit des acteurs peu connus, Jugnot n'en rajoute pas, et même si, vers la fin, il en fait juste un peu trop, on ne s'en aperçoit guère. Il est subtil Jugnot, c'est pas Costa-Gavras.... Il nous parle de Mitterrand à qui sait entendre, il peut "pas être partout", il joue du hasard et de l'humour, il joue juste, ben putain Jugnot ! La reconstitution est précise, les uniformes aussi (c'est pas Costa-Gavras). Il a même trouvé des mômes avec des tronches d'acteurs, c'est pesé, emballé, c'est bien foutu.

Jugnot a de la chance. Il aurait pu être con, comme Lhermitte, et flatter le "grand public" avec des films en version française. Ben non. Jugnot fait dans la VO. Si *Monsieur Batignole* avait été réalisé par un autre, aurait sans doute reçu des critiques encore plus élogieuses. Bravo Jugnot, vivement le prochain.

Bande-annonce

Quelle merveille cet internet. Grâce à lui, je peux voir les *bandes-annonces* des nouveaux films américains six mois avant leur sortie en France.

Aujourd'hui, j'ai vu "Drôles de dames". Ça a l'air très con. Trois filles déguisées en Tom Cruise, avec des fesses et quelques seins (et du maquillage), parcourent le monde entier pour le sauver et continuer à faire du hors-bord sans permis. Elles sont championnes de tout apparemment et surtout de karaté. Comme on peut tout faire croire avec les effets spéciaux, c'est le grand feu d'artifice sans décoiffage. L'héroïne américaine doit rester propre. (Il y a une asiatique au milieu, super-belle, mais j'ai perdu son numéro de téléphone).

Bref, n'importe quoi pourvu que ça mousse.

L'effet spécial est devenu une obligation. Très étrangement, il est toujours utilisé à mauvais escient : il pallie l'impossibilité du vraisemblable. En gros, il permet de créer non seulement des images impossibles, mais aussi des scènes impossibles. Le héros banal se transforme en mutant, c'est ma trique X tous les jours.

J'aimerais bien être maître du monde un peu. Un jour.

Allez, une heure.

Bouse-moi

Dans l'étrange piscine qui nous sert de poulailler, on peut observer les ingrédients d'un scandale savamment optimisé.

Voilà la scène :

Des hommes d'âge mur sodomisent des jeunes filles constipées dans une piscine vide, en poussant des cris de truies, en coupant les têtes des poulets qu'on leur jette. Jean-Luc Godard s'extasie en leur pissant dessus, et le ministère de la culture réfléchit.

Le lieu est superbe, la côte d'azur d'avant les promoteurs. Il fait beau mais Romy Schneider est déjà morte.

Cela est l'art.

Au fur et à mesure du dévoilement scénaristique, une foule vomissante déblatère au-dessus des acteurs, qui en diarhéique (Travolta, Tom Cruise), qui en vomi pur (Balasko, Picoli, des acteurs français). La piscine gonfle et se remplit, le niveau monte, excréments et foutre mêlés. On se baigne dans le sang des jeunes filles aux principes trop étroits, et Jack Lang officie à la pince-monseigneur, leur arrachant un mamelon, au mieux leur crêpant le chignon.

Cela pue terriblement et l'on vitupère. Les cartes d'identité des jeunes actrices de lestes en lestes se font légères, mais assurent quand même la bienséance de la chose : elles sont majeures, et foutre-diable qu'on s'en branle de leurs vaccinations ! Ah oui, on s'en branle !

Quelques nains déguisés en Schtroumpfs nazis, bleus et brassards rouge/noir à croix gammés préparent la mitrailleuse en enfilade du 100 mètres nage libre. Puis font feu en éructant des panses de brebis, sous les yeux enchantés d'un public viennois privé d'action depuis trop longtemps. Le sacrifice final consiste à tirer une immense chasse d'eau, et surtout-surtout, à s'assurer du scandale d'une telle débilité : *oui, cela est de la littérature et bientôt du cinéma. De la pornographie ? De l'art, immonde sans doute, mais de l'art ! De la liberté de dire et de faire n'importe quoi, laissez-moi parler et regardez-moi !*

"Bouse-moi le scénario", bientôt le film, déjà le site. Ou comment provoquer l'indignation pour faire parler de soi, et gagner de l'argent, et au diable la critique, l'imagination, la culture, toutes ces choses....

Puis aller faire caca.

"Chaos", de Coline Serreau

Je viens de voir un bon film. Tout commençait mal pourtant. Il a fallu aller en banlieue dans un complexe super-géant aussi laid qu'un flipper en contreplaqué. Il a fallu y aller à 16 :00 comme en centre-ville mais les séances sont décalées. Il a fallu attendre une demi-heure assis sur des sièges de manège. Regarder la moquette rouge, et le distributeur de pop-corn au milieu de l'arène. A quoi pensent les employés des cinémas qui vendent des pop-corn à des mongoliens BMW d'occasion tous les soirs ? Le type tenait sa tête, accoudé devant sa caisse. Il savait qu'elle ne lui servait plus à rien. Il regardait les jambes de l'ouvreuse droit devant, à midi Pépé Bowington, tatatatata, wwwwwwwwooooooin. Toutes les ouvreuses montrent leurs jambes par

derrière dans ce genre de cinéma, c'est comme un fait exprès.

Puis l'heure arrive. Le temps passe, de toutes façons.

Nous pensions aller voir par dépit une petite distraction, le gosse est chez sa nourrice, on va voir n'importe quoi, on en profite. Une petite comédie, un truc pas prétentieux. Peut-être même qu'on va s'ennuyer, vu le lieu de la projection. Nous sommes deux dans une salle de 300 places. Personne d'autre. Un bon petit film français qui passera à la télé l'année prochaine, qui sortira peut-être en DVD, rien de palpitant.

Puis ça commence, ça vient, ça sent le stéréotype du bourgeois parisien à Paris et de la pute qu'a pas eu de chance dans la vie.

Détrompez-vous. "Chaos", de Coline Serreau, est un film qui tape partout, ça fait un bien fou ça. Les fils à papa ridiculisés, avec leurs copines hystériques et trop gâtées (je les reconnais, je les connais trop bien), les bourgeois qui lisent "L'essentiel du management" et vivent de projets professionnels, leurs femmes à moitié assommées, et puis les putes, les macros de l'Est, les Beurs matérialistes, misogynes et cons, bref, un bon coup de marteau sur toute la France d'aujourd'hui, un coup de marteau pas du tout ennuyeux, pas donneur de leçon, très loin de l'autre nullissime et de sa carrière de chanceux, de vrais acteurs, de nouveaux espoirs, et même un scénario ! UN SCÉNARIO ! Oh bien sûr, la fin, je l'ai déjà vue dans un film américain je crois, mais comme c'est à Sèvres-Babylone, ça ne pouvait pas me déplaire.

Il faut aller voir ce film.

Et vive les femmes, donc.

Cinéma

Hier au cinéma, j'ai raté les pubs. On a causé un peu, et puis les gens aussi. Alors j'ai dit "chut". Un autre a dit la même chose. Faut dire que le film n'était pas commencé et tout le monde s'est mis à dire "chut", et "chuuuuuut', et "chhhhhhhhhh". Petit concert de *chuts* et grosse rigolade générale qui roule dans une salle à moitié pleine.

Générique.

Le cinéma, c'est aussi ça. Les voisins, les papiers par terre, les glaces trop chères, les couples enlacés, les vieux les grands-parents les petits-enfants.

A bas le "home-vidéo".

Du marketing du viol

Un réalisateur vient de réaliser à quel point on pouvait flairer la bonne affaire en écoutant les sondages, les pompages et les pompeux, et fabriquer de bric et de broc un succès sulfureux, pour peu qu'on donne à un certain peuple son certain opium, et voilà le travail.

Par exemple : les Français fantasment tous sur une actrice d'origine italienne. J'en suis. J'en suis, j'adore les Italiennes et leurs voix, leurs yeux, tout le reste. J'aime aussi les Slaves, les Anglaises, les Sénégalaises, les Thaïlandaises, les Landaises mais je m'égare. Les Français

fantasment donc, d'après un sondage, sur une Italienne superbement italienne bien que vivant au milieu de chez nous à Paris, avec le fils d'un grand acteur qui aimerait bien mériter son nom. Soit. Voilà pour le premier ingrédient.

Ajoutez à cela une tendance nauséeuse, mystérieuse, lointaine mais proche, de celle à fabriquer les rumeurs, consistant à dire que de jeunes femmes fragiles dans des banlieues et des cités (entendez des ghettos), sont régulièrement abusées par des groupes de jeunes garçons du même âge n'y voyant rien de grave. "Il paraît". La phrase magique, *abracadabra* du XXIème siècle, *il paraît*, enfin bon, paraît-il....

Dernier élément, et c'est là que l'on fait du cinéma, du social, du message, imaginez la belle première violée pendant de longues minutes (combien de minutes ? 8, 20 ?) en gros plan (combien de plans ?) par le représentant symbolique de ceux qui peuplent cette armée des ombres, capitaine émérite des faits divers... Le monstre, celui qui va mourir, enfin bon, faudrait.

Voilà le film. Champagne.

Voilà aussi comment s'appliquent les techniques du marketing moderne, que veut le client, comment lui fabriquer, le fidéliser, bref. Champagne again.

Holly Smoke

Le cinéma peut parfois être terriblement révélateur, en deux images, une glissade et nous y voilà.

Dans Holly Smoke, on passe directement d'une rue colorée de bleus et de rouges et j'en passe et des meilleures, d'une rue incroyablement vraie, comme si les murs eux-mêmes vivaient de la foule, bref, on passe de l'Inde à l'Australie.

En une image, on file du tiers-monde au monde qui nous attend, ce monde rangé de garages californiens, cette horreur pour les enfants et pour l'esprit, cette uniformité confortable qu'on nous promet pour demain.

Comme ça, en deux images, l'avenir ressemble à un zoo pour des anglais trop gras, déjà cancéreux d'un soleil impossible à apprivoiser.

Huit ans sans télé

Aujourd'hui, je regarde ma montre, ça fait 8 ans que je n'ai plus la télévision. Le bonheur. D'autant plus le bonheur que je la vois parfois au boulot ou chez les autres, à tourner en boucle dans l'inintérêt général. Elle sert à garder les mômes, elle les élève. Elle les tient par dessins animés interposés. Des dessins aussi laids que des *mangas.*

Il y a 8 ans, c'était déjà terrible. Je l'avais vue aux Etats-Unis pendant un long séjour. Je la regardais tous les jours pour mieux comprendre la folie locale. On y voyait des meurtres, des chiens fous dans la rue, de la drogue, des émeutes et des cerises sur le gâteau : des jeux totalement débiles, de ceux qui auraient fait sourire Nicholson dans *Vol au dessus d'un nid de coucous*, ses copains auraient gagné à chaque fois.

En même temps, sans la télé, les décervelés chercheraient sans doute à *tuer le temps*. On les verrait descendre dans la rue, prendre les armes contre le temps, et essayer de l'abattre. Ça serait la guerre.

Ouf.

La fantastique histoire d'un mélo pourri

Vas-y donc voir de quoi la France elle cause, mais vas-y donc voir ! Tu verras, c'est rafraîchissant au milieu de toutes ces merdasses violentes qu'on nous pond d'outre-Atlantique, d'Outre-tombe, d'outre-mémère même peut-être.

Vas-y donc voir qu'ils disaient.

Soit. J'y fus. Avec la femme de ma vie actuelle, à la dernière séance d'un méga-complexe estomac d'humains grouillants comme au cirque, nous y fumes.

Trois quarts d'heure de publicités oubliées d'un clin d'œil, et voilà le chef-d'œuvre tu parles. Ah pour sûr, c'est pas *Alien IV*. C'est pas non plus *Delicatessen*. C'est pas grand-chose. L'espèce de pauvre fille coincée dans son appartement où c'est qu'elle côtoie ses voisins pour de bon, tu parles d'une fable ! J'osais pas trop le dire avant, vu que des gens honnêtes me l'avaient recommandé. Mais voilà : ce film est au cinéma ce que L'œuf pourri est à la télévision. C'est nul, quelques petites scènes, quelques petits dialogues, beaucoup d'argent, des effets spécieux dans un ciel vide, rien.

De l'eau de rose. Bien propre, bien aseptisée.

Le problème est ailleurs.

Il est dans le succès de ce piège. J'ai moi-même donné des sous, sous la pression des autres, naïfs. C'est que le miracle est facile : un film cucul la praline, ça tranche, ça contraste. Pour peu que les images soient belles comme de la Kodachrome 200, pour peu que l'actrice soit de ces femelles qu'on gestapote parce qu'elles ne savent pas encore que le cinéma, c'est fini, pour peu que l'on se laisse aller, et voilà de l'argent dans les caisses.

Car ce film ne raconte pas d'histoire, il filme de petites fables, comme des glaces à la vanille. Adieu polars et séries B, adieu les Ritals, vive le cinéma français petit-petit bourgeois tiède, qu'il filme des couples dans des appartements trop grands (des lofts ?), qu'il filme du pseudo-prolo dans un Paris tout propre, tout lavé, vive le cinéma français, ses scénari inconsistants, ses acteurs prétentieux, ses superproductions à la parc d'attractions... Ah oui, vive le cinéma français.

La vérité si ma mère ment

Merci bande d'imbéciles, merci.

J'ai passé 25 ans à lutter contre ma mère, antisémite vieille France, qui voyait des Juifs partout, sans plus d'explication à sa phobie qu'elle n'en avait à celle des souris. 25 ans à lui dire de se taire et d'éviter les commentaires sur les noms dans les génériques, ou la taille du nez de certains de mes copains. Des années passées pour qu'elle évite les équation Juif = argent,

grippe-sous, j'en passe.

Et les voilà qui font une suite à leur film antisémite. Il y a déjà eu une suite à Taxi, voilà une suite à ce truc qui se croit drôle, mais qui ne fait que véhiculer les putains de saloperies de clichés de ma mère.

Ta mère.

Le héros américain

C'est fou comme le cinéma américain se moque dorénavant des vraisemblances. Tenez, hier soir, je vais voir la "Plasinge des nets". Le livre de Pierre Boulle était une pure merveille, et les différentes adaptations antérieures pas mal du tout. Même si Charlton Heston n'était entouré que d'hommes blancs, le réalisme l'emportait.

La nouvelle version fait dans le costume et dans le décor. C'est la moindre des choses de la part d'un réalisateur qui n'est finalement qu'un chef-décorateur de talent, mais rien de plus. Beaux décors, beaux maquillages, bons effets spéciaux, beaux costumes.

Scénario ?

Rien. Le public américain se moque du scénario. Et pas qu'un peu. Alors, pourquoi s'en faire ? Sans compter les anachronismes de tous poils (sic). Tenez, par exemple :

- le héros est toujours bien rasé, même après plusieurs jours sans rasoir trois lames
- le héros est toujours propre et bien peigné
- le héros n'a pas de trace de sueur sous les bras
- le héros oublie sa mallette de survie en sortant de astronef (sous l'eau), il est donc obligé d'y revenir plus tard
- le héros ne panique pas quand un singe lui bousille son flingue-laser
- le flingue-laser du second astronef piloté par un gentil singe, à la fin, est un pistolet normal, avec des balles
- le feu provoqué par les réacteurs de la station spatiale ne crame pas les gorilles méchants, il les assomme seulement
- le héros n'a pas de libido, il ne tente rien en direction du top-model, pourtant à sa merci (le héros est un connard d'Américain puritain)
- le héros n'a qu'une idée en tête : retourner sur la terre, alors que là-bas, il se fait un harem tranquillement
- les singes deviennent cosmopolites à la fin, et d'un seul coup. Il faudrait refiler le tuyau en Israël...
- les singes vivent en couples d'espèces différentes, donc stériles. Faut pas qu'ils se plaignent que les hommes se reproduisent mieux...
- les hommes, descendant d'un seul vaisseau spatial américain, ont tous la même tête : ils sont blancs. Sauf deux Asiatiques et deux Noirs. Comme c'est étrange, le métissage de la station spatiale ne s'est pas fait... Ah ! Les tabous américains, ça vous reconstitue Harlem et l'Alabama sur Pluton....
- les figurants hirsutes n'ont pas l'air américains : ils ont des gros nez. On dirait des paysans français dans les années 70 au Larzac, clin d'œil à José Bové ?
- les singes sautent très hauts mais oublient de marcher comme des singes, le plus souvent...

– les trous dans l'espace-temps ne sont plus ce qu'ils étaient, les derniers seront les premiers et les premiers les derniers arrivés, sans compter le singe qui part au milieu pour arriver à la fin (ceux qui n'ont pas vu le film ne peuvent comprendre, mais c'est pas grave)
– à la fin, le héros met 5 minutes pour retourner sur Terre, pas mal !
– Abraham Lincoln a une drôle de gueule, mais c'est pas pour faire de l'humour, c'est pour faire une suite....

Le cinéma américain, c'est des costumes, des effets spéciaux et des décors. Et puis une suite.

Le pornographe bourgeois

Dans la catégorie des films bien français, terriblement petit-bourgeois et salués par la critique, encore une fois mouche sur du scotch^{TM}, je me suis laissé prendre. Me voilà dans le vieux théâtre au charme désuet des années cinquante à regarder un film ni désuet ni charmeur, une merde telle que seuls quelques pseudos peuvent nous en pondre.

L'acteur l'est depuis tout petit. Il joue terriblement mal. Je ne comprends pas. Il le fait peut-être exprès ? Ou alors, il joue mal pour que je doute de moi. Mais oui. C'est cela. Il joue mal pour que je crois qu'il le fait pas exprès, que c'est comme cela que l'on doit jouer quand on joue vraiment, et que je n'ai pas lu d'auteur polonais vantant les différences entre acteur et comédien chez Gallimard. Dois-je me sentir complexé ? Cet acteur a joué avec le plus grand, mais y'a pas de quoi être fier, tant il est nul. Si Truffaut ne l'avait pas découvert petit, il serait devenu plombier, aurait fait construire un pavillon avec garage en sous-sol, ça aurait pu être mon père.

Jean-Pierre Léaud. Nullissime !

Le sujet : un ancien réalisateur de films pornos continue à en faire, mais il est dépassé. Bôf. C'est sans humour, sans objet. Sans porno. Deux heures de vide. Le sujet aurait pu être traité de tant de manières, un bon sujet. Mais bon. Incroyable néant.

Un rapport père/fils que j'en ai jamais vu des comme ça. Le fils plus ou moins militant politique avec une bande de jeunes sans téléphone portable. Irréaliste. En plus, ces petits bourgeois refusent de parler. Le scénariste avoue qu'il n'a rien à dire. Mais on savait déjà.

Pas de rythme, pas de photographie, pas de dialogue, pas d'histoire. Du silence. Mais putain ! On va pas au cinoche pour écouter du silence !

Je me suis consolé en repensant à *X Romance* de Breillat, et à *Boogie Nights* de Paul Thomas Anderson....

Et puis j'ai pensé à tout ce que j'aurais pu faire avec le quart du budget de cette méga-merde.

Lubrique cinoche

Cinéma de province, huitième rang. Les sièges du premier sont vides et sans dossier, on les a cannibalisés pour faire tenir les autres encore debout.

A deux rangs devant, et bien avant le début du film, un vieux. Il est chauve et ridé et tout

digne. Il est vieux, ça se sent. Puis viennent les pubs. Puis les bandes-annonces. A nouveau la lumière avant le film.

Et là, dans sa rangée sur la gauche, une fille debout la vingtaine, avance vers lui. Réunionnaise, antillaise, débordant de générosité sous une jupe légère malgré la nuit qui s'annonce, elle va passer devant lui en s'excusant, c'est normal, la politesse....

Elle ne passe pas, elle le regarde, s'assoit sur le bonhomme, soulève sa jupe, découvre son corsage qui gicle de sa chemise blanche. Elle éructe, elle remue, se trémousse. Elle pousse des cris d'extase, de ceux qui font peur aux jeunes puceaux. A deux mains, la généreuse force le vieil homme à honorer ses seins. Deux médailles d'un bronze de fin d'été qui pointent tout durs, dans le bruit sourd des cœurs qui battent chez nous autres, les voyeurs des autres rangs. Elle se cramponne à lui, il ne bouge pas, elle s'empale, c'est un viol, oui, un viol.

Ils s'effondrent tout deux, lancinant corps à corps pendant le prologue du film.

Le cinéma, c'est fou ce qu'on y voit.

Un vendredi soir chiant

Quoi de plus chiant qu'un embouteillage parisien un soir de grève sous la pluie, quoi de plus chiant que ces gens klaxonnant à qui mieux-mieux pour que la bouteille se vide enfin ?

Rien n'est plus chiant, plus ennuyeux, qu'un embouteillage. Il n'y a rien à dire sur les embouteillages, encore moins à filmer.

Eh bien si, il y a plus chiant qu'un embouteillage : le dernier film de Claire Denis, salué par la critique, mérite qu'on l'évite, comme on évite les autoroutes les soirs de grands départs. Ce n'est pas un film, c'est un montage, plan après plan, on insiste lourdement sur la lenteur, sur Paris, sur les toits de Paris, sur les voitures, sur la tronche des gens, sur Paris, les voitures, la tronche des gens, et comme ça pendant trois quarts d'heures, avec au milieu, Alain Bashung filmé en gros plan sous un pseudonyme féminin et à peine fardé. Car Bashung n'est pas beau, même en gros plan, et Bashung en femme, pas grand intérêt, et les dialogues, rien, et le son inaudible, et tout a l'air d'être fait exprès pour nous fatiguer, la rencontre de deux inconnus qui auraient du le rester, un hôtel minable, mais qui a donc inventé le cinéma parlant ? Et depuis quand ?

Je n'en dirais pas plus, je suis sorti au bout d'une heure douze minutes d'ennui, une heure douze minute dans une vie forcément trop courte pour les perdre, sans compter qu'il a fallu payer, et que ce genre de film trouve des financements...

Tom Crouze

J'te fous le feu à des immeubles du centre-ville, je poursuis des super-nanas en Porsche^{TM}, je les double en souriant, j'suis jamais décoiffé, jamais eu de carie. J'suis un héros. Et vas-y que j'hésite pas à glisser d'une falaise à pic pour en rattraper une autre en contrebas et à l'envers, et que je regarde le paysage, et v'là un hélico qui me dérange en pleines vacances. Et ça continue comme ça. Et tous les méchants^{TM} du monde^{TM}, je te les filme en satellite à taille réelle, et je sais bien où qu'y sont ces salauds, et même que j'ai un masque d'eux des fois que ça puisse servir.

Et quand je fais une poursuite à moto, je change les pneus en route, je passe du *Dunlop*^{TM} lisse au *Metzeler*^{TM} enduro ni vu ni connu.

Putain c'est bon d'être un héros^{TM}.

A la fin, je fais tout péter et encore après, j'me balade dans un parc avec une fille qu'a pas hésité à s'injecter un virus mortel pour me sauver.

C'est bon la vie.

J'm'appelle Tom Cruise^{TM}.

Mais vous pouvez m'appeler juste Tom^{TM}.

Mouarf, en fait, même pas vrai. J'ai un pauv'nom^{TM} bien français, j'fais plus d'un mètre soixante mais j'ai jamais conduit de Porsche^{TM}, et les super-nanas, je les emmène jamais au parc.

J'arrive à tuer personne, ça me ferait trop de mal.

Tiens, là, y'a une heure, j'ai été obligé de zigouiller les deux chats de la chatte à l'éther. C'est d'la sensiblerie mais voilà : ça m'a fait mal.

Alors Tom Cruise^{TM}, je m'demande bien comment qu'y fait quand on peut pas garder les ptits chats.

Ah oui, je m'demande bien.

Erotisme transfusionnel

Quiconque ayant déjà vu de près une femme nue a sans doute ressenti cette étrange émotion du début et de la fin des temps simultanément. Tout s'embrouille, tout se comble, tout s'explique alors. C'était donc ça, c'était donc ça.

Le problème, c'est que ça ne s'épuise jamais.

Aaaaaaaaaaargh

Mais franchement, ça va durer longtemps comme ça ? Hein ? Franchement ? Elles vont me déranger dans ma tête combien de temps ? Encore 20 ans ?

L'autre soir, les ombres s'allongent sur les trottoirs dans la lumière orange du 8 heures du soir d'été, l'un de ces soirs où l'on peut se croire heureux, et au loin, une silhouette, une grâce, de l'élégance. Dans ma vieille voiture, mon sous-marin aux yeux des jolies femmes, voilà la plus belle, ça fait des mois que je l'ai repérée, on dirait qu'il n'y a aucune métaphore qui puisse rendre ce qu'elle dégage.

Oui.

Elle *dégage* quelque chose, elle traverse devant mon navire amiral, comme si j'étais absent, elle regarde en l'air, et l'air lui rend bien, elle *dégage*. Que dire. ("Je m'appelle Georges Clooney, tu connais my name ? ").

Et là, il y a 10 minutes, une étudiante encore un peu cambodgienne qui me demande de l'aide, déshabillée comme en mon absence, ma pomme d'Adam qui m'étouffe, vite, du bromure, un curare, du sérieux, la photo de Philippe Bouvard, oublier, aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaahhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhh !

On est peu de chose.

Aujourd'hui un miracle

Aujourd'hui, je suis allé chercher une facture chez France Telecom. La grande boutique était presque déserte car c'est jeudi. Les gens travaillent le jeudi, les autres sont des dilettantes.

J'ai de la chance. Je viens chercher une facture.

Sur des étagères, bien accrochés à des câbles de sécurité, les dernières machines communicantes patati patata. Des dizaines de bidules, et l'internet rapide, et les portables, les répondeurs, la tête bizarre de la grosse vendeuse et ses lunettes high tech. Malgré l'ampleur de l'offre, j'ai l'impression d'être dans un magasin vide, un désert. Sans objet et sans personne. Allez comprendre.

Et puis là, miracle. Miracle. Un miracle en forme d'apparition, un miracle sans point d'exclamation, un miracle qui se pose là. Un visage, avec, par en dessous, un corps, et en plein milieu, un sourire. Ce n'est pas à moi qu'elle sourit hélas, j'ai juste croisé son regard et ce ne fut pas réciproque. Mais quel visage. Mais quel sourire. Ah, d'un seul coup, nous voilà des millions d'années en arrière, et même deux cents ans, et même seulement dix ans si l'on veut, c'est selon. Nous voilà donc loin de la miniaturisation, du confort communicant et de tous ces états d'âmes qui transitent par les ondes. Voici un visage qui tient du miracle, qui le porte, l'élabore, et disparaîtra une fois sa propre facture réglée.

Que faire ?

Mais oui, il s'agit d'immortaliser, le temps de ma vie et peut-être un tout petit peu plus, il s'agit d'immortaliser ce visage, et peut-être un tout petit peu plus. Il s'agit de ne pas réfléchir, mais c'est trop tard, je suis un cérébral écervelé, ça y est, j'envisage les conséquences, je pense, je triture, je sors.

Je rentre chez moi. J'ai déjà bien assez de travail avec toutes ces nues à agrandir au labo, sur des petits formats pour en donner sans pincement au cœur, alors la faire poser, ce serait un autre miracle. Voilà je pense déjà trop, je m'éloigne en comparant le miracle et les visages des grosses truies fardées d'avant l'abattoir de vendredi soir, quand leur gras se fera suintant, sur les rythmes aseptisés de l'exception culturelle française. Elles sont grasses et multicolores, faux cuir et caoutchouc, elles ressemblent toutes à une décharge de vieux pneus couverts d'immondices récents oranges et verts.

En même temps, l'émotion me gagne. J'entends mon petit moi sur mon épaule gauche, celui avec les cornes et la fourche qui me dit : "Mais vas-y donc ! Tu sais bien qu'elle viendra, tu va l'avoir, la voir, elle viendra, allez, t'as que cinq minutes, qu'une vie, allez !"

Demi-tour. La voilà qui sort avec sa copine. Je la rattrape, je l'aborde, je lui explique. Elle est flattée. Elle va m'appeler, on ne lui a jamais proposé de poser, ses yeux brillent, elle est merveilleuse.

Et puis, à la fin du scherzo, elle me dit : "Merci monsieur".

Monsieur.

Monsieur.

Monsieur.

Putain la vie !

Considérations libidineuses

Un ami me dit "Arrête donc ton site, et consacre-toi au roman". Je vais suivre son conseil. Mais pas tout de suite. Il me semble nécessaire de partager avec le monde entier et même l'au-delà le fait qu'hier matin il faisait frais et que cette collègue du premier étage un peu prétentieuse m'a pris dans sa BMW en passant par hasard devant la gare. Elle m'a dit, tu vas au bureau ? Ben tiens, non, je pars au pôle nord chercher la trace de l'inspiration houellebecquienne qui ferait de moi autre chose qu'un crétin, qu'un collègue à toi, tiens. Mais c'est sans vous dire qu'elle avait sous sa veste ouverte un juste-au-corps comme un fait exprès et deux mamelons valant bien plus que les rondelles d'une légion d'honneur (d'honneur anonyme), qu'elle présentait comme des offrandes à un condamné à perpétuité sauvé -comme c'est l'usage - par un François Mitterrand soudainement sorti du lit. Ah la salope ! Il faisait frais sur son anatomie et sur les plats des gens qu'on ne connaît pas et qui n'ont pas d'argent pour se payer un micro-onde mais j'avoue. J'AVOUE ! Oui, j'avoue que je m'en foutais royalement de tous les autres et de toutes les injustices tellement je me concentrais à en devenir rouge pour :

1 - empêcher mes mains d'accomplir un devoir d'animal préliminaire et me laisser aller à un pelotage libérateur, libertaire, libération (1 euro 20), Liberator (bombardier stratégique B-24).

2 - ne pas lui sortir de grosses saloperies sur mon anatomie et continuer à passer pour un imbécile qui s'en fout de tout.

Le problème est qu'elle ne s'est rendu compte de rien. A bien y regarder pourtant, à soupeser sa peau, l'épaisseur et la texture, la visibilité des veines, le port de la tête, le dos trop voûté (classique chez les filles à gros seins), une alimentation que je soupçonne d'être un brin trop charcutière, des soirées apéritifs et des nuits d'amour bâclées avec un crétin satisfait, tout bien considéré, il aurait fallu faire vite ou ne pas faire du tout. Ce que je fis, de mon mieux. Et puis je la crois sans humour, ce qui compense bien quelques maladresses. Va mal vieillir ma fille, va mal vieillir. Ce n'est que justice. Sur ce - je suis un intellectuel Bernard-Henri, oui, je suis un intellectuel - de me poser la question : les humains évitent l'inceste, mais ça va de soi (ah, Claude Lévi-Strauss ! Les journalistes qui vous parlent ne vous ont pas lu !), alors que le désir puissant, roublard et peu diplomate du carrément sensuel ? Pourquoi l'éviter à ce point quand on n'a qu'une vie ? Depuis quand et même avant les curés évite-t-on par courtoisie (belle invention) de dire aux dames ce que prétendent dorénavant 90 pour cent des couvertures de magazines pour hommes ? Et pourquoi pas moi ? Une couverture récente titrait : "Leurs meilleurs orgasmes, 50 femmes témoignent". Peu crédible. Je n'en ai connu qu'à peine une quarantaine, sans compter une mormon coincée, une catholique qui lisait Tintin au lit, une musulmane proche de son frère et tout un tas d'autres dont on pourrait aussi salir la réputation avec du foin et un poulailler. Par chance, ce jour-là, on me tire de mes émois rapidement, c'est que l'État italien n'a pas pu mettre des sous dans Fiat, et que si jamais un type dans un bureau quelconque tapait la phrase précédente dans Google, il lirait un texte qui parle d'autre chose, ah, magie du multimédia.... Mais il est vrai que l'industrie automobile va mal. Enfin, depuis 15 jours seulement. D'ici un mois, ça devrait aller.

Et j'avoue, je me réduis, je me dégonfle. Mes obsessions tournent du pareil au même, le web est d'une banalité affligeante, je veux rester chez moi avec mes mômes, mon potager et mon vélo. Qui va oser nous inventer l'utopie du chez-soi tranquille, loin de la vue des collègues aux médailles de bronze tout en relief ?

Sans doute pas Raffarin. Il suffirait qu'un type tape dans Google "sans doute pas Raffarin"

pour se retrouver ici. Ou "Attentat de Bali". C'est que j'ai envie d'avoir à nouveau des lecteurs obsédés et enthousiastes, alors il faut tricher un peu. Mais ma collègue à gros seins n'en sait rien.

De l'orgasme

Quitte à croire en dieu, question tardive, autant y croire pour une bonne raison, au risque de se répéter et de faire d'un Saint Pierre deux coups.

Alors voilà : la seule et unique raison valable qui pourrait parsemer le discours des religieux et illuminer les chambrées adolescentes d'un nouveau siècle, c'est l'idée même de l'orgasme. Je le répète depuis mon premier étonnement : l'orgasme est, d'un point de vue darwinien, parfaitement inutile. C'est une cerise sur un gâteau largement suffisant en lui-même, j'ai nommé le désir.

Évidence. Le désir est bien assez puissant pour soulever les montagnes et les jupes des filles à défaut d'enthousiasmer leurs corps. Fabriquez des créatures, ajoutez-y du désir, et vous aurez de la reproduction comme des sauterelles dans les Afriques fertiles. Il paraît même que nombre d'animaux s'en contentent et vont tranquille brouter un désespoir post-coïtum inconnu.

Le désir, le besoin, on se vide on se remplit, c'est selon, et voilà, rassasiés que l'on se ressaisit, retour au bureau et aux lendemains moroses. L'orgasme (nom barbare et technique à prendre au pied de la lettre), ça ne sert à rien.

Alors ?

Du sexe en couverture

Les couvertures des magazines m'importunent de plus en plus. Ne peut-on imaginer un magazine sans couverture ? Pour le même prix, on a bien souvent le contraire. Depuis quelques mois, les mêmes magazines, des clones, sont heureux de nous offrir la même image en en-tête, persistant quelques secondes, et revenant sans cesse tous les mois. Une post-adolescente nue, le regard vague et la peau cireuse, le goût sirupeux à n'en pas douter, reproduction interdite et mensuelle. Toujours une fille à l'air bête, dévoilant suffisamment peu et déjà bien trop et en couleurs. L'érotisme nous fuit à grand pas. Je me suis surpris, il y a quelques temps, à naviguer sur les sites du cul gratuit. Un puritain n'y retrouverait pas ses filles. Des couples s'y exhibent sur des photos floues et mal cadrées, sortes de constats légistes pour corps en déroute. Sur une photo de 68, Cartier Bresson avait surpris un notaire dégoûté par les slogans de l'époque. "Jouissez sans entrave". Il serait temps d'en refaire quelques-unes d'entraves. De deux types. Que l'on me pardonne la rigueur et le ton autoritaire. Mais je n'en peux plus. Voilà mon catalogue.

La première entrave : le temps. A jouir trop vite, on meurt sans gloire. A voir les couvertures, on les imagine déjà tachées avant d'arriver chez soi. Elles brillent tellement ces couvertures en plastique, elles sont tellement entravées, luisantes, presque suintantes. Les couvertures sont une goutte d'eau dans la vase du *cul* commercial. Et du *cul* tout court... Il faudrait donc interdire toute publication, toute tentative, même artistique, non constituée par un prologue, une mise en bouche, une longue attente, quelques apéritifs, des refus, trois aller-retours car on a bien oublié quelque chose, avant de voir, enfin, le corps du délit délié comme une langue trop pendue, disons, allez, quinze jours plus tard. Dix. Oui, allez, huit.

Autre entrave : le cadrage. Il est grand temps d'arrêter de cadrer plein *centre*. C'est la moindre des choses. Que les milieux des corps soient ainsi mis en perspective, c'est d'une tristesse ! Mais que l'on privilégie les courbes, les profils que diable ! Les dos. Cadrer le dos d'une jolie femme, jusqu'à la naissance des fesses, laisser pendre quelques mèches de cheveux noirs, un point c'est tout. Pourquoi pas un sein gauche de face et une cafetière italienne à côté, le tout dans un léger contre-jour contrastant parfaitement la peau et le métal ?

Oh. Je sais. Je perds mon temps et ma salive. Peine perdue. Nous sommes dans l'immédiat-centré. Ce langage si pauvre qu'il va bientôt se passer de mots. Orwell vous dis-je. Même là.

Fake

Un ami m'envoie la photo d'une star nue sur la plage. Elle court elle est si magnifique que je n'ai pas la télévision. Je ne la connais pas. Pire : je n'en reviens pas. Même Adélina T. qui était très belle quand j'étais en 3ème et même en 4ème n'atteignait pas heureusement cette étrange perfection plastique à faire un peu peur. J'ai la vague impression que même mon baratin le plus abouti et tout le touin-touin en anglais n'arriverait pas à l'impressionner mais comme elle est superbe c'est incroyable j'en perds tout à la fois mon latin, mon haleine, toutes ces choses....

Il semblerait presque à y regarder de plus près que le modèle fut, tiens donc, modelé par un esthète un vrai, chair pâte Wallace et Grommit. Faut dire bien sûr que le numérique nous tuera tous mais celle-ci semble vraie puisqu'elle passe à la télé et sauve des gens de la noyade à Hawaii... En plus elle nage terriblement bien et la lumière pénètre les flots profondément. Ah, c'est autre chose que le Commandant Cousteau.

Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, les abat-jour, les bas les pattes, mais quand même. Il faut prévenir les gens.

She's fake.

Oui, comme Souchon après ses dix ans, cette fille est *fake*. Complètement bidon. Ses nichons si hauts et si durs, c'est merveilleux à 16 ans, mais pas deux ans plus tard. Ça ne dure qu'une saison. Ses lèvres épaisses et pulpeuses sont froides à cause du plastique qu'il y a dedans. Ses muscles, elle les a fait pousser en soulevant de la fonte, elle vit dans un moule, attendons la ponte. *Fake*, voilà le nouveau-monde. Les trop bridées se débrident, les trop noires se blanchissent, les trop plates se bombonnent, les trop brunes sont blondes, les dents jaunes ne font plus recettes. *Fake*, le joli mot du futur.

Adélina T. , tu étais bien la plus merveilleusement jolie femme du monde, et naturelle. Il semblerait que la vraie beauté, celle qui fait le charme, a toujours une toute petite imperfection.

Femme nue

Quand j'avais 15 ans, je filais à toute allure dans les bois sur ma mobylette rouge avec variateur automatique. On faisait du bruit, on avait un casque. J'étais très con.

Les types qui avaient d'autres mobylettes ou des petites motos faisaient les forts en fumant des cigarettes. Je n'ai jamais essayé, ça pue je trouve.

Les types qui avaient d'autres mobylettes cachaient dans leurs blousons trop grands des photos de culs. Des culs de femmes, des culs de dames, en gros plan, en travers, et souvent occupés. Il fallait passer ailleurs. C'était porno et cradingue, ça leur plaisait.

Moi, j'avais la trouille faut bien le dire.

Qu'est-ce qu'on fait en face de cette étrange cicatrice trempée avec les herbes alentours ?

Les types qui avaient d'autres mobylettes pensaient qu'ils assureraient. Certains en étaient déjà sûrs, mais c'était des bobards.

Moi, j'aimais pas voir ça.

J'étais amoureux de Sophie, de Delphine, de Christelle (ah, celle-là, quelle enflure !).

Je n'imaginais pas que les sus-nommées écriraient bien plus facilement que moi ce que justement, je n'osais pas nommer...

Aujourd'hui, j'aimerais en voir plein des femmes nues. Il fait beau, la vie est courte, c'est un plaisir des yeux des femmes nues partout.... Je me rêve en Jonvelle ou en Jean-Loup Sieff, des types qui leur disent : *enlève ton slip et tourne-toi...*

Mais il paraît que c'est vulgaire de dire tout ça.

J'me laisserais bien aller

Ils sont une trentaine ou à peu près, l'oeil jeune la peau tendue, ils écoutent vaguement attentifs le sérieux que je simule. De ce côté-ci du bureau, je règne. De l'autre côté, qu'est-ce qui trotte dans les têtes ?

Certains profs imaginent facilement et par jalousie que leurs élèves manquent d'activité sexuelle ou, au pire, d'imagination, de pratique, de technique, de joie. Devant l'assemblée tranformée en méduse, j'aimerais bien me laisser aller au verbe paillard, parler de fesses et du divin marquis, me faire séducteur et chevelu. Peine perdue. J'aimerais dire par dépit aux jeunes filles qui me voient déjà vieux les désirs qu'elles m'inspirent tant leurs corps semblent en jachère, si vaguement tripotés par de jeunes types à voitures neuves, de ceux à en posséder dès le plus jeune âge de la bagnole à papa.

L'expérience de l'homme mûr pour des corps de femmes fraîches, un marché provençal en somme.

Quant à celles rêvant d'amour, âh, la belle affaire. Il faudrait les attacher, s'arranger pour choquer l'oreille et les sens, leur faire lâcher prise une bonne fois pour toutes afin qu'elles aussi un jour, elles regrettent le temps des débuts.

Le jour qu'on attend tous

C'était il y a quelques jours. Le premier jour d'été avant l'heure, un samedi par hasard, un samedi propice et démocratique, offrant à chacun la chance de revivre païen, l'arrivée du temps nécessaire, de la température adéquate, d'une certaine chaleur moite et vaporeuse, et de grands

rayons de soleil éblouissants. Voilà le topo.

Le décor planté là, il suffisait, dès le matin, de se dire que l'heure idéale arriverait, et que le lieu propice serait une terrasse. On aurait dit une analyse éthologique, un pèlerinage, une tradition informelle.

Elles vont venir.

Elles seront à moitié nues, elles seront élégantes, chic, transparentes ou vulgaires, mais elles seront là.

Pas les fourmis, pas les coccinelles ou les abeilles, non, mais c'est tout pareil. Les fourmis envahissent les maisons à la première chaleur, les abeilles dans ma glycine, les coccinelles sur le mur blanc. Et pourtant, les personnages sont ailleurs.

Elles arrivent. Il est midi sonné, il est midi tapante, de loin les démarches, les déhanchements, les parlotes, les fières, les aguicheuses, les pendues au téléphone à leur insu portable, celle qui regardent au loin, les myopes et leurs regards étranges, les pantalons moulants, les jupes fendues, les nombrils à l'air, les décolletés et les pigeons dedans, les voilà, elles arrivent par vague, par flots, il y en a de plus en plus, les hommes se retournent, se cognent, s'évanouissent d'aise, putain la France, enfin oui, ici en province ou à Saint Michel à Paris, à Toulouse à Clermont, c'est bien partout pareil, on peut parler d'immigration, elles sont là, brunes, frisées blondes ankylosées, elles font des efforts, elles sont sublimes, c'est le jour qu'on attend tous, un jour d'avril les bonnes années, un jour de mars - exceptionnel - un jour de mai la plupart du temps, quand on habite au nord d'une ligne météo, du genre Arcachon-Montélimar. Un plateau de fruits de mer, du nougat géant.

Elles s'y mettent toutes, elles le font exprès (on ne me fera pas le coup), les filles et les mères, en haut de talons, en bas des grues, devant les chantiers, dans les magasins, jusqu'à quel âge vais-je devoir ressentir ce merveilleux émoi, cette surprise redondante, oui, cette répétition annuelle des femmes qui sortent de l'hiver, de l'automne, de la pluie froide et d'hier ? Ça ne s'arrange guère, c'est chaque année pire, plus nombreuses, plus rondes, plus dévêtues et sensuelles, torticolis habituels, galbes, cuisses, chair, chiffons, lainages, montres en plastique, lunettes d'écailles, je suis un poisson dans un bassin, je les vois par en dessous, je suis une puce, une mouche, je les suis.

Je fonds.

Les fesses de Carola

Elle ne s'appelle pas Carola mais ça lui irait bien.

L'œil vissé sur la mise au point, je regarde en gros plan sa fesse gauche. Je distingue un duvet blond invisible qu'elle-même ne soupçonne pas, privilège du laboratoire et de l'agrandisseur. Elle a sans doute dans les vingt ans et avoue sans contrainte poser pour la postérité, pour quand son corps sera fané, foutu par les années qui gangrèneraient même le plus amnésique de ses futurs amants.

Elle était là, heureuse et plein de grâce, laissant rebondir une lumière trop pâle d'un samedi pluvieux.

L'œil vissé sur hier soir, je rêve de devenir un jour ; parmi d'autres rêves de devenir autre chose ; je rêve de devenir un jour le photographe exclusif des corps des filles, pour la postérité des samedi pluvieux. Car moi-même, par précipitations excessives, me voilà pluvieux...

ă

Les genoux des femmes

La nature est cruelle. Elle programme des maux et des couleurs sur le temps et les corps, des odeurs, des saisons, on n'y fait pas grand-chose. Difficile interventionnisme. Même Total n'arrive pas à détruire complètement les océans. C'est bien fait. Il paraît qu'autour de Tchernobyl la faune a repris ses droits. Plus d'homme, plus de chasseur, plus d'emmerdes... Les lapins ont peut-être trois yeux et les grenouilles portent un costard mais les voilà libres. A la fin du monde, y aura-t-il toujours la nature, ou seulement des scorpions ?

Et puis la nature nous fabrique des petites filles, qui deviennent pour la plupart des femmes, enfin, pour un temps. Après, elles deviennent trop souvent comme tout le monde, indéterminées. Mais à l'époque des femmes, et pour peu que ça dure, s'il est un élément parfaitement injuste, c'est bien le genou. La finesse de l'articulation détermine presque tout le reste, et qu'une femme arbore de jolis genoux effilés et étroits, elle aura plus de chances de vivre quelques années avec un footballeur richissime et un peu con, mais réjouissant faut bien le dire tant qu'il nous gagne des coupes auxquelles on ne boira jamais rien. C'est un élément presque fondateur, un nœud gordien à l'équilibre des femmes, à leurs démarches, leur tenue. Pour être injuste, c'est injuste. C'est comme devenir chauve. J'ai l'impression d'être un peu buggé, de vivre sous Windows^{TM}.

Les provocantes

Il me semble que j'étais en 4ème. C'est à cette époque-là que j'ai rencontré la première.

Déjà femme face à moi boutonneux, elle avait compris (mais de quelle manière ? Mystère.) que ses seins serviraient autant ses appétits que les miens, voire ceux des mâles du monde entier. Ils avaient pourtant à peine deux ans, et encore, j'exagère. Elle se faisait docile mais pas vulgaire, comme si l'équilibre psychique intrinsèque de l'adolescente passait obligatoirement par l'exhibitionnisme mammaire. J'en fus tout retourné.

Puis chaque année, une nouvelle apparaissait. Les risques étaient faibles. Et je n'ai guère souvenir d'une gifle.

En terminale, Laurence exhibait les siens devant des vagues de salives masculines et adolescentes aussi, accentuant le fossé de l'incompréhension et du désir. Se *sentir con*, c'était la vérité.

Depuis, c'est de pire en pire. Faudrait être sérieux et un peu mort à mon âge, mais là, à la supérette du coin, cette fille sans le faire exprès, la taille aussi fine que le cheveux est court, une panoplie calculée pour marquer l'élégance du corps et souligner ses attraits, la cambrure comme un appel aux embouteillages, un regard presque jaune. Je dis *au revoir* à la caissière, la jeune fille répond aussi. Mon cerveau fait silence, je retrouve mes clefs de voiture.

C'en est une, c'est certain, avec les gars de son âge, je suis sûr qu'elle leur montre. Alors, encore une fois, je voudrais avoir onze ou douze ans, pour avoir de la marge, pour les voir venir...

Mes phantasmes

Un truc : pour avoir plein de visiteurs sur le web, il suffit de parler de cul. De fesses, de sexe, de poils, de femmes nues.

Que les prévenus ne soient pas trop déçus : bien que coupable, il me semble pourtant que je vais, dès la ligne suivante, parler de mes fantasmes.

Voilà, ça vient.

Ça vient comme ce n'est jamais venu. J'ai deux grands fantasmes, hormis celui de plaire aux femmes simplement d'un regard. J'ai deux grands fantasmes, deux inassouvis : danser comme un Noir qui danse, chanter comme Aznavour en jouant du piano. On va me dire "Comme un Noir ! Mais ça ne veut rien dire !". Alors on n'a jamais passé la nuit entière avec l'Afrique qui bouge ses fesses dans les désespérants week-ends d'une fac de province fréquentée par le Burundi, le Sénégal, le Mali. Le Gabon. Sans parler des Antilles. C'est sans doute que dans ces pays, l'on danse comme on marche, sans complexe, sans chaussures peut-être. Je déteste les théories essentialistes, elles ont leurs revers. Mais la danse, rien à faire. Sauf à faire semblant, je suis un portemanteaux dans une soirée zouk.

Aznavour alors ?

Oui.

Arriver dans un bar, des gens dans les coins, des hommes et des femmes, et là, la star, le silence, la scène. Un projecteur, son serviteur, moi-même, qui s'assoit dans les murmures. Et l'on se pose. Deux accords, *Les marquises*, Brel.

Du fantasme, complètement mytho le pauv'type que je suis. Et ça va durer au moins 40 ans j'espère, hein.

Ne plus plaire

Enfin ça y est. Cela fait quelques mois que j'ai des doutes, mais la chose s'achève sans fanfare, sans fard, de près.

Je ne plais plus aux femmes. Même les jeunes m'ignorent. La paternité m'a donné des allures rassurantes, et adieu la séduction. Ne plus plaire, comme un vieux légume pourri, une tarte tatin oubliée, une femme de 45 ans. Je suis soudainement tout cela et c'est pas beau à voir. Les petites jeunes m'appellent monsieur, je ne pourrais pas être leur père car j'imagine leurs pères quelle horreur.

Ne plus plaire.

C'est comme un désert pour un occidental obsédé sexuel et qui en a le droit. Avant, du regard, les mouches attirées se déshabillaient dans mes draps en poussant des grands bzzzz, en

faisant des grands pouet-pouet. On se bousculait au portillon, et flouch ! Tenez mesdames, soyez donc un peu moi-même, partageons nous quelque peu.

Ne plus plaire.

J'ai regardé *Coup de foudre à Notting Hill* dimanche après-midi avec la femme de ma vie actuelle. Je suis tombé amoureux de Julia Roberts. Désespéremment. Moi qui n'ai jamais aimé l'équitation, qu'est-ce que je vai s devenir ? Et si elle arrivait là, d'un coup, à me demander son chemin, saurais-je lui plaire ? Et les milliers d'autres qui me prennent pour un homme invisible ! Tout ça pour quoi ? Les rides ? Et Clint Eastwood, il en avait pas peut-être ?

Il va falloir que je m'habitue. Dure affaire. M'habituer. Les croiser dans la rue sans un regard. Parce qu'elles croiront de plus en plus que je pourrais être leur père. Et puis dans vingt ans, voir ma fille, pour de bon, avec des petits cons couverts de cheveux plein la tête. Et moi, la tarte tatin, le vieux légume, la femme de 45 ans, au fond du jardin à cultiver mes roses, je penserai avec nostalgie aux seins de Cécile, de Nathalie, de..

Ode à ma bite

Texte dédié à Catherine B. actrice porno amatrice d'un seul homme....

Ça bande mou dans les chaumières. Elle est loin l'Argentine. Ça pue le diesel dans les slips des gros cons, dans les caddies^{TM} des supermarchés. Enfin, j'suis pas allé y voir. Je suppute. Je sue Eugène. Putes. Le mot sonne bien. Comme diverger. Vous avez dit verge ? Les conduits bouchés, le garde-champêtre relevant le gaz, tu parles. Faut pas gueuler trop fort les désirs dans le désodorisant du coin. *Celui qui le dit qu'en fait le moins, celui qui le dit qui yeah !* Let it be. Sacré bout de tuyau à remplacer si bien parfois tout ce qu'on n'a pas à se dire. Pas vieillissant bouffon, t'inquiète pas, t'es toujours bien vivant sacré bout de tuyau, ode à ma bite, ode à ma bite.

En ré mineur, en détournement si l'on veut, par exemple.

Ça bande mou dans les chaumières, elle est loin l'Angleterre, Du porno en VHS, j'ai la bite H.S., Les petites jeunes savent pas ce qu'elle perdent, Le bout de tuyau sacré, merci papa, en voilà du point commun !

Archi-chaud l'artichaut !

Ode à ma bite. Je diverge. Verge ! Je débite mon compte, je déblatère à terre patatra madame, Le capital en branle, c'est quand même autre chose, Que le terre à terre des trous du cul-terreux.

Ode à ma bite, ode à ma bite ! Ce que t'es moche une bite, ce que t'es moche. Je t'en cache au fond de mes poches, Et même par en-dessous !

Afghan, je te cacherais dans une grotte. Maraîcher, je te mettrais sous cloche. T'es moche. Yougoslave, on se séparerait, et Chinois, ben,.... je sais pas.

Y'a guère que les dimanches qu'on emmanche parce qu'il fait faim Ou qu'il fait semblant mais que bref, à table Gisèle ! Souvent quand je n'y pense pas, je ne vois pas plus loin Que ton pauv'bout à toi. Mais j'ai pas honte. J'ai pas honte. C'est la nature, c'est l'héritage, c'est la vie. Enfin si, j'avoue un culte à ma bite. Vouer un culte, c'est à demi-pardonné, pas vrai ?

J'ai peur qu'on devine ta plus qu'existence, c'est qu'on pourrait te voir dans ton placard cadavérique qui déchante. Ah ! Ça foutrait presque la trouille !

Et tes saisons couverte de pue ? Décontraction va, mauvais souvenir ! Fallait bien aller y voir les petits actionnaires dans le tunnel sous la Manche ! Ou la faire ou quoi ? Et les boutons, le cockpit du Concorde que t'en envolais des plus lourdes ! Pas belle à voir, mais romantique ! Et lubrique. Ah, j'aime lubrique. Le beau terme lubrique ! Qui a lu Brick ? Un cul-brique ! Un rubick's cube lubrique, toute carrée coincée dans la portière de la bagnole d'un mari. T'en souvient-il Simone ? (Disons "Simone" pour pas avoir d'ennuis....).

Que d'ennuis mais t'es toujours accrochée même pas plus bas, ce que t'es moche, la nature est mal faite. T'aurais pu être programmée belle comme des seins de femme. Du genre qu'attire le regard. Mais jamais su l'effet que tu fais aux dames vu que moi, sauf ton respect et que tu m'appartiens, ben, t'es moche. Physiquement, t'es loin d'être mon genre. T'as beau être prétentieuse et sportive, ben non.

Ode à ma bite. Ode à ma bite.

Ah, mais j'entends déjà les chiennes de garde dans leurs niches aseptisées, qu'entends-je qu'elles disent ? Le voilà qui déballe l'attirail de sa médiocrité nue ? Quel scénario ! Ah mais c'est qu'on va porter plainte, comme on porte à gauche, ah, le vulgaire connard (connardo en espagnolo), ah, le faire terre, poussière, détritus ! Le foutre là-dessous, qu'il banderait encore le pauvre taré à parler de ça devant les yeux des enfants ! Mais bon, les enfants savent pas lire, pas vrai ? C'est pas de l'anecdote ça, c'est du résumé symbolique petits enfants à regarder Babar^{TM} à la télé !

J'insiste : Ode à ma bite. Ode à ma bite !

Tiens, silence. Si ma bite parlait, je pourrais plus sortir nulle part. Tiens, silence alors.

Si toutes les bites parlaient dans la rue comme dans un dessin de Reiser, une autre vie ! Foin d'hypocrisies les filles ! Et les curés ! Culs, raies, la parlote légère, et vas-y qu'on lie conversation, enthousiasme et nouveaux amis. Ah, les religions auraient du vague à l'âme ! L'autre soir dans un magasin, j'ai bien senti que tu parlais aux jolies fesses de la dame devant qu'attendait dans la **file** d'attente ! Mais qu'est-ce que tu pouvais bien leur raconter ? Parler d'équilibre peut-être, de l'assise, de la fermeté. Comme un tribunal.

Ode à ma bite. Ode à ma bite.

Autre chose que de l'esprit guerrier, autre chose que de flinguer les petits zoiseaux. Putain qu'on est peu de choses. Paraît que les vieux perdent la mémoire et bandent encore. Paraît que les pendus aussi, comme un dernier bras d'honneur de leçons, une belle leçon de vît, ma bonne dame...

Orage érotique

Les orages de juin se contentent paraît-il de monter à la fin des jours trop longs.

Ce n'est pas le cas aujourd'hui. L'orage monte, il couvre de gris les alentours et leurs hirondelles, il accable les passants et les statiques, il soulage les désirs des vivants et donne des envies aux électriques.

Il est pourtant tôt. Avant midi encore. La chaleur s'écroule sur un sol déjà humide. Alors forcément, on se met à rêver.

Etre une fois dans une vie trop courte, juste une fois cabré et préhistorique, entouré de femmes pulpeuses comme des fruits dans une forêt de hêtres, de ces forêts joyeuses qui font des branches noueuses, qui dansent la nuit pendant qu'on dort. Rien qu'une fois s'allonger pornographique, parmi des femmes insouciantes qui donneraient leurs corps à l'orage qui monte, et leurs sueurs intestines parfumant les fourrés.

Une fois seulement oublier la morale et la honte, amuser des inconnues qui se prendraient au jeu, dans la lumière trop verte et les éclairs au loin. Etre le maître d'une cérémonie pastorale, telle cambrée sur une souche de mousse, telle autre alanguie et pendue à une branche solide, avec des feuilles qui ne retiendraient plus la chaleur de la pluie. En finir une bonne fois pour toutes avec nos accoutrements et les bonnes manières. Toucher les chairs ouvertes, oublier la grammaire, devenir fantaisie. Satisfaire les fantasmes de ces dames, laisser l'orage laver nos soupçons.

Demander une dernière fois à la nature de corriger sa copie, et qu'elle ne ponde plus qu'*un homme* pour cent femmes quand l'orage éclate et que l'orgie forestière coule à flot : *moi*, oui, *moi, moi, moi, mesdames.*

Pas sensuel le net

C'est fou l'espoir incongru que je caressais dans le sens du poil sans l'avouer. Ah, oui, oui, oui, internet allait me permettre de publier ma prose morose en un quart de tour, aussi vite que Buzz l'éclair, Walt Disney, c'était moi, sans les pinceaux qui coulent.

Justement, ça coule. Mais sans sensualité, sans odeur si ce n'est celle du plastique, sans papier. Pas grand-chose donc. Où est-il l'eldorado des artistes ratés ? Ben là, tiens, sur le net, partout. Ça y va de son journal personnel, ça raconte sa vie.

On s'y croit. Et pas qu'un peu. Un grand fleuve de données et d'immondices. Chacun y navigue comme il peut. J'ai la vague impression de me cantonner à mon bras mort, comme un soldat manchot qui se ferait pêcheur à la ligne. L'abondance ne fait pas plaisir. Ce qui ferait plaisir, ce serait le relief, les idées, et le temps. Si l'on pouvait acheter du temps, alors là, oui.

Mais je m'égare. Encore une fois - c'est passager car les illusions ont la vie dure - encore une fois donc je m'aperçois que ceci ne sert à rien. C'est du plastique électrique.

Porno boucher

Souvent je me demande pourquoi l'image animée est quasi incapable d'érotisme. Que les moraux se bouchent les oreilles mais voilà : à l'hôtel de ce soir, s'anime sur une chaîne un trio glauque réveillant ça et là, et par à-coups bien entendu, le V.R.P. qui sommeille, imaginant la belle vie que d'autres ont à faire semblant.

La dame est nue et faussement blonde, entravée par hasard dans une banalité affligeante, pataugeant mollement entre deux bites exceptionnellement dures, qu'on les dirait creusant un tunnel sous la manche. Tout est propre, tout est dans le cliché. La dame est seule et l'homme est

deux. J'aurais préféré le contraire, des femmes et un seul, et même un invisible, quant à elles, des bavardes, des regards et des sourires, si possible.

Que l'on m'évite à l'avenir les travelling charcutiers, les gros plans médicaux, le rythme technoïde et désanchanteur du cul moderne. Que d'ennui dans la névrose offerte au monde des gens qui dorment dans les hôtels automatisés, que d'ennui. Et pas un poil, même un poil de lyrisme que diable ! Et la musique lancinante en fond : bien sûr, le monde fantasmé de la classe moyenne est à l'image d'un supermarché.

Il suffisait d'y penser.

Pornographie

Sur mon lit de mort, très tard et très vieux, j'ai comme une envie de faire un voeux.

Les revoir toutes.

De celles que j'imaginais n'être qu'une *histoire de cul* , de celles qui se rêvaient d'amour et finissaient en vagues souvenirs douloureux.

Les revoir jeunes et moi comme mort, pour leur dire avant de m'engluer définitivement dans une tombe étroite, pour leur dire merci.

Merci de m'avoir permis d'être vivant, les soirs où je les découvrais, toujours impuissant devant tant de violence dans leurs corps fascinants, ces fameux soirs où l'on arrêtait le temps.

Sans soutien-gorge

C'est un grand mystère, une intrigue. Et c'est sans compter les conséquences en matière de psychologie : tout est là.

Dans un couloir, au milieu de dizaines d'autres, elle promène un charme, un filtre. Nous savons tous de quoi il s'agit sans pour autant être capables de quantifier la chose. La chose agit sur le monde, sur le regard des autres, sur l'envie des hommes qui sentent encore. Peut-être sont-ils nombreux, peut-être pas. Elle avance d'un pas assuré, un pas qui ne cogne pas, un pas suffisamment chaloupé pour qu'ils bougent et pointent sous un pull bleu léger.

Ses seins.

La question, le mystère, ce sont eux. Deux seins qu'elle exhibe à la manière des médailles. Deux seins qui tremblent légèrement, pointés vers un ciel ombrageux, vers des mains invisibles. On les devine si bien qu'on les voit, qu'on les touche de loin. D'abord - et c'est injuste mais convenons-en - ils sont superbes, c'est-à-dire qu'ils correspondent à ce que l'on estime être la beauté : une jeunesse accrochée haut sur un torse, souples et légers, d'une finesse aussi palpable que la fermeté qu'elle englobe. Ils sont beaux, elle le sait. Elle les montre à l'entourage, et pourtant, ce n'est plus l'été. On devine des frissons, on devine des désirs. On ne comprend pas. Car on imagine qu'elle veut. Oui, elle *veut* volontairement (sic) les montrer, s'assurer d'un succès facile et sans danger. Elle nous détourne d'une conversation sérieuse derrière nos cravates, nous savons tous le trouble. Même lui, notre barbu ventripotent partage encore nos espoirs virils. Il

n'est même pas utile (c'est d'ailleurs vulgaire), d'en parler.

On s'est compris...

Soutien-gorge

La mort qu'on nous promet à la droite de dieu, ça m'embête un peu. Je choisirais bien la ré-incarnation, mais à quoi bon, bon sang ? S'il faut revenir encore et toujours, un jour homme, l'autre basse-cour, on n'en aura jamais fini.

Aucune religion (à ma connaissance), ne propose à personne de faire ce que bon lui semble après sa mort. Cette vision du monde reste à inventer, me voilà gourou. Pour ma part, j'aimerais revenir - dans la limite du possible - en soutien-gorge. Un beau soutien-gorge de qualité, oscillant souverainement du bonnet B au bonnet C, soutenant allègrement une éternelle jeunesse féminine qui soulagerait mes libibos passées. Ah, la mort se ferait plus douce. Tous les jours mes deux bretelles qui glissent sur des épaules rebelles, arrachez-moi donc le soir trempé de luisance sur un corps incertain, qu'on oublie la sérénité, que je finisse aux orties une nuit d'orage dans les fourrés d'une forêt étrangère, écoutant les murmures d'un couple nouveau sur le dos moi-même d'un crapaud piégé. Un seul mot alors : youpi.

Et surtout, surtout, que le cycle ne cesse plus, que je reste matière enrobante, avec l'espérance de vie des produits soutenants du futur, quelques mois sur une brune, quelques jours sur une blonde, laissez-moi fournir des Noires, des Chinoises et toutes les rondeurs des jeunes dames du monde entier.

Amen.

Super porno !

Préparation : dix minutes Cuisson : 25 minutes Recette pour 6 à 8 personnes

200 grammes de Nestlé dessert - 4 oeufs - 150 grammes de sucre - 80 grammes de farine - 200 grammes de beurre-

- Pré-chauffer le four thermostat 6 (200€)
- Faites fondre le chocolat comme il vous plaira
- Ajouter le beurre et mélanger bien
- Dans un saladier, mélangez les oeufs et le sucre, puis la farine.
- Versez le chocolat fondu puis mélangez jusqu'à obtenir une pâte homogène
- Versez dans un moule beurré et fariné
- Faites cuire environ 25 minutes (ajoutez pour avoir un coeur plus ou moins fondant)

Recette très sérieuse. Balladur est incapable de réussir les gâteaux au chocolat.

Tarzan

Je cours au bord de la Loire qui *fluide* dans sa boue chaude. L'hiver fut constellé d'autres hommes qui courent plus ou moins vite et croisent plus ou moins "bonjour" ou "bonsoir" selon l'heure. Mais aujourd'hui, c'est le premier jour d'été pour de vrai. Chaleur humide sous les arbres amazoniens du bord de fleuve.

Je cours et les voilà.

Elles apparaissent soudainement, de plus en plus nombreuses et jeunes, sveltes comme pochette-surprise de magazine adolescentes. Elles sourient, leurs seins montent et descendent même de loin.

C'est terrible.

Une autre fois, une gare, un passage souterrain.

Les revoilà, déshabillées autrement cette fois, car c'est à nouveau le même jour, le premier de l'été, mais plus tard. Elles sont minces et fermes, bandées comme l'arc de Tarzan, habillées comme Jane et sans Jane, ne vous regardent plus, car vous, toi, là moi, trahi par les pattes d'oies de mon visage agricole, on est trop vieux pour attirer la donzelle.

Alors une question : où sont-elles en hiver, ces invisibles formes ? Elles reviennent toujours selon la météo, en juin parfois en mai. Aujourd'hui de l'année, c'est en juin, peut-être plus tôt l'année prochaine, mais en hiver ?

Oui, j'en suis certain, ces femmes lascives qui nous enlassent de noces en noces dans nos têtes, (ou noscives de laisses en laisses comme des chiens, je m'embrouille, la tête tourne, c'est l'humidité), ces femmes donc, en hiver, elles hibernent dans des saunas, préparant les armes folles qui nous brouillent la vue, elles vivent dans de grandes serviettes blanches et chaudes, elles se cachent ensemble pour mieux préparer la sortie. Elles font de l'exercice, se font un corps, font mon désespoir.

Ah, je souffre.

Toute mon admiration

"Tu comprends, qu'il me dit, c'est que le cul, ça mène à rien."

"Tu comprends, toujours le même, c'est que le cul, ça rime à rien, on s'en lasse, faut aut'chose."

Toute mon admiration. Ah oui (souffle-souffle), ah. Oui. Un type qui pense ça, c'est un type admirable. J'en connais plein, ah non, plein d'autres. Ils sont là, des types normaux et la libido terne, même pas toujours, des types capables de dire : "J'préfère attendre". Pourtant, le cul, même de sac, c'est quand même ça de pris au temps qui passe, à l'hiver, aux autres, à l'ennui.

Oui, il faut en profiter pendant que ça bouge, ça grouille là-dedans, des asticots dans un camembert, la vie à plein régime, vite. Le cul, en profiter, l'heure qui ne sonne pas pile, maintenant des souvenirs plein les yeux.

Et bien non. "J'ai tout mon temps, le cul pour le cul, j'ai donné, je préfère l'attendre".

Ah chapeau. Oui, j'admire. Comment font-ils ?

Et puis non, merde alors. C'est dingue ça, c'est court, ça grouille, ça magne, ça va pas durer. Faut en profiter. Profit. Prof. Pro. pfffffffff

F(r)ictions

Je m'ennuie parfois dans le train ou ailleurs, et des trucs me passent par la tête. Alors j'imagine qu'un jour je serais écrivain, et libre comme l'air de ne plus aller au boulot, et de ne plus jamais croiser un con sans l'avoir voulu. Vous parlez d'une histoire.

Dame à l'hötel

Les yeux me piquent, la fatigue de la journée s'englue sur ces deux globes regardant le monde de ce soir. Le monde de ce soir est pitoyable, c'est la chambre d'hôtel, un hôtel standard, normalisé et automatique. La télévision est câblée, je vais sans doute m'y retenir de sommeil plus tard, car ma vie réelle ne supporte pas l'étrange lucarne. Il faut que je sorte acheter un sandwich, puis que je revienne, et que j'enlève mes chaussettes. Je change de chaussettes tous les jours, mais depuis la semaine dernière, une ampoule au talon droit refuse de sécher. Il me faut marcher pieds nus et laisser suinter.

Je sors. Sandwich préfabriqué comme une maison phénix en pain industriel. Salade papier humide rouge tomates industrielles transparentes. Merde aseptisée. Nourrir son corps.

Parking, quelques pas. Je tape mon code de ce soir sur la poignée de la porte N ° 3. Je ferme et j'allume la lumière. Et là, au milieu du lit, une femme presque nue me dit "pas trop tôt !".

Merde alors ! Je l'ai jamais vue celle-là, elle ne ressemble pas à un souvenir, ce corps est inconnu si ce n'est par la chaleur humaine qui en émane. La voilà qui gueule : allez, prends-moi, magne-toi !

Il doit y avoir erreur. Non pas que l'envie immédiate qu'elle m'inspire ne me rassure pas : je suis en bonne santé, (les mécanismes subtils de mon anatomie conservent la puissance d'un 747, ah, mesdames, vous en ratez des paysages !), non, le corps répond. Mais ma tête fait l'étonnée. Je hasarde quelques mots : "ben, j'ai dû me tromper de chambre !". Mais non connard c'est moi qui me suis volontairement trompée de chambre ! Qu'est-ce que tu crois ? Je t'ai vu, je sais que c'est toi, allez, viens goûter, la vie est courte nom de nom magne toi je m'enfle et me dilate vite je vais jouir oui oui oui ouiaaaaaaammmm muhemqo ——idnamjhgqjh qdfflkjqoiha giuaf hqpdfhpérqsdk zpidgfuhç !ç ! !çç !989çç !qpsdh paertuh dfg !uhy ! ! ! ! ! ! ! ! ! !

Elle a fait des bruits terribles, son visage plein de convulsions, c'était sublime même si je n'ai pas compris la fin de sa phrase. Elle rouvre les yeux et regarde les miens tout d'étonnements. Je suis toujours debout, pétrifié, écarquillé. Elle dit : "putain, toi, t'es un amant exceptionnel". Je sais bien ça. Mais là, quand même, juste d'un regard, c'est fort. Elle me dit, "on recommence ?".

Et puis son téléphone portable s'est mis à sonner, sa meilleure copine, sa mère, son mari, deux de ses ex et puis son chien, son hamster mort. Enfin, j'en passe.

Demain

Les dernières tôles ont perdu leur lait, et l'usine qui subsistait par hasard dans cette banlieue grise vient de fermer.

Quelques gravas marquent l'entrée, un musée vient d'ouvrir, le musée du travail "20ème siècle". Des lunettes-écrans permettent aux quelques enfants qui viennent là avec leurs instituteurs de comprendre ce que fut l'économie, et de voir à quel point le travail était dur autrefois.

Ces enfants ont les mains lisses et les garderont. Plus jamais un marteau, un tournevis, une pelle. Plus jamais du manuel. Même la musique est électronique.

Il y a bien quelques résistants, mais ils se font rares.

Les enfants peuvent mimer le travail d'autrefois. Ils rient. Ils sont gros et mangent sans arrêt, pestant contre des distributeurs de victuailles bien réelles, dont les vitres sont encore brisées.

On leur raconte que cette économie-là, l'ancienne, subsiste encore dans le quart-monde, et que des pauvres tournent des tournevis, et fabriquent des frigos sous la chaleur africaine. On leur raconte que la nouvelle économie a tout supplanté, tout pris. La dernière usine d'Europe vient de fermer, elle est transplantée au Congo.

Dans la rue, les gens rient, font des gestes, parlent tout seul. Un petit écouteur est collé à leurs oreilles, ils sont continuellement reliés entre eux. Un micro permanent leur permet de réagir interactif tout le temps immédiatement à coup sûr.

Les célibataires indiquent leur disponibilité et un "bip"résonne dans l'oreille dès qu'ils en croisent un autre. Un regard, et si l'autre plaît, on va au cinéma sur un banc public, on enfile ses lunettes en se tripotant vaguement. (mais pas les oreilles, y'a des trucs dedans).

Les journaux ont disparu, des écrans se déroulent et l'on reçoit constamment des pubs dans les boîtes à lettres virtuelles.

Un groupe de "refuseurs" vient encore de faire sauter un émetteur, d'autres organisent des concerts sauvages avec de vrais instruments dans des cabanes à lapins, en banlieue. De jeunes immigrés et des prolétaires jouent du violon ou de la contrebasse, lisent des livres, écrivent des histoires. Une sous-culture populaire est en train de naître chez ceux qui n'ont que leurs mains.

Certains reprennent espoir. La nouvelle économie peut compter ses jours....

Gagner au loto, j'en ai bien peur....

J'en ai honte. Ma position auto-proclamée d'intellectuel d'une gauche indépendante dont je suis le seul représentant. Voilà sans doute ce qui m'empêche d'avouer, de cracher le morceau, de me confier ôh mon père dans votre robe noire et derrière la grille, voilà, j'ai un rêve de pauvre type, je le partage avec eux. Qui ? Les pauvres types vous dis-je. Quoi ?

Gagner au loto.

Gagner au loto ? me dit le curé. *Quelle drôle d'idée !*

Moi je trouve pas. Pas plus bête que d'accepter les règles du jeu, travailler à la chaîne dans un bureau derrière un comptoir, travailler pour les autres ou le bien de l'humanité, travailler sa vie entière pour ne pas s'apercevoir. Pas plus bête donc. En plus, les rares fois où j'ai dépensé 32 francs, mon imagination fut, à l'instar de ma digestion avec un verre de rouge disons, mon imagination fut stimulée. C'est l'effet combiné de l'attente et de la surprise. Ma raison n'a rien à faire là-dedans, je la laisse au placard. Mais oui c'est un peu minable ! Mais oui il y a mieux à faire ! Sans aucun doute ! Changer le monde ! Je t'en foutrais des *changer le monde* moi ! Et comment ? En m'engageant dans la Légion Etrangère ? En quittant tout ? Et pour faire quoi ? Et où aller ? Je me vois mal foutre le feu aux plateaux de télé. Je ne sais pas où ont lieu les tournages.

Alors que devenir millionnaire en Euros... Héhéhéhé. Là, ça pourrait être drôle. S'offrir de l'affichage en ville, des panneaux 4 par 3 le long des périphériques, avec des slogans révolutionnaires.... Tenez, sur fond rose : "Ras le bol d'être fatigué ? Arrêtez de travailler !". Et l'adresse de mon site en bas, comme dans les forums de Libé, mais en plus classe, en plus "vieille économie". Il suffirait d'un rien. Le don de soi. Totalement gratuit, inutile, dérisoire comme d'habitude, mais avec les moyens. Et puis le plaisir de rédiger une simple lettre de démission, avec les honneurs au président, au directeur, à tous les croyants, à tous les supérieurs hiérarchiques, à toutes les serpillières et à toute l'urine amassée du monde. Et louer une Ferrari pour une journée et repartir avec. C'est pas que j'aime les bagnoles, c'est que ça correspond un peu à leurs rêves à eux, les autres... Moi, j'achèterais une Toyota si je gagnais au loto. Ça dure longtemps. Je changerais pas pour de vrai. C'est juste que j'aurais les moyens de faire des conneries. Et de faire boire du bon vin à mes copains. C'est juste à ça que je pense, à tout ce temps acheté jusqu'au prochain tirage, jusqu'à ce que la femme enfumée derrière le comptoir en plastique bleu me dise "désolé". Bah là, aucune surprise, au contraire. Je sais que je ne vais pas gagner. Je dépense juste pour l'imagination. Je joue en plus très rarement, hein. Ça fait pas cher payé....

Happy new year

Voilà c'est passé j'ai vu ma mère, vieux batracien séché qui bave encore quelques souvenirs du haut d'un passé inspirant mes vieilles hontes. Voilà, c'est passé, Noël, nouvel an, toutes ces habitudes. J'ai vu mon fils et son Père Noël, je sais déjà qu'il vit ses plus belles années dans un imaginaire débordant, et puis je vois ma fille, quelqu'un pensera-t-il d'elle ce que je pense de ma mère qui fait chier de ne même pas mourir ? Y a-t-il quelque part une civilisation sachant fêter la mort, la fin, la disparition dans la joie, quitte à la demander, à parachever le travail parce que c'est pas beau à voir ? Peut-on ouvertement souhaiter la mort de sa mère, parce que ça vaut mieux, parce qu'il est déjà trop tard, qu'on dirait presque que le contrôleur a oublié de passer ? Puis-je me permettre ? Quelle heure est-il nom de dieu ? Minuit ? Hein ?

C'est pour moi, bien sûr, un poids sur la conscience, sur l'estomac, sur le moral, pensez-donc, en chaise roulante l'œil vitreux, à grignoter des gâteaux secs, à bafouiller de vieilles méchancetés, le moteur en roue libre sur les pistons les plus solides donc, on pourrait peut-être débrancher tout ça, ah oui, les infirmières en procès n'ont pas toujours tort d' "aider à en finir"... Faut-il vraiment supporter les situations sans espoir et surtout sans perspective d'un règlement de compte ? Il

n'y aura donc jamais de règlement de compte, la tête est partie et puis même si jamais elle était là, ce serait pareil, il y a des gens qui n'avouent jamais rien, des gens qui ne vous écoutent pas. Jamais.

Bonne année donc, 2003.

Elle débute en fanfare, tsouin-tsouin poum-poum, même si c'est pas vrai. L'année 2003. Dans le sens du rythme. La guerre aura lieu, nous sommes des vassaux. C'est pourtant simple camarades, achetez pour la modique somme un aller-retour *chez vous - New York* et voyez donc le monde de chez-eux. Vous en êtes absent. Au château, il n'y a pas de place pour le monde entier, on a beau lâcher le petit chien qui mord à l'Élysée, il ira pisser au coin de la rue pour revenir aussi vite. Des vassaux donc, l'âge aidant, il me semble que cela n'avait jamais été aussi évident. Notre passé, nos écrivains, nos peintres et la Tour Eiffel peuvent toujours essayer de peser dans la balance, même en y rajoutant l'air dans les têtes adolescentes et contemporaines, on ne fait plus du tout le poids. Et Saddam alors ? A quoi pense-t-il ce type ? A-t-il aimé sa mère ? A sa place, je saurais quoi faire, c'est pourtant pas compliqué : j'avoue tout, je m'excuse, j'implore le pardon, je montre tout, j'ai été un peu dingue, je me suis lâché, excusez-moi, tenez, élections générales ! Liberté, démocratie ! Laïcité ! Athéisme ! Peace ! Regardez : j'accepte tout !

C'est pourtant simple. Un bout de territoire pour les Kurdes, un autre pour les Chiites, une démocratie parlementaire, mille excuses pour toutes les saloperies les gazages les famines les assassinats. En voilà de la politique surprise.

Mais bon. A quoi pensaient les Espagnols quand les Anglais ont inventé la vapeur ?

Alain Minc a écrit un bouquin en vente au kiosque de la gare. Il tape sur les minorités les gays les communautaristes les régionalistes les féministes tout ça. Quelle tristesse de voir ces attaques claironnées par un type comme lui au nom de la République, de l'égalité et de je ne sais quoi. Si j'avais son salaire journalier, je bosserais une fois par mois. Puis-je me permettre de recopier son livre mot pour mot sans l'acheter ? Va-t-on me poursuivre ? Ah ah ah... Et Raffarin, et Sarkozy, incroyable non ? Même Giscard n'aurait pas poussé Anémone sous les caméras comme ça, c'eut été le bouquet final, le fi d'artifesses, la partouze à l'intérieur ! Je rêve ! Qu'est-ce que c'est que ces femmes ? Épouses ou ministres, elle me font honte comme qui dirait des hommes, c'est bien tout pareil ! Et puis, cette tendance à s 'allonger à plat ventre dans la brosse à reluire du Canard Enchaîné, mais vraiment, mais quelle honte putain !

Il y a plus grave. Beaucoup plus grave.

Dans le train d'hier, un type portait une grosse valise, et sa mère le suivait. Elle était bien enrobée, une crémière en goguette et sûre d'elle et téléphone portable et je te conseille et fais-ci fais ça. Ce type avait le visage exact de l'un des déportés des camps de la mort dans les photos tristement célèbres en noir et blanc. Ce type était mort debout. De la peau sur les os, une peau tendue à outrance, décharné. Un cadavre avec une réservation à la place 61, dans le sens contraire de la marche, sa mère au 62, place "couloir". Et sa mère qui parlait toujours dans les ondes lointaines, et le fils et son jumeau dans la vitre noire d'un soir de janvier, emporté en arrière par le T.G.V. qui file vers notre avenir à l'heure pile, c'est possible. Je me suis imaginé pour un instant (seulement), un peu mystique. Je me suis dit que ce type, c'était un signe. Rien que pour moi. Après tout, nous étions trois dans le wagon, et il y avait peu de chances pour qu'on se retrouve dans l'exacte diagonale où j'allais être capable de suivre son visage le temps du voyage. J'étais à la place 54, je prenais mes aises, il y avait quatre sièges. Il aurait pu s'asseoir ailleurs mais il était là, à regarder le noir dehors. Si j'avais été mystique j'aurais

compris qu'il était là pour me dire de me dépêcher un peu, d'en profiter un peu plus, d'écrire bon sang écris-donc ! Je ne suis pas mystique je n'ai rien conclu. Mais quand même.

La nuit dans mon lit, ce type est revenu me voir. Qu'est-ce qui prouve que les morts ne se baladent pas au milieu de nous dans les trains ? Après tout, il existe bien des gens sans vie sexuelle - des morts sexuels - et on les croise très souvent. Alors des gens sans vie tout court, pourquoi ne pas les croiser ? (facile)

Il est revenu dans ma nuit, avec ma mère pour traductrice. Il ne disait rien, me regardait avec ses yeux en verre noir, comme les grosses billes de l'enfance. Ma mère traduisait autre chose, elle déblatérait et lui rien, il me regardait. Pourtant, elle l'écoutait ne rien dire, puis prenait la pose du traducteur, et se remettait à parler. Incompréhensible. Il souriait un peu. A la fin, dans une autre suite du même rêve, il m'a enfin souhaité la bonne année. Ma mère faisait la vaisselle, mais sans eau et sans vaisselle. C'est alors que Saddam Hussein est arrivé, monté sur un cochon d'Inde majestueux, aussi haut qu'un cheval. Il m'a dit en anglais "Good idea". Je me suis dit qu'il avait lu cette page, mais c'était impossible, elle n'était pas en ligne, elle ne l'est toujours pas, c'est dans ma tête tout ça. Il ma dit "God damn, it's a good idea". Le cochon d'Inde m'a dit s'appeler Jolly Jumper, et ma mère lui a pincé la queue en criant "au rat, au rat !". Quelle époque bon sang, mais quelle époque de merde ! Même dans les rêves faut qu'on nous surveille !

Mon fils m'a alors réveillé du haut de ses plus que deux ans en disant "Gros lait". Le "gros lait", on n'a pas le choix, faut en faire, avec du chocolat.

C'est alors que j'ai pensé à lui, et au fils du voisin apprenant à lire en CP. Méthode globale, méthode de con, méthode merci Bourdieu. Pour éviter la reproduction de la noblesse de classe bourgeoise à travers son instrument de domination, la langue, la bien pendue, la circonflexe, la subjonctive, bref, celle du passé, quelques lecteurs assidus du ! sociologue ? ont décidé qu'il était temps de mettre fin à tout cela. Ils ont donc tout fait pour que mon fils demain et celui du voisin dès septembre dernier soient incapables de déduire que "con" et "nard" ne sont pas un oiseau sur l'eau tant que l'institutrice (redoublant sa terminale pour la énième fois) ne leur a pas appris le mot complet. Impossible de déduire les mots, les phrases, par petits bouts, par syllabes. On vous fait lire des phrases par cœur et l'on oublie les règles de grammaire, l'horrible grammaire bourgeoise, et voilà. En contrepartie, vous êtes capable de manier la souris, et ma mère crie "au rat, au rat !". Faut qu'on nous surveille, voilà tout. Sans penser qu'en plus, l'immense majorité des femmes qui m'aimèrent un jour (mémères toujours) m'ont carrément oublié, et ne vont même pas s'offrir le luxe de me souhaiter mon anniversaire. C'est pourtant simple comme un coup de fil, un mail, une pensée émue, c'est moi quand même les filles, souvenez-vous tous ces congrès à pleurnicher ma perte car moi niché dans d'autres nichons ! Hein, c'est pas fou ça, hein ? Rien ! Elles se taisent, se pâment dans d'autres bras, sous d'autres doubles-mentons, c'est n'importe quoi. Elles m'oublient, comment se fait-il ? Et mon plus vieil ami de me dire que ça là, sous votre œil encore attardé ici par un quelconque miracle, ça là, c'est des cabanes d'enfants, de la bricole, vraiment, à quoi ça sert ?

Ce n'est pas sans une grande émotion que j'ai revu *César et Rosalie* de Sautet. Autre chose qu'une petite bricole ça. Romy Schneider, quand même.

A la gare et dans le centre commercial, les filles ont des seins énormes et me regardent pendant les vingt minutes tandis que j'agonise. Elles passent devant moi je mâche mon chewing-gum et leurs poitrines hautes toisent mes 37 ans dans deux mois. J'ai envie de leur dire que je bande encore (je ne bois pas je fais du sport) et qu'au vu de mon expérience et de tous mes diplômes d'aventurier sexuel ce serait autre chose que le type à côté d'eux en survêtement

blanc. Mais je n'ose pas, je suis d'une incroyable timidité. Mon ami mort est assis à côté de moi et se met à rigoler. Ça le fait marrer de se souvenir des seins chauds des filles consentantes. Je le regarde. Quand même, au début du XXIème siècle, attendre dans un centre commercial à côté d'un mort, tous les deux assis là, les vigiles qui passent et les caméras de surveillance qui pivotent. C'est quand même dingue. Il me parle maintenant que ma mère nous a laissés tranquilles. Il me dit : "T'as reçu un email". Je lui dit : "Ah ?" Il me dit "Enlarge your penis", vanessaxxxx356@hotmail.com. On rigole bien. Je lui dit que cette Vanessa, elle n'en fait qu'à sa tête et il est bien d'accord ! Tu penses ! N'importe quoi ! Plus le temps passe avant le départ du train, plus les filles sont lascives et presqu'offertes à des types invisibles. On dirait des couvertures de magazines. Elles ont des strings si petits qu'elles les mettent à l'intérieur pour faire des surprises à leurs amants tout en préservant un minimum les convenances. Elles ne sont pas complètement nues, non, pas complètement.

Mon ami mort me dit *faut y aller*, tu vas rater ton train. Il me dit qu'il a raté sa mère, c'est déjà pas mal. Une fille se pince les mamelons devant nous en disant : "Ah ah ah, encore deux que vous n'aurez pas ! ". On continue notre chemin, un peu tristes il est vrai, on va pas se laisser aller au vâgue à l'âme sur simple provocation. Sur le mur, Saddam Hussein en gros plan et en trois exemplaires, la main tendue, semble nous appeler, il bouge presque, la ville entière au loin est constellée de Saddam Hussein souriants, accueillants. Une caméra nous suit puis nous abandonne, et mon ami mort me dit je te laisse là c'est pas tout ça hein, c'est pas tout ça. On dirait qu'il reprend du poil de la bête.

Les jours rallongent, ça fait du bien.

Je n'aurais jamais cru (Politique-fiction 2004)

"Je n'aurais jamais cru, qu'on se rencontrerait, le hasard est curieux, il arrange les choses"

Il y a dix ans, je n'aurais effectivement jamais cru qu'on se rencontrerait, internet et moi, et les gens derrière leurs rideaux, vous nous je. Il y a un an, je n'aurais jamais cru ne plus jamais revoir New York comme je l'avais vue. Il y a deux ans, je n'aurais pas cru sans une moue dédaigneuse que l'on nous fourguerait si facilement comme femme-modèle la pauvre Loana. Tous les jours qui passent, je n'y aurais jamais cru.

Avant hier bien que plein de doutes, je n'aurais pas voulu y croire, à ce premier tour des présidentielles 2002.

Aujourd'hui, après les législatives de la même année, aujourd'hui en 2004, je n'aurais jamais cru ce que je vois et ce que je vis. Personne n'y aurait cru. On parlait à l'époque d'un "front du refus", de gens gentils qui voulaient juste un épouvantail pour qu'on chasse les Arabes de leurs cerisiers dans leurs jardins dans leurs banlieues. Un épouvantail, ça va pas chercher loin. Un "vote protestation", quoi d'autre encore ! Des *monsieur Batignolles* partout. Mais je n'aurais jamais cru que les silencieux du premier rang allaient se muer en silencieux du second tour, et laisser passer comme par miracle la clique de ceux qui nous gouvernent aujourd'hui. Pensez-donc ! Une Marie-France en premier ministre, une femme, ça apaise. Et permettez-moi de ne pas vous dire le reste, je vous laisse avancer dans l'avenir à tâtons, car vous n'y croiriez pas.

Un exemple : Le PACS, je trouvais ça très con, il suffisait de changer les lois sur les successions pour que chacun y trouve son compte. Eh bien maintenant, on ne trouve ni PACS ni compte ni

avortement ni plus grand-chose. On ne parle que de dissolution, mais pas de l'Assemblée. Non.

L'assemblée est silencieuse, on dirait le sénat. On a dissout les associations loi 1901, on a ouvert des prisons, ça ne rigole pas. Internet est surveillé, on est vite puni, heureusement qu'il reste l'étranger pour surfer un peu, en peer to peer.

Je me souviens, on parlait des Palestiniens, de notre impuissance. Je les trouvais lointains, je les plaignais de tout cœur mais de loin. On moquait Berlusconi et Haider. On détestait Sharon. La France les salue aujourd'hui, et pas même une ligne de démarcation à traverser. Pas d'avant-novembre 42, et pas de juin 44. Car figurez-vous que les affaires vont bon train. D'autres Jean Marie prospèrent, le salariat, ça a du bon. Tout est propre on dirait l'Allemagne. On s'ennuie à mourir, on n'a même plus d'Euros pour compter nos Francs. Et le pire, c'est que la majorité silencieuse est si contente que plus personne n'ose défiler. C'est le *silence de la mer* qui pèse, si vous voyez ce que je veux dire....

On n'aurait jamais cru, pourtant.

Mais il y a ceux qui firent les fiers, ceux qui crurent aller se salir les mains au second tour, ceux qui s'abstinrent, ceux qui pensèrent en silence "bien fait", ça va remettre de l'ordre.

Hum. Je préfère ne rien dire. J'ai une famille voyez-vous.

La fille au parapluie

Nous sortons en même temps sous la pluie diluvienne battante, ah quelle battante cette pluie, elle nous assassine, elle nous darde, elle nous en veut. La pluie lourde. Nous sortons en même temps mais j'ai l'accessoire, j'ai le parapluie. Nous avons la direction commune, la rue des arcades, l'abri urbain, le centre commercial. Deux cents mètres peut-être. Je la rattrape, c'est pas de refus bien sûr, elle s'abrite on marche. On ne se connaît pas.

Elle est aussi jolie de face que de profil que son cul je la regarde dans les seins dans les yeux, ses seins montrent ses dents, la voilà qui sourit la goutte à l'œil, on se presse elle me remercie. La pluie.

Elle aime peut-être Pat Metheny ça ne m'étonnerait pas, la pluie est un bienfait. On ne parle guère elle sourit. Je lui dis "On va à l'hôtel, histoire de découvrir les joies cachées des corps endolories ? " Mais ça n'est rien, Julien Clerc, ça n'est rien à côté de ce qu'elle me répond : - Grosse Fatigue ? - Pardon ? - On se tutoie, non ? - Si tu veux.. - Grosse Fatigue ! - (je feins, j'ignore) Pourquoi tu répètes ça ? - Fais pas semblant qu'elle me dit ! Ton nom de scène ! Ton pseudo interplanétaire ! Je sais que c'est toi ! - Putain la vache ! que je lui dis. Mais bon euh, je vous ai jamais vue euh, toi, euh. J'en restais les bras ballants sous les arcades qu'on venait d'accoster comme un rivage. - Fallait bien que ça t'arrive, après tes 100 000 visiteurs, ta petite gloire minable sur le net, dans les canards à qui tu réclamais un article sur ton talent, après ton 600ème texte ! - Mais je l'ai même pas encore mis en ligne ! C'est incroyable ça ! Je pris peur ou je prie peur, c'est comme on veut quand on est athée. Elle était magnifique de ses yeux méprisants elle me méprisait, enfin, mon personnage, serviteur, elle m'avait repéré dans la **vraie** vie ! C'est pas possible ça ! C'est pas possible ! La vie n'est pas un film hollywoodien ! C'est interdit ! Ça n'existe pas ! Qu'on me pince je rêve ! Au secours !

Elle me dit : "C'est pas mal ce que tu fais. Ça vaut pas qu'on s'y arrête longtemps, mais

pour les paresseux au bureau, pour les consultants informatique, pour les chasseurs de tête, pour les secrétaires, pour les étudiants nostalgiques, pour les réacs connectés..." Elle sort un cahier de sa poche, elle lit, elle récite : "pour ceux qui s'emmerdent au bureau, pour les profs vieille école, pour les ronds de cuir des ministères, pour quelques Belges, trois Suisses, (forcément), 12 Canadiens (bien connectés), et aucun Tchétchène, ça passe le temps entre deux rendez-vous inutiles dont on disparaîtrait bien. " Elle poursuit : "pour les femmes en manque qu'ont pas encore vu ton gros derrière et t'es chauve et tes rides, pour celles qu'imaginent et pour ceux qui se verraient bien dans des comités de lecture, ah, un texte à se mettre sous la dent pendant la pause café, c'est pas mal."

J'avais les boules. Comme quand l'une d'entre-autres était repartie avec son ingénieur parce que c'était mieux avec moi mais plus sûr avec lui. Ah les boules ! Elle poursuivit :

J'ai des bas sous ma jupe, avec des porte-jarretelles tout neufs. Un slip noir en dentelle échancré mais pas un string vu que t'aime pas tant que ça. J'ai une guêpière par dessus pour faire l'insecte omnivore et je vais t'épuiser l'après-midi, la soirée, la nuit.

Et Joël Collado arriva, avec la météo pour aujourd'hui. Ma voisine allongée était une autre femme, la vraie, la femme de ma vie actuelle encore enceinte (elle est tout le temps enceinte depuis deux ans, je m'habitue), je me lève, j'ouvre le robinet à fond pour pas qu'il vibre, la vraie vie m'attend. Ah.

Ah.

Plus rien ne sera comme avant

Tous les matins lever 6 heures réveil France Inter le vague à l'âme des rêves encore dans les narines qui s'essoufflent. Se lever. Un pied dans la baignoire le plancher craque les termites ont faim les sales bêtes. Se raser. Que je suis viril que je suis viril me dis-je avec l'accent traînant de Mike Brant du temps qu'il chantait encore. L'œil glauque faut descendre manger les céréales transgéniques ricaines qui m'attendent dans leurs cartons colorés pour enfants. France Inter analyse la fin du monde la faim du monde et les images des bombardements. Je les ai vues aussi en couverture de Libération. Ça fait pas cher la couverture. Trois points blancs et flous sur un fond noir, de quoi ravir Catherine M. un Afghan transsexuel dans le cul, l'art moderne en prime. Bel article madame.

Me lave les dents de pire en pire elles vont bien finir par tomber celles-là, couvertes de composites multicolores et bref.

Faut partir, retard imminent.

Mêmes têtes endormies dans le train, même esclave du capitalisme de l'assurance son portable déjà allumé sa feuille Excel déjà ouverte, sa gueule de con à jamais fermée sur ses lunettes et l'amant de sa femme. Je lui vomirais bien dessus, faudrait gober des œufs crus pourris un de ces jours, y penser, noter la chose dans un carnet.

On s'endort.

Le contrôleur nous contrôlera au plus profond du sommeil qu'il trouble en gueulant le nom des patelins où ce foutu express s'arrête comme pour refaire le plein de charbon, vu que personne ne monte. Je dors comme une guirlande de Noël, on-off, on-off.

Il m'est arrivé au terminus de ne pas me réveiller pile-poil à l'arrêt du train, et de me retrouver soleil éblouissant endormi 10 minutes de plus dans le vide.

Ce matin, c'était pire.

Pas réveillé, aucun bruit dans le train pourtant en mouvement, je regarde ma montre : il est 9 :30. Je devrais être arrivé depuis plus d'une heure mais me voilà seul dans le Corail^{TM}, et le paysage ne me rappelle rien. Je me lève, et cherche le contrôleur. Il arrive, et m'engueule, "Alors connard, enfin réveillé ? ".

Merde alors, pas gêné celui-là !

Il me dit : "Pose pas de questions et ferme ta grande gueule, on sait qui t'es, et tu ferais bien de faire gaffe. Tu dormais à 8 :30, tu vas pas nous faire chier."

Sur ce, pour autant que je m'en souvienne, il m'assomma d'un coup de matraque.

Au réveil, j'étais sur un banc d'école ou d'armée, mon cartable vide à la main, une bosse sur la tête. Une infirmière me gueule après : "Suivant ! ". C'est sans doute moi. Je lui demande où-sommes-nous ? Elle me dit "Au rebut mon brave". Au rebut ! Camp disciplinaire pour les types qui n'aiment pas aller bosser. Circulaire du 12 septembre 2001. Vous passez (qu'elle me dit) votre temps à écrire des saloperies sur les gens, sur le monde, sur les croyants, sur les Américains, sur vos semblables. C'est dans votre portable Apple^{TM} qu'on a saisi, c'est sur internet qu'on a confisqué. On connaît tous vos pseudonymes, on connaît vos sites, vos photos, vos propos, votre ADN. Votre compagne a avoué : vous êtes obsédé sexuel. Aujourd'hui, et pour la 8ème fois en deux mois, vous ne vous êtes pas réveillé au terminus SNCF habituel d'où vous êtes censé prendre le bus pour vous rendre au bureau. Nos psychologues vous pistent depuis des mois sur internet. Le lien a été facilement fait grâce à la saisie de votre matériel informatique et à l'analyse de vos "pensées" (elle dit ça en levant la tête). Vous êtes donc condamné au rebut. Vous n'irez plus faire semblant de bosser, vous n'écrirez plus vos conneries, et nous pistons actuellement l'ensemble de vos lecteurs, tâche facilitée par vos statistiques de site (le carré multicolore en haut de votre page d'accueil), car celles-ci nous indiquent les bonnes gens qui vous lisent, et même les liens qui permettent de découvrir votre site. La plupart d'entre eux ont été arrêtés depuis une heure, mais nous continuons à suivre les résultats d'un faux message lancé à votre "mailing-list" afin de coincer ceux qui sont vos "copains", n'est-ce pas ainsi que vous les nommez ? De nombreux patrons de la presse et de l'édition ont avoué vous connaître tellement vous avez osé les harceler par email, en gueulant que vous aviez du talent ! Alors que la seule chose qu'on vous demande, c'est de faire votre boulot, et de reproduire votre force de travail. En conséquence de quoi, vous ne sortirez plus du rebut, avant la fin du traitement complet.

Elle ajouta :

Le traitement complet dure deux mois. Durant cette période, vous serez isolé de vos proches et de votre famille. Ceux-là ont reçu sur papier en-tête du gouvernement la certification que vous étiez vivant et en mission secrète quelque part en Afghanistan, voyez-vous, cela pourrait être pire. Vous allez donc devoir changer d'idées et rentrer dans le moule idéologique du Journal "Le Monde" ou du "Figaro", ce qui est exactement la même chose. Vous devrez, comme tout le monde, penser que pour lutter contre le terrorisme islamiste, il faut encourager l'islam modéré. Vous devrez, comme tout le monde, avoir envie de gagner des millions, et de passer à la télé. Vous devrez, comme tout le monde, avoir envie de sauter Loana sauvagement comme pour la punir la salope mais, comme tout le monde - ce que vous ne faîtes pas - vous ne devrez pas l'avouer à tout le monde. Vous devrez acheter une télévision, et des Pokémon^{TM} à votre fils.

J'avais mal au crâne.

Elle conclut : "Depuis le 11 septembre 2001, plus rien ne sera plus jamais jamais comme avant, espèce de connard".

Par chance, en fin de journée, j'ai réussi à m'échapper. Sur une plage glaciale près du camp, je courus. Des types se mirent à gueuler "Ton portable, ton portable ! " en exhibant mon Powerbook que même Alexandre Dumas n'en avait pas. Un prisonnier Maghrébin et athée (il avait un écusson avec un smiley jaune cousu sur son T-Shirt, caractéristique du délit d'incroyance), me le donna en avouant avoir pris des risques terribles pour me le redonner. On s'embrassa en se promettant de se revoir à Belleville au *Bistrot d'Asie* en sirotant une bière chinoise après la guerre. Il aimait le riz gluant.

Je courais comme un fou, et une grosse bulle de chewing-gum rose me coursait. Elle avait un gros logo "Made in Catherine M.". Hyper-efficace la dilatation anale avec bubble-gum. J'y échappais par miracle, je ne sais comment.

Me voilà aujourd'hui le lendemain.

J'ai peur.

Plus rien ne sera désormais comme avant.

Trou dans l'espace-temps

Le type disait : "Internet abolit les frontières spatiales et temporelles". Il disait aussi tout un tas de conneries même pas vraies à part celles-ci. Quoique je n'en sois pas bien certain. Le jour où des immigrés clandestins arriveront en France via mon email, pour ainsi dire lyophilisés, cryogénisés ou je ne sais quoi, eh bien, ce jour où les poules auront des dents n'est pas né de la dernière pluie. Pour sûr. Mais si ce sont des jeunes filles libidineuses et cambrées, ça se discute.

Donc le type - un expert, que l'on retienne ce mot ! - cet expert expertise sur internet et les nouvelles procédures d'optimisation de la chaîne logistique, par exemple. Les colloques m'ennuient. A part les repas où je finis complètement bourré dans un silence souriant, surtout le midi pour mieux dormir après, à part les hôtesses qu'on peloterait bien d'ennui tellement leurs uniformes.... les colloques m'ennuient.

J'en discutais donc l'autre jour ; hier pour ainsi dire ; avec l'un de mes lecteurs assidus. (l'un des animateurs du colloque. Je sais qui il est il ne sait pas qui je suis). J'en discutais par mail. Au bout d'un moment, il me lâche, un peu furieux, "Dis, tu peux pas régler l'heure sur ton PC ? T'es toujours en retard alors tes messages finissent en bas de la liste !". Bah tu parles d'un affaire. Bien sûr que je peux régler l'heure ! Sauf que c'est bien l'heure ! Il est 14 :30.

Alors lui me répond mais non ! *Mais non ! En fait, le problème, c'est la date !* Tu parles. C'était lundi. C'est tout. Abolition des frontières spatiales et temporelles ? Une chimère oui !

L'affaire aurait pu en rester là.

Mais voilà-t'y pas que le même jour, l'une de mes admiratrices, Sylvie, celle qui m'envoie des photos numériques de ses superbes jambes et de ses taches de rousseur, voilà donc Sylvie qui me dit : "Mon GF, change la date sur ton ordinateur ! On est jeudi ! Tes messages restent en bas

de la liste, c'est la barbe à utiliser le curseur. " Tu parles. On était lundi. Les gens allaient de plus en plus mal. Surtout qu'elle venait de m'envoyer des photos de ses deux piercings dans les mamelons. De beaux mamelons réguliers et roses, transpercés de part en part par deux flèches dorées et flanqués à chaque extrémité d'une micro-goutte de sang. Si c'était pas plus grave que la date ! J'y reviendrais.... Quelques heures après, deux correspondants, presque coup sur coup, me demandent de remettre mon Mac à la bonne date. J'avoue que cette interaction de **ma** machine avec d'*autres* hommes avait tout pour me déplaire. Mais enfin quoi ? On est lundi, non ? Lundi 3 décembre, il est 14 :30, foutez-moi la paix.

Le lendemain, Sylvie m'envoie les premières photos de ses petites cicatrices. Ainsi qu'une série numérique (une hécatombe le numérique, une hécatombe), dans laquelle elle prend en gros plan ses mamelons, étape par étape, enfilant doucement une aiguille dans chacun, un fil entre les deux, le tout en riant. J'avoue que son regard luisant m'a toujours beaucoup inquiété, autant que la ferveur de ses mails. Je lui réponds de pas faire trop de conneries avec un aussi joli corps, que ces petites choses devaient avant tout exciter la tendresse et maintenir le désir, enfin, n'importe quoi, mais surtout, ne pas faire de mal aux animaux, et surtout pas aux chats, parce que moi, madame, j'aime les chats.

Elle me répondit dans l'après-midi : "GF, tu fais chier ! J'ai reçu ton mail il y a deux heures, mais comme t'es pas à la bonne date, il était en bas de liste et fallait utiliser le curseur ! C'est chiant ! Remets ton Mac à l'heure bon sang !"

La coupe était pleine. Mais enfin quoi ? On était bien lundi non ? Lundi 3 décembre ?

Tous les matins suivants, je me suis mis à angoisser. Même lever à 6 :00 précises, mêmes nouvelles sur France-Inter - ces salauds d'Israéliens continuaient à bousiller au bulldozer les maisons des Palestiniens, et tout le monde ne voulait pas d'intervention d'une force internationale. Des tueurs en série tuaient en série, Jack Lang était payé à parader dans les cocktails mondains, tout en vieillissant et sans prendre un gramme. Quelle chance ce Jack Lang ! Je le déteste profondément, ce qui est rare chez moi. Même douche à 6 :15, mêmes jouets dans la baignoire (des jouets en plastique qui changent de couleur si l'eau est trop chaude), mêmes céréales à 6 :30 précises, même nuit noire et brouillard matinal à 6 :45 et même train à 7 :12. Même bureau, mêmes secrétaires, même connexions, mêmes bonjours, même au revoir même que c'est vrai, la réalité même !

Tous les jours un mail pour me dire qu'on était pas le 3 décembre. Alors que mon ordinateur, serein, affichait le lundi 3 décembre, et que la date et l'heure se mettaient à jour automatiquement. Au-to-ma-ti-que-ment ! Via une horloge réseau *atomique*, c'est à dire très précise. Impossible de se tromper. Et comme tous les jours se ressemblaient, pourquoi aurais-je dû croire que l'on n'était pas lundi.

Les gens en ont eu marre. Ils ont commencé à me dire que j'étais chiant avec mes rengaines, que fallait progresser, évoluer, pas avoir peur du changement. Rester bloqué au 3 décembre, ça ne facilitait pas les communications ! Pourquoi pas au 11 septembre pendant qu'on y était ? Et pourtant par ailleurs, rien ne changeait, rien du tout ! Ces salauds d'Israéliens poussaient les Palestiniens au désespoir, au départ, cassez-vous les gars, les tueurs en série tuaient en série, les flics défilaient ou les sages-femmes, enfin bon, les défileurs défilaient. Rien de nouveau. Ah si. Sylvie, l'une des correspondantes qui veut coucher avec moi et n'a pas encore eu ce privilège, eh bien, Sylvie ne m'écrit plus. Depuis que j'ai reçu des photos de son sexe rasé couronné d'une couronne de reine (sic) attachée via un piercing à son clitoris tuméfié, alors que cette photo est très connue sur internet, et depuis que je lui ai avoué que les photos n'étaient pas d'elle, qu'elle

était peut-être un homme, et que ça suffisait comme ça, eh bien, plus rien. Par ailleurs, je me lève tous les matins à 6 :00, je prends ma douche à 6 :15, j'occupe toujours le même poste, j'habite la même maison, j'ai le même découvert, et mon ordinateur m'indique bien que nous sommes le 3 décembre 2001.

Un type m'a dit "C'est la nostalgie qui te bouffera GF, la nostalgie camarade comme disait Gainsbourg". Alors j'angoisse encore plus. Et si, simplement parce que c'est ma nature, tout venait à se dérégler ? Si les fameuses super-technologies avaient fini par m'aimer, me comprendre, me dorloter, et me faire croire que plus rien ne bouge, plus rien n'avance, ne t'inquiète pas mon bonhomme, on va t'arranger ça, suffit d'éteindre le temps comme on éteint le poste ? Et je regarde ma vieille montre mécanique. Il est 14 :30, on est lundi, le 3 décembre 2001. C'est quand même rassurant.

Fins du monde

Enfant dans ma chambre mauve j'écoutais Pink Floyd et j'attendais la fin, la bombe atomique, la malnutrition, un moyen-âge et la marée noire au beau milieu des champs. Ça n'est jamais venu d'un coup d'un seul.

Ce genre de choses a pris le parti de la lenteur.

2002

C'est l'année prochaine, autant dire hier déjà, mais voilà que j'ai de mauvais rêves, comme des songes, la planète des songes, pas nets ces songes mais enfin 2002 ?

C'était le nom des centres commerciaux dans mon enfance, les centres 2002. Synonymes de modernité, de technique, de progrès, c'était beau comme du béton 2002. Mais là, je m'inquiète un peu des scénarios franco-franchouillards de l'année prochaine. Et si les méchants gagnaient ? Je l'ai déjà dit. Je sais. C'est lié. J'imagine que les Amerloques se perdent de grottes en grottes, à chercher un type déjà parti les berner ailleurs. Les Amerloques, c'est lourd, c'est gros, c'est bon dans l'espace. Mais ça fait pas de grands alpinistes. Ça croit trop bêtement en dieu, ça mange trop gras, ça prend pas son temps. Le bourbier donc, et l'hiver afghan, misère blanche à faire pourrir du Russe, à assoiffer la neige... Se faire berner au lieu d'hiberner tranquille au chaud *jingle bell, jingle bell...*

Atlantique-nord. Traversée.

La France les élections premier second tour aussi sec ça nous claque d'un coup. Le borgne rongeait son frein sans forcer, le voilà conforté tranquillement, des sondages d'opinion, ça vaut des sondages en altitude. Sans rien dire, il laisse prononcer quelques drapeaux quelques hués Robert bicéphale, stades de foot, la guerre les Arabes. Attendre de voir le fruit mûrir. Parfait, de la balle, c'est de la balle. La gauche démago (sic) démago que dis-je ! La petite gauche au pouvoir depuis Tonton, celle qui mange gras et jogging à l'Île de Ré pour compenser l'absence d'idées, la voilà qui va rejouer les mécanos perfides : coulons la droite, avec le gros méchant loup pâf, coulons la droite. Facile : pas d'amalgame, pas d'amalgame ! On n'est pas dentiste ! On est so-cia-liste ! !

Et si la droite d'un coup d'un seul disait, allez, alliance avec le méchant, un seul candidat, des ministres pour le méchant, foutu la Coupe du Monde en Corée, cela n'est plus la France telle qu'en nos conceptions ôh putain, la tête qu'on ferait !

Se réveiller en mai prochain avec des méchants partout, des retours de bâtons, plus un chat

dans les rues, et des prisons de circonstances.

Faudrait anticiper le pire. Faudrait vraiment anticiper le pire.

Age de cristal

L'actrice était vachement belle, j'étais heureux que l'autre méchant l'avait sauvée. Ils ont quitté le dôme de cristal et puis ils sont partis dans la nature californienne, et même qu'ils ont croisés tout un tas de gens.

A l'époque, dans les années soixante-dix, entre Starsky et Hutch et Manix, je regardais l' *Age de Cristal.* C'était bien, on nous faisait croire que la vie était possible après vingt-cinq ans, âge limite de survie dans le dôme d'après l'apocalypse.

Ben c'était complètement faux. Après vingt-cinq ans, on n'a pas intérêt à sortir du dôme du salaire et du boulot, sans ça on meurt. Pourtant, j'aurais bien aimé être un aventurier, mais y'a pas moyen. Me v'là cloué là à tripoter des ordinateurs au lieu de caresser des amazones. L'actrice de la série doit avoir au moins cinquante-cinq ans.

L'âge de cristal, c'est maintenant.

Archéopeinture

Des heures à gratter au cutter, au couteau, à la truelle, Patrick Bruel, des vieux posters, du plâtre trop sec, la décolleuse, la vapeur, qui a peuplé cette chambre avant nous ?

Quatre couches de papiers peints sur quatre murs. Quatre couches pour quatre décennies du XXième siècle, depuis la victoire du papier peint sur le plâtre peint, 1950. (le papier peint est -il américain ?). Chaque papier porte son époque avec résignation. Du gris fleuri d'après-guerre aux couleurs criardes des années soixante. En dix ans, la tristesse égayée par les pâquerettes cède la place à l'abstraction verte et rouge, comme sur des abat-jours en carton. Quand Hendrix s'enfume, l'orange débarque. Sans pépin, sans pulpe, un orange brut, inévitable dans les couches fossilisées de l'histoire de la maison. Même les mobylettes bleues sont devenues oranges un jour. Le producteur vit sans doute aux Bahamas aujourd'hui. L'avant-dernière couche date des années quatre-vingt. Elle est industrialisée, sa texture est en relief, le papier est pourtant peu épais. Les couleurs se font frises, on en trouve des tonnes dans les magasins de bricolage. *Made in* où donc ce truc-là ?

La nouvelle couche est digne de sa décennie. On en met partout. Je ne suis même pas original, même pas unique, même pas différent. Un truc affreux facile à poser, qui se décolle tout seul par endroit et qu'il faut peindre. On nous vend du papier à peindre, le capitalisme, un avenir grandiose dans le domaine des murs : le papier en fibre de verre.... Après la peinture, après le papier peint, voilà le papier à peindre qui n'est pas en papier.

Je m'en vais abattre des cloisons, et enfoncer quelques portes ouvertes histoire d'avoir l'air un peu unique, quand même...

Big sky

Rares sont les occasions d'échapper à la proximité de l'horizon. L'homme urbain s'y enclave, et l'homme moderne est urbain, il a la vue courte. Telle que je vous écris, j'ai la chance ce soir de printemps d'admirer un horizon lointain et changeant, celui d'une campagne renaissante et humide. L'impression de vertige et l'absence de perspective immédiate, le tout mêlé à la vitesse du train, me grisent.

Pourtant, ce paysage, je commence à m'y habituer, au fur et à mesure que l'heure d'été en prend à son aise, et que les soirées reculent. Mais rien n'y fait, la distance et la vitesse, l'impossibilité de palper pour de bon la terre qui fuit, en voilà un plaisir. Des vaches boueuses broutent l'herbe autour de trous d'eau poisseuse qu'on dirait vierge.

Des images américaines me reviennent en tête, sans savoir quel passé elles occupent vraiment, le réel ou l'imaginaire, celui du train qui partait de New-York le soir pour arriver, tôt le matin avant la frontière canadienne, aux limites de l'Etat du Maine, cette Auvergne si conséquente et grandiose et verte, qu'on l'eue dite exponentielle - ou bien celle de *Big sky*, un film de Huston je crois, où des types descendaient en noir et blanc le Mississipi sans massacrer personne, ou alors pas pour de vrai.

Quel dommage de n'avoir plus aucun grand paysage à traverser. Même pas la planète Mars un jour, trop distante et l'arridité d'un cadavre. Que promettre à un enfant qui rêverait d'aventure quand on sait fermement que les paysages sont tous saturés de textures humaines ? Que reste-t-il ? Peut-on revenir avant l'époque des promoteurs et des voyages organisés, des centres de vacances, de la connectivité ?

Y-a-t-il un lieu vierge, un lieu pas encore fleuri qui nous attendrait ?

Ça peut toujours servir

Le fond des cartons est humide, huileux ou sec, c'est selon. A l'intérieur, on y trouve le monde entier, celui qui a plus ou moins planté mon décor depuis deux siècles. De ces choses éparpillées, la plupart sont utiles *a posteriori*. J'accumule. Cette accumulation *primitive* n'aurait guère permis à Marx d'écrire un chapitre du *Capital*. Une accumulation aussi primitive est sans intérêt, elle entasse des projets de constructions bancales.

Car la maladie est héréditaire. Mon père et ses planches, parpaings, poutres, clous, vis, et même les tiges des cotons du même nom après l'usage. Alors moi de même, hein, forcément, je me dis "Ça peut toujours servir", un jour ou l'autre, ça servira, une étagère un plateau, quelques débris, du grillage.

Le garage est plein, le sol est humide, huileux ou sec, c'est selon. Toutes ces choses sont dorénavant parfaitement inutiles. Les barrettes de RAM, les cordons, les pneus, même de mauvais livres et des vieux cadres des *puces*.

Heureusement, d'autres pensent ainsi. Ils se font ferrailleurs ou pies, c'est selon.

Camescope Apollo 11

La technique, quelle merveille. Pas plus tard que maintenant, je tape mes âneries sur un machin qui peut faire décoller Apollo 11, avec le Soldat Ryan à l'intérieur, sur un DVD dernier cri. Vas-y que je te branche un camescope numérique et hop, je te monte un film, je colle, je coupe, scénario tralalère, maître du monde, Spielberg moi-je ! La puissance, les mégahertz sous le capot, l'avant-dernier cri de l'industrie informatique, j'en ai un petit. On trouve déjà mieux et ça continue encore et encore.

Donc, si je branche un camescope numérique sur les prises de transfert ultra-rapide derrière ma machine, pôf, je monte mon film, j'effetspéciale, ça roule, je suis une star.

Et puis j'en ai vu un de camescope numérique.

Ça ne sent strictement rien. Un peu le plastique quand c'est neuf. Et puis plus rien. Je l'ai reniflé tout de suite au rayon de la FNAC, je sais pas pourquoi. Le vendeur est resté coi.

Mon père, il avait une caméra super-huit. Elle sentait bon. Pour moi ça veut dire beaucoup. Elle sentait le cuir noir et la colle en dessous, et surtout cette odeur de fer blanc et de roulements, avec des poulies sans doute à l'intérieur. Sans compter les films et le flash. Les gens plissaient les yeux dans les mariages et l'image était aussi floue que mon père était myope et le flash trop puissant.

Alors qu'un camescope numérique, hein, bôf.

Caniche en feu

A regarder les copines de mon âge fraichement transformées en mamans, on s'y laisserait presque prendre : tant d'innocence dans les yeux des bébés, ça rend naïf.

A regarder les bébés qui viennent d'arriver, on se met à croire aux lendemains qui chantent. Le doute n'est guère possible, ces enfants-là seront bel et bien du bon côté de la barrière.

Et si les plus grands deviennent un peu méchants, ils se contenteront de ficher des coups de pieds aux filles, et les filles les grifferont.

A douze kilomètres de mes photos bucoliques, il y a un autre monde. Les jardins sont municipaux, les logements sont collectifs, les rêves oscillent entre des racines imaginaires d'ailleurs et une carrière de footballeur. Parfois souvent, les rêves n'oscillent pas du tout, ils se déssèchent et finissent dans la poussière des étés même pluvieux.

Sur un parking en guise de cabanes et de cache-cache, des gamins à peine plus vieux que les attendrissants d'hier ont arrosé d'essence un caniche, avant de lui jeter l'opprobre sous la forme d'une allumette, d'un mégot, d'un briquet. Le chien s'est enflammé de hurlements, devant les yeux des plus petits, qui n'ont pu l'éteindre même avec des flots de sanglots.

Autrefois et demain peut-être, en Alabama et ailleurs, on faisait subir ce genre d'horreur à des hommes. D'autres appréciaient l'étrange spectacle d'un corps en cendre ou d'un pendu, emmenant comme au cirque leurs enfants d'une autre couleur.

Aujourd'hui, des cerveaux véreux se repaissent de la douleur en spectacle. Ils ont douze ans.

De la merde

Ce matin enfin un type a osé le dire. C'est je crois le président du festival du photo journalisme de Perpignan. Il a osé dire qu'il n'aime pas le rap, lui préfère Ferré, dont il suit la voix en direct, ce qui est la moindre des choses, la voix Ferré.

Il a osé dire que Loana et ses faux seins, que des abrutis sur une île déserte, on s'en fout. Ce type est un sain. Il a dit les priorités, la Tchétchénie la guerre, les asiles les dingues. (ceux que l'on enferme).

Quand verra-t-on éclore les mauvaises herbes la mauvaise flore répondant aux journalistes *non, c'est de la merde* ? De ces f(u)(a)meuses questions sur le métissage des musiques, sur l'électronique et les heureux mariages, sur le coca dans le Bourgogne, sur ce que le monde est censé être une fois que le censé "mélange" n'est qu'un brouhaha, un capharnaüm ? Tous les jours à la radio, les causeurs entament le couplet du mélange, de l'eau dans le vin pour ainsi dire, comme si le mélange - musical ici, religieux ailleurs - était paré de toutes les vertus.... Un type massacre du tango à coups de programmations intel inside, untel insipide, ainsi soit-il, ça n'a -t'y pas de la gueule ma bonne dame ? Un 5/4 transformé en binaire plus que parfait et boum-boum machine à laver ? Voilà le mélange !

De la merde.

Et l'on nous dit que tous les chefs-d'œuvre sont avant tout des mélanges aussi bien que d'autres nous dirent l'absolu contraire, c'est la *novlangue* du moment. Ça ne veut rien dire, ça s'écoute parler. C'est de la merde.

Il faudrait être capable de le dire au moins une fois par jour, pour une question de goût, pour un coup de tête.

C'est de la merde.

Dechets

Comme je calcule le papier qui encombre ma boîte à lettres, je calcule ce que je balance à la poubelle. Par chance, il y a assez d'espace dans ma cour pour balancer les peaux de bananes et les épluchures, ça fait du compost, il y pousse des tomates-cerises l'été et même des citrouilles....

Mais il y a du plastique et du papier et de l'emballage et du packaging et de la pub et du carton et du verre. Je est un destructeur de tous les jours qui passent, laissant à la poubelle de l'inutile encombrant. Des bouteilles de lait, des pots de yaourts, des bouteilles de vin (oui, on les recycle, ouf). De l'emballage, de l'emballage.

Quand viendra-t-il le temps où l'emballage on s'en moquera ? On en rajoute tellement le contenu est moche et fade et même qu'il est comme les autres, on se distingue, on se démarque, comme les couvertures des livres américains, il faut attirer l'oeil avec de l'emballage madame. Ça pollue, ça sert à rien.

Parfois, je voudrais aller là où finissent les déchets en plastique. Ils brûlent ou s'entassent quelque part, quand le dimanche on cherche à retrouver un peu de lierre, de la mousse et des arbres tout cassés.

Dechetterie

J'avoue ma honte, je la confesse. Dans des bennes qui dégueulent, il y a la ville de l'année dernière, ou d'il y a deux ans. Une ville récente et son contenu qui s'évapore, dans les mains de ferrailleurs Gitans burinés, et le reste part en fumée, on chine pas par ici.

Alors on ouvre les portes de la camionnette, on fait sa crotte. Des cartons, du papier, du vieux linge. Du verre. Au fond des bennes accoucheuses, des vélos, des lits. A côté, des batteries qui suintent, plus loin, des thuyas, des branches, de la terre, tout ce qui encombre les méandres de l'homme propre, mon voisin.

Mais le pire est à venir. Car ce qui gît ici, c'est la nouveauté d'un Noël récent, des jouets en plastique, des cassettes vidéos, des jeux de la même espèce, des cd-rom dans les boîtes.

Sur le bord en ferraille, un micro camion de pompier à friction, en parfait état de marche, même pas sale.

Je l'ai pris pour demain, quand c'est que j'aurais un môme qui s'amusera avec 5 minutes.

Deux mondes et la trouille

On dirait qu'il y a deux mondes.

Ça commencerait comme ça, comme à la maternelle. "On dirait" était la phrase qui débutait nos contes enfantins.

On dirait qu'on serait dans le futur.

On dirait, j'en ai bien peur, que le futur se dédouble et que je m'y perds. *On dirait*, que je vis dans deux mondes, oui, deux mondes distincts, et que j'ai cette trouille qu'un jour ces deux mondes se confondent.

On dirait que le premier monde, c'est celui de la littérature, un monde distant, un monde qui m'inquiète. Il est écrit ici ou là, un chien dévore un autre chien qu'il a confondu avec un enfant. C'est écrit et lointain, dans une banlieue qui ressemble à la rumeur d'une autoroute cachée par un terre-plein couvert de gazon. C'est écrit et je lis, dans la presse ou à l'écran, des nouvelles d'ailleurs qui sentent mauvais leur contraire : ni nouveauté ni distance. Ce monde redevient ancien et pas ailleurs.

L'autre monde, *on dirait* que je le croise, que je le touche. Comme s'il existait vraiment, mais sans participation. Des amis, leurs automobiles, des femmes qu'on croise, leur décolletés, un printemps orageux, une illusion de tout va bien. Des jardins chez les autres, pas de littérature, rien d'écrit, tout à voir de près, on en mange, c'est sain.

Et parfois une altercation. La rue, une bruit saccadé, un beauf en va-vite qui court après sa mort mais qui ne voudrait pas finir seul, au fond d'un ravin. Il insiste, il toise, il est là, rarement seul, comme grégaire par nature. Avec un chien, avec un clone de lui en plus petit, en soutien.

Avec des certitudes plein la gueule.

On dirait presque que je vis dans cet entre-deux mondes. Pas assez riche pour prendre

continuellement les taxis parisiens, (et puis, j'habite en province après tout), pas assez pauvre pour me laisser aller à la rapidité, à pisser sur les trottoirs.

En boîte à Bali

Monsieur T, prof d'histoire de terminale, était un homme charmant, dévoué à son métier, ferme mais ouvert, un prof à l'ancienne. Il avait visité Bali, en avait ramené des diapositives sous-exposées, et nous en avait fait faire la visite, avec moult commentaires et quelques regrets. Tenez, par exemple, les seins nus, à Bali, c'était de plus en plus rare. Mais la beauté des rizières en terrasse, la mousson, l'humidité, la lumière verte perpétuelle qui semblait se dégager de ses souvenirs, ça valait le coup.

Je ne crois pas que monsieur T ; homme fort respectable ; aurait imaginé un jour aller en boîte de nuit, ni ici ni ailleurs. Pas son genre. Alors en boîte à Bali, quelle connerie !

Pourquoi aller en boîte à Bali entre blancs rougis par les coups de soleil pour danser sur les mêmes bruits rythmés qu'à Sydney Australia ? Pourquoi ? Est-ce pour draguer les Balinaises ? Ou pour avoir plus de place ? Incompréhensible. Les anglo-saxons ont-ils donc tant besoin de retrouver leur confort linéaire et monotone à chaque fois qu'ils quittent leurs pavillons de banlieue alignés comme à l'usine ? A quoi ça sert d'aller voir le monde si c'est pour finalement en faire le décor de ses habitudes ?

Alors les dangers du monde occidental finissent pas suivre les loisirs du monde occidental. Le monde entier est occidental, et pas dans le bon sens du terme. Pas la laïcité, pas l'égalité, pas la fraternité. La boulimie, le porno chic, la techno et d'autres merdes prémachées. Alors les méchants ont lu Houellebecq, et ont trouvé l'idée excellente.

BOUM.

Bien entendu, les cousins des méchants ont simplement porté plainte contre Houellebecq, ce qui est vraiment bête. Car il faut faire dans le spectacle, le grand spectacle. Alors là, ça rapplique, les caméras du monde entier, les photos numériques (merdiques) dans Paris-Match, tout est là en moins de temps qu'un aller-retour Paris-Tokyo. C'est bien mieux que les mômes à gros ventres ou les Ivoiriens s'étripant.... Le spectacle, tout le monde comprend. C'est comme les boîtes de nuit, c'est simple, ça fait boum-boum.

Même un type tout seul peut faire dans le grand spectacle. Suffit d'un flingue, d'une lunette, et d'entraînement. Tirez au hasard, et le monde entier est au courant.

Boum.

Filmer l'immobile

Ce n'est pas la première fois que j'aperçois ces petits êtres ridicules habillés de shorts et chaussés de chaussures d'été, les pieds dans des chaussettes saugrenues. On en trouve autour des monuments historiques (sic) ou dans les villes touristiques à la bonne saison. Ce qui m'inquiète le plus, ce n'est pas leur accoutrement ; chacun son monde ; non, ce qui est inquiétant, c'est cette propension à filmer au camescope des objets inanimés, de haut en bas et de long en large, puis

de gauche à droite et vice-versa.

Les pires filment même en diagonale, contre-plongée et zoom avant.

Il me semble que cette pratique traduit parfaitement la place qu'a pris la télévision dans la vie des cons, et plus particulièrement ce qui en émane : l'obligation du mouvement, de l'image animée. Autrefois, ce gens-là se seraient contentés de prendre des photos, ou d'acheter des cartes postales. Aujourd'hui, les voilà à peindre d'un trait invisible toutes les façades, pour emmagasiner leurs souvenirs sans âme, sans commentaire et sans histoire. Un bon bouquin leur raconterait si facilement ce qui s'est passé là. Une carte postale donnerait au moins un nom, tenez, une légende.

Ah, une légende !

Mais notre monde n'est pas légendaire mon pauvre ringard, il bouge, réveille-toi ! Il faut bien que les Japonais vivent en vendant des camescopes. Et puis, souviens-toi, crois-tu que les petits enfants de ces crétins viennent encore les voir, crois-tu vraiment qu'ils illustrent de leur jolie vie pleine de joie les soirées des vieux ? Laissons-les peindre les murs, c'est leurs tags à eux, et à l'envers.

Fou les gouttes

La nuit grise, la nuit grise !

Tempête pluvieuse ouragan. Bord de mer. Port gris. Il ne faut pas que les phrases sans verbe fassent illusion. Lumières qui scintillent derrière des pare-brises étrangers. La pluie dans les chaussettes, l'eau qui s'infiltre dans ma tête. Je rentre.

L'abri.

Je suis seul dans une chambre cubique. Quatre mètres sur quatre mètres sur quatre mètres. Le bâtiment qui la contient est tout aussi binaire. Un multiple de 2. Au fond d'un couloir, une pièce carrée, accoudé sur une table en pin, je deviens fou. Tout seul. (sic)

Je deviens fou car la stéréo naturelle pousse des rafales à ma gauche, et une porte claque régulièrement à ma droite. Derrière moi, des gouttes régulières rythment la nuit. Impossible d'aller nulle part, impossible de s'en séparer. Il goutte dans ma tête, il claque dans ma tête, dans mes bras, dans mon torse. De l'écho continuel des éléments. Et c'est qu'il fait froid en plus. Un froid et humide. Il n'y a plus d'été. Plus rien derrière. Cela s'efface. Un automne pour toujours, et peu m'importe qu'il fasse beau demain soir peut-être.

Plic.

Plic.

Plic.

Ploc.

Ploc.

Tac.

Plic. Tac.

Les Allemands vert de gris n'auraient jamais quitté la ville. Leurs ombres reviennent, on les sent. Les U-boots sont prêts.

Ploc.

Plic. Tac. Ploc. Ploc.

Ploc.

Plus de train pour partir. Il est tard.

Tout est loin.

Ploc. Ploc. Ploc.

Si j'éteins maintenant, sans avoir dîné, si je me couche, le noir va s'installer. Et alors plic tac plic ploc plic tac plic ploc plic tac plic ploc plic tac plic ploc plic tac plic ploc.

L'eau s'insinue sous la fenêtre. Le parquet luit d'un marais translucide. Ploc.

Les journaux par terre sont trempés. Le niveau monte, la chambre vient de changer d'angle.

Plic-ploc-plic-ploc.

Le vent dehors (c'est-à-dire ailleurs) fait courber un arbre dont les feuilles caressent en crissant les volets de ferraille rouillée. Je croyais qu'ils me protégeaient, mais l'insinuation aquatique continue. Je suis un poisson rouge.

La porte du voisin cogne régulièrement. Peut-être est-il enfermé, peut-être a-t-il perdu les clés ? Il veut sans doute sortir de son aquarium. Il a besoin d'air. Mais le niveau monte. Et je deviens fou. Les murs blancs sont gris. Par endroits, des tâches noires. Le froid sans doute. Il me faut des couvertures pour passer la nuit. Pour passer l'hiver.

Le lit est humide, on dirait un champs de labour avec des cadavres de Poilus par en dessous, en mars la nuit. Les couvertures marrons glacées. Je dois sortir.

Mais l'eau gonfle tout et le cadre en bois bloque la porte. Je ne peux ni tirer ni pousser. Je sais bien qu'il faut sortir. Le toit s'envole par lambeaux de chairs. Je suis seul il faut appeler les gens dans la rue. Il faut appeler les gens. Je voudrais voir une famille d'imbéciles en train de dîner devant la télé. Je voudrais juste entrer et leur dire "c'est moi, merci". Il me répondraient "viens t'asseoir, ça va commencer". On regarderait une émission avec des femmes qui se posent des questions sur elles-mêmes, sur leurs divorces.

L'angle des murs, attention à l'angle des murs ! Il me faut du droit mais il passe, il s'étiole, il sombre. Des flaques sous la porte coincée et même pas la radio, pas le téléphone. Un réveil qui ne fait rien d'autre. Je le prends, je l'écoute.

Il fait plic-ploc-plic-ploc.

Ghettos

Demain matin je me suis levé avec dans la tête l'image étrange de ce type aux lunettes jaunes qui tenait en laisse un chien comme un silure. Le chien avait une muselière et des yeux vicieux, son propriétaire, enfin maître de quelque chose, me toisait d'un air sûr, l'air de celui qui a un chien.

Le même personnage a aussi un voiture avec tout plein d'ailerons et du rap dedans. Il conduit vite en gueulant des mots incompréhensibles que de lui-même. Ce monsieur a mangé du ghetto, il a aimé, il en redemande.

Mais il n'est pas le seul.

Les gens mangent des ghettos tous les jours, des ghettos aux amandes ou des ghettos secs, ils apprécient de plus en plus, ils se nourissent ainsi. Il faut dire que certains boulangers d'autrefois ne leurs proposent plus qu'un choix très limité et politiquement correct. Le pain est standardisé, la boulangère est maigre et l'apprentie obèse. Cette dernière a choisi son ghetto : elle-même, son petit corps qui déborde déjà.

Les gamins qui courent à la boulangerie portent d'étranges stigmates, et ne s'amusent plus d'un crayon et d'une ficelle.

Certains d'entre-eux, et pas forcément les plus riches, mangent du ghetto synthétique, mais, comme c'est un terme d'autrefois, on parle maintenant de ghetto virtuel.

Tous ces ghettos rendent les gens malades, car ils sont mal dosés et n'ont pas le goût qu'on nous avait promis : celui de la liberté ou, pire, de la culture. Les repas entre copains sont préparés dans des pizzérias à domicile.

Après demain, on dirait que je reste couché.

Imaginer 2007

Gamin collé sur les bancs de la permanence du collège vu que j'avais encore fait des conneries, j'imaginais l'avenir. L'avenir, c'était 1999. Ça sonnait fort. Des héros américains faisaient les quatre cents coups contre des ennemis robotisés, des droïdes de l'espace, et la planète était sauvée, ou presqu'anéantie. Blade Runner, de la pluie tous les jours, des machines pour nous surveiller. De quoi éveiller l'imagination d'un môme de 14 ans.

Adulte collé sur mon siège en permanence au bureau, j'imagine l'avenir. Ce n'est plus 1999, j'y étais, on n'est pas tous morts. Ce n'est plus 2002, ni même septembre 2001. La fiction a rejoint des réalités que la raison ignore. J'imagine 2007. Et cette fois-ci, ce n'est pas le hasard, l'accolade prophétique de plusieurs chiffres fin de millénaire ou fin de siècle, cette fois-ci, ce n'est plus l'imagination d'un enfants abreuvé à *Strange* et *Pif-Gadget.* Cette fois-ci, c'est du sérieux.

Je me suis fait engueulé pour mon texte précédent. Comme si je disais que les manifs antifascistes étaient inutiles. Pourtant, à la dernière, j'étais heureux de voir les têtes des gens, d'entendre la joie dans les chœurs, ça faisait fier à voir. Ce qui m'inquiète vraiment, c'est 2007. Je ne sais pas encore comment y voir clair, comment le dire précisément. Mais d'ici 5 ans, on aura oublié pas mal de choses, on va ronronner, je suis pessimiste de nature. Et dans 5 ans, Chirac

aura fait plaisir à qui ? A la droite dure qui veut des claques et des expulsions ? A la gauche démago qui donne des excuses aux circonstances atténuantes ? Sera-t-il capable de retirer des têtes ces ambitions d'argent facile bien plus faciles que la réussite scolaire et l'ascension sociale ? Chirac va-t-il assassiner Loana ? Va-t-il faire taire les rappeurs ? Tout en leur proposant, qui à apprendre le chant, qui à trouver un métier ?

Vieux con qu'on me dit. Vieux con. Voilà ce que t'es.

En 2007, je serais comme on dit. Car en 2007, le borgne sera un peu absent, mais ses idées risquent de rester suffisamment congelées pour plaire encore. Et d'autres s'en chargeront. D'ici là, c'est le terreau qu'il faut changer. Pour y faire pousser autre chose.

Mais quoi ?

Intraveineuse

En passant chez des amis chercher une scène à raconter, j'ai éprouvé la même joie que certains soirs d'automne où, guidé par un quelconque instant, et au détour d'un chemin humide et presqu'encore chaud, on découvre au pied d'un chêne quelques cèpes de Bordeaux, bien qu'en Sologne par exemple.

J'étais donc chez ces amis, ces gens que j'aime comme on aime les chiens tristes parfois, à attendre l'aventure intérieure qui allait tôt ou tard me faire déblatérer quelques fadaises soulageantes.

Il était là, de grands yeux bleus-verts, vifs comme à huit ans, son âge je crois. Là, devant sa console de jeux qui permet aux parents de boire et fumer en oubliant la mort qui déjà cherche sa place entre le foie et les poumons.

Il était donc là, un étrange verre en carton (sic) à la main, une paille, et d'étranges *machins* à grignoter aux lueurs oranges et au goût bulgare (allez savoir) qui passaient du sachet à sa bouche et, un peu aussi, de sa bouche à par terre, améliorant ainsi la composition des moutons, naturels et non-clonés dans l'affaire.

Il bouffait et buvait, vice-versa et ainsi de suite, pendant que les parents buvaient et fumaient. Il tuait des types immondes, un peu comme ceux qui, dans la rue juste à côté, compensent une anatomie balbutiante par des pitt-bulls qui font peur aux filles (eux).

Ce petit môme serait bientôt mort, l'écran, le type dedans, son bardas de commando, tout cela allait le tuer.

On aurait peut-être dû le faire tout de suite, balancer son coca et ses chips en intraveineuse tout de suite, et même la vie en poudre par sachets complets, tous les soirs. Là, immédiatement et encore tout de suite, dire à cet enfant que la vie, finalement, il vallait mieux la vivre à l'hôpital, en intraveineuses.

L'effet Pauwerpoint

Salle de classe.

En écoutant ces pauvres malheureux avides de la lecture de *Capital* et de *L'essentiel du management*, j'ai trouvé par hasard une métaphore qui vaut son pesant d'or. Car ceux-là mêmes qui firent l'exposé étaient devenus tout à coup à mes yeux, oh, révélation suprême ! les idéaux-types de la victime du système. Qu'ils ne m'en veulent pas si, dans 50 ans, se lamentant devant l'aspect quasi-animal de leurs petits-enfants, ils croient se reconnaître dans mon verbe. Ceux-là sont des victimes, consentantes de paresse et de confort, mais des victimes d'un effet que je nomme dès aujourd'hui, alors que juin 2001 va bientôt pointer : l'effet pauwerpoint.

Qu'est-ce à dire ?

La chose est simple. Ces braves malheureux nous entâchèrent la journée d'un exposé aussi affligeant dans la méthodologie que déprimant dans le contenu. Mais le pire n'était pas là. Après tout, "là", c'est mon présent, mon quotidien, mon pain quotidien même. Non, le pire était dans la forme. Ces braves malheureux ont à leur service pour ce type d'exposé un joli projecteur à 20 000 balles, un PC sous Windows pour acheter de la crème solaire à Bill Gates, et tout le touin-touin logiciel pour faire une "présentation pauwerpoint", autrement appelée "slides" ou je ne sais quoi. On peut imaginer que la technologie va ici rendre exponentielle une pensée que le nombre de printemps des intervenants rendrait créatrice, tant la sève de la jeunesse sait s'investir avec enthousiasme dans les nouveaux outils, bip-bip, portables, ouah-ouah, chien-chien, ah-ah.

Ah ah ah.

Rien du tout. Des fautes plein l'écran comme vaches à l'étable, les 40 000 francs d'investissement dans la modernité n'ont ; à aucun moment ; enrichi ce qui aurait pu être fait sur un tableau noir avec une craie blanche en craie, ou sur un de ces affreux tableaux blancs avec un feutre en plastique. Pas de vidéo, quelques petites bidouilles, 10 minutes pour retourner à la diapo précédente, elle-même parsemée de pauses tant il était nécessaire d'utiliser le jolie effet de la "lettre-mitraillette", celle qui fera rire mon gamin 1mn30 quand il aura 18 mois.

Voilà l'"Effet Pauwerpoint"ÏGF2001, le symbole d'une société entière, qui dépense 40 000 balles au nom d'une efficacité redoutable de platitudes.

Elle est belle la vie.

L'homme au dictionnaire

Le type qui relit sans cesse le dictionnaire le relit sans cesse et traque les fautes à l'aide d'autres dictionnaires. Sans cesse et sans remord, il corrige les fautes et améliore. Il le fait depuis toujours, attendant celui qui, un jour, prendra sa suite.

Puis il apprend qu'on ne prend pas sa suite.

Puis il apprend qu'il est viré.

Puis il apprend que ça ne servait à rien.

D'abord, d'abord, y'a l'orthographe, trop compliqué. Remplacé par la phonétique grâce à monsieur Langue.

Mintenan, cè plu facil.

Et puis, en cas de doute, il y a le correcteur orthographique.

C'est et ficace.

Le type qui relisait sans cesse le dictionnaire et traquait les fautes s'est suicidé par le feu, immolant sa bibliothèque.

Pas grave, ça tenait sur cd-rom.

Large ment...

L'hôpital et les tuyaux

L'ascenseur m'emmène au quatrième étage, sans oublier un détour par l'imaginaire de son décorum : pas de doute, ces lumières étranges, ces perspectives rectilignes, ces plantes froides et ces lueurs grises et vertes, les globes lumineux ronds au plafond, la forme des boutons et le bruit singulier de l'atterrissage : David Vincent n'est pas loin, et Kubrick va sans doute m'attendre au bout d'un couloir trop long, une caméra 35mm à la main, un objectif Zeiss et déjà la barbe sous le regard trouble.

Dans l'air flottent invisibles les relents de la cantine qui glisse sur des pneus caoutchouc gris. On tire au coeur en se trompant d'étage. La cardiologie est au troisième.

Les poignées des chambres sont pensées pour être repérées dans la nuit des têtes malades qui pivoteraient mal à droite, mal à gauche. Elles sont longues, elles s'ouvrent d'elles-mêmes. Celle-ci s'ouvre sur une chambre soudainement noire, dans laquelle j'arrive à entrevoir une vieille dame allongée, d'étranges tuyaux verts d'aquarium qui font suffoquer son corps entier. Elle dort agitée. Elle dort aussi mal que les poissons-chat d'une enfance de petit pêcheur qui les laissait gisant sur un sol de poussières, la gueule mécaniquement ouverte comme une pompe asphyxiante.

Son cou n'a rien de la sécheresse des vieilles. Elle s'est faite luisante et tordue, elle subit, ne parle plus. Sa peau est chaude comme autrefois, la vie bouge encore dans ce grenier de 1923. L'infirmier s'étonne de mon étonnement, hier encore, elle sortirait après demain, demain-aujourd'hui, la voilà opérée d'un étrange kyste, d'une infection, d'une incompréhension de novice.

Je sais enfin : *jamais* nous n'aurons elle et moi cette explication finale sur les méfaits de l'égalité des chances qui fit de moi le membre d'une catégorie bizarre sans doute, mais éloignée d'*elle* et de *lui*. *Jamais* je ne pourrais lui dire vraiment pourquoi mes études ne m'apprirent aucun métier au grand dam de *lui*, ni lui demander à *elle* d'en finir une fois pour toutes avec les mensonges et les ragots qui firent de sa vie une souffrance de bonheur, comme si cette finale hospitalière lui apportait enfin la gloire du malheur dont elle aimait tant se nourrir.

Alors un jour, les souvenirs étant ce qu'ils sont, *nous* n'aurons plus à envisager le présent comme un éternel malentendu, le silence laissant place à cette compréhension regrettable de la vie.

La berlue ce connard !

Autrefois, les Ritals, c'était autre chose. D'abord, ils perdaient les guerres. Ils faisaient du cinéma, mettaient des Suédoises dans des fontaines romaines et leurs chantaient la chansonnette pendant qu'on admirait leurs gonzesses.

Le prolo rital avait la classe. Sortait de l'usine en cravate. Quel peuple.

Piacere.

Maintenant, faut le voir pour le croire. Le Rital du nord ; qui n'est qu'un Suisse complexé par son accent ; ose donner au monde entier des relents de morale civilisationnelle, tout en faisant la promotion des putes fardées de cotillons sur les écrans aux heures d'écoute. Fiat s'est vendue aux amerloques, plus rien n'est vraiment italien. Il semblerait que les ritals croient eux aussi que la pizza est américaine, et qu'ils en constituent l'un des éléments préfabriqués. Leur grand chef de rital le dit haut et fort : "La pizza est supérieure au couscous, surtout la pizza américaine dont nous faisons partie intégrante."

Pauvres Ritals. On dirait des Français. On dirait nous. Moi qui rêvait d'une fédération latine des chauds lapins endiablés et des femmes brunes qui vous collent des claques en dévoilant leurs décolletés, quelle déception.

Plus rien ne sera comme avant.

Reste Rome.

La conspiration interplanétaire du silence

Depuis que j'énumère les contraintes passagères de mon quotidien, mes amis, mes amours, mes emmer-er-des, eh bien, j'ai discuté avec le monde entier. J'en ai reçu du courrier ! Des milliers de lettres électroniques, ça doit être ça. De Belgique, de Suisse, d'Allemagne, du Canada, des Etats-Unis, bref, de partout. A chaque fois, c'était le même enthousiasme, des gens qui aimaient bien ma prose, et de quoi me flatter l'ego pour éviter de pourrir trop complètement dans mon job alimentaire. Sur des millions d'internes autres, c'était pas si mal. J'étais un petit pêcheur sur une petite barque avec un petit filet à contempler mes petits poissons. Au loin, les supertankers de l'e-connerie allaient couler, mais moi, ben, j'attendais que ça morde.

Et puis, depuis le 11 septembre, presque plus rien. Quelques donneurs de leçons, des adorateurs de Bourdieu, un ou deux fanatiques de la citation, de ceux qui croient "avoir compris", de ceux qui croient refaire le monde en citant Céline ou Bukowski, de ceux qui croient impressionner parce que vous, avec votre chronique vulgaire sur un média vulgaire et reconnu par personne, pour qui vous prenez vous ? Mais pas grand-chose de plus, et même pour ainsi dire plus personne. Non pas que les critiques m'ennuient. Il faut bien avoir l'air, quand on n'a pas le sous. Non pas.

Non, ce qui m'ennuie, c'est que les vrais nouveaux venus se font rares, et que les anciens ont disparu. Et je me prends à rêver sombrement qu'ils sont morts, qu'on les a fait disparaître, qu'ils étaient tous dans le même avion, disons un Airbus américain, et qu'ils se sont écrasés ailleurs que sur le *Pentagon*, puisque ça n'a jamais existé. On les a tués. Ont-ils d'ailleurs vraiment existé ? Et si tout ces messages, c'était du vent ? Après tout, on envoie bien des robots pour indexer mes nouvelles pages, pourquoi pas des robots pour m'écrire et m'encourager à remplir les vides ?

Y'a quelqu'un ? ? ? ? ?

Y'a quelqu'un ? ? ? ? ?

Personne. Étrange. Pourtant, j'avais cru sentir un peu de sentiment, de la chaleur humaine, quelques colères ou une complicité. Même que, parfois, on se connaissait depuis longtemps, on

s'était perdu de vue sans jamais s'être croisés pour de vrai. Peut-être aussi que mon courrier est intercepté. La CIA, le KGB, la mafia périgourdine, quelques viandards quelques part, en panne de chaleur humaine, avec ce qu'on voit de nos jours, la chaleur humaine est une denrée rare. Oui, un complot, une conspiration interplanétaire et silencieuse. Plus personne. Je suis toujours là dans ma barque, et les poissons traversent les mailles du filet, au revoir. Non seulement la nouvelle économie est restée lettre morte, mais voilà que les lettres elles-mêmes se meurent ! Mais enfin, c'est comme, euh, c'est comme, disons, comme avec certaines filles certaines fois. Elles veulent pas alors on leur dit juste, allez, juste un petit baiser en souvenir, oh, et même pas sur la bouche si tu veux pas, sur la joue, ou laisse-moi juste te raccompagner, bon, euh, te regarder danser, oui, je reste de loin, je te fais pas chier, non, ok, je me tais, oui, je m'éloigne, ah, tu appartiens aux services secrets et tu vas me faire taire, d'accord. D'accord.

Y'a quelqu'un ?

Ben toujours personne. C'est dingue cette histoire. De la fluidité totale du nouveau monde virtuel....

La fille du tueur en série

J'ai longtemps cru que les tueurs en série étaient une invention naturelle de la société américaine. Après tout, après la production en série, le carambolage en série, la série sonnait mieux en anglais.

Et puis un ami m'a dit que mon analyse était nulle, comme bien souvent. Le docteur Petiot, Landru étaient des tueurs en série, et naquirent en France simultanément. Comme si de mauvaises graines avaient germé de part et d'autre de l'océan Atlantique.

Chaque année hexagonale voit son tueur en série comparaître. C'est vraiment terrible mais l'on s'habitue. Et parfois je pense que la maison que j'habite actuellement a été la contemporaine de faits atroces, qu'elle a connu la guerre, les bombardements, les camps. Je me dis que les pierres ne parlent pas, et que tous les progrès du monde n'arrangent pas le fond des âmes.

Tout à l'heure j'ai lu un compte-rendu du procès du dernier tueur en série de l'année. Très étrangement, au-delà des faits atroces qui lui sont justement reprochés, il y a un élément qui m'a surpris : ce type a une fille. Il est père d'une gamine de douze ans. La fille du tueur en série. Ça me rappelle la *fille du coupeur de joints* de Thiéfaine. Mais en pas drôle du tout. Et ce type n'avoue rien. Rien ni personne n'est capable de le sonder profondémment, d'aller voir les ténèbres à l'intérieur de ce cinglé. Même lui ne peut pas exprimer ce qui le pousse, ce désir de mort, cette bizarre programmation interne et cachée au fond de la mine à charbon. On peut toujours invoquer des circonstances atténuantes, la famille, l'enfance, rien n'explique totalement cet abandon-là.

Et sa fille à jamais sera la fille du tueur en série. Elle l'implore d'avouer, de se repentir, de dire quelque chose. Mais comme pour d'autres tueurs en série, il semblerait que la parole n'est pas de ce monde. Elle lui dit aussi qu'elle est la dernière au monde à l'aimer. Cette enfant épouse le tragique plus sûrement que Shakespeare, et l'on se demande bien s'il est possible d'envisager seulement de la consoler quelques secondes, juste quelques secondes, sur une vie entière de petite fille, de femme, de mère peut-être j'espère.

La machine à peser les morts

Je vais en déposer le brevet. Et croyez-moi, Bill Gates ne gagnera pas autant que moi. Je viens d'inventer la machine à peser les morts. C'est très utile. Un peu comme le truc qui convertit les francs en euros.

Ma machine convertit les morts par pays. En équivalent de morts par autres pays. Car les morts n'ont pas le même poids selon l'origine. Il semblerait même que les cadavres innocents n'ont pas la même innocence selon le lieu de provenance.

Étrange poissonnerie. Étrange cynisme.

Ça fait un bout de temps qu'on les pèse les cadavres. Combien de Protestants balancés dans la Loire pour combien de Catholiques jetés aux orties ? T'es pas comme moi, tu pèses combien quand t'es mort ? Combien de Biaffrais pour un légionnaire ? Et Sharon de s'esclamer sur Sabra et Chatilla : "Mais enfin, ces morts ne sont pas des nôtres....".

Ça n'arrête pas aujourd'hui de peser les morts. Combien y en a-t'il sous les buildings de New-York, à l'arrivée de la gare qui conduit, via le tunnel ferroviaire sous l'Hudson River, les Noirs vers East Orange ou Newark, les Blancs vers Summit, New Jersey ? Il fut un temps, pas longtemps, je le prenais tous les jours ce train. Il cahotait merdique, roulant dans des marais sous des ponts suspendus en acier boulonné, au milieu d'usines abandonnées et des années quatre-vingt. Arrivé à New-York, sous les fameux immeubles aujourd'hui effondrés, la foule se pressait vers les escalators, et moi, je regardais les Indiens d'Inde vendre des journaux avec la politesse appliquée et le costume pas froissé. Tout là-haut, le liftier était fier de nous préciser la vitesse de l'ascenseur. Et j'attendais alors la nuit. Elle tombait par en-bas, comme à l'envers. Elle montait du sol où des fourmis humaines s'acharnaient à faire avancer leur fausse idée du monde, mais quand même. Oui, à New-York, la nuit ne descend pas, elle monte. Du haut des tours, encore ensoleillées, on pouvait voir les rues s'obscurcir.

Et j'imagine ceux qui se volatilisèrent là-haut perdre à jamais ce sentiment magnétique de la nuit qui s'apesantit entre les tiges de quartz étrange de New-York. Une altitude à jamais disparue.

Alors je les mets dans ma machine à peser les morts, et je les montre sur le marché de l'opinion publique. Combien valent-ils ceux-là ? Pas grand-chose pour certains cons qui n'y voient qu'une leçon à l'Amérique conquérante. Beaucoup plus que tous les autres morts sans diplôme pour certains autres, à montrer leurs drapeaux comme d'autres leurs faux seins. Et puis, autant qu'un mort peut valoir pour les hommes de bonne volonté.

Mais la machine à peser les morts n'intéresse pas les hommes de bonne volonté. Pas porteur ce marché-là. Ils ont toujours refusé de croire qu'un mort vaut plus qu'un autre. Car la mort ne se vend ni ne s'échange. Elle s'impose, c'est déjà trop. Il n'y a pas d'économie de la mort, pas d'équivalence, pas de monnaie d'échange, rien. C'est sans doute parce qu'on la voit du mauvais côté qu'on la croit inégale. Il faudrait voir la mort du côté de l'absence, du côté du vide, du rien, de l'après. De cet énorme silence que font les morts. Changer de perspective quand la nuit tombe.

Alors, de ce côté-là, celui où l'on aimerait arriver le plus en retard possible, on imagine bien que tous les morts se valent, à force d'être en avance sur la pendule.

Je hais les pendules.

La planète se réchauffe

La planète se réchauffe.

Enfin bon. C'est ce qu'on raconte.

Personnellement, je trouverais un peu à redire. Il paraîtrait que les scientifiques doutent.

Doutons.

Doutons donc.

Par exemple : les salles de cinéma.

Rien de plus froid qu'une salle de cinéma en l'an 2000. On s'asseoit, on pop-corne, on regarde. On s'en va. Le commerce, c'est du sérieux.

Par exemple : la sexualité étudiante.

Ah, là, j'en vois qui se dressent : il va parler de cul ! Non.

Mais faut les voir - et je le jure, je les vois - faut les voir ceux-là, de petits couples en petits couples, couvant leurs nids avec des paquets de bières et le pétard en intraveineuse froide !

Sont froids les jeunes.

Sont froids les gens.

Le grand paradoxe

Là, hier, j'ai vu des gens qui avaient dix-huit ans, voire 20. A cet âge-là, on rêve de tripoter des filles, de parcourir le monde, d'aller voir ailleurs ce qu'on y est, on croit encore à l'amour fou, on n'imagine pas les impôts, le quotidien n'existe pas. Je parle pour les garçons. Mais j'imagine qu'au même âge, les filles désirent tout autant, et qu'Aznavour a dû vivre ça par lui-même.

Là, aujourd'hui, le monde est à nos pieds. Occidentaux ventripotents, technoïdes universels, nous avons accès à la richesse des mots par un coup de bidule, un écran, une machine.

Là, entre les deux, il n'y a rien.

J'ai vu et je vois des gens que je n'ose appeler des jeunes tant le marketing sectoriel me rebute, j'ai donc vu de ceux qui devraient être rêveurs et s'enthousiasmer devant une webcam. Je n'ai droit qu'aux limaces à voitures neuves, sagement inattentives à l'avenir, à la carrière, à la famille.

La pizza dans la gueule comme du Canigou dans la niche. Des *chiens*, encore, en quelque sorte.

Alors quand l'un d'entre eux me parle d' "Easy Rider", ça me fait pleurer.

Le meilleur des mondes

Le meilleur des mondes n'est pas une construction collectiviste (*1984*), et pas encore un système homogène (*Le meilleur des mondes,* ou *This perfect day d'Ira Levin*). Le meilleur des mondes d'aujourd'hui est conceptualisé tous les jours par des boîtes de consultants qui essayent, de leur mieux, d'optimiser la gestion des choses et, pire, des hommes...

Ici, pas question de plan de carrière ou de formation. Il s'agit d'optimiser la matière vivante, mais inerte, de certains salariés. En d'autres mots, leurs personnalités. Je viens de prendre connaissance de l'une des nouvelles techniques dans Les Échos du 27 février 2001, ça vaut son pesant de cacahuètes comme disait Ginette. (p 47).

On appelle ça l'*assessment*. C'est un mot anglais qui ne veut rien dire, c'est très pratique. La *novlangue,* la voilà mon vieux Georges... On prend un type qui postule pour un poste (sic), on le met en situation in vivo, on l'observe pendant sept heures comme un pauvre cochon d'Inde, on applique des techniques et des ratios, et si le pauvre type n'a pas souri au téléphone, s'il a mal épelé son nom, s'il cause pas bien la langue du chèque-spire, on lui dit au revoir. Pas d'inquiétude démesurée à son encontre toutefois : il est libre d'appliquer le savoir issu de cette motivante expérience ailleurs. "*Sept heures pour se mettre, sous l'œil d'une caméra, dans la peau du chef de vente d'une entreprise de matériels de manutention qui vient de prendre ses fonctions et part le soir même en déplacement pour une semaine.*" Voilà ce qu'il convient de faire devant les consultants d'une boîte qui vend de l'*assessment*.

Ah, le meilleur des mondes aujourd'hui. Hier, des dizaines de techniques aussi lamentables les unes que les autres sont nées de l'esprit d'entrepreneurs amerloques, bardés de diplômes de psychologie achetés 20 000 dollars par an. Ça n'a aucun sens, il suffirait d'être très stressé, fatigué, ou, au contraire, ravi de savoir que Ginette est amoureuse de moi pour réussir ou rater devant ces quelques abrutis et leurs camescopes numériques.

J'oubliais : cela concerne des postes stratégiques. Le prolo peut toujours se fouiller, la secrétaire ouvrir son décolleté, c'est pas pour vous mes gaillards. Il est loin le temps où le bas de l'échelle était le seul bénéficiaire aliéné des "théories du management"...

Le ridicule ne fait pas peur aux corbeaux

A chaque poussée de fièvre, c'est la même chose. On appelle les jeunes du quartier plus quelques autres, et l'on dit au malade que la vie est belle, ne t'inquiète pas, ça va passer.

Regarde-nous qu'on lui dit. Regarde-nous ! Tu vois, on a peint des croix gammées sur de vieilles voitures, avec leurs équivalents contemporains, tu vois c'est mal. C'est de ça que tu souffres. Autour du corps en désuétude, des dizaines de spécialistes se contorsionnent. Car ils ont raison depuis plus de vingt ans, que dis-je ! Trente, quarante ? Ils ont raison depuis toujours. Ils essayent à nouveau d'éduquer le malade, de lui faire prendre conscience de sa maladie à coup de psychothérapie sociale. C'est que le malade a besoin d'un psy, d'un Lacan, d'une Dolto, d'un bègue. C'est pas normal de ne pas aimer les étrangers, on te prévient. En même temps, on t'éduque. Regarde tout les jeunes qui défilent en bas de chez toi pour que tu sois moins malade, regarde -les ! Tu vois bien qu'ils ont raison, non ?

Regarde le show-biz, regarde Zidane et Depardieu, identifie-toi à eux, ils sont comme toi tu

sais, ils ont la même nationalité, c'est ça qui compte. Faut pas être malade comme ça, reprend toi, tiens, voilà l'abbé Pierre, tiens, voilà Bernard-Henri Lévy, tiens, Glucksmann, tiens, les parents d'élève, tiens, voilà tous les prêcheurs qui te disent d'aimer les étrangers, de ne pas avoir peur, de cesser enfin d'être malade comme ça !

Et toi, tu insistes, toi, tu préfères ton rebouteux, sous prétexte qu'il a bien compris que c'est pas comme ça qu'on soigne les maladies de l'esprit. Mais toi, va falloir que t'arrêtes, on te prévient, et même si tu n'es pas le seul à pas prendre de vacances, ou alors pas très loin, et jamais à l'étranger, et pour cause, eh bien, sache que l'on est au chevet des autres comme toi, jour et nuit, et qu'on les prévient que votre maladie à vous autres, elle est honteuse et qu'il faudrait la taire, une bonne fois pour toutes ! Allez, tais-toi, oublie vite ce rebouteux et ses sbires, rends-toi à la raison, laisse-toi faire ! Les jeunes sont dans la rue, tu sais, ceux-là aiment des émissions débiles et ne font pas tant d'études. Tu sais, pour peu que les gens comme toi soient de plus en plus nombreux et de plus en plus malades, oui, les jeunes, sans doute, on les entendra plus beaucoup. Eux, ce qu'ils aiment, c'est la *teuf*, parce que ça le fait et que c'est cool et que ton rebouteux est pas branché. Alors la *teuf* dans la rue au printemps, c'est le pied mon pote. Mais si le rebouteux devenait une grande entreprise pour de vrai, pour sûr qu'ils s'écraseraient tous ces sans conscience médicale. Politique. "Sans conscience politique" je veux dire.

Alors tous ces gens qui s'envoient des mails, qui disent la résistance ici, la résistance là, c'est pas eux qui vont t'empêcher de rester malade, avec toute ta famille et les gens comme toi.

C'est pas ça qui va faire tomber ton taux de leucémie, ta phase de cancer.

Bien sûr que tu pourrais faire un effort.

Mais on n'a jamais soigné une maladie avec des mots, pas vrai ? Hein ? Surtout que ça fait si longtemps, je te le répète, qu'on te la soigne avec des mots ta maladie.

On te prend un peu pour un con, mais je vois bien que t'as l'œil qui brille. Je vois bien que tu jubiles. Je sais bien que des moins malades que toi hésitent à sombrer eux aussi, n'est-ce pas l'occasion qui fait le larron ?

Tu sais, j'ai bien envie de t'achever. Mais ça te ferait trop plaisir qu'on avoue que oui bien sûr, comme de bien entendu, nous aussi en face debout autour du lit, on est comme toi, on est bien pareil, on aimerait bien faire du mal aussi. On aimerait bien mais on peut pas.

Machine à dingue

Quand je serais grand, je serais dingue, serial-killer, financier international, terroriste, croyant, fana de tuning, possesseur de 4x4, bronzeur professionnel, amoureux du commerce en franchise, pédophile, acteur porno de ma propre vie sans ami, photographe de mode, talk-showman, présentateur télé, assassin, violeur. Pape. Place à prendre. Des conneries à macérer du fond d'un froc montent vers des béats avalant les couleuvres de vieilles machineries. Chanteuses sans parole, que serais-je encore ? Enfant perdu.

Quand je serais grand, je serais sans aucun doute un jour ou l'autre un fait divers. C'est un fait depuis l'absence de guerre, il nous faut tout montrer, tout voir, casser, tuer, et puis la météo à la fin, pour imaginer s'il nous reste du temps à caser entre deux canettes un supporter deux fausses blondes des putes, oui, mais de Tanzanie.

Quand je serais grand, je serais une marque de fringues sur un scooter multicolore et un casque au coude. Je ferais du bruit et puis moins que rien, je ne saurais pas, même pas la pluie ou la lune les planètes, je me travestirai utilitariste, faut ce qui faut, le juste nécessaire, ne rien savoir, changer de bagnole, d'ordinateur, de micro-ondes.

J'aurais des meubles en pin.

Des cartes postales en couleur.

Quand je serais grand, il faudra tout voir, il faudra tout me montrer, et surtout pas un zeste de désir, de caché, d'interdit, de tabou. La mort en direct et sous effets spéciaux, les cancéreux sous morphine, les morts dans la naphtaline.

Je veux tout voir quand je suis grand.

Le tout sous Photoshop^{TM}.

Novlangue

On n'y prend garde, elle est pourtant là. Elle avance lentement, se feaufile, se fait nécessaire, comme les casquettes de base-ball sur les têtes des gosses. Elle encombre un paysage plastifié.

C'est la novlangue.

On nous parle enrichissement, métissage culturel, avenir. On nous dit n'importe quoi. Les mots qui possèdent deux "o" sont dorénavant les plus communs. La novlangue rétrécit nos esprits aussi sûrement qu'une console de jeux. Elle nous fait croire au piment, à la nouveauté. Elle ne dit plus rien, elle structure. Elle se fait dialecte. Orwell avait heureusement tort, la novlangue est a-politique. C'est une non-utopie. Elle appauvrit pour se faire comprendre de ceux auxquels on apprend l'incourage de l'auto-focus et du micro-onde. La novlangue se fait respectueuse des patois et du pathos, se moque des langues elles-mêmes dans un diagnostic médical qui juge d'un trop-chargé.

La novlangue est celle des enfants en bas-âge à qui l'on aurait oublié d'inventer des jardins et des fleurs à décrire. Elle aura bientôt réussi à éliminer même le *désir* des fleurs.

Obèses-land

Incroyable. Au moment où je lis dans le journal local que l'obésité est dûe soit à un gène, soit à un virus (je vous jure), voilà que l'on reçoit un papier de l'INSERM sur le même problème.

On fait bosser des chercheurs sur le problème de l'obésité. Mais d'où peut donc venir l'obésité ?

"Le nombre d'enfants obèses a plus que doublé depuis les années 80". C'est sans doute pour des raisons génétiques. C'est vrai cela, c'est d'une complexité l'obésité. Pourquoi les gens qui mangent trop deviennent-ils trops gros ?

Mystère.

Peut-être que leur métabolisme se dérègle ? Ou alors un virus. Ou un gène, oui, un vieil atavisme de néanderthalien mal digéré.

Ou alors des raisons psychologiques. On sait par exemple que l'équilibre mental des enfants éthiopiens est si fort qu'ils sont rarement obèses.

Heureusement qu'on a la science, nous autres, pour tous ces problèmes de société ! On ferait quoi sans ça ? Hein ? Des épouvantails peut-être ?

Obsolète

Il en est des hommes comme des objets : on s'use. Voilà à quoi je pensais quant un type normal qui me tutoie me dit la chose suivante : "Mais t'es fou ? Deux-cent mille bornes ? Mais t'es fou ?" Il faut dire que cet ami aime les voitures non pas pour l'intérêt d'aller d'un point à un autre mais parce qu'il peut y aller plus vite que les autres en prenant à la fois le risque de les tuer (*eux, les autres*) tout en ayant une chance de s'en tirer.

Justement cette voiture, le pot a eu un problème. Comme le fils de la concierge d'un voisin s'y connaît, il me l'a réparé pour pas grand-chose. Le connaissant passionné d'informatique, je lui proposais, sublime ringard généreux, un vieux 486 plein de ram et fonctionnant tout comme il faut. Un appareil, un *machin* qui en aurait satisfait plus d'un il n'y a que, disons, 5 ans.

Non merci me dit-il, c'est *dépassé*.

Comme ma voiture sans air-bag, comme ma vie sans télévision le matin quand les collègues en parlent, comme mon temps qui passe et mes enthousiasmes de gamin.

Tout est dépassé maintenant déjà.

OGM

Quand j'étais enfant, j'aimais les tomates.

Mon père plantait des pieds dont on coupait les gourmands, ces excroissances qui nous jaunissaient les mains. Les tomates de mon père étaient très moches, Elles mûrissaient lentement et il m'engueulait en plein août si je me risquais à en cueillir une.

Il était rare de croquer dedans avant septembre, et j'adorais ouvrir d'un coup de canine la paroi qui protège les graines juteuses. J'aspirai le liquide sucré et les graines d'un coup, avec la satisfaction enfantine d'une foi inébranlable. J'étais certain de faire cela ma vie entière, dès la fin des futurs étés torrides qui m'attendaient au coin de la rue.

J'ai quitté mes parents comme nécessaire, parce que je suis devenu grand. Etudiant, les tomates assaisonnées n'avaient guère de goût, mais j'en imputais la fadeur à la rigueur de gestion des restos-U.

Je suis grand maintenant.

J'ai posé dans ma cour, sur la branche de mon yuca de terrasse, une grappe de tomates dites "siciliennes". (tu parles...). Ça va faire quinze jours qu'elles sont là, idem, pas un pli de pris, pas

une ride. Pas de goût, toutes identiques les unes aux autres et hier comme demain.

Et voilà, quand j'étais petit, je n'aurais jamais cru que les tomates de mon père disparaitraient à jamais des potagers, pour renaître dans des usines sélectives, pour qu'on les modifie, qu'on les trans-gène, qu'on les transgresse.

Mes mômes mangeront du poisson carré, de la farine artificielle, du colza qui rend américain, du tournesol aussi fou que le professeur du même nom. Devrais-je aussi, pour cause de conformisme, leur offrir une console vidéo ?

Où vont les voies ferrées ?

Dans la campagne grisâtre, des voies ferrées avec des histoires à se taire. La rouille leur simplifie le temps qui passe mais le bois des traverses ne pourrit toujours pas. Ce sont des branches mortes. Mais des branches mortes qui vont quelques part. J'éprouve une immense fascination pour les voies ferrées à l'abandon. Mais aussi pour Brel et Brassens, les trois grands. J'observe ces mêmes rails presque chaque jour et même avant mon déménagement sur d'autres lignes régionales. Des voies militaires pour transporter des garnisons vers l'est, le front. Elles existent toujours et enjambent les fleuves sur des ponts Bayley gris sombre. C'est toujours le crépuscule sur elles. J'imagine les paysans et les sacs à patates les jours de marché, la vapeur et le charbon. Et les déportations, les wagons à bestiaux, les bestiaux pour les foires, l'arrivée à Lyon, les tortillards du Massif Central, les petites vies à l'intérieur, ravies par tant de luxe et de modernité. Des petites voies ferrées comme des veines, jusqu'aux minuscules villages où plus personne n'atterrit.

Les trains de nuit glissant dans la torpeur les soirs d'été, à traverser nord-sud au plus court dans les montagnes, puis l'on découvre Béziers, la mer les campings. Et surtout cette excellente lenteur, la lenteur des décédées, je la regrette bien entendu la lenteur. Et pourtant, elles subsistent. Des amoureux y font passer des Michelines, des locomotives à vapeur une fois l'an, et des wagons pleins de nostalgiques d'antan avec des trains miniatures dans les greniers.

La Grande Compagnie en abandonne encore plus chaque année. Une barrière fermée, des ronces, et la dynamite qui perçait les collines ne sert plus à rien. Sans compter les tunnels, et les portes à l'intérieur, pour protéger les convois militaires. Bien sûr on imagine un retour, quitte à leur souder des vélos, ou des wagons à crémaillères, à crécelles.

Mais bon.

ă

Paraboles

Je marche dans la rue. Ça peut arriver à tout le monde, on marche sans lever la tête. Et puis je lève la tête. C'est plus rare. J'ai un appareil photo souvent. Lever la tête permet d'en faire.

Et là, je vois un immeuble rationnel, avec des peupliers cabossés, des parkings, un stade de foot, des tags moches subventionnés par Jack Lang.

En levant encore la tête, je compte des paraboles. Il y en a plein, tournées vers le sud. Comme je compte mal, j'arrête. Et je découvre la sentence : des fenêtres sont condamnées. La parabole bloque les volets en plastique, par son étrange support en ferraille. Impossible d'ouvrir à nouveau et de voir la lumière. Des familles entières préfèrent voir des trucs à la télé plutôt que le soleil ou les nuages dehors. C'est vrai que c'est moche dehors, mais pas pire qu'à la télé.

J'imagine l'avenir. Les familles qui vivent là sont pauvres. Les riches n'aiment pas l'habitat rationnel. Sauf quand elles font construire. Mais c'est une autre histoire. Donc les pauvres reçoivent des télés lointaines, peut-être des télévisions de leurs pays d'origine. Il fait nuit chez eux, comme un décalage horaire permanent. Les enfants descendent dans la cour et bouzillent les boîtes à lettres inutiles.

Voilà ma photo d'un dimanche en janvier. Elle est en noir et blanc, je précise.

Pluie perpétuelle

Il pleut de l'eau lourde. Même le vent l'accentue. Et l'absence d'air la renforce.

Il pleut depuis des mois, on se souvient à peine de l'hiver. C'est l'automne perpétuel. Mes chaussures font floc-floc tous les matins sur la chaussée noire d'avant l'aube qui ne se lève plus de pluie et de suie boueuse. L'eau amène l'eau. On croise des gens poisseux dégoulinants. Le bel aquarium qu'on a là. Un aquarium humain condamné à l'ouest Finistère.

Nous voilà des englishes.

L'autre fois, la nana me dit "j'en peux plus c'est à se flinguer". Alors le dialogue commence.

-"T'en peux plus de quoi donc ?

- Ben de la flotte tu penses, ça n'arrête pas ! Même ma moquette a l'air trempée. On chauffe mais rien n'y fait, les vitres se couvrent de buée, et dehors, les nuages noirs qui filent le cafard. T'as vu un peu ? Même le gazon est marron.

- C'est vrai qu'il est marron, on le confond avec les crottes des clébards qu'ont tous la chiasse les salles clébards à nous pisser dessus leur saloperie d'urine rouge tous les jours j'en ai marre aussi.

- Et les chats qui tiennent plus le coup, ils osent plus se lécher les pauv'bêtes, toujours trempés, même les rats qui n'en peuvent plus comme nous autres. L'autre soir, on a vaguement vu un rayon de soleil sur la place, cinq secondes, j'te jure, les gens qui rentraient du boulot, ils ont tous levé la tête comme dans un film biblique un peu débile. Faut croire que dans ces temps-là, il pleuvait tout le temps. Puis la flotte a repris de plus belle, des gouttes encore plus grosses. Remarque, ça calme les mômes qui faisaient les cons. A part des cartons pourris dans les caniveaux, y'a pas un seul connard pour taguer les murs humides.

- Atchoum.

- Comme tu dis.

- Et puis les vieux crèvent dans les maisons de retraite inondées. T'as vu ? Tous les vieux qui sortent ensemble tôt le matin, en robe de chambre, comme hypnotisés collectifs, Jim Jones en Île de France, ils s'enfoncent dans la flotte, t'en as pas un qui saute comme un enfant ! Pas un !

Ils avancent ils s'enfoncent dans les cours d'eau côte d'alerte dépassée, ils marchent sous l'eau en grelottant, on les retire à la fourche trois kilomètres en aval. Des dizaines de cadavres qui pourrissent là-bas. Les pompiers ont d'autres chats à fouetter. Ça sent la souillure.

- La crevure. Ils les ont entassés dans une péniche.

- Oui voilà. Ça pue le cadavre. Et les clodos ? Depuis combien de temps qu'on en voit plus ? Moi, ça fait au moins trois mois. Ils ont tous la tremblante du mouton et l'armée du salut. Allez tchaô les clodos, ils se décomposent dans les égouts. Enfin, à ce qui paraît...

- Môf, j'y crois pas trop à ça. Ils sont morts avant. T'as pas un sèche-cheveux ?

- Pour quoi foutre ? T'es chauve.

- C'est pour mes chaussures et mon slip, j'suis trempé, ça fait des cloques, j'en peux plus. Je te dis que j'ai envie de me flinguer. Et puis chauve, c'est à la mode. Avant, j'étais blonde."

C'est qu'elle m'invite chez elle. On boit un café tiède au gingembre. Il fait noir. Au fond d'un couloir, y'a sa mère assise dans une chaise carrée en bois toute rigide et grandiloquente comme à l'église. Elle nous gueule dessus. "Prenez les patins" qu'elle gueule ! Sa fille lui fait un geste obscène en enlevant son slip trempé et ses chaussettes pourries. La voilà à moitié nue sous sa jupe en plastique troué. La vieille, elle a perdu la vue à force de lever les yeux au ciel à scruter l'horizon où volait son mari transformé en ange. Tu parles. Le vieux, il est mort dans un coffrage à béton, il a glissé. La pluie. La vieille, elle y voit plus rien, la flotte lui a crevé l'œil gauche, et puis vas-y le droit, l'acidité allemande des pluies de l'est, ça pardonne pas l'œil du vieillard. Alors elle la pose là, au bout du couloir, entre deux abat-jour coupe-faim et les placards modernes en ferraille. Tiens, ça y est, les voisins gueulent, y'a une coupure de courant.

Une inondation.

On devient dingue.

Je ressors, je dis au revoir madame. La vieille, elle gueule de plus belle : "C'est ça p'tit con, va attraper la crevure de la flotte du croupion, va crever saligaud, va te noyer avec les loufdingues de par en bas !". Elle est tarée celle-là.

Il pleut je sors. J'éternue. Je passe au milieu d'enfants qui chialent, la maîtresse leur promet qu'un jour ils verront du soleil pendant plus de dix secondes, ça existe aussi même pour les pauvres, comme le bord de la mer de Jonasz avec son père sa mère tout ça. J'm'en souviens du soleil moi. Avant d'avoir des rhumatismes plein le corps l'articulation qui se ramollit tiens, regarde donc ! Me voilà en train de crever il pleut tout le temps, c'est des zombies autour de moi, c'est *Blade Runner*.

La maîtresse m'apostrophe : "Vous voulez bien me raccompagner ? C'est pour toucher mon corps, s'il vous plaît...". Je dis pas non. Voilà maintenant qu'une fille de 25 ans belle comme une Antillaise sans lumière veut qu'on la caresse. Elle me dit : "C'est à cause de la pluie, faut compenser les plaisirs alors, parfois, je demande, j'ose, ils disent pas non.". Bah, foutaise, on est peu de choses, je la comprends. Je lui dis que c'est bien normal. Elle a les cheveux comme une éponge trop haute et des cils trempés. Les enfants s'éloignent en coursant les anguilles dans les caniveaux. Un petit rapide en chope une. Toujours ça à bouffer ce soir, ça changera des patates des Russes au sec.

La pluie perpétuelle, c'est notre condamnation. On croyait au changement de climat, à

l'avenir et à la bagnole,y'en a même qu'ont cru à la gauche. Mais moi non, alors là, faut pas croire, faut pas croire. Les routes s'enfoncent dans la boue, des champs de bataille on dirait Verdun, les T.G.V. ne roulent plus, tout rouille, on croyait aux palmiers à Paris ça nous faisait plaisir les années 80. Mais c'était pas ça l'avenir.

Saloperie d'avenir qu'est déjà là. Tout rouille.

Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa
!

Merde alors, il m'a raté de peu l'animal ! Il pourrait se suicider de l'autre côté quand même ! Un peu plus, on y passait la maîtresse et moi. C'est un dégueuli de cadavre sur le trottoir. Le courant étale le sang, les boyaux et la cervelle. Des pies et des corbeaux arrivent en couinant. C'est le huitième depuis Noël. Ils sautent tous du même endroit, un immeuble "menaçant" de s'écrouler. Il est bien plus solide que les types qui en tombent. Enfin bon. Un type la quarantaine, mon âge. Pauv'type. J'aime pas les suicidés, c'est déjà assez le bordel comme ça avec les vieux. Et puis, si j'y pense, c'est pas pour le faire en public. De la pudeur quand même, hein !

- "Tu veux voir les célébrités ?" qu'elle me dit au hasard.

- "Ah oui, je croyais qu'il y en avait plus ! Y'en a encore ? Ben ça alors ? Ils avaient dit que le Tout-Paris y était passé...

- non, il en reste, mais des plus petits. Ce soir, il passe Beigbeder, tu connais ?

- oui, c'est le type qu'écrivait dans Voici. Je l'ai vu en salle d'attente de la maison de retraite, on a bouffé des croûtons avec Alzheimer.

- eh ben il doit passer vers dix-sept heures, d'après le relevé.

- merde, c'est dans cinq minutes ! "

On court, on court. Arrivés au carrefour, il y a plein de gens qui grelottent en poussant des cris d'étonnement. Fi d'arti-fesses humaines, fidartifesses ! Ça gueule, sous la pluie battante, on arrive à voir les célébrités passées passer. La maîtresse me dit : regarde, c'est Jacques Langue et Passe-Quoi !

Je dis : "ouah, les gros connards, ils ont le ventre plein d'air, mais on les reconnaît bien !"

Faut dire qu'on est en aval de Paris.

- "Tiens, regarde, c'est Beigbeder avec son frère ! Ils coulent les cons ! On va les rater !

- Bah, pas grave que je dis, y'en a d'autres"....

Le plus applaudi, c'est Ardisson. Son lifting a lâché à cause de l'eau comme les mains quand on prend un bain trop longtemps. En fait, c'est devenu le sosie de Raymond Barre, ça se trouve, ils étaient frères. Un type lui a collé un micro dans l'oreille. Elle doit être belle l'embouchure. A Rouen, ça doit pas être très identifiable tout ça. La peau d'Ardisson s'étale comme une crème hydrocarbure à la surface de l'eau. Marrant que des types comme ça se suicident. Tout ça parce qu'on nous a dit que la pluie s'arrêterait plus jamais. Mais nous on garde espoir. Enfin bon, en tout cas aujourd'hui. Les célébrités, depuis que y'a plus la télé, au moins, on les voit en vrai, même si c'est qu'une fois, même si ça dure pas. Ça fait une compensation. Une espèce de consolation.

C'est pas tout ça mais j'ai faim. L'eau, ça creuse.

Pomékon

Dans la maison de banlieue qu'ils louaient à l'époque, j'avais cru ressentir comme des projets. Je devais avoir dix ans, *Sting* chantait dans un vrai groupe sans équipe marketing, et c'était justement sa voix qui passait de *Message in a bottle* à *Walking on the moon.*

La maison n'avait rien d'extraordinaire, mais un jardin quand même, et suffisamment de chambres pour qu'un jeune couple y ponde deux mômes.

La plupart des gens de ma famille étaient encore vivants, et mon neveu chantait à 3 ou 4 ans les paroles de *Police*, dans un baragouinage qui avait tout pour me réjouir.

Justement, celui-là, mon neveu.

C'est bizarre les enfants. Celui-là avait tout de l'enfant-roi. On a dû fêter ses anniversaires avec la famille de son père (mon ex-beau-frère, donc), pendant au moins 10 ans. Le père était commerçant, mythomane à l'allure de hippie mais profondément réac. Par chance, la nature l'avait conçu en dessous du mètre soixante-dix, ce qui diminua ses prétentions. Et *tout tournait autour de l'enfant.*

Puis le père est parti, sans payer de pension à ma soeur, et là, de fil en aiguille, tout s'est pour ainsi dire décousu.

Sting s'est mis à chanter de la soupe, la maison a disparu, le neveu n'en fit qu'à sa tête, mais dedans c'était du vide, aussi bête qu'un *Pokémon.*

Presque 20 ans plus tare, le voilà *piercé* de partout, savourant l'argent qu'il n'a pas en dealant des saloperies, tabassant/tabassé au jour le jour, incontrôlable et surtout, surtout, complètement sourd. Il aime la techno. C'est donc foutu.

Pourrir

Je me demande parfois si l'on peut pourrir. Et si oui, par où commence-t-on ? Par les pieds, par la tête ? A la manière de ces corbeilles de fruits abandonnées les matins de départs en vacances et découvertes au retour en pure putréfaction ? Si jamais l'idée me venait de m'abandonner comme d'autres se clochardisent, en viendrais-je à pourrir ? J'y pense en regardant la campagne qui se déroule de l'autre côté du miroir du train. Une belle campagne presque pubère bien qu'avril ne soit pas tout à fait de la fête. Les arbres se couvrent d'une simple nuance rare et subtile d'un vert très clair et lumineux, les sols sont si gorgés d'eau qu'il n'y a plus de sol. J'y pense parce que l'on vient de dépasser une rivière dont la perspective en enfilade révélait la crue généreuse, mais aussi parce que les champs se noient, et que partout l'eau tatillonne suinte pour faire crever les arbres trop vieux.

Nous voilà dans une gare. A croiser des wagons d'après-guerre si débâchées et si humides qu'on les croirait vêtus d'une rouille éternelle et épaisse, comme des épices mélangées. Je sais quand même que ces choses pourriront après moi, après mon corps qui, déjà, se gâte. Alors on s'habille et l'on se masque, mais je jure que quelque part, un grain de beauté, une persillade,

une démangeaison, quelque part quelque chose annonce la fin, la mienne de fin. Et quand cela aura-t-il lieu ? Et où ? Saurai-je un jour qui invente les histoires drôles ? Et comment l'on fabrique les ballons de football tous cousus de l'intérieur ? Et saurais-je un jour pourquoi mes hypothèses tombent toujours à l'eau dès lors qu'il s'agit de donner un sens aux petits riens qui nous animent ? Et comment pourrais-je comprendre pourquoi ces deux femmes qui viennent juste de prendre possession des quatre sièges à ma gauche s'empressent de parler à d'invisibles distants au téléphone, alors que, *obviously*, elles n'ont rien à dire ?

Étrange impression que celle de pourrir lentement, dans le confort et la solidité ambiante. Alstom, quelle marque ! Et quel acier ! Les vitres doublées, les sièges de velours, les rideaux épais même en seconde classe, tout cela sent l'éternel, et moi, et bien, je sens des pieds. Chaussures humides. Le hasard s'y glisse et s'y repère, cherche une faille pour appeler la vieille copine. La Palestine est si loin, les enfants s'endormiront à l'heure d'été dans une heure, avec des rêves japonais déguisés en chiens-robots, le monde tourne et la nuit tombe de fatigue. Je n'aimerais pas prendre sa place à celle-là. Quel travail. Tous les jours une couverture humide à poser sur des fous, sur des trains, sur de la lumière.

Nous venons de doubler une 205 collée de terre sablonneuse cahotante sur un chemin parallèle. Les femmes qui m'aimaient sauront-elles un jour ma fin ? Et puis, tenez, qu'en penseront-elles ?

Mais déjà, elles savent par où la chose arrive. L'une d'entre elles ne m'a -t-elle pas appris à oublier de sentir mes chaussettes avant de me coucher près d'elle et d'entretenir l'illusion ?

Retour sur le loft

C'est enfin fini. Je les vois bien plus qu'avant, ils font les couvertures ridicules des albums déjà coloriés pour les adultes sans passion. La manipulation fut subtile. On n'a pas pris n'importe qui. Pour qui connaît la photo, ce n'est pas facile d'être photogénique. Or, ces *sans-talents*-là, sont tous photogéniques. Rien à voir avec une quelconque beauté. Disons que les traits contrastent facilement, que les corps ont ce relief suffisant, que les symétries sont justes, les profils dans la norme, et les peaux sans défauts.

Soit.

Voilà donc l'argument premier. Trouver des visages et des corps remplis d'air et d'ambition, mais s'assurer au casting que ceux-là passent bien à la lumière des projecteurs. Argument suffisant pour transformer des médiocres en modèles d'une nouvelle ascension sociale, la même qui donne outre-Atlantique des illusions à des millions d'imbéciles, de ces ouvriers de Detroit rêvant de lendemains avec des stocks-options en Californie. Puisque l'ascenseur social est définitivement mort, qu'il se ratatine en échelle à barreaux, le nouvel ascenseur, minuscule mais rapide, et transparent, monte, à l'extérieur de l'immeuble, les quelques *happy few* ridicules vers des sommets de gloire.

Mais qu'ont-ils donc de *spécial* ?

Rien.

Le secret est là. Et tout ceux qui regardent d'en-bas se reconnaissent dans la nouvelle altitude. Foin de réussite scolaire, les bacs STT peuvent prendre en main l'inimaginable. Devenir animateur sur une radio commerciale.

Le pire est à venir, mais un autre élément apparaît déjà : ceux qui, auparavant, occupaient ces *positions*-là, ces animateurs, ces vedettes, ces producteurs, n'ont finalement aucun mérite, puisque que quelques quidams sans fortune arrivent, *in fine*, et sans talent, à faire la même chose, et même à plaire à Sollers - la Barbara Cartland rive gauche - sans réseau, sans connivence.

Cette émission, par un curieux effet, montre à quel point le spectacle est facile, à condition d'en connaître les règles, d'accepter d'en jouer le jeu, et surtout de gaver les oies, heureuses telles qu'en elles-mêmes, de se voir obèses-issantes, devant les miroirs télévisuels. A voir cela, on comprend mieux pourquoi l'école est sacrifiée, que les programmes sont allégés, que les exigences s'effondrent. La diffusion en masse d'illusions sociales remplace si facilement les instituteurs.

Xénogreffe de porc

Ah, la science.

Ah oui, la science.

Ah, la science, je me pâme.

Car enfin oui voilà, je suis le premier *homme* à avoir bénéficié d'une xénogreffe qui tient. La xénogreffe nous permettra bientôt de vivre plus vieux et encore mieux que maintenant, c'est dire. La xénogreffe consiste, comme son nom l'indique, à greffer un bout d'organisme étranger à un homme, vous, moi, une femme même.

Demain, finie la calvitie, xénogreffe de mouton.

Demain, fini la myopie, xénogreffe de mouche.

Quant à moi, on a réussi, en grand secret et même que la presse ne le sait pas, on a donc réussi, disais-je, à me greffer un cerveau.

Maintenant, j'aime les voitures rouges à ailerons, je roule à fond en ville, j'aime le rap et la techno, j'ai un chien, les femmes m'apparaissent pour ce qu'elles sont : des instruments de plaisirs inférieurs à cinq minutes, j'apprécie la télévision qui m'informe, me forme, me déforme, me réforme et tout cela.

J'aime la vie grâce à ma xénogreffe. Je vais chez Mc Do. Je mange et vomis des packs de bières, je n'ai guère de question.

Grâce à ma xénogreffe, tout a un sens. Et seuls les sens giratoires me semblent encore un peu trop complexes : de quel côté qu'on tourne ?

Oui j'avoue.

On m'a greffé le cerveau d'un *porc.* Je me sens moins seul.

Gruik-Gruik.

Illusions

A ceux qui n'en ont pas, je ne jette pas la pierre. Heureux veinards. L'illusion est un carburant encombrant et peu rentable. Petite plante vivace, elle persiste dans les potagers, tubercule tuberculeuse, rose rabougrie, la revoilà au milieu de l'hiver, dans la brume anglaise, dans le noir et blanc d'un jardin années 50. Pire que la nostalgie (son engrais ?), l'illusion fabrique des illuminés et des allumés, ce qui est un moindre mal. A ceux qui disent "j'en ai", les autres répondent "moi aussi". Et les marchés aux puces en regorgent, des illusions perdues.

100 000 !

Et voilà pôf.

Cent mille visites sur ce site. De ceux qui cherchent "porno+free" sur Google, à ceux qui tapent "ennui au bureau" sur Altavista. En passant par ceux qui cherchent des tuyaux sur les tournevis, des fesses, des pigeons, 14-18, des jardins, de l'enfance, et l'histoire de mon père qui ne fut jamais écrite. Et je ne sais quoi d'autre.

Rendez-vous compte. Vous-mêmes en faites partie. Cela n'est qu'une petite goutte dans l'arrosoir d'impuissance de TF1.com, une brume sur les rives d'Amazon point de forêt tropicale. Rien à côté des gros nichons dégueulasses en Plexiglas des sites pornos de tous les bouchers en bactéries du monde.

Mais putain merde. 100 000 visiteurs au compteur. Je vous assure. Retournez sur la page d'accueil, c'est pour de vrai, le bouton multicolore en haut à gauche.

Voilà ce qu'il me reste. Des chiffres à regarder. Je reste dans l'étonnement, l'expectative. Le grand multiplicateur des petits pains, c'est internet. Si j'avais écrit mes conneries pour moi sur un carnet dans un coin, personne n'aurait jamais rien su. Maintenant, ça change tout, je suis ma star, c'est pas rien. Dédoublement de la personnalité total, mythomanie aggravée, schizophrénie redoutable. Mon vrai moi parfois n'existe qu'en songe quand je le regarde depuis l'écran où je m'abandonne à digérer des phrases trop longues pour y placer des virgules.

J'ai des fidèles, mais moins cons que les Raëliens, car ceux-là ne me filent jamais un rond, un sou, un Euro. Tout est complètement gratuit. Le seul chiffre qui me fait bizarre comme un gamin, c'est 100 000, et même sans tricher, et même si là-dessus, la moitié vient par hasard, et l'autre ne revient jamais. Reste un peu de monde à lire, à regarder. Parfois même des histoires nouvelles à raconter.

Bizarre. 100 000 visiteurs.

C'est comme le compteur d'une vieille bagnole.

Je fêterais bien ça pour marquer le coup, le coup de quoi je ne sais pas. Du champagne à boire bien frais comme une victoire innocente. Mais voilà, le monde virtuel ne boit pas. Le champagne n'y est pas liquide. Deux dimensions.

Je fais partie des 100 000, youpi !

2016

Mars 2016.

J'ai 50 ans. Un peu de bide. Quelques résidus d'amis. Des nouveaux venus, des collègues de bureau. Rien n'a vraiment changé. Nous avons fêté mon anniversaire comme on fête un anniversaire, en parlant de nos gosses, d'un avenir incertain, du temps où l'on en avait, de la vie avant, de la sensualité définitivement séchée de nos passés. A l'écran, quelques amis étrangers et des perdus de vue m'envoient des cartes postales à haut débit sous la forme d'un récit de la journée passée au téléphone vidéo-portable. J'ai l'impression de vivre dans un livre américain des années cinquante, la conscience du ridicule en sus...

Nous avons fait quelques efforts. Aucun plat pré-cuisiné, pas de diététique, pas de bière, pas de pizza.

Le fils d'un copain fait des pyramides avec les livres de poches de ma bibliothèque. Il a 14 ans. Développement normal. Mes livres sont ses légos. Il a une connection permanente par portable sur le web3.

Il est con comme un balai.

On ne peut rien y faire. Les réformes du début du siècle ont privilégié l'ouverture au monde de l'enfant. On a écouté les désirs des mômes. On s'est aperçu qu'ils n'en avaient pas.

Appel aux extra-terrestres

Cher David Vincent,

Pourrais-tu rappeler ceux dont tu m'as bercé petit à la télé ? Tu sais bien, ces êtres veules, ces traîtres, ces salauds qui venaient d'ailleurs ? C'est qu'il me semble que leur retour nous ferait un bien fou. Faudrait pas qu'ils se contentent des États-Unis. Faudrait qu'ils foutent la merde partout.

Venez les gars, venez ! Venez dans des soucoupes volantes. Ne vous trompez pas de cible. C'est vous qui nous faut. Venez donc faire perdre leurs illusions lunaires à ceux qui croient encore. Venez donc nous donner un ennemi commun, pour qu'on retrouve Bob Marley en criant "One World, One World !".... Vous pouvez bien avoir des sales gueules, des grosses barbes ou des petites moustaches carrées, vous trouverez nombreux collabos, pas d'inquiétude. Mais au final, quel feu d'artifice ! C'est comme les grèves de trains, ça coagule tout le monde dans les mêmes voitures, à occuper toutes les places en râlant. Mais ça fait des souvenirs d'amitiés soudaines.

Là, ce serait merveilleux. On oublierait que le type d'en face est pas pareil tellement qu'il

serait pas comme vous, avec vos gros yeux glauques et votre sale odeur. Vous seriez de **vrais** étrangers, des étrangers qui nous feraient nous-mêmes mais sans les cathédrales. On vous étonnerait malgré votre avance technique, on vous étonnerait. Enfin, je crois. Ça se trouve, on serait à notre image. Petits et dispersés. Hargneux et psychotiques. Névrosés de la cabessa. Mais non. Vous seriez si tellement des salauds, qu'on se retrouverait tous ensemble, bien plus longtemps qu'un minute de silence, dans un élan solidaire à la polonaise, mais sans la mitre et sans la croix.

Des tranchées dans les airs, des barbelés dans l'espace, du sang vert, pas du rouge.

Vous pouvez venir dès demain. Pas de problème. Je vous jure que ça nous ferait un bien fou. Les trucs qui descendent du ciel, ça nous émerveille toujours suffisamment pour en parler pendant des siècles, surtout si faut leur foutre sur la gueule. Si en plus, vous pouviez tuer par erreur tout ceux qui vous ressemblent un peu, ça nous renforcerait, ce serait bien vraiment. Tenez, vous voyez comme on est petit, moi le premier à vous dire d'en flinguer quand même quelques-uns. Moi le premier j'ai honte. Aller si loin pour se sentir un peu mieux, alors qu'avec un peu moins de cons, y'a longtemps qu'on aurait tous à bouffer du riz gluant sans OGM, et qu'on écouterait Miles Davis dans les soirées tièdes d'avant la mousson. Moi le premier tout petit névrosé, à réclamer une autorité supérieure comme si qu'on pouvait pas faire l'affaire. Mais faut dire que ça fait si longtemps qu'on fait pas l'affaire. Il nous faut toujours deux camps pour faire un choix. C'est pour ça que je me disais que si vous veniez, vous auriez fait l'autre camp. Et nous un seul à nous tous. One world qu'il disait Bob Marley. One world. Des Bohémiens, des Gitans.

Mais je suis un enfant. A l'armée, ils m'ont réformé. David Vincent, c'est pour du beurre. *Mars attacks*, c'est même pas vrai. Ce qu'on peut manquer d'imagination.....

Art plastique

Au lieu d'écrire n'importe quoi, j'aurais dû faire du dessin. C'était ma passion. Je dessinais Docteur Justice et Rahan, et des animaux, des fauves. Même les autres enfants me demandaient mes dessins. C'était avant Mauxion. Oui, c'est son vrai nom. Pas de pseudo là-dessous, s'il se reconnaît au hasard, qu'il se flingue, ça me fera aucun effet. Un jour donc, Mauxion, le prof d'arts plastiques nous reçoit comme des imbéciles auxquels il faut tout réapprendre. Il allait nous rééduquer, et vite fait. L'art, disait-il, ce n'est pas dans les musées, l'art, c'est pour tout le monde. Il avait bien raison. L'art, tout le monde y a droit. Mais un tag ne sera jamais un Van Gogh, on n'y peut rien. Faut bosser un peu. Alors quand il a félicité Olivier J., un imbécile qui plaisait aux filles, parce qu'il avait collé des boutons de culottes sur une boîte d'allumettes alors que moi, le maître du crayon de papier, je n'étais plus bon qu'à impressionner les grand-mères avec mes dessins de lions et de tigres, alors, un monde a basculé. J'ai plus jamais dessiné. Bien entendu, tout le monde s'en fout. Mais quand même, une vocation brisée et du conditionnel, ça vous donne des merveilles parfois.

Bébé occidental

Bizarre l'espèce. D'une grande faiblesse attendrissante.

Je regarde mon fils, il ne pense à rien, c'est un réflexe aux traits familiers. Il mange, il dort,

il crie, il ouvre les yeux. Je comprends jour après jour l'émotion des gens normaux après la reproduction. Ainsi donc, c'est cela. Le bonheur d'un autre et de soi en même temps. La peur au ventre devant une fragilité totale, une dépendance absolue.

Et souvent, je pense aux autres du même âge, du même jour. Mais d'ailleurs.

Où sont les couches pléthoriques ? Et la vitamine D pour les os, et le fluor pour les dents, et l'éozine pour le nombril, et les dizaines de combinaisons de petits-Cousteau en éponge, en laine ? Que font-ils au Pakistan dans les montagnes ? Au Brésil dans la forêt, en Afrique sous les baobabs ? Ont-ils des bains à leur faim, des couveuses et des landaus ? Est-ce qu'on les coiffe, les pèse-t-on ?

Mais finalement, d'entre les morts-nés et les subsistants, il en reste encore assez pour peupler les interstices, il y a toujours des survivants, des résistants, quelque chose qui subsiste.

Voilà le terme sans doute. Subsister.

C'est qu'on est pas à plaindre.

Bébé qui dort

J'avais une photo en fond d'écran mais je l'ai enlevée j'étais à cran. C'était une photo de mon môme qui dort les yeux fermés et recroquevillé comme une petite grenouille en pâte toute heureuse d'être née, endormie, innocente du monde qui brûle alentours parce que, là , maintenant, ça va bien, il fait chaud c'est doux.

Je l'ai enlevée, c'est pas possible les idées terribles que ça faisait pousser dans mon mauvais limon au fond de mon crâne tout ça. Des idées qui disaient que je ferais mieux d'aller en profiter plutôt que de faire le mariole pour gagner ma croûte. C'est que je lui apprendrais le dessin et l'écriture et toutes ces choses qui rendent les papas attendris devant l'innocence d'avant les premières méchancetés de la cour maternelle. Ça me fait faire des phrases si longues et monotones rien que d'y penser de le voir comme ça, un petit enfant minuscule avec juste des yeux qui couinent pour boire un coup de lait. Des phrases bien trop longues et naïves pas mon truc ça je suis normalement dans le genre méchant qui le dit à la face des autres.

Mais là, quand même. Attendrissement.

Bottes en caoutchouc

Ayant eu l'infortune de naître là où d'autres se contentent de passer rapidement, il a fallu un jour m'équiper pour aller à l'école. Si mes souvenirs sont bons, il fut une époque où j'allais en cours chaussé de bottes en caoutchouc.

Elles étaient vertes, je les portais pour aller à la pêche. Et au collège encore un peu. J'avais aussi un pantalon de survêtement bleu, et sans doute un sous-pull à col roulé en tergal vert pistache. J'avais la honte.

Les copains rigolaient, ils allaient au ski en hiver, à la mer l'été. Faut dire que moi aussi, j'allais à la mer l'été. Pas toujours mais quand même, on pouvait pas se plaindre.

Dans les rochers on cherchait des crabes, j'avais chaud dans mes bottes en caoutchouc.

Très longtemps après, j'ai compris que c'était ridicule de porter de telles bottes, j'ai aussi compris que je n'en étais pas mort, et que l'enfance était passée.

Le reste passe tout aussi vite, par exemple aujourd'hui, c'est bientôt l'été.

Aujourd'hui, j'ai de vieilles chaussures à 300 frs la paire qui font illusion car elles furent dégriffées. J'ai terriblement chaud dans mes chaussettes, et mon corps d'athlète viril sue sous ma chemise autant qu'Eugène en son temps. J'ai chaud partout, je vais crever d'un cancer un jour, et plus tôt qu'on ne le pense, alors que des femmes au loin me font des signes. De soutien-gorges en soutien-gorges, je perds haleine, je freine, je me retourne. Elles sont partout, transpirantes bien que transparentes, leurs regards lourds fuient mes mauvais présages.

Au loin, des enfants sortent de l'école en courant, accablés de cartables trop lourds. Ils portent de petites chaussures légères, ils ont l'air heureux. J'invente alors *la machine à se replacer en tant qu'enfant* (marque déposée) et je vole la place, un instant minuscule, à l'un de ceux qui n'a pas l'air préoccupé.

J'ai huit ans, c'est l'été 2000 dès demain, les filles sont bêtes, je vais manger une glace et partir en vacances au bord de la mer. Je suis heureux, c'est fou.

Cantatrice réponse négative

Je rentre chez moi à midi sous la pluie grise retrouver la réponse négative qui m'attend sans doute dans ma boîte à lettres. Pas d'erreur, elle est là, dactylographiée comme au bon vieux temps. On me demandait d'être un spécialiste de tout, ça n'a pas suffit. Le XIXème siècle me répond : je ne suis pas dans le profil. Il est vrai que, ni de face ni d'ailleurs, je ne ressemble à quelqu'un qui correspond.

Pas de correspondance, donc.

Je mange quelques nouilles en annonçant la nouvelle au téléphone. Je finis de développer deux films emballés hier soir dans une cuve. A la radio parle une cantatrice.

Il faut que je rince les films, et que je reparte au boulot.

J'écoute la cantatrice qui chante du Debussy et du Fauret dans ma voiture grise sous la pluie du même accabit. C'est plutôt joli, je n'y connais rien.

La cantatrice qui parle d'elle maintenant avoue qu'elle n'a pas 31 ans, mais 34. Je le sais bien. La cantatrice, j'allais à l'école avec elle, de la maternelle à très tard. C'était la meilleure de la classe. En CM2, la flûte à bec ? Son moyen-âge à elle. Elle connaissait déjà ses classiques et même l'antiquité.

Elle parle, elle chante, je la sais radieuse.

J'achète du chocolat en passant.

De l'amour

Dialogue de sourds. (devoir de 6ème)

L'amour.

Quoi l'amour ?

L'amour !

Ah. Oui. Bôf.

Quoi bôf ?

Bôf quoi.

Ah, mais et l'émotion amoureuse ?

Ah, oui, bien sûr.

Tu vois, hein, ça... ça t'est arrivé aussi, non ?

Mouais. Oui, si. Comme tout le monde sauf les militaires.

Ah bon ? Tu crois que les militaires, non ?

Non. Enfin remarque, eux aussi parfois. Enfin, peut-être, hein.

Ah, tu vois, tu dis "eux aussi", donc toi aussi ?

Mouarf. Au passé, toujours au passé ce truc-là.

Mais quand donc ?

Ben, à l'imparfait. Ça s'use. C'est l'usage de l'amour. Ça use.

Demain, sans doute

Les réveils ont parfois un don d'ubiquité pénible, et la vie réelle qui prend le dessus à 7 :30 du matin n'est pas là pour arranger les choses.

En me rasant ce matin, j'ai fait le point, rapidement et embué comme il convient.

Je ne serai donc jamais un grand athlète. Il est trop tard. Bon.

Un artiste, un photographe en noir et blanc, un écrivain ?

Mouarf, mouarf. Les photographes en bavent en Tchétchénie avec un Leica, ou avec un Nikon F5 au Stade de France. Les écrivains ont des choses à écrire, avec de la suite dans les idées.

Un aventurier peut-être ?

Indiana Jones, Docteur Justice. Non. Avec mon lumbago perpétuel, je ne peux même plus satisfaire les femmes de moins de 40 ans.

Il me reste donc à trouver un potager pour devenir un petit vieux discret.

Des illusions

Voilà le passé qui arrive en maître-chanteur sur ma prose virtuelle : c'était bien tout ça. J'ai essayé de fermer une fois, on m'a écrit en disant déconne-pas t'es con ou quoi ?

Je fus flatté. Il me semble que derrière cette minuscule vitrine qu'est le web, j'avais trouvé l'espoir d'un court-circuit. Très naïvement, je pensais que, de bouche à oreille et de fils en aiguilles, on finirait par remarquer mon style, admirable, authentique, casse-gueule à la récré. Je pensais qu'on allait dire : "Ouah, de la personnalité-là, la la la." Je pensais même avoir du poids, d'une certaine manière, sur le temps qui passe et la façon de penser les choses. Je pensais même qu'on allait être drôlement plus nombreux, qu'on allait monter un magazine littéraire en ligne, une école de pensée en ligne, des tas de choses en ligne qui se résumèrent à des lignes de code html éparpillées au gré des *switchs,* des *hubs*, des *providers* et autres outrances. J'ai finalement eu des illusions communes avec tous les crétins à start-ups : mon site perso serait bien plus éternel que vos foutaises.com *on line*. Faut dire que moi, j'utilisais peu le vocabulaire en english. Et que mon investissement, c'était du temps. Pas un rond.

Je pensais faire scandale comme Houellebecq, mais en mieux vu qu'il écrit mal et qu'il est moche comme un pou, alors que moi, autrefois, avec les filles... Alors j'ai craché sur Jack Lang et Beigbeder, en m'apercevant que je leur faisais une mise en plis aguicheuse, et qu'ils ne faisaient qu'un. Le monde est petit quand on est con.

J'imaginais être vachement méchant et pas cucul la praline comme l'autre avec sa gorgée de pisse et ses petites nostalgies à deux ronds. J'oubliais que ceux-là sont publiés sur du vrai papier, qu'ils se montrent à la télé, qu'ils jouent le jeu, un jeu pas très compliqué. Le tout, c'est le premier pas. Faut écrire des trucs sur du papier, et les envoyer par la poste. Après, on retourne au boulot avec sur les épaules le même espoir que le type qui a joué au loto un jeudi : tout va bien jusqu'à samedi soir, et lundi, faut rejouer.

Tous les jours, je regarde mes statistiques. C'est formidable. Bientôt 100 000 visiteurs. Là-dessus, 7 sur 10 n'ont lu qu'une page. Restent 30 000 visiteurs qui ont lu au moins deux pages. Et puis, chaque mois, le recueil complet se vend à presque 300 exemplaires, belle réussite. Sur les 30 000 visiteurs, les deux tiers ne sont jamais revenus. Sur les 10 000 restants, il y a 200 habitués. Sur les 200 habitués, il y en a dix chaque mois qui oublient de revenir. Et un nouveau par semaine qui revient plus souvent. Les 10 000 ne sont composés que de 300 à 400 personnes ayant lu plus de 5 pages. Sur les plus ou moins 250 visiteurs quotidiens, il y a 200 personnes qui viennent parce qu'ils ont tapé "porno+free" dans Google et qu'ils ont eu le courage d'aller jusqu'au résultat n° 357 au bout de dix pages. Sur les 50 restants, il y a les 30 dépressifs de l'asile d'aliénés d'Epinay sur Orge qui ont la chance d'être connectés gratuitement à l'ADSL, et qui reviennent parce que l'infirmier en chef m'a mis par erreur en page d'accueil.

Des fois, j'envoie des mails à des patrons de presse en m'étonnant qu'ils n'aient pas parlé de moi dans la semaine. Y'en a des sympas qui me disent que je suis gentil. Alors je regarde ma voisine au bureau et j'écoute ses bras et ses cuisses qui grossissent en faisant brout-brout.

Dans le train, j'imagine que la fille qui lit à travers l'espace entre les deux sièges les textes du jour va se lever, ôter le haut en gueulant "GF, c'est toâââââââ! Prends-moi vite arglglsd-ksmqlkdfq mlsdfaaaaaaaaaaaahhhhhhhhhhh ! ". Mais y'a encore un pépé qui me demande si le train y va bien. Je lui dit que c'est l'autre d'en face sur le même quai même qu'il faudrait qu'il se dépêche et le voilà monté parti en me remerciant. Pas grave, il n'aura fait que 300 kilomètres à

l'opposé de sa vieille. Il pourra raconter son aventure à toute la famille, en disant "C'est Grosse Fatigue qui m'a dit qu'il allait à Berlin ce train ! Et je me suis retrouvé à Amsterdam ! " Il aura pété les plombs le papy ce sera pas si mal dans sa vie.

Et puis j'imaginais que dans cinquante ans, on taperait la même adresse pour arriver à mon stockage plus très frais : mais mon hébergeur gratuit à la mode sans publicité va bientôt fermer, et je vais crever dans mon coin du cyberespace.

Marrant non ?

Fais les vitres

La femme de ma vie actuelle vit (justement) chez moi depuis peu. C'est qu'elle accouche ce soir, hier, dans dix minutes, bref, dans l'attente. Beaucoup s'en réjouiraient. Ah, l'amour, ah, le bonheur.

Hum.

Bien entendu, il a fallu ranger. Tout ranger. Ce n'est pas fini. La lumière entre mieux. Les livres sont plus droits, on a retrouvé des cds, on change les draps. Il s'agit aussi de passer l'aspirateur. Ça fait dix minutes qu'elle le passe, espérant décrocher mon héritier, hurluberlu hésitant à sortir. Comme on le comprend. Mais la question est ailleurs. C'est qu'elle m'*oblige*.

Oui. Elle m'*oblige*.

A ranger les serviettes, à faire le lit, à nettoyer la terrasse. Sinon, qu'elle me dit, elle se débrouillera toute seule. Ah, trois fois "ah". Scène classique de la vie conjugale. Mais il y a pire. A la question, perfidement posée par votre serviteur : "Et Raymond Aron, et Claude Lévi-Strauss, et Sartre, tu crois que leurs femmes les obligeaient à faire les carreaux ? " Elle répond que ces types-là, c'était des durs de durs, des intellectuels, des vrais écrivains, et qu'en plus, ils sont pas nés n'importe où, khâgne, hypokhâgne, normale sup, agrégation. Toi à côté, avec ton site minable pour les 15 fainéants qui te lisent au bureau, tu veux que j'te dise ? Enfin bon. La lumière entre mieux. Même si c'est l'automne.

Fatiguisme

Internet, c'est le grand vide-ordures planétaire. C'est vrai, c'est foutrement vrai monsieur Finkielkraut. Pire que la télé univoque dans un sens (sic), internet déballe des choses via des pages personnelles et des photos de familles, des albums moches, des mégalomanies, des histoires drôles, des sites anti-beaufs et souvent le contraire. Voilà l'internet. Une poule aux œufs d'or paraît-il. Oui, sans doute. Et chacun y va de sa gribouille, de son paraphe, un peu d'histoire, des galeries, beaucoup de cul, des magazines. Gagner de l'argent, en perdre. Le temps, idem.

Et tout le monde ne fait que passer, on file, on regarde, on s'en fout. On bouffe. Voilà.

Voilà quelques temps, j'allais dans des forums pour discuter. On discutait dur avec des naïfs intransigeants, et puis aussi avec des types donnant l'impression d'une vague ressemblance. Depuis, on a décidé de faire un truc ensemble. Un petit truc sans ambition, un truc collectif histoire d'écrire.

De l'écriture en somme.

Ça ouvre le 2 octobre 2000. Autant dire déjà hier. On a appelé ça Contre-courants.org au pluriel. Appel à lecteurs.

Georges Bush, listen to me !

Georges.

C'est pas parce que t'es le président des États-Unis et le fils de ton père, ce dont je ne suis pas moi-même bien fier, c'est pas parce, qu'il faut faire n'importe quoi. Wake-up man, wake-up ! Sais-tu que tu as balancé sur les Afghans pour deux ou trois fois leur PIB ? C'est pas ça qu'il vaut faire.

C'est pas ça qu'il faut faire.

Faut leur envoyer des femmes. Ils manquent d'amour ces types-là. T'as vu leurs tronches ?

Sont pas beaux, sont méchants.

Envoie-leurs d'abord des provençales, de celles qui gonflent leurs poitrines pour alpaguer le chaland dans les marchés estivaux, corsages pleins de lavande, le mamelon attendri, la fesse haute, la cuisse parfumée. De la couleur, des melons et des pêches. Première vague, boum, cinq mille comme ça, et quelques Italiennes si tu veux, quelques Antillaises par dessus le marché, avec des fruits exotiques et des maillots de bain jaunes citron échancrés bien haut. N'oublie pas d'envoyer les cuisines, les cantines, les sacs de couchage, le safran, les décors. Envoie-leurs des femmes bon sang ! De celles qui nous font de l'effet, y'a pas de raison, n'est-ce pas universel, l'amour ?

Tu bandes Georges ?

Peut-être pas.

Alors deuxième vague : des dynamiques, des mordeuses, de la mangeuse d'hommes, des financières, des croquantes, des craquantes, des croqueuses, des tailleurs de chez Chanel pour leur tailler un nouveau pays dans leurs robes miteuses, adieu la Kalachnikov^{TM} molle. Ils vont voir à quel point les femmes sont leurs égaux, il vont voir à quel hauteur il faut venir les chercher, se soumettre, se plier. Ils vont voir la volonté des dames, ça leur fera pas de mal, ça donnera des idées à leurs compagnes du cru. Ça va cuire lentement. Cui-cui.

Ou alors, je sais pas.

Troisième vague.

Des putes armées, des putes de magazines, des putes pornos, des qu'en veulent, des au garde à vous, des avec des fusils, des folles, des mangeuses, des collantes, des provocantes humides en parachutes, avec trop de rouge à lèvres, des de mes quinze ans dans les magazines poilus et en couverture. Des gros nibards, de l'épilée volontaire, de la pathétique alanguie, des putes, des putes, oui mais de Tanzanie, des Allemandes qui s'en laissent pas causer, des Anglaises vénéneuses à la bière, des Espagnoles de Tanger, une troisième vague à dévergonder les gonds de ces salauds-là. Des salopes Georges, remember ? Ah, t'en as jamais connu ? T'as rien vécu ? T'es un connard coincé entre l'argent et Djizeusse ? Je savais pas. Enfin, j'imaginais pas.

Et puis. Et puis peut-être rien. Peut-être qu'ils sont capables de tuer la mère et la putain, peut-être qu'ils n'aiment pas les femmes, peut-être qu'ils sont gais sans l'être vraiment à force d'être habillés en noir. Mais ça vaudra mieux que tes suppositoires atomiques, tes liftings au pré carré, tes godemichets serviles. Parce que n'oublie pas, ils pourraient bien t'avoir, à ce jeu-là.

Héritier

Si j'étais un fils à papa,

A moi la belle vie,

Le show-biz le pognon,

Les placements dans les îles et les femmes faciles couvertes de gingembre et fardées de près.

Fils d'industriel, fils de chanteur au talent facile tu parles mon oeil. Pour qui nous prend-on ?

Sans compter les dynasties, les grands héritiers, ceux qui ont même des grands-parents avec des noms célèbres.

Mars 2000. *Je suis à découvert.*

Hiberner

Des fois, je rêve.

Je rêve que je suis pas devant un ordinateur ou des copies ou des étudiants, et que c'est pas l'hiver. Je me dis que ce serait mieux de rester au lit. Surtout l'hiver. Je resterais au lit avec la femme de ma vie et une jolie fille en plus qui serait douce et soumise et aurait des gros seins. Chacune d'un côté j'aurais plus jamais froid. Elles me prépareraient un chocolat chaud et me raconteraient les nouvelles du jour en rajoutant que tout va bien.

Au printemps, je prendrais une douche et on sortirait dans les bois voir les bourgeons. On partirait dans des pays tropicaux et on ferait des trucs de fous, comme dans les films avec des filles qu'on voit jamais à la plage par chez nous.

Ce serait merveilleux.

Il y aurait aussi des draps blancs. J'allais oublier de le mentionner.

Je ne suis plus anarchiste

Longtemps je me suis demandé comment faisaient ceux qui retournaient leurs vestes. C'est qu'elle était cousue d'or disait Gainsbourg en parlant de la sienne. Combien sont ceux qui militèrent pour un monde meilleur avant de fêter leurs quarante ans au Club Méditerranée ? Qui a cru abolir les privilèges avant d'avoir la chance de rembourser un prêt d'accession à la propriété ? Et tous ceux qui voyagèrent en voiture d'occasion jusqu'à devenir un jour le propriétaire du dernier cri ?

Je ne suis plus anarchiste.

Je le sens petit à petit. Je ne l'ai jamais été vraiment. Dans l'esprit comme Ferré. Ça dure encore un peu. Une éthique. L'idée de ne voir que des individus ou du moins de s'y contraindre. Et surtout de ne pas juger à l'origine, à la provenance. Juger sur pièce. Juger sur le goût de la salade, la taille du potiron. Et ne même plus juger du tout. Rencontrer des artistes et même des déchus, rencontrer des personnalités.

Se réfugier dans un monde qui n'existe pas et rembourser le prêt pour la maison et regarder les enfants grandir et imaginer encore changer de métier et tout recommencer. Mais sans la fougue.

Je ne suis plus anarchiste.

Je n'ai pas retourné ma veste non plus. Je suis égal à moi-même. Une expression des plus pratiques, une expression merveilleuse.

J'ai voté Chevènement. Sans regret. Beau comité de soutien sauf les derniers pingouins venus des rangs du fond à droite. J'ai voté Chirac aussi. Sans regret. Beau comité de soutien sauf les derniers pingouins venus des rangs au fond à gauche et silencieux derrière les travailleurs sans grand soir, sans travail, sans rien. Je vis dans un pays qui compte des millions de cons, et beaucoup d'excusés.

En lisant Libération du lundi 6 mai 2002, j'ai vu les photos des filles qui soutenaient Le Pen à la page 15. Pas mon genre. Je les imagine en short sur de mauvais vélos. A propager des idées de naturel au galop qui nous rattraperaient bien trop vite. A la page précédente, j'ai vu des femmes de Marseille. Elles étaient voilées et souriantes. Elles applaudissaient. Pas mon genre. Dans les têtes de tous ces gens-là monsieur, on ne pense pas. On ressent. On se ferme.

On croit.

Moi, je ne crois plus à rien. Je ne suis même plus anarchiste.

Je viens d'être père pour la deuxième fois, et c'est une fille, que dis-je, une femme déjà. Elle va vite me trouver ringard, puisque je ne suis plus anarchiste.

Peut-être ne faut-il pas ; pour éviter d'être rattrapé par les réalités ; avoir d'enfant. Alors on reste anarchiste ?

Job

Je voudrais trouver un nouveau job. Sans étudiant, sans direction, sans secrétaire, sans réseau informatique. Un job à ma taille, tout petit et discret, à écrire des textes de chez moi, allez, 3 francs la ligne.

Mais il paraît que ce n'est pas sérieux. Il faut bien vivre.

Je n'en suis pas si sûr. Et s'il fallait plus simplement *vivre* ? Je connais nombre d'abrutis et d'un peu moins qui se vantent en gargarismes de passer dix heures par jour au boulot, devant un écran le ventre rebondi, sur la ceinture d'un pantalon plissé. Ces gens-là vous proposent d'en faire autant, de travailler, car ce sont des missionnaires : *ils* font tourner l'économie et, de proche en proche, le monde. Ils ont une baby-sitter, parfois un divorce, souvent un téléphone, un

magnétoscope, une voiture. Ils ont des *choses*. Des choses qui font tout pour eux. S'ils n'étaient si distingués, ils vous cracheraient à la gueule quand vous leur parlez de rêves d'un travail manuel dans un atelier qui sent la térébenthine. Vous êtes un pauvre type, celui qui n'a pas compris.

Je voudrais un nouveau job mais en province. Je voudrais travailler 6 heures par jour au maximum pour les autres, et le reste pour moi. Présenter mes oeuvres au monde entier, gagner suffisamment pour planter des tomates dans un bout de jardin de dix mètres carrés. Je voudrais avoir le temps de travailler la musique, et de finir le roman en cours, et d'écrire, et d'aller courir pour pas mourir trop jeune, et de prendre en photo mes amis qui vieillissent parce que moi, c'est tous les matins la photo au rasage.

Je voudrais un job où l'on me dit de rester chez moi, de donner mon avis, de partager mes maux.

Mais comme dit l'autre, *faut pas rêver*.

L'adieu aux prolos

Au fond du couloir de 92 mètres 50, dans un coin de part et d'autre, accoudés qui au mur, qui à la longue vitre double-d'elle-même, les pieds sur un lino peu aventureux (Lino Ventura), ădes prolos en visite d'un proche à l'hôpital s'émoustillent en râlant, éructant plus fort les uns que l'autre.

Les filles sont décolorées aux racines noires, le tatouage aussi dur que la poitrine est molle et par trop abondante. Je sais qu'elles aiment Johny Halliday, tout comme leur père, visiblement absent. Oh bien sûr, c'est que j'ai fait des études de sociologie, et qu'elles n'en savent rien, mais moi, madame, il me suffit d'un coup d'oeil et voilà la CSP catégorisée, PMI, PMU, RMI, elles remuent, elles se tâtent, elles gigotent ces grosses greluches en foutant un coup de pied à la plus jeune qui roule par terre, sous la voix de la mère qui gueule de la bouche des mots comme on rote.

Fréquentant assidûment l'hôpital pour raison familiale depuis quelques semaines, me revoilà à nouveau face aux prolos de chairs et d'os. Ils sont souvent l'un ou l'autre, rarement entre les deux. Ce qui semble normal. L'entre-deux, c'est la *classe moyenne*, celle des lotissements propres.

En m'éloignant d'eux, le couloir m'apporte étrangement par écho leur intimité vulgarisée, cette absence de vision *extérieure* d'eux-mêmes qui les caractérise si bien.

L'adieu aux prolos est consommé. Adieu.

Non seulement la politique avait donné espoir à des gens dépouillés de tout, elle leur avait aussi donné une éducation, *Pif-Gadget*, *Aragon*, quelques staliniens, quelques faux-cils et des marteaux, et *Bernard Lavilliers*. Bref, l'espérance communiste (arf, ça m'arrache la gueule de dire ça depuis Stéphane Courtois, homme par ailleurs charmant) avait du bon : elle évitait aux prolos de se transformer en *Deschiens méchants.*

TF1 a remplacé le militantisme, y'a la mère qui gueule plus fort au bout du couloir :"Qu'il aille se faire foutre, j'vais lui défoncer la gueule s'il rapplique, j'vais lui défoncer la gueule".

L'avenir est à nous

Pada pada pada pada waa Pada pada pada pada waaaaaaa Toudidadoudidadouda.... 3/4 Mannix again.

Tiens, l'autre jour, en fait maintenant quand j'y pense dans l'oreille, j'écoute à nouveau Mannix en version longue. Des cuivres partout, la batterie, une valse jazz, ah, j'adore, je le répète. C'est drôle comme une musique ou des odeurs sont de bien meilleures machines à remonter le temps que les vraies machines à remonter le temps qu'existent même pas.

Je suis donc en train de remonter le temps tant et si bien que me voilà avec toi. J'ai les cheveux longs, j'ai douze ans, on regarde Mannix à la télé. Toi, t'as ta grosse bedaine et tes jambes surélevées sur la chaise. T'es dans un fauteuil moche on n'a pas de canapé. On n'a pas de télécommande et pas de télé couleur. Et c'est pas la nostalgie qui parle. Il fait beau, genre 6 heures du soir en été des années soixante-dix. Comme d'habitude, on se parle pas trop. Enfin, je te parlerais bien mais tu me dirais de me taire qu'on écoute le film. Tu dis toujours le film alors que c'est un feuilleton Mannix. Mais bon. Il fait encore grand jour grand soleil et on regarde Mannix dans les années soixante-dix. Tu te rends compte ! Je suis un gamin de douze ans ! C'est pas la nostalgie je te dis. Tout est propre et clair et joyeux. La télé est en noir et blanc, on n'a pas encore le téléphone. Ah ce qu'on est bien, j'en oublie l'odeur de ta *Gitane Maïs* qu'est déjà en train de te crever à petits feux. Ah ce qu'on est bien à regarder Mannix.

On a l'avenir devant nous.

Ça c'est tellement chouette d'avoir l'avenir devant soi. T'as même pas encore soixante ans ! T'es encore jeune, t'as encore ta guerre dans la tête, mais là, on regarde Mannix. J'ai l'impression que c'est un feuilleton drôlement ancien, genre les années soixante ! T'imagine un peu ! J'étais même pas né ça se trouve ! Mais là, il faut beau, c'est l'été, elle est partie faire les courses, t'as fini de jardiner j'imagine qu'on est samedi, on regarde Mannix, le soleil se reflète dans la vitre du voisin d'en face, tout est lumineux au milieu des vieux meubles. Tu rallumes ta *Gitane Maïs* qui s'éteint tout le temps en me disant d'arrêter de parler et de pas deviner la fin qu'on verra bien la fin qu'elle viendra bien la fin du feuilleton qu'on en est à la moitié alors pourquoi penser à la fin du film hein tais-toi donc un peu bon sang !

T'as une chemise écossaise. T'as pas la grande classe. T'es pas un bourgeois. Mais t'es poli hein. Jamais un gros mot. Ah, on a l'avenir devant soi. Ça se trouve, la guerre du Vietnam est même pas finie, et le chat a encore bouffé un poisson rouge dans le bassin. Ça se trouve, demain, on ira à la pêche à la friture dans ton patelin, on verra les cousins. Tu râleras si je pose des questions quand on taquine le vairon. Je ramasserai de la menthe, on aura l'avenir devant nous. Ah, demain, c'est quelque chose ! On a l'avenir devant nous.

L'espoir d'un moustique anti-cons

Beaucoup d'optimisme mais des réserves, voilà comment fut accueillie la nouvelle : il paraîtrait que l'on va mettre au point un moustique transgénique incapable de transmettre le palu, mais se reproduisant un jour avec entrain, imposant son nouveau gène à ses descendants.... La recherche transgénique n'en est qu'à ses balbutiements, j'ai confiance pourtant, un jour viendra où les moustiques seront de vraies seringues vivantes, pleins de vaccins inutiles contre des maladies à jamais disparues.

En attendant, et pour peu qu'un savant fou me lise - le net est au hasard, n'est-ce pas - eh bien, j'aimerais soumettre le projet suivant, petit projet sans prétention mais bien pratique.

Voilà : pourrait-on envisager le plus sérieusement du monde de créer un moustique (ou une puce) transgénique à flinguer les cons ? Une bestiole qui, d'une piqûre, d'un pincement, d'un coup de griffe, donnerait aux imbéciles nombreux qui nous entourent le sommeil éternel dont ils s'honoreraient ? Attention bien entendu, il faudrait que la chose se fasse impérativement la nuit dans un lit, sans souffrance ni prémisse, sans risquer l'accident de voiture ou la chute soudaine au milieu d'une piste de danse écrasée par le vacarme... Il s'agirait d'une nouvelle arme chrono-biologique.

On me rétorquera de la difficulté de liquider tous les cons de la planète, et du fait qu'on est toujours le con d'un autre, et moi le premier ma bonne dame, suffit de lire mon mail parfois pour tomber des nues à défaut d'un trottoir.... Ah là là, comment identifier les cons, les gros cons ? Par exemple, les cons à fabriquer l'insécurité ? Facile : ce sont ceux qui ne respectent pas le code de la route sous l'excuse fallacieuse mais volontaire qu'ils savent mieux conduire que les pauvres *pauvres* ne possédant pas un 4x4 allemand. Ceux-là, on les voit. Ah, bien sûr, on perdrait dans l'affaire quelques chirurgiens, quelques notaires, des pharmaciens et des footballeurs. Mais bon, imaginons quand même le crédit donné à la vie en les comparant avec les patronnes de boîtes de nuit, les chauffeurs de taxi de province, les commerçants en franchise, les diplômés d'écoles de commerce... J'en passe et de bien meilleurs. Un moustique par grosse bagnole, un insecte par excès de vitesse... Dans le même registre mais à l'autre bout de l'échelle sociale en panne, les amoureux du tunning et ceux qui percent les pots d'échappement des mobylettes^{TM}, à défaut d'un nom plus court, ceux qui me réveillent la nuit. Un petit moustique. Ceux qui votent mal, ceux qui pillent les richesses de l'État, ceux qui piquent dans la caisse, les donneurs de leçon, les faux-chanteurs et les vraies beuglantes, les inventés du sans-talent, les filles qui passent à la télé la bouche ouverte, les gros en camping pas sauvage, bon sang de bonsoir, mon moustique aurait le cafard devant tant d'hécatombe ! Sans compter les admirateurs de ci, de là, les croyants intransigeants, les serial killers, les pères qui marient leurs filles sans consentement, les maris qui trompent leur monde et les femmes infidèles, pour faire plaisir à Brel et rigoler un bon coup.

Ah, Géo Trouvetou, Nimbus, Tournesol, Gaston Lagaffe, pourquoi êtes-vous partis si tôt ?

L'espoir fait vivre

J'ai toujours un secret espoir. Un jour, les gens vont se réveiller, aller sonner chez le voisin, et le croiser en route car il vient d'avoir la même idée.

Les gens se croisent sur les paliers, dans les jardins, l'air déconfit une bouteille à la main, champagne ou jus d'orange, partout ici et là.

On traverse les ponts, et même les autoroutes, tout s'arrête on trinque.

Pas besoin de coupe du monde, juste un grand réveil.

Les gens s'excusent pour hier, les flics posent leurs culs par terre, les voyous repeignent les tags en blanc et trinquent à qui mieux-mieux avec les poulets des banlieues.

On parle de la connerie au passé, on s'excuse d'en avoir été, on oublie les mosquées, les églises, les ethnies, le patron a honte de sa bagnole, le prolo va à la pêche et lui apprend les

rudiments.

L'espoir fait vivre.

L'hypothétique email

Ces jours j'attends encore un peu le soir. Je n'y crois pas mais je cultive l'illusion. Je l'attends comme on attend un ancien amour, et j'en sais quelque chose.

J'attends.

En pure perte sans doute mais quand même. Mon père m'aurait dit qu'on m'a *bourré le crâne*, comme il le disait de mes profs de fac. Mais ce soir encore, et pour quelques jours, j'attends encore. C'est drôle comme les illusions sont tenaces et j'avoue ma naïveté. J'attends l'éditeur. Ah oui alors. Comme on attends le loup, ou le sauveur, selon le côté de la barrière. Un grand rêve ça ma petite dame. Un type m'écrit, derrière son nom, y'a @gallimard.fr. Oh, allez, @grasset.fr. Je sais pas. @minuit.fr, @flammarion.com.

Allez savoir. Je dis que c'est un rêve, déconcertant de petite prétention.

Même pour de faux ça me ferait plaisir.

Mais c'est bientôt Noël, et moi, cette date-là, c'est pas la joie.

On peut bien croire au Père Noël, si c'est pas trop demander.

La famille, la famille...

La famille, ça s'éparpille.

La famille, c'est vraiment l'horreur, surtout dans le sens ascendant, c'est comme les embouteillages, comme quand on voulait pas y aller, et surtout pas avec ceux-là, qu'on connaît pas ou que par filiation, qu'on a rien en commun et que c'est bien normal, sauf dans les familles catholiques qui s'entendent parfois comme des culs-bénis, ou des faux-culs ou un mélange des deux. La famille, ça me déprime. La famille ne va nulle part mais veut toujours emmener tout le monde, un espèce de tout le monde coincé entre la belle-mère figure emblématique de la détestation, la cousine qu'il faudrait peloter ou qu'est trop bête pour faire l'intéressante, l'oncle pointilleux avec ses loisirs ennuyeux, le père autoritaire, la mère absente, mélangez le tout comme il vous (re)semble bon. Et vous y voilà. On emmène tout le monde et nulle part en plus. Un pique-nique complètement bidon, où l'on se retrouve alors qu'on voulait se perdre, et c'est la politesse des gènes qu'il faudrait saluer.... (entre parenthèses, la famille est l'expression vivante d'une évidence, non, l'intelligence, la créativité, l'imagination et les gens comme moi ne s'héritent pas. Ils s'inventent une bonne fois pour toutes les autres...)

La famille vue d'en bas, quelle plaie, quel poids. Quelle évidente lourdeur !

Ah ! Mais pas mes enfants, non, pas mes enfants. Voilà, depuis le premier et ses vingt mois, un sentiment nouveau m'étreint, comment dire ? Celui de la famille vue d'en haut, me voici dignitaire, patriarche, premier de cordée, bref, me voici père, et les deux nouveaux, les voilà formidables, et déjà on les imagine au sein d'une petite famille sans rancune et prospère, et

tenace dans l'amour naturel, bilatéral, filial, ne connaissant pas les séparations et surtout pas la mort, jamais, ni la jalousie, moins grave, ni les colères. Nous voilà (moi) à croire que celle-ci sera bien plus belle que l'œuf abandonné au loin qui pourrit beurk, des problèmes avec mes sœurs, et de ma mère qui survit encore dans un centre pour vieux riches avec un Alzheimer, elle qu'a toujours fait semblant. Et qui n'a pas le sou. Ah non, moi, nous, conjuguons le pluriel jusqu'à plus soif. Nous, c'est l'unité, l'union, la concorde et plus jamais des siècles de familles chiantes et par principe s'aimant les unes les autres.... Ah non, plus jamais faire comme ceux qui y crurent. De quel droit devrions nous tomber dans le panneau ? Non, tous les pièges seront évités, on fera pareil quand c'était bien vu, et surtout autrement que nos souvenirs les plus déprimants. Jamais de fessées déculottées les dimanche en famille, mais tous les jours on se parlera, moi, ah oui, moi, je leur apprendrai plein de trucs pour qu'ils puissent pas m'en vouloir de leur avoir rien dit. Moi, je jouerai avec eux, et au futur, et sans condition, et moi, je vais les écouter, pour que la famille ne revienne pas avec son lot de vieilles odeurs et d'obligations. Moi vieux et troué et foutu dans une demie vie de plus, ils m'aimeront encore et n'oublieront jamais.

Mais ça se trouve mon père pensait déjà comme ça avant d'avoir des circonstances atténuantes.

Avant le boulot.

Avant la guerre.

Avant les enfants.

Pire.

Avant ma mère.

Le deuxième baiser

Il m'est souvent pénible d'avoir dépassé l'âge. Et de côtoyer ceux qui ont la chance de ne pas l'avoir dépassé. Alors, accoudé au bar d'une cafétaria cradingue, je les regarde, sans voyeurisme, juste la nostalgie.

Vers midi, perdu entre "Les Echos" et mes rêveries, je vois un type arriver à l'autre bout de la salle, se glisser entre des tables. Il me semble comprendre, par une quelconque télépathie empathique qui fait mon statut d'artiste (aaah), que celui-là vient retrouver celle qui, hier soir à n'en point douter, s'est laissée faire. Par chance, elle est brune, et attablée dans mon champs de vision, sans avoir à tourner la tête.

Alors donc c'est bien cela : le deuxième baiser.

Il la retrouve, il y pense depuis plusieurs heures. Il se souvient de bribes et d'odeurs, du monde de la nuit, d'une intimité qui n'en est pas une par trop de nouveauté. Il se penche, il est ému. Comme par erreur, il a son âge à elle, (elle est donc beaucoup plus vieille) il dérape sur sa joue, et se rattrape sur la bouche dans une deuxième tentative, soulevant les regards alentours et les sourires complices des témoins du voisinage. Elle n'est pas émue. Elle est assurance, elle le tient, il le sait. La proie s'inverse...

C'est donc bien cela.

Le deuxième baiser, celui qui conclut le début, le prologue. C'est peut-être le meilleur. Le premier se fait parfois par erreur. Le second, belle affaire, c'est le plein jour, les pupilles fermées, on y voit bien, c'est du volontariat, du sûr et du certain !

Il faudrait le dire à tout le monde....

Ma décadence

Il faudrait que j'arrête de lire la presse économique comme on dit. La presse économique nous le dit haut et fort. On est décadent nous autres les Français, et ça fait au moins 15 ans, voire 30, et même depuis mai-juin 40 allons-y.

On nous dit tout et son contraire. Le monde est merveilleux. Il y a deux ans, on était une sacrée nation avancée dans le peloton (les filles) de tête. Mais aujourd'hui, on est à la ramasse avec notre porte avions nul et nos bidasses aux 35 heures. Il paraît qu'on a racheté Nissan, enfin, l'un d'entre nous j'entends, mais voilà que Nissan fait de meilleures bagnoles que l'un d'entre nous. (mais je croyais que les Japonais ont toujours fait de meilleures bagnoles ?). Ah, et puis, on n'a pas d'ordinateur. Et dans le métro à Paris, faudrait mettre des écrans plats. Ça ferait joli. C'est la décadence. On est des gros nazes.

Là, un "historien et économiste" (je me demande combien d'années d'études et quelle filière on fait pour devenir ces deux-là) nous dit dans Les Échos du 19 février 2002 que la France d'aujourd'hui, c'est l'Angleterre des années soixante-dix. C'est sans doute assez vrai. A cette époque-là, les Anglais étaient bien soignés et les trains arrivaient à l'heure. Mais cela n'a guère d'importance car l'importance, c'est d'être dans le peloton (les filles) de tête des nations qui collent au marché.

Ah.

Ah !

Le marché !

C'est vrai qu'on y colle mal. C'est vrai que je n'ai jamais vu autant de vieilles voitures pourries que par ici, des R12, des 504 rouillées. Et des hypermarchés sombres et délabrés, avec trois quatre produits au fond d'un couloir. Et des autoroutes avec des nids de poules comme aux USA. Et des téléphones à cadrans. Et des grands patrons sans le sou. C'est vrai qu'internet en France, ça ne "décolle pas". C'est sans doute dû au fait que les gens préfèrent aller au cinéma, ou regarder la télé qu'est bien assez nulle comme ça. Faudrait coller au marché. C'est vrai qu'on mange pas à sa faim. C'est vrai que l'éducation est trop réservée à une élite. (non, en fait, sérieux hein ! L'éducation, faudrait faire quelque chose, mais bon....)

Le type, l'historien-économiste, il dit même que c'est la guerre raciale bientôt chez nous. C'est pas comme en Angleterre. En Angleterre, tout va bien. La preuve, Le Monde Diplomatique en a fait un article, sur la jolie cohabitation entre "groupes ethniques" chez les Rosbeefs. Non, nous, ce qu'il nous faudrait, c'est un type salvateur, et pas Adamo, ah non, trop ringard ! Un vrai, un grand, un type qui collerait au marché. Qui aiderait les grosses PME/PMI à pas délocaliser en Corée, qui nous remettrait au travail, pour coller au marché.... Que ferait-il ce type salvateur comme réforme ? Des fonds de pension ? Des stocks-options ? Le SMIC à 6 Euros l'heure ? Bah, ça attirerait des gars de l'Est ça, pas bon l'immigration....

D'un coup, oui, d'un coup, j'ai honte. Si j'étais Américain, pas de misère sociale, pas de tensions raciales, *just friends.* Si j'étais British, tout efficace et financier, la cravate bien droite et bourré torché ivre !dans les pubs le soir à Londres, de l'argent à dépenser. Si j'étais espagnol, *petites fesses, grandes bagnoles, elles passent toutes à la casserole, leu....*, donc, si j'étais espagnol, je serais prolo à Toledo, sur des chaînes allemandes, à monter des TDI teutonnes qui étonnent l'Europe entière. Si j'étais italien, je kidnapperais toutes les italiennes, les ferais frire à l'huile d'olive, dégoulinantes sans vergeture, à regarder Berlusconi me vendre ma vie privée car le privé c'est lui. Et si j'étais autrichien ! La dignité des montagnes et la foi droite, si droite ! Et je me ferais bien suisse, en cas de guerre mondiale, ou Mexicain, pour le plaisir des grands chapeaux. Mais Français sous Chirac II, j'imagine le pire.

Heureusement qu'on a des historiens-économistes. Ça nous sauve un peu quand même.

Mars amerloque

Je suis trop vieux pour m'enthousiasmer. Mais la nouvelle en vaut la chandelle, même si la mienne n'est plus très lumineuse. J'ai 92 ans, je ne sais plus l'heure mais depuis le temps qu'on attendait ça, faut dire que ça fait chaud au coeur.

Ils partent.

Presque tous.

Il en restera bien quelques-uns, les littéraires, les jazzmen, des architectes et des rêveurs, des Mexicains en guise de voisins et des Chinois pour le commerce.

Mais les autres, les voilà qui partent.

Je les regarde, un peu gêné par le tuyau qui goutte à goutte dans mon vieux bras. J'avoue que c'est beau de voir cela, cette conversion générale, ce départ définitif.

Les américains partent tous pour Mars (sauf les sus-nommés et quelques concierges). Ils vont pouvoir planter du gazon et des angles droits dans des déserts, grossir en apesanteur et inventer de nouvelles bourses et des chroniques martiennes.

Ils vont surtout pouvoir s'entre-tuer aux confins d'un ailleurs qui leur manquait depuis la fin des *Mystères de l'Ouest.*

Mon entourage

Peu de choses demeurent interdites. Quelques crimes, quelques viols, de l'inceste. Des choses graves.

Eh bien, il est une chose que l'on devrait sacrément interdire : la nostalgie.

Car la nostalgie se conjugue mal, à une époque où l'on peut écouter la musique de son adolescence, tout juste téléchargée de l'ordinateur d'un type à l'autre bout du monde. Me voilà piégé. J'écoute sur un casque (à 29 francs sous blister chez Géantő) Pink Floyd et son mur, ça doit faire au moins quinze ans que ça ne m'est pas arrivé. A l'époque, j'avais sans doute des projets d'avenir enrobés dans mon pessimisme naturel. Je devais sans doute imaginer des

choses, des voyages, un groupe de rock, portrait de l'artiste tel qu'en lui-même. Il me semble qu'à l'époque encore, on avait peur des Soviétiques, même seulement vaguement, qu'il était impossible de commander une pizza à onze heures du soir, qu'il y avait les dossiers de l'écran dans l'objet du même nom. A l'époque, je cultivais mes illusions, activité sans promesse et sans grande qualité. A l'époque, ça faisait pas trop vieux con d'écouter du rock.

La nostalgie n'amène pas grand-chose. Elle n'est même pas créative. No plus-value, no profit.

Mais quand même. Dans le grand Bescherelle^{TM} de mes illusions, impossible de conjuguer ma nostalgie en public, avec ce gros complément d'objet indirect et lourd de conséquences : mon entourage *professionnel*.

Allez donc conjuguer les rêves d'enfants avec ceux des parents d'à côté, plongés dans leurs quotidiens sans nom, à parcourir les gros titres de leurs sempiternelles petites vies, tous les jours à se plaindre d'avoir à se plaindre... Qu'on me pardonne mon enthousiasme. J'écoute un disque sur un ordinateur sans pochette en papier cartonné. Je viens juste de voir l'ascension de l'Alpe d'Huez par des cancéreux sur des cadres ultra-légers, les maïs ont pris au moins vingt centimètres depuis la semaine dernière. Le T.G.V. roule à 160. Pas plus. Le confort moderne à la sauce hi-tec, pas de quoi te plaindre.

Je n'arrive même plus à détester qui que ce soit. J'aimerais bien leur dire *bande de cons, z'avez vu vos petites vies ?* Et eux, de répondre, pointant tous à l'unisson le même index boudiné de la même main vers mon ego ratatiné d'adolescent bigorneau mi-noyé, mi-alcoolique : *et toi, tu fais quoi de plus ?*

Je m'embourgeoise.

Combien sommes-nous encore ?

Normal, la guerre

Quand j'observais mon ancien combattant géniteur autrefois, et quand il causait de la guerre, la seconde, fallait voir comme il était content. La nostalgie de l'aventure guerrière, de l'histoire avec un H pré-atomique, de la camaraderie, de l'utilité d'être vivant à regarder Monte Cassino, ces choses n'avaient pas échappé à mon pater. La vie civile, ses six enfants, sa bourgeoise de ma mère, l'usine ou les chantiers, la paix, quelle paix ennuyeuse. J'ai l'impression que la guerre est un état presque normal du bonhomme, pas moi bien sûr qui suis un intellectuel, mais vous ou d'autres, tenez, les pauvres d'esprit, les magnanimes, les simples, les enthousiastes. Le pacifisme est une utopie, une construction conceptuelle drôlement complexe. Je lisais dans "Le Monde" sans payer 7 francs par écran interposé un article superficiel tentant de croire que les Américains de New-York avaient enfin un liant solide depuis le 11 septembre. Car la guerre resserre les rangs. Des Noirs se croient plus américains que noirs, et des blancs américains tout comme avant. L'appartenance ethnique, primordiale là-bas, passait derrière cette solidarité temporaire d'après la bataille. La proximité des décombres invente de l'amour.

Tu parles.

C'est vrai que si des Martiens venaient nous mettre la pâtée, alors là, le monde aurait une autre gueule. Je les appelle encore de mes vœux ceux-là. Mais toujours est-il que la paix ne me semble pas normale. Enfant, j'étais soldat, pour de faux mais pour de vrai quand même, cette

envie de flinguer les autres, de se cacher dans les tranchées, de balancer des grenades de boue séchée et des cacas de chiens dans des plastiques Auchan sur la tête des voisins, c'était la vraie vie.

Peut-être faudra-t'il nous reprogrammer. Un jour une hystérique me dit, à propos de son fils, qu'il "n'avait pas l'autorisation de jouer avec des armes, parce que les jouets violents sont mauvais pour le développement de l'enfant". La pauvre. Le gamin n'arrêtait pas de chercher des claques, des limites, était bourré de tics. Mais avec une mère pareille, comprenez-le. Il faudrait laisser la guerre aux enfants, et l'interdire plus tard. Je vois bien les centre-villes couverts de barricades de poupées Barbies^{TM} et de Pomékon^{TM}, avec des mômes tous les mercredi, grenades à mayonnaise, pistolets à eau, canon en chocolat.

Mais l'on imagine ce que l'on peut, et tout cela coûterait trop cher...

Nous n'irons pas sur mars

J'ai deux ans et j'imagine que la lune c'est pour moi. J'irais un jour, puisque j'ai deux ans, j'en parle tout le temps, je suis mon propre fils, mon propre enfant. La lune, c'est si simple, c'est là ça m'attend, dans le noir et les étoiles, j'en ai plein mon plafond, fluorescentes et lumineuses, et la lune naïve qui m'attend, je n'ai plus qu'à grandir pour y aller, à moins d'ici là, de penser à autre chose, aux filles ou aux bagnoles, ou plus simplement à des histoires à inventer, mais la lune pour l'instant, elle est à moi c'est ma grande copine, on s'entend toujours elle ne parle pas, elle cultive mon imagination, je suis un petit garçon, je ne sais pas que le monde a des limites.

J'ai pas deux ans et nous n'irons pas sur mars. Jamais.

On est bien trop con. Et le mot est faible. Quand les fusées explosent, on encense la nationalité des morts, voyez comme on est tout petit. Comme si les morts avaient encore un pays d'autre que la terre, comme si les morts avaient encore une opinion, leur mot à dire, car il le faut, l'avoir, ce mot à dire... C'est à peine croyable, n'est-ce pas à peine croyable. Sans compter le prix à payer, pensez-donc, une visite de militaires dans l'espace, c'est de quoi nourrir l'Afrique pendant l'éternité, ne pas compter, les Africains doivent bien savoir ce que ça veut dire. Rien qu'un continent, ça fait déjà trop loin, la lune on n'y va plus.

Alors Mars ! Mars bon sang ! Mars, ça fait loin David Bowie, on n'en saura jamais rien. Nous n'irons pas sur Mars, c'est maintenant l'évidence, tout va s'arrêter, tout va coûter trop longtemps, ne comptez pas sur moi pour collaborer à la conquête du vide sidéral, j'ai mieux à faire en vélo dans les chemins boueux les plus près de chez moi, qu'on ne m'en parle pas, je relirai Bradbury, je louerai *Total Recall*, et j'annoncerai la nouvelle à mon fils quand il n'aura plus deux ans, un jour, on n'ira jamais sur Mars, l'évidence est si peu fraternelle, qu'il est temps d'en convenir, même la lune est dure à décrocher, c'est tout juste si l'on n'a pas un mal fou à décrocher la terre, alors Mars, pensez-donc.... Et puis même si l'on s'entendait, les quelques types dans la capsule pour nulle part, comment ne finiraient-ils pas par ressembler à Loana, à moins d'être Américain ou croyant, vraiment croyant, non, je n'y crois pas. On n'ira pas sur Mars, on va tous rester là à se taper sur la gueule, c'est notre spécialité. Certains feront autre chose, avec de l'imagination, c'est bien ce qui nous manque le plus l'imagination.

Mais y aller vraiment ?

Jamais.

Nouvelles du monde aujourd'hui

Nouvelles du monde aujourd'hui.

Le monde d'aujourd'hui est ce qu'il est.

Ce genre de phrase rassure les agriculteurs.

Je ne suis pas agriculteur malgré l'envie.

Concluez.

Un Noir a été assassiné par trois singes d'Allemagne. Ils sont enfin punis. C'est marqué dans les journaux. La prison va se faire zoo sans spectateur. C'est tant mieux. En même temps, l'eau sur Mars, la vitesse d'ethernet, le prix de l'essence et la dictature en Corse. Et surtout, "une rentrée sans problème". Oui, c'est cela septembre, quand la fenêtre donne à l'ouest et suffisamment au nord pour ne pas avoir les pieds froids dans la merde. C'est cela et c'est sempiternel. Il faut que ça continue en recommençant, avec au bout du compte toujours un ennui quelconque, une pluie de hasard qui bousille les serres tropicales, et encore une fois, des gens à supporter.

Le décor est obsolète de saisons en saisons, les machines qui tournent, les feux rouges mêmes qui se font gris, allez savoir pourquoi. Le consensus est météorologique et puis c'est tout. On avance.

Je prends du ventre.

On ferme, a y'est !

Mardi 19 décembre 2000, 19 :07.

T.G.V. sud-ouest, dernier wagon.

Ça me trotte depuis quelques semaines et voilà. Je ferme. J'arrête mes ritournelles et mes gribouillis, je retourne à mes fourneaux, je vais m'acheter un établi et bricoler des étagères, des meubles, faire de la photo et de la musique, lire, et raconter le monde tel qu'il faudrait qu'on le voit à mon fils.

J'arrête.

Mes petites histoires, je vais essayer d'en tricoter un gros pull. Si l'hiver ne suffit pas, on y passera l'été et même l'année prochaine. Ça galope dans ma tête, et vaut peut-être mieux - vu l'âge à ma porte - que je me dépêche.

On ferme.

Je n'ai pas grand-chose de plus à rajouter. C'est drôle un site internet. On rencontre des gens, ils se volatilisent, ils reviennent, il y a des complices, des râleurs, de l'attachement. C'est des vrais gens, hein, des vrais gens ! Ça c'est incroyable.

Et puis un grand vide.

Un vide post-satisfaction immédiate. Un éjaculât ridicule, un orgasme masculin, avec tout ce qu'il représente de termes techniques et de frustrations. On regarde des statistiques, des liens,

on se dit, "ah, j'ai des visiteurs, ah, on a fait un lien, tiens un article". Et pôf, ça retombe immédiatement. C'est l'époque, c'est rapide, c'est pizza. Je retourne au silence, à la lenteur.

Si jamais il se passait quelque chose sur du vrai papier, je le dirais à ma *mailing-list* (elle est très silencieuse, pas encombrante, polie et même marrante, parfois).

Pour le reste, après correction des fautes et lifting de façade, j'en ferais un gros document *.pdf*, et vogue le navire. Ça pourra toujours servir pour allumer les feux l'hiver.

Merci de votre attention, l'entracte est terminé.... (Eddy Mitchell je crois). Merci. Sincèrement.

GF Désagrégé de l'être moderne.

ăTHE END

Epilogue : je continue à écrire sur Contre-Courants.org, avec des copains plein d'avenir. Et puis, il reste la photo, parfois.

P51 sur TF1

Ça fait deux ans qu'on le répare. Le grand jour est là. Une bombe au napalm sous le ventre, et votre serviteur au manche à balai. Fini la télé, à mort les ploucs, kamikaze myself, ça va crever en masse les téléspectateurs.

Décollage parfait, altitude suffisante, cap sur Paris.

Tour Eiffel, Paname, Maurice Chevalier. Je ne passerai jamais à l'Olympia, malgré mes chansons dans les tiroirs.

Cap sur TF1.

Il est l'heure.

J'amorce mon piqué. vvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvzzzzzzzzzzzzzzzzzzi.

Je lâche.

Boum.

Fini. Plus d'antenne, plus de maçon, plus d'émission, plus rien. Un cratère, un Etna, lave dévalante dans la Seine qui chauffe.

Demain, je me tape Canal+. Et M6. Tous les relais du monde hertzien, et un jour, missiles sur les satellites.

Je m'en va changer le monde.

Passer à côté

A la fac, un jour, une prof que j'aimais bien nous dit : "le hasard, ça n'existe pas". Elle voulait nous dire que l'on pouvait toujours faire des corélations, des liens, des relations, et trouver des causes et des raisons à tous les phénomènes sociaux. Héritière d'un certain marxisme et fille de la sociologie française, elle envisageait avec une certaine froideur l'histoire d'une vie comme la suite logique de déterminismes, allant du pire au meilleur selon la position sociale initiale.

Son modèle me plaisait beaucoup.

Il me plaît moins maintenant.

Je me demande souvent si l'on *passe à côté* des choses importantes ou non. On doit parfois faire des choix, changer de direction, certains le font et c'est la gloire, d'autres ne font rien et c'est la gloire aussi, la plupart font de leur mieux et restent à jamais des silhouettes croisées.

Il doit bien y avoir, quelque part, des petits génies inconnus, ou juste des gens attachants, des types et des nanas qu'on ne montre à personne, tellement ils sont vrais et inintéressants. Ils ne passent pas à la télévision, n'ont pas de site web, confondent ketch-up et start-up, et vivent pour se lever le lendemain. Ils ne laisseront aucune trace, et n'auront aucune importance.

Pourtant, je suis certain qu'ils valent bien mieux qu'un producteur d'émission de télé, ou qu'une chanteuse fille à papa.

Plus j'y pense, et plus j'en connais plein.

Perdre son temps

Surtout, ne pas perdre son temps. Ne pas se poser de questions. Etre pragmatique. Faire des enfants, les mettre devant les dessins animés. Occuper l'espace, remplir le temps. Recevoir des amis, faire du surgelé. Parler du passé, des enfants encore qui ressemblent à l'avenir de leurs parents. Ne rien faire ne pas penser. Ne pas chercher du sens. La belle affaire le sens. N'importe quoi.

Lire les résultats des grandes écoles dans les magazines. Le classement des lycées. Acheter une mégane scénique, une maison ou un appartement. Ne pas toucher la terre, la boue la poussière. Faire dans le propre et l'aspirateur. Pas de jouet à deux francs, une console numérique. Partir au ski, gagner du fric.

Changer la lumière. Allogène. Partir en vacances, se reposer. Club-Med, confort, hygiène. Hospitalité. Ne pas parler d'histoire. *J'y connais rien.* Ne pas avoir peur du passé qui revient. *Je m'en rends pas compte.*

Se moquer des gens qui prennent leur temps. *Vas - donc, pauv'type.*

Avoir une voiture neuve et de l'argent en bourse.

Courrir à droite à gauche en commentant des vins.

Changer de coiffure.

Oublier que ça fait dix ans que l'on a oublié qu'on devait *se faire une bouffe.*

Plaire

J'en parlais hier soir à un copain déjà trop gros pour notre âge.

Il y a des filles qui te regardent dans la rue ?

Tu rigoles ? Ça m'arrive plus depuis dix ans. Et encore, je suis pas très sûr qu'il y a dix ans…

C'est le grand dilemme. Je les regarde toujours autant, malgré les chaussures moches et les talons Michelin. Des adolescentes ; qu'on devine femmes dans 5 ans ; des femmes qui sont déjà un peu suaves et sensuelles, le sourire en coin et un môme au bout du bras.

Elle est là, avec un autre qui m'indiffère, avec une autre un peu moins jolie, et j'abandonne même l'envie de passer une main tiède l'été dans un soutien-gorge accueillant, en imaginant que je la brusque, alors qu'elle adore ça mais qu'on ne le sait pas encore.

Je vois dans les visages des plus vieilles des lueurs d'hier, je cherche dans le regard des vieux des passions éternelles, on en croise plus souvent que sous les casquettes des rappeurs.

C'est toujours ça.

Quitter la terre

Un jour faudra bien qu'*ils* y arrivent. *Ils. Ils.* On sait pas qui. Mais *ils.* Ça veut dire quelque chose. Faudra bien partir quand tout sera pourri, dans 3 ou 4 ans, 35€ à l'ombre à Noël, ma mère, ma bonne mère. Noël Mamère. Pauvre con.

Ils.

Ce sont *eux* qui décideront. *Ils* y pensent déjà. De toutes façons, il reste quelques millions d'années. Le temps de trouver une planète toute fraîche toute vierge pour nous faire la pute une seconde fois. D'ici là, d'ici la vitesse de la miniaturisation, d'ici la *Loi de Moore*, d'ici *Amicalement Vôtre* et Roger Moore, l'autre, d'ici là on sera mort. Mais il faudra bien un jour, quitter la terre.

Parfois j'avoue, si le voyage n'était pas si long, et si seulement on pouvait emmener les copains, les gens qu'on aime, et quelques ex. en guise de nouvelles frontières, et Houellebecq en souvenir du ridicule, alors oui, j'avoue, je partirais bien. Si seulement ça faisait juste le temps d'un Paris-Lyon, d'un Paris-Valence, d'un Paris-Marseille. Allez, partir à des milliards d'années-lumières, quelques trous humides dans l'espace-temps, et nous voilà conquérants-fondateurs d'un vrai nouveau monde, assurés que nous serions tous de la seule existence sacrée : la nôtre et son imagination. Le mal du pays, bien sûr, comme ces parisiens malades en montagne tant l'air est pur. Mais au bout d'un moment, se dire qu'enfin.

Se dire qu'enfin.

Ah mais je rêvasse où suis-je ?

Ah oui c'est vrai. XXIème siècle. Un siècle bien asymétrique. Le calendrier des massacres est déjà si tellement chargé, que je me rêverais bien Portugaise à Sao Paulo pour faire exotique par exemple. Saloperie de nouveau siècle de merde. Les religieux exhaustifs à ramper dans leurs

absences, à se décharger de peur de se découvrir un néant gigantesque dans la tête, quittez la terre les gars, c'est peut-être cela qu'il faudrait faire.

Il ne faut pas faire confiance aux pays où les rues sont vides de femmes. Ou alors, uniquement quand il n'y a pas de rue. Une autre planète.

Rahan et moi

Dans mon univers enfantin, Rahan avait la place primordiale de celui qui donnait du sens à l'histoire, à la géographie, aux parties de cache-cache, aux chasses imaginaires de mammouths. Ah, Rahan ! Quand je pense que tu traînais à pieds partout dans le monde, alors que nous, d'un coup d'avion, on ne va plus nulle part. A ton époque, pas d'Amérique.

Donc, Rahan, je pense souvent à toi. Par exemple, en voiture, si jamais je devais t'emmener chez Géantő ou chez Carrefourő, et pour peu que l'on arrive à causer le même jargon, il faudrait que j'arrive à t'expliquer tout cela. La bagnole par exemple, t'expliquer la bagnole, et le bitume en dessous, et les signes pour tourner, les codes, les autres bagnoles, et les comportements des autres tribus (des autres bagnoles), et la proximité dans les têtes modernes avec celles des *âges farouches.* Quel boulot.

Et le boulot. Tiens, comment t'expliquer cela ? Je ne chasse pas, je cultive quelques poivrons, des tomates, pas de quoi nourrir une famille. Je tape sur un ordinateur, je lis le journal, je raconte des choses à des gens jeunes et ce sont d'autres gens plus vieux qui m'octroient le droit ; je dis bien le droit ; de dépenser ma vie pour une certaine somme. Bien entendu, tu n'as pas lu Marx (moi si, un peu), ni Comte-Sponville (moi non plus d'ailleurs, perte de temps.) Je te disais donc que, contrairement à toi, je fais partie d'un immense réseau d'échange de droits. On s'échange des temps de travail récompensés en symboles universels - ceux-là vont d'ailleurs bientôt changer de nom - et, selon le niveau de ces symboles, on est plus ou moins gros, on a plus ou moins faim. Ça s'appelle la hiérarchie. Un monde très codifié et imperméable.

Contrairement à toi, j'écoute souvent chanter les morts. Ce ne sont pas des revenants, on peut les écouter, et même les voir. On en a inventé des choses. On peut même envoyer à l'autre bout du monde en une seconde n'importe quel souvenir audio-vidéo (c'est comme ça que cela s'appelle). Je te vois déjà, émerveillé par le progrès. Tiens, mets-donc une cassette de Brel dans l'auto-radio. Emerveillé, non ?

On peut l'être.

Je t'avoue que je le suis. Les avions, les ordinateurs, les appareils photo, les frigos, j'en passe. De pures merveilles. J'ai oublié de te parler des livres, la plus belle invention, sans aucun conteste. On y grave des symboles qui restent longtemps, et que l'on peut ainsi facilement transmettre à plein de gens. Une base de démocratie, ça t'aurait drôlement facilité la vie à ton époque, pour promouvoir un communisme utopique dans la préhistoire !

A propos de communisme, ça n'a pas marché. Non, laisse tomber, je m'égare.

Tu trouves les femmes encore plus jolies qu'il y a 8000 ans ? Pas étonnant, moi, c'est chaque année que je les trouve encore mieux, encore plus lointaines, plus arrogantes, alors toi, j'imagine le gouffre....

Refaire le monde

Je ne sais pas ce qui me prend ce soir à 19 :38, heure raide comme un militaire au poteau. Peut-être les violons années cinquante et la guitare dix ans plus tard, peut-être la nostalgie inspirée par Lalo Schiffrin, je ne sais pas. J'entends rien, j'ai un casque sur les oreilles. Le train roule.

J'ai tout à coup envie de refaire le monde. Je n'y crois pas. Je rêve. C'est comme une injection de produits étrangers, comme un refoulement qui dégorge. Refaire le monde. Ça ne m'est pas arrivé depuis la maîtrise à Nanterre. Paris X, qu'êtes-vous tous devenus ? Des enfants, des mariages, des catastrophes, des salaires, des revenus, je n'en reviens pas. Paris X Nanterre, écouter Bredouillard, ma vieille machine à écrire de mon père à taper une maîtrise et des notes de bas de page, aller à la bibliothèque voir les studieuses ne pas lever les yeux.

Refaire le monde, ça n'arrive plus nulle part. Un sentiment de pragmatisme m'a envahi depuis si longtemps que je n'ose ni dire m'en foutre ni rêver à autre chose en écoutant Trust. Ah ah ah ! Trust. Vive Trust ! Antisocial. Paf.

Refaire le monde. Dans les soirées nouilles avec des filles qu'avaient envie qu'on baise au bout d'un moment, avant qu'on ait le temps d'être un bon amant, le seul l'unique. J'étais pas un bon amant à 22 ans. Mais qu'est-ce que je refaisais le monde. Au change, je ne sais pas ce que je préfère là, à la minute, d'être un bon amant ou de refaire le monde. On s'en inventait des avenirs, qu'avaient pas les têtes de notre présent, pour sûr. C'est pas qu'on est mal, mais on se voit plus, ou alors, pas grand-chose. On gère hein. Pas vrai qu'on gère ? Allez refaire le monde 15 ans plus tard, ça servirait qu'à péter les plombs. Avec mon petit costume et ma petite cravate des fois et ma petite vie sûrement, c'est presqu'à se déclarer vaincu. Enfin, *extérieurement*.

Dedans, restent les germes de quelque chose. Une sorte d'envie. Comme l'envie de refaire le monde.

Mais il faut bien avouer que les autres étaient pour la plupart des menteurs et je le dis longuement avec un rythme vague et monotone bien entendu qu'ils étaient des menteurs ceux-là qui n'osaient même pas vraiment parler pour de bon j'aurais dû m'en douter que ce n'était pas à eux qu'il fallait s'adresser. Ou faire confiance. Réciproquement et à rebours ils pensent sans doute la même chose les petits militants d'un changement sans lyrisme, de ceux qui n'avaient même pas envie de faire autre chose de la peinture, un ouragan. Même pas des voyageurs.

Guéri. Dix minutes et c'est passé. Un petit épuisement suffisant pour ne plus même désirer refaire le monde tant les envies sont coûteuses et courtes soudainement. Je l'ai échappé belle. Autrefois, ça durait.

Religion

Avant-hier, quand j'étais petit, on m'a appris l'histoire de vieilles religions disparues. Ah, ces Grecs, ah, ces Romains ! Quelles histoires leur Dieux, quels rigolos, quels bons vivants, quelles aventures, quels mythes ! Nos bons professeurs nous racontaient ces histoires avec peu d'entrain, parce que les religions mortes ennuient les vivants. On regardait tout cela de loin, avec l'oeil analytique et l'oreille discrète, sans imaginer un instant que les sus-nommés purent croire vraiment à tous ces récits incroyables. On faisait de l'archéologie religieuse.

Bizarrement, même enfant, quand ma maman m'emmenait à l'église pour prier les morts qu'elles s'inventait déjà, j'avais l'impression d'être dans le temple (sic) du dépassé, du passé, de l'archéologie. Et le petit Jésus m'est vite apparu (quelle chance), avec autant de ridicule et moins d'enthousiasme que les histoires des Grecs, des Romains, et d'Astérix.

Un jour, des petits gamins regarderont les monothéistes en souriant, sans imaginer à quel point les gens (vous, les autres), ont cru à ces mythes, en furent meurtris ou bienheureux, sans voir que ces religions incarnaient, d'une façon absurde convenons-le, un espoir fou, un espoir d'après la mort, même à l'âge du doute et de TCP/IP.

Rêve de chiens

Je rêve que les pitres-bulles du monde entier ainsi que leurs cousins dévorent en une nuit leurs maîtres et meurent ainsi intoxiqués par tant de méchancetés.

Le rêve a du bon, c'est indéniable.

Rêves bourgeois

Si seulement l'on pouvait dire "je" d'une façon discrète. Cela n'est guère possible. Il faut l'ouvrir trop grande, c'est inconvenant. "Je" me fais de plus en plus peur. "Je" a perdu ses rêves d'enfants. "Je" n'a plus envie d'être un aventurier. "Je" n'a plus guère les moyens.

Il faut se rendre à l'évidence. Les pays lointains et les poignées de mains et les accolades sont bons pour les courageux, les téméraires mêmes, ou les bien-nés. Alors voir si l'Inde est toujours lointaine de ses yeux vus, c'est difficile, surtout quand on s'aperçoit que l'on n'osera plus, qu'il faut se *loger*, se *nourrir*, *faire quelque chose de sa vie.*

Mes rêves me quittent, le temps se rétrécit, il va falloir gérer, côute que coûte, le temps qui reste. A la goutte près, pour ne pas en perdre un zeste.

Je sens déjà le rêve petit-bourgeois du logis et de la poutre en chêne. "Je" me fait peur encore un peu, pour quelques minutes sans doute.

Silence

SITI@home

Aaaaaaaaah, la puissance de l'internet, ah, la puissance ! La puissance de calcul des ordinateurs en réseau ! Ah ! L'intelligence ! ! ! Ah !

Ahahaha.

Ah.

Des scientifiques américains (encore eux) ont lancé il y a quelques temps un programme dit "peer to peer" permettant à l'internaute lambda de participer de plein gré à la découverte des

extra-terrestres qui font du bruit (les cons) dans l'espace.... On télécharge un programme, et pôf, l'ordinateur connecté en permanence au net (au boulot, peinard) analyse le bruit de fond de l'espace. Dès qu'un bruit de fond est pas comme les autres (par exemple un *hummmm, encore, encore, plus vite, putain aaaaaaaaaahhhhh, c'est bon, encore.....*), c'est que le programme ne fonctionne pas et qu'il a dérapé sur un autre type de site.

Des millions de rêveurs ont téléchargé ce programme, parmi eux, des dizaines d'abrutis ne comprennent pas leur facture de téléphone. Mais passons.

L'idée m'a comme illuminé. Mais bien sûr ! La voilà l'idée ! Reprendre le fameux programme "Search for Extra-Terrestrial Intelligence" et le trafiquer comme une vieille mob pour recherche l'intelligence sur terre ! Et vogue la galère !

Je lance donc dès aujourd'hui un appel d'offre afin qu'un homme ou une femme de bonne volonté veuille bien plancher sur la programmation neurolinguistique et cognitive d'un tel programme, qui permettrait de rechercher l'intelligence intra-terrestre en peer-to-peer. Le jeu en vaut la chandelle : si, effectivement, on découvre grâce à internet un minimum d'intelligence sur terre, alors nous serons sauvés, fini la guerre, les méchants, la télé les beaufs, fini ceux qu'aiment même pas les petits zenfants, fini les militaires, fini les croyants, fini les coincés, fini tout ça, fini ! J'ai un nom : **SITI@home.**

Je reste optimiste. Je reste à l'écoute...

Tailler la zone

Souchon bon sang, Souchon ! J'écoute tes rimes en boucles ultramodernes sur mon portable mp3. Je taille pas vraiment la zone. C'est pas simple. Faut plus d'optimisme que de courage pour se barrer. Faut partir à temps. C'est Lafontaine. Sauf que le temps passe et faut partir vite. Tu verrais Souchon, mes anciennes copines vivent avec des crétins et passent leur temps à l'oublier. Et mes copains imaginent qu'on va retrouver de la jouvence comme l'Abbé Souris.

Faudrait dire aux assez jeunes d'aller voir ailleurs avant de prendre du double-menton. Rab pour tout le monde. Ah Souchon. Tu vas me dire où donc qu'il faut qu'ils aillent ?

Z'ont qu'à faire tous les métiers du monde, vadrouiller, voir la terre tourner le soir en bord de mer. Avec des étrangères et surtout, aucun pragmatisme. Cette chose-là m'a finalement eu. Comme tout le monde le pragmatisme. Il ne s'insinue pas, il arrive d'un coup, comme un rendez-vous raté. Il te dit c'est l'heure, faut bouffer, y'a des moyens, des carrières, des concours, des postes, des métiers des fonctions des places. Des places. Comme c'est terrible de penser cela. Que celui qui ignore le pragmatisme se lève et s'en aille. Éteins ce machin mon gars, laisse tomber la souris, barre-toi c'est bien.

Faut tailler la zone. T'as raison Souchon. Partir sans une tune ou pas grand-chose. L'Amérique du Sud. L'Afrique. Voir les sourires des pauvres d'ailleurs. Se remplir des années de souvenirs dans la bourriche à illusions perdues.

Je me sens vachement vieux d'un coup.

Les jeunes.

Mais c'est qu'ils ont internet et le Club Med. Y'a plus nulle part où aller. En 20 ans, tout s'est

asséché. Ils ont des tatouages mais pas le goût du sel. Ils ont des piercings mais pas l'altitude. Enfin pas tous. Y'en a, j'suis sûr, ils font le tour du monde, ils en bavent mais c'est des aventuriers. Faudrait pas qu'ils meurent sans nous raconter Syracuse, les baobabs, les gens là-bas.

J'suis sûr qu'y'en a.

Tu rames Adam ?

La belle hypocrisie qui se coule dans les mots des gens, la belle hypocrisie. Il se trouve que l'un de mes nouveaux collègues pratique le ramadan. Cette étrange habitude veut que l'on ne mange pas de l'aube au coucher du soleil, pour plaire à un prophète bien ancien, qui n'avait sans doute aucune idée du réfrigérateur, de l'avion à réaction, du fond de tein industriel.

Cet homme assume donc sa religion, paix à son âme. D'autres alentours, les collègues, lui font moults courbettes. Tu as bien raison dit-elle, ah, quel courage rajoute-t-il...

Tu parles. La belle hypocrisie que tout cela. On n'ose rien lui dire, vous comprenez, c'est qu'il est de fraîche date, et puis qu'on s'en fout. Un catho, ça nous ferait rire, il ne s'en vanterait pas. Mais là, un type qui vient plus ou moins d'ailleurs, autant le flatter.

Un livre à conseiller

En 1999, dans un grand pays "civilisé", il est un grand malheur : celui d'être "enseignant".

Conseillant récemment un étudiant qui préparait un exposé sur le modèle japonais, je lui proposai de lire le bouquin d'Amélie Nothomb. J'aurai parié la vie des tous les chats de mon quartier : cet "étudiant" ne lira jamais un roman.

Et bien si. Il m'en a parlé avec ferveur, confondant romanesque et réalité, mais il en parlait, il l'a même lu très vite, comme par enchantement.

J'étais hypnotisé.

J'imaginais déjà qu'il l'avait prêté, qu'il avait fait part de ses sensations nouvelles à ses camarades qui, eux-mêmes, s'empresseraient de lire le livre.

A la question : "L'avez-vous prêté aux autres ?" il me répondit qu'il l'avait ramené à la librairie et s'était fait rembourser.

Il n'y a plus d'après, à St Germain des Prés, plus d'après demain, plus d'après midi, il n'y a qu'aujourd'hui...

Un potager palestinien

Hier lundi j'étais heureux. Beau temps, de l'herbe plein le jardin, mon môme du haut de ses 83 centimètres qui gueulait derrière la fenêtre de sa chambre, laissant juste dépasser son nez et ses yeux au-dessus du radiateur bleu : "papa, pôpa, papa, papaaaaaaa...". Sans s'arrêter si ce n'est pour éclater de rire. Ah, c'est rigolo de répéter ça.

Hier lundi, je n'ai pas écouté la radio, pas vu la télé chez les autres, pas lu les journaux, pas connecté internet. Rien. Mon jardin, un barbecue chez des amis avec lesquels on n'a parlé de rien et ceci, sans même me contrarier. Hier lundi, oui, on peut dire qu'on était nombreux à être heureux, à habiter en province, dans des jardins, à renifler le miel des arbres en fleurs. J'ai eu bien entendu quelques scrupules à balancer dans mes pots ces granulets verts pour tuer les limaces. Mais je n'en pouvais plus de les savoir grignoter les germes des mes fleurs hasardeuses. Hier donc, on peut convenir qu'il y avait quelque part des gens vivants et ponctuellement heureux, dans des coins silencieux, avec des petits mômes et rien d'inquiétant en tête.

Aujourd'hui mardi, tout recommence. Hier, c'était férié, aujourd'hui, c'est la Palestine, les massacres, les gamins dans les banlieues, les articles de Libération, la détestation globale, la mondialisation des marchés financiers, tout ce fatras qu'on ne souhaiterait à personne, et même pas aux autres. Aujourd'hui le bureau, les gens, l'éternel rythme répétitif et sans grande beauté de l'alimentaire dans le travail. Mes grandes peurs qui reviennent, les séparations, les morts, les douleurs des autres, mon gamin qui disparaîtrait à jamais pour une raison mécanique et terrible, un accident, un fou. J'en passe et j'angoisse.

Et pourtant, la tragédie me semble évitable. Pas la nostalgie, ni le cafard. Non, simplement la tragédie globale qui nous entoure, qui tourne autour de nous et je ne sais pas qui est ce "nous". Il suffirait de s'en foutre et d'aimer autant les femmes que les fleurs que les enfants, et tout oublier naïvement dans son potager, Voltaire n'est pas si loin. Les seules victimes seraient les limaces, de Ramalah, Bethléem ou Nanterre. Une à une, les limaces gluantes auraient intérêt à se tenir à carreau. Il faudrait juste des potagers un peu partout, ce ne serait pas si dur, le monde est fissure, faille, tremblements poussiéreux, et si tout ça n'est pas fertile, hein ! Et des jours fériés, bien entendu.

Un tout petit môme

A tout ceux dont je me moquais y'a pas si longtemps d'être con-con avec leurs mômes : moi-même !

Il a quatre mois, il sent le pipi chaud souvent mais ça m'embête même pas. Il sourit tout le temps et les colères ne sont souvent que revendications syndicales : plus vite la bouffe ! Je souris il sourit. On fait ga-ga, il fait mowéah ah. On lui donne tous les petits noms, on en trouve tous les jours. C'est mon môme, c'est vraiment très bien.

Et puis mes vieilles névroses remontent à la surface réelle des choses. J'entends une voiture dans la rue, je vois de la tôle et un petit dedans, et pas n'importe lequel. J'entends des assassins d'enfants, des déchiquetés. La peur du vide. Quand j'y réfléchis bien, je me dis qu'avoir un enfant, c'est comme la mort à l'envers : on se demande souvent ce qu'il y a après la vie. Mais il suffit de se dire qu'avant, juste avant la conception de ce petit machin, il n'y avait rien. Et qu'après, c'est sans doute pareil.

Le pire, c'est encore les autres. Il va falloir qu'il en rencontre. A les voir, ceux qu'il va rencontrer, on sait déjà le résultat. La conscience politique des enfants du XXIème siècle est égale à 0. Adieu les beaux discours sur Proudhon à la maternelle, va falloir aimer les Pomékons....

Et que lui dire ? Je vais l'emmerder, c'est sûr. Ça sent le conflit de générations comme ça sent le conflit de canard dans les cuisines des campagnards. Je lui dirais "appareil photo mécanique

tout manuel". Il répondra "numérique right now". Je lui raconterai : purée-jambon. Il risque de répondre mac-do.

Je lui dirais "prends ton temps", il répondra "laisse-moi tranquille".

Alors on se dira plus rien, il sera dans son coin, je retournerai à la cave, faire des étagères en bois.

Ce sera normal, une relation père-fils qu'ils disent les psy qu'analysent.

Du moment qu'on vit vieux...

Un type qui croit

Je viens d'avoir une discussion avec un type intelligent qui croit en dieu. Ce n'est pas de sa faute, pour l'un ou pour l'autre, qu'aurait-il fallu être ? Athée naïf ou croyant con ? La vie est d'un complexe...

Ainsi donc, il croit en l'évangile, à la bonté, au don généreux de soi et d'un tas de choses. Il croit que les imbéciles heureux et méchants souffrent comme c'est pas permis, il a la circonstance atténuante facile. Tant mieux.

Oui, voilà tant mieux.

C'est qu'il ne croit pas comme Mireille Mathieu ou les grenouilles de bénitier. Il croit gentiment, ça lui fait plaisir, c'est inoffensif. Si tous les croyants du monde voulaient bien se donner la main et croire comme lui, on pourrait dire adieu aux églises et à leurs sbires. Je me demande même à quel point il croit vraiment profondément, comme croient vraiment profondément les naïfs avec un mauvais fond.

Quelques heures à discuter haut la main et la sienne sur le cœur, ça vaut tous les ennuis partagés avec les gars comme d'autres, ceux qui ne croient à rien sans enthousiasme.

Ou le contraire peut-être aussi.

Visiter les maisons

Pour déménager, il faut vraisemblablement visiter les maisons des *autres.* Croyant a priori découvrir des merveilles, quelle ne fût pas ma surprise quand l'envie de vomir faillit m'engloutir entre la chambre du fils (bleue velours épais) et celle des parents, même velours épais, mais rose cette fois. Dans la chambre des parents, la *volonté de décoration* est claire. On se cherche un style, on y met son âme. Et l'horreur surgit. Quelle âme tordue peut donc aimer s'afficher sur une photo d'il y a 25 ans, grosse moustache et noeud papillon et lunettes noires pour lui, le jour de leur mariage à eux, actuels propriétaires ? Comment apprécier cette table basse faite d'une femme de stuc jambes écartées et seins nus, le tout soutenant un verre épais du plus bel effet ? Mais où vont-ils chercher tout cela ?

L'overdose de visites des *maisons des autres* fut rude. On y découvrit que les générations récentes sont les proies faciles d'un décorum laid, lourd, comme les chansons de Céline Dion, alors

que ce couple de petits vieux tout sourire, entre l'aspirateur chrome/bakélite et le porte-manteau année trente, nous proposa un thé, un café, et même un siège et des choses à dire.

Vivre de projets

C'est fou comme les gens normaux sont enviables. Je viens d'en voir, ils sont formidables.

Un père de famille de mon âge, le ventre rond et le regard gentil demandait au vendeur de la FNAC (Fédération Naze d'Abrutissement des Consommateurs ?) quel appareil-photo acheter.

Rien d'extraordinaire. Le vendeur fit son job : refourguer la camelote qui amènerait la plus-value. Il parla donc d'APS (micro-pellicule et développements 3 fois plus chers), et de numérique, le mot magique depuis deux ans, et vas-y que je te vends en plus un ordinateur compliqué, l'imprimante, des connections en veux-tu en voilà, toutes ces choses.....

Le consommateur avait pourtant l'air gentil : il voulait faire des photos en *noir et blanc*. La simple évocation du terme me fit tendre l'oreille tant cet homme normal devenait tout à coup hors-norme et sentiers battus...

On lui appris alors que le *numérique* était le must dans ce domaine, parce qu'on pouvait TOUT faire.

Le type est parti convaincu (un mot, un seul), avec des projets plein la tête.

J'admire. J'admire vraiment.

Vulgarum ringardise

Dans l'hôtel de la morgue qui réchauffe mon corps trop lourd des fois par semaine, y' a la télé.

Y'a la télé, y'a la télé, y'a la télé. Gnin gnin gnin.

Je ne l'ai plus depuis 1992, par curiosité donc, je me suis laissé allé vers 19 :30 sur TF1.

Mon émoi n'est pas simulé. Et moi ?

Je n'y crois pas. *Back in 1988*, alors que, devant un écran flou de télévision américaine, dans un sous-sol d'une maison de bois classe moyenne noire du New-Jersey, je me moquais sans silence de l'état de ruine mentale télévisuelle *there*, je n'aurais jamais cru qu'on en arriverait là.

Here.

Un type dont je n'ose prononcer l'alias, le pseudo, tant, d'une part, il parodie une bande -dessinée géniale et tant, d'autre part, j'en gerbe à l'avance, un type donc, se CROIT drôle. Mais voilà l'erreur d'analyse grossière à la 1988. Car en zappant, sur l'autre chaîne, *there is* un type qui porte presque le nom d'un général tortionnaire à la voyelle près, *and that guy thinks he's funny.*

Mais non, mais non, la revoilà l'erreur d'analyse, ôh, Desproges, ôh, Coluche, ôh, Reiser, maîtres, maîtres!!!!!!!!

CES TYPES SONT DRÔLES !

Car, aujourd'hui, j'ai vieilli, presque 35 ans, les filles, c'est fini, ringard, ringard, aujourd'hui, je peux, enfin, ah, la délivrance, je peux utiliser un mot pour les vieux quand ils parlaient des jeunes de mon époque oui ma bonne dame : vulgaire.

Voilà. Le vulgaire fait rire, le vulgaire fait danser, le vulgaire séduit, le vulgaire, c'est la norme.

Here it is. Let it be.

Impuissances

Je suis un impuissant. Je l'avoue de bon coeur et je le sais depuis longtemps. Je fais semblant, j'habille, je traficote, j'invente, mais c'est sans le sou, sans l'ambition, la croyance. Cette incapacité à changer le cours de la Loire, je l'ai découverte gamin, en apprenant que mon grand frère faisait partie définitivement des statistiques de 1975. Voilà à quoi servent les statistiques, peut-être.

Boîte de nuit

Il a bien fallu ; adolescent ; que je les accompagne. Ils partaient plein d'entrain, comme des Poilus dans les trains, au tout début. Je suivais de loin, il faisait nuit depuis longtemps. Ils avaient l'impression de découvrir le monde. Ils n'avaient pas tort.

Un type leur barrait l'entrée.

Les boîtes de nuit sont les modèles parfaits d'un fascisme festif, il faut connaître quelqu'un, être parfaitement normé, homogène, uniforme. On vous y balance des bruits rythmés et un air chaud qui fait suer et donne soif.

Certains y échappent en se tuant sur la route, au retour. C'est toujours ça de gagné.

D'autres insistent et ont l'impression de faire la fête. Une libération en quelque sorte. Il faut bouger son corps, totalement seul maintenant, dans un délire onirique aussi parfait qu'un *mixer* Moulinex. Un vrai rêve, une utopie.

Aucun regard croisé ne viendra troubler ce mystérieux mélange qui voit se frôler des corps adolescents et quelques obsédés de quarante. Un grand vide englobe son frère, sous des boules de verre pustulantes qui tournent.

A l'âge où les poètes savent qu'on est pas sérieux, on apprend, dans les boîtes de nuit, à se taire.

Ce qui permet, par la suite, d'en endurer plus d'une, de ces soirées sans pétales.

C'est difficile

Leur génération est la première à avoir accès au monde entier, dans des souliers en satin par ordinateurs interposés. Parfois même ils prennent l'avion car papa a de l'argent sur son compte

et se trompent sur le mien. Bien sûr, je fais de mon mieux. Ils me prennent pour un enseignant. Je ne suis qu'un falsificateur de ma pauvre vie de prof, je suis un artiste, tiens, je vais leur gueuler en pleine face "Je suis un artiste bande de minables".

Une autre fois.

Ils me disent "Mais monsieur, c'est difficile de trouver un sujet". Bah bien sûr. Le monde est tellement petit maintenant que des sujets économiques, commerciaux, technologiques, c'est difficile à trouver.

Ils me disent "Mais monsieur (du respect, du respect) c'est pas facile de faire une problématique". Évidemment, à Bac + 4, poser des questions dans le bon ordre, c'est toute une épreuve. Je les rassure, allons donc les enfants, votre serviteur est payé pour cela, il va vous expliquer, vous prendre par la main, vous donner l'ensemble des éléments qui permettent de définir une problématique hiérarchisée selon un thème, un sujet et une approche novatrice, précise et efficiente.

"Oui mais monsieur, les ordinateurs, i marchent pas". Cela n'est pas grave mes enfants, il reste la bibliothèque.

"Oui mais monsieur, y'a rien dedans". Allons allons, il reste des livres quand même.

"Oui mais monsieur, c'est difficile de chercher dans les livres. "

Et ainsi de suite.

Alors un jour viendra, juste rançon inversée du mauvais exemple d'Outre-Atlantique, un jour viendra où le prof., celui qui croyait hier encore, à l'enthousiasme, au lyrisme, à bonne humeur, au désir, oui, un jour viendra où le prof va flinguer, et massivement, par amphis entiers, tactactactactactactactactactactac. Des morts, par dizaines ! Et adieu téléphone portable braillard dans le silence des travées enfin, adieu potache buveur de bière et fier du vide qu'elle comble, adieu péteux et pétasses, dépensant en maquillage et en trottinettes le prix d'un bon bouquin ou d'un Bordeaux, adieu, ahahahahaha, ahahah

ha

aha

aha

ahdxslxidqdsfsqmdlfiuanerkf

qdfh

chqn

aruianfmlqkjf oqiviaznrgipuzhbpiuqf qdoh̃q ûfhgg aerhq ̂dovuihy aqdfôvhaergfoidqhv ôvq ôihjv qôv

rôt.

D'étranges femmes

Celle-là s'appelle Sophie par exemple. Mais j'en connais d'autres. C'est un idéal-type celle-là. Celle-là comme je la nomme. Il ne faudrait pas. Parler comme ça d'une autre. Sophie. Tout le monde l'a connue. La connaît. Mais si bien sûr. C'est un peu une jouisseuse. Un peu. Une hystérique. Un peu. Qu'on ne me traite de rien. Elle a son équivalent masculin. Qu'on se rassure. Mais Sophie est un idéal-type, ce n'est pas lui faire injure. Elle a dans mes âges. Elle a été dans nos peaux, nos oripeaux. Elle était disponible et bien vivante. Étudiante charmeuse. Elle se flétrit c'est naturel. De l'extérieur ça se voit. Elle fait moins illusion. Rien d'extraordinaire. Elle dit "Bienvenue au club". Etrange club son club. Car voilà : elle n'a pas d'enfant. Parfois, elle me dit un peu dégoûtée : "T'es père ? ". Elle me le dit comme on dirait "T'es encore malade ?" *Et alors ça fait quoi* elle me dit aussi ? Elle poursuit notre jeunesse. Elle a bien raison. Mais d'autres Sophie en bavent un peu, à regarder l'horloge. Elles se sentent gâchées. Parfois, même oui, parfois, elles assurent seules. J'en ai bien peur. Un enfant seule, père vaguement venu puis parti. Ce sont d'autres Sophie. Il ne faut pas les confondre. Je les mélange. La Sophie à jamais pas mère, la Sophie mère à jamais. Eh bien quoi ? me diront-ils ? Qu'est-ce que ça peut te foutre les Sophie ?

Eh bien, je ne sais pas ce que j'en pense. Quelque part comme qui dirait qu'elles sont enviables, quelque part non. Quelque part certaines Sophie me font un peu de peine. Et puis d'autres ont encore le temps. C'est la vie, c'est comme ça. Quelque part, c'est mon impuissance à me dédoubler. Moi je t'en fais plein des mômes si y'a que ça. Ou je fais semblant, c'est selon. Elle n'en veut pas. Mais bien sûr ça fout la trouille un môme, bien sûr que ça vous la montre la fin avec leurs petits débuts. Mais les femmes sèches quand il est trop tard, c'est comme les tournesols sur pieds en novembre, ils sont noirs et secs, et couverts de corbeaux et de pies, ils ne donneront rien l'été prochain. C'est terrible de penser ça. Mais j'entends déjà : "les femmes sèches" ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Elles ne sont pas sèches, elles n'ont pas rencontré le père. Oui, oui. C'est bien entendu. Bien entendu. C'est le mauvais hasard qui fait les sécheresses, ou les inondations. J'entends déjà : mais fous-leurs la paix ! La paix ! J'entends même : puisqu'elles te disent qu'elles n'en veulent pas !

Je sais bien qu'il faut se taire. N'est-ce pas purement français ? Ne rien dire, chacun ses oignons.

Mais quand même.

Ta gueule.

Oui bon, mais quand même.

Tais-toi.

Mais quand même, non ?

Des femmes vieillissantes

Faudrait pas dire du mal des femmes. Ni des hommes ni de rien. Même pas des chiens des types qu'ont des bagnoles avec des ailerons.

Faudrait pas non plus penser du mal des gens.

Je ne pense pas du mal des femmes. Pas plus que, finalement, je n'en pense des hommes.

Mais parfois, j'éprouve un sentiment de douleur notoire à la vue d'une femme vieillissante que j'ai croisée trop tard, c'est-à-dire après qu'elle fût jeune, ou, plus précisément, avant qu'elle n'ait eu besoin d'en rajouter pour plaire, ou pour en conserver l'illusion. Le pire concerne sans doute les femmes ayant eu une occasion - pour ainsi dire un instant - de grâce et d'élégance. Ce moment magique de l'âge, de celui dont il n'est pas besoin de forcer la main. Comme septembre ou mai, il existe un moment dans la vie d'une femme - parfois des années, ah, les chanceuses - où les questions ne se posent pas.

Mais ce soir, j'ai vu Isabelle. Elle m'aurait sans doute fait des avances si son âge n'affichait que, disons, 10 ans de moins. Les avances d'aujourd'hui auraient plutôt le sens que leurs donnent les banquiers. Car c'est l'heure du remboursement. Et l'absence de soutien-gorge sous le satin noir ne compense rien, il empire. Et l'absence de maquillage, et ces cheveux trop longs ! Chérie, fais-moi plaisir, il est l'heure d'assumer le temps passant, reprends-toi nom de dieu !

Ne t'inquiète pas pour moi. Le mâle a le privilège de la parlote. Et mes couilles qui pendouillent, je les cache en silence.

Déjà je m'égare en excuses, en relativismes. C'est l'air du temps.

La douleur que m'inspirent les bouquets fanés est sans doute indigne. Que de prétentions à se faire le juge d'âmes lointaines aux passés chargés. Il s'agit pourtant de constater une petite petite chose : l'impuissance nous condamne, et ce d'autant plus ouvertement, qu'un autre phénomène vient bâcler mon paysage. Combien d'amies lointaines, de connaissances, de copines de classe perdues, puis recroisées ? Combien de surprises intérieures en s'apercevant que la plus laide n'a pas changé, la voilà adulte et solide, quand la plus belle est flétrie et ripolinée à qui mieux-mieux ?

Les moches vieillissent mieux.

Faim

J'oublie parfois de manger le matin.

Et vers 11 heures, j'ai faim.

C'est rare d'avoir faim quand on est occidental. On mange à sa faim, on est repus du matin au soir, on s'endort un peu lourd, on reprend du rab.

Mais là, mon ventre me signale qu'il faudrait manger un peu. Alors, pour accentuer la douleur, je pense à un plat avec des légumes et du poulet, et un dessert léger et même du vin. Et mon ventre a de plus en plus faim.

C'est très bête tout ça, mais ça me donne l'impression d'être nécessaire. Comme si la survie de mon corps était, finalement, une belle cause.

Je vais attendre encore un peu.

Fantôme

Tout le monde n'a pas la chance de vivre dans un monde magique. J'ai beau en faire trop et m'imaginer en *Jedi*, je sais que c'est même pas vrai, que c'est pour de faux. Je suis un espèce de type sans pouvoir surnaturel et presque bedonnant. Je saute pas haut et ne pisse pas loin, je cours lentement et même pas très sportif. La grande normalité me nourrit depuis toujours, surtout que je crois pas en dieu, ce qui pourrait sauver les choses, en tout cas l'émerveillement. Ah, comme j'aimerais partager l'émerveillement béat de ces faux-culs de cathos pratiquants sortants de la messe dominicale ! Ça déteste son voisin et crache sur sa belle-fille qui vous le rend bien mais au moins, oui, au moins, ça croit dur comme fer que là-haut, au-dessus des tours des cathédrales, il y a des anges qui volent et les esprits des morts qui nous attendent. Ça rêve d'une lumière et d'un tunnel, du petit Jésus qui vient tout auréolé de blanc un peu sale les bras tendus, de l'autre côté d'une rivière le voilà qui attend. Et l'on retrouve les disparus les êtres chers et tout ceux-là qui firent, d'une façon ou d'une autre, notre passé brave gens notre vie et nos souvenirs ma bonne dame.

A dix ans, je cherchais un fantôme. Je m'inventais la nuit sur le mur bleu au-dessus du lit les yeux de mon frère écrabouillé dans la deux-chevaux d'un copain, voiture que d'autres trouvent si sympathique avec son air rétro. Mais où était-il donc bon sang l'accidenté ? Parle-moi, fais un signe, et pas que des odeurs, hein, pas que des hallucinations, non, du palpable, du pressentiment, allez, montre-toi !

Je voulais de la magie, ni noire, ni blanche, ni dangereuse ni truquée, simplement un monde magique, une réincarnation en chat qui clignerait des yeux quand on lui pose des questions, de la magie multicolore. Allez, même tricolore, un 14 juillet, oui, allez.

Même pas peur. Même pas peur qu'ils disaient les mômes de mon âge quand on se lançait des défis, des franchissement de fossés boueux... (oui, il y avait encore des fossés boueux en 75). Eh bien moi, j'avais peur. Je voulais voir l'esprit disparu, l'âme, un signe, un espoir, un tout petit quelque chose bon sang. Alors, je m'inventais des histoires dans ma tête. J'imaginais que mon grand frère me parlait dans ma tête, il me parlait et il était dans ma tête, c'est lui qui me disait les choses. Le problème, c'est qu'il n'est pas resté. Et que les autres disparus ne sont jamais venu me parler dans ma tête. Et quand ma mère m'a annoncé que ce grand frère disparu nous protégerait tous, j'y ai cru. Mais quand la merdouille est revenue, et qu'on n'était pas plus protégés qu'avant, et que les autres disparus n'ont pas empêché les disparus de disparaître, c'est devenu un sacré merdier. Dans ma tête, tout le monde s'est mis à se taire. Sauf moi. D'ailleurs, je cause, je cause, qu'est-ce que je cause dans ma tête !

Je voudrais un fantôme, là, sur mon écran, un fantôme avec le sourire, un type que je connais et qui se marre, sans m'inquiéter, juste histoire de dire qu'un Pentium inside ou un G3 dans un mac, c'est de la rigolade à côté de la magie du monde.

Mais j'en vois toujours pas. J'en vois jamais.

Faut pas rêver

On se réveille sans s'en rendre compte. Mais elle est passée là, cette nuit, dans les phantasmes qui meurent encore un peu, juste avant le réveil. Elle est passée mais j'aurais préféré qu'elle passe ailleurs, dans la tête d'un autre, l'un de ses millions d'inconnus qui n'ont pas eu la chance de

l'avoir touchée.

On oublie plus vite les femmes que l'on a pas touchées. J'en oublie tous les jours une bonne dizaine, un peu moins l'hiver.

Mais celle-là, elle revient parfois plomber mes nuits et le jour d'après, quand la réalité se pose sur son trône, on dirait qu'elle se cache derrière. Il suffit d'un rien pour ne pas la voir apparaître. J'imagine même qu'elle vient bien plus souvent, sans pour autant que je m'en aperçoive. Mettez le feu aux poudres avec le parfum d'une autre qui traîne, une image, un nom écrit, et voilà : vous savez que vous avez rêvé d'elle, elle se rappelle à vous comme un fait exprès. Peut-être même que si, par chance, elle a pensé à vous cette nuit aussi (en mal, sans aucun doute), c'est par impudeur qu'elle vient polluer vos nuits. Comme une télépathie dans les magazines féminins.

Il faut lutter encore un peu, avant le sommeil dont on peut déjà douter. Ce soir, si tout va bien, elle va s'effacer, je rêverais peut-être que je gagne au loto.

Parfois, faut pas rêver.

Impuissance N ° 1

Dans ma tête, un truc me hante parfois. C'est mon impuissance qui traîne. Je l'ai rencontrée la première fois, j'avais à peine neuf ans. Ma mère m'a dit de courir au devant de mon père, qui garait l'Opel dans la cour à côté. Il était à peu près 6 heures du soir. J'ai annoncé la nouvelle à mon père. Mon père est rentré en bougonnant. La nuit est tombée. Personne ne pleurait. Mon frère venait d'avoir un accident de voiture. Les jours passèrent. Mon grand frère était un vrai magicien qui s'entendait mal avec mon père. Il avait un Solex blanc dont j'étais très fier. Mon autre frère m'a annoncé que Jésus l'avait rappelé dans son ciel. J'étais déjà profondémment athée.

Il n'y avait strictement rien à faire. Le grand vide. Et surtout la découverte de l'impuissance et de la lourdeur du temps qui passe. Le passé lui-même devenait aussi palpable que la boule dans ma gorge. Je venais de conjuguer à l'impuissance pour la première fois, rythmé par le couple infernal de l'avant et de l'après. Je voulais juste revenir un tout petit peu avant. Juste le temps de le revoir un peu, comme un enfant s'attarde sur son enfance, à la fin des vacances, quand les châteaux de sable de résistent pas à la marée montante.

D'autres impuissances....

Impuissance N ° 2

Elle était là, superbe avec son corps qui m'attendait. Ce n'était pas la première fois mais presque. Mes livres d'histoire dans la tête, je regardais celle qui n'attendait que ça. Je n'ai pas été élevé de cette manière. On n'apprend pas aux petits garçons que les filles aiment ça aussi. Et même beaucoup.

Elle était là, avec le corps cambré, la peau si lisse que j'en tremblais, des muscles noueux comme le bois de noyer, elle attendait que je sache m'y prendre.

Et moi, avec mon corps mou du type toujours dispensé de sport, ma tête trop grosse et mes

certitudes incertaines sur les femmes, j'étais incapable de comprendre que faire ?

Il était encore cinq heures du matin et c'était juin, un juin lumineux avec l'aube qui pointe derrière les voilages. Les oiseaux dehors sifflaient d'impatience ou de joie, un vrai cirque dans le terrain vague et les herbes hautes. On devrait toujours profiter du mois de juin.

Je me regardais tout mou, à côté d'elle qui dormait. Des années d'incertitudes s'écroulaient encore, je ne savais toujours pas comment faire plaisir à une femme, alors que j'étais un garçon.

Je cherche depuis à me rattraper....

D'autres impuissances....

Impuissance N ° 3

La carte rentre du second coup dans la machine à la touche "valid" usée. Mon compte est aussi troué que la coque du Titanic. C'est de ma faute il faut s'y faire. Les économies, c'est mon tiers-monde à moi, même qu'elles sont trop bien pour moi, comme dit mon cousin.. que je ne vois plus d'ailleurs. L'argent, grande impuissance. Je connais des gens qui en ont, satisfaits à la fin des repas, se moquant des paumés, des fauchés, des amoureux d'autres.

Je me demande pourquoi les gens qui ont de l'argent s'achètent des grosses voitures. Par exemple. Ils pourraient s'offrir des vies sur-numéraires loin de chez eux pour avoir l'air différent. Au contraire, il faut qu'ils fassent comme tout le monde.

L'argent pousse au conformisme.

Impuissances animales...

Impuissance N ° 4

Comme mes parents étaient déjà vieux lors de ma conception hasardeuse, j'ai passé mon enfance à détester leurs amis d'un autre âge, tout ridés et qui sentaient le renfermé et l'avant-guerre.

Par chance, les clapiers à lapins pouvaient m'accueillir jusqu'à l'âge de dix ans, et je me réfugiais là lors des repas familiaux, évitant les inepties du mari de ma soeur, ou d'un autre beau-frère, divorcé patriote.

Depuis toujours - est-ce là ma névrose ? - je suis les préceptes de Gérard Lenormand, je *parle aux oiseaux, au soleil, et aux forêts*. Je parle aussi plus particulièrement aux lapins, aux chats, et aux cochons d'Inde. Je peux même endormir les lapins et les chats. Pour les cochons d'Inde, c'est plus dur, on ne peut guère les poser sur le dos.

Un jour, une femelle attendait des petits. Je l'avais séparée des mâles cochons d'Inde, particulièrement lubriques, à notre image, les sales bêtes. Elle attendait là tranquille dans son carton et sa paille. Mais la fatalité arrivait, sous la forme du chien de mon vieux père, saloperie à pédigree à moitié tarée. Le chien, d'un bon agressif, fit tomber sur la pauvre mère un poids d'un kilo posé sur une balance à l'ancienne en guise de décor. Ce poids aurait pu tomber n'importe où dans le carton, mais la pauvre bête fut écrasée, avant d'avoir mis bas. Ma douleur fut terrible. Deux

mois d'attente pour rien, alors que je passais une heure tous les soirs à la regarder paisiblement. Si la nature est cruelle, le hasard l'est aussi.

Robert, le plus grand héros du monde....

Impuissances N ° 5

Mon premier chat s'appelait Guigui, il avait comme tous les chats des allures d'aventuriers bourgeois, cheminot cradingue en rut à la saison, pépère au chaud des radiateurs en fonte l'hiver.

Une longue descendance s'en suivit, avec des morts distantes et hasardeuses. L'alcool tue.

De déménagements en déménagements, la descendance continua, jusqu'à Robert, le héros.

Robert (alias Bob), était noir et blanc. La douceur même. Je me souviens de ses miaulements de désespoir quand, centre-ville oblige, je m'en fus chez le vétérinaire pour le priver de quelques envies femelles. Salaud je fus. Regrets éternels.

Robert jouait avec moi comme on joue avec un copain d'enfance. Il s'alongeait dans un carton lorsque je lui demandais, et traversait les jardins du rectorat au son du moteur de ma vieille bagnole, m'accueillant d'un miaulement une fois la place trouvée. Nous rentrions alors guillerets, j'étais presque assez idiot pour lui raconter ma journée.

Robert était un chat libre. Il cognait la fenêtre de notre chambre en pleine nuit pour rentrer, ou l'inverse. Robert était un chat de bande dessinée.

Comme dans les livres, un méchant l'a tué. En roulant trop vite dans une rue presque piétonne. Ce genre de connard qui n'aime que les chiens, et les gros moteurs. Ce genre d'humanité qui n'en est point.

A venir....

L'enveloppe à Noël

J'attendais ce soir-là avec toujours le secret espoir d'avoir été compris. Ce n'était pas grand-chose, il eut suffit de m'écouter. Comme on écoute un enfant puisque c'est de cela dont il s'agit.

Très étrangement, je ressens encore ce malaise, cette altération des sentiments qui fait suite à la déception. Je revois les scènes, les sourires et surtout les jambes des grands. J'avais envie de dire à quelqu'un ce qui m'aurait fait plaisir. Le plus simple était d'aller parler aux chats.

Mais à Noël ou aux anniversaires, je recevais dès très tôt une enveloppe, souvent honteuse, de la famille nombreuse. On m'y précisait de n'en parler à personne, car les maris des autres n'aiment pas trop donner 50 francs à un gamin.

Faut dire qu'on comprend pas trop ce qui lui ferait plaisir, alors comme ça, il décidera lui-même.

Ça m'aurait fait plaisir que l'on sût ce qui m'aurait fait plaisir. Mais les sous dans une enveloppe, c'est tellement plus pratique...

L'homme est mauvais

Le grand dilemme. La nature, la culture, la cause à tout ce merdier ?

L'homme est mauvais. Complètement cinglé. Passé l'âge de deux ans, l'homme devient méchant. Il fait mal aux chats et aime les chiens parce qu'ils puent, qu'ils sont serviles et sans imagination. Qui ne se souvient de la petite hystérique les yeux trop grands poussant des cris dans la salle de cours quand le petit sadique lui tirait les cheveux pour lui faire mal ?

Mal.

On l'aime celui-là.

L'autre soir, un type sur un ordinateur qui flingue tout le monde, le type est apprenti-médecin, il devrait faire le bien, sa vocation. Tu parles. Il flingue réaliste des types virtuels dans les couloirs du métro. Pourtant, c'est un type doux, un peu abruti, genre à fumer des pétards pour oublier qui porte la culotte entre lui et la grande gueule fière de sa poitrine démesurée et grotesque, celle qui le suit partout en parlant trop fort, celle du partage. Un type qui ferait pas de mal à une mouche.

Voire. Ce type est un fou sadique au fond.

Là, à côté de moi, une femme en noir avec un cul à faire du tourisme et la poitrine accueillante. Moi, je suis un homme bon. Mais quand même, si je pouvais désintégrer le wagon entier, lui dire à la cocotte d'arrêter de souligner en jaune fluo toutes les phrases de son essai de psychanalyse freudienne et de se soumettre à mon immense pouvoir.... Ah. J'ai laissé les cordes dans mon coffre.

Et puis y'a qu'à voir. Les torturés d'hier qui torturent aujourd'hui. Dans la plus grande certitude du bien communautaire. C'est mal. Mais c'est comme ça. Et puis ça va continuer.

L'horreur est humaine

Les nouvelles du matin m'apprennent au milieu d'autres broutilles qu'un enfant de dix ans a été assassiné de 56 coups de couteaux chez lui, alors que grand-mère qui le gardait en a reçus deux. Il existe donc des gens capables de donner 56 coups de couteaux à des enfants, à des petits enfants, des enfants chez eux, dans un lit, en train de dormir ou de jouer au train.

Comptez maintenant jusqu'à 56.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 4748 49 50 51 52 53 54 55 56.

56 ne m'a jamais paru aussi long.

Quelle haine peut-elle permettre cela ? Quel animal aurait pu faire cela à sa proie ? Même ceux qui ne feraient pas de mal à une mouche se contentent de les écraser en un coup, en une fois. Pourquoi peut-on faire cela ? Suis-je un naïf ?

La veille, un film sur un *serial killer* dans lequel joue l'une des plus érotiques actrices américaines sort sur les écrans français. Au delà de la colère que m'avait inspirée à l'époque la sortie

du premier épisode, je dois avouer que l'interdiction au moins de 12 ans m'effraie tout autant. J'ai bientôt trois fois douze ans. Mais mon âme est pure et je reste un enfant, avec des pistolets à eau et des tartines en chocolat. Comptez jusqu'à douze et, à partir de 13, regardez un type à l'écran manger la tête d'un autre dans le plus grand des réalismes.

Quelque chose peut-il encore nous étonner ?

L'obsédé sexuel

Le monde entier pourrit sur pieds, les technologies nous envahissent, tout m'émerveille, je n'en reviens pas, ah, c'est la guerre au Proche Orient mais l'Orient me semble lointain, on va tuer une femme qui a trompé son mari dans un moyen âge africain, le président des Etats-Unis est moins cultivé que mon neveu qui a tout arrêté en classe de seconde et fume des joints à défaut d'être plombier, my taylor is rich, le niveau baisse, la mer monte, et voilà le travail.

Foutaises, balivernes, verbiages, élucubrations. Et les multinationales peuvent s'acheter des appareils photos de mes rêves, ça roule.

On m'écrit. On me dit "T'es qu'un pauvre trentenaire obsédé sexuel". Avec l'air de dire que je devrais surtout me préoccuper du chapitre précédent. Je rectifie, je corrige. La trentaine passée dépassée n'a rien à voir avec mon statut d'obsédé sexuel. Pas plus qu'une ou plusieurs quelconques frustrations du même ordre. Et le monde à ne pas tourner rond me fiche certes le cafard et m'inquiète mais ne ronge en rien cette étrange nature de l'obsession qui m'habite.

Encore que je dois avouer que cette obsession n'est pas vraiment sexuelle. Sexe, le mot grince, coince, se chevauche un cheveu sur la langue. Non, je suis un obsédé des femmes. Et toutes les femmes et depuis l'école primaire, depuis donc presque toujours. Les Allemandes, les Belges, les Sénégalaises, toutes sauf les financières si grasses les fesses carrées, Paris-Brest rembourrées ah non merci. Non merci. Stop. Mais toutes les autres, oui.

Alors mes frères obsédés, levons-nous, assumons enfin nos caprices, nos rêves, notre ravissement, ah oui merde bon sang, pourquoi donc se laisser taire, honteux de nos étonnements perpétuels ? Hein ? Des fesses, un regard, une jambe, une cheville, un doigt de pied, une main, une peau, un sein, voire deux, la boulangère, l'étudiante, ah, ah. Aaaaah.

Incroyable tout ça, incroyable tout ça.

La dernière nuit

Dans les draps ennivrants des rêves adolescents (*enfantins de nos jours*), il y a la première nuit d'amour. Du sordide au platonique, la rime se fait mal, et l'on passe à autre chose. La vie va, comme le navire de Fellini, et voilà.

Dans les déceptions de vies d'adultes, il y a la dernière nuit d'amour. On n'y pense guère et pourtant, elle est à jamais perdue, aussi trouble qu'un dimanche à l'aube sur un champs de bataille, juste avant le premier duel d'artillerie.

La dernière nuit d'amour, qu'a-t-on fait, semblant ? Ou peut-être le désespoir de la fin prochaine a-t-il donné des ailes à la violence des corps. Ou rien. Ce rien qui s'avance comme un

reproche entre deux corps dont l'un n'aimante plus l'autre.

Elle était là, on était las, il était trop tard. De nos corps trop mous, rien n'est sorti. Pas un bruit, pas un souffle, ni même la rancune.

Ce n'est que plus tard que la mémoire revient au galop, et jamais au bon moment.

Le ventre qui bouge

Un jour, elle m'a dit : "C'est maintenant, c'est l'heure, ça tombe bien". Bon.

Maintenant, la voilà allongée, sereine.

Son ventre bouge dans tous les sens, on dirait un tremblement de mer. Elle me dit "Là, c'est la tête sans doute, et là les mains, et là les pieds". Je regarde, je pose la main.

Ça grouille là-dedans, juste sous son nombril qui ressort.

J'ai la trouille, c'est pas permis d'avoir la trouille comme ça. Elle a pas l'air de souffir. Elle est un peu fatiguée, et moi qui regarde son ventre bouger, avec un garçon dedans.

Qu'est-ce que je vais lui raconter à celui-là ? J'ai tellement la trouille quand il bouge là-dedans...

Les lèves de demain

A qui qu'on va faire croire qu'il est musicien bilingue dès le CM1 l'élève de demain ? A qui qu'on à qui qu'on ? Déjà qu'à 18 ans, il s'intéresse pas à grand-chose, dans la queue de la comète qu'a le bac au rabais à me rendre réac c'est pas de sa faute s'il en faut tant et tant et des accents et des accords avec les parents, sans les pluriels et sa vie culturelle au placard ! A qui konva faire croire Jack, à qui ?

On va lui faire causer l'englishe c'est plus nécessaire que la langue de Molière Molière ça veut rien dire de nos jours l'avare c'est pas la mode faut la générosité à pleine gueule donnons-lui pas de devoirs le soir des droits nécessaires et pour les ploucs lointains un semblant de reconnaissance hypocrite pour qu'il cause dans la langue des Poilus du coin d'avant 14. J'en vois pleins qui sont vomis par le système éducatif mon cul madame mon cul, j'en vois plein même qui sortent de prépas et qu'ont appris à s'organiser mais connaissent pas un auteur une idée même pas l'actualité rien c'est dingue. Je sais bien où sont les bons chez les fils à papas qu'ont des parents bien placés z'inquiétez pas ma pauv'dame pour eux la démocratie on s'en fout, c'est que les bourgeois sont bien servis par l'égalitarisme ambiant qui balance des plombiers à la fac où c'est qu'ils ont des revendications alors que chez moi ça fuit de plus en plus et v'là plus personne pour réparer. Ils vont me dire "réac", pauv'réac de merde de droite on te conchie là où t'es mais c'est qu'ils ont pas compris que j'aime bien les gosses parce que mon enfance elle fût heureuse... sans circonflexe et volutions. C'est que j'ai horreur du vide dans les têtes je vous jure, faut voir l'étrange satisfaction des mômes qui savent rien faire qu'ont envie de rien sauf être là une vie de famille monsieur alors quoi ?

Supertechnomixbordel.

Un léger pet s'envole, sans bruit.

Alors l'anglais au CP. Les langues régionales à la maternelle. Alors n'importe quoi pourvu que ça mousse, surtout, n'importe quoi. Et silonaplusdartiste, alors, on ira les chercher à l'étranger.

L'étranger, c'est pas ce qui manque.

Bah. Après tout. Du sang neuf.

Lui raconter quoi ?

Dans quelques jours, la moitié de mes gènes va émerger de l'autre moitié pour former un tout qui braille. Caca, pipi, biberon et compagnie.

Fallait bien y passer, c'est l'âge, c'est l'heure. On est peu de choses.

L'angoisse du père fait rire les femmes qui se croient toutes surnaturelles, et les autres hommes se marrent aussi, qu'ils soient déjà passés par là ou qu'il aient réussi à y échapper.

N'empêche : j'ai deux ans pour trouver ce que je vais lui raconter à mon fils. Ah oui. Deux ans dans les dilemmes les plus terribles. Dois-je lui dire la vérité ? Un petit monde douillet et gentil avec des coussins dans les coins et les Indiens qui gagnent à chaque fois ? Ou dois-je déjà lui dire que la méfiance à l'égard des moustachus teutoniques est la mère de toutes les vertus ?

Peut-être me taire. Le laisser devant la télé qu'on achètera d'ici là. Lui passer des dessins animés japonais. Jouer à des jeux débiles, des trucs abstraits sur un écran.

Ou lui offrir un cochon d'Inde et un chat.

Je sais pas.

Je ne peux pas lui avouer mon échec dans la course à la Maison Blanche. Faut pas lui dire que je ne suis pas maître du monde. Il faudrait qu'il s'en aperçoive une fois majeur.

Maison de retraite

Quand la fin ne justifie plus les moyens, on met les vieux en boîtes, entre deux infirmières avec un peu de chance et parfois des matronnes, un toubib. Du sol au plafond même lavés de près, ça sent l'attente et la poussière grise des cheveux sur la tête des vieilles. Ça sent l'urine. Pas la pisse. L'urine. La pisse, c'est quand on est jeune. On *pisse à la raie*, on pisse de joie. Là, on pisse pas. On se soulage. Ça sent l'urine comme un entêtement. Alors on pousse. On pousse de quoi avancer et tenir droit et plutôt droite tant la fin fut plus brève chez ceux - les mâles - qu'elles usèrent avant l'heure. On pousse des chaises, on s'endort devant la première chaîne, ignorant la fantastique possibilité de capter par de mystérieux câbles cachés Télé-Dubaï et les mystères de l'Orient. Les nostalgies sont parties depuis longtemps, reste un ou deux Christs dans un coin, histoire de rappeler tranquille tout le monde à son bon souvenir. Le blanc est la couleur de la fin. On saint-suaire, on sanctuaire. Mais le pire, c'est le singulier. Les maisons de retraites sont pleines d'une seule et même vieille. Et quand bien même un vieux s'y hasarderait pour fausser la pyramide des (carne)âges, nul ne saurait donner un sexe au monde de clones recourbés dans l'attente. Car avant, l'on se sent utile. Là, devant un écran, au bureau, l'illusion

est prospère. Je tu il nous vous ils. Un barbecue dimanche prochain. Mais les vieilles là-bas, Poltergeist, Amytiville, sans tuyaux pour l'illusion thérapeutique, ça fait peur.

Où finissent donc les riches ?

Mon sac en plastique

La caissière les fripe machinalement, distributeur automatique avec des mains sèches. La caissière, elle est pas belle, elle cause à l'autre derrière, qu'est pas belle non plus, y'a que la fille qui faisait la présentation du couscous sous vide qu'était belle. Mais on lui en a pas acheté. La caissière, elle est pas très heureuse, elle est pas très grosse. Elle les fripe, elle les distribue. Elle en touche ! Mais elle en touche ! Combien en touche-t-elle par jour ?

Je ne peux plus m'en séparer. Des dizaines par mois pour en faire des sacs poubelle avec des couches dedans. Les supermarchés sans, on les évite. Sacs en plastique, tu vivras plus vieux qui moi, saloperie va. Dans un sac en plastique dans la cuisine on met des sacs en plastique les uns dans les autres. Des accouplements stériles débordant. Rien n'en sort jamais, une vraie tristesse. Où finissent mes sacs en plastique ? A Tijuana au Mexique, en Haïti sur une barge à la dérive, des millions de tonnes de sacs en plastique pour polluer les pauvres, faut bien les nourrir. Où fabrique t'on les sacs en plastique qui durent plus que la vie ? Et pourquoi pas en papier ? Parce que ça coûterait trop cher et puis ça pollue les sacs en papier à cause du chlore. Alors qu'en plastique, ça recycle, l'évidence même, comme l'Union Européenne.

La caissière s'en fout comme de son premier sac en plastique, elle, elle parle d'un client en faisant des grimaces à l'autre qu'est derrière. L'autre, elle comprend pas de qui il s'agit, alors la caissière en rajoute, de l'anecdote, de la description. Ah ça y est qu'elle dit l'autre, elle voit qui c'est, elle en rajoute une couche aussi, la finaude. Moi, j'ai fini d'étaler ma besace sur le tapis roulant noir. Bientôt mon tour. CLIENT SUIVANT. Quelle aventure les courses. C'est toujours pareil. Dans des barquettes en plastique, des fraises. Au fond, les fraises pourries. Étaient-elles pourries avant d'y être ? Ou bien pourrissent-elles une fois en dessous ? C'est comme les caissières. Une fois dans un sac en plastique, ça fond comment une caissière ? Est-ce qu'on les jette au bout d'un certain nombre de codes-barres ? Et pourquoi il y a encore des caissières alors qu'on a des codes-barres ? Et pourquoi sont-elles de plus en plus vieilles de plus en plus souvent ? Est-ce qu'on les recycle elles aussi ?

A l'entrée du magasin, promotion discount. Toute l'équipe de France y passe, le DVD de machin, le livre de la victoire, la frime c'est fini, alors qu'il reste une dernière balle à tirer. Au rayon du lait, une démonstratrice (sic), me propose en cadeau gratuit le poster de l'Equipe de France. J'en veux pas que je lui dis, j'en veux pas. Ah qu'elle répond. Ah.

On s'aime plus

On nous en invente des illusions petits sur les genoux des grands, sur l'amour, sur la vie, tu parles. Pour parler on parle, on fait que ça avec des mots. L'amour la grande affaire, inculquée dès tout petit la grande affaire. Alors que suffit de voir la plupart des tronches de la plupart des parents et les moues les boues des clous. Des clous.

J'm'en souviens d'une que j'en étais fou tout fou comme un chien un caniche à la niche qu'elle me disait pas de problème, j'en oubliais d'avaler mes virgule et j'en oubliais les "s", j'en oubliais de mettre les points à la ligne et sur les "i" et de faire le linge. J'en oubliais tout ah celle-là.

Elle s'est barrée.

Je plains le pauvre type qui oublie de mettre les points sur les "i" etc.... Le pauvre type. Et puis elle, rien. Drôle hein. Rien. Pas même une nostalgie, une odeur, une musique. De celle qu'à 17 ans, pour en oublier une autre, la Delphine qui finalement me méprisait, eh, impossible à écouter... Celle-là, rien. On me dirait, *tiens, tu sais celle que... tu... euh... ben... elle est morte voilà.* J'en serais triste pour ma jeunesse passée, la tristesse égoïste tellement qu'on se regarde soi-même. Mais pas la vraie tristesse de la chair et du manque, la bouillasse au ventre qui triture des cyclones dans les intestins.

Rien. Elle s'est barrée la tristesse.

Faudrait dire à tout le monde que des fois faut pas s'inquiéter, les grandes histoires, ça sèche au soleil, ça rétrécit au lavage et puis, les vieilles fringues, on les jette.

Finalement, c'est peut-être ça qu'est bien triste, c'est peut-être ça. Les vieilles fringues, on les jette. Ou alors, Emmaüs. Mais c'est plus rare.

Pognon pognon pognon pognon

Depuis des lustres, en fait, depuis que j'ai quitté Rahan, je cours après. Cela devient pénible. D'un pénible aussi pénible que de supporter les autres là-bas, ici, en face de moi, ces gens avec lesquels je n'ai pas grand-chose à partager. Je cours après. Si je suis là si fatigué, c'est à cause de lui, faut bouffer, j'y pense sous la pluie grise qui gicle de partout depuis des lustres dorénavant. Si seulement on s'en passait :

L'argent.

D'après le hasard de mes calculs mentaux, depuis que j'ai emprunté 40 000 balles pour financer ma thèse, ou la vie pendant la thèse, ou quelque chose comme ça, je n'ai cessé de réemprunter la même somme voire plus à des banques différentes. Les fourmis vont rire.

Vous allez rire :

Je l'avoue comme à confesse, et puis confesse, j'aime le mot et l'image. Le curé qui écoute, je ne l'ai jamais vu.

Alors confessons : je ne sais pas compter. Ma psychanalyse intime et loufoque me précise tous les jours les origines du trouble : ma mère était catholique, et pensait du mal de l'argent. Par erreur mariée à un prolo, elle pondit 6 enfants, dont aucun n'eut le sens de la réussite ni le goût de l'argent.

Le goût de l'argent.

J'en ai pourtant plus qu'avant, disons quand j'en avais pas, avec mes tickets de RU et ma bourse. J'achète des futilités. Des revues, des chaussures portugaises dans les grandes surfaces spécialisées car elles coûtent moins cher.

Mais parfois, je ne peux m'empêcher d'imaginer le hasard heureux, faisant de moi un milliardaire. Le loto, le casino, le portefeuille d'Enrico Macias tombé devant ma porte. Je ne peux pas repousser cette vision : te voilà à l'abri, allez, va, dépense ! Et j'imagine les cadeaux que je ferais à mes copains, des cadeaux un peu chers, juste pour voir leurs têtes.

Et la mienne à la fin, quand, par une malédiction quelconque, je me retrouverais, au pire comme Rahan, au mieux comme là, maintenant, à partir à l'hôtel machin, 169 frs la nuit.

Bonne soirée chez vous.

Propriétaire, t'es rien !

Samedi dernier, en fin d'après-midi, tout allait bien. Au compteur trente bornes, et à côté sur deux roues, deux amis de longue date découvrant les paysages du coin, et les descentes, et les côtes, et les passages à gué, et l'on était loin des villes. (gué-pride). Tout allait se terminer, moyennant un retour crotté boueux mais heureux comme des mômes, quand j'eus l'idée absurde un samedi de passer par des chemins non balisés mais balisant propriété privée trespassing forbidden. J'eus même l'idée saugrenue de montrer la demeure du propriétaire sous un cèdre merveilleux, ce qui ne plut guère au maître des lieux, qui, de loin, une raquette de badminton à la main et une bedaine au ventre, nous fit signe vertement de rebrousser chemin. Je lui répondis donc en ces termes, mon cher maître, nous voulions juste jouir, un instant seulement, de la magnificence du paysage de votre sublime chaumière, et nous en repartir de plus belle vers ma plus modeste bicoque, vous laissant là entre un drink et une chemise Lacoste du plus bel effet, même de loin. (il faut dire que de là, on admire la vallée plus bas, et que ce n'est pas donné à tout le monde)...

Nous aurions pu en rester là si le bourgeois parvenu en haut de l'affiche n'avait pas grommelé quelques insanités parfumées, et que son petit chien à la con (je hais les chiens) n'avait pas pris notre parti, nous suivant guilleret dans les bois du retour, alors que je l'attirais en faisant des bruits pour clébards, me flattant d'avoir libéré l'esclave servile d'un gros bourgeois en inventant de nouvelles paroles à l'*internationale.* (je ne connais pas les autres). Le chien nous planta un kilomètre plus loin, et poursuivit au gré de sa truffe plus profond en forêt. Viens le chien-chien, viens.

Le problème avec les bourgeois en forêt, c'est qu'ils roulent en 4x4 et vous rattrapent quand vous traînez, et le voilà qui arrivait klaxon au vent et la colère pas rentrée du tout, et le voilà gueulard chasseur et traditionaliste, quitte à nous rouler dessus, après tout, c'est sa propriété, nous voilà serfs. "Où est le chien ?" qu'il nous demanda, avant de nous dire qu'il en avait marre des cyclistes, des marcheurs, des emmerdeurs. Nous étions si surpris que la vérité éclata, le chien nous avait quitté sur la droite, et nous étions bien persuadés de notre bon droit, puisque, l'année dernière encore, ce chemin était balisé pour tous.

Bon.

Je n'ai pas dit grand-chose. J'ai un peu honte. Je lui ai juste dit de mettre des barrières partout, mais il se contente d'abattre des arbres sur les chemins. J'aurais pu lui dire qu'on était cyclistes et de gauche en plus. Lui dire d'ériger des miradors, j'aurais pu monter dans sa bagnole et avaler la clé, ou la balancer très loin, ou le zigouiller d'un coup de pompe à vélo. Si j'avais vu un film de karaté juste avant, nul doute que je lui aurais pété la gueule. Mais comme le dit

l'un de mes amis, si ça se trouve, il vote à gauche, il reçoit Jack Lang dans sa propriété, on ne peut être sûr de rien. Et puis nous rêvames en riant d'un truc sordide à la *Délivrance*, "fais le cochon" qu'on lui aurait dit, bien qu'a posteriori, l'idée ne m'enchante guère. Une torture moins sophistiquée aurait suffit.

Je fus minable.

Mais je fus persuadé aussi de n'être pas celui que j'ai bien peur de découvrir dans ma tête parfois : un bourgeois. Ah non, pas du tout. Moi, si j'avais sa maison, les cyclistes pourraient bien passer et boire un jus de citron sous le parasol, j'en ferais un gîte rural gratuit, puisque j'aurais de la tune, comme on dit.

Que demande le peuple ?

Une photo dans un magazine : des croyantes enturbannées des pieds à la tête réclament dans un ailleurs assez proche la fin de leur propre émancipation. Ces femmes réclament la juste application de ce qu'elles considèrent comme la nature même du monde : l'uniformité qui structure les consciences et affaiblit les dangers. L'uniforme est là, noir et triste, cachant ce qui fait des femmes le désir et la conscience, et de ce subtil mélange des deux précédents dont naît cette forme d'amour que l'on croit libre : l'amour libre.

Il existe donc, de par le monde, des millions de gens qui ne réclament qu'un uniforme, qu'un livre, qu'un temps, qu'un plat, qu'une vie, semblant ainsi se satisfaire de leur triste sort si les autres l'acceptent de même.

Il faudrait obtempérer.

Nulle technologie, nulle éducation, aucune "culture" ne peuvent mettre en déroute ou ne serait-ce qu'ébrécher les murs de certitudes des traditions de certains mondes.

Un maraîcher de mon voisinage enfantin appelait autrefois ses enfants sur le coup de sept heures les soirs d'été, afin qu'ils rentrent chez eux, bien que le soleil fût toujours haut. Et si nous occupions le jardin d'entre les nôtres, rendu innoffensif par l'état de sénilité de sa vieille propriétaire, alors le père légumier avait à notre attention une phrase absolue, qu'il m'est toujours impossible de comprendre, il disait : *chacun chez soi.*

Rechute

Tiens ça y est, voilà que ça me reprend, c'est la rechute.

Je l'oublie celle-là jusqu'à ce qu'elle revienne me le souffler : tu n'es ni Rahan, ni docteur Justice. Et je l'écoute et je me vois. Comme qui dirait de l'extérieur je me vois, avec ma cravate et mon air ridicule de déguisé du jour qui passe. Faudrait pas que je m'aventure à la marge dans cet accoutrement, on m'en voudrait fortement.

C'est pourtant là-bas jesaipaoù que des fois j'aimerai partir, la marge, loin, l'aventure, fin du quotidien point à la ligne. Je serai écrivain, chanteur, musicien peintre et fils à papa l'aventure au casino. Mais comment font-ils ceux là ? Comment partent-ils sans dette et sans remords vers le nulle part ? Et pourquoi pas moi ?

Parce que je manque de style, tiens voilà le style qu'on me souffle à l'oreille, l'histoire on s'en moque, il faut du style, du style, du biscornu et du tendre, et de la tragédie et de l'historique. Et arrête d'en rajouter, tu es impuissant. En capitales d'imprimerie sur un écran là-bas, impuissant. Et ça passe, lentement, tous les jours tu attends l'heure de la sortie en mégotant tes petites radoteries qui t'aident à te penser différent et tu fais rire en regardant droit. La honte, la honte pauv'type casse-toi.

Respecter les croyances

Dans les forums de Libé, on cause religion. C'est marrant tout plein d'athées s'y expriment sans complexe et les fachos sont censurés. Quelques croyants réclament le respect.

En quoi les croyants sont-ils respectables ? Sans doute en tout, en tout, mais pas en croyance. Que l'on respecte l'homme parce que ce n'est pas de sa faute, soit. Que l'on respecte l'altérité qui nous transforme en paysages, bien entendu. Que l'on respecte l'héritage absurde et obscur que d'aucuns trimbalent de générations en générations ? Non.

J'ai souvent eu des discussions sens unique, sens interdit, avec des croyants. Les catholiques ont l'énorme avantage, en France, de vivre leurs certitudes dans l'ennui ou la béatitude. Ah, même là, l'individualisme a touché quelque chose. Par contre, à la fac, les copains marocains soi-disant marxistes, fallait pas leur dire du mal de la religion. Nous apprîmes par la suite que l'Islam ne fait guère de différence entre politique et religieux, entre public et privé. Pas question donc d'un renversement, ou d'une utopie. Et même si jamais, par une porte dérobée, un quelconque rêve d'une société ouverte venait à parler de lui, soyons sûrs que la porte serait, forcément, bien trop occidentale.

Alors le respect. Voilà ce que l'on nous réclamait. "Respecte ma croyance" qu'on nous disait.

Il y a deux raisons pour respecter une idée.

La première, c'est que l'idée est respectable. Bien que je déteste les gens qui "font construire", des baraques moches et identiques, si pleines d'angles droits que leurs enfants ne font plus de dessin, eh bien, force est de constater que je suis bien obligé de respecter ceux-là qui veulent avoir une maison, un jardin, et pas simplement une cage pas à eux dans un nid de poules. Dans le cadre religieux, celui qui vit la sienne sans emmerder le monde entier, et ni sa femme, ni sa fille, ni rien, bah, allez, affaire personnelle. Qu'y faire ? Le respect se fait silence, nous rirons ailleurs. Le doute est rare.

La seconde raison de respecter une idée, c'est la force. Si j'ai devant moi trois abrutis qui veulent absolument que je respecte leur religion absurde, pour sûr le saule plie sous la montagne de neige. C'est souvent cela que l'on nous demande. Et les religieux d'en redemander, comme si les traditions, les héritages et toutes ces saloperies indiscutables pouvaient nous apprendre à être autre chose que des enveloppes.

S'il est encore temps....

Le type au fond de la classe croit que je n'ai pas remarqué le contenu de son oreille gauche. C'est un sale petit con, de ceux qui vous toisent dix centimètres plus haut, l'écart d'une petite

génération peut-être mieux nourrie, peut-être le pédiatre, peut-être sa maman. Il croit que je n'ai pas remarqué que le pavillon de son oreille ressemble au pavillon dont ont rêvé ses parents les cons aussi, pendant des années, avec tout un fourbi/fatras électronique hi-fi téléphones cellulaire et micro-ondes. Ce sale petit con écoute une radio commerciale au fond de la classe au lieu de prendre en note mes balivernes.

Ça résonne en creux dans les têtes, je fais un tour des tables, j'ai cette étrange faculté de dédoublement. Je quitte mon corps qui déblatère, et j'entre dans les consciences pour y scruter le vide et l'ennui.

La fille au premier rang ne pense à rien. Elle note mécaniquement comme depuis toute petite. C'est une grosse du cul consciencieuse et sans humour aucun, elle aime sans doute déjà un comptable qui lui rend bien et, parfois mais très rarement, leurs gros ventres adipeux se rencontrent et se cognent honteusement tant il faut bien que le corps exulte. Elle ne pense à rien, c'est sa grande chance. Sa vie est réglée sur du papier millimétré. Elle a 55 ans, comme sa mère. Elles sont très complices. *Plices* ?

Les filles derrière se racontent leurs vacances, ou le shopping, ou les mecs avec lesquels elles couchent. Les types derrière font de même, en rêvant de surf et d'été. Encore derrière, un emmerdeur sympathique se demande depuis toujours pourquoi il n'a pas fait *arts plastiques*, et s'il est encore temps. La plupart rêvent à autre chose, un autre chose très matériel, une beuverie, un paquet de clopes, de la bière, aller en boîte, gagner de l'argent, trouver un stage.

Je me demande à mon tour s'il est encore temps. Ah, se dire qu'il est encore temps.

Je les regarde, et je leurs dis, d'un coup. "Bon, je me tire. Je démissionne. J'en ai soupé de tout cela. Je rentre chez moi, j'ai du bricolage à faire, et la cuisine à peindre, et un gamin à élever plus haut que vous, ou alors pas pareil, je vous laisse mon ordinateur, mes transparents, mon manque d'intérêt".

Mais je ne dis rien. Je me demande s'il est encore temps.

Un avis sur tout

Je ferais mieux de me taire. C'est ce que faisait mon père dans son potager l'été, dans son atelier l'hiver. La *fermer* définitivement, comme si l'univers humain n'était qu'un congélateur, un environnement figé à jamais.

J'ai un mal fou à me taire. Se couper la langue peut-être. Se contenter des doigts. Même l'été orageux comme ce matin, se taire. Laisser tomber, laisser dire le silence des autres.

Mes voisins me proposent cet étrange moule du silence. Le silence du goût et des préférences, l'absence d'opinion, la non-divergence. Le conformisme du *chacun ses goûts*. Photo couleurs ou noir et blanc, argentique ou numérique, Keith Jarrett ou le premier DJ venu. Laisse dire et profite de la vie. Ne rien tenter, ne pas tâcher de convaincre.

Ma lampe années 50 à quarante francs, ses chromes et sa tige souple ? Bôf, elle en vaut bien d'autres. Pardon, je ne voulais fâcher personne. Ce gamin qui réclame tout le temps des trucs dans le siège du caddie^{TM} ? Ôh, pas grave.

Je déjeune avec des collègues. Des femmes. De trente à cinquante. Cholestérol et médica-

ments. Et la petite et ses allergies. Et mon mari et son boulot. Et de petites choses Souchon, *au ras des pâquerettes*. Des émissions de télé m'éloignent des discours. Je suis in-connecté. Rien ne s'élève au-dessus des bruits de couverts. Je fais silence en regardant dehors. Même pas un couplet contre les *bonnes femmes*. Je pense à la relativité du concept de *race*, sautant du coq à l'âne. Des gens se baignent dans une piscine, à 300 mètres de la plage, sous nos yeux habitués. Des ronces poussent au bas des peupliers. La bouffe est *moyenne*.

Comment les écrivains font-ils pour décrire le monde une fois qu'ils lui ont échappé ?

Et comment lui échapper ?

Un certain ras le bol

J'en ai marre, je l'avoue, là, c'en est trop. Des serial killers (on a les tueurs qu'on mérite, à la chaîne), des pétasses sur les couvertures des magazines, des gens dans les gares, des clodos plus jeunes que moi qui veulent boire des bières. Marre des violents, des types qui roulent à cent à l'heure et qui n'arrivent pas à se tuer sans en abîmer d'autres qui leur ont rien demandé. Marre d'internet qui s'englue. On coule ma bonne dame. On vous vend des choses, des merdouilles.

Tiens, v'là le gars de la sécurité. On dirait un militaire. Y veut que j'm'en aille.

J'me casse, tiens. J'me casse.

Un monde d'adolescents

Quoi de plus bête qu'un adolescent ?

La question vaut le coup d'être posée par les deux bouts : celui de l'enfance et celui de l'âge adulte, encore que, pour ce dernier, j'ai la vague impression de le conserver en horizon.

Quand j'étais enfant, je détestais déjà les adolescents. Loin de faire de moi un môme plus lucide que les autres, ou plus fanfaron, nous étions nombreux pour constater que la balle au prisonnier avait plus de classe que l'adolescent dépressif ou arrogant. Il me semble - mais peut-être, encore une fois, que j'invente - que nous rêvions de passer cet âge incertain le plus rapidement possible. Peut-être même (mais là encore, est-ce le fruit de mon imagination), peut-être donc n'y pensions nous même pas, trop heureux d'être des petits enfants.

Aujourd'hui, les adolescents ont été assassinés dès l'enfance. Adieu pâte à modeler, parents réacs, légos et cabanes en cartons. Parfois, j'en vois. Plus ou moins attardés, certains ont vingt-deux ans. En bon vieux con que je suis, je leur souhaite d'en baver un peu. Pas la guerre, bien entendu, pas la guerre ! Mais un voyage en Inde et la perte des travelers en dollars. Ou un bon gros chagrin d'amour naïf. Ou, allez, au mieux quoi ! La panne définitive du walkman cd, l'auto-incendie de toutes les godasses-baskets qu'ils portent pour peu qu'elles ne servent même pas à courir. Une légère panne électrique, un manque d'essence interminable, des grèves des transports, une augmentation délirante du prix des clopes et des photocopies, une utilisation intelligente d'internet, la lecture d'un bouquin de Fanté.

L'explosion définitive et en plein jeu de la console du même nom.

Vomir l'autr

Ceux à qui cela n'est jamais arrivé ont une chance effroyable. Je ne les plains pas.

Imaginez-vous au croisement d'une rue, et la voilà (je dis "la", mais ce pourrait être "il", après tout pour les femmes, par exemple).

La voilà, à dix mètres ; inévitable ; celle qu'on aimait il y a encore quinze jours et qui est partie avec un plus grand, un plus beau, plus intelligent, plus neuf surtout.

Nous voilà veufs de ce regard sans parole qui en disait plus sans insister.

Elle est donc inévitable, il faut regarder ses pieds, les siens, ou, pour les courageux, saisir au vol son regard et tenir haut la tête qui vomit déjà.

Comme c'est douloureux d'avoir à voir, encore une fois et presque souvent pour certains, le visage qu'on adorait, et ressentir nos corps qui répugnent déjà, déglutissant des sentiments que l'on croyait de l'âme, et qui se matérialisent trop vite en reflux sanguins, bilieux, sur le sol dégueulasse.

Ah, l'amour, beurk.

VRP

Il y a des gens aujourd'hui, ce soir, dans un hôtel. Ils s'ennuient ferme. Devant un écran de télévision, ils font les comptes de la journée. Bon an, mal an, bon gré malgré tout, ils s'en tirent plus ou moins. Moins gros que des routiers, pas à la mode de chez nous, les V.R.P. survivent loin des écrans cathodiques et de la fumée. L'un d'entre eux s'approche, il me parle. Je n'avais rien demandé. C'est sans doute à cause de la souffrance qu'il s'épanche. Les autres se contentent de boire.

Il me raconte sa vie. Il vend des couverts. Couteaux, fourchettes, cuillères. Et tout le matériel utile pour les cuisines collectives, industrielles, de chantier, etc., etc. Il me dit "Tiens, quand ils nous ont mis des portables, t'as la moitié des gars qui sont partis avec leurs clients à la concurrence". "Tiens, lui, il a voulu nous serrer la vis, ah ben j'te le dis moi". Il me dit aussi "On a été rachetés. On sait pas trop c'qu'on va devenir." "Ça peut pas être pire de toutes façons."

Non, ça peut pas être pire. Là, dans un hôtel où les vieux se préparent à mourir de voyages organisés en visites de cimetières, ça et là, on croise des V.R.P.s.

Le temps passe

A une époque certaine, j'osais tendre le pouce vers d'improbables automobilistes. Ils m'emmenaient ça et là, du nord vers le sud ou du nord vers l'ouest, et inversement au retour. Il fallait parfois attendre des heures. Irrémédiablement, au bout d'un certain temps qui passe, je me disais que, de toutes façons, le temps passe. Et je m'imaginais ailleurs que sur une bretelle d'autoroute, à regarder passer les camions la nuit. Un jour, demain, dans deux heures, je savais que je serais ailleurs.

De toutes façons, le temps passe.

1984

En 1984, j'imaginais l'an 2000. A l'époque, "2000", c'était le futur inaccessible. Les centres commerciaux s'appelaient "machin" 2000, les ordinateurs et les jouets, y z'avaient du "2000" dedans. En 1984, bon sang, l'an 2000 !

Je dois avouer que c'est bientôt la fin. L'heure du bilan disent les comptables et les rabat-joie sous les abat-jour un peu sombres. Alors voilà : l'an 2000, c'est bien loin de ma science-fiction. En l'an 2000, on a tout. Tout plein de trucs nouveaux. Des trucs complètement chiants.

Alors ça m'ennuie.

Enfant, j'étais certain d'être fait pour un certain l'an 2000. Même si j'avais mal compté et que j'imaginais avoir aujourd'hui six cents ans. J'imaginais un an 2000 à la pêche. Avec des ruisseaux et des vaches, la justice comme dans Pif Gadget, et puis sans doute un État Palestinien. (non, je n'y ai jamais cru).

Un peu plus tard, je me voyais bien dans une dictature cybernétique à pouvoir central et idéologie des plus collectives. La bombe atomique quelque part sur un coin de l'hexagone, des troupes étrangères, allez savoir.

Si j'aurais su, j'aurais resté en 1976. Un été trop chaud, une maîtresse hystérique pour mon CM2, la balle au prisonnier dans la cour. Des copains d'innocence, des filles méchantes tant qu'on leur tirait les cheveux.

Mais me v'là là. A causer dans le poste.

A qui le tour ?

Là, mes amis sont là. Autour d'une table en plastique blanc, moulée dans une usine inconnue, sans doute lointaine.

Ils sont là, réjouis parce que le printemps fait oublier le plastique de la table, et parce que sur celle-là, il y a les coudes de leurs enfants qui frottent. Il y a les mères qui en parlent sans savoir que parmi eux, il y a moi, votre serviteur, qui sait déjà que ces filles qu'on pelotait autrefois inspirent autant le désir que l'eau des vases avec des fleurs fanées.

Il y a les copains, la bière à la main et les cendres dans le cendrier, comme de lointains miroirs un peu désuets. Le ventre qui pousse, la vie avance, on s'attarde encore sur nos trente ans.

Il y a l'herbe qui pousse et une vague odeur de violette. Et les mômes qui jouent.

Il y a un ballon de foot, on joue.

Je compte les buts et j'imagine les années qui nous restent. Qui partira en premier, les larmes des autres, les disparus, des oubliés. De celle-là et son cancer du sein, de celui-là et son cancer du poumon, de nous en général et du printemps que l'on compte comme un nouveau printemps et pas comme la fin de l'hiver.

Le gamin au ballon, il a cinq ans. Une vie d'enfant, ça. Il y a dix minutes de la naissance à cinq ans, dix minutes, pas plus.

Au suivant.

An 2000

Quand j'étais en CE2, on nous avait demandé quel âge en l'an 2000 ? J'avais répondu 600 ans, j'étais déjà nul en maths. Quoique. J'ai l'impression d'avoir 600 ans tellement j'en ai déjà marre de l'an 2000.

En 1978, Bernard Lavilliers chantait (Live à l'Olympia), "Est-ce que tu seras vivant en l'an 2000 ?" Il n'imaginait sans doute pas qu'il refourguerait ses vieux titres usés en les agrémentant d'une sauce dubbing-rastaquouère du plus mauvais goût. Oui Bernard, t'es vivant, tu ne seras jamais un mythe, tu as de la chance.

Les mythes meurent jeunes. J'ai bientôt 34 ans et je ne serai jamais un grand écrivain, même si je me jetais sous un camion dans 5 minutes. Coluche, James Dean, Marilyn (beurk celle-là), Elvis (pareil, beurk), Lennon et j'en passe, voilà de beaux mythes. Heureusement qu'ils sont morts.

Regardez Paul Mac Cartney. Ce type est lamentable, il est plus que végétarien (il est "végan", un truc débile anglo-saxon qui empêche même de porter du cuir) en pensant vivre plus vieux. En plus, il est veuf, sa femme a eu un cancer du sein alors qu'elle ne portait pas non plus de soutien-gorge en cuir.... Enfin bon, tout ça pour vous dire qu'il va passer l'an 2000, et que le génie l'a quitté.

Alors un petit bug, ça peut peut-être pas faire de mal à tout le monde...

Astrologues, mon cul

Les petites croyances de tous les jours peuvent avoir du bon. Il n'y a guère d'argument à opposer aux superstitions rassurantes, un pas sur une dalle mais pas sur les joints, ou le contraire, par exemple.

Elle s'appelle Isabelle, la plupart d'entre-elle se nomme autrement, et ce simple fait va devenir un élément important pour elle, l'Isabelle en question.

Clarifions.

Elle pense que le prénom d'une personne influe sur sa personnalité. Ainsi que la position des planètes lors de la naissance. D'ailleurs, elle ne parle pas *réellement* d'influence mais carrément de déterminisme. Tout le monde la connaît. Elle est souvent prof d'anglais mi-hystérique encore larguée par un impatient qui l'a échappé belle. Dans sa chambre mauve, il y a des sandales rangées sous les tables, et par dessus, des bougies et de l'encens. Elle est relativement propre sur elle.

Elle s'invente sa science à coup de syncrétismes inachevés et de magazines féminins *révélateurs* au sens photographique du terme. Très souvent dépressive, trop maigre ou trop encombrée, elle comprend le monde par des mystères qu'elle relie entre eux. Elle sait, de la même manière, que son dernier amant - celui qui a l'air heureux dans les bras dorénavant d'une autre - ce dernier amant va se planter, forcément, c'est écrit quelque part, elle sait où, elle sait lire.

Elle parle du transfert en psychanalyse comme d'une vérité révélée, elle savoure la vie dans le malheur commun qu'on prodigue aux filles comme elle, ses amies, ses sœurs.

C'est la nouvelle bigote. On la quitte sans peine.

Beau temps

Ce matin d'hiver septentrional était radieux : grand ciel bleu de février et givre sur le toit de ma vieille bagnole grise.

Le genre de matin où la lucidité du pessimisme vous quitte pour 5 minutes parce qu'il fait beau, et que l'on pense déjà au printemps...

Mais le temps change, la pression baisse, voilà qu'il pleut. Il est 13 :07.

L'humeur vient de subir une baisse de pression barométrique, elle aussi.

C'est quand l'été ?

Il est presque minuit, la chaleur retombe doucement vers la rue en contrebas. C'est forcément l'été c'est forcément le 15 août, enfin c'est presque fini. Août, ce n'est plus déjà l'été.

L'été, c'est mai. L'arrivée. L'espérance. L'été, c'est une saison à attendre, mais dès que l'on s'y retrouve, rien. On compte les jours avant septembre. Septembre l'arrière-saison d'une saison qui n'est qu'attente.

J'ai l'impression que mon dernier été s'est noyé en juin 1984. L'année du bac. Je m'en souviens bien, le parc à traverser, les résultats derrière la vitre, les chaleurs à venir, partir en voyage, trouver un job, soleil blanc grand ciel. Un été à imaginer, comme on visiterait un verger abandonné. Des pêches, des melons au hasard, de l'herbe. Et là, 100 ans plus tard, en plein calendrier estival, au milieu des réjouissantes statistiques de la mort (pensez donc, seulement 650 morts du premier coup sur la route en juillet 2002, juste un peu plus de 20 par jour, presqu'un adieu de l'heure ! Le progrès.), et là donc, un siècle après, au milieu de ce qui doit être, l'été des longues soirées, des jours qui rallongent, c'est déjà fini.

Il me reste cette étrange contemplation des femmes légères, de la souplesse des buste trop mûrs - pêches - à l'étrange handicap des mamelles potirons des pauvres filles qui balancent d'élections en élections, au gré des pas trop lourds, le long des terrasses de cafés où je n'en bois même pas. Ça vaut tous les voyages, c'est le dernier avantage de cette foutue saison que l'on attend toute l'année. Les voilà, moulées moulantes, langoureuses languissantes, à luire sous les corsages devant les yeux de vieux hommes desséchés. Et même au supermarché cette fille qui croise les bras au rayon frais devant un poulet Label Rouge je la suis pour voir si, bien sûr, la nature fait au mamelon ce qu'il faut par le froid, et la voilà penchée à prendre des bouteilles d'eau, quand je pense que j'aurais peut-être dû partir à la plage, recto verso, je n'en rate pas une miette bien que l'expression soit inconfortable et retrace à grand peine cette merveilleuse découverte éternelle qu'est la fille au décolletée.

Puis le coffre de la bagnole, les paquets les couches, revenir déballer, à suer comme un escargot devenu trop viril.

C'est quand l'été ?

Carte de France

A l'arrière de l'Opel Manta, au milieu de la banquette et les genoux dans les sièges de devant, le tout posé sur la gêne provoquée par la propulsion allemande, j'étais drôlement fier.

Faut dire que c'était les vacances, l'exception, l'aventure. Et l'avantage d'avoir des parents qui ne peuvent pas lire de près. Ainsi donc, j'étais le navigateur, comme dans un B29 victorieux en 45, je m'inventais la France que l'on parcourait parfois, mais surtout en Vendée, faut bien l'avouer. Il fallait toujours que des amis lointains nous prêtent des maisons de famille elles aussi éloignées, et de la plage en particulier.

Dans l'Opel Manta, je traçais la route. Le nord en haut, le sud en bas, on allait surtout à gauche, les Sables d'Olonne avec mon frère et sa jaunisse, par exemple. Mais moi, j'avais la carte. Et cette carte plastifiée haut de gamme du plus grand chic, je viens de la retrouver.

Au milieu des cartons qui traînent, dans ce qui constituait un univers entier, je tombe sur elle, dans son similicuir marron trop pâle, je la reconnais, elle m'attend ma carte des années soixante-dix. Je me trompais rarement de chemin, et puis comment faire pour se tromper ? Pas d'autoroute, des nationales, des heures à faire des virages et des coins tranquilles que l'on attendait, qu'on trouverait bien un peu plus loin, et qu'on s'énervait, faut dire.

Elle est là, obsolète, hésitante. Le saut vers la poubelle, le saut vers les souvenirs ?

Je la garde, pour moi, pour les chemins des vacances futures, ôh, un peu plus longues, un

peu plus lentes, mais elle était si *moderne*, plastifiée, inusable.

Cochons d'Inde Story

J'en ai élevé pendant au moins dix ans. J'ai passé des heures à les regarder, hiver comme été, dans leurs cages. Deux ou trois mâles triés sur le volet, une dizaine de femelles, et voilà comment l'on apprend la vie. A observer des Cochons d'Inde, j'ai compris les grands sentiments humains, j'ai appris les rudiments sauvages de la sexualité animale qui firent de moi l'homme que les dames connaissent et apprécient. Quand un couple se formait, c'était pour se reproduire. Ils allaient discrètement au jaccuzzi spécial de mon invention, discutaient le bout de gras, et souvent, le soir, alors que mon oreille était collée sur la boîte à chaussures qui faisait office de dortoir des filles, j'entendais les femelles discuter des aventures de la journée, du mâle dominant, de la robe de l'angora, du mauvais caractère de *Pollux*, le plus vieux.

J'avais aménagé différents points de vue, afin de pouvoir observer chaque comportement. Parfois, je rajoutais des décors, des morceaux d'arbres, des tubes. *Pollux* les visitait en premier. Il m'accueillait en couinant goui-goui-goui-guoi quand j'amenais des carottes, il me reconnaissait. J'avoue ma faiblesse : c'était mon préféré. Je votais pour lui à chaque fois. Je m'identifiais. Après tout, ma vie d'enfant, c'était la même que celle des bébés Cochon d'Inde. Ah mais oui, pardi ! Moi aussi j'avais des parents dans mon dos, moi aussi ils me nourrissaient, moi aussi je posais des questions !

Chaque jour, en rentrant de l'école et pour peu que la nuit ne tombât pas trop tôt, j'allais glaner les nouvelles du jour. Des petits étaient nés (2 mois de gestation), j'en donnais aux voisins, eux-mêmes venaient observer la vie sociale des Cochons d'Inde. Mes rongeurs jouaient au basket, au football avec des balles en caoutchouc, Certains s'enfuyaient. Ils préféraient quitter le monde clos de leurs cages bricolées. Un psychiatre leur parlait, essayant de les raisonner, pour finalement nous expliquer leur choix. Nous, les mômes, on comprenait tout ça. On les laissait partir, et puis, un maraîcher, un pépiniériste nous les ramenaient en gueulant *qui bouffaient tout.*

A l'époque, on n'avait pas la télé. Ou alors seulement les infos. Et puis, qu'en hiver, voilà, qu'en hiver.

Délires enfantins 1

Quand j'étais petit, en regardant le nouveau goudron qui coulait sur nos anciens chemins boueux, et les arbres qui laissaient la place à des pavillons préfabriqués, je me mettais à rêver à un ordre naturel.

Celui d'un retour au passé.

J'imaginais qu'il faudrait bien qu'un jour, même lointain, même de quand je serais vieux, il faudrait bien qu'un jour les graines poussent à travers le goudron craquelé, les arbres fendent le béton gris verdâtre d'un avenir sans âme, il faudrait bien qu'un jour.

J'imaginais qu'on en finirait pour une quelconque raison avec ce que les grands de mon âge d'aujourd'hui (mars 2000), appellent les "politiques d'urbanisme". J'imaginais qu'un architecte était avant tout un type à détruire les fourmilières et les terriers, à retourner la terre pour y

coincer des bacs à fleurs en plastique. Même mes premiers cours d'art du même nom ne purent me convaincre du génir d'un Le Corbusier, tout juste omnubilé par un hygiénisme déjà bien américain.

Je rêve de Rome et d'antiquités, de marchés aux puces permanents et de villes moyenâgeuses aux cafés plein de plantes et de fruits, avec des types loufoques dans un coin qui joueraient sur des instruments en bois de la pop des années soixante-dix. Je rêve de gens qui marchent et que l'on appellent pas piétons.

Je rêve d'arbres à grimper dedans tout un été, et même après s'il faut s'y écorcher.

D'autres délires enfantins...

Délires enfantins 2

Quand j'étais enfant, mon plafond était constellé de maquettes d'avions de la seconde guerre. Le grand cirque, c'était moi. Incapable de poser les bonnes questions à un père ancien combattant, je rêvais d'une époque héroïque, où, à Londres et dans le maquis, j'aurais débarqué sur les plages de Normandie.

Je ne peux m'empêcher de penser à la débâcle et à l'exode en regardant une carte de France. J'y vois la trace des panzers et la percée allemande, le week-end à Zuydcotte et l'Etrange défaite. J'y vois les troupes coloniales qui résistent, et les soldats froidement abattus par les grands parents de types qui traînent sur les plages du midi en tongs avec l'air bête d'aujourd'hui.

Parfois la nuit, sur les pavés de la vieille ville, entre les cicatrices des bombardements américains ou allemands, j'imagine le bruit d'une patrouille allemande, et, les jours de grand beau temps, l'arrivée des premiers chars américains. J'imagine la Résistance et les salauds, et je me demande encore qui seraient les salauds si, de nos jours....

Nul doute qu'ils seraient nombreux.

D'autres délires enfantins...

Dimanche

Les dimanches bucoliques ne sont plus ce qu'ils étaient.

Imaginez une balade au bord de l'eau, avec des cygnes et des bestioles. Imaginez des amis, après un repas, un dimanche d'hiver du soleil et un ciel bleu. Imaginez les dégâts des tempêtes, les conversations légères, la boue, le moment à savourer.

Et imaginez au retour, en passant sur un pont de bois posé là par une municipalité qui vous facilité la vie, imaginez deux abrutis liés par laisses à deux molosses, pit-bulls et cochoneries du même genre. Deux abrutis qui voudraient bien que leurs sales bêtes aillent mordre le cou des cygnes pour s'assurer d'une mort immédiate et loin de la musique classique.

Imaginez que ces abrutis ont des voitures avec des ailerons, qu'ils conduisent vite et boivent de la bière, imaginez qu'ils ne croisent personne et que le platane dans lequel ils s'écrasent un soir était de toute façon condamné par les termites.

Vous aurez l'idée d'un certain bonheur, celui d'un après-guerre immédiat, celui du soulagement.

Dimanche matin

Cher papa,

Je t'écris un dimanche matin de mars. L'hiver se bat encore et gagne les batailles des matinées, tandis que le printemps se renforce les après-midi. La lumière est grise et froide, mais attends un peu que les nuages s'entrouvrent, et là, les lilas s'ouvrent à vue d'œil. Mon fils dort. On a joué tous les deux, il n'arrive pas à prononcer les premières syllabes des mots, ainsi, il confond moto et photo. "To ! " Par contre, il aime bien dire "zizi", il l'a dit du premier coup. Et se marre à chaque changement de couche. J'imagine que le "Z" est rigolo à prononcer. Peut-être a-t-il déjà conscience de la salacité de ses propos... Quand je pense qu'il n'y a pas si longtemps, je rêvais d'être un aventurier aux confins du monde libre....

Je rêvais aussi d'être prof. de fac. Non pour le prestige, mais pour la liberté. J'ai vaguement essayé cette année, mais mon CV n'a pas plu à la dame à qui je l'ai envoyé. Si seulement j'avais publié des articles. Si seulement j'avais envie de publier des articles ! Mais ça ne suffirait pas. J'ai coupé les ponts avec le monde universitaire au moment même où j'aurais dû m'y atteler... Bah, pas grave. On vit bien sans.

J'avoue que je pense rarement à toi, et rarement aux autres morts familiaux. Vous vous êtes tous transformés en une grande angoisse quotidienne, la *mort subite*, aussi soudaine qu'on la subit, et pas la bonne bière, ou alors son synonyme, et le sale hasard qui emporterait le monde vivant alentour. Mais bon. Si je t'écris encore, c'est parce qu'hier, j'ai fini d'arranger les transats achetés une bouchée d'Euros aux puces il y a trois semaines. J'ai fait coudre des toiles pas chères elles non plus, mais par contre, le couturier m'a pris beaucoup. Faut bien que les artisans vivent. Je t'en parle parce que j'ai compris un peu tard comment monter et démonter des transats. Vois-tu, avoir fait des études intellectuelles, ça rend pas bien malin. C'est donc un peu tard que j'ai vu les deux clous partiellement enfoncés de part et d'autre des tourillons de hêtre sur lesquels sont clouées les toiles. Si l'on retire ces clous, les tourillons tournent librement, et l'on peut changer le tissus à sa guise, à condition de retirer les clous de tapissier qui les retiennent. J'ai quand même réussi mon coup, et la toile aux motifs bariolés psychédéliques seventies a laissé la place à du vert bouteille, du vert pistache, et un bleu soutenu pour le dernier. J'ai imbibé le bois à la térébenthine, et puis j'attends tes conseils pour le vernis. J'imagine que je vais attendre un peu longtemps, mais avec internet, on peut espérer n'importe quoi. Même les morts sont peut-être connectés, va savoir. Un jour sans doute, on connectera les morts. Et on ne mourra plus. Les Américains font déjà des recherches j'imagine.

Je viens de lire un truc marquant, en avant-propos du bouquin de Willy Ronis. Il y cite Michel Leiris, et celui-là raconte que, "tout se ramène, quoi qu'on fasse, à une petite constellation de choses qu'on tend à reproduire, sous des formes diverses, un nombre illimité de fois." Je me dis qu'effectivement, je reproduis sans cesse des petites choses, qui se résument bien souvent à des tentatives, des embryons, des essais. Des bouts de romans, de nouvelles, de photos et un peu de jardinage pour le relief et la couleur. Je me demande au bout de combien de temps je vais réussir sérieusement à passer à l'acte, à m'y mettre, même si j'ai vaguement l'impression de tenir actuellement le bon bout d'une idée... Je me demande aussi si, finalement, je reproduis ta propre

impuissance à ne pas être devenu autre chose que ce que tu étais. Ce vieux bonhomme un peu ours, avec les mêmes vieilles blagues, le même mégot, et du vin rouge, l'atelier comme refuge en hiver, le jardin en escapade l'été.

Je te tiendrai au courant.

Du temps à tuer

Ce soir, j'aurais bien du temps à tuer. Un petit peu.

J'irais bien dans un cinéma de quartier écouter un projecteur qui ronfle en cliquetant, assombri sur des fauteuils en velour trop rouge, avec des gens autour. Je rencontrerais des amis, on irait boire un verre, casser une graine, voir un western.

En sortant, on regarderait les voitures qui passent dans la nuit new-yorkaise, mais ce serait à Paris. L'écran nous aurait un peu égayés, un peu perdus. La rue se couvrirait de Solex et de Panhard, sur un pied téléscopique, un Rolleiflex. Chez moi en mansarde, du papier et des cahiers, des manuscrits, des cartes postales.

Une vieille cafetière et des ouvriers qui s'affairent en bas, c'est qu'on est déjà demain, j'ai un boulot dans une administration, je finis tôt, les terrasses m'appellent. Et puis la musique en sous-sol, les amerloques toujours là, la vie qui bouge.

Ce soir, j'ai du temps à tuer. Je vais m'inventer l'aspirateur et la lessive.

Extrême-Occident

Depuis mes vacances prolongées en Californie, j'ai dans mes bagages fantasmatiques une idée qui m'attend. J'y étais il y a plus de dix ans, aujourd'hui, c'est 2002. A l'époque déambulant sans rien faire que de déambuler, traversant les trottoirs trop hauts de Los Angeles, je regardais ce qui se tramait à l'intérieur de ce que d'aucuns nomment un "laboratoire". Le fabuleux langage des futurologues y germait en concepts, en métaphores, en prédictions... Joli terreau calibré à la Romaine mais en mieux, l'équerre avait trouvé son trône, enfin. Comme si l'on nous y inventait pour de vrai, oui, pour de vrai, un nouveau monde. Comme si, par des circonstances évidentes de rondeur terrestre, l'Occident s'était finalement échoué là, n'ayant nulle part où aller plus loin si ce n'est Hawaii, mais ça n'aurait pas fait très sérieux.

Tous les jours j'y voyais les modes et la décontraction, les palmiers eux-mêmes shootés aux hormones, les Chinois fastidieux, les Juifs déjà Israéliens et presque rien d'autre, et la mort dans ses quartiers qui rôdait, faisant plus de tués en une année de pluies ou de sécheresses qu'en dix ans d'intifada à l'autre bout des mers. Oui c'est vrai. Non je ne mens pas. On peut vérifier.

J'y observais les *valets* mexicains au sortir des grands hôtels démarrer la Porsche de Bruce Willis avant que l'immeuble n'explose, et rentrer chez eux plus tard, l'immense joie dans l'œil d'avoir côtoyé, presque de loin, ce qu'ils rêvaient d'être un jour, et sans espoir. J'y voyais la violence naturelle à son plus haut point, dans cette société d'avant la Révolution Française, avec ses Ordres et ses États, ses castes et ses privilèges, et la place que chacun se devait de tenir. J'avais même parfois honte d'y être inutile, à marcher en prenant des notes (perdues depuis),

pendant quelques mois, pour essayer de savoir si, oui ou non, cet Extrême-Occident allait ; *boomerang oblige* ; nous revenir à la gueule, par une sorte, soit de malédiction, soit d'efficience sociale. Qu'on en convienne ce que l'on veut. La chose est là. Nous sommes tous des Californiens, mobiles, ambitieux, ghettoïsés, banlieusards, etcaetera ou presque. L'impuissance politique nous laisse au moins la liberté des constatations, des *constatastrophes*. Et cela, c'est peut-être tout ce qui nous reste d'authentique.

Gosses

Même un journal à tendance culturelle se met à parler des jeux vidéo, des jeux d'internet et d'autres foutaises.

Ah, mais c'est important de jouer, ça développe les réflexes répondent-ils les yeux rougis par les écrans.

Quand j'étais avant-hier un enfant, je jouais avec des légos. J'ai longtemps rêvé d'un mécano et d'un train électrique. Un train électrique avec des locos oranges, un mécano avec des vrais boulons. Des objets qu'on touche, des trucs qu'on bichonne tellement qu'on se voit déjà adulte, avec des sous dans les poches et un train au grenier.

Et me voilà arrivé à la gare des adultes, j'attends encore mon train, on me parle d'ordinateurs, c'est triste à pleurer vos machins sur écran.

Je vais m'acheter un coffret de légos techniques pour Noël. Je vais être drôlement bien en étalant tout par terre avec les enfants des copains.

Le premier qui parle jeux vidéo, on lui crachera dessus pour de faux parce que faut pas.

Faut pas lire Télérama.

Guitare électrique

Là je plane. Moins 11 degré Celsius, 4000 mètres d'altitude, j'en oublie mes voisins. Le paysage défile, des prés des champs, la chaleur les moissons. Je plane, glissant en silence dans un monde sans mot. Je ne sens rien. Des pans entiers de mon corps se détachent comme des pétales. La chute des corps dans les tournesols. De grandes fleurs jaunes avec des papillons géants, on parle de chose et d'autres avec eux, avec les abeilles. Un vieil instituteur au bord d'une rivière me fait signe de la main. Monsieur B. Je l'ai eu en CE2, en 1975. Il est mort et me salue. Une fille crie dans mon casque. On monte un peu plus. Elle gueule comme on voudrait en voir souvent dans les immeubles sans isolation phonique. Je remonte. Je n'entends rien que ce que j'entends et qui peuple mon crâne en stéréo.

Comment avais-je pu oublier cela ?

J'ai téléchargé Dark Side of the Moon, Pink Floyd. Je sais c'est mal. Mais j'ai l'album en vinyle. J'écoute la première face, on est presqu'à la fin. C'est la fille qui vocalise. 25 ans en arrière, ça avait de la gueule la musique électronique de l'époque. Et puis la guitare électrique, ça vous formait des générations de dégénérés dans mon genre, à s'attarder sur des cordes en l'air, montant dans l'aigu comme un ascenseur sans fin, sans plafond sans toit, je cherche de quoi me

télédéporter dans le passé. J'attends qu'on invente le truc pour le faire.

Enfin une vrai révolution.

Des gens descendent du train. Ils portent de gros sacs, je perds mes cheveux, je n'ai plus l'âge, putain bordel. Retourner en arrière des fois.

J'ai peur des nouveaux-nés

La peur des accidents de voiture, la peur de voir les autres s'évanouir dans la nature, la peur d'une fin trop récente et malvenue. De quoi s'en faire, pour sûr, de quoi s'en faire.

Pourtant, j'avoue depuis que j'en fais l'expérience chaque jour, ce qui m'inspire le plus de crainte, la plus grande angoisse, la plus grosse peur, ce sont les nouveaux-nés. Les tous petits bébés qui grincent, frippés ridés à peine sortis, avec des doigts minuscules, des articulations miniatures, des yeux presque toujours clos. Heureusement, *le temps dure longtemps*. Alors les nouveaux-nés deviennent des petits vieux et l'on s'en tire un jour. En attendant, j'ai la trouille.

Là, c'est une fille. Minuscule. Mais vraiment minuscule. Faut que je la change. Je ne sais pas comment faire. Ça chiale. Voilà qu'elle me pisse dessus. Ça sent mauvais. Elle ouvre des yeux qui n'y voient rien. Faut la bercer. Faut chanter. J'ai l'air d'un con. J'ai peur de la faire tomber. Voilà son frère qui pousse des cris aigüs avant de chanter la fameuse chanson *motovélos - motovélos*, (son frère est matérialiste, il s'est découvert une passion pour les deux-roues, à 19 mois, ça promet). Elle est vraiment minuscule. Sa tête tient dans ma main. Quand je pense qu'Hitler a été comme ça. Pol Pot, Balladur et d'autres encore....

Qu'est-ce que j'ai fait là ? Pourquoi fait-on des enfants ? N'a-t'on pas assez la trouille comme ça ? Et comment rester égoïste ? Et narcissique ? Et prendre son temps ? Pendant que l'autre râle qu'il veut du "cola", entendez un carré de chocolat, tout en nous offrant une crotte de nez du plus bel effet rigolo... La voilà qui s'endort à nouveau. Faut que je change de boulot, que je trouve des sous en abondance plus certaine, faut leur acheter à manger et leur donner à jouer. Ah là là.

Alors que j'ai même pas fini moi-même de grandir !

L'arbre de Noël à ma boite

Aujourd'hui, c'était l'arbre de Noël à ma boîte. Le comité d'entreprise a acheté des jouets en plastique pour tous les enfants du personnel. C'est gentil. Moi-même enfant, dans la boîte de matériaux de construction où bossait mon père chef de chantier, eh bien, il y avait un arbre de Noël pour les enfants du personnel. Je n'aimais pas trop ça. On m'offrait toujours un jeu de société. Je n'aime pas les jeux de société, ça vous oblige à jouer en société. Je préfère les cerfs-volants, par exemple, mais en hiver, ça se coince toujours dans les lignes à haute-tension et les enfants meurent électrocutés. Alors on leur offre des jeux de société. Ou des consoles pour les consoler.

Aujourd'hui, les enfants de la contrôleuse de gestion et les enfants des informaticiens et les enfants des assistantes (des secrétaires avachies), tous les enfants sont venus voir le spectacle

débile dans la grande salle. Des clowns même pas bien déguisés, des jongleurs comme dans la rue, des crétins à fumer des pétards pour faire rire les petits enfants. Et puis après, le gentil père Noël est venu. Soit. Je n'ai rien contre le Père Noël. Personnellement, il ne m'a jamais rien fait.

Il a pris une grosse voix et les enfants savaient bien qu'ils allaient recevoir des cadeaux. Ce qui était émouvant, c'était le regard des parents. Ces gens-là, mes *collègues,* mes chers *collègues*, à se détester les uns les autres moi le premier, eh bien, ôh grâce, ôh recueillement, les voilà à faire une trêve en rêvant d'un autre avenir pour leurs enfants déjà capricieux. C'était merveilleux. J'ai moi-même souri en m'éclipsant dans le froid et la nuit. Car je sais oui je sais bien qu'eux aussi rêvent par hasard d'une bonne vie pour les petits, et se réjouissent de ce qu'ils imaginent être de l'innocence, quand ce n'est qu'une question de temps ! Et voilà ! Les enfants ne sont pas courant. Voilà tout. Ils ne savent pas encore à quel point leurs parents sont terriblement normaux, terriblement conformes et fades. Mais si gentils. L'adolescence viendra jouer au bowling dans les certitudes, et les parents trop vieux s'en finiront cancéreux, comme de bien entendu. Alors il sera loin l'arbre de Noël du comité d'entreprise. Ça nous fera des souvenirs, des pères Noëls à l'hospice. Mais j'avoue. J'étais ému. J'avoue.

L'élasticité du temps

Je suis certain que le temps est élastique. Pour de vrai. Parfois, je me dis, "Tiens, déjà 4 ans". Voilà donc ce qu'ont pu ressentir les Français à la Libération. Quatre ans d'occupation sur la balance, qui indique le nombre de jours et les quatre années en question, en équivalent de plomb.

Aujourd'hui, ça sent la plume. A défaut d'oreiller, le poids du temps s'évapore, et le voilà qui ne passe plus. Le sablier est complètement bouché. Je rêve d'un beau 18 :00 et de ma fuite en courant du bureau, ah, fuir en courant ! Mais le temps ralentit, on passe de la croche à la noire à la blanche à la ronde. Le tempo se délite, la rythmique s'appauvrit, les mouches volent bas, je m'emmerde. Il y a cinq ans, j'étais dans un bateau près de la Corse, jour pour jour, avec une envie de dormir et un mal de mer terribles. Hier presque. Aujourd'hui, le mal de mer est passé. Mais le reste avance tout doucement. On dirait presque le temps des enfants de retour dans ma tête. Ça se trouve, je périclite, je recule, me v'là tout môme à nouveau, l'heure de la récré, ça vient oui ou non ?

Mes collègues comptent les heures de RTT, le nombre de jours de vacances, la loi Aubry 1, la loi Aubry 2. Faut-il supprimer la pointeuse à l'entrée ? J'ai un projet de loi : accélération du temps au boulot : pour la journée qui paraît une heure, et les week-end comme des semaines entières.... Et puis, et puis, rien que des vacances si c'est possible.

Je suis inutile.

Le fond du jardin

Pour les chanceux qui en béneficièrent, il suffirait de creuser afin d'en apporter la preuve : au fond du jardin, les vieux matous et les chiens sont enterrés. Dans l'imaginaire de beaucoup d'enfants qui en béneficièrent, le fond du jardin, c'est quelque chose.

Le fond du mien est peuplé de vieilles planches et de rondins. Un trou dans la haie en forme d'escapade, les pépinières du voisin pour la terre promise. Ils sont rares les jours téméraires où j'osais sauter d'un rondin pour atterrir dans cet ailleurs de toute pièce : chez les voisins, les *zôtres*... Les cabanes étaient rustisques et changeantes, mais toujours préparées pour la défense. En cas d'assaut impromptu, une tour de garde dans les lilas, un passage secret dans le lierre derrière l'arbre de Judée, et c'était la fuite joyeuse sur la frontière sud, entre les abris, un tas de fumier, et les poulaillers. Au pire, si l'attaque portait au sud, alors la fuite se faisait au nord, sous le grillage de la voisine, une dame âgée, *madame grand-mère*, puis observation dans le cerisier. De là, les doigts collés par la sève gluante, l'attente jusqu'à ces soirs d'automne où les merles se poursuivent dans des cris annonçant l'hiver aussi sûrement que la fumée blanche et humide, les brindilles.

L'horizon donnait sur un cour de tennis. Un vieux cour du temps bourgeois des années vingt, quand les propriétaires terriens s'amusaient sous des cannotiers et des ombrelles. Ce cour a suivi celui de ma cabane : de destructions lentes en destructions lentes, les arbres s'y installèrent. Puis un jour, table rase.

Puis un jour, déménagement.

Puis un jour, la sécheresse d'un ordinateur.

Le grenier

Dans la confusion poussiéreuse et la difficulté à rassembler des idées, dans cette danse en duo étrange des souvenirs et des odeurs, il y a la poignée du grenier. Une poignée en céramique ronde. Un peu dure à tourner. Une porte d'un mètre cinquante, car les générations d'autrefois étaient plus petites. J'y montais en cachette. Ça fait bizarre sur internet. J'y montais en cachette. Dans le grenier des propriétaires. Ils nous louaient la maison mais avaient laissé des vieux trucs dans le grenier. J'y aspirais la poussière des bombardements. Des malles, des couvertures, des cartons, un saxophone. Mon premier trésor. J'avais monté le bec à l'envers comme sur ma flûte à bec à l'endroit. Je soufflais dans la corne de brume. Heureusement qu'on était loin de la mer. C'était pas Michael Brecker. C'était Brest en plein brouillard. Il n'y avait pas de souris. Pas de rat. A mon grand regret. On avait des chats. Des générations. De mère en fils et ainsi de suite. Des chats avec de grosses personnalités. Heureusement qu'ils sont tous morts et disparus. Ils trahiraient tous les secrets de mon enfance aujourd'hui. On saurait tout. Heureusement que les lapins sont morts aussi. Et les poules. Et mon père. Heureusement. Qu'est-ce qu'on dirait pas sinon. Ce serait comme des aveux. Une immense transparence. Dans les poutres des clous. De vieux jouets déjà les miens car les années passent même si l'on est encore un enfants. *Ton ours faisait ta taille quand t'es né.* Un nounours gris. Disparu. Pas d'aveu non plus celui-là. Malgré la Gestapo de psychanalystes qui rôdent on sait jamais avec les ordinateurs. Le parquet craquait. Même sans qu'on marche dessus ! La nuit j'avais peur. L'été il craquait plus fort. On m'expliqua trop tardivement les changement de température. Mon imagination avait déjà germé. Sans compter en renfort les cadavres étrangers. Et les grands placards où l'on faisait semblant de disparaître en fermant les yeux. Et les pépinières terres d'aventures. Les autres allaient au ski. Moi j'imaginais les montagnes. Au fond du grenier en hiver, il faisait terriblement froid. L'isolation n'était pas à la mode. La chaudière tombait en panne. L'ennemie absolue : elle était à la cave.

Le hasard est curieux

Il a donc fallu des années avant qu'au coin d'une rue (de deux en fait), j'aperçu ce qui faisait ta silhouette. Par chance, tu as conservé le minimum de celle qui m'était familière, et voilà donc que, comme un réflexe gommant les saloperies d'autrefois, je t'ai appelé, tiens, comme si de rien... Ce moment, j'en ai rêvé longtemps, disons, un an et demi, et puis s'en foutre, et puis une autre. Alors là, nous y voilà, toi, dans notre ancienne ville commune, au même moment, au même endroit, à la même heure, par hasard. J'aurais pu passer trente secondes de plus à reluquer les appareils photo d'occasion, tu aurais pu presser le pas. On aurait pu se manquer. On ne se manque plus depuis longtemps. Ah, revoir ce qui fut le grand amour puis la tragédie, s'attendre au pincement au cœur, s'attendre à l'émotion, à l'épilogue généreux, ***The end*** en gras et en italique, ah, ce serait quelque chose !

C'était il y a quinze jours, et déjà, je ne m'en souviens guère. Je me souviens des banalités, ta mère ça va la mienne se meurt, mes amis vont bien et les tiens je m'en fous des tiens qu'étaient faux-culs comme pas un alors tu penses... On se quitte à un autre croisement et je change de vitrine histoire de voir si par hasard (un autre), les fabricants japonais d'autrefois se remettaient à faire de vrais appareils-photo mécaniques et en fer....

Voilà ce que l'on devrait lire à tous les effondrés des grands chagrins d'amour, les inconsolables, les inondés, les noyés du cœur, les solitaires de l'unique, les exagérés de la grande histoire. Je l'ai revue, là, de la chair (bien plus qu'avant, es-tu malade ?), des os (idem), et puis, devinez quoi en mille : rien.

Rien.

Pas une émotion, pas plus que face au cadavre d'un chien qu'on n'a pas connu et qui ne serait pas encore bouffé aux vers. Rien. Même pas un poil de haine, pas la trace d'une légère brise de revanche, rien. Rien de rien. J'en ai bavé des ronds de chapeaux autrefois à cause de celle qui, là, et par hasard et l'autre jour, m'a croisé. Et rien. C'est d'un triste de savoir cela. C'est ça le pire. Rien. Rien de rien. On s'invente de grandes histoires, et c'est bien le vide qui les comble, quand tout est fini. De quoi se dégoûter d'y avoir cru.

Le luthier

Le luthier que je connais ressemble à un nounours habillé en noir. Dans son atelier, il y a des violons qui attendent les doigts de petits bourgeois. Si l'idée fait déchanter, le décor vaut le détour. Et si l'on ne sait guère tenir un archet, on peut toujours glisser son nez dans les bouts de peupliers qui sèchent au hasard, dans ce bordel ambiant, rappelant comme nécessaire qu'il existe des grandes satisfactions, et qu'elles sont manuelles aussi.

La nouvelle économie ; malgré ses vagues déferlantes et ses hurlements presque vulgaires ; ne risque pas de l'atteindre. Bien sûr il pourrait faire créer son site, et montrer à l'écran ces écrins de bois vernis, sous toutes les coutures. Il pourrait foutre une webcam dans un coin, et le surfeur hawaïen tomberait par hasard dans ce qui lui semblerait moyen-âge.

Par chance, le bonhomme s'en fout. Pas méchamment. C'est juste que sa pendule n'a pas la même heure. Parfois au dîner, il se lève et va se coucher, sans même troubler les conversations des autres par un mot de trop. Parfois en pleine conversation, il se tait, monte l'escalier, et va

coller ses planches en discutant de *musette* ou de *Ferré.*

Il est comme inamovible.

Si seulement un jour, même dans longtemps, et par pure provocation, des milliers de petits gamins, au lieu de rêver à l'envers, se mettaient au violon pour ne pas y finir....

Le temps des enfants

Ça y est j'en suis sûr. Le temps est élastique, quelle merveille que de s'en apercevoir. Quand j'étais môme, une journée c'était la semaine. Même le soir, il restait du temps pour tirer sur les merles dans les pépinières avec nos arcs. La balistique était hasardeuse, mais même l'hiver, les journées étaient longues. Je n'ai jamais tué de merle et je n'aimais pas les types qui faisaient souffrir les crapauds. J'aimais bien les crapauds, j'avoue.

Un voyage d'une heure entre la campagne et ma maison était assez long pour me permettre de suivre des soucoupes volantes qui nous poursuivaient de loin. Et pourtant, les vairons et les ablettes que l'on ramenait dans un grand seau vert survivaient jusqu'au bassin, le temps n'était pas si long. Et la pêche était bonne.

Et le soir, entre l'Ile aux enfants et Goldorak, il y avait du temps. De 18 :00 à 20 :00, il y avait beaucoup de temps. Le temps entre six heures du soir et huit heures du soir. Deux fois une heure, deux fois une soirée en équivalent temps/adulte.

Une heure, une heure, ça file une heure.

Qu'est-ce que vous faites encore là, vous, hein, ça fait bien une heure maintenant, non ?

Le temps ralenti

Y'a-t'il une pédale de frein quelque part histoire de ralentir la chose ? Et où est-elle ? La question n'est pas tant de retourner dans le passé que de ralentir le présent, un tant soit peu suffisamment, pour avoir l'impression que l'été s'en va moins vite. Tenez, l'été, dès qu'il est parti et que l'heure d'hiver nous tombe dessus avec la nuit, on s'imagine qu'il ne reviendra jamais. Six mois plus tard, le phénomène inverse se produit, et le balancier se balance encore quelques dizaines de printemps, si l'on évite les platanes sur la route.

Je voudrais juste que le tempo diminue, à la Henri Salvador. Passer de la croche à la noire, ce ne serait pas si mal.

Là, ce soir, j'ai compris que - tous les jours ou presque - la technologie me montrait des noires et des blanches, et des partitions de plus en plus lentes sans que je n'y prête l'oreille. (Je ferais mieux de la louer, comme d'autres dieu). C'est à cause de mon modem. Il me dit toujours qu'il me reste 2 minutes, 30 secondes, il compte le temps n'importe comment. Et les secondes durent bien plus de minutes qu'il n'y paraît, car la machine ralentit en fonction des choses à télécharger, selon l'activité du disque dur, ou quelque chose de ce genre. Le temps ralentit enfin.

Je vais me faire greffer un modem, et militer pour qu'on en mette partout, dans les gares sous les pendules, dans les aéroports, dans mon réveil-matin, dans tous les pays. L'heure fantaisiste

va naître, joyeux bordel. Les trains partiront incongrus, on n'arrivera plus jamais en retard, les rendez-vous se feront africains, les fréquences d'horloge continueront de grimper en pure perte, comme des alpinistes aux doigts gelés. Et je pourrai reporter mes fantasmes littéraires au lendemain, attendre encore un peu de vieillir moins vite, voir mon môme et les autres rester à l'âge où les acariâtres les trouvent si adorables, comme les bébés chiens.... avant les trottoirs....

Les fameuses (d)échéances présidentielles auront lieu au hasard, à qui mieux-mieux, à pousse-toi-de-là-que-je-m'y-mette, quelle merveille.

En attendant, on compte les heures.

Lettre à mon père

Au fond des tiroirs, on trouve toujours des choses à mettre dans les cartons. Il s'agit d'un déménagement, une nouvelle phase dans une vie, voilà ce qu'ils disent.

Admettons.

J'avais gardé de ta mort, au-delà de l'étrange joie de voir ton visage décédé si beau et la barbe de trois jours qui rajeunissait tes presque 70 ans cancéreux, au delà de tes mains enfin propres pour la première fois et si froides en plus, j'avais gardé tes diplômes d'avant-guerre. De beaux diplômes. Enroulés en parchemins, je vais m'en faire une trace. Tu avais presque partout la meilleure note. Je ne les ouvre plus, c'est la vérité. De beaux diplômes de menuisiers.

C'est que toi, tu savais faire des choses lentement. Pour de bon. Combien de fois ai-je pesté contre ta lenteur ? Et ce meuble pour mes enceintes ultramodernes à ma première paye ? Combien de mois t'a-t-il fallu pour les faire ? Des plombes...

J'ai bien conscience qu'une lettre à son père, quand il est mort, une lettre publique pour un public inconnu, c'est peu pudique. Et puis c'est d'un banal. J'ai conscience, on dira qu'on s'en fout.

J'ai conscience que j'ai gagné dès mes premiers salaires bien plus que ce que toi tu touchais en fin de carrière. Cette carrière si peu abstraite qu'elle ressemblait bien plus aux trous que l'on fait dans la terre pour y extraire du sable qu'à celle des spécialistes, les *carriéristes*. Je dois t'avouer que moi, je ne sais rien faire. Presque rien du tout. Mes mains, à part taper sur un clavier, elles sont lisses à pleurer. Je te jure que j'en ai honte, tu penseras que ton fils est une femmelette de penser des choses si sensibles. De la sensiblerie. Je peux aussi t'assurer que ceux que je côtoie ne savent absolument rien faire. Mais alors, rien du tout. C'est inimaginable. Pourtant, ils gagnent leurs vies mieux que toi qui perdait ton temps. Il faut les voir. Ils se plaignent. Et le pire, c'est que les autres, ceux un peu plus haut, savent encore moins en faire. Ils sont parfaitement assistés. Par exemple, ils ne prennent jamais le bus, jamais le métro. Parfois même, ils ne conduisent pas. Ils sont peuplés d'assistants et entourés de fantasmes réalisables. Et le contraire aussi, allons-y.

Mais oui, c'est ridicule de t'écrire, t'es mort, on n'a même pas mis ton nom sur ta tombe. J'avoue que ça n'a guère d'importance. Je me demande souvent ce que tu dirais maintenant. Déjà qu'en 70, le présent te semblait bien futuriste, toi qui étais moitié mort en 44, et mort-vivant père de famille par la suite.

Tu verrais.

Je cause au monde entier par ordinateurs interposés. Je te jure. Le monde est couvert de fils. Les gens se parlent, les gens s'espionnent. Cela pourrait être formidable.

Il y a des encyclopédies, des plans, des cartes, des histoires. Le monde entier tout d'un coup. Faut vraiment t'avoir un peu oublié pour imaginer un instant que ça t'emballerait. Toi qui râlait dès qu'on touchait trop la télécommande. La télécommande de la télé Grundig, à faux écran plat. Vous l'aviez acheté en liquide. En fait, l'écran était normal. Y'avait juste une vitre devant. Et la télécommande, tu la posais près du poste. T'allais te rasseoir. Tu regardais une émission jusqu'à la fin (en fait, tu dormais au bout d'un quart d'heure). Mais dès que j'appuyais pour changer de chaîne, ça te réveillait, et fallait pas toucher la télécommande. Tu disais "tripoter". Tripoter les objets, ça les faisait durer moins longtemps. C'que t'étais ringard. Fallait pas toucher les lapins, pas toucher les chats. Ils grossiraient pas sinon. Tu te levais, tu changeais de chaîne, tu reposais la télécommande près du poste, t'allais te rasseoir. Ça m'exaspérait un père aussi con.

Je ne vais plus à la pêche. Plus du tout tu sais. C'est que je n'ai pas le temps.

Je suis toujours aussi prétentieux aussi. J'imagine qu'un jour, il y aura ton nom sur un livre. J'ai les illusions tenaces.

Ah, au fait ! Devine !

Je regarde le foot chez des copains quand y'a la France. Je te jure. Pas des mensonges.

Figure-toi qu'ils gagnent tout le temps. Ça te ferait plaisir.

T'as aussi un petit-fils qui porte ton nom. Ce que c'est bête de dire ça. J'en reviens pas d'être aussi bêta ce soir. Un vrai gamin. Bon enfin voilà les nouvelles.

Ah, et puis aussi : les ouvriers, ça n'existe plus.

Voilà, c'est ça que je voulais te dire. Je tournais autour du pot. J'osais pas te l'avouer. C'est qu'on est en l'an 2000. Et je te jure qu'en lisant les journaux, et même les journaux économiques, et bien, la nouvelle est certaine : les ouvriers, c'est sorti du vocabulaire. On parle de plein de choses incompréhensibles, de la bourse, des stocks options, laisse tomber, c'est sans importance. Nulle part tu ne vois un ouvrier maintenant. Rien. Je ne sais pas où ils sont passés.

Parfois, et sans démagogie aucune - après tout, t'as dû jouer avec moi une fois aux boules de neige l'hiver dans le potager gelé - parfois donc, je me demande ; toujours à propos des ouvriers, ça m'obnubile un peu ; je me demande si t'étais pas le dernier.

Va savoir.

Loana, ma mère et moi

J'ai parfois l'impression de comprendre les choses à la manière des fous, de ceux qui voient dans les pommes des fesses de femmes, le contraire aussi. Mais là, j'ai compris le complot que mijotent les faibles penseurs médiatiques à en gouverner plus d'un.

Voilà l'affaire.

Loana, je t'en prie, suis bien ce qui suit. Essaye de le lire lentement, à haute voix, voire plusieurs fois même, ça ne te fera pas de mal. Je pense que tu sais lire, même si tu manques un

peu de vocabulaire. Note bien que je ne t'ai vue que trois fois en mouvement, et plein de fois en kiosque sur des photos prises par ta mère avec un appareil compact bon marché, voire un jetable. (Faut dire à ta mère que l'autofocus bon marché fait le point au milieu de la photo, c'est pour ça que t'es toujours floue avec ton bébé, vu qu'il y a de l'espace entre lui et toi). Les fois où je t'ai vue en mouvement, c'était dans une piscine. J'ai toujours le film. Sache que tu baises à l'américaine "on top" qu'ils disent, et que les femmes qui bougent au lit, même avec de faux seins, c'est ennuyeux comme la pluie et novembre.

Mais je m'égare.

Tu peux en profiter pour relire les lignes précédentes. J'y ai parlé de ta mère. Je vais maintenant te parler de la mienne, à la manière d'un paradigme des temps derniers, ou d'une théorie générale de la fin des femmes, celles-là vieillissant plus vieilles que les hommes qui meurent tôt. (ta mère connaît-elle ton père à propos ?).

Voilà l'affaire.

J'ai compris l'émission dans laquelle tu fais la figurante.

J'ai compris son but ultime. Et ce n'est pas réjouissant. C'est même terrible. Il faut que tu saches.

L'autre samedi, mon fils dans un bras droit et les clés du coffre dans la main gauche, nous avancions vers la vitrine. Derrière elle, pas de jolis produits, pas de vêtements, pas de maillots de bain (tu vois, j'essaye de t'intéresser). Non, derrière la grande vitre près de l'entrée, il y a des gens comme dans un loft. Parmi eux, ma mère. Elle est assise, elle dort debout mais assise. Les vieux l'entourant somnambulisent à longueur de journée ainsi, devant une télévision éteinte, en attendant une visite. L'idéal serait que le visiteur vienne avec une grande faux et qu'on en finisse, comme les manifestants l'autre soir devant ton loft. Mais ce soir-là, nous étions les visiteurs. 35 ans et 8 mois à nous deux, une demi-vie. Tu verras.

A quelques mètres d'elle, la voilà qui ouvre l'œil, qui perçoit, puis qui comprend, qui s'émeut, qui pleure presque, son fils et son petit-fils, et ce petit si mignon et si mignon et si joli. Le disque dur de ma mère est en bon état. Il est saturé depuis ses 76 ans. Depuis lors, elle ne se souvient plus de son âge. Elle dit qu'elle va vers ses soixante-seize ans. Dans sa tête, elle n'ira pas plus loin. Elle a une maladie courante au nom compliqué, je te l'épargne. J'imagine que tu as déjà mal au crâne. Ma pauvre. Ma mère ne se souvient plus du récent. Et toi sans *récent* palpable, quelle tristesse.

Nous avançons jusqu'à sa chambre. Et là, dans le corridor aux odeurs troubles de vieux, à chaque porte dépassée un nouveau phénotype de couches culottes, j'ai compris ce que tu faisais dans ce loft. Tu te *prépares*. Car figure-toi que les vieux là sont comme toi. Ce sont des pauvres gens, de ceux qui n'ont pas eu leur chance, ni leur bac, ni pas grand-chose. Leurs têtes s'en vont comme la tienne qui n'est jamais venue. Ils sont bien là, personne ne vient quasiment jamais. J'ai toujours l'impression d'être le seul visiteur. Toi non plus tu n'as pas de visiteurs. Toi non plus tu ne lis pas. Tu restes là avec d'autres jeunes à bouger ton corps et des millions de gens sont contents de te voir jeune. Mais ne t'y trompe pas. Cet enfermement, cette prison absurde, c'est un entraînement. Pour toi d'abord, car si tu échappes au suicide, aux futurs maris louches, aux contrats douteux, à l'obésité (remember Sheila), tu n'échapperas pas à une fin minable, la fin des sans-talents. (talent, pas talons)

Et c'est pour cela que, tous les soirs je crois, l'on montre à des millions de sans grand-chose,

le lieux de leur finitude.

Tu vas me dire, "mais les vieux, y'a pas de caméras pour les montrer". Tu as raison.

Tu n'as rien compris.

C'que tu peux être bête.

Magnéto à bandes

En première B, j'en rêvais. Un Revox à bandes. Un gros magnéto avec dolby^{TM} et tout le tralala. Avec deux micros de l'époque, on aurait enregistré nos concerts de rock minables. Fallait les voir, mes solos de batteries. Il leur manquait toujours un temps, et le tempo bougeait. Un Revox, c'était le rêve absolu. On pouvait y enregistrer huit heures de musique en continu, se fabriquer un studio à la maison, passer des nuits dans sa cave comme les Beattles à Abbey Road. Yeah.

Pendant des années, ça m'a tenté.

Et là, aux puces, j'en vois un qui trône. Il a l'air à moitié nu, les bobines en plastique gris sont parties sans lui, dans une déchetterie probablement. Un gros magnéto à bandes attend seul avant qu'on remballe, il attend un adolescent mythomane pour lui faire enregistrer des fantaisies du même genre, avec quelques copains rockers. Des trucs invendables vont rester là, sur le parking. Lui, sous le stand du vendeur, il va rentrer dans un vieux carton qui pue. *To rest* : se reposer.

Aujourd'hui là, en 2001, même ma platine-disque ne tourne plus. La Thorens^{TM} est en panne depuis belle lurette, et mes vinyles attendent la renaissance. Aujourd'hui, j'enregistre des disques sur un ordinateur portable, pour les écouter dans le train. Si tout va bien, parfois, des types à l'autre bout du fil viennent me piquer mes enregistrements, bien plus facilement que tous les magnétos à bandes du monde. Je crois même que je vais enregistrer les paroles de mes chansons minables, en chantant faux. Et l'on copie, et l'on *numérise*. Moi qui déteste les chiffres !

Je connais deux trois adolescents, du genre à traîner en première ES. (Les temps changent). A quoi rêvent-ils ?

Le dernier que j'ai vu, c'était une fille. Elle regardait son téléphone portable dans le bus.

Un téléphone portable.

Nos vies rythmées par les bagnoles

J'avais une Deux-Chevaux à l'époque.

Et puis après t'as changé. T'as perdu tes cheveux. Fini tes études, changé de femme, de métier. Deménagé. Emménagé. T'as été malade. T'as changé de bagnole. Tu sais à qui tu l'as revendue. Une belle occase.

Ton père est mort. T'as récupéré sa bagnole. Ou alors ta sœur. T'as pas récupéré ta sœur. Elle a changé de voiture après son divorce. T'as déménagé en province. T'es revenu à Paris. T'as plus eu besoin de voiture. T'en loues une le week-end. L'autre t'a duré cinq ans. Les voisins en

ont achetée une plus petite. C'est fou le nombre d'occasions pas cher en essence. Faut dire que l'essence, c'est cher. Personne n'en veut.

Pas d'air-bag. Pas de climatisation. Pas d'ABS. Pas de siège éjectable. Pas de transmutation magnétique lointaine en cas d'accident corporel. Pas de connexion internet incorporée dans les lecteurs de DVD japonais à l'arrière pour les gosses qui s'en servent pour jouer quand les trajets sont trop longs. Mais les trajets sont toujours très courts on ne se rend compte de rien.

L'essence, c'est démodé.

Les Allemandes c'est solide. Les Japonaises c'est fiable. Mais les Françaises c'est tout pareil maintenant. Restent les italiennes. Mais ça coûte très cher.

Je n'ai jamais eu de 2 CV.

Mais je sais bien qu'à chaque fois que la nostalgie nous interpelle ; pour peu qu'il soit question de voyages ou, simplement, de transports ; alors on marque l'époque avec la bagnole. T'avais quoi déjà à l'époque ? Ah oui, je m'en souviens. Cette bagnole, elle avait telle personnalité. Même qu'au début, t'en avais pas. Tu venais en train. Tu venais en stop.

Et puis t'es plus venu du tout. T'as quoi comme bagnole maintenant ?

Panthéon des profs

J'ai dans ma tête un vague panthéon de profs marquants. Ils sont tous retraités maintenant ou presque, comme des voitures à la casse. Leurs savoirs ne servent plus à personne, ils lisent des livres dans leurs coins, d'anciens élèves les montrent du doigt et parfois leurs serrent la main.

Ils me faisaient souvent peur et inspiraient le respect comme on inspire l'air de ne pas y toucher. Ils n'avaient que faire des "désirs de l'enfants" ou des "besoins des élèves". Ils nous apprenaient des choses. On écoutait. Même le plus fumiste y trouvait son compte un jour.

La prof. de maths me disait de faire moins quand je dessinais n'importe quoi.

Je n'osais pas lui répondre.

Parc naturel

Il y a longtemps, aux Amériques, je parlais à des autochtones ravis par la nature de mon coin de forêt.

Leur nature à eux, elle était en bocal, un immense bocal, mais un bocal quand même : le parc naturel. La campagne n'existait pas, remplacée par l'industrie agricole et le transgénique. La préservation des sols, des paysages et tutti quanti n'intéressait personne, puisque les parcs naturels étaient là pour rappeler ce qu'était la nature : une réserve.

La pente qui nous mène à ce monde-là vient de s'incliner un peu plus, à coups de pressions économiques. La *campagne*, ce n'est pas rentable.

Car il s'agit d'économie. Le parc naturel est comme un parc d'attraction, un parc de loisirs,

un *amusement park*, il est rentable quand il se fait rare.

Alors *glissons*, lentement, vers ce monde-là.

Photos d'hier

Un soir.

*J*e fouille dans des cartons pourris et tout cassés, qui traînaient sous mes étagères. Je fouille et je vois ma gueule sur des photos d'hier, fallait-il que je sois bête pour croire que les cheveux allaient tenir longs comme sur la tête d'un jeune.

Je regarde les copines d'hier, les voyages, les oubliés. Mon père dans son potager, torse nu gitane maïs avant de lui prendre le foie et le reste. Les chats derrière lui, les chats d'avant les voitures. Une photo d'un frère à jamais plus jeune que moi, une photo d'avant 75, la grande époque, un balai sur le menton, une chaise en équilibre à l'autre bout. La vie finie à 23 ans, au revoir un soir comme ça.

Les couleurs du tergal et de l'acrylique. La chambre ultra-moderne et hippie de mon autre frère, la barbe.

A quoi rêvait-on l'avenir en ce temps-là ?

Je regarde autour de moi, c'est tard la nuit. Personne, un silence qui appelle le vide, les photos qui jaunissent, et les noirs et blancs mal fixés qui disparaissent complètement, emportant avec eux mes cheveux, mes rêves de gosse.

Si j'aurais su.

Pif Gadget

Quand j'eu fini ma pauvre thèse, j'ai eu l'impression d'en avoir terminé finalement avec ce qui commença en Cours Préparatoire : les devoirs le soir. Aussi lourde qu'un annuaire, ma thèse me sert dorénavant de poids pour aplanir mes tirages photo.

On ne pourrait guère s'en émouvoir si le fond sociologique était resté. (eh oui, c'était une thèse en sociologie). Mais plus j'avance et plus je m'éloigne, plus je crois que finalement ce qui fit mon éducation politique ne se trouve point à l'université. J'y ai appris un tas de choses, j'y ai lu, j'ai rencontré des filles florissantes, tissé de solides amitiés.

Mais ce qui fit mon monde à moi, dès gamin quand j'attendais au kiosque du supermarché d'à côté sa parution, ce fut autre chose.

Pif Gadget.

C'était mon monde. Le gadget en guise d'ustensile d'Indiana Jones, le contenu en guise d'aventures. Je le répète encore : Pif Gadget me manque. Rahan et Docteur Justice faisaient plus pour le citoyen enfant que ne le ferront jamais les abrutissants Super-Mario (je mets une majuscule à regret) ou toutes les Lara Croft du monde (je mets là encore une majuscule à regret).

Pigeon 14/18

On allait chez des amis de mes parents. Le grand-père avait fait 14/18. Je pensais qu'il avait toujours été vieux. Il devait être déjà général en 14/18, sur un cheval blanc, avec Napoléon. On confond tout à 8 ans.

Mon père parlait de l'autre guerre.

Les mères avaient des robes légères en Tergal et des ronds multicolores qui résistaient à la machine.

Le bassin aux poissons rouges me fascinait. Il était aussi vieux que le grand père et des plantes traversaient sa cuirasse desséchée. Les poissons s'étaient envolés depuis longtemps. J'y faisais mes tranchés à moi, en regardant le vieux et sa canne à côté, sur la terrasse.

Depuis que je suis grand, j'ai lu Junger et ses *Orages d'acier*. J'y ai pensé quand j'ai vu la gangrène insecte qui infectait l'aile noire et luisante de mon pigeon, comme une condamnation.

Le vieux là, près de son bassin en ciment foutu et craquelé, ce ne sont pas des pigeons aux ailes pourries qu'il a vus. Ce sont des types d'à-peine vingt ans, presque bouillis dans les lignes à s'infecter de terre et d'eux-mêmes, en attendant la relève.

Pigeon 75

Je repense à mon pigeon. C'est lamentable d'être aussi con qu'on peut l'être dans ces cas-las.

Avant de jeter sur lui la poussière qui allait définitivement travailler son corps d'oiseau, ces yeux ont cligné une dernière fois. Les nerfs sans doute.

J'avais remarqué cela chez les animaux qui meurent un peu violemment. Je l'ai vu autrefois, dans les été ensoleillés de quand on est môme. Un autre pigeon, un vieux lapin, je ne sais plus.

Toujours est-il que le corps donne un dernier signe, un soubresaut avant d'éteindre la lumière.

Ce soir de l'été 75, ma mère faisait le linge dans l'évier carré de la cuisine. Je lui confiais ma découverte, oui, les nerfs des animaux se lâchent un peu encore, même après la mort.

Je lui demandai : "Et H., quand il est mort, ces nerfs ils ont bougé aussi ?"

C'était un peu terrible de demander à une mère si les nerfs de son fils ont bougé après sa mort. L'enfance est naïve.

Pistolet à eau

Là il fait froid c'est l'hiver. Janvier 2000, miteux, pas mythique.

L'été dernier, on a acheté des guns avec des copains. Des pistolets à eau très bien étudiés, avec compression d'air, efficaces tout plein.

Et là, il fait froid comme je vous dis.

J'ai ressorti mon gun et j'ai tiré en l'air dans ma cour. Miracle, c'est tombé des glaçons sur le sol gelé.

J'ai encore 33 ans pour quelques temps.

On s'amuse d'un rien, c'est fou.

Saisons

J'ai un mal fou à m'y faire. Le temps passe.

C'est presque le printemps et j'en ai bien peur, l'hiver reviendra de toute façon. Parfois, j'envie les californiens ou les niçois, ces gens sans saison. Parfois, j'estime que l'on a de la chance, les bottes la boue, le nez humide, les feuilles qui tombent.

Je cherche un pays au printemps éternel. Il reste à inventer.

Je vais bientôt balancer dans le désordre des graines de fleurs dans la terre de ma cour. On ira chercher de la bonne terre sur un chantier de béton, on salira ma voiture, tout poussera au hasard, avec des mois d'intervalle. L'été dessèchera tout.

Je rêve déjà à la chaleur du soir, aux pistolets à eau, aux enfants des autres, qui me confondront avec ceux de leur âge, si ce n'est ma taille, et mon envergure.

Super 8

La vendeuse du rayon pellicule photo pourrait être coiffeuse dans le même domaine. L'oeil glauque et la jupe trop courte, deux détails qui ne prêtent à confusion que pour la libido d'un taulard. Ah oui, un taulard, un type qui n'aurait pas vu en 15 ans de mitard les gamines de cet âge arborer des 90 "C" grande classe, surtout l'été.

Et puis ce rouge à lèvres qui bave, et cette méchanceté qui renifle fort, sans même soulever ses bras découverts, on sait bien que ça luit là-dedans, ça pue la brosse à dents dans la bouche d'un mort.

Bref.

Tri-X et T-Max 100 lui dis-je la regardant donc baver.

Je pense à mon porte-monnaie qui se vide comme ma vessie dans cinq minutes si jamais la racoleuse du comptoir venait à s'allonger sur la moquette rêche, je me gênerais pas, pour sûr.

Et là, au-dessus de sa mise-en-plis ambulante de fausse-rousse, que vois-je ?

Deux paquets de film SUPER-8. Deux paquets neufs, deux paquets à vendre ! Ce qui veut dire très clairement qu'il reste des types de la trempe de mon père, avec des caméras super-8 et de la Kodachrome prestigieuse, fixant à tout jamais leurs mômes par images en saccades interposées. Des types qui rangent méticuleusement des films qui ne passeront jamais sur un magnétoscope les effaçant par erreur, des types qui gueuleront quand la bobine se mettra à cramer, des types du bon vieux temps, des gars de la noblesse du film, du support, d'avant la vidéo.

Aaaaaaaaaaaaaaaaaah, fis-je en reprenant ma carte bleue.

Troisième lettre à mon père qu'est mort depuis des lustres

Cher vieux,

Comme tu peux le voir, je ne t'ai pas appelé par ton prénom, vu que ça m'amusait que ça t'embête, mais comme t'es plus là pour répondre, je préfère dire "vieux".

C'est qu'aujourd'hui vois-tu, il se passe quelque chose de fondamental. On change de paradigme. Je ne suis pas bien certain que tu connaisses ce mot. Disons que c'est une sorte d'idée qui gouverne le monde pour un instant, par exemple, la "raison" pour le temps des Lumières, ou la "science" pour les ingénieurs et leurs cols blancs et propres. Tu vas me dire que tu t'en fous de l'usine et de ses ingénieurs, et que pour les lumières, y'a longtemps qu'on a éteint la tienne. Soit. Mais papa, ne m'en veux pas, c'est que là, franchement, c'est pas pour t'en-mieler comme tu disais sans gros mot, mais je te jure, c'est nouveau, c'est assez étonnant. C'est la fin d'un monde, c'est deux coups d'une même pierre. Je ne sais pas trop quoi en penser si ce n'est de la méfiance, mais comment penser de la méfiance, je te le demande, hein ?

La première nouvelle ne me fait plus vraiment plaisir. Je ne suis pas de droite, ni servile ni rien, j'en rêvais autrefois de cet acte civilisateur, mais je n'en rêvais pas jusqu'au bout. Figure-toi que le service, c'est fini. Le service militaire, les bidasses, les appelés, le contingent, la folle du régiment, Sardou, toutes ces conneries, c'est fini. Te retourne pas dans ta tombe va, c'est l'armée qui t'a rendu un peu con, non ? C'est aussi elle qui t'a apporté l'aventure, l'Afrique, l'Italie, l'Allemagne, t'en as vu du pays et des morts...

Te plains pas, il reste les morts. *Rest in peace* comme disent les Anglais. Tu t'étonnes hein, tu te demandes pourquoi donc je n'ai pas cet enthousiasme superbe de la fin du contingent ? Tu crois peut-être que mon vent a tourné, que me voilà un peu de droite à ta manière, histoire d'avoir de l'ordre et d'être un homme, de porter l'uniforme. Non, t'inquiète pas, le dernier rejeton n'a pas changé. L'armée, non. Merci. Mais figure-toi que l'armée existe toujours, c'est là que le bât blesse, et pas qu'un peu, tu verrais le bât.... Alors aujourd'hui qu'on reparle de l'Algérie et de ses sales guerres, on oublie l'histoire officielle des appelés qui auraient - dit-on - sauvé la République alors que j'étais même pas né. Voilà l'histoire. Tu imagines peut-être mes doutes. Va savoir.

L'autre histoire, surprenante pour toi, mais si prévisible dans mon cas, c'est qu'un grand industriel a décidé de revendre presque toutes ses usines. Tu vas me dire qu'il a coulé, que la clé sous la porte, c'est classique. Tu as presque raison. Mais l'affaire est bien plus complexe. Depuis le temps que je te raconte que les ouvriers n'existent plus et que je t'imagine dubitatif, j'ai maintenant la preuve flagrante de la chose. Toi, t'es mort, tu t'en moques de plus être un ouvrier. Mais les ouvriers pas encore morts et qu'ont faim, ça doit leur faire bizarre de voir le vaisseau des cols blancs flambant neuf et plein de technologie, de bureaux d'études, de projets d'avenir, s'éloigner avec ses moteurs de hors-bord et naviguer au loin. Le vieux rafiot des prolos, c'est Singapour qui va le racheter, ou la Chine ou l'Inde. Tu sais, c'est pas grave. Leurs prolos à eux n'ont pas nos histoires à nous, avec des grands et des petits "h". Même avant ta mort, on a vu ensemble - toi à la radio, moi à la télé - des usines colossales qui fermaient. Les secteurs entiers disparaissaient, engloutis par une concurrence d'ailleurs. L'ailleurs arrive toujours par nous trouver trop cher. Mais là, dans ce cas si récent qui nous préoccupe, ce sont les actionnaires

qui ont décidé de couper la branche. Non seulement leur mépris pour le peuple était congénital, mais figure-toi, je te jure, qu'ils peuvent dorénavant s'en passer complètement. Le bourgeois peut se passer du prolo. *Faut de tout pour faire un monde* est une phrase obsolète. *Delete* qu'y disent les Anglais.

Tu te souviens de Sylvie Boulard, la fille qu'habitait à deux ou trois maisons de nous ? On disait que c'était pas une intellectuelle, et qu'elle trouverait un boulot quand même, alors que moi, avec mes belles idées, on se demandait où je finirais... Figure-toi qu'elle bosse depuis presque 20 ans dans l'usine du grand industriel dont je te parle. Figure-toi aussi que des filles comme elle qui ont 16 ans aujourd'hui, elles bosseront plus nulle part, parce que c'est pas l'école et ses portes ouvertes qui va les transformer en ingénieuses.

A part ça, ton petit-fils va bien. Il est plein d'enthousiasme, ça te ferait sûrement plaisir de le voir. Et puis il a ton nom, j'insiste, chez les prolos, le patronyme, c'est bien l'un des rares trucs qu'on transmet. Aux garçons en tout cas.

Voler

Le drôle d'univers dans ma tête d'enfant. La nuit, rêvant d'autres mondes, me revenait souvent la même fantaisie au milieu des pépinières et au fond des jardins alentours. Dans une joie naïve et par la force de l'imagination, je m'élançais.

La chose était entendue et facile, à la longue même, un étrange subconscient de ma création s'arrachait au sommeil pour en prendre les rênes, et je pouvais, je le jure, c'est pas du mensonge, je pouvais contrôler mon rêve, tant il était rêve, aussi vrai que j'étais enfant.

La technique était simple, et répétitive. Les nuits douces m'y préparaient, les rêves se dépliaient comme une vieille carte ou comme une jeune pousse, et là, je le savais, en dévalant la pente, en courant, en prenant un élan gigantesque pour un corps de minus, il fallait lever les genoux, et tenir fermement mes deux pieds coincés derrière les cuisses.

Miracle : je volais.

Le scénario était habituel et sans fioriture, juste cette joie au ventre et le sourire au visage, la tête collée à l'oreiller, Walt Disney va te faire voir, mon cinéma à moi, c'est du panoramique.

Je volais.

Ni trop haut ni trop bas, à quelques mètres, suffisamment pour conserver l'impression de la vitesse qui colle des buées étranges sur les yeux un peu fragiles. Et puis j'allais où je voulais, privilège inespéré pour un enfant. Là, les serres des voisins, et même la cour, et même devant la chambre de la fille des maraîchers, une bêtasse qui comprenait rien, mais quand même, que de puissance à planer devant sa chambre. Parfois même, je découvrais des rivières des temps préhistoriques, elles divisaient les jardins en autant de parterres que je survolais allègrement. Le plus étonnant sans doute fut le réalisme de la chose. Rien, depuis, n'a su m'étonner autant, pas même la réalité virtuelle, et pour cause, je n'ai jamais essayé, et je sais bien à l'avance que mes rêves d'enfant, les genoux pliés au dessus des arbres et des champs, c'est autre chose que le Futuroscope.

Je volais.

J'insiste. Je volais.

What's goin'on ?

Si j'avais six ans aujourd'hui, on serait en 1972, mon père aurait une DS break blanche avec de mystérieux sièges rouges dans le plancher à l'arrière, on écouterait Michel Fugain et son beau voyage, et Marvin Gaye parlerait de son frère, de son père et du Viet Nam. Voilà pour ma mythologie. Car c'est bien de cela dont il s'agit. La mythologie de l'enfance perdue. Mes sœurs en blanc, mariées à des cons très jeunes, cueillant les illusions et les pâquerettes dans l'enthousiasme des hippies ou de leurs cousins. J'ai donc vécu à l'époque du Viet Nam. J'étais vivant, c'est ce que je voulais dire. J'étais vivant quand les Noirs américains n'étaient pas encore des pseudos Africains d'une diaspora imaginaire, quand la Soul musique en était vraiment, bien avant la soupe à l'oseille, et l'arrivée sur le marché du bruit pré-mâché pour les oreilles.

What's goin'on chantait le grand Marvin Gaye. Un plaisir infi à l'écouter en boucle. Infini.

Je voudrais expliquer ça aux étudiants qui me font face. Ça va pas être simple. Je pourrais au moins leur dire que mon imaginaire enfantin est peuplé de mélodies. Mélodies. Un mot nouveau pour eux, surtout au pluriel. Ils sont nés après 1980. Jamais vu un disque vinyl. Même pas étonnés par Google. Même pas étonné par rien. Les garçons n'ont pas les yeux qui brillent face aux filles dans leurs trucs moulants. On dirait des poissons morts et heureux. *Ich bin ein* poissonnier.

Si seulement je pouvais mettre à fond dans l'amphi là. Brancher un vieux disque et même chanter tenez, même un peu faux, juste pour danser, ôh, même un peu mal, hein, juste un peu. Si l'on pouvait diffuser à nouveau la chose comme un virus, pour inspirer les accros du synthétiseur et du copier/coller. Alors on serait en 1972, et je raconterais l'avenir du haut de mes six ans à mon père et à sa canne à pêche. Je lui dirais tout ça, les guerres, les choses éternelles, je ne lui dirais pas la date de sa fin, ni comment ça c'est fini. Meuh non oh, j'ai six ans, je suis sensible encore ! Oh ! Non mais alors ! Bien sûr, lui, son truc c'est pas Marvin Gaye. Il aime bien les Américains à cause des Allemands, mais il cause pas trop l'english. Non, il aimait bien Brassens et Gabin. Pour la fatalité des personnages. Il me demanderait what's goin'on quand même, je serais nostalgique, ce serait très bien comme ça.

Comme quoi le conditionnel passé n'a pas été inventé pour rien.

Les autres m'ennuient

Dans les magazines photo, il y a toujours un article sur un grand photographe. Le grand photographe, même quand il est mystérieux, est toujours un altruiste, un respectueux, une homme qui aime les hommes, même s'ils battent leurs femmes à l'intérieur d'une baraque pourrie dans les vallées grises du tiers-monde sous la mousson. Il y a chez ces photographes une grande capacité à aimer l'humanité, à entendre sa souffrance et à découvrir quelque chose de précisémment subtil, ce quelque chose qui fait l'homme. Je les admire beaucoup les Koudelka, les Cartier Bresson, tous ces hommes respectueux des autres. Parce que moi, les autres, la plupart du temps, je m'en passerais bien.

Arrêter l'enseignement

Tiens là, je leur parle, ils m'écoutent. Il y a dans ma tête un vide étrange, je répète par une mécanique habituelle mon cours. Les mots sont indifférents, c'est toujours le même cours. Le sujet diffère, les visages sont indifférents. Quelle étrange faculté que de pouvoir parler couramment tout en pensant à autre chose. J'ai deux cerveaux comme l'autre avait deux amours.

Deux cerveaux simultanés, tu peux y aller Schwartzenegger, c'est pas ton genre ça !

Deux cerveaux, un pour moi, un pour eux.

Pour eux, je débite mon cours, je réponds aux questions, mais la moisson questionneuse n'est plus ce qu'elle était. Les clients se font si rois qu'ils s'en taisent, et c'est tant mieux, mon autre cerveau se développe à tel point parfois que l'autre s'écrase. Il serait temps d'arrêter l'enseignement.

Je les vois là, ils n'ont pas lu grand-chose, tripotent des manettes à jamais inconnues de mes deux cerveaux, les filles sont parfois jolies, mais comme un vrai vieux con, mes deux cerveaux sont unanimes : mal baisées. Les jeunes sont ternes. Pas d'enthousiasme. Ils rêvent de leurs téléphones portables, ils leurs parlent mais n'ont rien à dire. Dans le bus l'autre jour, une fille regardait les noms dans son carnet d'adresse de téléphone portable. Dans le train juste après, un type faisait la même chose le regard fixe, complètement absurde. Ces zombies-là, je leur demande parfois de poser une problématique, de faire un plan, de réfléchir.

Et puis rien.

Il serait vraiment temps d'arrêter l'enseignement.

Bonne soeur

L'aujourd'hui qui se termine est sans doute l'un des derniers de l'été. Non pas qu'il pleuve ou qu'il vente. L'air est doux et humide, une brise du sud nous rappelle l'incohérence du mot *travail.* Il n'y a aucune raison d'être vraiment malheureux si l'on a fait attention de naître au bon endroit et de remplir les conditions.

Je m'éloigne.

Aujourd'hui donc, beau temps de fin d'été. Les femmes affichent la vie qu'elles renferment en ouvrant les fenêtres, les seins sont nichés hauts sous des décolletés scandaleux, le bronzage paresseux est un fait exprès, je vivrais bien toujours en septembre.

Comme mon appareil-photo est en panne, je les prends dans ma tête. Et là, toute à l'heure sur le goudron noir profond d'un trottoir tout neuf, deux femmes. L'une court et pas l'autre. La première correspond grosso-modo à celle qui peut en une nanoseconde détruire la plupart de mes illusions. La seconde ferait débander un bagnard gracié au bout de vingt ans : c'est une bonne sœur.

La première court et ses seins, encore et toujours eux, font comme des bouées légères et attirantes, ils bougent, je murmure tout seul.

L'autre ?

Bah. (silence). Rien.

Elle est grise et grise. Deux gris superposés sur un corps desséché, un pubis broussailleux sans doute, couvert de ronces et d'immondices, comme un jardin inutile entre deux tours de banlieue. Et de la poussière surtout, beaucoup de poussières.

Club Mickey pour enfants cons

Le problème à la base, c'est l'enfance. Dès mon enfance à moi, sous le grand poirier de la cour de récréation, je les ai reconnus. Peu de mea culpa. Ils étaient déjà là, posés autour de moi, à être déjà dès 4 ans dès l'aube en quelque sorte des cons. Un déterminisme de la personnalité au risque de me contredire.

J'invente la solution : le club Mickey à noyer les enfants cons. Fini les petits chefs, les dictateurs, les briseuses de mon cœur naïf pour un autre détestable et fier qui y passe aussi. Tout le monde au club Mickey, et l'on plonge. Alors là, un club Mickey dans l'Autriche de la fin du XIXème siècle finissant, au bord d'un quelconque lac glacé, et le petit Adolf d'apprendre à faire du jet-ski sur les pieds. Ah, le beau Club-Mickey. Les petits Jean Marie, les dictateurs et les grands chefs d'entreprises, les secrétaires à dire du mal, les cadres à faire des heures sup, les pères sans imagination, les femmes sans désir, les ramolos du ciboulo, les addicted à toutes sortes de choses vertes en bouteilles, toutes ces choses qui m'emmerdent sans volupté, paf ! Au club-Mickey des petits enfants ! Viens mon petit Oussama, il vaut mieux en finir maintenant. Tiens, regarde les autres enfants, tu vois, ils n'ont pas souffert ! Jack, au lieu de faire le flamand dans la cour en écoutant tes parents bourgeois te filer des cours privés en douce, viens ! Viens ! C'est une prière reuh.

Mais bon. J'exagère. L'enfance, c'est sacré. Peut-être même qu'avec tout ces pauvres gosses miséreux qui meurent pour de bon loin de mes écrans à nous, peut-être bien qu'on évite déjà les pires, les plus retords, les plus vengeurs. Je ne sais. C'est d'ailleurs sans doute dommage.

Connardsland

Alors que la rue est tranquille et qu'il ne s'y passe rien, voilà les types de l'autre bord qui passent. Je dis "de l'autre bord" comme je dirais "de l'autre bout". Ou d'un autre monde dont on n'oserait pas rêver, même en 14/18 dans les tranchées.

Ces types passent accoutrés comme des GI's peu méritoires.

Délaissés par l'école (comment lui en vouloir), par des parents trop pauvres et par leurs copines engrossées après un match de foot, ces types traînent des chiens aux gueules jurrassiques accrochés à des laisses que l'on préfère solides.

Ils parlent d'un type qu'ils ont arnaqué, d'un *caisse* pourrie, du chien d'un autre.

Il n'y a pas de pancarte alentour, pas de néon.

Welcome to *connards-land.*

Couple de commerçants

Je suis assis sur un haut tabouret bavouillant de moi-même quelques miettes d'un sandwich faussement artisanal lui-même heureux de finir dans mon pauvre bec. C'est l'hiver il pleut, j'en ai marre de ce temps-là faut l'avouer.

Il doit être midi et quart, je suis sorti tôt, j'avais faim.

Assis face aux cuisines savamment entretenues, je remarque facilement le jeu du patron aux manches remontées aux coudes. Il observe. Il observe la serveuse dans l'alignement des présentoirs réfrigérés. C'est qu'il y en a une nouvelle depuis lundi. Elle se trompe de touche et confond tartes et quiches, c'est qu'elle est nouvelle, faut bien s'y faire.

De temps en temps, il appelle sa femme (autrefois, elle a été belle, maintenant, c'est la patronne, autrefois, elle était désirable, maintenant, ils ont un commerce, et ainsi de suite). Ils font des messes basses, en tout cas, lui. Il lui glisse à l'oreille la moindre erreur comportementale de la caissière, sa bonne femme acquiesce.

Le voilà qui bondit : elle s'est trompé de touche sur la caisse enregistreuse au clavier anti-miettes.

Ah, la petite conne prononcée d'un ton sec dans sa tête en serrant les dents qu'il lui taperait bien dessus.

Il est content. Il savoure. Il l'a prise sur le fait. Il est fort ce type-là. Il ressent un pouvoir d'avant-bras poilus et de petitesse de petit chef. Il montre bien sa colère et puis surtout son savoir : lui, il se serait pas trompé de touche, pour sûr ! Il sort sur la terrasse trempée, il inspecte je ne sais quoi. Pas un sourire, rien. Il fait respecter l'ordre. Je suis même certain qu'il a quelques

amis et une voiture allemande. Peut-être que sa femme le fait encore bander parce qu'elle a de jolis yeux bleu turquoise, peut-être qu'il rit parfois de choses pas drôles avec des gens comme lui.

Peut-être qu'un jour, je lui balancerais mon poing dans la gueule.

Courrier MLF

Très rarement et c'est encore trop d'honneur, je reçois un mail d'une femme réductrice. Réductrice de sens, de tête, de *bite*. De ces femmes pareilles à certains hommes aux grosses moustaches ou aux barbes religieuses, de ces gens à casiers, à classeurs. Hier donc, une femme m'écrit qu'elle me tue. Ce n'est qu'un mail de pas grand-chose, mais un mail d'Amérique du Nord, une Amérique qui l'a perdu, depuis que les Américains ont cru découvrir en chaque sexe une minorité à défendre. Je ne m'en étonne donc guère. A Boston en 1987, dans la rue ensoleillée à l'heure du déjeuner, il était rare de voir des femmes et des hommes savourer ensemble le repas. Quelques couples, des groupes de mâles, des groupes de femelles à tailleurs et chaussettes/baskets, pas de mélange. La guerre larvée.

Aujourd'hui, pour peu que l'on ose écrire la *dolce vita* perçue dans un regard ou un soutien-gorge, nous voilà machos, et *tutti quanti.* Que l'on assume parfaitement la beauté des femmes et le désir qu'elles inspirent, et l'on avouerait tacitement leur absence de discussion. C'est un scandale madame. Dire qu'on aime le blanc, ce n'est pas dire que l'on déteste le noir, et vice-versa.

Je persiste et signe donc, vive les femmes, dans leur totalité. Sauf celles du courrier des lecteurs des magazines féminins.

Amen.

Cyberpunks

Le "Monde Multimédia" est un sacré journal. Il en sait des choses. Des artistes underground du cyberespace aux cyberconsommateurs, ça y va. J'en passe et des meilleurs.

Dans celui d'hier (8 novembre 2000), on y parle des cyberpunks. Des types qui se font mettre des boulons sous le cuir chevelu, histoire de passer outre les limites corporelles d'un corps obsolète qu'ils disent... Certains même envisagent l'implant de puces et de silicone où c'est qui faut pour devenir des cyborgs, et atteindre le vrai destin de l'humanité : sortir de la nature, quitter son corps....

Il y a dix ans, un journal sérieux n'aurait pas fait un plat des tatouages sur les peaux tannées des vrais motards. Leur discours était un peu moins enrobé, peut-être.

Les super-tatoués de l'intérieur disent aussi que l'esprit humain doit dorénavant circuler neuronalement à travers le réseau des réseau. Ils envisagent, sérieusement sans doute et au-delà du fait qu'ils font peur aux grands-mères avec leurs attirails, ils envisagent sans doute de se scanner le cerveau avant de le télécharger en FTP sur un site visible 24 heures sur 24.

Ils ne savaient pas que je l'ai fait avant eux.

Et pendant ce temps-là, Voltaire parlait 11 langues, dans son petit corps moche. Un grand dépassement, pour l'époque.

Dandy de droite

C'est bizarre tout cela. Aujourd'hui, on nous parle de Morand. L'exemple-type de l'homme de la "classe de loisirs", si bien décrit par Veblen en 1892. Il existe des gens qui ne travaillent pas. Ils sont fils de, puis ambassadeurs puis littérateurs et collaborateurs puis rateur ou raton-laveurs je confonds un peu. Mais le travail le labeur, rien, nada.

Moi, j'aime bien ce qu'écrit Morand parfois. C'est un aristo d'un âge d'or que personne n'a connu, mais ça se digère pas trop mal. De là à apprécier le personnage sans doute pas. Un type qui n'a jamais connu les boulots d'été ou les stages ouvrier ne m'inspire pas beaucoup de respect. La réalité colle, m'en voilà désolé. J'ai bien aimé *le voyage*. Mais j'aime pas les gens qui reprochent à d'autres gens leurs origines, en disant que ces origines-là sont indépassables et qu'elles leur font une identité comme on ferait un uniforme.

A ce propos, il y a un type qui chante des chansons racistes et qui a un site web attaqué en justice par la LICRA et d'autres. Des chansons pas drôles, des chansons moches, et une certaine gauche, et même certains "webzines" d'habitude de bon goût (car ils parlèrent de ma majesté par le passé), défendent l'individu au nom de la liberté d'expression et surtout surtout surtout du droit de l'artiste à dire n'importe quoi parce que c'est de l'art. Ça veut dire que Morand antisémite, c'est de l'art. Alors que Le Pen c'est du cochon. Ça veut dire que l'art provocateur peut, par des textes explicites et sans second degré, dire des trucs lamentables sous prétexte d'art. Je me répète mais c'est parce que je ne comprends pas.

Tout cela me rappelle un peu trop mes lectures de sociologues. Ils se firent grammairiens avant même d'être enquêteurs. Voilà que les débats sur les mots doivent voir plus loin que les mots eux-mêmes y compris quand ces mots ressemblent à des murs impardonnables. Je veux dire : infranchissables.

Déplaire

Comme il faudrait être gentil tout le temps. Avec même cravate et gants blancs.

Ça ne risque pas de prendre des gants dans ma tête. Des fois, je vous jure, il faudrait leur dire que l'heure avance... Mais les gens s'en foutent de l'heure qui tourne et du temps qui les écrase. Il faut dire qu'ils sont contents et que c'est confortable finalement. Il faut dire qu'on achète et qu'on vend. Tout à fait.

Je me cache et je crache quelques mots en cachette. Je n'ose plus rien dire il faut garder le contact. Mais parfois, se lâcher, et dire, dire enfin, que ça suffit les simagrées, qu'en ouvrant les yeux on ne vit qu'une fois. Malgré le Dalaï Lama, et son fils Serge, le gardien de foot.

Des punks

Dans un train hier, deux jeunes types s'asseoient poliment en face de moi. J'ai mon costume de pingouin, le wagon, c'est la Calypso. Ils discutent de groupes, de disques, de punks. J'ai bien quinze ans de plus que le plus jeune, dix que le plus vieux. Autant dire qu'ils imaginent que j'ai toujours eu cet âge, parce qu'ils ont l'avantage d'être advitam éternuements plus jeunes que moi.

On est presque arrivés au terminus.

Le plus jeune dit : "Ah, et ce groupe-là, avec un A dans un rond ?". Et me voilà qui répond : "Anarchy in the UK ? ". Bel effet. Ils viennent de découvrir Cousteau en punk. Le plus jeune dit : "Non, c'est pas ça". Je réponds : "CrAss ?", "Exploited" ? Et tout un tas de noms de groupes punks.... Bel effet again. On discute un peu, Clash, la grande époque.

Et puis.

C'est le silence. Ils ne parlent plus, ils se saluent, le plus vieux dégringole les escaliers du souterrain, adios amigos.

Je n'ai jamais aimé les groupes punks. C'était bête. Mais comme tous les gars de ma classe de 3ème faisaient espagnol, et qu'on était des nuls, alors le punk, ça identifiait à fond.

De la frime en sorte.

Des régions non-couvertes

Imaginez un corps de femme. Avec des vallées et des vallons, des rondeurs, du charnel, des coins reculés, des plis inconnus, quelques ruisseaux, des chênes centenaires, des forêts de bambous.

Je dérape. J'ai encore raté mon introduction. A force d'être obsédé sexuel, les mots s'écrivent d'eux-mêmes sans qu'aucune mécanique cérébrale n'y puisse rien. Faut dire qu'il fait beau, et que mon fils et moi, on en a vu plein des femmes dans la rue aujourd'hui. Il leur plaît beaucoup. Moi moins. Moins.

Il paraît donc - quelle chance, amen - il paraît donc qu'il existe des régions pas couvertes. Non pas ces corps rôtissants et rotants sur les sables cancérigènes des plages du sud, des corps dénudés et vides. Non, des régions de France ne bénéficient d'aucune couverture, même en plein hiver, par - 30€. Par chance, aucune antenne, pas d'émetteur pour les défigurer, impossible d'utiliser un téléphone portable dans ces coins-là.

Quelle chance mais quelle chance ils ont !

Car ils évitent l'adolescente *loanesque* à l'allure de mongolienne zoologique éructant sans ricaner "t'es où t'es où ? ? ?", ils évitent le cadre dans le train, celui dont l'imagination est si limitée qu'elle se fige dans un quotidien synonyme de plannings, de projets, de budget, de bides gras et de salles de remise en forme. Celui qui raconte toujours que sa femme l'attend à 21 :04 parce qu'elle sort du bureau le mardi avant le sempiternel restaurant italien du même endroit de la monotonie. Et les vieux qui parlent fort, et les femmes de mon âge, l'œil ridé, les souvenirs de charmes déchus, pendues à leurs combinés miniatures comme pendues à leurs physiques d'autrefois, s'imaginant les rendez-vous donnés comme de nouvelles rencontres ? Des

lieux pas couverts ! Des lieux vierges de cette merde de connectivité permanente, de cette tétine plastique à l'oreille, cette dépendance charnelle-électronique, ce vibromasseur en vente partout, sans vibration, sans ma sœur qui bat le beurre bien qu'on ne lui demande rien.

Je voudrais être une région non couverte. Une région à moi tout seul. Où que j'aille, le premier abruti alentours composant le premier numéro de son petit entourage d'intoxiqués, et bam ! ça lui péterait à la tronche, cancer de l'oreille, attaque cérébrale, micro-ondes Gremlins^{TM} grillés, le silence se ferait, nul n'aurait besoin de lever la tête pour se replonger dans ses lectures, ses pensées, ses états d'âme. Ça vous aurait de la gueule ça, d'être soi-même une région non-couverte.

Des singes

On n'est que des singes, j'en suis convaincu, qu'on ne me ramène pas à la raison. Des singes un peu plus cruels, avec des sérials killeurs qui débarquent en Europe, des paumés, des jeux vidéos, du pognon en ligne de mire, des écrans (vous là, oui, vous) et quelques appétits en guise de besace.

Parfois, ça me démange le poil de dire à tout le monde entier globalisé et comme venimeux, que moi-même, le serviteur de son salaire mensuel, j'en fais partie, et que foutre-diable, je balance mes bouquins et ma mégalomanie pour faire comme eux, cracher au bassinet, acheter un pit-bull, me prendre pour un pauv'type sur une vidéo de rap.

On est des singes, on se tape dessus comme qui dirait Rahan, on a de la veine d'être encore vivant avec les zombies du métro et les retraités de la côte d'Azur dans leurs villas tricolores.

On se parle pas, on se double, on se regarde pas, on se Claude François digital remastérisé.

Des singes vous, nous, vous dis-je.

D'autres singes...

Des singes (2)

Toute la sociologie du monde n'y fera rien, range tes concepts Bourdieu, tes *champs, tes habitus,* tes turpitudes. Rien n'y fait, tu n'es qu'un singe et moi de même ennivrons-nous.

J'ai vu des mômes jouer à la Guerre des Etoiles sur un pc hier. Des petits tout blond tout gentil, mais ils auraient bien pu être brun ou n'importe quoi. Ils gueulaient à 5 ans "tue-le, tue-le !" et nous qui nous enthousiasmions.... A la question : pourquoi tu veux tuer le gros cafard ? La réponse : parce que c'est un méchant...

Tiens voilà, les singes au zoo disent la même chose. Les hommes sont méchants de leur balancer des trucs et de venir les voir comme ça. Et tous les enfants qui grandissent continuent à voir des méchants auxquels casser la gueule le moment venu.

Encore des singes...

Des singes (3)

Bien sûr on désire se distinguer des singes. Je me demande encore pourquoi globalement l'homme et surtout la femme quoique, sont beaucoup moins poilus que des singes.

C'est la sélection culturelle. En voulant absolument ressembler à autre chose qu'un singe, l'Africain le Japonais le Chinois le Russe le Turque et tous les autres ont préféré des femmes à la pilosité plus faible et ainsi de suite. Au fur et à mesure, les plus poilus ont disparu ou presque.

En tout cas, les mensuels masculins ne me feront pas croire que les abrutis en couverture ne sont pas des singes. Ah ! Ça, sûrement pas !

C'est pas parce que la peau du type souriant est totalement lisse que ce type n'est pas un singe !

Je dirais même au contraire.

Parce qu'un type comme ça et les lecteurs qui voudraient être comme lui ont un énorme point commun avec le singe : le QI.

Une étude américaine montre en effet que les lecteurs de la presse masculine ont ; en moyenne ; un QI très proche du chimpanzé. Ce dernier est pourtant poilu. Comme quoi...

Toujours des singes...

ce qui ne veut pas dire que les chimpanzés sont des idiots. L'écart-type du QI étant chez eux beaucoup plus large que chez les lecteurs de la presse masculine.....

Des singes (4)

Les femmes sont-elles des singes ?

C'est parfois surprenant, parfois moins. Bien entendu, chez l'homme comme chez la femme, la ressemblance au singe dépend en partie de l'âge du singe ou de la femme.

Une vieille femme ressemble ainsi facilement à un singe. Pour un homme c'est pareil. Tenez : moi j'ai un peu plus de trente ans et je vous jure que les cours d'éducation sexuelle ne m'ont jamais indiqué que j'aurais, comme la plupart des copains qui se lamentent, du poil dans le dos et les oreilles. Or, il semble bien que ce caractère pileux est typiquement lié au sexe. La femme n'a pas de poil dans le dos, à moins de descendre d'une vieille lignée dont les ancêtres avaient peu de choix au niveau des compagnes. Ça existe, bien entendu, et certains partis politiques défendent sans le savoir une certaine conception des communautés...

Mais passons.

Donc la femme ?

Hélas, oui, la femme est aussi un singe. Même si elle est gentille, ce qui est de plus en plus rare. D'ailleurs, les tendances pornographiques actuelles tendent à survaloriser les attributs érotiques tout en éliminant ceux qui nous rapprochent de nos copains chimpanzés : dans les films du même type, les femmes ont de moins en moins de poils, on leur rase tout partout...

Les allemandes ont encore du progrès à faire. Mais il est vrai que c'est une question de goût...

Monkeys ?

Des singes (5)

Presque tous les jours je croise une maman humaine, ce type de femelle tenue à l'écart de la nouvelle économie mais aussi des préservatifs, des pillules, de la contraception en général. Cette pauvre femme traîne par conséquent - en crachant parfois - une progéniture nombreuse déjà habituée à une certaine violence de classe. Les enfants portent des survêtements qui me rappellent étrangement mes bottes en caoutchouc tant la honte s'abattait aussi sur moi quand j'étais enfant.

La démarche générale de cette famille est rythmée par une asymétrie dérangeante, à la manière des gorilles. D'autres enfants (plus grands ceux-là), marchent de la même façon avec un bidule sur la tête qui fait boum-boum pour leur marquer les moments durant lesquels il est nécessaire de mettre un pied devant l'autre. Ces enfants se saluent en se tapant dessus, à coup de poings ou de pieds dans les cartables (parfois les parties génitales).

En allant à Paris l'autre jour, je suis allé au zoo à la Défense. Toute une catégorie de gens dans le centre commercial marchait à la façon de ma prolétaire habituelle. Ne trouvant pas la sortie, je me suis demandé pourquoi, à l'heure d'internet bien sûr, et dans un environnement aussi sophistiqué (il y avait des escalators et des téléphones portables), l'homme en général voulait à ce point se faire singe.

Dans un magasin, un type en cravate m'a montré la sortie, avec grimaces et sourires. Il en rajoutait dans le réflexe néo-cortex cet abruti. Un vrai singe....

Finissons-en.

Des singes (6)

Parfois je ne change pas les draps. Notez bien quand même que je ne suis pas l'un de ces types dégoûtants qui s'approchent de vous en rôtant. Je suis très propre, je prends une douche par jour, ce qui fait 7 fois plus que mes parents. Mais l'époque n'était pas à l'écologie...

Parfois donc, vivant seul, je conserve mes draps plus longtemps qu'il ne faudrait. A la manière des enfants avec leurs nins-nins. Mes draps sentent comme moi, je dors mieux. J'aimerais bien faire autrement, mais la paille, c'est trop humide.

Je laisse traîner mes bouquins partout et mes pantalons et mes chemises. Quand ma copine vient elle râle (ses parents sont instituteurs) mais elle en profite pour laisser ses cheveux dans le lavabo exprès.

Jes sais que ça lui fait plaisir de les voir là, sur l'émail ou même par terre. Ce petit surplus de saleté qui nous change de tout ce conformisme des magasins de meubles tout carrés.

On est un peu des singes des fois.

Elle mange en face de moi

Elle est en face de moi. Je lui pose des questions dont je connais déjà les réponses, soupesant par là-même l'inintérêt constant de ce type de monologue. Je sais déjà de quoi elle va me parler, le temps précis qu'elle utilisera pour traiter chaque sujet, le moment opportun de l'arrêter, le meilleur moyen de la relancer. Je ne la méprise pas, je ne la déteste pas. Je l'aime bien. Oui. Même malgré son poids, malgré l'excroissance des chairs sous le menton. Je l'aime bien.

Restaurant le midi, rapidement si possible.

Juste maintenant, à ce moment précis, je pense à elle nue. Non pas comme un homme qui désire. Ah non hein ! Beurk, faut pas déconner, non mais oh ! On me prend pour quoi là-dedans, hein ? Non mais c'est quoi ce délire ! Et pourquoi pas zoophile pendant qu'on y est, c'est dégueulasse de penser ça, j'aime les femmes, moi, madame ! (des relents de vomi froid remonte mon tube digestif et se coincent dans ma gorge, reprenons).

Moi, madame.

Non.

Je l'imagine nue comme pourrait la palper un médecin légiste. Je pèse, je triture, j'écarte, je soulève. Pendant ce temps-là, elle me parle de ses enfants.

Les merveilleux enfants. Je les ai vus une fois sur le parking. Le parking est un jardin pour ces deux-là. Ils vont au Mac Do innocement. Ils sont gros. Je pense qu'ils se suicideront à la puberté. Enfin, l'un des deux sans doute.

Elle est nue, une quelconque intoxication alimentaire. Elle n'a pas de slip, le médecin regarde derrière lui, au-dessus (mais pourquoi donc ?), à nouveau derrière.

Héhéhéhé.

Il est seul.

Héhéhéhé.

Il écarte ses vasques visqueuses jambes dans une vie récente, il contemple l'origine de la vie. Ah ben tu parles mon gârs ! Y'a pas que dans les terrains vagues qu'on trouve des ronces ! Il insiste un peu. Ainsi donc, car le monde est monde et qu'il est bien fait, cette crêpe visqueuse, mi-huitre mi-vache, couverte d'une fourrure de pâturage, ainsi donc répète-il, ainsi donc.... ça eut inspiré le désir...Ainsi soit-il.

Ça suffira.

J'ai fini ma pizza. Délicieux. Elle parle toujours. Elle s'arrête. Elle réprime un rot en soulevant les sourcils tout en s'essuyant le coin des lèvres.

J'ai encore un peu faim.

Festival de connes

Voici venu le joli mois de mai. Mais quoi, voici venu aussi celles qui, en mai, font celles qui leur plaisent, grimaçant, se tordant le cul, voire la bouche, dans des parures superbes sur la riviera qui disent les ricains. Ah, le Festival de Connes ! Ah, Sophie Marceau ! Ah ! Adjani ! Ah, qui d'autres ? Tiens, l'autre-là, Virginie Ledoyen... Et les poufs en maillot qui les perdent devant des types déguisés en autofocus ?

Heureusement, il reste la littérature. Là, les femmes, c'est autre chose. Ça ne se dandine pas comme des capricieuses. Ça écrit madame. Marie N'Diaye, l'autre Belge aussi, tenez, Nothomb, et puis c'est normal. Les filles, c'est les premières de la classe depuis que je suis tout petit.

Ah mais non.

Il y a aussi les nullissimes parisiennes qui regardent leurs nombrils s'enfiler des bites (fellation-sodomie), voilà le tandem gagnant de la dernière diarrhée de fin de quarantaine d'Annie Ernaux. Chère madame, vous devriez vieillir en silence. Quand on tombe amoureuse d'un beauf facho, même Russe, on fait pas la fière.

Dis-moi Antoine Gallimard, si madame est publiée avec ce genre de récit à chier, que dirais-tu de me filer 100 balles ?

Fils à papa

Par malchance ou par hasard, par proximité sociale ou par l'échelle du même nom, mon parcours m'a permis de côtoyer, non sans plaisir ni méfiance, de nombreux fils à papa. C'est à dire de jeune gens dont la qualité première ne résidait ni dans la personnalité, ni dans la curiosité, ni dans l'humour, ni dans les passions, encore moins dans l'empathie qu'ils eussent pu inspirer si l'héritage ne fut pas si lourd. La qualité première (au sens de caractéristique, ou dans celui de panoplie), était d'être une réplique foireuse du modèle du père.

Fils de dentistes, d'avocats, de petits entrepreneurs, d'ingénieurs, fils d'autres réussites sociales et plus que convenables, fils qui n'atteindraient pas les sommets familiaux pour cause de défaillance.

Dans la plupart des cas, j'avais tendance (mais j'avais aussi les cheveux longs et bouclés), j'avais tendance à les mépriser de ma superbe, car, malgré mes études minables de sociologie dans une fac minable de province, ils ne l'avaient pas, ma superbe, et encore moins ma modestie les connards.

Au fur et à mesure du rattrapage d'un septembre universitaire continuel, ils réussirent, par l'argent de papa, à grimper là où je n'avais guère l'envie d'aller, s'assurant ainsi par spongiosité une place au soleil d'Ibiza. Beurk.

Je côtoie pour bouffer aujourd'hui quelques fils à papa. Certains s'habillent gore ou grunge ou je ne sais pas, s'enflent de piercing et vous éclaboussent en cafèt, car tout leur est dû. Ils ont bien changé d'accoutrement, mais au fond, je les reconnais encore sans même me saisir d'une fiche d'identité sociale.

Un de ces jours, je ne sais comment, l'atavisme d'une certaine violence ouvrière va sortir de

mon poing pour s'écraser sur l'un d'entre eux, pour peu qu'il ne m'appelle pas "Môssieur", pour peu qu'il conserve sa casquette amerloque à l'intérieur d'un espace publique de proximité.

Il faut bien parfois, même trop tard, renverser les rôles, la vapeur, et la Cocotte-Minute avec.

Formatage

Une amie belle comme la Corse me dit : "Tu imagines ? Des types qui sortent d'HEC sont heureux comme des fous, ils *bandent* quand la marque machin a gagné 1 point de parts de marchés."

Oui, j'imagine.

Davide Vincent, les sup. de con sont là.

J'en ai connu plein avant même qu'ils ne le sachent. A l'époque où j'avais encore honte de mes accoutrements, les futurs sup. de quelque chose jonglaient de vacances au ski en vacances ailleurs. Pendant que Jonasz me piquait les paroles du bord de ma mer où je m'ennuyais un peu ferme.

J'avais un *Big Jim*, ils avaient la collection d'*Action Joe* payée par leurs grand-mères. Ils étaient toujours bien habillés, surtout les chaussures. Ils me trouvaient dingue, ils avaient raison.

Les sup. de con étaient souvent bien nés. Mais le destin les a eus. Ils sont devenus comptables. Ils comptent, à longueur de journée. Des caissières en sorte. Des caissières mieux payées, plus snobs, connaissant le goût du vin et les bonnes manières. Des caissières enthousiastes, des caissières qui voyagent. Formatées. Mieux qu'une disquette, ils parlent plusieurs langages. Leur imagination s'est asséchée.

Ils comptent.

Jeunes vieux

Quand j'étais jeune pour de bon, à l'époque donc où l'on s'en aperçoit sans vraiment s'en rendre compte, j'avais parfois l'impression que les gens de mon âge ne ressembleraient jamais à ceux d'un autre âge. J'imaginais que les jeunes deviendraient des vieux différents des vieux les plus courants : les immobiles.

Ôh, bien sûr, il suffisait d'aller faire un tour en fac de droit ou en BEP mécanique (et encore), pour s'apercevoir que des jeunes ressemblaient à certains vieux, et souvent à des vieux déplaisants. Mais très vite, j'imaginais que la maturité de ces jeunes trop vieux, ces *mort-nés*, aiderait à retrouver les sensations d'une jeunesse passagère, genre de branche à laquelle on s'accroche en redescendant de l'arbre. Oui, je l'assume, sincèrement, je pensais que certains vieux-dans-leurs-têtes ne le resteraient jamais, en voyant la fuite du temps, ou leur double-menton, la nostalgie en frein....

Tout cela est complètement faux et ne fait que prouver que moi, au moins, si et même que c'est vrai, je fus un **vrai** jeune, un naïf. Car de ces autres qui ne le furent jamais, j'en ai revu. Et pas plus tard qu'aujourd'hui, j'en ai croisé un. Il était vieux comme ses parents, c'était son

art, sa vocation. Il avait la même odeur que la moquette du salon, la couleur des broderies laides qui font l'aquarium des vieux poissons. Il était méchant en plus, tant il était bête et sans finesse. Avec sa mobylette et ses bricolages solitaires, la vie était toute tracée à l'intérieur de son double-menton.

Je l'ai vu, il m'a dit "T'as pas changé toi, t'es toujours pas comme les autres", sur le ton du vieux qui propose au jeune d'accepter enfin la condition des gens normaux et, pire, leurs ambitions, lui, le prêtre à la bite molle (sic).

Je lui ai collé mon poing dans la figure. En plein milieu du nez, comme ça. Après, double-atémi et saut périlleux arrière, crochet au foie.

Nez cassé, trois côtes de même, et sa femme qui sort de la parfumerie en criant au secours. Ni une ni deux, même standard. Mais par derrière (à tout seigneur...), je l'assomme, la traîne par les cheveux jusqu'à ma voiture.

Maintenant, elle est là, je sais plus quoi en faire, alors je lui parle de ma jeunesse, par écrans interposés.

Jeunisme

Quand j'étais encore particulièrement jeune, j'allais refaire le monde. Et puis depuis hier soir, je m'en fous d'être plus assez jeune pour le croire, sans pour autant être assez vieux aux yeux de ceux qui le sont vraiment.

Parce que les jeunes m'ennuient. Pas tous. Mais PRESQUE.

Ils m'ennuient quand ils causent à leurs portables. Ils m'enuient quand ils bouffent des pizzas en regardant la télé comme si c'était révolutionnaire. Ils m'ennuient quand ils se marrent si je leur propose de lire un livre, une revue, une page, allez, un paragraphe, quelques lignes quoi !

Ils m'emmerdent les jeunes, pas plus conformiste qu'un jeune de nos jours.

Ils vivent en petits couples, avec des jeux vidéos et des parents.

Rien de plus con qu'un jeune la plupart du temps. Et je ne parle pas politique...

La France d'en bas, ça craint

Tout a commencé par un un petit ras-le-bol, un accroc au contrat tacite qui me voyait me taire quand la France d'en-bas se radinait à mi-chemin de mon boulot de mon chez moi dans mon wagon silencieux. C'est que je prends le train trop tôt et que la France d'en-bas le prend au passage un peu plus tard en gueulant, roublarde et lourdingue, des *salut Raymond, salut Maurice !* en français d'en-bas dans le texte. Et de réveiller ceux qui dorment en rêvant encore d'une autre vie loin de la France d'en bas et de la France d'en haut, et peut-être plus proche de l'universalité des artistes turques qui jouent du piano français devant un Giscard d'Estaing traçant les frontières définitives du propre et du sale un jour à Vichy.

Je n'ai guère de haine pour qui que ce soit, je voudrais juste que les gros cons meurent plus jeune, plus vite que les autres, mais je ne réclame aucune souffrance. Je m'en fous. Contrairement

à mes vœux, les meilleurs s'en vont les premiers, ma mère est encore vivante et d'autres modèles de la même année aussi, ce qui n'est pas peu dire.

Ceux de la France d'en bas de mon train du matin se contre foutent de la France d'ailleurs que de leur petit patelin. Ils ont voté Pétain en juillet, De Gaulle après, l'important, c'est leur lopin. Ils ne voient pas plus loin que le bout de leur minuscule bite (j'irais jusqu'à les imaginer si consanguins que leur minuscule bite, de génération en génération, s'en viendrait à tant rétrécir, qu'elle disparaîtrait enfin, et que l'on repeuplerait la France d'en bas avec les créatures merveilleuses croisées en Guadeloupe par moi-même ou en Thaïlande par Houellebecq....). Mais déjà je rêve.

La France d'en bas, c'est quoi ? La croise-je au supermarché ? Est-elle constituée de ces bonnes femmes avec des guirlandes dans les cheveux et au bas mot une surcharge pondérale de 30% aperçues dans un raccourci vers les caisses au niveau des surgelés ? De qui parle-t-on ? La serveuse de mon café du jeudi après-midi, derrière ses grosses lunettes cachant une libido lunaire qui n'est pas souriante et rien du tout, appartient-elle à la France d'en-bas ?

Et quand c'est qu'on est de la haute ?

Il est vrai qu'à l'heure de la fin du politique, à l'heure du lucferrysme (néologisme à mi-chemin de "ne rien faire", mais "en fanfare", facilement contractable en "ferrysme", ou "fanferrysme", bref), il est vrai donc qu'à l'heure qu'il est, au train où vont les choses et à l'allure à laquelle le temps passe, autant laisser tomber tout espoir d'en finir avec les définitions, un bon slogan à la con vaut mieux que deux tu n'auras.

N'empêche. Ce matin-même, il a bien fallu que j'explique aux crétins de la France d'en bas qu'ils pouvaient aller éructer sur d'autres chèvres que moi, là-bas, dans les compartiments, afin de m'épargner leurs haleines de cadavres sous-marins et de me laisser voguer d'un rêve érotique (ah, Elisa, ah) à un autre (ah, aaaaaaah)... Mais rien n'y fait, le mi-chemin est toujours ponctué de ces pauvres andouilles d'en-bas finalement représentées en haut-lieu par un type paraît-il comme eux (sacrément très con donc), et d'autres sbires pas plus recommandables. C'est fou comme tout peut rapidement changer. J'avoue n'avoir jamais porté une grande admiration aux socialistes gouvernants en général, surtout depuis Mitterrand l'ordure sous les dorures, l'homme de droite en manteau de plastique rose offert par un Jack Lang ayant été exempté de stage à l'usine. Mais quand même, nous voilà revenus au temps de mon enfance, loin, très loin, dans la France de Messmer, toute pareille je vous jure, avec des blaireaux qui jouent aux cartes et des prisons sans doute un peu plus pleines, démographie oblige. Bien sûr il y a internet en défouloir, mais comme dirait la France d'en bas, c'est plus ce que c'était, suffit de regarder mes statistiques s'effondrer avec mon enthousiasme, et les pages dédiées des magazines se réduire comme des peaux de chagrin, pour savoir qu'il est temps de laisser la place aux marchands du temps, assoiffés d'une deuxième vague revancharde, une fois la première échouée pour de bon. C'est d'ailleurs ce Noël 2002 que la France d'en bas à la con, celle-là même que je croise à reculons et sans le faire exprès, c'est donc sans doute maintenant qu'elle va enfin se connecter, avec son bel ordinateur tout neuf et tout pas cher, trop contente d'être enfin aussi moderne qu'au temps du giscardisme flamboyant. Rien ne change mais tout passe, on s'habille autrement mais c'est pas vrai, il n'y a guère que la musique pour se suicider pour de bon, et les parts de marché des musiciens annoncent de sérieuses famines d'une France (ou de n'importe quel autre pays notez bien) d'ailleurs, ni d'en haut ni d'en bas, de cet espace où l'on aurait pu circuler en gens de bonne compagnie.

Mais je m'égare. Il est 2 :14 du matin, je n'ai pas à me plaindre, la petite s'est endormie,

c'est pas le Kosovo, et si je n'ai pas gagné au loto la semaine dernière, c'est pas la Tchétchénie non plus.

L'échelle des valeurs

Au collège, je fréquentais à mi-temps des apprentis beaufs à mobylettes^{TM}, et le reste du temps des amis qui le sont parfois restés. Le mauvais sociologue qui subsiste en moi y voit la trace contradictoire d'une extraction populaire doublée d'une ascension scolaire relativement illusoire, mais quand même.

Dans le train d'hier soir, le hasard a voulu me montrer un peu ce que sont devenus, par exemple, les apprentis susnommés. Oh bien entendu, ce ne sont pas les mêmes, mais j'ai cru déceler un esprit commun, une tendance, une attitude. Les premières paroles plantèrent le décor, deux types l'un en face de l'autre à s'émerveiller devant un téléphone portable, sa taille, sa forme, son prix, sa couleur.... Et surtout, le besoin d'en changer pour un plus petit, de marque machin, made in Korea, qui s'ouvre disaient-ils, la grande classe... Deux types l'un en face de l'autre citant des marques de pneus, gomme tendre, gomme dure, et qui parlent voitures, puisque c'est leur métier.

Mais surtout ceci :

Le plus haut-parleur nous raconte à tue-tête ses déboires au tribunal, car monsieur roule trop vite mais conduit très bien voyez-vous, et qu'il tuera un gosse ou une vieille un jour, sans être vraiment en tort voyez-vous. Et le voilà à nous raconter la dernière séance devant le juge, habillé en plus pauvre que lui pour *mal-paraître*, afin d'obtenir quelque indulgence. Qu'importe. Ce qui fut plus intéressant, c'est que l'animal nous décrivit en détail les autres prévenus, leurs déboires, leurs défenses. Et surtout l'injustice faite à cette dame dont la voiture avait été rayée par une voisine acariâtre - qui ne fut pas remboursée -alors que Souleiman, avec l'accent comme on l'imagine, récoltait une pénalité de 250 Euros pour une affaire dont il était, semblait-il, innocent. Dans l'esprit du type en question, ce n'était que justice, et la peine de l'un compensait l'injustice faite à l'autre. Car voilà, une voiture rayée, c'est un scandale absolu, un Africain avec accent condamné à tort, ce n'est que justice. L'échelle des valeurs est élastique. Mais il vaut mieux être condamné à tort que condamné à mort, quoiqu'il soit possible sous certaine latitude de bénéficier d'une offre promotionnelle mêlant âprement le beurre et la crémière...

Les deux blaireaux savouraient rapidement la constatation (Souleiman condamné) en buvant une bière, car il n'est plus malpoli de boire une bière dans la rue, dans un train, n'importe où. D'ailleurs, oserais-je le préciser, il n'est plus rien du tout, ce qui est déjà ça, ce n'est que justice.

Espérant quand même que la nature soit bien faite, et qu'un platane miraculeux pousse un jour tel un haricot magique au milieu de la chaussée, sur le passage d'un bolide conduit par ces deux-là, voire deux autres du même genre, à votre bon cœur.

L'intelligence des imbéciles

Le problème quand on reste un enfant trop longtemps, c'est qu'on finit par en avoir.

Des problèmes.

Des enfants aussi.

L'autre problème, c'est cette énorme difficulté à prendre les gens pour ce qu'ils sont vraiment : eux-mêmes. C'est d'autant plus difficile face à des imbéciles aux cerveaux bien faits. Ce sont les pires. Pas de circonstances atténuantes, adieu la lutte des classes. Par malchance, j'en fréquente beaucoup, de jobs alimentaires en jobs alimentaires. La plupart sont cadres, mais pas d'inquiétude Fernand, ceux qui ne le sont pas seront pareils une fois le statut conquis. On pourrait croire qu'ils se la jouent, que le masque va tomber, quand, au gré du hasard et du laisser-aller, on boit un pot à la même terrasse, par une quelconque connivence du soleil. Alors là, on aimerait bien un bonhomme, une bonne femme, quelque chose de simple, pas des mots tendres, n'exagérons rien, disons juste quelques confidences, quelques questions, et toi, qu'est-ce qui te passionne dans la vie, hein ? Tu rêves un peu ?

Eux, non. Ils ne rêvent pas. Ils constipent. Mais dans l'aisance. Une aisance étonnante, tant leur vie est prise au sérieux. Ce paradoxe entre le cerveau bien fait bien éduqué et la personnalité, cette personnalité carrée comme un ordinateur sous windows.

Heureusement les autres d'en face sont tout le contraire, ils existent, la tête moins bien faite, l'éducation approximative, un peu de politesse, et des idées, des envies, des frustrations.

La conversation des autres

J'aime écouter la conversation des autres dans les wagons de la SNCF. Bleus et verts. Les autres, leurs habitudes, leurs absences, tout ce fatras bringuebalant...

Des fois, j'écoute mes propres conversations avec des blaireaux de mon entourage professionnel. Peut-être ont-ils des conversations intéressantes par ailleurs.

C'est où par ailleurs ? C'est pas vraiment ailleurs, c'est pas vraiment par là. Où-est-ce ? Parlent-ils d'autre chose que ce dont ils me parlent à moi ? Ce qui est passé à la télé ? Ce qu'ils ont mangé ? Les non-aventures des gamins à la maternelle ? Les histoires de la nourrice ? Les racontars du couloir ?

Par ailleurs, j'ose croire qu'une étincelle les inonde parfois d'un certain bonheur, de celui qu'on éprouve après avoir fini un bon livre, cet appétit soudain pour un autre livre à découvrir, pour un restaurant avec des copains, pour une idée, un bricolage. Mais avouer qu'une étincelle met plus le feu qu'elle n'inonde.

Ce midi dernier, en déjeunant avec eux, sans regret ni enthousiasme, juste de l'appétit, j'ai subi la conversation des autres. Les tuyaux gelés dans leurs pavillons de servilités, les murs trop fins, les dégâts des eaux. Les jouets en plastique pour Noël. Alors j'ai inventé ma conversation à moi, histoire de les faire taire et de manger tranquille. Faut se méfier des moustachus que j'ai dit. Bêtement, sur le même ton. Pas les barbus, notez-bien. Les moustachus. Un moustachu, ça cache une volonté de faire le fier. Un barbu, ça fait dans le mou. Voilà mes dividendes : un grand silence, de l'étonnement. C'est qu'on me traite de fou, de qu'a pas dormi, d'emmerdeur, de ferme ta gueule. Ben tiens. N'importe quoi plutôt que vos histoires. Quand je pense qu'on a minimum tous bac + 5, de quoi avoir le cafard ! Je repars de plus belle. La poésie sur l'île flottante, la chantilly industrielle gelée par-dessus, vomie d'un caniche qu'aurait bouffé des œufs. Ça rigole plus du tout. Je savoure mon mauvais café. Les voilà qui se disent. Enfin ! Ils se disent quelque chose. Du regard, de la profondeur sous-jacente, des interrogations. Ça nous change des

hémorroïdes à ceux-là, qui nous meublent mon midi non mais oh ! Mais si seulement je pouvais passer mes midi à écouter des écrivains, c'est où ?

La défaite de la musique, 2 DJ, 3 rappeurs, 2 joueurs de djembé

Ça fait des années que je n'en peux plus. Alors, ce soir, je vais y aller, la mort dans l'âme, et la lame dans la poche. Sans compter mon vieux P38 avec silencieux (lui).

Je vais y aller parce que, de toutes façons, j'ai un cancer, et que je vais crever un jour au moins. Je vais y aller pour rétablir un semblant d'humanité dans le charabia musical. Ce soir, les abrutis qui confondent bruits et musique vont y passer. Il m'en faut quelques-uns.

Le plus simple à flinguer, c'est le joueur de Djembé. Aucune connaissance de l'after-beat, il joue un mauvais ternaire africain à contre-temps, avec trois pauvres sons minables. Genre de mec qui emmerde les batteurs parce qu'il tape à l'envers dans les concerts (comme tout le monde, hélas, dans notre beau pays). En plus, il est obligé d'être accompagné par d'autres imbéciles comme lui, affublés eux aussi de djembés. Ils se noient dans la cacophonie communautaire, affublés de pantalons multicolores ridicules. Comme souvent, ils se droguent, je vais leur balancer une ou deux fléchettes au curare. Ni vu ni connu.

Plus difficile, le DJ. Il bouge tout le temps. L'avantage, c'est qu'il n'est pas musicien du tout, mais alors pas du tout. J'ai récupéré une grenade quadrillée abandonnée par Mesrine en 1977, à côté de chez moi. Il m'avait dit à l'époque : "Tiens gamin, pour la justice un jour". Merci Jacques. L'avantage de la grenade quadrillée, c'est que le boum peut être confondu avec celui de la techno, et que l'on a un paquet de morts 200 mètres à la ronde. (la ronde vaut quatre temps, la blanche deux temps, la noire un temps, la croche un demi-temps, la double croche un quart, soupirs....). Pas d'innocent ici, on n'est pas en Palestine. Tous coupables. On en profite pour massacrer quelques "ravers" pollueurs de campagne, et leurs parents chasseurs, par hasard.

Les rappeurs. Faut se méfier. Ils sont souvent assez balèzes ceux-là. Et parfois mêmes, ils ont des paroles à leurs chansons. Mais bon, que la justice soit faite. L'idéal serait d'arriver en deux coups de karaté discrets (l'un à la gorge, l'autre en plein coeur, comme dans les vieux Bruce Lee), à leur faire rendre l'âme, mais j'ai peur qu'ils n'en aient guère. Au pire, on pourrait couper les fils des micros. Penser à emmener des ciseaux.

Restent les podiums. Les radios organisent des podiums avec des abrutis qui kara-ocquètent par-dessus. Là, l'idéal, c'est la prise d'otages. Dehors les petits cons, attachés ensemble sur la scène, et voilà Bernard, ou Maurice, ou Marcel, tout rougeaud d'incertitudes, et humble comme tout, avec son accordéon. Monte-donc qu'on lui dit, joue-z'y-nous donc une valse musette, qu'on a plein de microphones pour toi, et même la sono, allez, chauffe, chauffe...

On pousserait à fond.

Après, on mettra le feu aux ministères de la culture, et de l'éducation.

Et puis le silence.

La femme en noir

Hier soir, dans les allées-néons lumineux de l'hypermarché du coin, j'achète du fromage et du vin. Au loin, près des apéricubes et des noix de cajou, un grand type costaud et un caddy, une petite fille lumineuse en jaune dans ses bras.

Derrière lui à la traîne et dans l'ombre absente de l'endroit trop lumineux, sa femme.

Elle est vêtue de noir de la tête aux pieds mais il suffit d'un instant pour savoir que ce goût du noir n'a rien à voir ni avec la mode chez les jeunes ni avec un quelconque culte pour Barbara et la *pluie sur Nantes.* Elle est tellement vêtue qu'on l'imagine nue sous les voiles qui cachent aussi son visage.

Et les gens derrière font les commentaires, quelques sourires plus ou moins jaunes de tabac, quelques inquiétudes.

Et l'on s'imagine bien l'impossible prise de parole face au fascisme s'il venait à repousser : que dire à ceux qui, si certains de certitudes, en arrivent à montrer l'invisible statue qui les accompagne perpétuellement en deuil ? Et ceux d'en face, avec des croix et des Lucifers, tout aussi pétris de sûretés ?

La politesse à la dame

Dis bonjour à la dame. La dame, elle était vieille et moche, et je l'aimais pas. C'était la voisine dont ma mère disait du mal. C'était la femme d'un ami de mes parents dont mes parents disaient du mal, c'était un collègue de mon père, dont on disait pis que pendre, parce qu'il buvait du gros rouge. C'était des vieux bêtes à qui fallait dire merci même quand ils vous donnaient rien, et même qu'il ne me donnaient jamais rien. Fallait être poli. La politesse n'avait aucun sens dans mon esprit d'enfant chargé de l'idée de justice comme le flingue d'un flic chargé. La politesse, ce n'était pas faire justice. Il fallait être poli comme on allait à l'armée, comme on respectait les vieilles dames dans le bus. Le sens de la politesse m'est venu lentement, à la fois dans le bus quand les vieilles dames pouvaient tomber dans les tournants, mais aussi à l'usure : être poli ne coûtait rien qu'un peu d'orgueil d'enfant, et rapportait beaucoup de tranquillité. C'est grâce à la Guerre des Étoiles que je l'ai appris. Ne pas passer du côté obscur de la force, ça et Docteur Justice dans Pif, *Le saule plie sous la montagne de neige.* Philosophie pour pas cher.

Ce matin, un connard dans mon wagon se met à déblatérer dans nos sommeils sur son Portugal natal, sa vie de clodo, la guerre. Il est debout, il cause à la fille derrière lui qui - en bonne Française - change de wagon. J'ai décidé de lui apprendre la politesse. Les gens autour de lui rongent leur frein. Moi je lui dis "Tais-toi, silence, OK ?" Avec mon regard méchant. On ne l'entend plus. La politesse, c'est respecter le sommeil des autres. Puis on arrive à l'autre gare, où les secrétaires aux petites vies si bien remplies de petites choses à raconter tous les matins avec cet air de complicité bien compris commencent à parler fort. Je gueule. Moins fort. On me répond, c'est pas pire que les téléphones portables. Non. Mais laissez-moi dormir merde. Parlez moins fort.

C'est fou le nombre de choses qui me paraissent aujourd'hui révolutionnaires. La politesse, c'est hyper-rebel. Le silence, un progrès social. La musique classique ? Plus *destroy* que Sid

Vicious. Faire la purée soi-même ? Le top du top du refus. Imaginer que toutes les idées ne se valent pas ? Complètement incroyable.

Dire bonjour à la dame ?

Bah.

Bonjour madame.

Le retour des cons

Ils sont revenus ils sont tous là dans les rayons des supermarchés le torse nu la fesse bronzée la mère maquerelle la pétasse le moustachu.

Les cons sont reviendus.

Je les avais oubliés je les croyais disparus dans leurs télés leurs monospaces leurs tongues leurs mauvaises haleines.

Les cons sont là, lamentables.

Ils sont fiers à bras dévêtus encore un peu avec leurs femmes et leurs maris les chiards qui réclament ce qu'ils ont vu en réclame des torgnoles plein la gueule.

Voilà ce qu'ils mériteraient.

Je les ai vus sur l'autoroute ils m'ont doublé pressés de rentrer faudrait voir à bien commencer l'année ça sentait l'antimoustique et c'était bien surchargé.

Ils allaient vite, ils étaient vivants.

A la station-service des milliers à sentir les pieds dans les chiottes et moi dans mes bras mon fils ne regarde pas j'ai honte la voilà l'humanité.

J'avoue que je n'aime pas les gens.

On en a vu dans des grosses bagnoles pas assez grosses pour leurs bardas qu'ils en saturaient les toits et les porte-bagages les sagouins accompagnés.

Ils sont sans doute allés à la plage. Et au café quand il a plu.

J'aurais voulu les bombarder de crème solaire vieillissante pour les retrouver trop tôt ridés, trop tôt vieux, trop tôt fanés.

De la bouillie chaude jusqu'aux doigts de pieds, dans leurs odeurs intimes, leurs fragrances corporelles, le Canigou pour leurs chiens tartinés sous les aisselles.

La voilà l'Europe seules les plaques changent et encore il y a même l'Afrique du Nord qui se presse avec des matelas sur les fourgonnettes et bientôt le même monde entier qui sentira le même temps pressé des aller-retours de juillet à septembre si seulement on pouvait leur inventer des maladies à ceux-là qui sont si nombreux.

Et puis, partir à pied, un petit sac dans le dos.

Les autres, encore

Un ami vient juste de rentrer chez lui, à deux pas, là, à côté. Il m'a raconté l'ennui, le boulot, les autres, la routine, les petits chefs, les grands chefs, l'arrogance, les plaisanteries, les tableaux de bord, le racisme ordinaire, celui qu'on balance en courbant le dos tout en regardant en arrière des fois que.

Il explose deux fois par jour, comme ces fleurs qui amusent les enfants quand on appuie sur leurs graines.

Il m'a dit ce que je ne veux plus voir, je sais que ça existe, comme autrefois David Vincent. Je sais qu'ils sont là, partout, et qu'ils n'ont guère changé. Ils sont de tous les pays, de tous les temps, mais aujourd'hui, ils ont des traites et des crédits, la télé, un pavillon en béton, des meubles moches qui leur rappellent la chaleur de leurs parents. Ils sont là et vivent, jour après jour, qui dans le public qui dans le privé, la vie misérable qu'on nous a prévu, sauf qu'ils s'y enterrent, feignant de ne pas voir l'art qui passe et le temps qui s'enfuie.

Ils jugent sans cesse, ventres mous et regards fuyants, obéissant à l'uniformité qui leur fait dire la vie comme on fabrique du surgelé. Ils disent les autres, les Noirs, les Arabes et peut-être même les Juifs, et ceux-là leur rendent bien comme on est tous pareils, aspirant de loin au confort moderne du sèche-linge et du micro-onde.

Que la guerre vienne un jour, ils se tairont, terront, en attendant une fin insipide, de décolorations en décolorations, espérant enfin une diminution des taxes sur l'essence.

Les gens sont sans excuse. Promis.

Les rebelles sont des cons !

La belle époque qu'on nous pond les grosses poules du marketing, les œufs carrés dans les œufs. Les œufs dans les œufs. Dans une ville de province, la populace est heureuse : on lui a pondu son centre commercial, la voilà au rang des villes dignes du rang. Bah. Les grandes enseignes vont tuer les petites librairies, et les vendeurs sans passion vont refourguer du refourgable. Peu importe.

Au milieu de tout ça, piercings et tatouages. Les rebelles sont des cons. Des cons d'un pathétique lugubre. Car voyez-vous, avoir un truc dans le nez, c'est vraiment être contre. Contre, tout contre. Du clodo imbibé jeune et sans pareil né clodo et pour toujours rebelle avec son chien, au jeune artiste plastique mou plasticien plastique plastique joli mot tu parles, nous voilà au milieu des rebelles, des révolutionnaires. Bah, de simples petits râleurs l'habit fait le moine, c'est quoi un moine ? Un droïde ? J'ai envie de leur en foutre une à ces tueurs d'espoirs, ces petits faméliques de mon cul, à confondre la pose et l'attitude, comme si un jean trop large griffé par des fauves en plastique, toujours le plastique, comme si des pantalons nous faisaient un avenir radieux, oh, non, même pas, comme si des pantalons et une balai quelque part faisait de la poésie. Pisser dans un aquarium, regarder l'agonie des poissons rouges. Sales petits cons de rebelles de mes deux. Mais vraiment. Si seulement le bagne ou quelque chose. Le bagne, une belle affaire, de quoi se révolter. Mais là ? Où est la révolte dans les guirlandes et l'heure d'hiver ?

Et puis si seulement leurs parents étaient vraiment assez cons pour leur confisquer les per-

missions d'après-minuit, les portables et les sonneries ? Ah, ça nous aurait de la gueule ça, la grande confiscation ! De la flicaille partout, des parents réacs, quelques livres d'utopies ulcérées, des promesses de mondes meilleurs sans MTV, des services militaires à s'en faire réformer, de bonnes raisons quoi, de bonnes raisons d'écouter du hard rock. Juste un peu crade blousons en cuir. Mais bon, je me fais vieux, tu te fais avoir, il se fait tard, nous nous faisons à tout, vous vous faîtes la gueule, ils se font tuer, mais ailleurs, comme de bien entendu.

Mes parents cons

Mes parents étaient cons. Ma mère l'est encore mais ne s'en souvient plus. Heureux Alzheimer. Mon père est mort.

Parfois, on en réchappe. Moi j'ai l'impression. Une chance sur six, c'est tombé sur moi. Mes sœurs sont très connes, mes neveux et nièces aussi. Enfin, dans l'ensemble.

Je croyais que les parents cons, c'était un problème de génération. M'ont eu trop tard, alors ils étaient cons. Forcément. D'ailleurs, on prenait jamais le train et on n'allait nulle part.

Après, j'ai cru que c'était un problème social.

Là, dans le train. J'observe des parents avec un petit môme qui vient me voir qui me dit bonjour monsieur, je lui serre la main je lui dis bonjour monsieur. Il rigole. Tu penses. Un monsieur avec un ordinateur qui lui serre la main ! Ah ça, c'est quelque chose.

Je m'identifie forcément. Ses parents sont cons. Son père lit un magazine pour débiles mentaux. Sa mère lit un magazine pour femme. Le môme est rigolo, me tire la langue, il s'emmerde c'est pas possible de s'emmerder avec des parents comme ça, forcément, on s'emmerde terriblement. Et puis le père compare les deux téléphones portables. Le môme les touche, se prend une tape sur la main, la rend la tape sur la main, alors il monte sur le siège, s'emmerde s'emmerde comme un môme qui s'emmerde. Il a pas un jouet, pas un bouquin. Il voit une locomotive orange il appelle ça un wagon. Je lui ai dit que c'était pas un wagon. Mais son père aurait pu faire gaffe merde ! A quoi il sert ce crétin ? Il répond pas aux questions du môme. Le môme il va se flétrir ça va pas manquer. Les questions, ça coule de source à 4 ans. Après, c'est trop tard. C'est les copains à l'école qu'ont des parents qui répondent aux questions, c'est les complexes. Et la source se tarit, le môme se lyophilise, standardisation, mainstream, télévision.

Putain ce qu'ils sont cons ses vieux. Lui ont même pas fait un frère une sœur. Ça doit les faire chier un môme. D'ailleurs, ils doivent se faire chier ces deux-là. La baronne, faut lui voir sa sale tronche sur son siège bleu, avec comme fond le rideau vert. Fardée comme une barge à pêcher le poisson gluant, elle pue le parfum en surdose, une junky de la couverture, de la surcouche, madame Pinder et ses belles couleurs. Ce que j'aime pas les gens. Le petit môme cherche désespérément un truc à voir par la fenêtre. Il fait nuit.

Je vais le kidnapper. Avec moi et mon fils, et les mômes des voisins et des copains, on va rigoler, je répondrai à ses questions, ça aura de la gueule. Ah et puis non. Ça se fait pas.

Je vais leur dire. Vous êtes des cons. Relisez mon premier paragraphe, voilà ce que je vais leur dire. Ah et puis non. Faut pas dire du mal aux gens. Faut rien dire. Faut fermer sa gueule. C'est pour ça qu'on a inventé internet. On bavouille crapouilleux sur même pas du papier, avec même pas de l'encre, ça vous énerve, ça vous déborde, ça bouille comme qui dirait, puis on ferme

sa gueule, on monte l'escalier, on rentre chez soi.

Bah.

Militaires et businessmen

Ah ah ah. A l'époque, le bluff a bien marché. Mais non que je suis pas un vrai dingue Aziz que je lui disais, sauf que faut faire semblant jusqu'au bout, vois-tu, j'ai une femme à retrouver à l'autre bout du monde, c'est pas le moment de perdre un an à marcher au pas avec des imbéciles heureux uniformisés de vert ! Il me répondait "Ouah, putain, tu nous as tous niqués ma mère c'est ouf comment t'assures comme acteur". Et puis en fin de semaine, l'échappée belle après l'asile psychiatrique et adieu psychiatre adieu triques bâtons et fusils.

La liberté avait deux sons : P4.

Youpi me disais-je.

J'avais promis à mon père d'être un homme quand, sur son lit de mort emporté par un plateau de fruits de mer composé majoritairement de crabes en latin, il m'avait juré de me tirer par les pieds si je n'allais pas faire mon service. En jouant bien sur les mots, j'y étais allé. Mais il était hors de question d'y rester. La simulation dura une semaine comme dans les paris gagnés, et ma jeunesse brilla de fierté, de candeur et d'illusions, ah, putain de nom de dieu c'était bon d'avoir l'âge de la réforme, pour une semaine théâtrale avec des dingos. J'avais rencontré Aziz, Le Pendu, et Tavernier et sa sœur sur des Polaroïds à poil. Des doux dingues, un marseillais qui avait mal à la bite avec son accent, un bonheur d'enfermement et un adieu aux militaires, à cette hiérarchie d'obéissance qui fusille comme on pète les plombs.

Aujourd'hui je travaille. Je lis la presse. Je m'intéresse. Parfois je fais mon intéressant mais j'avais 20 ans y'a 15 ans faut voir.

Dans la presse, il y a des types qui donnent des points de vue. Des businessmen.

Comme pour les militaires sauf le général De Gaulle, on se demande pourquoi ces types-là sont nés. On se demande même si, bébés, ils ont pu émouvoir qui que ce soit avec des sourires dans les bras de leurs mamans. L'air sérieux et le double-menton prospère, ils envisagent le monde à coup de hiérarchies, de costumes et de diplômes cousus mains. Ils ne sont pas drôles. Pire ! Ils sont Sérieux.

Le sérieux est une terrible maladie. Il serait bon de trouver, parfois, le bouton qui permet à chacun de tomber les masques, de perdre son sérieux. Et d'ouvrir les vannes (drôles) de la vacuité des rôles. Le bidasse volontaire et le businessman en mourraient immédiatement, par aspiration du vide intérieur, par manque de grandeur d'âme. Par petitesse uniformisée.

Appuyez sur le bouton.

Navigateurs solitaires

Je n'ai aucune admiration pour les navigateurs solitaires. D'océans en océans, ils font la courses contre eux-mêmes, dans des bateaux qui coûtent la peau du cul. Avec les mêmes sommes,

on pourrait subventionner des concerts de jazz tous les soirs dans les villes de grande solitude (ah, Sardou, nul aussi...)

Vous allez me dire, mais quel rapport ?

Aucun.

Le navigateur solitaire est un autocollant. Aussi ridicule qu'un autocollant sur le pare-brise d'une R12, il vend du cornichon ou de la high tech sur des voiles gonflantes. Peut-être même qu'il se contente d'aller jusqu'aux Açores et que, de là, il attend l'heure du retour.

On n'ira jamais voir.

Papas mamans

"Bonjour monsieur" qu'elle me dit, avec l'air sûre d'elle de la secrétaire de direction à la force du poignée. Je répond poliment, le fils prodigue est là, obèse, ravi que sa mère puisse en découdre un peu.

"Je tiens à mettre les choses au point" me dit-elle avec son double-menton qui dépasse d'une sorte de double-rideau pour femme insatisfaite du cou. Allons-donc, "mettre les choses au point" alors que son morveux qui file vers ses 22 ans a trois ans de retard, un téléphone portable, un ordinateur portable, un cerveau du même genre qu'il utilise d'ailleurs rarement en public. Ou alors ça se saurait.

"Voilà" qu'elle me dit, "il faut que vous teniez compte des ambitions de mon fils il est hors de question que celui-ci finisse chef de rayon car voyez-vous, nous avons d'autres ambitions dans ma famille MEUSSIEUR."

"He oui madame, répondis-je l'air affligé, comprenons-nous bien : votre fils est un blaireau, il est au courage ce qu'Alain Delon est à l'humilité", voyant que la maman ne comprenait point une telle dérobade, j'insistais : "Mais enfin madame, votre fils sèche la plupart des cours, il copie le reste sur ses camarades, sa moyenne frôle les 8/20".

"Ah, mais monsieur, ce n'est pas si mal pour quelqu'un si souvent absent"....

Et voilà le portrait des parents lourdingues du début du prochain siècle : fiston truande mais mieux que d'autres, soyons cléments.

J'ai fini par faire prendre conscience à la maman des dangers que son fils allait devoir affronter tant son comportement était pitoyable : "Mais madame, regardez, votre fils utilise notre connection à internet par le câble qui nous coûte 3500 frs HT par mois pour visualiser ce genre d'images", et d'enchaîner avec de vieux fichiers qu'un copain solitaire m'avait envoyés la nuit.

Et toc : pédagogie : 1, parent : 0

Partir en vacances

Les *juilletistes* n'ont pas encore croisé les *aoûtiens* que déjà j'en suffoque. Les vacanciers partent en vacances. Et ça va cramer sur les plages, ça va chier dans l'eau, suer dans les slips

trop courts, puer dans les godasses, bouffer de la glace épaisse parodie d'Italie, sentir la crème, rougir, rosir, draguer, danser le soir avec un "c" à la place du "s", s'abrutir, dormir et péter dans le sable, s'écraser de bagnoles en bagnoles, oublier le paysage, refaire le plein, transpirer dans les files d'attente, se sentir libre à porter des tongues, moquer les Allemands beaucoup plus ridicules et les Anglais trop blancs. Ça va en balancer du sac en plastique, des détritus sur l'herbe, les campings bruyants, les habitués des camping-cars, les surfers idéologues d'un monde magique et profondément con, ça partira loin dans certains cas histoire de voir à quel point le soleil est aussi présent là-bas mais en plus perpendiculaire, ça va même parfois trop souvent emmener sa télé portative et abandonner son chat, (je hais les chiens), ça va vomir de la bière et fumer des pétards avec l'étrange impression d'être enfin libre, ça va prendre des photos floues à l'autofocus plastifié super-zoom 28-350, ça va se plaindre que c'est raté et engueuler le type derrière le comptoir du magasin *vos tirages merdiques en une heure* dès le retour (trop tard, héhéhé), ça va comparer les prix des restaurants surgelés à plateformes logistiques, ça va encore repartir à l'étranger et trouver à ces gens des qualités hospitalières qu'ils feraient mieux de rester qui dans sa misère qui dans sa Mercedes et ses banlieues aisées selon que l'on part au sud ou au nord, ça va refaire le monde avant de redevenir le monde dès septembre. Ça va dépuceler, ça va violer, ça va se battre faut pas croire, il existe des discothèques et même des îles entières rien que pour ça, ça mériterait des bombes atomiques mais n'exagérons rien, il reste quelques papillons jusqu'en mai à Ibiza, aux Baléares, et puis la presse *people* a bien besoin de clichés pour nous montrer Stéphanie et son air intelligent encore célibataire la pauvre, même pas Sissi Impératrice, restent les villas closes et loin des regards, les plaisanciers et les passionnés de voile avec leurs ventres ronds et leurs femmes tenancières de boutiques pendant l'année.

Ah, l'année s'arrête fin juin. Il y a deux années. Janvier-décembre et septembre-juin. La commerçante sur son bateau le sait bien et s'en fout, elle rêve de Paris-Match en pompant dans ses chiottes ce qui lui sert de nourriture. De beaux bateaux à voile. Son employée, sa stagiaire à deux ronds, son apprentie qui passe l'aspirateur et sourit au client, (celle qui a bientôt plus de diplômes que la patronne) a trouvé un job d'été au bord de la plage et ira bientôt vivre avec Souchon, Alain de son prénom, avant de s'en lasser lui qui s'est abonné au câble. La commerçante roule en 4x4 et fait peur aux enfants, c'est une mauvaise mère, regardez ses seins au soleil, desséchés et couverts de rides et de vergetures, ils servent d'appât aux mouches tenaces qui les confondent avec les ventres des chiens crevés qui flottent au soleil à deux encablures de la plage de sable fin. Saloperie de mouches, on en viendrait à les aimer tant elles sont finalement sincères à bavouiller leurs fiantes sur des mamelons éteints. On a pas vu deux fois rejaillir le feu....

Tenez, regardez la fille de la commerçante : un truc dans le nombril et un casque sur les oreilles, elle ne sait pas qu'Alain Delon c'était autre chose dans les années soixante. Elle ne sait pas qu'on peut encore prendre des photos en noir et blanc, elle ne sait qu'une chose, c'est son timing. Bronzer dormir *dancer* bite capote et ainsi de suite. Sa mère en est fière car elle la voit en transparence : c'est elle comme elle lui ressemble et surtout comme elle est jeune la pauvre conne sur le filet du catamaran à se croire la fille de quelqu'un. Et le père en short Lacoste ne voit pas qu'il sent la crème et qu'il ne vivra qu'une fois. J'en profite pour remercier cette idée fondamentale : surtout surtout, comprendre que la réincarnation n'est qu'une ânerie. Qu'on n'imagine jamais les revoir une fois écrabouillés d'un bon cancer ou soignés d'un accident de la route généralisé en phase terminal. Il y a des images qui provoquent un certain dégoût quand on sait qu'en août les rues sont vides souvent et qu'il reste des livres à boire, des bouteilles de rouge aux étiquettes mystérieuses, quelques copains bavards malgré les enfants qui nous épuisent. Mais j'exagère.

Le pire, c'est d'imaginer que ces gens-là n'en ont qu'une, compter 5 milliards d'années, imaginer la planète mars, relire John Fanté ou qui vous voulez.

Pragmatique

Ah la belle affaire, la belle affaire.

La belle affaire, si, je vous jure, la belle affaire. Comme une fable du XVIIème siècle que l'on aurait par miracle préservée des tours de verre : on vient de me convaincre d'être pragmatique.

Ah, la belle affaire, ah.

Ah.

Être pragmatique, regarder les réalités en face. Faire le ménage en quelque sorte. Balayer devant sa porte. Il est temps de quitter l'enfance ils m'ont dit. Ils m'ont dit que c'est chaque fois la même chose, que je suis pas comme les autres, que c'est tout juste si je fais pas mon intéressant à mon âge.

Être pragmatique, c'est par exemple utiliser des signes =+. Et des moins aussi. C'est un peu faire un tableau, à gauche, le rentable, le solide, le sûr. A droite, le désir, le rêve, les gros mots.

Je rêve encore de soirées avec des inconnus qui s'avéreraient être de meilleurs amis d'enfance que les vrais, les imbéciles, les subis.

Je rêve d'avoir le temps, de convaincre les cinglés dans ma rue de troquer leurs pit-bulls contre des chats, et de m'emprunter mes livres si vous voulez.

Ah, la belle affaire. La belle affaire.

Racistes

Les racistes m'ennuient. Quelle perte de temps que d'imputer à l'origine d'un groupe différent l'ensemble des maux de la terre. Les Juifs sont radins et les Noirs ont le sens du rythme. La belle affaire.

Les racistes m'ennuient. C'est entendu. J'ai d'ailleurs un mal fou à comprendre pourquoi tant de personnes s'évertuent à ressembler aux caricatures que les racistes font de leur groupe. Je rêve de voir les gamins des banlieues écouter Mozart en lisant Pierre Dac. La vrai provoc.

Les racistes m'ennuient et j'ai trouvé une piste : les racistes n'ont rien. Rien qui puisse les définir en tant qu'individus, en tant que personne, ils ne sont ni personnalités ni personnages.

Alors ils s'accrochent au minimum qui les réunit tous : cette uniforme ressemblance (sic) qui fait d'eux un groupe. La couleur de la peau, la religion, n'importe quoi comme petit dénominateur commun minuscule qui fera d'eux des hommes.

Je me surprend parfois à des réactions racistes. Les jours de mauvaises humeurs et de grande routines. Par exemple, si un PC plante sous Windows, je suis d'une intolérance notoire. Si un Mac plante le même jour, je me contenterais de le redémarrer.

Scouts et Mormons

Ils ont l'air profondément ridicules, décalés devant des fontaines publics, sur les places des villes d'Europe avec leurs costumes et leurs cravates, des mâchoires carrées et des copines qui ont postulé à la *petite maison dans la prairie*. Les Mormons m'ont filé leur livre un jour. Ils parlaient très bien français, je leur parlais d'érotisme. Nous nous comprîmes partiellement.

Leur livre est une aberration assez drôle.

Avec du recul, le mythe Mormon n'est pas pire que la bible ou n'importe quel récit mythique. Les gens préfèrent les mythes à l'histoire, c'est plus enthousiasmant.

Non, ce que je déteste chez les Mormons et les Scouts, c'est l'uniforme.

Soirée glaucque

Ah, vous parlez d'une chance d'avoir des amis.

J'en ai quelques-uns, d'un peu partout, tous les genres, je les aime bien. Certains de mes amis ont des enfants, ah, vous parlez d'une chance d'avoir des enfants.

T. est de ceux-là. Divorcé comme tout le monde, gauloise et futur cancéreux, je l'aime bien aussi. Même si ça pue un peu chez lui.

Et puis voilà, il y a sa fille. Je ne savais plus à quoi ressemblaient les gamines de onze ans maintenant, j'étais en 6 ème il y a si longtemps. Et la voilà qui devait faire ses devoirs, au milieu des grands et de l'apéro qui m'exaspère, avec la copine à papa et son fils, situation banale fin de siècle patatras. Faire ses devoirs en sixième, c'est apprendre les religions. L'horreur, pas seulement l'histoire des religions, mais les religions monothéistes uniquement, où l'on montre des photos du mur des lamentations en illustration de l'ancien testament. Vive l'école publique....

Et il y a pire.

Il y a la densité de population. Pour l'expliquer, je me suis senti pédagogue. Quel idiot des fois non mais. La pièce faisait 6 mètres sur 4, donc 24 mètres carrés, on y était 6, donc $24/6 = 1$ habitant pour 4 mètres carrés. Sauf que le père est intervenu devant l'air idiot et si naturellement normal de sa fille quand elle ne sut pas diviser en 6ème 24 par 6.

"Ouais, t'es réac, en sixième, ils apprennent plus ça les mômes, on voit que t'en as pas y'a des calculettes pour ce genre de trucs, oh l'autre, le réac - dingue !" J'avais beau insister, la pauvre enfant ne comprenait ni les calculs, ni la logique, ni rien du tout.

Bien sûr, c'est la faute à personne. Mais la culture des mômes est inversement proportionnelle à la diagonale de l'écran de télé des parents. (56 cm dans mon cas) et il n'y aura plus de postes de caissières dans dix ans. Si vous connaissez T. ou si vous connaissez le même, engueulez-le, ça défoule.

Les chiens

Chiens 1

Chiens 2

Chiens 3

Chiens 4

Chiens 5

Machines à écrire

L'écriture, ça dégouline jusqu'aux écrans d'ordinateurs. Internet, ça cause, ça écrit. Dans les livres, sur les écrans, des mots, des citations, des idées, des histoires. Voilà, ça fait trois lignes de plus écrites un jour comme aujourd'hui.

Biographie

Je viens de finir la biographie du maître absolu de la photographie : Cartier-Bresson. J'aurais préféré ne rien savoir. Car ce livre de dandy ne nous apprend que des détails sur des lignées familiale, comme un pédigrée d'artiste. Rien sur la photo, le danger, les sentiments, tout sur le sensationnel, l'aventure, les personnalités rencontrées, les bons mots, les petites anecdotes. Pauvre Henri Cartier-Bresson, toute cette discrétion pour en arriver là : se faire faire le portrait par un journaliste de Paris-Match...

Clodo virtuel

La fin de l'économie réelle, ça va être terrible. Les clodos vont finir desséchés sous les ponts, ils n'auront pas la chance, pauvres diables, de croiser vos regards appitoyés sur leur sort, et votre main tendue affronte dorénavant plus la souris que la main des autres.

Je décide donc de devenir un cyberclodo.

Allez quoi, dix balles, c'est rien. Une demie heure de connection...

Deux chefs-d'oeuvre de merde

J'ai fait l'erreur il y a quelques mois d'acheter coup sur coup deux coups du même acabit - de merde pure - parce que j'avais lu ici ou là qu'ils étaient sortis. "La vie merdique de la grosse Catherine" et "Se perdre" de la grosse Annie. Ces deux femmes ayant des relations (sic), elles n'eurent aucun mal de chienne à publier leurs deux merdes, sachant qu'en plus, pour la seconde, la merde est illisible.... La littérature française est un trottoir parisien. Mais rive gauche, hein. Attention, rive gauche !

Désirant ranger l'encombrement des mes étagères, je m'empresse d'emmener ces deux immondices chez le libraire, pour qu'il m'en donne quelques sous, ayant perdu mon âme, j'y retrou-

verai au moins de quoi boire un café.... J'arrive donc chez le libraire, le type sort du placard, examine les deux merdes que j'amène, fait glisser la "douche" sur le code-barre, et avoue : "Ah non, je peux pas les reprendre, on en a déjà plein de ces deux-là".

C'est la première fois que je suis si ravi de ne pas gagner trois francs six sous en me délestant d'un mauvais ouvrage. Car voilà la vérité : ces ouvrages sont achetés, mais pas lus, et vite retournés à l'envoyeur. Pas de postérité, juste de la pub à tire-larigot dans tous les sens, et le gogo, moi-je serviteur, pour tomber dedans. Mais même pour combler les étages vides d'une bibliothèque de ploucs, il est hors de question de conserver ce genre d'ouvrage.....

Que fait la critique, mais que fait la critique ? (Beigbeder, ta gueule, s'il te plaît)

Enfin un bon produit

La vérité ne sort pas que de la bouche des enfants, souvent, c'est rien que des menteurs qui veulent pas avouer qu'ils ont piqué des bonbons. C'est pas comme le grand Bill, chef américain d'une secte incroyablement bien ficelée, et qui en ficelle d'avantage tous les jours tant le vendeur du coin préfère les produits criards et mal foutus, à ceux ornés d'une petite pomme, mais j'exagère.

Tout cela pour dire que le grand Bill avoue qu'il fabrique des produits de merde depuis toujours, et qu'il ose dire aujourd'hui, jour de lancement de son "nouvel OS" (si vous êtes un chien, vous ne pouvez pas comprendre), que ce nouvel OS est vraiment autre chose que les saloperies qu'il a fourguées autrefois à des quidams abreuvés de publicités aussi mensongères que d'une presse ravie d'être si subventionnée par la firme de pas loin de Seattle. Car Bill se moque bien de la qualité des produits. Sinon, il ferait autre chose. Bill a compris très vite qu'il fallait créer un machin indispensable et traire les pauvres consommateurs encore plus depuis qu'ils ont, au bureau, pas le choix entre Waurd^{TM} et un autre traitement de texte. Autrefois, il y en avait d'autres, mais depuis que les virus transitent par mail en pièce jointe au format Micrausauft^{TM}, il faut bien avoir un logiciel de chez eux.

Moi, ça m'amuse un peu, surtout depuis qu'on pourrait tous avoir un OS gratuit du genre Linux, sauf que c'est pas possible, parce que si c'est gratuit, qui voudra l'acheter ? Héhé, c'est bête comme question, mais si vous avez un produit extraordinaire, fiable et gratuit, et que personne ne peut l'acheter à la FNACet encore moins l'avoir d'origine dans sa machine, ben c'est râpé. (mettre un "t" à la place du "p" si ça vous chante).

Demain donc, tous les gens pauvres d'esprit qui l'ont pas fait exprès vont acheter le nouveau Windauws IXPET, et mettre à la poubelle leur PC vu qu'il n'est pas assez puissant pour faire *tourner* la chose. Après, grâce à ce nouvel OS, ils pourront mettre leurs photos moches et floues et en vacances sur internet, ce qu'ils peuvent déjà faire assez facilement d'ailleurs, mais sans être obligés de faire revérifier les entrailles logicielles de leur machine tous les mois, par des types qui causent pas leur langue.

Le marché va donc se renouveler artificiellement, non pas en fonction des fameux "besoins des utilisateurs", mais parce que celui qui gardera une vieille machine aura l'air bête au milieu d'un réseau flambant neuf de carnassiers.

Moi, j'ai un Mac. J'en ai pas honte. Il plante une à deux fois par mois, j'espère le garder au moins dix ans, et j'aimerais un ralentisseur dedans, tellement ça défile vite quand on utilise le

curseur pour aller en bas des textes.

Comme on peut être matérialiste parfois...

Toutefois, afin de ne pas sombrer dans la propagande mercantile de bas étage (sachez quand même qu'un Imac^{TM} qui vous durera 10 ans coûte aujourd'hui 6000 balles), donc, pour ne pas sombrer tralala, il me semble que cet exemple a force de loi : n'est-ce pas le cas des bagnoles, des fringues, et de je ne sais quoi ? Ah non. Ce n'est pas le cas. Les bagnoles peuvent déjà durer plus de 10 ans, surtout les japonaises, les fringues, ça s'use, et le je ne sais quoi, bagatelle !

Mais ne nous plaignons pas, après tout, je vous cause comment, moi, hein ?

Et après ?

Si les grands bonshommes d'autrefois avaient accès à l'internet, qu'en feraient-ils ? Des fois, on s'demande. Rimbaud, Voltaire, Verlaine, Steinbeck, au hasard. Que feraient-ils ? Et si Mozart avait eu accès au dernier Roland^{TM} FP3 multiprogrammable ? Partiraient-ils d'un rire sardonique et moqueur, n'ayant besoin, finalement, que d'un bout de carton et d'une plume pour poser noir sur blanc ces éclairs de génie traversant leurs têtes et pas celles des autres ? Orson Welles serait-il heureux de posséder un portable Appleő en titane pour monter ses films numériques ?

Des fois, on s'demande.

Je me demande souvent.

Le texte ici-là sur votre écran (oui, je vous interpelle, pardonnez-moi), est lu en moyenne au moins 200 fois dès demain, et encore chaque jour pendant les mois qui suivent. Deux cents personnes de n'importe où, au gré du vent virtuel, à s'échouer là, pour lire ceci. Ou cela. Cela est le dernier mot que vous venez de lire. Ça en fait du monde. A consulter les statistiques de consultation de ce que vous êtes vous-mêmes en train de lire (bien que je sois plutôt en train de l'écrire, sous un plafond bas et dans un train, derrière une vraie blonde jolie comme tout dont la chevelure est du teint même des blés détrempés de ce soir), je disais donc que ce que vous êtes en train de lire, vous avez de grandes chances pour être plusieurs à le lire en même temps, là, à l'heure qu'il est. Vous n'êtes pas **seul**. La nuit au Canada, le jour en Belgique, et jusqu'en Polynésie. D'une certaine façon, mon âge mental et mes rêves de gamin de douze ans m'ont mis à l'abri de cet attitude blasée qui caractérise l'époque. Quelque part donc, l'idée que des gens à jamais inconnus lisent ce que j'écris ce soir devant un champs de tournesol sous la pluie (déjà loin derrière), eh bien cette idée me fascine. Tout autant, finalement, que le fait de téléphoner aux *proches* si lointains qu'on ne les aime même plus, par habitude. Contrairement à un écrivain *pour de bon*, je sais combien de gens sont là, comme vous - c'est-à-dire **vous** - à lire cette phrase, déjà ponctuée par un point.

Ôh bien sûr, ces petites réflexions sont d'un terrible narcissisme. On s'en moque mon pauvre monsieur, vous êtes un gamin, allez, on se tutoie, t'es un gamin va. C'est la technique, c'est le progrès, tu vas pas t'en plaindre quand même ?

Je ne m'en plaindrais pas, si ce n'était ce détail, cette brindille, cette absence : et après ? Et après ? Que se passe-t'il après avoir lu cette page ?

Insultes

Une bonne insulte, y'a que ça de vrai. Traiter les imbéciles de gros cons ou de naïfs, ça défoule, ça fait du bien, ça libère.

L'important est de le faire par écrit. Un écrit du coeur, c'est autre chose qu'un abruti qui baisse sa vitre pour vous reprocher de lui avoir grillé la priorité. Un écrit, avec des gros mots, quelques métaphores, de la référence historique et des insultes.

Con, par exemple. Petit, gros, grand. Sale. Le pire, c'est le sale.

Enculé. Je l'aime moins. C'est de plus en plus à la mode, ça n'impressionne plus. C'est has-been.

Mon préféré, c'est *blaireau*. Comme *cave,* ça fait *Tontons-flingueurs*. Pas de sang, que du sec, du pète-sec, du simple.

Pour les femmes, il y a l'un des plus beaux : *salope*. Mais je m'en méfie. D'aucunes tendent à l'apprécier chuchoté dans certaines circonstances. Pourtant, ces deux phonèmes rythmées s'entrechoquent pour le plus grands plaisir des lèvres. Salope. SALOPE. Ou même au pluriel.

Le problème de l'insulte, c'est qu'elle est de plus en plus nécessaire à la vie civilisée. Le nombre d'abrutis augmente terriblement, tel ce type hier qui laissait son chien pisser sur mon pneu de voiture. N'étant guère matérialiste, il l'a échappé belle, ce *connard.*

Internet

Internet, c'est le progrès. La preuve, si vous lisez cette page, vous avez la chance de partager avec moi mon ennui. Mais lisez-vous cette page ? Et que faire pour que vous la lisiez ? Et puisque vous être déjà en train de la lire pourquoi et pour qui dois-je en faire plus ? Vous l'avez trouvée, non ? Vous avez peut-être déjà arrêté de la lire, pour passer à autre chose. Vous êtes peut-être un surfeur, c'est-à-dire un être superficiel, qui "glisse" sur les choses avec fierté.

Le problème est là. Nos belles nouvelles technologies, si elles me permettent de partager mes minables ennuis avec le monde entier, ne me donnent en rien le moyen de discuter avec des savants lors de barbecues en Sologne, durant lesquels on referait le monde, loin des logiques de la vitesse et des marchés. J'ai beau en avoir marre d'être devant un écran presque 8 heures par jour, je ne peux pas vivre autrement, car, comme beaucoup d'autres, je ne sais rien faire. Les gourous des nouvelles technologies se ravissent de tout cela. Merveilleux ! Un imbécile qui se pose des questions métaphysiques peut publier son papier à la face du monde, et le monde s'en foutra royalement.

Hier soir, mon prof de musique était triste. Normalement, il n'est pas triste, il est amer. Hier soir, il était triste parce qu'il a joué avec d'autres du Jazz dans un restaurant près d'un péage. Un vendredi soir. Et le patron du restaurant, où l'on sert du surgelé à n'en point douter, et bien ce patron leur a dit que c'était "nickel", très bien leur bossa-nova. Et qu'heureusement qu'on était vendredi soir, parce que le samedi, ils auraient reçu des tomates. Et oui, le samedi soir, les boeufs veulent de la musique de boeufs.

Il faut aller dans le sens du marché.

Je vais peut-être m'acheter une télé et une console vidéo.

Jet d'encre

La technologie continue de me surprendre. Voilà qu'on nous invente des imprimantes "qualité photo" qui peuvent, dorénavant, fabriquer des clichés en couleur qui durent 200 ans. L'incongruité de la chose ne cesse de m'étonner. Qui voudra voir sa mémère de l'an 2000 sur la plage de St Brévin les Pins en l'an 2200 ?

Personne.

Absolument personne.

L'économie nous fabrique d'étranges idées, elles nous font croire à l'éternité plus facilement que Christophe Lambert qui louche déguisé en femme écossaise.

Sur les millions de photographies prises chaque année, deux ou trois sont éternelles. C'est énorme, gigantesque. Celles-là resteront dans des livres, côute que coûte, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le support d'impression, mais peut-être seulement avec l'impression qu'elles laissent, une fois le livre refermé.

L'avancée des produits

Le jeune type me dit : "Il rame votre portable".

Bo-o-o. Il a un peu plus d'un an. Mais c'est vrai qu'un ordinateur, le problème, c'est pas ce qu'on fait avec. C'est ce qu'on pourrait faire. Ah, le marketing du conditionnel, une belle affaire.

Donc mon truc est vieux. Il a l'âge de mon môme mais mon môme il est tout petit minuscule il rigole il est content, trop petit pour être jeune mais mon ordinateur du même âge, il est tout vieux.

Bôf.

Y'a des produits comme ça, ils étaient presque bien dès le début. Ôh, c'est pas qu'on ne les a pas améliorés depuis, mais bon, le *concept* était bon. Le vélo tenez, au deuxième coup, deux roues pareilles, un cadre droit, un pédalier un dérailleur. Un concept de plus de 100 ans. Le téléphone fixe. Avant, c'était le téléphone tout court. On a beau être passé du cadran rond au cadran à touches, c'est toujours un téléphone. La bagnole ? Ah ah ah ! J'en vois déjà qui la vénèrent ! Quatre roues, un châssis unique depuis la Citroën Traction (sauf les 4x4, oui, bon), et après ? Ça vole pas, ça va pas sous terre comme le troisième larron dans Goldorak et Alcor, alors ? Une bagnole, c'est un vieux concept !

L'ordinateur, y paraît que c'est fini. Concept pourri, merdique, invendable, trop gros, trop con, trop moche. Fini l'ère du PC. Sauf quand ça a de la gueule et que c'est un nouveau Imac^{TM}. Mais il paraît que ça, c'est surtout pour ceux qui veulent faire des DVD, de la musique, et tutti quanti. (frime)

Je ne sais pas. Dans Les Échos, un type dit que tout ça va se mélanger, pour créer un nouveau produit. Je lis son article, il a l'air intelligent. Un nouveau produit, qui ferait tout,

connecté à internet haut-débit, contrôlant le lait au frigo, la température de la maison, qui ferait téléphone et téléchargement de films et webcam branchée en 16-9ème et je montre mes couilles à des étudiantes japonaises à peine majeures restées chez elles, à double-tour enfermées lubriques sataniques affamées ah ouiiiiiiiiiii !

En cherchant, je me creuse la tête. Qu'on m'aide. Un produit qui en remplacerait quinze, j'ai l'impression que ça ne s'est jamais vu. C'est pas Gisèle la secrétaire qui va me contredire. Elle utilise son ordinateur comme elle utilisait sa machine à écrire. C'est tout pareil, elle enregistre même pas sur le disque dur, elle est pas connectée en réseau, mais oui bon ok. C'est pas un modèle Gisèle !

L'avenir d'une illusion

Le web.

Ce machin m'étonne encore. Malgré l'âge de mes os qui sonnent creux, malgré mon doux-blasisme de tout, rien à faire : internet m'étonne .C'est qu'on y trouve le pire et le meilleur, et même des amis, je vous jure.

Je m'enthousiasme pour ce machin, pour l'humain qu'il transporte, comme si cela pouvait changer les choses.

Et tous les matins à la pause, vers 10 :30, une vingtaine d'étudiants se ruent sur les ordinateurs en libre-service. Pas d'inquiétude, ce sont des morts-nés. Trois photos de culs, quatre emails avec les dernières blagues des amuseurs français (?), et puis surtout, surtout, les cours comparés de la bourse et de leurs derniers investissements.

Ils ressortent les yeux rougis et l'oreille sourde, comme si de rien n'était.

Voilà donc la confiture aux cochons.

L'obéissance honnête

Dans un livre consacré au commandant d'Auschwitz, Robert Merle faisait dire de son héros (de mémoire) : "Vous êtes dangereux car vous êtes honnête. Les malfrats ne sont que des gagne-petit. Ils sont matérialistes. Vous, vous ne l'êtes pas. Vous n'obéissez qu'à une morale, celle de l'obéissance elle-même..." Tout le livre est orienté dans ce sens : une obéissance totale qui *fait* l'homme. Aucun mystère à percer, aucun secret de famille, pas de pathologie, pas même une petite névrose. Une obéissance si forte qu'elle devient un ciment, un lien. Les cinglés, les sadiques pour les basses besognes, mais les chefs, les organisateurs, pas fous.

Ça fait un bout de temps que je me demande comment l'on peut aller si loin dans l'horreur programmée. Il suffit d'obéir. C'est étonnant ce qu'on peut faire avec l'obéissance. C'est comme avec l'amour, on devient aveugle. Parce qu'on a tout perdu de son individualité, pour être la partie d'un tout perdu, d'un tout imaginaire. Les types dans les avions en vol vers New-York, auto-condammnés à mort, le furent par obéissance et honnêteté envers une hiérarchie à laquelle ils ont adhéré car ils s'y reconnurent. "Me voilà" se dirent-ils sans doute, en entendant d'autres leur dire ce qu'ils n'étaient pas.

Car l'homme obéissant n'existe pas. C'est tout sauf un homme. Un chien, un robot, peu importe la métaphore. Mais un homme, certainement pas. Il est étonnant de voir à quel point l'on n'apprend pas à désobéïr. On devrait donner des cours aux gamins, pour leur apprendre quand accepter l'autorité, et quand la refuser. Les choses seraient peut-être plus claires. Une sorte de cours de morale humaniste.

Un autre point. Ces hommes-là n'ont pas d'imagination. Comme les chiens. Les chiens n'ont aucune imagination. C'est pour cela que certains hommes adorent leurs chiens. Il s'y voient. Pas d'imagination, pas d'utopie, pas de monde meilleur... Juste l'obéissance comme un guide croque-mort, comme un porte-manteau.

La grande illusion

La technique est censée nous libérer d'un poids sur l'estomac. Les nouveaux bidules, les camescopes numériques, les graveurs de cd, les MP3, les transgéniques, les clones et les micro-ondes.

La technique est la condition du progrès. Le progrès stagne pourtant. C'est attristant. Le ouèbe lui-même n'est guère réjouissant. Bien sûr, on y croise un monde intéressant, un monde d'autrefois. Oui, même que c'est vrai. Un monde de gens qui bouquinent, qui gambadent, des dragueurs, des écriveurs, des photographes, des imagineurs en herbe. Tout cela est de l'amateurisme anonyme du plus bel effet, un peu hirsute, totalement inutile.

On nous promettait autre chose. On nous promettait Kubrick pour soi tout seul avec sa table de montage sur le dernier ordinateur à la mode. On nous promet une grande créativité à bas prix dans tous les domaines, on nous promet de sauter les étapes. On nous donne de l'art moyen sans initiation en veux-tu en voilà, le monde est un supermarché plein de disc-jockeys dont le tiercé dans l'ordre ne rapporte rien. Nous voilà passifs, malgré ces incroyables moyens merveilleux qui nous donneraient des ailes si l'envie n'était pas partie déjà.

J'ai faim, il est midi et demi.

La machine à écrire d'Hervé Guibert

J'ai vu quelque part que la machine à écrire d'Hervé Guibert était à vendre aux enchères. Ça alors. Ça alors pour plusieurs raisons. La première, c'est que s'il avait écrit avec un ordinateur, c'est à dire avec un machin en plastique que l'on délaisse au bout d'un an au profit d'un autre plus rapide qui ne permet à personne d'écrire plus vite, eh bien, il aurait fallu chercher dans les casses, les décharges, ou un pays du tiers-monde, le clavier, l'écran et l'ordinateur-fétiche de cet écrivain mort trop jeune.

Ça alors parce que donc, il écrivait sur une vieille machine à écrire. Pas sur un ordinateur. Il n'était pas moderne. Et pourtant, il écrivait très bien, et je relis souvent ses articles sur la photographie, et j'admire l'élégance, la distance, la retenue. Ainsi donc tout cela a été écrit avec une vieille machine, comme celle que mon père ramena d'Allemagne au printemps 45 avant de la faire franciser.

Comme c'est étonnant. Le progrès technique n'a donc aucune influence sur l'art ? J'aurais dû

m'en douter. Je le savais déjà en photographie, bien que mes doutes m'assaillent encore parfois. Mais maintenant, savoir qu'un écrivain utilisait une vieille machine et découvrir - mais bien sûr ! - que d'autres encore se contentent d'une feuille et d'un stylo, alors là, c'est fou.

Qu'est-ce qu'on ne nous vendrait pas, pour nous faire *croire* !

Toujours une histoire de *foi*, en sorte.

Les gens qui m'écrivent

Souvent je me le dis : *ça sert à rien tout ça.* Pour sûr, ça ne sert à rien de publier des petites pensées comme ça, faudrait s'y mettre vraiment pour devenir Houellebecq et gagner plein d'argent. Ou connaître Philippe Sollers et avoir l'air bête.

Non, ça ne sert à rien.

Sauf qu'il y a des gens qui m'écrivent. Des gens qui écrivent des mots plutôt attachants, comme si c'était de vrais gens, des gens qui s'ennuient aussi, dans leurs bureaux, avec tous les autres donneurs de leçons qui les entourent. Le genre de gens qui mangent des sandwichs à midi et qui sont trop fatigués en rentrant dans un *chez eux* pour éviter la télé.

C'est drôle cette chaleur qui se dégage de leurs mots même le soir au néon, ça vient parfois de *La Défense*. Bizarre. *La Défense*, c'est tellement laid, que les gens qui s'y cachent d'écrans en écrans sont peut-être plus chauds que d'autres.

37,8 par exemple.

Linux

Afin de contrer le méchant Bill Gates et ses logiciels nuls (moches, pas fonctionnels, usines à gaz, lourds, lents, etc..) la presse s'empresse de faire la publicité d'un nouveau venu, le

petit Linux.

Sous ses allures de libertaire du Grand Nord, on nous cache un attrape-nigauds terrifiant : j'ai nommé la complexité.

Avec l'arrivé des interfaces graphiques conviviales sur PC (Bill a tout pompé aux Macs, Atari, Commodore, Amiga), l'informatique devenait relativement simple d'emploi. (quoique, pour vous qui utilisez Windows 98, ça doit être un peu dur).

Mais il est vrai que les réseaux devenaient plus simples (non, pas autant que sur un Mac mais je n'insisterai pas), mais quand même.Les informaticiens, qui possèdent dans les entreprises un pouvoir terrible dû à un savoir-faire indispensable, ont commencé à avoir très peur d'être inutiles après le bug. D'où la nécessité de vanter les mérites d'un truc hyper-compliqué qui fait la nique à Bill Gates, qui est gratuit, stable et vachement libertaire : Linux.

Que l'on ne se méprenne pas. Linux est compliqué. Il va permettre aux informaticiens de rester en place comme des militaires après la guerre, et de nous emmerder avec des trucs compliqués qu'ils seront les seuls à maîtriser. Les coûts seront élevés, et nos spécialistes auront encore de

beaux jours devant eux.

Mon business-plan

Parfois je m'aventure à penser à l'avenir. Parfois je me dis que l'or du monde pourrait peut-être arranger mes affaires, ma vie, mon quotidien. Parfois je me dis qu'une protection rapprochée cousue main me ferait le plus grand bien contre la plupart des maux inoffensifs que colportent les V.R.P. du pessimisme. Je n'aurais alors plus qu'à faire comme un jeune d'aujourd'hui : jouer en bourse. Il me semble que tout claquer au casino serait moins compromettant.

Parfois je crois qu'il faudrait que je fasse semblant pour de bon. Écoutez-moi chère madame DRH, donnez-moi 6 mois de période d'essai, et je vous jure que je me ferais auditeur, contrôleur de gestion, gestionneur de portefeuille, capital-risqueur, consultant en management, spécialiste des nouvelles technologies, informaticien, aller, oui, bon.

Comptable.

Parfois je me dis que comptable, j'aurais dû apprendre.

Tout cela est faux. Pur n'importe quoi, sans scories ni paillettes. Du rien de rien. Comme le sable doux à la maternelle.

Rien.

Je refuse d'y penser mais l'idée revient.

Elle jaillit confuse, puis prend forme, re-disparaît. Le flou se fait, j'écris encore. J'y crois. Je dois l'avouer. Comme un procès imaginaire qui soulagerait ma conscience encore plus que rien du tout. J'y crois. Je crois que des gens sont là, qu'ils se disent "ah, ce type-là, il a raison, il écrit". Voilà. Je me dis que des gens sont là et qu'ils se disent cela.

Puis l'autre idée vient aussi, austère, froide, clinique, analytique, rassemblant tous les désespoirs de la logique humaine dans une étrange vinaigrette à la marque sans marketing : peine perdue.

L'autre idée m'envahit. Je ferais mieux de faire mon jardin, de jouer au loto, de trouver un boulot, de croire à la normalité qui m'attend depuis que les autres s'en habillent correctement. J'aurais ma combinaison, mon habillage, un design particulier. Peut-être quelques hobbies et le Club-Med en prime. Peut-être aussi pas de poil nulle part. Peut-être qu'il vaudrait mieux être raisonnable.

Mais parfois j'y crois.

Mon chiffre d'affaires

Un site (plutôt bien fait d'ailleurs) propose d'analyser le vôtre (donc le mien) en termes marketing. Ah, la belle affaire. Un questionnaire en ligne, et voilà le résultat financier potentiel qui s'affiche.

Combien que t'as de visiteurs mon gars ? Et puis qui donc que tu connais parmi eux ? T'as

leurs téléphones ? Leurs cartes de visite ? Ils visitent personne ? Et combien de fois c'est-y donc qu'ils z'ont visité le tien de site ? Hein ? Pas loin de 4000 fois par mois ? Ah mon coquin, c'est pas mal, t'as de la valeur tu sais, on te calcule ça, faut juste que tu trouves des investisseurs pour ta connerie.

La machine tourne, elle tourrrrrnnnnne, elle tooooooooooouuuuurne.

Paf !

Résultat de la chôse : ton site, il vaut, au bas mot, 326 016 Frs.

Oui, c'était le résultat affiché.

326 016 Frs.

Ah bah bon dieu, j'en reviens pas.

Mais c'est que tout ça c'est à cause des visiteurs mon gars, c'est le client qu'est le roi ! Tu peux ben écrire des conneries comme qui dirait qu'on s'en fout comme de notre première chemise, du moment que t'as du pékin pour les lire, t'es bon pour la caisse enregistreuse !

Ce site est à vendre. Au plus offrant.

Nouveau nom pour ma holding

Chers imbéciles, chers actionnaires,

Aujourd'hui, le groupe Grosse Fatigue représente pas loin de 400 textes dérisoires, et à peu de choses près 200 lecteurs éclopés par jour, la plupart fumeurs.

Ainsi qu'un employé. (un seul)

Devant la rudesse du marché des pages personnelles, et devant la nécessité d'améliorer les conditions du personnel (moi-je, serviteur).

Devant l'inutilité croissante de mon bavoir mondial.

Je vous propose de changer de nom.

"Grosse Fatigue", ça fait un peu film looser avec Michel Blanc. Alors avant de fermer, on pourrait faire comme tout le monde, changer de nom. Par exemple "Connardis". Ou "Fatigus". Ou, mieux, "Fatigus.corp".

Ou "Toutlemonde.fr".

Les suggestions sont les bienvenues. Les "Bonne année Connardis" aussi.

On va pas tarder à fermer

Il est tard, un peu de monde au comptoir. Disons, 2 heures du matin. Les habitués sont passés vers 11 heures. La moitié des clients se sont trompés de porte, sans compter le gros qui transpire au fond, là-bas, dans le sombre de son gros destin d'impuissant. Il est donc tard, j'ai

les yeux rouges. Un type gueule "fils de pute" au loin.

On va pas tarder à fermer.

Ça fait un an et demi que j'ai ouvert. Très vite, une petite gloire et des chevilles qui font passer mes chaussettes du 43 au 47. Des encouragements de plus gros cafés, des soutiens de bistrots déjà installés. Quelques insultes de DJ technos mais j'ai des clients psychiatres.

Tiens, mes clients, ils payent pas. C'est une chance. C'est gratuit. C'est pas pour ça qu'on va sans doute fermer d'ici un ou deux mois. Pas du tout pour ça. Ici, on régale gratis. Les gars et les filles laissent parfois un post-it, y'en a plein qui laissent rien. La décoration a changé deux ou trois fois depuis l'ouverture. Au début, on entrait par la gauche, c'était le bordel. Depuis les travaux, y'a deux entrées, une pour les habitués, l'autre pour les hurluberlus.

Y'a de ces nanas qui passent, faut les voir ! Des profs, des artistes, des chercheuses, des journalistes, des tristounettes, le monde entier attablé. Ça discutaille un peu. J'ai même proposé à des gars d'ouvrir un autre troquet plus grand. C'est qu'ils ont dit oui. Fallait voir la tête la première fois qu'on s'est vus. Y'avait un gros nain qui geignait tout le temps, le nain-geigneur, un prof ultra-réactionnaire (un type qui croyait pas que Jack Lang était interdit de séjour ici, il en fut tout ému, enfin, je ne sais plus). Un Chinois aussi, un bonze un peu lubrique, deux ou trois types dont on ignore l'existence exacte. Sans compter la Brésilienne. Elle passait tous les jours au début. Maintenant, elle file un coup de main dans l'autre troquet.

Y'en a qui me demandent ce que je pense de leurs restaurants, de leurs cafés. Même de leur appartement ou de leur bureau. Primo, comme si j'avais le temps, deusio, comme si je pouvais avoir une quelconque influence. Y'en a, je leur dis comme ça : t'as qu'à ouvrir un café. Ça manque de chaleur humaine les rues qui courent par ce temps.

Je connais des petits jeunes aussi. Du sang neuf, faut les voir ! Des fois, ils animent des troquets loufoques, presque des squats. Avec des couleurs dans tous les sens, des jeux vidéos, des choses de jeunes. Ils m'envoient du monde, on se cause.

Merde, la chaudière au fioul a encore lâché. Faut que j'aille voir.

Bon, où en étais-je ? Ah merde, j'ai les mains dégueulasses. En v'là un qui rentre, deux, cinq. Ben d'où qui viennent ceux-là ? A cette heure-ci, ils devraient être chez eux, pas au bureau. Tiens, celui-là, il me parle enfin. Il me dit "je viens tous les jours, hein, tous les jours !". Je sais bien qu'il vient tous les jours. Comme qui dirait que j'attends qu'il le dise. C'est gratis ici, on rase gratis j'vous dis. Et puis y'a celle-là en pleurs, avec ses peintures à la main, et cette autre-là, qui vient presque plus depuis qu'elle a quitté La Défense et qu'elle bosse pour de bon. Et puis l'autre qui m'amène des confitures en s'excusant de déranger, mais ça dérange pas ! Et les crêpes chez elle, c'est le mercredi.

Et elle, la fofolle ? Elle parle tout le temps de cul avec la légèreté d'un voile discret sur une petite mer tourmentée. Elle cause. On se voit moins. Tiens, sur le mur derrière, celle-là m'a donné un autoportrait corporel nue. Superbe. Des photographes, y'en a un paquet. Font de la couleur, des prismes. Et les râleuses, faut les entendre ! Vas-y que y'a une faute d'orthographe au menu, j'en veux pas de ton plat, c'est de la merdouille. Bouffeuses de choucroute !

Elles reviendront demain.

On cause de la guerre avec le type du bout du monde. Il est venu en même temps que celui qui gueule de New-York. Celui-là ne connaît absolument pas son confrère qui vient du Texas et

qui s'ennuie à mourir là-bas. Ils ne passent pas à la même heure. On s'ennuie aussi dans le sud, sur la côte. C'est Stéphan qui me l'a dit.

Je les vois tous.

Va falloir leur dire, leur annoncer solennellement. Je me demande bien la tête qu'ils vont faire.

D'ici un ou deux mois, on ferme la boutique. Faudrait que j'en parle aux deux journalistes.

C'est parce que le pâté de maisons est condamné. J'y peux rien, j'vous jure. Mais j'suis pas Eddy Mitchell. Sur mon pâté de maisons, je pourrais rester, mais les rues vont être de plus en plus étroites. Et puis moi, je m'épuise, je trouve plus les objets à mettre dans le décorum. J'en ai plein, c'est pas le problème. C'est gratuit, on donne, prenez. C'est juste que l'accès se réduit. Pis j'ai l'impression que ça sert plus à rien ce bordel sans nom. De l'inutile pour assouplir quotidiennement les dix doigts des mains et leur con-ser-ver une é-ter-nelleuuuu jeuuunessssseuuuuu.

J'y croyais un peu quand même. J'voulais ouvrir une librairie. J'avoue. Transformer mon café en café-librairie. Avec mon faux-nom, mon faux-nez, tout mon faux en couverture.

Mais pour ça, faut que j'arrête ce bordel-là, un bordel qui tourne à l'obsessionnel et qui mène plus à rien.

Encore un ou deux mois, et puis pfffff.

On prendra des photos du troquet, on les rangera bien, avec des thèmes : vitrine, comptoir, escalier, W-C, tables, chaises. On mettra tout ça dans des beaux albums reliés par l'autre menteur-là, le type qui gère le quartier.

Et on fera autre chose.

On en causera encore, parce que faut pas croire, j'vais garder mon téléphone.

Ouais, le bec

Michel Houellebecq, l'écrivain sans talent, l'écrivain moche, l'écrivain qu'a bien de la chance de ne pas savoir chanter ni rien et d'en faire profiter un public de cons, eh bien, Michel Houellebecq est un facho. Pas besoin d'être docteur es lettre pour s'en apercevoir.

Des thématiques récurrentes, voire un peu plus.

D'abord, les Noirs. Plus ou moins. Dans "Extension du domaine de la lutte", le premier qui entre en scène est sur-sexualisé, il est beau, il a sans doute une grosse bite. Dans "Les particules élémentaires", même topo. Et puis les Juifs. Dans "Extension", le héros est un minable, inutilement Juif, avide de pognon et matérialiste. Après, le sexe. Ah, le sexe, pas bon ça, pas bon. Le petit Michel l'utilise comme outil de démontage du libéralisme. C'est un prétexte. En fait, Houellebecq est moche, alors, avec les filles, c'est tellement dur, qu'il se verrait bien victime d'une inégalité dans l'accouplement. Il en fait un argument moral, du genre "baiser, ça rime à rien, c'est l'inégalité libérale". En fait, il se moque des soixante-huitards, qui, pour une fois, une fois seulement, avaient raison. Faites l'amour...

Et puis, il y a le surhomme, dépouillé de ses horribles besoins, et de ces terribles inégalités sociales (le petit Michel y voit plutôt un terrible poids de mère nature qui le fit moche, et sans doute sur-transpirant). Donc, le petit Michel rêve - comme certains philosophes allemands contemporains - à la grande libération : enfin l'homme modifié, enfin la fin de ce désir et de son insatisfaction.

Houellebecq n'aime pas les Noirs, pas le cul, et voudrait améliorer l'espèce.

Mais le pire, oui, le pire, c'est qu'il écrit mal.

Heureusement, j'arrive.

Michel, dans quelques temps, on t'aura oublié.

A moi la belle vie et les nanas bronzées près de la piscine.

Pourquoi t'écris ?

Dans la famille des questions auxquelles je ne sais pas répondre, après la question "qui es-tu ?", il y a "pourquoi t'écris ?". Parfois conjuguée au vouvoiement, c'est la même, elle est étrange. On me la pose électronique, assez souvent.

Comme je viens de l'écrire, je ne sais pas. Non franchement, je ne sais pas. Il paraît que les Français sont les humains qui écrivent le plus, qui envoient le plus de manuscrits à plein d'éditeurs, bref, l'affaire serait culturelle. Sous la question, j'ai l'impression pourtant qu'il y a pas mal de sous-entendus aussi. Pourquoi t'écris et que tu nous montres tout ça ? Ça te sert à quoi ? Pourquoi t'écris pas que dans ton coin ? T'as vraiment envie de partager tes humeurs, tes paysages, tes idées, tes sentiments ? A quoi ça sert ?

Je n'en sais rien.

Culturel, ça peut l'être. A l'école autrefois, on nous encourageait à la dissertation, à la rédaction, au résumé, à la synthèse. Moi j'aimais bien ça. On nous valorise les écrivains, on dirait des hommes parfaits, sans chef et sans employés, tranquilles au bout du monde sur la route ou gras comme des porcs dans leurs habits bourgeois à conter la vie des campagnes c'est selon. C'est aussi le voyage tenez, le voyage ! Pas le tourisme, juste le voyage. Je peux bien raconter n'importe quoi ici. Tenez, je reviens d'Inde. C'est magnifique, des couleurs, des odeurs, du safran, des types qui chient sur les voies des trains bondés à Bombay, des cadavres dans le Gange, un monde magique, eh bien, laissez-moi vous raconter un peu ce que j'y ai vu....

Et là, on va me croire.

Pourtant, je n'y suis jamais allé. Voilà, trois phrases pour un voyage imaginaire, raconté à des types dans un bureau ou chez eux. Les premiers s'emmerdent à coup sûr, dix minutes ponctuelles ou la vie entière. Alors on leur fourgue de quoi s'en mettre plein les narines pour pas cher, trois lignes sur l'Inde et à demain, pour la pause café. Ça nous dit pas pourquoi j'écris vu que j'en sais rien. D'autres écrivent et sont publiés tous les jours dans des journaux payants, d'autres écrivent tous les jours sur le net, c'est gratuit. Qu'est-ce que ça peut foutre pourquoi on écrit ? Et puis les silencieux qui écrivent pour eux, pour la mémoire, comme des photos de vacances mais sans image et sans vacance.

Moi, ben, c'est un réflexe, un besoin, c'est comme qui dirait naturel. Une idée ça brode, une envie, une image, trois lignes, l'Inde si vous voulez, des pétasses dans un train, un dégoût une constatation, voilà. Sans ça, je vais pas bien, c'est vraiment obligatoire. J'arrive pas à m'arrêter, c'est dès que possible, c'est tout le temps, je prends mes doigts et c'est parti. Je n'y peux rien. Bien écrit, pas bien écrit, le style coco, pas le style du tout, bah, quelle importance ? Le média est vulgaire et sans noblesse, non ?

Pourtant, le web est bien pratique. Les gens y restent une seconde après une recherche hasardeuse, d'autres lisent comme ils le veulent. Aucune contrainte. Un bénévolat, le don de soi mais sans les astreintes des Restaurants du Cœur.

Mais l'Inde, quand même, ça doit valoir le détour....

Start-up

Qu'est-ce qu'on lit comme âneries de nos jours. Tiens, prenez Libé par exemple. Entre deux photographies excellentes, un article de fond pas trop mal avec des coquilles comme dans un poulailler, voilà la bêtise qui déboule.

On nous raconte les folles nuits parisiennes et les *performances* d'un type et de son godemichet qu'une nana lui introduit puis lèche couvert de sang. Bon, chacun ses goûts. (Libération en date du vendredi 18 février 2000 je crois, à vérifier)...

Faudra pas se plaindre si l'on est moins crédible après...

Mais le mieux, ce sont les articles sur les start-up....

Ah, enfin la créativité rejoindrait l'industrie, enfin l'utile à l'agréable, enfin du pognon pour tous. A condition de bosser comme des boeufs pour ramener des dividendes à des actionnaires invisibles, bien entendu.

Dans quelques temps, la liberté aura fui internet aussi vrai qu'elle a fui les radios libres ou les chaînes de télévision depuis que Polac est parti. Il ne nous restera plus que quelques consultants *sup de co* ou *école d'ingénieur* pour nous vanter les mérites des sites de ventes aux enchères et autres balivernes.com.

Théâtre vide

Le type est seul sur la scène à raconter ses trucs. C'est le nouveau théâtre. Il y a en permanence au minimum une dizaine de spectateurs, enfin bon, selon les heures. Le matin, ils viennent avec un café à la main. Le type raconte des choses nouvelles assez souvent. Mais on peut aussi choisir ses vieux textes. Vers midi, des employés de bureau passent 5 minutes avec un sandwich. Ils se donnent l'adresse. L'entrée est libre. Un vrai courant d'air. C'est assez étonnant. La salle est mouvante. Un flux continu. On passe de salle en salle. Il n'y a pas de régisseur, pas de programme. Pas de loge. Pas de gros rideau rouge en velours, pas de décoration dorée, pas de grand lustre à tomber du plafond. Beaucoup de métaphores un peu partout, surtout dans les murs.

Certains y passent la journée entière et reviennent le lendemain. Ils y perdent leur temps. D'autres y passent par erreur en courant de la porte de gauche à la porte de droite, des bouquins

de cul à la main, le pantalon sur les chaussures, comme en sortant des W-C. Personne ne les désigne vraiment du doigt. On les voit passer par erreur. Mais quand même, parmi eux, il en existe qui s'arrêtent aussi ! Un comble ! Le pantalon sur les chaussures, ils le remontent comme on remonterait le temps, et écoutent ce que raconte le type sur l'estrade. Ils posent leurs bouquins avec des filles nues, s'assoient, écoutent le reste. Ils sont passés par erreur et les voilà englués.

Il y a un système d'abonnement. Ce type de théâtre n'est pas subventionné. Certains spectateurs se connaissent, à la longue, et dînent ensemble. Le type sur la scène ne le sait pas trop. Il s'en doute.

Le truc le plus énervant, c'est la vitre. Une vitre épaisse comme un guichet de banque, dressé sur la scène. Aucun souffle, aucune lumière, pas un regard, pas un murmure. La grande solitude du bonimenteur. Quelle idée de mettre un carreau comme ça dans les théâtres modernes ! Et puis chacun y va de son siège, et même de son texte ! Un kaléidoscope ce théâtre ! Des écouteurs dans les oreilles. Ce n'est pas, à proprement parler, une expérience *collective*. C'est une métaphore.

Voilà, une métaphore.

C'est très bien d'avoir inventé les métaphores. Je préfère les métaphores au conditionnel. Surtout par rapport au *conditionnel passé*. Je n'aime pas le *conditionnel passé.*

Mes femmes des autres

A quoi servent les femmes des autres ?

Franchement, quel gâchis. Je m'évertue à les voir encore, on les croise, elles gigotent. C'est pourtant foutu. C'est fini les filles, adieu la séduction, adieu les tapas, adieu les boîtes de nuit, le Mexique et l'aventure.

Adieu nom de dieu.

C'est que les femmes, à partir d'un certain âge, deviennent les femmes des autres. Et franchement, à proprement parler et en toute politesse, je ne les envie pas. Imaginez un peu si toutes ces femmes devenaient les miennes, ah, la fête, aaaaah. Pâmons-nous.

Car enfin quoi ? Que vous proposent-ils tous ces mâles avachis qui devant la télé qui devant son bide qui devant son âge ? Mais oui quoi, que proposent-ils à des femmes dont la sève va, à n'en point douter, tourner l'Eve en madone asséchée par l'hiver et les mômes qui braillent ?

Alors que moi, ah, ce serait autre chose la vie les filles avec moi. Ce serait plein tous les jours, de Moscou en New York, la balade durerait des années, de mystères en bouges, à se fouetter aux orties pour mieux imaginer qu'on est vivant, moi tout seul et vous si nombreuses et nues alanguies à vous disputailler, pour une misère, un carré de chocolat, les quelques privilèges qu'un esprit rare et retors pourrait bien vous offrir. Le voilà le secret : la générosité. Oui, femmes, n'écoutez plus Julien Clair, ce n'est rien, alors que moi, bien qu'adipeux et presque chauve, si vous pouviez voir mon monde, forcément, l'extase deviendrait votre amie la plus fidèle, n'en doutez pas.

Tenez, aujourd'hui, il fait beau, le monde crame à petits feux, de Tchétchénie en Algérie, et la Palestine, et l'Ouganda, et l'Australie cancéreuse de rousseurs.... Mais là, devant mon clavier, je sais bien que vous, toutes folles déjà de me lire, vous vous direz, "ah, celui-là, c'en est un drôle, pour sûr, pas comme le mien, qui m'ennuie avec le temps, pour sûr. "

Alors donc, à quoi servent les femmes des autres ?

Eh bien, à faire des envieux, des envieux d'un type colossal, à prononcer le cheveux teuton sur la langue et les tétons pointus, on meurt jeune, souvenez-vous, il est temps de succomber, mesdames, je suis là.

Encore un fois, vive les femmes.

Asiatique

L'Asie c'est l'avenir. Les magazines anglo-saxons et même les latins, et même les sucettes Decaux fourmillent de jolies asiatiques qui nous vantent, les yeux bridées et le nombril à l'air, les vertus du monde ultra-connecté déjà d'aujourd'hui.

Tenez : Tokyo, Hong-Kong, Taiwan. Ça sonne, non ?

J'imagine les mêmes réclames avec de jolies Africaines sur les mêmes gabarits (oui, les gabarits esthétiques transcendent les couleurs et les voilà toutes pareilles : légèrement bridées, légèrement lèvres pulpeuses). Ça ne prendrait pas. Les Asiatiques ont l'avantage de plaire au monde entier, tant on les imagine soumises mais libres, érotiques mais disciplinées. Elles n'ont pas de religion, elles sont high-tec, exotiques et peu immigrées, on en trouve même aux Etats-Unis, c'est dire leur sagesse.

Pour Noël, je voudrais une Asiatique avec des gros seins et un téléphone portable au milieu.

Des veuves au parc

Les parcs en semaine ont l'étrange avantage de représenter pour de vrai les deux bouts de la pyramide des âges de la nation moderne. Parfois j'y promène l'un des bouts, le bout de chou, mais sans l'odeur, drôlement fier de pouvoir avancer debout, comme Rahan autrefois, bien que soutenu par les mains de votre serviteur. D'autres bouts de ce genre sont accompagnés de parents, de nourrices et de gardes-chiourmes. Je confonds.

Mon intérêt va à l'autre bout de la fameuse pyramide. Les vieux. Ou plutôt, car l'éternité se conjugue au féminin, les vieilles. Elles sont verdâtres et viennent tard sous les ombrages prendre le frais qu'elles ne trouvent plus dans les placards de leurs vieilles demeures urbaines, ces demeures qui, pour de vrai elles aussi, jaunissent à cause du temps. Elles s'alignent sur les bancs verts, ah, le bel arc-en-ciel, et, ainsi croupissantes, les veuves s'attendent mutuellement, s'apprenant les morts de quelques vieux de leurs lointains entourages. C'est pas drôle de vieillir. Alors pour oublier, elles se traînent là, la mise en plis mauve et les doubles-foyers, à regarder les petits courir alors qu'elles sont plutôt du genre à mou.....

Mou pour chat. Mou de l'intestin. Mou mou mou.

Quelle drôle d'espèce nous-autres bestioles ! Nos femelles nous survivent, dans l'ennui de l'attente, sous les arbres l'été, sur les chaises l'hiver. Elles nous survivent le temps de faire le point, de dresser le bilan, de regarder l'absence du pépé qu'est tombé autrement qu'à la guerre. C'est pas qu'elles sont plus résistantes, c'est qu'elles fumaient moins, et qu'elles restaient à la maison. Demain, l'avenir sera plus égalitaire. Dans les parcs, y'aura plus personne, ou alors des petits.

1,8 par femme. Faudrait voir à être précis dans les statistiques.

Deux soeurs

Deux américaines dans mon wagon bleu. Assises à ma gauche, je retrouve les élans naturels du séducteur qui sommeille sous les gueuletons trop nombreux et les couches et la paternité. Que n'ai-je pas, allez, dix ans de moins. Et pas cette cravate ridicule. Même pas un portable pour les impressionner. Rien.

La première a ce visage radieux de la jeunesse boutonneuse, et la générosité d'un cul trop large. Peut-être aussi la générosité du cœur, allez savoir. En tout cas une grosse poitrine. Voilà la pauvre, voilà ce qu'elle m'inspire sans que je n'en sache plus. Finalement franco-américaines car la mère parle à la Molière, et les brus de même, et sans accent. Ah, les chanceuses bilingues... Nous voilà partis pour une heure trente côte à côte. Hmmmm....

La nature est mal faite. Car ces deux sœurs, aux *attitudes* si étrangères à nos mœurs (elles en rajoutent, elles crient "Gosh", l'élevage se fit ailleurs), ces deux sœurs sont inégales. Oui, l'autre, la plus jeune, est une créature parfaite. Là, devant moi, je cherche en la voyant pour la première fois si, par hasard, mon fils n'aurait pas laissé traîner son bavoir dans l'une de mes poches. Peine perdue. Je bave. De la bonne bavouille d'admiration, de désir, d'étonnement. Elle est divine, et, comme de bien entendu, ah oui, comme de bien entendu, elle le sait depuis vingt ans. Elle s'étire pour coincer sa valise là-haut, son pantalon de toile légère colle à ses fesses comme un chewing-gum aphteux sous ma chaussure... et découvre alors un slip de la plus belle découpe, de ces dessous que l'on imagine plus facilement chez les femmes d'âge plus mûr, aux certitudes corporelles moins évanescentes... des femmes d'expérience. Ici, la symétrie corporelle affiche des motifs encore naïfs et en coton mais déjà sereinement accrochés, enrobant le haut des hanches, échancrures attendez-moi, j'arrive, laissez-moi vous dire que, hein, oui, si seulement j'avais pas l'air si con... ben, j'vous en apprendrais des choses sur votre corps, sur...

Le visage est parfaitement découpé, c'est-à-dire avec ces petites imperfections qui font le caractère et la distinction, renforçant les ombres, embellissant la lumière. Cette jeune femme a la chance de faire naître chez l'homme moyenâgeux des sentiments contradictoires et délicieux. Un désir profond, du genre à pousser des cris de bêtes sous la lune, un lyrisme pathétique à bégayer comme Jérôme Leglaireux, un gârs qu'était en CM1 avec moi et qui qui qui qui dididisait tou tou toujours la mêmêmême phrase, une frustration primaire, quasi-mécanique, proche du ridicule.

Il faut toujours qu'une femme vous rappelle ce fait simple : il n'est guère possible de se dédoubler, de leur plaire à toutes, Don Juan Casanova, pas de chance.

C'est vraiment trop injuste.

Etrangères

Ça fait longtemps que j'aime les étrangères. J'ai arrêté depuis peu mais j'aime les étrangères. J'ai l'impression qu'elles vont mettre plus de temps à comprendre à quel point je suis sans intérêt. Comme si ma nationalité allait contrarier le temps de la découverte du nul. Moi, moi, moi. Rien du tout.

Je les regarde avec leurs accents et leurs yeux naïfs qui veulent comprendre. Elles sont si séduisantes, on veut les aider. Oh, bien entendu, je suis français, donc, forcément, hein, ben oui, un amant formidable.

Mais l'esprit colonial érotique n'est pas suffisant pour comprendre l'attrait des étrangères. Elles sont là, leurs visages étranges, leurs corps inconnus, cette langue distante et incompréhensible. Et même les anglaises, oui, même les anglaises.

Le temps passe lentement au bras d'une étrangère. La couleur des oeufs est un enchantement pour peu qu'elle soit américaine. Aux Amériques, les oeufs sont blancs. Les odeurs sont délicieuses pour les africaines, même si nos corps trop nourris sont moches.

Les allures étranges aux yeux des nordiques.

Et qu'on est malpolis et pas disciplinés. Quel bonheur de flâner français amoureux dans Rome. Même la famille - la sienne, la vôtre - devient une valeur positive. Voilà ma mère, voilà mon père, oui, il s'est battu contre ton père en 45 mais pas grave, il va mourir, ah, non, tu es espagnole.

C'est tellement agréable et pas cher de faire plaisir à une étrangère. Entrez dans une boulangerie, même industrielle, elle adorera les croissants aux amandes à la frangipane. N'importe quel truc kitsh et moche made in Taïwan lui ferait plaisir.

Et le temps passe savoureux à la traine des étrangères.

Mais les étrangères perdent vite leurs qualités d'étrangères, elles deviennent des femmes, de vraies femmes. Dans leurs pays, elles ne sont que ça. Elles quittent des mecs sympas ou se font larguer, elles allument ou sont timides. Elles sont comme les autres à l'étranger. Et, un jour, la voilà devant vous comme une autre. Pourquoi tu ranges pas tes affaires ? Pourquoi tu laisses traîner ton slip, pourquoi tu fais pas la vaisselle ? Si tu crois que je vais faire comme une française....

Voilà, voilà comment finissent les étrangères.

Femmes caoutchouc

Dans la cafétaria au sous-sol, tournent sans âme des vidéo-clips américains sur une télé coréenne, chaîne anglaise.

A Pigalle, j'ai vu des hommes devant les vitrines, regardant des poupées en caoutchouc.

Dans la cafétaria au sous-sol, des chanteuses américaines tortillent leurs corps en ouvrant leurs bouches, découvrant des langues indécentes et ridicules. Le tout ressemble à un milk-shake orange, avec les paillettes du dernier costume de Claude François dedans. La musique est toujours la même, tout est sucré, et les filles font des grimaces avec le nez, comme pour attirer les singes d'un zoo planétaire, nous, les mâles virils. Elles grimacent du corps aussi, le nombril est centré, les hanches juste suffisantes, les seins aussi ronds que les yeux, le caoutchouc dedans en moins.

Et plus passe le temps et plus glissent les jours, les images semblent semblables. Que ces femmes soient noires ou blanchâtres, que des hommes y tiennent la vedette, rien n'y fait, on peut être certain que la mère Denis et ses rondeurs fanfaronnes sont mortes. La standardisation des visages et des corps atteint en l'an 2000 une niveau équivalent à celui de l'automobile. Nez en trompette, yeux ronds, bouches pulpeuses, seins en plastique et muscle fitness pour enrober. L'usine a rejoint le monde, elle l'englobe, elle contraint les idées et les âmes, elle s'insinue en drag-queen, elle se gaypride, elle parade sans fin sur des écrans aseptisés, sans air, sans eau, sans

nuance, sans richesse ni pudeur. Rien ne la retient. Elle *relooke* le monde à la façon côte ouest.

A Pigalle, des hommes sans femme, les soirs d'après le chantier, cherchent des femmes en caoutchouc qui parleraient leurs langues.

Femmes crues

Elle était sous la douche et ses seins mouillés me regardaient. Elle était heureuse, souriante et ample, rebondie de la hanche. Son corps m'impressionnait énormément. Je me demandais bien comment elle faisait pour se montrer nue comme ça. Moi, j'aimais pas qu'on me voit tout nu. J'avais treize ans. Pas encore lu Lévi-Strauss. Le dilemme nature/culture m'était étranger, et ça tombait bien, je ne risquais pas de tomber dans la névrose. Elle était donc là inanimée et nue. Fascinante. Entre deux histoires de Rahan, je restais des heures à la regarder. Mon trésor à moi. Elle passerait l'été, et même l'hiver d'après, nue sous sa douche. Une grande dame. J'avais un peu honte d'éprouver ce mystère pour une dame. Je grimpais encore aux arbres, j'allais à l'école en bottes en caoutchouc, et le dimanche à la pêche. Mais elle était toujours là, heureuse avec son nouveau pommeau de douche. J'essayais de comprendre pourquoi elle restait au beau milieu de ma collection de Gastons et de Pifs. Cachée comme une transition qui se ferait mal, ou du mal, elle restait, toujours ses seins trop heureux de m'apprendre le vide et l'espace sous mes mains. Nathalie ne m'avait pas encore autorisé à la peloter dans le chemin derrière le lycée, et Sophie, et bien, Sophie, ah, Sophie non plus. C'était de pire en pire. Mes copains lisaient les revues de leurs pères aux femmes frigides, mais moi, j'en avais peur. Non, je l'avais elle, avec ces seins et ces gouttelettes qui ne séchaient jamais.

J'avais envie de la manger, mais de la manger crue. On peut toujours manger de la viande crue si l'on veut, mais c'est dangereux et mauvais pour l'estomac. En plus, il faut tuer la bête. Là, j'avais envie de la manger crue mais vivante. Mais quand on mange, il faut que ça soit mort. Or, je la voulais vivante mais crue pour la manger. Je voulais pas la tuer. Pas non plus la faire cuire puisque je la voulais crue. Ça tournait dans ma tête toute cette histoire. Je voulais manger une femme crue. Et une femme, c'est pas de la viande. Pourtant, il s'agissait bien de la manger. Ah oui, et goulûment en plus, pas comme de la viande, ah non, pas comme de la viande.

Femmes de mai

A l'heure du virtuel et du glas qui sonne en numérique, les femmes de mai font un effort pour échapper ne serait-ce qu'un instant à la désensualisation du monde.

Il faut dire que l'on a la chance pour une fois d'être français. Les rues regorgent de soutiens du même nom, de pendentifs orgueilleux et de regards distraits. Les rues regorgent comme les rivières la faune, avec de la menthe sous les berges.

Malgré l'urbanisme et les angles droits, les femmes sont là pour nous faire croire qu'il y a des codes et des conduites interdites, de ces interdits à trangresser comme on plongerait le doigt dans un beurre trop chaud.

Elles nous rappellent le fossé qui nous sépare et l'enthousiasme enfantin que l'on retrouve à sauter les fossés, même remplis d'eau.

Elles nous rappellent aussi que rien au monde ; pas même un clavier et un jeu vidéo ; ne pourra remplacer le suc collé aux doigts d'une main qu'on glisse sur deux seins au printemps.

A 14 ans.

De préférence.

L'océan des anciennes conquêtes

ll m'est bien difficile d'analyser les raisons du corps que la raison se perd. Parfois, dans des surenchères de vagues, des corps passés reviennent à la surface, comme des noyées de ma mémoire. Ah tiens, te revoilà. Je ne t'imagine plus qu'en rêves, à jamais l'aiguille de l'horloge sur vingt-deux, vingt-cinq ans. Sur l'âge de nos rencontres. Ça vibre et s'enflamme, souvenir formel, manuel, initiation, suite de soirs de beuveries. Ah. Comme on s'abandonnait. Plus fort. Ah ! Comme on s'abandonnait ! Mais enfin bon sang !! Plus fort !! Ah !! Comme on s'abandonnait !!

Te voilà essouflé. Moi - essoufflé.

Il n'empêche. Il n'empêche personne de se souvenir. Il passe, te voilà foutue. Surtout, surtout, ne pas me demander ce que tu es devenue. Le devenir a la vie dure comme les vieilles ont la dent. Je vogue des fois (que) sur un océan flou comme des larmes épaisses à se déverser et puis vos corps les filles apparaissent, je les reconnais par coeur, ici Sophie, là Cécile, ailleurs Laurence, et des prénoms d'étrangères. Et des cadavres à perte de vue, perdues de vue disais-je. Vos tendons d'Achille je les sais par coeur comme par avance, celles qu'on ne fait plus à personne. Musée des corps perforés passés pas toujours très bien, la peau par ci, les courbes là, à rester jamais pour rien dans la flotte, comme des vieilles poésies crevées. Ah les filles bien sûr je vous ai connues bien trop si vite, à filer comme des anguilles, la faute à qui je n'accuse personne. Fallait bien se quitter pour amonceler une mer si parsemée d'épaves et de fleurs fanées. Ce genre de choses on y pense quand il pleut. Des pensées automnales. Suite de rêve, fuites aux couteaux dessinées par quelques traits, fusains, je ne sais quoi. Donc vos corps, je m'y attachais, il s'y passait quelque chose, sans doute aiguillés par des visages, des pupilles, mais oui des regards, mais oui, je vous l'accorde. Mais parfois juste un dos, une cuisse, quelques trophées pardonnez-moi.

Les toucher encore une fois. Un dos, une hanche, un sein. Le tout juste pour. Pour, comme ça, pour le jeu, pour l'angoisse, pour la menace de punition si jamais, si jamais vous ne vouliez plus. Juste en rêve passer la main dans l'eau chaude de la mer, ressasser le temps enfoui sous les vêtements démodés, les petits débardeurs, les manteaux chauds des hivers passés. Mais. Mais mais je coule, ah mais voilà, je coule lentement rien qu'en pensant à cela, à la senteur lisse des parfums dans le cou. Déjà l'eau chaude dans le nez, dans les yeux, tout autour. Et l'horizon vide.

Blurp.

ă

Nageuses

Les femmes nues sont bien plus jolies que moi habillé ou même nu. Ou en maillot de bain.

Mais généralement, je passe outre, enfin bon, je passais outre. Ça rimait bien. Elles aimaient mon outrecuidance, ma façon de me moquer, elles se vengeaient, ah, j'étais un sacré séducteur ma petite demoiselle, un sacré veinard. Je le dirais à mon fils, je serais un vrai con moi aussi papa...

Éteignons la lumière chérie, j'étais pas sportif quand j'étais gamin.

Le pire, dans les femmes, c'étaient les nageuses.

Parce que j'ai peur de l'eau. Je nage mal, je respire mal, je vais couler. Alors une nageuse, comme un poisson dans l'eau, qui maîtrise les quatre nages et plonge par-dessus mon marché, alors une nageuse, mmmmmh, c'est si tétanisant.

Faut les voir les nageuses. Même un peu lourdes sur des jambes un peu fortes, qu'on les laisse choir dans l'azur liquide, dans l'ondée, dans une flaque, qu'elles se glissent en maillot de bien, et peu importe le nombre de pièces, alors je m'incline, je me cache, je me noie à les voir sous l'eau, sur l'eau, debout allongées, je n'ose plus rien dire, j'ai peur soudain tout-à-coup, devant la maîtrise, la volupté des corps qui ondulent, les femmes sont faites pour nager j'en pleure des piscines, des rivières, une mer si vous voulez.

Venez mesdames, l'eau tiède est avancée, spectacle s'il vous plaît !

Une ex

Un jour, je m'ai marié avec une femme. Une étrangère je m'ai marié avec. C'est les papiers pouquoi on s'est marié vivre ensemble pour. Amour lointain d'Amérique atlantic ocean nice trip.

Un jour, elle est partie, parce que j'étais "so predictable". En voilà des manières de reprocher aux gens qu'ils sont prévisibles. Elle est partie et j'ai souffert la fin de ma jeunesse tellement qu'on aurait dit Charles Aznavour dans une chanson de Brel.

Ma stranger est partie back chez elle.

Une autre est passée, avec une gomme et un crayon. La nuit, quand elle avait épuisé les dernières ressources de mon érotisme, elle gommait mon passé avec la peau de son corps, et écrivait de nouveaux souvenirs à la place des autres. J'ai forgotten la stranger grâce à une autre, qui est partie retrouver celui qu'elle aimait *normalement* parce qu'il était plus confortable et prévisible.

Vous parlez d'une histoire à rien y comprendre.

Une ex qui me cherche

C'est un tout petit rien, un rien du tout. On nous dit tant et si bien qu'il n'en faut qu'une et que les sentiments sont uniques, on s'y fait, on s'habitue. Tout à l'heure, une femme que j'ai aimée a réussi à m'écrire. Par je ne sais quel prodige, un serveur de mail a bien voulu qu'elle m'écrive sans toutefois connaître mon adresse, elle a donc envoyé une bouteille à la mer. Je peux rester silencieux. La lettre ne dit pas grand-chose, si ce n'est répéter plus clairement ce que je viens d'expliquer.

Dans ma tête, je cherche un peu plus.

Peut-être est-elle seule maintenant. Peut-être qu'elle ne me déteste plus. Peut-être qu'elle a compris qu'un type comme moi, y'en a qu'un. (ah, ça fait du bien). Peut-être qu'elle veut des nouvelles et le prénom de mon môme. Peut-être qu'elle s'en fout, elle écrit juste pour voir. Peut-être qu'elle est enceinte, qu'elle s'est mariée, qu'elle est vieille maintenant, que toute cette histoire, c'est un sacré passé, très loin. Peut-être juste qu'elle veut me dire encore une fois que je suis qu'un pauvre abruti sans ambition.

J'ai toujours un mal fou à me faire aux secondes hypothèses. Je préfère croire qu'elle a envie de me revoir, pour voir ce que ça fait, pour voir si ça fait quelque chose. Je sais bien qu'il ne faut pas retourner sur les lieux de son enfance.

Mais je n'ai jamais prétendu être très raisonnable.

Aucune conclusion.

Whithney Houston

Je l'avoue je le confesse et tant pis si ceux qui aiment les "musiques électroniques" se foutent de ma gueule.

J'aime Whitney Houston.

Ah ben c'est que je ne peux rien y faire. Elle a de la voix et puis j'aime aussi les milk-shakes banane. C'est pitoyable le péché. C'est mal c'est bête. Mais Whitney Houston, elle a du coffre et puis une belle gueule, tant, que j'aimerais bien la voir de près et peut-être lui faire la bise et peut-être même sur la bouche pour voir si le sucré-salé ça colle aux lèvres.

Et puis Mariah Carey qui chante un truc d'Elton John, pour sûr, c'est de la variet' pourrie. Mais c'est si suave de la voir ouvrir sa grande bouche en grand au-dessus de son décolleté d'adolescente insatisfaite. On voit sa langue rose sous sa voix. Si seulement elle pouvait me rencontrer, je lui écrirais des chansons drôlement intellectuelles mais bon faut pas y compter.

Moi, moi, moi....

Depuis tout petit, je n'ai que moi, mais je m'ai bien. Et pas qu'un peu. Personne d'autre ne peut se vanter d'un tel conformisme, d'un tel miroir. Moi je, moi-moi, encore moi, et sous tel angle, et l'autoportrait, et le personnage. Moi, toujours. C'est un peu minable, mais je n'ai que ça en magasin.

Notez bien, toutefois, que chez d'autres, c'est pire.

20 ans

Autrefois, il y a une dizaine d'année, les seins des femmes de mon âge étaient comme des cibles, comme des fruits, comme la folie. Ah, pour devenir dingue, je devenais dingue.

Mais là n'est pas mon propos.

A vingt ans, je regardais les femmes de mon âge, "plus ou moins deux ans", comme on dit en statistiques. Et maintenant, maintenant que j'ai vieilli, je regarde toujours les femmes de mon âge. Je les trouve encore très belles souvent. Un peu plissées, parfois mères, mais attirantes.

Et je regarde toujours les filles de vingt ans. Leur fraîcheur éveille en moi comme de l'amertume, je leur suis devenu presque invisible. Il y a aussi les femmes de quarante ans, plus rarement fraiches, mais souvent attirantes aussi. A leur âge, c'est le regard qui compte, mais la fesse reste fertile en désir, la poitrine illusoire sans doute, mais on s'y laisserait prendre.

A vingt ans, je regardais quelques milliers de femmes de mon âge. Maintenant, j'en regarde 20 fois plus.

A quarante ans, ce sera sans doute pire.

35 ans dans un mois

En remontant des Pyrénées plein de soleil à la fin de l'année 72, assis près d'un grand frère et derrière deux parents d'une autre époque, je n'aurais jamais cru qu'un jour, j'allais avoir 35 ans en 2001. Il faut dire que j'avais 6 ans et que j'adorais Michel Fugain. Je portais des slips kangourous pour enfants, et je les portais plus longtemps que maintenant. Et le kangourou est mort.

Dans un mois donc, si ça continue comme ça, et j'espère que ça va continuer, j'aurais 35 ans.

Le sommet de la côte. La moitié du chemin, sans doute. Je ne devrais pas me plaindre. Comme on le dit dans les familles pauvres, on choisit pas ses parents, mais y'a pas à se plaindre, ça pourrait être pire. On pourrait être né ailleurs et déjà mort autrefois. C'est sans aucun doute que j'accueille cette critique. Tout pourrait bien être pire.

Pourtant, tout à l'heure en agrandissant des photos dans le noir, j'écoutais un type qui parlait de Michel Polnareff sur France-Inter. J'adorais aussi Polnareff, un type capable du pire comme du meilleur. Le Polna en question disait son secret : fuir le quotidien, la vie de couple, le salariat, et vivre ses rêves.

Parfois, je croise des types avec des guitares dans la rue, ou des mômes de 20 ans avec des skates boards et les narines percées. Je n'ai jamais été un aventurier, et ma nouvelle année ne m'apprend rien. A part faire du stop pour descendre à Nice ou en Ardèche, claquer un peu de fric sans grand risque pour retrouver une illusion avec de jolis seins aux États-Unis, l'aventure m'a fui, je ne suis pas Médecin du Monde.

Bon c'est pas grave tout ça, ça pourrait être pire, je pourrais être né ailleurs, avoir perdu mes doigts pour écrire et me gratter le nez, pas avoir d'ordinateur, pas connaître la fille de Mitterrand, pas...

Bon, allez, vers la fin mars, hein, la moitié du chemin. Parce qu'à 70 ans, c'est bel et bien foutu. Surtout les filles. Je les avais presque oubliées celles-là....

55 ans

Au vu de l'accélération croissante de la sensation du temps qui passe en fonction des années au calendrier, je me demande si je ne devrais pas fêter - immédiatement et pour en finir - mes 55 ans, et puis mettre un point final à la place du .com, ranger mes gommes, boucler mon dernier numéro de clown et laisser tomber.

C'est la rentrée littéraire. Ils sont tous là avec leurs papiers sous le bras, vont passer quelque part à la télé, vendre leurs soupes et leurs belles jaquettes. Toujours les mêmes et pis quelques nouveaux, des prometteurs, des prétentieux. Et moi, toujours rien. 55 ans de banalités à rêver d'une belle publication qu'est jamais venue, à force de gérer le quotidien, de passer l'encaustique, l'aspirateur, l'élan caustique. Rien de rien. Faut dire que je voulais pas y aller à la télé, et me taire à la radio, un must vraiment. Alors là, on a beau me dire que Bachelard s'y est mis sur le tard le facteur, ben, je doute franchement de pouvoir pondre plus que ne pond un coq, un prétentieux sans envergure. Sans ailes.

Pourtant, on en imprime des conneries à acheter. Pas plus tard que samedi dernier, aux Puces, un carton entier de livres de poches avec Rika Zaraï en couverture. (Si Enrico Macias s'était appelé Enrico Zaraï et Rika le contraire, le Raï n'aurait pas vu le jour....). Mais bon. Rika Zaraï donc, quel talent ?

Rien.

Et Janet Jackson ?

Rien.

Et Loana ?

Rien de rien.

Et Céline Dion ?

Que dalle.

Et Beigbeder ?

Rien à dire. (Je viens de l'entendre à la radio, les flingueurs corses se trompent de cible...)

Et les DJ, et les rappeurs, et les comédies musicales à la con, et les doubles airbags, et la fin des platanes ?

Rien de rien.

J'ai 55 ans dans ma tête depuis des années, c'est pas comme ça qu'on va me prendre au sérieux...

Attendre

Des fois, j'attends que ça vienne. Je repousse tout au lendemain. Mon appartement est un tremblement de terre. Je n'ose rien jeter. J'entasse des journaux et des livres, des photos et des cadres, comme mon père menuisier entassait des poutres pour la maison qu'il construirait. On a revendu les poutres à sa mort. J'avais l'air fin.

J'attends que ça vienne. J'attends l'heure. Demain peut-être bien. J'écris des conneries ici. Je ferais mieux de pas partager l'ennui. Je ferais mieux d'écrire chez moi et d'envoyer à des éditeurs qui ne me liront pas. J'attends que les moutons s'amoncellent sous les meubles. J'attends que ça vienne, il faut que ça vienne.

Je suis souvent satisfait du temps qui me reste, certains ont écrit très tard. D'autres à vingt ans. Il y en a même qui furent morts avant l'heure. Il ne faut pas se plaindre. J'attends l'idée, l'étincelle, celle qui va enfin me libérer du carcan du cadre moyen qui dérape par habitude.

Je regarde les gens autour de moi. Ils n'attendent pas. Leurs projets courent à la vitesse d'un prêt immobilier. Ils enfantent et divorcent, l'un ou l'autre, s'ennuient dans de l'amour qui s'évapore. Je regarde des femmes avec des bras qui grossissent mollement, ajoutant à leurs rides quelques enthousiasmes passéïstes de vacances d'été en soixante-dix.

J'attends là, mes dix doigts sur un clavier, je regarde défiler tout cela pour rien.

Je ne sais même pas si ça me plaît.

Bilan ringard

Qu'est-ce que j'ai pu vouloir être, ça ressemblait presque à une maladie. Vouloir être, une idée formidable dans la tête d'un gamin.

J'ai voulu être pilote de chasse. Le prof d'histoire de sixième me demanda pourquoi je ne préférais pas emmener des gens en vacances, pilote de ligne. Mais les pilotes de lignes ne tuent pas de nazis. Faut pas confondre les torchons et les serviettes ! Puis l'avalanche des maths est

arrivée, je ne savais pas skier, on m'a dit littéraire, ma passion des avions émoussée, je me voyais psychologue. Psychologue, ça intriguait les filles, même sans espoir de conquête. Entrer dans la tête des gens, ç'aurait eu de la gueule, quitte à avoir eu la gueule des autres. Et puis acteur, tiens, acteur ! Mais il aurait fallu faire du théâtre. Qu'aurais-je fait de ma Mobylette rouge ™ ? Plus tard, à l'époque du bac français, adieu Freud, bonjour Billy Cobham. Ah, Billy ! Un tremblement de terre, 6 sur l'échelle de Richter. Incroyable batteur, ça partait de partout, des éboulements syncopés à se croire quelqu'un d'autre rien qu'à l'entendre. J'ai voulu être batteur. Mais la route fut longue vers la médiocrité musicale.

Et puis j'ai plus voulu être quoi que ce soit.

On inverse. On passe à la face b. Comme les séries du même nom. Ne rien être, la belle affaire.

Là ce soir à minuit bientôt avec un mal au dos mal placé comme un fait exprès je dresse un bilan ringard parce que j'ai pas d'animal domestique de toute façon. Je dresse ce bilan ringard, le voilà obéissant, le voilà qui me dit ce que je ne serais plus. Mais quel con ! J'aurais du me magner au lieu de brailler comme un sous-fifre mal accordé ! Et ne pas abuser du point d'exclamation autrefois ! Autrefois. Donc à minuit ce soir comme je vous dis, le bilan m'indique la fin des haricots.

Je ne serais jamais :

– chef cuistot
– chanteur à l'Aznavour
– batteur de rock encore moins batteur de jazz
– architecte
– pilote de chasse
– psychologue
– sociologue
– vétérinaire (ah oui, j'adorai les cochons d'Inde)
– photographe professionnel de talent
– causeur dans le poste
– journaliste (trop vulgaire)
– skieur de l'extrême
– navigateur solitaire (ah les cons)
– plombier (pas de sot métier)
– jardinier
– surfeur (trop tard)
– cycliste jeune
– amant de Naomi Campbell
– non plus de Laetitia Casta
– informaticien pour de vrai
– ingénieur industriel
– déposeur de brevet
– commissaire divisionnaire
– acteur
– homme politique charismatique et tout ça
– mouche à merde
– prof de lycée

– prof de fac
– conducteur de locomotive
– inventeur de la fin des guerres
– Américain
– Chinois non plus
– aventurier
– voyageur
– chauve-souris
– pas chauve (too late darling, too late)
– maçon
– Commandant Cousteau
– body-builder

Quelle étrange impression de savoir enfin ce que l'on ne sera jamais.

Rewind - play - forward -fast forward - pause - stop.

Stop stop top top peu peu peu peu pp p p.

Bordel de bordel !

C'est le bordel c'est dans ma nature. Pas plus tard qu'hier en vélo je me ravissais à voir les jardins ouvriers tout plein d'un fatras innommable, fait d'immondices, de récupération, de planches cloutées. De grosses citrouilles s'étalent bien mieux que dans mon propre jardin, au milieu des tas de détritus d'amateurs, les pelles et les râteaux traînent un peu partout, mais enfin, pas tant que ça. Il y a quand même un peu d'ordre dans les jardins ouvriers.

Chez moi, c'est le bordel total...

Surtout dans ma tête, comme qui dirait que j'aime ça, alors les vieilles baronnes de mes amis s'imaginent que ça rejaillit, comme elles disent, les vieilles baronnes de mes amis, dans mon univers. Z'ont pas tort.

Un copain est venu m'aider à poser un Velux^{TM}. Tu parles d'une affaire c'te saloperie-là. Faut casser le plafond à coups de marteau, découper le toit, enlever les tuiles, rajouter des chevrons de traviole, enfin, plus ou moins, et puis poser la chose en essayant de comprendre ce qu'avait pu avaler le type qui a pondu le mode d'emploi ce jour-là. Mon copain m'a dit : "Putain ce bordel dans tes outils !". J'ai pas arrêté de lui demander de me retrouver des trucs et des machins de ci de là ça traîne partout les choses utiles. Faut dire que j'ai commencé en même temps la cuisine, la salle de bain et les placards. Et puis dans la salle de bain, y'avait des bêtes qu'ont bouffé le plancher, l'a fallu le refaire merdique tout plein, la largeur des lattes, on la fait plus mon bon monsieur. J'ai donc laissé quelques outils dans la salle de bain, comme les chats qui pissent pour délimiter leur territoire. Et puis on a attaqué les placards, et puis j'ai bousillé le plafond histoire de poser un beau Velux, comme je vous l'ai dit. Là, on en est aux finitions, du beau plâtre et tout ça, et puis, touche finale, la vitre de la fenêtre qu'il suffit d'enfiler.

Ben non. Non non non et non.

C'est que sur le toit, y'a une cheminée. Et qu'elle est trop proche pour que j'ouvre le Velux, et pire, pour que je le pose. Faut tout refaire, mes vacances sont presque finies, ah, bordel de

bordel ! Et puis y'a de la sciure partout, c'est vraiment trop moche. J'ai retrouvé un slip Dim à moi rien qu'à moi sur mon établi, et des tournevis dans le linge sale. Et des pneus de vélos dans mon bureau, et du papier photo dans la salle de bain, à la place des serviettes. On peut même plus dormir tant c'est le bordel total, le lit est couvert d'immondices, de détritus d'amateurs, de pelles et de râteaux qui traînent un peu partout. Une sorte de jardin ouvrier encore pire.

Mais c'est dans ma nature, y'a rien à faire, je me demande à quel point, finalement, j'aime beaucoup ça.

Choix

Ma petite vie est caractérisée par la rencontre d'une morale crypto-catholique et d'un pessimisme ambiant.

Elevé dans la frayeur de l'argent des autres, l'ambition m'a quitté dès le plus jeune âge. Le pessimisme est venu doucement, comme qui dirait en suivant la pente. Je n'arrête pas de me plaindre d'en être là, sans un sou de côté, avec des projets qui n'aboutissent faute de départs. Je rêve du jour où, sans compter, je pourrais m'acheter des livres d'art inutiles et les romans dernièrement critiqués, sans compter. Je rêve de ce jour depuis que j'ai envie.

Alors ça dure, forcément.

Détachement

Je ne sais pas si cela est venu avec l'âge. Peut-être s'endurcit-on quand les rêves d'autrefois n'ont mené à rien. Cela arrive de plus en plus. Face à des gens qui trépignent, des gens qui ont du cœur ou des tripes, face à ces engagements, ces enthousiasmes.... Je m'en fous.

Mais alors, complètement. Je me détache. Linge sale/eau de Javel. Simplement, avec distance. Ça ne me touche pas. Autour pourtant, ça grouille, à la manière des fourmis et des gens pressés. Ça parle un peu. Mais vraiment, je plane. J'ai envie de rentrer chez moi, de jouer avec mon môme, de lui apprendre à lire au plus vite pour qu'on écrive des histoires ensemble, tirer quelques photos et, là, tranquillement, la cuisine chargée d'odeurs : la faire, simplement, la cuisine. Repeindre les murs, faire une soupe, un civet, quelque chose qui sent, qui enfle, qui envahit la maison.

Peu m'importe le reste, c'est étrange. Je m'éloigne.

Don't you talk to me

Souvent, je l'ai en tête celle-là : "Don't you talk to me". En anglais, c'est plus violent. J'ai envie de dire aux gens charmants qui m'entourent pour des raisons indépendantes de ma pure volonté de ne pas me parler. Tout simplement : "Ne me parlez pas".

Non pas que cela soit du mépris. Pas du tout. Ces gens ont le droit de parler, de dire, d'exprimer convictions et autres flagorneries.

L'important est qu'ils ne le fassent pas en ma présence. Car là, dans ma prétention, je me

rends soudainement compte et par trop souvent que j'existe à leurs yeux par ma simple réalité sociale et mon utilité professionnelle. C'est terriblement douloureux. Je n'ai guère mon mot à dire alors je m'écrase.

Mais parfois, simplement leur dire non.

Non-non.

"non-non".

Un petit non quasi-silencieux les entraînant vers ce silence salvateur. Ce silence de quand on ne fait plus semblant....

Fais pas ton intéressant

Le dimanche, c'était le déjeuner de famille. A l'ancienne. *Enfant de vieux*, j'ai eu la chance de connaître les repas d'avant-guerre bien après la libération.

Un père trop âgé pour me donner les fessées, des soeurs des frères, le gigot pas assez cuit, les oeufs durs-mayonnaise fierté de ma mère, le tout pimenté des discussions apolitiques (de droite) par principe et d'un ennui ferme. Voilà pour le décor.

A la gauche du père, le petit dernier, le *morveux,* votre serviteur, s'égosille et grimace, bougeant les oreilles à qui mieux-mieux, les biceps, et vas-y que je louche, et que je raconte des blagues. A Noël, deux huitres dans un mouchoir qui dégoulinent en guise de morve, deux baffes et au lit.

Des beaux-frères avec des cols trop grands, des soeurs dans des jupes oranges. Mon sous-pull en tergal vert pistache.

Les repas de famille, encore, hebdomadaires, puis chez les soeurs, toujours pareils. Charcuterie-routine. Les neveux, les nièces, des bruits de fourchettes.

On m'y disait : "Arrête de faire ton intéressant". J'avais du mal. Mes découvertes n'intéressaient strictement personne. On avait même prévenu les voisins : *répondez pas à ses questions, vous allez jamais en avoir fini.*

Je *faisais mon intéressant*. Comme maintenant, par écrit, sur le ouèbe. Je fais mon intéressant.

Hypocrite

Dans ma suffisance habituelle, je prends mon hypocrisie pour une obligation. J'écoute les gens qui parlent de sujets cruciaux, mais, pour peu que l'on passe Aznavour dans le restaurant, je fredonne dans ma tête à moi les paroles comme ils disent.

Je suis un hypocrite, mais j'ai des excuses. Il faudrait à la longue décider de changer de voie (x ?) et dire, plein d'entrain, "Écoute Roger, l'avenir de tel problème économique, j'en ai rien à foutre. Car vois-tu, je suis un écrivain célèbre, j'ai un faux-nom, et ce job que tu me vois assumer avec sérieux, je n'en ai rien à battre, non, rien, et l'on peut bien me dire de partir, puisque j'en

ai maintenant les moyens droits d'auteur oblige, je pars, goodbye."

J'avoue, que l'on me condamne, que l'on me juge, je plaide coupable : oui, je fais parfois des risettes et j'accompagne largement mes enthousiasmes de joies bidons, car pour passer le temps inaperçu, autant faire profil bas. Que mes avocats se réjouissent pourtant : je crois largement à l'avenir. Un jour, oui, un jour, je ne serai plus un faux cul. Il n'y aura plus de circonstances atténuantes. Le risque est pourtant élevé, la vieillesse ne saurait attendre.

Ich been not americano

Je ne suis pas américain. Mais alors, pas du tout.

Si j'aime les pépites d'or au milieu de la merde compactée made in USA, si j'aime le Jazz et Mannix, les grands espaces et les gratte-ciels, Steinbeck et Fanté, les ponts suspendus et les morts d'Omaha Beach, si j'aime les années soixante et Marvin Gaye, et James Brown, si j'aime la Californie sur des rollers, si j'aime les gospels dans les églises noires, si j'aime le blues, si j'aime le rock, si je suis capable d'écrire autant d'inepties sur ce que j'aime que ça me fatigue déjà, et que je me regarde les écrire en me suppliant de me taire quand même, c'est que.

C'est que je ne suis pas américain. Mais alors, pas du tout. Jamais je ne supporterais de cocher mon appartenance raciale au bas d'un formulaire, je ne suis pas *caucasien*, jamais allé au Caucase. Je hais les drapeaux, c'est bon pour les motards, ça leur monte au nez, ça leur fait des cache-cols. Je suis si français que je me crois universel, un Américain est si américain, qu'il croit que c'est universel. Je n'achète pas de bougies pour aller prier, il me semble que cela appartient au passé. Je ne connais pas les paroles des chants guerriers qui nous servent de coutumes les jours de matchs de foot. Je ne comprends rien au base-ball, encore moins au football américain. Je n'appartiens pas à une communauté, à une minorité, à une majorité. Je suis un individu, ma distinction péremptoire et hautaine, arrogante *grandeur* depuis que la France perd toutes les guerres. Je ne crois pas en dieu, cela m'est inaccessible, et je déteste pisser dans des toilettes dont les murs ne montent pas au plafond et ne descendent pas jusqu'au sol. Et je n'ai jamais aimé partager une chambre avec un inconnu, même étudiant, sous prétexte qu'il faut travailler en groupe.

Et puis, j'aime changer de paysage. Quel plaisir un paysage. L'Amérique est tant et si bien la même, que les maisons s'y ressemblent jusqu'en Australie. Quelle similitude dans les pom-pom girls et la chirurgie esthétique, quelle ressemblance, quelle union. Je ne veux pas faire fortune, car c'est déjà trop tard.

Je ne suis pas américain. Je me sens seul, ça me plaît.

Imprimez-moi

Tenez, une idée comme ça : imprimez-moi. Oui, moi, la feuille là, l'écran quoi, allez, appuyez sur contrôle et "P" ou, si vous êtes moins banal, sur pomme et "P".

Voilà, me voilà pour de vrai.

Mettez-moi dans un bouquin, n'importe où, au milieu, plié en 4.

Laissez refroidir, laissez passer le temps.

D'où viens-je en 2000... combien ?

Et où en suis-je ?

Revenez à l'écran, si ce truc existe encore.

Voilà l'adresse :

http ://grosse.fatigue.free.fr

J'ai faim

Ce matin, par inadvertance les yeux dans les poches de mes draps, j'ai oublié de manger. Cela m'arrive parfois et n'intéresse personne. Il m'arrive tout aussi bien d'oublier de me raser, j'aimerais qu'il m'arrive autre chose mais il faut s'y faire.

J'ai donc oublié de manger et me voilà affamé. Les tubes et les artères soigneusement cachés sous un gras naissant recouvert d'une chemise vichy semblent proférer des injures à haute voix, de gargouillis en gargouillis.

Je savoure ma faim. C'est étrange ce masochisme. Mais avoir physiquement faim, quand on possède un ordinateur, cela est rare.

J'suis nul

Ce soir des gens m'ont dit montre-nous comment tu joues de la batterie.

Alors j'ai accepté.

Je me suis assis derrière ce truc énorme et brillant et rond et j'ai joué à froid.

Les gens ont aimé mais j'étais nul, raide, pas doué, de traviole et pas fin, pas dans le ton, pas dans le tempo.

Mais les gens ont été drôlement impressionnés. Drôlement qu'ils disaient, ça fait combien de temps que t'en fais et tout ça.

La musique actuelle vient de sauver ma pauvre réputation.

Mettez du macdo dans la bouche des enfants et apprenez à faire la pâte à crêpe. Vous serez un héros.

"Je" disparaît

Ainsi donc c'était cela. *Moi* qui croyait le contraire depuis toujours, mon ego et moi, le vieux couple, le tandem. *Moi* qui croyait en rajouter dans la descendance, dans le viseur, dans la cible : ce serait moi, encore moi, il me ressemble, non ?

Voilà l'affaire réglée : "je" disparaît.

Et pour la bonne cause, et pour une simple raison : mon double, mon clone, mon fils en somme, m'a rendu comme tout le monde. Hirsute et imbécile, endormi fatigué, mauvaises nuits et émerveillements. Plus la peine d'avoir de l'ambition en littérature, 4 kilos et une usine à cacas verts ou jaunes, me voilà donc invisible, l'ego dégonflé et le tandem à la casse.

Je croyais m'y voir, et si les traits diffèrent un peu (c'est que sa mère y a mis du sien, la bougresse), je croyais m'y retrouver, mais je m'y perds dans cet enfant. Un enfant qui sourit de sourires gastriques, un môme aux sentiments de faim et rien d'autre. Je m'y perds, j'ai d'autres préoccupations dorénavant. Effacés les séductions, les égoïsmes, les aventures d'aventuriers solitaires (Rahan n'avait pas de famille).

Et le pire, c'est de voir le bonheur béat du père dans les yeux d'un tuyau qui boit qui dort qui fait caca. Une médiocrité chaleureuse.

Je vais enfin vieillir.

Espérons que cela dure.

Je m'émerveille

Des fois, je m'émerveille. C'est vraiment bête d'être comme ça quand on est grand comme moi. C'est vrai à la fin, je suis un grand, un adulte. Mais je m'émerveille, c'est ma nature. Je m'émerveille pour n'importe quoi. Pas que pour des filles qui passent devant moi et qui font pas attention parce que elles croient que je suis trop vieux pour elles.

Je m'émerveille pour des trucs. Tiens, par exemple encore une fois, internet, je trouve ça drôlement bien. C'est que des Chinois ont récemment découvert des photos que j'ai faites. Ils les ont copiées, et si j'avais su au moment de prendre mes petites photos qu'un jour, quelques milliers de Chinois allaient les regarder, alors là, alors là j'vous jure, ç'aurait été queq'chose !

Ah vraiment, hein.

Sûr.

Et puis tenez, ces textes-là, du dérisoire complètement. Ça me rapporte rien, et puis ça coûte rien non plus. N'empêche, ça se lit un peu. Oh, je sais pas à quel point ça se lit, les statistiques veulent pas dire grand-chose, j'arrive pas à voir la tête des gens quand ils aperçoivent mes chenilles. Ah, les chenilles, ça m'émerveille aussi. C'est beau ces bestioles, c'est des couleurs subtiles, pas de la voiture de beauf ça madame, c'est beau, c'est simple, c'est raffiné. Ça m'émerveille.

Ah, encore un autre truc. Là, la dame qui dort à côté de moi. Elle va faire un bébé qui pousse dans son ventre un jour elle va le faire il va sortir ça va faire un gros sploutch ! Très bientôt, peut-être même demain. Ben ça m'émerveille. Ça bouge, c'est émerveillant pour sûr, malgré les couches à changer un jour et puis celle de l'ozone, ça m'émerveille.

Je m'en fous again

Ma santé mentale, ça va pas mieux. Cette étrange schizophrénie m'étrangle, comme une noyade. Je vis tous les jours une situation paradoxale, à donner des conseils à des étudiants qui m'en demandent d'autant plus.

Mais dans ma tête, y'a une petite musique. Une petite musique de cirque binaire, avec un air cynique qui survole le tout, une grosse caisse et un tambour, de la fanfare qui fanfaronne, une extase lyrique et rigolote, et des paroles simples..... *je m'en fous de vos histoires de pauvres schnoks vous les étudiants et vous les profs et vous n'importe qui je m'en fous, tchac poum, tra la la la, tchac poum, ta ta ta.....*

Je m'en fous royalement de toutes ces histoires d'économie, de nouvelles technologies, d'-analyse, de plan, de méthode, de mémoires, de rapports, toutes ces choses dans ma tête, de l'actualité. Je m'en fous fous fou fou fou fou fou fou.

Ah ah ah ah ah.

Et dans ma tête, je chante, je chante, c'est pas croyable ma petite histoire dans ma tête.

Je m'en fous royalement

Je m'en fous.

Mais alors, royalement.

De la nouvelle économie, des programmes de la télé, de la vache folle, de l'avis de Jacques Chirac, du programme de Jack Lang, de la mairie de Paris, du conflit au Proche-Orient, des minorités, du poids des majorités, des beaufs, des cadres supérieurs, de la majorité. Je me moque bien des cours de la bourse, du prix de la bière. Et pire encore, de l'avenir. Je me moque bien d'internet et de ses tendances, de la littérature contemporaine. Et les nouvelles versions des nouveaux logiciels.

Mais alors, je m'en contre-fous !

Et puis même au boulot, je m'en fous.

Mais j'ai peur. Je suis sûr qu'on va me dénoncer. Ça va venir, *on* va s'en apercevoir. *On* va me le dire. *On* viendra comme ça, même pas l'œil inquisiteur. *On* me dira, simplement : va-t-en ! Mais oui, va-t-en ! *On* sait bien que t'en as rien à foutre !

Ben en plus, ce sera vrai. Je m'en fous, royalement.

Je me dégonfle

Pshiiiiiiit.

Je me dégonfle.

Très lentement.

Pshit-pshit.

Je le sens bien.

C'est à cause de mon environnement.

C'est un peu de ma faute.

Faut que je me grouille.

Y'a un petit trou dans ma tête.

Je lis plus comme avant.

C'est le temps qui manque.

Je perds de vue mes copains connus à la fac.

Ça n'aide pas.

Je remets à dans 5 ans ce que j'aurais dû faire il y a dix ans.

Je crois que j'ai tout mon temps mais je sais que j'ai plus tout mon temps.

Le vide s'installe.

J'ai oublié le nom des profs de collège.

Les formules mathématiques incomprises.

Les règles de grammaire.

Les noms des gens me sont indifférents.

Je n'ai plus beaucoup de références contemporaines.

Je n'achète plus de disque.

Les sciences humaines m'indiffèrent.

Je lirais presque Alain Minc pour me faire une référence.

Je me vide.

Mes arguments récents ont au moins 11 ans.

Je les trouve solides.

Je me plains.

C'est pour ça que les nanas qui me trouvaient drôle m'ont quitté.

Elles vivent avec des connards qui ne se plaignent de rien.

Elles ont de la chance.

La comptable a un super-cul dans son jean. Elle fait un peu salope et naïve. Quand je lui parle elle imagine pas que j'essaye de la draguer pour voir ses belles fesses rondes avant ma mort.

Mon beau-frère se plaint tout le temps lui aussi. Il aime rien. Il écoute pas de la musique. Il

lit rien. Il retape des vieux meubles et parle à personne. Il boit du rouge. Du Côtes du Rhône. Je le vois pas assez pour qu'il me serve de repoussoir. Souvent je me dis qu'il a raison. Il a 60 ans pour de vrai.

On doit faire une bouffe. Depuis 10 ans on doit se réunir. Tout le monde entier doit se réunir depuis dix ans. On a plus rien à se dire. Tiens, je parle tout seul. François Villon. On est éparpillé. On va se présenter nos gosses qui voudront pas jouer ensemble. Les nanas qui ont 20 ans aujourd'hui sont nées en 81. Elles croient que Michael Jackson a toujours été blanc.

Je pense comme si j'avais toujours pensé comme ça.

Faut que je passe l'aspirateur demain.

Il fait à nouveau beau.

Je ne suis pas une femme afghane.

JE SUIS SAOUL

Ce soir à 22 :51 je suis saoul. Je ne sais plus où l'on esquisse le circonflexe. C'est les voisins qui m'ont offert l'hospitalité et du Bordeaux et du Cognac alors je louche, le monde en double, quelle habilité, merveilleuse sarabande en stéréo, j'ai envie de dire youpi mais je suis collé et l'œil glauque je suis sous. J'aime être saoul sans l'avoir voulu, sans préméditation, sans juge et sans jury. Être emporté comme au mariage d'une quelconque cousine (la mienne s'appelle Véronique et est con comme un balai) lorsque les danseurs font la queue loufoque et que l'une d'entre elles vous entraîne par la main et vous voilà au milieu d'une foule qui court comme s'il y avait de quoi se réjouir d'un mariage, surtout celui de ma cousine. Je pense aux gens qui ne font pas le pont puisque nous sommes en mai, je pense aux Belges à mes cousins canadiens nous y voilà pas la chance de ne rien foutre malgré les ombres qui se dressent dans un paysage pas très mondialiste franco-français, regardez ce texte, z'avez vu un peu, comme il est imbibé, le coup final, le Cognac dans un grand verre aéré. Je vais me relire demain mais il sera trop tard Canadiens, Canadiennes, homosexuels, travestis, tantessi vous voulez, j'aurais changé du tout au tout quand mon môme à neuf heures pétantes me réclamera le biberon en disant "bô" parce que c'est le temps qu'il devra faire en ouvrant les volets je suis sous.

Comme Nougaro quand il couchait encore avec Marie Christine, et c'est la même langueur et pas monotone et aucun débarquement, plutôt couler sous la couette, ah Nougaro, je suis sous, sous, sous l'influence d'un peu d'alcool et tu peux pas savoir toi qui le sais déjà comme j'ai envie de dire au gens d'arrêter de griller les feux rouges comme cette idiote tout à l'heure qui a manqué de m'envoyer en l'air.

Me voilà pas frais du tout, faudrait penser à aller se coucher, mais j'ai vaguement entendu un écrivain parler de lui comme tant d'autres parlent de leurs miracles et ça fait chier d'avoir encore contrairement à eux à déblatérer des choses minables en guise de somnifère pour ceux qui s'ennuient à mourir dans des bureaux à l'air conditionné. Oh, pourquoi ne suis-je pas Bogart ou Lauren Bacal ou n'importe quoi avec un compte en banque et de quoi partir au loin sans pour autant être un fils à papa qui voterait RPR parce qu'il ne sait pas qu'on a franchement le choix ? Et pourquoi ne serais-je pas chinois ou africain, ou polonais ou je ne sais quoi, sans espoir venu d'ailleurs, ah, ce serait plus simple que de vouloir vivre écrivain. Et pourquoi suis-je jaloux de ces gens qui sont bien payés pour n'avoir rien à dire d'intéressant ou d'opiniâtre dans

les colonnes de Libération ou alors du Monde puisque je les confonds maintenant qu'il y a des photos dans les deux ?

Ah là là, pourquoi ? Bon ben je vais me coucher. Et je savoure d'avance la grande victoire de tous les mecs bourrés du monde entier pour un instant seulement : la certitude d'avoir raison seul contre tous.

Journée morne

Petit j'aurais pas imaginé ça. C'est pas la guerre, on a vu pire, faut pas se plaindre. Je me dis ça tous les jours ça va ça vient. Pas grave.

Lever 6 :00. France Inter. Ils ont toujours l'air en forme ceux-là. La météo, les morts. Je me jure de fermer l'œil jusqu'à 6 :10. J'ai dix minutes pour imaginer ce que j'aurais voulu être. Un héros, maître du monde, pilote de chasse. Merde, il est déjà l'heure. La douche est chaude j'ai les yeux gluants et collés. Combien de temps ai-je voulu avoir une vraie barbe de trois jours virile et tout pour plaire aux filles ? Comme Thierry qu'était déjà un homme en première B. Maintenant, j'aimerais me raser seulement toutes les semaines, et que ça ne pousse pas sous la pomme d'Adam, et pas dans le dos.

Déodorant transpiration killed.

Céréales toujours les mêmes. Avec des pépites de chocolat. Toujours les mêmes. Le petit dort encore. Sa mère va descendre. Brosse à dent. Descendre escaliers, allumer la lumière, c'est la nuit dans le jardin faut y aller.

C'est pas la guerre. Ça pourrait être pire. Te plains pas tout le temps.

Mêmes têtes dans le train. Mêmes connards à mi-parcours qui beuglent sur les 4 places du milieu du wagon. Ils ont dormi plus longtemps que nous, ils sont heureux d'aller travailler.

Heureusement que je suis mythomane. (penser à jouer au loto ce soir, super-cagnotte ?). Je suis mythomane donc. Ça fait 15 ans que j'imagine qu'un jour, je n'aurais plus à subir les autres. Voilà ce qu'est la réussite dans la vie. Ne pas voir des gens qu'on n'a pas envie de voir.

Bureau. Oui, bonjour. Bonjour. Oui, bien sûr. Non. Rien. S'asseoir. Consulter son mail perso, son mail pro. Rien. Mes statistiques, ah, bientôt 100 000 visiteurs. Très bien. Mouais. Et après ?

Pondre un truc. Y'en a tellement dans la tête, ça grouille comme des asticots dans celle des lapins morts de la mixo au soleil sous la pluie. Dire n'importe quoi, et voir que d'autres vont lire ce n'importe quoi. Satisfaction immédiate. Pôf, ça y est. Publié, rangé, le net, machine à illusions. Le monde entier te lit, puis s'en va lire autre chose, et retourne à ses occupations. Tu devrais faire un site extrémiste avec ton vrai nom, les journaux parleraient vraiment de toi. Là, t'es ridicule. On me demande souvent "pourquoi t'écris sur ton site ?". C'est pour entretenir ma mégalomanie. J'ai l'impression d'être important.

Écrire dans le train au retour. Travailler sur un roman, des nouvelles, prendre des photos discrètement de l'étrange brune là-bas, du type en vélo sur le quai de la gare. Des visages des séparés. Rêver d'une autre vie. Retrouver la mère et le petit. Manger des nouilles. Refaire le monde. Dormir avant 10 :00 du soir.

Faudrait ranger, refaire l'escalier en bois qu'était plein de bestioles. En ciment. Préparer l'enduit sur les murs des placards, puis la colle, puis le papier. Faire des placards. Manger, rigoler. Recevoir des amis.

Envoyer mon 156 ème essai de roman à Joëlle pour qu'elle m'encourage. Dire aux fatiguistes d'écrire un truc. Sont peut-être morts. Envoyer un mail à un type de la presse, pour lui demander pourquoi il parle pas de moi. A part Philippe Val, ils répondent tous, "Mais vous êtes qui pour qu'on parle de vous ?". L'ex-amant de Loana, j'ai des révélations à vous faire.

On me dit, "T'arrête pas, je te lis tous les matins.". Ah. Oui, ça c'est bon, très bon. Et puis mon pdf, il en part une vingtaine par jour. 20, ça fait beaucoup je trouve. Je doute, je doute, je doute.

Mais j'arrive pas à ne rien dire. Laisse-tomber.

Te plains pas tout le temps. Tiens, il fait beau. Et c'est encore l'été, on est le 20 septembre seulement.

L'inaptitude

Et là, vous faîtes la même chose mais avec l'autre œil et en partant de la gauche, toujours la dernière ligne, la plus petite...

xvyopstaidpq

Très bien, ce n'est pas la peine de mettre le texte si loin...

*Je peux le mettre très loin vous savez, tenez (*et là, je le mets le plus loin possible, en tendant le bras*) xvyopstaidpq. Je suis un cyborg vous savez. La visite médicale m'est inutile. Je suis toujours très apte. J'ai oublié mes urines et je n'ai pas envie. Et puis je ne sais pas où est mon carnet de santé. Je suis un cyborg. Que voulez-vous ?*

La secrétaire ouvrit grand la bouche, elle m'avait jusque-là parlé comme on parle à un crétin. Sa bouche faisait un "o" de stupéfaction, et ses sourcils en circonflexe atténuaient quelque peu son assurance initiale. Un *cyborg*, pensez-donc, c'est pas tous les jours qu'on a ça à la visite médicale !

Très bien, vous pouvez passer en salle d'attente.

Vous ne voulez pas voir ma bite de cyborg ? Elle est énorme et pourrait vous faire oublier la monotonie de votre vie d'employée administrative, vous n'auriez rien à faire qu'à en profiter...

Sans façon, merci.

Et là, elle m'ouvrit la porte de la salle d'attente où trônaient décousus de vieux *Gala, Hola, Allo, Galop, Gaga, Gogo, Paris-Match* et le *Figaro - Magazine.* Que des journaux intellectuels qu'un cyborg dans mon genre allait dévorer. Elle ferma la porte en souriant. Je me retrouvais seul. J'en profitais pour déchirer autant de magazines que le temps qui m'était imparti me le permit, c'est à dire huit exactement, quand elle apparut à nouveau pour m'ouvrir la cabine de déshabillage à double-porte. De l'autre côté, j'entendais une championne de sumo remettre son soutien-gorge en remerciant le docteur pour ses conseils en matière de poids. Son soutien-gorge faisait scratch-scratch sur sa peau caillouteuse de grosse morue vérolée et le docteur m'ouvrit la

porte.

Bonjour monsieur Fatigue, alors, ça va depuis l'année dernière ?

Oui docteur. J'aime bien répondre ça, on ne rentre pas dans le détail et voilà. Oui j'ai perdu du poids, oui je vais bien, oui j'ai de bons yeux, oui j'ai peut-être un cancer de l'anus ou un grain de beauté mal placé, oui. A mon âge, faut faire gaffe. Il me malaxe le bide comme dans *Alien*, mais de l'extérieur, 11,5 de tension, c'est pas la guerre du Golfe. Il me dit que c'est intéressant ce que je fais comme boulot. Je réponds non pas du tout. Mais faut bien bouffer. Il s'inquiète. Il me dit "vraiment" ? Je dis oui. C'est nullissime ce boulot et le pire, c'est que pourtant je suis beaucoup moins idiot que les autres paraissent. Et dieu sait qu'ils paraissent. Tous les jours ils paraissent. Vous voyez ce que je veux dire ?

Il sourit. Il en a vu d'autres.

Je ne lui ai pas dit grand-chose au docteur de la médecine du travail qui m'a parlé de son père qu'est mort comme le mien à cause des Gitanes-Maïs. J'aurais dû lui parler, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'aurais dû lui parler, il s'ennuyait à mort. Et puis il a mis à l'année prochaine sur la fiche d'aptitude. J'étais, encore une fois, apte. Ça doit faire au moins 15 ans que je suis apte ; physiquement ; au travail. Même les boulots saisonniers à déballer les cartons, apte. Et pourtant, le seul médecin qu'a eu raison un jour, c'est celui du service militaire. Le psy. Il savait que je savais que nous étions, lui et moi, parfaitement complices. Mais il m'a dit dans sa grosse barbe "vous serez chez vous demain soir, vous n'êtes pas apte". Alors une lettre et un chiffre valurent mieux que tous les Armand Jamot du monde. P4, pensez-donc, j'allais pouvoir rejoindre l'Amérique, partir vers l'amour et tout ça !

L'inaptitude. Je la trimballe dans ma tête, je m'en rends compte encore aujourd'hui. L'inaptitude totale au boulot. Coopérer. Les collègues. Les assistantes. Les informaticiens. Les patrons. Les clients. Je ne sais même pas vraiment ce que j'exerce comme boulot. Un exercice, un entraînement ? Pour être entraîné, on est entraîné, c'est un torrent l'obligation de gagner sa croûte, hein !

Mais le boulot ?

J'en ai strictement rien à foutre.

C'est terrible cette inaptitude foncière, j'en rêve des potagers et des paysages et des femmes nues. Des livres à lire et des promenades en vélo. Et mes mômes et le monde. Mais l'inaptitude, profonde, clinique, naturelle, là, elle est là, le vers dans la pomme, depuis des années. Pas capable de faire semblant, toujours à faire de l'humour déplaisant, ou alors carrément pas drôle sauf pour moi et mon inaptitude à moi. Combien sommes-nous ? Faut-il changer de voie ? Et où aller ?

Vivement que je sois un grand écrivain.

La vie en 99

La vie en 1999.

Elle est bizarre, faut faire ses comptes.

Je parle 3 langues plus ou moins, je connais plein de systèmes informatique, je suis allé

longtemps à la fac, je gagne ma vie. Je m'ennuie au boulot mais c'est tout, y'a que là, pas ailleurs.

J'ai perdu espoir de voir plein de gens sympas alors j'en vois quelques-uns.

Et puis là, l'émerveillement.

Une brésilienne qui m'écrit en français et qui m'échange mes Jacques Brel contre ses bossa-nova. Je les ai reçues par chronopost hier avec étonnement. Je vais lui envoyer mes Jacques Brel avec enthousiasme.

Vive ma mondialisation.

Le reflet dans la vitre du TGV

Il y a dans la vitre du T.G.V. conduisant au lit de ce soir, le reflet d'un type. Il est sérieux, appliqué, avec un ordinateur portable et une cravate. Il a l'air de travailler. Un look standard. Sauf peut-être le *Charlie Hebdo* qui traîne sur le siège d'à côté. Ce type a bientôt dans les trente cinq ans. Du solide sans doute. De temps en temps, il regarde content son profil sur sa droite, vérifie son fond de l'œil, s'autosatisfait d'être un mec pas trop mal, pas trop raté. Il pense qu'il vieillit bien.

Il ne savait pas à 20 ans ; l'âge préféré de ceux qui l'ont dépassé ; qu'il deviendrait un homme *sérieux*. La plupart des gens sérieux à cet âge-là s'imaginent pourtant continuer sur leur lancée. Lui, il n'était guère sérieux à vingt ans, alors là, quand il se regarde, l'air grave et professionnel d'un homme avec un emploi et peut-être même des responsabilités, ça le rassure.

Je n'invente pas les pensées d'un autre qui me ferait face sur un siège distant en quinconce.

Ce type.

C'est moi.

Je n'aurais pas imaginé le jour de mon anniversaire, quand dans une cuite héberluée j'achevais comateux de fêter la liberté de celui qui ne travaille pas encore à 20 ans, l'irresponsable, je n'aurais pas imaginé qu'un autre jour, je verrais ce reflet le cheveu bien plus court et le ventre un peu gras, un reflet somme toute rassurant, le reflet de l'homme moyen. C'est sans doute de ma faute. Il faut avoir du courage et des idées. Je n'avais que des prétentions et des banalités. Me voilà sérieux.

Je regarde une dernière fois le reflet de celui qui a presque la moitié du chemin entre 30 et 40. Des rides des choses qui traînent. Il n'a pas l'air rassurant, il a l'air con, il a l'air d'un pantin dans une pantomime, avec son clavier et la lumière par au-dessus, il ressemble à plein d'autres qu'il imagine si différents, si standards.

C'est moi, pauvre con.

Libidomètre

Le PDG de Hewlett-Packard (boîte qui fabrique des choses inutiles de plus en plus indispensables) disait il y a quelques années que, justement quelques années plus tard, c'est-à-dire maintenant, la plupart des objets (produits) n'existaient pas encore, à l'époque où il le disait.

Ce qui veut dire, plus clairement, que le marketing s'arrangerait pour nous inonder quotidiennement de nouveaux machins, plus nécessaires les uns que les autres.

Il m'en manque un, indispensable : le *libidomètre*.

Je n'y comprends rien. Serait-ce ma nourriture ? Ma psyché ? Le temps qu'il fait ? Le temps qui passe ? Les dames que l'on croise dans la rue ? Leurs filles ?

Je n'y comprends rien.

Ma libido va et vient, regrettant ces femmes subtiles et folles qui partirent pour des bras moins drôles, savourant parfois le repos de l'absence totale de désir, enfin me dis-je, enfin, *c'en est fini* ! Et puis non, telle plantureuse au regard absent, telle autre à lunettes et décolletée, telle vulgaire comme un hamburger, à nous faire oublier l'heure et la vie qui ride.

Et c'est reparti.

La libido n'est pas gérable, pas comptable, pas *logicielable.*

Je la crois *infinie.*

Ma vie en papiers

Les gens sérieux diront qu'un déménagement est l'occasion rêvée de faire du rangement. A la condition d'être un gens sérieux, ce qui n'est guère mon cas. Je suis donc en train de reconstituer lentement et dans un bordel omnivore ma vie bureaucratique.

Il y a la sécu, je connais presque mon numéro par cœur. Très bien la sécu.

Il faut continuer dans cette direction-là.

Il y a les points retraites, les factures téléphoniques, les cotisations, les assurances maisons et voitures, les prêts bancaires, les impôts, les listes de courses, les antécédents médicaux et puis surtout le dentiste ("hanter ses dents", pour sûr les miennes, pour sûr ...). Il y a les affaires du petit, ses vaccins et les miens qui n'ont pas pris. Il y a les travaux, les factures, les devis, les garanties, l'obsolescence, les feuilles qui tombent, celles qui restent, les arbres qui pourrissent, le ciment qui se fendille.

Les feuilles de salaires pour prouver à qui de droit que j'ai droit monsieur à la somme indiquée pour laquelle j'ai cotisée dans mon passé à moi, ne voyez-là, monsieur, aucune nostalgie temporaire.

De vieux carnets d'adresses et des oublis, comme des trous, des puits.

Les photos dans des livres qui n'ont rien à faire là. (Que devient-elle celle-là ? Tant pis pour elle...).

Par chance et par principe, je n'ai investi nulle part, si ce n'est dans la pierre fendue et par défaut : je peux jeter les quittances de loyer, je le paye directement à la dame de la banque. Charmante par ailleurs...

Et puis, en y réfléchissant bien, voilà ma vie résumée pour ce qu'elle va laisser : des papiers de suivis dans des administrations peuplées de gens sérieux, une liste funéraire sans rituel. L'homme moderne, en quelque sorte.

Maître du monde

Il y a bien un moment où l'on en rêve. Maître du monde.

J'y pensais sur l'autoroute qui me ramenait chez moi après l'*entretien de recrutement* d'hier soir, enfin, d'un autre soir.

Je me disais que tous les minables qui ont réussi à être dictateurs devaient savourer l'instant où le *consultant en recrutement* arrive dans leurs palais kitschs.

Moi, je lui dirais simplement, à ce *consultant en recrutement*, je lui dirais : "présentez-vous".

Mes ambitions

Dans ma tête, c'est l'esprit d'un môme qui flotte. Tout juste si j'ai pas envie de faire du sable doux avec des gamins de deux ans, les fesses dans la poussière, la maman qui râle, la machine à laver le linge. Dans ma tête vraiment, les pistolets à eau, les cow-boys les Indiens, Géronimo sur un poster sépia, dans son costume de guerre. Faire des dessins toute la journée, en mangeant des pains au chocolat et des sucettes Shupa pour les copines amoureuses.

Dans ma tête un adolescent. Les filles et la main sous leurs jupes, la fermeté de leurs seins et les pneus dégonflés des vieux vélos. Dans ma tête, crooner un jour, je chanterai Aznavour, elle se pâmeront d'amour, je voguerai lointain. Dans ma tête, n'importe quoi.

C'est que j'aurais voulu être plein d'*autres*. Stanley Kubrick par exemple. Faire des films comme les siens pour un Français comme moi, ah, quelle classe. Derrière des caméras trafiquées, *Barry Lindon* à la bougie, rien d'artificiel, autre chose que Godard ça. Ou Cartier-Besson, Kertesz, Ansel Adams, Capa, photographe aventurier, mort jeune sur une mauvaise mine, un *Leica* à la main, un *Contax* au poignet.

Ou alors homme politique, résistant de la première heure. Sauf que j'ai la trouille la nuit, et peur de l'eau. Tiens, grand philosophe, Aron, Sartre, arf. Mais bon. Aron, je suis en train de lire ses mémoires, aucune chance de faire comme lui. Il a commencé le piano à 4 ans, appris le bridge à 7, joué au tennis à 8, latin-grec, normale-sup, number one à l'agreg, partageant avec Sartre laideur et honneurs. Tu parles d'un itinéraire.

Reste Céline, du verbeux, du point d'exclamation à chaque mot ! Des insultes ! Des cris, des dégoûts ! Non.

Fanté alors, rital série B en Californie, avec une Porsche et un chien stupide.

Moui.

Souchon, Jonasz ? Brel.

Grand batteur, tiens, ça, oui.

Mouarf. Je tiens pas le tempo. De Johnette, aucune chance.

Dans ma tête, des rêves d'enfant, des destins d'écrivains, d'artistes, des dessins de Rahan. Et puis surtout, finir vieux entouré de mômes et de photos jaunies, avec toutes mes femmes maintenant avachies, dans un jardin constellé de drôlement gros pots de fleurs, des bambous et des racines moitié pourries en guise d'ambitions foireuses. Voltaire, ta gueule.

Mon cul !

Après l'Ode à ma bite, je ne pensais pas parler de mon cul. C'est un truc un peu inutile, à la manière de certains monstres de science-fiction dans les séries B. Ils existent quelque part sur une autre planète, mais si l'on ne survole pas la planète en question, rien à craindre. Donc mon cul, bôf. Petite mécanique décongestionnante, au mieux.

Par contre...

C'est que mon cancer doit bien commencer quelque part. Alors me voilà sans le slip, allongé pour la postérieur-ité au nez de mon gastro-entérologue, et le voilà avec son casque de spéléologue de marque Fujinon, made in Japan, à m'enfiler un machin de plusieurs mètres de long sans mentir, avec une caméra dedans, un grand-angle, de la lumière pour éclairer les parois, et même de l'espace pour laisser passer une pince à gratter les petits polypes. Haroun Tazieff around the world ! Mon cul oui.

Incroyable. Me voilà tel qu'en moi-même, et profondément. C'est la première fois que je vois mon cul jusqu'au milieu de mon ventre, et la bête est là, *Alien, Alien* !!! Mon ventre se tord, j'ai un peu mal, je sens ce machin sous la peau, et je vois à l'écran mon autre réalité, celle de l'intérieur, privilège de la Sécurité Sociale, des remboursements de l'acte (1250 balles), de la prévention et de ce merveilleux progrès. Non, ce n'est pas le fond de mon cul seulement, car le voilà oublié. Non, c'est mon moi de l'intérieur, superbement naturel, naturellement superbe. Et pas ridé. Et sans âge ! Oui mesdames, mon intérieur est sans âge, sans plissement douteux pour de bon, un long tuyau et quelques rencontres, appendice et intestin grêle, merveilleuse machine japonaise à tout révéler. Quelle étrange symétrie que ces galeries, et l'on tourne, et l'on monte, et l'on redescend. Et tenez, la petite assistante toute rouge de me voir nu moi qui était habillé dans la salle d'attente, pardonnez-moi d'être si indécent jeune fille, je vous montre à la fois ma virilité timide aujourd'hui ainsi que le fond de mon cul sans pour autant être poursuivi par la maréchaussée. Allez-y, prenez donc la pince (elle ne regarde ni le médecin, ni le patient, ni l'écran. Elle est figée dans un horizon lointain, un horizon à elle, plein de rougeurs aux joues). Allez-y, appuyez sur la pince, arrachez-moi ce polype des fois que... Et tirez donc le câble, à deux mains, allez, à deux mains. Eh ben voilà, deux petits millimètres que l'on enverra à l'examen. N'est-ce pas merveilleux ?

Merci, retournez donc au secrétariat, à la salle d'attente.

Incroyable mon moi-même de l'intérieur. Plus rien ne sera comme avant. Terrible privilège de la prévention/détection, j'ai maintenant conscience de mes panoramas internes, de mes circonvolutions, de nos universels plans de construction. Ah, Darwin ! L'évolution des espèces ! Voir le

fond de mon cul, et voilà l'élan lyrique, toute la vie repensée, mais d'où venons-nous bon sang, pour que la chose soit si bien agencée ?

Hein ?

La prochaine fois, j'en ferais une vidéo.

Mon procès

Il fallait bien que ça finisse comme ça. Le juge me dit "Accusé, levez-vous !". Je réponds que je suis innocent. Mais c'est la cour qui va statuer. Alors les témoins arrivent. Les gendarmes sont gentils, ils me soutiennent. Ils disent "Oui, nous, on vous croit que vous êtes innocent, les vrais coupables ne vont pas en prison, vous savez bien.". Ils me réconfortent. C'est bien.

Mon avocat a l'air triste. Peu habitué aux peines perdues, il s'imagine que nous avons une lueur d'espoir dans les yeux. Mais les siens sont recouverts d'une paire de lunettes parisiennes à la mode et les miens regardent dans le vide en direction de mes pieds.

C'est mon procès, je suis coupable.

Voilà l'une de mes ex-femmes. Elle parle, elle fait des gestes, elle tangue. La rancune tenace. Pourtant, c'est elle qui m'a quitté. Qu'est-ce que ça peut foutre lui dit mon avocat. Il lui dit exactement cela : "Qu'est-ce que ça peut foutre ?". Elle répond "Qu'est-ce que ça peut LUI foutre vous voulez dire ?" Et là, mon avocat ne dit plus rien, il s'appuie à la barre et se rassoit. Elle continue, une vipère. "Et la responsabilité ? Vous y avez pensé ? " Je conviens que j'étais irresponsable. Mais quand même. On n'a pas eu d'enfants. Je souffle l'idée à mon avocat. Il sourit. Il intervient. "Ils n'ont pas eu d'enfants votre majesté". Le président ne comprend pas ce que vient faire ce qualificatif ancien régime dans un tribunal républicain. Mettant cela sous le signe de la confusion, il obtempère. C'est elle qui répond : "Mais justement". Et le public gronde, on acquiesce.

Faut voir mon premier banquier. Enfin, le responsable de mon compte. Alors lui, il est content. Il est à côté de mes parents et de ma prof de maths de terminale. Ils me regardent par en-dessous, ils me tiennent. La guillotine. La prison à vie. Quand je pense que mon premier banquier, il m'avait souri quand j'ai signé pour mon premier prêt étudiant....

Ah, celui-là, je ne m'y attendais pas. Qu'est-ce que je pouvais y faire à sa vie sexuelle ? Sa femme m'implorait, porte-jarretelles et jolis dessous, et moi, gentleman, je disais "Mais enfin, pense à Claude !". Elle disait : "Il a une petite bite".

Que pouvais-je y faire ? Je ne suis pas chirurgien plastique.

Tiens, la mère de Philippe V. Je l'ai traitée de snob en CM2. Elle s'est remariée. Tout comme mon ex-beauf. Faut le voir celui-là, un vrai triomphe ! Les joues rouges écarlates du rasoir électrique, il arrive en conquistador. La salle l'applaudit, c'est un triomphe. Les gendarmes me tapent sur l'épaule. "Ce n'est qu'un mauvais moment à passer" me disent-ils. Je l'ai traité de con en plein repas de famille. J'avais huit ans. Il ne me regarde pas. Il raconte la scène. Il répète, en tapant du poing, "à huit ans votre honneur, à huit ans ! ! !". La foule exulte.

Une foule d'acteurs célèbres défile. J'ai de plus en plus mal au crâne. Je vois Pierre Palmade, il a un gros badge avec son nom écrit dessus. Je ne le connais pas. Il m'accuse. Il dit "Il se croit

drôle". C'est leur porte-parole.

Tiens, mon ancien patron. Il dit "Il croyait tout savoir, fallait tout le temps qu'il ait le dernier mot l'enfoiré !". Et la foule reprend, en chœur "L'enfoiré, l'enfoiré !". Des tomates fusent. Gorgées de l'eau des gouttières de chez Leclerc, elles s'écrasent sur la vitre de Plexiglas qui me protège. Des œufs pourris.

Tiens, des parents d'élèves. Un à un, ils égrainent les échecs des leurs enfants, mes anciens camarades de classe. Et je fichais des mains aux culs de leurs filles, et j'empêchais leurs fils de travailler. "PERTURBATEUR" dit l'un d'entre eux. Monsieur Fortin. Un ingénieur à la retraite. Un homme de Dieu. C'est marqué dans son bureau, y'a un crucifix. Je m'en souviens très bien. Je jouais au ping-pong avec son fils. Et la foule qui reprend "PERTURBATEUR". Et ainsi de suite.

Puis ma propre sœur. Elle déverse la lutte des classes familiale au milieu du public qui se délecte comme fourmis dans du miel. Ainsi donc, votre frère était un prétentieux, un gamin "essayant de sortir de sa condition sociale" ? "Oui monsieur le président du tribunal" répond-elle. Parfaitement ! Il s'est toujours cru d'une autre élite. Il n'a que ce qu'il mérite !".

D'anciennes maîtresses passent à la barre, à nouveau. Elles ont formé une association qui se réunit tous les mardi soir à la basilique de St Denis. Elles y boivent des tisanes tout en écrivant les arguments de l'accusation. Elles détaillent au public l'ensemble de mes perversions. L'une d'entre elles (Sophie, à vingt ans, s'approchait tellement du sublime qu'elle se faisait synonyme) Sophie, 35 ans, aussi intéressante qu'un paquet de gâteaux apéritifs en promotion tête de gondole. Elle accuse, et vertement : "Il ne disait jamais *faire l'amour.* Il disait *baiser.".* La foule est stupéfaite. Les hommes et les femmes se regardent, puis le dégoût s'empare des visages, on crie, on dit "Beurk" à tire larigot.

Un gendarme me dit : "J'ai envie de faire pipi". Je lui répond : "Au fond, à gauche du couloir, la porte verte". Il me dit merci.

J'aime cette humanité chez les gendarmes.

Mon vélo

L'homme moderne aime la technique et les objets. La plupart des hommes modernes aiment les bagnoles, car la bagnole est un gros objet leur permettant de rester mariés plus longtemps, même sans amour. La bagnole, on en change pour oublier qu'on se lasse de sa femme, qui nous le rend bien, sans doute, d'une manière ou d'une autre, mais plus mystérieuse.

Moi, c'est mon vélo. Comme mon appareil-photo, c'est une petite machine très simple, l'une de ces inventions humaines formidables galvanisée à la technologie spatiale depuis la chute du Mur, voyez le tableau... Ça sent le carbone, l'aluminium haut de gamme, le frein à disque... Mon nouveau vélo n'a pas de frein à disque, mais il pourrait. Il pourrait !

Le progrès est sans limite, et je grimpe les côtes en regardant les biches. Les vraies. Sans bruit, j'ai peur des sangliers.

Tout ça, c'est gentil. C'est coloré, ça coûte un peu cher, et des types mettent de l'argent dans des pneus à crampons. C'est toujours moins grave que dans une bagnole. C'est un peu ridicule. C'est gentil.

A l'heure pile où je descendais sur ma monture flambant neuve avec l'impression d'être en forme à mi-vie, à quelques dizaines de mètres à peine, sur le quai de la gare, une inconnue se jetait sous le T.G.V., 9ème tentative de suicide. J'ai relativement peu de compassion pour les suicidés, mais celle-ci a une particularité : arrivée aux urgences chirurgicales, on l'a amputée d'une jambe, afin qu'elle puisse tenter la mort une dixième fois.

A-t-elle un jour connu les joies du vélo ?

Où suis-je ?

Je ne sais pas où je suis. Ce n'est pas que je sois perdu. C'est que je ne sais pas où l'on me stocke. Je ne sais pas où l'on me voit. Je suis virtuel, je suis perdu. Physiquement. Ça veut bien dire quelque chose. Mais pas là. Où ?

Là.

Quoi ? Rien. Là, des choses. Où sont-elles ? Dans mon disque dur pour l'instant. Mais ça dure pas. Ailleurs pôf. D'un coup. Sec, un coup de trique mécanique. Miniaturisation des petites pensées et des grands appétits commerciaux. Ici et là. Volatilisés. Je passe à l'Euro. Belle jambe. Mais mes textes ? Ma fatigue ? Vous êtes où ? Y a t'il une plante verte dans la pièce du lecteur ? Et celui qui lit stocke-t'il finalement ma prose ? Et de quel droit ? Et qu'écoute-t-il comme moi Herbie Hancock en concert au Japon grande période funk ? Volatilisé. MP3. Des sigles dans tous les sens, à dévaler les pistes. Du disque dur. De l'anglais, du "E" prononcé "ee". Et surtout du silence. Jamais entendu autant de silence qu'en fin d'année électronique. Ça lit dans son coin, ça la ferme dans son coin. Ça stocke, ça subtilise, c'est volatile. Ça n'est pas bouillonnant. De l'information, j'en ai jamais vu autant. C'est la crue perpétuelle ! On est fatigué dans les services, dans les 35 heures, vivement les vacances. On a de la chance ! Où est-on ? Dans la crue perpétuelle.

Pas génial

Pourquoi les gens comme les autres s'en rendent-ils compte ? Ça, j'aimerais bien savoir. J'aimerais tant être comme tout le monde. Prenez par exemple les secrétaires ou les cadres qui m'entourent. Ils sont comme tout le monde. Ils mangent du surgelé, n'ont pas peur des accidents de voitures, emmènent leurs enfants à disneyland.

Bref, ce sont des cons.

Mais ce qui est bien, c'est que ça ne les gêne pas. Même pas du tout. On ne voit jamais scintiller au fond de leurs yeux bouffis l'étoile du doute, celle qui dit parfois *j'ai l'impression d'être complètement nul*.

Vous m'avez compris. Cette étoile du doute vient encore d'exploser mes neurones, et d'éclairer la surface intérieure de mon crâne à la lumière d'une triste réalité : je suis complètement nul comme mec, c'est pas possible d'être comme ça, et en plus, il faut que je le dise à tout le monde.

Ça fait des mois que je veux changer de job. Je sais faire plein de choses, peu de fotes d'orthographe, de la photo, je parle des langues, quand à l'informatique, c'est de la rigolade.

Bref, je suis génial, super-créatif, et drôle avec ça, un brin cynique, ça va de soi, et, ... c'est l'élan lyrique qui m'avale, si seulement les autres s'en rendaient compte !

Non, la seule chose dont ils se rendent compte, c'est que je ne suis pas comme tout le monde.

Pas comme eux...

Péter la gueule à tout le monde

J'ai une tendance personnelle à la paranoïa. Une petite névrose qui s'aggrave et s'agglutine. D'où ma volonté d'anonymat, malgré la gloire. Incognito.

Sauf qu'en ville, une ballade, la femme de ma vie, un landau. Des types qui boivent une bière au bord du fleuve. Ils nous toisent d'en bas parce que ma femme est belle, et que le possessif est relatif pour les costauds. D'ailleurs, on n'est pas marié. L'un d'entre eux nous dit bonsoir. On ne se connaît pas. De quel droit ? Mais de quel droit apostrophe-t-on les mamans, les landaus, les pères à côté ? Faut-il qu'il se sente fort celui-là.

On ne répond pas, on ignore. On ne dit mot. "On".

Sauf que, au fond de moi, *Marvel Comics.* Ah ah ! **Ah AH !**

S'ils savaient. Si seulement ces abrutis trop sûrs d'eux connaissaient mes pouvoirs. Si seulement ils savaient que, de loin, en les voyant, j'ai serré avec bonheur au fond de la poche gauche de ma saharienne mon sabre-laser, celui que j'ai inventé de ma propre main, oui, moi. **MOI**.

S'ils savaient toutes les histoires que je pourrais raconter à leurs sœurs, et comment j'irais séduire leurs mères, en injectant doucement des doses de bromure aux pit-bulls - caniches. Mais ils ne sauront rien. Ni ma gloire, ni ma grandeur, même pas le son de ma voix. Ils l'auront échappé belle.

Ah !

Pourquoi je plais aux femmes intelligentes

Il est parfois l'heure des bilans, vers le soir, surtout quand il est encore l'hiver. Je me dis donc, *tiens, et si je faisais le bilan ?* Je fais le bilan et je me demande bien ce qu'elles me trouvent.

Adolescent, je m'attaquais trop à des idiotes. Manque d'ambition candide et notoire de l'adolescent boutonneux. Depuis, je fais le mystérieux. Ben c'est dingue ce que ça marche. Les voilà toutes qui rappliquent, et petits sourires, et petits regards, et je tords de la fesse, et je décolette plongeant, merveilles des merveilles, c'est à moi qu'elles en veulent, je me sens radioactif. Sans doute mon sexe à pile.

Les femmes, faut dire, c'est pas bien compliqué. Suffit d'avoir la causette nerveuse et le verbe haut, et puis l'attaque un peu franche et paf. Aujourd'hui, je demande à des étudiants de me dire leurs défauts, leurs qualités, toutes ces conneries dont je me fous royalement mais qui leur permettent de faire le point, leurs bilans à eux. L'une d'entre eux me dit "Je suis de mauvaise foi, voilà un défaut". Elle m'explique pourquoi, et la voilà qui m'attaque, ah, la garce, bille en

tête, du style, "A vous, de toute façon, j'ai pas envie de confier mes défauts".

Les autres sont étonnés. Mais pas moi, ah. Parce que moi, j'ai compris : les petites nanas dans ton genre, cocotte, avec leurs airs agressifs, c'est qu'elles me cherchent, ah ah ah ah, on verra ce qu'on verra.

L'agressivité verbale chez une femme est une demande, une complainte, du style "Vas-y fanfaron, montre-moi que t'es le plus fort, le mâle, cocorico, oui oui oui aaaaaaaaaaaaaaaaaaah".

Mais je m'éloigne.

Donc je plais tant aux femmes parce que je suis drôlement rigolo. Faut les faire rire. Voilà.

Quêtre

Chaque mois, des milliers de gens inconnus m'écrivent. Ils me disent, *mais qui es-tu ?* Et puis je n'en entends plus parler. Il faudrait être quelqu'un. Mais je ne sais pas moi. Qui ? Un CV ? Qui suis-je ? Qu'être ?

La question m'inquiète. Comme si les touches du clavier n'avaient pas fait suffisamment de traces à l'écran pour voir un flou, puis un vague profil, une ombre suffisante, et se faire une idée. Comme si c'était important, un matricule, un âge, un vrai nom. J'entends les fameux *onsenfout.* Oui.

Mais parfois en pire, je me pose la question. Merde, qui suis-je ? Je dis bien *merde*, parce que ça aide, ça provoque, ça indispose. Il faut digérer la chose. Et parfois pire donc, je me dis que je suis, que j'ai toujours été et n'aurais jamais dû être autre chose qu'un type bordélique depuis tout petit qui ne rangeait pas sa chambre et qui dessinait tout le temps. Point. Un artiste en sorte, toujours à fabriquer des machins et des trucs d'une manière maladive et brouillonne, et qu'on ne vous change pas tant que ça, et si la forme prend la tangente, et si l'on vieillit, et si l'on se conforme, eh bien, on reste un peu ce que l'on était tout gamin. J'en suis certain, ça me déplaît, mais finalement, j'en suis certain. C'est d'ailleurs dommage car je m'en rends compte trop tard. J'ai voulu faire sérieux, j'ai voulu un vrai travail, j'ai voulu éviter ce qui me démangeait trop, et c'est bien dommage : ça me démange toujours autant, malgré mon costume de clown triste et sérieux. Car j'avoue tout le temps que je m'en fous de tout sauf de la petite photo que je tire ce soir, sauf des textes que je triture, sauf de la musique que je tape mal sur ma batterie, et que je m'éparpille, et que je m'éparpille, faut changer l'ampoule du néon au dessus de l'évier, et puis tiens je vais repeindre l'étagère et penser à planter des trucs au jardin en mars, mon anniversaire.

Absolument rien de sérieux, ou alors semblant.

Et puis me voilà devant des mômes à éduquer, que leur dire ? Et moi-même, à tout faire au dernier moment. Mais qu'être bon sang, qu'être ?

Si seulement je pouvais être un peu sérieux, pour de bon. Mais non.

D'autres m'ont dit ton texte celui-là il est nul, et celui-là il est bien. Mais je m'en fous. Je mets ce que je veux, je savoure. Je peux écrire caca-boudin. Je l'écris : CACA-BOUDIN. A trente-cinq ans, écrire caca-boudin et le lire à tout le monde, je jubile.

On m'a dit tout le temps, comme un diagnostic : immature. Et j'ai répondu Caca-boudin. Avec ça, comment être crédible ?

Romantique Bureaucrate

Autrefois, j'étais certain, la crinière au vent et les filles à mes pieds, de conquérir un monde incroyable, ouvert, lointain, une sorte de galaxie rien qu' à moi, dans des élans lyriques époustouflants, oui, le monde était à moi.

J'étais un jeune con. Mais romantique, notez bien.

Aujourd'hui j'y repense, là, toutes ces femmes envolées dans les bras d'imbéciles lointains, des types même pas drôles, de cette catégorie qui confond aventure et clubMed, de ces gens qui ne roulent qu'en voiture neuve. Heureusement, je ne fais pas de bilan. Ah non. Pas de bilan. J'ai grossi, mes cheveux sont courts et se font rares. Parfois, j'aimerais avoir une bagnole neuve, un monospace sans problème, sans garagiste, de la place, des crédits, une maison, des enfants dedans, pas d'aventure, rien, la vie qui passe.

Là. Tranquille. Là. Hein. Oui, juste là. Bureaucrate. Quelques trucs à régler.

Penser au chéquier à la banque.

Faire les courses.

Les couches.

Les vacances.

Programmer.

L'avenir.

Là.

Pas de bilan.

Tranquille.

Se cacher

J'ai bien de la chance on peut pas dire. Ma maison est sur une colline à mi-pente, pas trop de voisins, ou alors des vieux. Un jardin et du bois pour faire du feu quand on défriche. Une sorte de bonheur de bicoque à retaper. Ôh bien sûr, ce n'est pas la mienne, c'est à la banque qu'elle appartient. Et quand bien même qu'elle serait à moi, j'en n'aurais qu'un bout. Mais peu importe. On vieillit.

J'ai donc de la chance, faut pas dire. D'autant plus que maintenant, je m'imagine n'en sortant plus de cette affaire. Sauf pour le pain et la librairie de temps en temps, je me vois bien à l'abri là-haut, loin des zôtres, sauf les amis, ou ceux qu'ont dans l'idée d'avoir des choses à raconter. J'aurais quelques visiteurs, qui préviendraient par lettre, on ouvrirait une bouteille de rouge, mais y'a longtemps que j'aurais troqué mon costume pingouin pour un marteau, un burin. Des

croûtes sur les mains et des cloques, de l'ampoule à en revendre, des meubles à retaper et loin du monde, surtout loin du monde.

Cette envie de me cacher ne me quitte plus. C'est une vieille rengaine depuis que, dans le fond du jardin, je m'esquivais à la surveillance d'un monde trop grand avec des murs. Et maintenant, le calendrier va s'étaler de lilas en tomates, avec des vieux alentours, des vieux causeurs. Faut les faire causer les vieux, surtout s'ils se taisent.

Je vais les faire boire.

Site perso dérisoire

A force d'écrire mes états d'âme dans l'enthousiasme des contacts futurs et des mails d'encouragements, je me suis retrouvé en phase d'aznavourisation grandissante. Ces gens qui m'écrivent de continuer à faire de même, je m'étais mis à les aimer, à les attendre, et même à en voir certains, imaginant que le web était bien , *in fine*, ce que l'on voulait me faire croire : un espace libertaire.

De fil en aiguille ; quand même ; j'ai éprouvé le besoin de connaître l'avis de "spécialistes". Bien que ne sachant guère à qui me fier dans l'histoire, je me suis demandé ce qu'en diraient certains journalistes du web. Je voulais de l'objectif, du froid. Je me demandais si "je" n'était pas un imbécile narcissique, avec des autocollants sur des pages html comme d'autres sur leurs bagnoles vulgaires qui croyaient dire "regardez-moi, j'existe un peu".

Le résultat est sans appel. Une journaliste "spécialiste" d'un quotidien national m'a répondu gentiment ce matin que le nombrilisme était pathétique et dérisoire, et qu'il ne fallait pas faire perdre leur temps aux gens sérieux, tout en craignant de m'avoir déçu par un tel commentaire.

J'en fus ravi, reprenant avec entrain une coupe d'amertume qui fait dorénavant déborder ma vase, une vase de solitude et de rêves d'enfant à jamais inachevés. "Je", cet autre qui m'ennuie tant, n'a effectivement aucun intérêt, tant le web est une vaste déchetterie dans laquelle on ferait mieux d'acheter à distance, et non de s'épancher sur son sort de médiocre.

Les grandes illusions ont la vie dure. Mais je sais déjà que les "autoroutes de l'information" vont petit à petit réduire la voix de ceux qui voudraient bien juste parler un peu, comme dans un parloir, si vous voulez.

Vapeurs d'alcool

Malgré mes plis et un corps adipeux, je tiens mal l'alcool. Et je résiste difficilement au plateau de fromages. Je ne souhaiterais donc à personne de m'embrasser sur la bouche à cette heure-ci, je digère depuis trop longtemps.

Tout ça pour dire que le monde est mal fait. Ben oui quoi. Le monde est mal fait. Pourquoi faut-il donc que la nature nous ait animés d'un tel sérieux à l'égard de tout, et surtout du travail, alors qu'une humeur légèrement teintée d'alcoolémie est parfaitement supportable, surtout si le fou-rire inutile et dérisoire nous prend toutes les cinq minutes en regardant le cul d'un secrétaire dans un couloir moulant ?

je les vois bien mes copains qui picolent. Ils n'embêtent plus leurs femmes avec des désirs de leurs corps à elles. Ils se moquent bien complètement du temps qu'il fait ou du temps qui passe pourvu qu'il y ait une coupe du monde, une coupe d'Europe, une coupe pas trop pleine de vase.

L'alcool vous dis-je. L'alcool.

Votez pour moi

C'est fou comme les choses peuvent changer. Qui aurait pu imaginer il y a six mois ce qui vient d'advenir à Jacques Chirac ? Mais personne ma bonne dame. Qui aurait pu imaginer cette pétition, ces encouragements, ces partisans, ces militants, bref, cette organisation ? Mais personne mon bon monsieur.

Et Chirac, lui qui n'avait pas l'idée, que pouvait-il penser ?

Rien.

Sauf que voilà. Ma candidature a fait un malheur. Au début pour rire, bien sûr. (même si maître du monde, c'est quand même bien, à cause des femmes). Donc, au début, c'était pour rire. Mais maintenant, ils emmènent pas large. Jospin qui a fui en Argentine, Pasqua qu'est mort, les autres, n'en parlons pas. 60% des suffrages au premier tour, pour pas un rond. C'est les grosses boîtes qui vont avoir la trouille. Ça va nous faire une petite révolution douce. Tenez, d'abord, on va brider les moteurs des bagnoles, avec une puce qui les oblige à respecter les limites de vitesse. Deusio, le type en 205 GTI qu'habite à côté de chez moi (avant l'Élysée, hein) et qui rentre le dimanche matin à 6 heures en faisant autant de bruit qu'un 747, mais en cadence, comme la grosse Bertha ? Condamné à perpétuité : écouter du Mozart dans un phare au large de Terre-Neuve 11 mois par an, avec une petite Peugeot de chez *Matchbox* en guise de souvenirs. Le douzième mois me dira-t-on ?

Silence, silence absolu.

Merci donc de votre soutien, tout cela ne fait que commencer...

On croit rêver !

On croit rêver disait la vieille d'à côté quand elle a vu débarquer pour la première fois une télé couleur. Depuis, elle est morte et enterrée.

A la surprise générale

Le mois de février est propice en surprises, en révélations. C'est ainsi, c'est la première pierre blanche dans l'année, un moment favorable à la conjoncture, quelque chose de la sorte. Rien d'extraordinaire pourtant. Non. Alain Minc peut se passer de commentaire. Merci Alain. Ta gueule Alain. Merci.

Non. C'est autre chose ce lundi soir. C'est à cause de la caissière devant moi. Chez Champion. Elle est contente d'un seul coup. Faut voir ça.

Et pourtant, la caissière de chez Champion n'est pas émerveillée par le nouveau design des nouveaux ordinateurs. Pas plus par la forme des nouvelles automobiles. Sans doute pas vraiment par la capacité des téléphones portables à envoyer un jour des vidéos en direct dans les autobus parisiens. Elle n'aime pas les films d'horreur. Elle est suffisamment moche comme ça. La faim dans le monde ne l'étonne pas. Le design du dernier-né d'Apple, elle n'en a rien à foutre. La puissance de calcul du dernier-né d'intel, elle sait pas ce que c'est. D'ailleurs, *untel*, elle n'a jamais su ce que ça voulait dire. La douchette qu'elle frotte sur tous les codes-barres du monde, elle n'en a que foutre. La couleur rouge étrange des cheveux de la fille qui passe n'est pas plus enthousiasmante que les anneaux que la même fille a dans le nez, dans le nombril, ou ailleurs. Le réseau des réseaux restera pour elle celui des trois boîtes de nuit de province qu'elle écumait il y a encore cinq ans avant d'être abandonnée par quelques bidasses sur une banquette de voiture française, avec dans la gorge l'impression étrange d'être sèche et gluante, et dans les cheveux déjà trop délavés une odeur de clope qui la ferait prendre pour une morue fumée pour peu qu'elle eut vécu au Portugal. La chanceuse.

Les effets spéciaux et les attentats new-yorkais l'ont laissée de marbre. Elle n'aime que les histoires d'amour. Même s'il n'y a plus de poster de Brad Pitt au-dessus de son futon pourrave en mousse acheté à crédit quand même chez Fly, même si, eh bien, ce qui l'enthousiasme un petit peu, c'est les histoires d'amour. Mais rarement et pas ce soir, alors que je vais faire un chèque en Euros, comme tout Allemand qui se respecte...

Non, ce n'est pas ça qui l'étonne, qui lui fait un peu plaisir, qui la surprend !

Non, rien ne l'enthousiasme, elle n'est pas blasée, elle est un peu aveugle.

Non, ce qui l'enthousiasme ce soir en février, ce qui la fait sourire, ce qui lui fait un peu plaisir, ce qu'elle avoue à sa collègue tout comme elle derrière moi mais en brune trop grosse, ben, tiens, hein, c'est que *les jours rallongent*. Eh oui, à la surprise générale, les jours rallongent. Il est dix-huit heures, il fait *encore jour*.

Et ça, ça lui fait un plaisir immense. Elle ressemble à l'instant à une belle ampoule Philips 75 watts. Elle brille.

Alexandre a de l'air dans la tête

"Soyez un spécialiste de tout." Voilà le genre d'ânerie que pondait Boris Vian, et à laquelle j'ai cru pour mon pire dépit. On ne peut pas être un spécialiste de tout, surtout maintenant, où les choses de la science, des idées ou des arts, sont bien trop nombreuses pour entrer dans la tête d'un seul homme. Et dans la tête d'Alexandre ; le père dans la famille des Barbapapa et dans son magazine international ; eh bien dans sa tête, comme son nom l'indique, il y a de l'air.

Dans son dernier éditorial, l'Alain Minc des certitudes géopolitiques critique la vieille France, traite Chevènement de bon libéral, constate qu'on élit le président comme aux USA, et (entre autres), que le pays est le dernier Etat centralisé d'Europe (à part le Portugal, les Pays Bas et puis c'est tout). Alors il aimerait bien donner de l'autonomie à tout le monde car ça va dans le sens de l'histoire, et puis aussi des Arabes au gouvernement, il y a bien des Noirs à la Maison-Blanche. Dans ce fatras c'est drôle, on retrouve surtout des clichés, avec la vie dure, comme savent si bien en prendre les petits idéologues journalistiques, sans recul et immédiats. Il faudrait regrouper les gens qui se ressemblent, Nîmes et Avignon, Tarbes et le Béarn, il faudrait donner une priorité absolue au problème des Maghrébins en France (je croyais que c'était aussi et avant tout un problème social et économique, mais le voilà essentiellement ethnique, qu'on laisse mes yeux fermés), il faudrait retravailler plus de 35 heures, soutenir inconditionnellement Israël comme tout le monde, en finir avec les fonctionnaires et les agents du fisc, ces ringards.

C'est beau. J'ai été comme illuminé. Quand je pense que je gagne ma vie à essayer d'enseigner des choses à des post-adolescents qui s'oublient, alors que je pourrais largement devenir gros et omnipotent en écrivant n'importe quoi pourvu que ça aille dans le sens du courant, un profond sentiment d'injustice m'envahit. Ajoutez à cela que j'habite dans un pays qui vit la "fin de son exception culturelle", donc un pays qui va en finir fissa avec les subventions, un pays où plus personne n'ira voir les films tamouls ou esquimaux, ah là là, j'en pleure presque. Je me sens isolé, un "isolement croissant", comme ils disent....

Au nom de quoi ? ?

Un type, qui a la chance onctueuse de voir sa prose publiée dans Le Monde, bien que celle-là ne soit même pas à la hauteur de la mienne mais passons, donc, un type nous donne son avis sur la guerre entre Israël et la Palestine. Il nous le donne en son nom et s'auto-légitime très vite de la sorte :

"Ami des peuples israélien et palestinien, je demande, comme les médecins, scientifiques, artistes, professionnels de la culture, avocats, magistrats et juristes (Le Monde du 13 mars), une paix juste et immédiate au Proche-Orient, qui passe par l'établissement d'un État palestinien à

côté de l'État d'Israël."

Je trouve ça formidable. Ah si. Papa excuse-moi, mais vraiment, l'origine sociale tu sais, ça compte. C'est pas avec tes mains séchées du gris des sacs de ciment que t'aurais pu signer ce genre de choses à la une du Monde ! Rends-toi compte ! Ce quelqu'un est généreux, il veut la paix, la coexistence pacifique, il est plein de belles idées, et se justifie au nom des médecins, des magistrats, des "artistes".... Attention, pas n'importe qui, hein ! Et tiens, je ne résiste pas : "Les professionnels de la culture" ! SIC et RE-SIC !

Eh bien moi, papa, je tiens en mon nom donc en ton nom un peu aussi, en un nom d'héritage, mais aussi au nom des maçons portugais, des saltimbanques tziganes, des employées de banques espagnoles, des fonctionnaires antillais, des danseuses africaines, au nom des chômeurs bulgares, de leurs cousins les yaourts, au nom des anciens de Billancourt et des Nouveaux Pays Industrialisés, au nom des demandeurs d'asiles et des aliénés du même coin, au nom des secrétaires sous Windows^{TM} et des informaticiens alcooliques, au nom des sans-grades et des vrais emmerdeurs, au nom de qui vous voulez et surtout pas du Tout-Paris, j'ai horreur des flonflons, de la valse musette et de tous ces cons à se réclamer d'un ordre, d'une profession, d'un diplôme, d'un talent, d'un héritage, j'ai l'honneur de demander au Journal "Le Monde", soi-disant journal démocratique bien qu'actionné souverainement par ceux dont c'est le métier, eh bien, j'ai l'honneur, oui, je le répète au nom de tous ceux et surtout de ceux-là, de demander à ce journal de surtout continuer comme ça, ah oui, ça fait du bien la fin des paravents, des faux-semblants, des prétentions et de l'honneur.... Donnez-nous encore Attali, Minc, Duhamel peut-être, allez-y encore comme ça, et demain, Le Monde, ce sera moi, oui, moi, bien plus vrai, plus drôle, plus sensible et surtout surtout surtout, sincère, oui, croyez-moi, sincère....

Caca-boudin youpi !

La ville de Los Angeles produit en moyenne chaque jour 3 kg d'excréments humains toutes communautés confondues par habitant. Si la partie WASP de la ville en produit un peu plus, l'écart-type n'en est que très peu affecté. A peine 49 grammes. Autant dire, rien du tout. La ville de Paris, France, produit en moyenne chaque jour 1,8 kilogrammes de merde humaine par habitant et autant d'équivalent-chiens. Bien que la ville soit plus peuplée d'humains que de clébards, il est évident qu'une saloperie de Saint Bernard produira plus qu'un Teckel, quoique qu'une saloperie de saucisson sur pattes puisse être assez retord pour produire à la chaîne des boudins noirs et gluants sur les trottoirs humides du XVIème la nuit.

La merde est le seul et unique point commun de l'humanité. Chacun la chasse à sa manière et non à sa guise, car seuls certains ont les moyens. Si le propos trivial n'effraie pas trop mon lecteur, je l'invite à me suivre.

Si les millions de tonnes de merdes humaines produites chaque jour sont habilement cachées quelque part, elles n'en sont pas pour autant volatiles. Elles existent. Enrubannées de rose dans les égouts occidentaux, et d'herbe verte chez nos amis tiers-mondains. Ah, les tiers-mondains ! Des presqu'écologistes ! La merde est là, elle est partout. Mon plombier charmant homme vient de me conter l'histoire suivante : dans un maison de ma région, un conduit d'évacuation se boucha soudainement. Le plombier arrivant, brisa diverses cloisons pour comprendre l'enchevêtrement des tuyaux. De plaque de plâtre en plaque de béton, il en conclut que le tuyau menait à un puits bouché, où des crétins vidaient sans le savoir la machine à linge, la machine à vaisselle,

la baignoire et tout le touin-touin. Quant à la merde, subtile trace marron et croustillante les années sèches, elle s'aventurait ailleurs, fausse sceptique et vraie résolue.

Si les millions de tonnes de merdes humaines s'entassaient pêle-mêle comme les corons chantés par l'autre crétin, alors les gens du nord n'auraient dans le cœur ni le soleil qu'il n'ont pas dehors ni la gueule d'Haricot La Chiasse, le fameux chanteur au charme fou. Non. Les gens du Nord auraient l'air très con. Mais une fois séchée et traitée, la merde pourrait servir de montagne et l'on verrait y naître quelques "stations" huppées où la jet-set viendrait s'adonner aux joies du ski sur merde, aux joies du surf des merdes, bref, au sport de glisse sur pistes vraiment noires. Car, oui, *car*, comme l'écrivent si bien les collégiens abreuvées de méthode globale, eh bien, avec les millions de tonnes de merde mondiale produites chaque minute, il serait facile de faire au Mont Blanc un frère noir et odorant, tout naturel et biodégradable, pour la plus grande joie des petits qui aiment quand on dit *caca-boudin crotte pipi.* Voilà qui est fait.

Il me fallait un peu d'entraînement. Le petit ne va pas tarder à parler.

ă

Comme un poulet sans plume...

Il y a de ça pas très longtemps, mon meilleur ami m'expliquait que l'on pourrait un jour commercialiser de nouveaux animaux de compagnie, des cochons d'Inde fluorescents par exemple. Il suffirait de transplanter le gène de la chose dans la bête en question en l'extrayant d'une autre, la luciole ou les aiguilles d'une montre... Il imaginait de nouvelles animaleries originales, des gay-prides arc en ciel et multicolores, un nouveau marché allait s'ouvrir, l'homme se ferait enfin créateur de tout, un monde archi-chouette youpi. Un monde où le segment de marché serait comme une deuxième nature qui colle à la peau.

Tenez, la peau, parlons-en. Un monde sans couleur, un monde sans poil. Un monde où les actrices porno n'auraient plus jamais besoin de s'épiler là où ça fait sauvage, plus jamais les ronces, pas d'ortie. On programmerait les petites filles pour devenir dès la naissance de vraies salopes avec de la peau juteuse là où ça coule de source, adieu Ferré les Moody Blues qui chantent la mer et le tralala. Commerce juteux, Gilette foutu. Un monde où les Portugaises perdraient de leurs réputation (qu'es-tu devenue, ôh, Valérie ?), un monde où les Turcs joueraient les éphèbes impubères impudiques carrément pédés sur les pancartes éclairées d'Ankara. Un monde sans grain de beauté, Gattaca bienvenue patatra. Un monde de Chinois à grosses bites, un monde de blonds noirs et vice-versa, un monde de Birkin à gros seins for ever, un monde sans gêne...

On pourrait en imaginer du débouché.

Des chercheurs israéliens viennent de commercialiser le premier poulet sans plume prêt à cuire ou presque (il faut quand même lui tordre le cou et le vider, partie de plaisir). Jolie application commerciale. Que vont devenir les fabricants d'oreillers d'autrefois ? Et Zizi Jeanmaire ? Et les Boas ?

Attendons-nous au pire.

Considérations vaseuses

Des jours comme ça faudrait les éviter, les yeux collés le matin, du brouillard jusqu'à l'intérieur du crâne, de la gelée blanche entre les dents, même la langue comme cuite. Des pensées indifférentes à tout, des articles qui se bousculent, un marais intellectuel "notoirement insuffisant" disaient mes profs de maths en laissant tomber mes copies blanches sur les tables graphitées "Delphine je t'aime" à l'époque. (en 1983, j'étais amoureux de Delphine).

Alain Minc écrivait l'autre jour - peut-être l'ai-je déjà dit - dans un grand journal économique (Les Échos, je me répète, pète, pète, te), que nous autres, les économies occidentales, nous allons entrer dans un modèle de société "à l'israélienne". Les libéraux ont cela de bien qu'ils sont sans illusion. Aucune illusion, du pragmatisme. Ils nous disent : "c'est comme ça, c'est le marché." Si ce n'est pas le marché, c'est la force des choses, la logique des forces en présence, une sorte de destin. Moi, la société à l'israélienne, ça ne me dit rien qui vaille. Même si mes voisins me sont antipathiques (quoique la petite dame retraitée adore mon gamin, et que les autres, on les entend pas), eh bien, les barbelés, j'ai jamais aimé. Et puis en même temps, des types me disent que les puces greffées dans le cerveau pour compenser les manques et les atrophies génétiques, c'est pour la génération de mon môme, justement. La faute à la miniaturisation constante. Dans mon ordinateur d'aujourd'hui, j'ai de quoi faire décoller une fusée pour la lune. Mais qui peut me promettre la lune ?

Hein ? Qui peut m'offrir la lune si je veux ? Un téléphone portable ? Non ! C'est la lune qu'il nous faut. Avec une atmosphère et un peu de rotation, des fougères arborescentes et des aborigènes (enfin, surtout des femmes), moi, la lune, je veux bien. Surtout si l'on y trouve des marchés aux puces années trente art déco.

Mais réveille-toi, personne ne te promet rien. Minc constate. Demain, c'est pas la lune, c'est Israël, ou South Central, Los Angeles, Californie. Ou Sarcelles paraît-il, mais ça me paraît plus loin. Ou le Brésil par exemple. L'autre soir à propos, la radio et le principe de proximité. On y disait cela : "En Algérie, seize morts massacrés hier soir dans un bled à Perpète les Oies. " Une phrase. Un point. Respirer. Et puis : "Peter Blacke, l'aventurier milliardaire sauvagement assassiné sur son yacht alors qu'il essayait de défendre la forêt amazonienne, vous vous rendez compte ces salauds de pirates, ces assassins ? Qu'en pensez-vous, vous, machin spécialiste de la transat en pognon solitaire ? Ah oui, c'est terrible, c'est salaud, c'est dégueulasse hein ! Faut espérer qu'on va retrouver les assassins au plus vite. La Nouvelle Zélande a mis tous ses drapeaux en berne, c'est une terrible nouvelle, une grande tristesse. " Et comme ça pendant 5 minutes au moins. Deux poids, deux mesures. Un riche, même mort, ça fait plus causer que deux pauvres, même vivants. A moins que les pauvres ne soient assassins. Dans la logique de notre grand analyste libéral, j'ai bien l'impression que les pauvres des pauvres, ils vont tous finir un peu comme ça. Enfin, peut-être pas. Tous les pauvres ne sont pas des assassins. Ça se saurait. A bas la mort.

Téléthon. Des années sans télé et pourtant, ce cirque est inévitable. Dans la rue, des zouaves soudainement épris d'une utilité rare les 364 jours restants vous proposent des peluches bleues ridicules afin de soigner les enfants malades. Et des orchestres fanfaronnent. Et l'on se croit humaniste, serviable, altruiste. Pire que la fête de la musique. La grande fête du tapage. Et l'on y va de sa traversée à la nage dans l'eau glacée et je ne sais quoi.

Quand on sait les bénéfices des labos, on en appelle au peuple, c'est bien normal. On va pas demander la lune quand on peut avoir le Club-Med, en Israël, par exemple....

De sacrés faux-culs putain de nom de dieu !

Un jour je suis allé faire les vendanges dans le Beaujolais. J'avais passé l'été à vendre des tableaux à l'île de Ré, un viticulteur dans sa caravane au milieu d'un camping à devenir dépressif m'avait dit qu'il avait besoin de main-d'œuvre alors j'y suis allé en stop dans le Beaujolais.

C'était joli et vallonné même si je suis incapable de retrouver la route et le nom du patelin aujourd'hui. C'était joli et ça montait haut toutes ces collines. C'était joli mais l'eau de la rivière était déjà trop pourrie et rose pour accueillir autre chose que des poissons-chats d'Amérique, comprenez bien, la vigne, ça s'entretient.

A l'époque j'étais déjà bien con bien antisocial et pas encore usé par les os, par les vents. A l'époque déjà, m'intégrer dans un groupe, c'était peine perdue. J'avais le plus petit rendement de raisin au panier et un mal au dos épouvantable. J'y mettais toute la bonne volonté du monde. Mais rien à faire.

Je me souviens du visage de deux filles. Celle qui travaillait drôlement bien, ce genre de fille à jamais une grande sœur, à jamais à avoir raison à chaque fois que, par hasard, je viendrais à la revoir. Et cette autre au visage étrange, au nez bizarre, timide et complexée mais fine et - à la manière de Barbara - un rien attirante. Je lui avais caressé un sein un lendemain de beuverie où c'est que j'étais même pas saoul comme ça, allongé sur le lit derrière elle et elle pas un mot. Pas un geste. Elle n'a pas bougé. Puis quelqu'un est entré. Et puis c'est tout.

Je me souviens des propos des uns et des autres. C'est là que, pour la première fois j'ai parlé à un Allemand et découvert qu'ils n'étaient pas tous nazis. C'est là aussi que j'ai rencontré pour la première fois un couple de Polonais pas croyants. C'est là surtout que j'ai entendu un nombre incroyable de synonymes étranges pour dire "Maghrébins" ou "Arabes". Chaque soir, les habitués du cru y allaient de leurs synonymes, avec des histoires drôles autour. La main d'œuvre étudiante, les Allemands et les Polonais ne répondaient pas, tout le monde était poli. Les viticulteurs étaient de sacrés gros cons, et leurs copains avec. Tous les jours c'était des synonymes au ras des pâquerettes, avec cette illusion qui donne à croire qu'une langue commune crée la connivence.

Et puis le dernier week-end, Rachid est arrivé. Ah celui-là, pour sûr, c'était pas un synonyme ! C'était pas non plus un Maghrébin, ni un Arabe, ni rien. C'était un costaud, un courageux, un méritoire, un bosseur, un honnête, un travailleur. Tout plein d'adjectifs nouveaux, tout plein de synonymes. Et tous les habitués de le saluer avec leur nouveau vocabulaire à pleine louche de soupe le soir, de mains le matin, de tapes dans le dos. Un gars bien celui-là.

Bah, la morale de l'histoire un peu con-con mais véridique là, c'est que ceux-là étaient de sacrés faux-culs, pas vrai Robert ? Hein ? De sacrés faux-culs ceux-là ! Hein ! Du genre à voter pour qui je pense hein, tu vois ce que je veux dire Robert, hein ? Du genre à les foutre tous dans un bateau et à s'arranger pour que ça coule au milieu d'une quelconque vase hein ! Et sans lire Céline ! Ah non !!! Des sacrés faux culs à s'en rabattre les couilles ! A rigoler la panse pleine de pinard, l'assiette d'épinards dans la gueule de ceux qui sont pas comme eux ! HEIN ! De sacrés faux-culs !

Ben non.

La morale de cette histoire, c'est que ces types-là et leurs femmes silencieuses à force d'être tripotées par des mains calleuses, ben c'est que c'était même pas des faux-culs. Ils étaient drôle-

ment sincères je vous jure. Rachid, ils l'aimaient vraiment, ils l'appréciaient, ils le trouvaient un peu comme une star, un gars avec des épaules.

Ce qui, avouons-le, n'est pas pour rendre optimiste. Pas du tout.

Dépression mondiale

A l'heure où un Belge m'écrit des États-Unis à propos de notre passion commune pour la Seconde Guerre Mondiale, la femme de ma vie a mis la main sur une voiture de marque allemande monospacique fabriquée par des Américains en Thaïlande sur une chaîne de montage japonaise. Le moteur diesel est japonais aussi, c'est un Isuzu fabriqué pour Toyota. Quand je pense qu'Opel a produit des véhicules de transport de troupes identiques à ceux de sa maison-mère il y a 60 ans...

La femme de ma vie je lui ai dit "trop cher". Alors on a acheté une Honda d'occasion avec un moteur anglais turbo-diesel injection comme neuve mais vraiment comme neuve et elle est toute contente parce qu'elle a la direction assistée. On va pouvoir emmener les mômes en vacances en Espagne vu que Franco est mort, même si le coffre est trop petit. La Honda a été fabriquée en Angleterre avant que l'usine soit revendue aux Allemands qui l'ont finalement refilée à un groupe d'investisseurs Anglo-Hollandais.

Ça me rappelle que j'ai visité un jour une usine de batteries à Leicester qui venait juste d'être revendue par Yamaha aux cadres de la boîte et que c'était bien le bordel dans cette usine anglaise, et c'est peut-être pour ça qu'elle a été revendue. D'ailleurs, on a aussi acheté une machine à laver le linge drôlement chère pour qu'elle dure plus longtemps. En fait, c'est la femme de ma vie qui a tout payé vu que je suis à découvert. Mais une machine allemande, ça dure longtemps. Messerchmitt s'est reconverti dans la machine à laver industrielle après-guerre. Un marché rentable.

J'ai aussi acheté le mois dernier un mixer Bosh fabriqué en Corée par la filiale locale. J'aurais bien acheté une Porsche Boxter assemblée en Finlande au même endroit que l'Opel Vectra ou la Saab 900 qui appartient à Ford mais j'ai pas assez de sous et ça m'intéresse pas pour faire mes milk-shakes banane oui j'ai honte c'est con.

Hier j'ai lu dans Les Échos un truc sur un groupe qui rachète des usines à ceux qui en ont pour y produire les objets conçus par leurs concurrents dans une stratégie globale sans usine. Et puis j'ai appris que Toyota et Peugeot allaient produire une petite Citroën en Tchéquie, tout cela n'a rien de secret.

Alors j'ai pensé aux types qui bossaient à Boulogne Billancourt, à la première fois qu'on y a mis une boîte à idées pour faire aussi bien que les Japonais, j'ai pensé aux Algériens, aux Tunisiens, aux Marocains, aux Maliens, à l'Afrique dans l'usine qui produisait des R12 la voiture de mon beauf et de ses affreux thuyas lui qui roule aujourd'hui en Mégane Scénic comme par hasard. Les travailleurs immigrés n'avaient pas d'idées pour améliorer la chaîne, on leur avait dit pendant dix ans de ne pas avoir d'idées alors quelle idée d'en avoir ! Hein !

Quelle connerie.

Ils ont préféré avoir des enfants.

Alors leurs enfants on leur a dit tiens l'argent facile tiens l'argent facile. La télé, ça cause

Loana, ça cause. On leur a fait comprendre ton père il est plus bon à rien mais toi t'es nombreux vu que t'es tout concentré dans un groupe dans ta cité. Y'a plus rien à produire sauf à partir au Pakistan ou alors faudrait avoir un BTS productique et maintenance mais t'es trop fainéant et personne t'a prévenu et Jack Lang le ministre l'enfoiré le salaud il préfère te dire de t'exprimer dans des tags artistiques tant que t'en balances pas trop sur ses tableaux à lui.

Ah quel merdier la mondialisation.

Des pédés au gouvernement ? Act-Up me fait chier !

Ce soir à 23 :13, je me suis connecté à mon portail favori, et je vois qu'Act-Up a fait sa Une sur le fait que le gouvernement comptait des pédés. Je me suis d'abord dit qu'on s'en foutait. Et je maintiens. Je me suis demandé ce qu'ils en disaient, et j'avoue qu'ils me font honte. Voilà ce qu'ils disent, ces pauvres Américains de base. C'est tellement con que j'ai du mal à y croire. Et pourtant, on en est là.

" Act Up-Paris se réjouit de la présence au gouvernement de deux ministres homosexuels. Nous espérons qu'il faut y voir un signe que ce gouvernement saura respecter les minorités sociales et politiques que sont les malades du sida, les homosexuels, les lesbiennes, les étrangers, les usagers de drogues, les femmes, les précaires et les prostitué-e-s. "

N'importe quoi.

La tactique est pathétique. On dénonce la vie privée de certains pour qu'ils assument publiquement une communauté de fait, et un jour de droit. C'est dégueulasse. Ça s'appelle du chantage. Ce gouvernement saura-t-il respecter tout le monde ? Ça n'a pas d'importance. Tout le monde, ça n'existe pas. Faut faire dans la segmentation. Chasse, pêche et tradition, voilà un segment. Les étrangers, en voilà un autre. Les usagers de drogue, les femmes (les pharmaciennes, les patronnes de boîte de nuit, Michèle ma caissière). Mais aussi les éboueurs anarchistes, les saxophonistes musulmans, les endimanchés du lundi... Les jeunes (fils à papa ou prolétaire du nord ?) A qui t'appartiens camarade ? Est-ce qu'il y a quelqu'un comme toi au gouvernement ? Et si oui, est-ce qu'il te représente ? Le cas échéant, est-ce qu'il te protège ? As tu voté pour quelqu'un qui te ressemble afin qu'il te protège de ceux qui ne te ressemblent pas en privé ? Et ceux qui ne te ressemblent pas, on en fait quoi ? T'es pas pédé, t'es pas étranger, t'es même pas une femme, t'es pas un usager de drogue, t'es pas précaire et t'es pas prostitué ? Mais qui va te protéger, toi qui as plutôt un cœur à gauche et certaines tendances à vouloir que l'on protège la veuve et l'orphelin ? Sais-tu que tu es devenu, par la force des choses, un affreux réac, un militant RPR ? Sais-tu qu'il faut avant tout être représenté en tant que membre d'une communauté qui puise sa force des membres qui la représente pour, un jour, représenter quelque chose ? Sais-tu qu'à dire cela, tu ne représentes que toi-même, c'est à dire rien. Tiens, la preuve, qui te lit au gouvernement ?

Le premier ministre peut-être ? Hein ? Raffarin ?

Je me souviens d'un couple de copines un jour que je m'étais fait larguer par l'amour de ma vie de l'époque. Vous auriez pas des nanas à me présenter que je leurs avais dit. Elles avaient répondu "on connaît que des lesbiennes" et ça m'avait fait un peu de la peine de savoir à quel point les portes étaient closes et bien étanches. Mais bon.

Donnez-moi de la pétasse !

C'est plus possible, c'est l'invasion, L'œil hagard dans le hall face au kiosque, De la pétasse à n'en plus finir en rayon Y'en a marre marre. Je vais flinguer de la pétasse à la pelle des coups sur la tête vide, même pas des salopes, juste des pétasses la guibole ridicule la voix haut perchée aucun talent la voilà la femme de demain ? Non plutôt crever leurs jolis ventres plats et leurs faux seins en plastique. Déchirer avec des clous rouillés leurs peaux médicamenteuses, ne plus les voir en photo, celles qui, en étant modèle, dégradent un art, un art mineur, mais un art la photo, tout de même ! Qu'on leur grille les cheveux décolorés, qu'on leur crève les yeux, qu'on leur délifte le menton, qu'on les fasse taire, les cordes vocales comme les vieux chiens dans les vieux chenils lointains de la vieille Angleterre. Qu'on les enferme dans des Baskerville rien que la nuit les pétasses, dans des faubourgs insalubres avec leurs mères idiotes et leurs rêves de (Guy) Luxe, de voyages et de paquebots à gros moteurs diesel. Qu'on leur fasse bouffer les lettres des secrétaires qu'elles ne seront que sur le tard, après l'épopée, la star, le sans lendemain.

Ah mais que faire ? Les racheter pour leur couper la langue ? Les interdire à la publication ? Mais que viennent-elles faire dans mon champ visuel ces mêmes pas putes ? Ces adolescentes diaphanes et colorées pleines de produits chimiques ? Ces surgelées du clitoris, ces lubrifiées de la lèvre silicon valley ? Ces *piercées* de l'anus, à la défécation revendicative, l'accoutrement et la pose en studio lumières tungstènes faudrait que ça leur crâme à la gueule ! La vie Paris-Match, c'était autre chose après guerre tiens !

A mort ! A mort les connes ! A bas les strings aussi, tiens, pendant qu'on y est ! C'est indécent ! C'est laid, ça cache rien ! C'est même pas bandant ! C'est de l'hypermarché les pétasses en string, du Brésil de pacotille sur des cul en os ! Nous faut du moulant du joli du qui cache ! Cachons un peu merde ! Le désir un peu ! Hein ?

Que font les directeurs de la publication ? C'est la fin du service militaire, la fin de la conscription, et jamais eu autant de couvertures à bidasses ! La guerre putain, c'est la guerre, ça doit être la guerre ! Ça peut être que ça ces pétasses en maillot toutes pareilles, toutes standards, même pas rondes un peu, moulées industrielles, putain les tuer, même les tuer doucement.

Même doucement tiens. Même doucement.

Et puis du noir et blanc pour finir.

Du football

La guerre mondiale, c'était quand même autre chose. Pas le temps de regarder le spectacle, les stades ne servaient pas qu'à ça, surtout ceux en territoire ennemi. Pas le temps de voir un ballon rouler que c'en était une grenade. Pas d'arbitre, même pas un Suisse pour se plaindre, pas de convention, ou pas tout le temps, pas de droits de rediffusion, pas de supporters bariolés.

Il serait de bon ton de bouder. Bouder son plaisir, ou se taire au pire, pour regarder les Turques se battre contre les Brésiliens. Pendant combien d'années ai-je fait ainsi, sans même agacer mon père bedonnant sur le siège en osier les pieds dans une bassine d'eau salée, suprême luxe de l'ancien soldat ? Ben tiens, bien sûr que c'était pitoyable de le voir avachi râlant sur Platini, pestant sur Girès, encourager je ne sais qui avec un maillot bleu... Ben tiens, bien sûr que je l'ai fait ! Ma position d'intellectuel va en souffrir, j'avoue votre honneur, oui, il m'arrive

parfois de me laisser aller, d'apprécier les jongleries ou les défaites, de croire qu'une coupe du monde gagnée ferait refluer tous les 17% du monde. Quelques secondes, quelques minutes, l'utopie sportive me gagne, en toute innocence.

Mais c'est déjà la fin, les sponsors au placard, les commentateurs au vestiaire, les actions qui dégringolent, le monde ne nous attend pas pour changer. Les supporters sont tous les mêmes, grimaçants, oisifs, sans talents, bedonnants donc, s'identifiant, tournant sous windows, bogués, dans les tribunes, gueulant, gueulant. C'est donc pour eux qu'on a perdu la guerre ? Ils vont se plaindre à coup sûr, c'est qu'on est moins motivés, moins rapides, moins sacrifiés. Du pain et des jeux pour les gros dans les tribunes. Mais du sérieux, du sang, du symbolique, qu'on nous montre à nouveau qu'on n'est pas, comme les plupart des autres jours, pas grand-chose...

Fantasme professoral

Les étudiants d'aujourd'hui ne posent plus jamais de questions. Ils s'en foutent. Des machins dans le nez, des trucs dans la paupière, ils aiment à vingt ans le skateboard, ce qu'un post-adolescent de mon âge considérait déjà comme une activité enfantine à leur âge à eux voilà marre, j'en ai marre de cette petite foule qui s'ennuie. Les filles ont beau montrer leurs nombrils les garçons ont beau être gentils. J'ai beau gueuler comme un fou dans cet amphi tout en largeur que c'est pathétique mais j'aimerais ne pas être là pour rien si possible, si possible. J'écris le nom d'un livre et je leur conseille et je sais déjà depuis dix ans que pas un n'ira ne serait-ce que jeter un œil sur un site super-branché de commande à distance rien que de chez soi tout simplement en un click comme ils disent. Et dans ma tête je pense à autre chose, c'est l'éclosion des décolletés, un soleil froid et blanc de printemps a vaguement réveillé les velléités charnelles des filles, les garçons ne sont pas à la hauteur, je suis en pilotage automatique. Quel bonheur de se voir habité par un habitué qui fait le boulot à ma place. Méthodiquement mécaniquement les mots et les concepts, les histoires et les anecdotes, j'ai tout dans ma besace mais mon autre morceau de moi pense à autre chose et s'envole un peu mélancoliquement j'ai honte vers des passés plus glorieux.

Et c'est là que surgit du néant impossible à combler qui nous sépare, dans un grand silence relativement lent, un fantasme musical digne de mes dix-sept ans, tenez, me voilà Jimmy Page, Jimmy Hendrix, Jim Morrison, et puis même autre chose qu'un Jim, Jeff Beck et l'estrade se soulève et les murs se font noirs et le plafond aux halogènes s'envole et des spots dans la coursive derrière, une grosse batterie avec double grosse caisse et c'est parti, je suis enfin un guitare-héros, un batteur de jazz, un bassiste de funk, allez, n'importe quoi mais l'enthousiasme, ce bouillonnement musical allez les gars, venez, c'est un appel, un appel d'air mais venez enfin ! Libérez moi du costume didactique de l'enseignant qui somnole, allez, ne serait-ce que cinq minutes de la vraie musique, même pas forcément bien jouée, juste un grand coup de tripes avec de la distorsion dans la *Fender*, des élans sataniques dans les riffs, des coups de cymbales, des paroles sur un monde qui n'existe pas qu'il faudrait détruire ou construire ou inventer, une pulsion, quelque chose, bien saturé, presque bruyant, l'énergie d'une certaine jeunesse d'avant-Céline Dion, d'avant le rap et la techno, d'avant qu'on branche les cadavres sur le précuit, le pré-maché, la merde en tube, ah, regardez-les, les voilà qui bougent, et leurs cheveux qui poussent, et de l'authentique, ah. Ah.

Ah là là. Putain de fantasme à la con.

Ça me plairait tant tout ça.

Va falloir s'habituer quand même, un grand garçon comme toi, à ton âge.

L'absorbeur d'humilité^{TM}

Dans la panoplie des machins que j'invente sempiternel, une trouvaille dont je ne suis pas peu fier : l'absorbeur d'humilité. Mais oui quoi, pourquoi la fermer timide alors que tant d'imbéciles l'ouvrent à tout-va ? Pourquoi se taire ? Timidité, réserve ? Allons donc !

L'absorbeur d'humilitél, ça va en bouffer un peu. On va la causer grande, la gueule ouverte. Les timides, j'en avais marre. Un patch sur la langue, ça fond comme un petit suisse, c'est l'absorbeur d'humilité. Les grands labos m'ont contacté. La bonne idée qu'ils me disent ! Tout le monde aussi prétentieux qu'un homme politique, qu'un chef d'entreprise ! Ah, votre truc monsieur Fatigue, ça va marcher du tonnerre ! On risque pas d'en faire une version "générique" pour les pauvres du Tiers-Monde, ah, sans doute pas ! Vu les dividendes que ça va nous faire, on va casser la baraque ! Le bordel pareil ! Tous les humiliés du monde industriel à bavasser sur leurs contemporains à la langue mieux pendue, on vous assure le succès sans retenue ! Quel beau brevet cher monsieur, quel beau brevet ! On vous en donne un max ! Fini les hiérarchies sociales du silence ferme-là l'employé subalterne ! Les cadres vont fuser dans tous les coins, ça va sentir la contamination absolue ! On les voit déjà, ça va sentir le POINT D'EXCLAMATION plus qu'à propos et bien mieux qu'hier ! Plus rien à dire des fermeurs de leurs propres gueules ! Faudra juste renouveler les ordonnances avant d'envisager la chose en vente libre. Une vraie drogue. Imaginez les filles timides et bien roulées qui rougissaient ! Ça va vous en faire des salopes à la pelle monsieur Fatigue, comme dans un rêve ! Et les étudiants comptable avec de l'acnée à 24 ans ! Fini les gars ! Ça va boire un peu paillard le pinard du pater avec des greluches pleines de mains sous les jupes ! Ah, la gauloiserie qu'on vous promet monsieur Fatigue ! Plus jamais un brin de silence dans les causeries, fini les complexes, on va remettre les pendules à leurs places et en chier des montres, je vous dis pas ! Demain, c'est le Barnum planétaire, paf paf paf ! Une époque formidable qu'on vous dit !

Grâce à mon absorbeur d'humilité, je suis un vrai génie.

La civilisation française et les chiottes à la turc, ou comment les moustiques femelles eurent raison de ma virilité, de la Grandeur du pays, et de l'été.

Il devait être trois heures de l'après-midi et il faisait chaud et c'était le début de l'été (puisqu'après le début, ce n'est déjà plus l'été), c'était dans le grand parc municipal et c'était la grosse envie. Cette envie d'en finir, de se vider, ce soulagement simple et si naturel, ce besoin pour tout dire, qui ressemble sans doute à ce que d'autres ressentent quand il s'agit de laisser exploser leurs haines.

Moi, je voulais juste faire pipi. Tout simplement et à l'abri des regards, aussi pudiquement qu'à l'époque où je détestais déjà les vestiaires des cours de sport, quand *Momogne* montrait sa bite à tout le monde, parce qu'elle était énorme. Et qu'il était très con.

Moi, je voulais donc me vider, me retrouver, désemplir, faire le vide, ah, enfin les W-C publics, ah, bonheur de la civilisation française, beauté du métal brossé des portes à la mode, soulagement final bientôt, comme une piste d'atterrissage. J'ouvre la porte de bel aloi, et récente avec ça.

Je parle au présent.

Et me voilà face à moi-même, à mon besoin pressant, et surtout, au paradoxe de la civilisation française dans son ensemble, celle qui fait que l'on sent souvent sous les bras, que les bars reniflent le tabac, que des chanteurs s'en vantent, bien que les vitrines des pâtisseries sont ici même les plus belles et les plus authentiques du monde entier.

Me voilà face au même métal que la jolie porte, mais en version postmoderne (allons-y) et horizontale des chiottes à la turque. L'horreur absolue, haut-lieu des pervers aux enfances mal englouties ; et celui qui fit caca à côté, et celui qui laissa le papier, et un autre qui cracha sur le mur, un dernier encore au marqueur le fantasme facile et le numéro de portable d'un copain à lui en noir sur blanc pour faire chier sa femme ; le grand lieu du laisser-aller gratuit. Et pire, ces centaines de moustiques endormis, prêt à plonger sur une proie suffisamment dénudée (l'été, il fait chaud), moi, serviteur. En voilà un, enfin, "une", bourdonnante sur-aigüe et même pas en zigzags, elle se pose et enfonce déjà son épingle d'acier dans mon pauvre gland, puis deux autres de même, puis dix moustiques s'affolant goulus dans un sex-shop humain qui n'en peut plus. Regardant ma belle anatomie, ma virilité, ma suffisance (Balladur), je découvre un chou-fleur énorme aux couleurs d'aubergine, je crie, je souffre, je n'ai pas assez de mains pour écraser les insectes repus de sang sur les murs couverts de merde. Et ma vessie implore pardon à Jésus-qui-n'existe-pas, et me voilà couvrant le tout d'un trop-plein malvenu et le sol qui ricoche. Et la porte trop neuve et coincée et l'odeur qui s'affole, voilà la civilisation française qui s'écroule toute entière dans le trou dans le sol, dépenaillée et suffocante, il fait chaud et je me sens perdu.

Je glisse dans l'issue de secours, c'est terrible de mourir ainsi. A l'image d'un pays incapable de protéger les abeilles mais suffisamment con pour laisser vivre des moustiques privés dans des chiottes publiques. Sans parler du modèle des WCs en question, une honte pour le pays. La plus grande peut-être. Après Raffarin, sans doute.

Le ghetto c'est du ghetto

Avant de parler, je jure que c'est vrai, je vous jure comme je vous le dis, c'est là devant moi, ça fait trois fois que je le relis. C'est dans Courrier International N° 589 du 14 au 20 février 2002. Couverture rose avec Chinoise et bébé Mickey. Je vous jure c'est aujourd'hui. Je le jure devant qui vous voulez, je l'ai lu.

C'est à la page 27.

Je le jure. J'insiste.

Ça dit cela : des officiers de l'armée israëlienne proposent de prendre exemple sur ce qu'a fait la Werhmacht en liquidant le ghetto de Varsovie. Oui je répète, copier/coller. C'est bien cela. Il suffit de relire. Comment tuer des civils avec des femmes, des enfants, des vieillards, des hommes valides, comment zigouiller une humanité civile ? La bonne méthode *bitte.*

Des types en treillis sous les palmiers veulent s'inspirer des méthodes que des salauds em-

ployèrent pour liquider leurs grands-pères. Car liquider un ghetto, c'est comme liquider un camp de réfugiés. C'est écrit, texto, noir sur blanc, page 27. *And nobody cares.*

Alors maintenant, ma grande peur va aux professeurs d'histoire israëliens. Les pauvres. Mais les pauvres. Mais les pauvres !

Va-t-on assister à un suicide collectif des professeurs d'histoire ?

Ah c'est dingue cette histoire.

Plus j'y pense, plus ça m'obsède. Le passé, table rase. Nous voilà tous égaux, les bons sont méchants et les méchants même pas morts. C'est très inquiétant. Les victimes bourreaux à rebours, s'inspirant des bourreaux d'autrefois. Quelque chose me glace. Comme si l'idée même de l'humaine nature n'avait aucun sens.

Comme si surtout. Comme si surtout. J'en bégaye.

Tout pouvait recommencer.

L'invasion des Mireille

Le pire c'était les samedi soir. Après la soupe, on regardait le truc de Maritie et Gilbert Carpentier. Ces deux-là sont définitivement morts, mais ça n'a rien changé.

Dans ma famille réduite au père, à la mère, à l'enfant - car les autres étaient déjà partis - on n'avait strictement rien à se dire. *Mets pas tes coudes sur la table*, des choses comme ça au mieux. Ma mère radotait sur les voisines, ou sur d'autres femmes qui tombaient malades, et puis sur les couples des nouvelles générations qui divorçaient. Ce genre de choses. Mon père lisait ses souvenirs de guerre dans la prose des autres. Et même quand ça n'était pas *sa* guerre, c'était quand même la guerre. Ma mère lisait parfois Nostradamus ou "Les tarots dévoilés", ce genre de conneries.

Le plus souvent pendant les repas (mais aussi avant et après), on avait la chance de regarder la télé. Quand elle était éteinte, c'est qu'on avait invité la famille (frères, sœurs et beaux-frères, parfois vaguement plus), et que c'était dimanche midi, et qu'en entrée, il y avait des œufs mayonnaise et après du gigot pas cuit du tout. En été, il y avait toujours moyen de fuir au jardin. En hiver, il y avait toujours la pluie, plus ou moins. On était très fier des meubles de famille. Des meubles lourds, *de valeur* (à ce qu'on disait), sombres et tristes. Ça sentait la bourgeoisie du XIXème, et nos mœurs étaient à jamais enlisées au plus tard en 1955, une année des années cinquante.

On vivait notre destin. C'est marqué, c'est le destin. Alors on regardait le destin des autres à la télévision. J'ai très vite été persuadé qu'un jour, ça changerait. Que moi-même ; malgré les tabous catholiques qu'on hérite et un vrai-faux dégoût de l'argent ; que moi-même je vivrais une autre vie, et que jamais mes enfants ne connaîtraient la honte d'avoir des parents, ou l'ennui de regarder Mireille Mathieu à la télé. Dans mon esprit d'enfant, il me semblait que l'amélioration de ma propre condition serait accompagnée par l'amélioration des conditions des autres, et qu'un jour, aucune mégère dont ma mère disait tant n'apprécierait plus jamais une quelconque Nana Mouskouri, ou autre parasite de ce genre. Non pas qu'on appréciât ces moustiquaires à la glotte trop grasse, mais on les subissait par habitude. Et puis, on n'avait je crois que la première chaîne. (C'était peut-être une chance ?).

Voilà qu'aujourd'hui, à ce qu'il me semble, on a recréé des Mireille Mathieu. Il en pleut des dizaines. Parfois plus sexy bien que croyant aux vertus du mariage (mon cul), parfois aussi gnangnan avec l'accent traînant du fin fond du Québec. Des chansons composées par un crétin avec piscine, des mélodies épouvantables, des simagrées explicites, et toujours des problèmes avec leurs mères, ou leurs sœurs, ou leurs pères qui les battaient, histoire de faire de l'image. Pour elles, il y a sans doute un marché.

J'en conclus donc qu'il existe plein de mômes à l'image de celui que j'étais, à s'emmerder devant la télé des parents, à imaginer un monde meilleur un jour - pour eux et pour tous - sans la honte des parents à trimbaler, sans l'ennui des chanteuses pré-formatées pour mongoliens consommateurs. Mais là sans doute, je m'avance.

Ma petite clinique

Je suis patron d'une clinique avec des copains des types comme moi fils à papa la belle vie, l'héritage, les femmes. Ah. Je roule en Audi TT, parfois en Porsche, je bosse comme un dingue, j'ai pas à me plaindre, j'ai des appartements en ville, sur la côte, à la montagne, partout où nos papas en avaient déjà. La vie c'est simple. Je suis parfois élu, député, quelque chose, je suis lettré, enfin plus ou moins, c'est que je n'ai pas trop le temps, mais j'ai une opinion, je suis un libéral, un vrai, un écrasé par le fisc, les impôts, l'État, celui qui nous bouffe tout. C'est terrible d'être associé dans une clinique. Un type qui fait des remplacements chez nous gagne 4000 balles par jour. Moi aussi d'ailleurs. C'est normal, j'ai fait 12 ans d'études non ? Ne me demandez pas ce que vous avez, je m'en fous c'est pas mon boulot. Moi j'ouvre, je recouds, et j'empoche. Le déficit de la sécu, c'est un peu moi, et puis si j'ai un peu faim, je fais une appendicite illicite, une pour de faux, on y verra que du feu, rassurez-vous.... Je hais le personnel. Je ne le méprise pas, je le hais. Des larbins, des vrais merdes les aides-soignants, les infirmières, bons à laver la pisse, à serpillière la crotte. Moi, j'ai les mains propres à cause de l'argent qui me tourne la tête. Je suis né dedans la plupart des fois.

Là, j'ai besoin de 6 milliards pour que ces connasses d'infirmières la ferment ! 6 milliards, c'est même pas le 10ème de mon compte en banque à moi et à tous les types qui bossent en clinique. On a de ces avoirs, faut voir..... Mais je vais les demander à l'État, qui me doit bien ça vu qu'il paye ces salopes plus cher chez lui que nous n'osons. C'est qu'on a des frais, des choses à rembourser, qu'elles partent dans le public, l'hémorragie, ah, faut bien qu'on demande un peu, on va quand même pas payer de notre poche non ?

Ça servirait à quoi l'État sinon ?

Le 6 novembre 2001, les cliniques privées ont demandé 6 milliards à l'État français. Elle est loin l'Amérique....

Mon émission télé

J'ai un projet d'émission pour la télé. Oh, un truc très classique, hein, pour mettre les pieds dans le paf (en russe, popof), un hit, un truc qui cartonne. Ecoutez-moi bien M6, à moi TF1, listen to me Jean Marie Messier, ça va faire très mal. Je suis déjà en contact avec quelques rédactions et producteurs, la chose a l'air de leur plaire...

Voilà la chose :

Au lieu d'enfermer des mongoliens dans un zoo pendant deux mois et voir lequel tient jusqu'au bout, je me suis dit qu'il serait drôle de sélectionner dans les ZEP (Zones d'Education Prioritaires pour nos amis Canadiens), des gamins mauvais à l'école et z'y av' qui z'en ont rien à foutre de bien causer la langue de Molière et faire une règle de trois dans l'ordre. On propose donc à des dizaines de mômes largués de vivre 6 mois dans une nouvelle école, super encadrée, avec des profs partout, des pions, des bibliothèques, des écrivains qui viendraient voir, des scientiques en guise de conférenciers, des acteurs pour chèque-spire, une énorme machine de guerre. On pourrait bien sponsoriser la chose avec du Caca Loco sur les murs, ça ne changerait rien.

Le but ?

Un truc très simple : ceux qui obtiennent le bac ES avec plus de 15 de moyenne pour de bon empochent 1 million d'Euros ou n'importe quoi d'équivalent.

Ah ah ah.

Ça me ferait marrer, ça me ferait vraiment marrer de les voir lire Candide, apprendre le solfège, les règles de l'économie, faire des dissertations, écouter les profs de philo juste pour devenir des stars avec du pognon dans les poches.... Et pour peu qu'ils réussissent (il me semble que tout le monde doit pouvoir réussir), ils relativiseraient peut-être enfin l'argent facile. Mais bon.

J'attends la réponse des producteurs. Révolutionnaire.

Mail delivery System

Tout a commencé avec la grande communicabilité. Les gens étaient ravis. On pouvait les joindre de partout. Habitant en province et téléphonant à Paris, je tombais souvent sur un répondeur *fixe* qui me disait d'appeler un *mobile*. Le mobile du crime. J'appelais le *mobile*, qui me disait lui-même d'une voix étrange d'appeler le fixe ou de laisser un message. C'est que les *mobiles* ne sont pas *joignables* dans les couloirs et les tunnels du métro. Or, les parisiens sont souvent dans des tunnels, ou des couloirs. C'est ainsi que je perdis de vue beaucoup d'amis. Ceux-là auraient pu m'appeler. Je n'ai pas de *mobile*, enfin si, maintenant, mais je le laisse à la maison car je m'en fous. Et à la maison, *ils* pouvaient me laisser un message. Mais je n'ai pas reçu de message. Mes amis parisiens ne me téléphonent jamais. Ils traversent des couloirs et des tunnels. Et le temps passe.

Puis vint internet. C'était formidable. Envoyer des messages sur des ordinateurs à des gens qui n'en avaient pas, quelle prouesse. *Ils* étaient connectés. Surtout au bureau. Mais écrire à des amis *au bureau*, c'est risqué. Car le courrier personnel n'est pas prioritaire, et ils se disent souvent qu'ils m'appelleront *ce soir*. Autant dire qu'ils ont oublié. Et comme, encore une fois, ils n'ont pas d'ordinateur à la maison, ou qu'il n'est pas allumé, ou qu'il est éteint (à la manière d'une espèce, par exemple). Eh bien. Rien.

Puis vient le *mail delivery system.* On répond enfin à mes mails très poliment et en anglais. Majordome ! Un anglais consciencieux et travailleur me précise que mes amis sont morts : leur mail a changé, est trop-plein, est surchargé, ou ne fonctionne plus. J'ai perdu leurs numéros de téléphone. Et les liens pour de vrai de la vraie vie des vrais amis à Paris et au loin, les liens pas

en bleu souligné, des liens nom de nom ! Plus rien.

Tout le monde est comme mort. Mais joignable. Heureusement, il y a Nicoletta qui chante, les *petites soeurs des pauvres*, toutes ces choses-là. Ça vous réconforte.

Ne s'étonner de rien

Ne s'étonner de rien, voilà. Mais vraiment de rien. Je m'adresse aux archéologues hasardeux du 23ème siècle. *Hello gentlemen. Don't be surprised. Because.*

Ici en l'an 2002, on ne s'étonne de rien. Voyez mon monde. On y flingue on y flingue. Au hasard en Amérique, à la guerre civile en Afrique, à l'attentat ailleurs. Rien n'est sûr. Mais rien n'est moins sûr. Demain une bombe atomique quelque part. Rien d'étonnant. Je répète : rien d'étonnant. Ne s'étonner de rien. Des tonnes de rien pour faire un monde qui détonne et quelques mauvais jeux de mots. Et pourtant, on a tout ! Même des freins à disques sur les vélos tout-terrrain. On a tout. Il suffirait de peu. De rien pour ainsi dire. Ça, c'est étonnant. Il suffirait de rien et l'on ne s'en étonne pas.

A distance je plonge dans la tête d'un *sniper* (fou-sic) à Washington DC capitale du pays le plus puissant du monde... Il est enfin quelqu'un. Il aurait pu être Loana comme cette brune en couverture qui osait dire au kiosque que chez elle, tout était vrai, sauf son 90 C, ne comprenant pas que c'était justement ce mensonge qui faisait la marchandise. Il aurait donc pu être un quidam quelconque montrant ses seins dans une piscine - inoffensif américain - mais l'américain est prude et puritain. Du sang oui, du mamelon non. Je suis dans sa tête là, qu'éprouve t'il en voyant ses victimes s'écrouler d'un coup ? J'ai du mal à m'étonner de rien. Mais qu'éprouve-t-il ? Est-ce la même joie que dans le regard des deux ans de mon fils qui crie "pitolet, pitolet" et *"pfffffffffffff* "en visant papa, en visant maman ? Est-ce cela ? Est-ce naturel, est-ce enfantin ? Est-ce un enfant ce tueur ? Et nous-mêmes, partageons-nous sa folie bien cachée dans un quelconque cortex ? Porte-t'il la barbe ? Est-il obèse ? Ça ne m'étonnerait pas. On ne s'étonne de rien.

23ème siècle, où en êtes-vous ? Quelle maladie, quelle technologie, quelle énergie, que se passe-t-il ? Est-ce que l'on s'étonne de quelque chose au 23ème siècle comme autrefois la première fois la première personne au 23ème étage, surprise d'être montée si haut ? Et quels matériaux ramassez-vous archéologues ? Des disquettes ? De l'obsolescence dans des bennes à ordures ? Archéologues-clodos à faire les poubelles ?

Ça ne m'étonnerait pas beaucoup. Ne s'étonner de rien.

Random Thoughts

Les balivernes de la vie la plus courante ont quelque chose d'étonnant. Je me demandais par exemple pourquoi et qui et depuis quand l'on avait osé placer devant mon nez à table lors d'un déjeuner au bureau des fleurs en plastique. Oui pourquoi. Car après tout, les fleurs, ces jolis sexes de femmes végétales grands ouverts, multicolores et odorants, les fleurs ne valent que pour leurs existences vraies. A quoi bon avoir de fausses fleurs pour décorer une table ? Serait-ce une manière de nous prendre pour des cons ? Le tissus plastique qui les compose est aisément reconnaissable, leur odeur n'est rien, et les abeilles ne s'y trompent pas. Et puis les fenêtres sont

fermées, climatisation oblige. Pourquoi n'ose-t-on pas nous décorer de vraies fleurs, même sans racines, et même séchées par exemple, n'y gagnerait-on pas un petit quelque chose ?

Pendant que je laissais mon esprit divaguer au lieu d'écouter le directeur expliciter les stratégies du groupe à moyen terme, j'osais rapprocher la chose du paradoxe du surgelé. Pourquoi consomme-t-on des surgelés et de moins en moins de conserves ? Les conserves, c'est pourtant bien, ça se conserve longtemps (sic), c'est utile en cas de guerre mondiale, pas besoin de congélateur, et en plus, les vitamines y demeurent paraît-il inchangées. De nombreux collègues m'ont encouragé à m'y mettre, le surgelé a quelque chose de moderne, à la manière du numérique. Il est vrai que pour le prix d'un steak surgelé, il faut compter l'amortissement d'un congélateur familial et d'un décongelant à micro-ondes. Merveilleux monde du progrès. Il est vrai aussi que pour une photo numérique ratée, il est nécessaire d'acheter un ordinateur et une imprimante, ce qui va chercher au bas mot dans les 20 000 balles, et doit correspondre à peu près à dix années de tirages sur papier de vraies pellicules en une heure chez un type sérieux, plus quelques bons bouquins de Willy Ronis, de Brandt, de n'importe quel photographe avec un œil et un Nikon.... Mais je sais qu'à la radio on ne parle plus que de la croissance. Croissance, nous voilà....

Continuant à penser à autre chose, je me demandais encore pourquoi dans une vie d'homme il fallait absolument aller à des réunions de travail et - pire encore - il fallait croire à l'intérêt de sa tâche. Je connais des gens motivés par la lecture de livres de gestion ou de recettes de marketing. Et sautant du coq à l'âne, je me demandais encore pourquoi de savants généticiens essayaient de cloner des espèces disparues genre mammouth (via une femelle éléphant) au lieu de consacrer leur énergie à préserver celles qui risquent de l'être. (les espèces en voie). Et là, ce fut l'illumination. Le but du jeu n'est pas tant de ne pas détruire mais d'inventer des solutions aux problèmes posés par la destruction en général. Des solutions plus chères, encore plus inutiles, et meilleures dépensières pour le bien commun ma bonne dame. Et là, je repensais au Télérama d'hier, dont le courrier des lecteurs râlait contre les fous du volant, le tout intercalé au milieu de publicités pleine page pour la dernière berline allemande capable d'anticiper automatiquement ce qu'elle croit être la potentialité d'un accident ^{TM}... L'heureux possesseur d'une telle berline teutonne pourra bientôt rouler bourré à 200 à l'heure en s'imaginant protégé par des prothèses électroniques. Je repensais simultanément à l'un de mes étudiants ; pas l'un des plus bêtes pour autant, très heureux et quasi-fier d'avoir ripé en format divx *Mulholland drive ;* et à la tête qu'il fit lorsque je lui dis que c'était sans doute la chose la plus débile que l'on avait fait ce jour-là dans le monde (hors-tueries classiques et unes des journaux...). De là me vint à l'esprit l'image de mon fils et de ma fille, merveilleux innocents, et un sombre présage : comment leur éviter tout ça, et ma fille mettra-t-elle un string moche et mon fils aimera-t-il la techno ? Ou au moins trouveront-ils cela complètement normal ou déjà dépassé par le bruit encore plus épais de la nouvelle génération ? De là encore - il me semble que l'on me posa une question non sur les fleurs en plastique mais sur un truc informatique et que j'y répondais en anglais pour une sombre raison de décalage neuronal - de là donc, je repensais à cette fille magnifique arrivée en retard au cours d'hier, placée au premier rang et maquillée comme une vraie femme, avec des bijoux et de la dentelle noire pour se faire pardonner ce que je n'ai pas pardonné aux moins en retard qu'elle. Il me semble que l'on m'en veut, et qu'il me reste trente ans au mieux pour m'en sortir.

Je ressemble à la météo. Il n'a pas plu depuis longtemps. Moi non plus.

Et puis l'injustice : je lis un excellent bouquin qui m'habite jour et nuit comme tous les bons livres devraient habiter ceux qui sont incapables de les écrire. Pourquoi n'ai-je pas écrit ce bouquin moi-même et pourquoi n'en vis-je pas comme un vulgaire crétin cathodique ? Et comment font ceux qui les écrivent ? Et pourquoi acceptent-ils de poser en photo à hue et à dia,

est-ce bien nécessaire ? Aiment-ils les fleurs en plastique ? Bouffent-ils du surgelé ?

A côté de la fille magnifique aux yeux bleus surlignés d'un gros trait noir qui aurait largement pu faire strip-teaseuse dans une boîte branchée pour le prix mensuel d'une imprimante, d'un PC dernier cri et d'un appareil-photo numérique 5 millions de pixels, à côté de tout cela, un jeune type défilait légionnaire technophile tapant d'un doigt mes déblatérations sur un assistant numérique à clavier déjà largement dépassé. Que de fierté. Un crayon et un bout de papier lui aurait suffi, et les autres qui me questionnèrent ont sans doute ressassé leur étonnement devant mon conseil en matière d'informatique portable pour des gens de leur âge : à vingt ans leur dis-je, si vous avez 15 000 balles à foutre en l'air, achetez une clé USB pour stocker 64 mégas que vous trimballerez partout, lisez un roman quand c'est possible et la presse si ça vous dit, et allez voir en Inde la tête des gens. Il vous restera suffisamment d'argent pour imaginer Baudelaire ou Lawrence d'Arabie revenus à eux en nos temps incertains, avec à la main un ordinateur portable. Ça vous change tout de suite la perspective et l'horizon. Ou alors Mozart avec une table de mixage, Beethoven sur un synthétiseur, Roland Barthes en réseau....

En tapant Mozart, le logiciel propose de corriger en "Mazout". Même dans le virtuel, il faut que ça sente le plastique.

Sondageus bidonus

Malgré la débâcle engendrée par le second tour de l'élection présidentielle du 21 avril 2002, les sondeurs remettent le couvert, la table et les jolies nappes, garants moraux des certitudes, gardiens des statistiques. Pour ma part, bien que n'ayant jamais partagé le bon sens de ceux qui prétendent en avoir, voire de ceux qui en sont fiers ou, pire, de ceux qui en ont vraiment, si j'étais sondeur, je troquerais avantageusement un "d" contre un "g", oubliant ainsi quelques certitudes pour me faire, un instant certes, mais un instant quand même, romantique ou, mieux encore, égaré.

~~Songeur~~.

Pas d'inquiétude, pas de rêveries, il faut gagner sa croûte et la boulange est prospère, le pronostic de bon aloi. Alors *Le Monde*, médecin légiste des tendances françaises, ressort de son bardas un sondage d'opinion, certifiant une nouvelle fois que les partisans du RPR sont assez proches de ceux du FN (ce qui est, en soi, incroyable) et que les analphabètes sont plus proches du parti d'extrême-droite que, mettons, les professeurs de philo, les cadres d'entreprise (alors que les patrons non... ?). Plus globalement, les idées d'extrême-droite progressent, et le gros Alexandre et sa tête pleine d'air doivent fourbir, à eux deux, une analyse géopolitique pan-européenne instantanée.... pour bientôt. Comme c'est difficile d'analyser immédiatement une tendance vieille de presque dix huit ans maintenant ! Il faut encore faire des découvertes. Et c'est ainsi que les quotidiens nous vendent la sauce. Rien de nouveau au pays de la grandeur.

Si l'on y regarde de plus près, on doit pouvoir refaire le même sondage représentatif de mon cul (que l'on pardonne ma vulgarité, mais n'étant payé par personne pour ce genre de chronique, j'avoue apprécier parfois les facilités), avec des chiffres montrant la stagnation des opinions frontistes, voire leur diminution ou le contraire, c'est comme on veut. La preuve ? Mais les sondages eux-mêmes pardi ! Ceux d'hier, ceux qui nous garantirent un duel au sommet entre un coton-tige peu sensuel et un ancien président qui l'est resté ! Deux mois à nous prédire la monotonie, a-t-on pendu les coupables ?

Si l'on imagine un instant ce qu'il serait nécessaire de mettre en place pour comprendre les "tendances de l'opinion française" sur, par exemple, cinq ans, envisager ensuite un ensemble de corrélations socio-économiques et une enquête réelle avec moults entretiens semi-directifs, eh bien, on assisterait à la mort d'un certain journalisme, celui de l'immédiateté.

Mais comment prendre son temps quand il y a urgence ?

Un monde de faits divers, et en couleurs !

Le monde qu'on nous qu'on, nous concocte a quelque chose de vraiment con, cocotte.

Dans le supermarché SUMA de mon enfance, au kiosque à l'entrée, trônaient des magazines vulgaires et bêtes et peu épais. *Podium, OK Magazine,* et sans doute *d'autres.* En lisant Pif Gadget en attendant le retour de ma mère, de son caddie, de son cabas, de son habit, de ses abats (ABBA, c'était plutôt mon frère à l'époque...), je jetais parfois un coup d'œil alentour pour ficher une fois pour toutes ceux qui osaient acheter une fois par semaine les magazines à la gloire de Claude François et d'autres moins glorieux. C'étaient souvent les enfants des familles que ma mère n'aimait pas. Ils lui renvoyaient par trop de proximité, elle, la bourgeoise (mon cul) déchue. Je ne me souviens pas exactement ni de leurs visages, ni de leurs vêtements. Je me souviens que je les trouvais terriblement bêtes. Des imbéciles. Des tartes. Des débiles. Des mongols. Des blaireaux. Des idiotes. Ils ne lisaient jamais en public leurs magazines multicolores. Ils les achetaient directement. A la ligne, à la ligne !

Les cons.

Heureusement, ils étaient minoritaires. Du moins était-ce l'impression que j'en avais. (tiens, c'est marrant là, juste maintenant, je regarde les lettres que je tape à toute vitesse sur mon écran et je les imagine à l'envers dans des yeux d'inconnus à l'autre bout du monde j'accélère c'est drôle).

Aujourd'hui au kiosque de toutes les gares de France (que les Canadiens me pardonnent de ne pas être belge), 90 % des magazines visibles en devanture ressemblent en plus épais et à cause des encarts publicitaires aux journaux des débiles (porte) mentaux de mon enfance au supermarché SUMA d'à côté de chez moi. Je n'aurais jamais imaginé cela. Je pensais que la culture humaniste distillée par Pif-Gadget allait au contraire se répandre, s'émanciper, toucher tant ce que d'autres appelaient les classes populaires que les classes patronnantes et même les commerçants sans sourire, j'imaginais des centaines de titres nouveaux de bandes-dessinées, des livres d'histoire, d'art, j'imaginais, c'est fou ce que j'imaginais. Je croyais inconsciemment au progrès. Oui, j'étais trop petit pour en avoir vraiment conscience.

Aujourd'hui tout a changé. J'ai vu des femmes nues, j'en ai entendu crier sous les vagues de plaisir délirant que la seule vue d'une photo de moi évoque pour elles, j'ai entendu les échos des guerres, et vu des tours pas moyenâgeuses s'écrouler en un quart d'heure. Les ponts sont devenus trop bas pour même imaginer ce qui a coulé en dessous. Aujourd'hui, n'importe qui se paye son quart d'heure de gloire comme disait un sans-talent mondain en poignardant, en bagnole, en faits divers. Les deux mouvements vont de paire. La publicité a remplacé Docteur Justice, et pas qu'un peu, et les petites paramécies se battent pour sortir une seconde de leurs jus en trucidant, en essayant au mieux de faire pire, et surtout la prochaine fois. En quelques secondes, pour peu qu'elles y échappent (et encore, les morts ont aussi leur place à la télé en

devanture chaque jour), tous les imbéciles qui lisaient de mauvais journaux deviennent des stars, on en fait même des concours à la télé, on ne vante plus qu'eux, eux que l'on détestait tant du temps où l'instituteur me faisait encore un peu peur quand il annonçait qu'un kilo de plomb, qu'un kilo de plume, c'était pas plus lourd. Ça nous en plombait le torse de logique, et malgré la peur, je me souviens que le CE2 avait été culturel, à défaut d'être cul-terreux. Aujourd'hui j'avoue, je trouve ça dingue. L'égalité de traitement dont bénéficient les médiocres sans excuse (je rappelle à tous les gens capables de lire ceci qu'ils habitent très souvent dans des pays très riches et que dans le mien l'éducation est drôlement gratuite et que c'est tant mieux et d'ailleurs même qu'un économiste libéral qui vantait les cours de la bourse et tout le touin-touin vient de faire un mea-culpa incroyable depuis qu'il a bénéficié des soins du meilleur système public de santé au monde nooooooon mais ooooohhhhh et qu'il n'est même pas mort !).

Sans excuse, mais dans le spectacle. Le fait divers, c'est le trou dans l'espace-temps du pauvre-type sans patience. Traverser la lucarne cathodique, suffit d'un flingue, d'un viol, d'un couteau rouillé, me voilà star. Le fait divers, c'est la dernière idéologie. Ça vous pollue les informations radiophoniques dès 7 heures du matin, ça remplace tel le coucou les nouvelles du monde bien plus importantes, ça dégage la famine au Touboukstan, les émeutes en Ninde, le dernier concert de Miles Davis. C'est comme Rolland-Garros, mais sans l'entraînement des sportifs. (Faire du tennis en pension...).

Le monde qu'on Le monde qu'on Nous concocte Dans la cocotte N'a plus une minute A perdre. Adieu Moulinex. (quoique la Cocotte-Minute, c'est SEB^{TM}).

Une petite claque

Autrefois la culpabilité était dans la nature même du sentiment religieux d'origine catholique. Une horreur cette chose-là. Tous coupables, de désirs, de gourmandises, de jalousies.... Ah, l'affreuse religion.

Heureusement, cette religion-là a été remplacée par une autre, plus savante, plus séduisante, assez grossière par endroits elle aussi, possédant comme le lierre la faculté de s'immiscer partout, et d'y trouver de quoi se développer. Une jolie croyance, remplie de morale, une mythologie de plus.

Je n'aurais pas pensé que les théories psychanalytiques du grand supermarché français à la Dolto iraient jusqu'à s'introduire dans les banlieues sombres de nos villes piétonnes. Mais un exemple récent nous prouve le contraire. Un homme politique avec de grandes oreilles en est l'illustration. Le fameux quidam qui veut changer la France ma bonne dame va donc à la rencontre des habitants d'un quartier. (il est à noter que dans ce genre de quartier, les gens sont réduits à leur statut d'habitants du quartier, une nouvelle nature géographique en somme et pas grand-chose d'autre). Comme de bien entendu, des gamins l'accueillent comme on accueille un ennemi sur une console vidéo : à coups de laser, de flingues, de pierres quand on n'a plus rien et puis, l'un d'entre eux qu'a pas dix ans en profite pour lui faire les poches, à ce fantaisiste politicien. Et le môme se prend une baffe. Ça fait pas lourd comme politique sociale, ça fait simple, c'est pas grave un môme qui se prend une baffe.

Non.

Le pire, c'est sa mère quand elle cause sur France-Inter. Elle explique qu'il faut pas donner

des claques aux mômes même s'ils font les poches des hommes politiques. Faut pas punir, faut pas surveiller, faut comprendre. Ah ! Dolto et Foucault à la rescousse dans le même bateau de la compréhension avant tout. Car la mère ; qu'elle le veuille ou non ; a compris la leçon. Pas d'autorité, de la compréhension. C'est bien simple.

Hier soir mon môme ne veut pas manger sa compote. Il n'a que dix-huit mois mais j'ai découvert à mon grand étonnement qu'il comprend et maîtrise parfaitement le conditionnel, alors que son vocabulaire n'est composé que d'une dizaine de mots aux syllabes doublées papa maman tata tonton... Je lui dis : "Si tu manges ta compote tu auras du chocolat". Il arrête de chialer et mange dans la joie sa compote pour, à la fin comme de bien entendu, me réclamer du "cola". Dix minutes plus tard dans son bain, alors qu'il vide une bouteille d'eau sur le parquet déjà rongé aux vers eh bien, eh bien oui, je lui colle une petite claque il chiale il chiale merde de merde suis-je coupable ? Dois-je le laisser abimer le parquet qui l'est déjà ? Doit-il aider les bestioles qui bouffent la chose ? Dois-je porter plainte contre Bayrou (l'homme politique en tournée) ?

Par chance, je sais que les théories de Dolto sont fumeuses, c'est la pratique qui le prouve, la vérité qui l'étaye. Car la bonne Françoise a eu un fils, et ce fils est célèbre, et je ne veux pas que mon fils lui ressemble à celui-là dont la mère a tant de théories sur les enfants. Il porte le nom espagnol d'un terroriste célèbre, il est gros et barbu, il vit de chansons bêtes et de publicités sur les plages. Alors non merci. Qu'une seule petite claque nous évite le pire, après tout, hein...

Tu nous racontes ta vie là

J'ai une amie très belle, tellement belle qu'elle a quitté la province pour vivre à Paris. Faut dire qu'elle est belle.

Souvent, quand je lui causais régulièrement, elle coupait net à mes ambitions : "Tu nous racontes ta vie là" . Voilà ce qu'elle disait. Enfin. Ce qu'elle ME disait. J'éprouvais un sentiment étrange mêlé de culpabilité et d'incompréhension. Non, il ne faut pas raconter sa vie, mais enfin non mais oh, c'est ridicule. Et puis quoi d'autre ? Que me racontait-elle elle ? Pas grand-chose. Ses soirées, ses rencontres, les types qui peuplaient son lit ennuyeux (j'en sais quelque chose), les mésaventures sans amour d'autres copines moins jolies, la course au temps qui passe au coin de l'œil avec ses rides. Pas grand-chose d'intéressant. Il est vrai qu'elle faisait partie de ces gens qui ne racontent pas tant leurs vies à eux que celles de leur environnement, comme si, finalement, leurs vies se résumaient aux miroirs de la vie des autres.

Raconter sa propre petite vie, c'est tabou. Souvent, sa propre petite vie, comme son nom l'indique, ressemble à s'y méprendre à la vie des autres, et l'on est bien obligé de s'inventer quelques haines pour avoir l'impression d'être différent. Un joli petit moteur la haine des autres. Ou le mépris, Godard, Bardot, une piscine avec Fritz Lang vieillissant.

Récemment, le carburant de ma petite vie a vu son coût baisser. Rien à voir avec le passage à l'Euro ou une quelconque banalité de la même trempe. Non. Les autres ont pris une dimension étonnante tant leurs vies mêmes n'ont plus d'intérêt à être racontées. Je m'aperçois que c'est la télévision qui rythme l'ensemble, et l'on me reprochait ce matin encore de ne pas connaître Christine Bravo ou Ginette Applaudissement, une speakerine de TF1. Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre ?

Le plus drôle dans l'histoire, c'est que j'aime bien qu'on m'en raconte. Les vraies histoires m'ennuient, pas contre, les histoires dans les livres - même banales - me font un grand plaisir. Je me demande à quel point une fois couchée par écrit (j'insiste sur l'écrit parce que pour ce qui était des cris...), donc une fois couchée, la vie de mon amie très belle de Paris aurait de la gueule, tellement de gueule qu'on pourrait la raconter. Je finirais presque par lui reprocher de me raconter sa vie, à moins de l'écrire.

Venons-en au fait : il faudrait se taire, ou se faire théâtral. Mais surtout, et voilà le piment à l'affaire, il faudrait s'écrire nos vies. Dans l'internet qui s'épuise, on s'inventerait des vies, des aventures, des rencontres. Avec du style et autre chose qu'une animatrice de télévision.

Mais je rêve. Faut que j'aille déjeuner.

Portraits gentils

Audrey

Je l'ai rencontrée à l'époque où la chair des jeunes filles était gourmandise. Bien incapable de me faire à l'idée que l'époque est révolue, me voilà qui pense à elle : Audrey.

Elle avait un corps sublime, des hanches rondes, des fesses à palper la nuit entière partout, même dans les trains. Elle savait dire "non" à chaque fois qu'il le fallait, presque toujours, et puis au bout d'un moment, elle se laissait faire, comme par abandon du droit de vote.

J'étais bien incapable de sortir un son de son corps qui râla sans doute sous les coups d'autres moins intellectuels, c'était comme une trompette, j'étais pas musicien, elle était objet d'art. J'étais jeune, qu'on ne m'en veuille pas. On n'imagine pas la violence en attente chez les femmes, alors forcément, débutant, je m'en excuse encore. Ce n'est pas pour rien que l'on parle à l'imparfait.

Et là, à peine cinq minutes passées, j'ai entendu sa voix sur son répondeur. Une voix calme et triste comme du béton de HLM. Quand on a des souvenirs, on oublie toujours ceux-là.

Mais c'est vrai qu'elle était triste et seule toujours. Impossible de lui proposer un peu de changement ou de nouvelles idées, il n'y avait rien à faire, c'était profond. Impossible de la consoler, impossible de la soustraire, de la présenter.

Elle m'a dit un jour "A 35 ans, si j'ai pas trouvé de mec, je me fais faire un môme toute seule". Ça fait l'année prochaine.

Je l'imagine dans son deux pièces à Paris, toujours sûre d'elle en intérim, elle n'en veut à personne, elle connaît quelques gens, elle attend quelque chose. C'est un mystère à elle toute seule, un grand mystère.

Beigbeder est un con

Qui connaît Frédéric Beigbeder ?

Personne.

Ce n'est pas un grand mal. Ce type est pourtant ce qui se fait de mieux dans le prototype du faux-cul moderne. Car monsieur écrit. Il écrit mal, tout autant qu'il cause, mais c'est qu'il a des relations et un grand nez. Il plaisait sans doute aux filles pendant que d'autres faisaient la

queue. C'est qu'il est bien né, y'a pas de mal. C'est aussi qu'il passe à la radio, et j'imagine à la télé. A la radio, il est aussi plat qu'un fax. Il se fait reluire en causant à d'autres gens comme lui. Sauf que les autres sont critiques, et lui critique mondain. C'est un moindre mal.

Le vrai mal, c'est qu'il est devenu le symbole réel et revendiqué de l'hypocrisie actuelle, celle de l'homme médiatique. Publicitaire, homme des salons, des cocktails, du Tout-Paris et des putes en quête d'un meilleur avenir, l'individu se renie dès lors qu'il se croit écrivain. Et le voilà qui écrit sur la publicité, celle qui lui a confectionné son ventre adipeux, et voilà même qu'il en dit du mal. Il ne renie rien, il dit que c'est mal. Il en participe. Il détourne. Il s'en vante. Ça fait vendre. Il déteste soudainement la publicité, moyen de vendre aux masses laborieuses des choses inutiles. Il la déteste pour une bonne raison : il est lui-même une publicité, pour sa pomme, ses bouquins, son style. Il n'est plus humain, il n'est plus homme, il en souffrirait.

Qu'on le rassure : le suicide lui donnerait une gloire méritée, celle du grand silence.

Deux gosses

Deux gosses les cheveux n'importe comment en brosse hirsute sur leurs têtes, roulent sur le carrelage même pas froid du salon. Deux frères, deux gamins. Le plus petit a deux ans même pas. Le plus grand rentre à la grande école, celle qu'était de l'autre côté de la cour dans ma maternelle à moi. Deux mômes qui rigolent en tournant, et le petit qui tombe de joie et d'étourdissement.

C'est la bagarre, c'est le goûter, c'est le grand frère qui fait le cheval, et le petit qui tombe. C'est septembre et la rentrée, tout va bien pour ces deux-là. Dans le jardin qui s'endort, les roses de Ronsard et les rêveries de Rousseau. Deux gamins qui courent dans les jouets cabossés de l'été sur le départ.

Pourquoi ne garde-t-on pas l'innocence sérieuse de deux gamins qui jouent, pourquoi que ça s'en va quand on devient grand, qu'on court après les filles, qu'elles font leurs mijaurées et leurs chichis, que ça nous rend nerveux ?

Des fois, on se demande.

Fatima

Je connais une étudiante qui s'appelle Fatima. Elle m'attriste mais elle n'y peut rien. Elle a un walkman qui martelle du piqueur du même nom dès qu'elle sort de cours. Elle grossit à vue d'oeil et je sais bien que c'est par ennui. Parfois, elle a un bandeau dans ses cheveux noirs, avec le sigle d'une marque de pompes qui pompent l'air à force de nous crever nos chambres à air.

Parfois, elle a les cheveux attachés.

Parfois, elle fait des exposés. Les autres ; qui aiment les pompes l'air ; l'écoutent. Elle défend tout ce qui semble l'attaquer. Elle a défendu le pouvoir en Iran contre les journalistes, elle défend une religion qu'elle ne connaît qu'à peine et qu'elle vit comme on habite un quartier. Elle me fait de la peine parce qu'elle ne veut plus aller plus loin. Le *je* n'en vaut pas la chandelle. Elle préfère le *nous*. Moi, je le sais bien.

Je lui ai dit un jour que je partageais la nostalgie des paroles du dernier Souchon, *Rive gauche*

à Paris je crois.

Elle s'en fout. Elle m'a demandé en riant si j'aimais Mozart.

J'ai dit que je ne savais pas.

Je suis un tout petit enfant

Je suis un tout petit enfant, j'ai un peu plus de deux ans, et c'est bientôt Noël. Je ne sais pas que c'est une sale fête de famille et un tremplin pour écouler les stocks et remonter le moral des entreprises. Je ne connais rien de l'ordure ménagère de moins de cinquante ans. Je dis à mon papa (je suis mon papa, dans tous les sens du terme), que je veux un cadeau du père Noël parce qu'il n'y a aucune raison de ne pas y croire, le monde des grands est magique et merveilleux, suffit de voir les guirlandes dans la ville noire, et je ne vois même pas l'hiver, j'ai un peu plus de deux ans je parle de plus en plus, je crois que Wallace et Gromit existent vraiment, et c'est super de penser ça. Quand le téléphone sonne, je réponds avec mes 100 mots de vocabulaire qui tournent autour de mon vélo, qui est jaune alors qu'il est rouge, et surtout, comme il est dans la maison, qui fait dodo. C'est normal qu'il fasse dodo mon vélo. Je ne sais pas encore que les objets n'ont pas d'âme et que je vais, tôt ou tard, leur en donner une autre, dont on essaiera de me gaver. A vrai dire, mes parents m'ont dit ça pour que je m'endorme. Alors j'imagine que mes jouets dorment aussi, et nounours, tout ça. L'autre jour j'ai vu un vrai ours avec une madame ours dans la fosse aux lions, je serais bien descendu leur faire un câlin, je vous dis que je ne sais rien, je suis un tout petit enfant.

Je ne sais pas que les chiens mordent et que les filles vous font mal au cœur quand elles embrassent d'autres garçons, je ne sais rien du passé nazi de l'Allemagne ni de l'Allemagne tout court ni de l'huile noire sur la mer, j'ai un monde minuscule fait de mots nouveaux que je répète avec enthousiasme. Je ne sais certainement pas que d'autres de mon âge n'ont pas cette chance et me détestent presque déjà. Je ne sais pas du tout la différence entre un baiser et une petite baffe, j'alterne les deux avec les enfants de mon âge. On me gronde, mais je suis un peu le roi, pas trop quand même, la preuve, on n'a pas la télévision.

Je ne sais pas encore la tristesse, je chiale et puis je dors et puis j'oublie et l'on court à nouveau. J'ai une sœur, elle parle même pas, je suis beaucoup plus grand qu'elle, elle n'arrive pas à jouer avec mon garage.

Je ne sais pas, même pas du tout figurez-vous, que l'on peut écrire et communiquer, je suis très basique et plutôt heureux, j'ai deux ans et c'est Noël, et figurez-vous oui, figurez-vous que je ne m'en souviendrai pas de ce Noël, et qu'un jour les autres Noël passeront à la vitesse d'une fusée et même plus encore. Et même un jour, ce sera chiant Noël.

Mais en attendant, je suis un tout petit enfant, et je me demande bien qui est le salaud qui a décidé un jour qu'on ne devait pas rester un petit enfant. Suffit de voir mon père, le narrateur, là, celui qui vous raconte tout ça, ben, il est grand, c'est mon père, je l'aime beaucoup, et je crois sincèrement que c'est un petit enfant. Quand il joue aux Légos^{TM}, il arrive même pas à s'arrêter. J'espère qu'il ne m'avouera jamais le monde et les obligations comptables, et les maladies, et les chagrins, et les amis qu'on perd, et l'odieuse satisfaction des filles qui passent dans des trucs préfabriqués sur des écrans plats 16/9èmes. Je préfère largement le Père Noël. Il est où le Père Noël, il est où ? Voilà ma phrase du moment. J'arrête pas de la répéter...

La banque

Il a de petites mains noueuses. Les manuels diraient qu'il a des mains de manuel, les intellectuels ne diraient pas grand-chose, tant ses mains sont loin des mains des pianistes.

Il est pourtant pianiste, et faut voir ça.

Il travaille dans une espèce de banque centrale, à Varsovie, pendant les années de plomb. Il me rappelle quotidiennement les médiocrités du monde civilisé, de celui qui repasse les billets dans l'ordre d'apparition.

Son *chef* le menace, car il est le chef. Mais que faire d'un pianiste qui comprend mieux Excel que la hiérarchie compétente ?

Il rêve de vivre avec son piano, son orgue. De bals en bals, de cachets en cachets, ça aurait plus de gueule que les murs trop droits d'un institution qui sent la naphtaline. Ah ça, oui, pour avoir de la gueule, ça aurait de la gueule. Pas *star*, notez bien, juste musicien, ce serait déjà pas mal beaucoup.

La France pue des pieds

La France pue des pieds. Au-dedans comme au dehors, c'est pareil. Peut-être que les étrangers aussi puent des pieds chez eux, mais comme j'y mets rarement les miens, ça me touche moins.

La France dans un wagon un compartiment la clim' cassée sous le néant des grosses chaleurs (lourdes comme de la crème au beurre), ben mon salaud, ça pue sans artifice. Le bidasse n'hésite pas à nous envoûter l'haleine d'aisselles incandescentes, le gros lard y va de son bouillon de onze heures. Comme qui dirait que ça craint. Ça schlingue, ça renifle, ça dégage de tous les pores. Rien d'envoûtant. La clim' est cassée. Autant dire que la grande modernité confortable pour asmathiques nous fait franchement défaut... Et voilà le tiers-monde de nous-mêmes qui remonte d'en-dessous. Car du tiers-monde, on en a plein en nous, faudrait pas croire. Qui résisterait longtemps en cas de pénurie ? Qui ferait pas l'Africain en Afrique si jamais la banquise devenait crémeuse ? Hein ? Le gros con dans sa BM et la clim', là, celui qui se croit à défaut de se penser... celui qu'on voit au loin au-delà des blés fauchés, et qui file aussi vite que nous autres, engoncés dans nos sueurs respectives se mélangeant, sciures de peaux roulant, du beau miel de corps un peu vaseux, ça dégouline ça dégouline.

Mais le pire, encore une fois, n'est pas là. La vieille en face sur la banquette, avec sa robe d'avant-guerre qu'elle a achetée au centre-ville de Guéret, elle nous reluque d'en-dessous, mais elle ne sent rien. Ça la choque point la vieille, c'est l'odeur du vieux qu'est parti l'an dernier. La même odeur, le vieux, comme qui dirait qu'il revient, comme qui dirait qu'il est là, que les fantômes de tous les vieux schnocks de toutes les campagnes perdues se promènent dans les trains qui vont vers les villes quand ça fait trop le cagna. Alors elle, poisson dans l'eau, elle se fond, son vieux corps d'habitude tout sec et plein d'os, le voilà jeune et sans nostalgie, comme huilé, ah oui, huilé, par les transpirations des voyageurs.

SNCF, c'est possible.

La grosse fière qui rote

JBôf, j'ai rien contre les gros. C'est pas de leur faute. Enfin, pas toujours. Enfin bon, faut pas exagérer. Et puis, tant qu'ils ont des complexes, le monde a un sens.

Mais les gros sans complexe.

J'en ai souvent une devant moi. Elle enfle. Elle boit, elle fume, elle mange des Bountyső. Et puis elle cause. Elle raconte son monde, ses certitudes. Parfois, elle rote. Elle a du goût. Faut voir. Un goût merveilleux. De belles écharpes mauves, des robes amples, un double-menton. Même la minijupe en cuir sur des cuisses faut voir ! On dirait des pneus Michelin. Un vraie publicité.

Elle donne des leçons et des conseils.

Elle a ce petit air agressif et sans pareil. La certitude dans les dents, le menton trop mou pour la tête haute, alors l'œil inquisiteur, forcément.

C'est pas que je la déteste.

Parfois, elle m'attendrit même.

C'est juste que c'est désagréable à voir, et puis à entendre. Faudrait qu'elle fasse un bilan objectif un jour, toute nue devant une glace en hiver, près d'une patinoire gelée, avec des gens autour. Ils lui diraient, "Dis-donc ma petite dame, tu t'es vue un peu ? Faudrait peut-être prendre soin de ton enveloppe charnelle, non ? " Alors elle raconterait sa vie autrement, en disant qu'elle a des circonstances atténuantes, et que c'est pour ça qu'elle fait la fière, qu'elle s'y croit.

Sauf que l'hiver, ça gèle plus assez de nos jours..

Mademoiselle Madeleine

Mademoiselle Madeleine,

Ça doit faire vingt ans. Je vous jure, vingt ans au moins. Souvenez-vous, l'emmerdeur, le fumiste, ben oui, c'était moi. J'ai oublié de vous écrire un truc à l'eau de rose pour France-Inter, et puis, en y pensant, je me suis dit que je vous devais quelques excuses.

C'était il y a vingt ans Mademoiselle Madeleine. Peut-être avez-vous changé de nom. Moi pas. Enfin si, un peu. Ah vous étiez moche. A l'époque, ça comptait. Mais sans rancune, hein, sans rancune ! Vous aimiez la littérature, normal pour une prof. de français. Vous m'aviez puni parce que je faisais le con avec le petit punk, celui qu'est jamais passé en seconde. Vous vous souvenez peut-être ? On avait fait trois contrôles, vous m'aviez mis 15, normal. Et puis vous m'aviez puni, vous m'aviez mis 12, c'était vache. Je vous avais offert des pissenlits au début d'un cours en chantant la chanson du Muppets Show. Vous vous souvenez ?

Euh. C'était marrant.

Et des pâquerettes aussi.

La poubelle, un jour, elle était tombée sur votre tête, coincée au-dessus de la porte. Ah, sans rancune hein. Ils étaient cons les autres, hein ? Pas vrai mademoiselle Madeleine ? Une

classe de sacrés crétins, tous uniformes mais pas *midables*, pas du tout. On s'emmerdait toi et moi mademoiselle Madeleine, pas vrai ? Sans rancune hein ? On aimait bien les bouquins hein dis-donc ? Je te tutoie, ça fait 20 ans. Hein, pas vrai ?

Quelqu'un connaît-il une mademoiselle Madeleine professeur de français quelque part dans un lycée en France ? Pouvez l'embrasser pour moi ? Lui passer le bonjour ? C'est presque qu'elle me manque un peu.

Mazarine, ta gueule !

Je venais juste de finir de lire ce que racontait del Castillo dans Le Monde du 27 avril. Ça faisait plaisir à voir. Un type intelligent Castillo.

Et puis en dessous, voilà les fils à papa, les filles à maman, mélangez-les, ce sont les mêmes. Voilà les "metteurs en scène", les "écrivains", les "cinéastes". Que de titres pompeux pour ces héritiers de la gauche caviar qui font rien qu'à chialer depuis l'autre soir. Parmi ceux-là, la gentille petite grosse, Mazarine, la fille de l'autre. Je la connais bien, je la vois souvent dans les soirées mondaines des dernières pages de Paris-Match le samedi matin chez ma dentiste qui va gagner plein d'argent parce que mes dents, c'est pas leurs dents à eux, c'est des dents au sucre des gamins sans bonne éducation bien bourgeoise... Mais enfin, tout le monde peut bien donner son point de vue, non, va-t'on me rétorquer ? Non ?

Non.

Tout le monde surtout ce petit monde là, celui qu'a jamais vu la petite crasse ou les tables en Formica, celui qui ment, celui qui veut surtout mettre en avant son petit titre. Imaginez un peu : Mazarine est "écrivain". Putain ! Faut le faire quand même. Aucune retenue, rien, "écrivain". Comme Victor Hugo, comme Steinbeck, comme Bukowski ! C'est fort pour une petite connasse de la sorte ! Elle parle au nom des écrivains, de ceux qui passent leurs nuits aux Bains dans la mousse, et leurs matinée à cuver le champagne de la réserve de feu-papa. Et de s'étonner que d'autres, des pauvres sans doute, votent pour un salaud. Mais non, ils sont sans excuse bien sûr. C'est Castillo qui le dit très bien. Mais lui, il a le droit, il se réunit pas en petit comité avec des fils de... pour pondre trois paragraphes dans "Le Monde"....

Et pourquoi on ne trouve pas Lucien, contremaître à la Générale des Ciments, qu'a pas voté Le Pen et qu'est pas content ? Pourquoi il n'est pas publié lui qui n'a pas internet ? Et Ginette ? Ouvrière dans l'usine de soutien-gorges, de ceux que portent la brave Mazarine, avec ses vergetures sentimentales et son "premier roman" ? Et Abdel, le *beur* qui voudrait juste qu'on lui foute la paix et qui en a ras le bol des gamins du voisin avec leurs chiens ?

La petite gauche caviar, de Jack Lang à Mazarine, voilà la perdante. Et contre celle-là, pas de défilé, pas de banderoles, pas de slogans.

Quel dommage, ça aurait de la gueule...

Môme skate photo

En allant à mon cours de batterie, j'ai pris de l'avance. Comme j'avais mon Minox dans la poche, je regardais tout de travers, les chantiers les vieilles dames, je voulais faire une photo.

Et là, dans la venelle qui monte à la préfecture, deux enfants jouaient. Un petit métis allongé sur un skate-board trois fois trop grand glissait dans la rigole en conjugant le verbe le sourire aux lèvres. Une grande fille l'accompagnait de traviole dans la même humeur.

Clic, j'ouvre, flup, photo.

Les mômes accourent et me disent : "vous avez pris une photo monsieur ?"

Je dis "oui, on en refait une ?"

Ils disent oui.

Le petit métis freinait avec les mains et la grande fille essayait de rentrer dans le cadre.

Ils m'ont dit merci monsieur. J'ai eu quelques secondes de bonheur, même si la photo est ratée parce qu'il faisait sombre. Des enfants qui disent merci pour une photo qu'ils ne verront jamais, et moi qui dit la même chose pour un instant, pour un instant seulement....

Mon prof de batterie

Mon prof de batterie a toujours une cravate moche et une veste ringarde. La vie ne peut sans doute plus rien lui amener de plus que ses élèves, à chaque jour suffit sa peine.

En effet, il ne joue pas au loto.

La vie lui amène donc des élèves qui veulent faire tchac-boum-tchac-boum-boum ou bien, ti,ti, titi, ti, titi, frrrrrrrrrrrrr.....fla !

Souvent, me dit-il, quand les élèves travaillent le tambour, ils tournent la tête pour regarder l'heure. Ils ont sans doute compris sans émerveillement que les puces japonaises implantées où il faut permettent de faire tout ces petits bruits sans apprendre le solfège.

On appelle ça des boîtes à rythme. Il n'y a pas de "s" à "ryhtme".

Portrait de Gégé

On a étrangement le même âge depuis que la différence du même type ne paraît plus être de l'ordre d'un fossé générationnel. Il a eu quarante ans, c'est fini ça passe ça continue, je ne sais plus où il en est, il ne sait pas à quel point il figure innocemment dans le panthéon des gens que j'aime, tellement il oscille à me juger parfois.

Il vend des disques depuis qu'il est né, il a joué dans le groupe local de rock de la ville qui nous a vu grandir sans faire attention, il n'a pas perdu de temps, il savoure les jours avec un sourire fatigué. Faut dire qu'il se couche tard et que ça ne veut rien dire dans son cas, car le tardif est comme une seconde nature. Avec sa guitare folk et ses partitions, deux bières et un

vieil appartement, il nous étonne encore, tellement ce qui nous faisait courir à vingt ans ne l'a jamais quitté. Il joue du rock et Aznavour, il connaît la musique. La "culture burger" de la techno et du cd-deux disques le ferait presque vomir, mais c'est pas son genre, il a le feu à l'intérieur, il l'alimente, point.

Il me dit l'autre soir "arrête de te plaindre", on trinque au Vouvray pétillant, il a raison tout le temps, c'en est presque énervant. Quand je serai un écrivain célèbre, ce sera l'un de mes personnages, il jouera dans les adaptations au cinéma, il sera drôlement apprécié, il n'aura jamais la grosse tête.

Un héros, en somme.

S'y connaître

J'aimerais bien m'y connaître. Être un connaisseur des choses et des arts, un champion de la technique, un virtuose du savoir-faire.

Un Bruno.

Bruno vient de prouver qu'il s'y connaît. On le savait avant, mais là, c'est clair, il a réussi. Ils l'ont pris au conservatoire, il aura son prix, son piano, c'est sa passion. Il joue midi et soir, la nuit, tout le temps. Il écoute, il "relève", il travaille.

J'aimerais bien m'y connaître au lieu de frimer en faisant croire. M'y connaître en vins ou en chinoiseries. Quel bonheur ce doit être de s'y connaître pour de bon, au fond des choses, de bout en bout, de fond en comble, avoir l'esprit aménagé comme une vieille maison, la bibliothèque et le grenier.

Si je m'y connaissais, on verrait ce qu'on verrait, pour sûr. Fini la bidouille en informatique, je me ferais ingénieur. Et pareil en sciences sociales, en économie. Je me souviendrais pour de bon des cours de la fac si je m'y connaissais. Et la photo, un maître absolu et respectable, de ces vieux qui vivent sous les toits de Paris à 90 ans, mesurant la lumière été comme hiver du coin de l'œil, sans rien d'autre que l'expérience de ceux qui s'y connaissent.

J'aimerais tant m'y connaître. Même si ça sert à rien, même si y'a plus qu'à zapper, en digérant des trucs de gens qui s'y connaissent pas. Même m'y connaître dans un tout petit truc.

Le nombril.

Le nombril d'une autre. Mais au pluriel même. Hein. Au pluriel.

Simone est rentrée de vacances

Aujourd'hui matin, Simone est rentrée de vacances. Elle était partie en Espagne, pour voir si les plages de là-bas donneraient cette couleur estivale à sa peau molle et épaisse.

Pari gagné.

Elle est radieuse, comme toutes les fois qu'elle rentre de congés et ce, pendant 3 semaines. Car il y a le temps de voir le bronzage disparaître, celui du développement des photos couleurs,

et enfin celui de les montrer à ceux qui s'en foutent, votre serviteur par exemple.

Gageons donc que les photos ressembleront à celles de l'année dernière. Paysage en contre-jour sous-exposés, flash sur les enfants de Simone rougis par la nuit et les parents qui les emmerdent, plage avec du sable et des parasols, quelques clochers dans un cadrage raté, avec toujours un type inconnu qui passe au mauvais moment pour tout gâcher. Sans oublier sa *photo préférée*, celle qui lui donne l'espace d'un instant l'illusion d'avoir pu être une artiste si le conditionnel ne s'était pas mêlé à l'affaire aussi sûrement que son mariage trop précoce.

Et tous les ans, Simone rythme son temps par les mêmes commentaires superficiels sur ses vacances légères et les moments *apéritifs.* Et tous les ans elle précise qu'elle n'a pas envie d'apprendre la photo en voyant ma moue dubitative devant ses couchers de soleil verdâtres sur pellicule bon marché.

Elle ne veut rien apprendre, elle est *vieille* depuis. Mais il est vrai qu'elle voyage.

Portraits méchants

Attali

L'époque ne rémunère plus guère le talent. J'ai un copain pianiste qui en a, il est dans la dèche.

Par contre, il y a un type, là, un copain d'un ancien président, un type qui aime le marbre, les gros bouquins. L'un de ces types capables de parler de tout, et pour cause : il recopie très vite les idées des autres.

Jacques Attali nous parle maintenant d'internet et de la nouvelle économie.

A se souffler dans le c..., demain, pour sûr, il se fera généticien...

Description d'une inconnue

Il existe quelque part encore des femmes que je regrette un peu mais pas autant qu'elles me regrettent, ah, les garces qui m'ont quitté, ah, les garces ! Mais bon, bôf.

A côté de moi dans le T.G.V. de ce soir, à moins d'un mètre cinquante, une fille velue de noir, jeune, avec une croix pendue au cou. Rien d'extraordinaire. Jusqu'au moment où - mes pouvoirs magiques mis en branle - j'ai réussi à m'introduire dans ses pensées. Et là, c'est incroyable ce que l'on découvre dans les têtes des gens.

Globalement, sa perspective ne change pas. Elle a de bons yeux et nous partageons les mêmes couleurs. Je commande sa tête, droite, gauche, elle tourne à droite, tourne à gauche. Merveilleux pouvoir. Est-elle joyeuse quand nous traversons des champs de pavots, du rouge coquelicots, un brin de soleil c'est pas trop tôt ? Le moulin là-bas, tu l'as vu ? Non rien. Dans sa tête, juste des petits bruits, comme des petits pets. Elle ordonne à ses doigts de fouiller ses poches puis les voilà en train (sic) de pianoter sur un téléphone portable. Chouette ! Une conversation ! Non. Elle fait un jeu. Je vois à travers ses yeux, je n'y comprends rien, ça m'agace ce bazar, elle peut pas lire un livre ? Ah ben non. Elle peut pas. C'est trop chiant un livre.

La voilà qui se lève. Ça devient indécent. Elle va faire caca. Incandescent. Elle roule vers les W-C T.G.V. SNCF, impossible de rentrer dans ma tête moi qui suis dans la sienne. Assise d'aise et confortable et même pas la peur des bactéries. Elle pousse, elle pousse. J'ai honte d'être là, mais je suis trop loin de moi pour y rentrer. Elle pousse un soupir de soulagement. C'est ce qu'elle pousse de plus léger. Ah là là, j'ai honte j'ai honte, qu'est-ce que j'ai encore fait ? Elle ... Non, je peux pas le dire. Elle remet son pantalon noir, ça coulisse difficilement, pour sûr. C'est

ratatiné la boudinade à l'intérieur ! On dirait une recette de gaufre ratée, la pâte à grumeaux la grognasse ! La v'là qui force un maximum, ça coince dès le milieu des cuisses. Faudrait voir à s'habiller bouffant. Babiller bouffant, enfin, bouffant moins, tiens, un régime cocotte, ça te ferait du bien. Et te lave pas les mains en sortant, hein ! Et te voilà qui dérape vu que la rame tourne à gauche, vibre à droite. T'es satisfaite hein, sûr que t'es satisfaite toi. Tire pas sur ton string anti-moulant en ouvrant la porte, y'a le type derrière qui te regarde. Ah, tu vas pas te rasseoir ? Tu vas acheter un sandwich gruyère au bar avec le serveur trilingue ? (aucune admiration pour les polyglottes moi, rien, nada, niente). Oh, regarde ! Les traces des tracteurs dans les champs de blé font comme des auréoles, des spirales ! Des hiéroglyphes ! Des quoi tu dis ? Ah ben, des trucs chinois, des formes quoi.

Allez je t'accompagne. Ça te gratte c'est normal, c'est bien normal. Tu as choisi la stratégie de la gratouille discrète entre deux wagons. Un bon point. Brrrr... J'en frissonne encore. Si tous les orifices pouvaient parler... Ah, nous voilà au bar. C'est marrant d'entrer dans la tête des autres. Faut dire que je le fais pas trop souvent. C'est une technique crypto-américaine pour éviter les innocents dans les peines de mort. Mode d'emploi sur le web, ouais. Un peu éprouvant. Surtout côté psychologique, sûr. Mais quelle aventure ! Ça vaut tous les New-Delhi du monde, les sauvageons, les Antilles ! Dans la tête des gens, on n'est pas vraiment chez soi. Ah, te revoilà à te gratter le nombril cette fois (l'autre fois, ce n'était pas le nombril). Ah, t'as un piercing dans le nombril. Ça doit faire mal de déboucher le nombril pour y coller un tire-bouchon. Les anesthésistes aiment bien piquer à cet endroit-là, il reste des grosses veines, de celles qu'utilisait ta maman. Ah, ta mère, tu vas la revoir, t'inquiète pas, tu vas la revoir. Ah ben non ! Commence pas à boustifailler là, en plein wagon tumeur ! Ah là là, tu jettes les papiers plastique où qui faut pas ! Me v'là à penser comme tu causes ! Je déteins. La lumière. Moins évidente la lumière. Ce qui fait sombre dans ta tête quand même, merci d'être velue, mais quand même, mais quand même ! Tu sens que je suis dans ta tête ou pas ? Fais un petit signe si t'as un doute que t'es pas seule en toi-même à l'insu de ton plein gré, tiens, bouge la main, voilà. Tu te regrattes. Bon. Tu fais ce que tu veux, on se connaît pas, bien entendu. Et maintenant tu fredonnes du Patricia Kaas ! Manquait plus que ça ! T'es allée la voir dans un film de Lelouch, t'as beaucoup aimé. Comme tous les films de Lelouch que t'as vus. Tu les as tous aimés. Voilà à quoi tu penses ? Un message, t'as un message sur ton portable vibrant entre pantalon serré collant et string chewing-gum gluant grosse grenouille écrasée sur l'asphalte des pertes noires.... Il dit quoi ton message ? Hein ? Il dit "Je t'aime - Steevy". Oh putain, manquait plus que ça. C'est qui cet abruti pour avoir des parents pareils ? Si encore il était aveugle et noir américain, on pourrait espérer la grande classe, mais là, ça sent le pire. Te sens pas obligée de sortir sa photo de dessus ton soutien-gorge trop petit, dans ta veste trop noire. Ça y est, le voilà dans un photomaton. La fille à peine heureuse sur ses genoux, c'est toi, je le vois bien, et lui, c'est donc lui. Ah, tu bouges ta main. Ah, tu sens que je suis là peut-être ? Avec mes préoccupations d'homme d'âge pas encore bien mûr ? Tu m'entends ? T'as envie d'un café ? Qu'est-ce que tu racontes ? Ah, tu parles de lui avec tes copines bizarres là ? C'est un connard tu dis ? Bah tiens ! Bien sûr que c'est un connard ! Quand tu t'appelles comme ça et que t'as jamais joué de l'orgue à l'église quand t'étais petit, t'es sans excuse, t'es un pauvre blaireau et t'y peux rien, ben voilà.

Allez, faut que je te quitte. Ça colle un peu là-dedans, c'est gluant, c'est dans ta tête, mais faut que je retrouve mes pattes, vu qu'on est arrivé à la gare. Je te laisse à tes copines, aux crises de fou-rire que tu décris, je t'abandonne, te voilà un peu célèbre, ne m'en veux pas, juste un peu, voilà encore un type qui vient de te découvrir du fond de l'intérieur, du dedans si tu veux, en cinq minutes. Maintenant, il va aller faire autre chose. Il va t'imaginer deux secondes, et puis il a du boulot. Allez, voilà.

Gueule de con

Quand le cafard s'abat à coups de rationalités sur la tête de l'homme sans passion, il reste un espoir, de ces espoirs que l'on traverse sans noter, la première fois, à quel point ils mènent loin.

A cause des gueules de cons des magazines informatiques ou financiers. Ces choses-là, madame, regorgent de témoignages de personnages *spécialisés*. Des spécialistes. Et que ça vous parle de Windows NT ou d'*outsourcing,* c'est surtout très fier de poser uniforme en couleurs sur papier glacé.

Au milieu d'un parterre d'écrans en arrière-plan, la gueule de con s'émerveille. Sa mère la regarde, son père est ému, les collègues, ah, de jalousies en congratulations, le bonheur. La gueule de con connaît l'avenir. Il connaît les conséquences de ses choix stratégiques. Il fait partie d'un cycle économique. Il en veut, il en a bavé (enfin, il imagine). La plupart du temps, on l'oublie au bout de 23 secondes. Mais parfois moins. Il est toujours en costume. Il sourit.

Personne n'ira voir dans deux ans si gueule de con avait raison, si telle plate-forme, si telle "stratégie" est dorénavant appliquée au sein des grandes entreprises qui font tourner le monde tel qu'il est.

A sa mort, gueule de con, et pas d'italique, j'insiste, aura l'impression du devoir accompli. Avec des fils à son image, qui poseront dans les magazines de demain, drôlement fiers eux aussi.

En voilà une bonne raison de ne plus avoir le cafard !

Jack Lang

Jack Lang est un con.

Pas besoin de se justifier. Un type qui parle de culture et qui aime la techno est un con.

Y'a plein de musiciens avec des vrais mains et des doigts et des oreilles qui jouent le soir tout seul dans des salles désertes. Le public n'aime pas les sons difficiles.

Alors Jack Lang les a tous tués. Il a créé la fête de la musique exprès en plein air pour que les amplificateurs tuent les pianos accoustiques.

Jack Lang devrait être recherché par la police ou, au pire, il devrait fermer sa gueule. Sinon, dans dix ans, les supermarchés seront classés patrimoine historique de la culture caviar du monsieur qu'est de gauche.

Addendum février 2000 :

Jack Lang quitte les bouseux blésois pour retrouver les parigots paillettes et strass, bain-douche et tralalala. Jack Lang n'est pas un démocrate, c'est un démagogue. Un petit tremplin en province, un nouveau fief à Paris. Jack Lang est un homme de droite, avide de pouvoir, de poignées de mains et d'abrutis qui se pâment devant sa majesté.

La seule chose qu'on puisse vraiment lui reprocher, c'est de ne pas assumer qu'il est de droite...

Addendum Juin 2000, il est le roi...

Jack Lang, roi des cons

Aujourd'hui, le ministre de l'Education Nationale vient d'annoncer la réforme. Ce ministre est le plus grand lessiveur de tous les temps : l'important, c'est la mousse. Il s'appelle Jack Lang. **C'est le roi des cons**.

Ce personnage de cour veut imposer une langue vivante en école primaire, et puis une autre bientôt, sans oublier internet, car il faut être *de son temps*. Cette langue pourra être n'importe laquelle, on n'est pas à ça près. Le français est si bien maîtrisé par les gamins en CE1, que l'on doit absolument leur apprendre autre chose, et pas forcément l'anglais. On apprendra par exemple ; car c'est faire preuve de tolérance ; au jeune enfant issu de l'immigration la langue de ses parents. Certains pédago-psys imaginent que cela permet à l'enfant de mieux forger son identité.

Foutaises.

Cela crée des communautés, des fossés, des montrés du doigts, des fiertés qui n'ont pas lieu d'être, des écoles murées, des Irlandes du Nord, des Corées du Sud, des fiefs et des églises.

Mais le roi des cons sait aussi que cela crée des électeurs serviles à qui l'on sert la soupe dans la poubelle commune, par grand temps l'hiver : manipulation facilitée par la loi du grand nombre. Et des écrans, ça plaît, ah oui, là, c'est super l'avenir ! Des gamins qui ne toucheront plus jamais des trucs sales, des insectes ou des cochons d'Inde, mais qui les verront en *modélisation 3D* à l'heure du goûter et des entreprises virtuelles....

Des enfants qui, à 14 ans, parleront 4 langues et sauront leur html par coeur, qui nous ponderont des start-up en veux-tu en voilà, ou, peut-être, allez savoir, tiens, oui, pourquoi pas après tout, de petits obèses ignares aux yeux éblouis, tueurs en séries pour passer le temps que personne n'aura osé leur apprendre.....

Bien haut et fort : **Jack Lang est le roi des cons.**

ăPS : j'ai rencontré un gars bienqui défend des idées sur l'éducation. Je vous le conseille.

L'homme froid

Au début, j'ai cru qu'il se donnait un genre, qu'il jouait un rôle.

C'était le début. Faut bien le dire.

Au fur et à mesure, je lui trouvais des circonstances atténuantes.

C'était au fur et à mesure.

Avec l'habitude, je l'ai trouvé de plus en plus mystérieux, d'autant plus qu'il était - paradoxalement, qu'on ne m'en veuille pas - d'autant plus qu'il était de plus en plus transparent. Avec sa vie réglée, ses costumes ridicules, son visage sans rien de notoire, ni laid ni beau, juste rien, on aurait pu croire qu'il était normal, un homme avec des amis sans doute.

Ben rien du tout. Pas d'amis, des principes, des idées, un cerveau qui fonctionne bien, une grande culture (celui-là en tout cas).

Mais aucun intérêt.

L'homme froid.

Il se cultive comme d'autres s'engraissent, bien qu'il soit tout maigre. Il lit les revues qu'il faut lire, va voir les films dont il a lu les critiques à l'avance, évite ceux qu'il ne faut pas voir, aime le théâtre qu'il faut aimer, la danse, un tas d'art. Il a de petits carnets pour se souvenir de tout. Il pourrait faire illusion. Et pourtant, derrière la rigueur analytique, il n'y a rien. Parfois un peu d'humour mais cynique, rien.

Le pire, c'est de le présenter à une femme. Il lui parle à peine. C'est que sa vie est réglée comme du papier à musique, et pas la musique que l'on ferait avec le corps d'une femme, et encore moins les illusions qu'on entretiendrait avec son âme.

L'homme froid accumule, il est presque mort pourtant.

Et le pire, c'est qu'il est nombreux. Avec les doigts terriblement lisses. Un marbre blanc et veineux.

La fille du marché

En arrivant chez la nourrice qui nourrit ma progéniture, j'aperçois celle de la nourrice elle-même, sa progéniture. Sa fille est une "pré"-adolescente, sachant que les adolescents le sont longtemps, la pré-adolescence, ce n'est plus l'enfance, mais je n'en sais pas plus.

Il est dix-huit heures, elle s'empiffre sur le canapé rustique de chez Rustica, graines de tournesols, regardant à la télé un *soap* pour adolescents où les filles se déchirent pour des garçons sans poil et sans, hélas, aller jusqu'au suicide, ce qui nous ferait une belle jambe, avouons-le.

C'est une grosse limace gluante et laide, obèse, joufflue, antipathique. Mais c'est un modèle. Le monde entier tourne autour d'elle, car c'est la consommatrice-reine. Loana, c'est pour elle, la télé entière, c'est pour elle, Ibiza, c'est pour elle, les régimes-minceurs et les barres chocolatées, et les 30% gratuits sur les céréales, c'est pour elle. Tout est fait pour qu'elle s'empiffre sur son canapé, jusqu'à chier un ciment plastique gras dans les futurs couloirs d'un lycée dont le bac aura définitivement disparu. Elle ne le sait pas, mais c'est la reine. Et plus qu'elle est moche, et plus qu'on inventera des guérisons et des techniques lucratives pour qu'elle perde sa moustache et sa peau d'orange, pour en faire des guirlandes bicolores à Noël.

Quand je la vois, j'ai envie de lui dire, "Salut la grosse moche".

Mais je suis politiquement correct, avouons-le.

Le prof de marketing est un con

Je connais des profs de marketing.

Non, je reprends.

Je connais un prof de marketing.

Aux physiques différents, aux tailles variables, aux faciès opposés.

Mais tout cela n'en fait qu'un.

Un espèce de donneur de leçons - c'est son métier - mais un donneur de leçons sur la vie maintenant et sur un système et toutes ces choses que lui, le prof de marketing, il maîtrise drôlement bien. On ne peut guère reprocher à un prof de s'enthousiasmer pour sa matière. Il y a bien des comptables et des informaticiens, alors donc.

Mais chez lui, cet enthousiasme prend une étrange forme sournoise. Par exemple, il est heureux d'avoir vu la enième version du Kotler ou du Drucker. Deux traités de marketing absolument sans intérêt pour peu qu'on les ait parcourus une fois, une fois seulement. Eh bien lui, ça lui plaît la nouvelle version, c'est un chef d'oeuvre !

Je crois que c'est ça qui m'énerve. Ça lui plaît ces techniques qui permettent d'acroître les parts de marché. C'est un peu une passion. Ce type et ses consorts nous fabriquent un monde plat qui les passionne. En plus, souvent, il essaye de se foutre de ma gueule (soit parce que je suis plus jeune que lui, ou plus diplômé, ou moins con, ou pas associé quelque part si ce n'est avec mon môme dans une start-up familiale dans le genre maison avec jardin et maman).

Un jour, j'irais le voir, avec un gros bouquin. Dessus, y'aura marqué le titre du livre, et en dessous du titre, y'aura mon pseudo. Je lui dirais pas que c'est de moi. Je lui dirais juste que c'est passionnant ce truc.

Et puis je lui pèterai la gueule.

Les lunettes d'un con

La terminale est une époque interminable pour ceux qui s'y laissent aller. A dix-huit ans, même sans quitter sa province, on a déjà rencontré le monde entier, si ce n'est deux Américaines et un Américain, mais cela n'a pas d'importance car il n'y a rien à gagner.

En terminale donc, j'ai connu plein de gens. Bien que refusant tout déterminisme et insistant bien sur cette liberté que l'on a tous de la prendre, il faut quand même dire qu'il y a des têtes, pour sûr, elles vont pas changer. Ni dedans ni dehors.

Pour sûr.

Dans la galerie marchande, devant la façade transparente-néon du kiosque, je le reconnais. Jojo le programmeur de demain. L'homme de la bidouille-machine, père ingénieur et mère secrétaire. Père gêneur et mère castratrice par silences interposés. Fallait voir sa soeur, déjà poussiéreuse du sous-vêtement, sans doute mère trois fois aujourd'hui, recluse dans le placard d'une administration avec pleins de gens méchants qui la consolent de son vagin aussi sec que son pauvre coeur de vieille fille pour toujours.

Par chance, Jojo ne me reconnaît pas. Faut dire que je me cache.

Il a toujours été plus grand que moi, mais ça ne lui va absolument pas. Son corps ne fait que porter sa tête, et sa tête porte ses lunettes rondes. Sa tête ne porte aucun espoir, ce type aurait calculé la bombe atomique en son temps.

C'est un pragmatique, il se plie aux besoins d'une époque, il trouve sans doute que tout va bien, c'est un optimiste qui parle du nez.

Modèle ordurier

J'ai parfois souvent l'impression de regarder les gens de travers. C'est vrai, je les regarde de travers. Il me semble que chaque nouveau visage, chaque personnage, chaque attitude sont rapprochés de vieux modèles, un peu de travioles bien sûr, mais très faciles d'emploi.

Il existe en effet de véritables catégories d'êtres humains. Au-delà des hommes de bonne volonté (et des femmes) ; qui sont relativement rares ; tous les imbéciles du monde entier sont répertoriés dans ma base de données unique : celle de mon enfance.

Un exemple : Thierry C.

Thierry C. était le parfait prototype du pur ordurier. Pseudo-dur, il était toujours accompagné de quelques lieutenants fanfarons du collège. Les redoublants ont ce terrible avantage d'être plus forts physiquement mais couverts par nature de ridicule. C'était son cas. Ordurier, menteur, voleur, gagne-petit et piètre camarade, son côté voyou charmait les filles en manque de père qu' il ne tarderait pas à engrosser pour répéter l'histoire et qu'on l'apelle Adolf.

Il se la jouait.

Dans sa tête, le vide prenait les couleurs des spots de nos boums-garages. Un modèle.

Il y a bien longtemps que je ne l'ai pas vu. La dernière fois, il se prenait pour une sorte d'intellectuel, de ceux qui confondent Nietzche et Cioran, n'ayant lu ni l'un ni l'autre, et cherchant des excuses à Céline.

Ces modèles traversent plus sûrement la vie que les victimes innocentes ne traversent les passages cloûtés des soirées alcooliques.

L'ordure conserve, j'en suis persuadé.

Obispo de chambre

Maintenant, j'ai la télévision. C'est un pis-aller, un mal en pis. C'est à cause de l'hôtel. A l'hôtel, j'ai vu Obispo. J'en avais entendu parler et puis, parfois, dans ma voiture, j'entendais des chansons niaises et lamentables. Je pensais Bruel, Pagny, Barbelivien, Adamo, tous ces pisseurs de chiasse épaisse.

Il y a pire. Obispo.

Il a la grosse tête. Il veut conquérir le monde. Vendre sa bouillie vomisseuse en anglais. Il s'en vante. Il le dit. Il précise même que ceux qui n'y croient pas sont des cons.

Il a raison. Il va y arriver.

Sale con

Con, c'est un mot facile. Il y a les petits cons, irresponsables, les gros cons, ballourds, et il y a les sales cons.

J'en connais un.

Il me sert la main avec assurance, et je regarde son épingle à cravate comme au premier jour. A chaque fois.

Il a les doigts poilus et sent la sueur de cadre, sans cette lourdeur nicotineuse de la transpiration prolo. C'est un sale con.

Il ne jure que par les grandes écoles, les Hec et les sup-de-con, les ingénieurs et la graphologie dans le recrutement. Il explique la vie à tout le monde et consulte le niveau de ses actions en revendant au mieux avec son étonnant téléphone portable, qu'il considère comme un objet de prestige et de distinction.

C'est un sale con. Il méprise les arabes avec distinction car il les connaît bien, il a "fait" l'Algérie. Il a une grosse chevalière et des certitudes du même ordre.

Mais le temps se venge. Sa femme est bien laide et souffre en silence peut-être rattraponsnous. Un nénuphar finira par lui bouffer l'estomac des certitudes. Ou peut-être qu'un peu de plomb à la chasse...

Thuyas

Quand mon beauf a fait construire, il a osé partager son enthousiasme en famille. Sur les plans et sur les photos déjà floues d'un terrain boueux synonyme de bonheur, la famille se penchait. Père et mère acquiesçaient du chef, en voyant le gendre aux bras poilus s'enthousiasmer pour l'avenir sous formes de traites, pauvres locataires...

Ah, comme le bonheur n'est pas grand-chose ! (Et je hais tout-à-coup les points d'exclamation.)

Si sa maison est toujours là de nos jours, et si le chien a vieilli, et si ma soeur est morte, et si cet homme a oublié à quel point la jeunesse n'a jamais terni l'au-delà de ses petits quatorze ans à lui - *il fut adulte et pragmatique très jeune* - et si malgré l'éclairage automatique et l'arrosage adéquat d'un jardin dallé et millimétré, il y pousse encore de l'herbe, et si malgré tout cela... non, mon beauf ne mérite pas le conditionnel.

Car son jardin est dorénavant peuplé d'angles droits et faciles à tailler, un peu comme sa vie et son cerveau, et autrefois sa R12. Car il a planté des thuyas, encadrant maison et jardin, dressant à trois mètres de haut des palissades imprenables sur un Pacifique hypothétique.

Ses voisins ont fait de même, et, de fils en aiguilles, tous les voisins des voisins l'ont copié.

Le pays entier et peut-être l'Europe ; allez savoir ; sont maintenant couverts de pavillons entourés de thuyas, avec, à l'intérieur, mon beauf et ses solitudes, ses vides et son confort, reproduits à l'identique en toutes langues comme un idéal de bonheur.

Je hais les thuyas.

Typologie d'un crétin

Comme tous les soirs où la nuit s'attarde à cause de l'hiver, de l'automne, et d'un bout du printemps, le train dépasse la pharmacie à croix verte clignotante dans le noir en contrebas. Des gens y sont sans doute en ce moment même, l'ordonnance à la main et l'hémorroïde à l'endroit, ou bien autre chose. Les maladies, c'est pas ce qui manque.

Les crétins non plus.

Justement ce soir, il me faut vous entretenir (oui, à la manière dont on entretient une voiture, une chaudière, ou une maîtresse de douze ans plus jeune), il me faut parler d'un crétin habituel, de ceux que l'on *croise* mais qui résistent à toute tentative d'hybridation. Aucun mélange ne lui servirait de pardon, il est monolithique, et tous les soirs que la vie fait que je le croise, il est identique à l'hier au soir, où je le croisais déjà. Bon. Il est toujours assis dans le sens de la marche, ce que je peux comprendre. Le train, c'est comme les vieilles Citroën, ça peut donner un peu le mal de mer. Il est toujours assis au même endroit, ce qui, convenons-en, est moins banal, tant les places subventionnées et libres se comptent à perte de vue. Mais monsieur a ses habitudes. Sur la tablette en Formica incrustée de pixels gris FAO, il a posé son puissant ordinateur Compaq™ ou je ne sais quoi. Un ordinateur très laid sous Windaus™ et, pire ! une page ouverte dans un tableur excellent. Car tous les soirs de sa vie à lui et - qu'on se tienne bien - tous les matins aussi dès 6 :32, l'individu en question a devant les yeux son ordinateur portable qui compte dans son tableur sur la tablette SNCF. Et le pire, c'est que je le soupçonne de faire cela dans la journée aussi, entre deux trains. Parfois je l'entends qui appelle sa femme (les femmes ne sont pas difficiles) pour lui dire qu'il arrivera en retard, parce que la SNCF n'est pas efficace. C'est pas comme lui qu'est drôlement efficace à passer son temps dans son tableur. Parfois (oui, seulement parfois parce que moi, je perds un peu mon temps), eh bien, parfois, j'ai envie de m'asseoir en face de lui, dans le sens contraire de la marche, et d'ouvrir mon beau Mac ™ portable à côté de son truc à lui, histoire à la fois de crédibiliser ma démarche - regarde, moi aussi je suis un pro, j'ai un ordinateur portable - mais aussi de lui montrer quand même ma fantaisie : pourquoi m'asseoir à côté de lui alors qu'il y a de la place partout et pourquoi ne pas avoir un ordinateur plus banal, plus pro, bref, un truc comme le sien ?

Je me vois en face de lui, à lui poser des questions. "T'as pas autre chose à foutre qu'à toujours taper des chiffres dans ton tableur ?", "Pourquoi tu lis pas un roman ? ", "Pourquoi t'écoutes pas de la musique ? ", "Tu sais que je baise ta femme mieux que toi ? ", "T'as déjà pensé à faire autre chose ? ", "Tu te sens utile ?", "Et si l'on te remplaçait ? "

Hein ? Si l'on te remplaçait par un Indien en Inde comme chez Swissair ? Un type qui resterait chez lui accroupi devant un PC, et payé en roupies, bossant dans ton décalage horaire ? Lui non plus ne compterait pas les heures ! Ça se fait tu sais.

Et puis je sortirais un flingue, et, en louchant aussi bêtement que Christophe Lambert, je lui avouerais qu'une puissance supérieure m'envoie pour détruire ceux qui ne savent jouir d'un bien si rare : la vie.

Ma ché ? Ché piacere la vida, no ?

Ben lui comme un con, d'un coup d'un seul, il reverrait en quelques secondes tout son passé. Il

aurait la même impression alors que celle qu'il éprouve lorsqu'il appuie sur le bouton du guichet automatique de la Banque Populaire pour constater qu'il a toujours un solde avantageux sur son compte en banque. Il verrait l'historique, et le solde. Et moi, d'un coup d'épée laser des Highlander has-been, je couperais en deux son portable, et j'implémenterais dans son cerveau rouillé de terribles fantasmes sexuels - les miens par exemple - et là, pour se concentrer sur les tableaux de bord et les comptes de résultats, ouh là là, ça deviendrait très dur. Ses yeux se poseraient sur toutes les femmes de 16 ans à son âge voire après selon mon bon vieux dilemme, son amour des chiffres laisserait la place à l'amour des formes, des regards, des fesses et des seins, à la conquête, ah ! La conquête ! Lui là, l'imaginer conquérant ! Le soir, souriant, un bon roman à la main, il prendrait le temps de regarder le paysage, d'écouter de la musique avec des musiciens, il voudrait même un chat , et deux, il balancerait le teckel de sa mère par la fenêtre, Ché Guevara de la vie de couple, il n'irait plus en vacances au même endroit tous les ans. Il n'irait plus du tout en vacances.

Il irait au cinéma.

Un couple modèle

Les couples d'amis de vos amis ne sont jamais les couples les plus proches, et même les plus proches, c'est parfois difficile.

Mais là, c'est terrifiant. Surtout elle.

Si son corps a trente ans sans complexe, l'intérieur de son crâne oscille sans étape de 14 à 65 ans. Elle lui fait des crises constantes pour des broutilles, et lui demande devant témoin de ne pas lui parler le matin au petit-déjeuner, *tu vois bien que c'est pas le moment.* Elle fait du ménage un immédiat. Le ménage étant entendu ici comme cet aspect de propreté viscérale et pesant, le fiscalisme de la miette de pain par terre.

Elle n'a guère de passion, mais elle compense par des jugements. Elle boude sans cesse, elle lui gueule dessus, il en devient sympathique, victime consentante.

Ils se marient bientôt. Il va en baver. Il va grossir, il va crever. Elle aura un môme, voire deux, et le pauvre petit premier va arriver comme un nouveau motif dans le papier peint de leurs querelles. Le père prendra sur lui, la mère se fera impatience.

Le futur père s'inquiète de la ressemblance pesante de la fille et de la belle-mère, le témoin extérieur est privilégié : à distance, on voit bien que l'enfer ne fait que commencer.

Une financière

Dans l'excellent supplément de Marie-Claire^{TM} du mois d'août 2001 consacré aux "50 Françaises qui gagnent le plus", machin que je lis assidûment dans les chiottes, il y a des conclusions intéressantes à tirer.

Je tire donc les conclusions.

L'une des plus étonnantes, c'est que Jean Ferrat avait complètement tort. Faut dire que Brel lui avait dit. Avoir tort à ce point tout en ayant bercé des générations entières à coup de poulets

aux hormones, c'est d'un triste ! Mais passons. Impossible à *sampler* de toutes façons.

Ces braves filles au succès monétaire n'ont, pour la plupart, pas d'avenir. Les financières sont en majorité stériles, pas d'enfant. Le cœur aussi sec que le vagin. Ça va de soi. Assises comme l'oncle Picsou sur des montagnes d'or, la gueule enfarinée de chez Dior comme il se doit, elles ont l'air sérieux et les cheveux gris, l'abondance de ces derniers leur permettant de ne pas être confondues avec leurs homologues masculins. Qu'on les fasse chauves, les voilà hommes. Elles gagnent de 1 à 4 millions de Francs par an, voire plus. Mais là, faut être mannequin, chanteuse (?) ou actrice. (à considérer Sophie Marceau comme une actrice).

L'une de ces mégères, la numéro 48, ferait peur aux nourrissons. Ambitieuse et richissime et tralala, elle en connaît du monde, du beau monde. Fière d'avoir pris seulement 15 jours de congés après la naissance de sa fille (beau motif de fierté pour l'économie française), n'ayant pas une seconde à elle, c'est une femme française magnifique. Que fait-elle quand elle a une heure à tuer ? Mmmmmh ? Hein ? Que fait-elle celle qui gagne 1,5 millions de francs par an ?

Elle tricote. Je répète : elle tricote. Le point de croix. ELLE TRICOTE putain merde.

Femmes, m'entendez-vous ? La 48ème femme la mieux payée de France, qui n'a rien à foutre de ses jours qu'à compter des sous, passe le peu de son temps libre à tricoter le point de croix la connnnnnnnneeeeeeeeeee ! La pauvre conne.

Potagers

Balade en forêt

Hier lundi, merci Claude François, nous sommes allés nous promener au soleil en forêt. Comme l'automne est tardif et que l'été traîne un peu, les feuilles sont vertes et l'on imaginerait presque un petit bonheur, merci Claude François.

Pourtant, c'est la guerre quelque part.

En traînant dans les bois, on trouve tout un tas de choses, des pneus, des sacs de supermarchés, les canettes des pêcheurs, les cartouches des chasseurs, des bouts de bois morts et des châtaignes qui finirent grillées au barbecue. Ah, le lundi au soleil, c'est une chose.... pardonnez-moi, je m'égare. Mais que voulez-vous, mon enfance, c'était la télé pendant les repas, alors, merci Claude François.

Derrière un chêne, une fourmilière. De ces grosses fourmilières pour grosses fourmis, de celles dont je prenais plaisir, enfant, à bousiller les pyramides à coup de bâtons, à coups de pieds même, jusqu'à fuir en courant, m'apercevant tardivement des attaques en traître de ces bestioles, les guiboles couvertes de soldats noirs qui mordent, qui piquent, qui pincent. Ah, l'enfance, c'était bien.

Aujourd'hui, j'observe, c'est sans doute le propre de l'adulte, on ne découvre plus, on observe, des fois que, des fois que ça change... Mais les fourmis sont les mêmes. Je pourrais bien balancer des pétards mammouths là-dedans comme on le faisait dans les nids de chenilles (pour finir couvert de boutons), eh bien, malgré mes pétards, les fourmis s'en moqueraient. Et puis, après tout, pourquoi vouloir détruire des fourmis ? Un gamin aime tester son pouvoir de nuisance sur les bestioles. Je n'ai jamais dépassé le stade de la fourmi, de la mouche à merde multicolore, du moustique. Et les fourmis, quelle métaphore pratique.

Le lundi au soleil, l'automne tiède, la forêt. Merci Claude François.

Pourtant, c'est la guerre quelque part.

Des fleurs en face

De l'autre côté de la rue, c'est l'autre versant. J'habite une rue en pente, elle monte au milieu d'un vallon, et ma maison est plantée au-dessus des autres, depuis 1920, avant les Allemands et même avant le Front Populaire. Dans mes nuits d'insomnie, elle me parle, elle en a vu passer du monde celle-là !

En face, en contrebas, derrière 4 garages et 3 vides, il y a un jardin abandonné. Des voisins y brûlent des mauvaises herbes, on y voit des restes de feu. Les ronces en ont fait leur repère, vers solitaires pas seuls. Des ronces et du lierre, de l'herbe et pas grand-chose.

Alors au printemps, j'm'en vais acheter un lance-pierre et des graines de fleurs chez le fleuriste 1950 avec sa blouse. On attendra la nuit et les sols humides. On fera des petites mottes de terre avec les graines, dans un grand désordre. Au milieu peut-être bien que j'y mettrais une graine de tournesol. Et du haut du balcon, on balancera les graines bien partout, ici et là, en damier pas très géométrique.

Va y avoir de la couleur dans ce terrain vague, et même la mer si l'on veut bien.

Les retraités d'à côté, ils vont pouvoir mourir tranquille, et même la fenêtre ouverte !

Doigts dans la terre

L'air est doux, il est plus de midi, je rentre chez moi.

Les platanes attendent les clodos de printemps qui viendront les arroser vers le soir, vidant des trop-pleins de ventres et de vessies. Le sol est sec pour l'instant, ma cour m'attend.

Je plonge juste les mains dans la terre qui vit, au printemps dernier, pousser mes tomates. Je remue, je tasse, je retire quelques racines.

Ben ça y est, je renifle, je regarde.

Il n'y a rien.

Trente secondes de bonheur béat. Parfaite inutilité.

Graine

Les petits ménages jardiniers de septembre transforment en graines les fleurs séchées. Me voilà accroupi sous d'anciennes fleurs dont j'ignore les noms, des fleurs en grappes, des fleurs en pétales séchés, des boules sereines et fertiles, avec tout plein de graines dans la main gauche pendant que l'autre, la maladroite, secoue les tiges.

Sur la paume naïve, dans les plis qui disent l'avenir ou la santé, rien du tout, des graines noires éparpillées. Une moisson miraculeuse d'objets minuscules réjouit la vue et le souffle disperse les poussières, le surplus, pour donner cette harmonie que l'on stocke normalement dans des sachets conditionnés au gramme près.

Rien de tout cela ici. Une enveloppe, "fleurs" au crayon par dessus. Pas de timbre, aucune correspondance.

Jardins urbains Polnareff

Le père d'un perdu de vue sans regret me dit un jour : "Nous allons déménager en centre-ville, j'en ai marre d'avoir à entretenir le jardin".

Pourtant, ce bonhomme, j'avais tendance à l'apprécier un peu. Il lisait des quotidiens intelligents et, bien qu'il fut dentiste et passablement millionnaire, il possédait ce que ses enfants n'avaient pu hériter de leur mère : de la conversation.

Ainsi donc, une fois les enfants partis en ville, mais dans une autre ville, les parents décidèrent d'acheter un appartement dans du standing, avec plexiglass orange ou vert sur le balcon.

Quand j'étais petit, Polnareff chantait "Qui a tué grand-maman" et Dutronc "Le petit jardin". Dans les deux cas, on avait bouzillé un jardin pour que des dentistes s'y installent à coups d'ascenseurs et de remembrements.

Aujourd'hui encore, dans les villes de province qui ne sont guère ouvrières, des parcs bourgeois plein de mystères *belle époque* disparaissent laminés par des pelleteuses qui promettent des feuilles vertes au bout du balcon, mais sans la poussière d'un sol désormais sous-entendu, comme le serait un sous-sol, un parking, en sorte.

La Loire

Elle coule comme une lave boueuse mais fluide et toujours dans le même sens. Les soirs d'été vers neuf heures, elle se fait transparence, et pour peu qu'on ait bu, elle nous ferait confondre l'eau et le ciel, si un poisson ne sautait pas en l'air pour nous rappeler la pesanteur.

C'est la Loire.

L'hiver sous la pluie noire, elle est phosporescente de gris nocturnes, transportant par grand froid des glaçons impossibles. Les pierres vous parlent d'histoires bien mieux que les pêcheurs qui rêvent encore de passés inassouvis.

Enceinte, elle se fait débordante, et si l'on ne la retenait pas, ce serait le XIXème siècle, les crues centennales, adieu pavillons 1980 dans le val qui s'enlaidit.

Les villes lui tournent le dos, regardant derrière des palissades de solitude le train, puis les autoroutes, fluides dans les deux sens, sans aval, sans amont.

Je rêve d'elle la nuit, je vois des canaux disparus qui n'ont jamais existé, des débordements, des mariniers, les allemands qui traversent le pont-canal à Briare en juin 40, (on a oublié de le faire sauter). Je vois des Gaulois et des Gallo-Romains, un Moyen-Age aux odeurs d'aventures, une époque qui n'aurait jamais connu Jeanne D'Arc, ni les centrales cancéreuses qui brumisent le fleuve à coup de progrès ennuyeux.

La nuit tard

Des grenouilles enthousiastes font des *ploufs* et coassent dans les étangs alentours. La lune est presque pleine, la chaleur monte du sol, c'est la nuit.

J'ai l'impression que des dizaines de fantômes somnolents m'entourent dans une joie incongrue, celle d'un soir de printemps qu'ils auraient dû voir si le temps ne leur avait pas joué faux-bond.

Sur la route d'un retour brumeux, des lièvres et des lapins jouent à la marelle dans les phares.

Et si ma fenêtre est ouverte, c'est juste pour imaginer que je ne conduis pas.

Le bouchon dans l'eau

Balade en vélo. Affublé en pingouin de chez Pinder, je dégringole dans le vallon vert ensoleillé. L'enthousiasme d'un enfant, envie de crier "youpi". Au bord de la rivière sereine et surprise par l'été (pensez-donc, on l'a privée d'un hiver 2001), je roule cahin-caha, caca-boudin youpla boum. Oui c'est bête, mais le vide se fait, ça décongestionne. Re-youpi.

Continuant ma quête de l'infini intemporel, me voilà dans un coude discret, entouré de peupliers neigeux (c'est l'heure pile de la reproduction, pissenlits géants), de châtaigniers majesteux, et de deux amoureux allongés dans des positions étranges, même pas gênés par mon passage intempestif. Entourés de cellophane, ils feraient une belle couverture 3D pour la presse à scandales *people* et *Village People*.

Plus loin, un pêcheur. Un pêcheur à la ligne, avec deux cannes et deux bouchons identiques, deux balles vertes minuscules percées d'une petite pointe orangée pour différencier le haut du bas que l'on confond déjà dans les reflets.

Aujourd'hui, j'aimerais bien prendre sa place. L'attente dans l'herbe, et surtout, la première touche, le frôlement, cette petite vibration, propre à chaque espèce de poisson, la tanche qui met tout à plat, la carpe qui plonge tranquillement (c'est une sorte de diesel), la perche qui file, la truite méfiante, le poisson-chat toujours pas mort au bout de cinq heures à dessécher dans l'herbe (le poisson-chat est *made in USA*, il est au goujon français ce que le MacDo est au bistrot du coin...). La première touche, incroyable, rompant le calme général, elle annonce comme qui dirait un changement dans la vie aquatique. De l'individuel, on implore le collectif : *si y'en a un, y'en a plusieurs...* C'est l'heure où ça mord, c'est le moment, fallait attendre. Le premier poisson est toujours censé annoncer le miracle et les suivants pour la friture.

Voilà, rapidement dressée, la psychologie du pêcheur à la ligne. Histoire de pas rentrer bredouille.

Mes citrouilles

Parisiens, parisiennes, j'ai planté des citrouilles. Trois quatre graines, parisiens, parisiennes, dans la purée marron du compost en décomposition, de la merde dans les trous, le reste de l'ancienne fosse aussi sceptique que moi, et la citrouille potimarron s'est étalée pendant l'été, plein sud sur les terrasses de mon jardin. Mes bambous poussent aussi, ravi, un rhizome heureux, pour nous cacher des voisins. J'ai deux citrouilles encore vertes, petites et équivalentes en forme et en poids. Disons dix kilos. L'arrosage m'a coûté plus cher que l'achat chez Auchan à l'automne. Car les agriculteurs ne payent pas l'eau.

Mais les agriculteurs ne vendent pas la satisfaction de voir les citrouilles transformer le fumier en chair orange bronzée, au milieu des coloquintes cousines couvertes de boutons d'adolescents. Et les tomates-cerises culminent solitaires à deux mètres cinquante au soleil, on les cueille avant la dernière rougeur, pour savourer l'amertume. J'ai jeté des graines en paquets mélangées au hasard, le chat des voisins dort au milieu des pétales alanguis, l'automne attendra bien un peu, aujourd'hui 10 septembre 2001.

Je ne pourrais pas vivre sans jardin, sans une terrasse, un bout de balcon, une jardinière. Un pot de persil. Un tout petit morceau de terre dans un coin, une terre bien pourrie à l'intérieur, avec de ses transformations magiques.

Parfois dans mes délires, je rêve de commandos potagers et romantiques, à jeter des graines de citrouilles dans les décombres, les bidonvilles les terrains vagues, les interstices moussus des vieux murs. La citrouille est une fable à elle toute seule.

Miracle

Les curetons ne comprennent rien aux miracles, alors ils violent des enfants discrètement, c'est pitoyable.

Pourtant, les miracles existent. Je viens d'en vivre un, bien volontairement.

C'est la pluie qui tombe. Dans la grisaille et les taches de couleur des arbres d'automne, je roule. Ma voiture sent la flotte comme un porte-avions dans la tourmente. Inondation à l'arrière. J'ai une grosse seringue pour vider le trop-plein. Ma voiture sent la vase.

Mais je m'égare.

Un miracle, c'est simple en automne.

Je m'arrête. Un petit fossé, de l'herbe. Les miracles vont arriver. Je longe. Les pieds trempés et le panier en osier dans la main gauche. Il s'agit de trouver un rythme. Trop vite, on les rate, trop lent, on perd son temps.

Miracle ! Le premier est là, il m'attend, il est né dans la nuit. Il doit faire 20 centimètres de haut, d'une belle couleur brune brillante. Un vrai cèpe de Bordeaux. Puis ses frères miraculés sont là aussi, de la dernière lune, de la dernière ondée. D'autres espèces cohabitent. Le pire, l'impudique, le sale, le turgescent : *phallus impudicus.* Il pue, une horreur.

Puis d'autres cèpes.

Ce soir, un peu d'ail.

Promenade au parc

Bien heureux ceux dont les crânes ne connaissent pas les démons. La bataille de Koursk, les T34 contre les Panzers, 14-18, ce genre de choses. Voilà ce à quoi je pensais en cette fin d'après-midi, baladant mon môme dans sa poussette bleue, savourant le moindre gloussement d'étonnement de ses dix mois et ses découvertes des carpes rouges, des canards, des aquariums. Le doigt pointé vers un improbable oiseau invisible, le voilà rigolant. Et puis les chèvres du

Sénégal. Silence, éclat de rire. Applaudissement devant les enfants si courageux de tourner en rond dans un manège multicolore.

Alors là, au beau milieu des mères qui me demandent son âge, et que l'on cause de ceci de cela, de la crèche ou de la nourrice, et pourquoi qu'il est si beau, et pourquoi qu'il drague ma fille, et ces choses, alors là, je pense à la guerre.

Je n'avais pas l'idée avant (avant d'avoir un môme, j'entends), je n'avais pas l'idée que des parents ont un jour ressenti que le petit truc qui fait tant de plaisirs, ce petit machin découvrant le monde, eh bien ! un jour, on en a balancé des milliers dans les tranchés, à trancher à trancher à qui mieux-mieux les mômes des autres qui ne parlent pas comme nous. Là, par ce soir de fin juillet sans encombre, dans la chaleur envoûtante qui descend même au ras du sol, je me demande si ces gens ici ressentent la même chose que moi. Et l'on cause, et les parents n'ont pas les mêmes visages, et les enfants n'ont pas les mêmes habits, quelques Chinois en guise de cousins nous parlent sans embage de nos étranges ressemblances. Bien sûr, le plus grand veut que son petit frère soit lui aussi plus grand que l'autre, que mon môme en l'occurrence. Bien sûr, le petit bourgeois de mes deux veut la balançoire pour lui tout seul. Il bouscule un peu. Je lui fais un croche-pied. Justice sociale. 1-0. (même pas mal, il est tombé dans le sable. Il est tout sale. Sa mère n'a rien vu, je l'ai pas fait exprès, hein !).

Ces gens-là, ailleurs ou autrefois, comment pensaient-ils ? Et ceux-là, aujourd'hui, en cas de coup dur ou de guerre mondiale, filent-ils tous à l'étranger ?

Terrain vague

Pas bien loin de mon nouveau travail, il y a un terrain vague. Complètement si vague qu'il s'emplit d'eau dès la pluie qui roule, et se couvre de canards avec la pluie qui stagne. Un terrain vague entre les chantiers, les ronds-points, les points sur les i.

Donc un terrain vague. Une merveille de sauvagerie dans l' "urbanisme" moderne.

Composé de branches noircies par je ne sais quel incendie, son centre s'allonge sur des trous boueux, des touffes d'herbes. A force de le côtoyer en rêvant, j'y ai trouvé le cadavre mi-écrasé encore vivant d'une salamandre jaune et noire, maîtresse des lieux déjà réincarnée à l'heure actuelle en autre chose, pas d'inquiétude.

Mais faut pas que j'yaille trop. La boue, ça colle aux godasses et puis j'ai l'air d'un enfant heureux quand je reviens après la pose, un peu cra-cra au niveau du pli pantalonnaire...

Terre grasse

Dans l'immense jardin qui fit de mon enfance déborder l'imagination, il y avait, outre de vaillants lapins-guerriers, des pigeons, des poules et des chats, il y avait de la terre. Une terre noire et légère, dans laquelle mon père - sans doute pour imiter le sien qu'il avait si peu connu - creusait des tranchées à n'en plus finir. S'il faisait cela, ce n'était guère pour bouter le *boche*, ou l'italien. Ceux-là, il les avait vus de près dans sa guerre à lui, sa seule vie avant de mourir, le jour où, par un malheureux hasard, il crut pouvoir changer ma mère après l'avoir rencontrée.

Mon père creusait donc des tranchées qui faisaient mes guerres, mes forts, et nous protégeaient de *Stukas* invisibles aux cocardes de tourterelles. Il creusait sans cesse, retournant là ce qu'il avait amassé l'année d'avant, retirant un à un la *vriée* et le *chiendent*, deux termes difficiles à écrire tant ils ne font que sonner comme des mots qu'on entend et rien de plus.

Au fond du jardin, la terre prenait une allure différente, plus meuble, lourde et imperméable. Les patates engraissaient avec bonheur, et même les artichauts nous donnaient des illusions de Bretagne.

Un jardin et deux terres, et sous les ongles la crasse des mercredis et des dimanches.

Tomates

Tiens, c'est drôle, les gens riches que je connais (j'en connais peu), sont des gens qui ne savent rien faire. Il semblerait qu'il y ait un lieu de cause à effet absolu entre l'absence de savoir-faire et la richesse. Moi-même, on m'a toujours encouragé à ne pas savoir faire. Tout petit déjà, mes copains qui partaient en BEP après avoir fait anglais/espagnol donnaient l'impression de se tromper de voie. Ils allaient à contre-courant, ils finiraient dans l'industrie, ils auraient les mains sales.

J'ai fait des études, assez longues, et je n'ai rien su faire de mes dix doigts. J'ai la plupart de mes mains propres, et les doigts aussi.

Comme mon père était prolo et qu'il connaissait le bois, je le regardais faire parfois dans la cave-atelier le soir, j'aimais bien les odeurs et le temps qui passe et mon vieux qui disait rien en fumant sa gitane-maÏs qui lui troua un jour la vessie puis le foie. Nous mîmes quelques rabots dans son cercueil et, parfois, dans les grandes surfaces de bricolage, je passe quelques minutes au rayon outillage, un peu envieux.

J'habite en ville provinciale dans une cour. Je balance mes épluchures au même endroit à chaque fois et ça sent un peu mauvais. Mes voisins m'accompagnent. On a un tas près du mur. J'y ai ajouté un peu de terre et des pieds de tomates-cerises.

Je les ai travaillés depuis le mois de mai, nous sommes en septembre. Chaque pied fait au minimum 3 mètres de haut, couvre en tonnelle ma glycine ravie, et les grappes rouges sont presque des raisins. Chaque midi, j'en cueille quelques-unes, j'ai même fait un bocal avec du thym de la cour, du basilic de la cour, et du vinaigre du supermarché.

Tomates 2

Des fois comme ça, j'ai l'impression d'être dans une chanson de Johny Haliday. Une chanson minable de chez les minables, comme seul il peut les chanter.

Ma vie c'est ça. Y'a pire mais y'a pire c'est vrai.

Mes pieds de tomates-cerises vont bientôt mourir. Le gel arrive et, malgré le beau temps qui s'acharne et la pleine lune qui fait pousser les cèpes, les tomates sentent le givre arriver. Les araignées sont rentrées, et le vert reste vert, le rouge ne bouge.

Rien, rien qui va rester dans la cour aux alouettes où poussent des limaces fluorescentes sur mon tas de compost. J'attends la date. La semaine prochaine peut-être. Des fleurs subsistent mais j'ai rentré les chaises pour pas qu'elles pourrissent l'hiver qui vient. Et l'an 2000, c'est surtout l'hiver. On a de la chance d'avoir l'hiver pour savourer l'été. Ça va mieux rien que d'y penser. Je croise moins mes voisins parce que le soir tombe avant l'heure et le froid aussi. Le café sent plus chaud mais je rêve des îles éoliennes, y aller avant de mourir en hiver, y aller voir des italiennes se refuser et s'offrir à d'autres, des italiennes dans ma cour la nuit qui feraient un feu de joie sous un ciel l'été.

Aujourd'hui c'est mardi. Mardi m'ennuie malgré tout. J'attends vendredi, comme plein d'autres qui attendent leur heure. Vendredi, je couperai peut-être mes pieds de tomates, peut-être pas. Je passerai avant l'hiver, avant le gel qui les gonfle et les ramolit. J'ai gardé des graines de tout, du basilic, des tournesol, de la menthe, plein de fleurs hasardeuses pour le printemps prochain.

Tomates 3

Je vous écris sans doute pour la dernière fois à propos de mes tomates. Vous m'aviez envié et vous étiez charmante, en cette fin d'été, nue et ronde et bronzée sous cette robe jaune qui m'a rendu sourd dès les premiers froids.

Je dois vous avouer que je n'ai plus d'attrait.

Mes tomates vont geler d'ici quelques jours. Je n'ose couper les pieds encore déjà. Je n'ose plus les regarder. J'ai même envie de récupérer une branche et de la mettre chez moi, sur un radiateur. Imaginant que je vais passer l'hiver moi aussi, coincé entre mes livres et ma tomate.

Les fruits étaient encore rouges le 2 novembre. La vieille de la cour m'a salué en passant. Il faisait frais. Mon marronnier dans son pot s'endormait. Ma pelouse aussi, je n'ai pas osé rentrer mon transat.

Les fruits ne sont plus rouge il est trop tard. Certains sont morts tout durs, comme des soldats allemands sur le front russe. Pourtant, il n'a pas gelé. Les cerises ont tourné au vert foncé, et sombré dans la folie, le dérèglement hormonal, la mort.

Voilà, c'est foutu pour un an, il va falloir désirer encore et encore. Des années à désirer le printemps et l'été qu'on attend pour qu'il ne tarde ni ne se presse. Des années dans l'hiver à repenser à l'été. Est-ce que j'existe en été ? question d'hiver. Comment passe l'hiver ? Question d'été.

Transat et buanderies

Mon transat jaune meurt sous l'humidité hivernale. Je ne l'ai pas rentré et d'ailleurs, qu'est-ce que ça change ? Il meurt doucement, le bois n'est plus bleu, j'ai oublié celle qui s'allongeait dessus il y a plusieurs étés, la toile est neuve mais déjà passée. La pelouse est trop haute et tout s'écroule dans un orangé terne, parce que l'hiver dure plus longtemps.

Je vais le prendre en photo, en couleurs s'il vous plaît, avec une pellicule un peu terne

volontairement. Je le retrouverai dans des années comme on dit, et cette photo ne parlera qu'à moi, dans son silence de vieux papier. Si j'ai des enfants ils ne comprendront pas avant d'en avoir aussi, et encore, allez savoir comment réagiront les enfants devant les transats jaunes au vingt et unième siècle.

Comprendront-ils encore le silence et le poids des choses humides qui pourrissent en silence après l'été ? Auront-ils des transats virtuels et des amitiés imaginaires à coups de téléphones portables et de modems-intégrés ?

Mon transat, je vais le rentrer dans la buanderie. C'est un vieux mot "buanderie". On ne fabrique plus de buanderie. Le dernier constructeur a coulé, il a déposé le bilan sans en avoir l'air. Dans les maisons modernes et dans les résidences, il n'y a pas de buanderie où ranger les transats de l'été dernier.

Une rivière d'enfant

Il pleut janvier. Une pluie froide et obsédante s'insinue dans mes pensées, j'ai l'impression que c'est carrément la vie cette pluie-là. Comme un avenir qui se dessinerait, une sorte de non-choix, il va maintenant pleuvoir tout le temps. Il faudra expliquer aux enfants à quoi ressemblaient nos jours merveilleux d'enfance ensoleillée et coup de soleil et tournesol, pique-nique.

Certains dimanches chauds, le silence de mon père s'imposait dans une odeur de menthe sur le cours d'une rivière solognote. C'est qu'il parlait peu le bougre, je m'imaginais qu'il ne pensait pas. On m'apprit par la suite que c'était impossible. Alors il pensait sans doute à queq'chose dans sa tête, la taille de l'asticot ou de l'hameçon, la profondeur de l'eau.

Cette eau, elle était froide malgré la saison et l'on en sortait des vairons, des goujons, des ablettes. Et parfois la truite, royale. Dans un grand seau bleu, je balançais mes poiscailles avec dédain et une once de fierté. Avec un peu de chance, ils tenaient le coup jusqu'au bassin. Je les observais le soir, parce que le soir, j'avais le temps d'observer des poissons et des grenouilles dans un bassin de bâche en plastique noir étanche.

Il ne pleuvait pas tout le temps et celui-là passait lentement.

Cette rivière, elle doit couler plus vite et plus haut maintenant, et les descendants des rescapés ont sans doute de drôles de têtes. On est en 2001, il pleut froid.

Un potager sec

Elles sont là serrées derrière la vitre de la serre ça sent pas la rose d'antan. Il n'a pas plu depuis longtemps, elles ne plaisent plus à personne. Vieilles plantes fanées. On les tient encore mi-coma éveillées, assises sur des cache-pots roses et épais. Leur feuillage est terne, la vie se fait rare. Le lieu est un hall de gare pour somnambules, sans les trains, sans les rails, sans les départs ma bonne dame. Rien ne transpire, pas même un état d'âme qui passerait là. Le silence dort.

J'ai le petit dans les bras qui montre tout du bout du doigt comme si tout était digne d'intérêt, comme si c'était pas malpoli. La porte en verre coulisse à gauche, il fait "ga", je suis bien d'accord, alors "ga". Après le parc municipal, je l'amène à temps irréguliers voir l'une des

vieilles plantes qui gît ici, mal entretenue, et comme couverte de mauvaises herbes. Tout à coup, en tournant à gauche vers le hall désaffecté des anciennes jeunesses, voilà les légumes desséchés qui s'animent, les yeux s'écarquillent, les têtes se redressent. Ça jacasse dans cette basse-cour subite et saugrenue. C'est nous que voilà, oui nous, avec le petit qui ne marche pas encore au milieu de ceux qui ne marchent plus qu'à peine.

L'une des plantes les plus grises ouvre l'œil, puis l'autre, on dirait que son cerveau se remet en marche aussi lentement que mon ordinateur après la mise en veille. Il lui faut bien quinze secondes pour comprendre que quelque chose se passe, que deux insectes se sont introduits dans la serre. Alors doucement, elle est heureuse, comme si la pluie venait enfin. Elle sait mon nom mais pas celui de son petit-fils, elle oubliera qu'elle en a un nouveau dans cinq minutes. Et les poules alentours de répéter "qu'il est beau, quel âge a-t-il ? Il a les yeux bleus, non, noirs, non, verts, comment qui s'appelle ? ". Etc. Il faut se répéter sans cesse. Les disques durs ont disparu. Aucune mémoire là-dedans.

Le petit est tout sourire, il a quatre dents, des dents de lait. Les vieux assis là n'en ont guère plus. Et pourtant, ils tiennent encore. Rien n'est venu à bout de l'ennui qui les saccage, ils attendent qu'Elle vienne, Elle ne vient pas, Elle s'en fout bien de ceux qui sèchent. Elle préfère la chair fraîche, la subite, les guerres.

Tiens les guerres justement. Ceux-là en ont vécu une. Ils en ont vu des choses. Ils peuvent encore en parler, décrire ce qui, à l'extérieur de leurs vieux corps, a tant détruit... Mais dedans, rien ne cède, les neurones s'endorment oui, sûr, mais le reste, non. Ils vont même dépasser la vieillesse, entendre peut-être leurs anciens amis s'éteindre, et passer des nuits à attendre.

Mais pas d'inquiétude. Déjà, ils ne se souviennent pas.

Rues

La rue, on y passe, on s'y vide, on s'y croise. Impossible de l'éviter, ou alors, être ministre.

Pas si simple...

Austerlitz

L'autre soir à Paris.

Le métro file entre les barres de fonte du vieux pont qui s'encastre jusque dans le toit de la gare. La Seine au-dessous refuse encore et toujours de couler, elle est immobile vers l'ouest, je descends vers le sud.

(Lire vite.)

Courir. Escalier, tourner à droite, tourner à gauche, portes automatiques, clac, ouverture, impression de sol mou sous les chaussures, autres personnes qui traînent en guise d'encombrement. Escalier. Sortir. Ne pas rater le dernier train.

(Lire plus vite.)

Portes ouvertes.

Parking. Buffet voyageurs.

L'horloge aux lettres d'il y a vingt ans indique précisément en jaune sur fond noir : 23 :38.

(Lire lentement.)

Plus lentement.

Scène au ralenti :

Hall de la gare d'Austerlitz, soir d'été de l'an 2000. Un sourire béat sur le visage d'un inconnu à dix mètres de moi. Il est pourtant bien habillé. Il rit, il parle seul, il fait des gestes en avançant vers moi. Ce n'est pas un clodo. S'il est fou, il l'est normalement.

C'est un jeune moderne. Connecté par l'oreille à un *quitte mains-libres*. Il est au téléphone, il se croit libre et autonome en marchant par là. Il n'a peur de rien, il doit croire au progrès et aimer les pizzas surgelées. Il me reste deux minutes pour le décrire. Je ne le vois plus.

Il sort, les portes automatiques se referment.

Je repars normalement et composte mon billet. La machine ne fonctionne pas. Je le tourne à droite, à gauche, vice-versa. Elle poinçonne au hasard comme un clin d'oeil au progrès de l'autre.

Sous les pieds de ce jeune homme étrange qui sera bientôt la norme, il y a une rivière qui coule. Oui, sous la gare d'Austerlitz à Paris, qu'on le veuille ou non, il y a une rivière qui coule encore : la *Bièvre*.

Autoroute-stations

C'est laid et polluant, c'est posé là comme un plateau repas gonflé de gamelles vides et de légumes congelés qui pourrissent.

On y trouve des routiers espagnols, des Allemands en tongues, des Anglais roses, des malpolis francophones, des Marocains dans des camionnettes avec des matelas sur le toit.

Dans les WC, ça sent parfois l'urine mais de moins en moins. Les gaz d'échappement passent sous les portes, il faut s'entraîner à l'apnée d'avant la mer. Entre les hommes et les femmes, il y a des cartes routières comme une chasse au trésor. Il suffit d'y aller souvent pour se croire en vacances.

Des magazines périmés flottent dans des plastiques transparents, d'autres sont opaques pour les adultes, on y voit des femmes baîllonnées entre les doigts gras de gros ballonnés.

Dans les stations d'autoroute, on peut faire le plein du monde, et acheter des réglisses, et boire un café. Avec un peu de chance, une anglaise à kidnapper vous fera de l'oeil. C'est bon pour l'hiver tout cela.

Brouillard

Le brouillard s'est insinué dans mes rues hier soir vers minuit. Il venait de la rive gauche du grand fleuve sauvage qui traverse encore ma ville. Comme toujours quand il s'agit de lui, il vient des coins humides du sud et s'avance à la fraîche, réchauffant l'atmosphère de son flou gris, de son humidité enveloppante.

Je l'aime ce brouillard de nuit. Il était encore là ce matin, j'espère le retrouver ce soir même s'il s'est caché ce matin sous les arbres et dans les égoûts, je sais qu'il reviendra. Il fait disparaître les orifices et les oriflammes et les tags et la crasse. Il baigne comme on cuit à la vapeur, il enrobe et ramollit la lumière, il embrasse.

J'irai peut-être le capturer ce soir avec mes appareils-photo et mon trépied. Il se collera mollement à la pellicule en attendant la chimie révélatrice. Il aura disparu mais je le tiendrai, flou et immobile, comme la grâce qui passe.

Claudia Chou-fleur

Faut faut faut faire les courses. Faut.

Faut bien les faire les courses, merde alors. J'en deviens vulgaire. Donc je fais les courses aux champs et puis me voilà à la caisse avec *le Monde* sous le bras comme si y'avait de quoi faire le fier.

Sous mon bras en fait, il y a une Allemande blonde et célèbre et très belle et puis pas con en plus, faut voir ça pour le croire. Elle parle français comme vous et moi enfin vous je sais pas mais moi, c'est sûr. Elle cause l'english aussi perfectly, elle a de la classe, j'ai vu une interview d'elle. Elle pose en slip et soutien-gorge rose pleine page du *Monde*. Père Noël...

Non, j'y crois plus.

Des carottes, des patates, de la mozzarelle, les couches du gosse. Bonjour sourire, bonjour je réponds.

Alors là, le tableau, c'est autre chose. Au milieu du cadre en Plexiglas qui lui fait face, à la hauteur de l'angle idéal pour un enfant de six ans, il y a la caissière. Alors là, faut voir le tableau.

La pauvre.

Oui, bien sûr, elle est très moche. Encore que : deux choses. 1, elle pourrait être drôlement mieux, sans beaucoup d'efforts. 2, c'est surtout que le monde lui tombe sur la tronche tous les jours depuis qu'elle a signé un CDD renouvelable en corvées et merci.

Le monde en pleine gueule tous les jours qu'elle vit. Qu'elle voit. Chemisier rose comme le slip de Claudia, cheveux blonds pour de faux comme les cheveux de Claudia, elle prend mon chou-fleur de la main droite - une main sèche et ténébreuse comme sa vie sexuelle.

378, 81 francs. Je ne comprendrais jamais pourquoi le compte n'est pas rond, puisque les prix sont toujours alignés à 0,5 centimes près.

Bref.

Elle me dit au revoir merci et je lui fais un gros sourire. Et je dis bonne journée, et j'ajoute "bon courage" et je finalise "à bientôt".

La voilà heureuse.

Couple de croyants

Au delà de la trouille que m'inspirent les fondamentalistes et, plus généralement, les croyants, je dois avouer que l'affaire que je tiens à relater dans ces colonnes vaut son pesant, tant son sens m'échappe.

Voilà donc que l'autre jour j'avais à faire mes courses dans un hypermarché, les couches du petit, mes tablettes de chocolat, de l'eau pour les biberons, un passage au kiosque, le coiffeur de la galerie marchande. Toujours à l'affût de mon quotidien, un appareil photo dans la main, je regardais mes contemporains dans une sorte de béatitude rêveuse et mensongère, tant la déprime inspirée par le décor me rend incapable d'autre chose que de passer...

Là, devant moi et le sourire avenant, un couple. Lui est accoutré selon le rite, assumant sans doute par là une certaine vision d'une certaine tradition : le cheveu court, la barbe fournie, la

robe jusqu'aux pieds. Sa femme, voilée de vert, tient un enfant trop jeune pour marcher. Ils sont suivis d'un petit garçon, et entouré sans aucun doute possible d'un bonheur si commun en Occident aux gens normaux : le caddie^{TM} est plein, la voiture attend, la vache est folle mais qu'importe. Sous les néons qui trônent, à l'instar d'un ancien commentateur télévisuel zozotant, l'enfant qui marche veut monter sur un manège posé là comme par un fait exprès. Cela tombe bien, ses parents se réjouissent, qui dans sa barbe, qui dans son voile. Le bonheur momentané coûte cinq francs, et voilà l'enfant dans une soucoupe volante qui tourne, tourne, tourne. Édith Piaf en 2001, mais sans valse, sans la voix qui raille, juste du plastique dur.

A la même heure et loin d'ici, des gens aux mœurs lointaines donc font sauter des statues. Oh, pas Lénine, Oh, pas Staline, Oh, pas Seillière ! Non, des statues inertes (sic) qui leurs pendent aux nez depuis trop longtemps. Chars, canons, missiles et dynamites entonnent le chant des partisans de la langue de bois, de celle que l'on hérite d'un texte sacré.

Je n'ai guère de conclusion à ces deux visions. Mon panier plein, mon enfant endormi, je ramène mon chariot à sa consigne, je récupère mes dix francs.

Demain, les vieux

Grande nouvelle dans ma ville de province : il faut fermer les cafés, les bars, les pubs, les (?) salles de concerts du centre-ville. Le préfet s'y emploie, les *jeunes* n'ont qu'à faire comme leurs homologues d'outre-Atlantique : bagnole, banlieue, zones d'amusement, faux-cafés dans hangars aux *normes.*

Les rares troquets qui vivent encore au milieu des plots des rues piétonnes (mais la rue piétonne est-elle encore une rue ?) vont donc mourir, et la ville avec. La grande politique du bain de jouvence ; celle qui guide les architectes et les mairies ; fait des villes de simples *patrimoines,* des conserves pour les touristes la cinquantaine qui chercheraient un *passé* à apprendre. Et si le lierre et les glycines se meurent de propreté, les habitants n'ont qu'à bien se tenir. Coincé entre les bourgeois qui veulent dormir en paix et les nouveaux fascistes du pitt-bull, celui qui voudrait savourer sa jeunesse et les filles à qui l'on ne plaît pas en buvant trois bières pour oublier, celui-là devra dorénavant rentrer en voiture.

Il y a longtemps que les villes ne vivent plus. De même que les femmes (certaines) suivent les conseils de séduction de vieilles biques publicitaires, de même ceux qui "pensent la ville" ne font que contraindre l'espace urbain à coup de gestion et de comptabilité.

Peut-être la campagne, qui sait ?

Des tronches plein la gueule

Faut voir les tronches, non mais faut les voir. Incroyable les tronches. Ah mais faut les voir ces tronches, ça devrait être interdit au moins de dix-huit ans des gueules pareilles.

C'est l'assemblée des alcolos urbains du vendredi soir. Une assemblée du verre à la main, la tronche aussi huileuse que le sol de pisse qui les supporte, ça piaille comme des pigeons la joie du week-end. Faut voir les pifs. Qu'un ex-président de la République vienne à traîner par là, c'est la roche de Solutré en confusion. Véridiques les nez qui leur poussent au milieu des visages, c'est

pas des acteurs, c'est des décors.

Le sexe est indistinct mais sous-jacent, comme l'est le passé, le leur, celui qui rote avec les cacahuètes et les mains tachées. Ça glousse ça complisse, c'est partout pareil. Y'a toujours un chien. Comme qui dirait qui l'en faut un. Un corniaud, un *Bourvil* de kleps qu'est cradingue et qui pisse aussi sur les pompes tâchées d'un qu'a plus soif. Même le patron du bar appartient à la bande. Il se *révèle*, il se découvre. Il est des leurs, aussi sûrement que les types à l'auriculaire raide sont des envahisseurs.

Sur le comptoir, le RMI - mais pas que ça - s'envole en litrons de jaune houblon, la gauloise au bec noircit les moustaches et la gapette d'un plus méchant, d'un qui veut rien entendre, d'un qui râle. Ça grouille cette humanité indigne, un géant y verrait des asticots multicolores puant la pourriture des pêches miraculeuses, avec des hameçons en formes de cancers du foie, ou, plus snob, du larynx, un mot qui, dans leurs vieilles bouches et la dernière fois qu'ils l'ouvrent, un mot qui sonne comme un chat sauvage dans les westerns, les saloons.

Deux beaufs foutent le feu

Ils sont grands, virils, costauds, deux. Ils sont deux.

Assis/longés sur le banc d'une gare, ils partagent un fil et un écouteur dans l'oreille. Leur conversation est primate, leurs gestes de même, et j'en veux à Edith Piaf d'avoir exalté leur vulgarité à l'époque de mes parents.

Ce sont deux bidasses, exceptionnellement grands pour des trouffions français.

Ils parlent. Ils miment, ils gigotent...

"- *Vas-y, écoute, ça tue*

- *putain ouais, ça tue*

- *potipotipotipo* (il imite le bruit, très vite) *poooo, ça tue*

- *ah ouais, ça tue. En boîte là près de chez moi, les filles en string..*

- (l'autre l'interrompt) *ah ça tue les filles en string*

- *sur le comptoir, en string, sur le bar, en string,*

- *ah, ça tue, j'ai mis le feu l'autre soir, t'aurais vu,*

- *ah ouais, t'as mis le feu, raconte,*

- *t'aurais vu, j'étais devant la bafle, ouah* (il mime), *j'ai mis le feu,*

- *ah ouais, t'as mis le feu* (il opine)

- *mais des fois, y'a des pédés et des gouines, ça craint*

- *ah, ça craint* "

Ils avaient de grandes dents plein la bouche et les yeux vides, des gourmettes comme Saint Exupéry, du style aussi.

Comme Edith Piaf.

Fausse blonde vraie moche

Qu'est-ce qu'on en croise, c'est dingue. Sauf ce matin. Dans le bus qui me traîne de la gare au boulot, il n'y avait que des femmes. J'ai d'abord cru être coincé dans l'un de mes rêves, l'un de ceux qui remplacent si bien la réalité, un rêve avec de jolies femmes qui ne demandent que moi, après la fin mystérieuse de presque tous les autres hommes du monde, sauf quelques copains simplement devenus impuissants. Je crus au rêve, la réalité sautait aux yeux. De sièges en banquettes, et d'âges en âges, les femmes assises et celles debout avaient toutes ce parfum de naturel et de sophistication qui fait les femmes de chez nous : des petites et des grandes, des brunes et des noires, toutes encore plus belles les unes que les autres, et même les petites filles attendrissantes. Car ce matin, dans le bus à rallonges qui couine à chaque virage, pas une fausse blonde.

PAS UNE !

Les racines correspondaient toutes à la couleur générale de chaque chevelure.

Et puis ce soir, à l'hôtel, la fille à l'accueil avec ses sourcils noirs, ses yeux marrons, et ses poils jaunes sur la tête. Vous prendrez un petit déjeuner ? Bôh non, autant continuer à rêver un peu en dormant...

Folles dans la rue

Dans la rue par chez moi, il y a depuis toujours des folles. De vraies folles qui gueulent en l'air des choses incompréhensibles, avec de la gouaille et de l'expertise. En été, devant les touristes allemands et leurs vélos, il faut qu'elles fassent leurs numéros.

L'une d'entre elles fait moins d'apparitions. Elle est peut-être morte. Quand j'étais môme, elle me fascinait. La rumeur disait d'elle qu'elle fut pute, et comme elle était toujours bien mise et propre comme un sou neuf, chacun y allait de son mot personnel : elle a de l'argent, elle a du bien.

Celle-là n'écoutait personne en vous apostrophant, théâtrale à faire peur aux Commanches et aux Sioux. Il fallait l'interrompre dans une langue étrangère pour qu'elle détourne les talons.

Une autre, plus récente et moins bourgeoise, les cheveux crêpus jaunes *Gitane Maïs*, insulte le monde entier indifféremment en français et en arabe. Ne comprenant guère ce dernier, je peux tout de même assurer que les obsessions sont les mêmes et les insultes transposées d'une langue à l'autre. Un jour, elle a surgi au milieu d'un groupe de jolies Noires qui se trémoussaient en riant. Elle les traitait de racailles, de salopes. Elles se sont dispersées et reformées un peu plus loin, dans des rires d'étonnement, comme un groupe de poissons-chats trop petits, le silence et la rivière en moins.

Depuis presque un mois et sans doute un peu plus, une nouvelle folle est apparue. Elle gueule à en perdre haleine, elle ne voit rien ni personne, elle raconte ce qui passe dans sa tête. Il passe autant de choses dans sa tête que d'automobile sous Fourvières. Sauf qu'apparemment dans son

cas, il n'y a aucune consigne de circulation.

La folie facilite les choses.

Fous dans la rue

Il pue, c'est pas permis. Il éructe, il pète. Une allumette ? Il flambe. Il habite dans une maison d'immondices du XVIIIème siècle. Il bave en dégoulinant sur les trottoirs dérisoires des rues piétonnes.

Mais le pire, c'est qu'il a de la conversation. Alors aux Halles, faut qu'il discute avec les commerçants nauséeux. Dans ses *tongs* applaties, il enfile ses pieds transgéniques, mi-singe, mi-crapaud. A l'entrejambe, une longue traînée noirâtre indique qu'il se prend souvent pour un avion, mais ses jambes ne sont pas des ailes. Il est peut-être trop lourd, allez savoir. Toutefois, il est plutôt positif d'avoir à faire à lui dans ce sens : c'est qu'il s'éloigne.

Collectionneur, il aime les trucs cassés, les poupées barbeuses sans la tête, les caddies sans les roues, les bouts de tôles rouillées, les cuillères en miettes et les fourchettes édentées.

Il a un concurrent dans le même genre. Ex-aequo d'office.

Le concurrent balade un attaché-case, et son blouson lui sert de bavoir. Le tout glisse lentement sur un ventre qu'on grimperait au Tour de France, mais uniquement sous la pluie. Les sucs accumulés pourraient servir à fabriquer de la super-glue. D'ailleurs, cette bave de fossile, il s'en sert à la Travolta d'autrefois : il se gomine, ça lui donne un air de dinosaure avec les cheveux en arrière.

Ce qu'il y a de bien avec les fous dans la rue, c'est qu'ils servent encore à peupler les cauchemars des enfants. Un enchantement, en somme, quand on n'a pas la télévision pour les domestiquer, on peut leur montrer ces affreux-là.

Hélène

Elle dit s'appeler "Hélène". Elle le chante.

Elle chausse au moins du 43 sous l'abribus de la passerelle piétonne qui fait transiter le monde d'une rue normale vers le furoncle de la galerie marchande, puis, en bifurquant vers la droite, jusqu'à la gare. Elle a le regard fixe et même pas une guitare, de grosse tatannes - on dirait des tongues écrasées par une mouche géante - une jupe longue et noire en laine de moutons synthétiques.

Elle ne fait même pas la manche, elle n'est pas *Jane Birkin,* elle. Elle chante qu'elle s'appelle Hélène, je la verrais bien s'appeler autrement.

Hééééélaiiiine, jeu m'apèèèèèleu Hélllllllaine...

Je ne comprends pas le reste. Y'en a pas. On dirait qu'elle chiale maintenant. Je suis le seul à la regarder chanter en miaulant comme un gros chat castré de sexe féminin travesti. Elle chiaule, encore plus fort, elle chiaule comme une petite fille. Elle a pas l'air normale de chanter sa chanson sans faire la manche, à dix mètres du passant le plus proche qui ne la voit même pas.

Elle pourrait au moins chanter autre chose.

Homo-poulailler

Je n'ai guère de tolérance pour les méchants, même avec circonstances atténuantes.

Dans ma petite ville rôdent des pouilleux étonnamment jeunes, défroqués en guenilles, des gueux d'origines inconnues le baluchon invisible, un monde révolutionnaire qui trotte dans leurs têtes. Quelques vieux ne leur disent plus d'aller travailler comme magasinier, maçon, carreleur. Il semblerait que plus personne ne leur dise quoi que ce soit. Le monde s'en fout, ils survivent le pied noirci, le piercing pousse au soleil, en voilà un nouveau, il faudra bien un jour leur inventer d'autre peau pour qu'il puissent en jardiner de nouveaux, des difformes, des tordus, des saillants. Pourvu que ça brille. C'est sans doute qu'un jour ils voulurent être rebelles et partir.

Dans une autre ville, j'ai souvent vu les mêmes avec enfants, mais le mouchoir qui suit le plus, c'est le chien, courbé, bavouilleux et l'œil fade, le clébard à clodo, comme il existe des bars à vins, des bars à putes. Le clébard à clodo n'a plus rien à espérer, même pas une barrière pour se caler l'œil, s'inventer un territoire. Il se reproduit aussi, sans entrain et sans projet, et sa progéniture se triture la tripe sanglante les soirs de carambolages, quand le sang des vacanciers ruisselle sur le pavé goudron chaud humide. Enfin le festin ! Enfin de quoi bouffer dignement.

Sale bête.

Et puis j'ai vu un type habillé propre avec un collier de barbe, un collier au cou, la démarche chaloupé de ceux qui se foutent bien de voir la mer, des lunettes de soleil et le cheveux ras. Je l'ai vu glisser dans la main de l'un de ceux-là un truc, un sachet, une dose, un presque rien.

C'est l'éleveur.

Comme on trait les vaches, comme la fourmi son puceron, le petit dealer soigne les tristes verrues parsemées ça et là, plus clair en hiver, compact en été. Il vit bien, ça se voit, il est sans rancune, sans paradoxe, sans scrupule. Pensez donc, une faune complète à lui tout seul, mangeant dans sa main, l'œil purulent et la dent noire, et creuse, pensez donc, l'aubaine !

C'est là l'homo-poulailler.

Pendant ce temps-là, on surfe sur internet.

Hier soir

Hier soir, je sors. La rue est froide et pique comme qui dirait janvier. Je file au cinéma, seul comme j'aime. Et puis, de toute façon..

Je file et je zieute comme qui dirait.

Dans la rue vide, c'est maintenant certain, les trottoirs rétrécissent. Derrière un rideau aussi fin qu'un fait exprès, il y a un type assis. Devant le même, un ordinateur phosphorescent, une souris, et sans doute un clavier, caché par un tronc solide avec une tête et deux branches. Pas de tempête possible. L'homme est seul, on est pourtant mercredi soir. Il bidouille quelque chose.

La rue est froide et son appartement est vide. Il est seul devant un écran phosphorescent. Il n'a même pas l'air de s'ennuyer.

L'image interdite

Jamais vu autant d'images. Des filles, des sexes en gros plans, au microscope électronique de la vulgarité, de la pagaille. Jamais vu autant d'images. De photographies au flash. La photographie est presque définitivement morte. Les amateurs ont de la chance. Ils vont pouvoir peindre. Pour de bon.

L'autre jour je vais dans un centre commercial en centre-ville. C'est la cohue. De la bouffe industrielle est servie par des dentiers d'une étrange blancheur sur des corps un peu gras. Elles ont leurs bacs diraient les vieilles non sans fierté. Les vendeuses ont leurs bacs, pour sûr. Tout est extrêmement précisé, propre, marbre ! Les décorations de fin d'année au millimètre. Ici, on peut dire, non sans fierté : il y a tout. Et c'est vrai ! La première génération qui a accès à tout est ici. Même des livres ! Des images, des tissus, de la bouffe, des odeurs, du plastique, tout made in Taiwan mais quand même ou presque ! Même des bagnoles t'en veux en voilà ! Des strip-teaseuses, des Euros bientôt, des Allemands, et des Suisses si ça vous chante. Tout. Tous les droits, toutes les bouffetances, toutes les couches pour les mômes, toutes les couches sociales, tous les porte-monnaie, ça dégueule d'enchantement, faut dire que c'est Noël, fait pas bon l'islam, fait pas bon le judaïsme ! Et s'il reste des animistes à marabouter nos avenirs, qu'ils attendent le 2 janvier pour y glisser des cartes de visite dans les boîtes à lettres ! Ça avale et dégueule donc les portes automatiques, les tourniquets, les tourbillons, le numérique et l'argentique, les succès anglo-saxons, nos pinards, des guirlandes.

Par en-dessous les escalators et à travers, des grands miroirs nous rassurent : regardez, vous êtes ici, il ne pleut pas, il ne pleut jamais ici, il ne pleuvra jamais plu ! Ça plaît ça ! On se regarde, on se voit, on se répond, nous voilà à réfléchir. Pas mal. Je prends une photo de nos vertes années dans la déconfiture ambiante. Mon fils, sa mère, nous, moi-je, encore nous tous les trois, un peu critique, un peu pas dupes.

Et le vigile qu'arrive. Pas le bac, des gros bras. Aucun super-pouvoirs. Un pauvre type. Qu'on le plaigne ! Et qu'il nous dit très poliment parce qu'on est pas complètement Noirs : "S'il vous plaît, les photos sont interdites dans le centre commercial..." Mais que s'imaginent-ils les propriétaires ? Qu'on trouve ça beau ? Qu'on veut copier ? Qu'on cherche les secrets de fabrication ?

Non. On se mettait juste dans la situation. Comme, en 1955, mes parents au bord de la nationale derrière la quatre chevaux, 5 mômes déjà, un beau noir et blanc, des bords taillés en petits bouts découpés, et le chien et un drap par terre, et un poulet, et de la rigolade, des gamins, un dimanche à la campagne. Ils se mettaient en situation.

Maintenant, c'est privé de se mettre en situation.

L'odeur de l'eau

L'odeur de l'argent fait sans doute le bonheur des autres.

Moi, c'est l'eau.

L'odeur de l'eau, celle de l'*ondée.*

5 minutes avant.

Quand la terre est chaude et paresseuse et qu'un gris nuageux presque violet se fera torrent.

Elle envahit les rues, elle monte de la terre, traverse le bitume, se fait goudronneuse, remplit les narines, rend heureux avant d'être trempé. Elle nous rappelle les forêts et la boue là-dessous, malgré les lignes téléphoniques et les égoûts.

Aussi épaisse qu'un brouillard hivernal, mais invisible, on dirait qu'elle nous transpire.

Le bunker

Je suis fasciné par les bunkers. J'ai reconstitué mes étés à la plage (l'Atlantique, on n'était pas des parvenus) à coup de bunkers. Enfant, ils sentaient le caca et la noirceur. Je ne savais pas à quoi ils avaient servi. Parfois des traces de rouille, mais jamais un canon, une arme. Des bunkers à la renverse sur du sable fin à l'île de Ré, des bunker en pots de fleurs à Biarritz, des bunkers trop hauts dans les Landes.

Les bunkers sont les seuls vestiges de la dernière guerre. Ce sont des vestiges que l'on entretient pas, leur réalité se métamorphose au gré des années, des décennies.

Ce soir, j'ai roulé pleins phares dans un gigantesque bunker. Tout doucement, un tunnel ouvert par abandon. Les responsables ont perdu les clés. Les portes blindées sont rouillées. Le tout donne sur un port. De l'autre côté, des sous-marins invisibles à l'intérieur, bien rangés. Au dessus, à la limite entre les portes et le toit, une bombe est tombée. Une petite. Une cicatrice de varicelle sur des millions de tonnes de béton.

Garé entre deux bateaux sur la jetée, j'ai voulu sentir à pieds le poids du passé, de l'histoire et du béton, entendre les ordres de la *Kriegsmarine*, voir la *flak* en action, remonter le temps. Il n'y a rien. Des peintures rupestres identiques "PD" ou "Pédé" en noir sur mur gris. De l'art de la fin du siècle passé. Pas de trace de pancarte en allemand. Rien.

Et puis, derrière moi, rebroussant chemin, un crissement, une porte qui s'ouvre, la rouille qui s'écrase en poussières dans la lueur terne d'une lampe électrique. Un type en uniforme me regarde, il est petit, on dirait qu'il est vieux.

Ah oui. On dirait qu'il est vieux. On dirait.

Il est très vieux. Il porte un casque rouillé, un unifome étranger. Il me dit, dans un français correct "Che peux zortir ? La kuerre est finie ?". Passé le premier moment de stupeur, je l'observe, il est vieux, il a 80 ans. Je le regarde à nouveau. Il me redemande la même chose, il implore presque.

Alors je réponds non. Non. Et non non non. Tu ne peux pas sortir. Nicht kaput sortir. La

guerre n'est pas finie pour ceux qui ne l'ont jamais vécue et qui l'oublient. Y'en a marre. Tu vas rester là, et on va amener des cars scolaires. Tu raconteras des histoires. Si tu les raconte bien, tu seras pas fusillé.

Et puis il a vu ma voiture. Il m'a dit, "Ach, Volkswagen !". Alors je l'ai invité au restaurant.

On a refait le monde. Il n'y était pour rien, celui-là.

Le gardien, j'le nique

Étrange septembre ensoleillé. Une attente sereine et des ballades en ville.

A quelques mètres, sur un parking, devant une voiture dont le derrière porte l'insigne "A" majuscule des anarchistes, deux jeunes filles, que certains oseraient réduire à leur origine d'outre-mer, d'outre-sud. Allons donc.

L'une a le pied dans le plâtre, l'autre les pieds sur terre tant et si bien campés là qu'ils assurent à sa silhouette le plus certain des profils, celui des filles assez vulgaires pour donner de l'appétit au plus rassasié des hommes d'âge vaguement mûr. L'attirail est complet, la partance, c'est la lune, à n'en point douter, il suffit de regarder les chaussures, on dirait Armstrong. Et la bouche est si colorée qu'elle donne des céphalées, c'est fou. Le reste est à l'avenant, comme au marché. Deux aubergines à éplucher dans un soutien-gorge comme une auberge espagnole, des fesses à boulanger la nuit et tard s'il vous plaît, calmons-nous, il se fait vieux. Mais des jambes aussi, et fines et fortes, de l'équilibre, du trapéziste. Un strapontin s'il vous plaît mademoiselle, laissez-moi vous regarder.

En s'approchant au plus près, les rêves d'une image prennent ampleur en écho. La voix sonne, le piéton trébuche au cauchemar. C'est qu'elle cause non pas comme une déesse imposant le silence, non, elle cause comme un mec, un lourdingue, un affreux. De sa gorge sortent ces mots qui sentent la castagne, et sans Toulouse et sans Nougaro.

"Le gardien, ce fils de pute, ce bââââtard, j'le nique, j'te jore". Et d'autres mots encore dans mon dos qui s'éloigne avec mes yeux dans l'autre sens.

Que ne donnerais-je pas pour la rééduquer à tout, oui, sans prétention et avec du cœur. En commençant par la démarche, lui imposant le nu pour tout sacrifice, sans écorcher les ombres, les plis, la tenue et le port de tête. Des heures à lui tenir son visage haut et de la fierté plein les lèvres, sans même qu'elle dusse prononcer un mot, dans un couloir blanc du XVIème, avec des plantes vertes en toile de fond. Puis le regard, un peu hautain mais complice, dans ce subtile mélange amer et sucré qui couple le souffle par en dessous.

Enfin le son, la voix que l'on pose sur un velours avec quelques fruits, puis les mots, les phrases, les livres et quelques parfums.

Des parfums pour passer outre.

Lumière lourde de mars

Il a beau pleuvoir depuis octobre et nous voilà en mars et ça n'arrête pas mais il a beau pleuvoir, dis-je, il a beau pleuvoir, rien n'empêche la naissance de quelques merveilles. A l'images des crépuscules roses des soirs de juin ou de septembre, les fins d'après-midi pluvieux de mars ont la lourdeur du plomb, un plomb trempé et lumineux.

C'est le cas ce soir. Les lilas à peine éclos et comme embryonnaires - des fœtus de chlorophylle - sont entourés d'une lumière lourde de presque nuit, presque plongés dans la nuit qui s'avance. Pourquoi n'apprend-on pas à mesurer la lumière comme certains apprennent, par chance, à mesurer les notes de musique ? La lumière m'étonne. Elle efface par un mouvement lent et pourtant définitif toutes les certitudes assommantes si mal digérées pour peu que l'on se laisse aller au pire, au simplet. La lumière des toits parisiens file jusqu'en province et même à la campagne. C'est bien la même, un acier inoxydable, contradictoire tant le sombre est clair, vif et brillant, alors que la palette des couleurs habituelles se réduit à l'expression simple du monochrome.

Voilà donc les soirs sombres comme je les aime. Les merles alentours refont le monde, depuis bien avant la fin du communisme. Les piaffes sont les derniers utopistes à gueuler leurs petits bonheurs de branches en branches et même sur les fils électriques, en se moquant bien des chats en rut si contents de sentir la nuit les envelopper dans un air charnel et fécond.

Mais il est tard, la nuit est là.

Ma rue

Ce n'est pas vraiment la mienne, c'est l'époque qui la possède, mais chacun y va du sien pour l'appeler pareil : "ma" rue.

C'est une rue de petits vieux qui meurent remplacés par des jeunes qui font des travaux d'aménagement. Pour peu que l'on parle aux petits vieux, on se rend compte à quel point l'arrivée des plus jeunes provoque chez eux un sentiment paradoxal de joie annonçant la fin. Ah, quel plaisir de voir les bébés, les poussettes, ce que nous étions autrefois, de revoir en face les gamins qui crient, de voir les étapes franchies dans les mains des autres à nouveau. Ça sent la vie qu'ils se disent. Ça sent leur mort aussi les vieux, car la rue est en pente, et les voitures conduites par des cerveaux d'impuissants, compensant assez souvent leur manque d'imagination par une pression sur la pédale de droite.

Ça sent les réalités, c'est un peu dommage.

Dans ma rue, il y a des clodos. J'ai manqué d'en écraser un qui cuvait dans mon garage. "Tranquille, tranquille" qu'il disait avec l'accent du sud-ouest, imbibé jusqu'à l'os par des décibels pinardeuses. L'a fallu appeler les flics. Je lui aurais bien dit de rester, mais j'ai pas envie d'avoir un mort sur la conscience à chaque marche arrière.

La gamine du 14, elle arrête pas de bécoter un gars du coin, un gars d'un peu plus haut. Elle me dit bonjour souvent mais pas la bouche pleine, l'est pas malpolie la petite, elle porte des pantalons un peu trop moulants à mon goût mais quand même.

Encore une maison à vendre au 75. Un vieux qu'est parti. Ça sent les travaux, l'aménagement.

Ils refont le crépis au 50. La bourgeoise a des bigoudis. Ça arrive encore.

En bas vers la gare et la rivière, les gamins crachent par terre avec l'air fier de vous casser la gueule (14 ans maximum les soirs d'été). Manque plus que des guinguettes et de l'accordéon....

Ma ville

Ma ville ressasse son passé sans que les passants ne s'y attardent. Les gens passent, les murs les regardent et puis rien. La vie file au milieu des branches et des fenêtres, les égoûts restent silencieux.

Pourtant, dans le grand fleuve, on a balancé les morts des guerres de religions. Pourtant, devant l'école communale, là, juste en face, des impacts de balles tirées vers l'ouest. Les allemands y attendaient les premiers chars américains en août 44. Et là, dans la grande avenue à peine défigurée par les boîtes en étages des années soixante-dix, une femme gisait en juin 40, au milieu des débris et des réfugiés déjà trop loin.

Depuis toujours, les cicatrices murales me font résonner les bottes des guerres passées dans ma tête par trop encombrée. Ces étranges espaces entre les vieilles maisons de la vieille ville ne sont pas là par hasard. Toujours en 40, quelques bombes hasardeuses ont détruit les bâtisses avant de s'évanouir vers d'autres guerres.

Un jour, il y eut ici une guerre. Des espoirs infranchissables, des gens qui attendaient, d'autres qui suffoquaient dans les caves trop étroites des grands écroulements. Des forteresses volantes ont écrasé les gares, et je ne participerai jamais à la grande liesse de tristesse aussi qui sonna la libération. J'ai évité que les gens suspicieux qui me trouvent parfois étrange ne puissent mettre au pouvoir quelque duce par trop chauve pour me mettre au pas.

J'espère que cela va durer.

Odeurs de rues

En marchant dans la rue froide, j'ai senti l'odeur de New-York. Ma ville de province sent maintenant comme une ville américaine. Nos ingrédients sont les mêmes, et le gamin en jogging qui m'a croisé n'a pas osé dire le contraire. Il ressemble aux gamins d'ailleurs.

Je suis passé devant ces espèces de boulangeries industrielles et grasses qui vous offrent des cadeaux si vous consommez chez eux. En vitrine des gâteaux trop luisants dormaient en attendant leur heure, observés par quelques obèses ou presque.

La porte du magasin était ouverte et la chaleur exhalait comme l'huile du pop-corn. Le trottoir était couvert de souvenirs canins, les voitures mal garées. Je n'ai pas le courage de prendre ces moments en photo.

Il me semble que dans les rues maintenant, il n'y a rien.

Orthographe

Dans ma boulangerie ce matin, il y avait, comme souvent dans les boulangeries, des annonces scotchées sur le comptoir. L'une d'elles proclamait :

COURS DE REMISE À NIVEAU DE LA 6ème à la 3ème

TOUTES MATIERES

TELEPHONER MOI !

Il y avait ensuite un numéro de téléphone découpé en plusieurs exemplaires. Je ne m'en souviens plus.

Pigeon

Deux abrutis écoutent un bruit sourd dans une Golf déguisée en corbillard. Le pigeon ramier qui berçait mes soirées git dans le caniveau. Quelque crétin, un plomb, les "ultrabass" de la bagnole qui bruite avec ses haut-parleurs sans parole, le tout agissant en micro-ondes.

Mon pigeon est là, tournant en rond comme une toupie folle l'aile déboîtée.

Je le sauve, un carton, la buanderie. J'attends. Du pain, de l'eau. Un beau pigeon. Un pigeon des forêts, un ramier. Du sauvage jusque chez nous, je vais le sauver.

Deux jours plus tard.

Dans la buanderie, une mouche sort du carton.

J'avais oublié les mouches.

Les mouches.

Je le soulève. Il est bien vivant. Il a l'air las. Sous son aile, dans sa peau noircie, luisante et molle, des vers, des dizaines d'asticots comme des hommes d'affaires autour d'un marché juteux.

Mon humanisme urbain (sic) a sauvé un pigeon de la mort.

Deux jours, avec de l'air, de la lumière, de la nuit.

Je l'ai tué. J'ai creusé un trou dans la cour trop dure. J'ai remis la terre noire et le remblais poussiéreux.

Rat

4 francs à la boulangère, un pain aux pépites de chocolat. Le matin. 30 mètres plus loin, sur un trottoir encore ombré pour l'heure, un rat.

Allongé immobile l'oeil brillant, rien ne semble le déranger. Ni la caissière qui entre dans sa supérette pour la journée, ni les bagnoles, le bruit et son soleil au-dessus. C'est un jeune rat, assez beau malgré un serpent pour la queue. Il est doux domestique presque. Sur le ventre à même le bitume, ses deux pattes arrières trahissent sa misère : il est mort depuis quelques heures, d'une mort mystérieuse et non-violente. L'étrangeté est dans son regard : l'oeil brille comme si la mort nous disait de la regarder, sans violence, une grande douceur dans l'humidité perçante des yeux d'un rat.

A peine une heure de l'après-midi, je repasse en sens contraire. Le cadavre est maintenant orienté plein sud, et la mort ne l'a pas quitté. L'incongruité vient de la position : un rat mort, ça flotte sur le dos, ça pue, c'est l'hiver, enfin, normalement. Il reste sur le ventre, comme si de *rien* n'était.

Scooter crottes

Ce matin sous l'orage et derrière un pare-brise pluvieux qu'hier, une fille drôlement belle et de saison traverse le passage piéton. Je donnerais cher pour être un bout d'asphalte, mais bon...

Dans le coin de l'image du même pare-brise au même moment, à quelques mètres de celle qui s'éloigne sans jamais m'avoir connu, là, à droite près de la vignette orange, un type sur un scooter blanc. De chaque côté du scooter, un aspirateur. Autrefois *Orgue de Staline* , aujourd'hui ramasseur de crottes..

Ce type tourne en rond à l'endroit où les chiens font ce qu'il faut pour que ce type vive. Il ramasse donc le contenu de leurs intestins d'hier, sereinement, avec un professionnalisme digne de la nouvelle économie.

Le feu passe au vert.

Sexe au PMU

Des mondes parallèles, c'est pas de la science-fiction.

Hier soir, au coin d'une rue et d'un regard, deux affiches m'incitaient à ne pas oublier que les femmes pouvaient dorénavant écarter les jambes en vous toisant du regard. Etant peu préoccupé par la misère sexuelle des autres, je les ignorais, contemplant les types assis derrière la vitrine où trônaient les deux affiches.

Houellebecq en aurait fait un livre.

Les deux affiches incitaient à la joie.

Deux femmes : l'une ; blonde paraît-il actrice ; se proposait de retirer sur le champ son slip noir, l'autre portait un slip blanc et les deux mainsăd'un imbécile heureux sur ses seins. Cette dernière avait la vulgarité d'une limace ainsi que d'autres atouts, nécessaires certains soirs d'orage.

En vitrine, derrière, une dizaine d'hommes, du bouffi à l'osseux, derrière un steack-frite et une télévision dans un coin, comme un cimetière de 14-18.

Tag masturbatoire sur un wagon

Dans la longue attente des deux minutes d'arrêt, sur le chemin qui mène mon et mes ennuis, nous voilà arrêtés. Face à nous ou à moi car je suis seul, un wagon couvert comme en hiver, d'une étrange zébrure copiée collée. C'est un *tag* répétitif, de l'art disent certains, mais après tout, tout se vaut, c'est donc de l'art, du veau, du lard, c'est comme vous voulez. C'est incroyable cette chose. Un type a reproduit à l'identique le même motif inavouable et bégayant sur les quatre faces blanches du wagon en gare. La signature d'un quelconque (parions-le) analphabète laissant là comme une cicatrice sur un bout de fer, la nostalgie d'éclats d'obus trop symétriquement disséminés. Deux minutes dans la brume matinale me suffisent amplement pour identifier l'identique et sa générosité. Pas une parcelle du wagon n'est épargnée tant qu'elle est blanche, et l'acharnement ferait encore plus peine à voir s'il s'agissait, mettons, du corps blanc d'une femme et de la main d'un fou au canif fourchu. Pourquoi donc passer une demi-heure à marquer ainsi la surface au lieu de la dépenser sans compter dans la lecture des mauvaises nouvelles de la planètes, bien après l'été et juste avant l'hiver ? Que se passe-t-il dans la tête de l'hurluberlu, quel rythme de mauvais jus coule donc à l'intérieur de la coque creuse qui résonne en forme de tête ? Pourquoi cette volonté masturbatoire et dans le geste, et dans la souillure, de vouloir absolument s'en prendre à un wagon, un "bien public" comme dirait les balladuriens qui n'y connaissent sans doute pas grand-chose en masturbation ? Car enfin, c'est déjà la laideur ce wagon comme un carton carré peint rouge et blanc, alors pourquoi inonder du plus infect des mauvais goût ce qui pourrait, au pire, passer inaperçu ?

Ne peut-on réserver un espace blanc quelque part, pour que ce pauvre d'esprit décharge son marqueur et savoure, en silence et définitivement enchaîné par le vent des déserts postmodernes (comme ils disent), sa petite œuvre merdique, comme les enfants s'assurent paraît-il, de la disparition de leurs cacas dans les cuvettes des toilettes ?

Ou peut-être, Jack Lang, un musée gratuit, avec des murs subventionnés et loin de chez moi ?

Mais je ne suis qu'un sombre égoïste. Qu'on me pardonne.

Toutes choses égales

Rue pavée à Paris, il y a une solderie. Des livres à foison, une caverne d'Ali Baba dans laquelle j'aimerais vivre. J'y installerais de quoi faire bouillir de l'eau, la musique qu'on y distille est déjà bonne, et je me fatiguerais en lisant les livres dont personne n'a voulu à leurs sorties. J' en suis sorti avec un traité sur le dilemme Marx/Stirner, peut-être un livre que je ne lirais pas, absorbé par le temps qui passe trop vite. J'en suis sorti aussi avec un bouquin sur les lieux de mémoire de 14-18, de belles photos en noir et blanc.

J'en suis sorti aussi avec ce sempiternel sentiment d'amertume que me donnent les livres que l'on n'a pas le temps de lire, pas la place d'entreposer, pas l'argent pour les acheter. Encore une fois sous la pluie grise réchauffée par les parapluies multicolores, j'ai eu l'impression que ces rêves d'un jour *où je pourrais* enfin lire des livres à mon gré étaient vains.

J'en suis sorti en me disant aussi que, *toutes choses égales par ailleurs*, ma vieillesse ternirait mes envies de grande bibliothèque avec des chats sur des fauteuils de brocante, et des plantes vertes en guise de compagnes.

Zombieland

Sur l'asphalte des trottoirs de ma ville, y'a des crottes de chiens et des jambes qui mènent aux têtes des gens qu'elles portent. Les femmes sont belles, d'autant plus que leur âge s'éloigne du mien, restant coincé aux alentours du 20. Et que c'est le mois de mai. La glycine.

Au bout des bras des gens, il y a des trucs qu'on colle sur l'oreille. Ces choses étranges et fort *en vogue* permettent de stimuler les muscles du visage. Je croise donc tous les jours des femmes et des hommes (mais je les remarque moins) qui font des grimaces, des sourires, ou qui regardent en l'air. Je comprends ce qu'elles racontent (les femmes - je n'écoute pas les hommes).Des histoires sans importance qui commencent toujours par la description du lieu où elles me croisent.

On dirait qu'elles ne me voient pas. Elles parlent à des gens loin d'ici qu'elles connaissent par ouïe-dire.

Sociologie superficielle

Au féminin, point conne

Par hasard me voilà sur un site féminin. J'ai l'impression d'être chez ma coiffeuse, surpris par les *quizz en ligne*, les *positions qu'il aime*, le *cybermec qui répond*, bref, par le plus que lamentable inintérêt de la chose.

Ah oui : la lutte contre la cellulite. Indispensable aussi.

Des années de féminisme, des décennies à lutter pour une parité décente qui ferait des femmes nos égales. Mais enfin, pourquoi faire ? De la purée de pétasses on-line.

Bien entendu, il n'y a aucune raison de se lamenter : il fallait bien que ça arrive. Transformer internet en chaîne de télévision à bigoudis, il fallait que ça arrive.

C'est arrivé.

Déclassés

Quand l'idéaliste brouillon s'est présenté aux Beaux-Arts de son patelin, les grands maîtres l'ont regardé, puis ont jeté un œil à ses œuvres. De la petite merdouille figurative à deux balles au revoir pauvre type. Il n'a jamais été pris. Ça en fait de la rancœur de ne pas être un artiste. Il est reparti avec ses toiles sous le bras. En se disant qu'un jour, on parlerait de lui. Malgré sa petite taille, sa petite moustache, sa terrible ambition.

Je lisais l'itinéraire de deux "Français d'origine maghrébine" je ne sais plus où. Ils avaient travaillé à l'école, l'un d'entre eux voulait passer en seconde. Un prof aurait dit en douce "BEP, déjà pas mal pour un Arabe".... De dégringolade en dégringolade, ils ont trouvé une famille, un raisonnement, un nid structurant diraient les.... les quoi déjà ? Ça en fait de la rancœur de pas être accepté en seconde.

La rancœur, ça se fabrique. A la pelle des manœuvres sur les chantiers. Des manœuvres militaires. La rancœur aide les hommes à la conversion. L'autre ingrédient, c'est la naïveté pour les convertis gentils. Le désespoir pour les convertis méchants. Les déclassés fournissent du terreau aux sales grandes causes. Quelle horreur ce besoin d'appartenance. Combien d'années à écouter du hard-rock avant de découvrir la *Salle des ventes* de Barbara ? Souvent jamais. Rien. Les déclassés avalent leur salive longtemps. C'est à ça qu'on les reconnaît. Ils sont silencieux. Ils écoutent le bruit des bottes et de leurs fantasmes dans leurs têtes perdues. Un mauvais jour, on leur dit qu'ils sont pas seuls à être déclassés, au rebut. Comme des pantalons mal cousus

qu'on pourrait porter quand même. La fabrique à déclassés s'accélère. Fini le déclassement. Mon frère. Camarade. Psychanalyste lacanien. Grandes croyances. L'entreprise. Nietzsche. Tout et son contraire. De la mousse et du savon. Allons zenfants. On en rentre du préfabriqué dans les têtes des déclassés.

Pourtant, il suffirait de rien. Un petit rien du tout. Cher monsieur Hitler, vous êtes accepté aux Beaux-Arts de votre patelin, oui, ici à Vienne ! Bravo, c'est pas mal ce que vous faîtes, bien qu'un peu pequenaud figuratif, mais on va repartir à zéro. Vous allez voir. Y'aura plus qu'à trouver une bonne Frieda qu'adore la couture, et une cheminée qui tire bien pour l'hiver. Vous pourrez même, un jour, enseigner la perspective à des petites têtes blondes qui deviendront jamais ce que vous savez.

Vous savez bien.

Gros rituel

Alors que la vacuité d'un film à gros budget commençait à peser sur mes paupières au beau milieu de l'ennui global du mobilier de l'hôtel, me voilà par hasard sur une émission de télévision traitant de la violence des sauvageons. Au-delà de la bête bêtise des propos des mêmes sauvageons et de leurs défenseurs (qui acclimatent le discours américain sur le prix à payer d'années d'esclavagisme et de colonisation, le tout servi haut et fort par le dernier de la classe, et non sans fierté), au-delà de la misère dedans les têtes dehors les HLM, au delà de l'océan sans plage et sans promesse, l'Amérique encore elle a trouvé une solution miracle ; forcément peuple religieux ; pour éradiquer la violence juvénile de ses classes laborieuses dont les mères portent la coiffure choucroute et barbe à papa mousse glacée, chocolat, lifting et longs faux ongles etc....

Une solution plus proche du cours d'ethnologie que de la séance globale de psychologie sociale, adieu Adorno, Reich (Wilhem le drôle), ou Moscovici (Psychologie des minorités actives...). Adieu mon papa ma maman, moi le vilain sauvageon yankee me porte volontaire to go in a yellow bus vers le camp qui fera de moi un homme. Et le reportage de montrer les six mois endurés par des pas encore hommes et parfois même par un tout petit môme, un môme qui fait pitié à coup sûr, un petit gamin. L'idée est simple. Il ne s'agit pas tant de gueuler et d'engueuler et d'apprendre la politesse. Les jeunes délinquants se font effectivement gueuler dessus d'une manière insupportable, gestapo resplendissante dans les dents d'une éducatrice noire au chapeau police montée canadienne. Ça gueule ça braille que voulez vous ? Il faut bien insister sur l'autorité, le maître, la soumission. C'est bien ce que l'on veut : des cons soumis et pas des cons qui flinguent. Bien sûr c'est pareil mais les premiers sont plus tranquilles. Encore une fois, il ne s'agit pas de cela. Ce que l'on fait endurer à ces mômes, c'est le rite d'initiation des peuplades reculées, scarification, endurance, passage à l'âge adulte, obscurantisme, communion catholique ou service militaire. Qu'on me pardonne ma méconnaissance du reste, la chose est entendue : de par le monde entier mais plus guère dans les "sociétés industrielles avancées", il existe des "rites d'initiation", qui font du garçon un homme du clan des hommes et des filles des femmes soumises bonne à marier. Pour les filles, on en profite parfois pour vider leurs corps d'un potentiel érotique néfaste à la bonne vie sociale, et c'est d'une terrible tristesse....

Mon propre père ne me disait-il pas que sans le "service", je ne serai pas un homme, jamais. Et ne se vantait-il pas de nager dans la Loire, ma Loire, charriant des glaçons des hivers d'avant-guerre ? C'était cela un homme. Des rites et des souffrances, une obéissance loyale et aveugle.

L'appel au respect adieu la raison.

Sur la dernière page d'*Amériques*, un bon livre de Jean Bredouillard, l'homme qui bafouille plus vite que son ombre, l'auteur en question avoue que l'Amérique est "la plus grande société primitive au monde". J'ai l'impression que, dans l'esprit, il a raison. L'Amérique réussit encore à imposer la grandeur du drapeau, le serment, le rituel, la transcendance absurde d'un système de valeur qui mériterait des baffes, à des gamins qui en avaient bien besoin. Mais c'est moins pire que de tuer son prochain.

Espérons que d'autres et nous par exemple, auront l'imagination nécessaire pour transformer les rapeurs des HLM, les derniers de la classe, les pseudo-perdus de l'identité, les fils sans pères sans travail, en Mozart, en maçons, en polytechniciens, en chirurgiens, en théoriciens politiques, en écrivains, en tout et n'importe quoi, dame, c'est vous qui voyez, tout sauf rester de petits crétins serviles, que ce soit à la marque des baskets ou à la couleur d'un drapeau. Et puis franchement, fallait voir la tête des parents américains. Rédemption, rédemption.

Hôtel fordiste

Voilà l'hôtel froid préservant ma future nuit. Le voilà guichet automatique, distributeur avalant la carte bleue et recrachant son code, le digicode, la porte de l'ascenseur, le fond du couloir. C'est par là c'est loin c'est froid. C'est sans importance. C'est un hôtel automatique. Des zombies travailleurs de jour viennent y retrouver l'obligation quotidienne du corps : dormir. Tout est prêt pour que cet accomplissement pathétique se fasse sans contact, sans heur, sans rencontre et au meilleur prix. Deux savons enrobés trônent en maîtres sur deux gobelets plastiques enroulés eux-mêmes dans une matière transparente du même type, et mettez-moi tout cela sous les néons halogènes d'une modernité technique rationnelle. Tout est le même, les corps et le décor, les voisins s'endorment.

Charlie Chaplin est mort avec l'avènement du cinéma parlant. Les boulons sont serrés par des Philippins, le Pacifique est drôlement loin.

Aujourd'hui, des hommes vivent 8 heures précises dans des hôtels bunkers, ils viennent sans voyager, ils économisent des corps hélas improductifs pour un laps de temps s'écoulant du soir à l'heure exacte où l'on sert encore le petit déjeuner sur des plateaux de cantine. Qu'elle est belle l'automatisation à condamnation centralisée. On se regarde ici à peine, c'est qu'il n'est pas l'heure du week-end, des amis, d'une certaine famille. Il est encore l'heure du travail humain, cet étrange travail humain, de celui qui fabrique la tristesse et les soirs sans rencontre, dans des chaînes alourdies de concepts marketing.

Et ça marche. Oui madame Michu, ça marche très bien, le parking est bondée. Madame est comblée.

Je m'endors dans l'ennui.

Intelligence artificielle

Des dizaines de gens dans mon wagon un téléphone à la main dans l'oreille se répétant la sempiternelle sentence de l'ordre des vies bien ordonnées : "T'es où là ?" "Ifèbo ?" La fin de

la journée s'accompagne des trompettes qui pètent en toute impunité quelques sentences sans odeur, servilité à la con, tétine plastique à l'oreille. C'est l'embryon de l'intelligence artificielle. Aujourd'hui un téléphone portable et un scénario de Kubrick, demain, des puces dans le cerveau et des piercings à la place des yeux, pour voir ce qui se passe dans le noir des consciences. Il nous en faut de l'artifice, mais sans le feu sacré des vieux enthousiasmes. Et pas grave si le niveau baisse, puisque les nouvelles digues de la connaissance sont cybernétiques. Pas grave si je ne sais rien, je me connecte. Pas grave si je n'ai rien, il suffira de copier. Pas grave si je ne fais rien, il suffira de coller.

L'autre soir sur France-Inter, un DJ parlait de lui-même comme je vous dis. Un grand écrivain n'aurait pas osé dire "Moi-je" autant que lui, pas même Aznavour qui précédait pourtant dans sa jeunesse, toutes ses phrases, vous savez bien.... Ainsi donc, le DJ célèbre se célébrait et reconnaissait dans le travail des autres son inspiration. Ainsi donc, la radio dévasta l'air de chez moi en jouant les airs inspirateurs de ce type. Des musiques niaises, boîtes à rythmes et synthétiseurs, et l'on célébra le travail de l'imbécile, consistant à passer la nuit sur un son, à bidouiller des paramètres pour qu'il ressemble moins à ce qu'il était, et plus à du *nouveau*.

L'intelligence artificielle est une console greffée dans la tête des petits gamins. Surtout, qu'on ne sache rien faire ! Et qu'on vous en mette partout, des calculettes, des montres sous Linux, des PDA, des Gameboy, des portables, des souris, de l'infrarouge ! Ah ! La belle connexion partout ! Dans la jungle où c'est qu'on ira jamais, on serait quand même connecté, on serait quand même artificiel, bidon, complètement bidon et chiant la vie la voilà comment elle serait avec des puces partout dans nos narines stérilisées.

On se pasteurise high-tech.

L'éloge des médiocres

Depuis qu'on a mis de jeunes imbéciles nés dans des boîtes de nuit en maison de retraite télévisée pour quelques semaines, j'ai l'impression qu'on a mis à nu un nouveau mode d'accomplissement social. Celui de l'éloge des médiocres. Il me semble qu'il est bon de faire la généalogie du phénomène, tant la chose est importante. Même Beneix - ah, "Diva", mon film culte à 15 ans, et pourtant, je ne l'avais pas encore vu - même Beneix, à la télé paraît-il, à la radio je l'ai entendu, même Beneix fait l'éloge des médiocres. En un mot comme en cent : "Eh bien quoi, eux aussi ont droit aux paillettes, à l'or, aux couvertures des magazines ! Après tout, ils ne sont pas plus cons que ceux qui y passent déjà, ils sont simplement plus *mal nés*. "

C'est un fait. Être *mal né*, ça tombe mal. Autrefois, les enfants très mal nés portaient des noms terribles. Je me rappelle très bien de Christelle F.. En CE2, on la traitait de *Mongol*, elle était débile légère, se pissait dessus, nous crachait à la gueule, mangeait les chewing-gums sans les mâcher. La méchanceté de nos âmes d'enfants était compensée par une peur étrange de Christelle F. Quel mal mystérieux la rendait si bête, et dingue en plus ? Alors, finalement, on l'aimait bien. On n'en aurait pas fait une *star*, mais fallait pas l'embêter, on la défendait.

Depuis quelques temps, l'ascenseur social étant particulièrement en panne, voire revendu en pièces détachées à la Corée du Sud, on assiste à la mise en évidence des *médiocres*. Depuis les rappeurs jusqu'au technoïdes, en passant par les acteurs fils à papa, les actrices du même genre, les entrepreneurs héritiers des délocalisations paternelles, passons. Dire du bien d'un artiste qui travaille, c'est être d'extrême-droite, c'est ringard, réac. C'est vite fait. Bref.

La télévision remplace donc, par tirage au sort, comme le *Loto*, les hussards noirs de la République, morts et enterrés par Jack Lang, mongolissime en chef de l'ascenseur social à paillettes. Au milieu de milliers de médiocres ne sachant que faire, il est bon d'en choisir des bien galbés, des propres, des représentatifs, des capables de vivre sans un livre pendant des années, et d'y ajouter deux ou trois *salopes* du même accabit, l'érotisme du verbe en moins. Ceux-là ne lisent pas, même l'annuaire, ils s'en foutent, vu que leur carnet d'adresses est déjà enfoui dans leurs téléphones portables.

Le monde est devenu en vingt ans tout à coup minuscule. La voilà la mondialisation, la vraie. Les têtes se rétrécissent aussi vite que la forêt amazonienne, on se contente de peu, les nouveaux rois sont totalement médiocres, on se ressemble.

Le mari mutant

"Tu sais qu'elle s'en va ? Son mari est muté. "

Ah. Je ne savais pas. Je m'en moquais un peu. Elle était là depuis 6 mois, son mari mute, alors elle s'en va. Logique contemporaine. Faut bien suivre.

Ayant "muté" en quelque sorte récemment, me contentant de fait d'un déménagement lointain, j'envisage un peu mieux, *de visu*, les conséquences des mutations constantes. D'abord, il y a ceux qui ne mutent jamais. Ils restent là. Ils sont "attachés". Je me demande si les immigrés des quartiers sensibles et leurs voisins d'origine indigène n'ont pas muté qu'une fois, à travers la mer et à tout jamais. Je me demande aussi jusqu'à quand nous voilà tous condamnés à muter perpétuellement, pour suivre son conjoint, ou pour en trouver un, chercher un job, trouver la bonne région. Et puis surtout, perdre de vue ses amis, ses connaissances, des années tissées lentement. N'est-ce pas là le privilège recherché du capitalisme avancé ? Fabriquer des petites familles de solitaires toujours en quête de nouveaux voisins, de nouveaux amis, et puis, au pire, de nouveaux liens ?

Et si jamais ceux-là n'y arrivaient pas, alors pourraient-ils se rabattre sur une paire de chaussure, un nouvel ordinateur, un écran 16-9èmes, histoire de compenser la mutation...

Muter, un grand mot quand même !

Le même

Notre époque est étonnante. On nous parle de segments de marché, de parts de marché, de diversification, de changement, de révolution.

Je ne suis pas croyant. J'ai la vague impression que sous couvert de progrès technologique, nous participons à la course aux ressemblances. J'ai récemment vu un enfant qui réclamait à sa mère un jouet dans un supermarché. Il voulait "le même". Le même que celui du copain, du voisin. Pas nouveau, oui, oui.

Les gamins des banlieues qui sont devenus presque dingues sont les mêmes que les gamins des banlieues d'ailleurs. Ils veulent une BMW. Ils veulent ce qu'ils croient que les riches ont.

Un polo Lacoste.

Les clips vidéo sont tous les mêmes. Les photos des magazines sont presque toutes prises au grand angle, avec des couleurs en traitement croisé qui donnent à la peau un aspect synthétique.

Il semblerait que la peur d'être différent soit la plus grande frousse humaine. Il semblerait aussi qu'il existe divers moyens pour ne pas être différent. D'une collègue à qui je reprochais d'emmener ses mômes voir un "boys band" au Zénith, j'ai eu la surprise de recevoir en excuse ceci : "mais enfin, s'ils n'y vont pas, ils seront ridicules à l'école".

Aux Etats-Unis, les femmes noires ressemblent aux blanches. Elles s'enduisent les cheveux pour qu'ils collent à leurs fronts, et les blanches ont toutes les mêmes coiffures, chantilly sur poisson surgelé.

Bizarrement, j'aime quand même pas les autres.

Le moral des français

Les médias sont d'une bravoure étonnante. Les voilà sondant les âmes et leurs états, et ces tas d'âmes sont, en grande majorité, optimistes, voire satisfaites. On nous dit "Les Français ont le moral". La belle affaire que d'avoir le moral. J'arrive, moi-même, et sans complexe, à l'avoir la plupart du temps, simplement en pensant aux crétins qui m'entourent. Je conte leurs vices et leurs envies comme d'autres comptent les vis et les clous sur leurs planches de salut. Tiens, rien à dire, on joue avec les mots, le moral n'est-il pas au beau fixe ?

Non.

Il ne l'est pas par décence, il l'est par inadvertance, parfois, comme par hasard. Qu'on nous dise que les Français, dans leur grande majorité, ont le moral, c'est bien nous dire que ceux-là sont, dans leur grande majorité, des imbéciles heureux. Comment être autre chose, comment même se permettre d'avoir le moral selon la conjoncture quand on sait que les vairons de la rivière de mes enfances sont de moins en moins nombreux ? Et pire, comment avoir le moral quand on ouvre juste un peu les yeux, et que l'on voit, en baissant la tête, juste là, au-dessus de ses propres pompes, l'incroyable gâchis ?

Peut-être faut-il, comme j'en connais, se satisfaire de l'optimisme ambiant. C'est sans doute une autre affaire.

Le moral des ménages

Comme Zidane n 'a pas mis la balle au fond du trou, ben, tenez, forcément, le moral des ménages est en baisse. Peut-être que s'il faisait un peu plus beau et que c'était la fête de la musique, peut-être que le moral des ménages remonterait. Mais ça n'est pas sûr. Le moral des ménages, c'est très sérieux. Un ménage est un concept économique très important, ça n'est d'ailleurs pas forcément un ménage. Ça peut être un type tout seul qui a le cafard dans son coin mais dans ce cas-là, il n'est pas très représentatif. Même s'il a le moral, d'ailleurs. Un type dans son coin à renifler son célibat, même en forme, n'est en rien un indicateur lucide de l'évolution des marchés. Alors, si en plus il n'a pas la télé et n'aime pas le foot... Même une fille seule, tenez, ça compte pas. Sauf si ça passe devant un magasin de chaussures, évidemment.

Les ménages, c'est des gens qui vivent dans un même foyer, sauf pour les foyers de travailleurs. D'ailleurs, ceux-là envoient de l'argent à l'étranger dans leurs familles à eux alors ça compte pour du beurre (Beur ?), vu que ça ressemble à des ménages étrangers.

Déprimant.

Certains ménages ont toujours le moral, même divorcés. Ce sont les ménages riches. On les appelle des bourgeois quand on voudrait être comme eux, mais comme ils ont toujours le moral et de l'argent même quand ça va pas bien (sinon, ce serait des bourgeois de gauche, rien à voir), ils ne comptent pas dans l'échelle du moral des ménages. Si tout le monde était comme eux, y'aurait plus de place pour construire des résidences.

Alors qui ? J'imagine qu'il s'agit des gens qui regardent la télévision tout le temps et qui ont deux enfants et qui s'ennuient dans la vie. Comme ça c'est vrai, ça fait "ménage" qui consomme. Changement de voiture une fois remboursée, nouvelle télévision, plein de téléphones portables... Ils sont sensibles à tout à rien, à Zidane à la coupe du monde, à ce qu'on raconte dans le poste. Quand ils ont le moral, ils votent avec les pieds, quand ils n'ont pas le moral, ils votent 17%.

Tout ça, c'est un problème franco-français. Le Français, ça cafarde dur, même illettré. Ça se croit maître du monde, ça n'est que suif, des fois ça espère, et puis ça retombe, ça consomme pas assez régulièrement, ça a l'humour cynique. Ça se met en ménage et puis ça se plaint, alors le moral, forcément, ça va ça vient.

Aujourd'hui, le moral des ménages est en :

– baisse
– ~~hausse~~

Mais ça peut changer d'une minute à l'autre. Vous avez l'heure ?

Léotard que jamais

Tiens, Léotard est mort. Pas le curé, mais l'alcolo. Ah, les alcolos des grandes familles ont une chance inouïe : ils n'ont aucun talent, aucun intérêt, mais ils font pleurer bobonne sur leur pauvre condition humaine de cafardeux. Alors que le clodo d'en bas de chez moi, celui qui se pisse dessus en imaginant qu'il ressemble à Renaud le chanteur, tout le monde ne lui trouve aucun talent....

Mais le pire est ailleurs. Encore une fois, mes années d'études sociologiques en prennent un coup dans la reproduction sociale à l'idée des Léotard. Prenez une famille de notables, laissez-la se reproduire, donnez-lui de l'argent, une ville, des ambitions changeantes (un peu facho, un peu curé, un peu humanitaire, un peu président de la République.... un peu acteur, un peu chanteur...). Eh bien, les frères, malgré une éducation toute semblable, vont finir bien différents. Pourtant, pourtant, même héritage, même *habitus*, même patrimoine culturel.... Tout ça pour dire à Bourdieu qu'il devrait quand même se pencher sur la question. Ôh, bien entendu, il me dira que tout cela, c'est de la psychologie, mais qu'au final, l'acteur raté et le ministre raté, c'est kif-kif.

Pour une fois, il a peut-être vaguement raison, socialement parlant...

Les dents des gens

Bourdieu, tu peux te taire cinq minutes, me v'là avec mon cours de sociologie déterministe moi aussi. Y'a pas que toi à occuper le devant de la scène, hein. Faut pas exagérer.

Donc voilà : pour reconnaître à coup sûr l'origine sociale des gens, suivre cette méthode :

Résultat :

- si les dents sont noires et pourries, prolo de longue date, plusieurs générations. Sans doute la dernière
- si les dents sont déglinguées, prolo sans le sou. Ajoutez l'odeur de vinasse, bienvenue loin de la "nouvelle économie"... (là, vous êtes dessus, moqueur)
- si les dents sont jaunes, enfant de prolo. Moi-même, serviteur. On compensait les restes de la guerre par de l'eau sucrée. N'importe quoi.
- si les couronnes sont en fer, on a affaire à des gens pas bien malins, pas bien riches
- si les couronnes sont en or, on a affaire à des gens qui voudraient bien avoir l'air, mais qu'ont pas l'air du tout
- si les couronnes n'existent pas, c'est le grand luxe, la télévision, le show-biz, l'Amérique ! Amalgames couleurs d'origine. De la belle ouvrage...

Alors Bourdieu, hein, qu'est-ce t'en dis ? T'es soufflé, pas vrai ?

Les villes

Je vis encore pour quelques jours dans une ville de province qui s'étend, mauvaise herbe et transports en commun. Elle s'étend laide de tout son long en large, sur des champs d'autrefois, horticulteurs et maraîchers sont morts dans l'immobilier-immobilisme. Autrefois, parce que j'étais petit, toutes proportions égales par ailleurs, j'avais l'impression que le centre-ville était loin de mon faubourg. Maintenant, d'autres faubourgs donnent des impressions plus lointaines à des enfants qui ne vont plus à l'école à pied.

On bouleverse, on mobilise, des tranchées ici, des "pénétrantes" là. Depuis toujours faut pas croire, c'est la même chose. On ouvre de nouvelles artères, on fait communiquer autour et de périphériques en périphériques, les gens vont se coucher de plus en plus loin. Le centre est piéton, et cela est déplaisant, trop d'artifice tue le feu, les quartiers anciens s'endorment sur des lauriers d'histoires, loin du passage quotidien des gens du coin.

Je pars donc pour une autre ville, une ville qui dort encore. C'est tant mieux. Il y coule des rivières plus petites, j'irais peut-être à la pêche avec un gamin impatient.

Meurtre

Quand j'étais plus jeune, les magazines érotiques faisaient peur. On en voyait chez des copains en cachette, c'était torride, un bout de sein et la chronique de Lanzmann pour faire croire qu'on les lisait...

Les tabous avaient la vie dure, et l'on se préparait à effeuiller nos fantasmes pendant le reste

de notre vie. Le frisson ne portait pas à conséquence.

Maintenant, il y a internet, le câble, le satellite, tout et n'importe quoi.

Un étudiant m'a montré un jour une vidéo qu'il avait reçu par courrier. Un copain américain lui envoyait ça, pour le *fun.*

Le fun, c'était ça : une femme attachée et bayonnée comme un jambon du même nom sur une chaise, effrayée par la suite.

La suite, vous vous en doutez : un type approche un révolver, et lui tire dans la tempe. Le sang gicle sur le mur du fond, la tête s'écroule en arrière, un chevelu étrange regarde la caméra, on devine vaguement son visage. Meurtre à déguster pour adolescents délabrés.

Alors ?

Alors, je leur ai dit que c'était pas bidon. C'était un vrai meurtre. Que ça se faisait, que le monde était cinglé, que je voulais une maison avec de hauts murs et personne autour.

Et même si c'est un faux, il n'empêche : le plaisir sadique des abrutis sans tabous est parmi nous, déjà. Si vous connaissez David Vincent, dites-lui que j'ai un nouveau job pour lui.

Pas le temps

Je viens de voir une grande affiche qui glisse sur un rouleau derrière une vitre. Il y a beaucoup d'affiches de ce genre dans nos villes. En quatre mètres par trois, on visualise trois publicités.

La dernière m'a marqué. Elle est dans l'air du temps, c'est un symbole, une analogie. On y décrit un produit totalement inutile, le téléphone portable.

Ce dernier oblige des millions d'abrutis à être en permanence injoignables, et à payer régulièrement de petites sommes afin de maintenir des boîtes vocales qui permettent d'appeler un autre numéro en regardant la télé. Bref.

Le téléphone de ma publicité est encore plus inutile, et vous rendra encore plus paresseux, plus gras, plus "in", gadgetisé et abruti : avec lui, il suffit de prononcer le nom de l'interlocuteur pour qu'il compose son numéro. Merveille de la synthèse vocale appliquée au superflu. Non seulement les abrutis parlent haut et fort dans les lieux publics, ils vont maintenant crier des prénoms à leurs portables et entendre leur voisin du métro leur répondre, parfois : "oui, c'est moi, comment avez-vous deviné ?". Non, je plaisante, le portable pour paresseux ne peut en aucun cas favoriser la promiscuité. Seule les grèves SNCF le peuvent. Le nouveau téléphone est encore plus indiscret que les autres, car vos voisins connaissent le nom de votre interlocuteur.

Mais comme les gens n'ont pas grand-chose à se dire, qu'ils s'appellent !...

Photocopieuse

Les yeux collés par le café, machinalement, je photocopie.

Quelle merveilleuse machine ce machin-là ! Je pose mes 12 feuilles, je demande 20 exemplaires

agrafés, et voilà le travail.

Au moyen-âge, il m'aurait fallu au moins une semaine avec deux moines copistes pour faire la même chose. En 1950, copie-carbone, on s'en tirait en une matinée. Là, aujourd'hui et même maintenant, les secrétaires environnantes trouvent la photocopieuse obsolète et lente, et même en panne trop souvent.

C'est fou comme l'*immédiat* est devenu monnaie courante. C'est pénible. La *polaroïdisation du monde* est d'une tristesse absolue. Même l'érotisme ne passe plus par les mots. La bouffe est *fast*, les cures d'amaigrissement sont *fasts*, me voilà pressé de faire savoir au monde ma pensée du jour, en instantané, sans relecture.

On va me dire : rien de nouveau.

Non, rien.

Parce qu'en plus de l'immédiat, il faut du nouveau. Tous les jours, une photocopie de l'immédiat instantané et nouveau. Je rêve d'un vieux truc en bois. Un machin pas photocopiable.

Quand y'aura plus rien

Ah, la croissance. J'en suis fort aise. Ah.

Ah ah ah. La croissance de l'économie, la richesse des nations. Le nombre de télévisions par foyer. Ah. J'en suis fort aise.

Ah ah.

Combien d'objets nouveaux ces dix dernières années pour satisfaire les petits besoins des foules ? Des milliers. Pas mal de pacotille. Le vendeur de la FNAC propose à pépère et mémère un appareil numérique (5000 frs), un scanner (bizarre), un PC, des jeux, une imprimante "qualité photo", un lecteur de DVD, une console de jeux, une télé 16/9èmes, des modes d'emploi, et le dernier tube de débiles mentaux inconnus des services sociaux. Pas de quoi se lamenter. C'est la croissance. Ah.

Ah. La croissance. Le crédit, les bagnoles. Tout ça, ça fait la baisse du chômage, le plein-emploi, la délinquance.

Mais quand y'aura plus rien ?

Y'aura plus rien.

Que du plastique en mer. Même les nodules au fin fond des océans, on va les balayer, les éponger, les fondre, les moudre, en faire des chiens-robots pour les filles anorexiques. Un jour, plus de pétrole, de fer, de manganèse. Faudra tout récupérer, tout refondre, tout remoudre. Même les anorexiques, les chiens-robots, les marteaux-piqueurs. Va falloir tout refaire.

Un jour, on vivra sur Mars.

Retourner sa veste

Les gens qui retournent leurs vestes me fascinent. Ils passent d'un bord défendu pendant des années à un autre bord qu'ils défendront de la même façon. De ceux d'avant-guerre à ceux d'après-guerre, des fervents de l'extrême-gauche zélateurs d'une extrême-droite, les donneurs de leçons n'ont jamais tort.

En lisant un portrait de Benny Lévy dans Courrier International, je me suis dit "encore un".

On y décrit l'ancien Mao puis secrétaire particulier de Sartre. Il s'y raconte, il s'y découvre. Sautant allègrement d'une illusion à l'autre, le voilà maintenant *talmudiste.*

Je ne sais pas ce que cela représente exactement. Il doit à Sartre de s'être "connecté à lui-même". Je ne comprends pas ce que cela veut dire. Peut-être que dans dix ans, il se fera *Chinois*, *internaute* ou *Rasta*. Avec cette assurance souriante du converti heureux. Et ce, malgré les livres, et sans remords.

Pas de doute.

Sans les mains

L'instinct grégaire n'a pas disparu. Des centaines de blaireaux s'agglutinent sur la croisette pour admirer les fausses dents des stars et faire plaisir ainsi à autant de prothésistes.

De l'autre côté des caméras vidéos, il y a des types enchantés par la "révolution numérique" qui leur promet des lendemains qui chantent.

Faux.

Oui, les lendemains qui chantent risquent de chanter faux.

Car derrière la panoplie des nouvelles technologies, il y a cette volonté étrange, ce tacite complot, cette "tendance floue" qui condamne désormais l'homme à se passer de ses mains. Et la femme aussi. Adieu monde sensuel, adieu mon vieux Rahan, ton coutelas en ivoire plastique que j'arborais avec tant de fierté à la fin du CE2, figure-toi que les mômes du même âge n'en ont que foutre.

Déjà mon père dans son atelier au fond de la cave n'avait pas jugé utile de m'initier aux secrets du bois, sans pour autant m'envisager des lendemains qui chanteraient plus juste.

On me dit maintenant qu'avec le numérique, tout est désormais possible, les chaînes sont enfin coupées, la preuve, on vous les sert en bouquets.

Idem pour les passionnés de **musiques** ou de **photographies**, la *révolution digitale* leur a coupé les doigts, étrange destin, drôle de paradoxe. On ne parle dorénavant plus que de **sons** et d'**images**. Adieu contenus et propos, bienvenue encore et toujours au monde de l'esbrouffe.

Je regarde mes mains, aussi lisses que les propos d'un Plastic Bertrand à Midi-Première autrefois. Pas d'accroc, pas de tâche, pas d'épaisseur.

Pas à dire. Je suis un homme digital.

Science-Pot et les fleurs fanées

La démagogie a du bon.

Même la vénérable maison d'éducation aux bonnes idées et mœurs bourgeoises de la rue des Saint Pères s'y met. Elle propose un pacte de recrutement spécifique pour les gamins de Z.U.P.. Ouf ! Les gamins des médecins et des notaires victimes de la carte scolaire vont quand même pouvoir entrer dans la cour des grands et finir comme des Fabius et d'autres perroquets pour peu qu'ils habitent mal leurs villes. C'est beau la démocratie à l'achat. Au lieu d'ouvrir pour tout le monde ses portes, en facilitant l'accès au concours, en démystifiant justement son recrutement, en faisant un peu de publicité au sens noble de la chose, voilà Sciences-Pot qui s'envoie des fleurs, qui se flatte, qui fait A LA MARGE RASSUREZ-VOUS dans le social.

La démagogie à Ducon.

Société multiculturelle

S'il est un mythe politique de nos jours, c'est bien celui-là.

La société multiculturelle.

Mon œil tu parles foutaises !

Depuis Tonton et 81, la gentille gauche convertie sempiternelle se fait le chantre de la tolérance. Et l'on tolère tout, pas de vague, pas de volonté. Ainsi donc, les gens sont différents, faut respecter leurs cultures originelles. Faut respecter. Le respect, grand concept.

Alors on respecte tout, ça fait dormir les bourgeois tranquilles, pendant que d'autres dorment debout. Il ne faut pas parler d'assimilation, c'est un sacrilège, un tabou.

C'est pourtant une idée sublime ça.

Ah mais non, *il faut respecter l'autre en tant qu'héritier d'une culture et d'une tradition millénaire*. Ou comment rompre avec l'esprit des droits de l'homme.... Car après tout, les Lumières, c'était bien la rupture avec ces foutues traditions millénaires, ces héritages, ces obscurantismes, ces ordres et ces castes !

L'autre, faudrait lui dire qu'on est pareil, qu'on est dans un projet commun, un destin ensemble. Et le P.S., faudrait lui dire de se reconvertir dans la démagogie.com. Il ferait un malheur le P.S..

Mais je rêve, je lance des mots sur le siècle qui nous achève...

Supermarché prolo

Le caddie^{TM} regorge de cellophane enrobante, biscuits, nougâts, viande hâchée, accents circonflexes, sous-vides, surgelés, conserves, papier WC, babioles, godasses de plage, barres de Mars^{TM} en packs de 150, bières pour le père. Le tout est surmonté d'un enfant de 4 ans, T-shirt noir à l'effigie bariolée d'un camion.

Y'a des couches aussi. Gros paquet rose et blanc laiteux.

L'enfant se sert en passant près du rayon. La mère repose la marchandise en éructant, rattrapant les deux autres de la main gauche, les cheveux gras, autant que les bras, les pieds, les doigts qui la font mère.

"Ta gueule" dit-elle à sa fille étrangement blonde, 8 ans disons.

"Tu fais chier" qu'elle répond, "j'veux que tu m'achètes des chips".

"Tu vas la fermer oui ?" C'est qu'il faut inspirer le respect. "T'as vu comment que tu causes à ta mère ?"

Le gamin dans le caddie^{TM} choppe au passage un paquet de bonbons, laissant choir le reste dans un bruit de *flocs*. L'autre fils, entre deux âges d'enfants et entre sa mère et sa soeur fait la gueule, comme qui dirait qu'il boude en grognant, comme une espèce de petit chien avant d'avoir du muscle.

C'est qu'il rêve de jouer aux Indiens dans un grand champs avec de l'herbe et des arbres autour. Une panoplie neuve.

Un homme en blonde

Sur la dernière page d'un magazine à la mode, il y a un homme teint en blonde. Beau portrait, bel homme. L'inutilité de la teinture saute aux yeux, de même que l'homme ressemble à l'une de ces mannequins sur des publicités équivalentes.

Le voilà semblable à une femme. Bientôt le maquillage après le soin du visage. L'époque est ouverte à la grande ouverture. Sous le prétexte fumeux de la sophistication tolérante, on nous vend des machins, parce qu'il faut vendre nom de dieu !

J'ai comme l'impression d'être un meuble rustique dans un salon design où trônent des meubles en plastique moqueur. Là, près d'une cheminée qui brûle du gaz à cause de la distance des forêts, j'ai froid, et les artificiels alentours me toisent du haut de leur contemporainité. Ils me disent que je jure dans le décor, et pourtant je ne jure plus de rien. L'homme blonde a sans doute un portable et, comme cette jeune fille autiste qui parle haut et fort dans le train à l'arrêt, il est heureux.

Pendant ce temps-là, pas plus tard qu'hier soir, je me suis vu nu dans la glace de la salle de bain de l'hôtel. Oh ben dis-donc, j'ai pas la tête à me teindre en blonde. Et puis tout ce mobilier en plastique, là !

Tambours et trompettes

Le silence est souvent plus musical que ce que l'on nous vend en matière de bruits. Boum.

A slow song

Hier soir c'était la beuverie la fête la soirée mexicaine. Bah, j'y suis allé histoire de voir du monde. Au début la salsa puis ça dérape en techno et ça gueule dans tous les coins bon sang comme j'ai vieilli. Au bout d'un moment ça danse tellement que je ne sais plus comment ça s'écrit. S'écrier ? DANSE ? DANCE ? Je ne sais plus. Je suis assis je mange. C'est sans nul doute du pareil au même quelle importance ? Et puis Joe Jackson se connecte directement sur ma tête. Il chantait "A slow song" il y a longtemps. C'était drôlement bien. Alors dans ma mythomanie cardiaque, je m'imagine député votant les lois. Une loi qui porterait mon nom. La loi Grosse Fatigue. Une loi pour des quotas. 40% de slows dans les fêtes privées ou publiques, les bals et les boîtes de nuit. Après tout, on nous impose bien des quotas de chansons françaises pour favoriser la serveuse de soupe québécoise et son affreux René. Alors des slows, pourquoi pas ?

Des slows où c'est qu'on se plaque contre une inconnue, on sent son odeur, son parfum, la chaleur de son corps d'inconnue, on se trémousse. Moi dans les rares slows, je leur racontais des conneries à l'oreille. Elles demandaient toujours "Tu fais quoi dans la vie ? " J'étais souvent Charcutier/Psychologue ou alors dans la vie rien, mais dans la mort, je vais avoir du temps ! Ça, ça les faisait pas trop rire. Disons que quand j'étais gentil c'était plutôt charcutier-psychologue et en plus j'aimais pas les bagnoles, c'est original pour un garçon. Alors à la fin des slows elles aussi en voulaient encore. Elles venaient dormir chez moi pour découvrir leurs jolis corps. Je leur apprenais les richesses à l'intérieur et sur ma chaîne toute neuve et drôlement bien on écoutait Joe Jackson par exemple.

Birkin, ta gueule !

Jane Birkin chante à la radio. Je suis au lit, la radio est éloignée. Terrible supplice. Le chauffage est éteint. Il faut arrêter ça. L'horreur. Elle essaye de monter dans les aigus. Mon corps frémit. J'ai pas petit-déjeuné. Je vais vomir. Comme elle. Un vomi fluide et fluet. Un petit filet. Sur les draps. Birkin ferme-là. Tais-toi ! *Shut the fuck up* ! On comprend rien à tes paroles de toutes façons. T'as aucun talent. T'es qu'une pistonnée exotique. Un amas de souvenirs. Et tes filles clônées à la couverture des magazines. Népotisme plat, grandes dents à l'anglaise, gros héritage *seventies*. Tout ce que tu veux Jane, mais ta gueule, s'il te plaît. Va donc jouer au théâtre avec ton faux accent, on n'est pas obligé d'y aller.

Je tombe du lit. La peinture à l'huile sur les journaux pour protéger la moquette. Je descends. J'allume la radio. Incompréhensible. Une pauvre fille gueule Jetéééééééémeuh. Jetéééééééééééémeuh. Jeteeeeeeeeeeeeeeeéééééééééèèèèèèèèèèèèèmeuh. Putain ! Incroyable ! Personne pour lui balancer une lettre à l'anthrax à celle-là ? Le vieux poste s'est encore trompé d'ondes, en passant devant, mon corps humide et chaud rétablit la vérité, je me fais antenne. France Inter déblatère des conneries sur le yoga chrétien.

Elle est belle la civilisation.

Je vais changer l'eau des fleurs.

Des mots creux

(Sur une musique de Christophe, un type à moustache.)

Je vous dirais des mots creux, des mots que disent les gens sérieux, Des trucs en "ing", des trucs en "ant", du **marketing**, du **management,** Ça fera bien dans les banquets aux réunions avec les vieux Des trucs branchés. .....

Des trucs à chier.

Pour évoquer les contraintes et jamais les licenciements, Le dire bien haut le dire bien fort, et puis surtout très solennel Annoncer des lendemains profitables et garde à vous mon colonnel

Fonds de pension,

Fooooooonds de caleçons

Je vous donnerai des mots creux, des priorités profitables Qu'on nous demande pas la charité, des stocks-options à **Laguiller** Des uuuusines sans ouvriers et des sociétés sans usines,

La **gouvernance** habile

Dowwwwwwnsizing

Globalité, débilité, et des jours meilleurs, communautaires,

A chacun sa parade, camarade, avec Mickey ou la **Gay-Pride**, Chacun son coin son candidat, son cancer ou son SIDA

Publicité. Publicité.

La lune ce serait possible mais faudrait bosser dans l'**intérim**, Ou mars ou jupiter si les capitaux terre à terre Sont assez nombreux

Solvabiiiiiilitéééééé

Tous les jours au bureau y'a des gens qui triment Pour payer à des vieux des yachts des bagnoles de frime, Des **airbags** en **silicone** pour leurs bourgeoises endimanchées

La sociale-démocratie, ça nous ennuie, ...

Ça nous ennuie.

Même les paysans sont sous **Windows**, faudrait pas allonger la dose La politique agricole

commune qui assassine Jean Ferrat, Les nuits dans les boîtes **techno** à avaler des **rave-parties** C'est ma barré,

C'est mal parti...

Je vous dirais des mots creux, des mots anglais, ça sonne mieux Je les répéterai à l'envie dans les prothèses adolescentes Afin de bien gaver les ventres, **Ardisson Beigbeder**, Et même le tout-Paris,

C'est mal barré, c'est mal parti....

Un **lifting** ?

En finir avec le jazz

Les musiques sont les reflets des lieux et des époques, mélangez lieux et époques, et l'urgence assassine accélère la sauce. Il paraîtrait que le jazz est une musique d'ailleurs et d'autrefois. Voilà pour la classification. Il paraît qu'il est nécessaire de métisser le jazz, et que ce dernier se laisse facilement faire, pour des raisons musicales, on y ajouterait de la harpe, du synthé et un marteau-piqueur que ça sonnerait encore... Ce serait une musique ouverte et tolérante, comme un adolescent manifestant un peu trop tard. Mettre de l'eau dans son vin. Tant d'eau et pas de la bonne jusqu'à changer tant et tant la couleur des improvisations, des rythmes, de l'invention, qu'il n'en reste surtout rien. C'est qu'il faut faire simple. Yannick Noah et la danse des canards camerounais au festival de Juan Les Pins, ça vous ranime un public. Ah ! Satané public qui n'y comprend rien ! Il écoute Patricia Kaas Kouille toute l'année et voilà qu'à la belle saison, on lui subventionne du jazz, faudrait qu'il s'y retrouve le pauvre public ! Alors forcément, on en met de l'eau dans son eau gazeuse... Même France Inter s'y met. Dans une émission pour le jazz, on y entend du rock, du blues, Pink Floyd un soir, Oasis un autre soir, et au milieu, du reggae. Très bien. Puisque tout se mélange, profitons de la démission du jazz, de son ouverture, de sa grande porte. Quelle autre musique se laisse si facilement caviarder ? Le rap des *analphabêtes* ? La techno des *a-neuroneaux* ? Non. Personne d'autre. Il s'agit d'assassiner Cendrillon. Sa majesté le Jazz disait Nougaro. 20 ans pour faire un jazzman, et encore, combien essayent encore passé la cinquantaine ? Out. Out. Vingt ans pour par une tune, vingt ans en musique de fond, vingt ans la douleur dans les doigts quand un jour un musicien ressent cette magie, cet envoûtement quand, subitement et cinq minutes trop tard, il a senti un plaisir absolu l'effleurer, et seulement l'effleurer. Ça ne rapporte rien, c'est invendable. Quelle tristesse. Même pas possible de recycler la chose sans qu'on la compare à l'original. Pas la cheville. Même pas la cheville. Ah, la bossa, la salsa, la samba, en pâture à un troupeau de déracinés employés la semaine et djembé le samedi, ah, mais ça y est, on y est, c'est Rio, La Havane, les îles ! Boum boum tchac prout, ça y est, je le tiens le groove de mes deux recyclés ! Ah, oui, ça, c'est festif...

Mais le jazz.

C'est exigeant. La technique ne suffit pas, l'envie non plus. Ah le jazz, adieu tiens, il reste les soldes et les compilations, les Puces et quelques petits rares dans les failles, des lézards qu'on dirait, avec des contrebasses et pas d'étiquettes, on sait bien ce qui leur passe dans les veines à ceux-là qui n'en vivent pas.

Garçon, deux glaçons et un chabada bada.

En finir avec la musique

En des temps antérieurs (sic) où je rêvais de carrière universitaire, il me fut nécessaire de lire quelques ouvrages sur la politique. L'un de ceux-là traitait de la "théorie du complot", et me permit d'en finir une fois pour toutes avec l'idée que quelque part, des hommes complotent à l'échelle planétaire pour nous asservir comme dans *James Bond*.

Et si la théorie est séduisante, j'ai décidé une fois pour toutes de l'abandonner. Il n'y a donc pas de *complot*, mais des *circonstances qui font que*.

Pourtant, en écoutant le discours d'un *DJ* sur France-Inter hier midi, j'ai eu l'impression quand même que *ces-gens-là* veulent véritablement en finir avec une forme d'art, et une bonne fois pour toutes soit dit en passant.

Ce type entamait donc une expérience étrange avec l'orchestre philarmonique de Montpellier, mélangeant techno et vrais musiciens, pour donner une bouillie infâme mais ôh combien dans l'air du temps, d'après ce que mon vieux poste voulait bien me faire entendre.

Il n'y a plus de doute : flinguer la musique, tout en faisant croire que l'on en est, c'est un peu comme se faire restaurant quand on est fast-food, se croire artisan, quand on est industrie plastique. Ajoutez à cela un but ultime - défoncer les oreilles et le sens critique mort-né de millions d'adolescents - afin de vendre des millions de bruits rythmés par des fraiseuses numériques, et vous obtiendrez un *complot*.

En finir avec la techno

Les théories du management (ma - nage - ment) insistent dorénavant sur la mort annoncée du Fordisme, cette automatisation/parcellisation des tâches qui faisaient des hommes des...tâcherons, justement.

Il paraît que le *marché*, cet homme invisible, voudrait autre chose que du standardisé. Par exemple, de la forme, de la couleur, allez, tiens, du translucide. Le translucide est à la mode.

Je n'en crois rien. Le Fordisme est passé lentement des mains à la tête, et si l'on a supprimé les savoir-faire d'anciens artisans, c'est pour mieux éliminer par la suite le goût du bien fait, du costaud, du chromé par exemple. Dans les têtes maintenant, le vieux Ford a gagné. Il a pénétré jusqu'au goût des autres, simplifiant à outrance les parfums qui rendaient les vieux plus contents. Les roses de Hollande ont perdu l'odeur, mais qu'importe, elles gagnent en carrosserie, en couleurs, en formes.

Et puis des cerises toute l'année, même pleine d'eau froide, qui s'en plaindrait ?

Esthétique des clips

Ça fait du bruit, couleurs, mouvements. Etrange *MTV*. Si ce n'était une chaîne américaine, ce "M" symboliserait à merveille l'initiale d'un mot latin, commun à toutes les bouches qui râlent, rouspètent, insultent.

Des femmes noires tournent dans tous les sens et font d'étranges mimiques. Sur-maquillées, sur-tatouées, sur-musclées, sur-percées, elles sont sûres d'elles. Des hommes noirs font la même chose juste après. Les gestes sont à la fois explicites et incompréhensibles. Les bras bougent et se croisent, les yeux clignent, les moues dubitativent à tout-va. Les doigts ne montrent rien, César y perdrait son chien pour peu que ce soit un caniche ou un teckel. Tout défile très vite. Coltrane et Miles Davis n'ont jamais existé.

Les paroles sont très simples. Très très simples. C'est sans doute la raison pour laquelle on amplifie tant les gestes, les *attitudes*, les symboles, les bijoux, les couleurs, le nombre d'images et de plans à la seconde, et les basses. Ça fait de l'effet aux os en direct.

Faudrait voir à ne pas s'attarder trop longtemps sur la vacuité du temps qu'on nous envoie des USA. Une vidéo, c'est l'image toute entière d'une société, et cette société-là projette son esthétique de la misère rapide et musclée vers d'autres sociétés qui voudraient faire pareil.

Sauf que nous, là, en France, même si malgré tout le reste, même si tout ça, eh bien, on a quand même le *Musette.* Ah oui, faudrait voir à voir le jour du grand retour des flons-flons et de l'accordééoooooooooooooooooooooonnnnnnn....

L'adieu à Znavour

Ce type avait la grandeur de ceux qui pouvaient plaire à ma mère et me plaire tout à la fois. Ah, Aznavour, la critique des débuts te trouvait sans voix, mais finalement, tu l'as eue, ta période de gloire ! Bien sûr qu'on n'oublie pas, les *Plaisirs démodés, La Bohême, Comme ils disent.* Et d'autres. Bien que ce dernier soit quand même ta dernière inspiration. En 30 ans.

Mais bon, on ne pouvait pas te soupçonner de faire ça pour autre chose que l'amour de l'art.

Jusqu'à la semaine dernière.

J'ai vomis, braouuuutch plaf sur mon pyjama rayé, quand j'ai entendu une de tes créations massacrée par un rapeur. Et là, ni une ni deux : forcément, t'avais vendu les droits. Et puis le kiosque confirmait : les rapeurs t'appelle Aznav', c'est marqué sur la couverture.

Tout se perd. Le costume bleu, fallait pas le retourner si vite. Ou alors tu mens : y'a longtemps que tu l'as jeté, salopard.

La dernière sur la techno

Qu'on en finisse.

Régulièrement, une fois par mois, un fan de techno (je n'ai pas dit "passionné") m'écrit pour m'apprendre à vivre, me dire la différence, le respect, la richesse de ce bruit régulier fait par des paresseux qui ne sauraient même pas jouer de la guitare comme Pierre Perret.

Régulièrement donc, on m'interpelle au nom du droit à la différence, au respect, à l'ouverture. On me dit, en des termes que je n'oserais reprendre, "pauvre connard d'enculé de ta mère, t'y connais rien espèce de réac. de bourgeois de merde....".

J'en passe.

Alors voilà, une bonne fois pour toutes : je me moque totalement de ces "certains courants" de la techno. Je m'en moque parce que je ne vivrais jamais assez vieux pour avoir du temps à perdre à entendre des inepties commerciales, comme du collage de vomis clochardisés dans une gallerie d'art moderne. Je n'ai pas le temps. Il me reste plein de disques à acheter.

Sgt Pepper's, Coltrane, même Piaf en ce moment. Le monde est d'une saveur incomparable.

Ah. J'oubliais : je suis un enfant, pas un adolescent.

Mélodies

Aucune idée d'où cela peut bien sortir, je l'ai lu, je n'en ai pas la source. Voilà : des savants américains ont décortiqué des décennies de musique populaire, et les ont comparées aux cycles économiques.

Conclusion : en période de crise, les mélodies disparaissent. Elles réapparaissent ensuite.

N'importe quoi.

Les savants américains sont souvent complètement bêtes. Mais là, c'est fort.

Faut voir les mélodies des années trente.

Le savant américain voit dans la corrélation une victoire. Il écoute du rap produit à la chaîne, et s'aperçoit que la mélodie (qu'est quand même compliquée à trouver, hein, même Léo Ferré, il avait un mal fou, d'ailleurs, c'est un mauvais exemple), et s'aperçoit donc que la mélodie a disparu.

Mais y'a pas que la mélodie ! Tout a disparu. Le rythme, l'harmonie, tout.

Les paroles aussi.

Suffit d'allumer la radio et de perdre ses habitudes. Faut passer d'une radio à l'autre pour retrouver la plus saine, et endurer l'horreur des radios dites "commerciales". Rien que les *jingles* préviennent le quidam hasardé dans le coin : bienvenue dans le marécage du prêt à chier pour adolescent.

La crise va durer, c'est moi qui vous le dit.

Mon jazz

La musique qui m'enivre de clichés est un vrai cinéma. Une cymbale diffuse et régulière balaye comme en frémissant un paysage imaginaire, et la contrebasse me fait son bitume noir et lourd. Le piano égraine les lieux, les couleurs, les heures d'un jour imaginaire qui passe déjà trop vite au loin.

Voilà mon jazz.

Les images sont l'Amérique, dépouillée d'une proximité par trop vulgaire. Vues hélicoptères, accentuation caisse-claire, virage à gauche, courbes lointaines. La mélodie invente des villes couvertes de ponts métalliques flambant neufs de décapotables et d'années cinquante n'ayant

jamais connu la guerre. Tout n'est plus question que de rythme, cet étrange balancement en 3/4, valse moderne du panorama et des signes, chromes étranges et Mannix qui court encore.

On assassine bien les musiciens....

Dans les usines occidentales, la machine à commandes numériques a flingué du prolo plus sûrement que la fleur au fusil de l'été 14. Ce n'est plus très grave. On a remplacé des travaux fatigants, la chaîne et les déboires de la lutte des classes par la suprématie japonaise dans l'électromécanique. Un type avec un BTS fait le boulot de cent personnes, et rentre chez lui tous les deux ans avec une nouvelle voiture neuve. (sic)

Dans Télérama N° 2749 du 18 septembre 2002, on tourne une autre page, et de la même manière et sans s'émouvoir, on assassine, on enterre, sans fleur ni cortège et sans raison valable, et qui plus est dans un journal "culturel". *C'est étrange, tout ça.* (chanson du moment).

A la page 11, un type est heureux de nous apprendre la chose suivante :

"Les musiciens travaillent moins qu'auparavant, sachant qu'une demi-seconde nous suffit pour corriger leurs fausses notes."

On ne doit pas connaître les mêmes musiciens. Lui, il connaît des musiciens très célèbres qui font des fausses notes. Lui, il a travaillé avec Madonna, avec U2, avec des références ! Comme Miles Davis, Bartok ou Mozart, ou même Mick Jagger chantant Angie. Lui, il connaît de vrais musiciens. Quelle chance.

Le pire arrive la page suivante, en gras, en encadré, et en bleu :

Orchestre National de Nazes

Il faut avant tout considérer plusieurs paramètres. Premièrement, j'aimerais tant être un grand musicien qu'il est déjà trop tard et que, deuxièmement, je le sais. C'est déjà cela. De plus, voir en face de soi pour de bon en chair, en os, en bémol etc. de vrais musiciens, et les voir refuser la musique comme un cœur refuserait le sang pour cause de salissure, c'est d'un triste !

Voilà ce à quoi je viens d'assister. L'Orchestre National de Nazes, sous la direction d'un Italien charmant, violoncelliste de son état, eh bien, l'orchestre se fout de notre gueule. Qu'il ne soit pas national, c'est la moindre des choses, l'art se passe des frontières. On pourrait donc à raison le rebaptiser. Mais qu'il se nomme encore orchestre, et qu'il s'arroge le jazz en médaillon, c'en est trop.

Car c'est une fanfare. Un belle fanfare sans même un piano, une fanfare de vrais bons musiciens, de ces musiciens qui jouent pour eux histoire de dire qu'ils nous emmerdent, et que le jazz, eh bien, c'est parce qu'ils n'avaient pas trouvé d'autre titre. Alors on fait dans le bruitage, dans le cirque, la jonglerie, c'est à la mode. On déstructure, on disharmonie, on a-rythmie, c'est tellement plus distinctif. Au final, nous voilà dans un asile d'aliénés, un conservatoire d'autistes. L'œil avisé et l'oreille aiguisée auront vite fait de remarquer le hasard et l'accueil qu'on lui fait quand il s'agit de jouer tous ensemble. Mais pas d'inquiétude, ça passe. Et parfois, au milieu de ce foutoir de mime Marceau qui ferait du bruit, un peu de swing, de la sensualité, un groove.

Mais attention, pas plus de vingt secondes hein ! Ça fait vulgaire de faire de la musique agréable, sensuelle. On est pas des Nègres, ou des Américains ! On est pas là pour faire dans la démagogie !

On est là pour se distinguer : c'est pour cela que l'on nous paye ! Car oui, comme d'autres acteurs de l'art contemporain subventionné, il nous faut obéir au primat de l'avant-gardisme. Sans avant-garde, ringardisme ! Il nous faut être postmoderne. Vous pensiez que la musique s'adressait à vos sens ? Pauvre imbécile ! La musique, comme tous les arts, s'adresse avant tout à l'intellect. Le conceptuel est le passage obligé de la saveur. Encore heureux que cela ne s'applique pas encore à la gastronomie. Mais ça viendra. Et vous n'avez pas aimé ? Vous êtes parti loin avant la fin ? (c'est mon cas). Eh bien on s'en fout ! L'important, pour nous, c'est cette subtile distinction, cette fantastique impression d'innover, à la manière des Japonais et de leur industrie, mais sans utilité aucune, non, juste pour nous, les musiciens.

Ces musiciens-là, j'en connais. Quand vous faîtes le bœuf avec eux, ils jouent à l'araignée. Vous êtes foutu d'avance derrière la batterie, ou à souffler dans un sax. Ils s'y mettent à plusieurs et font la course. Ils ont répété un morceau à eux avec des décalages et des trucs compliqués. Vous, vous êtes naïf, vous pensez être là pour le plaisir, la sensualité. Pas eux. Ils sont là pour briller. Alors quand ça part, vous n'avez pas bougé. Vous pensiez à un standard binaire, le voilà ternaire. Un swing ? C'est une polka en 5/4 avec des passages décalés et des sons bizarres. Ces musiciens-là n'ont aucune libido, aucun désir. Ils comptent. De petits comptables avec des partitions pile-poil, tout est noté statistique et morts sur la route. Ne cherchez plus le plaisir, ils s'en foutent. Ils croient penser, ils couinent. Leurs copines sont maigres et finissent par les quitter, c'est un signe qui ne trompe pas.

Alors ils en finissent avec le jazz. Ils appellent leur musique du jazz pour que les gens n'en écoutent plus, même du vrai, du avec de l'âme et des vibrations.

Prosélytes techno

Quand les Japonais ont massivement investi dans l'industrie musicale, ils ne savaient pas qu'ils allaient créer une nouvelle espèce de prosélytes : les *abrutis* de la techno.

Dans les années quatre-vingts, certains eurent l'idée - miniaturisation oblige - de mettre dans un même instrument tous les autres. Le synthétiseur était né. Sans grand intérêt musical si ce n'est de permettre aux pianistes de toucher les cachets des autres et de jouer dans les bars qui refusaient les batteurs, le synthétiseur allait faire son chemin (on dit, en marketlang, "développer une niche"), chez les non-musiciens, ces étranges apôtres d'un égalitarisme devant la difficulté du solfège. Ces derniers ont vite compris que le clavier, sur cette *chose synthétique*, n'avait guère d'importance.

Ce qui était vraiment top-génial, c'était les sons, et la programmation.

Là où la musique imposait un minimum d'apprentissage fastidieux, le synthétiseur apprenait de celui qui n'y connaissait rien.

Une sorte de monde à l'envers.

Un nouveau style est né, qui fait de Claude François l'équivalent d'un Mozart, tant la pauvreté générale de la chose est affligeante. Ajoutez à cela un ancien-nouveau ministre démago pour soutenir le mouvement, faites croire que la techno est mal vue par les médias et par les gens de

bonne volonté, faites passer l'ensemble pour une sorte d'art, et vous transformerez les oreilles de millions d'adolescents déjà aveugles de vidéos consommées en poubelles à *bits.*

Mais le pire est à venir. En effet, le *fan* de techno se sent obligé de convaincre, c'est-à-dire de vous éduquer, vous, là, le type qui veut écouter des instruments en bois (par exemple). Il vous dit que vous n'avez rien compris, que vous êtes ringard, que vous avez mal entendu, que la "vraie" techno ne passe pas à la radio, qu'autrefois, on disait la même chose du Jazz, et qu'on avait tort. Et qu'en plus, la techno, on peut tout y mélanger, ça marche toujours.

Comme ce serveur américain qui me servit un jour sur le teck d'une marina californienne en toc un champagne aux glaçons avec jus d'orange.

Rap

Au début des années quatre-vingt, les Noirs américains commençaient à en baver. Mine de rien, les années précédentes leur avaient été bénéfiques. Profitant des systèmes d'aides, ils avaient eu accès, pour une partie non négligeable, aux subsides de l'Etat, ce qui leur permit de grimper un peu dans l'échelle sociale. Et Reagan arriva.

Quant il était petit - mais a-t-il été petit ? - Miles Davis voulait devenir juriste. Mais on lui dit qu'étant Noir, il ferait mieux d'être musicien. Le conseil valait son pesant d'or et la ségrégation laissait la musique, la danse, puis le sport aux Noirs. Le reste continuait à appartenir aux Blancs qui sont, aux Etats-Unis plus qu'ailleurs, de gros cons.

La conjonction des deux idées précédentes donna naissance au rap.

La baisse des revenus des Noirs vers 1980, la diminution progressive de l'ascension sociale, la re-ghettoïsation entraîna un phénomène de repli ethnique qui arrangeait bien les blancs (voir définition ci-dessus). Les Noirs n'ayant plus accès aux écoles de musique, les instruments étant trop chers, la violence et tout le tsouin-tsouin s'installant en maîtres, la musique continua d'être noire, mais simplifiée à outrance, ni chantée, ni chantante, agressive, violente, souvent bête et méchante. Les blancs étaient contents. Les Noirs ressemblaient à nouveau à l'image qu'ils en avaient depuis toujours.

Le rap, comme la techno, est minimaliste. On n'y chante pas, on ne joue pas, on répète, on copie, on mimique. Mais le pire est ailleurs. En France, les milieux progressistes voient dans le rap un élément culturel important, une idée nouvelle, un truc bien.

La gauche applaudit aux résultats calamiteux des politiques de droite, parce que la contre-culture risque de se situer à gauche. Or, les rappeurs n'aiment que le pognon et les bagnoles.

Miles Davis est mort.

Samplisation du monde

Claude Lévi-Strauss et ma paranoïa naturelle se mélangent parfois en contemplant les informations technologiques des grands quotidiens.

Voilà donc ce que l'on nous prépare, des flacons d'urine, des doses de molécules, des extraits

de plantes, des gènes améliorés, des copies pirates, des parcs naturels, des morceaux de chair et, surtout, des cartes "privilèges" dans des musées high-tec pour visiter le monde tel qu'il est né, mais en virtuel.

Propre et pas dangereux.

On met le monde en *samples*.

Ce sont des extraits précis, qui se répètent autant qu'on veut, si toutefois on *veut* encore. La musique vient d'en mourir. Quelques dinosaures plus petits que les autres se faufilent au milieu des *samples*. Mais même Jonasz est mort d'en abuser, oubliant la chaleur d'une contrebasse, la taille des doigts dessus. Il n'avait sans doute plus rien à dire.

On les colle les uns après les autres, on les met en boucle. Ils sont inoffensifs. On fait de même pour la nature. Autrefois greffes et boutures, demain clones.

Car il faut bien le dire, le *sample* permet d'aller vite, très vite. La lumière la limite.

Et si les américains s'aventurent parfois, c'est pour retrouver le naturel délimité d'un parc du même nom. Et si les américains s'amusent parfois, c'est pour retrouver l'*amusement* d'un parc du même nom. Et si les américains s'ennuient parfois, c'est pour retrouver la thérapie d'un parc d'enfant déjà plus très frais de ne rien *demander à la poussière*.

Tout devient *samplé et samplable*. Il faut respecter son samplable. L'accent allemand a ici des relents de meilleur des mondes, non ?

Sample :

Et si les américains s'amusent parfois, c'est pour retrouver....

Sardou, ta gueule !

Mon autoradio est à ma voiture ce que mes dents sont à ma mâchoire : un truc déglingué. Les radios "de service public" émettent très aléatoirement. Il m'a donc fallu ce matin, et par hasard, et j'insiste, tomber sur une autre radio dont j'ignore le nom. Avec beaucoup d'enthousiasme, l'animateur (?) annonce le prochain "tube" du grand chanteur français Michel Sardou.

Ah. Sardou. Toute mon enfance. La radio de mon père, de plate-bande en plate-bande, émettait bien avant la retraite le son d'une France goujate et fière d'elle, de Bouvard en RTL, de Kersauson en Sardou. Il a de la voix, ça compte chez les gens qui ne sont que du peuple.

J'ai donc oublié Sardou depuis au moins 15 ans. Je pensais qu'il n'émettait plus.

A tort. Voilà donc qu'il se re-produit, grâce à Barbelivien le mauvais goût fait homme et, pire, la complicité d'un autre Michel, mon chanteur préféré de mes six ans, Fugain. Un peu de vomis sur le pare-brise.

Et Sardou nous chante qu'il aime les Français. Et pas n'importe lesquels, "ceux qui se mettent à genoux devant le christ", ceux qui invoquent les droits de l'homme pour tolérer les musulmans. Un peu de vomis sur le levier de vitesse.

La bassesse. Ce serait un beau titre de chanson la bassesse.

Summer 42

Il est des airs du genre à ne jamais retomber par terre. Musique légère, léchée, alléchante. Je l'écoute en boucle depuis trente minutes sans même imaginer la fatigue, l'ennui. La fin. *Un été 42*. Michel Legrand. Un grand film, un thème sublime, et tout l'été là-dedans. Comme dans la version d'*Estate* par Nougaro. Ça sent l'été, ce genre d'été que personne n'a jamais vraiment vécu, un été avec des ombrelles blanches, des barques, des pêcheurs, un été à trois temps. Une valse lente comme aucun compositeur n'imaginerait en faire. Trois temps qui tanguent, la marée monte et descend, du violon à chialer, c'est lyrique et contemplatif. Mais pourquoi est-ce si bon ? Parce que ça émotionne. A l'italienne, une Italie d'avant la guerre, une Côte d'Azur d'avant les promoteurs. Un été d'avant être né. Un été d'enfant, des premières amours, un été des timides. Trois minutes cinquante trois de bonheur dans la version originale.

Des couleurs aussi, nos jeunesses à peine entamées, nos illusions non plus, et quelques voyages et des amitiés pas encore rongées par la routine. De l'été sempiternel voyage à reculons, 17 ans en Provence, en Nouvelle-Angleterre, où vous voulez, c'est comme vous voulez, mais surtout pas ici et pas maintenant.

L'été d'avant-guerre, des guerres que l'on ne souhaite à personne, laissez-nous tous être naïfs trois minutes presque quatre à danser avec des filles un peu rondes dans des robes à fleurs comme si l'on savait danser, à s'inventer des bals dans des chaleurs langoureuses, homards, langoustes, l'océan. Tanger, des aventures coloniales sans le style, sans le cancer du colon, des Sahara, Dakar sans Paris, plages de l'Atlantique sans bunker sans âge, des voitures avec des ailes rondes et des cinémas en plein air.

Pas de terrorisme, pas de guerre chimique, pas d'attentat. Septembre se commémore pour les fruits et les petits chagrins à cause des filles qu'on ne verra plus. Surtout rien d'autre, pas de barbus abrutis de n'avoir pas écouté de musique, pas de militaire d'en boire au pas, rien.

Merci Michel Legrand.

Technique et confort

Tous les jours je me lamente solitaire en lisant les journaux. Cela dure parfois des heures, et depuis longtemps. Je me lamente car j'ai plusieurs passions pour lesquelles je fais de gros efforts : je voudrais vraiment devenir un artiste, tout petit, déjà, je faisais de beaux dessins avec, il faut le dire sans fausse modestie, un trait de qualité.

Seulement voilà : la technique est arrivée. J'en ai eu peur lors de mes premières lectures vagabondes, en particulier à l'université. Taylor et Ford, les machines, et Jünger et son travailleur, et les autres.... Je conclue qu'il fallait donc maîtriser une technique, soit même, comme un grand, pour ne pas finir comme plein d'autres à visser des boulons sans fin. Maîtriser une technique, c'était définir sa liberté. Comme j'aime bien la musique et que j'étais prétentieux et en retard et pas fils de médecin, je me suis mis tardivement à la batterie. Bien plus dur que prévu, j'ai pris des cours 8 ans après mes premiers poum-poums et je peux désormais lire une partition et vous jouer une bossa-nova. Je suis très, très moyen et pleure de joie devant un vrai batteur, mettons, Jack de Johnette par exemple. Comme j'aime la photo et les filles nues, j'ai appris la photo. Il faut connaître son histoire, profiter un peu de celle de la peinture, maîtriser la perspective de l'Italie du XVIème, le nombre d'or de Cartier-Bresson, connaître les focales, les ouvertures,

les vitesses, les films, les surexpositions, le bracketing, les types de papier, la chimie, les caches, le labo, l'agrandisseur, bref, il faut s'y mettre mais c'est pas bien compliqué. Il m'a fallu des années pour être enfin satisfait d'une fesse rebondie sur une table en contre-jour. Je suis très, très moyen mais je progresse.

Tout ça pour vous dire que j'en ai marre des gens qui nous bassinent avec leurs prétentions artistiques en nous disant que les machines font tout le boulot. Tu parles mon cul oui ! En musique, un DJ est-il un musicien au même titre que mon copain Antoine qui joue mal à son goût malgré 25 ans de piano et des heures sur son clavier ? Un gars qui maîtrise toutes les gammes et qui vous fait plaisir quand vous l'accompagnez ? En photo, le type qui fait du copier/coller à toutes les sauces avec son autofocus numérique couleur peut-il émouvoir le ringard presque mort qui sent le révélateur ? Et bien, permettez-moi d'en douter.

En informatique, le type qui crée son site avec un logiciel qui fait tout tout seul sans écrire une ligne de code html est-il informaticien ? Ah, merde, c'est moi ça.

Mais il est vrai que l'informatique ; de même que la guerre est une chose trop sérieuse pour être abandonnée aux militaires ; est bien trop utile pour être laissée aux mains des informaticiens.

Techno

C'est terriblement pauvre. Ni harmonie, ni mélodie, ni rythme. La pauvreté absolue. Les amateurs s'enthousiasment pour des raisons qu'ils nomment "égalitaires". C'est intéressant. Tout le monde pourrait faire de la techno, donc de la musique, grâce aux ordinateurs et aux synthétiseurs. L'histoire sociale démontre assez bien l'apauvrissement général de la musique depuis les années quatre-vingts. La rébellion du rock est morte dans le punk, et le marketing des boîtes de production a segmenté son offre pour faire illusion : il n'y a pas de différence fondamentale (au sens musical) entre la techno-machin et la techno-truc. De même qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre Céline Dion et Lara Fabian. Mais il faut faire croire au jeune consommateur qu'il a encore du goût, et donc un sens critique.

La musique, c'est difficile.

Le vrai combat serait d'aider l'ensemble des gamins à apprendre le solfège, et pas seulement aux quelques fils de médecins et de profs. L'important n'est pas de les rapprocher de "racines", bien illusoires. C'est de les rapprocher de la culture, c'est-à-dire de la difficulté, du temps qu'on passe à se casser les doigts pour prendre un grand pied un jour, mais plus tard.

Le vrai combat serait de faire taire à jamais les abrutis qui parlent dans le poste comme adolf parlait au peuple allemand autrefois. Arrêter de simplifier, de massifier, de généraliser, d'écrabouiller.

Mais chez ces gens-là, monsieur, on ne pense pas....

Techno 2

Je visite souvent des usines pour voir si les usines sont toujours des usines. Je vous rassure tout de suite parce que oui, les usines usinent, les rares ouvriers usinent, les presses pressent et

les automates automatent.

Je connais une usine avec une presse de 1000 tonnes. Ne riez pas je ne me suis pas trompé, j'ai dit mille. Elle fait un bruit vous en conviendrez énorme. Elle fait exactement le même bruit que la voiture du débile profond qui était à ma droite hier au feu rouge. Non point le moteur, silencieux sous le capot, derrière tous ses jolis phares qui donnent au con un regard plus profond. De la voiture en général émanait un bruit énorme, le bruit de ma presse de mille tonnes.

Le conducteur avait l'air bête ah ça pour avoir l'air bête il avait l'air bête j'vous jure mais il en faut pour que nous autres on l'ai pas.

Et voilà qu'à la radio j'entends des "créateurs" qui défendent la "techno française". N'importe quoi. C'est comme s'il fallait défendre Johny pour défendre le "rock français". Ces nationalistes de la techno sont des usurpateurs. Leur bruit est l'anéantissement final de l'art, la massification du bruit et de la béatitude, et, pire, le conformisme le plus total à des valeurs totalitaires.

Mais il est vrai que les ouvriers sont moins nombreux, que les robots nous entourent. Peut-être les premiers aiment-ils reconstruire l'univers sonore de l'usine qui leur manque toujours encore dans leur voiture guirlandée de Noël et de coupe du Monde.

Théories prétentieuses

A bas les curés

Les curés viendraient de la planète Mars, je leur en voudrais moins. Les curés seraient muets, alors là, pas de problème, je m'en moquerais bien. On ne doit pas montrer du doigt les handicaps, alors, les curés muets ne mériteraient pas même un mot. Rien, le silence.

Pourtant, les curés et la basse-cour qui suit m'insupportent au plus haut point. Comme le premier d'entre-eux, Jean Paul le Pape, les voilà moralisant par nature sur la nature des choses, et sur l'appel de la nature elle-même, qu'en savent-ils donc ceux-là qui ne baisent pas ? Hein ? Qu'en savent-ils ?

Bien entendu, nul n'est besoin de pratiquer la chose pour la critiquer. On peut bien se moquer des religieux sans avoir lu la bible, ils peuvent bien proposer l'abstinence sans avoir touché un jour, un sein généreux. Les pauvres. Qu'ils proposent, donc leurs âneries. Le problème, c'est qu'ils jugent de la posture même de ceux qui pratiquent ; nous, enfin moi, *pratiquant,* et là, franchement, de quoi me mêle-je ?

Les curés. La belle affaire. En voilà de nouveaux à l'horizon, un horizon fait d'orange et non de pourpre, mais c'est bien le même. Les fervents du boudin (je crois que c'est le nom de leur dieu qui n'en est pas un) estiment que le grand problème, c'est le désir. Tuez donc le désir et tout ira mieux. Merveilleux message, simple et court, scandé par presque toutes les religions pour ceux qui n'y prennent garde. Ne *désirez donc rien* mes chers frères, car la mort vous apportera tout. Et, si vous le voulez bien, anticipez donc un peu sur celle-là, en oubliant ce que ce bas-monde peut vous apporter.

Ah non alors. Ne plus désirer, c'est bel et bien la mort !

A bas les curés.

Assister à l'accouchement

Le vieux dilemme est tranché. Gisèle a pourtant longtemps insisté du temps du bureau, vous verrez, m'sieur Fatigue, faudra assister, faudra. Je n'ai jamais cru à cet argument des castratrices qui règnent en maîtres dans des foyers où l'érotisme a laissé la place au canapé rustique. Non. On fait comme on veut, on fait comme on sent. Et même, on sort, ce n'est pas un problème. Mon père n'a jamais assisté aux six accouchements de ma mère, ça ne l'a pas empêché d'être un honnête homme.

On était donc là, à se tenir la main, ça devait durer des heures, elle m'a même dit après, "la nature est bien faite, faut pas s'inquiéter". Tu parles. La nature est si bien faite que la femme occidentale (celle de ma vie entre autres) est couverte de fils, de capteurs, injectée dans le dos, dosée dans le bras..... La nature est bien faite, tu parles.

Et puis la sage-femme a dit, avec un air de découvrir des escargots les soirs de pluie, "Oh, mais il est déjà là, je vois une mèche de cheveux". Par chance, la même sage-femme et l'autre dame au même adjectif qui lui filait un coup de main m'ont demandé "Vous voulez rester jusqu'au bout monsieur Fatigue ?", j'ai plaisanté que j'allais sans doute m'évanouir, mais maintenant que j'ai tué des chatons dont personne ne voulait, un accouchement, hein... C'était pas le moment de rigoler qu'elles m'ont dit, on a déjà la mère et le bébé, si le père s'écroule dans les instruments qui font que la nature est si bien faite, ça va être un bazar, on a d'autres chats à fouetter. La future mère m'a dit, avec une sagesse campagnarde inconnue d'habitude, que je pouvais bien sortir, tout irait bien quand même, elle n'allait pas non plus me gérer.

Voilà, ça c'est du courage, sortir, et au bout de 15 minutes, on vous appelle, monsieur Untel, monsieur Truc, et un futur maître du monde est posé sur sa mère. Et mes copains qui me disent : "T'as bien fait, faut surtout pas se forcer, hein, moi, j'ai un copain, depuis qu'il a vu ça, sa femme, il en veut plus"... Mais bon, ça veut rien dire, moi, y'a mon frère, et bien, il m'a dit qu'il fallait regarder le bébé sortir, le tirer avec les dames, tenir la main de la mère et lui éponger le front (mon frère est souple, il fait du yoga), et couper le cordon ombilical avec les dents ou n'importe quoi qui traîne à cet endroit-là.

Pas de conclusion hâtive, donc.

Aucun achat

V'là les pubs pour Noël. La fête des commerçants enguirlandés. Ça va y aller dans l'imagination vitrinaire. Les petits commerçants vont jubiler. Les petits commerçants. Les gros commerçants. C'est écrit sur des publicités, on va se "réaliser" dans les cadeaux.

Moi, oui, moi - merde à la fin - je fais pas de cadeau. Pas de lingerie. Je fais pas dans la dentelle. J'achète plus rien. Juste le nécessaire. Le train l'hôtel le placoplâtre Charlie-Hebdo et puis bouffer. Un flingue pour la connasse qui parle tout fort dans le train. Mais trop cher tant pis. Prochaine fois.

J'achète rien. Ça me fait plaisir. Comme qui dirait que c'est agréable d'être un peu un bonze du non-achat. Mais des fois j'imagine qu'on va venir me voir en me disant mais t'as rien acheté d'inutile depuis au moins deux ou trois mois t'es malade ça va pas t'es sous antidépresseur ? Non, rien du tout, la parole est à l'accusation mais je plaide non-coupable. C'est juste que rien ne me ferait plaisir. Mes vieux trucs-là, ils fonctionnent rudement bien. Je m'enfonce doucement dans l'âge de ceux qui marchent debout. Je me dis même : tiens, prends un sandwich plus petit. Et puis même, tiens, mange pas, ça passera plus vite. Mais alors ils vont venir. C'est quasi-certain. Au fur et à mesure, je vais ressembler à un brocanteur misanthrope. Ça va sentir la térébenthine. Mais alors ils vont venir me dire : mais qu'est-ce que tu fous-là ? Tu veux pas venir consommer avec nous un truc nouveau qu'on aime tous beaucoup ? Allez, fais un effort, pour Noël !

Je déteste Noël. Depuis le coup de l'enveloppe. Je déteste Noël.

Et puis le premier de l'an, c'est de la merde dans les yeux. L'horloge à l'envers, la pente vers

le bas. Faut voir nos tronches le premier de l'an.

Cinéma Français

Le cinéma français m'ennuie. Je viens de passer 3 heures de *Destinées sentimentales*. De bons acteurs, de beaux décors, de bons dialogues, une belle image. Et après ? Après rien. C'est un film français. Un film intellectuel. Il s'adresse à 3% de la population française, les profs, les étudiants snobs et les critiques parisiens. J'en suis ma petite dame. Au-delà, c'est la province.

Donc après, rien. L'ennui pendant plus de trois heures. Il est vrai que l'âge du suspens est passé, pas de western, pas de vilain, pas de mort, rien. Portrait historique d'une famille bourgeoise. Les ouvriers sont vus de loin, le héros a de grands problèmes intérieurs et le public doit, a priori, avoir lu le mode d'emploi du protestantisme français, du début du XXème siècle, de la bourgeoisie de province, de l'exode en Suisse, de la crise de 29, de la gestion des manufactures de porcelaine. On s'ennuie ferme mais c'est fait exprès. C'est un film français. Car les français s'ennuient. Les autres picolent. Tout est au 4ème degré. J'ai froid me voilà fin.

Faut dire que la classe ouvrière a disparu ici, je le disais récemment à mon père, pour qu'il ne s'en inquiète pas. Les prolos ont maintenant des déguisements bariolés en forme de kits pour leurs bagnoles, une conscience politique réduite à la chasse qu'on tire selon l'heure, et quoi ? Peut-on en faire un film de ces *gens-là ?* Sans doute pas. Ils ont leurs films à eux, d'Astérix en Taxis. La télévision presque entière leur est consacrée, je la regarde à l'hôtel, je le sais bien.

Reste Guédiguian, avec ses ouvriers qui sentent l'ail et qui sont gentils. A tout prendre, vive l'Angleterre pour sa classe ouvrière, et les ricains pour le spectacle, parfois.

Clown - âge humain

C'est l'ère qu'on respire du clown-âge humain. Sous le jeu de mots fatidique se cache une réalité sans illusion : ils vont y arriver. Ils vont réussir. Ils vont faire des mômes sans enfanter, sans respirer, sans la langue, sans les pieds, sans les odeurs, les poils, les carnassiers. C'est écrit nulle part mais c'est ainsi l'humanité. La grande reproduction du tiers-monde est sale et miséreuse. L'Occident d'égoïsmes va refaire ses petits morts de hasard à coups de carrosseries dupliquées. Contrôle C, contrôle V, ainsi de suite.

Au bureau de contrôle de la chaîne alimentaire à Detroit, un vieux monsieur puritain, ribond, qui pue de la gueule et croît en dieux, contrôle - c'est son rôle - la production en série des mêmes, comme au bon vieux temps de son arrière grand-père et de la Ford unique et noire. Pas de cambouis ni de manivelles, quelques femelles porteuses et bien portantes et bien payées l'avenir est en marche. Vivez mille ans sous des (horri) peaux différentes et du même aspect, sempiternel refrain de la peur de la fin. J'ai plus peur, je n'en finis plus de me voir, on me fabrique des miroirs vivants et de bon aloi. C'eut été des soldats dans l'ancien temps, ou des prolos avant-hier. Mais aujourd'hui, c'est pour mon bon plaisir, ou pour plaire au dieu extra-terrestre d'un mythomane auvergnat.

C'est gadget.

L'analyse du mouvement nous montre en fait que la culture a horreur des différences autant

que la nature a horreur du vide. Si la nature fait des erreurs et des polyformes rigolotes en chiens et en chats, et en loups et en lions, la culture du cul-terreux urbain trouve avantageux d'arrêter là les tâtonnements de dame nature, d'en finir avec les erreurs et les invraisemblances. Des scientifiques businessmen vont un jour crier sur des pancartes lugubres et virtuelles "A bas le polymorphisme", et voudront édulcorer Darwin pour mettre en avant ce que 100 ans de conneries n'ont pas suffi à nier : la vie, c'est du hasard sélectionné en rondelles, c'est riche la vie ma bonne dame, c'est plein de couleurs, des Indiens d'Inde des Noirs d'Afrique, des gros nez des petits seins, des odeurs de sueurs, un tas de langues avec des avantages et pas que chez le boucher. Mais finissons-en.

J'ai vu l'autre jour des œillets transgéniques de Hollande, bleu électrique comme une chambre d'adolescent. L'horreur est humaine ne dit-on pas. La nature aurait mis deux mille ans pour créer un tel moche, et les abeilles auraient fait grève pour ne pas polléniser une telle laideur. Mais les Hollandais ont décider d'habiller leurs laiderons avec de nouvelles teintes et de belles variétés, un gène par-ci, un gène par-là, et vas-y que la machine à vendre des T-shirts à l'effigie de Johny est repartie de plus belle.

Voilà ce qu'on fait de la science. Manque plus qu'un raticide dans mes œillets, un agent orange dans mes œufs de poules, une tumeur verte dans mon cerveau. Et demain mes petits-enfants à mon image sans calvitie et gros derrière iront compter fleurette bleue électrique à des éprouvettes bien éprouvées. En buvant du Coca-l'âne et je ne sais quoi.

Il est beau leur avenir !

Couple-Fusion

Dernière horreur : le couple-fusion. Là encore, la réalité dépasse les bornes de la fiction. Combien de ces gens des deux sexes s'imaginent à perpétuité l'un avec l'un sans autre mot à se dire que *faut faire les courses.* Ils sont des centaines de milliers, dès le plus jeune âge, écoutant les élans d'un cœur naïf et d'un corps de vieux. Des centaines de milliers à rêver du chez-soi de la dernière heure au plus vite, en imaginant que l'*autre*, ce fameux différent, va leur apporter ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Le couple-fusion, la grande illusion. Car l'autre, à moins de se faire siamois sous une vieille *Singer*, reste imperturbablement un étranger. Ôh, off course, on célèbre dans les campagnes des noces d'argent.... Mais franchement, regardons-les, ces desséchés du temps qui passe, combien d'entre-eux ont vu New-York en chantant Aznavour un soir de cuite au Champagne ? Et ce vieux qui sourit, où a-t-il pris l'habitude de se cacher, dans quel jardin secret trouve-t-il refuge pour échapper à celle-là qui le cherche ? Et elle, les poils aux mentons, la moustache de son père parsemée des illusions de l'amour, hein ? Qui en voudrait encore ?

Allons, reprenons-nous. Le couple-fusion est à l'amour ce qu'il est au nucléaire : d'une grande improbabilité.

De la censure

Des gens nous disent c'est la censure qui revient aux Etats-Unis, le Maccarthysme, la chasse aux sorcières. L'ordre moral débarque en force dans les salons libertaires où courtisans et courtisanes se reversaient une tasse de thé Bakhounine, de café Proudhon. Ah, pauvres Américains,

eux qui étaient si cultivés et si profondément politisés, les voilà foutus.

Les pauvres.

J'ai quand même l'impression que le laminage intellectuel fut tellement puissant depuis presque le début, qu'il est bien inutile que l'on censure quoi que ce soit. Quelqu'un connaît-il le nom d'un intellectuel américain dans la salle ? Oui, là, la salle mondiale de la classe internet made-in-web. Qui connaît un intellectuel américain de gauche qui tient la route mieux qu'une Oldsmobile en campagne ?

Pas grand-monde.

Je ne parle pas des économistes, des sociologues, des écrivains. On en trouve à l'appel... Je parle avant tout d'un intellectuel, un type qui aurait de grosses lunettes, qui loucherait, qui dirait de sacrées conneries au nom de la vision du monde d'un philosophe allemand, face à des ouvriers de chez Renault ? Où sont-ils à Detroit ?

S'il n'y a pas d'intellectuel américain, c'est pour deux raisons, que je me dois d'exposer brillamment, comme à mon habitude :

- l'Amérique n'est pas une société. Du moins, ne s'est-elle pas constituée comme telle. Habitée d'un mythe fondateur, elle est avant tout un grand marché contractuel. Ce n'est pas pour rien que tout y est si spécifiquement écrit, si l'on peut si facilement poursuivre tout le monde, et voir les amants d'hier se causer plus souvent qu'à leur tour par avocat interposé. Tout y est marchandable, marchandisable, et les techniques pour guérir de tout s'y vendent fort bien. Un intellectuel - d'où qu'il soit - ne peut que proposer *autre chose* qu'une société dont l'ensemble ou presque des rapports sociaux se conçoit à travers le prisme d'un quelconque contrat. (les "minorités" sont, à ce jeu, reconnues légalement, par exemple, et leurs combats s'inscrivent uniquement dans ce sens). Même les églises s'achètent....

La censure est avant tout destinée à empêcher la contamination de la minuscule élite ghettoïsée qui parle français, italien ou allemand, et qui voudrait qu'on lui pose quelques questions. Mais tout ceux qui vivent ou ont vécu là-bas savent pertinement que le monde entier n'intéresse pas l'Amérique. Demandez à Guillermito, par exemple...

De la vache folle et du cochon

L'actualité du mois de novembre 2000, à ce qu'on en dit, nous révèle des surprises, de celles que l'on réserve à une belle-mère acariâtre. Il paraîtrait que la vache folle s'étend de moelle épinière en moelle épinière, et pourquoi pas dans le lait, le fromage, la crème fraîche. J'en sue mais je n'en sais rien. Eugène non plus. Et pourtant Eugène Sue.

Alors la vache mange de la farine animale (et les crêpes ? Hein ? Les crêpes nom de dieu ! ! !). Alors la vache attrape le prion, un truc religieux qui fait qu'elle meurt dans d'atroces souffrances, et qu'on a beau brûler la carcasse, le prion-pour-toi-seigneur survit malgré tout. Il suffirait donc d'arrêter de prier et puis surtout de supprimer la farine animale. Adieu veaux vaches cochons.

Cochons ?

Mais bon sang ! Les cochons aussi sont nourris à la farine animale ! Et si le saigneur envoie son prion à la vache qui l'envoie à l'homme, pourquoi donc pas le cochon ? Et les saumons ? Et

les boulangers ? Non. Pas les boulangers.

Mais les autres, ils peuvent bien être porteurs sains, cochon qui s'en dédit, et des milliers de Bretons vont finir au chômage, voire à l'abattoir, voire nulle part tant tout cela va finir par nous pourrir franchement la vie. Il reste les légumes.

Les maisons de retraites en regorgent.

De l'utilité des ruines

Chez moi, c'était maladif. Dans la grande avenue qui montait au fleuve, sur les murs en brique et avant les ravalements, et même, pour peu que le temps ne fit pas son office, sur les troncs des platanes, je cherchais les impacts des balles, les sifflements des mitrailleuses. Une lubie de gamin la guerre passée. Faut dire qu'on en avait vu des morts en 40, et autant en 44, mais j'étais pas là. J'ai l'impression que les ruines ont façonné les têtes d'avant. On y tient, on creuse, tiens, un truc mérovingien, une crypte gallo-romaine, un camp indien, non, des ossements.

Les Ricains, les voilà face à leurs premières ruines. Ça fait tard mais les voilà. Philippe Léotard que jamais. De l'utilité des ruines. D'habitude, même le plus bel immeuble art-déco new-yorkais s'incline à jamais devant le tout nouveau qui rapporte plus. On lui balance une grosse boule énorme au bout d'un câble et goodbye avant-hier. Quelle tristesse ! Et Woody Allen qui n'a pas les moyens.

C'est pour ça qu'ils n'ont aucun sens de l'histoire. Ils ont le sens du pratique, et c'est contradictoire ! Qu'on s'en souvienne ! Le sens du pratique ne va pas de pair avec le sens de l'histoire, c'est impossible. Leurs sous-sols sont simplement pollués. Rien d'autre. On n'y conserve rien car les mentalités n'ont qu'une couche. La couche programme. Un point. Un point "com", bien évidemment, et business oblige, ils rachètent parfois des châteaux pierre à pierre. Mais les ruines, non. Du carton-pâte. J'épargnerai au lecteur les considérations journalistiques sur la "maturité" d'un peuple. Car, dès demain, bien entendu, la grande presse va encore me piquer mes idées. Non, la maturité, espérons ne jamais l'atteindre ensemble. Non, juste un sens de l'histoire, avec un bout de ruine, un calendrier remontant un peu plus loin que la date d'une dernière mise à jour de Windows^{TM}, et voir la suite.

Le sens de l'histoire, ça change tout. Par exemple, on imagine qu'on peut perdre. Oh là là.

Demain, mon clone

Nous voilà donc dans le même sac. La même marque de sac. La même *plasticité.*

Nous voilà *décryptés.* Notre génome ressemble à un boulodrome, ou je ne sais quoi. En tous cas, on va s'y retrouver dans ce bordel de gènes, on va identifier, comptabiliser, corréler, breveter.

On va cloner aussi.

Mon clone. Ah, si mon clone..

Si mon clone, alors pas faire les mêmes erreurs. (langage binaire booléen informatique).

Je disais donc : *si je me clonais, je ne ferais pas les mêmes erreurs.*

J'irais à l'école, je ferais de l'allemand et du piano, et des sports collectifs. Et une "prépa" quand je suis grand. Et une école, et la destinée viendrait. On reviendrait de loin, mon clone et moi.

Mais j'invente. Un clone, c'est trop cher. Et même en solde après Noël, ou en juillet avant les vacances, ça reste trop cher un clone. Même avec un nez rouge.

C'est bon pour les Américains obèses les clones. Le meilleur moyen de bouffer du PIB, de manger de la bagnole, d'oublier le coût des obsèques.

Des gens riches

Je connais des gens riches. Ce n'est pas de ma faute, je ne veux pas choquer, c'est un peu le hasard, un peu pas moi, un peu alentours.

C'est marrant les gens riches. Ceux que je connais sont sans passion. Ça simplifie les choses. Et plus ils sont riches, et plus ils accumulent les points dans les avions, et plus ils volent gratuitement, économisant de l'argent pour les séjours lointains, avec d'autres gens riches qui font comme eux. Ils reviennent de loin avec des photos merdiques en APS, ils font du jet-ski de la même marque à Saint Trop et à Tahiti. Ils vont à la montagne souvent, et puis les voitures ça leur plaît bien. Ils voient des films débiles à l'affiche marketing, ; ça leur plaît. Globalement, il leur en faut peu. Même s'ils vivent en province, dans leurs têtes, il y a Paris.

Ce qu'il faut être con pour être riche.

C'est dommage d'ailleurs, parce que je connais aussi des gens pas bien riches. Quelques pauvres mais pas vraiment de près, et surtout des gens pas bien riches. En regardant de plus près, c'est tant mieux. Les gens pas bien riches que je connais, s'ils étaient riches, ils dépenseraient tout.

Ecole des fans

Les dimanches, surtout l'hiver, fallait y passer. Jacques Martin. Au début, y'avait Desproges. Mais comme il est mort, y'a eu l'École des fans. Là encore, au début, c'était drôle. Les gamins débiles l'étaient moins que les parents au premier rang. Pas encore obèses mais déjà ridicules, c'était la France du dimanche. Aujourd'hui, c'est la France de tous les jours. C'est 7 fois plus qu'avant. Mais le pire est ailleurs. J'ai découvert ça à l'hôtel ce soir. Jacques Martin est à l'origine du politiquement correct. A cause de lui, tout se vaut. Tout simplement parce qu'une fois qu'il a donné la meilleure note à tout le monde, les générations nouvelles vont s'y habituer. Et là, c'est l'horreur. Des générations nouvelles, j'en vois tous les jours. Faut pas leur dire que la techno c'est de la merde. Faut leur dire chacun ses goûts. Normal. Ils ont vu l'École des Fans. Faut donner la même note à tout le monde.

Pourquoi que vous m'avez pas mis la moyenne monsieur ?

Parce que c'est pas l'École des fans ici. Petit con.

Emmerdeurs

Un emmerdeur vient encore de m'envoyer un email. J'en ai marre des emmerdeurs, des redresseurs de tort, des politiquement corrects, des buralistes et des moralistes, des castratrices et des chieurs.

J'en ai marre.

Le dernier emmerdeur est de type consensuel tout va bien. Monsieur aime Mozart et je ne sais quel groupe de Rap connu de lui-même, un groupe pas comme les autres, pas commercial bien entendu, un groupe qu'il faudrait connaître, c'est du rap comme Mozart.

Le même monsieur aime le macdo, bien qu'il n'en parle pas, mais aussi la grande gastronomie française parce que monsieur se croit universaliste.

Monsieur croit à sa valeur, monsieur croit qu'il *veau* beaucoup.

Monsieur m'emmerde.

L'universalisme est un exigence foutrement chiante de nos jours. L'universalisme, c'est aussi faire des choix, refuser des trucs aux conséquences par trop incertaines pour les naïfs qui, contrairement à Monsieur, ne savent pas qu'on peut écouter Mozart en mangeant un hamburger.

Monsieur est le chef de rayon du supermarché spirituel à la mode hyper tendance.

Monsieur, je vous emmerde.

Entrepreneur

Je ne suis pas entrepreneur. Merde alors. Faudrait quand même que j'essaye, toutes les offres demandent des types "avec l'esprit d'entrepreneur". J'aime pas la "culture d'entreprise". Pourquoi donc ne suis-je pas suffisamment naïf pour y croire ?

J'ai pas de rigueur. J'ai pas de leadership.

Je voudrais un petit boulot pénard, sans trop de contraintes, je voudrais rentrer tôt chez moi pour y lire des bouquins en hiver ou cultiver mon potager en été. Je voudrais un atelier au fond du jardin avec de vieux carreaux un peu fêlés, un chat et du plâtre.

Je voudrais pas qu'on me dise tout le temps qu'on a des contraintes, que le client est roi. Je connais plein de clients, je les trouve peu royaux, plutôt plèbe, et plèbe profonde parfois. Je veux résister à l'assaut du client. Je ne suis pas un client moi-même, je voudrais m'équiper aux Puces. Même en sentiments je m'équiperais bien aux Puces si c'était possible.

Général Mentors

L'industrie automobile m'émerveille et me fascine. Je voudrais une Audi TT et une vie réussie, avec un vrai compte en banque et surtout, ah oui surtout, plus de doute sur tout.

Cela existe.

Il est des gens dont les têtes ne contiennent ni le doute ni l'angoisse. Des gens savamment comptables, et même comptables des autres, à coup d'ordinateurs sempiternels et d'écrans allumés, ils matent des films et des culs parfois mais surtout des courbes froides et des statistiques. Ils sont si monotones qu'on les voudrait moroses et bouffés aux termites mais c'est peine perdue car ils comptent, ils comptent, ils comptent sans cesse et sans remords.

Bande-annonce : ——————————> *ce sont les General Mentors.*

Aujourd'hui dans le yaourt et demain dans le pot de chambre, contrairement au mot qui nous traverse l'injure et finit en épurations successives, ils vivent en transparence, sans savoir que la recette qui les compose est avant tout faite d'ingrédients aux doux noms urinaires.

Du caca, du caca, voilà, c'est eux. De la merde en sommes, en additions en calculs.

Ils ont fait sup. de cons, ou même ingénieurs, mais la beauté des violettes c'est pas pour eux. Le monde est leur clavier. La bagnole freine des ventes et la femme dépressive ? Dans le premier cas, on va virer le producteur, dans le second, on divorcera. C'est le marché merde après tout, c'est pas moi, c'est pas nous, et pas eux, ah non.

Et que l'on pisse du plomb et du mercure au chrome sur les genoux de mômes amputés, ça n'a pas d'importance, ils vendront des bandelettes et des prothèses, ça peut foutre ? Hein bon dieu ? Ça peut foutre ?

Génétique again

Depuis le temps qu'on leur dit que c'est inutile, les voici persistants. Des généticiens ont découvert un *jenesaisquoi*, une molécule, une surnuméraire, un objet statistique, bref, quelque chose, dans le cerveau de certains chiens.

Ce *truc* est fortement corrélé au niveau d'agressivité du chien. Je l'ai lu dans Courrier International. Ce n'est pas une blague.

Il paraît, d'après l'article, qu'un niveau du même genre est quantifiable chez l'homme occidental.

Allons bon.

La science se cherche encore du déterminisme. La science se fait parfois sondage, structure, héritage.

Les jours qui viennent et les années qui s'agrègent derrière vont nous apporter un flot de révélations de ce genre. On trouvera dans les cerveaux africains la molécule du rythme et chez les américains celle de la mutation obèse. De doses en doses, la *science* va ouvrir la compréhension des cultures en les réduisant, comme si un potager "biologique" était la somme agrégée de molécules d'eau.

mpossible individualisme

Plan en trois parties

C'est la faute aux libéraux. Surtout les ultras. Ils ont saccagé l'idée. Pourtant, elle était aussi belle que ma prairie était verte. Imaginez un peu, oui, je m'adresse à vous tous, là, c'est la première fois que je le fais, je dis je et je dis vous. Là.

Imaginez-donc un peu la gueule que ça aurait : l'individualisme. Alors tout de suite, une trentaine de regards me reprochent déjà mon égoïsme. Ai-je parlé d'ego ? Point du tout. Je parle d'individu. J'ai l'impression que j'en apprécie un bon paquet d'individus, et même de personnalités, et qui plus est, de personnages ! Oui, de personnages ! Voilà ceux que j'admire, voilà ceux que, parfois, après un bon Bourgogne et de l'élan, je vénère, même si ça ne dure pas. Car tout ceux-là sont avant tout des individualistes. Les communautés m'emmerdent, pour sûr. Mais les vrais individus, si l'on pouvait en refaire une théorie humaniste et décente, ce serait le printemps. Seulement, y'a la vie, et puis le temps. Et les deux mêlés, le baromètre est plutôt au collectif. Le social, l'héritage, la culture, les mentalités. Merde alors la gangrène ! Y'a qu'à voir les stéréotypes. A la couleur de la peau communautaire, on reconnaît les odeurs de cuisine et la musique.

Et puis surtout, quel effort !

Mais quel effort pour faire comprendre à tout le monde que le monde est à nous, à *je*, pas le temps d'en dire plus je vais mourir ! Juste le temps de dire ouf et c'est foutu. Ne ressemblons pas à nos pères, ou alors pas seulement.

C'est la faute aux marxistes. Ils ont pas lu le grand Karl. Son but ultime, c'est bien de ne voir que des individus, le matin brocanteur, le soir pilote d'avion, cuisinier entre les deux, la grande liberté. Des personnages, ah oui, des personnages. On n'en a rien retenu de cette utopie-là. Faut dire qu'on avait besoin d'outil, alors la *lutte des classes*, c'est autrement plus utile.

Parents de tous les pays, ne vous plaignez pas d'avoir des mômes avec des personnalités. Au grand recensement de l'an 2000, vous n'êtes plus que 723, Territoires d'Outre-mer compris.

L'étonnante mise à jour

Dans les grandes catégories économiques qui nous plient chaque jour un peu d'avantage, j'ai nommé : la mise à jour. Quel incroyable paradoxe que cette mise à jour. Que ce soit dans les bagnoles ou dans les ordinateurs, il est bon de jeter avant l'usure, car nous voilà obsolètes avant que d'être. Être, c'est être à jour chère madame, cher monsieur.

Êtes-vous à jour ?

Depuis que le capitalisme se réinvente des produits au lieu d'écouler ces vieilles choses faites à la chaîne, il est d'usage, je veux dire, il est *normal* d'acheter continuellement un remplaçant. Le phénomène ne me lasse pas : mes voisins avaient une petite voiture, 60 000 kilomètres. Ils viennent d'en changer pour une autre, qu'ils revendront une fois le kilométrage fatidique avancé. Mais pourquoi donc ? Les bagnoles dites "modernes" peuvent bien atteindre les 400 000 kilomètres de chez vous au bureau, madame, monsieur, alors pourquoi dépenser tant dans du neuf, de la première main, de la première monte ?

Le mystère reste entier. Peut-être bien pour tendre la main à ceux qui achètent d'occasion la seconde main (sic) pour mieux l'user jusqu'au bout. Ceux-là sont malins. Mais pourquoi donc cette volonté du neuf, du plus neuf, du nec plus ultra ?

Dans le cas de la bagnole, on nous fera de peu fiables excuses : j'ai besoin d'un air-bag et d'un air-conditionné, j'ai besoin d'avoir l'air. Bien entendu. Il suffirait qu'on respecte le code de la route et qu'on ouvre la fenêtre en été pour peu qu'on la ferme en hiver et voilà les bénéfices de la régie nationale dans le rouge pour cause de bon sens.... J'ai aussi besoin d'un 4x4 pour la ville, quand j'égratigne, j'ai même pas mal.

Dans le cas de l'informatique, la "valeur d'usage" pourrait faire illusion : c'est que j'ai besoin de puissance pour déblatérer ce que vous lisez promptement et là juste maintenant pas hier mais plus demain, *untel inside* c'est vous. J'ai besoin de vitesse pour faire mes vidéos en ligne, mes calculs d'amortissement, mes emails pompeux. Sauf que le marché s'écroule. Certains gens ne sont pas dupes, ça suffit bien comme ça disait un ami, je n'en utilise même pas 10% de la puissance de calcul de ce truc. Et même si d'aucuns voudraient tout nous refourguer sous la forme d'une mise à jour permanente (Ah, François M., que n'as-tu écrit la "Mise à jour permanente"), tout nous refourguer, y compris des livres sur écrans, téléchargeables à l'envi et épuisable d'un coup, adieu ma bibliothèque, adieu mon standing-ovation quand mes amis découvrent les étagères et les bouquins dessus.

La mise à jour permanente, c'est l'esprit même du temps présent. De même que la mode, c'est avant tout ce qui est démodable (j'ai retrouvé des photos de mes sœurs à la fin des années soixante-dix), eh bien, la consommation, c'est la mise à jour de la bagnole et du computer. Et de l'époux, de l'épouse, du compagnon de route, du bitume qui va avec. L'extension est-elle abusive qu'il est devenu si facile de se débarrasser de celles qu'autrefois, nous aimâmes car elles furent neuves ? J'ai des preuves, attention, de l'usure du temps sur la nécessité des mises à jour de couples.

Difficile d'y échapper.

A moins de se nourrir aux Puces. Mais ça nourrit pas son homme ces insectes-là.

L'homme demain la science

Il y a quelque chose de rassurant dans l'exploration du génome humain. Une chose qui plaît aux utopistes, aux rêveurs, aux gens qui se devraient d'incarner la normalité : on va bientôt savoir pour de bon, noir sur blanc et en équations, que l'inégalité chère aux imbéciles, ça n'existe que dans nos têtes.

On va bientôt savoir que l'éducation, le sens critique, le libre-arbitre, l'art, toutes ces choses qui nous empêchent de courir dans les champs la nuit en brûlant des croix, eh bien, on va bientôt savoir que toutes ces choses, tout un chacun peut désormais les avoir, là, chez lui, sans qu'il n'existe aucune barrière d'héritage.

D'aucuns se disent *mais enfin, on le sait déjà !.*

Non. On ne le sait jamais assez. L'égalité va devenir plus qu'un principe moral, bien mieux qu'un droit, une évidence.

La croissance

Jusqu'où qu'on va ma bonne dame, jusqu'où qu'on va bon sang de bonsoir ? C'est les journaux économiques qui nous disent l'avenir comme qui dirait tout tracé d'un monde qu'on a même pas demandé. C'est la croissance.

La voilà revenue la brue qui nous fout cocus dès que le vent tourne. Une vraie garce celle-là à nous montrer ses pendentifs et ses atouts, ses bijoux, ses genoux son soutif, et qu'on s'approche, qu'on en raffole, qu'on en veuille, on nous dit la voilà indispensable. Tu parles quelle misère ça ma bonne dame. Une saloperie la croissance.

Il la faut pour tout le monde et puis là maintenant pour nous fissa fissa. On la compte en points comme la pute en passes. Ben la pute elle soulage, pour sûr, sinon les mâles s'y frotteraient pas, mais là, l'autre là, la croissance, elle soulage personne sauf ceux qu'ont déjà de quoi bouffer et se payer des putes de luxe, des poules, des mégères enturbannées, des qui changent de tenues, des bourgeoises à talons.

J't'en fouterais des Arielle Dombasle qu'on déballe à Noël devant les lépreux de l'audimat, celle-là, c'est la croissance incarnée, toujours les mêmes simagrées et la gueule en cire, toujours pareille, et que des adolescentes du tiers-monde en rêvent, c'est pas étonnant. C'est comme la croissance chez les économistes, un mythe, des yeux brouillés, un jour faudra bien qu'on dise que faut pas aller plus loin, que faut que ça cesse.

Un jour, ça va péter.

Mais les autres, y diront comme ça, bô, la croissance, elle est surchauffée la poule, on va calmer le jeu, on va fermer les usines, on va alléger les putes.

La finance

Mi-octobre de l'an 2000.

Il paraîtrait qu'on va traverser des turbulences. La finance, tiens donc. On veut du profit immédiat, et du bon. Sauf qu'Israël, sauf que les Palestiniens. Même si ces pauvres croyants n'ont pas forcément grand rapport avec la finance, il paraitrait qu'ils sont influents.

L'accélération des exigences humaines en matière boursière et commerciale a ceci d'étonnant que le long terme, l'utopie et le bonheur de l'humanité ont été évincé du tableau. C'est ce qu'un certain penseur nippo-amerloque identifie sous le terme de "fin de l'histoire". La fin de l'histoire, ça veut dire tout, tout de suite, et plus vite que ça. Les idées d'autrefois avaient l'avantage de parier sur le moyen terme, voire le long cours. Aujourd'hui, il n'est plus besoin d'idée pour parler d'avenir, d'ailleurs, il n'est plus besoin d'avenir.

Car franchement, y-a-t'il une différence flagrante entre les années quatre-vingt et aujourd'hui ? La mode répondra-t-on. Les paillettes. Les réseaux, les imprimantes couleur.

Tout cela est bien superficiel.

Mange-t-on mieux, travaille-t-on moins, est-on moins stressé, c'est-y la paix dans le monde ?

Cela n'est guère à la mode. La paix dans le monde, ça prend du temps. C'est pourtant l'un

des rares buts pour lesquels on pourrait faire une demande d'application en temps réel.

La folie

Depuis que je suis en âge de côtoyer des gens, je m'inquiète avec étonnement d'une certaine proximité. Non pas la leur et la mienne. Non, une proximité bien plus étonnante encore : la proximité de la folie.

Enfant, je croyais que la folie était l'apanage des filles de familles bizarres, et puis surtout des fous, tels et reconnus comme tels. L'adolescence me fit découvrir Mireille, en terminale, totalement hystérique, aussi fraîche qu'un cadavre, se bâtissant de crises en crises une réputation à la hauteur. J'ai même cru en finir en devenant grand, petits boulots et vie active, comme ils disent.

Mais tous les jours qui passent démentent mon enthousiasme puéril. Le monde est peuplé à la marge d'individus sous tous rapports semblables à leurs voisins, ce qui ne fait qu'aggraver la chose. Des fous, des croyants, des maniaques, des stressés, des perfides, des sadiques à la tonne, là, au milieu de leurs semblables, annulant les termes de la phrase précédente, et faisant passer la *marge*, expérience aidant, pour une espèce de normalité.

J'ai vu des grandes personnes pleurer pour des pacotilles, d'autres se mettre à gueuler pour rien, il paraît que certains se flinguent, un gars des Urgences m'a donné quelques scénarios (descriptions et décors). Des gens diplômés, des manuels, des ingénieurs, l'homo-sapiens est dérangé. Il est violent, et sans logique, trop sensible ou trop froid, l'homo-sapiens me fout de plus en plus la trouille.

Et le pire, c'est que Kubrick avait tort. HAL n'existe pas. Le robot qui va tout débrancher. C'est le contraire, on branche des robots et des cinglés, et ça donne internet.

HAL. On l'attend.

La nature est mal faite

C'est drôle comme les fachos lisent la moitié de Darwin et pas l'autre. Ils pensent que la sélection, c'est tout. La sélection. Mais pour sélectionner un facteur, un gène, faut avoir le choix ! Plus une espèce est variée, plus elle a de chance d'avoir un petit élément qui la fera survivre à un changement. Le Guépard, par exemple, très mauvais exemple. La bête est tellement sélectionnée, tellement acclimatée et en symbiose avec son environnement, qu'elle n'a aucune chance de survivre si, par malheur, l'environnement changeait un peu trop....

Où en étais-je ?

Ah oui. La nature est mal faite.

Au début, gamin, je la trouvais drôlement bien faite.

Mais maintenant que je vis avec une maman et son fils, apparemment le mien, j'ai enfin cette dose d'imagination qui me permet d'entrevoir l'étroitesse d'esprit de la nature. C'est statistique : pourquoi la nature fait-elle, chez les hommes, à peu près autant de mâles que de femelles ?

La nature est mal faite. Il suffirait de trois femelles pour un mâle et par ici la bonne soupe. Ça nous ferait des guerres en moins tout cela. Faudrait les nourrir, toutes mes femmes. Sans compter les mômes. Pas de temps pour la guerre, pas une minute à perdre en troufion.

Bon. On pourrait aussi être hermaphrodite. Mais moins mon genre, moins mon genre...

Laïc

Qu'est-ce qu'on raconte Voltaire ? On dit aux étrangers : pas de papier, mais des mosquées si vous voulez.

Mais je cauchemarde moi. Pauvre utopiste perdu, bien entendu qu'il vaut mieux des mosquées que des délinquants. Au diable l'assimilation, les ressemblances, l'envie d'être comme tout le monde.

Détachons-nous. Détâchons-nous.

Restons tous dans nos coins, les incroyants sont peu fidèles, voilà les coupables, nommons-les et détestons-nous (les autres, tous les autres).

J'ai parfois des relents d'idéal républicain, laïcard et bouffeur de curés. Ça me fait un bien fou, ça me rassemble contre les croyants qui nous amènent la tempête. Alors qu'ils croient semer la sagesse, ils ne font qu'hériter.

J'ai peur des héritages, ça empêche d'être courageux.

Le mètre à penser

Les gens ont parfois des réactions étranges. Les curés sont morts, mais n'ont pas tout perdu. Comme si, bizarrement, l'on continuait à vivre avec des schémas anciens, admirant des dieux intouchables, acceptant la parole divine comme une vérité absolue, et puis, à la moindre critique, l'affectif l'emporte, ne me dîtes pas que Jésus ceci, que Jésus cela ! On s'exclame ! On insulte ! Et l'on est sincère car on souffre. Il nous faut des mètres-étalons, des maîtres à penser, des maîtres chanteurs....

Étonnant.

Récemment, un photographe est mort. Ce n'était pas Cartier-Bresson, ni l'une de ces références hongroises de l'entre-deux guerres, ni une américaine parcourant l'Ouest pendant la grande crise, à la recherche des visages meurtris. C'était un petit photographe français, auquel je ne vouais aucune admiration, mais dont je parcourais les livres avec envie : Jonvelle ou Sieff, j'aurais simplement voulu être à leur place. Et si le second avait quelque chose de plus que le premier, je n'en veux à personne. Ni avant-gardistes, ni postmodernes, ces deux-là prenaient des fesses, des seins, des sourires en photo à longueur de journée, et je les imagine le soir à trinquer devant un verre de rouge avec des copains, ou à lire des bouquins, ou à se balader quelque part, sans préoccupation particulière. Une vie d'homme idéal. La photographie n'est pas un art de vivre moyen....

Ayant dit cela, un fanatique quelconque de l'un, de l'autre ou d'un autre va s'empresser de

me contredire, de me narguer, de m'insulter, de s'exclamer ! Et pourtant, je ne parle que de photographe, métier disparu à la fin du XXème siècle au profit du métier d'informaticien.

Imaginons un peu si je parlais de philosophes, d'écrivains !

Les admirateurs des philosophes les ont rarement lus. C'est bien normal. A lire les philosophes, à digérer les écrivains, on admire à distance, on apprécie, on savoure. Et l'on critique, et l'on en rajoute. Ceux qui pleurent Sartre aujourd'hui ont peut-être aimé son théâtre. De là à chialer sur sa réécriture d'Heidegger... Ceux qui chialent ont aimé le démagogue, l'homme des grands sentiments, celui qui disait l'injustice. Quand on flatte le peuple, faut pas venir se plaindre s'il chiale à la moindre disparition. Les intellectuels ont intérêt à vivre cette double vie là. Écrire pour d'autres intellectuels qui se positionnent face à eux, et tenir au bon peuple un discours généreux, ouvert, tolérant, le tout enrobé dans une attitude de révolte. D'un côté la philosophie plus ou moins complexe, plus ou moins compréhensible, de l'autre, la simplicité du *c'est pas juste tout ça.*

Restent les intellectuels silencieux. Ceux-là écrivent des bouquins en attendant le déluge, ne passent pas à la télévision, refusent les compromissions et les analyses sommaires, laissent le temps au temps et préfèrent l'Histoire à la petite. Ces dinosaures subsistent encore, bien loin de la rage de l'affreux grand-public qui voulait du sentiment, du bon sentiment, des mots, des bons mots... Et je les imagine le soir à trinquer devant un verre de rouge avec des copains, ou à lire des bouquins, ou.....

Le plus grand, le seul

La pluralité n'est pas notre fort. Voilà encore une lectrice qui râle, figurons-nous donc que la chère lectrice n'apprécie pas qu'un quidam dans mon genre n'apprécie pas Philippe Sollers, la voilà qui en fait un drâme, un drâme qu'elle dit la dame.

Philippe Sollers a l'air d'un con. Parisianiste de salon, aristocrate de mon cul, il est à la littérature ce que BHL est à la philosophie. Mais cela n'a aucune importance. Mon propos est ailleurs. Car voici que de beaucoup trop nombreux hommes et femmes se pâment de l'unique. L'unique, quelle connerie ! Et pourtant, celle-là m'a bien dit que Sollers était le plus "grand écrivain français". C'est naturellement totalement faux mais, pire, totalement con. Oui, con. Car il n'y a pas de " plus grand écrivain français". Au pire, il y en a plusieurs, au mieux, cela ne veut rien dire. Pourquoi les gens s'attachent-ils tant à ce genre de choses ? Pourquoi les Mormons ne lisent-ils qu'un livre ? Pourquoi les religieux passent-ils leur temps à cela ? Pourquoi un chanteur préféré ? Pourquoi pas deux ou quinze ? Pourquoi donc l'unique ?

Les structuralistes auraient sans doute une réponse toute faite, à l'aide de concepts déterministes et séduisants. *Mon pauvre ami, l'idée de l'admiration unique, d'un seul chanteur, un seul auteur, le plus grand le meilleur, eh bien, figurez-vous que tout cela est dérivé d'un apprentissage structural profondément ancré dans les mentalités : celui du monothéisme....*

Les structuralistes m'ennuient souvent. Foucault par exemple, quel fatras. Il n'y a guère que Lévi-Strauss pour rattraper la chose.

Ah, Lévi-Strauss, le plus grand anthropologue français, c'est sûr....

Le progrès

Le progrès, comme ils disent. J'aimerais bien que ça s'arrête parfois, juste, disons, dix ans, pour voir. On arrête tout. Dix ans. Pas de nouvelles machines, pas de nouveaux machins, plus de rythmes saccadés et de gadget crétin. Juste une pause si l'on est tous d'accord. Une pause unique et partout dans le monde. Le progrès qui pend la pause, ça aurait de la gueule. Les illusions ayant la vie dure, certains prendraient leur mal en patience, à la manière des exilés involontaires des grèves SNCF. Il faudrait attendre qu'il reparte pour voir revenir les satisfactions perdues.

Tenez, cet homme rougeaud et arrondi par devant, dans son pull gris à mailles larges, dans la paume de sa main, la satisfaction progressiste d'il y a quinze jours : un appareil photo numérique. Cet homme est content. Il possède un objet libérateur, une première vague anglaise en juin 44, des avions, des chars. Il va se libérer par le progrès, ça l'impressionne sa dame, ça l'impressionne son fils.

Et puis plus rien. On arrête, c'est la pause. *No more bagnoles, no more yaourt, no more nothing go fuck yourself with your damn innovation.*

Que se passerait-il alors ? C'est qu'on aurait le temps de bouquiner, de se fatiguer, d'attendre, de voir venir. Certains iront même jusqu'à prendre leur temps, y'aurait plus qu'à attendre. Ce serait l'impuissance grotesque, le ralenti. Une vie lente, un mécanisme doux, une pente dans le même genre.

En plus, soyons-en certain, ce serait enfin parfaitement inutile.

Youpi.

Le travail divise

Jour après jour et de train en train, le doute s'efface. Un enfant se rangerait à l'évidence. Un adulte assure sa subsistance. C'est qu'il faut bouffer. Mais l'un dans l'autre, je n'ai plus guère de doutes. Voilà donc : il me semble que la majorité des bonnes gens, de leurs femmes et des acolytes en tout genre pourraient bien travailler disons, mettons 3 à 4 fois moins.

Et encore, c'est une moyenne.

N'en déplaise au patronat et aux conventions collectives, à la politesse et au bon sens. Il suffit de regarder l'esbroufe. Tu parles d'un rendement. Si l'on regarde bien les trous d'air dans l'activité humaine, les contraintes des petits chefs, les soirées de travail tardif des cadres imbéciles, les matinées pluvieuses des femmes de ménages, et j'en passe, ah oui, et un paquet que j'en passe, des vertes et des pas mûres ! Et bien donc, si l'on faisait un peu plus attention, je suis bien certain que l'on pourrait travailler drôlement peu, et même se mettre à réfléchir à tout ça.

Le réveil serait terriblement douloureux.

Les deux Barbies

Les contrastes s'accentuent mais la photo est floue. On a marché sur la lune, on se marche sur la queue. Elle a la forme d'une hélice, elle va nous propulser, c'est l'avenir en trois lettres. ADN. D'intérêts privés en recherches fondamentales, voilà que les dix ans qui s'annoncent vont nous lire qui nous sommes *vraiment.*

Je crois que je n'ai plus envie de savoir.

Malgré la quête des Cro-Magnons et des Néandertaliens de mon enfance à la Rahan, à quoi bon en savoir plus, si c'est pour faire de l'argent liquide sur un patrimoine rajeuni ? Entre des capitalistes-risqueurs et des généticiens aux allures heuristiques, je préfère le hasard. Il fait souvent bien les choses. Il tue ou laisse pousser.

Mais j'oublie déjà la ménagère américaine qui se rêvera soudain demain une progéniture à l'image d'une autre, Barbie la poupée et celui de Lyon se faisant complices. J'oublie que la rareté des têtes blondes s'effacera devant les officines des vendeurs d'homogénéïté.

Il faudrait faire la fête avant que tout cela ne fonctionne. Comme un bon vieux temps que l'on aurait eu le temps de saisir au vol, comme avant l'informatique.

Les deux fascismes

Autrefois, tout était plus facile. Le fascisme était un résidu d'ancienne guerre, et ses zélotes avaient tous la même tête, entourée de croix plus ou moins religieuses, plus ou moins ridicules.

Aujourd'hui, le fossile a repris corps, dans la rue, dans les bars, dans les têtes, mais ces têtes ont changé.

Si les vieux de la vieille bête immonde se sentent moins seuls, c'est sans doute parce que les *autres,* leurs ennemis héréditaires, ont en partie repris leurs idées, pour les travestir en pseudo-société libre de demain. Accompagnés de molosses qu'on n'imaginait plus depuis *Jurassic Park*, ils traînent leur haine avec indiscrétion sur des trottoirs dégueulasses. Sous couvert de respect de la culture (prétention superstitieuse que l'on devrait nommer "tradition"), l'arc-en-ciel qu'on nous dessine a des couleurs séparées par des barres noires, taguées de près. Le respect de l'autre est devenu le leitmotiv du fascisme mou, encouragé par une gauche gestionnaire qui, pour se faire moderne, préfère gérer des voix moyenâgeuses venues plus ou moins d'ailleurs, plutôt que de proposer l'utopie qui nous ferait du bien : dire à l'autre que sa "culture d'origine" est une affaire privée, et qu'il serait bon que l'on s'enrichisse mutuellement en oubliant les dieux vengeurs d'un panthéon monothéïste de plus en plus dérisoire.

Mais je m'égare, et l'on s'en fout. Le virtuel va couronner cette Amérique à nous de ses paillettes en start-up, de ses stocks-options et de nouvelles drogues pour faire oublier qu'Alain Souchon avait raison : *tu vois pas qu'on s'aime pas....*

Les philosophes cons

Pas déjà enfant mais un peu plus tard, même très tard et trop tard, j'aurais voulu sortir de Normale'sup. Ç'aurait été comme un accomplissement. Bah. Je suis sorti de la Sorbonne un jour, avec un beau doctorat, un beau jury prestigieux, et puis rien, fallait chercher du boulot. Bah. C'est un peu normal, ne nous plaignons pas. Nous sommes si nombreux.

J'aurais pu devenir un grand philosophe français peut-être ? Mais il aurait en partie fallu être con. Je l'ai prétentieusement échappé belle. Par exemple, Foucault a soutenu Khomeyni. Et puis il est mort. Bourdieu soutient qu'on peut brûler des bagnoles, à condition de savoir pourquoi. Un écologiste dans mon genre trouve que c'est bête de dire ça. Mais Bourdieu dit tellement de conneries. J'écoutais Glücksman à la radio l'autre soir. Il citait la littérature à tous bouts de champs. Il disait "Mais l'Afghanistan, c'est *Madame Bovary* ! " Il disait "*Les World Trade, c'est Madame Bovary, c'est Flaubert !*" J'eus un peu honte d'avoir essayé vingt fois de lire Flaubert et Proust et d'avoir toujours renoncé, tant que mon ventre n'est pas assez gras pour prendre le temps de le poser sur un vieux bureau, d'avoir des lunettes et de réessayer. Et j'avoue ne pas comprendre. Qui a lu Flaubert dans les deux tours ? Ont-ils compris le sens de la vie et le non-sens de leurs morts après cela ? Ou le contraire peut-être ?

Peut-être.

Je ne suis pas un philosophe Français, encore moins un psychanalyste. Lacan ? Ah ah ah. Rions un peu.

Donc, Glücksman. La journaliste qui l'interviewait avait l'air intelligente. Elle tournait autour du pot, cherchait un éclairage, un angle d'approche, une nouvelle perspective, du sel dans les épinards, bref. Mais lui répondait, à l'espagnol avec un point d'exclamation devant ses phrases (j'aime bien ça, on devrait le faire en français aussi), il répondait "*¡ Madame Bovary, tout est là !*". Ben avec ça, on avait l'air fin. Des années d'études, Normale Sup et l'agrégation, et la déchéance... Faut dire que Glücksman fut, comme d'autres, maoïste. Ce qu'il fallait être bête pour être ça ! Il aurait pu être Trotskiste, très bête aussi. Maintenant, il est *Bovariste*, il ramène tout à la littérature, c'est son horizon, sa bibliothèque est sans fenêtre.

Bah.

La lumière, ça jaunit les pages.

C'est sans doute le propre du philosophe français de trouver des causes uniques, ou des métaphores simples, ou des rapprochements premiers. Surtout s'il est médiatique. Ça vous parle au cœur, pas la peine de lire 10 lignes ou dix livres, on pourrait avoir l'impression d'être intelligent. Mais la lumière, gaffe, ça jaunit les pages.

Les tendances

En lisant la presse économique tous les jours (histoire d'avoir des choses à apprendre aux potaches), me voilà troublé. Il y a un mois encore, c'était l'euphorie. Les marchés s'envolaient, la bourse enflait, et pour longtemps. Sans parler des valeurs technologiques, sans parler des biotechnologies, de l'avenir de la France, du plein-emploi.

Depuis quelques jours, on revoit tout à la baisse, des actions s'écroulent, c'est tout le contraire

dans tous les sens. On ne sait plus à quel saint se vouer. Il s'agit bien de saint, il s'agit bien de croyance. Ce que racontent les spécialistes de l'avenir, c'est du vent, de l'illusion. On n'en sait rien. Tout ce dont on est sûr, c'est que ça va continuer comme ça, et s'accélérer, et tous les jours bientôt.

Un matin, on se lèvera : la bourse optimiste. Un soir, ce sera la crise. Le lendemain après-midi, le plein-emploi.

Demain, ce sera n'importe quoi.

Maîtres à panser

Là, j'y pense. Impossible de m'en décoller. Les maîtres, c'est un peu passéiste, voire réactionnaire. N'empêche. Je n'arrive pas à faire de photos floues parce que Cartier Bression n'en faisait pas, bien qu'il n'eut rien contre le flou. Faudrait que je trouve un autre maître.

Tenez, pareil en sociologie. Elevé au Bourdieu, j'ai quitté sa chapelle pour cause de bondieuserie. Me voilà chez Boudon. Très complexe le maître. Impossible d'en sortir.

Idem au cinéma. L'esthétisme froid d'un Kubrick me fascine. Rien à faire.

Heureusement que je fais un boulot alimentaire, je serais capable d'être fasciné par un gourou du business, un jour...

Obscurantisme

Il est des jours où les banlieues ressemblent à Los Angeles. On y tue un type qui vole des voitures, on y fout le feu aux bagnoles des autres.

C'est la violence.

On appelle au sang-froid, on appelle au calme.

Dans ce monde à l'envers, il y aurait peu à faire pour dire à tout le monde le *droit.* Ce simple *droit* qui, comme une croyance, permettrait à tous de vivre en société.

Bizarrement, ce *droit* que tout le monde n'est nullement censé ignorer, on ne l'enseigne qu'à des minets aux allures de pardessus verts dans des facultés grises.

Bizarrement, la fin des émeutes résulte de l'appel entendu d'un quelconque obscurantiste qui demande le respect d'un quelconque monothéïsme.

Bizarrement, on s'habitue à tout, et voilà même que la nation des *Lumières* (pardonnez-moi d'y croire encore), se veut elle aussi comme communauté.

Bizarrement, les obscurantistes de tous bords applaudissent, vous pensez bien, les camps se forgent précisément, l'ennemi se revendique, tous ceux-là se ressemblent, à n'en point douter.

Simplifier

Simplifier. Il faudrait tout simplifier. Parce qu'on a pas le temps. Parce que faut faire vite. Parce qu'on est pas efficace. Parce que l'orthographe. Parce que la grammaire. Parce que ça sert à rien. Parce que c'est dépassé. Parce que la mode.

Mais des fois, un vieux truc compliqué qu'on trouve aux puces, avec des ressorts et des chevilles. Du laiton et du cuivre qui brille en l'astiquant. Des poulies, des roues, des crans, des bobines.

A quoi ça servait ce truc-là ? Je me demande des fois. Je me demande si vous n'êtes pas dans l'avenir là maintenant à regarder ce texte imprimé par erreur au fond d'un carton qui ne sert à rien en vous disant qu'elle est trop longue cette phrase. Alors je vous le dis : ce texte est issu d'un truc qui ne sert à rien de bien utile, un truc dont je pouvais me passer avant, un truc qui a du disparaître puisque vous êtes là, à fouiller ce vieux carton, à chercher des textes qui sont d'un compliqué dérisoire.

Je vous laisse le tout au kilo.

1 euro.

Sociologues en col blanc

Sur France-Inter l'autre matin, un sociologue parle du vin. Quelle chance d'être ainsi *sociologue.* Non content de goûter les réalités nouvelles du marché du pinard (offre et demande), notre *sociologue* a aussi dressé son *panorama* de la société française. Nous évoluons, *vous comprenez*, vers une société de *cols blancs*, disait-il au journaliste imbécile chroniqueur qui n'officie plus que le samedi matin. Ce dernier apprit donc satisfait qu'en France, fini les *cols bleus*, adieu les prolos, le Bordeaux coule à flot dans des palais dorénavant haut-de-gamme.

Voilà comment les clercs sont morts deux fois, en parlant immédiatement d'un temps social qui ne fait que traîner en longueur. Comme si certains sociologues préféraient ne pas voir le film en entier, pour cause de cocktails mondains.

Solitude cyber

J'aimerais faire des sondages.

J'aimerais savoir combien de gens voient plus de 2 personnes le soir, combien de gens rencontrent des gens nouveaux et à quel rythme, combien de temps ça dure, combien de femmes sont amoureuses de moi sans m'avoir jamais vu, combien je pourrais gagner si je gagnais vraiment, combien de temps ça va durer, pourquoi les gens seuls s'achètent des téléphones portables et ne racontent rien d'autre à leurs correspondants anonymes.

En allant rendre visite à mon compte bancaire, dans le grand hall vide de la banque, une fille parlait à qui mieux-mieux toute seule debout et fort. Elle ne disait rien vraiment, elle parlait comme on parle à une copine à côté dans la rue. Elle parlait d'un type qui la draguait, de ce qui s'était passé, de la lourdeur.

Je la regardais laide dans le reflet de l'écran qui m'annonçait "-5000", ce qui n'était pas énorme pour un début de moi. (oui, moi).

J'avais envie d'aller lui parler en mettant un doigt dans mon oreille tout en regardant en l'air l'oeil fou. Mais les gens n'aiment pas qu'on leur raconte des histoires maintenant qu'ils ont des téléphones portables.

C'est la solitude cybernétique.

Temps restant

Il faut parfois faire les comptes. C'est un moment éprouvant, terrible, lorsque l'on s'aperçoit que, finalement, il est grand temps de se considérer comme l'un des multiples éléments qui participent de la vie économique. Nous sommes tous, peu ou prou, des producteurs et des consommateurs.

Je travaille à peu de choses près 40 heures par semaine. J'ai un statut "cadre", ce qui veut dire que j'ai le droit d'engueuler les autres et de les traiter comme des cons tant qu'ils n'ont pas changé de boîte pour faire de même.

En 40 heures, pour un homme d'âge mûr, il est possible de faire beaucoup de choses. Par exemple d'aller à la pêche, de faire de la peinture, d'écrire et de lire, de faire la cuisine, de voyager un peu. On peut donc **vivre** en quarante heures.

Il me reste justement à peu près, sauf accident de la route, 40 ans à vivre. J'aimerai passer mes 40 dernières années loin des cons. C'est-à-dire loin des serveurs de certitudes qui m'assomment tous les matins avec leurs idéologies de l'entreprise (au singulier), leurs enfants et leurs playstations, leurs voyages organisés, leurs pavillons en béton. J'aimerais pouvoir éteindre mon mac comme j'ai éteint définitivement ma télé il y a 6 ans.

Mais, hélas, je ne suis pas comptable. Je dois, chaque mois, éviter mon découvert et manger. Quelle tristesse la condition de l'homme moderne.

Tiers-monde

Je viens de comprendre une chose.

19 octobre 1999. Date d'aujourd'hui. Je viens de comprendre que mon environnement d'avenir va ressembler à celui des banlieues de Sao-Paulo. Ou de New-York. Je viens de comprendre que j'ai beau vivre en France, et bien, Voltaire est définitivement mort.

Je viens de comprendre que l'économie qui se fabrique là, sur ce réseau ou au Japon, ou ailleurs, c'est l'économie du tiers-monde. Les riches vont l'être plus, les pauvres encore plus dangereux. Je ne suis ni pauvre ni riche, je suis mal parti.

Je viens de comprendre tout ça grâce au plus grand clown actuel après le Président Français : le premier ministre. Jospin vient d'avouer que l'économie n'est plus de son ressort. C'est pourtant vrai. L'économie se débrouille toute seule. Elle va donc envahir ce qui lui plaît, aller où bon lui semble, faire des riches et des pauvres. Encore plus.

Je viens juste de le comprendre.

J'ai mis du temps.

J'ai pu vivre tranquille jusqu'à la date citée au dessus, là-haut.

Bô, j'ai moins envie d'en savoir plus maintenant.

Tolérance

Les philosophes contemporains sont étonnants. Ils n'ont rien à dire de la fin de l'histoire, car ce poncif pondu aux USA à la fin des années quatre-vingt les avait fait rire.

Il y avait de quoi.

Et pourtant, on assiste, sans rire, quotidiennement, à l'accroissement d'une idéologie foudroyante et castratrice : la "correctologie". Née aux USA, le pays qui n'aime personne, cette "correctologie" a traversé l'Atlantique, envahi l'Angleterre, plombé le modèle nordique, et mine aujourd'hui les pays latins. Car il s'agit de tolérance. Car il s'agit de tolérer.

Jack Lang, le roi des cons, est le porte-drapeau de cette idéologie : en un mot, il ne sait rien faire, n'a rien à reprocher à quiconque, et se satisfait d'un monde où la musique et l'art seraient réduits à l'expression simplette des babilles enfantins. Grâce à lui, un Disc-Jockey ; autrefois un pauvre type qui ne voulait pas se mettre au solfège et dont les doigts trop lourds l'empêchaient de jouer du piano ; un disc-jockey est un musicien. Et si, d'aventure, vous présentez un musicien à vos enfants, avec un instrument à la main, ils penseront, sans rire, pouvoir en jouer, car rien n'est difficile.

Si, toujours d'aventure, vous osiez leur dire que l'art est difficile, et bien, vous pourriez tomber sous le coup de la réprobation publique : tout est facile, la vie est ainsi faite, il suffit de regarder la télévision.

Tout se vaut donc.

Ça n'a pas d'importance tout ça.

Tout gratuit

Dans sa "Philosophie de l'argent", Georg Simmel, ce sociologue Allemand débordant d'idées, m'apprit un jour que l'argent, ça sert avant tout à rendre l'univers universalisable. Grâce à l'argent, plus de barrière, tout trouve son équivalent, ou presque.

A force d'avoir lu Marx en espagnol, les Cubains eurent autrefois l'idée de supprimer l'argent. Ça ne dura pas longtemps. Pour certains marxistes, l'argent apparaît comme "l'essence du capitalisme". Sans essence, pas de moteur. Donc pas de capitalisme.

Aujourd'hui, tous les jours, que voit-on ? Du gratuit. Ça n'arrête plus de chuter, tout est gratuit chez nous autres les riches, alors que les pauvres de l'autre côté des mers montagneuses de l'autre bout du monde, il faut qu'ils triment pour acheter de quoi se reproduire leur force de travail.

Encore une fois, où va l'argent ?

Un peu d'économie

Hier soir, la tête sous l'agrandisseur et l'oeil sur la fesse gauche de Carola, j'écoutais l'*Oncle Bernard* disserter économie à la radio. Faut dire qu'il est fort le tonton. Il vous explique aussi bien que dans *Charlie Hebdo* sa vision de l'économie. Oui, le travail est lassant, oui, les stocks-options, c'est bidon, bien sûr que la "nouvelle économie", c'est la même que l'ancienne, mais en mieux : cette fois-ci, les *salariés* acceptent leur sort. Ils ont la trouille. Et d'autres sont enthousiastes pour la leur foutre. *Amazon.con* ne fait rien pour que les mômes lisent plus. La librairie de mon quartier se vide des vieux profs à mesure que la mort les fauche. Le virtuel est une piscine à requins.

Ce matin, la tête ailleurs car il était tôt : Raymond Barre à la radio. Très étrangement, j'ai le plus profond respect pour ce type qui a beaucoup lu. Et son gros livre d'économie politique est un régal pour les courageux. Raymond Barre ne rêve pas. Il est sincère. Il le dit. Il y a deux alternatives : l'économie de marché ou le communisme. Le deuxième, ça marche pas.

Rideau.

La grande différence entre l'*Oncle Bernard* et l'Oncle Raymond, c'est la perspective. Le premier croit à un monde meilleur. Il n'imagine pas que l'on vive uniquement pour travailler pour les autres, dans des jobs de plus en plus minables, superficiels, aliénants. Le second est pragmatique : il sait bien qu'on ne vivra pas assez vieux pour tout changer, alors autant faire de son mieux, c'est-à-dire donner du boulot à tout le monde, si c'est possible. Et comme c'est quand même mieux que de crever la dalle, il faut bien suivre. Pragmatisme, quand tu nous tiens.

On ne peut guère concilier les deux points de vue.

Sauf quand il faut bouffer.

Violence

L'autre soir trois types.

Dans une voiture ridicule. Mécontents d'avoir doublé de plus rapides qu'eux dans une voiture plus classieuse, les abrutis menacent, friment, s'exhibent.

Je les regarde dans mon rétroviseur, écrasé par la bêtise qui coule à flot là, dans mon dos.

Feu vert.

Les abrutis font la course, avec moi maintenant, mais aussi avec leur victime précédente. Ils ratent de peu une autre voiture à un carrefour. Menacent, vitupèrent. Je m'imagine avec un flingue, à la solde de la CIA. Mais c'est parce que je viens de finir un bouquin d'Ellroy.

Ce midi à la radio.

Un écrivain africain raconte comment des abrutis ont coupé la tête d'une vieille dame entassée comme ses congénères dans une église du Rwanda. Comme ça, un type lui dit qu'ils ont gagné

la guerre, qu'ils ont tué son dieu, et lui coupe la tête.

Dans les livres d'histoire.

On raconte que des gens qui aimaient la musique classique ont poussé des corps dans des fosses communes il y a plus d'un demi-siècle.

Tout cela est vrai.

Je me demande quand l'horreur va venir à nouveau, quand tout va basculer, tant l'équilibre me paraît péniblement fragile. Je me demande si cela vaut la peine, si le droit maintiendra le chemin du même nom, si l'on a une chance de s'en tirer.

Y-a-t-il des médicaments qui rendent optimistes ?

Trains

Tous les jours je prends le train. Petit espace clos dans un espace infini. Des tronches et des discours alentour. Le temps de les décrire et l'on est déjà arrivé.

Autosatisfaite Micheline

Assis en quinconce sur des sièges en similicuir beige clair, nous regardons passer la campagne. La campagne prend son temps. La micheline SNCF s'arrête dans tous les bleds, ça me rappelle dimanche dernier le vide-greniers chez les bouseux et l'exposition de R10 Gordini. Incroyable la France. En retard. On aurait dit des Bavarois ou des types du Kentucky avec leurs filles trop grasses qui faisaient une démonstration de twirling-bâton sur le rythme démoniaque d'une version techno de la danse des canards... Véridique. J'avais envie d'être parisien. Pour un instant, un instant seulement.

Dans la micheline, le paysage avance lentement. Le T.G.V., je le prendrais demain. Dans la micheline, on se traîne. Les gens lisent. Je regarde le paysage à l'avant, on a vue sur les rails, comme un conducteur. Ça me plaît beaucoup. Mais on va pas vite. La micheline, j'en ai ma claque.

On s'arrête. On repart. On a fait monter une dame à grosses lunettes de myope. Les lunettes sont sales de doigts gras. Elles ne cachent pas de gros yeux ronds déformés par les verres. Les gros yeux ronds me regardent. La forme qui porte le tout est habillée - presque meublée - de rouge. Jupe plissée taille 58 rouge, chemisier en Tergal rouge. Elle sent l'urine et la sueur. Mais une urine ancienne et une sueur d'habitude. Le tout mélangé forme un nouveau type de fragrance années 50, mi-paysanne, mi-ouvrière d'avant la révolution, d'avant la pilule. Elle a les cheveux longs et tout gras comme qui dirait naturellement. C'est pas qu'elle est sale, c'est qu'elle ne sait pas qu'aujourd'hui, faut se laver tous les jours. Pour peu qu'on lui dise.... Elle n'est pas moche. Elle me regarde, louche un peu, et commence à rigoler. J'ai envie de parler d'elle sur mon site ultramoderne solitude Souchon. J'ai mon beau Macintosh portable. (Ah, les cons avec leurs PCs pourris). Sur mes genoux. Sauf que j'ai plus de batterie et le voilà me disant gentiment qu'il va falloir éteindre.

J'éteins. Je ferme. Je range. J'ai même pas un bouquin.

Nous voilà égaux, elle et moi.

Elle regarde la voisine et rigole. C'est une simple d'esprit.

Je regarde les gros ballots de foin roulés sur les champs moquette verte. Je pense à la guerre,

à la lassitude du trajet, je me fais croire intellectuel, ça me rassure.

Elle sort un sandwich. Des miettes tombent dans les chaussures des noces de sa mère qu'elle porte trop grandes. Elle se gratte un peu. Mais pas le cul. Elle est assise, hein. Elle est drôlement fière. J'ai l'impression d'un trou dans l'espace-temps. Elle sourit.

Elle est heureuse.

Si la nature nous avait tous faits comme elle, ce serait la béatitude, les enfants de chœur, le bénévolat. Je croquerais dans son sandwich, elle mettrait ses gros doigts sur mon portable et on aurait des enfants. On trouverait la micheline, Micheline, drôlement belle et dernier cri. On n'aurait pas peur de mourir, ni de passer pour des cons. On serait pas pressés.

Ce qui, notons-le, est un avantage considérable.

Encore une histoire de train

Le T.G.V., c'est mon loft à moi, j'y observe la faune et la flore, et dans cette dernière, j'imagine les poils sous les bras de la commerçante face à moi, celle dont je devine l'haleine, le goût de vieux suppositoire fadasse, ainsi que les goûts en général, les lectures, les cabinets du docteur, les Figaro-Magazine. Juste au moment où j'écris ceci, une asiatique très pas mal du tout passe en volant dans le couloir (je veux dire que ses pieds ne touchent pas le sol), et ma patronne dans l'immobilier vient de sortir son bouquin préféré : collection Arlequin, sans mentir.

Comme un imbécile, je suis dos au vent, le train m'emporte et je fais face à la meute docile qui, elle, siège dans le bon sens. Comme d'habitude, je n'ai pas obéi à ma réservation, quitte à avoir le soleil dans le visage. Je me suis arrêté face à une jeune fille plus jolie que les banquettes, rassurée par son portable silencieux posé sur la tablette, et par un sac en plastique vert d'épicier, dont elle sort une à une des cerises trop tôt pour la saison. Elle lit un livre peu épais, je lui ai souri en premier quand l'ancienne secrétaire de direction a commencé à déblatérer dans son portable à elle, et vas-y que je lui laisserais un message, et vas-y que je vais le voir ce soir, et vas-y que je soulignais des annonces immobilières dans un journal gratuit. (au moment où je relis ce paragraphe, une fille étrange dérange le voisin derrière la patronne, c'est Yoko Ono avec des lunettes noires)....

(Soudain, je me dis que toutes ces petites lettres vont être lues demain par des gens inconnus, ça me fait plaisir, un sentiment dérisoire de complicité avec tout le monde entier, sauf avec la mémère fripée en face de moi. Ses montures de lunettes sont en simili-or, c'est terrible.)

Terrible aussi, le garçon qui, à ma gauche et de l'autre côté du couloir, donc directement à côté de cette demoiselle émouvante. Terrible ce jeune imbécile aux cheveux courts, au costume Nique^{TM}, et au Gaimeboille^{TM} dans les mains. Ils sont à peu près du même âge (lui et elle, et son sac de cerises). En face, je ne suis pas du même âge que la baronne qui savoure la 12ème page de son Arlequin. Mais dans les deux cas, on ne se causera pas.

Je vais essayer d'entrer en conversation télépathique avec elle (pas la bourgeoise poisseuse, mais ma timide muse du moment). J'essaye de faire résonner dans ses oreilles quelques lettres. h - t - t - p - :- :-/-/-g-r-o-s...

Ah merdouille de merdouille, c'est compliqué.

Une gamine au pantalon rouge vient de passer, elle veut sa pizza. Sa mère la ventrue docile la suit résignée. La gamine va enfourner une pizza SNCF.

Je suis perturbé, je me concentre. J'essaye à nouveau de lui lancer par ondes cérébrales l'adresse de mon site, pour qu'elle comprenne que mon physique, cette énergie primitive et profondément sauvage, sont aussi sérieusement épaulés par une imagination débridée.

Merde de merde, je viens de penser aux vaches que l'on voit dans les prés. Elle ne me reçoit pas. Elle tripote son portable, elle aimerait bien qu'on lui cause.

Merde de merde. Que faire ?

Je ne vais quand même pas me lever, prendre l'Arlequin des mains de ma mégère, et le balancer par la fenêtre en même temps que la console portable de l'adolescent attardé qui la côtoie ?

Elle se lève, elle va fumer une clope, faut que je me lève, que je fasse pareil, j'm'en va lui causer qu'elle est drôlement belle.

Ah mais j'ai jamais fumé, j'aime pas les fumeurs, c'est l'horreur. En plus le train s'arrête, des milliers de crétins vont monter et descendre, Édith Piaf ressuscitée. Pour peu que l'un d'entre eux veuille ma place, et c'est foutu.

En voilà un qui s'avance, il regarde les numéros, il va un peu plus loin. Mais l'attaque continue. Un couple de jeunes me laisse ma place, mais un affreux cafard s'assoit en face d'elle, c'est terrible, il va lui bouffer ses cerises et lui briser les genoux avec ses grosses guiboles de plouc en tongs ! (oui, il a des tongs)....

La voilà qui revient. Le contrôleur passe.

J'ai une amende. Troubles cérébraux, brouillage des liaisons T.G.V., misanthropie avérée, comportement réactionnaire et libidineux. Mon compte est bon.

J'abandonne.

Fou dans le TGV

On ne s'attend guère à rencontrer des brutes étranges dans le TGV. Les réalités économiques sont ainsi faites : réservation, prix du billet, distinction générale de la clientèle, train diurne exclusivement... A défaut de quitter le navire, on imagine facilement que les rats prendront les plus lents, trains de soldats nocturnes.

Pourtant, en partant vers le Sud-Ouest dans ces trains rapides bleus, quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'entendis avec étonnement le terme de "salope" aussi hors-contexte que cela était possible.

Un type derrière moi m'apostrophait tout en gueulant alentours "Pousse-toi, dégage, magne-toi". J'en passe d'autres, de plus crues, mais bon.

Osant prétexter d'une bonne éducation sur le tas, je fis remarquer à l'aimable mongolien que nous ne pouvions guère nous tutoyer. L'imbécile continua de plus belle, m'intimant de fermer ma gueule et d'obéir...

N'étant ni Schwartzenegger, ni Woody Allen, j'aurais pris un malin plaisir à le tuer sur le champ, comme ça, d'un atami féroce en travers du crâne. Hélas hélas, mon atavisme cérébral me poussa plutôt à réfléchir, laissant passer le pauvre chou-fleur entouré d'un visage et de cheveux vers un autre wagon.

Qu'était-ce donc ?

Un fou ?

Sans doute. Un individu totalement seul, avec d'étranges pendentifs et un collier de barbe, l'assurance trop grande et sans les biceps environnants.

Un violent tout à fait conscient de l'inaptitude des foules à répondre aux menaces dans les trains occidentaux ?

Allons bon.

C'est en fait cette seconde solution qui m'inquiète le plus.

Et si, demain, les violents de ce genre se mettaient à comprendre qu'ils ont toutes les chances d'être obéis par les foules, dans les trains ? Hein ? Comme ça ? Sans même avoir lu Moscovici ?

L'homme fonctionnel

Fin septembre 2002

Alors que le soleil tardif dénude des femmes adolescentes à gros seins douloureux d'être si gros, mûrs et fermes, j'ai la malchance ce soir de côtoyer encore et encore deux imbéciles habillés comme il se doit, affreuse cravate, chaussettes brodées électroniques à l'effigie de Grosminet, et puis surtout, le pire, le discours.

Deux types horriblement cons, pleins de supposés, de certitudes, d'ambitions. J'espère qu'au moins leurs femmes en profitent et les trompent avec de plus jeunes, des artistes, des fous. L'un des deux essaye de plaire à l'autre, un peu plus vieux, un peu plus gras, et le voilà tenant un discours consensuel démontant l'ensemble des autres de la même boîte, et dénonçant comme il faut x et y, des fois que ça aide dans l'avancement. Grands-parents collabos, quand vous nous tenez...

Bon.

J'aurais pu décrire encore et encore ces types qu'il faudrait faire taire, raconter à quel point celui qui cause est heureux de s'autoformer en bureautique à la maison en regardant "Truc pour les nuls", pendant que sa femme est à genoux chez moi, savourant un quelconque fruit exotique et goûtu. J'aurais pu décrire le ton de l'informaticien (c'est bien leur métier) qui s'y connaît, l'homme heureux d'implémenter de nouvelles fonctions dans des progiciels, tout en évitant les questions des connards sur les imprimantes en panne. La dernière fois, deux garagistes, cette fois-ci, deux informaticiens. Au secours l'époque !

Mais bon, c'est inutile. Il me semble que chez ces deux-là, la fonction fait l'homme. L'homme avoue son faible vocabulaire, sa faible lecture, ses lacunes en tout et donc ses lacunes en vie, il est sa fonction, il n'est plus que ça, c'est formidable. Je me demande franchement ce qui nous a amenés là. Pourquoi le gamin en nous est-il si souvent devenu un con remplissant des fonctions

et rien d'autre ? C'est fou comme le fait de ne pas être Arditi ou Depardieu nous fait prendre notre rôle à cœur, alors qu'on devrait s'en foutre un peu.

J'inspecte un wagon

Le train n'a pas ouvert ses portes il paraît qu'il faut attendre c'est à cause des femmes de ménage disent-ils. Soit. Je suis en avance je m'ennuie tellement que je cours à la gare, j'ai de l'avance si souvent. Les gens attendent donc qu'on ouvre les portes du T.G.V.. Attendons.

Au bout d'un quai, deux wagons en ferraille. De vieux wagons posés là. On les dirait bloqués depuis le temps. A quoi servent-ils à quoi ont-ils servi ? A transporter des bestiaux d'avant le temps des camions j'imagine. Je m'approche, j'inspecte. Les bogies sont vieilles et rouillées. Tout est vieux et rouillé. Des inscriptions anciennes sur des plaques en fer n'indiquent plus l'origine du wagon. L'est peut-être. L'est industrieux. L'est industriel.

C'est finalement assez haut un wagon comme ça pour transporter les bestiaux. L'intérieur a été refait. On y entasse de vieilles choses, des objets utiles à la SNCF, des casques de chantier, des bâches. On y a peut-être logé des ouvriers du rail dans les années 70. Je pense que ces wagons ont été convertis à cette époque. Étrange conversion.

Ils ne rouleront sans doute plus. Ils sont sédentaires. Où sont-ils allés ? Qui a touché les poignées, les portes coulissantes ? Qui a conduit les locomotives, quels paysages ont-ils vus ? Pourquoi ont-il été repeints partiellement en vert ? Et pourquoi restent-ils bordeaux ? Les rails sur lesquels ils ont roulé ont-ils été changés ?

Les voyageurs montent dans le T.G.V.. C'est drôlement moderne comme train. Ça n'a pas beaucoup d'histoire à raconter. Je les suis. J'y suis.

La polyandre

J'aime bien regarder les amoureux s'enlacer pour la dernière fois sur les quais des gares. Des amoureux malheureux de se quitter si tôt, toujours trop tôt, pleins d'un amour naïf et sans partage, et je t'enlace et je m'imprègne, et si l'on fusionnait encore une fois, là, debout sur le quai, et si l'on ne faisait plus qu'un, on ne payerait qu'une place dans le train, on partirait ensemble, aucun des deux ne resterait à quai. Certains jouent l'indécence, les langues pendues l'une à l'autre mais sans parole, comme si ce dernier goûter restait en mémoire jusqu'à la fatidique brosse à dent du soir, celle qui lave tout avant de s'endormir.

Ce soir donc, un couple s'emmêlait pour la dernière fois avant la semaine prochaine, le mois prochain, allez savoir. Malgré le public alentours, elle n'hésitait pas à le presser, pauvre légume contre une femme-Moulinex, elle qui palpait la moindre partie de son corps, comme pour garder ses mensurations. Et lui, grosse mouche dans le vinaigre, presque délivré et malheureux, de la voir partir et de s'asseoir en face de moi, le nez collé à la fenêtre, et lui, la main en pare-soleil, à s'approcher pour la distinguer à l'intérieur du wagon. Ils se touchent les mains à travers le verre Securiver^{TM}, le train part doucement, l'homme de la vie de la femme en face de moi la salue, je le salue de même, ce qui le surprend. Cela pourrait être une belle histoire à la Lelouch, un truc cucul pour les filles.

Fin de la première partie. Le train roule. Les tournesols sont en fleurs et en avance, les blés sont hauts, le ciel est bas, la vie va.

Ma voisine d'en face dévore des revues féminines, puis téléphone à celui que l'on vient de quitter.

"Oui, tu me manques, oui, tu me manques", etc...

J'écoute d'une oreille distraite. Deux vieux se causent à voix haute, bon pied bon œil, bien mis les vieux bourgeois, ils connaissent les grands crus, les bons restaurants, Paris Biarritz, et la voilà qui nous parle de la reine de Norvège et de sa fille droguée. La vie va.

Marie Claire, Elle, Femme Magazine. Que du beau monde à empiéter ma tablette. La revoilà qui téléphone, on l'appelle, je m'emmêle. "Oui, tu me manques, oui, ça va pas être long, j'arrive à 21 :04". Ferions-nous une boucle ferroviaire ?

Il est maintenant 21 :04, nous descendons. Le bitume noir du quai nous enrobe de chaleur à la manière d'un four d'Afrique, de chocolat. Elle descend sa valise, un type vient la chercher. Elle lui saute dans les bras, l'embrasse, le pelote, se fait indécente, je vous jure que c'est vrai, elle lui ment, elle a deux vies, il pose sa main gauche sur sa fesse droite à elle, zoo de la fécondation naturelle, sans barreau. Ils repartent bras dessus bras dessous, presque l'un dans l'autre.

La vieille dame bien mise a besoin d'aide, le vieux monsieur est sourd, je descends sa valise.

Ma voisine a disparu.

L'enfant dans le train

Il n'arrête pas de gueuler, de tambouriner, de chialer. Depuis qu'on est monté, il emmerde le monde, pour le bonheur de sa mère. On sent bien qu'un enfant, pour elle, c'est un aboutissement, comme un voyage en Inde. De même qu'on y supporte mieux la diarhée (il faut bien payer le prix du dépaysement), de même l'enfant-roi ne supporte aucune remarque, il doit s'exprimer, laissons-le s'épanouir tu parles.

Alors ça dure et ça m'énerve. Je vais lui coller une baffe. Et expliquer à la mère qu'un enfant a avant tout le droit de se taire, et de ne pas embêter la maman fatiguée du siège de derrière, qui essaye de s'endormir avec un bien trop jeune pour emmerder le monde.

La mère de l'emmerdeur lui parle. Elle est seule, on a beau être cinquante, elle est seule. *Oui mon amour, oui mon chérie, calme-toi, on va arriver.* Tu parles. Encore au moins trois heures.

Il se met à crier "Aïe". Je crie de même.

"Aïe". De plus en plus fort.

Il continue.

Moi aussi.

Je gueule : "Vous allez le faire taire votre malpoli ou dois-je m'en charger ?"

Silence radio.

Ils descendent à Bordeaux. Ouf.

On repart.

Une grand-mère digne et bourgeoise comme une commerçante dans la décoration me dit : "Bravo monsieur, vous nous avez tous soulagés".

Des fois, je suis un héros.

Lascives en train

Les trains *corail* ne font guère penser à la mer.

Prendre le train dans une fin d'après-midi du premier vrai soir de l'été, c'est comme pénétrer parfois dans un hammam avec des dames inconnues.

Le billet dans la main gauche, me voilà obliquant la poignée vers la droite. Le compartiment est occupé par de jeunes femmes qui viennent de s'échapper de *La Souterraine* pour monter à Paris. Elles ont chaud elles dorment. Allongées sur les sièges trop étroits, leurs corps courbés n'entendent plus ni les départs ni l'arrivée. Il faut les toucher du doigt pour réclamer son dû : la place à côté est-elle libre bien sûr.

La plus superbement belle est devant moi. Elle soulève un grand sac noir et découvre son nombril légèrement rond et trop à la mode de la perceuse en solde chez *Mord-moi le rein.* La société (je ne sais quoi d'autre) l'a suffisamment influencée pour qu'elle se fasse vulgaire. Piercing et blondasserie abusive ne sauraient cacher l'ampleur du désir qu'elle exhale. Ma voisine se contente d'un décolleté hasardeux sur des seins sans arrogance. Décolorée de même, je n'ose lui proposer de glisser ma main sur son sein droit, ce qui la soulagerait sans doute d'une attente que l'on sait inconfortable. Sur la banquette à-côté, une voluptueuse qui rêve sans doute aussi de moi - mais avec des abdos comme une couverture d'imbécile - dort désarticulée. Brune et la bouche qui mord comme on mordrait un melon si ce n'est la politesse, je l'abandonne.

Plus loin, des fumeurs évaporés sur des ventres de steacks hachés à la hâte depuis l'enfance.

Encore plus loin, de vieilles femmes et des revues en couleurs.

Debout près de la porte, un type avec un chien.

Le contrôleur a bu, il a l'air heureux.

Le portable de la vieille

Il est un mal pénible dont on se passerait aussi bien que d'une rage de dents. Et dans le train, et dans la rue, et aux terrasses. Même si, *finalement* et pour l'instant, le téléphone portable est un moindre mal. Le marché, paraît-il, est réservé aux jeunes. Et les jeunes n'ayant pas grand-chose à se dire, si ce n'est à vérifier la vacuité de leurs discours par portables interposés, les jeunes donc, raccrochent vite et sans passion.

Je viens pourtant d'être le témoin d'un nouveau problème social ôh combien préoccupant. A bord du TGV qui fait la fierté des contribuables tricolores, au milieu des gueules endormies,

mi-ouvertes, mi-fermées, un téléphone sonne, de ces sonneries infectes et prétentieuses, de celles imitant les symphonies d'une musique morte faute de public. Il n'y a plus lieu de s'en émouvoir, on s'habitue aux obèses tagués de chewing-gums, on se fera aux sonneries.

Mais voilà. Pour la première fois de ma vie, j'observe et me rends compte que l'heureux possesseur du *cellular phone*, n'est autre qu'une vieille. Oui, une vieille et sans pincette, une vieille fripée comme les doigts de pieds d'un ami qui transpire trop et très souvent. Une vieille, parfaitement, aussi étonnante que ces Américains âgés aux *looks* ridicules d'adolescents, basket et casquette et ceinturon de cow-boy.

Une vieille donc. Et une vieille, souvent, ça se respecte. Oui, mais pas là.

Là, elle est dure de la feuille, elle cause fort, on est au courant. Elle les embrasse, elle s'inquiète pour la nounou du petit, elle raconte sa vie tant et si fort que les gueules ouvertes et les demi-fermées s'inversent en ouvrant les yeux, et voilà du lien social et de la complicité aussi sûrement qu'un jour de grève. J'ai envie de gueuler qu'on les embrasse aussi, qu'on s'inquiète aussi, qu'on rappellera aussi, qu'on savait qu'il aurait des bonnes notes, qu'on traverse telle ville, et patati et patatras. J'ai aussi envie de gueuler "on s'en fout" très fort. Mais aujourd'hui, j'ai ma panoplie de pingouin sérieux et ma cravate. Je n'y arrive pas. J'ai aussi envie de gueuler "Ta gueule la vieille" et de balancer son portable par la fenêtre. Mais Roger Hanin n'est pas là et les fenêtres sont définitivement closes.

Alors quoi ?

Alors le problème est grave, et l'heure aussi. Demain, les vieux, les statistiques, les pyramides de population, des majorités entières à gueuler leurs vies de vieux schnocks dans les trains. On avait sonné la fin de la lecture, on avait raison.

Quelques voyous

A l'entrée du quai "A", la police ferroviaire. Billets s'il vous plaît etc. Un voyageur leur demande pourquoi. Routine. Ah. Ça rassure les gens. Oui. Sauf quand le train ne démarre plus. Problème informatique. Ça rassure pas les gens. On imagine une bombe, un attentat. Ce qu'on imaginerait pas.

Un autre train part. Un plus vieux, un plus droit. Mais bleu et blanc aussi. Il est bondé. Les petits problèmes favorisent les rencontres. Un vieil avocat avec ses petits enfants confie à un autre avocat qu'il regrette que l'infanticide soit interdit par la loi. Son petit-fils est obèse et mange des chips. Il a un tee-shirt pomékon. Nourri à la game-boy. Sa sœur s'en sort mieux. Bien que plus jeune, elle a trouvé un compartiment pour tout le monde.

Puis plus loin les voilà. Je ne sais pas d'où ils viennent probablement eux non plus. Ils sont quatre. Plus deux bouteilles de bière. Et des clopes. Le leader a un bonnet noir enfoncé jusqu'aux yeux. Une démarche simiesque. Un clip de rap. Et ça gueule. Et l'on s'offusque un peu. Et ça drague deux filles qui rêvent soudainement d'être déjà arrivées et jamais parties. Et personne ne dit rien et tout le monde a peur. On pourrait violer pour pas un rond ici. C'est la France. Vingt témoins. On sourit même aux dégaines. J'ai honte d'avouer que je rêve de mon sabre laser. Je me lève. Je parle au leader.

-"Petit, tu peux aller fumer ta clope ailleurs ? Ça me gêne. - Zy av' t'ouf toi va téter ta mère !

- Petit, tu connais les films américains ? Ceux avec les gentils et les méchants ? Ben là, toi, t'es le gentil. Alors tu vas fumer ta clope ailleurs. "

Les 3 blaireaux qui le suivent attendent un ordre. Mais l'autre pense s'en sortir seul. Il reprend :

- "T'es ouf ou quoi toi là ? Allez casse-toi ou j'te cogne ! - Petit écoute. Je sais que t'as pas eu une enfance facile, que ta mère est sûrement très moche et alcoolique, et que ton père tu l'as jamais connu. Mais c'est pas une raison pour fumer en wagon non-fumeurs. Et c'est pas non plus une raison de se battre. Surtout que toi, t'es gentil. "

Et là, je prends mon regard à la Clint Eastwood, en plissant les yeux et en serrant la mâchoire. Les gens nous regardent. Même les hommes chauves avec des cravates et des lunettes, même ceux qui prônent la libre entreprise et les allégements fiscaux ont un peu la trouille. Alors le leader essaye de me pousser un peu. Sauf que je suis un mélange cybernétique de Terminator et de Darth Vador. En plus j'ai un sabre laser. Je l'allume. J'ai de bonnes piles.

BZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZ fait mon sabre laser. Je le lève et découpe le haut du bonnet du crétin sans circonstances atténuantes. Je lui dis "je t'avais prévenu".

Sauf que bien sûr, je reste assis dans mon coin, je pense à autre chose. Je déteste ces types parce qu'ils sont injustes, parce qu'ils sont plusieurs et en groupe et que je déteste les groupes et leurs injustices. Alors il ne se passe rien et l'on arrive. Mais sur le quai, mon ventre me dicte une haine féroce. Je pousserais bien le leader à la démarche simiesque sous le train. Il suffirait de peu de choses.

Une aveugle

Je viens de voir une aveugle dans le train. Comme la plus grande de la Petite maison des cons dans leur prairie de bigots à la télé. Sauf que celle-là, elle était aveugle pour de bon, et qu'elle engueulait son chien dans le train. Elle avait les yeux bleus sans pupille noire, un bleu comme la terre vue de loin, mais sans la terre. Elle ressemblait en blonde et en plus jeune et en pas du tout pareil à l'aveugle chinois qui disait au petit Scarabée qu'il n'est pas encore temps de partir. Elle m'a fait une étrange impression. Je me suis senti tout coupable de regarder les prés et les tournesols superbes et les bottes de foin comme de grosses pelotes dorées pour des chats géants. Et j'ai pensé - parce qu'on est égoïste, à l'ouest, rien de nouveau - j'ai pensé que si je devais perdre un jour un sens, hein, question aussi bête que les quizz dans les magazines féminins, eh bien, qu'est-ce que je choisirais dans l'automutilation ? Hmmm ? Ne plus voir les tournesols et toutes ces filles nues et étrangement enthousiastes de voir mon appareil-photo se rapprocher de leurs nombrils ? Devenir sourd et ne plus entendre tous ces connards alentours à bavouiller des opinions légumières ? Perdre le toucher et ne plus rien tripoter ? Ne plus sentir la rose et les désodorisants qui servent de parfum à l'une de mes collègues ? Perdre le goût du Livarot ? (me couper la bite ?)

Jamais.

Conclusion cynique et égoïste.

Non.

En regardant la forêt qui défile, l'été qui s'allonge, l'orage qui monte et la tronche du type

allongé à côté, je me dis que j'ai de la chance. Reste plus qu'à perdre la mémoire et le désir et le temps. Mais chaque chose en son temps.

La jeune fille aveugle est repassée avec son chien, un sandwich à la main, un sourire aux lèvres.

Wagon-fumeurs

Tous les soirs à la même heure je monte dans le train par la porte de la voiture 15, au bout du wagon tumeurs, que j'évite en continuant sur la gauche, vers le numéro 16 et l'air léger du T.G.V. bleu. Ce soir exceptionnel, je suis monté dans le train par la voiture 13, j'ai traversé le bar. En ouvrant la porte et même juste avant, j'ai compris que j'allais devoir traverser la voiture 15.

Les wagons fumeurs sont gris poussiéreux et pleins de charbons légers sur les banquettes dans les paniers. Les yeux jaunes des gens assis n'ont rien de rassurant, et celui-là qui les lève a les pupilles dilatées, il a pété un joint, pétaradé dans le cosmos. Mes habits sérieux et mon déguisement se chargent d'une vapeur sèche gorgée de nicotine comme un gros pot d'échappement cancéreux. Putain ça craint le wagon fumeur. Les deux filles face à face et bien entendu trop grosses ne font pas d'effort pour éviter mes clichés sans objectif. Les garces se fument l'une l'autre et j'imagine la sueur qui couve jusque dans leurs derrières de grosses poules des œufs gris pourris et mous, des œufs qui ne demanderaient qu'à casser dans leurs slips sales et sans repentance aucune. Salopes qui puent. Elles ont des seins pendouillards et pas entretenus, elles aiment les garçons qui aiment la mécanique et les plastiques rouges. Plus loin deux paysans fument les Gitanes Maïs que mon père n'a pas eu le temps de fumer, et je scrute alentour pour voir si - miracle - le voilà pas ressuscité dans les parages à se bouffer le gosier de tumeurs malignes dans un train encore à l'arrêt. Non, il est bien mort depuis longtemps, et s'évapore encore et toujours sous la dalle grise de marbre noir qui ne porte même pas son nom. Hommage posthume et chapeau bas. Encore une fille sale, et deux bidasses, et un cadre le bide nénuphar sur l'étang à porter cravate rougeâtre, encore quelques pas je vous ai tous eus en joue affreuse humanité se consumant lentement. Je vous en veux d'accélérer la fin, on a bien le temps d'en finir.... Mais passer, simplement passer, ça rassure.

Au dernier rang près de sa mère dans un tricot blanc un petit môme avec des grands yeux, à la manière des gamins déshérités de Gimenez dans Fluide Glacial^{TM}. Il implore, il sourcille, il est vif. Un beau petit poisson, un gardon aux nageoires bien rouges au milieu des algues vert sombre et nocives, accroché à sa vieille carpe de mère couverte de pustules blancs purulents, et des poissons-chats en bande qui tournent à se mordre leurs embonpoints pourris de l'intérieur. La carpe le menace et vocifère et ouvre sa grande gueule de poisson crevé qui pue la mort tu vas t'asseoir ou je t'en colle une et voilà son mégot qu'elle écrase contre la vitre. Manquerait plus qu'elle rôte, qu'elle pète, qu'elle exulte, la truie jouit encore paraît-il, bien qu'on lui coupa la tête hier soir. Saloperie de lutte des classes ou je ne sais quoi, je ne peux rien faire, déjà, je déborde, j'ouvre le bâtant, je change de bord, sans broder sans en rajouter, je me retourne et je vois le monstre qui chia un lendemain de cuite à coup sûr le pauvre gamin qui n'en demandait pas tant, je vois la génitrice débordante machine à salir rouillée made in Merdaucul, je vois son corps se lever et son cou sans différence se tendre et sa tête et ses gros yeux globuleux jaunes à n'en plus finir et je la vois, bon sang, je la vois qui l'avale d'un coup sec et d'un bruit profond, et les pieds de l'enfant dépassent un instant comme les pattes des sauterelles dans les gueules

des grenouilles les soirs d'été.

Je n'ai rien pu faire. Les poissons sont ainsi, ils bouffent leurs progénitures, voraces et sans culture, et sans limite et oui bien entendu bien vulgaires, et puis que faire eh bien rien ! RIEN. Je n'ai rien pu faire. Elle a tué le petit sans laisser de trace dès sa quasi-naissance lui qui ne demandait rien de mieux que d'écouter le train en partance démarrer.

Alors j'ai rêvé d'un déraillement impossible, un déraillement intelligent, comme le tri sélectif pour les ordures.

Vieille copine

23 ans

Il est des obsessions aussi pérennes que les saisons. Pas d'inquiétude, elles reviennent. Pas toujours aussi longtemps, pas toujours quand il faut. Mais elles reviennent, c'est leur normalité à elles. L'une des miennes date de 1975, pile *mid-seventies*, post-Beattles, mais avant la fin de la pop. Début janvier de cette année-là, donc, l'un de mes frères se tue en bagnole sur une route de Touraine. Pas bu, rien. Éjecté d'une *dodoche* que Dewaere aurait pu conduire. Un peu Dewaere mon frère, un peu Dewaere quand j'y pense.

Dewaere.

Il avait 23 ans. Point final à 23 ans, c'est un peut court. Moi, petit, je le regardais d'en bas comme un grand, un adulte, et même un bien plus adulte que moi vu qu'il travaillait dans les métiers manuels comme on disait à l'époque. 23 ans. J'y pense souvent.

Les souvenirs sont un peu flous, la télé est en noir et blanc, il n'y a pas trois chaînes, il y a l'hiver c'est janvier, les gens ont l'air jeune sauf mes parents qu'ont toujours été vieux. Le grand frère disparaît, je ne sais pas l'enterrement, je sais l'absence. Il était marrant mon grand-frère.

Aujourd'hui je suis à jamais bien plus vieux que lui mais pas tant que ça, pas tant que je pourrais être son père par exemple. Par exemple. Parfois je me demande si les disparitions alentours n'ont pas un sens fait exprès, comme de bien entendu. Toutes ces petites déchirures qui nous construisent par hasard, le hasard en ciment, c'est peut-être ça qui veut dire quelque chose. Mais ça veut dire quoi ? Ce serait pas si mal. Les morts qui meurent toujours pour rien, pour se réincarner sur des planètes sans nouveau-nés, eh bien, les morts, c'est pas pour rien peut-être même, c'est pas pour rien. Peut-être que ce petit *plomb* qui saute (à l'époque, les "Plombs" étaient vraiment en plomb, et ils sautaient tout le temps, et toujours le soir, et jamais au bon moment. Aujourd'hui ça n'existe même plus.), donc peut-être que ce petit plomb qui saute, c'est un fait exprès.

Ou du moins que ça sert à quelque chose, ça sert à raconter des histoires, à avoir des choses à dire.

C'est pas comme le type dans le train derrière moi. Il téléphone à tout le monde avant d'arriver à Paris. Il parle de choses et d'autres, ça dure trente secondes. Il est très terre à terre malgré son boulot dans les voiliers ou je ne sais quoi. Il prend des rendez-vous, donne des ordres, règles des affaires, a des priorités.

Mais je me trompe peut-être.

Accident de voiture

Impossible de m'endormir dimanche soir. Lundi commence à peine, j'y repense encore. Ce n'était pas un rêve, mais une pensée froide, avec des images précises, des choix à faire, peu de temps à perdre. J'ai beaucoup de mal à résister à ce type de pensée.

Je me vois au volant d'une voiture récente (ce qui ne m'arrive jamais). Je roule vite, il fait beau, les oiseaux chantent sans doute, mais à 160 sur une autoroute...

Je roule, je double, tout va bien.

Et là, en face, un 38 tonnes franchit le rail qui sépare les voies et vient se coucher 300 mètres devant moi. Je ne sais pas s'il y a des champs à droite ou des rochers, je n'ai pas la distance pour freiner, il est là, renversé, c'est un camion citerne.

Je me vois foncer vers lui, avec au maximum 2 secondes pour réfléchir. Je sais qu'il fait beau, et que les oiseaux chantent sûrement quelque part. Je sais que tout allait bien. Je sais que c'est le hasard.

Cancer

Il arrive parfois que l'on marche dans un état second, un état de transe ou d'oubli. Un automatisme. Je marche et ne vois rien, il fait chaud dans mon crâne et pourtant l'été s'oublie un peu. Il fait chaud la fatigue me hante, la main tremble un peu. Je ne sais quoi penser. Il est un peu tôt pour cela.

Je repense à la joie que j'éprouvais encore il y a quelques jours quand, naïf sincère, je m'offrais un jouet à dix francs, une *New Bettle* noire. A poser sur mon bureau.

On ne se rend pas assez compte de l'importance des objets dans nos vies. En acquérir un, même petit, c'est s'accrocher un peu.

Mais il est rare d'*avoir* vraiment quelque chose. A moins de l'avoir en soi, comme une obsession. Comme la Bretagne et le lisier des porcs qui pissent et s'oublient dans ses sols infertiles.

Comme un cancer dans son corps à soi, une chose qui s'étend, qui s'enfonce et se faufile. Le cancer est un calcul savant. Il se résume à "combien". 6 mois est un minimum, le reste se compte en années. Un cancer, voilà la vrai possession. Les autres en ont toujours un. Pas soi. On y échappe, on n'y croit guère, lui croît.

Un cancer pour raisons obscures ou par tabagisme. Et regarder les fleurs avec un oeil si neuf, pour être enfin de ceux qui sauraient compter les jours....

Cancer technologique

L'homme en blouse blanche est un débonnaire. Il a envie de peloter les fesses de l'infirmière qui vient de terminer ma prise de sang. Il est solide, garni de gros avant-bras, de gros doigts, d'une poigne de fer. Son visage lui-même fait penser au rugby, aux paris stupides, à la virilité des adipeux. Il est accompagné de deux autres qui l'admirent et le détestent tout à la fois. Ils

ont une blouse aussi, avec le nom du service et leurs noms à eux.

Oncologie, prénom-nom. Oncologie, prénom-nom Oncologie, Monsieur machin, professeur.

Un professeur, ça en jette. Je me sens singe savant ne sachant pas trop sur quel pied danser dans leur zoo aux murs et barreaux de lit blancs. Ils auscultent le compte-rendu sous forme de courbes à mes pieds, puis l'infirmière s'en va. Les choses sérieuses sans doute.

Mes cheveux ? Oui je m'y fais. Ce n'est pas trop grave, je ne suis pas une femme vous savez. Ce n'est pas grave dois-je répéter. Cela l'arrange me dit-il, il est bon d'avoir le moral dans ce genre de situation. Je n'ai pas le moral mais quelle importance on m'annonce la science et les techniques et tant de machines, d'outils, d'informatique, de suivis, de remboursements, de sécurité sociale, d'aides-soignants, de panseurs, d'infirmières et même la dame qui apporte à manger. En voilà de l'encadrement. J'ai envie de lui parler de l'ampleur du contraste et de l'imminence mais cela est peine perdue. Il a pour mission de vulgariser ma mort afin que je crois y échapper, il s'en fout et c'est normal, pas de sot métier. Il parle avec ses gros bras rassurants. Il pourrait me porter. Cela fait du bien de penser qu'un chirurgien peut vous porter dans l'escalier même si vous n'êtes plus un enfant et lui, pas un chirurgien. Ce n'est pas lui qui met la main à la pâte. Lui, c'est l'homme des protocoles. Combien de doses et de traitements croisés, combien de temps et combien de fois et combien pesiez-vous autrefois pour votre mètre 78 il me semble ? Bien. Ça devrait bien se passer.

En bas, claudiquant avec déambulatoire, un prolo en pyjama fume une gitane. Il a le teint jaune et l'air ahuri. Voilà sa femme et ses deux filles aussi obèses les unes que lui, l'autre, est maigrelet. Qu'on ne me demande pas pourquoi cet homme n'a pas fait d'études, pourquoi je sais que les livres ne sont pas son affaire et pourquoi j'en ai la certitude. Ici même, les différences sociales ne s'estompent pas. Cet homme en a pour 3 semaines. C'est pour cela qu'il peut encore fumer. On l'autorise. Dernier plaisir. Inutile de le rendre nerveux.

Je reprends l'ascenseur. Une fille jeune regarde le plafond pour me prouver que j'existe encore. Quelque part derrière les murs, ce matin des enfants naissent. Je ne saurais dire si cela est rassurant. Une chose est certaine : toutes ces choses et ces années d'études et ces scanners et cette chimie. Tout ce paradoxe me verra quand même mourir comme un lépreux de Bombay. N'est-ce pas formidable.

Dernier jour

Il faudra bien qu'elle vienne me chercher, c'est une obligation légale. Je préfèrerais qu'elle vienne de l'extérieur.

Pourrir de l'intérieur, se raidir d'un crabe qui progresse d'os en bassin, c'est voir le temps s'étendre vers une fin trop annoncée. Ou pourrir de la tête, la perdre finalement, la voir choir, oublier le matin, le soir. Ne plus savoir. Ah, peut-être autoriser cet intérieur-là : le crâne. Ou par en bas, par le cul, par les glandes, les boyaux qui s'altèrent, les muscles qui s'atrophient, adieu mes altères. Se finir en excréments, de méchancetés en punitions, sous le regard des autres qui suffoquent, rêvant de neige en montagnes, d'été à la mer. Entre des murs blancs et des infirmières noires. Se consumer, de mou en mou, de chaises en lit, de lit en point final. Ecouter enfin son coeur qui s'arrête, et la nuit qui tombe, les derniers pas qui s'éloignent et rejoindre le *rien* dont on sait que l'univers s'y étend....

L'extérieur, le soudain, la chute. Sans souffrir, bien entendu. Dans un lit, d'un coup d'un seul, entre quelques femmes et sous un portrait de Brel qui braille en sueur.

Tout sauf la noyade, l'écrasement d'un avion au retour des souvenirs de vacances réussies, n'importe quoi sauf la mort de l'autre à qui l'on tient, de celle qui nous retient quand on n'a guère le goût des choses....

Destin sous-marin

Pendant qu'à l'ouest de l'Europe, la rentrée de septembre n'annonce rien de nouveau, une centaine de corps de marins pourrissent dans un suppositoire, celui-là même qui devait un jour ; qui aurait dû nous empêcher de savourer la fin d'un été pourri, pour une raison ou pour une autre.

Et même si les filles dans la rue profitent encore un peu du droit que le temps leur confère, et même si leurs jupes sont encore courtes et ne font qu'effleurer, les hommes-sardines n'en finissent pas de crever dans leur boîte et dans leur jus. L'huile doit ruisseler de partout, entre la radioactivité et le froid d'une eau qui conserve peut-être. Car nos esprits ont bien du mal à la compassion. On n'imagine guère les fins terribles, et les commentaires sont rares de ceux qui en reviendraient, et pour cause.

C'est qu'il fait nuit dans le sous-marin russe. Une nuit incompréhensible, un cauchemar pour de vrai, de celui dont *ils* avaient rêvé, forcément, en revoyant autrefois leurs amis et les leurs à la surface des choses.

Alors que là, dans la rue, sous les chaussures des femmes heureuses de l'ouest, il fait grand-jour, et même en hiver, on contemple la vie qui se trémousse au milieu des couleurs et des choses, comme si la Baltique n'était pas un cercueil.

Faut bien dire qu'on s'en fout, et même complètement.

J'veux pourrir

En retournant avec amour mon compost qui pourrit, me voilà mettant à jour un ancien pigeon enterré là il y a quelques mois. Ni plume ni os, une simple trace grise dans la vermine heureuse, la viande de volaille transformée en traînée de crème vanille, une crème épaisse aussi juteuse qu'irrégulière, une ombre finale dans laquelle les asticots s'imaginent un paradis. La mort a donc une suite, une suite savoureuse et gluante, d'une odeur âcre s'insinuant sous les doigts, sous les pieds, entre les orteils, dans nos cheveux, au fin fond de nos corps quand vient l'heure.

Mais non.

Mais non. Un grand "non" glauque et hygiénique nous empêche de pourrir, et que l'on me fasse confiance, je l'ai vu, j'en suis sûr : aujourd'hui, dans les pays civilisés d'occident, on n'enterre plus, c'est par trop dégueulasse. Aujourd'hui et depuis quelques temps, on fausse sceptique nos cadavres dans du béton coulé par concessions de trente ans. Advienne vaille que vaille. C'est un scandale notoire.

J'exige de pourrir tranquille dans une terre forestière au fond d'un bois, au pied d'un chêne

comme de bien entendu, avec des racines à la place des antennes sur les toits. Merde alors !

Je ne bouge pas

Ah le sale con. Mais le sale con de putain de sa mère quel con je ne descends pas ! Il a qu'à venir s'excuser. En plus je vais être en retard au rendez-vous ! Heureusement que je suis seul dans la bagnole, ouf ouf ouf putain le sale con. Me voilà encastré sous un poids-lourd, et coincé sous le pont. Mais quel con !

Je ne bougerai pas, tu peux courir sale con ! Et pas la peine de venir me gueuler dessus, sale connard alcolo à fumer ta clope en bagnole à conduire d'une main ta grosse bagnole que t'en viens juste de détruire la mienne, merde de merde. Je ne bouge pas, et arrête de gueuler pour que je sorte je t'emmerde connard !!!

Je vois ma bagnole, assuré au tiers, elle a 13 ans, pffffff. Je l'ai payée 5000 balles mais quand même, ça sent la casse. Je l'aimais bien elle roulait bien. Roulait au SUPER oui d'accord, mais quand même !

Non je ne sortirai pas !

Tiens v'là les pompiers qui s'agitent les cons avec leurs casques-miroirs pour rouge à lèvres. Je ne bouge pas, je vous emmerde ! Je ne sors pas tant que je vois ce connard qui me gueule après ! Il en chiale tellement qu'il est énervé cet abruti ! Mais pauvre con de pauvre con ! C'est pas de ma faute ! JE NE SUIS PAS EN TORT T'AS GRILLÉ LA PRIORITÉ !

Ce que les gens sont cons !

Mais il est taré ce pompier ! Il découpe la tôle au niveau de mon cou ! Mais ça va pas non ! Oh !!!! Il va me blesser cet abruti ! Je ne bougerai pas tant que l'autre dingue n'aura pas les menottes aux poignets. Non mais oh ! V'là les flics ! Font un constat. Le voilà qui souffle dans le ballon ! Bien sûr qu'il est bourré ! Venez m'interroger les gars, je vais vous le dire moi !

Je ne bouge pas. Je vois le jeune pompier qui enlève son casque. Pas très prudent. C'est un jeune. Pas ridé. Petit con tiens, tu dois pouvoir te taper plein de nanas, ah, la belle vie. Tu sais, dans ma tête, je suis un peu vieux con même que j'aimerais des fois retourner en arrière mais bon. T'es livide mon pote ! Oh ! Pompier ! T'es tout pâle tout blanc comme un cierge de Pâques qui disait l'autre !

Je ne bouge pas. Je vois bien que tu me prends le pouls mais tu vas te dégueulasser la main, y'a du sang partout petit gars !

Je ne bouge pas. J'ai la tête vers toi. Je ne bouge pas.

J'entends pas ce que tu me dis. Tiens, c'est marrant ça, depuis le début j'entends rien. Je vois la scène à gauche par la portière. Les flics éloignent les gens, l'autre râclure de chauffard assis là-bas livide sur le trottoir qui pleure qui gueule. Le petit pompier tout pareil. Je ne bouge pas. Je ne bouge. Je ne.

Je.

L'ami qui va mourir

On ne sait ni où ni quand. Mais c'est statistiques, c'est probabilités. C'est quasi-certain. Il a l'air en forme, gris, taciturne. C'est bien lui. Il attend devant la pharmacie la femme de sa vie, elle-même attend les médicaments, et *so on*. Il est bon pied bon œil, bien que ce dernier soit plus vif que le premier et son frère jumeau. Les pieds, pas son truc. Il les fait mariner. Ils marinent. Il n'a que deux paires de pompes. L'hiver/l'été.

Je l'aime beaucoup. C'est un ami. J'éprouve pour lui une infini tendresse. Et pourtant, il sent la gauloise à filtre, il boit trop, il fume des pétards tant et plus. Il vit sous tranquillisants naturels. De l'antidépresseur, de l'anti-nerfs à vifs. Il est, d'une certaine manière, typiquement français, désordonné et sensible, et malheureux. Je ne sais pas ce qu'il attend de la vie. Parfois, j'ai l'impression qu'il en attend une certaine fin. Il est certain de comprendre les sentiments des autres du premier regard, parce qu'on ne la lui fait pas. Il se trompe, il en bave. C'est étrange. Il fume à sa soif, il boit à sa faim. On trinquera un jour au cimetière quelques larmes alcoolisées. Peut-être même que pas du tout. Un platane pour moi, du verglas pour les autres, le tétanos. Allons savoir, allons savoir. On a tout pour être heureux sauf des voisins pathétiques et violents. On a tout sauf un détail. Après des années d'études "sociologiques", des bouquins maintenant dans des cartons, je ne sais pas tout à fait ce qui manque. Un détail, mais lequel ?

La tête coupée

Hier soir, la table en bois, avec des carreaux de faïence.

La femme qui nous parle est médecin, elle fait dans l'urgence. Couturière en quelque sorte. Elle nous parle des tôles froissées, des routes, de l'eau et de l'essence mélangées. Non, elle n'en parle pas comme ça. Elle en parle cliniquement. Il est heureux que ce style fut inventé. On meurt plus facilement.

Elle dit "une fois, la femme n'avait plus du tout de tête, la cervelle avait tapissé l'intérieur de la super-5". Elle le dit comme ça. Les morts ont une cervelle, les vivants un cerveau.

Elle décrit la scène, on parle de dissection. Elle parle des corps, *corpses*, comme d'autres jetteraient les salades pourries à la fin d'un marché trop pluvieux.

On rit d'humour trop noir, visqueux, sur la femme sans tête.

On dit "Et alors ? Vous avez réussi à la sauver ?"

En repartant en voiture, j'ai pensé à elle, la femme sans tête dans sa voiture à elle, là-bas.

J'ai pensé qu'il y avait sans doute forcément quelque part quelqu'un qui l'aimait. Peut-être même encore.

La vieille à la lumière bleue

Dans la lumière bleue qui pleut de sa fenêtre au rez de chaussée, j'aperçois à travers la vitre une vieille assise dans un fauteuil ancien au dossier trop haut, elle ne bouge pas et fixe la

télévision allumée devant elle, l'écran éclaire la pénombre avec quelques agitations. C'est sans doute l'émission du soir. Je m'arrête devant cette foutue baraque alors que j'ai autre chose à faire, et puis j'ai pas de parapluie, je ferais bien de filer à la gare bon sang, qu'est-ce qui me retient là, devant la fenêtre, comme un voyeur es-personnes âgées ?

Derrière les rideaux en nylon du dernier cri de la dernière fois qu'elle en poussa un avant que le vieux ne meure d'une thrombose, la vieille dans ses pantoufles savoure le moment qu'elle attendait depuis longtemps. Me voilà témoin du grand moment, le grand moment. Le grand moment. Putain merde ! C'est son grand moment, rendez-vous compte !

Elle est morte immobile depuis 5 minutes déjà, avant que je ne passe elle trépassa. Pas alanguie dans un lit d'hôpital, pas dans la rue sous une bagnole, pas dans un avion pour Honolulu avec un bellâtre. La télécommande est tombée, la vie n'est que cathodique, et même pas un chat pour s'y frotter. La voilà qui refroidit doucement, jusqu'à demain, jusqu'au facteur. A la bonne heure.

Et sa fille de s'émouvoir et ses petits enfants de s'étonner. Ainsi donc, on peut mourir tranquille devant l'émission du soir, sans attendre les actualités régionales, si c'est pas pitoyable ça, je vous le demande, si c'est pas pitoyable.

Demain, des gens viendront, des plus jeunes avec des goûts de papier peint. Ils voudront de la lumière, de la gaieté, une télé 16/9ème et casser les cloisons, pour agrandir. Son vieux papier à elle, avec des losanges marrons, elle pourra le voir monter en fumée, doucement, dans une décharge quelconque.

Je pourrais prévenir les pompiers, gueuler après les voisins, le dire à la dame qui passe dans la rue. Je dirais "Regardez, la vieille-là, elle est morte ! C'est dingue non ?".

Ça fait cinq minutes que je la regarde qu'elle est morte foutue de chez foutue. Faudrait pas que je rate mon train avec tout ça moi.

La vieille qui s'ennuie

Elle dit qu'elle est là et qu'elle arrive, elle ouvre sans demander qui frappe. Elle a les cheveux collés sur la tête selon les jours et les visites. Chez elle, ça sent mauvais le mauvais chat, et l'eau croupie des oiseaux en cage. Elle a vécu la guerre et fait trop d'enfants par hasard ou parce que c'est comme ça qu'on faisait à l'époque, et que ça posait pas de problème.

Je n'ai rien à lui dire qu'elle pourrait comprendre. Je simplifie les commentaires et découpe le paysage au plus simple : *oui, ça va.*

Je vois dans son regard les restes d'anciennes fiertés et des croyances de supériorité mal éteintes. J'entends les ragots et les mêmes histoires, les méchancetés qui la font tenir encore malgré la mort qu'elle réclame et qui, pour la punir un peu, prend son mal en patience. *Elle* n'est pas encore là.

Je regarde autour d'elle les meubles et les photos. Sur certaines d'entre-elles, les ciseaux ont marqué la limite des gentils et des mauvais. Il y a ses filles mais les gendres ont disparu, quand bien même le hasard les aurait posés au centre de l'objectif. Ils nous regardent par des trous béants par où l'on distingue la poussière derrière.ăLe passé recomposé fait de malheurs et encore de malheurs, car c'est comme cela qu'elle vit : le bonheur et la simplicité lui sont à

jamais étrangers. Un ragot, un mort, un accident, tout un peuple de faits divers remplissent les jours qu'elle digère d'aise dans l'ennui de son âge. Elle avance de plainte en plainte, en insistant toutefois sur sa santé, *car c'est important.*

Elle s'invente encore des bonnes grâces et de l'humanité, des amis et des bonnes femmes à conseiller, à entretenir, à prédire. Dans sa vie entière, elle ne peut plus faire la part des choses entre l'invention et l'histoire, tant elle ne fit que mentir sans honte.

Cette honte qui s'installe en moi quand je pense à elle, ma mère.

Le transfert

Le type sort du cinéma. Il vient de voir Pearl Harbour. Avec sa copine. Il est content. Y'avait des effets spéciaux. Ils vont boire un pot. Ils sont avec un autre couple tout aussi béat, et deux copains sans fille.

Ils boivent un pot. Les garçons de la bière, les filles de la bière. C'est bon la bière semblent-ils ne pas penser. Ils reparlent des effets spéciaux. C'est bien les effets spéciaux disent-ils. Ils ne savent pas où est Pearl Harbour, ni si ça existe pour de bon. Ils ne savaient pas qu'avant, les Japonais étaient méchants avec les américains.

C'est l'été. C'est agréable l'été.

Ils partent en boîte. Ils vont danser. Avec un "c" très étrangement, ça change le sens du mot. Ils vont bouger dans la sueur des autres et dans la fumée des culs des autres qui ont mangé au MacDo. C'est si bien d'être jeune. Eux-mêmes, ils ont mangé des pizzas avant d'aller au cinéma.

Les filles font de leur mieux, les deux copains célibataires cherchent des filles. Mais personne ne se regarde. C'est pas facile. Pour trouver une fille, vaut mieux avoir des connaissances qui vous les présentent, sur le canapé convertible à 1290 francs de chez Fly, en buvant l'apéro. La musique est excellente, surtout les basses. C'est ça la musique, c'est des grosses basses qui nous rappellent comment on faisait caca dans le ventre de môman avant de naître, quand on entendait son cœur qui cognait fort.

L'émotion.

Pauv'môman.

Voilà, ça, c'était une bonne soirée ! La semaine prochaine, ce sera barbecue chez Kevin. Enfin, sans forcer le trait, un nom comme ça.

Sauf que non.

Héhéhé.

Sauf qu'en rentrant, le type qui sortait du cinéma avec sa copine béate et des effets spéciaux plein la tête, eh bien ce type, il va faire un transfert. Rien de freudien, ne compliquons pas la chose, c'est assez compliqué comme ça. Il va faire un excellent transfert, les chirurgiens sont heureux. Tout était intact. (sauf la tête, bien sûr, mais pour ce qu'il y avait dedans, hein...).

On a donc récupéré les corps très vite, et à 4 heures du matin, on a tout ouvert. Comme la tête écrabouillée était sous un *champ* de plastique bleu-vert, on n'a pas eu mal au cœur. L'interne

de chirurgie a même eu le droit d'enlever lui-même les deux reins, avant qu'on retourne le type qu'aimait tant les effets spéciaux, pour lui piquer tout un tas d'autres organes. En plus, comme il faisait un peu de gonflette, quand on l'a ouvert, ça n'a même pas senti le gras cramé. (parce qu'avec les vieux gros, ça sent le gras cramé, et les toubibs, ils aiment pas ça). Non, là, le type, avec ses tablettes de chocolat bien inutiles dorénavant, il était facile à ouvrir. Et ça permet de sauver des gens, qui récupèrent des organes encore jeunes.

Par contre, pour le barbecue chez Kevin, c'est foutu.

Une autre fois, peut-être....

Malédiction

Le bébé est mort avant de naître, peut être quelques minutes avant. Le père a de grands yeux bleus, la mère aussi mais ils sont tout petits et presque fermés comme si la lumière ne signifiait plus rien.

La mère repense à sa mère à elle.

Sa mère à elle a eu autrefois un bébé qui aurait pu être sa soeur. Mais sa mère à elle a perdu son bébé de la même façon, dans un hôpital, un peu avant la date où l'on se réjouit du petit nouveau.

Sa mère à elle a eu des complications après qu'elle eut perdu celle qui aurait dû être sa soeur. Elle a été soignée mais la rumeur veut que les médicaments des années soixante-dix ont déréglé tout dans son corps et que la leucémie qui l'a rongée pendant 15 ans....

Sa mère à elle a perdu l'un de ses frères dans un accident de voiture. Elle était enceinte. Deux mois après je crois, elle perdait son bébé.

Et je regardais ma nièce pleurer mon petit-neveu découragé de vivre à l'avance sans même trouver un mot dans ma panoplie habituelle, comme si les habitudes des morts tout autour ne servaient à rien.

Mon petit frère dans le coffre

J'en ai ras le bol des statistiques de la sécurité routière. C'est comme les statistiques du cancer des fumeurs, on s'identifie mal. Alors moi, j'ai une histoire vraie, un histoire terrible, une tragédie qui me ronge l'esprit depuis deux jours, et la voilà :

Entre deux villes moyennes en France, on a fabriqué une quatre-voies et coupé des platanes. Il fait nuit et l'on roule vite. Un couple d'amis roule vers l'une de ces deux villes. Ils sont confiants, ils sont tranquilles. Peut-être qu'il pleut. Le conditionnel n'est jamais de trop dans ces histoires-là. On roule devant, on roule en face.

Devant, il y a une voiture avec des gens heureux. C'est moi dedans. Non, c'est vous. Oui, c'est vous. Avec une femme et trois enfants, ou un homme et trois enfants, ou 2 frères et une petite sœur, c'est selon. Ils sont cinq dans la voiture. Ils ont des projets, ils ont sommeil, ils ont assez d'essence, il y a un air-bag devant-derrière. Ils roulent trop vite, mais on sent rien. Le

confort moderne.

Mes amis derrière sont confiants aussi. Ils roulent trop vite, mais on sent rien. Le confort moderne.

Et puis une voiture déboule à droite - des types sûrs d'eux qui savent conduire - et les parents et leurs enfants, et le moteur et les roues et tout ce monde-là avec du sang dans les veines, des pensées tranquilles, tout ce monde-là sent tout à coup du fer qui rentre en eux. Un bruit énorme, des lumières, une fraction de seconde, mais surtout des morceaux de fer, des gros et des petits morceaux qui déchirent et écrasent et tuent papa et maman, et puis la petite fille.

Mes amis derrière ont une grosse peur. Ils sont médecins tous les deux alors ils y vont.

Elle, la toubib, elle sort un petit et le met sur sa banquette. Et le petit - il a dix ans - il crie. Il crie. Il crie "mon petit frère". Donc lui, comme il crie, ça veut dire qu'il est vivant.

Il est où ton petit frère ?

Il était à l'arrière, il a été projeté dans le coffre.

Elle court ma copine toubib, elle ouvre le coffre. Et là, il y a un petit frère de cinq ans, et les médecins le savent quand c'est qu'on meurt : c'est comme pour les animaux, on se recroqueville, on a les bras qui deviennent raides et des réflexes étranges.

Le petit frère dans le coffre, il vient d'arrêter de vivre aussi. Il n'y a plus de papa, de maman, de petite sœur, de petit frère.

Y'a un gamin de dix ans qu'est devenu dingo, et pour toujours, les psys peuvent aller se coucher. Ce qu'il ne sait pas, c'est que son petit frère encore tout chaud, on va le découper, l'ouvrir doucement, et enlever les légos de son corps. Les morceaux vont servir à en assembler un autre de petit frère, un qui connaîtra jamais, un qui vivra un peu mieux.

Et y'a un ministre avec des statistiques, qui compte : 4.

Mourir

Quand j'étais enfant, on m'a dit : "il est mort".

Merde alors. C'était terrible. Il était mort alors qu'il était grand. Moilenfant, je croyais que c'était les enfants qui mouraient, c'était pour ça la peur du noir. Je croyais que c'était les vieux, c'était pour ça qu'ils étaient vieux. Mais les grands, il mourraient aussi.

Je l'ai attendu. Je vous en parle comme ça, mais c'est bien vrai. J'ai attendu un mort longtemps. Et la famille autour avec. Tout le monde attendait le solex qui rentrerait. Noël n'avait plus goût à rien et les anniversaires ressemblaient à un armistice. Je l'ai attendu et j'ai senti en moi monter un truc que seuls les adultes peuvent qualifier. Je l'ai donc seulement senti.

C'était l'impuissance.

L'impuissance totale. Rien à faire, impossible ça existe. On ne ressuscite pas les morts. On les tue à chaque fois au cimetière pour être sûr que c'était la fin.

L'impuissance, ça donne pas d'ailes, ça donne aucun espoir, ça vous dit bientôt ton tour mon

Kiki, tu verras.

Depuis que je suis grand, j'attends mon tour tous les jours. Mon frère est jamais revenu, et puis ma soeur est partie et mon père aussi. Tous les trois ils me disent bientôt ton tour compte les hivers et les printemps parce que compte à rebours petit. Je suis grand et je sais que ça viendra.

Impuissance.

Où sont les morts ?

Dissipation des brumes matinales

Prologue

A force de ronchonner servilement derrière l'écran, à force de vouloir en rajouter un peu, bref, à force, il m'est venu une idée. L'enchaînement des circonstances ayant abouti, par un pur hasard, à me propulser à la fois à la une des médias, de l'internet, mais aussi des salons culturels et de forums en tous genres, il m'a semblé logique de mettre noir sur blanc, et vice-versa, l'histoire de mon entourloupe, comme vous n'en croirez pas vos oreilles. Les personnages cités ici sont tous réels, que l'on fasse la part des choses....

Tout commence donc avec mes fabuleuses blagues de potaches. Voyez-vous, l'ennui s'installant un peu vite sur le web, et malgré mon succès indéniable, la chose est insuffisante. Pour traiter d'égal à égal avec les fanfarons facilement publiés dans *Le Monde*, le PDG de TF1 ou je ne sais quel intellectuel volant vers le Kosovo en première classe, il me fallait trouver une astuce. Celle-ci me vint donc par hasard, en écrivant à Philippe Val, l'homme qui fait deux fois la même chronique, sur *Charlie* et sur *France-Inter.* Bien sûr, le fameux chroniqueur de terminale A n'a cure des chroniqueurs virtuels à la plume alerte, mais, la faiblesse est humaine, j'osai encore il y a quelques jours lui écrire une bafouille sans importance sur son fameux *mail*, encore imprimé bien en vue à la deuxième page du journal....

Ce n'était pas la première fois que j'écrivais au fameux individu, ne recevant en réponse qu'un dédain silencieux. Quelle ne fut pas ma surprise quand la réponse me parvint presqu'immédiatement, à la vitesse de la lumière..... Pour traduire la chose et faciliter la compréhension du phénomène, j'épargnerai au lecteur les détails techniques : le message en retour me stipulait que le serveur "pop" de Philippe Val était saturé. Impossible donc qu'il lise mon message, pas plus que les suivants, victime de son succès ou d'une incapacité bien compréhensible à utiliser un logiciel de mail... Mmh me dis-je. Ainsi donc, l'homme ne lit plus son mail. Un individu doté d'une intelligence moyenne, par exemple un étudiant en droit, un fils de notaire, n'aurait sans doute pas déduit à ma manière et par une force conceptuelle quasi incroyable, qu'il fallait saisir la balle au bond : l'homme ne lit plus son mail, il est temps de prendre sa place. Deux solutions : m'adresser à mon maître absolu en informatique connectée : Pierre Lazuly. L'animateur des chroniques du menteur est un génie, je lui voue un culte immense. Pensez donc ! Réunir sur un seul portail tout ce que le net fait de mieux, enfin presque et surtout moi, quel homme ! L'Alexandre Le Grand du monde connecté ! Mais las ! L'animal (de son vrai nom Yannick Le Plouannec, pof, ça t'apprendra à pas m'aider) me répond de son ton le plus docte que pirater un mail, c'est mal, et c'est chiant, et qu'il a pas le temps vu qu'il est encore parti à la pêche au thon du côté de Malte, et qu'il me répond à l'aide de son portable 4ème génération de son invention, et vu le coût des communications à Malte, ça fait cher la réponse. Pas d'inquiétude. Puisque le

maître ne daigne, il me reste encore des liens, un vrai filon. Benoît. Benoît Kilogramme, l'homme qui pèse plus lourd virtuellement. Que n'y avais-je pensé, le webmaster de contre-courants, un petit génie aussi celui-là ! Il réfléchit qu'il me dit. Ben non, il voit pas.

Me voilà seul. Récapitulons : en prenant la place virtuelle laissée libre par le rédacteur en chef de Charlie, je possédais un atout majeur : faire causer de moi, de mon fabuleux manuscrit, par la voix d'un mort virtuel de la cybérie.... Puis l'idée naquit : d'autres l'ont fait, mais en utilisant plutôt une URL web, pas un mail. Qu'importe : je m'inscrivais à la va-vite, choisissant l'adresse philipe.val@free.fr..... Eh eh eh. Un seul "P", et le tour est joué.

Quatre jours plus tard, me voilà lui sans un p, mais qu'importe, je n'en serais que plus discret. Free m'envoie une petite enveloppe dans une rue de ma connaissance, un immeuble abandonné, une boîte à lettres bidon et une étiquette imprimée dans Ragtime^{TM}... Paramétrage, pop et smtp sur Free...Et de balancer ça et là quelques mails pleins de remords pour provoquer rapidement un flux bidirectionnel vers mon nouveau mail. Le premier, Arno tomba dans le piège. Ah ah ah, il faut dire que mon Philipe s'excusait de l'avoir traité, avec votre serviteur, de pédo-nazi. Ainsi donc, un nouvel article fut rapidement publié dans Uzine 2, afin de faciliter le rapprochement politique de Charlie et d'Uzine. J'y écrivis une réponse sympathique et consensuelle sur le forum, et l'on me bombarda de réponses, et de mails.... Me voilà crédible. je suis Philipe Val..... Et Philipe Val va bientôt, de fil en aiguille et de mail en mail, faire connaître l'existence d'un manuscrit de ma création, un manuscrit à renvoyer les bénéfices irlandais de Houellebecq dans les tréfonds des cartons des clodos, à Noël. Je tenais le bon bout.... Et, un peu comme un gonzesse - j'avoue la faiblesse - je courais aux Galères Lafayitte m'acheter un pantalon neuf, et pas couvert de peinture. Ça vient je me disais, ça vient.

Journaliste de Libé

Dans toutes les grandes oeuvres, il y a une part de hasard. Un biographe de l'oncle Adolf écrivait qu'il aurait pu s'appeler, par exemple, Schwartznegger, et que les foules sous son emprise criant "Heil Schwartznegger", ça sonnait moins bien, voire même ça craignait du boudin, et goodbye troisième reich. N'osant me comparer ni à l'oncle en question, ni au hasard de son nom, j'ose quand même avouer que le hasard fit bien les choses dans mon cas, après 2 ans d'un site narcissique et au final pas une publication.

Après avoir endossé le nom de Philipe Val, nom banal, j'avais l'intention d'en jouer, et de lancer, à la manière des grandes marques, une rumeur sur mon petit manuscrit, afin que des éditeurs parigots lui fassent le meilleur accueil, voire même - rêvons un peu - viennent le réclamer à corps et à cris sur mon mail grosse.fatigue@free.fr. Non pas que j'étais fainéant, ce dont on m'accusa parfois à tort, mais je n'avais guère envie d'imprimer mes 200 pages et d'y ajouter des timbres en pure perte. Tout le monde sait qu'on ne lit guère les manuscrits, et que les gens à la plume alerte et au style adéquat finissent au cimetière comme John Kennedy Toole. Ne voulant guère partager le destin du bonhomme, mon nouveau nom virtuel m'ouvrait les voies de la renommée, ou plutôt, plus modestement et à court terme, les voies de son réseau de relations.... Je comptais donc là-dessus pour nouer contact avec Cavanna et Polac (j'adore Polac), et voir ce qu'il adviendrait.

Un jour que j'étais en train de répondre à une lectrice de Charlie venant juste de m'envoyer une photo scannée de son cul en string bleu, je reçu un mail par erreur. Oh, on en reçoit tant,

il aurait pu passer à la poubelle fissa. Ce ne fut pas le cas. Pas de $$$ à make, pas de penis à enlarger. Non, une journaliste de Libé, le quotidien branchouille qui m'endort et n'a jamais osé révéler mon génie littéraire à la face cachée de la terre, une journaliste responsable de rubriques multimédia, de celles où l'on vante l'existence d'un site néo-zélandais en Flash™ présentant l'évolution des scarifications à la mode chez les jeunes cancéreux des plages de là-bas, bref, une journaliste donc m'envoit une lettre d'amour enflammé, et même quelques confirmations sur ses aptitudes à la fornication bien réelle. Dans l'en-tête de la chose, il y a deux noms. Moi, et un autre. Merde alors ! Elle avait copié/collé mon adresse par erreur, et l'autre, ce n'était pas son mari, ce que le corps du texte prouvait à moults endroits, c'était le corps du délit.

Idéal pour s'improviser maître-chanteur, n'est-il pas ?

Aussitôt fait.

Sous mon identité fatiguée, je lui envoie donc un mail classique, du genre, "Eh, connasse, va sur http ://grosse.fatigue.free.fr et dis un bien fou de moi dans Libé. Sinon, ton petit adultère avec x... finira mal". Et toc. Quelle chance le hasard ! Fini les sites web sans intérêt avec des types qui se greffent des boulons de Harley-Davidson dans la tête, ou des puces fluos en guise de montre.... J'aurais tant aimé qu'un journaliste du supplément multimédia du Monde fasse la même erreur, mais ça se vendait encore moins, ils viennent de fermer. Elle me répondit rapide comme l'éclair que j'étais un salaud, et qu'elle verrait ce qu'elle pouvait faire pour moi. Ah, suprême délice de la puissance et du bonheur, fini de chialer sur mon enfance lointaine et ma nostalgie des années 70 ! Le piège se concrétisait bien plus vite que prévu, et les circonstances s'enchaînaient avec bonheur. Je me sentais changer, plus joyeux, plus optimiste, j'avais juste peur d'avoir l'air aussi con qu'un consultant à sourire entre mes dents...

Deux jours plus tard, la journaliste en question fit paraître un premier papier : "Grosse Fatigue ou l'état de grâce littéraire sur Internet". Je lui avais tout dicté, elle écrivait assez mal, un style plat, à la manière des journalistes de Libé. Serge July en personne s'avéra supris, et mes statistiques du jour furent multipliées par 10. A minuit ce jeudi, elles affichaient le nombre record de 3492 visiteurs et d'une moyenne de 10 pages vues par personne. De nombreux courriels vinrent saluer mon style, ma hargne, me comparant à Desproges, à Houellebecq mais en mieux, à l'autre emmerdeur avec ses gorgées de bières à la con, parfois à personne. La plupart semblaient dire : "Continue".

Ils n'imaginèrent pas à quel point j'allais continuer. Le passage du virtuel au réel est une consécration. Je l'ai déjà expliqué dans Uzine. Faire un site perso, tout le monde peut le faire. C'est bien le problème. Heureusement que les moteurs de recherches sont devenus payants, ça commençait à suffire. Internet est aussi le repère des beaufs technoïdes en tous genres, avec des gif animés et des couleurs pixelisées et ultra-contrastées. Mais pas seulement. Il y a aussi Guillermito. Une publication dans Libé, c'est bien. Mais finalement, ce n'est pas mieux que Télérama. L'audience offerte par le quotidien en une journée fut celle offerte par l'hebdomadaire en une semaine. Ainsi vont les choses et la logique est respectée. Mon audience se maintient à un bon niveau, et quelques journalistes de province en profitent pour repomper l'article de Libé pour, par exemple, les Dernières Nouvelles d'Alsace ou le Dauphiné Libéré. (véridique). La Province s'en mêle donc aussi, mais ça n'a aucune importance, le jeu se joue ailleurs.

La cocotte de Libé fut félicitée par le rédacteur en chef de Charlie. Avec un seul "p" et par mail, comme vous pouvez vous en douter.... Ce dernier en rajouta en lui parlant d'un manuscrit dont la rumeur disait qu'il était génial, et lui demanda si - elle qui avait pondu l'article - en avait entendu parler. On allait en entendre parler....

Premières réactions

La lecture de mes premiers aveux vient de me valoir un torrent de courriers. Je ne suis pas très étonné par l'ampleur que prend la chose et, conformément aux menaces étayées de faits bien réels, je vais tâcher à l'avenir de travestir les noms. J'ai bien compris que certains avaient la possibilité de fournir aux R.G. mes fichiers logs ainsi que les cookies de sextracker.com, enfouis au fond de mon dossier préférences de Netscape. Toutefois, ceux qui voudraient me faire taire à tout jamais vont en prendre pour leur grade : c'est déjà trop tard. Le manuscrit est en partance et a déjà été lu,les confidences et révélations qu'il contient aussi....

Certains s'étonnent de la non-réaction de Philippe Val avec deux P, pendant que d'autres me disent avoir cherché en vain ma réponse à Arno dans Uzine, ainsi que son article. C'est parce qu'un journaliste du Canard Enchaîné a cru bon de censurer la chose, et l'article a fait long feu. Toutefois, il est disponible dans le cache de Google, pour ceux qui ne me croiraient pas. Oui, j'ai des révélations à faire sur Uzine, et, sans doute, sur le rôle de certains dans la campagne d'intox de la pré-campagne 2002. Mais il n'est pas encore temps. De même, mais là encore, j'en parlerai plus tard, les nombreux disparus du web francophone ainsi que l'apparition de nouveaux webzines très bien documentés ont une cause commune. Dernier élément, que certains ont déjà remarqué et que d'autres ne tarderont pas à envisager : je ne peux ni ne veux publier ce site grâce au logiciel de développement de sites web SPIP, créé soi-disant par une équipe d'Uzine. Ce logiciel est excellent, mais j'ai appris de source sûre qu'il permet à certains (qui, où, quand ?) de récolter des informations précises sur l'ensemble des rédacteurs du web alternatif (log, numéros ip, cartes bleues, sexe, âge, opinions) et de menacer ainsi l'indépendance d'un site. La centralisation et la collecte des données est faite via SPIP lui-même, mais c'est celui qui le dit qui y est, je ne peux pour l'instant pas en dire plus.

Pour les non-réactions du vrai Philippe avec deux "p", la chose est facile à comprendre : il chante. Et confond depuis toujours la souris de son ordinateur avec un réveille-matin miniature, comme on en ramène de Hongkong pour faire ultramoderne parfois. Et où chante-t-il ?

C'est marqué en dernière page de Charlie.

Dernier élément. Le groupe "J'accuse" tente de faire filtrer mon site par les fournisseurs d'accès français, afin qu'on évite d'y lire des choses qui ne plairaient pas à tout le monde, tout le contraire du livre de Loana. Je n'en ai cure. La mythologie romanesque de mon manuscrit, si elle s'appuie sur des faits authentiques, ne résisterait pas à la censure. Je précise donc que toute ressemblance avec des faits réels pourrait s'avérer exacte. De même, les membres de ma mailing-list, au nombre de 4250 dont une vingtaine d'indics et de membres du CSA ne pourront en aucun cas être reconnus complices dans ma tentative littéraire de m'emparer de la ressource éditoriale du web en français, et d'en faire mon monopole : la plupart d'entre eux n'existent pas. Ou plus....

Tous morts ?

Ce que les deux types m'avaient raconté était hautement improbable. Bien entendu, je ne connaissais ni ces deux types, ni le moindre animateur du réseau. Après tout, un nom d'emprunt pouvait cacher un quidam quelconque, plusieurs noms d'emprunt pouvaient cacher le même quidam quelconque - c'était mon cas - mais imaginer qu'un nom d'emprunt ne cache personne,

plus personne, c'était difficile à croire. J'avais pourtant longtemps pensé à ça : qu'arriverait-il si, un jour de malchance, je passais sous un rouleau compresseur détruisant de fausses montres Cartier^{TM} et que l'on perde pour ainsi dire autant ma verve que mes codes d'accès ftp sur Free ?

Je n'avais aucune solution. J'avais bien envisagé de les confier à un tiers. Mais la chose était risquée. Les tiers de ma vie réelle n'entendaient rien à l'informatique, et ceux qui s'y connaissaient n'avaient jamais entendu parler de Grosse Fatigue. Tout était plus ou moins blindé, et l'on pouvait donc passer de vie à trépas sur le web sans que personne ne puisse vraiment s'en émouvoir. La dernière solution, donner mon login et mon code à un copain du réseau, à un proche, c'était prendre le risque de voir un jour la mauvaise blague des guirlandes de Noël en gif animé sur ma page d'accueil.

Ainsi donc, les grands parleurs du réseau étaient morts, et il suffisait pour s'en convaincre de lire la date de leurs dernières chroniques : plus de six mois pour Lazuly, des années pour Arno, même chose pour Vidal, qui avait même un jour osé m'engueuler moi qui l'aimait tant, Erwan ne disait plus rien, Guillermito se contentait de recopier des trucs piqués en anglais aux Ricains de gauche. J'en oublie. Du côté de mes correspondants particuliers - j'emploie le terme à dessein : ne s'agit-il pas d'une guerre ? - eh bien, là aussi, peu d'écho. Vandale s'était évanoui de Contre-Courants, et Tarday aussi. Pas de nouveauté sur un site, pas de trace dans un forum, rien. Les emails ne prouvaient rien, n'importe qui peut envoyer un mail au nom d'un autre... L'espace éditorial était de plus en plus en friche, et ce n'était pas les élucubrations de Troudair qui pouvaient me réconforter : il était apparemment de leur côté. Quant au Bonze, nous savions tous qu'un jour, il franchirait le pas, et que la jeune suédoise qu'il avait guidée à la gare du Nord jusqu'à son lit ne vivrait pas assez longtemps pour raconter les performances sexuelles des Français en ébullition. Je savais aussi que certains jaloux, des mixers de samples, ne reculeraient devant rien pour lancer une fausse rumeur me concernant, m'appelant, par exemple "Belle Garrigue", parce que j'aime bien les potagers.

Le fait d'avoir rencontré ces deux types est vraiment troublant. J'avais pourtant commencé la chose d'une façon très simple. Le stratagème pour être Philipe Val avec un seul P commençait à porter ses fruits, le chantage à la journaliste de Libé m'avait donné deux pages, et je recevais de plus en plus de courriers mal dirigés des lecteurs de Charlie. Libération, c'était un fusil à un coup. Le mari de la journaliste avait de toutes façons appris la tromperie, mais se trouva fort satisfait de voir sa femme dans les bras d'une autre, une autre fort accueillante. Heureux homme. Je laissais donc tomber la piste de diffusion médiatique de mon œuvre via Libé. Il me fallait maintenant un papier dans Les Inrocks, un hebdo que je ne lis jamais, mais dont je connais l'importance sur la scène parisienne. Par chance, Serge.Kaganski, le rédac'chef, me semble sympathique et de bonne volonté. L'ayant soutenu de tout mon poids dans l'affaire du Mélo Pourri, je n'ose pas user de stratagème pour qu'il me fasse Houellebecq.

Quelle étrange affaire tout de même. A peine ai-je publié deux textes et une mise au point que des types ont réussi à me profiler dans le T.G.V., et à me prévenir de la suite potentielle de l'affaire....

Nota bene : la personne qui m'a demandé de ne plus la nommer hier soir, dans un mail posté à 22 :44, a sans doute raison : pour des raisons tout autant juridiques que sécuritaires, je laisse au lecteur le soin de rechercher les termes incompris directement dans un moteur de recherche comme Google, par exemple.

Les deux types

Certains lecteurs m'ont demandé des précisions quant à ma rencontre dans le TGV et aux menaces dont je fus la cible. Voici ce qui s'est passé. Les témoins de la scène peuvent me contacter, afin de m'aider à mieux comprendre l'origine des agresseurs.

18 :12. Le train s'est ébranlé avec 9 minutes de retard. J'ai fait attention à ne pas être suivi. Dans mon wagon bleu TGV filant vers Bordeaux, un type possèdait un Ibook dernier cri. Je le double, il s'asseoit dans les banquettes en face à face, profitant de l'espace pour allonger les jambes. Les possesseurs de machines non-win... m'ayant toujours été a priori plus sympathiques que les autres, je me suis arrêté dans le même wagon, mais dans le sens de la marche afin de ne pas souffrir d'une envie de vomir, comme dans la DS familiale à l'arrière en 72, quand on chantait, *Here's to you Nicolas est mort* ou quelque chose comme cela.

Je ne savais pas que Polac avait un mail. C'est sa fille qui assure son secrétariat. Mona Chollet me l'a annoncé. Je peux donc tranquillement lui écrire de la part de Philipe avec un seul P, augmentant la rumeur sur le talent d'un type resté anonyme sur le net. Connaissant l'individu, et n'étant pas un écrivain étranger, ni écrivain, ni étranger, la chose n'allait sans doute guère l'intéresser. Ce qu'il fallait, c'était battre le fer. Enfler la rumeur. Polac en serait une des portes. La seconde, ce serait Sollers et son téléphone portable, et la troisième, France-Inter, avec une double-offensive : d'une part un message codé durant l'émission "Le téléphone sonne" ayant pour thème "Internet, la fin d'un mythe ou la recherche d'un nouveau souffle" , et, d'autre part un forcing par mail de la part de Philipe à propos de mon site. Je suis en train de rédiger quelques mails, m'efforçant de recopier le ton docte et teinté d'un humour au second degré du vrai Philippe (j'avais encore acheté Charlie, c'est mercredi) quand apparaît sur mon écran le message : "Va au bar avec ton portable, te retourne pas, on a des questions à te poser". Le tout utilisant un vieux shareware, "Easytalk", permettant d'envoyer des messages sur les réseaux Appletalk^{TM}.... Une trouille terrible s'empare de moi. Saloperies d'antennes ! La liaison sans fil, quand on n'a rien demandé, a quelque chose d'angoissant. On m'a donc repéré dans ce train, et c'est sans doute le gros type à l'Ibook là-bas. Le bar est droit devant, je n'ai pas le choix.

Mon portable dans la main, c'est aux alentours de Tours que j'arrive au bar. Très étrangement, le TGV ne s'arrête pas et l'on annonce Angers comme prochain arrêt. Difficile chemin jusqu'à Bordeaux. Ce train est en direction de Nantes. Pas de veine aujourd'hui.

Deux types en costards me tournent le dos, et ont devant eux deux Powerbooks Titanium dernier cri. Je m'asseois, je leurs tourne le dos.

Les consignes sont simples : ne pas leur parler, ré-ouvrir ma messagerie, et obéir.

A peine mon Mac ouvert, le disque dur fait un bruit d'enfer. Comme si l'on était en plein échange de fichiers ! Je ne me souvenais pas qu'Easytalk était si gourmand.

"GF, on t'a repéré, va falloir maintenant fermer ta gueule" qu'ils me disent.

"Qui êtes vous ?

T'occupe pas. On a des consignes simples, et t'es le dernier sur la liste. Tu l'ouvres un peu trop, alors que les autres la ferment. Il faut que tu comprennes qu'on a des moyens pour te faire taire, et que tu fais pas le poids.

Mais enfin, pourquoi me faire taire ? Et comment m'avez-vous découvert ?

Te découvrir, c'est facile. Tu laisses des traces partout, et même ton téléphone parfois. Le plus dur, c'était de prendre le même train. Pour le reste, t'inquiète pas. "Identifier, catégoriser et contrôler" LSIjolie.net, t'as pa lu ? Ben voilà, ils te l'ont dit tes petits copains. Voilà notre rôle. On te contrôle. On a les moyens, et on voudrait que tu la fermes définitivement.

Mais c'est dingue ! Mon site, c'est de la gnognotte ! Même pas politique ! Regardez ce que font les autres ! Y'en a même qui ont écrit dans le Monde Diplomatique !

Les autres se taisent depuis quelques temps, et tu le sais bien. Quand au Diplo, c'est du papier, pas de notre ressort. Nous, on fait taire les sites qui causent et qui vendent rien. T'es dans la catégorie parasites..."

Mon disque dur s'agitait. Les types se jetaient des regards complices, et l'un des deux ne semblait pas connecté à la messagerie. Pourtant, il faisait quelque chose. Je mis un peu trop de temps à comprendre : il était connecté à mon mac et me piquait mes mots de passe, et, sans doute, effaçait mes fichiers ! Le dernier message me dit "Trop tard petit joueur, ton site est dégonflé, et tes fichiers, t'aurais dû en faire une sauvegarde....". Il me savait trop bordélique pour avoir fait une sauvegarde de mes sites, et ils avaient sans doute la possibilité, via un complice planqué devant un ordinateur connecté au net, d'effacer mon site, voire d'y mettre autre chose. Adieu mes 100 000 visiteurs, ma mégalomanie, ma petite mythologie, mon jouet ! Quel naïf j'étais. Je décidai de retourner dans mon compartiment, nous arrivions à Angers. J'avais été roulé dans la farine comme un bleu.

Arrivé dans mon compartiment, dépité, les larmes aux yeux, ne comprenant pas ce qui m'arrivait, des questions plein la tête, et pourquoi mon canular avec Philipe et la journaliste de Libé, pourquoi cela m'avait-il mené jusqu'ici ? Et les autres étaient-ils tous morts ?

C'est là que le gros type à l'Ibook me fit signe. J'avais cru qu'il était l'initiateur du premier message.

Avançant vers lui, je transpirais dur, je perdais mes moyens. Il me dit dans un anglais amerloque très clair : *Sit down Jièfe, I'm here to take care of you.* Ça alors ! Sans doute le type qui avait traduit ma contribution dans Uzine à propos de mon site perso en anglais. ?

Bill, ange-gardien

Le type s'appelait Bill. C'était un Américain. Il avait traduit mon article sur l'intérêt des sites persos en anglais, effectivement. Il m'expliqua ce qui suit. Je lui dois une fière chandelle.

"Premièrement, j'ai sauvegardé tes données juste avant que les autres ne les effacent. Le bruit de ton disque dur, c'est aussi moi. En ce moment même, je recopie tout. Tu vas rentrer chez toi tranquillement, avec toutes tes informations, tes fichiers, et de nouveaux mots de passe en ftp. Rien à craindre. Nous les surveillons de près.

Deuxièmement, tu es sur notre liste de protection. Je ne peux pas te dire qui nous sommes, ni qui ils sont. Si je sais qui nous sommes - et nous sommes proches de toi - je ne peux pas t'avouer qui les emploie eux. Ils ont beaucoup d'argent, et leur but est de faire taire ceux qui causent. Comme tu as pu le voir, c'est presque chose faite. Ils vont bientôt s'attaquer à sauv.net, parce qu'il est nécessaire de créer des générations de crétins, et ne pas s'opposer à ce que fait l'Éducation dans ce domaine. Tu découvriras cela par la suite.

Troisièmement, les deux types par eux-mêmes. Tu peux les appeler "doute" et "ennui". C'est comme cela que nous les nommerons par la suite dans nos mails, à condition que tu utilises une clé PGP niveau 2, que je te fournirai.

Quatrièmement. Pourquoi suis-je ici ?

A l'origine, je devais rechercher des informations en Europe à propos de diverses tentatives de censure sur le net, afin que notre conférence annuelle à Las Vegas puisse définir les moyens d'agir. Depuis les attentats, j'utilise la fin de mon crédit pour protéger des types comme toi. J'ai échoué.

Cinquièmement. Pourquoi ce T.G.V. est-il à destination de Nantes et pas de Bordeaux ? Parce que c'est en Bretagne que je dois retrouver les traces de Lazuly. Ils l'ont déprogrammé, je dois le ré-initialiser, lui ou sa machine. Nous ne sommes pas encore sûrs qu'il existe réellement. Il est peut-être collectif. Le *doute* et l'*ennui* l'ont eu sans problème. Il préfère maintenant courir les filles.

Sixièmement. Quel rapport entre ton *profiling* et ta tentative de médiatisation via Philipe avec un seul P et le chantage à la journaliste de Libé ? Il y en a un : la quantité. Le deuxième événement a multiplié ta visibilité sur le net, bien que celui-ci soit en déclin, en très fort déclin. Or, cette visibilité est gênante. Si tu étais resté au niveau initial de lecteurs, tu n'aurais pas été mêlé à tout cela. Tu as mis les pieds dans un engrenage aux conséquences qui te dépassent. Nous t'aiderons dans la limite du possible. Souviens-toi : TES LECTEURS NE T'ÉCRIVENT JAMAIS LE DIMANCHE. "

Voilà donc, mot pour mot, ce que me dit le gros Bill. La dernière phrase allait rester longtemps énigmatique. Je lui demandais, avant de nous quitter, ce qu'il pensait de mon projet de médiatisation outrancière, afin de faire connaître mon manuscrit à Sollers, comme Loana ou je ne sais qui.

Il me surprit d'une façon terrifiante : "Write it first, man".

Babeth Debout, râleuse

J'aurais dû m'en douter : Babeth Debout, ma correspondante à Strasbourg, n'a pas tardé à râler. Qu'est-ce tu racontes là dans tes histoires de ftp et de chépaquoi ? On n'y comprend rien ! Arrête donc de parler de l'internet pour les passionnés, reviens donc à tes machins d'avant, moi, je préfère !

Que répondre à cela ? Ma quête doit-elle s'achever ? Dois-je ou non retourner à mes petites frustrations ? Et la police de la pensée, qui la dirige ? C'est le merdier total. J'ai même cru que mon ange-gardin, Bill, était retourné à New-York avant de se mettre au vert quelques temps à Porto-Rico. Ouf. Il vient juste de m'envoyer un mail, alors même que la source du faux éditorialiste avec un seul "p" se tarit. Mes visites sont en baisse, et les deux types du train viennent de me recontacter par mail, pour me menacer à nouveau. "Ferme ta gueule" qu'ils me disent. Quant à Sollers, on a réussi à piquer son téléphone portable, et à lancer la rumeur sur le style, l'humour, la grâce, et le fond, ah ! Très important le fond ! des textes d'un type sur le net : moi-même, serviteur. Mais Sollers n'en a cure. Il avait deux portables, et ses correspondants - une majorité de femmes âgées de 55 à 72 ans - n'ont rien compris. Moi qui le prenait pour une valeur sûre ! Je m'engageais un peu trop dans ma première page moi. La gloire, la sortie vers

le papier, les éditeurs, les rumeurs, bref, ça m'a l'air de bien tomber à l'eau tout ça. Quand au voleur du portable - Mathieu F. un type qui fait de l'informatique pour bouffer mais qui n'y comprend rien - eh bien, il s'est fait piquer par les flics et sa nana fait la gueule : elle appartenait à ma mailing-list, c'est comme ça que je l'ai recruté.

Autant le dire tout de suite : un vrai merdier tout ça, un vrai merdier !

Attaquer France-Inter

Sortir du virtuel. C'était comme chercher la sortie avec péage, comme la fin d'un voyage sympa mais finalement monotone. Mais sortir du virtuel, c'est aussi marchander sa prose contre une autre, avec des correcteurs, des censeurs, des gens et des avis. L'avantage à la déblatère, c'était le contraire : je cause, on cause, mais rien à faire de l'avis des autres. Que l'on me menace pour fermer, c'était vraiment étrange, paradoxal. Car après tout, qui peut bien être gêné par un site dit "indépendant" ?

Mais les faits sont tenaces : d'autres sites indépendants sont aujourd'hui silencieux.

J'ai d'abord cru que c'était la force des choses. Deux hypothèses s'imposaient : l'ennui et le doute étaient vainqueurs des chroniqueurs webiens. Cela allait de soi. Une autre hypothèse consistait à mettre en évidence l'interdépendance du web indépendant et du web dépendant. Le second mourait de sa belle mort, bien lente, à coups de déficits, de désinvestissement, et de baisse d'audience. Plus personne ne se connectait de plus en plus au net (sic), et la critique alternative qui nous nourrissait tous il y a encore six mois s'est réduite comme une peau de chagrin. Oh bien sûr, la critique sociale est toujours là, bien vivante. Et le net pourrait être un vecteur puissant de la chose. Sauf que la plupart des gens s'abreuvent de critique sociale ailleurs, dans les journaux, les cafés, au boulot, ou pas du tout même, peut-être pas du tout même. En observant mes propres habitudes, j'arrivais à l'idée une typologie réduite du net. Peut-être bien (introspection, induction...), peut-être bien que tout le monde se fixe à ma manière, sur une dizaine de sites. Comme des oiseaux migrateurs qui n'ont pas que ça à faire. Le noeud de mes intérêts passait par le portail des copains (rezo.net), un repère d'un peu tout le monde à gauche, du n'importe quoi de la liberté d'expression absolue jusqu'aux sites de critiques littéraire. Mon itinéraire tournait autour des forums de Libé où je pondais quelques textes savamment bien écrits pour impressionner les petits nouveaux, et je venais de faire un retour sur les forums du Monde, rapidement fatigants. J'allais voir les nouveautés du Mac sur Macplus, ayant honte de mon petit matérialisme. Qu'avais-je à foutre des fréquences d'horloge, des processeurs, des modèles ? Ben rien. Nada. Un tour sur le journaldunet pour savourer mon sempiternel étonnement : oui, encore aujourd'hui, des types "levaient" des fonds, des millions d'Euros, pour des idées bidons qui passeront à la trappe demain matin, voire demain après-midi.

On ne sort pas d'internet. C'est une autoroute, on file, pas sortis de l'auberge. Le plaisir immédiat de la publication immédiate, de la consultation immédiate, voilà. Tout de suite.

L'un d'eux m'a écrit une bafouille terrible. Il m'a dit que j'étais à l'image des rappeurs, des DJ, des fans de Technos, et que j'en avais suffisamment conscience pour douter souvent. Après tout - disait-il en substance - quelle différence entre ceux qui assemblent des bouts de l'art des autres, du pré-maché informatique, des dictionnaires de rhymes sans métaphore, entre ceux qui se satisfont de cette immédiateté du résultat et moi, moi qui pondait au gré du hasard des vâgues à l'âme, des textes lisibles immédiatement par ceux qui passeraient immédiatement

à autre chose, qui à torcher les mômes, qui à programmer je ne sais quoi, qui à saisir le courrier du patron ? Quelle différence dans ce besoin d'immédiateté qui nous sacrifiait si bien l'idée de l'oeuvre de longue haleine ?

Le type insistait même sur l'histoire que je ramène ici. L'idée de la promotion immédiate de mon manuscrit sans passer par la case départ de la poste, c'était le leurre classique de ceux qui ne peuvent plus attendre. Mais comment accepter le silence, la distance de l'écriture tout court quand on peut savourer 12 connectés simultanés à 15 heures, dont 8 habitués, trois chercheurs de porno dans Google et je ne sais qui ? Ah, dissonance cognitive, quand tu nous tiens ! Fallait-il préférer une micro-satisfaction quotidienne à une frustration pour des siècles et des siècles, la réponse des Editions de Minuit, faut la voir la réponse.

Nouvelle tentative quand même, histoire d'avoir encore ce bénéfice de la séduction immédiate, cette petite honte je le répète, cette petite honte à vous donner l'impression d'exister.

France-Inter. Une bonne attaque à une heure de grande écoute sur la fin du net. Boum. Et vas-y que je n'ai même pas à m'y coller. Il suffit de regarder le programme. Très bientôt, non pas moi, ah non, pas moi, ce serait trop simple et difficile, mais l'un de mes lecteurs, et même plusieurs sensibles à la stratégie de mon feuilleton journalier, vont balancer au "Téléphone sonne" la grande nouvelle : Grosse Fatigue en a écrit une, deux, dix, il serait temps de le publier les gars, avant qu'il ne soit trop satisfait de l'immédiat.

Mais ça m'ennuie d'écrire ça de ma cellule en préventive. Faut dire que Val m'a poursuivi pour usurpation d'identité, et que mon copain M. F. qu'avait piqué l'un des portables de Sollers a dit que j'étais le commanditaire. Un vrai merdier. Un vrai merdier.

Rezo.net touché par le groupe du silence

Le merdier continue. Certains lecteurs m'ont écrit que je m'essouflais, ta nouvelle était trop technique coco, et puis là, tu t'essouffles. Bah bien sûr. Comme si tout cela n'était que pure invention !

Sauf que le mercredi 14 novembre 2001, rezo.net a été attaqué par le groupe du silence, de ceux qui voulurent imposer la fermeture de mon site. Comme si la fiction était inoffensive, comme si l'on se racontait des petites histoires pour passer le temps.

Je suis sorti ce matin de ma cellule, tout s'est bien passé.

Demain, dans quelques jours ou quelques mois, internet sera devenu le lieu tant désiré, celui que Mona Chollet décrit dans son bouquin. Les marchands vont finir par y arriver.

Le gros Bill m'a contacté par téléphone, le mail est devenu trop dangereux. Je sais maintenant de source sûre pourquoi nous sommes tous concernés, et surtout, QUI a décidé, en y mettant les moyens, de nous réduire au silence.

Il me faut maintenant contacter les membres de ma mailing-list, et les réunir pour de bon.

Plus personne

Plus personne. Je dis bien "Plus personne". La mailing-liste est silencieuse, j'ai tenté un dernier truc : contacter les animateurs du réseau. On doit tous bouffer ensemble, enfin bon, seul Troudair a répondu pour l'instant. Il est enthousiaste. Il est jeune sans doute. Enfin bon, plus que moi.

Reste qu'on ne m'écrit plus.

Ni le dimanche. Ni la semaine.

Et mon manuscrit. Quoi mon manuscrit ?

Des doutes

Quoi mon manuscrit ? Ça y est, on m'écrit, on gouaille, on râle ! On se fait consommateur ! On réclame ! De la pub comme autrefois, à l'ancienne ! On a des doutes.

On a des doutes sur mes capacités d'écrivain, de rédacteur. T'as pas de scénario, laisse tomber l'angoisse et le suspens, redonne-nous tes considérations quotidiennes et arrête ta frime, un feuilleton gris sur blanc, c'est pas pour toi mon gars, reviens à la traditionnelle tradition, le reste ça prend pas, on s'en fout.

On te fait pas confiance.

T'es à bout de souffle, t'es essoufflé, t'es foutu. Abandonne qu'ils me disent ceux qui osent et les autres se taisent mais n'en pensent pas moins. *Mégalo* qu'on me traite à parler si tant et si bien de ma petite personne dans son invention littéraire en ligne, à essayer de suivre le fil de la chose.

Mais c'est qu'on n'a pas bien compris de quel bois je me chauffe. Si la littérature n'est pas pour moi, si je suis un déclassé, alors il me reste la gloire du meurtre. Il est bien trop tôt pour en parler, mais les preuves sont évidentes, je ne suis pas n'importe qui. Quand j'étais gamin, je voulais être hospitalisé pour voir si y'a des gens qui m'aiment....

Et puis j'ai changé. Ce feuilleton, c'est la trace d'un serial killer que l'on n'imagine même pas. Je ne vais pas me laisser faire.

Ahahahahahahaha !

Il n'en va pas que de moi. Il en va de l'avenir du web indépendant.

Grosse Fatigue m'a tuer

Voilà le dernier épisode. Voilà l'explication. Ah, personne n' a compris et tout le monde s'en fout. Mais il me faut quand même m'expliquer, avant d'aller au restaurant ce soir rencontrer le jeune Troudair, celui qui, lui aussi, anime de petites chroniques sur le ouèbe indépendant.

Ce feuilleton était un piège. Un bon gros piège classique pour choper les mouches. Les mouches du web, les mouches du coche, les hauts-parleurs.

J'ai tué. Je le confesse. J'ai tué par frustration, par amertume, j'ai tué au quotidien. Et ça va continuer ce soir. Mercredi 21 novembre 2001, pour mon dernier rendez-vous.

J'ai tué.

Le silence des autres chroniqueurs, j'en suis la cause. J'en avais marre de cette incapacité de sortir du web, cette impuissance à écrire ailleurs, dans la *vraie* vie. Alors j'ai tout inventé pour que le dernier petit causeur se prenne au jeu, pour qu'il y croit, comme les autres y avaient cru auparavant.

J'ai tué Pierre Lazuly. Impossible à l'origine d'obtenir un rendez-vous, l'homme est prudent. Impossible de le localiser, de proposer une bouffe. J'ai même réellement cru qu'il n'existait pas, qu'il ne vivait pas en Bretagne, que c'était de l'embrouille. Pourquoi figurait-il sur la liste de Libé des "agitateurs du web" alors que, pas parigot, il pouvait difficilement bénéficier du réseau et des pistons dont d'autres ont bénéficié ?

Arno, ce fut facile. Erwan aussi, en dernier. En même temps. Paf. Dans une boîte de nuit branchée salsa...

Le premier que j'ai tué, c'est Vidal. Il m'a gueulé dessus par mail, réagissant à une chronique anti-Bourdieu. Convenant d'un rendez-vous autour d'un café pour calmer la chose, on a retrouvé son corps dans les chiottes d'un bistrot de la République un soir de Noël, comme dans le poème de Bernard Lavilliers à Éric Letournu sur son album live "T'es vivant" en 1978. Sa disparition n'a pas fait de vague. Il ne savait pas qui il allait rencontrer, il n'a pas souffert. J'ai même écrit à Pierre Lazuly pour savoir s'il avait des nouvelles du personnage. Il me répondit qu'il n'écrivait plus. On meurt discrètement sur le ouèbe. Guillermito, je l'ai eu à l'anthrax, US obligent...

Mais mon obsession, c'était les Chroniques du Menteur. Faut dire que j'arrive pas à avoir un fond de page d'un seul tenant. Moi, j'ai un gif qui se répète, ça fait ringard. Et les spécialistes me l'ont fait remarqué. Surtout lui. Alors, en septembre dernier, j'ai pris 10 jours pour faire toute la côte bretonne. Par chance, un jour que j'essayais de la joindre, il m'avoue partir faire du kayak de mer à 14 :00. Et par chance, j'étais dans le coin, après avoir écumé toutes mes sources, dont un indic à Télérama. Ben oui, j'étais jaloux. Télérama avait aussi parlé de lui, c'était trop injuste.

Son kayak de mer, ça a beau lui faire des abdos, c'est quand même dur de naviguer avec un gros trou dans la coque à 5 kilomètres du large. Désolé Pierre, mais y'avait pas la place pour toi et moi. Le web indépendant, ça rétrécit. Depuis, comme pour Vidal, j'ai ses logins et tout ça, je vais peut-être même écrire un texte en son nom.

Héhéhé.

Après, j'ai tué Vandale. A l'origine, il était fatiguiste. Et puis il a commencé à plus rien écrire, et puis il était plus cultivé que moi. J'en ai eu un peu marre. J'ai filé vers la Porte d'Orléans, et voilà. Il n'a pas souffert.

Après encore, j'y ai pris goût. On est parti au Canada et j'ai descendu John. Mais ça n'a aucune importance. Tarday est mort aussi. J'en avais ras-le-bol de voir leurs textes, leurs idées.

Le seul que j'ai pas réussi à avoir, c'est celui de l'Homme Moderne. Mais c'est moins grave.

A la longue, avec tous les logins et les identifiants des autres, j'ai compris qu'on disait du mal de moi dans mon dos. Alors, ça m'a rendu fou. Je voulais qu'on m'aime. Et puis il ne restait

plus personne à flinguer après Erwan. Uzine 2 s'était dégonflé, les pseudos changeaient tout le temps, c'était inoffensif.

Et Troudair est apparu. Sur Fluctuat.net, une chronique régulière qui se lisait bien. Ah, de la concurrence. Je croyais qu'il allait s'essouffler, le doute et l'ennui, mes meilleurs alliés. Pensez-donc ! Au contraire !

Alors je l'ai flatté. Moi, la star du textuel en ligne, j'ai parlé de lui dans mon premier feuilleton grandiloquent et blablatesque. J'ai soufflé le chaud, la disparition. Puis le froid, le doute. Tout le monde a été dupe. Jusqu'au lecteur qui me disait de reprendre mes chroniques habituelles. Et Troudair de me consacrer sa **dernière** chronique.

Tout a merveilleusement fonctionné.

Ce soir, Troudair va me rencontrer. Je sais que le mercredi après-midi, il n'est plus connecté. Je sais aussi qu'il est enthousiaste et qu'il en parle à tout le monde. Je sais que je peux donc conclure sa courte vie d'éditorialiste du web, m'emparer de ses codes et logins, et écrire à sa place. Il ne souffrira pas. Une petite diarrhée demain matin, mais pas grand-chose. Quand il faut tuer en silence, l'idéal, c'est l'amanite phalloïde. On était censé aller au Chinois, on ira dans un bon vieux restaurant campagnard. Il va adorer l'omelette aux cèpes.

Pauvre Troudair, si jeune.

Et demain, j'aurais à mon actif une nouvelle petite entreprise, achetée pas cher. Une marque à moi, pour ma holding.

Elle est pas belle la vie ?

Et demain, avec un peu de chance, je vais pouvoir revendre le web indépendant à Jean Marie Messier. Ça vaut bien quelques concessions à la morale, à la littérature, à ce qu'on voudra.

Jusqu'à maintenant, personne ne s'est inquiété. Je réponds aux mails des morts. A croire que la vie réelle les a à peine effleurés..... Qui s'en étonnerait ?

Le fardeau de la dette

Petit feuilleton sans prétention et même pas fini.

Zéro papier

Le matin même je n'y avais guère prêté attention. Le guichet automatique du Crédit Commun me proposait "écran" ou "écran et ticket". "Ticket" m'aurait suffi pour éviter de perdre du temps en découvrant l'étendue des dégâts.

J'avais choisi "écran et ticket". Sur l'écran donc, la catastrophe mensuelle s'étalait en sens non chronologique, rendant la chose incompréhensible aux non-initiés. Puis le distributeur automatique afficha la phrase suivante : "En raison d'une panne, votre ticket ne peut être imprimé". C'était habituel ce genre de panne dans la vie d'un homme moderne. La fiabilité des systèmes électroniques était pourtant bien plus grande que ce que l'on imaginait. A l'instant où je tournais les talons, ma conseillère financière ouvrait sa succursale avec satisfaction. *Bonjour monsieur* et tout sourire avec ça. Des vestiges d'un bec de lièvre à la fuir en courant comme un lapin, mais une politesse remarquable et appuyée. La jupe trop courte, elle était maigre et semblait insatisfaite. Le type qui venait de la déposer portait une cravate rayée mauve, en "épis" comme on l'apprend dans le code de la route. Les rayures étaient jaune d'or. Rien d'étonnant.

En marchant vers le bureau, je me suis dit que j'aurais peut-être dû la prévenir : le DAB ne fournissait plus de ticket. Si je l'avais prévenue, elle aurait répondu *c'est normal*. Ou *je vais le signaler*. Elle aurait aussi pu dire *prenez-moi dans mon bureau maintenant ou jamais* mais ce genre de phrase shakespearienne, c'est rare dans la bouche des conseillères financières de province. Et j'imaginais en m'éloignant que le service informatique allait faire son travail en réinjectant à l'heure voulue le rouleau de papier pour facturette bancaire. Toujours en marche vers mon bureau, à vingt bonnes minutes de là (je ne prends pas le bus, 1 euro 20 standardisé pour 10 minutes d'attente, autant tenter ma chance à pied), je divaguais. A la gare, le kiosque m'avait proposé en devanture vingt fois le même journal orné d'un fausse salope cherchant la gloire, mi-femme, mi-plastique, chirurgie non remboursée par la sécu et promesse d'avenir radieux. J'eus aussi une sorte de *flash* pour parler comme tout le monde, en repensant à Gérard Boulnot, le prof d'économie de terminale qui m'avait sauvé d'une trajectoire plus qu'hasardeuse d'artiste plasticien sans envergure en classe de première. Gérard Boulnot nous avait expliqué, à la rentrée 1984, à quel point le Club de Rome et ses conclusions lui semblaient absurdes, même pour lui, un homme de gauche, la petite gauche honnête et croyante... en l'avenir. Pourquoi ai-je pensé à cela ce matin-là ? Aucune idée. Sur mon parcours, un camp de Gitans avait été "délogé" quelques jours auparavant d'un emplacement charmant, pelouse sous marronniers, et des fossés anti-chars avaient été creusés autour pour éviter tout passage furtif de BMW et de

caravanes. Rommel aurait apprécié le travail des nervis de l'ordre et de la bienséance, le Mur de l'Atlantique n'aurait pas été plus efficace, un mètre de profondeur sur un mètre de large. Et le type qui pestait devant le fossé n'avait rien d'un Nazi. C'était l'employé municipal et sa tondeuse John Deere autotractée. Il aurait bien appelé le Génie pour lui construire un pont Bailey, histoire d'enjamber l'obstacle mais bon. Il me dit *n'importe quoi* en montrant du plat de la main les monticules de terre entassés sur la pelouse, vraisemblablement extraits par une mini-pelle japonaise à godet étroit, disponible à la location pour une poignée de rien. *Absurde !* lui répondis-je, en levant les yeux au ciel tout en lui précisant que le DAB ne fournissait plus de ticket, et que c'était bien pareil. A voir sa réaction, ce n'était pas pareil du tout, mais alors non vraiment pas du tout.

Je suis arrivé à 9 :00 précisément dans mon bureau. Mon ordinateur m'indiquait vingt cinq emails en attente. Habitué à cela, je jetais sans les lire les propositions financières en anglais, les propositions indécentes en anglais, les appels au secours d'un assureur ruiné du Botswana diplômé de Harvard (toujours en anglais) et je m'asseyais pour passer la journée à remplir des formulaires et faire semblant. J'avoue sans mentir que cette histoire de facturette m'a tracassé toute la journée d'hier. De nombreux collègues à qui j'en fis la confession y allèrent de leur soutien sans faille. *T'inquiète pas, t'en auras une demain.* Tout le monde semblait confiant. Le réseau *wi-fi* tout ça de l'entreprise fonctionnait à merveille depuis quatre ou cinq mois, et l'on s'en émerveillait encore. Moi, j'allais aux WC avec mon ordinateur portable sur les genoux pour ne pas perdre de temps, comme ces gens qui téléphonent en voiture à d'autres qui n'ont rien à leur dire. J'étais au moins dix fois plus productif que la génération précédente au même âge, bien que ne produisant jamais, mais alors jamais rien.

Tout ça me paraissait normal, *hier*.

Depuis que j'y pense, c'est à dire depuis 11 :00 du matin aujourd'hui, heure du verrouillage, j'en découvre des choses. Rien que mon rôle dans ce bureau. Car depuis ce matin 11 :00, je suis enfermé dans les WC. Et pour une raison bien simple : Jules, le type qui s'occupe de la reprographie, a sans doute encore piqué un rouleau complet de papier, ces rouleaux dits "industriels", les obèses en sont friands (Paris-Brest, Tartes aux pommes, Religieuses au chocolat, Mille Feuilles, Friands). Et Jules, malgré des tentatives audacieuses pour maigrir dont la dernière en date - la pose d'un anneau autour de l'intestin - a failli lui coûté la vie quand ses viscères ont fini par cédé, oui, Jules est un type énorme.

Zéro stock

La lumière s'allume et s'éteint automatiquement. Il faut donc que je bouge les bras régulièrement pour ne pas plonger dans la pénombre. Assis sur mon trône et démuni, mon portable dernier-cri sur les genoux, pantalon baissé et slip Dim en coton dérisoire, j'attends. Je charge en FTP mes nouveaux textes sans pouvoir appeler à l'aide Sophie ma collègue. J'aurais l'air ridicule d'appeler ainsi. Je m'arrête, je lève les bras, la lumière revient. J'ai un peu faim mais j'ai tiré la chasse depuis longtemps.

Seulement, c'est indécent de se lever comme cela, sans papier WC. Je pourrais tenter d'en prendre dans ceux d'à côté, ou même d'utiliser l'essuie-tout au dessus de l'évier blanc-lavabo. Mais j'ai déjà tenté ma chance dès 11 :30 ce matin. Il n'y a rien. Pas la trace du moindre papier alentour. C'est étrange. Il est déjà 19 :00 et j'ai raté mon train du retour. J'ai faim bon sang !

Je vais tenter de sortir quand tout le monde sera parti. Au bas mot vers 21 heures puisqu'il y en a toujours pour faire du zèle et se montrer et dénoncer ceux qui sont partis trop tôt à ceux qui restent tard mais qui ont des postes à responsabilités et qui restent eux aussi parce que leurs femmes ou leurs maris ne leur disent plus rien depuis longtemps. Alors on fait la conversation. Je colle mon oreille au mur, je les entends. L'un deux vient même de m'envoyer un rapport à corriger pour demain. En pièce jointe, un dossier de quarante pages sur la faisabilité d'un rachat d'entreprise. Comme si j'avais mon mot à dire ! Moi, coincé là, bardé de la dernière technologie sans fil, coincé pour cause de pénurie de papier-chiotte, merde alors ! MERDE MERDE MERDE !

La lumière vient de s'éteindre.

Je lève les bras au ciel. Si quelqu'un pouvait me voir du ciel justement, une sorte d'ethnologue martien par exemple, il ne comprendrait guère mon rituel. Enfin bon, j'ai quarante ans, je devrais rentrer chez moi, je suis là. Bloqué par le ridicule.

Sophie est partie. Je ne peux pas lui demander de m'amener un rouleau neuf, ce serait indécent. Je viens de lui demander par mail à quelle heure elle comptait partir. Elle ne répond pas, pas son genre, elle est donc déjà partie. Le plus surprenant, c'est que l'on m'a oublié. Quand même, ça fait bientôt huit heures que j'attends.

La plupart des hommes de mon entreprise viennent uriner ici. Comme la plupart des hommes de nationalité française, ils ne jugent pas utile d'effacer la goutte surnuméraire, la tardive, et rarement de se laver les mains. Et comme la plupart d'entre eux ont réussi de brillantes études dans l'une des cinq grandes écoles de commerce ou d'ingénieur, eh bien, forcément, ils ne mélangent pas le travail et la vie privée. Je suis donc presque le seul à utiliser ces WC pour l'ensemble de leurs attributions. Mes collègues sont programmés pour chier tôt le matin ou tard le soir, mais pas au bureau. Je leur voue à ce sujet une admiration sans borne. Mon corps ne m'obéit pas. Lui aussi est réglé, magnifique horlogerie digestive sur laquelle je n'ose m'appesantir. Mais 11 :00 du matin me semble être une heure correcte. D'ailleurs, je suis ici depuis onze heures du matin. Ceci est mon témoignage direct.

Tiens là ! On frappe ! Du bruit !

Un nouveau client pour le trône d'à côté. J'avais donc tort. Les tardifs profitent de bureaux quasi-vides pour soulager la facture d'eau de l'entreprise. 6 litres. Je ne suis donc plus seul pour longtemps. Il est 19 :40, le monde entier peut me lire, mais personne ne peut m'aider. Je ressemble à ces histoires dont raffolent les journalistes incultes de nouvelles technologies où des suicidaires envoient un dernier mail à un correspondant australien,et ce dernier, chic type, fait le 17 en direct histoire que les pompiers de Bouzy la Forêt sauvent la pauvre sans espoir.... N'importe quoi mais du merveilleux, de l'altruisme, de la solidarité technoïde.

J'entends le type à côté ne pas faillir à l'utilité du lieu, et sans retenue, et tout en nuisances sonores. Quelques pets trop gras en introduction - qu'on me pardonne le détail véridique - quelques pets trop fluets en conclusion - Beurk. Il est bien rare d'avoir à vivre une telle promiscuité. Si le confort n'était pas si grand, j'en arriverais à m'identifier à ces détenus des camps que l'on voit dans les latrines de la Liste de Schindler. Le silence s'installe à côté tout comme chez moi, nous sommes côte à côte.

Mais alors quoi ? Que va -t-il faire mon voisin ? Et moi ? Puis-je ainsi me dénoncer ? Puis-je lui avouer que j'étais là, les bras ballants et la lumière éteinte, à écouter son réconfort et sa satisfaction dans la plus nuisible des odeurs, dans le plus lourd des bruits du corps ? Et si c'était mon patron ? Quelle gêne, quelle honte !

Et merde !

Flux tendus

C'est mon patron. C'est Bernard, le débonnaire Bernard, l'enthousiaste, le solidaire, Bernard !

Il appelle sa femme ; la troisième ; il lui dit qu'il ne sera pas en retard, qu'elle peut venir le chercher tout de suite, là, aux toilettes de la boîte, à condition d'amener du papier-chiotte, vu qu'il est coincé, et qu'il n'a pas vu - erreur imbécile - que le gros bloc rond de ferraille sensé servir de cache n'abritait plus de papier, rien, nada. Bernard, en patron ultramoderne, ne parle à personne s'il n'est au téléphone. Nous sommes tous des coups de fils incarnés. La parole en direct le blesse et l'agresse, il semble presque que cette parole perde son caractère professionnel en perdant tout intermédiaire. Je me moquerais bien de lui et de son portable mais il faut bien dire que moi, avec mon ordinateur sur les genoux depuis huit heures...

Huit heures, ce n'est pas ce qu'avait prévu le fabriquant. L'autonomie disait plutôt dix heures. Mais le voilà qui s'éteint. Il me faudra reprendre mon témoignage plus tard.

Voilà, sa femme est venue, un rouleau blanc à la main, a quitté les W-C pour homme, lui-même en est sorti, et j'ai profité de l'aubaine pour m'éclipser, vers 20 :30. J'ai repris un taxi, et me voilà chez moi.

Sa femme lui a apporté des Kleenex. Bernard, bien que partisan du commerce équitable, du développement durable, de la maîtrise des énergies, enfin bon, de tout slogan vendeur et publicitaire, aurait préféré du papier rose ouaté et épais, parfumé à la fraise pour postérieur de directeur. Mais sa femme lui a expliqué qu'il n'y en avait plus nulle part. Par altruisme tout de même, mon patron a décidé de laisser deux paquets de papier Kleenex, bien en vue sur le lavabo. Je les ai ramenés chez moi, on ne sait jamais.

Pénurie. Voilà, le mot est lâché. Pénurie de papier-chiotte. Et peut-être de papier tout court. Il fallait bien que ça arrive un jour. Plus de forêt, plus de pétrole, plus d'essence. Mais là, ça fait tôt. Bien trop tôt. Les *experts* nous promettaient cinquante années d'opulence à l'américaine. Il me reste 4 rouleaux, plus celui caché dans la boîte à gant. Ça fait cinq. Sachant que ma consommation est de quinze feuilles par jour, et qu'elle doit pouvoir être diminuée de deux tiers en faisant des efforts de pliures adéquates, sachant que quinze feuilles correspondent au trentième de ma consommation, un rouleau durerait à peu près un mois. J'ai donc devant moi un avenir hygiénique radieux : cinq mois à plier le papier W-C pour voir venir.

D'après une enquête de scientifiques américains, un homme occidental moyen, de ma taille par exemple, produit au bas mot 120 kilogrammes d'excréments par an. Les Américains atteignent facilement le double, avec un écart-type prononcé, tout autant dû aux filles anorexiques qu'aux boulimiques féroces. Les uns ne compensant pas les pertes des autres, on court à la catastrophe. Toujours d'après la même enquête scabreuse, les pays industrialisés consomment par an et par personne 6 kilomètres de papier-wc. La France à elle seule détruit 360 millions de kilomètres de papier-wc, à la manière de ce petit gamin dans la publicité d'autrefois, qui criait "maman" après avoir déroulé son rouleau (sic) dans tout la maison. S'il est mort depuis, selon le bon mot (il était, paraît-il, "au bout du rouleau"), c'est à notre tour d'en voir la fin. Ces millions de kilomètres correspondent à la superficie totale de la Sologne, par exemple. Et ce n'est sans doute qu'un début. Voilà ce que nous raconte l'excellente enquête du 20 heures de ce soir. Poivre d'Arvor a

l'air gêné en prononçant ces mots. Il ne rit pas, pas même un petit rictus de connivence avec la ménagère de moins de 50 ans, sa femme idéale à lui, celle qui le regarde là, en ce moment-même. Un petit début. Les cinq grands producteurs mondiaux de papier-wc (deux Américains, un Norvégien, un Allemand, un Japonais), à force d'accélérer la concentration du secteur, ont vu leurs marges diminuer de moitié en cinq ans. La pénurie les condamne à fermer leurs portes ou bien à tenter la difficile aventure du recyclage. Mais le consommateur occidental ne veut pas de papier WC recyclé. Plus dur, plus granuleux, difficile à adoucir, de mauvaise allure, peu confortable, impossible à colorer sans augmenter les prix, le papier recyclé ne fait l'affaire de personne, comme les chiottes à la Turc, malgré de soi-disant avantages hygiéniques... Pauvres de nous. Poivre d'Arvor se mord un peu la lèvre supérieure.

En le regardant, j'imagine que l'on pourrait pourtant facilement envoyer au pilon les bouquins de Beigbeder pour les recycler, et avec eux la majorité des romans sortis en septembre. Ils auraient là un rôle autrement plus écologique, et nous épargneraient les renvois d'encenseurs entre les *grands* de la critique.

PPDA poursuit sérieusement ce qui, en d'autres temps, aurait prêté à rire. "Et nous nous attendons, dans les semaines qui viennent, à une flambée des cours du papier, avant une grande pénurie annoncée par les experts, pour la fin de l'année." La production en flux tendus, exacerbée par une demande en forte hausse, n'est plus un modèle d'actualité.

Jules, idéal-type

Jules a longtemps été énorme. Arrivé chez nous (on dit *chez nous*, mais on dit aussi "dans la maison") il y a quatre ans, à la grande époque de la seconde phase d'informatisation, il était l'acteur idéal dans le rôle du chargé de photocopies modèle industriel. Il faut dire qu'il se posait là, dans son local spécial photocopies. Cent quarante kilos, et deux bouées superposées au-dessus des hanches, hiver comme été, dans la chaleur artificielle de l'ancienne cuisine transformée. Je m'attardais parfois à regarder sa silhouette s'éloigner dans l'enfilade du couloir, en face de mon bureau. Toujours en baskets écrabouillées, les genoux comprimés par deux étaux invisibles de chaque côté, il prenait du poids à vue d'oeil et se gavait sans arrêt. Il ouvrait les coeurs ou déchainait les haines, selon le grade et les personnalités. Certains partisans d'un modèle méritocratique le trouvaient sans volonté, lamentable. D'autres s'apitoyaient sur son sort de victime d'un système qui le dépassait et nous dépassait tous, le grand système de la consommation occidentale. Pour ma part, je le regardais s'éloigner en portant son lot de rapports photocopiés vers le bureau de Bernard, notre saint-patron de patron génial.

Bernard avait sauvé l'industrie automobile française toute entière de l'invasion terrifiante de sa soeur nippone, ni plus ni moins. Ce n'était pas n'importe qui. Ancien consultant en communication, c'est à dire en rien pour ainsi dire, il avait su séduire des patrons effrayés par les capacités de production, la fiabilité des modèles, la réactivité innovante des Japonais dans tous les domaines, et surtout dans celui de la bagnole. Dès les années quatre-vingt, la meilleure usine japonaise produisait 39 voitures par ouvrier et par mois. La plus mauvaise 19. En France, la meilleure usine fordiste à l'ancienne atteignait péniblement les 14 modèles par ouvrier. A la fin des années 70, les patrons européens avaient voulu copier le modèle nippon en instaurant des boîtes à idées dans leurs usines. Après avoir traité leurs prolos comme des cons pendant cinquante ans, ils osèrent leur demander d'avoir des idées. Bernard avait, à l'époque déjà, travaillé sur un tel projet. Envisageant rapidement l'ampleur de la déconfiture de ce genre d'idée, il se reconvertit

dans le lobbying bruxellois. Les quotas à 4% pour les voitures japonaises, c'est lui. Très fort. Il en parle comme d'une immense victoire, lui, ce chevalier de la libre entreprise. Il est formidable.

Quand Bernard parle à Jules, c'est fou-rire et compagnie. Tape dans le dos et blagues grivoises. Et puis la porte en verre brossé une fois fermée, pour peu qu'un *collaborateur* puisse admirer la scène de l'intérieur, et le patron de se laver les mains dans son lavabo *Stark* en inox *made in Italy*, cadeau d'une ancienne cliente aujourd'hui décédée d'un cancer du sein gauche. Le dégoût au nez et la serviette à la main, toujours pressé d'en finir...

-"Putain, qu'est-ce qu'on va pouvoir en foutre de celui-là de gros lard avec les nouvelles bécanes et les économies de papier ? " m'avait-il lancé il y a quelques mois. J'avais répondu qu'on pouvait lui implanter un anneau autour de l'intestin (je l'avais lu dans un magazine féminin chez le dentiste), voire deux ou trois vu l'ampleur du gars, et le licencier une fois mince et normalisé. C'était une boutade, mais l'idée fit son chemin et Jules commença à mincir jusqu'à ce que son intestin se déchire en pleine rue ; par chance ; et qu'il finisse hospitalisé pendant un mois complet. Depuis, Jules a repris son poids normal. 110 je crois.

-"Putain, il sert vraiment à rien ce type, avec ou sans lui, le boulot se fait très bien." Mon patron Bernard, faut dire qu'il est très observateur. Partisan de l'aide aux handicapés et du soutien au PS, mais faut pas exagérer pour autant.

-"Ben oui, y'a qu'à le virer" ai-je répondu. "Y'a qu'à virer tous ceux qui servent vraiment à rien".

Bernard me regarda par -dessus ses nouvelles lunettes Afflelou ridicules un Euro la paire en plus, dans un silence de concentration absurde avec cette attitude d'acteur qui joue mal genre Pierre Arditti par exemple.

-"C'en est une bonne idée ça, Thierry ! " (Je m'appelle Thierry). "Mais oui, y'a qu'à virer tout le monde, instaurer des quotas de productivité, des pauses-pipi chronométrées et installer une badgeuse à l'entrée, tiens-donc, c'est si simple ! "

Sur ces entrefaits et en pleine crise de pénurie de papier, le téléphone sonne. Et c'est là que j'ai appris que la boîte ; qui fait aussi ce que l'on nomme parfois de la "communication de crise" (sorte de poudre aux yeux hiérarchisée par des communicants pour faire croire aux victimes que tout pourrait être pire la prochaine fois) ; la boîte allait donc hériter d'un sacré pactole en signant le contrat de communication dite donc "de crise" du syndicat de l'industrie française du papier-chiotte, industrie inexistante puisque vendue à des intérêts étrangers, mais prête à se montrer sous ses meilleures allures à un peuple ne sachant plus quoi faire pour s'essuyer décemment, du moins aussi décemment qu'il en avait l'habitude depuis que le premier GI avait apporté avec lui une certaine forme de civilisation un matin de juin 44 en Normandie... Avant de sortir, le combiné collé au buste et - sait-on jamais -l'index de l'autre main sur le bouton *silence* du téléphone - il me dit :

-" Et toi, t'en trouves où ?"

- "Chez les Gitans. Y'en a encore chez les Gitans" je lui dis.

Les Gitans, ils en ont toujours

La première fois, "Coup louche", comme les autres l'appelaient, m'avait regardé d'un sale IJil. "Qu'est-ce tu veux *Gadjo*" ?

J'avais compris le dernier mot, puisque j'ai déjà lu un bouquin d'Alice Ferney sur les Gitans. Le type-là, "Coup louche", il avait de quoi faire peur. Quand la vieille est sortie de la caravane derrière lui en gueulant comme une folle des mots bizarres à son encontre, et quand j'ai vu qu'il n'y prêtait aucune attention malgré une évidente exhortation à ne pas me faire de mal, j'ai commencé à avoir peur.

Les Gitans s'étaient installés à nouveau dans le coin, cette fois-ci dans un champ un peu éloigné du centre commercial, et pas encore labouré par les sbires de la mairie. Quand on parle d'eux, on imagine que ce sont les mêmes à chaque fois, qu'ils reviennent sans cesse, parce que les étrangers sont singuliers. Il me regarde dans les yeux, il a une mèche sur le côté, comme un minet d'autrefois, on dirait qu'il soigne son look malgré ses vêtements à la Joe Dassin, un peu périmés.

-"Qu'est-ce tu veux ? Du papier-chiotte ?

- Oui, vous en avez encore ?

- *Ben oui, combien t'en veux ?*

- Huit rouleaux, c'est pour la semaine au bureau.

- On sait pour quoi c'est faire. Des petits ou de l'industriel ?

- *De l'industriel, mais alors, euh, quatre seulement.* (je n'allais quand même pas investir en liquide dans huit rouleaux de type industriel).

- *Des blancs ou des roses ?* En terminant sa phrase, j'ai vu son couteau s'envoler vers moi, et senti comme un grand froid dans mon ventre. Et puis j'ai vu le chien rattraper en l'air un bâton un peu épais, la peur nous fait croire ce qu'elle veut.

- *Des roses, c'est plus sophistiqué.* Sophistiqué. Pourquoi avais-je éprouvé le besoin de rajouter ce mot ?

Coup louche aboya après son chien, qui se prit un coup de bâton sur l'arrière-train avant de filer la queue basse en passant près de moi. En entrant dans la caravane, je me souviens avoir vu distinctement des dizaines de rouleaux de papier WC, là, en pleine pénurie planétaire, entassés les uns sur les autres, surmontés d'une photo du pape en couleurs, vraissemblablement prise au téléobjectif et en lumière naturelle, le vieux pape sénile (sic) et sa crosse à la main, comme en train de faire ses besoins dans la caverne d'Ali Baba, le visage plissé, une vie entière constipée pour en méconnaître le sens, quel gâchis.

- "*T'en reviens pas, hein ? T'as vu tout ce qu'on a ? T'as intérêt à fermer ta gueule là-dessus, parce que nous autres, on te fait la peau si tu caftes. C'est cinquante euros.*

- Euh, je dirais rien. J'ai rien vu. Vous les trouvez où ?

- Tu crois pas que Coup Louche, il va te le dire quand même ? T'es flic ou quoi ?

- Non, je suis comptable.

- Ah ben ça vaut mieux. Tu sais compter, tu payes, tu rentres chez toi te torcher dans le confort, tu me laisses faire mon business. "

Ma mère aurait trouvé ça quand même un peu dingue. Elle aurait dit qu'au XXIème siècle, c'est quand même malheureux d'être obligé d'acheter du papier WC en contrebande à des Gitans. Mais c'est pourtant comme ça que l'on fait depuis 3 ou 4 mois. La pénurie est toujours là, et les filières de recyclage ne parviennent pas à combler le déficit. Si les ventes de *Libération* ont augmenté, ce n'est pas pour sa qualité éditoriale, on s'en serait douté. Voir tous ces vieux dans Paris être obligés d'acheter *Libération* et rentrer chez eux pliés en deux, suivis de loin par la caméra du journal de vingt heures, c'est-y-pas malheureux quand même.

Sans compter la honte.

Textes récents

A day in the life of a Français moyen

Aujourd'hui j'écoute la radio. Une chanteuse (?) aussi nouille qu'une quenouille au nom extrait d'un bouquin de Queneau nous raconte sa vie, ses albums, le temps qu'elle met à les produire. Six mois. On passe un extrait. Du binaire, une boîte à rythme, trois accords. Rien d'éternel. La pauvre se plaint du mal qu'on dit d'elle dans *Libération*. Car ça ne se fait plus de dire du mal des gens. C'est pourtant mérité. Mais il est vrai que l'étalon-chanteuse a la note bien basse, Barbara est morte. Que celles qui veulent des paroles pour leurs albums m'appellent.

Aujourd'hui je lis le journal. On n'y apprend décidément rien. Des "cadres" d'une chaîne de fast-food se sont brûlés les pieds en participant à un stage de motivation. Ils ont marché sur des braises ardentes. Ah les sales cons. Bien fait pour eux. Quand on n'encadre rien, quand on a besoin d'un stage pour être motivé dans un boulot aussi pitoyable, quand on oublie qu'il est encore temps de changer les choses le monde mon voisin, eh bien, qu'on crâme !

Aujourd'hui, pas d'internet. Mais je sais que des enfants gâtés bien plus que mes dents y réclament la liberté absolue de parole, s'illusionnant ainsi d'une revanche contre les méchants libéraux-mondialistes-actionnaires. Mais n'est-ce pas là une liberté du même ordre ? Comme si tout se valait, comme si l'on jouissait sans entrave.... C'est fou comme les gens réclamant la parole en long, en large, et en travers, n'ont pas grand-chose à dire si ce n'est à réclamer. La réclame, l'ancêtre de la publicité.

L'autre nuit à l'hôtel, la télévision. J'y regarde une émission orientée contre le communisme. On assassine bien les cadavres. On y filme des trotskystes. Les trotskystes ont des corps de cadavres et des têtes d'imbéciles. D'où le "kyste" de fin. A la fac, j'en ai connu plein. Rarement vu des gens aussi bêtes, surtout ceux qui allaient le rester (trotskystes). Quand ils devenaient chiants je disais "Kronstadt". Ils savaient que ce n'était pas une marque de bière. Les trostkystes de Lutte Ouvrière le restent. Ce sont des moines. Ils ne baisent pas, il se serrent la main, ne rient jamais et pensent que leur jour viendra. En cela, ils ressemblent à tous les orthodoxes du monde. Les autres trotskystes partagent avec eux leur goût modéré pour la lecture de théories sans intérêt, et n'ont pas lu Marx. Trop compliqué. Trop vaste. Trop riche. Mais les autres trotskystes le sont pour aller à l'école du militantisme. Au début, ils font croire qu'ils sont démocrates et noyautent les UNEF et les manifestations anti-Devaquet. Après, ils causent au nom de tous et surtout des silencieux. Encore après, ils changent de camp car ils ont appris à parler en public sans rougir et sans bégayer. Ils savent qu'il faut faire simple et résumer la pensée collective des prolos, du peuple, des Français, de la gauche. Puis ils passent au PS et apprennent les règles de la comptabilité.

Ce soir avec mon fils on attend sa mère dans un grand couloir. D'autres gens attendent. Il vient de trouver le cadavre d'un cafard dans un radiateur. Il le mange. Ah, le naïf ! Il me faut deux mains pour extirper la bestiole desséchée. Il se marre. A l'autre bout du couloir, une femme la trentaine lui plaît, il lui prend la main en poussant un petit cri, elle est étonnée. Il rit en montrant ses six dents blanches. La voilà obligée de prendre la relève et d'aller à l'autre bout du couloir avec lui. Mon fils n'a pas peur des étrangers. Pourtant, il a plus d'un an. Ça m'inquiète.

Hier matin dans mon mail. Un Américain d'extrême-droite m'envoie un message parce qu'on le censure sur un forum français. Il y déverse son fiel dans un français un peu hasardeux fait de bougnoules et de bougnoules à mort. Je lui répond dans un anglais meilleur qu'il est gentil, et que c'est à cause de types comme lui qu'on en est là. Surpris par mon incroyable niveau en langue, l'imbécile s'égosille sur son clavier, en insistant, car il est espagnol, et marié avec une parisienne. C'est qu'il haît les Arabes voyez-vous. Je lui réponds en espagnol que je suis né au Maroc, que le problème avec les gens comme lui, c'est qu'il a sans doute une bite minuscule.

Cet après-midi chez le libraire. Encore eux. Un éditeur propose quelques textes sur les extrême-droites contemporaines. Les couvertures sont explicites, les commentaires aussi. Le libraire s'est fait avoir : les fachos lui ont placé une quinzaine d'exemplaires.

Cet après-midi dans la rue. Les jeunes filles ont des seins de plus en plus gros ou alors les autres se font discrètes ou assassiner. Les fabricants de soutien-gorges ont supprimé les petites tailles. Voilà où se loge la rentabilité.

L'autre matin devant la gare. Un beur me fixe dans les yeux, se prend pour un cow-boy, puis m'insulte une fois dans mon dos. Pas de ma faute si j'ai une sale gueule.

Ce soir dans mon lit. J'ai fini la peinture dans le placard. La toile de verre est une arnaque extraordinaire qui consiste à vendre de la colle, de la toile, des ciseaux, de la peinture spéciale. Il faut beaucoup de colle et beaucoup de peinture.

22 :28 lundi. Je pense aux présidentielles. La droite va passer, la gauche est gestionnaire et démago, la droite n'a qu'à ramasser, le borgne pourrait entendre les voix des muets, Arlette va chanter son refrain, Jean-Pierre va démissionner, les verts se feront négociateurs pour avoir des sièges dans l'opposition.

Elle est belle ma vie de Français moyen....

Un énième site...

Il y a quelques mois, à force de nous échanger des critiques de bouquins et de machins divers sur ma mailing-list, on a décidé de créer un site de critiques sous SPIP, histoire de partager ça avec les millions d'internautes du monde entier avides de culture....

Ça donne ça : `http://critiques-ordinaires.ouvaton.org/`

Everybody is bienvenue.

Chroniques numériques 1

C'est par hasard chez le photographe (on appelait comme cela le type qui vendait des appareils, des pellicules, et des photos de mariage autrefois), c'est donc par hasard au rayon "photo" de la (grande surface culturelle) que j'écoute des gens. Ce sont des gens de la France d'en bas, de ceux qui désirent vraiment combler le fossé numérique qui les sépare de la vraie vie, effet "Veblen" garanti.

Ils sont enthousiastes, on est samedi matin. Ils sont là pour acheter quelque chose, repartir avec un vide comblé, et l'impression d'être un peu mieux qu'en arrivant. Ils veulent vraisemblablement avoir fait un progrès (au singulier) en venant s'acquitter d'un droit de passage dans la société numérique. Pourtant, ils sont prudents. Ils sont venus avec leur reflex japonais de milieu de gamme tout électronique et autofocus, zoom 28-280 à ouverture constante de f :6, et veulent *de visu* constater que ce truc est obsolète, et beaucoup moins bien que ce qu'ils projettent d'acheter. Ça tombe très bien, le vendeur a suivi un séminaire de vente pendant la semaine ayant pour thème "Comment combler la fracture numérique de la France d'en-bas ?". Il faut avouer que le vendeur est très, très enthousiaste. Il est l'exacte réplique du vendeur qu'ils avaient rencontré quasiment au même endroit il y a quatre ans, celui qui leur raconta que leur ancien reflex mécanique increvable à objectif fixe de 50mm fabriqué avec des matériaux nobles pesait trop lourd et ne permettait pas de faire des photos de Loana à poil à 900 mètres de la côte de St Tropez quand elle huile les parties artificielles de son corps afin de ne pas rouiller immédiatement (le soleil, le sel, l'eau). Ils avaient donc opté pour le fameux zoom, etc.

Aujourd'hui le vendeur leur explique qu'ils ne peuvent pas appartenir à la communauté numérique (Vous me lisez sur écran ? Vous en faites partie. Vous me lisez par hasard dans les WCs chez un ami ? Vous êtes mal barré...). Pour appartenir à la communauté numérique (notion d'*attachement symbolique au groupe* en marketing), il est nécessaire d'être connecté d'une ou de plusieurs manières, téléphone portable, PDA, PPDA, internet, chat, etc. Pour cela, il faut s'abonner sans cesse et tout le temps. Il leur montre donc du doigt son collègue du rayon "micro", qui leur expliquera sur les mêmes principes (ils viennent de suivre le même séminaire d'avant-Noël), comment passer à la société de demain et avoir l'air moins cons dans leurs pompes à 69ď achetées dans un centre commercial de banlieue provinciale.

L'important aujourd'hui, est dans l'exemple, la démonstration. Combien de fois ai-je dû écouter des familiers, des proches, de ceux qui m'emmerdent et auxquels je réponds d'un "oui, super" fatigué ? La démonstration, l'évidence, ça ne se nie pas. Aujourd'hui donc, on prend *mademoiselle* en photo. Le vendeur se contente de prendre son visage, et encore, il propose plutôt au père de la grognasse aux petits seins déjà ankylosés par un superflu de gras de l'ordre de 30%, il lui propose de prendre sa fille en appuyant sur le bouton. Le père hésite, quel bouton ? Sa fille en a plein la gueule, ça fait plaisir à voir une jeunesse devant la télé cinq heures par jour, ça laisse des traces... Non non dit le vendeur, pas les boutons du laideron, les boutons du Superkoolmégapixelmanshtroumpfs ! Ah, ça va mieux en le disant ! Le père (pas ingrat) essuie ses doigts sur son *jean*, le pus sèche instantanément, la fille se tripote le piercing nombrilien (peut-être conserve-t-elle l'espoir de chier un jour son trop-plein par une fuite dans ce coin-là ?), et automatiquement, deux flashes à une seconde d'intervalle (la fille a déjà tourné la tête vers sa mère, terrible photo symbole des vingt ans d'écart dont même feu Dalida n'aurait pas osé faire une chanson, on est peu de choses), que déjà la photo s'imprime grâce à un ordinateur dernier-cri (qui a poussé le dernier cri ?), sur une imprimante jet-d'encre (jeter l'ancre, c'est autre chose), et que le père, interlope, regarde le nouveau Polaroïd^{TM} (cette marque a définitivement coulé

l'année dernière) en écarquillant les yeux.

Et là, oui là, il se passe quelque chose de l'ordre des *Choses de la vie*, merveilleux film. Oui, le numérique a d'un seul coup fait surgir dans l'esprit d'un homme sans histoire plus de vingt ans de reniements à 5 millions de pixels juste avant Noël. Le père me regarde, il me sourit en larmes. Il vient de comprendre. La mère, la fille. Le fils plus loin, là-bas, à jouer sur une console pour débiles mentaux. L'image trop lumineuse, comme artificielle, de ce qu'il est devenu à presque 45 ans. On dirait Bacri dans *Kennedy et moi* mais en plus triste. Il comprend qu'il a raté sa vie. La fracture numérique, il ne la comblera jamais. Elle ne le comblera pas non plus. Tout est à combler, à la manière du trou de 0 et de quelques "1" (des pêches miraculeuses, la naissance des petits, une voiture à crédit la seconde fois, sa première voiture neuve, le premier voyage à l'étranger, peut-être ? Quelques vins d'Alsace). Ah putain, la fracture numérique, tu peux y aller coco, rien à faire.

Le vendeur lui dit "Formidable hein ? " Le type répond "quoi ?". Mais regardez monsieur : en 3 secondes, vous avez dans la main une photo qu'il fallait autrefois plus d'une semaine à développer !

-"Et vous avez vu la gueule de ma fille et celle de sa mère à l'arrière-plan ? (mère et filles sont parties acheter le dernier Paulo Coehlo)

- Que voulez-vous dire monsieur ? Sont-elles surexposées ? Sous-exposées ? La balance des couleurs est-elle trop criarde ? Le tout est-il trop contrasté ?

- Sans doute. C'est d'une laideur à faire peur. Regardez-les.

- Ah, mais vous savez, ce n'est qu'un petit format, on peut agrandir, ça met en valeur !

- A l'échelle 1 :1, c'est épouvantable, et même en 3D.

- Ah, la 3D, ce n'est pas possible dit le vendeur sans comprendre l'allusion.

- Ne vous inquiétez pas, je les ai en 3D, tous les jours. "

Le vendeur commençait à comprendre.

Le type en larmes lui rendit l'appareil pour partir en courant. Femme, fille et fils trop attardés pour lui venir en aide essayaient de lui trouver un joli livre de photos pour Noël. A ce prix-la, la fracture numérique, on est pas près d'en voir le bout du tunnel.

Chroniques numériques 2

La vérité vraie : j'ai douze ans pour toujours. J'en suis maintenant persuadé, qu'on en tienne compte à l'avenir, qu'on ne me traite plus de rien, j'ai douze ans, juste avant les grands désirs punis d'impuissance, juste après la sensation de ne pas voir le dessus des tables, on devrait juste avoir douze ans.

Il y a dix ans ou un peu moins, dans un monde déjà numérique madame, j'avais acheté à crédit un MacPlus^{TM} sans disque dur et sans dire un mot, tant ça me déplaisait d'avoir à utiliser un ordinateur. La chose s'avéra prospère et plaisante, il m'apprit à taper des mots comme les secrétaires, et je me fendis un jour d'un cadeau pour lui : un disque dur externe de 50 mégas à 4500 francs en promo. C'était merveilleux, je savais bien que j'étais devenu un dieu de l'informatique,

que je maîtrisais enfin ce dont on m'avait parlé à la fac (Si : alors, sinon, ben : rien, opérateur booléen, binaire, rien compris). Là, nada de no comprendo. J'écrivais une thèse, et je voyais à l'écran ce que me sortirait un jour une imprimante, quand j'aurais les moyens d'en acheter une. C'était mon deuxième pas dans le monde numérique avec ma conversion à grand regret au Compact-disc froid, trop petit et moche. Mes vinyles attendent ma retraite et une poussée de nostalgie pour faire réparer ma Thorens, ôh magnifique platine-disque suspendue, ôh, souvenirs fétichistes d'une époque révolue. A l'époque, je m'enthousiasmais, les objets ont quelque chose de réconfortant. (voir Karl Marx, "Le capital", chapitre "Le fétichisme de la marchandise"....)

Me voilà l'apôtre du MP3. Je viens d'acheter via internet et pour pas très cher trois fois plus de capacité mémoire que mon disque dur de mes anciennes fiertés. Ça tient dans la poche, c'est un porte-clés USB, j'y range des photos de ma fille, de mon fils, de leur mère quand elle fait pas la gueule, et des disques de Tracy Chapman selon l'humeur. Je pourrais faire le tour du monde avec ce *périphérique de stockage* pas romantique du tout, et utiliser n'importe quel ordinateur du marché comme on dit pour écrire mes âneries et frustrations habituelles, stocker des sons, des images, des textes sérieux de quand je n'ai pas douze ans (le salaire, le salaire), et j'ai l'impression, comme l'enfant que je suis, de posséder un trésor, une baguette magique. Oui, j'avoue, le monde numérique du stockage en forme de porte-clefs, eh bien oui, ça m'enthousiasme. C'est con, je conviens. Mais imaginer que je peux faire le tour du monde, aller de cyber-café en bureau vide, m'approprier l'ordinateur de tous les quidams de la globalisation, y déverser fiel ou enthousiasme, et conserver toujours dans la poche toutes ces sales idées, ah, oui, je trouve ça formidable. Darth Vador, tu peux y aller avec ton sabre laser, oui, tu peux y aller. Ça paye pas de mine cette petite chose, peut-être que la semaine prochaine, je trouverais ça banal ?

En attendant, en attendant.

Je ferais mieux de faire le tour du monde avant d'avoir de l'arthrose, bien sûr. Mais ça coûte plus cher que d'en stocker les fantasmes. Qu'on me pardonne du peu.

Chroniques numériques 3

Un magazine plastifié titre chaque année sur les "plus belles filles du monde". Chaque année je ne l'achète pas, je le feuillette et voilà la vérité crue du monde numérique : non content de symboliser la victoire ultime des canons fantasmatiques de la beauté américaine, on nous invente des créatures au logiciel, on nous prend pour des crétins.

Depuis toutes ces années, j'ai bien remarqué que le style général des filles en photo est toujours le même, sempiternel, à peine troublé par la grâce (garce ?) d'une Naomi Campbell. A chaque fois, on nous vante la fille bien élevée et pas encore obèse du Texan le plus lointain, le genre de fille qui a fait du sport et a cultivé chaque muscle de son corps, quitte à injecter par endroit quelques compensations plastiques. Sans parler de la blondeur en litanie (bientôt membre de l'UE ?)... Des blondes, toujours des blondes, des grandes un peu maigres, avec plus ou moins de seins, trop c'est vulgaire, pas assez pas vendeur. Et pourtant, ceux qui ont un jour traversé un peu les États-Unis savent bien que la plupart des Américaines ne ressemblent en rien à celles qu'on nous vend. La plupart sont trop lourdes et sans élégance, et chaussées de *snikers* sans même en faire une mode, elles sont sans grâce et sans charme, et puis elles montrent leurs langues trop grosses quand elles causent, étrange privilège de l'anglais. Les filles en photo sont les maîtresses idéales des maris américains, minoritaires certes, mais blondes, c'est important.

Un point commun les rapproche toutefois de l'américaine standard : la coiffure. Nulle part au monde (je ne suis pas allé partout certes, et j'ai même très peu voyagé, mais je prends les paris), nulle part au monde donc, les femmes sont aussi mal coiffées. Claude Lévi-Strauss verrait sans doute là un vestige du vieux combat nature/culture : les cheveux, ces choses si naturelles, si sauvages, contrairement aux poils des actrices pornos, ne peuvent être facilement domestiqués, "cultivés". Alors on les artificialise, on les chantilly, on les choucroute, on les tétanise.

Le deuxième élément de mon introduction spécifiait qu'au-delà du modèle idéal de la femme américaine, il y avait comme un leurre, et c'est ici que le monde numérique nous rejoint, comme une vague de fond dans un océan plastifié : ces femmes en photo, figurez-vous qu'elles n'existent pas. En cherchant bien, n'importe quel graphiste sur un Macintosh peut fabriquer ces nanas, avec Gonzesseshop^{TM} ou Topmodelcreator^{TM}. Une base de données contenant plus de dix mille traits différents (mais anglo-saxons, off course) pouvant être mélangés puis "retouchés" (on n'a jamais autant retouché depuis qu'on ne touche plus), afin d'obtenir des millions de combinaisons de filles en maillots de bain. Et pas besoin d'Al Pacino pour y jouer l'acteur. L'acteur, c'est nous. Elles n'existent pas, c'est pour de faux. Et bien entendu, ça coûte moins cher. C'était si simple après tout. Une actrice nue ? Pas de problème, donnez-moi la tête et je fabrique le reste. Ainsi donc, même les fantasmes passent à la trappe du monde numérique.

Il reste pourtant un espoir. Les femmes, les vraies, celles qui sentent le parfum dans le cou, celles qui ressemblent à Sophie Marceau (j'ai des amies qui ressemblent à Sophie Marceau, de loin, mais aucune ressemblant à Denise Richard, preuve qu'elle n'existe pas ?), on peut toujours les prendre en photo, et puis, si elles veulent pas, les prendre par la main, et puis, si elles veulent pas non plus, on peut toujours les imaginer, c'est moins cher et pas si mal.

En tout cas, c'est ce qui nous reste...

Chroniques numériques 4

J'aimerais bien parfois souscrire à la théorie du complot. Voir derrière toute chose la main du diable, d'une quelconque manipulation, d'un fait exprès. Mais je n'y crois pas. Pourtant, à y regarder de plus près, le monde numérique, on dirait presque que c'est fait exprès, que ça va dans un sens bien spécifique, et que les plus jeunes d'entre-nous, les contaminés, n'y échappent pas du tout. Il semblerait donc que l'on veuille à tout prix faire disparaître la grande vertu mère du désir : la patience.

Il semblerait que le numérique nous fait perdre patience.

Mais pourquoi donc ?

Parce que.

Parce qu'on nous vante (ventes) l'immédiat. Là, tout de suite, bien plus sûr que n 'importe quel mauvais livre de François de Closet. En discutant de la photo numérique et de l'arnaque monétaire qu'elle représente, des étudiants m'avançaient l'argument de l'immédiat : *Oui d'accord peut-être que c'est plus cher et que c'est moins beau ou tout ce que vous voulez, mais au moins, on l'a tout de suite.* Le photomaton aussi, on l'a tout de suite, et alors ?

Je suis prêt à parier que les adeptes de la photo numérique (j'engrange déjà les témoignages) s'en lasseront très vite, presqu'immédiatement. Je l'espère un peu. Car la satisfaction immédiate

de la mise en scène au flash, ça lasse. La non-attente, l'éjaculation précoce, l'en-veux-tu le voilà, bah, ça ne vaut pas les mois d'attente à rêver devant une vitrine d'un truc inaccessible. Et cette étrange constatation se retournera bien un jour contre nous : j'imagine déjà les générations de demain préférer l'attente pour savourer (mais oui, vous savez bien comme on savoure quand on n'a pas encore, non ?), et même en rajouter dans l'attente, sentir la jauge du désir qui monte, la chaleur, la dilatation, l'envie, ah, que dis-je, la péninsule !

Allez, vite, qu'on attende !

Mais déjà je m'énerve. Je perds patience.

Chroniques numériques 5

La France a enfin compris l'importance d'internet. Afin de combler le fossé numérique qui nous sépare les uns des autres, le gouvernement a enfin mis en place des solutions citoyennes. C'est très bien, c'est de bon aloi.

En citoyen lambda et naïf et peu comptable, j'ai récemment été appelé à payer l'impôt, cet insuffisant, ce minable qui ne compense même pas un bon téléthon ou les recettes du loto. En payant l'impôt, je décide de me mensualiser, prélevez donc la dîme chaque mois, mes seigneurs, (saigneurs ?), la douleur n'en sera que plus minime en octobre.

Technophile - enfin, plus ou moins - je m'aperçois qu'il est possible de déclarer ONLINE ! et en français dans le texte, de déclamer, enfin bon, de dire que l'on veut être mensualisé par INTERNET ! Ça y est, je le sens bien, le fossé numérique se comble terriblement, c'est formidable. Les énarques qui ont pondu ça, je les embrasse, je les remercie, bravo les gars, ah, ça fait du bien de voir où l'on en est !

Ainsi donc, si je récapitule la chose, d'une façon rationnelle, voilà ce que ça donne :

Formidable ! Grâce à la connexion numérique TCP/IP et au site du gouvernement, je peux, en une dizaine d'actions dérisoires, être mensualisé ! Bien entendu, on pourrait imaginer un petit coupon à découper sur la déclaration d'impôts initiale qui dirait "Renvoyez-moi pour être mensualisé". Mais c'est pas très numérique, et puis, faudrait de l'imagination...

Interdire le port du string

Le string, c'est comme le pétard. Oui, le string que les filles de moins de vingt ans et d'ailleurs portent à même la peau et même au-dessus des vêtements, cette chose qui partage en deux et qu'on exhibe, eh bien oui, le string il y a encore 15 ans était un accessoire de sex-shop, un attirail porno, un truc de camionneur brésilien.

Aujourd'hui, qu'en est-il ?

Il est partout, absolument partout, et les filles les plus volages le disputent aux coincées les plus sages. Elles en portent. C'est sorti du pantalon mais rentré dans les moeurs, et voilà comment on établit un parallèle : autrefois caché et tabou, le string et consorts s'affichent à l'oeil reluisant de l'homme qui vieillit, moi, votre serviteur madame, et je vous jure qu'il serait temps de l'interdire aussi celui-là, qu'on renverse un peu la vapeur au lieu d'en étaler partout, s'il vous

plaît président Chirac, s'il vous plaît Chevènement.... ă

Je demande officiellement l'interdiction du string.

On va me traiter de vieil obsédé, avec ces mots terribles oscillant de la platitude à l'invective.

Je m'en fous.

Car le string, c'est une honte ma pauvre dame. S'il est des choses plus graves, s'il est des malheurs dans le monde, s'il faudrait s'occuper au plus vite d'un tas de catastrophes, il n'empêche qu'une petite campagne anti-string ne peut faire de mal à personne. Et je ne dis pas cela d'un point de vue féministe. Non. Je dis ça du point de vue du mâle mademoiselle, car il en subsiste encore quelque part.

Car le string dévoile. Il ne faudrait pas dévoiler, du moins pas si vite, ou alors les roues de vélo et pas plus. Il dévoile non seulement la chair et les fesses mais en plus l'intention. Il dévoile d'ailleurs tellement bien l'intention érotique et exhibitionniste de la porteuse qu'on en vient à se demander si, effectivement, il y a bien intention quelque part, tant la banalisation est en marche. Pas plus tard qu'hier une dizaine d'étudiantes s'affichaient à l'insu de leur plein gré, qui de face, qui de fesse, et je vous jure que le string ne compensait pas la platitude des regards... Le regard, c'est autre chose qu'un bout de ficelle à moitié caché. Bien entendu, les regards se jettent, et j'imagine ne plus être un bon réceptacle. Mais qu'importe...

Qu'on découvre son nombril, qu'on le perce, qu'on porte des pantalons trop courts du haut, passe encore. Mais que l'on montre bien ce qui sépare et soutient non vos seins mais vos fesses, bah. C'est la grande victoire de l'idéologie du Club Med, la fin des haricots.

Enlarge your penis !

Enlarge your penis.

Voilà ce que l'on me dit d'Outre-Atlantique chaque nuit que je dors à points d'exclamation bien fermés. *Enlarge your penis !!!* Tous les jours en *(de quoi je me)* mails interposés, la proposition fait son chemin...

Voilà donc ce qui mène l'empire américain au bord du gouffre, voilà l'ultime obsession faite homme : il est temps d'avoir une bite immense. L'étrangeté du propos et du moment choisi ne cesse d'étonner. Si l'on considère que le "mass-mailing", ou le "spam", bref, cette méthode lamentable qui vise à envoyer n'importe quoi au monde entier sous prétexte que ça fait du chiffre, donc si l'on considère le contenu de tout cela comme une espèce de tendance sociale, force est de constater que l'Amérique (ou tout ce qui parle maternellement anglais, mais j'avoue soupçonner plus facilement les USA), force est de constater donc que l'obsession américaine est dans la culotte, et que c'est pas beau à voir.

Imaginez et excusez-moi du peu : un pays dont les dirigeants décident d'en attaquer un autre sans grand pouvoir sous un prétexte quelconque, un pays endetté, déficitaire, désindustrialisé, religieux, enfin bon, un pays plein de gros défauts (mais aussi de jazz, je n'oublie rien Steve Mac Queen), un pays qui se veut moraliste, un continent contre l'axe du mal ! Rendez-vous compte ! C'est pas dingue ça ? Quelle préocupation ultime ? Je vous le donne en mille !

Et bien oui : ce pays est habité par de gros obèses qui ne rêvent que d'une chose. Avoir

enfin une bite à la mesure de leurs ambitions. Voilà à quoi rêvent les maîtres du monde. Et comme c'est difficile, ils envoient des fusées dans l'espace docteur Freud, en voilà du symbole, du phallique, de l'éventé ! Mais dans ce cas, pourquoi donc perdre son temps à faire la guerre ? Le but ultime de la guerre, ne serait-ce pas de vendre des prothèses bitales aux Irakiens ? Ça ferait du commerce, c'est bénéfique le commerce, non ? Ou bien imagine-t-on à Washington les Irakiens d'aujourd'hui aussi bien pourvus que les Noirs dans les mythes ?

Messieurs d'Outre-Atlantique, je vous avoue, je vous la confesse en un mot (en deux, ce serait indécent...) : n'y aurait-il pas moyen de me la raccourcir ? Hmm ?

Leila et la classe ouvrière

Là, je leur explique de mon mieux pourquoi et comment ça se fait qu'on délocalise, et qu'Alcatel n'a plus d'usine, et jusqu'où ça va continuer comme ça. Puis, en aparté, je leur raconte que, peut-être, la violence dans les banlieues, les sauvageons et le tralala, c'est un peu quand même l'illustration de la fin de la classe ouvrière. La fin du fordisme ? Immigrée ou pas, la classe ouvrière a fait des mômes, et les mômes ne veulent pas être ouvriers. Ça tombe bien. Les usines ferment. Reste le BTP et la restauration, mais le premier préfère les clandestins, et la seconde demande un peu de montrer patte blanche, d'être formé. Au lycée hôtelier, que des fils de paysans.

Leïla me regarde là quand je parle de Sochaux et de Clermont-Ferrand. Je ne sais pas du tout ce qu'elle ne pense pas des ouvriers et des immigrés et de ce monde en perpétudel changement à cause du progrès madame. Elle voulait être secrétaire. Et IBM a amélioré la reconnaissance vocale. Après les ouvriers, les employés vont y passer aussi. Pas tous non, mais certains. Alors je lui explique. C'est pas tous les jours que je la rencontre Leïla. Elle est un peu boudinée, un peu fardée, elle cause fort sa bonne volonté. Elle veut être secrétaire mais ne parle que deux langues, la sienne et celle de ses parents. Secrétaire, c'est le Mont Blanc, l'ascension sociale garantie et les mains propres le soir, sans les courbatures.

A l'autre bout du monde des rapports sociaux puisque c'est ainsi qu'on les désigne, il y a des centaines d'ingénieurs. Ils travaillent jour et nuit dans des boîtes différentes pour mettre au point ce qui va, un jour, en français, en chinois ou en verlan, permettre de se passer des secrétaires. Comme leurs pères ont mis au point la machine à commande numérique, ils mettent au point la nouvelle façon de mettre au rancart. Leur but avoué, c'est de se passer de cette fille qu'ils n'ont jamais vue, même si dans leurs contrées du nord de la Californie, les Leïla viennent du Mexique pour faire autre chose que les ménages. Pourquoi n'inventent-ils pas un machin à faire le ménage automatiquement ? Ah, ça existe déjà. Dans les pavillons modernes, on branche des tuyaux sur un aspirateur géant, une pieuvre en sous-sol.

Orwell n'y aurait même pas pensé.

Publi-information pour moi-même

La fin du XXème siècle a été marquée par un événement majeur indubitablement ma chère dame : l'encart publicitaire a laissé la place au publireportage, puis à la publi-information.

La publi-information !

C'est que les publicitaires ne savent plus quoi faire pour vendre. Pire que des commerciaux de base, les publicitaires sont avides de *nouvelles formes* de commerce, tant leur boulot de base (montrer des photos de trucs nouveaux et indispensable tu parles Charles) leur boulot de base donc, ils ne savent pas du tout ce que c'est. De plus, aucune personne sérieuse ne peut établir de corrélation véritable entre une campagne de pub et un volume de ventes.... Aucun publicitaire n'est capable de dire à quoi sert la publicité. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il faut se montrer. SE MONTRER.

JE ME MONTRE. C'est mieux non ?

ă

La publi-information, c'est encore mieux que mieux. Ce n'est pas de la publicité, trop vulgaire. Non non non. C'est mieux. C'est de l'information. Qui dit information dit neutralité, qui dit neutralité dit objectivité, qui dit objectivité dit conviction et qui dit conviction dit ventes et parts de marchés tu parles Charles (bis) !

En lisant deux magazines d'informatique (ça me délasse, chacun son *Marie-Claire,* c'est tout carré, faut pas penser), je tombe sur un supplément couleur tout plein d'idées et de produits, avec deux couvertures différentes mais aux contenus identiques. Tout petit quelque part sur ces mêmes couvertures, j'aperçois le mot "publi-information". C'est un mot qui ne veut rien dire, nous l'avons tous compris. Quelle chance, je l'ai lu à temps. Je balance la pub à la poubelle, comme je le fais chez moi. Mais les myopes ? Et qui dit que l'information n'est pas devenue, par un phénomène d'irrigation, de désinvolture, de métissage, d'engendrement, de substitution, qui dit donc, qui dit que, qui dit ? Hein ? Et si l'information n'était que de la publicité ?

Luc Ferry, faut pas t'étonner...

Au début du XXIème siècle, tout redevient. C'est ainsi, on s'en étonne. Et le ministre de l'éducation nationale (pardonnez-moi l'irrespect a-majusculaire, mais l'effort est trop grand), et le ministre donc de s'étonner. Quoi ? Qu'entends-je ? Les jeunes ne sont pas heureux ? Ils profèrent des injures ? Du racisme ? Diantre ! Que diable ! Kant ! Voltaire ! De Funès ! Quoi ? La violence ? Le racket ? Le niveau baisse malgré les quotas poudre aux yeux promotion spéciale banlieue ? Quoi ? Le collège unique ne fonctionne plus ? Quoi ? La méthode globale pour déchiffrer la langue française fabrique des générations d'analphabêêêêtes ? Hein ? On ne sait plus faire la règle de trois en dehors de cinq lycées parisiens triés sur le volet et d'une trentaine d'autres en province ? Incroyable ! On me dit pourtant que mes prédécesseurs humanistes ont pourtant placé l'élève au centre de l'apprentissage, on m'apprend pourtant que l'apprenant doit s'ouvrir, se socialiser, se découvrir... Ah, la découverte... Moi qui ne fait semblant que d'avoir connu des profs chiants et des cours à distance... (faudrait savoir ?)

Ça alors !

Luc, faut pas t'étonner que les mômes soient devenus en grande partie si cons. Ça fait des années qu'on les fabrique comme ça. Traite-moi de ringard, de réac. Tu peux même me dire que

je suis de droite, c'est celui qui le dit qui y'est. Moi, des élèves, j'en vois plein. Des plus vieux certes, mais c'est pas reluisant. Et puis si tu veux les preuves du terrain, va là...

Alors tu peux bien prendre des petites mesures histoire de faire quelque chose. Tu peux bien instituer des délits et des drapeaux tricolores dans les collèges. Tu ferais mieux de leur offrir des Nikes... Tu peux bien équiper comme un Conseil Général du sud, l'ensemble des gamins en 4ème avec des PC portables... Ça fera beaucoup d'argent dans les caisses à Bill Gates et rien dans les crânes sinon du MP3 ou du DivX. Oui, je sais, tu ne sais pas ce que c'est. Je dois t'avouer que tu ne sais pas grand-chose. T'aimerais bien avoir l'air, mais t'as pas l'air du tout. Tu es entouré de conseillers, d'une cour et même de ta femme qui fait sa gym à côté de toi. Il paraît qu'elle transpire peu et qu'elle est fière de son piercing au cerveau. On le serait à moins, à ta place, moi aussi, je serais heureux. Les ors, les palais, les petits fours, c'est poujadistement délicieux ! Et tu dois en voir, des ministres étrangers, et tu dois aussi parfois discuter avec Raffarin, le fan de Johny Halliday ! Elle est pas belle la France ? Hein ?

T'as bien de la chance, tiens.

L'effet Télérama

Je suis victime de l'effet Télérama. Un effet de mon invention, breveté en silence et par abonnement, et chaque semaine dans le courrier des lecteurs, j'ai l'impression que la parlotte remplace l'action. Car c'est vrai quoi ! Dans un magazine (au demeurant de qualité), si l'on peut s'exprimer sur les misères du monde, c'est encore mieux. Car quoi ? Car voilà : dans Télérama, on se plaint des favelas, de Sarkosy, du monde qui explose, de Bush et de Saddam, les lecteurs en parlent, les journalistes enquêtent, on a l'impression d'être intelligent. Et puis le décor change, on tourne la page. Et là, grande pub sur deux pages avec charte graphique à l'emporte-pièce pour une chaîne d'ameublement. Et c'est reparti sur un artiste à découvrir, une actrice de talent, un film d'art et essai. Et paf, la dernière bagnole haut de gamme tout terrain 4x4 inutile pour ces gens qui vivent en pleine ville. Que de paradoxe. Et ainsi de suite, jusqu'à la dernière page (quoique, à bien regarder, il y a dans Télérama 70% de pages inutiles : les programmes télé. Non, à vrai dire, il y a aussi, donc, hein, la pub : 90 % de pages inutiles, ah, j'oubliais : il y a aussi l'auto-pub "abonnez-vous". Sans compter les informations que l'on retrouve ailleurs. Ce qui est vrai pour tous les journaux. Donc, si l'on compte bien, un Télérama d'une dizaine de page offrirait une qualité sans égal....).

L'effet Télérama n'est pas spécifique à l'hebdomadaire chrétien-machin français. C'est un effet occidental général. Comment être dedans et dehors à la fois, passé la trentaine, il faut bien le noter, comment donc se plaindre de la saleté du monde tout en acceptant d'en bouffer sa part au ratelier ? Doit-on avoir honte à chaque fois ? Qui s'en plaindrait ? Hum ? Qui s'en plaindrait ?

Déshabillez-moi

L'érotisme pour de vrai n'a plus sa place sur les bancs de la jeunesse des filles appétissantes. C'est un drame que nous vivons, un terrible drame, une orgie bovine sans parole et sans saveur, des débordements de parures et de raccourcis, mais des regards, rien du tout, mais des pauses et des démarches, mais un port de tête, non, rien.

Les filles que l'on désire à l'âge où Dalida, tout comme moi, serviteur, en a le double, eh bien ces filles d'une autre génération insistent bien trop sur l'emballage pour qu'un quelconque désir naisse même chez l'obsédé hormonalement déréglé que le monde vit naître, serviteur-bis, au printemps 66, moi-je. Les voilà dès les premières tiédeurs à offrir en pâture un pli ventre-mou, un piercing-nombril du monde obligatoire (étrange uniformisation de l'uniforme), des T-shirt de plus en plus courts, des pantalons tailles basses de plus en plus taille basse, mais après, quoi ?

Rien.

Le beau carton multicolore que voilà là. On y croirait presque. Ou bien est-ce ma parure de vieux mâle qui ne fait plus l'affaire. Ou bien dois-je me faire une raison ? Des regards, elles en ont, des pauses et de jolis sous-entendus, et des nuits luisantes et des soulagements boutoirs, ne t'inquiète pas, c'est sans toi, tu es né à l'époque des Beattles, pauvre con...

Mais oui, c'est cela, nul besoin de théorie, ces jolies femmes ne dégagent rien devant moi, mais devant les jeunes mâles de la colonie, c'est sans doute autre chose...

Ce n'est pas rassurant, me voilà vieillissant.

Mais enfin, pourquoi ne vois-je rien qui vienne ? Pourquoi n'ont-elles pas l'air désirante, désireuses, désirables, des illusions ?

Hum. Hum. Hum.

Parce qu'elles pensent en consommatrices ragaillardies que la bite fait le moine, et que l'accoutrement suffit bien aux quelques proies en pantalons trop large circulant sur des skateboards à 25 ans bien tannés. Il est vrai que tout cela a l'air de suffire, et qu'il faudrait leur apprendre à se faire un peu plus séduisante et pas que dans l'emballage.

Il faut aussi peut-être se faire une raison quand on est né en 1966 et que sa libido a une valeur constante de 100% depuis l'âge tardif de 17 ans, ce qui n'est pas très sérieux.

L'éternel retour

Une grosse lune ronde trône à l'est dans un ciel encore bleu d'avant le crépuscule et j'avoue que je suis bienheureux de la voir ronde là-bas et comme de travers à cette période de l'année.

La mi-mars.

J'ai l'impression que mon train finira tout à l'heure par se poser juste en dessous d'elle, comme dans un film de Spielberg avec trop de lumière.

La mi-mars.

On peut bien faire la guerre, on peut bien s'engueuler, on peut bien la violence dans les banlieues et les filles monotones, on peut bien les supermarchés et les parkings, on peut bien en avoir marre, il est certain quand même qu'il en existe un qui va finir par nous submerger lentement, avec mon anniversaire en prime, histoire de marquer le coup, le printemps. C'est un peu ringard de se réjouir, c'est un peu honteux, c'est un peu minable aussi, c'est surtout un peu. Pas grand chose pour tout dire. C'est un petit sentiment, avec les pétales blancs dans les arbustes pas taillés, trois jonquilles et quatre soutien-gorges apparents, tenez, on ne s'y trompe pas, revoilà la sève, et la nature s'en redonne le courage, et comme je ne suis pas croyant, ni

religieux, ni, alors forcément, j'éprouve une certaine amertume devant ces filles presqu'à moitié plus jeunes que moi et à jamais intouchables, même pas du bout d'un doigt sous un gant de chirurgien, toutes précautions utiles par ailleurs. C'est dégueulasse. Je ne parle pas de celle qui tripote son portable à longueur de trajet commun dans ce train du soir encore ensoleillé. Même si j'avoue qu'elle m'a donné l'envie de franchir le pas du tatouage, cette frontière rude et palpable qui ferait de moi un rebelle sous mon accoutrement ridicule d'homme propre. Pensez-donc, un tatouage en couleurs d'un téléphone portable I-mode et UMTS mutifréquences et tralala sur la bite, ça ferait son effet, la dame irait peut-être même jusqu'à parler dedans, ah, la garce ! Mais ça coûterait un peu cher pour peu de profit et puis, un téléphone portable, c'est ridicule et pas lourd, et puis ça fait toc-toc quand on tape dessus avec l'ongle.

Ma bite, c'est autre chose.

Donc le printemps vous disais-je, le printemps ! L'avantage des contrées septentrionales et des contrastes et des saisons, et de l'attente. Nous y voilà. Dans un mois, on s'en moquera presque, on sera habitué. Mais là, il couve.

Binary Thoughts

Choisir, que choisir ? Que ce mot -là à la bouche, choisir, qui choisir, et pour combien de temps ça va durer, ça va pas durer, combien de pixels, combien de bits par seconde, combien de guerres oubliées, choisis ton camps camarade, défile pour la paix sous les nuages de bombardiers B52 partis chasser d'autres nazis plus en bas à droite de la carte. Choisis, puisque tu as le choix. Avoir le choix, une luxe presqu'aussi grand que d'avoir du temps. Choisis à l'américaine, male/female, gay/straight, majority/minority, Bush père/Bush fils, il faut choisir. Les Anglais et les Américains demandent aux étudiants d'indiquer leur race quand ils s'inscrivent à la fac. Choisir, classifier, ranger, propre, droite, gauche, clean. Et *god above.*

Dans un journal gratuit dédié à une ONG quelconque, je lisais récemment à quel point le président d'une quelconque région de France était fier que des étudiants très quelconques enseignent à de jeunes enfants *réfugiés politiques* leurs cultures d'origine. Il y voyait une preuve d'humanisme. *Quelconque.*

D'ici/d'ailleurs.

Dans une autre revue, on m'indiquait que les élites étaient souvent cosmopolites, et les peuples nationalistes. Tiens donc. Cosmopolite/nationaliste. Combien d'élites nationalistes ? Et de prolétaires de tous les pays ?

Pourquoi enseigner leur culture d'origine à des gamins déracinés ? Ne sait-on pas qu'on replante les arbres ? Pourquoi ne pas enseigner à ces gamins l'élitisme cosmopolite et Voltaire le temps de devenir grand ? Ce serait sans doute une erreur : ils deviendraient si français, si universellement cosmopolites que le mythique soir du retour chez eux, on les trouverait capables d'aimer des françaises, et de se moquer du folklore figé (sic) des Celtes ou des Tamouls...(ou de n'importe quelle autre appartenance, origine, ethnie, religion, etc.). On pourrait leur enseigner le dessin, l'architecture, les maths, les langues, la musique, tout ce qui fait que l'on s'élève un peu au dessus du tumulte et de la mêlée, le temps de l'instant d'une vie, ce qui n'est déjà pas si mal. C'est une idée très *française*, je sais déjà que le lecteur canadien n'y verra aucun intérêt. Ce n'est pas pour autant une idée nationaliste. Y-a-t-il quelque part aussi un sentiment d'universel

rôdant encore ? C'est qu'il faut leur donner une identité, concept ethno-freudien ma bonne dame, continuez à lire Marie Claire, le week-end viendra bientôt. Une identité, être identique. Simple.

En croisant des Mormons dans la rue piétonne l'autre jour, j'ai cru sourire. Homme/femme. Noir/blanc. Ils avaient leurs petites plaques d'huissiers de justice divine en plastique noir gravé au revers, et l'air bovin des foires du même nom. Ils venaient convertir les hédonistes, les contrepéteux, les fonctionnaires, enfin, pas grand-monde finalement. Quelques Africaines en mal de magie. Qui choisirait ces types-là ?

Nuit/jour.

Le jour s'attarde de plus en plus, le printemps a fait une irruption soudaine entre Seine et Garonne et même un peu au-delà, comme pour compenser nos incertitudes persiques. Que faut-il choisir exactement ?

La grande Isabelle qui nous a suivi jusqu'en licence avant que nous ne nous perdions presque tous de vue défendait le respect absolu de la culture de l'autre. Le respect absolu de la culture de l'autre est sans doute l'un des socles de la pensée contemporaine. Je pense ce que je penses/tu penses ce que tu penses. Tout ce vaut, voilà mon respect. Eux/Nous. Binary thougths. La grande Isabelle défendait l'excision au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, quitte à priver le droit des femmes d'une dimension à laquelle, sans prétention aucune, j'aimerais initier toutes les femmes du monde entier, et même laisser ce soin à d'autres pour les trop moches, les grosses, les emmerdeuses, et celles qui déjà grimacent en relisant la phrase précédente.

Le monde me semble ce soir au plus profond de cette étrange idéologie globale divisible par deux : l'idéologie binaire. Saddam Hussein et Georges Bush la partagent avec entrain. Nation, Dieu, Peuple et autres mots disgracieux. Sharon, et les dictateurs d'Afrique Noire, la junte militaire de Birmanie, que sais-je encore. Le monde entier ne sait plus compter que jusqu'à deux. Incapable d'entrevoir l'unicité de ces types devant moi, incapable d'imaginer une autre théorie pour s'en sortir. Que se serait-il passé si l'humanité entière avait évité la guerre depuis ses débuts ? Y- aurait-il encore des Allemands ? La guerre a t-elle un avantage stratégique ? S'agit-il d'un marché global ?

Il semblerait que dans ce domaine au moins, une chose soit certaine : comme il est toujours déjà trop tard, on n'a pas trop le choix.

Zapping débile

Tenez, hier soir, j'étais à l'hôtel, alors en revenant du restaurant chinois où j'ai mangé japonais, j'ai allumé la télé, j'ai pris la télécommande, j'ai zappé, puisque je n'ai pas la télé, du moins pas chez moi, mais qu'elle est toujours partout, surtout dans les hôtels pour les gens seuls, c'est dire qu'elle est partout ! elle est même dans les bars pour les gens qui n'ont rien à se dire si ce n'est à se téléphoner - d'ailleurs, il faut bien l'avouer, entrez chez un commerçant et faîtes la queue au comptoir, vous verrez rapidement que le vendeur préfère largement répondre au téléphone toujours prioritaire qu'à votre petite demande, c'est fou, non ? - donc la télé est partout et le téléphone portable, c'est une constatation, j'en profite donc pour constater, et, allongé sur un lit trop dur pour mon dos fragile, je zappe, je rezappe, à n'en plus finir jusqu'à ne pas dormir.

C'est d'un débile ! Le choc de la dés-habitude ! Hébété ! Un film avec Rambo en montagne

dont je ne vois que la fin, impossible de reconstituer le début. Des tueurs s'entre-tuent et tuent à hue et à dia tout ce qui n'est pas de leur bord, à poursuivre le pauvre Rambo pour du fric, incompréhensible. Un film TV en Louisiane avec des tueurs toujours incompréhensibles poursuivant un père de famille peu fertile ayant recueilli sous-marin une gamine coincée dans un avion écrasé (?) dans la mer, sous les yeux horrifiés de sa femme qui finira flinguée par d'autres types. Débilité, quand tu nous tiens ! Une émission sur une institutrice qui vit l'enfer au milieu de gamins débiles, l'exemple d'une gamine du même genre et de sa mère qui fait le ménage, la mère et la fille bonnes à jeter aux orties par tant de débilités, la fille exécrable, puis un couple débile - lui dépensier et paresseux, elle cul-terreux et économe - débile, débile, débile.

Débile. Un mot de ma génération comme on disait au collège. Être débile. Viennent par hasard les informations, c'est l'heure. Les mêmes images de l'Irak, le même angle, les mêmes personnages. Des montages ? Est-ce que ça existe vraiment ? Ça m'a l'air, de visu, débile cette guerre ! Des autobus roulent, des tanks prennent position à côté, les gens font leurs courses, et les journalistes nous font croire à un courage bien incertain. Il y a trois types de morts : irakiens, soldats "alliés" (à lier ?) et "journalistes". Les journalistes sont les plus purs, les plus courageux, et n'y sont pour rien dans cette affaire. C'est pas bien de les tuer, ou même juste de leur tirer dessus. Ils auraient sans doute aimé rester chez eux mais la guerre, ça a de la gueule, non ma bonne dame ? D'ailleurs, un journaliste tué pèse autant que 5000 morts anonymes. C'est beau.

Complètement débile cette guerre.

Sans compter le Bush ou le Saddam. Des débiles profonds. L'un priant Dieu, l'autre aussi. On est où ? On est quand ? Pourrait-on zapper l'époque ?

Reste une histoire des avions de chasse de la seconde guerre mondiale sur Planète. Moi qui adorait mes maquettes au 1/72ème, j'en serais presque venu à penser que c'était complètement débile aussi.

Je ne bande plus (vulgarité)

Ça y est, je ne bande plus. Quelle délivrance, trois *pater*, deux *avé*. Youpi. Enfin délivré. Oui, je peux maintenant me concentrer sur des lectures bourgeoises, je vais enfin attaquer Proust et Balzac sans être dérangé par ces seins en cohortes, ces nombrils qu'on exhorte, ces filles qui papotent et qui font semblant de ne rien ressentir quand mon regard d'acier les toise. Enfin la paix, enfin l'os ramolo, enfin bientôt mes quarante ans ! Oui ça y est je m'en fous. Père de famille, salarié, carte d'abonnement SNCF, des slips Dim en coton avec des trous, la tonsure un peu beaucoup, pouvez continuer vos efforts, découvrir vos épaules et moi mon découvert, pointer quelques mamelons qui s'en vont en guerre pour peu qu'il fasse un peu frisquet malgré mai : JE M'EN FOUS. Mon taux hormonal baisse dramatiquement, je n'ai plus envie de faire la guerre, je veux juste rester assis à boire une bière en ne pensant même pas au temps qu'il me suffisait pour vous séduire. Rien, hop, envolé.

Je ne bande plus du tout, c'est sublime. Je comprends beaucoup mieux Philippe Sollers et son air ridicule d'auto-satisfaction permanente. Lui, ça doit faire déjà longtemps. Heureux homme. Quand on bande plus, ça attire les filles naïves qui croient pouvoir nous aider. Je me suis fait faire un Tee-Shirt "Je ne bande plus", eh bien, il faut le voir pour le croire, de nombreuses filles aux seins juste voilés par un bout de scotch noir sur chaque mamelon se jettent régulièrement sur moi pour me détromper.

Or, oui, or, c'est un problème hormonal. Pire que la mort en pente douce, c'est la vie qui remonte dans la tête, plus rien, inversion de la pesanteur hormonale. Pouvez toujours courrir avec vos micro-strings, vos reins cambrés, vos tétines perverses, vos accoutrements de plage de nudistes même en hiver, vos jambes trop longues, vos genoux si étroits, moi, j'ai mon VTT et une bière, vous n'y ferez rien, je, je bande plus du tout. Une femme ne peut pas savoir ce que ça fait de ne plus bander du tout, c'est comme de rien vouloir, c'est comme un trou.

Alors le ventre des filles et leurs nombrils à l'air, c'est plus du tout des pistes d'atterrissage et même pas des mires, juste des ventres qui s'éloignent. La paix.

Le ventre des secrétaires

Je fais semblant de travailler dans un aquarium où nagent des secrétaires avec un BTS parfois. Elles tapotent sur leurs écrans ce qu'on leur dit de faire, tout en se plaignant pendant les pauses d'un travail sacrément harassant. Leur métier n'a pas évolué depuis cinquante ans. Ce sont des traditionalistes. Elles fabriquent des documents, répondent à des mails, collent leurs langues bien chargées sur des timbres qui n'ont rien demandé. Je les observe. Les plus jeunes n'ont pas encore de ventre et mangent tout le temps des trucs pour maigrir surtout à partir du mois de mars. Je ne les ai jamais vues en maillot. Elles sont comme moi, elles ont un avis sur tout, mais on s'en passerait bien. Certaines ont échoué là par un mauvais hasard et l'on s'y attache en parlant d'autre chose, on se reconnaît, on partage nos médiocrités. Mais d'autres sont fières. Elles croient détenir de sacrés secrets, ceux du patron ou du service d'à-côté, font des mystères de tout et de rien et l'on voit se pointer le ventre rond de tous leurs maris dans la Scénic certains soirs. Certaines - en restant trop assises - ont de grosses fesses écrasées comme des pêches trop mûres en juillet, dans les assiettes en carton des fins de banquets, sans les tâches et la pourriture qui rappliquent bien sûr, car les secrétaires sont plutôt propres.

Autour, il y a les cadres. Un statut à part, des élus en quelque sorte. Il s'y croient. *Comme ils s'y croient !* Ils se la jouent. C'est fou comme ils se la jouent. On dirait presque que leur statut leur donne des droits sur les porte-jarretelles. Peut-on désirer devenir secrétaire ? Il faudrait que je demande à mes nièces. Pourquoi mes nièces sont-elles secrétaires et pas Béatrice Dalle ou Isabelle Adjani ? Béatrice Dalle aurait fait une parfaite secrétaire alors que c'est une mauvaise actrice. On peut donc légitimement conclure que nombre de secrétaires feraient mieux l'actrice que Béatrice Dalle - y compris dans des rôles de secrétaires - ce qui n'est pas peu dire.

Au boulot, on s'emmerde. Qu'est-ce qu'on s'emmerde ! C'est comme un fait exprès. On dirait qu'on a inventé le travail pour qu'on n'ait plus rien à dire.

Se méfier des croyants

Ah, que dire de ces emmerdeurs, que dire, que dire ? Y'en a des gentils, comme de bien entendu, des qui courent pas vite, des qu'ont des filles jolies, mais quand bien même que leurs femmes seraient d'accord, il faudrait faire très attention. Sans vouloir afficher un réductionnisme trop fort, j'avoue qu'en quelques années de vie, sur cette pente savonneuse de la décrépitude plus ou moins lente, je crois pouvoir conclure une bonne foi (oui, foi) pour toutes qu'il y a tout intérêt à se méfier des croyants. De leurs formes et de leurs manières, sans préjuger du fond car en la matière, on le sait bien, c'est l'ennui le roi ! L'ennui des églises ou des mosquées, l'ennui

de la prosternation et du silence résigné où, au mieux (c'est pas si mal), on se parle à soi-même en devinant le diable, car en face, il faut bien le dire, il n'y a rien, je crois. (je crois un petit peu, vous voyez bien...). Mais que des croyants s'élèvent pour conserver le privilège de masquer madame afin que ces messieurs de Sarkosy ou d'ailleurs ne puissent même tenter une approche, alors là, je trouve à l'évidence que c'est dégueulasse, et que l'on ferait mieux d'imposer comme règle une laïcité armée pour laisser à chacun la chance de draguer la fille du voisin.

La religion, c'est surtout fait pour que les filles ne se mélangent pas trop.

Elles n'en ont que rarement conscience, si ce n'est les nonnes, ne vous en étonne. L'actualité nous prouve bien à quel point les vainqueurs et les vaincus se ressemblent. je crois même que le moustachu d'Irak ne croyait pas autant que le Texan maître du monde. Et pourtant, contrairement à ce que l'on a bien voulu nous faire croire, ces fameuses "civilisations", selon le mot d'un usurpateur universitaire, sont bien plus proches qu'il n'y paraît. Que l'Islam extrémiste mette un peu d'eau dans son vin (oui, je sais...), et l'on peut être certain que l'Américain aura plaisir à voir qu'il a, en face de lui, un ennemi respectable, un croyant. Ce n'est pas ce que pensent les missionnaires mormons dans nos grandes villes. J'en croise souvent de ces types en couples, qui m'adorent immédiatement à cause de ma tête d'anglo-saxon, pour me déblatérer au plus vite que Jésus s'est réincarné dans les plaines du Névada sous les traits d'un tenancier de casino polygame (du moins au début)... Cela prêterait à rire si l'on ne savait que c'est ici en France (et en Belgique, bien sûr, et puis aussi un peu en Suisse) que la liberté de pensée et donc de ne pas croire s'exerce de la plus belle manière. J'aimerais bien les exporter, les délocaliser tout ces croyants, les entasser dans des entrepôts de chambre, qu'ils nous laissent en paix, nous, nos doutes et puis leurs jolies femmes le cas échéant. On se poserait des questions, rarement des lapins et pas trop de réponses, alors on boirait du bon vin, on s'endormirait, et on verrait bien. Mais, bien entendu, je rêve.

L'imagination des enfants

Mon côté utopiste voit la chose ainsi : l'école, c'est pour étouffer dans l'œuf l'imagination des enfants. De l'algèbre, de l'orthographe, des règles et c'est parti dans le rétrécissement du rêve. Mon côté raisonnable pense le contraire. Plus qu'on parle bien la France, plus qu'on a le vocabulaire, plus l'imagination elle vient toute seule. En tout cas, faut la voir l'imagination des enfants. Tenez, mon môme, c'est Buzz l'éclairő. Aussi incroyable que ça puisse paraître, il vole avec Peter Pan, mange sa sœur avec Schrek, et rêve de Cro-Magnon avec Maestro. Il n'y a dans cette petite tête aucune différence entre le vrai et le faux. Il a peur pour de vrai du Capitaine Crochet ! Et pas moi ! Même pas moi ! Ah non, j'ai pas peur du tout du Capitaine Crochet. Ni de la grosse grenouille qui va l'avaler. Je sais que c'est un crocodile et qu'il n'y en a pas dans ma maison, ni sous mon lit. Mon môme, il n'en sait rien.

Mon môme, il me demande si Spiderman existe. J'ai beau lui dire que non, il n'en croit pas un mot. Il croit au Père Noël, faut pas s'étonner qu'après tout cela, on croit facilement en dieu... Et puis tout s'arrête, on ne croit plus à rien si ce n'est dans la plupart des cas à celui-là, comme Georges Bush. Or, dieu n'existe pas plus que le Père Noël, en fait, le Père Noël existe, puisqu'on le voit tout le temps en fin d'année. Au boulot, j'ai décidé de redevenir un enfant. En cours, je fais référence à Batman, à Mandrake qui remonte le temps, à Pif et à Rahan. Et pourquoi pas ? Pourquoi faut-il donc que ça s'arrête un jour ? Et à quel âge ?

Un détail tout de même : le correcteur orthographique n'aime pas les héros imaginaires. Il les redoute, il les soupçonne, il propose de les remplacer par des mots réalistes bien qu'aléatoires. Et pour Georges Bush, il est pareil, il propose d'en faire un produit de notre imagination. L'informatique a des côtés magiques et tendres, il en faudrait plus souvent.

Mon village-vacances...

C'est pratique avec les enfants. La phrase me trotte dans la tête et court tout au long d'une semaine qui donne sur la mer et les vagues. Nous voilà dans un immense immeuble où des Français moyens viennent savourer le plaisir de vivre dans le HLM idéal d'un Le Corbusier pas marseillais pour un sou, avec garde d'enfants et self-service en prime. Rien ne laisse à désirer, tout est bien organisé, on ne désire donc rien de plus. Il y a même une laverie. Une fille un peu salope me jette des regards indiscrets le soir au repas - du moins j'imagine - pour faire chier son mec qui a l'air très con. Elle est gironde et bronze sous mon nez matin et soir, du moins quand on revient de nos balades sans enfant et qu'on longe un peu la piscine glacée en avril.

A notre droite ce soir et demain soir, une dame et son gamin mongolien. Je dirais bien trisomique mais ça ne change rien. Elle est seule avec lui depuis qu'il est né j'en fais le pari. Mais ici, tout est bien organisé. Elle le garde depuis toujours. Sa langue à lui est chargée d'une purée verte constante, matin et soir, elle a du courage, sa langue à elle est liée à jamais, à force de retournements, pour éviter. Heureusement, tout est bien organisé ici. Elle le regarde mais ne le voit plus, elle lui parle comme on parlerait à un arbre. C'est d'une tristesse éprouvante cette solitude dans un village-vacances. Ce n'est pas un village, mais c'est les vacances scolaires. Heureusement, tout est bien organisé ici.

A force de ce genre de vacances, je m'aperçois être devenu. Pas parvenu ou nouveau-riche, loin s'en faut. Juste "devenu". C'est une sorte de catégorie sociale par défaut. On rêve d'aventure, on achète un monospace pour trimballer les enfants. Devenu Français moyen, consommateur, presque bedonnant. Manquerait plus que je devienne de droite, conservateur, UMP ou de la sorte. Mais heureusement ici, tout est bien organisé.

Zonards reproductis

Bah, c'est la société qui les crée, elle les engendre, elle les pond, les zonards. Je suis bien persuadé que certains passent le bac mais que ça n'est qu'après que ça pète les plombs. A cet âge-là, c'est l'évidence, quoi de plus cafardeux, quand on aime la danse ? Sans compter les pseudos, pseudo-libertés, pseudo-provocations, pseudo-attitudes et vraie connarderie. Les zonards zonent. Puis ils s'engendrent. Il paraît que des types dans ma ville zonent, bien que fils de médecins, d'avocats, de pharmaciens, de notaires, bref, enfants de vrais bourgeois, le compte en banque aligné, et le foie imbibé. Mais alors pourquoi ? A cause du père, à cause des parents, des fêtes familiales et du gigot ? A cause du pétard qui les a rendu cons, puisque c'est son rôle de servir de paravent...

Je n'en sais rien. Je les crois sans excuse, ils sont pas laotiens, ni du Cambodge, ni des tranchées, indépendant du niveau des récoltes, y'a du boulot chez les maçons, on a sa dignité, me voilà encore réac, pardon aux poncifs du Parti Socialiste, je vous déteste. (faut pas vendre les utopies en solde). Et puis, là, beaucoup plus grave, ils se reproduisent. Des bébés au milieu des

chiens bariolés, entre les cannettes usagées, on se croirait dans un mauvais Zola emballé papier aluminium. C'est déjà un poids les mômes, et c'est pas cher d'éviter, mais alors ?

Alors ils ont des mômes comme ils font les chiens : pour être accompagnés, pour être humains.

On me copie, c'est bien normal

On me copie, c'est bien normal. Je m'en doutais un peu, des types m'écrivent avec révérence incorporée, félicitations et ancienneté, saluant la bravoure, le style et l'anicroche, et précisant dans la foulée vouloir faire comme moi, un site perso, un carnet en ligne, de bonnes paroles, que dis-je ?

Un weblog.

Sous ce nom crapouilleux se cachent des millions d'usurpateurs inondant le vide sidéral de petites choses vite épuisées. Il faut toujours qu'un anglicisme viennent soustraire à la popularité franchouillarde nos meilleures inventions. Moi-je, autrefois copropriétaire du web français des bons mots et locataire à jamais des interviewers célèbres, me voilà mis au même rang que ces caricaturistes cul de jatte, prétentieux ou austères, bref, sans verve ni originalité, pâles copieurs de ce qui fit ma renommée.

Bah, c'est ainsi, il faut s'y faire. Mais qu'on ne m'en veuille pas si, encore une fois, je le dis haut et fort, oui ma bonne dame, le web, c'est moi !

50 millions d'amis chômeurs

Il serait largement temps de trouver des solutions au travail. Les chômeurs sont nombreux, certains même heureux de l'être, et voilà qu'on va jusqu'à délocaliser dans les services ! Comptables, informaticiens, centres d'appel, tout le tralalala qu'on croyait, et pas sans fierté, à nous rien qu'à nous, d'autres se l'approprient avec des vertus à défier tous les SMIC du monde.

Bon sang !

C'est incroyable. En terminale B du temps de ma gloire adolescente, on nous apprenait déjà comment les secteurs se remplaçaient mutuellement et dans l'allégresse, fin de l'agriculture, exode rural, John Steinbeck. Fin du prolétariat, société de service ? Euh, Guédigian ? Fin de la société de service, Houellebecq ?

Et après ?

Donc on délocalise. Tout ce qui peut être délocalisé le sera. Je me suis moi-même, comme par anticipation, délocalisé. Tenez, je suis au Canada pour peu que vous y soyez aussi. Vous y êtes ?

Mais après ? Comment on va faire ? Et quoi ? L'industrie, on l'a refourguée sans complexe, c'est sale, c'est encombrant, ça crée des ouvriers communistes et des revanchards. Les services, c'était blanc et propre et en costard, ça votait PS et transpirait peu, mais demain, ira-t-on jusqu'à déterrer Thorsten Veblen ? Une société de loisirs pour tous ? Une société non-marchande ? Une guerre permanente ?

Ça ne va pas être simple.

Et peut-on tous devenir vendeurs en rayon, réapprovisionneurs de commandes optimisées par réassortiment automatique via datamining incorporé ? Tout bêtement, comme ça, peut-on transformer tout le monde en commercial, en piquant la plus-value que les pauvres du tiers-monde nous laissent histoire que l'on achète encore leurs produits ?

Ça ne va pas être simple du tout.

Faudrait aussi délocaliser les retraités.

Dans les soirées je m'ennuie

Les ingrédients sont réunis, une occasion, des gens, un buffet, un DJ l'oreille collée à un casque testant scientifiquement le prochain boum-boum, dosant son effet, mesurant son ratage, etc. Le bruit monte, on parle de plus en plus fort, on ne se comprend plus, il faut que ça arrive, voilà qu'un couple se met à danser, alors comme obligés d'autres s'y mettent.

Dans les soirées, je m'ennuie.

Faudrait avoir l'air content de ne plus avoir à discuter, plus avoir à hausser le ton. Faut juste se dandiner sur les temps faibles d'un 4/4 inamovible, Claude François remixé au pire, Stevie Wonder sans dommage au mieux. Le DJ se prend un coup de micro dans la tronche, c'est drôle, ça fait toc, c'est creux.

Je m'enfonce debout dans le mur trop mou derrière moi, j'observe, toujours pareil, je me raidis, ce que c'est chiant les soirées où c'est qu'on doit danser. On danse tellement mal. On dirait des portemanteaux dans les magasins la nuit, des mannequins, mais sans les vendeuses pulpeuses et leurs BEP ratés, qui sont parties ailleurs.

Je m'ennuie à les regarder, à danser le rock sur un morceau qui n'en est pas, à ressembler à leurs parents qui firent la même chose car ils avaient appris les pas, pourquoi donc sommes-nous obligés de nous tortiller de la sorte alors qu'il semble assez inutile de mimer une quelconque imitation de coït, vu que les filles s'en foutent et que tout le monde est presque marié ?

Si seulement on était un peu Noirs et suants, endiablés avec Bardot en obligée, dans un film ancien et sous les Tropiques, là, oui, ça aurait de la gueule de danser ! Mais ici, avec nos os trop durs et nos cerveaux trop cérébraux, à quoi bon faire semblant ? Pourquoi ne pas se contenter de boire en racontant des divagations ?

Ma retraite *made in China*

Dans quelques années, quelques Chinois et leurs cousins auront réussi à dépasser le PIB de la France. Pas de quoi s'étonner. Il lui en a fallu du temps au milliard pour dépasser les 60 millions de cons... Et déjà, tous mes nouveaux jouets sont *made in China* et bien moins chers que mes anciens made in de bien de chez nous. Déjà dans les supermarchés, les gammes de produits à faible valeur ajoutée sont fabriquées là-bas, tenez, la piscine gonflable chez mes voisins et la nôtre de l'année dernière, toute crevée des griffes hivernales des chats en chaleur... Tout ça est bon pour la poubelle, et l'on y retournera pour en acheter une autre, et les mômes seront contents.

Pendant ce temps-là, on défile. On peut toujours défiler. Voilà une idée difficile à exporter. La Chine défile mal, il est certain que cette capacité à défiler restera encore longtemps assez française.

Et puis un jour quoi ?

Va-t-on gueuler "rendez-nous nos usines ?", ou "Pékin, du boulot !" ? ?

Peu probable.

Ce qui serait bien, ce serait de demander aux Chinois, fort nombreux, de cotiser pour financer les retraites de nos emplois perdus et délocalisés chez eux ou à Djakarta, histoire une bonne fois pour toutes de troubler l'esprit des économistes de Harvard ou de la London School of Economics. L'intérêt des délocalisations diminuerait mécaniquement, et les Chinois resteraient de pauvres quidams à boire du thé devant des mini hauts-fourneaux à brûler du charbon pour produire du fer de mauvaise qualité comme dans mes livres d'économie du lycée.

Ou alors arrêter d'acheter des jouets.

Mes ex. sont toutes mortes

Elles ne bougent plus elles sont mortes, la preuve, elles m'ont oublié. Si ce n'est pas la mort que m'oublier alors c'est quoi ? Elles m'ont oublié, c'est dur à croire mais c'est drôlement vrai, tenez, même les plus récentes, même la plus marquante dans son Texas lointain, ben, tenez-vous bien, elle ne me répond plus à mes mails sur le temps qu'il fait, celui qui passe, et ses grandioses souvenirs de moi, petit corps gras et racrapoté, père de famille jardinier à ses heures, toujours pessimiste mais dans la joie et pas sans humour.

Tenez, et l'autre-là, qui vit avec un type plat comme une limande, un homme sans saveur, pense-t-elle à ma seigneurie ? Entend-elle encore ne serait-ce qu'en fantasme ses propres cris qui rendaient les voisines folles de jalousie et les voisins envieux ?

NON. (avec internet, on peut aller à la ligne sans complexe pour les arbres que l'on abat, *money money money money...)*

Elle vit avec son poisson pas né, il ne lui raconte rien, ils ont peut-être acheté une maison neuve ou - encore plus pire - ils ont peut-être fait construire. L'horreur. Surtout quand on se souvient de la texture de sa peau vers 18 heures au mois de mai, quand la lumière le faisait exprès d'avoir de ces rayons qu'on n'attend pas, ou alors en Afrique le soir qui tombe.

Et Gabriella, où es-tu ? Je n'ai jamais rien compris à Gabriella. Peut-être parce qu'elle avait conscience qu'il était trop tôt, que c'était la débutance, que j'avais l'air con de ne pas accélérer au bon moment et de ne pas nous laisser aller. On a de ces théories-là parfois à vingt ans et demi (sauf Charles Aznavour, bien sûr). Mais tes énormes fesses m'attendent-elles encore dans un coin noir de ton subconscient, elles qui pensaient si bien mieux que nous deux réunis, en tout bien tout honneur, vu qu'elles avaient de ces proportions qui font un tout, un admirable aimant de chair à s'enfoncer, ces sofas féminins douloureux et tendres, pleins d'une mécanique alanguie à l'envers, à l'endroit. Où es-tu, et pourquoi je me demande encore ?

Sans parler des étrangères, revenues à elles et puis surtout à eux, les étrangers de leurs propres pays pour la plupart, navigant en anglais, en espagnol, en italien, dans des fantasmes

trop lointains pour que j'ose les imaginer. C'est un peu comme la cuisine étrangère l'amour avec une étrangère, on s'habitue au goût, mais devenir un grand chef, ah, il faudrait presque maîtriser leurs enfances....

Comment ont-elles osé m'oublier ? Sophie, euh, Guislaine, heu, Nathalie (non, pas toi), Florence (alors là par contre, si l'on t'en parle, tu vas nier, c'est bien normal) et toutes celles dont j'ai oublié le prénom mais pas le parfum ni même la silhouette ? (à ce propos, l'homme-animal est parfaitement programmé : il peut reconnaître une femme de dos de très loin, même longtemps après). Sans compter celles qui devinrent mère et pas de mon fait, alors là pour sûr, car à l'époque mon talent n'était qu'embryonnaire, j'ai presque tendance à les comprendre, l'oubli est sans excuse.

Le port du voile, c'est relatif

Nos facultés de discernement s'obscurcissent, comme s'il n'était plus nécessaire de choisir maintenant qu'on a tant le choix...

J'entends encore la grande Isabelle défendre le droit à l'excision des peuplades africaines au nom du respect de la femme... N'importe quoi pourvu que l'on respecte ailleurs ce qui ne l'est pas ici. Foin d'universel.

Aujourd'hui encore, des femmes défendent le port du voile chez d'autres femmes, sous prétexte que grâce à cela, elles ont, par exemple,accès à l'école et à plein de choses merveilleuses...

Et après ?

Cela va-t-il changer quoi que ce soit dans leurs vies de perpétuelles seconds rôles ? Et être démocrate et universel, est-ce forcément respecter les traditions des autres au seul fait qu'elles existent ? Et à partir de quand une tradition en est une ? Imaginant le pire, si l'oncle Adolf avait gagné la guerre, aurait-on, un jour postmoderne, osé (à gauche), demander de respecter les coutumes allemandes ?

Comment ne pas tout confondre ?

Un étudiant sénégalais me dit un jour : "Faut de tout pour faire un monde".

Et bien non ! Putain non !

On se passerait bien d'une grande partie du tout pour en faire un peu moins un peu mieux, un tout petit monde moins gavé, fait d'individus et de personnages, juste un zeste d'appartenances et de racines, une pincée, comme une ristourne, on aurait enfin ma foi des raisons de respecter quelque chose, un certain talent à défaut de ces héritages qui feraient -paraît-il - les identités.

Ah, si seulement on pouvait tous et chacun se vanter de ne pas être identique, de ne pas venir d'ici et de ne pas aller là, et s'en foutre mais je me répète ça y est c'est reparti, je me répète.

Et pourtant je jure que ce que je raconte, c'est pas des conneries. La gauche convertie au communautarisme à l'américaine (attention, c'est une théorie politique, l'inverse même de celle d'un Rawls et le contraire d'un libéralisme à tout crin), donc la gauche française s'est suicidée en s'engouffrant de pleins pieds dans le plat du respect de la culture au *non* de l'anticolonialisme. Il ne faut surtout pas faire la part des choses. Comme si le colonialisme par exemple n'était qu'un

descendant un peu trop anormal de la pensée d'un Voltaire. Ou peut-être d'un Montesquieu ? Comme si le colonialisme était une nouveauté. Ça fait longtemps qu'on se colonise les uns les autres dans la souffrance ou dans la joie, et même s'il est vrai que le colonialisme européen ne fut qu'une extorsion de fonds, de quel droit ne proposerait-on pas aux femmes Esquimaux un congélateur sans entrer dans la polémique, Victor ? Et pourquoi les femmes musulmanes devraient-elles le rester ou les hommes d'ailleurs ne pas se sentir d'ici à défaut d'être déçu, il suffirait peut-être d'être mieux reçu et alors on verrait. Ce serait pas la fête ça ? Hein ?

Mais dire tout cela, c'est passer pour un droitier, un de ces types qui vantent le plus mauvais chanteur français issu d'une Belgique des sans-talents qu'on préférerait ignorer, (la Belgique, c'est quand même pas ça), alors forcément, passer pour l'un de ces crétins-là, ça vous donne un de ces coups de blues, toute la musique que j'aime vient de là, mais pas seulement. Par chance il reste quelques mots à pixelliser sur l'écran d'un type qui s'emmerde au bureau, il est 22 :30 à Montréal, ou d'une femme sans amant, à rêver du lendemain, d'un bon restaurant vietnamien, d'aventures interdites, enfin bref, être ailleurs. C'est peut-être de cela dont on rêve tous quand on vague sur internet : surtout, être ailleurs.

Obsédé sexuel, c'est sain

Contrairement à la vindicte populaire, j'ai tendance à faire confiance aux obsédés sexuels, en tous cas ceux qui s'assument, ce qui a le mérite de me rassurer quant à l'étalage de mes déviances, rien que ce soir, le torticolis s'installe à force de retournements de situation, cambrures, décolletés, canicules, je les trouve toutes tellement magnifiques que j'en souris tout seul dans mon coin, et que c'est très sain, comme les maïs qui poussent dans les champs que l'on contemple, comme les vaches qui broutent, comme les fleurs au marché, voyez donc à quel point mon obnubilation sexuelle s'évapore en gouttelettes naïves et romantiques, voilà ce qui se passe quand on assume et qu'elles vous émerveillent.

Faut dire qu'il y a de quoi.

Tenez, ces deux Chinoises sur le quai de la gare, elles s'enlacent lascives et presque dénu(d)ées, elles se quittent, elles s'embrassent comme deux sœurs mais moi, ah ah ah, je les imagine lesbiennes et pernicieuses, se pelotant là où il faudrait se peloter entre filles sous l'œil malin de MOI en maître sous-jacent, ah, salopes ! Profitez-en, demain, on sera cadavre.

La sombre vérité est vite perçue par l'obsédé sexuel. Un contact trop précoce avec la mort d'autrui vous donne envie de la cochonne et de quelques truies. N'y voyez là aucune vulgarité, j'assume et je signe et je contrepète le cas échéant, l'obsession sexuelle est bien l'illustration de la conscience de la fin, de la faim. On ne vit qu'une fois et pourtant rare sont ceux qu'on ne vit qu'une fois, ces gros seins trop mûrs, ces fesses savoureuses, ces cuisses fatiguées de porter des hanches surplombées de nombrils, avachies au soleil, pleines de crèmes à tartiner des UV pas toujours bien solaires. Toucher une inconnue la première fois *juste parce qu'elle en a envie*, ça vaut toutes les OPA du monde Serge Tchuruk, tous les voyages en Concorde qui ne vole plus, toutes les bagnoles de sport ! Souvenez-vous messieurs, qu'y-a-t'il de plus savoureux et de plus vivant (hormis ces gros crabes que l'on trouve parfois en devanture des poissonneries dans des bacs de glace), quoi de plus vivant qu'une femme qui accepte, et qui, ôh suprême délice, anticipe et désire se faire tripoter langoureusement afin bien entendu d'avoir des choses à se raconter à 80 ans, bavouilleuse éhontée dans une quelconque maison de retraite abandonnée ? Quoi ?

(mesdames, pas de misogynie ici, changer les termes et le genre et vous reconnaîtrez peut-être, avec quelque chance, l'homme de votre vie ou votre petit frère de 14 ans...).

Il faut l'avouer c'est l'heure, renifler cinq minutes le parfum orageux des débuts juin, et les conclusions se font hâtives. Avouez en chœur l'obsession, et vous aurez de nouveaux amis, et pas vulgaires, et des poètes en quelque sorte, et des exclamations !

Faim.

L'impôt sur la connerie

J'en payerais ma part, c'est une certitude, mais sans doute avec plus de joie que d'autres. Pensez donc (allez-y, allez !), un impôt sur la connerie ! Pas besoin de décentraliser, de manifester, de craindre pour le chômage ou les délocalisations ! Mais non ! Imaginez la manne pétrolière ! L'étalon-or ! Le cours de la connerie est grandissant ! Nous sommes tous tellement actionnaires et les autres surtout, tellement plus ! Ah, Luc Ferry taxé à 95 % et bobonne tout autant. Car oui, ceux qui sont sans excuse seront les plus taxés, une sorte d'impôt sur la fortune de la connerie. Avoir écrit une préface intelligente à un livre sur le négationnisme (oui, Luc Ferry a fait cela, il n'a pas toujours été con), pour devenir ce que l'on voit aujourd'hui, le pape des certitudes et des revirements, un gars agrégé de philosophie !

Impôt maximal.

Et Raffarin, comment imaginer plus con ? Même Giscard à côté fait figure de génie humaniste. Raffarin. Les bras m'en tombent et la bouche s'assèche. Prélèvement mensuel automatique, à 100%. Juste de quoi vaguement savourer un chèvre du Poitou le dimanche après la messe, et puis au lit, pain sec et eau.

Les pires des cons ont fait des études, et c'est impardonnable car tout le monde n'a pas cette chance. Sans compter les fans de Johny, les médias qui parlent de lui, véritables baromêtres de notre future taxe universelle. Un impôt enfin justifié comme on en aurait jamais vu.

Mariage

Le jour du tintamarre estival décrété par le plumitif Jack Lang, donc le 21 juin, j'étais, comme on dit, "de mariage". Quelle terrible épreuve que le mariage des autres !

Tenez, à titre de comparaison, le mariage de Cécile il y a deux ans, une ex qui jurait fidélité à un espèce de type sans personnalité. Quelle horreur. Le casino des paris fit le plein ce soir-là : deux ans ? Trois ans ? Quatre au maximum ? Elle a tenu trois ans. Bravo-je.

Nous arrivons donc volontairement en retard, j'oublie mes godasses vernies à l'hôtel et me voilà en vieilles bateaux qui puent et costard vermoulu, à écouter un cinglé parler de joie et d'éternité.

Et merde, un charismatique ! Quel renouveau les charismatiques ! On dirait du Gospel mais sans l'âme et la souffrance à l'origine de toute œuvre avec de la gueule, on dirait du Francis Blanche mais sans Pierre Dac, on se voudrait à l'Église, la vilaine, l'aliénante, la réactionnaire, la moyenâgeuse, et l'on est à la kermesse, et ça dure, et ça fait de l'humour, et c'est ridicule

et terriblement poisseux. Faut le voir ce pauvre prêtre, à mimer la joie et l'amour, comme s'il savait ce que c'est que l'amour, lui, avec sa petite pendouilleuse ratatinée et sans désir qu'on ne lui laisserait pas confesser même une cousine moche et boudinée, et velue comme un caniche. Pauvre curé à la con, j'ai toujours détesté ces vendeurs de vérités révélés, si généreux quand on les croit, si castrateurs quand il faut punir. Alors que le curé réactionnaire, comme l'homme de droite, a un avantage évident : ce n'est pas un faux-cul, c'est un franc du collier, il ne fait pas risette, il imagine que l'Église c'est la civilisation et qu'au dehors c'est la barbarie. Alors que le charismatique, c'est autre chose ! Et ça dure des heures ! Et personne ne rit ! Et l'on s'emmerde ! Et l'on passe de la musique païenne sur une sono épouvantable, et même du rock FM en slow alangui pour symboliser la vie des futurs époux. Obèses et gonflés d'une joie mystérieuse, ils pourraient tout aussi bien se retrouver à un enterrement. Ils avouent en avoir fini du désir, de la séduction et de l'envie, la preuve, ils sont déjà gros, enfin, surtout elle, elle est énorme. Elle déborde. Elle est très sympathique, elle glousse face à la bonhomie sans fard du curé qui y croit vraiment. Et pourtant, ils ont fait des études, et pourtant, sur le papier, il n'y a rien à redire. Le soir, j'entends au cocktail certains de leurs amis avouer avoir savouré *Matrix II*. Je m'étonne. Comment peut-on avoir fait des études (ils ont des doctorats, je vous jure !) et aimer ce jeu vidéo ? Mais il est vrai qu'ils ont peut-être aimé aussi la messe, et pas que pour faire plaisir aux deux grands-mères par nature trop sèches pour laisser les papys pousser le vice à être encore en vie... Un ami docteur lui aussi, et maître de conférence, m'avouait que ses propres collègues étaient des beaufs. Des beaufs avec des grands diplômes, ça se trouve, ils croient aussi en dieu ! Et oui, ils se sont mariés à l'église, incroyable !

Me voilà faux-cul tenez moi aussi, c'est tellement fonctionnel. La messe ? Ah, oui, quelle pêche le curé, hein, ça fait moderne, ça change un peu ! Et puis il faisait frais dans l'église, et tout ça. C'est super, ça nous fait très plaisir votre mariage, nous, on est pas marié, hein, sauf pour les impôts peut-être un jour, mais pour le prix que ça coûte tout ça, on s'offrira un voyage, même si l'on sait bien que ce genre de cérémonie se pratique du Mexique au Japon, dans la même joie naïve bien que l'on espère en douce que chacun fait semblant sans savoir que l'autre aussi.

Et le photographe de mariage, le pauvre ! Avec son F5 et son F100, il me faisait peine à voir car j'imaginais que tous les samedi, il devait se taper la litanie des cinglés juste pour bouffer, sans compter qu'en plus, il faut faire les développements et les tirages ! (il était honnête et travaillait en noir et blanc, je l'ai presque embrassé !). Le pauvre garçon, la grand-mère qui bave, le tonton avec sa chemise pas assortie, et cette chaleur, alors que, oui, que ! IL pourrait être en train de prendre en photo des filles alanguies dans un studio climatisé mais un peu trop chaud loin d'ici.

Heureusement, il reste le divorce. Une chance sur trois. Héhéhé. Hélas, pas de repas, pas de fête, même pas un buffet froid à la Blier. Quoi que ce serait une bonne idée ça. Glauque. La cérémonie du divorce, avec force famille et invités d'autrefois du temps de la canicule et les grands-mères survivantes. Voulez-vous vraiment divorcer ? Hein ? Vous qui vous jurèrent fidélité devant un clown prenant au sérieux son rôle d'émissaire de rien du tout ? Hum ?

Rendez-vous dans trois ans.

A bas la *world music*

Certaines radios me fatiguent tant elles émettent tout le temps trop fort. Mon gros corps les mains mouillées qui passe à côté du vieux poste et l'on saute de France Inter à la première radio FM pétaradant avec des jingles débiles et un ton dans la voix qui mériterait de troquer le t contre un C et majuscule avec ça. Boum paf shloups, du Gainsbourg mais sans les mots, juste la laideur, même pas le charme...

Je me sens donc obligé d'écouter France Inter ou France Info les jours de grève. Et là souvent, c'est la même rengaine, la recette à l'ancienne qui nous les casse :

- un groupe folklorique étranger
- un discours terriblement bien pensant sur les racines et les traditions des autres
- des évidences à ressasser : les autres ont de belles traditions, et pas nous...
- n'oubliez pas le festival des traditions des autres et n'allez surtout pas au festival des traditions vendéennes....

Les fachos nouveau style diraient que l'on a tous de belles traditions et qu'il faut, surtout-surtout, bien les différencier, ne rien mélanger, faire place au propre, au pur. Pauvres types. La gauche béate et sans idée trouve les traditions des autres merveilleuses, parce que ça n'est pas corrompu sans doute par le mercantilisme... Allez savoir.

Dans mon cas, je déteste autant la bourrée des Auvergnats que les chants traditionnels de je ne sais où. Et ceux-là qui s'en vont sans lyrisme nous expliquer que cette belle musique à eux date de la nuit des temps et qu'elle n'a pas changé et qu'ils ne font qu'être les doux véhicules d'une tradition ancestrale et bien ceux-là, je les emmerderais bien, si j'en avais la force.

L'art, faudrait quand même pas que ça se réduise en général et surtout pas à ça en particulier. L'art, avec un grand a, c'est autre chose, des hommes, des personnalités, de l'improvisation, de l'interprétation, ce n'est pas cette passivité sans cesse revendiquée ... Bien sûr, on puise dans le folklore, et tout le monde l'a fait, et la boîte est vide et il est temps de faire autre chose, bien sûr il existe de jolies choses qui sonnent bien et endorment les bambins...

Mais l'art quand même, faudrait pas le laisser s'évaporer.

Et puis faudrait aussi se dire capable de juger les musiques des autres parce que les autres, mais oui, tout autant qu'ils sont, ils pourraient, eux aussi, sortir de ce carcan millénaire pour faire, je ne sais pas, du jazz par exemple ?

Faudrait, faudrait, voilà ce qu'il !

Pygmées Géants

A l'heure précise où mon fils montrait du doigt le rayon d'un supermarché Géant en disant "J'ai une idée", à l'heure précise où je faisais mes courses avec mes deux mômes et le plus grand ayant eu l'idée d'acheter un DVD de Disney ou un énième jouet en plastique, à ce moment-là, une femme pygmee devait manger le coeur de son enfant, assassiné juste avant par des sadiques d'une soi-disant autre race, devant ses yeux de femme et de mère. Ils ont tué aussi son mari et ses frères, l'ont obligée à le cuisiner lui, et l'ont à coup sûr exposée pour toujours à la folie, cette sorte d'irradiation dont on ne sort jamais plus complètement vivant. Tout cela est vrai, il faut

le préciser. Tout aussi vrai que le nuage de Tchernobyl, mais en plus palpable, en plus concret.

A l'heure précise où des amis me faisait la réflexion du bonheur en piscine gonflable *made in China*, et c'est drôlement vrai que sous nos canicules la piscine gonflable *made in China* c'est bien agréable, à cette heure-là, quelque part, on massacrait des civils, tenez, au Liberia ou en Tchétchénie.

A chaque heure précise, que ce soit celle des interpénitents du spectacle en grève ou bien celle où Juppé se rase le matin, celle de la fierté homo d'un samedi estival (je ne suis fier de rien, ce genre de manifestation oscille du luxe à l'inutile), il se passe la mort comme on se passe le mot, et c'est finalement le temps qui passe lui aussi par-dessus et l'on s'en va faire le plein pour nos turbo-diesels climatisés.

Les Japonais qui sont comme nous des Occidentaux ont-ils parfois même les quelques griefs, ce petit sentiment de culpabilité à l'idée qu'à l'autre bout d'un même endroit du monde quelqu'un se fait assassiner par la barbarie d'un équivalent ? Ou bien serait-ce en moi des siècles et des siècles de *culpabilisme* ? Les gars du Mississippi y pensent-ils aussi ?

Amen.

A l'heure où j'écris tout cela, au moment même où une personne lira, la mère de toutes les gamines disparues et pas retrouvées se posera encore et toujours la même question. Quant à l'assassin de toutes les petites filles du monde, à l'heure actuelle déambulant dans son supermarché au rayon *surgelés*, je me demande presque tout le temps où vont ses pensées.

Mais je sais que l'assassin de toutes les petites filles en vitrine à la gare le matin quand je passe, lui donc, l'assassin des disparues, je sais bien que celui-là, la guerre lui donnerait le beau rôle, on ouvrirait la cage comme au cirque par un geste maladroit, et cet assassin-là qui est nombreux, s'en donnerait à coeur joie à massacrer ce qui lui manque, sans doute un peu d'amour et de simplicité, ou peut-être du désir, j'avoue mes incertitudes. Là encore, nous avons de la chance, puissions-nous l'étendre un peu plus loin, comme une couverture qu'on ne tirerait pas qu'à soi. Ou bien attendre encore un peu.

Ma trique X

Je l'avais presque oublié ce navet par hasard, cette cotisation docile au marketing des images, cette croyance hasardeuse en la suite d'un premier opus qui, il faut bien l'avouer, ne m'avait pas vraiment emballé. Oui, le style, oui, les quelques métaphores, mais ça ne va pas bien loin tout cela. Je l'avais presque oublié qu'en y songeant, je me suis aperçu que ce terriblement mauvais film reproduisait *comme il se doit* les grands tabous américains. Ah bien sûr, il y avait Jésus le sauveur, et la trinité, et tout un tas d'âneries m'as-tu vu et sans grande finesse... Ah, il y avait ces combats de karaté stylisés sans aucun sens (personne ne meurt jamais d'un coup de karaté dans ce truc-là). Ah, il y avait la grassouillette Monica et son maquillage un peu trop luisant (elle passera mal les quarante ans, la pauvrette), et le cachet de Christophe Lambert Wilson en excuse de l'apparition... Ah, il y a les effets spécieux mais comme les couvertures de Play-boy, quand on en a vu un, on les a toutes vues... Il y a le très grand écran, mais la distance réduit les proportions. Il y a le dolby super-surround rendez-vous vous êtes cernés, il y a de quoi manger dans tout cela.

Mais, comme dans Star-Trek, la morale est sauve. Pas un mamelon découvert, pas un poil

pubien, bien entendu. Et puis surtout, comme dans la Guerre des Étoiles, pas de mélange racial, ah non, c'est trop dégueulasse ! Les réfugiés dansent au trente-sixième sous-sol, à moitiés nus sur une techno comprimée (d'aspirine), mais les Noirs et les Blancs ne couchent pas avec des Chinois et inversement, la science-fiction ne transcende pas les tabous.... Les Noirs ont des rôles de techniciens, les Blancs des rôles de penseurs. Et c'est tellement simplet, tellement évident, que même Baudrillard ne pourrait rien dire d'autre.

Comme quoi, au fond, hein, l'Amérique, ça manque un peu d'imagination...

L'ami africain

A la fac autrefois j'avais des amis Africains. Noirs. Noirs Africains. Nous parlions d'ethnologie en buvant des bières ou des alcools forts, ils étaient souvent en retard, c'était leur style et c'était bien comme ça. On parlait de la pauvreté et des langues de là-bas, du Cameroun ou du Sénégal, de ces endroits-là. Ils nous expliquaient les coutumes, les mariages, ces oncles qui n'en étaient pas, ces amis qui n'en étaient plus, les dictatures et le rôle de la France, les moustiques et le paludisme, des choses si lointaines qu'on les oublierait presque.

Mes amis africains, je les prenais pour des démocrates. Des types qui lisaient les philosophes ou les marxistes, enfin bref, de ces hommes qui, une fois rentrés, changeraient leur monde avec le beau bagage qu'ils avaient reçu à l'université publique. Qu'on me pardonne mes protubérances...

J'ai perdu de vue mes amis africains. Quelques nouvelles et puis plus rien, le vide, l'abandon. Et là, en discutant avec un ami Marocain, me voilà me souvenant de ce qui se passait. Pas plus démocrates que les autres mes amis africains. Rentrés *au pays*, ils s'empressèrent de croire à nouveau à la sorcellerie, à encenser les coutumes, à faire comme il faut. Voilà ce qu'il me raconte et c'est sans doute vrai. Car quand j'y pense, l'apologie des traditions avait quelque chose d'un peu étrange dans la bouche des Africains.

On ne devrait pas s'inventer des étrangers sympathiques. Personne n'est vraiment sympathique en général.

Heureusement, il paraîtrait que les Africains filent maintenant en fac à Boston ou Sacramento.

Partir en avion, revenir en libéraux ?

L'hypersexualisation de mon monde

Jeudi matin onze heures du matin l'été, bon sang, l'été comme on l'attend qui vous entoure déjà, à nager dedans mais sans l'espoir estival qui sied aux enfants jusqu'à la fin de la fac, jusqu'aux choses sérieuses. L'été est sans surprise à partir d'un certain âge, hélas.

Impossible de me réveiller. Café, corn-flakes, les mômes chez la nourrice et au moins 35 degrés au soleil matinal, le grand été, déjà presque la mi-juillet, déjà plus que la mi-2003, nous sommes tous vivants pour l'instant. Que ça dure. Rachelle Ferrel en boucle sur la chaîne, voluptueuse. Je dors debout, je dors assis.

Je repense aux filles hier dehors. Il faut toujours qu'il y en ait plein dehors pour peu qu'on ait aussi du soleil. Je repense au kiosque à journaux. J'ai l'impression de les fréquenter depuis

toujours, depuis Pif Gadget. La nouveauté vient du plastique entourant les catalogues identiques couverts de salopes faisant semblant, *pretending* sonnerait mieux. Blister, cellophane. Et dedans rien. Je repense à la baby-sitter d'hier soir qui lit *20 ans*, un magazine-catalogue publicitaire avec conseils sexuels à la clé. Je la conseillerais bien aussi, mais elle ne comprendrait pas. Comment expliquer à une fille qui lit ça que les mots des magazines ne sont pas appropriés pour décrire la chose ? Un peu de violence consentie lui ferait un bien fou mais elle semble trop bête. Et je n'ai plus faim. Et puis, un fouet de qualité, même à Toulouse, ça fait cher.

Toutes ces filles. Le *taille basse* de plus en plus basse, presqu'absente.

A comparer les types du même âge, on voit la distance. Des petits enfants face à la libération totale des dames. Houellebecq a sans doute raison quand il dit que les prostitués mâles ont un grand avenir, ces filles finiront par payer un jour pour échapper aux fans de skateboards et de Lara Croft. Des hommes, Montgomery Clift par exemple ! Je me proposerais bien mais je sens au bout du compte que je suis hors-jeu. Trop tard.

Je dors. Impossible d'émerger, je dors.

Si seulement je rêvais un peu aussi...

Vidéo pour nous

Le mercredi au kiosque, c'est Byzance. Le grand jour de la parution du dernier indépendant, le Canard Enchaîné. La dernière preuve qu'on est un peu libre, l'ultime pièce du puzzle démocratique d'avant je ne sais pas quand. Alors le midi, ou parfois le soir à la gare, comme d'autres qui pensent comme moi, je me rends au kiosque le mercredi c'est Byzance.

En faisant la queue pour donner au buraliste alcoolique mon neurone vain, je reste figé près d'une publication comme de bien entendu sous cellophane, avec cassette VHS à l'appui. Sans doute un mode d'emploi pour aller à la pêche à la carpe. Car je le sais, la pêche à la carpe a beaucoup évolué depuis que François, Jérome, Fred et moi-même étions allés camper chez Fred à la Motte-Beuvron, Loir et Cher. Tout évolue, c'est le progrès, et la pêche à la carpe n'y échappe pas. A l'époque, j'avais ma Motobécane. On avait pêché des carpes et acheté *Lui* en gros plan scotché au-dessus de nos lits. A l'époque, la carpe aimait le gruyère ou le maïs, comme les Gitanes de mon père, qui n'aimait pas amorcer la veille, parce que c'était de la triche.

J'étais donc là nostalgique de mes pêches d'antan, à détailler la couverture pour en découvrir le sens caché. La gaule, la gaule, sans majuscule, ça n'est pas qu'une canne à pêche, ça peut être autre chose. Mais ces gamins-là n'ont pas 15 ans. Du moins n'en ont-ils pas l'air. Du moins. On dirait des gamins crétins en mobylettes, les cheveux teints en blond par dessus, mais pas grand-chose de plus. Tout cela est donc un prétexte, et je n'apprendrais rien de nouveau sur les radars de carpes. Le temps s'appesantit et mon buraliste se faire rare et lent, il prend son temps, mon regard se pose et le malaise s'installe. Les questions m'assaillent. Suis-je tout à coup de droite et moraliste ? Fanfaron de la gaudriole, pourlécheur de babines, pourfendeur de curés, moi, réac et choqué ?

Allons donc.

Mon buraliste s'amenuise derrière le comptoir, une touriste anglaise obèse mais pas avec moi lui pose des questions dans la langue qu'elle expire. Je ne peux pas reculer, j'ai cette couverture

de VHS devant le nez et ces types-là (ces faux pêcheurs comprenons-nous), ces gamins qui n'ont pas complètement seize ans ont donc tourné dans un film d'adultes plus que consentants, à épeler en deux mots mêmes, et sans les filles. Ce sont des mineurs en devanture là sous mon nez.

Je m'analyse. Qu'est-ce qui me gène ? J'ai des copains homos quand je parle avec eux, *paidais* quand je parle d'eux aux autres qui ont eux-mêmes des copains homos quand ils parlent avec eux mais... Ça tourne au drame. La vulgarité des attitudes ? L'ambiguïté du message sur la pêche à la ligne ? La laideur du plastique ? La vidéo en elle-même, l'abject format ? Le tout-permis, tout possible ? Je m'analyse, qu'est-ce qui te gêne et n'a pas choqué la mémère peinturlurée chez Pinder qui te double en râlant, pensant tout bas de toi des saloperies vu ce que tu regardes sous cellophane ? Bien sûr que c'est pas ton genre ce genre. Ton genre c'est le brunes, les rondes, enfin, un peu toutes. Là, c'est des gamins. L'œil vitreux. Qui les a contactés ? Qui a organisé le casting ? Qu'en pensent les parents ? Et quand mon môme à moi viendra acheter son Pif-Gadget à lui d'après l'an 2000 et verra que tout est permis puisqu'on est libre et que son père est encore de gauche bien qu'un peu fautif, alors quoi ?

Alors le commerce, voilà la saloperie. Bécaud avait raison, tout s'achète, tout se vend. Les mômes, ça se vend très bien aussi, c'est tellement innocent, tellement perdu d'avance puisque ça reste pas comme ça, alors le commerce en profite, regardez comme on perd son innocence, comme on la tâche un peu plus, et ici, d'un coup d'un seul.

Le buraliste me dit : "Un neurone vain". Comme tu dis tiens.

1700 années de SMIC, émoi émoi émoi...

Le salaire minimum interprofessionnel de croissance. SMIC en français pour nos amis belges, togolais ou canadiens. Le salaire minimum au pays de Voltaire et du baron Say :hier (*Yesterday, all my trouble seemed so far away*). Yeah.

A peu près 1000 euros. 1000 dollars US selon l'heure. 1000.

Jean-Marie Messier vient de toucher comme indemnités de licenciement pour avoir coulé l'une des plus grosses boîtes françaises 1700 ans de SMIC. 17 siècles d'une vie d'ouvrier. 68 générations humaines de prolétaires en indice 100 de l'an 2003. En fonction de l'espérance de vide d'un ouvrier actuel en France (67 ans), et vu que les ouvriers commencent à chômer vers 16 ans, on peut imaginer que les indemnités touchées par le personnage pourraient, placées à 10% par an, financer la vie à vie de (1700/51)10% l'an, ah, je m'y perds ! C'est comme ces grands artistes, les Deneuve, les Depardieu, tous ces généreux de la pétition pour les petits intermittents. Je m'y perds. Ne pourrait-on pas imaginer taxer la vie de ceux qui la gagne plus d'une fois selon un ratio simple indexé sur le coût de celles des classes moyennes ? En voilà un beau problème de planification pour les premières années de fac d'économie.... En voilà de la redistribution.

Je n'ai pas beaucoup d'admiration pour les acteurs. (Sauf Isabelle Huppert, bien entendu). Leurs cachets m'ont l'air bien épais pour leurs petites voix. Et pourquoi ne paieraient-ils pas une méga-taxe sur ces méga-cachets ? Adjani cotisant pour Thierry Bouille, plus grand intermittent du spectacle au monde et un de mes meilleurs copains que vous connaissez pas vu qu'il est pas acteur, mais pro de la lumière sur les plus grands spectacles du monde en France vu que, je l'ai dit, c'est le meilleur du monde.... Ce serait beau.

Et Messier, ne doit-on pas le punir ? Oui mais comment ? Pour abus de bien social : l'argent

est un bien social, surtout celui de ceux qui en ont sans mérite, et c'est bien son cas. Que sait-il faire de ses dix doigts, sait-il planter les choux, tailler les arbres, peindre les murs, poser du placoplâtre, faire du ciment, connecter une imprimante sous Windows, chanter juste, jouer du piano, que sait-il faire ? Mais rien ! Bien entendu ! Rien ! Plus l'on monte et moins l'on sait, plus l'on fait faire, et là, c'est l'altitude absolue. Une altitude de dédain complet-veston cravate et pompes funèbres à la Dumas.

Si seulement j'avais des relations.

Tournesol life

Contemplation.

Rien. Presque silence. Le train dans un sens, l'avant. La musique dans les oreilles, *Angie* des Stones. Des filles en short scandaleusement bronzées. *Miss you.* Les blés sont fauchés. Des champs sont vides. Restent les tournesols. Enormes.

Grosses graines noires. Pétales jaunes. Du maïs au loin. Des orages en suspens. Toujours *Miss you* dans les oreilles. Le genre de moment sans ambition. Aucune envie de tirer des bilans, des feuilles de paye, des constatations. Rien à foutre de rien. On est vivant. On va bien. Il y a des paysages. Tout est jaune chaume. La vie se la coule presque douce. Bizarre d'écouter *Miss you* sans pour autant penser à une ex-femme de ma vie. Mais là, rien. Sacrée chance d'être encore en vie. Je me dis ça tout le temps. C'est bête, on l'a compris.

Une bagarre dans un café à midi. J'ai appelé les flics.

Des connards au boulot. Mais pas grand-chose à foutre. Intouchable. La vie coule. Je n'ai appelé personne. Pas de flics pour se débarasser des connards au bureau.

Les bottes de paille ou de foin sont rondes. J'aime énormément les bottes de pailles rondes. Elles forment des tableaux répétitifs et abstraits, leurs ombres s'étalent et s'enlacent les soirs de beau temps. Vasarely en relief et sans les couleurs seventies. Une fille très grande et beaucoup trop jeune pour tout ça passe avec un chapeau sur la tête, blanc, tressé, couloir TGV.

Paint it black.

Ta pou ta pou ta pou ta. C'était l'indicatif d'un feuilleton sur le Vietnam avec des hélicoptères noirs au-dessus de la jungle. L'image reste collée à ma mémoire. La musique est parfois d'un visuel... Les gens disent au revoir par la fenêtre à d'autres qui sont montés. En route. Je dis au revoir aussi pour me foutre de leur gueule. J'aimerais leur mettre des grosses baffes comme dans *Un éléphant ça trompe.* Mes les fenêtres du TGV sont fermées et dans le film, c'est le contraire. J'aime bien dire "foutre". C'est le foutoir.

J'ai remis *Angie.* Que fait Mick Jagger à cette heure-ci ? Bientôt 64 ans Paul Mac Cartney. En écoutant les Beattles, j'éprouve toujours un sentiment d'étonnement. C'est très nouveau. Une fille trois rangs plus loin propose son décolleté de pâte à tarte surgelée à des hommes plus vieux qui passent à côté sans faire semblant. *Who can say we'll never try*, hein ?

Peut-on égrenner le paysage comme on passe ? Lira-t-on ces pages en ligne après ma mort ? On entend bien les voix des chanteurs morts, alors tout ça ? Je suis peut-être déjà complètement mort, on est peut-être déjà très tard dans le nouveau siècle, c'est étonnant. C'est fou cette

capacité humaine d'inventer des conditionnels superflus.

Au bureau, j'aurais dû engueuler quelque types. Des crétins. On me l'a dit, "moi, à ta place". Bah. Ma place est vide. Qu'est-ce que je m'en fous. Ni implication, ni ambition. Rien à foutre. J'aime beaucoup les tournesols et les bottes de pailles rondes qui roulent au loin dans les champs. Quelle chance.

A fabless world

Je n'aimerais pas partager l'impuissance d'un premier ministre, fut-il du Haut-Poitou. Car même dans le Haut-Poitou un jour, on aura tout délocalisé. Et même mieux : *fabless*. Nouvelle théorie d'un monde sans usine chez nous, et tout ailleurs. Ailleurs, c'est là que le *fabless*.

Le *fabless* est une théorie discrète. Une théorie rationnelle, la théorie économique de la grande égalité de l'intelligence. Si les ingénieurs chinois valent ceux d'Allemagne, et si les prolos ne se valent pas, alors on donnera aux moins chers ce qu'avaient les autres. Le *fabless*, un monde sans usine. On revend tout ce qui salit, tout ce qui prend du temps, et tout ce qui oblige à payer des emmerdeurs d'une classe indécrottable et même plus politisée. On garde des ingénieurs et des vendeurs, les lavabos blancs et les ordinateurs. Mais pas forcément pour longtemps. La grande égalité internationale est en route. Même les meilleurs ingénieurs japonais du monde entier ont du tracas à se faire... Et la route ne coûte plus très cher.

Qu'un premier ministre français comprenne cela un jour, ce sera terrible. Car finalement, à part le maçon qui ne veut pas faire les travaux chez moi (vivement les Polonais dans l'Europe....), le boulanger turc d'Istanbul qui habite trop loin, à part le local, tout l'industriel à vocation universelle peut un jour disparaître à qualité égale pour s'implanter à tour de rôle chez les moins chers des moins chers. Adieu Moulinex. Adieu prolétariat. (ah oui, c'est déjà fait...)

Qu'un premier ministre français comprenne un jour que le rôle de l'État c'est, au mieux, d'empêcher tout ça, au pire, de compenser en ne cherchant pas tant que ça à baisser le coût du travail, ce serait un miracle. Qu'un premier Ministre ne comprenne pas qu'il a plutôt intérêt à embaucher des fonctionnaires pour artificiellement entretenir la demande, ce serait un miracle. Que l'on comprenne que l'économie de marché est par nature artificielle, ce serait.

Un miracle.

Y'a pas de miracle dans le Haut-Poitou. Y'en n'a jamais eu.

CHOISISSEZ la femme à moustache

C'est donc que m'en suis allé au marché avec mon rejeton histoire de zieuter un peu le légumes frais pour leur faire aux mômes un peu d'la bonne ratatouille. Comme je suis de fibre écologiste, j'ai cherché parmi les étales les plus laids, les plus malfoutus, les plus ratés des légumes, gage d'un goût plus que sûr. Car faut dire que les dernières pêches achetées chez l'hypermarché du coin sont restées dures 3 semaines et, même jetées sur le tas de compost, elles veulent toujours pas pourrir après un mois.

Choisir des biscornues, des de traviole, des d'autrefois. Et surtout, faire attention au vendeur,

prendre plutôt un vieux, une vieille, un malodorant, un qu'entend rien, un courbé, un avec une blouse.

Et miracle, la femme à moustache. Elle fera jamais la devanture des magazines, elle ne sait rien du siècle passé si ce n'est les pieds dans la terre, rien à voir avec les salopes des magazines (salope, salopes, saloooooppppppeeees !), elle ignore l'épilation, alors la foune complètement aseptisée et rasée au microscope de sa petite fille qui tapine après son apprentissage chez la coiffeuse, pensez-donc ! Elle est couverte de gros poils gris, des jolis poireaux labourant son visage gros bouton rond trois poils dedans, trois poils dehors. Pas le sens de la symétrie non plus, elle a pas toute sa tête, elle a pas internet non plus, on peut en parler en toute sérénité, même morte et enterrée, c'est pas dans le virtuel qu'elle viendra chercher. Elle dit à mon gamin qu'a pas trois ans : "Alorrrrs, tou fa l'marrrrché avé ton pèrrrre le petiou ?".

Ben lui, il comprend rien, il comprendrait mieux la version de Shrek en flamand que le patois pâteux de la mémé....

Et pourtant, la femme à moustache, bien que couverte comme par analogie de poils de sexes dégoulinant et débordants à gauche et débordants à droite, et montant vers le haut, et descendants jusqu'aux vieilles cannes de guingois qui lui servent de guiboles, oui, la femme à moustache bien que poussiéreuse et comme envahie par le lierre, la vriée, le chiendent et des ronces sur son propre vieux corps (et encore, propre est un grand mot), oui, la femme à moustache du marché est l'une des rares femmes d'aujourd'hui à se montrer vraiment utile, oui, bien mieux que toutes les cachetonneuses du remonte-pente en latex, plus forte que les crieuses de je t'aime à des adolescents technoïdes et imberbes, bien mieux que Loana et clones et compagnie, la femme à moustache est là, généreuse et le regard en coin, elle sait bien que ses tomates rouges comme le pif de feu son mari, ben, oui, ses tomates, c'est les plus belles du monde et les meilleures, et sa laitue aussi, et son aubergine, violette comme la b... de feu son mari, elle a du goût, et la courge qui caractérise pourtant nombre de femmes d'aujourd'hui, ah, la courge, c'est de la vraie, de la tordue, de la qui bande encore, de la bonne en somme.

Choisissez la femme à moustache, pour un monde meilleur, vous ne le regretterez pas.

Choisissez la femme à moustache, putain, putain, putain !

Le gêneur informaticien

Quoi de plus bête et de plus gênant qu'avoir la diarrhée dans une contrée lointaine, sans réseau d'eau potable, quand on ne parle pas la langue et qu'on n'a pas de papier pour effacer l'objet du délit ?

Quoi de pire que de s'apercevoir que votre femme ressemble de plus en plus à sa mère et même à la vôtre de temps en temps ?

De plus désolant que ces enfants qu'on croyait siens et qui soudainement, avec la pilosité et les boutons, osent affirmer qu'eux aussi apprécient la musique de leur génération, cette infâme merde télévisuelle, technoÏde ou rapeuse ?

Peut-on endurer une vie durant les opinions de ces imbéciles qui nous gouvernent ? Les excuses des obèses ?

Pourquoi les philosophes n'ont-ils jamais eu le courage de disserter sur le plus grand mal

humain : la connerie ? Et pourquoi le discours ambiant n'est-il jamais aussi peu critiquable que quand il est défendu au nom de valeurs humanistes ?

On ne le saura jamais.

Et là n'est pas mon propos.

Car dans le grand train des déboires et des emmerdeurs, ce trains dont les wagons se comptent à l'infini jusqu'à plus soif, il y a un personnage terrible, plus traître que les traîtres, plus faux-cul que les culs de jattes, plus inutile qu'au premier abord, plus scandaleusement bien payé que moi-même, plus remplaçable si l'on se donnait la main, oui, il y a ***l'ingénieur informaticien***. Le moins pire d'entre eux se chante en chansons ça va cinq minutes. L'autre a un avis sur tout et vous pourrit le vôtre, il vous pourrit la vie pour ainsi dire, car vous n'êtes pas du métier. Ôh bien sûr, il existe des logiciels simples et efficaces, réduisant leur utilité de spécialistes à néant. Ôh bien sûr, on pourrait tous acheter des *Macintosh*^{TM}, ce serait drôlement mieux. Mais ils crèveraient la bouche ouverte pleine de certitudes et quand même, ce sont eux qui décident. Faudrait pas l'oublier.

Pendant très longtemps, sans s'en vanter, ils ont fait allégeance à cette firme de Seattle. Il n'y en avait que pour elle. Le paradoxe était complet. L'ingénieur informaticien achetait les produits de cette fameuse boîte tout en avouant que, oui, hein, c'est vraiment de la merde. Bien entendu, il avait le choix. Mais non. Les autres choix étaient bien trop minoritaires pour être crédibles. L'ingénieur informaticien, dans sa majorité, fait confiance aux choix des autres. Ça le rassure.

Et pourtant, l'informatique s'est terriblement simplifiée. A part quelques hubs, switchs et routeurs, à part quelques standards à établir, bôf, on pourrait se passer de l'informaticien, et les gars de bonne volonté de développer des solutions simple à des problèmes cons.

Heureusement, cela n'arrivera pas. Car l'ingénieur informaticien a rallié une nouvelle cause, certes merveilleuse, mais ça cause toujours tu m'intéresses. C'est une cause délicieusement utopique et proprement incompréhensible du non-informaticien. Ce n'est pas payant mais ce n'est pas gratuit. Ce n'est pas propriétaire mais c'est un standard de fait. Ça ne coûte à personne mais ça rapporte à qui ? Les méchants s'y opposent mais je me méfie des gentils. Et surtout, c'est défendu par ceux-là mêmes qui autrefois défendaient la fameuse entreprises sus-citée. C'est étrange. Bien entendu, il y a l'attrait de la nouveauté technique, et puis, quelle merveilleuse utopie que ces hommes qui vivent d'amour... Même les plus grandes armées du monde sont ravies d'utiliser ce nouveau standard qui ne leur coûterait pas un pot de chambre, si ce n'est le salaire de leurs propres informaticiens....

Le gêneur informaticien va perdurer. Bien que grossièrement inutile (à moins de développer en silence des logiciels permettant à tous de se passer de lui, celui-là est béni d'entre les béni-oui-oui), l'ingénieur informaticien va, comme le personnel de la compagnie national des chemins de fer nous expliquer qu'il n'y peut rien. Il n'y peut rien, c'est tout.

Pour se passer quelques heures du gêneur informaticien, une simple question suffit parfois : "A quoi sert l'informatique ?". La plupart du temps, le gêneur informaticien répondra : "à informatiser". C'est faux. L'informatique devrait nous faire gagner du temps dans la gestion des tâches répétitives, lourdes, compliquées, illusoires. Mais cette simple proposition est si complexe pour la psyché d'un informaticien que même les dernières puces 64 bits à 4 ghz ne peuvent la résoudre. Si l'informatique devait nous simplifier la vie, ne pourrait-on pas, par extension, imaginer que les machines devraient faire le boulot aussi ? Et pourquoi pas tout le reste pendant qu'on y est ? Et pourquoi pas travailler moins ?

N'importe quoi.

En finir avec les enfants

Les enfants, c'est comme les pets. On supporte plus difficilement ceux des autres.

C'est étrange comme les gens détestent les enfants. Ceux qui en ont se dépêchent de les faire grandir. Ceux qui n'en ont pas s'en félicitent.

Enfin, parfois.

Bien sûr.

C'est comme Sophie. Avoir des enfants, ça sonne dans sa jolie bouche comme avoir des hémorroïdes. Et dieu sait qu'elle a toutes les raisons du monde d'en avoir.(des hémorroïdes). Mais non. Ce serait empiéter sur une sorte de droit à vivre pour soi. Ce n'est pas un mal en tant que tel. L'idée gênante est d'en faire un paradoxe. Pour bouffer du temps, les enfants sont les meilleurs. Mais partager le bonheur de dire *caca-boudin* ou *prout-caca*, c'est irremplaçable.

Avoir des enfants, c'est moins bien qu'avoir deux voitures. Ou alors, au pire, un seul enfant et deux voitures. C'est envisageable. Les enfants ça coûte cher. Moins cher que deux voitures. Et puis, quand vers quatre heures du matin, ça chiâle pour dormir dans votre lit, c'est moins froid qu'une carrosserie métalisée. Et ça vous en fait des souvenirs, même si, bien évidemment, l'amour, ça descend les générations plus facilement que ça ne les remonte. Mais justement, si l'on fait moins d'enfants, y'aura plus de courant. Avoir des enfants c'est un droit. Le contraire aussi. Et puis faut torcher. En tant que jeune père, je peux assurer à tous les progressistes du monde que torcher n'est pas la pire des choses. Il y a eu la Bataille des Ardennes, ou celle de Koursk. Ou le napalm au Vietnam. Non, la pire des choses avec les mômes, c'est le sommeil.

Tenez, il est 4 :45 du matin.

L'invasion des moi-mêmes

Tout a commencé par un simple hasard. Dans une chronique récente, je répertoriais avec moults détails un mariage dont j'avais été la victime consentante. Qu'on s'entende bien sur les mots : la victime, c'est un peu fort, mais après quelques déformations, trois ou quatre amalgames et deux grossièretés, je tirais de cette illustration la quintessence de mon habituelle et péremptoire critique sociale : le mariage, non merci.

Tout cela était sans importance, je n'avais cité aucun nom, et le travestissement me parut suffisant pour épargner aux mariés l'offense d'une quelconque reconnaissance. C'était sans compter sur le hasard qui comptait parmi les invités l'un de mes lecteurs fidèles, certes anonyme jusqu'alors, mais qui ne tarda pas à s'apercevoir que nous étions ensemble dans la vie réelle attablés au même banquet. Le mariage avait bien lieu à Niort (ailleurs en fait, mais n'insistons pas), et j'avouais la supercherie de mon premier mensonge dès le second échange de mail, tant le hasard m'avait semblé prometteur d'un échange assez drôle. Je racontais la chose à quelques amis réels de la vie toute pareille, ils avouèrent en chœur savourer la coïncidence.

Tout aurait pu s'arrêter là. *Le hasard est curieux, il arrangeu les choseus.*

Depuis quelques temps, mon narcissisme hypocondriaque me force à m'attarder sur la fréquentation de quelques statistiques. Les miennes, enfin, plus exactement celles de ce site, et que vois-je ? Quarante (40) téléchargements de mon œuvre presque complète en moyenne par jour. Ne sachant qu'en penser, je savourais tout à la fois ce succès virtuel et son improbable diffusion : un méga-octets de bêtises en tout genre, ça passe à la corbeille en un clic, sans passer par le menu "imprimer". Ne nous affolons pas. Pourtant, le temps passe et le chiffre est stable, de 25 téléchargements les dimanche de beau temps à parfois une centaine (100) les jours de pluie au bureau, le virtuel nous ferait croire des choses...

Et puis nous voilà conviés chez des amis d'amis, par pur hasard, dans une ville inconnue, et un soir de pluie qui plus est. (coïncidence). Madame est de mauvaise humeur, les gamins ont fin la morve au nez, et j'ai une envie pressante, après les cacahuètes, de fréquenter ce lieu calme et monotone équipant 98% des foyers français en l'an 2000. Le bonheur : les WCs sont remplis à ras bord de bandes dessinées, de revues, d'un tas de trucs à lire. Ayant dépassé la terrible peur que me procura un jour la fréquentation des WCs d'un couple d'amis homosexuels (*Nouvel Obs, Libé, L'express*, et, bien en dessous de tout ça, *Big Daddy*, les types de Village People avec des légumes mal placés : constipation trois jours assurée), ayant dépassé donc mes angoisses, j'aperçois un truc agrafé posé sur la tablette juste en dessous du dernier *Paris-Match.* Quelle ne fut pas ma surprise en découvrant mes œuvres virtuelles posées là, telles quelles, avec leur couverture si reconnaissable, et de voir les annotations du propriétaire des lieux sur quelques-uns des textes. Celui-ci m'avouera par la suite et par mail avoir passé une soirée avec un espèce de connard grande gueule et sûr de lui comme je les décris si bien, mais dont la femme était plus que charmante. Hélas hélas, la description et du bonhomme et de la bonne femme et des deux mômes correspondait trait pour trait à notre entretien d'embauche.... Il y a des jours comme ça.

L'affaire ne s'arrête pas là.

Dans un train le portable sur les genoux à déblatérer mes écrits cons sur mon clavier comme à l'habitude, me voilà flanqué d'une des plus charmantes parisiennes à téléphone multicolore vibrant et tout ça. Elle sent bien que j'ai une terrible envie de lui pincer les mamelons et semble en être profondément offusquée. C'est compréhensible. Si moi-même je montrais mes couilles avec autant d'aplomb dans un soutien-couilles aussi racoleur, je m'offusquerais, c'est bien normal, et puis quoi encore ? Aucun risque, mes couilles ne valent pas le galbe de ses seins.

Pourquoi ne pas projeter aussi son cul au plafond avec ces nouveaux et si pratiques projecteurs mono-faisceaux à vingt-mille balles, et une mini-caméra bien placée, hein ?

Immédiatement catalogué connard, elle feint d'être insensible à mon physique. La voilà qui répond au téléphone.

"*Ouais, je l'ai là. Mais oui je te dis, j'ai commencé. C'est pas mal. J'aimerais bien le rencontrer, mais bon. Je me demande à quoi il ressemble, tu l'as lu complètement ou pas ? ".*

A ces mots, je frissonne... Est-ce possible ? Suis-je enfin sorti du virtuel pour être dans tous les WCs du monde, tous les mariages de France, tous les sacs des filles de moins de 25 ans (voire au-delà) ?

Je bave, je tremble. La fille me jette un regard noir en précisant à sa copine qu'elle était dans le train... Puis sort le dernier *Biba*, "Sortir de la cellulite la tête haute", "Vos seins, ses fantasmes", "Trompez-le avec son meilleur copain", "Trompez-le avec sa meilleure copine", "Trompez-le avec son père", "Trompez-le avec sa mère", "Trompez-le avec son chien", avec sa main, avec l'ombre de sa main, avec l'ombre de lui-même. Avec un concombre bio....

20 minutes plus tard, la voilà qui remballe ce truc, et sort (miracle, miracle !), le dernier volume de mes œuvres pour de vrai, là, sous mes yeux ébahis, ils sont partout ! Le petit doigt n'est pas raide, mais trop de hasard tue le hasard, me voilà star, me voilà pour de vrai, c'est incroyable ! Je suis lu, universellement ! Merci Adobe, vive tous les *pdf* du monde !

Elle feuillette en soupirant. S'attarde sur une page. Ne finit pas son (mon) texte. Tourne et retourne. Puis descend à la prochaine gare en abandonnant la chose là, sous mes yeux, refermant soigneusement la tablette grise du siège de devant. Je n'ose l'ouvrir.

Une mémère monte, le teckel arrogant et le double-menton. Elle s'assoit débordante, insiste pour utiliser une partie de l'accoudoir, ouvre la tablette. Me jette un regard. Comme je regarde ailleurs, elle ne doute de rien. Elle ouvre, elle lit, elle se marre. Mais elle se marre. Elle en met un coup de pied au clébard à la con qui lui le lui léchait justement (pied). Elle cherche un auteur, un indice. Je la regarde rire, elle s'excuse. Elle dit : "*Je ne sais pas ce que c'est, je l'ai trouvé là, c'est très drôle ! "*

"*Vous voulez le lire ? "* qu'elle me dit.

Euh, non merci, euh, je préfère les vrais livres, ce genre de truc, ça n'a pas l'air sérieux....

Certains paysans sont des magiciens

Je ne partage pas le mépris citadin pour les paysans. Les paysans ne m'inspirent aucun mépris. Ils m'inspirent souvent la trouille. Sans doute le vestige d'une trouille enfantine oubliée, mais le paysan a quelque chose que les urbains n'ont plus.

L'autre soir, perché sur le toit de mon monospace, j'essayais de prendre de belles photos romantiques et datées de la famille au complet dans un champ de tournesols avant qu'ils ne fanent. Un trépied, deux appareils photo, le soir qui s'avance lentement derrière des nuages d'arrière-plan en gris comme un fait exprès pour la photo noir et blanc. Tout allait bien si ce n'est que le grand balançait des gros silex sur la bagnole (il aime les cailloux et les bâtons, amis du marketing du jouet plastique, suicidez-vous). Et la petite avait fait caca dans sa couche. Et la mère en avait marre. Mais bon.

Tout fut fait selon mes plans si ce n'est qu'à la fin, la tentation était si grande que je l'avais préméditée : un sac poubelle pour la terre et les racines, et me voilà emballant quatre pieds de ces grosses fleurs jaunes bien qu'un peu rachitiques en cette période de sécheresse.

On repart, prêts à faire marche arrière et là, bien entendu, comme à chaque fois que j'essaye de piquer des cerises dans un verger, des tomates dans un jardin, du blé dans un champs, voilà le paysan dans mon rétroviseur. Il était nulle part trente secondes auparavant. J'ai bien regardé, j'ai fait attention. Et là, dans sa vieille Citröen qui n'est plus une 2 CV, il se gare, sort, avance vers la portière du conducteur coupable. Je plaide coupable. Je propose de payer. Pensez-donc, je suis pas à ça près qu'il dit. (moi non plus je pense). Mais si tout le monde faisait comme vous ? Il a raison. Un type lui a écrasé des tournesols dans un autre champs. Nous, on en cueille. Mais il est de bonne humeur. On discute de la sécheresse, de la qualité de la terre, de la logique de l'abonnement permanent et de l'esclavage économique des semenciers comme l'a si bien démontré Jeremy Rifkin dans l' Age de l'accès, et puis je le remercie, il est bien gentil, bien qu'il me fasse un peu peur. Même les paysans plus jeunes que moi m'inspirent une certaine trouille. Heureusement, celui-là était plus vieux.

Il nous a demandé si l'on habitait la ville, la grande, là, on a dit oui. Il s'en doutait. Il a juste voulu nous montrer qu'on ne lui fait pas. On ne lui fera jamais. C'est pas une question d'argent. C'était juste pour nous montrer son flair, son sixième sens, toutes ces choses qu'on a perdues, qu'on a pas eues. Le paysan, il est toujours là. L'idée a quelque chose de rassurant.

Mais je ne sais pas en quoi.

Des grenouilles et des hommes et Marie Trintignant

Deux gamins drôlement fiers remontent la pente un seau d'eau plastique blanc fermé au bout d'un bras qui fait le fort. La rivière vient de perdre trois grenouilles, et les mômes gagnent en fierté. Le plus grand dit au petit : "pas mal trois grenouilles", et le petit répond : "oui". La mère leur demande ce qu'ils vont en faire. "On les mettra dans un aquarium". Ils n'ont pas d'aquarium répond-elle.

Les trois grenouilles vont sans doute finir mal, c'est à dire finir tout court, asphyxiées dans le seau d'eau fermé, dans la voiture trop chaude, loin de chez elles. Ce n'est pas grave les grenouilles. Ce sont de toutes petites bestioles. Je me souviens avoir essayé d'en ramener une du fin fond des Alpes étant gamin, dans un pot de confiture transparent, percé au plafond par des trous de clous. Elle est morte à Annecy, la chaleur dans l'Opel Manta ayant plaidé coupable. J'aurais dû écouter mon père, pour une fois qu'il avait raison.

A la vue de la scène et des gamins, j'ai hésité à leur dire que la grenouille est une espèce protégée, faire les gros yeux, faire tomber le seau, les remettre à l'eau. Faire quelque chose. En même temps, il faut bien que les enfants apprennent ce que c'est que la mort. Alors comme ça ou autrement, c'est sans espoir.

En remontant dans la voiture, mes enfants heureux et leur mère râleuse, la radio nous répète pour la énième fois que Marie Trintignant est toujours *entre la vie et la mort*. Moi, ça fait longtemps que je suis amoureux de Marie Trintignant. Son père m'aurait fait un beau-père extraordinaire, et sa mère aussi. Mais elle surtout, Marie Trintignant, formidable.

Marie Trintignant ne peut pas être entre la vie et la mort. C'est soit l'un soit l'autre. Et la femme de ma vie de me dire, *c'est l'autre*. Elle s'y connaît. Mort cérébrale, c'est sans espoir, sans miracle, sans rien, sans cérébral. Mais Marie Trintignant est immortelle. C'est comme ça les gens parfois. Le talent compense les faiblesses.

En tournant à gauche au stop, je vois les gamins à l'arrière, leur seau sur les genoux du plus grand drôlement fier.

Et là maintenant, voilà qu'ils nous disent à l'instant que mon héroïne, ben, elle est morte pour de bon. Il faut dire qu'on est le lendemain.

Pour les grenouilles des mômes, je n'en saurais jamais rien.

Deux lézards

Notre absence aura duré trop longtemps. Dehors sur la terrasse, dans un vase vide et sans eau laissé là, gisent deux cadavres de lézards secs et presque transparents. La mère et l'enfant, loin

des dinosaures ancêtres, minuscules et enlacés. Les parois de verre trop glissantes, trop hautes, trop sans espoir. Combien de temps a duré l'agonie ? Et pourquoi ce fait m'est-il sensible, moi qui n'écrase que les mouches ? Pourquoi voir le symbole d'une rature dans la mort de deux minuscules lézards, simplement inoffensifs, secs et lointains ? Suis-je coupable de cette perte si minuscule que je ne sais déjà plus de quoi je parle que j'en relis le début du texte constamment. Ah oui ! Des lézards.

Il n'empêche que la vue du piège reste en mémoire. Qui d'autre que les lézards se retrouve un jour piégé dans sa voiture, son ascenseur, sa tour infernale ?

En haut du jardin calamiteux caniculaire couvert d'une paille sèche, la vigne. Je la croyais vierge, elle l'est autant que ces filles en couverture. Couverte de raisins. Du blanc du noir, un vrai nectar pas traité. Mes voisins nous offrent des tomates et des courgettes. On goûte même de vraies carottes. J'en avais oublié le goût. Le goût sous Cellophane, on s'y fait. La surprise est grande. Nous sommes aussi coupés du goût, comme si la vérité nous échappait forcément, faute de temps.

Il doit rester des lézards sous les pierres, sous les feuilles, au soleil... forcément !

La France de Johny, parlons-en

Je vis dans la France de Johnny depuis 37 ans. Il faut faire sortir le mal.

Quelque chauffard robuste ne pourrait-il pas nous débarrasser de la chose sur circuit fermé un soir d'automne ?

Ne peut-on pas admirer un artiste, un compositeur, un vrai musicien ?

Pourquoi doit-on à tout prix présenter ce produit d'imitation comme l'étalon de la culture populaire ?

Ne peut-on en finir ? Ne voit-on pas comme ce type est le ridicule lui-même ?

Et pourquoi les gens de la haute se sentent-ils obligés d'en parler histoire de croire qu'il plaît aux gens d'en bas ?

Et pourquoi personne n'ose-t-il en dire franchement du mal et l'écrire ?

Doit-on passer pour des imbéciles aux yeux des Anglais à chaque fois que l'on parle de lui ?

Et pourquoi ne pas l'expédier *for ever* à Las Vegas ?

Depuis quand le personnage est-il un *rocker* ? Comme, par exemple, Jimmy Hendrix ?

Quel qualificatif peut-on donner à un tel chanteur ? Imitateur ? Tourneur de veste ?

Dans un pays où l'on enseigne la clé de sol sur une flûte à bec pendant 4 ans, et toujours trop tard pour impressionner les prolos, il est bien normal de ne pas se poser de question mélomadramatiques. Après tout, la culture est affaire d'éducation, et en la matière, les derniers de la classe ont raison.

Vive l'accordéon.

Les flon-flons.

Et la valse musette.

Dans le désordre.

T'obèses ?

A midi près du port je suis des gamins anglais englués dans les plis trop gras de leurs socquettes blanches. Les Anglais ont-ils toujours été obèses ou est-ce un genre qu'on leur donne ? Il y avait déjà un gros dans *Autobus à impériale* qui passait mal dans les passages secrets.

Mais que voit-on apparaître dans nos contrées ?

Comme c'est étrange ces corps difformes. ă

C'est énervant.

Le Bangladesh ne recense aucun obèse dans sa population. Étrange.

J'ai souvent l'impression d'être obèse. Pas physiquement, non, je reste une sorte de play-boy sportif étonnant. Mais pour le reste, quel gâchis.

- C'est pas de ma faute, vous moquez pas monsieur, c'est une maladie d'être grosse.

- Bien sûr que non ! Je suis une victime de la mal bouffe. Et l'on me voit de plus en plus, et de plus en plus jeune, et c'est moins en moins de ma faute, je bouffe, je rote, je pète, et sans complexe, chacun son droit, je suis un monstre bouffi, repu, je suis insatisfaite, énorme, débordante, c'est à cause d'une hormone, beurk ! Quant au lisier parisien qui pollue la Seine qu'on en chie cinq kilos cacaboudin par jour, je n'y peux, je n'y peux !

Des scientifiques américains. Des scientifiques américains ! Des scientifiques américains.... viennent de découvrir qu'une hormone régulant l'appétit était en cause dans le cas de l'obésité. C'est fou ce que les scientifiques américains peuvent découvrir. Le gène du tueur, le gène du violeur, le gène de l'actrice porno, le gène de madame sans gène même, tenez.

La rentrée dégueulasse

Je ne croyais pas les mères se lamentant du sort réservé à leurs enfants. Il y a pire par exemple toutes ces vieilles perdues en août que l'on aurait conservées sans état d'âme disons, jusqu'à Noël. Et puis il a fallu emmener les presque trois ans du petit jusqu'à la maternelle en mentant comme des arracheurs de dents, *tu vas voir, c'est super l'école, tu vas avoir des copains*. Tu vas rencontrer les contraintes, les maîtresses, les autres. Et pourquoi y aller qu'il me demande ? Pour devenir gentil. On a de la chance d'aller à l'école, la preuve, les enfants méchants n'y vont pas, ou alors, pas longtemps. Plus tu iras à l'école, plus tu seras gentil. Et là, à quatorze heures trente sept ce vendredi, il dort là-bas, pipi assuré dans les draps, pardonnez-nous, on ne lui a pas tout appris.

Mon père m'avait dit que l'armée ferait de moi un homme, je l'ai échappé belle. Huit jours à l'infirmerie, ce n'est pas vraiment l'armée. Mais l'école, que peut-elle faire ? J'ai l'impression que

l'école fait son constat d'impuissance. La maîtresse explique aux mamas africaines la nécessité d'amener les petits tous les jours, et pas seulement quand ça leur chante. La maîtresse rassure la mère hystérique, elle confisque les jouets trop voyants, elle se fait gardienne du temple. Les gamins apprennent à se tenir la main, à marcher en rangs par deux, peut-être vont-ils finir par aimer ça. Mais les voir derrière la vitre tous les matins, la vitre de ceux qui chialent ou se contiennent, on a beau avoir le ventre plein, un compte en banque et des dettes, si la vie c'était comme dans Rahan, alors oui, c'est avec plaisir que je l'emmènerais ailleurs pour lui apprendre les choses, les gros escargots baveux ou les ordinateurs, et dessiner et parler l'anglais.

Routes en week-end

Des fleurs en plastique

A chaque coin de route et surtout dans les fossés, elles remplacent les crucifix prévus pour durer. Elles dureront moins longtemps et signalent la même chose, un souvenir sans contradiction, un moment passager, à droite près du conducteur, la place du mort.

C'est une nouvelle tendance je ne sais depuis quand, il pousse des fleurs en plastique sur des tiges en bois, un peu partout et en toutes saisons, on a trouvé quelqu'un pour les financer.

Les fleurs en plastique se sont évadées des bureaux climatisées. Habituées à survivre dans le la fausse terre, avec une fausse allure et tant de faux-semblants, les voilà parties en campagne aux deux sens du terme, pour commémorer injustement le terme du hasard, frappant comme il se doit, les gens sur les routes.

On aurait pu se contenter d'écriteaux sur du contreplaqué, avec des photos *jet d'encre* sans résistance au temps ni à la pluie, ajoutant même pourquoi pas la photo silencieuse du passager avant, de l'enfant à l'arrière, et même, subtil présage et luxe occidental, la photo noir et blanc de la carcasse déchirée.

Finalement, on se contente de l'avoir échappé belle, de passer au même endroit, de se dire *toujours pas moi* et d'accélérer un peu.

Madame prolo à l'hôpital

Je ne l'ai pas remarquée tout de suite en entrant, au milieu de tous ces gens qui traînent leurs souffrances et leurs perfusions là au rez de chaussée de l'hôpital. J'ai tout de suite remarqué le jeune type à la cicatrice en lune à l'envers qui lui rit la moitié du front et de travers, au dessus de son œil au beurre noir et de son sourire un peu jaune. Lui, il a son compte, il fera moins le con en scooter. Lui, il est peut-être maintenant inoffensif. De même les alcolo-tabagiques en partance qui croient encore à une rémission mais pensez-donc, les poumons couverts d'une épaisse couche de graisse noire dont je ne voudrais pas pour lubrifier ma chaîne de vélo... Ils sont là, ils fument dehors, c'est pour cette raison.

Elle, elle jouait avec son môme sur le truc à ressorts. Elle n'est pas enthousiaste. C'est une actrice de série B américaine *road-movie* qui ne ferait que les arrière-plans, caissière ou serveuse dans un motel, pute les grands jours de jeunesse, moissonnée au printemps et fanée dès juillet,

elle traîne son gamin qui n'en sait rien, innocence des 4 ans. Et puis elle part, le petit étiré par la main comme une étiquette, un paletot, elle le fourgue dans la vieille Volvo, et s'en va. Je les vois de loin, le gamin, il n'est pas attaché, il n'a pas de siège à lui, il est debout à l'arrière c'est à ça que l'on sait tout, il n'a aucune valeur, il lui pèse, et puis, ils ne vont pas bien loin, elle connaît le chemin, y'a jamais d'agent.

Sa touffe m'étouffe

C'est un jeudi comme les autres à la fin du cours vers 12 :00, je range mon attirail pour aller sandwicher. L'estrade résonne du silence de mes semelles caoutchouc, il n'y a aucune sorte d'espoir, *ils* sont tous sortis en parlant d'autre chose, prolongeant leur manque d'attention et leur inadvertance par des paroles enthousiastes, comme si la vie dorénavant à la minute même allait leur réserver un meilleur sort. Pendant les deux heures de cours, je suis sorti plusieurs fois de mon corps à la manière d'un yogi, m'admirant déblatérer des théories économiques de mon invention devant un parterre de post-adolescents fascinés par rien et surtout par les jeux vidéo en réseau. J'étais là avec mon *jean* décontracté, un sourire aimable et des gestes rotatifs, mimant un enthousiasme perdu depuis longtemps dans les bras de femmes fatales se donnant dorénavant à quelques autres, en attendant les premiers liftings, les premiers cancers, les derniers mômes à pondre, rayer la mention inutile. Quelle merveille que de pouvoir parler en pensant à autre chose, tout en suivant les regards qui crieraient bien à l'aide si je n'étais si terrifiant. La plupart d'entre eux sont pourvus d'un ordinateur portable, d'un téléphone portable, d'une console de jeux, d'un téléviseur, de CD gravés et de quelques *Mangas*.

Non.

Bon, cette scène ne serait rien s'il n'y avait Laetitia. Elle vient depuis bientôt un an à la fin de chaque cours pour d'obscures raisons. Étant encore en septembre, c'est le bas qu'on exhibe. Mais dès les premiers frimas, le haut se fera moins découvert, allez savoir pourquoi. Elle me parle mais surtout montre son ventre. Ce ne serait rien puisque la plupart de ces filles font la même chose, accentuant de la sorte l'étonnant décalage de la maturité sexuelle entre les genres, à la manière de ces hordes de babouins guidées par un vieux mâle, moi par exemple. Ces filles ont maintenant dix ans d'avance sur les mâles du même âge et font semblant de rien. Quand même. Quand même ! Son ventre est découvert jusqu'à la partie précise de l'anatomie qui voit naître les premiers poils pubiens. Qu'elle se penche et les voilà découverts, terrés comme des GIs pendant la contre-offensive allemande des Ardennes en décembre 44. S'ils avaient une âme ces poils, eh bien, ils auraient honte. Mais honte alors !

Peut-être est-ce là aussi une sorte de mode ? Et que nous réserve l'avenir ? Le string en fil à pêche ?

Une étrange espionne

J'arrache le papier peint d'il y a vingt ans dans la salle de bain du bas. J'arrache consciencieusement et autant que possible ce qui dépasse, je bouche à l'enduit, je ponce un peu, je peins vaguement. A la radio ce matin-là, le témoignage d'une espionne israélienne. Elle a écrit un livre sur sa terrible expérience et la voilà qui raconte sa vie. Elle a tué sa meilleure amie parce qu'il le fallait, sinon c'était elle. Elle explique que la guerre est un système dont elle fut le pion.

Elle dit aussi que les femmes palestiniennes envoient les enfants dans la rue, que les enfants ça tue sans retenue, que partout ailleurs les mamans gardent les mômes à la maison, et que la civilisation du partout ailleurs doit sans doute résister à l'absence de civilisation palestinienne et des peuples du même genre. Elle avoue sa totale impuissance dans cette guerre-là, elle se dit passive, mais elle refuse de faire la part des choses. L'horreur c'est comme ça. L'horreur réside injustement dans le fait d'être incapable de la dénoncer, parce qu'on lui est extérieur et qu'elle nous aliène. Le système, l'engrenage. Elle explique la démocratie. La démocratie, c'est quand on décide d'assassiner mais pas n'importe comment, et qu'on en discute. L'absence de démocratie, c'est plutôt quand on assassine par haine, rapidement et sans retenue. Un auditeur appelle, fait part de ses doutes. Une auditrice téléphone, fait part de son malaise. On voudrait croire que tout est faux, encore de l'intoxication au profit des forts, ou le contraire peut-être, tant la maladresse fait pencher vers les faibles.

Je penche de mon escabeau, je remets de la colle sur le rouleau, j'attaque le premier mur. Refaire une pièce facilite grandement la vie. La radio allumée, un pinceau à la main, ou un couteau, habillé sale et volontairement, on se retrouve au centre d'un monde agité et terrifiant, il vous parle à travers la radio posée là, et c'est comme si on essayait de se convaincre que rien n'est plus important que de finir de poser la toile de verre, de tout repeindre, d'en finir avec le sol et d'habiller le plafond, pour passer à autre chose. J'ai même l'impression que la décoration, c'est presque fait pour ça, pour glisser de l'intérieur, pour que l'extérieur du monde devienne moins palpable, résonnant à distance mais d'un bruit sourd.

Mais tout de même.

Leçons de marketing N ° 1 : le lave-vaisselle

Je détestais faire la vaisselle. Je ne la faisais jamais. C'était le rôle de ma mère au foyer. Personne d'autre ne faisait la vaisselle si ce n'était ma mère qui remplissait son rôle comme elle remplissait l'évier. Et je faisais ce que mon père faisait à défaut de faire ce qu'il disait, b a ba de la pédagogie. Je laissais faire.

Bien des années plus tard, père à mon tour et tout retourné par des soirées d'apprentissage de l'utilité sociale de la vaisselle à la main en couple, nous avons acheté un lave-vaisselle. Ce n'est pas tant que je ne la faisais pas. J'en avais même pris l'habitude, tous les soirs, les biberons, les bols, les tasses, tout y passait, mouillage, raclage, trempage rinçage, le tout savamment orchestré dans les râleries d'une mère de famille criant au progrès technique et à l'investissement.

Soit.

Le lave vaisselle est un bien d'équipement qui dure au moins 6 ans. Je parierais bien sur 10, mais rien n'est sûr.

La rotation générale de notre vaisselle (RGV) se faisait autrefois à la main en une semaine, c'est à dire qu'il m'aurait fallu une semaine pour utiliser l'ensemble de nos couteaux, fourchettes, etc, en faisant la vaisselle tous les soirs, ce qui n'arrivait jamais, je me contentais de laver toujours la même somme de vaisselle. Or, cette somme de vaisselle était faible, une vingtaine d'assiettes au plus et tout autant de couverts de tous types.

L'achat d'un lave-vaisselle modifie profondément ce paysage cuisinier. Car un lave-vaisselle, pour être rentable, doit être rempli, et de préférence par bien plus de vingt fourchettes, cuillères,

assiettes....

Il a donc fallu racheter de la vaisselle pour combler le gouffre béant de cet objet puant, car le temps de le remplir, la saleté tourne et se désagrège en volutes odorantes.

Voilà.

Non seulement le lave-vaisselle fait disparaître l'exemple du travail familial (menant à la servilité de la future femme au foyer ou à la rébellion du petit con dans mon genre), mais en plus, le lave-vaisselle fait vendre, bien au-delà du nécessaire, de la vaisselle, des couverts, etc. C'est un formidable levier. Et c'est pour la même raison que les réfrigérateurs sont de plus en plus gros. Il faut les rentabiliser.

Sans compter les gens. L'obèse est l'avenir de l'homme de marketing.

Les jeunes existent, ils sont cons

Voilà, j'ai atteint l'âge où je perçois enfin ce qu'est la jeunesse : un corps à jamais étranger. Je n'en suis plus, je ne fais que conserver le souvenir de celle qui fût la mienne, et la somme de ce que je crois être des différences de taille. C'est sans doute faux mais ça rassure : je suis un vieux con.

Contrairement au vieux con de la génération de mon père, je trouve les jeunes. Autrefois, les jeunes, il ne fallait pas être sérieux pour les appeler comme ça. Seuls les journalistes osaient, et encore. Aujourd'hui, on peut se le permettre. Les différences d'origines sont aussi fanées que des plants transgéniques sur la lune, mettons. Il subsiste des querelles, sans doute des niveaux de revenus parentaux et des fossés abyssaux pour les séparer. Mais la masse est si peu désespérée qu'elle en est désespérante. Je croise des jeunes tous les jours. Le jeune n'est pas l'avenir de l'homme. Le jeune ne lit pas, le jeune ne chante pas, le jeune ne court plus. Le jeune bouffe et boit, se connecte à la télé, à l'internet (sans enthousiasme), à son téléphone portable. Le jeune ressemble à un jeune Américain, le jeune est monotone et uniforme, on dirait un bidasse. Le jeune est terriblement con. Il copie, il colle. Y'a rien là-dedans. Le jeune aime les bidules, les bidules de l'immédiat. Le jeune n'a pas envie. J'ai l'air d'un vieux con à écrire cela, quel bonheur ! Je suis enfin un vieux con, un sage, un poète, un exilé, un lointain, un au-dessus, un sans espoir aussi. Le jeune n'a plus rien à inventer, à moins peut-être le jeune d'ailleurs, mais je n'en connais pas. Enfin si, mais le jeune d'ailleurs que je connais ressemble au jeune d'ici. L'accoutrement, contrairement à ce que nous racontent les rois du marketing, n'a rien de segmenté. C'est kif-kif. Et puis le sens de la fête, ah, le festif, la dégueulade, le boum-boum ! Ah !

Sans compter la politique. Ça défile parfois. Mais qu'un borgne prennent le pouvoir, ils demanderaient sans doute sans hausser la voix qu'on leur laisse leurs petites émissions, leurs petites télés, leurs midi-chaînes, leurs petites voitures, leurs petites fêtes, leurs petites manies et leurs petites habitudes, leurs ordinateurs, leurs graveurs, leurs téléphones portables. La voie est pavée d'absences d'intentions. Big Brother, le grand fantasme de ceux qui ne l'ont pas lu, il ne faudra pas non plus compter sur lui. L'investissement dans la surveillance des moutons est d'un très mauvais rendement. Les clôtures sont déjà là.

Leçons de marketing N ° 2 : le système d'exploitation

La vulgate de Terminator s'est évaporée avec le N ° 3. Les machines ne voudront jamais nous tuer. Toutefois, tant que l'on est incapable de les rendre autonomes, il faudra se méfier. Tant qu'il y a de l'humain, du désespoir...

Mais le marketing essaye de nous donner toute l'assistance qui nous manquait. Parfois à raison. Allez faire la part des choses... Toutes ces prothèses dans l'oreille, dans l'œil, sur les mains. Partout...

Le marketing est une arme redoutable. On voit aujourd'hui des dizaines de personnes faire la queue pour acheter la dernière mise à jour de leur système d'exploitation. La phrase en dit long. Car l'informatique est un modèle redoutablement efficace de destruction régénératrice permanente, dont les victimes se comptent par millions.

J'ai eu une désagréable surprise récemment en allumant un vieil ordinateur, acheté 30 Euros chez Emmaüs. Un SE 30 ! Oui, un merveilleux Macintosh SE 30, avec une belle puce Motorola 68030 cadencée à 16 mhz. Un dinosaure mais le rêve de mes 22 ans, enfin, si l'on veut.

Par chance, le disque dur de 20 mégas tourne parfaitement, l'écran affiche comme il se doit, la ram est suffisante, et le système d'exploitation (déjà), le fameux 6.7, ronronne sans fioritures. Si le son est un peu clinquant, le traitement de texte, MacWrite II, est une merveille d'efficacité et de dépouillement. Finalement, ce machin de 30 Euros, non content de me faire voyager avec bonheur dans une forme de nostalgie indigne d'un internaute en 2003, répond à 90 pour cent de mes besoins : écrire des conneries et les imprimer au besoin, les stocker, et puis rien d'autre. Le problème est que ce vieux truc (il a au moins dix ans), le fait plus rapidement que mon ordinateur actuel, totalement dépassé, et vieux de trois ans. C'est que mon ordinateur actuel dépend d'un système d'exploitation volumineux et gourmand, bien que tout joli et sans doute bien écrit car il ne plante jamais, le fameux OS X d'Apple. J'aurais pu m'y habituer sans faire de comparaison abusive. J'aurais même pu comparer mon ordinateur avec un autre, plus récent, et être tenté d'en faire l'acquisition tant le sentiment d'obsolescence est aujourd'hui impossible à soutenir, bien plus dur qu'un bec de lièvre dans les soirées mondaines. Mais s'apercevoir qu'on allait plus vite autrefois avec des logiciels plus légers, c'est quand même d'un triste.

Bien entendu, mon vieux SE 30 ne sait pas stocker des photos en format JPEG, et encore moins m'aider à les retoucher sous Photoshop Version 156 étant donné qu'adepte du noir et blanc avec chimie et agrandisseur, je m'en fous royalement. De même, il est incapable de lire ou de stocker du MP3 mais là encore, quelle importance ?

Oui mais j'ai l'air d'un con avec mon SE 30. L'important n'est plus sa valeur d'usage, mais bien sa valeur d'intégration au réseau. Ah, le réseau ! Voilà pourquoi les marketeurs du monde entier ne rêvent plus que de lui ! Qu'il monte en puissance, qu'on en rajoute, et nous finirons tous par nous mettre à jour continuellement, ce sera merveilleux. Tenez, demain, le téléphone par internet, et, mieux encore ! ! La télévision.

Il ne restera plus qu'à changer quelques mots. Système d'exploitation par exemple.

Another day in the life of a Français moyen

Bien sûr que c'est la déroute, la déconfiture, la débandade absolue, la fin des haricots. Je sors de cours, c'était moi le prof, et rien. Pas une question, pas un remords, pas un reproche. A vingt ans, ils sont vides, même pas un poisson rouge dans un bocal, même pas un poisson rouge mort dans un bocal. Ce serait pourtant consolant. Bien entendu, j'enseigne peut-être à des cons. A une minorité mal-pas pensante du tout, de ceux que personne ne voit dans les sondages, de ceux qu'on ne croise pas dans les statistiques. Et pourtant, ils lisent la presse people de l'économie, la presse fast-food de la pensée, enfin, ils la lisent parfois, parce que lire, hein, ça prend du temps. C'est pas qu'ils sont méchants c'est qu'ils sont vides. A la limite même pas cons car sans arrogance. Pour être con, il ne suffit pas d'être bête, il faut aussi la prétention.

La France qui tombe je la quitte guilleret quand même, allez ouste, je fredonne "Henri" de Balavoine, son seul bon morceau, mon premier 45 Tours ça nous rajeunit pas ma bonne dame, et les *anciennes de l'école diront que j'suis pédé, que mes yeux puent l'alcool, que j'ferais mieux d'arrêter....*

Moi, je suis très prétentieux. Manquerait plus que d'être carrément bête, je serais franchement très con. Mais je payerais la taxe, l'impôt, bien sûr. Honnête citoyen.

Je lis depuis hier soir qu'une entreprise française vient de s'associer à une entreprise chinoise dans le domaine du multimédia. Sûrement une grande victoire de l'autre côté de la terre, le côté ascendant. Car la traduction chinoise de l'acquisition de toutes les usines internationales d'un leader mondial, ça a de la gueule. Sans compter que d'ici cinq ans, les prolos locaux seront bien à plaindre qu'on en verra - je le jure, j'en suis sûr - s'exporter vers l'Orient le plus lointain pour continuer vaille que vaille à coller de l'écran plasma sur de faux cadres en aluminium. Le monde n'a pas fini de s'exporter. On rencontre déjà n'est-il pas des Anglais à Hong-Kong. Mélangeons, mélangeons.

Tout cela serait formidable si la douleur ne persistait pas. Les Américains s'embourbent en Irak, on les avait prévenus. Israël se mure. On se tait, on sent bien ce petit soubresaut des sales grandes périodes. Il se passe quelque chose mais c'est en spectateur que l'on y assiste. La paix ressemble à un anomalie. En lisant les chroniques de la Grande Guerre qui fleurissent en novembre avec les chrysanthèmes, on se trouverait - à défaut d'être parfaitement heureux - au moins très privilégiés. Je me demande à quoi ressemble Verdun ce soir, alors qu'il fait nuit à Rennes et que des gens sans ambition boivent des bières accoudés au zinc du bistrot de la gare. Par la fenêtre du train, je vois la lune qui s'avance.

Mon gamin nous a demandé l'autre soir pourquoi, oui, pourquoi la lune nous suivait, nous qui rentrions pas si pressés sur une autoroute déserte. Oui, la lune nous suivait et nous répondîmes que c'était normal, c'est parce qu'elle nous aime bien, parce qu'on est ses copains. Mon gamin, ben, il a répondu : "Ah, d'accord ! ". Et puis cinq minutes après, il a dit : "Oui mais pourquoi la lune elle nous suit ?" Les types dans les tranchés ont dû la regarder des heures la lune, avant d'entendre siffler à nouveau les balles

Je regrette trop souvent de ne pas vivre dans le monde enchanté des mômes. Pensez-donc, l'autre jour, Zorg dans un vide-grenier, un vrai miracle ! Et Buzz l'éclair, ce serait mon copain. Et j'irais dormir entre mes deux parents, histoire d'être sûr que c'est aussi bien que la maison en brique des 3 petits cochons. Un monde plein de peurs sans doute, mais un monde autrement plus joli. Tôt ou tard, TF1 me rattraperait et je finirais comme les deux mômes de mon pote ;

qui ne fume plus mais qui fait encore pitié vu qu'elle est encore partie ; les deux gamins collés à l'étrange lucarne, à écouter des médiocres chanter des chansons d'autrefois, à les voir jugés par des crétins d'aujourd'hui. La merde appelle la merde.

Leçons de marketing N ° 3 : la publicité pleine page

Les pauvres *marketeurs* ratés insistent lourdement. Leur voiture ne se vend pas, le haut de gamme français, c'est pas terrible, mais ils insistent car ils croient encore que la publicité fait vendre. Bien étrange croyance relayée d'écoles de commerce en BTS pub, on veut y croire, on insiste, on en rajoute, on nous inonde. Boîtes à lettres, emails, SPAM, campagnes tapageuses, même un produit qui ne plaît pas se mettrait enfin à s'écouler.

Finalement, il faut bien s'y résigner : l'affreux machin ne se vend pas, personne n'en veut, on ferme l'usine, on change de produit. Mais tout cela met du temps. On n'y prêterait guère attention si le bât ne blessait pas autant, et plus particulièrement dans le domaine du gâchis. Car le prolo bientôt viré de l'usine qui ne vend rien, partirait la tête plus haute s'il touchait chacun sa part au prorata du coût d'une campagne de publicité ratée. Au lieu de jeter l'argent par les fenêtre d'un Monde Diplomatique très alter-mondialiste, en pleine page quadrichromie couleur, il vaudrait mieux, peut-être, partager le pactole du budget publicitaire....

La publicité est l'un des secteurs les plus superstitieux du marketing. On y croit dur comme fer, on y fait croire à fond, on agrandit les pubs sur internet en imaginant que ces pauvres internautes qui ne cliquent pas dessus le feront si la page entière est obstruée par un truc qui clignote. Belle machine à nous prendre pour des cons, le seul rôle de la pub, c'est de rassurer l'acheteur a posteriori. Pas de quoi en faire un plat.

Leçons de marketing N ° 4 : le marché a tranché

Assurément la chose a mauvaise réputation mais petit déjà, j'adorais ça tartiné sur du pain chaud, tout droit sorti de son jus d'huile un peu pisseux, un peu narine. Le foie de morue fumée, un vrai délice.

Un soir dans la grande surface, je demande à la dame en uniforme (les vendeurs ont tous disparu, pas plus mal), où se trouve le foie de morue fumé dans le gigantesque rayon des sardines à l'huile, à la profondeur et la largeur de gamme inégalées. Il faut bien le dire tout haut : la sardine, c'est mystérieux, il existe des centaines de références pour un seul et unique goût j'imagine.

La dame me répond *yenaplus*. Et s'en va à l'autre bout du magasin, happée par une porte verticale en caoutchouc derrière laquelle, j'imagine encore, dépitée par la pauvreté de sa réponse, elle se serait donné la mort aux trousses. Le chef de rayon ayant aussi disparu (il ne servait plus à rien, on commande tout par "centrales d'achat"), je hèle le chef de secteur.

-"Hé, chef de secteur ! Où sont donc les morues fumées en boîte ?

- Mais on n'en fait plus depuis que la génération de la seconde guerre mondiale n'est plus à même de représenter une catégorie suffisante de consommateur-donneur d'ordre mon pauvre monsieur ! Ça doit faire cinq ans que je n'en ai pas vu ! Dès qu'un produit n'atteint plus le fond de roulement de sa capacité à générer des bénéfices, on le retire du référencement, et hop !

- Vous voulez dire que les anciens habitués des rutabagas et des salsifis, des tickets de rationnement et du maréchal représentaient une catégorie à part entière ?

- Absolument. Depuis que cette génération périclite, ses produits-phare sont réduits à la portion congrue. Le marché a tranché."

Ainsi donc, jamais plus jamais n'aurais-je sur le palais ce goût inimitable du premier morceau de foie de morue fumée. Mais que pêchent donc aujourd'hui les pêcheurs d'autrefois de morue fumée ?

Et puis un autre jour.

Passionné plus que jamais par l'art de la photographie avec un grand A et un belle ouverture, chaque mois j'achetais une revue française au titre idiot mais au sérieux indéniable. J'y apprenais trois ou quatre choses à l'occasion, et conservais l'impression d'appartenir à la caste des photographes amateurs en noir et blanc, une caste distinguée et chic, artisanale et sans parlote, une caste de retirés et sages, un peu donneurs de leçons certes, mais vrais passionnés. En achetant le numéro de novembre 2003, j'ai compris que j'allais pendant longtemps parcourir avec délices un numéro spécial de 1982 d'un autre journal, hélas disparu, "photo-reporter". On y apprenait l'arrivée du nouveau Nikon FM2, le summum de la belle mécanique, le déclic de l'obturateur. Aujourd'hui, on nous avoue simplement et sans retenue que tout cela, c'est bel et bien fini. Il y a encore un an, on hésitait, ah, mais l'*argentique* a encore de beaux jours devant lui, et puis, le numérique, c'est moche et tout métallique, *ça craint* en somme. Là maintenant, plus d'hésitation. Il faut acheter un appareil photo numérique, le reste va disparaître. Le marché a tranché.

Le temps passe.

Me rendant chez un marchand de vélo, désireux de trouver des patins de freins, le vendeur me dira, d'ici trois ans : "Ah, mais ça n'existe plus ce truc-là, maintenant, tout le monde a des disques ! Le marché a tranché !"

On n'arrête pas le progrès. Il s'arrête tout seul paraît-il.

En attendant ce jour béni, j'aimerais bien coller mon poing dans la gueule du marché. Je ne sais pas qui il est mais j'en ai la moindre idée. Le marché est un homme moyen et pressé, mis au courant par les médias, désireux d'en finir au plus vite, sans patience ni amour. Le marché m'emmerde. Contrairement à ce que pensent les optimistes, le marché opprime ceux qui ne pensent pas comme lui. J'aurai beau continuer à tirer mes photos noir et blanc dans mon labo avec ma chimie tard le soir et plein d'un amour sans gloire, le jour où le marché l'emportera, plus aucune entreprise (comme on dit), ne me fabriquera à perte du beau papier rien que pour moi. Et même dans un marché de niche, dans la portion congrue, je serai vite mort si l'on n'y change rien. Un jour ou l'autre, on pourra jeter à la poubelle ces vieux appareils qui firent nos mémoires, nos souvenirs, la plage de Quiberon ou les photos des petits. C'est aussi cela, la croissance que l'on appelle de nos vIJux.

Leçons de marketing N ° 5 : la tête de gondole

La tête de gondole. Je pense immédiatement à Ringo et Sheila. Grâce à eux, j'ai appris ce qu'était une gondole, et Venise à venir, et, de loin en loin, Casanova.

Aujourd'hui là maintenant-même ou si peu auparavant, j'observais les gens, mes semblables enfin presque, poussant les chariots, dorlotant les envies, enfilant les paniers, et tous comme happés par une promotion de tête de gondole : un pot de cinq litres au moins de pâte à tartiner au chocolat d'une marque bien connue, celle qui transforme les gamins en obèses aussi sûrement que l'Erika ou le Prestige bitument la mer en parking supermarché.

Cinq litres, voire plus.

Une fille aux fesses molles séparées par un string bon marché en plastique rose : *je vais en acheter à Jean-Marie. Ça va lui faire plaisir.* Et chacun de son commentaire.

Un type en survêtement se dandine en écarquillant les yeux. Il n'ose y toucher, il se pose, pêcheur à la ligne, sans hameçon et sans attente, il n'ose y croire, le voilà gamin devant un rêve : ils lui ont fait pour lui une promotion de tête de gondole dont il n'aurait osé rêver ! Cinq kilos, que dis-je ! Dix kilos d'un coup peut-être de pâte à tartiner riche en lipides, en sucres, en édulcorant, en édulbible et en édultalmud pour que chacun y trouve sa place, des conservateurs, des socialistes, tout le monde en veut, et là, en cinq minutes de ma vie envolée, j'ai vu défiler le regard heureux, le regard hagard, des dizaines de perdus plein d'une soudaine connivence à la vue de la grosse promotion en tête de gondole.

Et puis la police est venue pour arrêter tous les gens qui avaient acheté ce produit, ils étaient là, à la sortie des caisses. La police de la répression de la consommation, ça a du bon. (Il reste un enfant en moi).

Leçons de marketing N ° 6 : le produit innovant (pour vous mesdames !

Le produit nouveau, ça compte. Il y a quelques années, le PDG d'une grosse entreprise américaine avait prédit qu'en l'an 2000, la plupart des produits vendus n'existaient pas encore. Trois ans plus tard, il avait raison. Et d'ailleurs, il y a trois ans, beaucoup de produits à forte valeur ajoutée n'existaient pas cinq ans auparavant, il faut bien le dire. L'innovation, moteur du marché, le marché tranchant par la suite. Il faudrait réinventer les règles de la conjugaison juste pour innover, tenez !

Quel est donc ce fabuleux produit, cette merveille d'innovation, cette nouveauté révolutionnaire ? ? ?

Sachant que la femelle de l'espèce humaine a conservé une pilosité suffisante (et pour des raisons mystérieuses dont on se passerait bien), en un endroit idéalement positionné puisque c'est lui que l'on veut cacher, eh bien, le string velcro directement fiché dans la fière toison d'or des blondes, dans le crin noir des italiennes, accroché avec ferveur dans les guirlandes d'Afrique ou des Caraïbes, le string plus léger des Asiatiques ou la version poids lourds pour nos amies Turques et Portugaises, eh bien oui, ce nouveau string est une merveille. Totalement invisible car sans fil, indolore et ultra-light, résistant au lavage à 90€ mais aussi au micro-ondes car on ne sait jamais, oui, ce nouveau string fera merveille.

De petits enchantements

Il ne faut rien exagérer et raison garder. Une société débarrassée des variantes les plus notables de la superstition sera dans tous les cas plus facile à vivre. Ma voisine croit sincèrement que les prénoms ont une influence sur la personnalité de ceux qui les portent. C'est une femme charmante et souriante et comme qui dirait très naïve. La preuve : je connais un chien errant que les enfants appellent Adolf. Il est doux comme un agneau. Et répond quand on l'appelle. La preuve !

Une amie médecin m'expliquait récemment qu'une femme atteinte d'un cancer des ovaires avait été envoyée par sa mère rebouteuse qui, du regard perçant des fous, lui avait diagnostiqué et sans scanner, d'aller se faire voir les ovaires rapidement. Et si sa gynécologue n'y avait vu que du feu, la Sécurité Sociale avait quand même pris en charge le coût d'un dépistage des fois que.

Histoire vraie.

La fille remercia la mère et la découverte précoce de la chose lui redonna une espérance de vie statistiquement élevée. Un sale petit point noir s'avéra oncologiquement redoutable, suivez mon regard.

Voilà donc que le monde n'est pas facile à réduire aux faux-semblants binaires qu'on nous informatise en permanence. Une petite histoire de rien. Bien entendu.

N'exagérons rien.

Le couple et la pression du marché

Aujourd'hui encore, de nombreuses personnes tout à fait lucides par ailleurs nourrissent les chimères qu'ont plantées leurs parents à une autre époque. Ils se marient, se jurent la vie entière, et finissent dans le tiers, le quart, que sais-je, cette partie sombre des statistiques considérée aujourd'hui même comme *normale*. Ce n'est pas bien grave.

J'en suis à la deuxième vague. La première un peu avant trente ans pour les précoces, la seconde cinq à sept ans plus tard, *approximativement.*

Ce ne serait pas bien grave, on chanterait du *Brel* et l'on irait boire un coup s'il n'y avait les mômes.

Comment faisaient nos parents ?

Ils faisaient semblant. C'est terrifiant, mais c'est probablement dans les mêmes proportions que les *parents* faisaient *semblant*. Les structures sociales étant ce qu'elles furent, le coût global de la séparation était bien plus élevé qu'une tacite continuation de l'armistice dans les règles, avec engueulades régulières si vous voyez ce que je veux dire. Et puis les femmes ne travaillaient pas, la dépendance bien avant le haschich, pour la pauvre Marie Jeanne à pas même cinquante ans.

Les dommages collatéraux sont sans limites. Les couples séparés oblitèrent les souvenirs, avant même une quelconque recomposition, le petit puzzle nostalgique de nos souvenirs perd des pièces, c'est un peu injuste.

Même quand on n'est pas encore de droite.

A pornographic life

Le film porno est sans doute l'objet de culte contemporain le plus jetable. Personne ne regarde deux fois le même film porno. Il faut renouveler au plus vite et constamment. L'actrice est obsolète en deux ou trois saisons. Comme les bagnoles, elle doit en bout de piste subir un relifting pour continuer à survivre. Restyling siliconé I. Restyling siliconé II. Poubelle. C'est un consommable immédiat, à la manière d'un sandwich.

Je n'y connais rien. Mais je m'en doute.

Ce serait sans importance si ce n'était aussi finalement le symbole d'une société toute entière, arc-boutée vers la satisfaction d'un plaisir solitaire tout de suite, reléguant l'étape du désir dans le soupirail du superflu. Tout nouvel abonné à l'ADSL peut rapidement s'en rendre compte. La preuve : l'offre pléthorique, variée, segmentée en genres, compartiments de tous les péchés, des clichés les plus serviles à la débilité la plus invraisemblable.

Mais une fois, ça suffit.

Il s'agit ensuite de revoir la même chose, avec une perruque différente. Il faut une légère variation, de la blonde à la brune, de la chèvre au bouc.

Il s'agit sans doute de tuer le désir.

Ce n'est pas rien de tuer le désir.

C'est grave.

Je crois avoir attendu au moins trois jours avant que Gabriella ne m'accorde autrefois et il y a longtemps enfin le privilège d'une première exploration ratée d'un corps par trop exotique pour un crâneur dans mon genre. Trois jours. Trois jours de bonheur anxieux, d'une intensité sans équivoque. C'est long trois jours. Et c'est sans compter les mois d'apprentissage de ses régions particulières auxquelles, finalement, dépité et la bite sous le bras, j'abandonnais la connaissance finale à un autre inconnu que moi... un type que j'espérais moins doué, c'est-à-dire carrément pitoyable, il faut du temps pour être un amant exceptionnel, mon brave James Bond ! Depuis Gabriella, j'ai l'impression d'attendre toujours. L'éternelle insatisfaction procure à l'hédoniste une capacité d'enthousiasme pour des broutilles assez étonnantes. Souvent, je m'envie.

Une société sans désir va nous compliquer la tâche. On y trouvera deux catégories folles et ignorantes l'une de l'autre. Les assassins et les dépressifs. L'assassin essaiera la terrible transgression, et ceux qui manqueront de folie finiront sans désir, nus dans un placard devant la télé. Avec le câble et des films de cul.

A moins qu'au milieu, des milliers d'animistes ne se remettent à jouer la vie au ralentie, la pêche à la ligne et la bossa-nova kodachrome années 60.

Un autre monde, Mona

Un autre monde, oui bien sûr. Des vélos même en hiver, des livres ouverts partout et pas qu'à la plage, moins de plastique et peu de frontières, des cons mais en exil, le marché aux puces tous les jours, alors là, oui, un autre monde !

En attendant, il y a celui-ci.

Et puis il y a ceux qui veulent passer outre. Leur outre-monde ne m'inspire guère. J'aimerais en être, mais je n'y arrive pas. Non pas que tout cela sente le ramassis ou le purin. Je ne m'y sens sous aucun prétexte. Car leur autre monde est une immense bassine où flottent pêle-mêle les antagonismes de ce monde-ci, sous prétexte que les ennemis de mes ennemis seraient leurs amis à eux, temporairement. On y invite des prêcheurs de religions minoritaires du moins par ici, des trotskistes terriblement cons (sic), de vrais anars et sans doute de fausses blondes, des féministes et des catholiques brésiliennes, et l'on voit poindre sous tout cela un relent servile de communautarisme cristallisé derrière la banderole de l'anti-maintenant. Mona en parle très bien.

Derrière les amalgames se cache une chose bien simple : le discours de la gauche est parvenu à l'impuissance. A vouloir concilier la carpe et le chou, à refuser de faire des choix et d'assumer qu'un certain monde est meilleur que celui de l'obscurantisme, à croire que critiquer la religion ; y compris celle des pauvres ; c'est critiquer les pauvres, à faire de la différence héritée une valeur en soi, à prôner la discussion sans jamais décider de rien, à croire justement que l'échange idéologique est tout aussi bien la base de la démocratie que son horizon, on en oublie que l'on ne fait au mieux qu'appliquer une sorte de libéralisme idéologique, où tout se vaut et pas grand-chose de plus. Et qu'au pire, on tourne en rond, ivre de rébellions et de colloques, de rencontres, de forums, mais rien d'autre.

Drôle de monde.

Dans leur analyse de la guerre entre les Etats-Unis et le Mexique, Marx et Engels souhaitaient la victoire de la puissance anglo-saxonne. Si les néo-marxistes n'en savent rien (la plupart des néo-marxistes n'ont jamais lu Marx et se contentent soit d'un évangile puéril, soit du moralisme qui va avec...), les vrais lecteurs savent bien que le vieux Karl voyait dans la victoire américaine la possibilité pour le Mexique de bénéficier rapidement des progrès du capitalisme : routes, chemins de fer, usines, etc... Et de là, les bienfaits du système une fois suffisamment mûrs, il aurait suffit à la classe ouvrière locale de les cueillir.

La seconde partie de l'idée n'a jamais vu le jour, on s'en doute. Et Marx n'a connu ni Taylor, ni Ford.

On aurait bien besoin aujourd'hui d'un théoricien. Un vrai, pas un j'en foutre. Ni un militant. Encore moins un Marcuse ou un Bourdieu. Un théoricien d'un monde meilleur, fixant le but à atteindre, les pièges à éviter, les idées à cultiver et celles à jeter. Du pain sur la planche.

Mona ?

La discrimination positive, ça se peut pas !

Parce que là-bas, de l'autre côté, il suffit d'y aller pour se rendre compte que cette fumeuse "discrimination positive" est une cautère sur une jambe de bois. A se détester mutuellement et en

silence, à refuser le mélange et l'égalité pour des raisons aussi obscures que les vieilles religions, il n'y avait rien de plus beau que l'idée contractuelle d'imposer des quotas de minoritaires ; qui à l'université, qui dans les administrations, dans les entreprises. Beau moyen d'oublier un rêve que l'on n'a jamais fait, à part le pauvre Martin Luther King qui restait un religieux, et qui aurait vu des gamins de toutes origines avoir la décence de vivre dans une égalité de droits suffisante pour leur assurer un jour un avenir un peu moins séparés.

Mais croire que la discrimination puisse revêtir ; même accoutrée des parures illusoires d'une speakerine ou d'un travelo ; les atours d'un avenir plus égal et d'une société plus juste, c'est pousser l'oxymore un peu trop loin. Le problème, c'est la discrimination. Elle n'est jamais positive.

Ma vie assistée par ordinateur

Pas un jour sans s'apercevoir que l'ordinateur nous tient lieu de béquille là où autrefois le moindre effort n'était pourtant pas grand-chose, enfin bon, juste avant tout cela, avant-hier pour ainsi dire, ou lundi dernier... Quel ne fut pas mon manque d'étonnement en voyant (pub pleine page) la proposition d'un fabricant japonais - autrefois plus intentionné - afin d'aider au cadrage les quelques indigents ayant acheté son produit.

Quand même. "Aider au cadrage". Deviendrions-nous tous aveugles alors qu'on est déjà sourd ?

La route est tracée. Et si l'autofocus servait quand même aux myopes, aux hypermétropes et à prendre les gamins qui bougent tout le temps comme il ne faudrait pas, voilà aujourd'hui que c'est l'appareil qui propose de faire le travail à 99%, réduisant la patte humaine à un déclic impromptu et minimal. Le dernier pour cent concernera le moment du déclenchement, il se fera tout seul, sans qu'on en parle, sans rien décider, et la mémère décolorée tout autant que le DJ aujourd'hui confondu avec le musicien d'hier pourront allègrement s'y croire. L'automatisme nous transformera en cadavres aussi sans doute qu'une Catherine M. et ses partouzes supermarchés.

Presque partout nous sommes joignables, et priorité est donnée à la machine. Que l'on discute avec des amis soudainement happés au téléphone et c'est parti pour un quart d'heure d'attente face à face, chair à chair, avec la presqu'habitude de s'y reconnaître, comme si l'époque le voulait. Il vaut mieux directement téléphoner à son voisin immédiat, pour être sûr d'être entendu et pour occuper sa ligne, s'assurant le prime time du tout de suite et rien que moi, même quand on n'a plus grand-chose à se dire.

Hier encore, une fille dans la voiture 15 du TGV, celle où les cancéreux tumeurs s'imaginent aussi libres que des femmes voilées, une fille regardait alternativement sa clope et son téléphone portable alors que je passais en apnée. Dans les autres wagons, le même spectacle éblouissant, la clope en moins.

A quand une suite logicielle de V.A.O. ?

Et une crise de l'énergie qui durerait suffisament longtemps pour perdre les mauvaises habitudes ?

Chante Nino Ferrer, chante ! (*On dirait le sud*)

Le Télé-con, chaque année

Le télé-con, c'est chaque année avant Noël. On fait pleurer dans les chaumières et des millions de bénévoles s'imaginent généreux en courant toute la nuit, par exemple.

A la radio, le commentateur nous exhibe son bonheur de voir que des beaufs de la campagne ou de la ville, enfin, d'une autre ville, ont garé leurs belles voitures de cons sur le parking du télécon, et qu'on peut les voir et les toucher, avec leurs ailerons et leurs peintures criardes. Nulle doute que ces connards s'imaginent faire avancer la recherche sur les maladies génétiques et oublieront le reste du temps de ne pas écraser les mamans sur les passages cloutés bien bourrés à la bière et boum-boum dans l'ampli de leurs caddies^{TM}.

Le ridicule ramasse la mise, avec une dépense d'énergie aussi incroyable qu'indécente. Car quoi ? A quoi sert cet argent ? Pourquoi ne pas le demander à Jean-Marie Messier, pourquoi ne pas taxer les entreprises pharmaceutiques en Afrique Subsaharienne ? Pourquoi pas la même chose sur le SIDA ? Et pourquoi la générosité publique et pas le service du même nom ? Et pourquoi cette débauche de petits gestes une fois par an ? Quels progrès réalisés depuis que ce déballage culpabilise ceux qu'il énerve ?

Rien.

Le génome humain est décrypté, il l'aurait été sans que les majorettes de Trifouilli Les Oies n'exhibent leurs dents creuses à l'heure de grande audience. Et après ?

Après on découvre que les gènes ne valent pas grand-chose seuls, qu'il faudrait comprendre leurs interactions. On sort d'un sac de nœuds pour enfourcher une meule de paille.

Et si tous les généreux donateurs encourageaient leurs enfants à faire des études scientifiques, tout en poursuivant l'assouvissement d'une mesure de santé publique, en éteignant la télé, en dégonflant les poupées barbantes, en faisant taire le tintamarre ?

On aurait l'air chic. On pourrait même rouler un peu en vélo, histoire de limiter l'impact de l'environnement dégradé sur l'expression de nos pauvres gènes, à ce que j'en ai compris...

Martin Winckler se voile la faRce...

Je n'ai rien contre le bonhomme. Bien au contraire. Il m'a appris qu'un étudiant en médecine pouvait avoir un père trisomique, et qu'un homme pouvait mourir d'un cancer du sein. Quand il a été viré de France Inter, je l'ai encouragé comme d'autres, par mail, à ouvrir son bavoir sur le net comme tout le monde. Et s'il ne répond jamais aux mails, c'est sans doute parce que c'est un homme pressé, on en a vu d'autres. Mais ce n'est pas une raison pour dire des conneries avec l'aplomb naïf de ceux qui n'y connaissent rien.

Son texte, c'est le modèle de l'oubli, de Voltaire à Montesquieu, de Tocqueville à Jean Moulin, de ceux et celles qui donnèrent à la République un léger plus, une idée fondamentale transcendant les héritages, une idée qu'il reste à mettre en pratique. Une vraie tristesse, alors autant le contredire d'un bon coup, parce que, je l'avoue, ça fait trois jours que j'enrage.

Ben moi si, et pas qu'un peu. Qu'un cureton vienne nous emmerder en première B avec les réunions qu'il organisait dans l'enceinte du lycée public à l'aumônerie (ça existe), et c'était

le branle-bas de combat. Comment l'obscurantisme pouvait-il siéger là ? De quel droit, de quel passe-droit ? Et les gamins qui vendaient des trucs pour le catéchisme, tous petits déjà ? Les mômes, il faudrait les laisser jouer. Mais embrigader les consciences le plus tôt possible, ça paye. Ça vous fait de l'enfant-soldat, ça vous fait du croyant, parce que quand on est petit, on croit au Père Noël.

Et tant qu'à faire, quitte à tolérer toutes les tenues, pourquoi pas le pagne et la sagaie, pourquoi pas le scaphandre pour les petits-enfants Cousteau (pardon, le scaphandre "autonome"), ou pourquoi pas la bite à l'air puisque c'est mon choix ? Dois-je déchaîner les jalousies ? On pourrait aussi abandonner la langue commune, les règles de vie, la grammaire, la politesse, la littérature ? Pourquoi avoir des choses en commun alors qu'on peut s'ignorer tranquillement ? Parce qu'une société ne vit pas longtemps dans ce sens, à moins de se réduire à son plus petit dénominateur commun (ce qui en arrangerait beaucoup) : le marché, les crottes en chocolat, la durée de vie du produit, le grand renouvellement.. Toute un culture communautariste à inventer.

Winckler avoue la faute : n'importe quoi pourvu que mes gosses ne soient pas touchés : "(Oui) *au foulard(...) à condition qu'on ne me l'impose pas.*" Voilà l'idée fondamentale. Chacun dans son coin, pas de conséquences pour ma petite famille. Les gamines voilées ont leur libre-arbitre, non ? Et les fachos aussi j'imagine ? Les junkies ? Dans quelle société, où donc dans le monde les signes religieux ne sont-ils que des babioles sans signification et sans danger ? Tous les gamins sur cette planète ont-ils à 15 ans le recul d'un Claude Lévi-Strauss ? Non, les gamins vont vite finir par se foutre sur la gueule, misère aidant, à coup de signes (de faiblesse) religieux. C'est tellement plus simple de s'identifier ainsi, si l'on baisse les bras, si personne ne l'ouvre pour dire que, quand même, il existe des milliers de choses plus formidables.

Le dernier argument de Winckler - au-delà de tentatives caricaturales autour de la peur du voile - concerne l'Angleterre. Putain l'Angleterre !!! Mais c'est bien sûr !!!! London !!! Avec des points d'exclamation !!!! L'Angleterre n'est-elle pas une démocratie ? Hein ? Putain que si que c'en est une !! Et là-bas, est-ce qu'on emmerde les gamins avec ce genre d'histoire ? Et Beckham ? Et ce petit Wilkinson, ils sont pas doués ceux-là ? Euh, je m'égare.

Hell no.

L'ancienneté ? Et après ? Avec ce genre d'argument, l'Espagne aurait le droit de se taire, sans parler de la Pologne, pour les plus récentes nations dites "démocratiques"... Le modèle anglais, c'est un modèle de gestion pragmatique. En Angleterre, comme aux Etats-Unis, le rôle de la philosophie politique est de dicter les règles marchandes les plus équitables pour un développement économique maximal. Il n'y a aucune volonté universelle de "vivre ensemble". Le reste est abandonné au plus simple, à la tradition, à l'origine, à la communauté, à toutes ces choses profondément injustes.

A quel âge devient-on con ?

Les deux soldats des guerres finies

Étrange histoire sans ironie, les guerres finies les voilà frères, c'était bien le but d'en finir, mais quand même, on s'est raté, buvons.

Que penseraient-ils les morts quand la guerre est finie dans les deux camps ? L'idée reste

flottante, comme entre deux eaux.

2 tonnes de suppositoires

La voilà cible, la voilà sous les quolibets. Le voilà qui éructe : "Toi la bourgeoise, t'as l'air coincée faudrait te foutre deux tonnes de suppositoires dans le cul pour te rafraîchir la mémoire !"

Je répète : "Toi la bourgeoise, t'as l'air coincée faudrait te foutre deux tonnes de suppositoires dans le cul pour te rafraîchir la mémoire !"

La chance opère parfois des crépuscules dans la routine, ces moments magiques et presque éblouissants où un pseudo clodo, un abandonné de l'âme, ce genre de dérangé des neurones passe soudainement pour nous rafraîchir la mémoire et nous ramener à la vie : bien sûr qu'elle en a besoin la brave dame, et comme ces paroles bénies tombent à pic sur un train d'attardés habituels qui gloussent comme des pigeons parisiens, en filant de travers, le bec gris sous les ailes coupées, nous.

Georges Moustaki arrêté à Tikrit !

Mais ça sert, et c'est juste à temps. Idéal pour réveiller un peuple qui croit que celui-là aurait pu cramer la planète à coup de gaz moutarde qui nous montait tant au nez qu'il valait mieux crier à l'avance. Certes, Moustaki en kaki n'avait rien de rassurant, surtout sans les chansons et sans la barbe, du temps où, délaissant la musique, il se croyait maître d'un petit monde à lui. Moustache suffisante.

Et que ceux qui imaginent encore que le feux d'artifice est terminé, qu'ils aillent se rhabiller : Moustaki conserve de nombreux admirateurs, et ce ne sont ni les scènes ni, pour une fois, les instruments de cette sale musique, qui manqueront à l'appel...

Le con annuel

Tous les ans un con m'écrit. Un vrai con. Pas celui qui tente de m'exposer que la techno, hein, c'est vraiment de la musique pour de vrai avec une âme. Celui-là l'écrit plutôt gentiment et, espérons-le, finit par se suicider comme tant d'autres devraient le faire, Johny Halliday.

Non, un con. Un petit con.

Le dernier en date m'a fait la morale. C'est l'artifice principal du con. Entre vingt et vingt-cinq ans, bourré de certitudes et les étagères de la bibliothèque un peu vides, le con annuel fait la morale sur ce qu'on doit dire, ce qu'on ne doit pas.

Ce qu'on peut lire. Ce qu'il ne faut pas.

Le con annuel n'a rien lu, ou si peu.

Le dernier en date me reprochait de citer Tocqueville et Voltaire. Pensez-donc ! Citer ces deux-là, c'est faire preuve d'un totalitarisme intellectuel des plus abjects !

Car moi qui me suit contenté d'un résumé de Candide et de trois petits tomes de Tocqueville en livre de poche, j'en ai appris de belles. Enfin non. Le petit con m'a appris qu'il a lu que Tocqueville était méchant. Dans le Monde Diplomatique. Et puis pareil pour Voltaire, c'était écrit dans le Diplo.

Ah, j'avais l'air con moi-même. Citer ces deux auteurs fascistes ! En les ayant (un peu) lus ! Quelle petitesse ! Alors qu'il suffirait de lire l'un de ces excellents articles du Monde Diplomatique et surtout, surtout, rien d'autre !

Bien entendu, le con annuel (parfois semestriel, mais prions, prions !) ne se contente pas de faire la morale. Il écrit sur le ton du dégoût et en vient, rapidement, à l'insulte. C'est qu'il n'a pas d'argument mais beaucoup de dégoût. Qu'on lui réponde avec délicatesse ou qu'on ne lui réponde pas, il revient à la charge deux ou trois fois. Il lit aussi le Nouvel Obs.

Parfois il menace, il a un copain qui, à défaut de me casser la gueule, peut pirater mon site web et tout bousiller.

La belle affaire.

Souvent il me demande de me taire. Il est vrai que ma prose indispose au milieu des 3 899 000 678 pages rencensées par Google.

Ah, le pauvre con annuel. Quand je pense que d'autres doivent le supporter tous les jours ! Et en vrai ! Heureusement qu'on peut quand même lui demander l'heure.

Préfet musulman, délinquants catholiques

Et voilà, clou du spectacle, le préfet musulman. Certes, le pauvre personnage est aussi musulman que moi, mais son nom à consonance comme ils disent, risque d'en émouvoir plus d'un, et dans tous les sens. Car l'homme en question est nommé de la sorte de par son nom et rien d'autre, même si, sans doute, bien que chiraquien, il ne soit pas complètement con.

Depuis la Libération, on avait tout fait pour taire l'origine ethnique car on savait qu'en criant au loup, il franchissait le Rhin, les Ardennes, enfin bon, les frontières. Et si dorénavant on crie à tout va dans l'Europe des 25, méfions-nous quand même des Loups qui ne sont pas forcément à nos portes. En tant qu'athée pratiquant, j'aimerais que l'on nomme un préfet comme moi, paillard et provocateur, blond pendant l'enfance et quasi-chauve à la quarantaine. De même, j'aimerais pouvoir noter, comme chez nos cousins anglais, ma race, mon origine ethnique, ma minorité sur des papiers afin qu'un jour, quand un borgne aura dépassé les borgnes (ses amis), on puisse d'ordinateur en ordinateur, me dénoncer. Allons-y gaiement.

Oui, un préfet musulman, ça permet au moins de paver de bonnes intentions un enfer politique de la plus grande vacuité, on jette ainsi à une prétendue foule soi-disant homogène des slogans qui lui feraient plaisir, regardez-donc Beurs des banlieues insoumises comment l'on intègre un type qui porte un nom comme le vôtre. Oh bien sûr, il eut été plus dur de mettre en place une école qui vous permette de si bien réussir ; à sa manière de préfet ; et de devenir, vous aussi, serviteurs de l'État. Mais en attendant, de vigiles en acteur comique, on vous offre de la poudre aux yeux aussi efficace que les quotas à Sciences Po.

Parce que ça coûte moins cher.

Une chose est certaine : on va pouvoir sans rancune donner aux délinquants de jolies étiquettes flambantes comme des sous neufs ou des bagnoles à Strasbourg, fini le temps de Madame La Baronne, et qu'on ne vienne pas s'inquiéter de Jean Marie en PACA. Il faudrait pas en plus se plaindre d'avoir tout raté depuis 20 ans.

Goodbye le web

En cinq ans, la magie du web a disparu. On se fait très bien à ce que l'on a toujours connu, et les générations nouvelles ne trouveront rien d'anormal au fait de discuter avec des inconnus en direct à l'autre bout de la planète, de voir des photos de leur femme avec une autre, de découvrir des rapports de mémoire à copier/coller, de manipuler à distance une caméra pour voir la fin du monde à New-York ou ailleurs. Le fait d'écrire des conneries sans censure et de les savoir un peu lues, c'était formidable. Le fait de les savoir recommandées par d'autres, c'était enthousiasmant.

Vous parlez d'un rêve.

Les suppléments des quotidiens consacrés à l'aventure ont tous disparu. Et pas une pub à l'entrée monotone des villes sans un point "com" de référence. La marée noire a gagné la partie.

Adieu donc ?

Guillermito ne reviendra jamais

Guillermito est l'autre propriétaire du web en français. On se partage la rude tâche d'écrire des trucs pour que des gens au bureau soufflent un peu entre deux missions sans intérêt. Nous avions décidé cela tacitement il y a longtemps déjà, avant le web, avant de nous connaître.

Guillermito n'existe peut-être pas. Il peut s'agir du créateur québécois d'un site piège des services secrets américains. Car Guillermito a l'air tellement intelligent et sensible, que l'on en vient à douter de son existence. Pensez-donc, un type qui s'émeut du suicide collectif des vers de terre sur le campus goudronné de sa fac à Boston USA les lendemains de pluie et qui comprend en dix secondes comment craquer un logiciel de protection des données tout en vous parlant de la lune et de mars, moi, j'avoue, je veux bien être second sur sa liste aux élections présidentielles d'un monde où le pape finirait d'office tranquille à l'hospice, où la guerre n'existerait plus, où tous les jours dimanche.

Toutes mes copines célibataires pour toi, Guillermito. Et les divorcées avec si tu veux.

C'est navrant.

Mais ce n'est pas la peine. Il faut cirer des pompes, serrer des louches, aller à la soupe, caresser dans le sens du poil, et le tout en 3 exemplaires, pour finalement, finalement, attendre 15 jours la validation du bon de commande d'une éprouvette. Et les chercheurs pleurent des sous aux pieds d'un premier ministre qui dit en donner. Car il suffit de dire que l'on en donne.

Guillermito ne reviendra pas.

Une nuit érotique

Dans le fatras de mes anciennes conquêtes, il n'est pas rare de trouver des pages blanches. Et pourtant, celles-ci ont bien connu plus que mes tentatives pour leur apporter ce dont elles n'avaient pas besoin. Les chanteurs ringards diraient qu'ils les ont possédées, même si c'était pas longtemps. D'autres diraient qu'ils les ont eues.

Un petit saut, une petite nuit, un moment voire plus et la page blanche. Elles connurent vaguement l'extase, enfin j'espère, enfin bon, j'en doute un peu. Quand même.

Je ne m'en souviens plus.

Par contre, je me souviens fort bien être resté allongé tremblant la nuit entière la nuit durant, sans expérience mais la trouille au ventre chez cette danseuse luisante et tendue comme une liane, me proposant son lit à défaut de baignoire pour la passer un soir de tempête. Il est bon que les chauffeurs de bus finissent tôt leurs services et que les chauffeurs de taxis restent l'apanage des gens suffisamment riches.

Elle en souriait dans la lueur d'une nuit courte d'un juin pluvieux, et puis rien, rien.

Chroniques numériques 6

Même le type qui s'y croyait à faire des photos pleines de couleurs, à la manière des adolescents roses de boutons en guirlandes de Noël, même lui s'y est mis. Avec un air blasé et sans agressivité, il m'avoua qu'il n'utilisait plus son vieux Nikon, alors mon F3 à vendre, ça ne l'intéressait pas beaucoup. Forcément.

Au regard des statistiques et de l'envolée des produits, la photo numérique va m'enterrer, mes camarades solitaires dans les labos noirs, les papiers blancs, l'idée d'une certaine nuance de gris. Tout cela est désuet, et la gestation s'avère trop longue. Il faut accoucher vite.

Et pourtant, à bien y regarder de plus près, la photo numérique ne possède qu'un avantage, un seul, face à la photo argentique, traditionnelle, classique. Une seule raison, un presque rien, mais l'air du temps.

La photo numérique ne permet pas d'améliorer la profondeur de champs à pleine ouverture. Ou d'augmenter la vitesse à faible lumière. Ni même de conserver une qualité optique constante sur l'ensemble de la plage d'un zoom. La qualité d'image diminue avec celle de la lumière et, à défaut de grain, on a du "bruit".

Alors tout de suite, maintenant, là, dans le quart de seconde, on abolit ce qui aurait pu donner lieu à un embryon de nostalgie après une heure d'attente au mieux, deux jours au pire.

Sur Mars, que des cailloux

La Terre est invisible. C'est étrange d'avoir les pieds posés depuis toujours sur une planète absolument si évidente qu'elle en est invisible. Il n'y a rien d'important donc ici bas. Mais depuis quelques jours (les dates n'ont pas d'importance), on reçoit des photos de Mars. Mars,

mythologie, super-héros, David Bowie, Mars, quelle planète !

Même pas un scorpion au milieu, même pas un nuage, pas un cactus pour agrémenter le vide. A quoi nous sert Mars ? La Lune était pour l'Amérique un épouvantail face aux Russes. Mais Mars ? A quoi bon ?

A-t-il plu un jour sur Mars ?

Aurait-on l'idée de coloniser Mars ? De le peupler ? D'y ajouter une atmosphère *Total Recall* ? Qui y croit ? Nous n'irons jamais sur Mars. ă

Je ne sais pas ce que l'on pourrait faire avec tout l'argent consacré à photographier des cailloux à l'autre bout d'un système solaire un jour trop petit, trop connecté. Faut-il que leurs femmes soient laides pour espérer découvrir des paysages aussi loin dans la galaxie ! Car ceux qui envoient des robots sur Mars croient encore en dieu, c'est tout dire, c'est presque sans espoir.

Une victoire de la musique : Pagny (bientôt ?) en prison !

La France n'est pas un pays de mélomanes, encore moins de musiciens. France-Inter nous le redit, c'est Johny qui gagne pleins de millions avec ses beugleries, et c'est la radio publique qui s'enorgueillit de soutenir la plus jolie des Italiennes aphones en la personne de Carla Bruni. Barbara, reviens !

On aurait pu imaginer que l'État tout-puissant allait un jour décider d'une réforme en fanfare, d'un avenant à la constitution, bref, que la France allait décider de remédier à cela. Mais Jack Lang a préféré enterrer la musique une fois par an à la sauce populo-barbecue, le jour des grands mariages.

C'est donc à la justice aujourd'hui que l'on doit l'une des plus grandes, des plus judicieuses décisions en faveur de la musique, une décision de salubrité publique, la fin de la légionellose auriculaire, de la constipation en clé de sol, du look caravane en plastique parking de supermarché, oui, merci au juge !

Luc Ferry, la barbe !

A croire que c'est le poste qui veut ça. Le ministre de l'éducation en France est le personnage le plus ridicule que la politique connaisse et ce, depuis plusieurs décennies. Jack Lang aurait-il lancé un style ? La structure elle-même donne-t-elle le ton ? Car ce n'est pas seulement le style qui pose problème (Allègre avait un style différent, mais s'est montré, lui aussi, très con), il y a aussi le fond.

Mais Luc Ferry va encore plus loin. Le voilà à préparer une loi qu'il récusait, et à en rajouter des tonnes. La barbe est dorénavant interdite au collège, et l'on peut imaginer que les gamins intégristes feront tout pour redoubler histoire d'avoir le temps d'exhiber quelques poils. Pendant ce temps-là, le string est en vente libre. Que fait la police ?

Mais rien. Ce ministère ne sert à rien. Les chances d'un enfant de prolo de réussir le concours d'une grande école sont quasi réduites à zéro. L'ascension sociale autrefois permise par l'école a totalement disparu, malgré l'ouverture plein tube des vannes.

Une affaire de communication

Tout est affaire de décor, changer de vie, changer de corps, A quoi bon puisque c'est encore moi qui moi-même me trahit...

Voyez le gouvernement le plus con du monde, car oui, s'il y a pire ailleurs, c'est toujours avec *circonstances atténuantes*. Mais que la France se permette de chanter avec Johny ses rengaines préfabriquées salivées par un premier ministre incapable, alors on coule, on se noie, c'est la honte. Reste ce petit étendard minable de ceux qui croient encore que l'on remplace vraiment l'industrie délocalisée par les services : la communication. Voilà donc un gouvernement qui ne fait rien. (Je lui accorde la prévention routière et le prix du tabac). Un gouvernement qui communique sur du rien, rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. Et le tout avec cette incroyable force de conviction qui consiste à faire croire que le *rien* en question existe vraiment, qu'on le transforme, qu'on l'utilise, qu'il nous apportera des jours meilleurs. Le gouvernement est à l'image de cette fille dans le train. A peine assise, elle tripote son téléphone pour exister. Elle découvre alors des chiffres de 0 à 9, elle trouve cela merveilleux. Il y a aussi son agenda tout plein de filles comme elle, ainsi que de nombreux jeux. Elles s'envoient des textes en braille, elles téléchargent des sonneries.

Séparons-nous

J'ai longtemps lu des ouvrages sur l'extrême-droite. Je fus pour ainsi dire et pour moi-même une sorte de spécialiste. J'en ai même fait une thèse, pour comprendre.

Quand le grand borgne est apparu, j'ai lu jusqu'à plus soif les liens que l'on pouvait faire, sur cette source noire qui ressurgissait de terrains à nouveaux innondés. Il semblerait que l'on n'a jamais été aussi proche de cette époque-là, de l'époque de *leur* retour. J'y ai toujours cru sans y croire. Aujourd'hui, un mauvais écrivain français exilé en Amérique du Nord publie une lettre de soutien à ceux-là, leur expliquant que son monde à lui, son monde blanc et occidental, il l'a vu disparaître en France. Magnifique prose du minable fiscal prenant la pose à l'autre bout du monde pour défendre une certaine philosophie. Il y aurait de quoi rire s'il ne fallait pas en pleurer. Il est d'ailleurs assez inintéressant de noter que cette attitude du Français exilé pour des raisons fiscales et combattant les décadences, il y en eu d'autres avant. Delon a lancé une mode.

Le pape porte un bandana. C'est très nouveau, c'est pas Santana, c'est bien le pape, ce vieil homme recroquevillé et malade, sans sa Harley. Le bandana est un signe religieux. Et les filles qui porteraient la barbe à l'école se retrouveraient hors la loi. Luc Ferry est le premier français roi des cons du XXIème siècle. On en oublierait presque Jack Lang. (je rappelle que ce dernier a voulu vendre son allégeance à Balladur en 1995, *amazing* !).

Culture Pute

A l'intérieur, des hommes seuls sans doute, forment une proportion importante de la clientèle. Du moins est-ce la conclusion la plus simple que l'on puisse tirer à l'incroyable inflation géographique du rayon porno de la librairie. Sur presque vingt mètres de linéaire, tout en haut à l'abri des bras trop courts des enfants pas concernés, des dizaines de revues en couleurs, certaines

sous plastiques, d'autres en vidéos amateurs.

La *culture pute* a tout envahi. Une amie m'ayant offert sa collection de *Marie-Claire*, quel ne fut pas mon étonnement à la vision de ces publicités de marques "haut de gammes", avec des putes, oui, enrobées dans des sacs plastiques jaunes et verts, le tout huileux comme un vieux moteur qui fuit ! Ainsi donc, elles sont partout. Quel savon nous fit glisser si bas ?

PS : que les vraies putes me pardonnent, nous sommes ici dans la symbolique.

L'explosion !

C'est l'explosion !

L'explosion !

De la photo numérique, du catalogue dans les kiosques, de la transformation des journaux en sus-dits et des kiosques en présentoirs de produits qui explosent, c'est l'explosion. Sans compter les chanteuses débiles, les chanteurs sans voix, les jeunes et leurs tendances, l'année 2004 verra de nombreuses explosions.

Comme les vesses de Loup les fins de printemps ensoleillées, boum !

Le silence est d'or ?

Et la connerie ?

Et les terroristes ?

L'honnête homme d'Etat

Un ancien premier ministre français est condamné à 18 mois de prison avec sursis pour des faits si évidents, si avérés, que personne ne les discute.

Ou pour pas grand-chose.

Croit-il échapper par avion à la justice française ? Que dirait-on si le moindre délinquant minable disait la même chose ? L'homme d'Etat ne doit-il pas donner l'exemple ?

Comment ose-t-on commenter des décisions de justice lorsque le coupable est connu et évident, alors qu'on ne discute pas des injustices les plus flagrantes faites à ceux qui n'ont même pas internet ADSL 512 K pour 20 Euros par mois à la maison ?

Comment ose-t-on ?

Le fameux retour de la croissance

On attend 2005. Voire 2006. C'est mécanique, c'est écrit, c'est pyramidale, c'est l'évidence, les vases communiquants, la démographie putain de nom de dieu, la démographie !

RÉJOUISSONS-NOUS !

Le plein-emploi, la croissance !

Mais comment croire de pareils cons ? C'est qu'on les connaît un peu. Ce sont les mêmes qui ont oublié de former assez de médecins et d'infirmières, offert le bac à tout le monde pour constiper les bancs de la fac avec quelques analphabètes... Ce sont les mêmes condamnés et absous, et puis surtout.

Il ne se passera pas grand-chose, un léger murmure peut-être. Mais on ne remplacera pas les départs, on en profitera pour fermer les portes, démonter les machines, les mettre dans des containers pour les offrir à d'autres aux mains plus sombres, aux mains moins chères. Et des hommes, donc, auront un travail quelque part. Faut-il être aveugle pour croire le contraire ?

Un léger frémissement

L'homme occidental des climats tempérés se lamente l'hiver en attendant l'été. Du moins est-ce mon cas quand janvier s'étire en longueur et que l'on ne voit pas venir l'heure d'été, et que les jours trop longs nous enterrent dans des soirées trop vite venues.

Janvier.

Je ne connais pas le nom des arbres, je leur abandonne leurs mystères. Mais ce vert lumineux et déjà lointain, qui porte en lui l'espoir d'avril et des enfants en vélo, c'est ce léger frémissement, même pas des fleurs, pas des baies, une offrande aux autres arbres de la même espèce, une floraison discrète, la sortie de l'hiver.

Dix-huit mois avec sursis

Mon cher Alain,

C'est formidable ton entourloupe. Quelques millions d'Euros piqués au contribuable, une condamnation justifiée sous les ors de la république, une justice indépendante, bref, tout ce qui aurait pu t'amener à partir, en ayant purgé ta peine, et à te faire enfin honnête homme, citoyen Alain. Citoyen !

Mais c'était sans compter ton entourage. Ni la France d'en bas, ni la France d'en haut, mais la France des cons, la fameuse France de tous ces cons, capables de reconnaître au bruit à l'odeur la tête d'un coupable, alors pas toi forcément, tu as une bonne tête, la même tête qu'eux.

La belle entourloupe communicationnelle : *je reste !* Incroyable. Quelle vision, quelle grandeur ! Le coupable clame haut et fort *fuck you* la loi française, ce n'est pas pour moi, je ne payerai pas pour lui, je suis intègre voyez-donc ce que les cons disent de moi : ne sont-ils pas majoritaires ? Et n'ont-ils pas raison ? Honnête homme d'Etat.

Etat des lieux, partir, déménager.

Mais si, ils ont raison. L'honnêteté n'a jamais vraiment payé pour les riches, il est temps d'en convenir, de faire appel. D'inventer des pressions sur les disques durs des juges, des menaces,

n'importe quoi pourvu qu'on communique, qu'on invente, qu'on susurre, que la rumeur... Le contribuable est un impuissant, et la gauche est morte on s'en souvient encore.

Dix-huit mois avec sursis, ça fait long. Dix huit mois, un peu d'hiver, de l'obscurité, la cellule, des taulards triés sur le volet, pas de printemps, ni bourgeon ni tramway, pas une bouteille de Bordeaux, en prison, on boit du lait, c'est tout.

En cellule, arrive l'été surchauffé, l'humidité, la sueur, même dans les quartiers de grande faveur, et même avec sursis, et sans mandat. Et l'automne, et ça recommence, et enfin l'on sort, un autre homme. Il paraît que quelques privilégiés moins bien lotis mais ayant eux aussi abusé de la caisse en sont ressortis changés, plus humains. Peut-être sera-ce là ton sort dans quelques mois, quand le juge en appel, au-dessus de tout soupçon, aggravera la peine à 3 ans, et que la cour de cassation réglera ton sort avec, disons, 24 mois pourquoi pas.

En attendant, d'autres rempliront les prisons étroites, d'autres qui le "méritent bien" comme dirait Sarkozy à un ex-taulard venu l'engueuler aux Halles la semaine dernière, choux-gras des rares torchons d'extrême-droite.

Pour mériter la taule, il faut manquer d'appui.

Dix-huit mois, à partir d'un certain âge, ça passe très vite et presque sans douleur, pour peu qu'ils se soient entourés des cris des nouveaux-nés s'aiguisant à la vie, de quelques amis, d'un jardin vert et de femmes encore un peu rondes avant les dernières rides. Ce n'est plus grand-chose dix-huit mois à un certain âge, juste l'écart qui sépare du gouffre, autant dire une bouffée d'air, le temps de la réflexion de soi dans un miroir vieillissant.

Les taulards doivent la voir, cette lune qui ce soir me suit dans mon train, en haut à droite de la fenêtre derrière les rideaux d'un vert électrique du TGV qui se lamente. Batman, la lune, les grandes villes gothiques et noires n'attendent que ça : des hommes sciant les barreaux pour déverser la mort à coup d'envies perforatrices. Et nos hommes politiques impuissants à caresser ces desseins pourtant simples, rêver un peu. Les hommes politiques sont déjà sur Mars, l'étoile rouge.

Quelle étrange époque, voilà le leitmotiv.

L'Amérique s'embrase parce qu'une fausse chanteuse a faussement découvert un faux sein à un public gigantesque de faux-culs (terreux pour de vrai et trop souvent pour la plupart). Mais les Etats-Unis s'offusquent quand la France propose de dévoiler les filles à l'école publique. Un visage, un sein, la beauté donc, ne doivent pas s'afficher pour ces hommes étranges. Peut-être veulent-ils simplement conserver leurs filles, les réserver à d'autres, à des proches ? Fukuyama en parlait dans un article traduit et publié dans le Monde d'avant-hier. L'endogamie est très forte chez les Arabes, on se marie au cousin, à la cousine, sans choix ni Rustine, avec des arrangements fraternels. La chose me fit penser à nos mauvais cours de sociologie, et à ce fameux prof., petit maniaque frustré et sûr de lui, bourdivin sans grandeur (sic), qui osait répondre à nos naïvetés que nos questions étaient sans fondement. Je lui demandai un jour si un fils de prolo pouvait bénéficier du hasard d'un environnement scolaire "bourgeois". La réponse cingla : c'est idiot. Ce fut pourtant sans doute un peu mon cas. J'allais à l'école avec une majorité de gamins bien plus favorisés que moi. Il suffisait de les suivre. Un autre jour, un ami osait poser la question de la place de la culture dans les difficultés d'intégration des immigrés. Aucune place, rien. Tout n'était qu'oppresseur et oppressé. Il avait fait main basse sur la compréhension du monde. Or ce monde aujourd'hui, lui donne en partie tort. C'est déjà cela, le monde aurait mieux de ne rien donner à ce genre d'imbécile. Donner tort, c'est déjà trop.

A propos de Bourdieu, on aurait pu espérer le silence. Mais c'était oublier qu'une fois mort, les saints apparaîtraient, tout n'est que répétition générale. Voilà le fils Bourdieu qui s'exprime (Bour-saint ?), et d'autres encore. Il est vrai que les pauvres enfants Bourdieu ont, comme tout le monde, été victimes de la rude reproduction sociale, de cet *habitus* qui les fit fréquenter une certaine intelligentsia, et c'est celle-là même qui, aujourd'hui, fête des anniversaires.... Qu'on n'y voit aucun paradoxe, le monde est en partie aveugle, mais ce n'est pas sa faute.

Ce que l'on pourrait faire en dix-huit mois de sursis, un an et demi d'année sabbatique, comme du bonheur à dévorer ! On pourrait quitter ce monde-là ?

Le Monde encore, et ses longs articles sur les faits divers. Moi qui ai abandonné la lecture de *La République du Centre* bien avant la mort de mon père, me voici à nouveau plongé dans ces horreurs. Des néo-nazis, le compte-rendu d'un bouquin dont le héros est l'étrange victime consentante d'un pédophile dit "cultivé", une autre histoire, encore, d'un homosexuel poursuivi par des dingues, harcelé par un groupe, puis immolé par le feu, dans une ville du nord, pleine d'ouvriers sans travail et d'adolescent aux abois. La folie nous entoure, voilà le message, et lire le journal serait presque une boussole, un compas.

Dix-huit mois pour une homme dont la France aurait besoin, la belle affaire. Qui a besoin de toi, Alain, en France ? Tu n'as jamais le sourire, tu es la morgue, un croque-mort, un ambitieux. Le dernier qualificatif devrait suffire, mais comme d'autres pourraient s'y reconnaître, il convient d'en rajouter. Peut-être devrais-tu tenter de devenir éducateur dans les cités ? Ce monde étrange m'inquiète au plus haut point. J'ai quelques souvenirs de ces formes lointaines de blocs et de dalles dans d'anciennes villes, la plupart à l'est d'une ligne Le Havre-Marseille, cette fameuse ligne de la France industrielle, celle que l'Allemagne voulut nous voler, celle des voies navigables, dans grands gabarits, des péniches, des mineurs de fond et des manufactures. Celle du premier vote FN. Et la folie encore une fois est venue (semble-t-il) remplacer l'ordre des choses chez les enfants de prolos qui n'ont pas compris que, si le fordisme fit vivre papa et maman et les vit naître, le toyotisme et ses déclinaisons allait les priver à tout jamais de perspectives réjouissantes. La revue "Beaux-Arts" consacre ce mois-ci quelques pages à Doisneau chez Renault, le Renault d'avant-guerre, d'avant la collaboration. Des prolos en noir et blanc, du gris plein la gueule, du gros rouge sur les tables alignées dans des réfectoires gigantesques, toute une organisation sociale où, sans doute, peu de gens n'osaient même rêver d'avoir une voiture et deux télés.

Je regarde les étudiants dans l'amphi devant moi. J'avoue comprendre enfin les élans d'un prof d'autrefois, son enthousiasme à nous bénir nous qui n'étions pas encore lui, nous qui ne savions rien, nous qui glandions dans la grandiloquence de nos paresses, nous (enfin moi, c'est sûr), qui trouvions dans les fesses des filles des raisons d'oublier la menace soviétique dont, par ailleurs, on se foutait royalement !

Je regarde les étudiants dans l'amphi et j'écoute l'un de ceux dont les yeux brillent encore. Je le reconnais, bien que les cheveux noirs et l'œil sombre, c'est moi, enfin, une sorte de moi sans l'amertume, la bière sans la mousse. Il se fout de ma gueule un peu bien que prenant des notes, je sens bien que celui-là est vivant, la preuve, il parle, il se moque, il se marre, ce n'est déjà pas si mal, et ces filles autour, à moitié nues bien qu'en février. Le réchauffement de la planète n'a pas que des inconvénients. Je les regarde et j'avoue un peu (bien que cela devienne impudique, grotesque peut-être), j'avoue la nostalgie de celui qui ne peut pas recommencer. Non pas qu'un certain bonheur - tout relatif - ne puisse nous toucher à n'importe quel âge mon cher Alain, mais recommencer, avoir une seconde chance, faire Sciences-Po, coucher avec une rousse, aller voir ailleurs.

Dix-huit mois avec sursis, ce n'est même plus l'âge de ma fille. Que vont-ils devenir ces mômes ? Vont-ils connaître la pénurie de pétrole que les experts attendent d'ici vingt ou cinquante ans ? Faut-il déjà les mettre au vélo longue distance ? Cours du soir en polonais ? En hongrois ? La vie est-elle aussi trop courte pour apprendre le chinois ?

La honte encore, le dictateur face au représentant de commerce. Continuez donc à flinguer du paysan rebelle dans vos rizières asiatiques, parce que, pour vos futurs cadres et leurs beaux déplacements, on a des avions, si vous voulez, avec credit-bail et *tutti quanti*. Les Chinois parlent-ils italien ? Et ceux qui le parlent savourent-ils la vie différemment en dégustant les mutations culinaires de l'antique recette de leurs ancêtres, les pâtes ? Y-a-t-il des Chinois à Rome comme on en trouve dans Lucky Luke ? Et Lucy Liu m'aimera-t-elle un jour ?

Avoir deux vies, simultanées, voire plus, on s'en sortirait mieux.

Dix-huit mois avec sursis, le temps de faire le ménage, de supprimer les pauvres.

Un professeur d'économie de droite proposait ce matin, dans la voiture d'une collègue, de créer des emplois comme aux Etats-Unis. Je me souviens encore des *valets* à Los Angeles, ces Mexicains sans avenir posant leurs fesses dans les voitures des *Golden Boys* d'Hollywood, pour aller les garer derrière les restaurants du dernier chic. *A l'arrière des berlines...* Je me souviens des caissières et des aides-caissières empaquetant paquets papiers les courses et ces sous-aides-caissières emmenant l'ensemble vers le coffre de la bagnole, sans salaire mais pourboire détaxé, main à la main. Des concierges, des guichets, une dé-automatisation à outrance ne redonnerait pas d'emploi à ceux qui refusent de se salir les mains. Les Polonais oui, leurs enfants futurs, sans doute pas. C'est qu'on apprend la fierté et le sens du progrès en regardant les distributeurs automatiques. Au resto-U, les étudiants américains mangent entre eux un steak frites coca.

En dix-huit mois avec sursis, les deux journalistes qui viennent de publier la biographie non autorisée de Jack Lang pourraient en vendre suffisamment pour s'acheter une campagne de pub. C'est que monseigneur fait des pieds et des mains (Le Canard Enchaîné du 4 février 2004) pour empêcher que l'on parle de ce crime de lèse-majesté. Il serait donc salubre d'aller donner son pécule à ceux-là, pour le geste.

Dix huit mois, ce sera un jour notre reste de liberté. A force de jouer avec le feu, dix-huit mois avant les prochaines présidentielles, nous danserons en été, nous chanterons, on rigolera bien. Puis l'hiver peut-être viendra, la bise, le froid. Pas de défilé dans la rue, pas de "Je vote Chirac" (quand j'y pense, je gerbe). Les tous petits gagneront, on en aura fini de l'ère de la communication, des raffarrinnades, on aura bien pire. Avec sursis, bien entendu.

Va-t-on tous mourir ?

Va-t-on tous mourir ?

C'est la question à la mode. En fait, elle est souvent mal posée et un peu plus complexe que cela. Il faudrait dire "Va-t-on mourir bientôt et tous à la fois ?"

Car il semblerait qu'effectivement, *au rythme où l'on avance*, on approcherait de la fin. Et pourtant, la réponse à la question initiale devrait nous rassurer : nous allons tous mourir. Moi-même, pas plus tard que jeudi prochain, traversant une jolie forêt sur mon beau vélo, par une température de 13 degrés Celsius, je vais me faire renverser par un imbécile qui ne m'avait pas

vu. Le hasard aura ma peau. Et même si l'imbécile (rêvons) n'existait pas, c'est la mort elle-même qui vaincra. Seules les mémères richissimes de Californie ou de Floride peuvent croire à l'existence du vide, ce vide qui pourrait, avec artefact, chirurgie et lifting, les séparer à tout jamais d'une fin évidente.

Mais va-t-on mourir bientôt et, quasiment, tous ensemble ? Va-t-on épuiser les richesses, polluer les sols, détruire les marées, stériliser le monde, laisser la violence nous repeindre en disgrâce ? Continuera-t-on à voter pour Chirac ? Sommes-nous à ce point condamnés à vivre sur une pente descendante ? Doit-on noyer les pauvres comme on noie les chats ? Peut-on savourer encore quelques minutes ?

J'ai jamais tué de chat. Ou alors ils sentaient pas bon.

Et si, finalement, le *stress* provoqué par cette idée constante et lancinante de notre condamnation collective prochaine n'était qu'une aubaine pour les pompes funèbres ? Les esclavagistes ? Et si oui, un peu, comme ça, l'on s'avançait pour dire qu'on n'a pas du tout l'intention de tous mourir d'un coup, on va se la jouer perso, et tout faire pour éviter que les sacs en plastique ne finissent dans la Manche, l'Atlantique ou ailleurs ? Il y aurait comme un frémissement.

Reste un problème à régler : la croissance.

Que devons-nous acheter ?

Répéter, répéter toujours. Je me répète, un bégaiement, un écho.

Que devons-nous acheter ? C'est ce que semblent nous dire les journaux, magazines et livres divers qui peuplent la ménagerie des kiosques des gares, ces petits zoos multicolores et sans odeur, presque sans vie dans les lumières criardes. Que devons-nous acheter ? Réfrigérateur ou télé ? Ordinateur portable ou nouvelle bagnole ? Et quel type ? Quelle segmentation ? Quelle couleur ? Quelle forme ? Quelle marque ? Et comment l'acheter ? A crédit ? En *leasing* ? Et que manger ? Et que voir ? Et où aller au cinéma ? Et en vacances ? C'est *cool* la Toscane ? Et le viagra ? Ça marche à partir de quel âge ?

Avez-vous testé pour nous ? (à la mode, à la mode)

Avez-vous testé pour nous ? (à la mode de chez nous ?)

Que dois-je acheter ce mois-ci ? Un téléphone portable peut-être ? Un baladeur numérique ? Une cabane en bois ? Des chaussures du Portugal ? Un logiciel qui fait des sites web en appuyant sur un bouton ? Un livre de cuisine (au hasard) ? Des DVD ! Oui, des DVD sous *blisters* arrachés, stockés derrière le comptoir parce que, vous comprenez, sinon, *on nous les vole*... Il faudrait que j'achète des DVDs, c'est pratique avec des enfants en bas âge qui ont la varicelle. On ne va pas au cinéma comme ça. Et puis, faut voir les merdes qui passent au cinéma. Tenez, faut-il voir "Bon voyage" ?

J'ai vu le DVD. Je sais maintenant que j'ai bien fait de ne pas aller voir le film au cinéma. On aurait pu me reconnaître. Alors que chez moi, personne ne sait que j'ai vu un film de merde acclamé par la critique cinématographique du Tout-Paris, du tout-Vesoul, du tout-Vierzon. Car la critique est unanime, magnanime, magnifique et outrageante : que doit-on acheter ? C'est son boulot de nous le dire.

Je viens d'acheter un vélo de course. Un beau vélo rouge magnifique. Je l'ai mis dans ma chambre. Je le caresse le soir. Je vais essayer de le garder jusqu'à ma mort. Parce que personne ne me conseillera de le faire. Alors qu'un vélo de route, même à mon niveau de pratique sportive, ça ne s'use pas. Pas du tout. La chaîne, les câbles, trois ou quatre trucs. Mais le vélo lui-même, rien.

C'est peut-être ce que nous devons acheter. Des choses qui dureraient une vie. Et point. Un appareil-photo, certes un peu cher, mais qui durerait une vie. Enfin, un reste de vie. L'espérance moins l'avancée des travaux. Disons, quarante ans. Aucun magazine, aucun critique, aucun journal, nulle émission de radio ne vante les mérites de ces choses qui dureraient une vie entière.

Que deviendrait la croissance ?

Qui devons-nous convaincre ?

Je ne discute plus. Je parle tout seul. Comme ces fous dans la rue, engueulant les passants, sans pour autant les connaître, mais par habitude, presque par nature.

Oh là, hein, oh ! Je parle tout seul nom de dieu !

Je ne discute plus. Je crois avoir compris (serait-ce le signe de ma maturité finale ? Ou de mon impuissance ?), je crois avoir compris qu'il n'y a personne à convaincre. Qui dois-je convaincre ? Et si les convaincus existent et qu'ils veulent ainsi m'aider dans cette tache que je refuse dorénavant, qui devons-nous convaincre ?

On peut vaguement convaincre des amis. Leur proximité sociale les favorise. Mais convaincre le monde, ou juste une partie du monde, voire convaincre l'ennemi, la sale affaire. Convaincre les salauds, les traîtres ? Convaincre les croyants du contraire ? Donner aux hommes du Marais le goût des femmes, le goût des Noirs aux complexées ? Donner aux grenouilles le goût du sel et les convaincre de se rendre.

On ne convainc que les convaincus, ce n'est pas si mal mais l'idée a une portée limitée. Convaincre les rappeurs d'aimer Mozart. Convaincre les pompiers de se chauffer au bois ? Les fanatiques de voile d'essayer le moteur ? Convaincre d'une idée.

Tout ce veau ! Tout ce veau !

Et que des végétariens.

Comment les convaincre ?

Je n'y crois plus, je déblatère. Bla-bla-bla. Les mouches dans MA toile se jettent parfois et salue l'effort de la gueule ouverte, *toi au moins, tu l'ouvres.* Bla Bla Bla.

Et après ?

J'ai longtemps rêvé d'une machine qui me transforme en Franck Ridacker, le batteur de Dick Rivers, l'un des meilleurs batteurs du monde. On mon brancherait à droite, et lui à gauche. Des électrodes plein la tête, et la machine transfèrerait son savoir-faire, sa technique, son *groove* (attention, ce terme n'a rien à voir avec ce que nos contemporains en disent), bref, je deviendrais son égal, un vrai de vrai musicien.

J'ai longtemps rêvé.

Pour convaincre, cette même machine aurait eu plusieurs options. Copie conforme, copie des idées, copie de la culture, copie des langues (apprendre le Chinois en se branchant dessus), et copie convaincante. Je pense comme vous, vous pensez comme moi, il ne nous reste plus qu'à aller boire un pot pour accorder nos violons et se reconnaître les uns les autres.

PUTAIN DE MISERE !

Que ne ferait pas un grand quotidien national pour aider l'une de ses filiales à vendre des livres d'actualité, quitte à promouvoir une idéologie nauséabonde, moyenâgeuse, ou peut-être, simplement, à la mode chez les miséreux.

Que ne ferait-on pas ?

La misère est dans la tête, c'est l'évidence même, et c'est là le grand trait d'union magnifique qui relie toutes les classes sociales et tous les pays du monde, *Golden Gate* universel de la connerie du nouveau siècle, la misère.

Putain de misère. PUTAIN DE MISÈRE !

Voilà donc que deux gamines voilées nous expliquent pourquoi leur geste, leur quasi-philosophie illuminant sans doute le visage neutre d'un journaliste fatigué. La critique a disparu, il faut faire face au professionalisme, à la distanciation. N'y a-t-il donc personne pour dénoncer ce sale discours ?

Car voilà : il y a là, comme chez d'autres, un déni de l'ivresse, un refus de la jeunesse, de la tentation, de l'appétit, voyez donc, de la vie même, de l'extase, allons-y : de l'amour, de ces flammes et des rires qui accompagnent le peu d'existence du temps imparti qui nous reste. Voilà deux gamines sans expérience ayant déjà trop parcouru les livres de ceux qui aiment tant la mort, le gris, le poussiéreux et les cachots. Voilà deux gamines qui prétendent vivre au nom de principes contre lesquels tant d'autres ont donné leur vie, en des temps où il était plus simple de ne pas prendre parti, et d'obéir. Voilà deux gamines qui disent, trop haut et trop fort dans un journal à grand tirage, à quel point la tyrannie est leur pain quotidien, leur boursuflure idéale.

L'amour ? Les copains ? La drague ? S'embrasser ?

Mais elles n'y pensent même pas ! (sombres connes, pauvres idiotes, cadavres !)

Elles n'ont rien en commun avec ces autres gamines, ces autres gamins qui, une fois la vie ayant accompli un certain printemps, veulent en profiter et savourer la chose comme il se doit, quand c'est encore possible, et **autorisé par la loi**.

Loin d'elles l'idée de propager leur grisaille, mais non, pas de prosélytisme. Alors pourquoi écrire un livre ? Partager, c'est déjà essayer de convaincre. Et quoi de plus facile que de convaincre les miséreux par un discours misérable ?

L'hypocrisie est le lit de ce petit fleuve tranquille de la religion nouvelle mouture. Les colonialistes que certains d'entre-nous ne furent jamais peuvent avoir peur : c'est au nom du droit à la différence que l'on écoute le discours de deux gamines occidentales, alors qu'il vaudrait mieux entendre celles qui, chez elles et donc très loin du marché des consoles de jeux, n'en peuvent plus

de subir les coups de ceux qui **font la loi**.

Ne peut-on donc pas dire ces évidences ? N'est-ce pas le bon sens ? N'est-ce pas universel ? Ne vit-on pas qu'une fois ?

La vie nom de dieu, la vie ! Putain, la vie !

Le petit môme dans la BX diesel

Arrêtés au rouge un soir de nuit qui tombe avec mon môme à l'arrière on cause. Il me raconte la maternelle ou peut-être des châteaux en Espagne comme il ne sait pas encore le coût des châteaux en Espagne il en rajoute, il invente. Il a de l'espace à l'arrière, faut bien le dire, parce qu'avec deux mômes comme tous les couples salariés, on a acheté un espèce de monospace d'occase. Ce qui sauve un peu l'honneur, quand même.

Au rouge aussi mais derrière une autre vitre d'une autre bagnole, un môme nous observe. Il a le nez collé au carreau à l'arrière et ne nous quitte pas des yeux. Le rouge ne passe pas, on attend sereinement, lui et nous, là.

Je compte ses frères et sœurs. Il y a au moins six gamins entassés là-dedans, sans ceinture à l'arrière, sans siège comme il faudrait, avec une mère les mains pleines de barres en chocolat. Six mômes et lui qui nous regarde, plein d'envie pour l'espace vide que l'on partage avec mon gamin, et pour tout ce qu'il peut imaginer d'autre.

Je suis bien embêté avec ce feu qui ne passe pas. La scène dure peut-être une minute, une petite éternité. Le temps que la mère avale son Mars™, son Bounty™, son dégoulinant machin™ qui tâche le volant, nous voilà tous partis. J'aurais voulu me cacher, ou alors, lui expliquer que *c'est pas ce qu'il croit*. Mais je ne sais pas ce qu'il croit et je n'ai rien à lui raconter.

C'est comme ça.

C'est l'impuissance.

Et la BX diesel remonte la côte, et c'est presque comme si le petit môme dedans, avec la petite étincelle dans l'œil, nous disait au revoir.

J'avoue devant le procureur, une certaine tristesse.

Chasser la mélancolie

Que deviendrait la croissance si, soudainement et pour trop longtemps, les gens (pour ne pas dire "le peuple"), avaient aussi souvent que moi des accès de mélancolie meurtrière ? Voilà bien une chose qui nous éloigne de la consommation, du dernier truc à la mode, des pubs pour sous-vêtements. Des magazines féminins.

Dans ce domaine mélancolique, au rayon des souvenirs d'enfance, il n'y a rien à vendre. Pas une tête de gondole, pas de promotion, pas de soldes, pas de 10% de produit en plus. Il n'y a rien. Un grand rayon vide où chacun met ce qu'il veut.

Et quand la mélancolie nous prend, il n'y a rien à acheter, pas de compensation possible, pas de marketing du sentimental, pas de régime minceur. Rien du tout. C'est la mélancolie. On voudrait revivre des petites choses, espérer que les amis proches ne soient pas si éloignés, et que les amis éloignés soient plus proches, comme si un autrefois avait un jour pu dépeindre ce soi-disant tableau.

La mélancolie, c'est l'invention du passé, un bateau en bois sur des vagues à l'âme, et surtout des projets d'avenir enfouis je ne sais où, je les ai oubliés.

Ah, pour sûr, si la culture nous faisait tous mélancoliques, sans ce goût étrange pour le progrès technique qui ne vaut que s'il est partagé par tous parce que ça fait plus de chiffre d'affaires, de bénéfices et de cotations boursières, ah pour sûr, si ces gens ennuyeux échangeaient dans le train leurs machins portables pour un regard lointain, ce questionnement les sourcils levés et un coup de blues pour leur bétonner le moral, pour sûr, on n'en mènerait pas large avec tout ça. On irait peut-être jusqu'à leur demander si ça va bien, en leur tapotant l'épaule, histoire de vérifier qu'ils sont encore vivants.

Alors que là, avec leurs machins insupportables et envahissants, leurs vies n'ont plus grand chose de noble.

Qu'on se rassure, rien ne nous pousse plus à la mélancolie. L'Avant-Guerre, c'était il y a trop longtemps, les années soixante-dix ne nous ont laissé aucun espoir, et la suite sent la panoplie en plastique.

La croissance retrouvera donc le moral des ménages au beau fixe, un jour ou l'autre.

Je me demande même si l'on tombe encore amoureux.

Comment avoir le cafard en deux minutes trente ?

L'autre jour en pleine campagne dans la forêt sur le silence de mon vélo je croyais être heureux.

Bucolique à souhait, la nature encore endormie par un hiver annonçant son retour en mars, des écureuils pressés de retourner dans leurs trous à rats et mes pneus sur un bitume parfaitement lisse, sans même une voiture pour me jeter un sort, oui, je me disais que j'étais un type très privilégié, avec une connexion ADSL, un avis sur tout et rien, une espérance de vie encore importante et du temps à tuer ne connaissant aucun réseau pour encourager des talents que je soupçonne, avec l'âge, d'être de plus en plus raisonnablement inexistants. J'en profitais donc pour pédaler même dans les descentes, avec ce sentiment diffus d'un minuscule bonheur aussi provincial, désuet et minable que peuvent l'être les livres de Philippe Delerm ou autre truc cul-cul la praline.

Éprouvant un certain sentiment de culpabilité à défaut d'avoir honte, je décidai dès mon retour, c'est-à-dire hier soir, de me morfondre. Le meilleur moyen de retourner aux sombres réalités de nos avenirs sans grâce, c'est d'acheter le Monde Diplomatique. Par chance, la livraison de ce mois-ci est lisible. Un article sur Moulinex, et me voilà conquis. Un article sur l'avenir de l'industrie du livre, et me voilà cafardeux à souhait. Tout fout le camp, c'est la catastrophe. Et même si l'on me proposait d'acquérir une bagnole toute neuve à crédit et ultra-sophistiquée, pub en couleur, et même si, ben, le cafard est resté.

Voilà bien l'une des vertus de certains journaux : nous rappeler qu'on a beau croire à l'ivresse de la solitude en forêt, vu d'en haut, le monde est peuplé et incandescent, et on y peut rien, on y peut rien.

Qui seraient les traîtres ?

En côtoyant les livres d'histoire tout autant qu'un certain nombre d'imbéciles, j'en viens parfois à me demander qui seraient les salauds, les traîtres les délateurs, si les carottes étaient un jour trop cuites.

Quiconque se serait posé la question en septembre 1939 aurait vu une foule de candidats se bousculer au portillon. Les choses sont moins simples de nos jours car les salauds ne tiennent plus tant la dragée haute dans les journaux que dans la vie quotidienne, cette petite vie au bureau qu'on nous envie tant dans les bidonvilles de nos désespérances.

Dans les bureaux, il fait chaud, il fait *tempéré* comme on dit. Les bureaux, c'est un monde qui pourrait être neutre. Et pourtant, c'est là qu'une certaine idéologie - je ne sais pas la nommer - s'insinue dans les gestes, les pensées, les actions de tous les jours. L'une des secrétaires de mon job me fait la gueule à vie. Je ne sais plus pourquoi. Une raison futile, une mauvaise interprétation, pas une mauvaise blague, je m'en souviendrais. Un malentendu. Toujours est-il que j'éprouve un mépris total pour les gens qui font la gueule. Rien n'est plus détestable que les gens qui font la gueule. C'est bête. Ce serait presque "animal" à cause du silence mais les animaux n'ont jamais ce genre d'attitude. Il faudrait les punir. (les boudeurs, pas les animaux)...

Les boudeurs pourraient-ils être ces fameux salauds ?

Sans doute. Il existe des milliers de gens qui prennent la mouche quand les carottes leur paraissent cuites. Et jusqu'où iraient-ils si le régime leur permettait d'assassiner, de pendre, de dénoncer ? Ils trouveraient bien une petite raison, une excuse pour m'accuser d'une accusation sentencieuse, d'une calomnie. L'univers des bureaux est plein de conflits sans raison, de petitesse, de médiocrité. L'univers du travail en général, et puis l'univers tout court est débordant de guerres et d'infamies, et l'on commence minuscule chacun son tour, à son niveau.

Je ne donnerai pas de noms.

Ces gens inutiles...

Dans un récent article du Monde, un économiste français à Harvard racontait sa vie, son exil dans le Massachusetts, et de nombreuses conneries. Contrairement au grand, à l'illustre Guillermito, qui, lui au moins, respire le romantisme et l'intelligence et le même air que le bonhomme susnommé, l'économiste est un homme inutile.

Qu'à cela ne tienne, on pourrait dresser la liste des inutiles, j'y figurerais en bonne place, et tout cela ne serait pas si grave. N'allons pas non plus voir dans ce constat de l'inutile un quelconque anti-intellectualisme. Certains intellectuels sont très utiles, Rimbaud, Ronsard et Cioran par exemple.

Alors, alors, où donc blesse le bât ?

"En 1998, donc, il accepte l'offre de Harvard pour un poste de titulaire, cette fois. Aujourd'hui, M. Aghion gagne 220 000 dollars par an, soit quelque 150 000 dollars après impôts. L'université l'a récemment augmenté pour l'empêcher de répondre aux sirènes de la LSE qui lui proposait 250 000 livres par an. "Passer d'un labo parisien à Harvard, c'est comme passer d'une petite boutique à une grande surface. Il y a tout, les meilleurs chercheurs, les meilleurs étudiants..." , raconte-t-il. "

Soit.

Comment peut-on être de gauche quand l'inutilité nous comble tant ?

Nougaro n'était pas sur la photo

Bizarre ce Nougaro. Le voilà mort après un excellent dernier album. Il aurait pu attendre la fin de l'été, histoire qu'on le voit encore une fois sur un scène. Salaud va ! Le seul chanteur français à chanter sur du 5/4, c'est pas n'importe qui. C'était pourtant *Mission Impossible* de chanter sur du 5/4. Et même d'écrire là-dessus.

Y'a pas photo. Il est très bien dans ce petit panthéon-là, un panthéon à sa taille, si si.

S'il a commencé comme les chanteurs de variété, en adaptant à la française, il le fit avec talent, ce qui ne fut pas le cas des autres. Mais il est vrai que les autres ne se sont pas attaqués aux mêmes morceaux de choix.

Souvent, on se demande comment convertir au jazz. C'est dur le jazz. Et Nougaro chante sur du jazz sans chanter jazz. Ça swingue bizarre mais ça swingue. C'est du Nougaro. Alors pour convertir au jazz les pauvres gens aux oreilles encombrées, Nougaro.

Un barbare

A la cafétéria l'autre jour, un type fumait tranquillement, alors que c'est interdit. Je ne sais pas s'il est interdit d'interdire, mais je trouve assez agréable de déjeuner sans respirer l'air nauséeux de la clope d'un autre. Poliment, je lui rappelle l'interdiction, du haut de ma candeur, sans doute, et vu mon âge, j'imaginais que le jeune type et sa cigarette s'éteindraient d'eux-mêmes.

Le type me demanda ce que je comptais faire pour l'y obliger, si j'allais lui coller un pain, avec cet air sûr de soi de celui qui n'est pas d'ici, qui se moque du règlement, et qui aime bien la bagarre. Avec mon entraînement cycliste, je n'étais peut-être pas à la hauteur, je n'en savais rien. J'ai insisté un peu, j'ai fait les gros yeux, j'ai eu l'impression de me retrouver dans une cour de récré à 15 ans. Peut-être qu'après tout, je fais plus jeune que mon âge et que vingt ans de plus m'auraient donné de l'autorité.

L'incident n'était pas si grave. Quand j'en ai parlé à Rachid, il m'avoua que ma misanthropie devrait plutôt être servie avec un plat de dédain, de mépris, de distance, et sans cet espoir de changer les gens, mes égaux, les *autres*, car, pour lui, il n'y a rien à faire qu'à ignorer les cons, les mémères gueulantes dans leurs téléphones portables, les petits provocateurs ignorant le règlement, il faut mépriser.

Il ne reste plus qu'à fuir, tout en montrant l'exemple, et apprendre à mes mômes comment ne pas faire comme ceux que l'on ne doit pas encore mépriser. Tout cela ne va pas être simple.

Viva la muerté

Tout le monde est-il bien conscient de la finitude de nos petites vies ? Et si oui, comment se fait-il que certains osent encore abréger les espoirs d'inconnus dans des trains lointains que l'on ne prendra plus jamais ? De quel droit se permet-on d'abréger de la sorte les mouvements réguliers de coeurs à jamais méconnus ? Quelle est la marque de la haine ?

En empoisonnant les fourmis dans ma cuisine, j'essayais d'évaluer le prix symbolique que j'attribuais à la vie de ces bestioles. Autant dire, pas grand-chose.

Viva la muerté.

Les nouveaux fascismes, segmentés comme les yaourts dans les rayons des supermarchés, nous envahissent sereinement. Sans y prendre garde, tout le monde s'y entend à dire "*Viva la muerté*". Comme pendant la guerre d'Espagne, on n'est pas très loin de lacher sa haine comme on lache un chien sur le facteur, parce qu'il n'amène que des factures et de mauvaises nouvelles. Sans y prendre garde, la génération des hippies s'est éteinte, et la nouvelle n'a pas parcouru le monde à la vitesse de l'internet. On va même jusqu'à chercher qui a tué ce casse-couilles de Jésus, par téléfilms interposés. *Viva la muerté* semblent-ils tous dire. C'est fatigant.

Dinosaures et autres animaux

- (j'hésite) Euh, ben rien, ils sont morts.

- après ils font rien, ils sont morts, ils disparaissent dans la terre, parce qu'une grosse météorite est tombée dans le golfe du Mexique et qu'il n'y a plus de lumière pendant des milliers d'années, plus de plantes à manger, plus d'oxygène, alors les dinosaures ils sont morts et disparus pour toujours. (il me semble que la rationalité scientifique, ou du moins ce que l'on en sait, a quelque chose de rassurant).

- après la mort, c'est encore la mort. Les dinosaures ont disparu, y'en a plus du tout sur terre. Il reste juste des crocodiles, des lézards et des poules.

- les dinosaures aussi, tu sais ! (je m'abandonne au point d'exclamation, qu'on m'excuse...)

J'aimerais comprendre le monde dans ce genre-là, sautant du coq à l'âne et ignorant la mort sans suite, les *inconnus à cette adresse*, les charniers, l'anniversaire du Rwanda, M6 (que j'ai vu en vacances à l'hôtel, s'il y a quelque chose à faire sauter, ce n'est pas les trains, c'est bien ça), TF1 (par chance, la télé à l'hôtel ne captait pas), l'Élysée, Matignon, tous ces cons minuscules gonflés d'ambitions et dégoulinant de cette stérilité dont on fait les écoles de commerce, les recettes de marketing et les gâteaux surgelés.

- et moi un tricératops.

- faudrait savoir.

- les deux à la fois ?

- et ça ressemble à quoi ce mélange ?

- et les mammouths ça pond des œufs ?

- moi je sais. Le mammouth était un mammifère, et les mammifères ne pondent pas d'œufs, même à la coq.

- non, un "mammifère tout court". C'est un animal qui donne du lait à ses enfants.

- Hum. Oui, voilà, comme les poules, si tu veux. Et pour le moment. Pour le moment seulement.

Mon ministère

Un mélange d'éducation et de culture, (le contraire de Raffarrin, mais en blonde si possible).

Guitare électrique à 12 ans, anticipation pubertaire, rêves d'indépendance parentale, révolution électrique, poster d'Hendrix en classe de Français, ACDC et Living Color pour les fortes têtes, périodes de *slows* avant les examens, Santana et Eagles.

Les voisins ?

Les pédagogues.

Fini les soirées vides et solitaires face aux décors bigarrés et dégoulinants de couleurs chaudes et saturées. Retour au bistro, la France entière ! Ah ! Le phare culturel qu'on nous envie déjà, ah ! La Chine viendrait à nous ! Ah ! L'Afrique, Ah ! La musique andalouse sans Enrico Macias ! Ah ! Mes copains musiciens que j'admire plus jamais dans la dèche enfin ! Ah ! Les patrons des *majors* (mon cul) de la musique enfin dans la rue, à faire l'obole, à quémander, sous le rire accordé des passants qui comprennent enfin, la musique, qu'on se la rejoue tous les jours.

De l'ambition, du démesuré, du grand orchestre, fanfare !

Je vous dois 15 000 Euros....

Le nouveau ministre des finances du gouvernement précédent, et ainsi de suite depuis presque toujours, aurait dû s'inquiéter quand même, car on creuse sempiternel sans s'en rendre bien compte aux dires du nouveau ministre des finances. Qui creuse ? Et pourquoi dois-je 15 000 euros ? Est-ce lié au budget de l'armée ? Au renflouement des entreprises privatisées mais nationales et TGV ? A-t-on payé les cabinets d' "*outplacement*" avec cet argent perdu par Moulinex ? Et pourquoi la maîtresse de la maternelle a-t-elle besoin de parents bénévoles pour s'occuper de la bibliothèque ?

Est-ce l'ordure sous dorure des lambris de la république rose aux paillettes caviar de l'ère Tonton ? Sans doute. Sont-ce les suivants ? Bien évidemment. L'aide sociale ? *off course.* La défiscalisation aux Caraïbes ? Aussi. Le non payement de l'impôt par les entreprises *offshore* ? Encore. L'industrie pharmaceutique ? Assurément. Celle de l'armement ? Évident.

Pourrait-on fusionner la France et le Japon, récupérant d'un coup quelques yens et une industrie, en échange des femmes et du bon vin ?

Juste pour le *fun*, en somme.

Exaspération passagère

La mémé qui voudrait avoir l'air jeune se presse au carreau carrément sur mes genoux ou presque et dit "coucou" à un hurluberlu faisant des grands gestes et des "au revoir", courant le long du quai pendant que le T.G.V. démarre. Elle n'est pas sale du tout mais sent mauvais la crème que l'on s'octroie en couches multiples, à la manière de ces nouveaux DVD traversés par des lasers bleus. Plusieurs giga-octets de conneries gisent dans son cerveau, amassés au fil des années, et la voilà qui en vide une partie collée à moi par manque de place et retour de week-end pascal, car non contente de parler toute seule et de me coller la veste qu'elle reprise sur mes genoux, il faut qu'elle appelle *chouchou* le marathonien pathétique de la gare, pour lui annoncer qu'elle n'a bientôt plus de batterie et qu'elle l'appellera à nouveau ce soir, ce qui ne manquera pas de combler d'aise l'imbécile crétin en sueur devant la télé.

Parce que la suite n'est pas rose. Une fille au passé d'anorexique et à la mine aussi marquée que celles que l'on ferme faute de charbon, une grande fille sans âge avec un nez extraverti mais pleine de timidité en dedans nous demande de nous serrer, c'est qu'ils sont nombreux voyez-vous. Et une baronne arrive, sa mère sans doute, la voix rauque de la pas déjà morte qui l'a échappé belle, le genre de matrone à enterrer son père, son mari et ses copines d'un cancer du sein, avant de nous seriner ses états d'âme sur le temps qu'il fit, le temps qu'il faut et l'amitié qui la lie déjà à l'autre ventrue à ma gauche, la connivence de l'âge, sans doute.

Alors chevalier et solitaire, je quitte l'endroit pour passer derrière la vitre, au milieu d'un wagon plein mais temporairement consciencieux. Un femme à ma droite lit "Le Point" (j'ignorais que ce journal existait toujours), un homme plus loin lit "L'Express" (Je croyais que tous les magazines français se nommaient ainsi), on est entre gens de bonne compagnie. La plupart des autres lisent des journaux avec des filles à moitié nues en couvertures jaunes et criardes. Ma grande angoisse à chaque arrêt, c'est qu'un emmerdeur vienne me dire que c'est sa place, alors que toutes les autres sont libres, alors aussi que moi, sa majesté, je choisis ma place en fonction justement de la place autour.

Le tour du monde, c'est pour une autre vie

J'ai quarante ans dans deux jours, en mars 2006, si tout va bien. Je sais bien qu'à mon âge, il n'est plus temps de rêver de faire le tour du monde dans les conditions hasardeuses dont rêvent les adolescents. Je n'ai pas fait d'auto-stop depuis mon aller-retour raté vers Antibes via Bourges, pour retrouver une fille qui m'avait perdu de vue. J'y ai perdu des illusions et 40 heures de voyage aller-retour, dont six bloqué dans une station-service en périphérie autoroutière de Marseille.

Faire le tour du monde en 2CV, en vélo. J'imagine que le type qui ne rêve pas de ça à deux fois moins mon âge n'est pas digne de plaire aux filles qui me plaisent encore, sans prendre en compte cette fois-ci leur âge à elles. Et même sans aller jusque-là, jusqu'à Moscou voir si les Russes ont la mélancolie qu'on leur donne, ou même jusqu'à Kiev, par exemple.

Enfin, partir quoi.

Ou faire Paris-Bagdad en passant par Sarajevo, rentrer par l'Inde via l'Afghanistan, le Pakistan, survoler le Pacifique et passer deux jours à Venice-beach au fin fond du mauvais goût américain, tout cela est devenu impossible, à moins d'être ; comme le malheureux héros de "N'oublie pas que tu vas mourir" ; une sorte de candidat au suicide hédoniste de la dernière fois. Tout cela est impossible en vertu de conditions étrangères à nos volontés, et je me demande qui a voulu tout cela. D'où vient ce si grand fossé quand on sait que se trouvent réunis toutes les autoroutes imaginables, et les moyens de transports adjacents.

Donc, partir un bon coup, d'un coup de pied.

C'est l'un des mondes que l'on devrait pouvoir proposer à nos éminences incompétentes. Un monde d'hospitalité générale, où l'on donnerait des nouvelles de ses amis locaux à des inconnus lointains soudain bienheureux de savoir que mes mômes courent au parc tous les dimanches, dans l'innocence perpétuelle des guerres, des murs, des lamentations, de la bouffe qui manque, de la Dioxine pléthore, et des travers de porcs qui nous restent en travers de la gorge vu qu'on vit comme eux, les porcs. Un monde à la Voltaire, où l'universel (sel de la vie, pas de la pub), du goût et de ses plaisirs le disputerait à la certitude de n'avoir qu'une vie, qu'un autobus à prendre pour rencontrer des grands-mères ridées et magnifiques au fond de déserts interdits.

Finalement, le capitalisme financier, c'est peut-être son but à lui, son but ultime : nous empêcher d'accéder au monde en une seule vie, tel qu'il pourrait être, ou tel qu'il fût rapidement de 1975 à 1978, ou juste de 75 à 76, enfin bon, à peu de pays près : "traversable". Peut-être vaut-il mieux stimuler le marché et enfermer les touristes au club merde de Guantanamo que de leur permettre d'aller voir ailleurs si l'on nous suit, car ailleurs dorénavant, on cherche surtout à nous devancer, quand on ne crève pas d'un furoncle par manque de génériques à bas prix.

A part le générique de fin, bien entendu, toujours disponible en abondance, lui.

Libérez les *call-centers*

J'éclaircis.

Le plus étonnant dans tout cela, ce sont les voix. Les deux hommes sympathiques qui m'ont aidé à les payer hier soir venaient à l'évidence du continent africain. L'un du nord, l'autre plus au sud, trahis par des accents pas encore meurtris par le temps. La femme qui m'a répondu d'Irlande à propos d'un ordinateur que je n'ai pas acheté venait peut-être du Togo, du Bénin, de ces endroits lointains.

C'est-à-dire que l'on cache à nouveau ceux qui font la France de demain pour parler comme Brel, et que ; nul doute ; si Brassens vivait encore, c'est à l'Arabe ou au Camerounais du *call-center* qu'il tisserait des lauriers, à défaut d'Auvergnat. La stratégie des grands groupes en terme de *front office* (les types au guichet pour parler correctement), c'est de mettre du blanc, du livide, du coup de soleil pour pas faire peur aux clients. Non, les clients, eux, savent bien que les étrangers bronzés par leur sud d'origine sont tous des voleurs, comme on en voit dans les trains sans ticket. Il faut donc les conforter et leur montrer, paquet-cadeau, la belle-sœur de leur cousine en conseiller bancaire de proximité. Mais comme les mains manquent, et les compétences aussi, ceux qui font la France d'aujourd'hui comme autrefois les Portugais, sont planqués dans les bas-fonds de la société avancée technologiquement, trahis parfois par des patronymes ou des voix chaudes ou rauques, des "R" pas si ronds et des ronds qui manquent, il faut bien bouffer.

Voilà où passent les jeunes diplômés des banlieues, ceux dont on se demande s'ils en ont fini avec eux-mêmes par leurs propres moyens ou sont partis en voyage de leur plein-gré.

Il faut libérer les otages des call-centers, et signer des pétitions.

Je n'ai pas couché avec la fille de BHL

Et pourtant, il paraît que ça se fait.

Quoique quand j'y pense, Carla Bruni, ça ne me dit plus rien. Trop maigre, trop couverture de Marie-Claire, trop qui chante pas terrible, trop qu'a de la chance que les vraies chanteuses, eh ben, elles sont mortes avec la dernière note de Barbara. La Carla, avec sa guitare folk et ses trois accords, sa voix rauque mais pas la voix rauque des italiennes (serait-ce une particularité génétique ?), la Carla donc, non. Trop maigre. Sans générosité. La fille de BHL, je ne sais pas à quoi elle ressemble, alors j'imagine BHL, son regard d'éternel surveillant général, et une paire de seins un peu mous, comme qui dirait qu'ils auraient poussé trop haut. Alors forcément, ils retomberaient, non par faute d'ambition, mais par précocité.

Une inconnue, c'est le grand mystère. La fille de BHL, pour peu qu'on la plaque, et nous voilà en long et en large chez un éditeur parisien. Très peu pour moi. Alors que les inconnues, les étrangères, les passagères, les filles des vacances d'été, celles qui ont envie mais peur, et qui savent pas comment faire, et moi non plus, ça, c'est de la grande histoire, du *blé en herbe* ma Colette, autre chose que les filles à papa dans les hôtels de luxe de la côte croate, attendant que papa en finisse avec les dictatures, Alain Delon et les décors mexicains.

Des putes, oui, mais de Tanzanie

Parfois le jour dans la rue il y a des filles qui leur ressemblent à ces putes, mais ce sont des filles de pacotille, de *night-clubs*. Les putes dorment le jour comme certains animaux. Je ne sais pas où elles font leurs courses, ni si elles vont à l'église, ces églises américaines étranges où végètent certains Africains, consommant des discours comme autant de tam-tams dans leurs rêves d'un monde meilleur, un monde un peu comme chez nous, un peu comme chez eux.

Allez savoir.

Peut-être se demandent-elles à quoi ressemble ma vie, peut-être qu'elles seraient bien-heureuses que je leur apporte l'hiver un chocolat chaud en attendant le larron solitaire qui les ramènera de force, avec deux trois billets, à la conclusion de leur labeur, le sol en carrelage, les lavabos dégueulasses, et le déshonneur d'usage ?

Ces fascistes étrangers

Nous qui pensions que le fascisme quotidien, le petit à queue de paon et le grand fanfaron du guignol théâtral étaient l'apanage de l'homme blanc, quelle déception. Tout se perd. Si même les gens d'ailleurs réclament à tue-tête le droit à la haine, en particulier le droit de détester les femmes, mais aussi ce fameux droit que l'on s'accapare à détester l'humanité tant qu'elle nous

semble étrangère, où va-t-on, et que reste-t-il de nos amours ? La haine est un moteur pointu et polluant qui plaît aux naïfs et aux sans-détachements, à part les détachements de l'armée. Il faudrait encore une fois s'en foutre, ne pas avoir de théorie ni sur les étrangers étranges ni sur les femmes des autres, ni sur rien, et accepter les différences comme on accepte le goût de l'eau chaude, pour peu qu'on en boive. Un religieux d'origine étrangère (les autres étant d'origine douteuse car il faut se méfier) a donc promis la vie entière à l'homme qui battrait sa femme, il faut bien tuer le temps, et renier ce satané désir, les entrailles de son refuge, et sans doute en vouloir un peu à la beauté des filles qui nous feraient presque oublier les moments où d'autres nous voudraient prosternés.

Les fascismes sont donc nombreux, et les pissenlits aussi dans les champs, ce qui est d'un bel effet, sans être tonitruant. Il existe donc des Arabes fascistes que les autres fascistes traitent d'Arabes tout simplement, comme si c'était une insulte, mais les uns et les autres soyons-en sûrs, jouent ensemble le même jeu et finiront à la fin par se partager le résultat des courses. Il faudra alors se prosterner en attendant la Chine ou l'Inde, les grands financiers donnant par écrans interposés l'ordre de quitter les lieux, le pays étant devenu par trop invivable après avoir été, au choix, trop bien payé ou trop paresseux.

Sarkota

Sarkozy s'est-il converti à cette certaine *gauche* qui voit dans la reconnaissance communautaire un nouveau sésame pour une France soi-disant multiculturelle ? Mais sans doute ! Surtout qu'en plus, pour assurer l'égalité des quotas (sic), il faut ficher, reconnaître, trancher dans le vif. Êtes-vous noir ? A 100% ? Prouvez-le ! Êtes-vous une femme ? Prouvez-le ! Êtes-vous membre d'une minorité minoritaire ? Prouvez-le !

En attendant, on va écrire tout ça noir sur blanc, comme de bien entendu, et l'on pourra dresser ; *à l'américaine et sur grand écran* ; des STATISTIQUES d'intégration. Mais pas que.

Grâce aux quotas, faudra pas venir se plaindre. On pourra rester entre-soi, entre gens de bonne compagnie, on pourra être manipulé comme qui dirait la Floride, redécoupéé électoralement et voire, voire mais oui, toujours envisager le pire, voir certains prouver noir sur blanc (toujours la même chose) que d'aucuns s'intègrent mal, malgré les petits leaders communautaires qu'on leur a fait, malgré les crédits accordés, malgré tout le respect qu'on leur doit. Dans l'œil.

Le petit ministre ambitieux, cet agent de la CIA qu'il ne faut insulter sous aucun prétexte ta mère, ira loin. Il roule le vent dans le dos, c'est à la mode. Restent les entre-deux, les insoumis, les pas d'ici et les pas déçus. Retrouvons-nous camarades, dans un refus général qui traînerait les pieds pour nous faire tous brésiliens, comme dans la chanson de Nougaro, toi qui viens d'un pays où les hommes sont beaux...

Neandertal

Les scientifiques sont formels : ils ne sont sûrs de rien. Toutefois, on s'accorde sur certains points. Par exemple, l'homme de Neandertal a peuplé l'Europe avant l'homo-sapiens (celui qui va de Michael Jackson à Mao Tsétoung, de Baladur à Sophie Marceau). Il a donc existé un autre

homme. Pas un homme comme nous tous, mais un autre. De ceux qui nous aurait permis de nous sentir un peu unis, enfin bon, plus proches, de par sa différence à lui. Sa capacité crânienne plus grande, son aspect plus robuste, toutes ces choses. Et surtout son incompatibilité totale avec notre système d'exploitation. Impossible de se mélanger avec celui-là. La dérive génétique de nos ancêtres communs ayant fait le reste.

Les salauds auraient-ils tenté de le massacrer, de le réduire en esclavage, de l'infériorisier ? Peut-être que sans doute que non. On ne tente ces choses que sur ses semblables. Personne n'a jamais voulu massacrer tous les chiens sous prétexte qu'ils chient partout et marchent à quatre pattes. On ne planifie que nos propres morts, par clichés d'origines différentes, c'est la ressemblance qu'on agonise. La différence, pour peu qu'elle soit suffisamment lointaine, ne fait peur à personne. Combien d'imbéciles préfèrent nourrir leurs chiens et voir le clodo d'en-bas crever de froid ?

Le conditionnel passé avoue ses limites. De la science-fiction, une uchronie.

On ne partage pas.

Et surtout, y-a-t-il une espèce, comme sous-jacente et déjà là, à regarder nos testaments et à compter l'héritage ? La roue tourne-t-elle ? Et qui sont-ils ?

Sommer les cons de consommer

Le moral des ménages emboîte le pas à la baisse des ventes de l'automobile, on est loin de l'aurore de la nouvelle économie, et tous les marchands de bonnes nouvelles s'en vont reprendre le métro à la station du même nom, histoire de voir s'ils n'auraient pas laissé traîner quelques enveloppes sous les rails, les bancs, les clodos, enfin bref, quelque part. Comment faire pour s'en sortir quand on court à sa perte ? Quand on scie la branche et quand on abat l'arbre ?

Il faut trouver un ministre de l'économie intelligent et rusé, un type avec des idées et un réseau. Un intellectuel, un créatif.

Nous y voilà : Sarkozy.

L'homme a trouvé la solution à nos maux d'égoïstes replets occidentaux et carnivores. Mangeons plus ! La grande bouffe à l'italienne comme dans un film, voici ce qu'il nous implore de mettre en scène, en donnant du lest, et du fil à retordre à tous les sceptiques sans impatience, à ceux qui savent à quel point la voie est sans insu : il faut consommer. Et de préférence le dimanche, au lieu d'aller à la messe, ça emmerdera le pape, qu'avait pas besoin de ça, mais s'il vous plaît bonnes gens, putain, consommez-donc !

Voilà.

Rideau.

Le spectacle est fini, la lumière est fade, il y a même une ampoule grillée dans le fond à gauche, et les spectateurs incrédules se réveillent de la tirade du ministre avec un arrière-goût de surgelé : c'est donc ça la solution ? Ouvrir les magasins le dimanche ? Enfin, certains dimanches ? Et pourquoi pas tous les dimanches et même toutes les nuits ? Est-ce en ouvrant plus que l'on consommera plus ? Ah oui, l'exemple américain, *I remember those malls in New-Jersey*, ces galeries marchandes où un peuple plein d'ennui et d'autant d'énergie allait nonchalant (non-

chaland ?) se promener les dimanches de pluie. Il faut donc copier l'Amérique, voilà son va-tout à l'autre, copier l'Amérique, vent d'ouest qui ne renonce jamais... Consommer, c'est pourtant pas compliqué ? Il faut détruire et reconstruire, et ainsi de suite et plus vite que ça. Jusqu'à épuisement final. Il paraîtrait que l'on n'en est pas loin de l'épuisement final. Pas loin du tout. Un peu comme Raffarin, au bord du précipice sans nom, la disgrâce, la fin. Il faudrait fêter cela au Champagne, bouteille achetée un dimanche, enfin, je veux dire, n'importe quand, un jour férié, la nuit. Il faudrait faire la fête et carnaval tous les jours, brûler les chars et passer son temps à en reconstruire à chaque fois, disons, deux fois par mois. Il faudrait ça. Ça, ça aurait de la gueule.

L'époque est au religieux mais décidément en manque de prophètes. Et sans idée.

Combien de temps tout cela va-t-il durer ?

Une femme à voile

D'autres mères amènent leurs petits, et certains pères aussi.

Il suffirait d'un tout petit effort, d'un rien.

Allez savoir...

60 ans de perdus

Quand je dis 60 ans, on pourrait même dire 80, au point où l'on en est. La terre des grandes boucheries est aujourd'hui un hypermarché de 25 membres, sans utopie commune, mais, espérons-le, car c'est là le seul problème qui vaille : à l'abri des guerres.

C'est quoi cette Europe ? Des lois sur l'air pour avoir l'air, des lois sur l'eau potable, du beurre dans le chocolat et la finance à Londres.

Rien qu'un gros passeport bariolé "Européen", comme un toboggan dans un jardin d'enfant, avant d'être citoyen planète terre à 84 ans, juste avant ma mort, ça aurait une certaine gueule. Mais là, on manque de souffle. Les marchands de canons font leur beurre dans la publicité, on nous vante les mérites du dernier modèle de poupée gonflante à seins en plastique qui passe à la télé et qui - vous n'êtes donc pas au courant ? - sous ses airs romantiques cacherait une sacrée salope. Les vaches regardent passer le train.

On a échappé au pire en le retirant des mains des bidasses, mais les uns et les autres s'entendent encore trop souvent. La défaite de Den Bien (rien à foutre) n'a-t-elle pas été saluée comme une épopée digne de Roland ? En quoi tous ces morts inutiles favorisent-ils la vente de synthétiseurs ? Ah, si seulement l'Europe pouvait devenir le modèle politique de ceux qui nous envient la liberté d'écrire des conneries sur internet, en pure perte, dans le confort ambiant des trains à grande vitesse et des mp3 à l'oreille ! Mais les vieux ne font pas rêver. Promettre un musée à des adolescents de moins en moins nombreux et de plus en plus bêtes, voilà ce qui nous reste. Avec quelques gadgets multicolores et la connexion tous azymuts.

Our culture, Donald

Le pauvre Donald, il a bien changé. Autrefois roi des dessins animés, le voilà secrétaire d'État à la défense, ou à l'offense, selon le sens du vent. Le voilà à la télé qui se plaint de ce que d'autres ont fait en son nom. Torture, humiliations, saloperies en tous genres de guerre, dure loi de la guerre. Ce genre de choses seraient étrangères à la *culture américaine*, la belle affaire.

Cela fait déjà longtemps que l'on sait à quel point les hommes normaux n'ont rien d'extraordinaire et qu'en période de guerre, on transforme le moindre blaireau en loup. La soumission militaire y est pour quelque chose, on n'est plus responsable de rien. Toutes les guerres se posent en décors de cette laideur typiquement humaine, panoramiques à 360€. Il serait temps d'interdire la guerre.

Mais la *culture américaine*, c'est quand même autre chose. La culture américaine n'a pas massacré les Amérindiens, ils l'ont sans doute bien cherché. Et ces Noirs en esclavage pour de bon jusqu'en 1964 et pour de faux jusqu'à aujourd'hui, dans leurs têtes esclaves de l'enfermement caricatural dans une image de second rôle communautaire ? Ces femmes en *serial-killer* ? Ces clans avec cas dans la langue de Shakespeare comme un cheveu sur la soupe populaire ? Ces curetons V.R.P. bibles bidons (sic) à la main, arpentant la vieille Europe de déceptions en déceptions ? Cette omniprésence d'une obésité *prime-time* et de la vulgarité en greffe cérébrale ?

Où est-elle donc cette *culture américaine* ?

Quelque part cachée, cinéma, littérature, architecture, jazz. Pas un ingrédient dans la liste pour enrichir l'encéphalogramme plat d'un guerrier, ou d'une guerrière, de ces bouseux miteux à la mythologie *road 66* marketisée post-*nineties,* partis au combat pour financer des études payantes et sans amour de l'art. Encore plus minables que les amis de De Niro dans *Voyage au bout de l'enfer* ; car ces prolos-là avaient au moins l'excuse de quitter des usines pas encore désaffectées ; encore plus dégénérés que les péquenauds de *Delivrance.* En voilà des exemples mon bon Donald, même la culture amerloque s'en nourrit, de ces hommes dénaturés, de ces dégénérés par des générations télévisuelles et patriotiques. Le bon terreau que voilà, cet exotisme crade à l'abandon, celui qui ne fascinera bientôt plus personne, tant il sera proche, là, à nos portes, tous égaux, *produits dérivants* de l'hégémonie américaine et de sa simplicité grossière, *Huntigtonneries en raffarrinades*, la grande égalité des penseurs cons.

Mais la culture ? Où ira-t-elle se (dé)nicher ?

L'actualité en parpaings

En roulant sur mon vélo rouge près de Guérande, je ne savais pas encore que je côtoyais le pire. Le vent du nord-est me servait de rempart, et je n'avais qu'une pensée en tête en survolant les marais : je suis vivant, putain, je suis bien vivant. En regardant mon gamin tenir la ficelle du cerf-volant minuscule qui planait à l'autre bout, son grand sourire béat se muant en questions parfois étranges (*papa, pourquoi ça vole un cerf-volant ? Pourquoi faut pas lâcher la ficelle ? Pourquoi les autres y sont plus gros ?*), et la plage de La Baule n'ayant pas changé depuis une fois dans mon enfance, je n'avais qu'une pensée en tête : je suis vivant, putain, je suis bien vivant, et mon gamin aussi.

En lançant la course entre tous les mômes au sprint de leur bas-âge, traçant du bout du pied

la ligne de départ sous le grand soleil de mai dans le sable humide, et la ligne d'arrivée quelques mètres plus loin, leur criant "trois, deux, un, partez" ! Et regardant les deux ans de la toute petite si fière de crier *gagné !* en arrivant dernière, je n'avais à peu près qu'une pensée : je suis vivant, eux aussi, on a une sacrée chance.

Je sais bien qu'un psychanalyste ne prendrait pas bien cher pour découvrir les racines de mon attachement à la peur de la perte : les faits parlent pour eux, les anniversaires des morts ont beau cumuler les années, les vivants qui les précédèrent n'ont pas pris une ride, et l'attachement aux disparus est plus perpétuel que l'illusion qu'on entretient pour les anciennes amours. Alors la peur de la perte hasardeuse se fait accompagnatrice, sans fanfare.

Sur ce, le soir, secrètement aux toilettes, je lisais *Le Monde*, en ne pensant à rien.

Des photos nous montraient ce qu'il fallait voir, par exemple une femme américaine penchée sur le cadavre d'un Irakien, comme ses coreligionnaires enlacés au Trocadéro, Tour Eiffel en arrière-plan, même bonhomie inoffensive, même sourire adéquat de touriste, même humanité étrange. C'est fou comme on peut donner le bon dieu sans confession aux Américains, parfois. L'Irakien était mort sous la torture à ce qu'on disait. Cette femme avait l'air fière. On se réjouirait difficilement de la mort d'un chien, d'un hérisson sur les routes... Rien à dire, la civilisation obèse est en marche.

Quelques pages plus loin, ou juste avant peut-être, une photo terrifiante au téléobjectif de trois bulldozers de l'armée israélienne. Normalement, ce genre d'engin est destiné à pousser les chars et les véhicules détruits dans les fossés. Les premiers furent blindés sur le front italien au début de l'année 44, parce que les snipers allemands hauts perchés y faisaient des cartons aléatoires. Les nouveaux bulldozers de la bande de Gaza sont moins évidents : ils rasent des villages et écrasent les gamins dedans, histoire peut-être d'y construire rapidement une autoroute de l'amitié, le sang versé en ciment, en guise de bonne volonté, en gage de garantie. Difficile de contrecarrer la chose avec simplement des pierres, et même un lance-requêtes auprès du conseil de l'ONU. Quelques parpaings dans la gueule et un fil à plomb, les villes nouvelles auront d'étranges fondations.

Quelques pages plus tard, ou avant allez savoir, des nouvelles du gamin disparu à St Brévin les Pins. La plage était venteuse, les cabanes de pêcheurs sur pilotis enroulées dans des barbelés des fois que, et des fous s'envolaient au bout de leurs cerfs-volants d'adultes, les pieds sur des planches tissées de carbone, St Nazaire en fond panoramique. Des méduses suicidées. Un mois avant, quelqu'un, ou plusieurs personnes, ont d'abord kidnappé un enfant, puis l'ont tué, puis lui ont mis une corde autour du cou, puis y ont attaché un parpaing, puis l'ont emmené dans un étang, puis l'y ont jeté. Puis l'enfant est remonté pourrissant à jamais chaud, puis on l'a pris pour une bête avant d'aller y voir, puis on a vu, puis on a identifié le patrimoine, la dernière empreinte, le reste d'humanité.

J'aimerais juste savoir si je suis le seul à vouloir comprendre tout cela, à faire des liens, et à ne trouver au bout de chaque comportement qu'un immense mystère bien dégueulasse.

Ma délocalisation littéraire

Voilà ce que m'expliquait il y a trois semaines un groupe d'étudiants coréens dans la langue de Molière. Je veux dire qu'ils m'expliquaient cela en français dans le texte, et que c'était

justement leur sujet d'étude, le français. Ces cinq jeunes personnes m'expliquaient donc que j'allais continuer à péricliter jusqu'à plus faim, plus soif, plus rien, et qu'il serait vraiment dommage de fermer les portes vu mon classement au *Googlerank*... C'est que j'y tiendrais, paraît-il, une place enviée selon certains mots-clés (fatigue, carotte, tournevis, grosse, femme nue, etc...). Les potaches du bout de leur monde m'ont donc fait certaines propositions, à la manière de ce qu'on lit dans les journaux économiques. Désirant joindre l'utile à l'agréable, et sentant bien pointer mon désarroi et mon manque de vigueur de plume, ces cinq-là m'ont donc proposé d'écrire à ma place, nègres asiatiques et discrets.

J'ai réfléchi à cette offre pendant trois longues semaines sans espoir. Qui pouvait - mieux que des Asiatiques inconnus - écrire à ma place, tout en me conservant des heures de gloire, de cette gloire que d'autres, par trop déjà célèbres, ne connaîtront jamais ? Qui peut pallier mes trous de mémoires, mes hésitations, ces neurones détruits chaque jour et surtout, cette libido définitivement en berne ?

Qu'on se rassure : tout cela ne servira à rien, on n'y verra que du feu, il suffira d'appuyer sur le bouton de la souris, à gauche, à droite, retour à la page d'accueil, signets favoris, quitter le navigateur, le monde tourne, tout cela, c'est de la fumée.

Vous êtes belle au téléphone

"Vous êtes belle au téléphone".

Voilà la phrase magique et envoûtante que chaque client se faisant roi devrait un jour balancer d'un ton suave à l'oreille de la répondeuse du call-center, la *call-girl* en dépannage, en attente d'une vie meilleure.

La dernière entendue sur le magasin en ligne de la marque à la pomme avait l'air de s'ennuyer ferme en Irlande, mais sa voix suave prédisait des jours meilleurs en poursuivant ma ram perdue chez un quelconque transporteur indépendant de je ne sais qui. Ah, ma ram, ma pauvre, je m'en fous ! Ah, un mois de retard, quelle importance ! Ah, je ne peux pas ouvrir trente logiciels inutiles au bonheur en même temps perdu ? Quelle importance ! Parlez-moi d'amour ma dame, vous êtes si belle au téléphone, je vous imagine un décolleté à la main, une souris quelque part, de l'ennui dans les yeux puis soudain, cette brillance de l'émoi en m'entendant enfin, moi, oui, monsieur Fatigue, appelez-moi par mon prénom, je vous en prie, avec votre tenue minuscule loin des voyeurs, et cette voix sous-vêtement pour maraudeurs détraqués, mais oui, je veux bien en rajouter de la ram, et des tonnes, que la barque coule, peu m'importe, peut me chaut, chaud ? Ah, cette voix, je peux vous appeler tous les jours sans numéro de commande ? Je sais bien que ma conversation peut être enregistrée pour voir si tu travailles bien, pas trop longtemps par client, si je suis satisfait, mais je le suis, et je sais déjà que le soir, dans le pays vert de la beuverie, tu t'ennuies. La preuve, tu m'as reconnu,. Ma voix peut-être ? C'est ça hein. Ah, faut dire que j'ai une sacrée voix de ténor, mouais, c'est vrai ça. Ah non, c'est mon numéro de commande que tu as déjà modifié, il y a ta signature électronique dessus, alors tu t'en rappelles, alors oui, bien sûr que c'est moi.

Ah, j'aimerais t'appeler Brigitte, pour mieux te visualiser dans mon fantasmatron 3D (encore une invention de Pierre Lazuly), je ferais tes courbes à l'image des fréquences de ta voix, tu serais vraiment quelqu'un, rousse par exemple, enfin pour moi, bien entendu, pour les autres, une simple blonde, mais pour moi, une rousse aux yeux bridés et noirs, et la peau des grands

jours de septembre, quand nous reviendrons de Bali emballés autrement que des colis fumés, tu peux me faire confiance, (recopiez donc, amoureux sans imagination, elles mordront toutes !). Ah, ma *call girl* à pas cher, ma star du *hard-discount* au téléphone, mon égérie invisible, mais oui, tu peux me satisfaire, tu es tout ce dont je tu il nous rêvons, une femme invisible, une femme rêvable, une intouchable pas pas indienne, la grande classe révélée par la distance, mais oui, vingt gigas de ram, tu peux les rajouter, et même cinquante ! Et trois powerbook^{TM} si tu veux, et un écran géant, et un disque dur externe, je paye cache-cache, réduction enseignant, fonce !

Que ne ferait-on pas pour une minute d'exaltation ?

Le cimetière allemand

Au firmament de mes obsessions, la guerre N ° 2, celle de mon père, celle de la grande défaite, celle du tournant du siècle précédent.

Et me voilà par hasard dans une ville côtière face à un écriteau : cimetière allemand.

J'avais inspecté sur la plage comme d'habitude les restes d'un bunker en me souvenant des écrits de Virillo à leur sujet. Dernier rempart moyenâgeux à l'époque de la mécanique et de l'aviation. Les blockhaus s'écroulent de falaises en falaises mais il est loin le temps de leur dissolution, comme du sucre dans de l'eau claire. Ils sont là, avec parfois des cloches en métal, des points d'observation, des invasions à attendre pendant des siècles, tournées vers un ouest paraît-il plus très va-t-en-guerre. A chaque bout de plage, de Dunkerque à Hendaye, enterrés, peinturlurés, explosés et inutiles, laideurs cubiques, archéologie trop récente et trop bien connue, support d'une guerre trop ancienne, patrimoine honteux d'un passé à oublier. Et puis, ce sont des objets, enfin, des choses solides.

Alors qu'au cimetière allemand, on est très proche des soldats qui servirent dans ces bunkers, ou de leurs copains d'armes. Les "acteurs du conflit" (au pas de l'oie) reposent sous un centimètre de gazon, une plaque en fer sur la tête, un nom, une date, et un livre d'or à l'entrée. Une entrée cachée et honteuse, et puis des cartes postales pour les familles des défunts. Les morts jeunes que l'on suppose ne vieilliront jamais. J'avais juste envie de lire leurs noms, de discuter un peu cette défaite, ce temps perdu, l'horreur et puis leur avis sur le temps qui s'enfuit aussi, et connaître leurs regrets, et surtout, mettre des mains sur mes bunkers d'enfants, des coups de pelles dans mes châteaux de sable. A défaut, un regard sous un casque. C'est toujours illusoire les cimetières, on fait les demandes et les réponses quand on est cinglé, et puis il y a toujours un truc pour nous rappeler que l'on sombre dans la folie. Le jardinier, un ver de terre bouffé par un merle qui passe, un arrosoir rouillé. Si les types là-dessous pouvaient voir l'état du monde sans acheter sa version écrite, que penseraient-ils ?

Dans le livre d'or, des phrases en anglais, une apologie de la paix, une reconstruction du passé. "Ces hommes n'étaient pas des fanatiques". Voilà ce qu'on lit. Les morts n'ont rien de fanatique, c'est une certitude. Mais pour les vivants, rien n'est moins sûr. C'est qu'on manque toujours d'un peu de recul pour franchir le pas, la distance qui nous séparerait de la sagesse et nous éloignerait du profit immédiat.

Un mariage vraiment gai

Jusqu"où iront les mini-politiciens pour emmerder les gros roulant aux frais de la princesse ? Car il est vrai que dans notre écologie-monde, s'il est une chose unanimement petite-bourgeoise (sic) à implémenter d'office pour ceux qui en font la demande, c'est bien le mariage, cette institution libertaire, chaleureuse et docile dont tout le monde sort un jour, avec la ferme intention d'y retourner pour de bon, en refaisant sa vie, la vraie ou partiellement si l'on meurt, c'est selon. Qu'un leader écologiste (?) se mette à marier des zomos, c'est une sacrée bonne idée pour sauver la planète du déluge, c'est utile et pas du tout dérisoire, ça comble un manque évident, et ça lutte efficacement contre les marées noires (un récent sondage le prouve : les zomos mariés iraient plus en vacances sur la côte Atlantique qu'au Cap d'Agde, même si ce dernier est un ancien volcan, rendez-vous compte !). Ainsi donc, les couples zomos en robe blanche et moustache poilue feraient bien l'affaire les dimanche d'automne pour ramasser quelques crottes de mazout avec Nicolas Hulot, le pauvre petit chiraquien qui a compris la fin du monde, comme son maître qui, lui, a tout compris (dans l'addition bien sûr....). Oui, l'urgence est là : il faut marier des hommes entre eux, et des femmes aussi. Ça ne sert à rien, c'est aussi ridicule que les mariages des zétéros, mais c'est une sacrée avancée dans la libération des mauvaises consciences ou quelque chose comme ça. La mutation de la pensée 68 a de quoi faire frémir ses anciens hérauts...

Non, le vrai mariage révolutionnaire, ce serait, à mon goût, autre chose...

LÉGALISONS LA POLYGAMIE !

Mais bien sûr ! J'en rêve depuis des lustres, mes Sophie, mes Laurence, mes Latifa, mes étrangères, mes brunes, mes noires, mes asiatiques, mes grandes, mes gros seins, mes petites, mes jolies fesses, mes vulgaires, mes intellectuelles, mais hystériques, mais discrètes, mes passées, mes oubliées, mais perdues, mai mai mai Paris mai, mai, mai, mai, Paris Place St Michel au printemps, vous êtes là, je le sais bien, revenez et profitez-en ! Un récent sondage le prouve : 83% des femmes ont des tendances homosexuelles fantasmagoriques, alors voyez comme la nature est bien faite ! Un homme et deux femmes pour commencer et, dans dix ans, si l'opinion publique suit (elle suivra), on pourrait légaliser jusqu'à quatre de ces dames en noces blanches, partouzes ouvertes et bienséances abolies. Le bonheur sur terre ! Comme le dit Sade (au milieu de son tas d'ennui illisible), l'érotisme commence à trois. C'est l'évidence ! Fini les conflits civilisationnels, fini nos polygamies diachroniques, diafoireuses, diable par la queue, on n'a qu'une vie !

Ah, quel joyeux Noël ma mère ! Ah, quelle fanfaronnade ! Ségolène plus royale que jamais en épouse partageuse des terres de Hollande et le plat pays de petites ambitions socialistes, la France montrée du doigt par les Slovaques ou les Polonais, enviée par nos cousins anglais, surprenant enfin l'Allemagne, déroutant les dérangés du cul d'Amérique, ah, c'est De Gaulle, du haut de son nom prémonitoire et du fond de son promontoire, qui en serait fier d'une mesure comme ça qu'elle est bonne ! Pourquoi n'y a-t-on pas pensé plus tôt ? Quelle fin fond des temps et quelle morale nous ont ainsi déroutés du bon plaisir d'avoir plusieurs compagnes à la fois ?

Bien entendu, les statisticiens s'opposeront à cette nouvelle loi avec la force des certitudes helvétiques, car la mesure serait inégale : combien d'hommes délaissés si d'autres s'arrogent légalement plusieurs d'entre elles ?

C'est compter sans les zomos, qui compenseront les déperditions dans leurs balances à eux.

Et voilà le travail.

Je rouille

Je rouille. Je dérouille. Je déraille.

J'ai l'impression tout à fait réaliste d'avoir des trous de mémoire. J'oublie des mots. Ils reviennent par intermittence dans le spectacle. Ils sont peut-être en grève à l'intérieur de moi-même, une sorte de front du refus devant mon gâchis personnel, mon in-ambition, mes inhibitions, mes habitudes à prendre le temps qui s'engouffre dans les plumes d'autres plus rapides.

Je n'ai guère plus de sujets de conversations. C'est peut-être l'époque qui m'imprègne. L'à quoi bon. Reste beaucoup le cul mais en monologues intérieurs. Surprise et questionnement perpétuel. Visions furtives, filles disparues, pas d'inconnues à engloutir dans la bouchée d'un enthousiasme nouveau. Je suis pompeux.

J'ai perdu mes révoltes. Elles demeurent passagères. Je fais mes courses aux halles le samedi matin. J'écouterais presque Chopin, presque. J'ai perdu mes héros. David Bowie fait de la pub pour une eau plate. Devient-on mercantile quand on perd le génie ? Si j'avais du génie, j'éviterais de devenir mercantile, le mystère s'épaissirait en crème solaire sur les cuisses d'une inconnue un peu salope.

Je n'ai plus envie d'apprendre la guitare. Mes mômes peut-être. Je vais en faire deux autres de plus pour combler mes cases vides. Les mômes sont des sangsues agréables la plupart du temps. On y projette autant son avenir que sa propre enfance, on imagine faire mieux. Un type passe dans le couloir du train avec un sandwich à six feuilles dans un container en plastique. Si j'étais son père, je ne serais pas fier. Tout cela ressemble à un échec.

Sur mon calendrier interne, je pense avoir réussi à fabriquer une balance temporelle graduée en temps passé réel. Janvier dure quatre fois plus longtemps que juin. Juin vaut trois quart de mai, et mai la moitié d'avril. Novembre compte double et si décembre sombre plus rapidement dans les fêtes et la fin, janvier vaut bien novembre dans la pesanteur. Septembre ressemble à l'inverse de mai, les filles y perdent le bronzage gagné avant l'été, et les jours raccourcissent. C'est normalement le genre de pensée que l'on peut ébrécher en février, qui ne vaut rien.

Je n'ai plus d'imagination. Je suis aride. Mon gamin est un dinosaure d'une race imaginaire tous les soirs quand je rentre. Il pousse un râle et sort ses griffes, m'expliquant doctement le nouveau nom de la bête qu'il incarne. C'est très sérieux. Et dans tous les cas, c'est gentil au début et après c'est méchant. Parfois l'inverse. C'est aussi carnivore même si ça ne veut rien dire. Les mots s'entrechoquent dans sa tête et la fierté de ses trois ans et demi, je l'envie. Parfois. Si l'on transposait la chose dans mon esprit, on me prendrait pour un fou, et ce serait un sentiment agréable.

J'ai tout à coup peur que la carte wi-fi de mon portable sur mes cuisses ne me provoque à la longue un cancer de la bite. Je ne pourrais plus faire de vélo avant longtemps. Ce serait vraiment stupide. Alors je tire la table pliable à carreaux. Le progrès technique a aussi ses vertus.

J'aurais voulu parler du débarquement et des vieux en uniforme qui pleurent sur les plages. Je trouve cela très émouvant et très bien. J'aimerais vivre assez vieux pour que ce genre de commémoration ait lieu partout où nécessaire. La guerre serait réservée aux footballeurs ou aux rugbymen. Mais c'est déjà le 7 juin, et le sang dilué d'Omaha Beach a été recyclé plus promptement que celui de l'Erika.

Dans les champs, les paysans ont fait leurs ballots ronds de foin. Les moissonneuses batteuses

sont gigantesques. Une fille boudinée au plus haut point passe sans me voir, elle se suce l'index. Sa poitrine pendouille en vergetures-éclairs au milieu de son chandail échancré. Un bijou en ferraille transperce l'un des plis de son ventre, sans doute au-dessus de ce nombril perdu dans le triangle des Bermudes. Il s'agit d'un anneau, fabriqué par un usine taïwanaise autrefois spécialisée dans les boucles de nez pour bovins. Reconversion industrielle réussie, marché prometteur. Elle me tourne le dos et transporte un string, à la manière d'un ruban adhésif protégeant la viande avariée d'une barquette en polystyrène alimentaire. Bien sûr que ça suinte. Quelle question ! 10% de réduction immédiate.

Alors que Martin Winckler - le médecin de campagne qui se voudrait ministre de tout - fête son centième visiteur, je n'ai plus aucune nouvelle des miens. On dirait presque des habitués. Seul le silence les réveille parfois. On me demande de l'ouvrir, et on se tait. C'est un peu léger.

L'autre jour en campagne, des vaches. L'une d'elle, plus solitaire sans doute, était attablée devant la baignoire, et me faisait face car j'aime les vaches. C'est elle qui m'a fait comprendre que je rouillais. Je lui ai dit "salut". Ça soulage parfois de parler aux vaches, à condition de faire attention à ce qu'il n'y ait aucun témoin. La vache a regardé à sa gauche puis à sa droite, sans s'arrêter de brouter. Puis elle m'a dit, "Salut, ça va ?". J'étais très étonné. J'ai répondu "Oui, vous êtes donc une vache qui parle ?".

-"Ben oui qu'elle m'a répondu, on est peu nombreuse, et on manque de vocabulaire, ça vaut bien vos poufiasses en terrasses, non ?

- vous pourriez modérer votre vocabulaire

- oui, bon, parlons d'autre chose. C'est bien le VTT ? Ça fait quoi comme sensation ? Un peu comme le ski dans les descentes ? T'en fais pour garder la forme ? Pour pas prendre de bide ?

- un peu tout ça, oui.

- ah, ben j'aimerais bien essayer, dans une autre vie. Avant, j'étais comptable à Vierzon. Infarctus. Je picolais pas mal, faut l'avouer.

- il s'agit donc d'une réincarnation ?

- eh oui, il faut l'avouer. Je m'en tire pas trop mal. On est des vaches à lait, on vit assez longtemps, et puis l'herbe est bonne.

- ah, c'est déjà ça. Bon, faut que je vous laisse, je vais me refroidir.

- bon retour. A bientôt j'espère." Qu'elle me dit.

Ronald Ray Charles

La démocratie américaine a des vertus cachées : elle a mis au pouvoir des analphabètes incultes et réactionnaires (cela va de soi). De plus, refusant le fameux principe dont elle se réclame à une grande partie de sa population, elle a permis à celle-là de nous chanter le blues pour notre plus grand plaisir. Je ne sais pas ce que Ray Charles aurait donné en président des USA, mais en chanteur noir, il était très bien. D'où l'évidence, l'unanimité d'un hommage international, tant des survivants d'une certaine musique, que des morts qui chantent en chœur *Georgia*, au milieu des nuages en coton, rappelant les champs d'autrefois et la source d'inspiration

continuelle de tous les Ray Charles du monde, et il en reste... Même si Ray Charles n'a jamais été ce que Stewie Wonder n'est presque plus, faut pas exagérer.

Qu'Alzheimer s'en prenne à un mensonge californien pour l'achever un peu tard à mon goût, c'est justice. La mort d'un sale con, c'est toujours souhaitable, car c'est une mort qui dure longtemps. Les soviétiques avaient au moins cet avantage : leurs dirigeants toujours trop vieux se consumaient rapidement. Les Américains conservent les leurs, et les Français, bah, les Français, nous supportons pendant une vie les mêmes imbéciles. Quand je pense que mon enfance a vu Chirac premier ministre... La supériorité culinaire.

Gardez Reagan, rendez-nous Ray Charles,

Le petit prolo derrière chez nous

Le petit prolo qui joue au foot derrière chez nous est plus grand que mon gamin, mais c'est l'âge qui fait la différence. Il a huit ans et me propose que mes 38 ans c'est pas encore vieux. Vieux, c'est vers 48 ans qu'il me dit. Il joue au foot tout le temps avec ses copains de la résidence (des tours de 7 étages) lavée et tenue par un gardien au nez trop rouge qui m'explique l'introduction du robinier à la place de l'acacia. Le gardien m'explique que les arbres de chez nous, c'est très bien, pas la peine de tout le temps introduire des espèces étrangères. J'imagine qu'il a compris que je savais qu'il pensait la même chose pour les bêtes à deux pattes et que c'est la raison pour laquelle je n'en parle pas.

Le petit prolo va venir un jour chez nous à côté de chez lui. C'est déjà pas pareil chez nous, le jardin est fermé, j'ai fait une cabane sur pilotis pour les petits, on a plein d'ordinateurs et pas la télé, et puis des jouets qui traînent et des livres partout. Autour de chez le petit prolo qui part pas cet été, il y a les statistiques. Elles le cernent. Elles sont incapables de dire si ses genoux cagneux en feront un Zidane mais presque sûr pas un hypocâgne. Un môme qui va pas voir la mer, alors que c'est à deux heures d'ici, c'est encore plus pire. Il est gentil comme tout. Il est serviable. Il accepte les petits de 3 ans dans les buts et il tire pas trop fort avec ses copains du même âge que lui. Ça fait que tous les gamins sont contents de jouer au foot. Ils l'appellent le *grand Nicolas.* C'est quelqu'un.

Faudrait que j'essaye l'optimisme.

D'entre les connes

Quand une fille jolie - et il y en a de plus en plus - s'assoit dans mon champs de vision et pas dans le sens de la marche du train, j'ai toujours un peu espoir. Je sais bien que j'ai presque dépassé la date de péremption, euh, comment dit-on ? De rédemption ? De péremptoire ? Enfin bon, j'ai toujours un peu espoir. Je ne sais pas pourquoi les filles jolies le paraissent d'autant plus que mon inattractivité est consternante. C'est comme ça. Peut-être la panoplie de l'homme honnête, ma veste merdique, mon pantalon en toile, mes trois paires de chaussures en cuir pour pas transpirer comme un basketteur de banlieue, le tout alterné sur la semaine. J'ai quand même ce fantasme fou (sic) que l'une d'entre elle s'assoit en face de moi, n'hésitant pas à me tutoyer avec une certaine rudesse, et à me dire des mots étranges plein d'un érotisme oriental et charnel, des mots crus, cette sorte de sauvagerie qui contraste si mal avec tous leurs téléphones portables.

Or, la plupart du temps, si les filles sont jolies et ne me regardent pas, de plus en plus souvent, elles ouvrent un magazine, et ce magazine est lui aussi de plus en plus souvent terriblement con. La dernière en date, là, en face, lit "Entrevue" et se marre. Elle est pourtant jolie. Y-a-t-il quelque part une intellectuelle sous un camion dont on pourrait conserver ; en dehors du foie, de la cornée, des poumons, du cœur et de son bon souvenir ; un morceau de cerveau, le cervelet, la moelle épinière allez, l'hypophyse hypothétique ? On tenterait une greffe formidable qui transformerait toutes ces filles jolies en lectrices de Romain Gary.(Ah oui, en ce moment même, je lis Romain Gary, alors ça me donne des ailes, je deviens lyrique, je regrette d'être bien nourri et pas d'origine étrangère, et j'aime cet homme au point de lui en vouloir d'avoir abrégé son temps imparti).

La voilà maintenant au téléphone. Elle est concentrée, elle a l'air de dire tout le temps "quoi". Oui, quoi ? Je me venge d'une certaine manière en écoutant un groupe de Heavy Metal, ce qui me donne pleins d'avantages. Je l'entends à peine tousser, (elle), j'ai l'impression de rouler en décapotable dans New-York la nuit avec des guitares saturées dans les oreilles, et je regarde à la Van Gogh les meules rondes de foin dans les prés trop secs sur un slow ternaire qui me donne des envies de pouvoirs cachés.

Je me sens un peu minable aussi. Il faudrait être un peu mystique, un peu plus fou. Il faudrait arrêter d'être équilibré ou d'essayer de l'être. Il faudrait déraper.

Staline pour tous

Le lendemain des élections régionales, une jolie photo frimait en page du "Monde". On y voyait Ségolène Royale, la gentille maman de gauche, tout sourire au vent et à la fenêtre d'une voiture avec chauffeur, devant un public totalement flou, sans doute à cause du mouvement d'accompagnement du photographe vers la triomphante.

Sans doute, sans doute pas. En regardant la photo, le miracle était bien trop beau. Le public qui applaudissait devait se composer de blaireaux universels, qui souriant, qui les yeux fermés, qui la gueule de traviole, et puis surtout, ce beau monde était reconnaissable en public, donc capable de faire un procès au photographe (eh oui, la loi est aussi bête que nos députés)... Un infographiste a donc décidé de flouter le public, et l'effet fut fait.

Ce n'est pas très grave. C'est même sans importance. La Ségolène est un homme politique mineur et sans doute une bonne (mé)-mère de famille nombreuse avec un mari ventru et rapetissant avec l'âge.

Le problème dans tout cela, c'est la vérité. La vérité n'est plus du tout une valeur sûre. La vérité n'est plus ce qu'elle était...Il faudrait même l'interdire d'accès tant le mensonge est séduisant. Si Staline fit disparaître l'ensemble des imbéciles qui l'accompagnèrent sur les clichés, c'était pour s'assurer de leur vraie mort. Un mort disparaît complètement de la photo.

Le numérique, c'est Staline pour tous, et ça plaît. La grand-mère bave sur la photo de mariage ? Qu'on efface. Le papy a les dents pourries ? Qu'il disparaisse. Ne pas se limiter aux yeux rouges, raffermir, muscler, maigrir, et le plus vite possible. Inutile de soigner le cadrage, on recadrera. Inutile d'apprendre. Le numérique, c'est pour les ploucs et les professionnels pressés. Les amateurs continueront à aimer la lenteur et l'imperfection, et cette petite vérité en noir et blanc, laissant succomber les voyeurs à la moindre nostalgie. A cause du numérique, on verra demain la chirurgie esthétique envahir les regards, les rides disparaître. L'obsession de soi. Et puis

le numérique m'emmerde. Impossible d'obtenir un tirage couleur en 30x40 de qualité. Toutes les boutiques sont ravies d'imprimer sur des machines numériques des clichés préalablement scannés et d'une qualité finale médiocre, avec du bruit partout, un contraste trop grand, des couleurs hasardeuses, bref, de la merde, mais de la merde rapidement.

Et plus vite que ça.

A l'écoute du public

(Texte à lire en écoutant du Heavy-Metal très fort, quitte à faire chier les voisins).

Pas plus tard que l'autre jour, et par surprise, un lecteur me témoignait sans vergogne un tas de dilemmes. J'étais trop méchant, trop noir, trop médisant, cruel, cynique et pessimiste. Il me dit qu'il faut quand même essayer de plaire à son public. Au début, je n'ai pas vu le rapport.

Depuis quand doit-on plaire au public quand on n'oblige personne à en faire partie ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Mon défouloir personnel et plein d'amateurisme se devait d'être soudain calibré aux normes de la gentillesse universelle. Ne traiter personne par le mépris, ne pas soulever les couleuvres, ne pas étrangler les vipères. Même en pure perte, voilà qu'il faut être poli. Ce que c'est chiant. L'homme moderne n'a même pas compris que le web lui permettait avant tout de dire des gros mots et d'insulter sans vergogne les crétins qui, comme lui, travaillent tous les jours alors qu'il y a, dans quatre-vingt dix pour cent des cas, bien mieux à faire. Sans compter les dizaines d'imbéciles pour lesquels on vote. Le web devrait être un repaire de mauvais garçons. Ni couteaux ni tessons de bouteilles, juste des quartiers infréquentables de truands en lettres, de photographes critiques, de scénaristes ratés, de cinéastes anticonstitutionnels, bref, une brochette de tarés technologiquement équipés pour dire quand bon leur semble ce qui fait chier dans la vie. Oui, des snobs, voilà, des SNOBS !

Putain, je suis snob.

J'en ai marre d'être censuré par des moralistes sur un *portail de copains*. Par exemple. Je le dis gentiment, mais faut pas pousser. La moindre connerie copiée/collée d'un bouquin de Bourdieu, c'est parole d'évangile, et des tas de militants mous y croient dur comme fer. Et qu'au milieu un type seul dise ce que bon lui chante, et l'on vérifie que toutes les oreilles pieuses du l'internet de gauche peuvent s'en repaître. Ça sent le curé, ça sent le slip kangourou, ça sent le tout-petit qui se prend au sérieux. Je ferais mieux d'enfoncer les portes ouvertes sur les manipulations des médias ou les connivences des journalistes, ou la mainmise de l'UMP sur tout ce qui bouge, ou la loi du genre des marchands de béton ou de canons, toutes ces choses qu'on ignore mon cul !

Putain, je l'ai dit. Je suis snob, c'est bon.

Si seulement personne n'était à l'écoute du public. Ça en ferait moins des Patrick Bruel ! Le soir de la fête de la musique (dont on sait les points communs avec la défait de Mai/Juin 40), de la fièvre plein les yeux sur le canapé du voisin, je zappe à la mi-temps d'un match déjà oublié. Je vois bien que l'on veut plaire au public. On nous envoie des Québécois chantant. L'avantage, c'est qu'ils ont appris à chanter en anglais chez les Ricains, alors ça sonne pour de vrai. Le type qui chante *Highway to Hell*, il se fait appeler Garou. Ça prouve bien qu'il veut plaire au public ce pauvre connard. Si j'avais sa voix, je me ferais appeler Hubert-Félix Thiéfaine, je passerais jamais à la télé, j'emmerderais le monde entier, avec l'impression de survivre à tous les cons qui vendent de la musique "en ligne" (défilé militaire). Mais bon. Le type chante bien, accompagné

par une plante verte du Québec qui chante aussi bien qu'inutile dans la virilité du tableau. Et puis là, gros plan sur la batterie.

GROS PLAN SUR LA BATTERIE. En public, au Trocadéro, sur une scène, une soir de fête de la musique.

PLAY-BACK. Pas un capteur, pas un fil, pas un micro, rien ne dépasse. Idem pour la basse et les deux guitares. Même pas un retour de son pour la scène. On veut plaire au public, c'est totalement bidon. Je me suis mis à rêver d'un nouveau type de terrorisme musical, style fanfare Kusturica, avec des musiciens pas pourris de l'intérieur, qui viendraient envahir la scène et foutre de sacrés coups de pieds aux culs de ces usurpateurs sans ampli. Tu pourrais la chanter ta chanson en anglais avec ton pseudo à la con, *Garou*.

En attendant, tu ferais mieux de sauter de l'avion en rentrant à Montréal avec la plante verte, sans parachute et au-dessus de l'Islande, en tenant très fort la main des types qui t'accompagnaient l'autre soir. Mais avant de partir, renvoie-nous Charlebois.

L'avenir des "weblogs"

Le web a de ces supériorités sur le livre, c'est fou. C'est limité aussi, mais quand même : ici, il y a toujours du monde. Même la nuit, car la nuit ne se pose jamais sur mon empire mondial de petits mots. Ce n'est pas que l'on soit au-delà du cercle polaire en permanence, c'est juste que des Canadiens prennent le relais en plein décalage horaire. Ça n'impressionnera pas les blasés, mais moi, ça m'impressionne toujours autant. C'est le bénéfice de l'âge : je sais comment c'était avant. Avant, il n'y avait rien, j'imaginais écrire mon premier roman sur un Macintosh™ sans disque dur. Et puis rien. Maintenant au moins, j'ai l'illusion. C'est important d'avoir l'illusion, ça nourrit son homme. Le couple déchiré sous mes yeux, des larmes plein le quai de la gare, ils en vivent de l'illusion, c'est un carburant magnifique. Sauf qu'ils n'en savent rien. Elle rentre chez elle, c'est un beau roman, c'est une belle histoire...

Et puis j'apprends que tout cela va changer. C'est qu'il paraîtrait qu'une révolution est en marche, on l'a déjà nommée, j'en ai déjà parlé, et c'est pas du tout vrai, c'est même archi-faux, mais ça recommence : le "weblog", c'est l'avenir d'internet.

Et pourtant, c'est exemplaire. Une république des lettres sans lettrés, des journaux intimes dans toutes les langues, enfin la communication universelle ! Mais qu'en aurait dit Jules Vernes ? Ah, j'aurais tellement aimé lire ce que racontait Sophie Jumeau dans son journal intime quand on avait 17 ans ! Oui, j'avoue que j'aurais bien aimé savoir si elle parlait de moi, et si elle me trouvait quelque chose, même quelque chose infime nom de dieu ! Alors qu'aujourd'hui, toutes les filles de 17 ans de la terre peuvent montrer leur cul en direct avec leur webcam, aujourd'hui, qu'en est-il ?

La belle affaire commerciale de l'éditeur de "journaux intimes en ligne" est la dernière foutaise de troisième cycle. Un belle connerie. Car la vie des autres n'intéresse pas les gens pressés, et ceux qui écrivent leurs propres vies sont eux-mêmes bien trop pressés qu'ils en finissent à la longue et plutôt rapidement... Il s'agirait donc d'une sorte de suicide en ligne, ces centaines de sites spontanés plein d'illusions qui pourrissent à la première pluie, champignons dérisoires et hallucinogènes pour des crétins n'ayant rien à dire.

Je n'ai pas de carnet d'adresse

Longtemps la sociologie, l'économie politique et d'autres sciences sociales assez douteuses en convenaient facilement : pour réussir dans la vie, il vaut mieux que maman joue du piano à queue et que papa ait les moyens de lui en acheter un. A partir de là, tout s'enchaîne comme dans une émission concon et cucul de Jean-Louis Foulquier (ouf, il quitte les Francofolies, on va pouvoir assassiner Patricia Kaas et Hervé Villard !). Quand papa et maman ont des sous, ils les consacrent en partie à l'éducation des enfants, et si les enfants font preuve d'une bêtise aussi universelle que contemporaine, on les mettra dans un institut spécialisé, et même à l'étranger. Au pire, on achètera un MBA, un PHD, que dis-je ! Un MASTER ! A Amsterdam, à Rio, à Bouzy-la-forêt ! Et de là, c'est la réussite sociale.

Pas compliqué la réussite sociale.

Mais les recherches plus récentes (enfin bon, les miennes) ont permis la découverte d'un autre paramètre, tout aussi fondamental. Autrefois fait de petites feuilles de papier retenues par une spirale commune, puis par une bande de tissus noire, chaque feuille étant découpée savamment pour faire apparaître une lettre de l'alphabet ; aujourd'hui cybernétiquement transformé sous l'acronyme moderne et généreux de PDA (rien à voir avec le présentateur), j'ai nommé : le carnet d'adresses.

Voilà la ressource essentielle de nombreux charlatans des milieux professionnels (SIC). Le carnet d'adresses est une bouée de sauvetage, un phare, un horizon tranquille. Combien sont-ils ces vendeurs de pacotilles cooptés par les vendeurs de cotillons, leurs proches ? Le monde des affaires ne survit que grâce à lui. Il est bien plus indispensable que tous les internets du monde (re-SIC), plus facile à transporter qu'une cantine militaire, plus efficace que les meilleurs diplômes du monde.

Je n'ai pas de carnet d'adresses. Le mien contient encore les prénoms de filles qui ont déménagé sans laisser d'adresse justement, parce que je suis un être détestable qui dit n'importe quoi. Et quand, par le plus grand des hasards (je les évite), un homme me tend une carte de visite, je le remercie humblement, et la jette cinq minutes après dans ma poubelle de recyclage. Je peste contre ceux qui les font plastifier et les minables qui utilisent des photocopieuses me font pitié. Je n'ai pas de carnet d'adresses car je n'ai pas d'ambition. J'ai cru pouvoir me laisser aller au réseau grâce au web. C'est qu'il y en avait du monde ! Je connais très bien le type qui a bousillé les serveurs de la SNCF la semaine dernière. Ce jeune informaticien breton est connu de tout le réseau (jeu de mots, hi-hi-hi). Il se reconnaîtra. Et pourtant, je n'ai même pas son numéro de téléphone. Il ne m'a jamais trouvé de boulot vu que je ne suis pas du métier et que je ne sais rien faire. La journaliste de Télérama qui m'a interviewé du temps de ma nouveauté, je l'ai perdue à Madagascar. Elle m'a demandé, en partant, de ne pas me gâcher. C'est raté. Je continue, c'est du gâchis. Je n'ai aucun correspondant de guerre, et les gens qui m'écrivent me disent la même chose (ils me disent gentiment "continue". Oui. Mais quoi ?). Aucun d'entre eux ne m'a rapporté un contrat, une somme juteuse ou la combinaison du loto. Quant aux éditeurs de romans à succès, je n'en connais aucun. Et Raymond Aron qui est mort, lui qui tutoyait Romain Gary !

Ma vie est remplie de baby-sitter nymphomanes, de femmes de ménage frigides et dépressives, de jeune vierges en quête d'absolu. Mais tout ça, c'est dans ma tête, je n'ai aucun moyen de les contacter.

Perdez cinq kilos avant l'été !

L'intemporalité du web annule la saisonnalité du titre. Je le sais bien. C'est peut-être déjà l'hiver. Mais Google s'en fout. Et des milliers de créatures vont rechercher, le printemps venu, un moyen de perdre cinq kilos. C'est un bon chiffre. Dix, c'est la mémère, la grosse, le boudin. Deux, ça n'est rien, le temps passe tu verras, ça n'est rien. Mais cinq, c'est vendeur. J'ai compté jusqu'à sept (7) magazines féminins avec ce titre sur deux mois. Voilà donc un mot-clé indispensable à ma panoplie totalitaire et égocentrique. Femmes, vous voilà chez moi, dans ma tête plus exactement. Ne soyez pas déçues. Vous vous sentez grosses, il vous faut un moyen de maigrir, mais comment ?

Alors, comment faire ?

Les témoignages de certains rats évadés sont édifiants. L'un d'entre eux le jure, pour lui, "ça n'a rien donné !". VÉRIDIQUE ! Pour un autre, qui tient à garder son anonymat (qui du rat des champs ou du rat des villes ?) : "Au début, c'était prometteur, surtout qu'avant, j'étais une connasse boudinée au niveau du ventre... Et puis, je suis allée de déception en déception, ils ont tout tenté, j'ai préféré m'enfuir vers un ailleurs moins incertain...." Ce rat, comme d'autres, vit aujourd'hui avec Francis Cabrel. Il l'aide à remixer son premier morceau, éternellement, et à le ressortir avec un assaisonnement nouveau chaque année. Voilà la recette du bonheur.

Il y a bien une solution. Mais c'est terrible. C'est difficile à croire et pas simple à mettre en place. Il faut vraiment le vouloir, c'est très douloureux.

Ils finiront par m'avoir

Il a fallu que je prenne la bagnole, le trépied d'un kilo cinq dans le coffre, mes deux moyens-formats, deux 2436 et le poids des pellicules. Il a fallu rouler jusqu'au fameux champs repéré en vélo à trente bornes de là. Il a fallu marcher une fois arrivé, j'ai cherché des angles, des cadrages, une lumière. Il faut dire que l'artiste avait bien fait la chose : au moins deux cents bottes de paille mal alignées après la moisson, dans un champs en pente, un raccourci direct entre l'impressionisme et le cubisme. Oh, bien sûr, les bottes sont rondes, mais j'imaginais qu'il y avait quelque chose à faire. Il a fallu poser le trépied, mettre le retardateur, courir entre les bottes, s'assurer d'une vitesse lente, et ne pas mourir foudroyé au milieu de l'orage parce que l'orage, c'est beau mais ça tue. Il a fallu encore reprendre des photos, charger les pellicules. Et puis il faudra développer, ne pas se tromper dans les températures (ah, je suis un dinosaure !), tirer les planches-contacts, faire des essais, et s'apercevoir qu'une fois encore, on aurait mieux fait de faire la sieste.

Ils finiront par m'avoir. Je m'accroche, j'insiste, je fais le fier. Je persiste.

Mais ils vont y arriver.

Je me suis surpris à feuilleter le nouvel exemplaire d'un nouveau magazine très chouette pour les Mongoliens. Ça s'appelle "Choc". C'est bien trouvé comme nom. Je me suis agenouillé, et, comme n'importe quelle femme moderne qui lit *Biba*, j'ai tourné une à une les pages. J'étais soulagé. J'étais tout à fait normal. Rassuré de voir des photos terribles de camps de concentration puis, la page d'après, celle d'une fille en faux seins. Encore après, les coureurs du Tour de France en train de pisser (ils étaient plusieurs, on urine seul). Je ne me souviens pas du reste. Je me rappelle simplement de ce sentiment de bien-aise en me relevant. Oui, comme un soulagement,

une communion solennelle avec mes prochains. D'ailleurs, le type en T-shirt qui fit de même me sourit avant de s'abaisser. J'avais un nouveau copain, une hostie commune, j'étais passé du côté obscur de la force et ça faisait même pas mal.

Ils finiront pas m'avoir, comme un poisson dans un lavabo, J'avalerai les bulles de savon, pour peu qu'on me trouve beau, Je lirais les magazines, cuisinerai à la margarine Et même je regarderai la télévision très lentement en mastiquant des sacs plastique de supermarché. La techno ? J'adore ! Le rap ? Révolutionnaire et rebelle !

Je vais acheter un appareil photo numérique pour être sûr de me voir en mon miroir là maintenant. J'aurais une excuse : *c'est pour faire des essais, comme les pros avec les Polaroïds*^{TM} ! J'irais en vacances en Tunisie, la dictature, j'en aurais plus rien à foutre ! J'applaudirais en silence la privatisation d'EDF et celle des intermittents du spectacle car je vais vraiment être très fatigué. Je ne vais pas résister longtemps. Je vais faire construire. Un pavillon. Un beau pavillon carré et pratique ! Tout à angles droits.

Je vais mettre mes gamins dans le privé, simplement parce que Le Monde en a parlé : oui, le taux de réussite au bac STT est largement supérieur à celui du public, une aubaine pour mes ambitions paternelles !

Je vais divorcer, je vais me remarier, je vais changer de ville pour mieux gagner ma vie et parce qu'il faut être efficace. Ils finiront par m'avoir, ils sont tellement plus nombreux.

Reggiani/Distel : 1 à 0

Le hasard fait parfois bien les choses. A peine annonçait-on en fanfares funèbres et en cirage de pompes du même genre (funèbre) la mort de Sacha Distel, le Marie Laforêt du Jazz soi-disant, à peine que, et voilà que l'autre grand Serge nous claquait la porte. Merci Serge. Grâce à toi, un seul artiste, un vrai, un bon, va être commémoré pendant trois jours, et comme tu le mérites, c'est très bien. Après trois jours, on parlera d'autre chose.

Serge Reggiani a eu cette chance de ne pas être vraiment beau. Il avait de la gueule, ce qui est bien énorme, et empêche de rouler en Porsche avec trop d'aisance. Si Sacha Distel avait été moche, on l'aurait appelé Serge Reggiani. La vie est mal faite. Mais ce qui est pire qu'une vie mal faite, c'est l'injustice finale. Doit-on obligatoirement faire les louanges des morts ? Ne peut-on souffler un peu et avouer, à la mort prochaine de Johny, que l'on sabre le champagne plein d'espoir en vue d'un retour hypothétique du bon goût ? Ne peut-on faire un classement final esqualité artistique, d'un côté les usurpateurs, les préfabriqués, les en-plastique, les synthétiques, les pistonnés, de l'autre, les Reggiani, les Barbara, les Brassens, les Brel ? Doit-on obligatoirement faire bonne figure, rester *correct*, et jouer les apaiseurs à la Jean-Louis Foulquier ?

La fin du Hollandais violent : un espoir

Les mômes dorment et leur sommeil m'enchante par miroir interposé. Qui aurait pu penser qu'un imbécile comme moi à 25 ans aurait la capacité d'être un père dix ans plus tard ? Sans importance.

En attendant que la Chine finisse le travail commencé par les Anglais au XVIIIème siècle.

Car d'ici vingt ans, le beau bitume autoroutier du programme français devancé par l'oncle Adolf dans les années trente, ce beau bitume, ce sera un maillage magnifique et non polluant de pistes cyclables. Le Hollandais rageur qui me dépasse finalement dans sa Volvo break peut pavoiser. Si par chance, il échappait au platane en bord de route un soir de grand self-control, on pourrait se revoir lui et moi et mon vélo. Et là, ce serait sans pitié, il n'aurait aucune chance, mes cuisses contre lui et ses anciens sièges en cuir, son cholestérol et son besoin d'aller vite en tout et pour tout. Je le dépasserai bientôt, au milieu d'une côte où le cœur lâche les sans mérite, et lui ne verrait jamais plus la mer. Que les pragmatiques se rassurent : il n'y aura aucun autre scénario. Les réservoirs seront à jamais vides, et ce n'est pas l'air des éoliennes qui les rempliront. On ira alors lentement, enfin pas moi, sur mon vélo, mais nous tous, et tous ensemble. A moins qu'on décide de refaire la guerre, mais en vélo, c'est peu efficace. Certains signes ne trompent pas, des leaders s'entraînent, Georges W. vient de tomber une deuxième fois à terre du haut de son VTT.

Il suffit d'attendre.

Adjani, rien à foutre

Non, elle tourne la page. Sa fille l'a accompagnée, du haut de ses vingt ans et d'un paire de talons un peu hauts pour être décents. Un bonne grosse baiseuse à l'évidence, vu la façon dont elle mâchouille son chewing-gum et tripote son piercing clitoridien.

Sa mère lui parle d'Adjani. Elles sont consternées. Comment Adjani a-t-elle pu se faire larguer ? Elle qui n'a plus d'âge tellement on rajoute de spots lumineux quand on la prend en photo ! Peut-être que son Jules en avait marre de vivre en permanence dans des conditions de surexposition lumineuse ? On le comprend aisément, l'imbécile. (Mauvais musicien comparé à son père et à la Mère Denis). Qui accepterait de vivre avec une femme surexposée ?

Et Adjani, je m'en fous.

La solution Sarkozy

Car voilà : comment, tout à la fois, supprimer des chômeurs et relancer la consommation ? Quel économiste ne se pose pas la question ? La solution keynésienne est postdatée, la solution marxiste a terminé sa route en Sibérie, la solution libérale l'est surtout pour les riches, la solution fasciste, c'est la solution finale, une saloperie.

Qu'on me prenne au sérieux, l'heure est grave : n'y-a-t'il rien de symbolique dans la mort de 340 personnes au Paraguay, dans un hypermarché ? Ne voit-on pas, psychanalyse à l'appui, sociologie déterministe, monde diplomatique et tout le touin-touin, ne voit-on pas que la solution est là ? Mais oui enfin, c'est pourtant simple : obliger les condamnés à mort à payer leurs achats. D'une pierre deux coups. N'est-ce pas là ce que l'on veut faire de nous ? En ouvrant le dimanche, en ne chômant plus *l'Asuncion ?*

Le pape est un assassin

Un récent sondage à paraître en faveur du Pape commandité par un journal "catholique" tendrait à montrer qu'une majorité de Français reconnaissent dans son très saint machin un homme de bien. (Si seulement Le Monde Libertaire avait les moyens de se payer les instituts de sondage....)

Le Pape, c'est quoi ? C'est un vieil homme n'ayant jamais connu l'amour et le *trésor qui dort entre leurs fesses*. C'est un vieux donneur de leçons, et sans doute pas un spécialiste de la matière. C'est l'homme qui dit aux Africains, du haut de la fraîcheur des murs trop épais du Vatican : "Baisez sans capote, Dieu vous le rendra".

Pourquoi, alors que tout , A L'ÉVIDENCE, prouve que le pape, du haut de son hélas responsabilité symbolique, a tort, pourquoi des millions d'imbéciles continuent à voir en lui un homme de bien ? Sur l'échelle de l'humanisme Nelson Mandela, qui, comme pour les tremblements de terre ou les nains de Blanche-Neige, en compte sept, le Pape obtient le modeste score de 2. On n'ose pas mettre zéro à une personne âgée, la canicule de l'année dernière a déjà fait le plein.

Je fais de mon mieux.

La classe moyenne a disparu

La France avait autrefois l'avantage de la classe moyenne. Cernée aux deux extrémités par la laborieuse et le patronat, la moyenne décidait du sort des autres en votant avec les pieds pour de consciencieux technocrates progressistes et démagogues. C'était le bon temps. Il faut dire que l'idéologie républicaine faisait de la classe moyenne la première étape vers la bourgeoisie pour tous, après la réussite à l'école et de beaux diplômes mérités. A en croire ce que l'on voit sur les plages l'été, à en voir ce que l'on voit dans les supermarchés, les valeurs bourgeoises auxquelles tout homme devrait aspirer (écouter Beethoven dans un bain moussant, entouré de deux jeunes partouzeuses sans inhibitions), bref, les valeurs bourgeoises et le bon goût sont en telle perte de vitesse que l'on peut pronostiquer sérieusement la disparition de la classe moyenne au profit d'un cloaque social qui pue du cul et qui sent le tabac, reluisant l'émission grand public et les bagnoles à crédit, les magazines-catalogues et la recherche adolescente d'une gloire sans effort, enfin bref, une tendance de ce genre.

C'est que je suis devenu totalement réactionnaire. Et c'est bon. Ah oui. C'est bon. Si je pouvais être gaulliste, je n'hésiterais pas. Mais sans De Gaulle, c'est un peu ridicule, il suffit de voir Raffarin ou le petit Nicolas. C'est la pantomime perpétuelle, ça n'a aucune gueule, c'est pas Londres et le 18 juin, c'est guignol, ça nous occupe les pleines pages des magazines télévisuels, l'héritage de l'UDR, pensez à quel point ça compte dans l'univers international, les cyclones, les prises d'enfants-otages et l'obésité qui pèse comme l'orage tenez, pas plus tard que ce soir, je le sens bien.

"Verge".

Bite. Débiter, converger, hétéroclite, dis verge, allez, dis-le, ça soulage.

En photo : les barbares

A l'heure où le haut-débile se profile à l'horizon chargé du *pour tous* et *pas cher*, je feuillette le magazine Photo à la maison de la presse. Très mauvais magazine, plein de poupées siliconées, revues et corrigées, tantôt vamps, tantôt vulgaires, alternant sans ambages avec des photos de paysages et des tendances très chics. Tous les magazines traitant de la photo sont d'ignobles catalogues que l'on redoute.

Un article sur le festival photo de Perpignan, et une photo. Une photo où l'on voit un homme hilare tenir par les oreilles un autre homme aux yeux clos, tandis qu'un troisième, à l'arrière-plan et dans le triangle formé par le bras droit du premier, sourit de la scène. Composition moyenne, couleur, pas grand chose. Si ce n'est bien entendu que cette photo recèle un sacré trésor : la barbarie. L'homme hilare tient par les oreilles la tête d'un autre homme, fraîchement coupée, et un troisième en rit. La tête décapitée n'a plus de corps, pas d'enfance, pas de mémoire, juste une coiffure rasta. Nous sommes au pays des Noirs, et la photo nous rappelle que les barbares, ce n'est pas nous. Oh oui, ils nous entourent, mais suent bien plus sans nos déodorants et leurs parlements vides ou inexistants feraient bien de prendre modèle sur notre sénat où croupissent de vieux indigents bien placés. Elle en dit des choses ! Ces Noirs pourraient être russes avec étoile rouge ou parka pour le froid. Ils pourraient être n'importe quoi sauf nous. Et le photographe pas cité, combien de temps a-t-il vomi ? Avant ou après la prise de vue ? Que veut-il nous dire ? Il faudrait un peu arrêter de croire que l'on dénonce l'injustice en la montrant. On ne dénonce l'injustice qu'en essayant de promouvoir la justice, et c'est bien plus dur. Les photo-reporters sont avant tout des vendeurs de scoops, de mort pas chère, de chair fraîche à canons. Le discours ne vaut rien, c'est du vent, de la conscience tranquille, du paravent. De même qu'un livre n'a jamais changé la face du monde, même un grand livre, même un bon. Une photo abjecte, ça ne sert à rien. On est déjà au courant, malgré les privatisations.

Le nez est un sanctuaire. C'est pour cela que les fumeurs subsistent, ils lui en veulent. Ces sensations que l'on a du nez, ces souvenirs qui reviennent, c'est d'un tel réalisme, aucune virtualité possible, un scandale absolu. Oui, la tendance est à la destruction du nez, le dernier sens authentique.

Jason, fils de cons

La télé une fois par an, c'est prometteur. Loin du monde dans la montagne, le poste s'offre à moi, je tente. Vacances. Voilà une émission fantastique sur les enfants-tyrans. Je regarde avec mon môme qui n'a pas intérêt à en être un. Un gamin pousse un caddy^{TM} pour enfant ; grande astuce marketing ; et file droit vers le rayon laser des DVDS, choisit Spiderman II (très mauvais film), et se roule par terre parce que maman ne veut pas. Coup de pot pour le cameraman. Si jamais le gamin n'avait rien fait, l'émission aurait été foutue. Bref, il fait sa colère, crie, déchire, donne des coups de pieds. La mère très conne fait ce qu'elle peut, et le père obèse s'éloigne fatigué vers le rayon des surgelés, il y trouve une compagnie, une proximité, une ressemblance. Autrefois, il allait vers les légumes. Mais ils ne se comprennent plus. Alors les surgelés, c'est l'aubaine, un peu de chaleur humaine. Ils se parlent.

Retour sur Jason, fils de cons. La mère a fini par céder. Bien entendu. Si la mère n'avait pas cédé, elle ne serait pas complètement conne, et l'émission serait foutue. Le môme pousse son caddy^{TM}, la vie est belle. Arrivés à la maison, Jason ne veut pas sortir de la voiture et fait une

colère.

Je lui dit "C'est à cause de l'autorité paternelle".

Nous contemplons alors le panorama des montagnes. Il me demande, très sérieusement : "Est-ce qu'à six ans, on sait tout ?"

- "J'en sais rien.

- On ne sait jamais tout.

- Je le sais, c'est tout. J'ai l'âge de savoir qu'on ne sait jamais tout. Mon père adorait la chanson de Gabin sur le même thème.

- Ça n'a rien à voir, voyons ! On parlait de tout savoir ! Ceux qui croient tout savoir se trompent. L'important, c'est de douter.

- Ça veut dire qu'on est pas sûr de ce qu'on nous raconte. Par exemple, on nous dit qu'il faut croire ceci, ou cela... C'est peut-être pas vrai.

- Non, j'en doute.

- A quoi ça sert quoi ?

- Tu veux dire vivre, ça sert à quoi ?

- A se poser des questions. C'est déjà pas mal. Et à faire de son mieux."

Le public comprendra aisément que la distance séparant un fils de cons de mon fils à moi est déjà colossale, et que je devrais m'en réjouir, du moins partiellement car je n'ai pas la télévision. Un fasciste s'honorerait d'une telle différence, il y verrait de la hiérarchie ou de l'honneur. Pourtant, il me semble que les cons pourraient facilement faire de leur mieux, et que ce n'est pas très dur, avec nos moyens modernes de vivre ensemble. Il est vrai que l'on a de plus en plus de mal à vivre ensemble, à supporter les gosses des autres, à s'inventer des passions. Mais quand même. Si l'on pouvait éviter les Jasons et les films d'horreur du même genre, on aurait fait un grand pas. Et j'avoue y croire encore un peu, c'est mon naturel au galop.

La vie devant soi

C'est l'été, un bel été qui nous écrase temporairement. C'est la plage. Voilà. Les cuisses ambrées de la maîtresse-nageuse que l'on pétrirait bien en cas de pétrin, ah oui, j'irais sans complexe me noyer pour elle, malgré son badge de CRS ou plus ou moins qui me rappelle Cohn-Bendit, je ne sais pourquoi, les tâches de rousseur peut-être ? Les commerçantes, panthères mouchetées la cinquantaine, par la vieillesse, par le soleil, croient encore, en lisant ELLE, qu'elles ont évité le pire, mais le crabe, à défaut de seins en décrépitude peut bien, un jour, leur bouffer le cul, malgré les crèmes solaires et les UV. Les adolescentes font les adolescents, car c'est l'âge de faire la gueule pour qu'on s'intéresse à soi dans son petit corps d'informe qui éructe sans enthousiasme. Les obèses dorment et cuvent les tonnes de jambon qu'ils ont ingurgité au village-vacances, car là, au moins, on peut se resservir sans fin et sans coût supplémentaire. Les débordants adorent les self-services. Des surfeurs surfent, et je leur casserais bien la gueule pour des raisons évidentes de justice humaine, mais je fais du cyclisme, ça la fout mal d'avoir des cuisses et pas de bras. Il y a des corps de femmes qui se languissent en ouvrant discrètement

les cuisses sur des types poilus qui ne savent pas leur bonheur, et des gamins font de la pâte à modeler en châteaux de sable, imaginant qu'ils vont gagner toutes les guerres et que les filles, c'est vraiment nul. Des galets minuscules roulent dans l'eau et brillent comme des trésors, on les ramasse et puis ça pèse et puis ça sèche et ça ressemble alors à des cailloux qu'on ramène dans des sacs en plastique.

Lui, il me fait penser à Stephen Hawkins. Il est tout de traviole et il bave un peu, on le sort de la bagnole on le pose de son mieux. Devant la scène. Ou derrière, c'est comme on veut. C'est un théâtre trop lumineux mais ça doit lui faire du bien. Son père me salue de la main ou peut-être me dit bonjour. Toute le monde s'accorde à dire que son père est un brave homme. Je reste assis derrière le fils, je prends la photo. Là. C'est pourtant simple. Evidence. Preuve en anglais. Que voit-on là ? Au-delà de l'injustice flagrante, c'est l'idée millénaire de dieu qui revient, oui, voilà, ça n'existe pas dieu. Le père, le fils, mais rien de bien saint d'esprit.

Il a la vie devant soi.

Le voilà.

Diverses femmes

A la terrasse du café avec mon fils après la maternelle, nous discutons. Disons que je lui pose des questions et qu'il s'en moque totalement, car les pigeons, ses ennemis personnels et mythiques, viennent de lui signifier, par une présence discrète derrière le mur de l'église, qu'ils étaient d'accords pour en découdre. Je l'autorise donc à laisser sa grenadine, le soleil et son financier au chocolat, pour aller pourfendre ces chevaliers du moyen-âge, ces extraterrestres, ces dragons. Il s'élance et, dans un cri abominable, son cri à lui, essaye tout à la fois d'effrayer les bestioles et de les assommer. Mais le combat est inégal et, ne serait-ce ses quatre ans, il pourrait durer toute une vie, comme dans *le sud*. Celui qu'on dirait.

Deux filles à ma droite discutent sans se rendre compte du monde entier et des pots de fleurs. C'est que la plus jolie raconte à la prétentieuse ses problèmes intimes, et sa pilule mal dosée. Elle me croit sourd, ou j'ai l'air trop vieux. Ou absent ? C'est un problème insoluble. Les sécrétions vaginales sont beaucoup plus gluantes qu'à l'accoutumée, et l'odeur est terrible, on se croirait dans la cuisine d'un restaurant chinois en pleine canicule quand le chien aux bambous que l'on croyait cuit a fini par pourrir sur pattes dans la marmite que l'on croyait vide. Enfin là, j'exagère j'en rajoute au ragoût, mais la jolie fille au regard un peu trop regardez-moi-je-suis-belle-non ? continue la merveilleuse description de sa physiologie intime, et de ses malheurs biologico-chimiques. Tu comprends, c'est un peu dégueulasse (grands yeux ronds), ça colle (mouvement des mains), ça sent (plissement du nez). Et l'autre lui rétorque qu'en plus, comme c'est pas remboursé les pilules pour fumeuses, c'est encore pire. J'apprends des choses.

Mais vainqueur.

Ah bon, vous croyez ?

"Vous êtes vraiment médecin ? "

Mes rêves d'exploration vaginale ont alors été balayés par la soudaine maturité du petit, fier de son coup, retournant à sa paille après avoir enfilé le dernier morceau de gâteau. Les pigeons n'ont qu'à bien se tenir.

Et l'autre soir sur le quai de la gare, deux autres femmes. Ah, comme elles choquent, ah ! Comme elles s'aiment ! C'est plus que de l'amour, c'est sexuel. Elles se tiennent mutuellement les mains pour empêcher l'autre de s'abandonner, mais l'élan est là. Si j'étais une femme, je serais lesbienne, c'est évident. Elles n'osent pas trop la bouche car c'est la province et une vieille croque-mitaines au milieu d'un groupe de vieux leur lance déjà des regards noirs mais moi, ah, je les encourage, allez-y les filles, délivrez-nous de nos impuissances et de nos orgasmes minuscules, de nos dérisoires virilités, allez-y, tripotez-vous, qu'on en finisse avec deux mille ans de christianisme, oui, je veux bien apprendre même si l'une de vous est plus grande que moi et ne correspond pas - faut-il vraiment l'avouer - à mon idéal féminin... Et je sais bien qu'il n'y a pas de dérèglement hormonal, pas de sécrétions poisseuses intempestives, vous ne risquez rien ! Ah !

Les adieux furent poignants et mes rêves déraisonnables. Puis la grâce arriva. Mais le train était déjà parti depuis longtemps.

Fonctionnaires

Certains fonctionnaires sont programmés pour maintenir à flot la réputation des fonctionnaires. J'adore ça quand je ne suis pas trop pressé. C'est une bouffée d'air ces fonctionnaires complètement abandonnés par la logique de tout un chacun, dépourvus de sens commun, sans aucune frivolité. A côté du discours sur la modernisation libérale avancée, l'utilité des derniers ordinateurs très rapides etc., je l'avoue, c'est merveilleux de s'aventurer sous les hauts-plafonds d'une mairie dix-neuvième qui s'y est crue un jour et d'admirer la simplicité de dysfonctionnement de la dame derrière le panneau des passeports.

-"Bonjour, je viens chercher mon passeport et ma carte d'identité.

- Euh, non, je n'ai même pas mon permis, vous comprenez, il fait beau, je suis venu à pieds, ça évite de prendre la voiture, d'encombrer les rues, de payer le parcmètre, ça diminue le niveau de pollution, donc non.

- Ben, oui, enfin non, rien n'est vraiment loin ici, mais il faudrait que je revienne cet après-midi et puis, il suffit que vous regardiez mon nouveau passeport pour voir que c'est bien moi, c'est assez simple. (Je lui tends mon formulaire).

- Euh, ben non, elle datait de 1982, vous comprenez... Euh.

- Je vous avoue que je n'ai pas fait attention. Mais le plus simple est quand même de regarder mon ancien passeport pour me donner le nouveau, puisque je vous l'ai donné aussi. Ou le contraire, puisque ma photo est plus récente sur le nouveau, ça va de soi."

- C'est pas très réglementaire tout ça. Mais bon, je vous donne votre passeport, il faut signer ici.

- Et pour ma carte d'identité ?

- Tenez, voici mon nouveau passeport.

J'adore. Complètement déprogrammée. Elle a même ajouté de faire attention la prochaine fois. Zélée. Une autre fonctionnaire de la même mairie, au service permis de construire et après le refus de m'en donner un, devant mon étonnement et mon désarroi, après que je lui eue

demandé ce qu'elle aurait fait à ma place, m'a répondu : "Vous n'avez qu'à abattre la partie de la maison que vous vouliez agrandir". C'est formidable d'être aussi borné. En détruisant purement et simplement l'appendice à agrandir, vous vous conformez au plan d'occupation des sols, et l'important, c'est de se conformer...

Post-connardisme

Nous y sommes. Après la post-modernité, le nouveau roman, les nouveaux philosophes, la nouvelle vague, la new-wave, le marketing ethnique, les armes de destructions massives, le nouveau fondamentalisme, etc., un seul concept tient la route et pas n'importe comment. Nous en sommes au post-connardisme, l'époque où la connerie, autrefois épouvantail de l'humaniste, est devenue le moyen, la manière, bref, la tendance, que dis-je ! le paradigme de nos sociétés industriellement plus ou moins délocalisées.

L'incarnation vivante et sans complexe du post-connardisme est Patrick Le Lay, pdg d'une boutique qui vend de la merde pour en promouvoir d'autres. Il l'avoue et certains lui reconnaissent au moins cette vertu, ce en quoi ils deviennent eux-aussi des post-connardistes. Car il n'y a aucun bien à voir la connerie réévaluée, mise en lumière, fanfaronnée. Il faudrait la taire, l'enfoncer, en finir, bref, accéder à un statut nouveau d'intelligence et de culture, mais ça coûte trop cher. Nous voilà donc à brosser dans le sens du poil les cons, les petits, les gros, les grands et même parfois les salauds, c'est payant. **Laurent Fabius, immense post-connard contemporain,** nous l'a prouvé par deux fois. Ce fils de bonne famille, ce plus jeune premier ministre de la France, ce sur-diplômé, bref, cette réussite du cervelet, avait pourtant des airs prometteurs. Il est évident que quand on ne plaît pas aux filles, il est plus facile de se consacrer à de longues et difficiles études. Mais ce n'est pas une excuse pour sombrer dans la post-connerie (j'emploie ici également post-connerie et post-connardisme). Laurent Fabius a d'abord vanté dans un livre qu'il n'a pas écrit, ou dans une interview quelconque, ces émissions vulgaires qui font des filles de prolétaires, d'employés et de parvenus des idiotes en quelques scènes, consommatrices d'horoscopes, de tatouage, de piercings, de strings, bref, de conformisme. Ah, il fallait le voir (je ne l'ai pas vu) se vanter aimer la merde que l'on donne aux pauvres dans l'arène avant qu'un quelconque marchand ne vienne, pendant la mise à mort de la culture, leur vendre une paire de baskets, eux qui ne courent plus. Et là, pas plus tard qu'avant hier, il fallait l'entendre (je n'ai rien entendu) se prononcer contre le "oui" à la Constitution de l'Europe, ah, quel con ! Quel énorme post-connard, c'est fantastique. (non pas que la Constitution rédigée par Giscard soit bonne, elle est au moins discutable et je rêve d'un passeport plus grand, d'une citoyenneté élargie, c'est toujours un début, c'est mieux que rien, on pourra se mettre en grève après). Car le post-connard flatte les instincts serviles des cons, ceux qui n'ont pas d'excuses, qui sont nés dedans ou vivent d'un travail fatigant, harassant, à la chaîne, les 3/8 par exemple. Ceux-là ont de sérieuses excuses et je ne leur en veux pas. Ce ne sont pas toujours des cons en plus, ce qui laisse un espoir, d'ailleurs.

Il faut bien avouer que la déroute de la morale et la défaite de la vertu ont donné des ailes aux post-connards. C'est une victoire incroyable, impensable il y a encore dix ans. Que va-t-elle nous apporter ?

Ta vie ton oeuvre

En relisant mes propres textes cités par un type sur un autre site, j'étais assez content de moi. Je ressentais, je revivais précisément cette satisfaction qui s'emparait de mon petit moi quand on revenait de la pêche, silencieux, avec mon père, le seau plein. On rentrait à la ferme chez mes cousins *éloignés*, le gros seau BTP dans sa main droite animé par les dernières tentatives de fuite des vairons. Je rêvais alors de dimanche prochain, ou bien du printemps quand je pressentais maladroitement que l'on ne viendrait pas en hiver et que c'était l'automne. J'avais des bottes qui puaient la vase, surtout à l'intérieur, et l'univers était constitué de menthe et de truites invisibles, parfois de colchiques dans les prés, de ces moments bucoliques où l'on évite simplement de reprocher à son père son absence et son propre renoncement de prolo sans destin majeur parce qu'on est incapable de dire qui est le coupable dans tout ça. Et puis j'imaginais que derrière sa canne en bambou, il me racontait des histoires. Son silence était alors un beau témoignage d'estime.

A la vue de ces anciens textes, j'étais replet. Et puis la question de François m'est encore revenue. *Je me demande si tu es vraiment capable d'une oeuvre littéraire.* C'est déjà bien de poser la question. J'imagine aussi que c'est une façon détournée de me dire que j'en suis sans doute incapable, c'est une bonne manière de ne vexer personne, bien que ça ne soit pas mon genre d'être vexé. Une oeuvre littéraire. C'est tellement énorme. Pas grand-chose à voir avec une photo réussie qu'on accroche au mur parce qu'on a eu de la chance ce jour-là.... Au mur des ambitions, j'ai déjà rayé la professionnelle (ce qui me cause beaucoup de bonheur, mon détachement bureautique est total), mais aussi la musicale (quelle horreur de ne pas être musicien), photographique (j'aurais pu faire semblant, d'autres y croient, mais de là à en vivre...).

Le dérisoire.

Et pourtant, tout le monde butine son petit dérisoire au bureau devant le café infect et l'haleine asthmatique de nos braves collègues. Et le vrai Claude Lelouch qui me copie ! On aura tout vu ! Le type propose aux spectateurs d'y aller gratuitement ! Alors que c'était mon privilège absolu...

C'est qu'il n'y a pas que les personnages ! Il faut une intrigue. Enfin quoi, il faut cacher la fin, il faut du mystère, il faut préserver la page suivante, donner envie d'y revenir, d'y rester. Eviter la fatigue. Offrir à boire et à manger. Faire dans le croustillant, le palpable, l'imaginaire, le caustique, le rugueux. Eviter le nihilisme absolu qui désespère et l'eau de rose qui n'étanche que la soif des mémères, mégères, comères et emmerdeuses. Il faut peut-être raconter sa vie mais mieux vaut dans ce cas être belge et avoir vécu son enfance au Japon. Ou pendant la guerre. Ah, une enfance à Bastogne !

Et jusqu'à quel âge peut-on nourir l'espoir d'écrire un truc satisfaisant ?

Nordinateur pour tous

Merveilleuse époque. Le gouvernement a décidé de permettre à chaque étudiant de France de posséder, pour le prix modique d'un café mensuel, un ordinateur.

Voilà la fin du combat. Je me vois comme Giscard ou Jean Gabin dans un char sur les Champs-Elysées le jour de la victoire finale, de la capitulation. Je me vois en haut de l'affiche.

Un ordinateur, ça va forcément aider ! Fini ces imbéciles toujours à la bibliothèque en train de dévorer les pages jaunies, tournées par des générations et des générations, suintant encore l'écornement passéiste ! Fini ces conneries ! Adieu pourriture de librairies, et surtout, le pire, l'horreur suprême : les bouquins ! On va enfin rattraper notre retard sur l'Amérique ! D'ailleurs, j'y vais bientôt ! A moi Guillermito, mon ami, mon frère, sur un quai de Manhattan connectés l'un et l'autre en vrai main dans la main ! Sur un vieux canapé ! Ah, je m'égare, c'est l'enthousiasme révolutionnaire !

Quand je pense à cette merveilleuse technologie, au balayage, que dis-je ! au Stalingrad du livre, je suis repu, presque pantois, vide, ému. J'imagine déjà toutes les cafetarias de France et de Navarre (hein, Jean-Denis !), pleines à craquer d'ondes wi-fi et d'étudiants recherchant le bonheur sur Google !

Bien sûr qu'un ordinateur ça rend moins con. Et ça prend moins de place ! Et c'est plus rapide ! Et on peut en faire des choses avec un ordinateur ! On peut communiquer Jean Pierre ! JEAN PIERRE ! ON PEUT COMMUNIQUER ! (j'ai tout à coup envie d'insulter le monde entier et d'en finir, mais je préfère garder pour plus loin l'épilogue de cette célébration d'une décision publique et moderne).

BIEN SÛR QUE !

Les retombées sur la croissance ne devraient pas se faire attendre. Que les étudiants soient enfin plus efficaces, qu'ils consument des ordinateurs, et nous voilà tranquilles pour trois décennies, sans compter les économies de papier...

Tiens, voilà du simple : *on te prend pour un con.*

Huit jours ailleurs, New York

Le canapé de Guillermito est quelque part au bord de l'Hudson, il m'attend encore. Il passera l'hiver. En velours rouge, un peu extravagant.

Acrobat Reader)

Adieu les mômes

Dans mon garage, traîne un enjoliveur Peugeot fêlé. Un disque de plastique échoué dans la rue et que j'ai posé là, en attendant. L'autre soir, mon gamin le regarde et me dit "Ce truc-là, c'était ton bouclier quand t'as fait la guerre papa ?"

"Tu m'offriras un pistolet-mitrailleur pour mon anniversaire ?"

Je repensais à tout ça en lisant un sondage sur les comportements des jeunes. Les jeunes ont des drôles de comportements d'endormis. Le marketing. LE MARKETING. Je crois qu'on a fini par les avoir. La partie n'était pas gagnée, mais ça y est. Le sondage (commandité par un "grand portail internet", comme on commandite un meurtre...), le sondage nous annonçait que les "jeunes" plaçaient en grande majorité internet comme leur média préféré, devant la télé, le cinéma (?), la radio en tout petit, et, bien plus loin, la presse écrite. Je pense que ce dernier concept rassemble tout ce qui est écrit petit avec peu d'images. Autant dire presque rien. Les

jeunes, contrairement à leurs aînés, adorent les publicités sur internet, et cliquent dessus, ils trouvent ça créatif et bien foutu.

C'est peut-être faux. Mais maintenant que j'enseigne à la fac, et que je côtoie à nouveau des jeunes, j'ai peur que cela soit vrai. La majorité des étudiants que j'ai questionnés répondent à main levée avoir changé déjà au moins deux fois de téléphone insupportable en 3 ans. Notons bien que ce genre de truc extrêmement agaçant dans le train n'est pas remplacé parce qu'il ne fonctionne plus. Non, on le change parce qu'il y en a un mieux, avec pleins de sonneries encore plus performantes... Au secours.

A quoi nous voilà réduits...

C'était une phrase de ma mère ça. *Tiens, voilà à quoi on est réduit.* Je compatissais à chaque évocation de cette sentence. La vie, elle en connaissait un bout, elle avait vécu la guerre, puis fait 6 mômes et n'était jamais devenue féministe, faut la comprendre.

C'est ce que je me disais en voyant les visites de notre représentant de commerce national dans des pays du tiers-monde qui aimeraient bien nous balancer des bombes atomiques sur la gueule s'ils avaient les savants fous pour le faire. On fait de la visite d'État chez un type qui a remboursé ses morts d'autrefois, un peu comme si l'oncle Adolf s'excusait et remboursait les camps en pétrodollars. Churchill, reviens ! Au lieu de cracher sur leurs tombes, c'est tapis rouge, et sans retenue. A qui veut-on faire croire quoi ? Personnellement, je n'en reviens pas. On vit une époque étonnante. Ce n'est pas tant l'absence totale de conscience politique qui m'affole que la disparition de la *vertu*, celle de Montesquieu. Mais comme dirait l'une de mes ex-femmes d'Amérique : qui s'en fout ?

Iznogoud quitte son ministère. Le roi du flûtiau va tenter de préparer la fusée qui devrait ; si tout va bien ; le ramener sur terre à une déchéance plus que méritée lors des élections présidentielles de 2007. Qu'il rajoute donc ce *D* à l'échéance, et le tour sera joué. En attendant, ses sbires dépensent plusieurs millions d'Euros pour fêter la chose avec une vieille pute qui chante encore. Pendant ce temps-là, les Guadeloupéens...

L'effet communicationnel est extraordinairement puissant. C'est l'art du vide, mais c'est un art supérieur. Je parierais bien que dans quelques semaines, le futur ministre des finances nous annoncera que son prédécesseur a laissé les caisses vides, car ce furent juste des caisses de résonances. Quand on est fanfaron, on l'est jusqu'au bout. Boum, boum, boum.

Voilà à quoi on en est...

Qui irait défiler dans la rue ?

Un dernier plaisir

5 ans. Je crois que ça fait cinq ans que je tiens ce bavoir. Au début c'était bien, puis de mieux en mieux. On me recommandait, j'avais soudainement en rêve l'importance que personne en vrai ne m'accordait. Mon bureau était bien fermé, je m'emmerdais ferme en rêvant de littérature et de créatures, je rêvais de fuite.

C'est enfin retombé. Ça y est, la quiche est totalement froide.

Même pas un forum, connard !

Je viens de comprendre

Quel con !

Je viens juste de comprendre. C'était pas la peine d'en faire un article complet dans Uzine au temps de ma splendeur ! Je viens de réaliser, suite à mon texte précédent et à ces fumeux mots-clés qui me causent tant de déshonneur, bref et tralala, je viens de comprendre pourquoi je continuais à publier des chroniques ici-même, même lentement, même dans l'hésitation. Même si l'on me dit de faire dans le sérieux et d'arrêter de perdre du temps. Même si *ceux qui vivent ensemble grâce à moi* (comme dans Rahan *Ceux qui marchent debout*) ne croient pas une seconde que je sois capable d'écrire un roman. Ils me disent "écris un pamphlet, c'est plus ton truc"...

Je viens de comprendre.

C'est à cause des gens. Faut pas se leurrer. Ce serait bien d'avoir l'argent du leurre et la crémière en plus. C'était très bien de prendre la pose et de dire qu'on écrit pour soi. C'est un peu vrai. C'est pour l'entraînement. Je m'entraîne depuis cinq ans en ligne. Qu'est-ce que je m'entraîne. C'est fou. Oh putain je m'entraîne, c'est dingue.

Mais j'avoue que les mails qui ont plu toute la journée, ça m'a plu aussi. Faudrait pas s'en faire comme ça, faudrait être détaché. *Tu seras un homme mon fils.* Mais qu'une nana me dise qu'elle est toujours folle de mes tomates-cerises des débuts, c'est ma rémunération. Je n'ai qu'une unité de paiement : le mail. Du haut de ma candeur, je n'osais l'avouer. C'était plutôt du style : "Lisez-donc". Je suis tout aussi certain que ceux qui disent le contraire le font exprès. C'est de l'orgueil. Qu'on écrive sur le net, c'est pour que quelqu'un réagisse. La porte ouverte, laissez-moi donc l'enfoncer, c'est bon la porte ouverte. Avant, j'aimais bien les liens. Mais plus personne n'en fait. Je me lie avec moi-même. Alors que les mails, je viens d'en recevoir comme je n'en avais pas reçus depuis des lustres. Voyez vous-même : j'avoue tout. C'est très agréable. C'est salvateur Adamo. Oh, et puis faites pas chier pour un mauvais jeu de mots, hein, je fais ce que je veux.

Difficile de passer à autre chose.

Maurice

En faisant croire autrefois à un ami, que j'ignorais le sens du mot *euphémisme*, celui-là prit comme exemple l'expression "il n'est plus". *Il n'est plus* serait un euphémisme. J'ai tendance à croire le contraire. L'euphémisme, c'est "il est mort". Etre mort, c'est toujours être. Ne plus être, c'est ne plus. Ne plus, point.

Alors que la semaine de bureau s'achevait au milieu de collègues hilares parmi mes bons mots, les petites querelles et les *private joke*, j'arrive par miracle à toucher mon mail sur mon adresse perso. Le serveur est toujours en panne. Ah, tiens, ça y est, j'ai un message. J'insiste sur le bureau, les collègues, le mail. Des choses banales et régulières, les Anglais disent *casual*,

Supertramp en a fait une bonne chanson et l'atmosphère dans laquelle je me baignais sans maillot relevait de tout cela. Un vendredi déjà noir à trois heures de l'après-midi, ce genre de fin de semaine qui cafouille entre la tristesse d'un novembre sans promesse et la joie de Noël. Bien sûr, je déteste Noël. Mais pas la joie qui nous y pousse. En fait, Noël me déteste. C'est comme ça, c'est de famille.

C'est un mail d'Eliane. Eliane est la femme d'un de mes meilleurs amis. Le coeur sur la main et toujours le poing levé dans la gueule des patrons. Je sais ce qu'elle va m'annoncer. C'est laconique. Je regarde le bureau, les autres profs sont studieux.

Bon ça y est. Je n'ai pas besoin de lire, je sais que ça y est. C'est fini.

Maurice est mort.

Maurice, c'est son père. Et comme je dispose d'un moyen interplanétaire pour rendre hommage à ce héros, je ne me gêne pas. Romain Gary l'a fait dans *La promesse de l'aube*, en disant le nom d'un ancien voisin juif assassiné à la reine d'Angleterre qui passait son escadrille en revue, pendant la *guerre*. Je n'ai pas d'escadrille, ni d'ancien voisin, et pas de Reine d'Angleterre. Mais le monde entier s'il le faut : Maurice Gibert, vous étiez l'un de mes petits héros. Je dis *petit* mais pas par la taille. Je dis petit parce que la modestie, elle vous étouffait presque quand on vous a fait parler. On vous a fait parler devant la toile cirée, dans la maison du Massif Central, on s'était arrêté en route, vous nous aviez dit de rester autant qu'on voulait. On voulait pas abuser. On a abusé. On vous a fait cracher le morceau, ce morceau que j'étais trop jeune et con pour le faire cracher à mon propre père, qui de toutes façons ne crachait pas. Lui, mon père à moi, il répétait toujours les mêmes histoires. Son *Monte Cassino,* je n'en saurais rien de plus qu'un silence. Mais Maurice, il a fini par nous raconter. Il a quitté la zone sud quand les Américains ont débarqué en Afrique du Nord. Il y est allé, il a senti la chose. Il a trouvé un bateau, il a traversé. Il est revenu dans un camion baché vert sur une plage de St Raphaël. Il a sans doute vu la maison d'un copain là-bas, toute paisible aujourd'hui sous les pins parasols. Le 15 août 1944, les Allemands y avaient foutu le feu. Lui, il débarquait. Comprenez-bien mon propos : il ne s'en vantait pas, et comme les papys qui l'ont faite aussi, il y avait comme une modestie sans drapeau, sans tambour. Fallait le faire il l'a fait. Moi, j'admire.

Il nous raconte la campagne de Tunisie. Les Allemands cramés dans les chars. Du napalm déjà ? Peut-être bien. Y'en a eu en Normandie, alors pourquoi pas en Tunisie. Il évite les horreurs, il dit juste qu'il fallait le faire. C'était l'époque où il fallait le faire. Une autre époque. Et puis la vie, et puis toujours ces yeux. Ah. Fallait les voir les yeux de Maurice. Des grands yeux. C'est tout simple. Des yeux qu'avaient vu.

C'est drôle comme on voit la vie. Il nous a quittés donc. Nous.

Et si un jour l'un de ses arrières petits mômes en l'an 2455, échappé par miracle de la *staracadémisation* du monde, cherche dans Google *Maurice Gibert*, alors il saura.

Maurice, je vous aimais beaucoup.

Same player : shoot again !

Le lycée était une bonne période. Les filles me détestaient, la moitié des profs aussi, et moi, ah, moi ! Je détestais à peu de choses près le monde entier en ne comprenant pas très bien

pourquoi celui-là me le rendait bien. Une grande période ma mobylette, ma chambre mauve, deux à trois modes de retard, le pétard en horreur, des parents ringards et presque déjà morts, mais la promesse de la porte de sortie sous peu. Figurez-vous mademoiselle qu'à l'époque, *on ne donnait pas le bac à tout le monde*, hé non ! La bourgeoisie dominante n'avait pas encore compris à quel point la mesure lui serait salutaire pour un coût minime... A l'époque, Sarkozy n'était pas encore né qu'il était déjà sans doute très con, mais discret.

Le lycéen par internet, je lui dis pas tout ça. Je m'identifie. Je vois les résultats du bac en transparence derrière la vitre d'un lycée, la rue sous les frondaisons des marronniers , juin 84. Sophie Marceau vient me chercher dans son italienne décapotable, nue sous sa robe transparente, et me demande combien j'ai comme moyenne. Je saute dans son Alfa, et ; avec un certain dédain ; je salue mon enfance d'un geste de la main qui englobe les quelques crétins recalés à l'examen, ainsi que mes frères et sœurs, la lignée de paysans paternels et de bourgeois en désuétude du côté de ma mère, sans oublier toutes ces filles, oui, Sophie, Delphine, Christelle, (surtout toi Christelle), mais aussi Nathalie.... Comme vous devez regretter vingt ans plus tard, avec vos gros culs de juments jalouses, vos maris dodus, cocus, mous du bide et de la bite, ah, si vous pouviez me voir ! Ah ah ah ! Connasses d'optimistes !

Va donc à Rome ma grande. Nous nous arrêterons sur une aire d'autoroute aux environs de Valence. C'est là qu'enfin j'assouvirai tous tes désirs. Parfumés de lavande en fleur, sous les étoiles du solstice dépassé, les promesses de l'été, la chaleur du Midi, les chansons de Michel Fugain, tu verras, je te donnerai tout cela, file ma belle, partons ! Non, je n'ai pas oublié mes cassettes. (à ces mots, elle s'empourpre, se mord la lèvre inférieure, la charnue, la ronde, la plus rouge, elle ne peut contenir ces orgasmes fondamentaux que je lui déclenche à distance, par la beauté des mots, la profondeur de la voix, ah, salope, tu jouis déjà sur le siège du conducteur ! Profites-en.)

Les secondes passent, la caméra fait un zoom arrière au ralenti par-dessus mes camarades de lycée, ces connards que j'abandonne à leurs sorts de futurs employés de banque, et Sophie Marceau, après ces secondes qui paraissent des heures, reprend son souffle et m'avoue :

Comme elle a raison comme je la comprends. C'est justement là qu'on devrait aller après le lycée. C'est là qu'on va. Comprenez mon conseil, jeunes lycéens libertaires. Barrez-vous donc au moins un peu.

Nous mangeons des sandwichs arabes, des miettes se nichent dans ses seins immortels Alain Souchon, elle rit, car je suis drôle, c'est pour ça qu'elle rit, bien entendu ! Le champagne coule à flot, sa robe en est imprégnée, ça sent bon le mélange de Chanel numéro 5 et de Veuve Cliquot, elle est totalement ivre, c'est l'ivresse de nos dix-huit ans, et la fraîcheur de l'autoroute vers Dijon déjà.

Maintenant.

Le côté obscur. Hmmmmmmmmm.

Je la réveille dans un bistrot à Montélimar. Je lui offre du nougat, elle mime de sucer la tablette. Voyez comme c'est une bonne actrice. J'ai tout de suite compris son petit jeu. Je l'emmène à Nice, au Negresco, combien d'étoiles déjà ? Mais Nice est loin. Et l'essence est chère et je fatigue, c'est ma nature.

Passons.

Que faire après le bac cher lycéen ?

Deusio : faire des études. Soit des passionnantes qui ne servent à rien. Fais comme moi : sociologie en province. Les étudiants sont nullissimes, elles veulent être assistantes sociales, ont trois ans de retard, et leurs mecs portent des T-shirts avec un husky dessus. Elles aiment les enfants, les enfants ne les aiment pas, elles en veulent. Les enfants leur en veulent. On peut juste espérer qu'elles n'en aient jamais. On fait le tri après la maîtrise. Entre temps, on s'est fait des amis, et des plans de repli : concours de la fonction publique.

Partir.

On regrette toujours de ne pas être parti. C'est pas que c'est mieux ailleurs. C'est que c'est ailleurs. Partir seul. Sans projet. Juste un FM2 et un objectif. Des pellicules pour le retour et même pas de piles. C'est pas beau ça ? En plus maintenant, ça ne coûte plus un rond. Alors qu'en 84, le FM2 était ce qu'on faisait de mieux dans le genre.

Je ne sais pas ce que je vais raconter à mes mômes à l'heure du choix. Je serais un vrai bourgeois dans 14 ans. 52 ans. Une baraque remboursée, des fringues *made in China* à 92% depuis dix ans. Un ordinateur *made in India* depuis 5 ans. Un cancer. Un petit j'espère, un pas grave, tenez : un pas pour tout de suite. Genre. Euh, genre prostate. Genre Mitterrand. Enfin merde, je ne vais pas leur raconter ça tout de même. Ça ne se fait pas. Je vais juste essayer de leur épargner, dans la mesure du possible, la proximité quotidienne des emmerdeurs, des carriéristes, des dépressifs, des sans-passions, bref, des cons. Pas facile. Je sèche tout à coup.

Oh putain ! Quelle responsabilité !

Sophie ?

Sophie ?

Tu m'entends ?

Ouh-ouh ? La fuite d'huile de ton Alfa à Milan ?

C'est une constante : *si c'était à refaire ?*

Comme au flipper. On gagne une partie en plus. On y retourne. Le bac en 84. Chirac jamais président. Et, tu sais quoi ? Le borgne ! Presqu'encore inconnu !

Pas de réponse.

Des jouets pour Noël

Conclusion annuelle du grand bal des actionnaires de la dépense mondiale et du moral des ménages : Noël. Impossible d'y couper. Chacun voit Noël à sa porte. Famille, église, cadeaux, bouffe. Choisissez. Rajoutez-y l'ennui obligatoire car on ne choisit pas ses parents, les visages défaits de ceux qui ne célèbrent plus rien vu qu'ils sont morts, mais omniprésents, c'est leur souvenir qui nous accable. Ou plutôt le souvenir de *quand ils étaient là, à Noël.* Noël, c'est aussi compter ses morts. Rajoutez.

Rajoutez.

Il gèle.

Pour ma part, le miracle s'est produit. Oh, pas de cureton pour s'en apercevoir, pas de suaire blanc, pas d'apparition. Bien mieux que cela. Mon gamin, donc un peu plus de quatre ans à Noël 2004 au cas où vous liriez ceci en 2045 (sait-on jamais), mon gamin peut dorénavant jouer aux légos^{TM} technicő. Victoire personnelle et facile. Après son impossible conversion aux jouets en plastique de tous ordres (châteaux, garages, camions, tout ce qui se casse en moins de 48 heures...), après sa découverte ravie des seuls jouets qui comptent (les bâtons à la place des épées, les marrons à l'automne, les cailloux offerts à maman, deux plumes de pigeon et les avions en papier), le voilà qui peut jouer avec les petites pièces mécaniques des Légos. On fabrique des modèles extraordinaires, ça faisait à peu près trente ans que j'attendais d'y jouer à nouveau, d'avoir un copain de mon niveau pour fabriquer des bagnoles avec moteurs à piles, des pistes avec tremplins, et améliorer la chose même quand il faudrait être déjà couché parce que demain, c'est l'école. J'ai fabriqué un 4X4 (et pourtant, je déteste les vrais), mais celui-ci grimpe sur les coussins, alors c'est bien. Lui, il a fabriqué un bolide de course qui explose contre les murs. Ça n'abîme pas les murs, et ça ne casse pas les pièces. On rigole bien. J'ai un peu de mal à me relever à la fin de nos séances, accroupi sur le sol pendant deux heures, c'est long.

Et puis la petite sœur déboule et balance un coup de pied dans nos constructions, avant d'enfiler les chaussures de sa mère parce que les filles, c'est des filles.

J'avoue tout :

- J'en resterais bien là. La journée à jouer. Quatre, cinq ans moi aussi. La maternelle, les dragons dans les airs, les filles qu'on s'en fout des filles, la maîtresse qui nous gronde, les saisons qui passent toutes très lentement et pas que l'hiver, Peter Pan et les dessins animés. Ça suffirait largement. Oui, bien entendu, responsable, parent, parent d'élèves. L'horreur. Interdire. Parler de son boulot, en avoir marre des adultes. Car de qui d'autres a-t-on marre à en parler si souvent ? De nos états d'adultes, d'avoir l'air adulte, de l'adultère. On ne fait que se fuir, alors que les Légos^{TM}, ça s'emboîte, clic, clac. Après on mange des pâtes, on rêve de royaumes lointains avec des princesses qu'elles ont même pas des gros seins, ni même des strings. C'est des princesses avec une étoile au bout d'un bâton rose. C'est quand même pas compliqué la vie ! C'est pas Jean Paul Sartre et Martin Heidegger dans un bateau sur le Rhin ! C'est des petits jouets. J'avoue même, mais n'en parlez à personne : j'en emmène au bureau. Juste quelques pièces dans ma sacoche de crétin qui va (travailler pour) bouffer. C'est pas que je sois à plaindre. Mais la vue du dernier prototype m'aide à tenir : ce soir, on y jouera peut-être. J'hésite à emmener d'autres pièces, à essayer de nouvelles formes. Voire même....

Voire même à proposer aux ectoplasmes adultes alentours s'ils veulent jouer aux Légos^{TM}. Pas forcément toute la journée, mais, à la pause pour commencer. Une demi-heure, et puis accoutumance, une heure, voire une journée complète : tenez, le mercredi ! On pourrait faire des concours de bolides avec les ressorts dedans-là, ceux qu'on appuie vers l'arrière et qui filent en avant ! Ah tiens, c'en est une bonne idée ! La chef-comptable, avec sa tronche de seringue vide, ça lui plairait peut-être ? Le responsable du marketing, son double-menton aplati par le milieu qu'on en dirait un ancien gros, on lui présenterait les résultats de notre recherche sur les comportements du consommateur de jouets d'enfants ? Et les imbéciles au service communication ? De sacrés imbéciles ! Y'en a que pour eux. Vu leur budget, ils pourraient acheter un 38 tonnes complet de Légo^{TM}. Un bonheur absolu !

A la fin, oui, forcément, des types viendraient me chercher en blouse blanche. Mes gamins me regarderaient, j'aurais changé. Eux-mêmes seraient devenus adultes, divorcés, épargnants, indépendants, responsables. Ils viendraient me voir dans la grande maison blanche où leur mère

ne met plus les pieds. Ils viendraient de moins en moins souvent, j'en sais quelque chose, ma mère Alzheimer, je l'ai vu pour la dernière fois à Noël l'année dernière. Et puis, ils ne viendraient plus. J'aurais une sorte d'allocation démence, et des jouets pour moi. L'infirmière serait gentille. Et j'attendrais.

J'attendrais Noël. La tête de ceux qui nous ont quittés, le souvenir de quand ils étaient là, et mon souvenir de moi-même quand j'étais là, à Noël, à regarder mes gamins heureux.

On se mérite pas

Je connais un type, il a cinq femmes. Deux névrosées, une divorcée, une plantureuse et une étudiante. Certaines ont un mari, mais ni la divorcée ni l'étudiante qui est trop jeune. Les mariées ne sont pas vraiment à lui, bien qu'elles lui prêtent leurs corps monotones de temps à autre et surtout à l'automne. Il accumule. Mule. Accumulation hétéroclite. Hétéro. Ce type diverge. Elles disent *verge*. C'est dingue. Quelle chance !

J'ai lu dans Marie Claire qu'un couple a fondé une famille à trois. La dame était aussi lesbienne et ne pouvait se contenter que du monsieur. Les voilà partis à chercher une fille qui voudrait autant un homme qu'une femme pour fonder une famille déjà fondée, le bordel. La troisième adhère et propose des enfants. Voilà les deux femmes enceintes et le père doublement. Ils ont publié un bouquin mais je n'avais pas de quoi noter. Pensez-donc, chez le coiffeur ! Je me souviens d'un Africain militant pour la polygamie en Occident : son argument était simple, vu le niveau des divorces, autant avoir plusieurs femmes légalement, il en restera toujours une. L'inverse est sans doute vrai.

Je connais une femme qui vit avec un type extrêmement sympathique paraît-il. Mais elle m'a dit texto (c'est la mode) qu'au lit, c'était pas ça. Confidence un peu trouble. J'inspire confiance, c'est mon côté homme d'expérience. Alors elle connaît d'autres hommes pas sympathiques du tout mais tout à fait recommandables pour le reste. On est loin de l'enfance. Quand je pense que la plupart de mes étudiants pensent à l'amour...

Je connais des hommes seuls à mon âge et des femmes du même âge en quête d'un homme qui n'aurait jamais été seul. Faudrait savoir. Je me souviens d'une femme heureuse de me rejoindre le dimanche matin à 9 :00 pile alors que son futur mari était parti 5 minutes plus tôt à l'étranger. Et la même de me quitter définitivement pour ce type *moins enivrant mais plus confortable*. Je n'ai jamais pris ça pour un compliment. Une gifle, c'est toujours un peu dur à digérer. Tenez, je connais une fille qui m'a sauté dessus dans ma Mazda bleue d'autrefois et qui m'a dit *on va chez toi mais c'est juste pour une nuit*. J'ai réussi à en négocier deux. Mais les préservatifs coréens sont sans commune mesure avec mes prétentions. Nuits minuscules. Et puis trop blonde elle était. (Yoda)

Je connais des couples qui s'aiment éperdument et puis qui sèment éperdument. Déménagement, meubles anciens, chiffonniers d'Emmaüs. Et d'autres qui se demandent comment leurs parents ont fait pour tenir si longtemps face à la tentation du nouveau. Je disais à des étudiants qu'il fallait pas s'étonner si l'on change de téléphone portable, de bagnole, de micro-ondes tous les deux ans même quand ça marche encore, et si l'on ne reprise pas ses chaussettes qu'on porte et puis qu'on jette, non faut pas s'étonner si c'est pareil en amour. Ils ont trouvé ça abusif. Surtout les enfants de divorcés. Je connais des types qui ne parlent plus à leurs femmes : ils prononcent des sons assez indistincts et à intervalles réguliers. Des borborigmes, des anglicismes

les beaux jours. Je connais des femmes qui font semblant de n'avoir pas compris et des hommes tristes d'être papa. Un lecteur qui voudrait être à ma place et moi à la sienne mais pas tous les jours. On n'est jamais content.

Je connais une Québécoise qui m'offrirait l'hospitalité et du sirop d'érable et un string même en hiver, et des Guadeloupéennes qui m'ont oublié (bien que je ne sois pas sûr de ce dernier point. M'oublier ? Hmmm). Même les étrangères sont des femmes comme les autres. Mais ne comptez pas sur moi pour remiser au terroir les illusions de l'amour. Avant, j'étais terriblement romantique.

Je connais un type qui a courbé le dos pendant sept ou huit ans. Fais-ci fais ça qu'elle lui disait tout le temps. Fais-moi un enfant, fais m'en deux. C'était comme la chanson de Dutronc mais à l'envers et pour les grands. *Fais-ci, fais-ça, va faire les courses, passe l'aspirateur...* Et dans les dîners, elle le regardait amoureusement. Comme ces ventrues et leurs gros chats castrés qui sont faites pour aimer les chiens. Le hasard les a mal guidées. Le gros chat castré est parti pour une autre, qui ne manquera pas un jour de lui demander de passer l'aspirateur, ce qu'il s'empressera de faire. J'ai connu une Indienne française d'une beauté inouïe. D'ailleurs, c'est bien simple, quand je la voyais, j'avais du mal à parler. J'avais l'impression de faire face à une espèce rare, à un tableau de maître, à un chef d'œuvre. Je ba ba b a balbutiais. Comme un retour au début de la vie, comme si je n'avais jamais rien vu. Des belles et des jolies, on en voit à tous les coins de rue. Mais des filles qui vous donnent honte de vous-même juste en vous regardant, ah. Non. Elle aimait sincèrement un étudiant très gentil avec elle. Et puis on l'a marié avec un Indien qu'elle n'avait jamais vu selon la coutume indienne d'un autre âge. Je l'ai revue. J'ai osé lui demander ; parce que j'étais sacrément déçu ; ce qu'elle allait faire. Elle a répondu qu'elle allait aimer son mari. Pas d'épilogue, rideau, la sortie est au fond à gauche. J'avoue sans complexe connaître un couple dont la femme est le portrait craché d'Alain Juppé, l'acteur qui joue dans "Whisky". Avec une perruque blonde. Elle pèse 100 kilos de plus que lui et lui donne des claques dans le dos. Il rit jaune. Il finira bien par la tuer.

Je connais une fille qui a emprisonné un amant innocent dans un frigo le jour de son anniversaire. Elle est parti avec son meilleur ami à lui, elle qui n'avait pas de meilleure amie en échange. Les femmes qui partent avec les meilleurs amis n'ont pas d'amie du même sexe. C'est un fait inexplicable et ça vaut mieux. Le mystère. Elles ont, par contre et à coup sûr, un frigo, un grand, avec des tas de types dedans. Les types sont là, ils finissent par fraterniser, c'est le clan des vaincus qu'a froid partout. Ils n'arrivent pas à lui en vouloir à elle vu qu'ils sont fautifs et solidaires dans leur misère et le désarroi. Ils parlent d'elle au futur, et d'eux au passé. Tout le monde connaît ces types-là. Ils attendent que la porte du frigo s'ouvre sur le nouveau venu, le nouveau jeté. Ça leur fait chaud au cœur. Ils l'accueillent en vainqueur. Ils regardent par la fenêtre sous le thermomètre le nouvel élu. Il a l'air con, il sourit, elle le tient bien fort, *comme si de rien n'était*. Quand ça va un peu mieux, ils prennent des paris entre deux cuites. C'est valable aussi pour les femmes. Enfin peut-être. J'en sais rien. Et puis un jour, la fille au frigo, elle devient vieille, elle a honte en maillot, et le type qui reste, elle le garde. C'est fini les têtes de gondole ! Ah ah ah ah ! Moi aussi j'ai vécu dans un frigo.

Je connais un type qui ne sait pas qu'elle. Mais j'ai vaguement entendu parler du contraire. Je connais une étudiante absolument magnifique. Elle ne sait pas que je sais qu'elle sait. C'est bien le seul avantage de l'âge. Je sais qu'elle sait. Je sais qu'elle en joue. Je sais qu'elle fait exprès de lever les bras au ciel pour remettre son blouson, alors que c'est inutile. Je m'en fous. Je possède cette capacité surnaturelle de vivre en rêves des choses impossibles en vrai, et palpables. Je me dédouble. Je couche chez elle. Elle ne s'en rend pas compte. Ses petits amants sont si médiocres

que je ne m'en souviens même pas. Multipliez cela par le nombre de filles jolies qui lèvent les bras au ciel. Un ange passe.

J'ai un copain qui en a tellement marre d'en avoir marre d'elle qu'il part vivre en forêt.

On ne se mérite pas.

J'ai omis les Italiennes et Rome. Les Italiennes. Et Rome.

MERDE IN CHINA ! MERDE IN CHINA !

Le jour, ce sont les collègues frileux qui se plaignent de la climatisation. L'été, c'est l'air conditionné. Toujours à se plaindre, ventripotents bureaucrates, fumeurs invertébrés, cancéreux en devenir, secrétaires shootées à l'ennui, étudiants gavés malgré les interdictions européennes. Le jour, anonyme, j'enseigne discrètement des théories fumeuses qui me passent au-dessus, mais carrément. Parfois, je visite des usines.

Mais la nuit, ah, la nuit ! Je me transforme ! J'ouvre la fenêtre ! Je mets mon bleu, y'a pas de raison, et je saute, laissant là femme et enfants. La cape au vent, le point tendu sous les gants de maille, les chaussures de sécurité, me voilà, prolétaires de tout le pays, j'arrive ! C'est moi, SUPERPROLOMAN ! Je sais que vous ne dormez pas tous, je sais où vous trouver : à l'usine, dans la chaleur des 3/8 ! Oui, ami lecteur bureaucrate, ça existe et je m'en vais leur insuffler ce que les rouges n'ont jamais su leur donner : lyrisme et espérance, ils m'attendent ! Je survole la ville où les derniers alcooliques grillent les feux rouges. Au loin, je vois la fumée des cheminées, la lumière des fourneaux, la vapeur de la production. J'en ai marre de faire cours, ils trouvent le temps long, on s'accorde !

Enfin l'atelier, la soudure, le TIG, la visserie, l'assemblage. Je pénètre comme dans l'alcôve et, juché sur un stock tampon japonais, j'arrangue la foule ! Les voilà qui crient : *Superproloman ! Superproloman ! Délivre-nous !*

MERDE IN CHINA !!!! qu'ils répètent. *MERDE IN CHINA !*

SUPERPROLOMAN ! qu'ils crient ! Et pourquoi que la France n'aurait pas, elle aussi, son super-héros, depuis que Super-Dupont soutient Sarkozy, y'avait plus personne ! Les voilà qui sympathisent avec les ouvriers de la fromagerie, les soudeurs, les soudards ! Et ça crie, et ça chante ! *Merde in China ! Merde in China !*

6 :00 du mat'.

En attendant, amis prolétaires, éteignez la télé, rhabillez vos filles et soutenez ma cause ! Allons, debout les damnés de la terre, et qu'on rigole un peu ! On ira jusqu'en Chine pour un peu d'émerveillement ! Allez quoi !

Merde.

Mes petites mains

Nous sommes des millions à ne plus savoir quoi faire de nos doigts. Il reste bien entendu quelques orifices à satisfaire mesdames, mais voyez donc l'expression que cette simple phrase vous fait au visage, et vous comprendrez à quel point la main a ce quelque chose de pervers quand ce n'est pas celle d'un pianiste. Ah, les pianistes ! Ceux-là en ont de la chance ! Ceux-là ont la tête et les mains, tout comme les chirurgiens, ça va de soi !

Des fois je voudrais pouvoir faire un pli, corner un peu, ou froisser ce que vous regardez, sans vous froisser vous, enfin moi, mon propre lecteur. (Qu'est-ce que je fous à m'adresser à un public moi ?). Je me disais donc que j'aimerais rajouter un peu de peinture, deux trois ratures, peut-être même faire un trou dans la feuille ou brûler les coins pour en faire des parchemins. Oui, ça manque de sensualité, d'odeur. De slip. De slip madame.

Le poisson rouge de Carla est mort

C'est à cause de mon môme. Il m'apprend des choses oubliées. Il ne me donne pas trop le choix. Comme il découvre, il partage les premières fois.

Donc mon gamin : il me raconte, en faisant des gestes et des grimaces, en fabulant à mort surtout sur des trucs même pas vrais, que le poisson rouge de Carla la voisine sa copine qu'est au CP, ben son poisson, il est mort. Pas étonnant je lui dis, il était dans un tout petit bocal, ils ont dû oublier de changer l'eau. Mais non, c'est pas ça qu'il me râle dessus ! C'est pas ça ! Ah. C'est qu'ils sont partis en vacances et qu'ils ont oublié de le nourrir, c'est ça ? Mais non, tu mens qu'il me dit ! (il confond mentir et se tromper...). Alors c'est quoi ?

Comme le public peut le constater, mon fils est atteint, dès son plus jeune âge, d'une tare qui affuble aussi son père : une certaine fantaisie. Quand on sait que la sœur, deux ans de moins, est aussi atteinte de ce genre de syndrome, on en vient à douter de l'école béhavioriste. Car devant mes enfants, je ne suis jamais fantaisiste. Ah non. Un requin dans un litre d'eau jaunasse (Michel), avec des cailloux en plastique cancérigène au fond, faut y aller.

- Je sais pas. Elle l'a enterré ?

- Je mens pas, je me suis trompé, c'est tout. Alors, il est où ? A la poubelle ?

Et merde. Le compte à rebours a commencé. Il est monté au ciel. C'est exactement ce que m'avait dit mon deuxième frère quand le premier est mort en 2 CV le 9 janvier 1975. Il avait même rajouté "Le petit Jésus l'a emmené dans son ciel". Ça laissait au moins une chance de le revoir vivant, sur un nuage. Mais un poisson rouge, sur un nuage, ça donne quoi ? Et l'eau ? Ah oui, c'est juste l'âme du poisson rouge. J'aime bien les âmes, mais surtout entourées d'un corps, et de préférence avec quelques seins, de jolies cuisses et des genoux fins, une paire de fesses prometteuses et accueillantes, une bouche à ne pas tomber enceinte et des yeux brillants, pas que la nuit. Je suis d'un terre à terre alors que le ver est dans le fruit ! Mon fils vient de prononcer sa première phrase métaphysique (au placard). Il est bon pour tous les emmerdeurs, les convertis, les convertants, les cons vers qui, les cons vers quoi l'on tend. Oh ! Ce n'est pas si grave, c'est même minuscule. Il oubliera à l'âge de raison, quand il m'enverra chier parce que je veux qu'il soit médecin et qu'il préfère jouer en 3 D dans la rue avec une panoplie cybernétique et des copains japonais. (Nous sommes en 2017). Je me demande ce que je préfère d'ailleurs. Un

petit môme qui rêve qu'un poisson rouge dévoré par un requin dans son bocal minuscule monte au ciel, ça me semble préférable. Les petites branches de l'enfance, on s'y raccroche d'un rien.

Lucy Liu et moi

Je trouve que le cinéma américain nous en pond des belles. Le cinéma français ne pond plus grand-chose dans le domaine de la diva, de la vamp, de la sensuelle. Sandrine Kimberlain, c'est bien, mais ça secoue pas les montagnes. Audrey Tautou, c'est joli minois et beaux nichons. Mais pour affoler les Chinois... Sophie Marceau, c'est ma jeunesse, Deneuve, c'est mon enfance. Les salopes sont vieillissantes et ne comprennent que Dalle, les autres sentent un peu le plastique à faire la moue dans la baignoire, Béart. Ardant, dents, dentitions, fannée Ardant. C'est bon pour les intellectuels et les mauvaises chansons. Bardot. Ah. Bardot. C'est pourri de l'intérieur, pour sûr. Mais les bouquins de photos qui traînent chez les soldeurs, ça vous en coupe un bout. J'aimerais tant retourner en 1969 mon Général.

Mais Lucy Liu.

Je sais bien que ton nez n'est pas très vrai. Que tes seins ont pris du poids depuis les photos de tes premiers films. Tu triches un peu. Mais Lucy Liu. Par exemple. Ou Halle Berry. Ah, Halle (prononcez hhhhhalii pour qu'elle comprenne si vous la croisez dans Paris pour lui donner mon adresse à Limoges...). Ah. Bien sûr, on t'a refait les paupières, les pommettes, un peu le nez, ah, on peut pas tout avoir, mais bon. Quand tu sors de l'eau en face de James Bond, je te l'avoue, j'ai l'air d'un con. Je n'ai qu'une vie et il est presque évident qu'on ne fera jamais la causette, la croisette. Se croiser déjà, toi à L.A., moi à la gare de Limoges, hein... On est si nombreux à penser à toi à la gare de Limoges. Je te jure. T'arriverais à l'improviste, y'aurait des morts.

Allez ?

OUI à l'entrée du Canada dans l'Union Européenne !

Quant à la culture, franchement, j'ai du mal à savoir. Chez les Canadiens Français qui, comme leur nom l'indique, sont aussi français que le sont certains Suisses, on retrouve des manières de penser typiquement américaines, un optimiste bien différent du nôtre. Mais voilà : le meilleur film français de ces 10 dernières années est québécois, donc canadien et d'un pessimisme typiquement de chez nous : *Les invasions barbares.* Ça nous en bouche un coin. Or, un pays capable de produire le meilleur film français de tous les temps depuis 10 ans est forcément un pays européen, suis-je clair ?

Accepter le Canada, c'est accepter tout le monde !

L'argument le plus évident, le plus populiste, on le connaît bien : les Canadiens déjà émigrés chez nous, ben, ils restent entre eux. C'est assez vrai. Leur cuisine est riche, sirop d'érable etc... Ils aiment un sport étrange, le hockey sur glace, et jouent même au *base-ball* quand il ne neige pas. Rien de chez nous. Alors évidemment, avec l'entrée du Canada dans l'Union, il faudrait faire face à une invasion massive de sirop d'érable. Sans compter les faux-amis entre le français de chez eux et celui de chez nous. "Foufoune" par exemple. Chez eux, c'est le derrière, et chez nous, le devant. De quoi provoquer de sacrés malentendus, voire des meurtres.

Et si l'on ne laissait entrer que les femmes ?

Alors elles m'écrivent

Tous les jours ou presque, une ex-femme de ma vie m'écrit. Je reçois par la poste de jolies enveloppes discrètes au possible et, à l'odeur, je sais que Sophie, Laurence, Isabella, Annah, Leïla, Nathalie, une autre Nathalie, Delphine, bien sûr, mais aussi Shirley parfois, Simone plus rarement (elle est allemande), Gabriela, Cécile et Cécilia, et une trentaine d'autres je n'ai pas compté, de la Sicile à l'Ecosse, de l'île Maurice à la Californie, de la Réunion à la Guadeloupe, font la ronde par courrier pour me décrire leurs vies sans moi. Quelques exceptions résistent encore et me font une peine infinie.

Bon. J'ouvre les enveloppes après les avoir soupesées et non sans avoir souri de ces victoires finales et trop tardives face à de jeunes mères d'autres familles (parfois), qui rêveraient de rebrousser un chemin dont elles n'ont plus aucune carte et dont les traces n'appartiennent qu'à nous, c'est-à-dire à la poussière des sentiments perdus, des nuits englouties, des *c'est comme ça* et des *je préfère te quitter avant que tu ne partes de toi-même*. Le *toi-même* m'a toujours fait penser à "c'est celui qui le dit qui y est". Et à pas grand-chose d'autre.

Voilà, elles regrettent presque toutes.

Oui, le constat s'impose : elles m'ont toutes largué. J'avais pourtant en moi la panoplie évidente des embryons de l'amant qui, arrivé à maturité, ouvrirait l'horizon à de nouveaux mythes, Don Juan et Casanova, mes grands ancêtres, n'attendaient que moi pour faire le troisième larron. Mais c'est hélas. Rien. J'étais la victime sans cesse. Mais pourquoi donc ? Parce que les jeunes femmes n'aiment pas les enfants, surtout lorsqu'elles sont jolies et pas trop connes. Ah oui, je sens d'ici le sang MLF qui bouillit et ne fait qu'un tour ! Quelle importance. Je maintiens. J'étais un enfant cultivé, je veux dire que je cultivais l'enfant en moi, ce qui n'avait rien de rassurant.

Les femmes plus âgées n'aiment plus trop les pères de leurs mômes qui leur rappellent leurs élans passés. Entre les deux, il y a cette péninsule de l'incertain où l'on retrouve parfois quelques filles échouées là pour faire un bout de chemin à l'intersaison. Septembre à Nice. L'hiver à Paris dans un grand lit blanc quand monsieur est en mission au fin fond du Missouri. Entre deux thés et un sourire, une exposition et des mains gelées à faire la queue dehors, une dose de rancoeur, un dimanche soir plein de culpabilité Gare de Lyon ou St Lazare, au hasard.

Elles parlent d'elles. Les enfants la vaisselle. La vie qui change. Il leur manque du vocabulaire, elles ont changé. On est loin des secousses, planqués dans les champs de blé, dans la salle de bains des copains, dans tout ce que l'on peut s'inventer de souvenirs à côté desquels on est passé. Elles me racontent que tout va bien. Ah si, tu sais, tout va bien.

Tout va bien tu sais, J'adore mes enfants, tu les verrais, ah, c'est le bonheur d'avoir des enfants. Bon, bien sûr, avec Kévin, le père, c'est pas la joie tous les jours. Il a pris du menton et des certitudes, il insiste sur l'apéro tous les soirs et pue de la gueule dès huit heures du mat', mais il faut le comprendre. Il a un boulot monstre. Il a une carrière. C'est quand même normal, je l'ai suivi, j'assume. Il m'a promis d'arrêter de fumer à Noël, au premier de l'an, pour mon anniversaire, à la naissance du prochain, ou juste avant d'avoir un cancer. Il promet beaucoup. Il a toujours été très mûr pour son âge et très prometteur. Et puis moi aussi j'ai pris du poids. Vaut mieux pas que tu vois ça. Enfin, après deux grossesses, c'est normal. TOUT EST NORMAL,

non ? Je revois Sophie de temps en temps. On n'ose pas parler de toi. (note du traducteurr : vous avez compris, ah ah ah !). *Elle ne m'en veut plus, de toutes façons. Elle a quitté Jean-Henri. Sa famille à lui ne la supportait pas. (*supporter en Français dans le texte*). Elle avait pourtant besoin de soutien après sa première fausse-couche. Elle passe me voir avec Lola sa fille. De temps en temps. C'est mieux comme ça, ça aurait pu être pire. J'ai finalement suivi tes conseils : j'ai jeté mes disques de Jean Jacques Goldman et de ce con de Cabrel. J'étais vraiment trop ... Je me suis inscrite dans un club de salsa. J'y vais rarement. Avant, j'allais rarement au club de gym et encore avant plus rarement au club de yoga. Enfin voilà, si tu passes à Paris, ne m'appelle pas, tu sais qu'il n'aimerait pas trop qu'on se revoit, et puis t'as ta vie aussi. Bon Noêl, etc. ?*

Ah ben la pauvre fille.

La litanie est entrée dans l'Union Européenne. C'est toujours la même, c'est la ballade des filles qui regrettent. Quand elles ne se transforment pas en coupeuses de couilles, à leur dire *fais-ci, fais-ça et si tu le fais pas je pars avec les mômes !*, ben tiens, elles regrettent. Tic-tac fait la pendule avec les aiguilles aux coins des yeux pour indiquer qu'il est presque dix heures du soir, qu'on irait bien au cinéma mais qu'avec les écrans plats et le coût des baby-sitters, autant rester à regarder ce qu'on nous propose comme divertissement. Il faut dire qu'elles vivent sans fantaisie. Et que la fantaisie, c'était moi. AH AH AH AH AH AH AH ! Ah oui, c'était moi qui leur chantait du Aznavour et des inédits de Polnareff ne vous en déplaise ! C'était moi qui faisait la grimace, c'était moi l'amant exceptionnel à la bite clônée Place de la Concorde sauf le bout pointu, c'était moi qui leur parlait littérature et photographie, ah, j'étais tellement génial quand j'étais un enfant avec des femmes de vingt-cinq ans ! Ah ah ah ! Je faisais peur à leurs mères qui n'étaient que de vieilles jalouses aux vagins parcourus de brousailles et secs comme l'été 76, la dernière fois qu'elles ont vu la rivière couler, les vieilles mères ! Ah ah ah ! Bien entendu, je leur mettais la honte à être de droite avec leurs copains de gauche, et vice-versatile. J'avais des complices. Ils se sont fait prendre, dix ou quinze ans à la Santé. Mes complices. Casés aussi. Casé comme dans une boîte.

Alors elles m'écrivent. Le flot s'intensifie. Des glaçons dans la Baltique. Des convois sans escorte. Sans destination. Elles ont leur congrès annuel mes ex., mais j'en ai déjà parlé. Ça ne leur suffit pas. Elles voudraient renouer. Elles se doutent de quelque chose. En cela elles ont tort. J'ai quand même changé un peu. J'insulte un peu moins les cons, je suis un peu plus taiseur. Mais pas trop. Par contre, pour la place de la Concorde, c'est les guirlandes tous les jours et même pas que la nuit ! Ah ah ah ! Mais oui c'est vulgaire mais comme c'est fait exprès c'est moins grave, c'est moins social et puis merde, j'ai envie de chanter, je chante, ça y est ! Je chante !

Les soirs où je suis Espagnol, petites fesses, grande bagnole Elles passent toutes à la casseroleuuuuuuuuuuuuuuuu...

Libérez Marcel et Bernard !

Marcel Deleuze et Bernard Lourcq sont prisonniers. Ce sont nos compatriotes. Ce sont des ôtages. C'est-à-dire qu'on leur a ôté quelque chose, et ce quelque chose, c'est la liberté. Voilà ce que ça veut dire. Et j'aimerais bien qu'on ne les oublie pas ces cons-là. Sans compter tous les autres. Par exemple, Emile Dupieu, surnommé "La Fricaille", as de la pêche à la ligne. Ou bien Zinédine Oualem, tourneur-fraiseur ! Ouais ! Tourneur fraiseur !

Sophie Préhayes. Qui se soucie d'elle ? Personne ? Faudrait quoi donc pour qu'on se soucie

d'elle ? Pour qu'on interrompasse ses vacances au Maroc pour qu'on se souciasse de cette grognasse ? Hein ? Quoi qui faudrait peut-être ? Du pognon peut-être pour la Fifi ? *Fifi la fille* qu'ils la nomment à l'atelier. Enfin bon, qu'ils la nommaient vu que c'est fini alors faites-moi pas chier avec vos cadeaux de Noêl ! Et Denis ? Qui ça concerne Denis, avec ces deux mômes et sa femme qu'a eu le cancer des deux nibards et qu'est crevée tétanisée dans les bras d'un interne un jeudi soir vu que y'avait plus de crédit pour l'hôpital public ? Qui s'en fout comme disait mon ex-femme amerloque, hein ? Qui s'en fout putain ?

JE M'EN FOUS COMPLÈTEMENT !

VOUS VOULEZ QUE JE VOUS DISE CE QU'ILS AIMENT LES JOURNAUX ?

Ils aiment la UNE. Ça veut dire qu'ils aiment un seul truc, une seule *information*. Une qui fait pleurer dans les chaumières, une qu'est pas très importante, une qui les concerne. Des journalistes, alors, vous pensez bien comme ils pensent bien ! DES JOURNALISTES ! Ça vaut pas une vie humaine un journaliste ! Ça en vaut vingt, cent, dix mille ! Deux connards perdus avec chauffeurs dans le désert au milieu d'une guerre de merde et ben, botte de foin et aiguille dedans, c'est eux qu'on cherche parce que c'est NOS COMPATRIOTES !

C'est pour ça.

Même quand ça travaille pour des marchands d'arme ou des bétonneurs, ou des télés publiques au doigt et à l'œil ! MÊME ! VOUS VOUS RENDEZ COMPTE ? ? ?

Chômeurs, pour vous en sortir, délocalisez-vous.....

2005, année mondiale de l'hypocrisie

En faisant des compliments à la voisine de mon voisin qui pourtant n'est pas ma femme, mais l'autre, celle qui habite plus bas et que je connais moins bien que la plupart des gens que je ne côtoie pas par internet, je me trouvais sacrément faux-cul, et donc dans l'air du temps.

Ah, comme vos cheveux sont beaux, et comme votre bouche est grande, et comme votre belle bagnole. Et votre fils fait des études, c'est drôlement bien, comme ça m'intéresse, comme je m'informe. Et si c'est pas triste ces otages quand même, hein, on est un peu tous les otages de cette catastrophe en Asie quand même, non, oui, j'y pense tout le temps et puis j'oublie aussi tout autant, tout le temps. Elle veut des nouvelles des enfants, je lui demande des nouvelles de ses plantes vertes, des pneus de sa Peugeot, du niveau de crème subsistant dans son tube dépilatoire, de la blancheur du fond de sa baignoire. Je m'intéresse, elle est, comment pourrais-je dire ? Heureuse. J'ai décidé de faire comme tout le monde. Ce n'est pas de la politesse, ou alors en extension, galopante, un cancer de la politesse, avec ce je-ne-sais-quoi d'inutile métastasé peut-être.

Aujourd'hui, il faut être préoccupé de tout.

L'un de mes premiers souvenirs *émotionnels* aux États-Unis était de voir à quel point les Américains aimaient s'enquérir de la santé de leurs voisins, de leur bien-être au quotidien. Amen. En discutant avec eux, on s'apercevait qu'ils s'en foutaient, mais alors royalement. La chose était dans les mœurs et faisait illusion, une illusion du plus bel effet, une illusion somme toute quotidienne. Cette *émotionalité* permanente a été importée, sans doute à bas prix, par un connard qui donne dans l'import/export.

Alors aujourd'hui, je m'avoue préoccupé, comme tout occidental qui (se) respecte l'environnement et qui aimerait aussi aller aux putes pour moins cher à Phuket, oui, je suis terriblement concerné par le Tsunami un point c'est tout. Je n'ose avouer ma dérision pour la chose, je n'oserais pas le cynisme. Il paraît qu'une semaine de SIDA en Afrique fait autant de morts qu'un Tsunami au bout du compte et des disparus, et comme, encore une fois, tout Occidental qui se respecte (l'environnement), je me sens obligé de tenir une certaine comptabilité, bien que, dans un cas comme dans l'autre, et dans ce terrible aveu que nous partageons tous gageons-le : je m'en fous. Le pire, c'est qu'il y a des semaines de SIDA dans toute l'Afrique et chaque mois qui passe en compte au moins quatre, alors que la probabilité d'un autre Tsunami, hein ! Parfois même je pense, mais j'ai honte bien sûr et le fantôme de Desproges passe me voir lors de ces vertiges pénibles et même qu'il m'abjure de me taire, de fermer ma gueule. Parfois je pense ; donc ; qu'il faudrait analyser le budget des pays des morts dans le domaine de la défense ; je veux dire de la guerre, enfin bon, du militaire, du jouet, de la mitraille. Combien consacrent-ils, ceux-là, à nous acheter des hélicoptères, des mines et des missiles, des fois qu'en cas de guerre, il faille se défendre ? Le pragmatisme de la menace est une menace en lui-même, ne pas s'inquiéter. Et où va l'argent putain, hein, putain ? Il nous revient et crée ou maintient nos emplois. C'est beau. Ah, ma pauvre dame, non pas que je n'ai pas de peine en voyant des enfants morts, mon sang ne fait alors qu'un tour et, en bon égoïste, c'est la photo de mes deux mômes qui arrive, c'est le transfert immédiat, et je compatis. Je compatis à tout, et même, tel Jésus, j'endosse la responsabilité de tous ces péchés, et je m'excuse d'avance. Je m'excuse pour les attentats terroristes, pour la nausée, pour les mains sales, pour les licenciements, pour les délocalisations, pour les maladies, pour l'absence d'éducation que l'on donne à nos gamins alors qu'on n'a pas d'excuse alors je vous la fournis, oui, je m'excuse de tout et je prends sur moi. Mais faudrait pas exagérer. Qu'un autre journaliste soit kidnappé en Irak, et je n'irais pas manifester pour la liberté de la presse. Je n'ai pas besoin d'information. On sait déjà tout. On sait déjà que le spectacle du kidnapping sera de loin supérieur à l'information locale. Je sais qu'un journaliste européen pèse dix milliards de fois plus lourd qu'un enfant irakien. Si j'étais journaliste, pour cette simple raison, je n'irais pas en Irak. J'irais ailleurs. L'indécence est vendue à prix d'or, et les gros occidentaux s'en foutent pour la plupart. Il faudrait se rééduquer, mais je n'ai pas mes entrées à la télévision. Serait-ce l'amour du théâtre qui nous a rendus si frivoles ? Le spectacle est-il donc notre ultime préoccupation ? Ne peut-on me simplifier encore plus la vie qu'en donnant un Euro par SMS ? N'est-ce pas un peu ridicule, dérisoire, grotesque, mesquin, lamentable, à l'heure où quelqu'un, quelque part, fait des profits monstrueux forcément ? Quand je pense avoir lu qu'un Tsunami ; tenez-vous bien ; était possible en Méditerranée ! Ah ah ah ah ! Que n'oserait-on ! Une météorite en Vendée, c'est possible ! Un volcan au Cap d'Agde ?

Tsunami. Un mot qu'on aura oublié dans dix jours.

Tsunami.

Pire. En regardant les photos des touristes survivants, et sur internet s'il vous plaît, j'ai vu un couple continuer à bronzer comme si de rien n'était, alors qu'en arrière-plan, des quidams locaux entassaient les cadavres de bouteilles. Pire, j'ai entendu un grand-père ayant perdu sa petite-fille se plaindre de la lenteur de l'ambassade de France à lui fournir des vêtements secs. On croit rêver. Les chevaliers du libéralisme globalisant en appellent à la rescousse l'Etat-Providence ! On aura tout vu. Il faut s'attendre au pire.

Si seulement l'Afrique sidéenne avait des plages fréquentables, on n'en serait pas là. Mais j'exagère, ça, on a déjà oublié.

Et Juppé et Strauss-Kahn qui ouvrent leurs blogs. A mourir de rire. Sans parler de ces connards de navigateurs solitaires, qui, loin des Tsunamis, naviguent sur des barques en carbone tressé dont un seul exemplaire suffirait à nourrir tout le Sri Lanka. Espérons que des Maldives, ou des Canaris, enfin de l'un de ces endroits où l'on fait cui-cui, ils aient pu, eux aussi, envoyer un SMS pour l'Asie, pour la vie, la terre, la publicité et le moral de la ménagère.

Et bonne année 2005.

On va rêver de gens qu'on connaît pas...

A l'heure nécessaire du sommeil des deux mômes, je leur demande à quoi vont-ils rêver. Ma fille, 2 ans et demi et deux fils en poupées (Jean et Michel) dans les bras, la tétine en cœur et aucune certitude, me répond :

"On va rêver à des gens qu'on connaît pas."

On s'est regardé avec sa mère, on a fait comme si, mais faut bien dire que l'on est restés pantois, toi là, deux ans et demi quand même, fallait oser.

Elle m'avait déjà étonné la veille en me demandant, alors qu'elle ne "trouvait pas le sommeil", si l'on pouvait "discuter", elle avait dit cela à la manière d'une possible *négociation* voire d'une tentative pour évoquer l'inutilité notoire du sommeil quand il ne vient plus, presque son obsolescence... Que l'on ne se trompe pas : loin de moi l'idée de faire l'éloge de mes mômes. Je ne fais que m'enthousiasmer pour cette source inépuisable - mais jusqu'à quand - d'étonnements en tous genres. Car qu'est-ce d'autre que de la littérature quand, à cet âge-là, on se met à rêver de gens qu'on ne connaît pas ? Je m'émerveille. Sans s'en rendre compte, elle privilégie les autres, ça va pas durer, presque fatiguée de ceux qu'elle connaît, et qui la blâmerait, quand on connaît le poids des habitudes ?

Les enfants préfèrent les dinosaures, ils ne connaissent pas encore Chirac ou d'autres acabits de l'en tous genres.

Si seulement l'on rêvait tous un peu plus à des gens que l'on ne connaît pas. Je veux dire, pas encore. Des gens qui pourraient devenir réalités, des prochains, des autrui, enfin, de l'imaginaire cousu main, une sorte de fraternité tissée par des siècles romanesques et une littérature nous racontant des histoires... On ne serait jamais déçu. Jusqu'à présent, les gens qui nous intéressent et qu'on ne connaît pas... sont morts. Polar, catastrophes, enlèvements.

"On va rêver à des gens qu'on connaît pas."

Et qui vient me proposer ce noble dessein monsieur le professeur de français ? Un académicien ? L'un de ces critiques littéraires et mondains réjouis par la plume et méprisant la plèbe ? Un quelconque auteur ? Un chroniqueur des écrits des autres ? Un chuchoteur ? Le poinçonneur des Lilas ? Un homme de culture ?

Non, une petite fille de deux ans et demi dans un lit-parapluie *made in China.* Même qu'elle ne sait même pas lire même que.

Ce monde qui n'existe pas et ces gens qui l'habitent, ce monde *pour de faux*, c'est le monde des enfants. La petite, quand la sieste ne veut pas l'amadouer les après-midi sans fatigue, elle grimpe en-dehors de son lit, file discrètement dans la chambre d'à-côté, et regarde par la fenêtre

la maison et le jardin de la petite voisine d'en face, son modèle, son héroïne, 6 ans. Un lapin sous le coude et cette saloperie de tétine, elle se pose au coin du lit à oublier le sommeil qui ne passera plus, et imagine le monde qui n'existe pas et ces gens qu'on ne connaît pas non plus. Elle ne sait pas encore. J'aimerais bien savoir exactement ce qui se trame là-dedans, avec si peu de vocabulaire et tant de place libre pour tous les possibles. Je me demande jusqu'à quand l'on peut se permettre d'y croire, et si l'on peut reculer la date fatidique du juste retour aux choses ou, comme le disent hélas les Anglais, du pragmatisme. Car là-dedans, tout est encore possible, et j'ose imaginer du possible heureux, un peu d'art pâte à modeler, et surtout beaucoup de gens à rêver, qu'on ne *connaît pas*.

Il me semblait évident, presque obligatoire, de raconter tout cela, non dans sa grandeur, mais dans sa petitesse, lilliputienne, à des gens que je ne connais pas, pour qu'ils en rêvent peut-être, eux qui sont, déjà, en train de peupler les rêves de ma fille, deux ans et demi. Les gens qui n'existent pas ont de nombreux avantages.

De l'usure des autres...

On s'use et c'est l'heure des bilans. Je les dresse comme on dresse un chien à faire le beau quand il n'est déjà plus l'heure de simplement essayer de plaire encore à une fille un peu boudinée qu'on croise parce que, ben voilà, on a vingt ans de plus qu'elle. Ah Dalida, quand tu nous tiens. Et toi, Barbara, tu l'as chanté aussi. A mon tour de le répéter les plombs, voilà donc la cruelle vérité : le temps passe, saloperie de désenchantement. Alors déposer le bilan, faillite, banqueroute.

Depuis des mois maintenant, des couples d'autrefois se cassent en deux, reprenant ce qu'ils croyaient avoir perdu l'un dans l'autre. J'imagine que tout le monde est confronté à ça un jour. Reprendre à zéro, se faire croire qu'il est encore temps de tenter le diable, surtout juste avant quarante ans, et pourquoi pas trente je ne sais plus, mais un jour. La fatalité des séparations m'exaspère. Non pour une quelconque question de moralité, mais à cause de la survivance des souvenirs et des gens en photographie par-dessus. Des deux, lequel effacer pour ne pas vexer l'autre ? Et du visage des enfants, devra-t-on en vouloir au portrait craché du père ou à celui de la mère, à celui qu'est parti, à celle qui est restée vice-versa ? Je n'en sais rien mais reste sur mes gardes. Et, politiquement incorrect oblige, je ne crois pas aux familles recomposées. Je ne crois qu'à la décomposition, ça m'arrange. On verra plus tard. La décomposition des sentiments n'a d'égal que celle des corps. Parmi ceux que j'ai essayé d'avoir, comme on a quelque chose alors qu'on n'a jamais rien, il y a celui d'une ex à l'érotisme en surnombre, aujourd'hui bientôt paralysée par une saloperie en plaques. Le nom même de la bête me révulse, je conserve simplement les plaques car j'estime qu'on en vient à bout, qu'on fait sauter les boulons, et tralala, c'est comme avant, non ? Non sans doute. On n'échappe pas à la nuit qui tombe, ou alors, on s'épuise. Une disparue m'a-t-on appris, est donc victime comme par hasard de cette chose qui va, lentement, marche par marche, empêcher son corps d'appartenir à un autre, et même à moi dans mes souvenirs, sous prétexte que la nature et le hasard forment le seul couple heureux. Je ne me projette même pas dans l'histoire, je ne m'imagine pas malade. C'est juste elle et ses membres, ses muscles et cette panoplie qui nous rend victime, ses seins, ses genoux, ses mollets, enfin que sais-je ! C'est juste elle et c'est foutu. On s'use. Et un jour c'est nous. Elle n'aura donc plus rien à offrir sans pour autant être vieille, et pas même des souvenirs car ils seraient, à l'évocation, trop douloureux, comme les plaies des brûlés qui suintent.

Et je ne parle pas des cancers du sein, je reste en mineur, do ré mi fa.

A vrai dire, je ne parle que des rides, de leurs creusements, et d'une solitude intérieure. Tenez, voyez les solitaires. Ils se proposent par brouettes entières sur internet, je les ai vus par hasard à Limoges, en regardant la météo et en cliquant sur un chemin perdu, comme David Vincent dans les Envahisseurs. **Ils** sont là. Segmentés par genres et par goût, par ces déguisements de l'âme qui les rendent un peu ridicule, signe astrologique et *hobbies* sans intérêt en pendentifs sans offense, comme s'il fallait obligatoirement montrer patte blanche et laver le linge en se présentant. Et celle-là qui "cherche un compagnon pour une vie", comme si l'on en possédait cinq, n'a-t-elle donc rien compris à son téléphone portable qu'elle change dès qu'un nouveau l'a rendu obsolète ? Le changement est épuisant quand on ne sait plus par quoi le remplacer. Et puis un jour, c'est vous qu'il remplace, comme de bien entendu.

Same player game over

Un étudiant ayant lu mon texte sur la fin du lycée, me demande hardiment : "Oui, mais après ?".

Après, on baise.

Voilà le conseil d'un vieillissant à un jeune nouveau sur le marché post-pubère des corps infidèles, hardi petit, fais-donc tes emplettes pendant qu'il est temps et, s'il te plaît, reste détaché du contenu, contente-toi du contenant, des rondeurs et des cris qu'elles pourraient t'offrir, c'est toujours ça pour ta besace, tu seras bien assez mort quand il faudra gagner ta croûte. De mon temps vois-tu, les filles n'avaient que deux ans d'avance sur les garçons, c'était moins difficile. Quand je vois mes étudiants aujourd'hui, j'ai de la peine pour eux. Les filles en micro-strings, les garçons en skate-board, 14 ans éternellement, des rêves de consoles de jeux et de filles en plastique pour s'entraîner avant, vous parlez d'un rêve. Jeune homme, il est temps de repartir à la conquête de notre plus vieille montagne, la fille en face de toi.

Car ce que tu ne sais pas, je peux te le dévoiler. J'ai mis vingt ans à comprendre. Mais j'ai compris. Ecoute-ça, tu m'en diras des nouvelles...

D'abord, j'ai toujours cru qu'il fallait plus ou moins les forcer. Qu'elles voulaient bien, oui, d'accord, mais qu'elles ne voulaient pas autant que nous, je veux dire : nous, les hommes. J'ai toujours pensé (j'étais con, et alors, ça arrive à tout le monde), qu'à part quelques salopes exacerbées, les autres avaient une libido plus paisible et même pas de libido du tout, qu'on pouvait réveiller tout cela mais pas autant que le bouillonnement volcanique qui ma bite encore... J'avais tort. Les filles sont encore plus affamées que nous, il suffit de le savoir. Mais pour le savoir, il faut accepter de s'en rendre compte, c'est comme la croyance en dieu, faut pas hésiter à ouvrir les yeux, c'est pourtant simple. Tenez, camarades, pourquoi vos copines ont-elles de plus en plus de décolletés plongeants, des nombrils extravertis et des tenues extravagantes ?

Pour le cul.

Oui, pour le cul. Elles ont faim. Ce n'est pas nouveau. C'est sain, c'est pas comme la drogue, l'alcool et le tabac, ces inhibiteurs de libido. C'est sain, ces seins, ces seins. Ce qui est nouveau, c'est l'aveu mon cher Yves Montand. Les filles l'avouent : on en veut. Et bien entendu, ça remet les pendules à l'heure dans les slips kangourous des puceaux candides, plus habitués à Lara Croft qu'à la dernière héroïne porno à la mode.

Elles en veulent, je vous jure que c'est vrai. N'allez pas le dire, n'en parlez pas, vous seriez

vulgaires. Mais l'écrire, c'est une toute autre affaire, c'est de la poésie, du bon grain et du conseil d'élite, alors qu'en parler, c'est routiers/camionneurs et *poster* bien en vu dans la cabine. Non, n'en parlez pas, faites circuler et vous verrez.

Comment faire pour plaire aux filles ?

Ben c'est bien simple : soyez mystérieux. Surtout si vous êtes un peu con. Autant le cacher. J'ai connu un imbécile heureux tellement prétentieux qu'il plaisait beaucoup, car sous la prétention, des rivières souterraines de conneries en abondance. Pour peu que la trappe fut ouverte, et les donzelles fuyaient en riant, dans des prés printanniers, enlacées de voiles impudiques et glissant le pied nu sur la rosée du matin. Ah ah ah, cinémascope ! Quel crétin celui-là ! Posez-leurs des questions, intéressez-vous à leurs théories, surtout si, elles aussi, sont parfois très connes. Les plus belles prises sont les mystiques. Ah, l'astrologie ! Il a fallu que j'en digère des traités de conneries à deux balles pour les impressionner ! Bien sûr que je suis bélier les filles ! Sagittaire si ça vous plaît ! Poisson ? A votre bon coeur ! Mais oui, je suis très cartésien, vierge, sans aucun doute. Et là, après la bénédiction des idées partagées, vous aurez enfin la possibilité de libérer ces millions d'ôtages qui nous condamnent tous, 78% du temps, à ne penser qu'à ça : libérer les otages, les petits Woody Allen noirs et blancs qui dorment dans nos bourses aux marchés non côtés car d'abondance, ah, oui, dame nature nous emmerde bien à nous empêtrer à ce point, ah pour sûr on s'en passerait. Comme dit Matthieu, faudrait nous la couper. Mais commence, fais-le le premier, j'ai pas le courage.

Et profiter de la vie étudiante. Des occasions en or, des oeuvres d'art à portée de main, pensez-donc ! Pas encore âbimées, pas encore abandonnées, pas encore frustrées, toujours pleines d'amour comme des pommes au marché ! TaÏÏÏÏÏÏÏeauuuuuuuuuu ! La cavalerie ! N'allez pas vous contenter d'une seule sous prétexte qu'elle est gentille et qu'on s'entend bien. Il vous reste 50 années d'otages à libérer par millions, attendez-donc un peu, la fatigue viendra vite. N'allez pas croire que je sois macho, ou misogyne ! Bien au contraire les filles, changez les genres des paragraphes précédents, et jetez-vous dans la bagarre ! Il n'est que temps ! Partez en chasse ! Et prenez votre temps, non, pas dès le premier soir, non, quinze jours de regards chassés-croisés, ça vaut tous les embouteillages !

Putain ce que je vieillis ce soir à écrire ces conneries-là moi, c'est dingue. C'est sans doute la pression, le travail les enfants, maman à la maison, les pâtes qui chauffent et le congélateur qui congèle. A quoi suis-je réduit, de quelle étagère et où va-t-on ? Et de quel droit rigoler, et se souvenir, et sans contrainte ? Ah oui, pas beaucoup de contraintes quand on avait une fille toute nouvelle sous des couettes un peu sales, c'était le bonheur. La nostalgie est un gros diesel perpétuel, qui crache sa petite fumée noire mais n'annonce pas la venue d'un nouveau pape, au pire quelques soupapes, des clichés, un soutien-gorges oublié. Quoi de plus beau qu'un soutien-gorge oublié ? Je vous jure que les lunes de Saturne et les satellites de Jupiter, c'est médiocre à côté d'un soutien-gorge oublié. Il suffit qu'elle soit rentrée chez elle de bonne heure pour qu'*il* ne s'aperçoive de rien et vous avez la preuve, non pas qu'elle est venue, mais qu'elle est à vous, que vous existez, un instant seulement bien entendu, mais oui, bien entendu, mais quand même ! Ne faites pas comme les fétichistes, rendez-lui, savourez l'instant, à conserver au frais, vous vous resservirez la scène à chaque début d'hiver, parce que ça fait froid au coeur et ça rend méchant un réfrigérateur (Michel Polnareff). Revoir la scène de la restitution du soutien-gorge, ça vaut tous les effets spéciaux.

Tiens, t'as oublié ton soutien-gorge hier soir.

Imaginez un peu.

Outre-Merde

Laurent Voulzy nous vantait les vents vanillés et la Soufrière, alors on y est retourné en touristes avec enfants, réduits à mon statut de blanc dans un monde ensoleillé, ressemblant donc à d'autres blancs rougis et vraiment sans poésie. Je déteste être l'un des leurs, mais c'est comme ça, c'est le regard des autres, ceux d'ici, enfin de là-bas, pas déçus, Outre-Merde comme Outre-Manche, Outre-Atlantique, outrés par le spectacle des cadavres encore grouillants des retraités du baby-boom qui passent deux heures dans l'eau bleue de Saint Anne en Guadeloupe et les six mois d'hiver avec nos cotisations solidaires de la répartition sociale sous les palmiers qui n'ont pas leur mot à dire. Une vieille la peau tanée passe sa journée près du même arbre, elle est cuite dès midi, et présente les deux faces d'un même encrassement cancéreux du derme. Les neurones sont sans doute atteints aussi, seule subsiste une raie horizontale de peau blanche là où les fesses pendouillent même allongée, une partie préservée envisageant le ridicule mais sans jamais rien en savoir, et pour cause : il faudrait qu'on lui dise, ou qu'elle se trouve un miroir et un rétroviseur.

Compliqué.

Des métropolitains sont donc là, retraités pendant que la guerre en Irak et ailleurs, pendant que l'eau est polluée malgré l'illusion qu'elle leur donne : il suffit de prendre un masque et un tuba pour voir ces algues vertes en filaments que les Bretons retrouvent dans leurs rames au retour des virées à la pêche au thon. Tout est affaire de cochons, de porcherie. L'outre-mer aussi, d'où son titre.

J'aime bien les gens d'ici. Ils nous ressemblent tellement avec 20 ans de retard et du soleil en plus. Ils font la grève facilement, pour cause d'injustice évidente et grâce à des solidarités familiales oubliées en métropole depuis juillet 40. Ils font la queue à la Poste parce que c'est la pause et qu'un seul guichet est ouvert. Ils me font une anti-ristourne au marché parce qu'ils me prennent pour un con, et je paye 3 euros de plus les bananes, comme si de rien n'était, comme si je ne savais pas. Un type qui nous vend des mangues regarde ma femme, et me dit *C'est ta doudou ça ? Ben t'as de la chance, elle est belle ta doudou à toi dis-donc.* Il me tutoie, c'est marrant, ça fait coutume locale. Il le fait aussi aux retraités en pagnes ventrus à l'éthiopienne mais pas enfantins, qui font mine de marchander leurs tomates comme à Nice, avé l'accent... Je m'efforce de ne pas me sentir *chez moi*, dans le souci d'être un honnête homme, et je remercie un peu plus chaudement la femme de chambre qui veut bien nous louer plus de serviettes pour ne pas passer pour un colonialiste qui n'aurait pas lu Césaire. Quand je dis colonialiste, je parle de moi. Quant à Césaire, je ne l'ai pas lu jusqu'au bout.

Est-ce la France ici ? L'impression vaut son pesant d'or. Comme si oui et finalement pas du tout. On parle français et créole dans la rue, on mélange les deux, les rues sont sales et les voitures dans les platanes se contentent d'arbres encore plus gros et d'une solitude interminable à attendre, en vain, des dépanneuses dans les fossés mouillés depuis 5 ans. On s'occupe surtout des morts dans des cimetières carrelés noir et blanc, mais pour la ferraille des bagnoles, on fait confiance à la nature. C'est une confiance abusive, certes, mais c'est une confiance quand même. Des dizaines de bagnoles servent de bornes kilométriques sur les bords des routes secondaires, à jamais endolories par la folie des conducteurs locaux. J'ai même vu des portières multicolores comme du terreau près d'un potager. Et un type vend ses régimes de bananes au même endroit tous les jours, sur le capot d'une vieille Toyota Celica rouge. Du matin jusqu'au soir.

La nature devrait faire le boulot sous prétexte que tout pousse facilement. C'est oublier que cette fille à grosses lèvres roses et aux fesses de cocotier qui enterre son mégot depuis trois jours

au même endroit importe la pollution parisienne et les sacs plastique dans un éco-système comme disent les spécialistes, qui n'est pas du tout fait pour ça. Mais Kyoto et tout le touin-touin, on s'en fout royalement ici tout autant qu'ailleurs. L'immense décharge au nord de Basse-Terre et ses mouettes *junkies* en sont la preuve. On se demande pourquoi on ne peut pas se permettre d'interdire le plastique et sa cohorte de gobelets, de sacs, de packs... Est-il vraiment interdit d'interdire ?

Je prends des photos en couleur avec mon Yashica T5. C'est pour éviter les demandes techniques. Je me dis, à chaque prise, que ça me fera un fond d'écran. Chaque photo devient l'appendice naturel de ma vie informatique, et de celle des autres si ça vous tente. Dans l'ancienne propriété de Coluche, on surveille les cactus avec des caméras vidéo. A l'heure où j'écris tout ça, d'autres lisent de mauvais journaux en attendant qu'une vague immense puisse les trahir, sous des cocotiers aux fruits verts. Des vieux, du rose au marron, n'ont plus rien à dire, plus rien à attendre. Ni parvenus, ni arrivistes, voie de garage au soleil.

Des gens seuls, put another coin in the machine...

Et voilà qu'un étudiant prend le relais de mes deux merveilleuses descriptions d'un passé fantasque et glorieux, accumulant Sophie Marceau et des paysages de femmes jeunes et originales pour bien me persuader d'avoir eu une jeunesse, mettons, à la hauteur de celle de Sinatra. Il me dit : "Et après ? " comme dans la chanson débile d'Henri Salvador.

Après, c'est bien, mais c'est moins bien. Et puis, y'a plus d'après, que les choses soient claires. Après, pffff.

Certains admirateurs de Joe Dassin choisissent la femme de leur vie à vingt ans, voire avant, comme en Inde ou en Turquie, où c'est pas le choix qui manque mais les parents sont un peu vieux jeu, c'est la cousine ou rien. D'autres font des choix et rectifient les erreurs, on est humain. Et puis y'a les solitaires, qui ont la solitude. Et les gens mariés qui ont ce qu'ils méritent. (Pierre Dac ?). Toujours est-il qu'on n'est jamais satisfait. Et qu'on ne me parle pas de fidélité à l'heure où tous les gens qui ont 22 ans et demi ont déjà changé au moins trois fois de téléphone portable. Comme disent les psy. dans ce langage faussement neutre : le *partenaire* est, lui ou elle aussi, obsolète. Il a une date de péremption équivalente à celle d'un yaourt multiplié par 50 au mieux, 3 au pire. C'est qu'on s'enlace du début à la fin. C'est programmé pour ainsi dire. Et j'avoue que c'est triste. Et j'avoue que je me suis sauf une fois une seule petite fois Sophie pardonne-moi, toujours toujours fait larguer. J'espère qu'elles regrettent parce que franchement, s'il y a un mec quelque part dont on ne se lasse pas, c'est bien moi. Et pourtant, combien sommes-nous dans cette galère ?

Donc, après les facétieuses années de fac où l'on ne fait que croiser celles qui pourraient être le boulet de demain quand vous serez son parfait équivalent, et bien après, on se regarde et, d'un seul coup, on se trouve pas très adulte. C'est pourtant très bien d'être un enfant, c'est d'ailleurs un motif de satisfaction, je vous jure que ce n'est pas si mal de rester pour les mômes on se demande d'ailleurs (mais des savants chinois enquêtent là-dessus), on se demande d'ailleurs si, dans les sociétés occidentales permissives, ceux qui restent ne le font pas, justement, pour les mômes. Notez tout de même que ceux qui partent le font aussi pour les mômes, pour leur éviter ça, j'entends le *spectacle* de la rupture, ce lamentable exercice du déballage puis de l'emballage et du déménagement. Dans le cœur des petits enfants, ça casse d'un coup et certains imaginent

s'en sortir on sait bien que, même Sophie Marceau, hein, même si, finalement, elle revenait vivre avec moi avec ses enfants à elle, mes enfants à moi et leur mère pendant qu'on y est, ben, tenez, plus rien ne serait jamais plus comme avant. Je disais donc qu'on ne se trouve pas très adulte et c'est bien normal. Être adulte, c'est d'un autre âge, d'avant la *new-wave* et les années 80, d'avant le choix entre cinquante coloris et le toit ouvrant madame, qui se rabat automatiquement quand le détecteur de pluie enclenche les essuie-glace. Être adulte, c'est dépassé. Il faut d'abord être satisfait et c'est bien là où je veux en venir : toi, là, l'étudiant qui me demande conseil (ah ah ah ! Ça, c'est drôle !), imagine-toi avec la même nana pendant quarante ans. MINIMUM.

C'est pas le bagne mais c'est pas mal. Surtout qu'elle ne va pas rester comme ça. Elle va peut-être se flétrir mais ça prendra du temps. Elle sera moins originale bien sûr, il y a l'ACCOUTUMANCE tu connais ? Mais le pire est encore à venir. Il y a les reproches. Elle va t'en faire parce qu'elle en a le droit. Du moins les femmes imaginent toutes qu'elles en ont le droit. Bien entendu, je le rappelle, mon discours est réversible. Mais comme je suis un homme je fais de mon mieux, mettez "homme" à la place de "femme" et vous continuerez à être très proche de la vérité. Oui.

Oui.

Elle va croire qu'elle a des droits sur toi, ôh, l'ancien étudiant qui l'a emmené en Grèce, qui l'a sortie des griffes de sa mère, des angoisses de son père. Au bout d'un moment, elle te dira fais-ci et fais-ça et tu répondras par des questions parce que t'es moins direct dans le domaine ménager. Et toi, t'as fais-ci t'as fais ça ?

Et tout est un dû et l'on s'emmerde. C'est le tennis permanent. On compte sur l'autre qui compte sur soi et l'on oublie que l'on ferait mieux de se plaire encore, de se cacher même un peu, de croire (enfin, j'imagine, hein), oui, de croire que l'on est suffisant. Que l'on peut vivre seul, que l'on peut plaire un peu, que l'on a des choses à dire, et que surtout, on refuse cette OPA hostile du mariage et de la fidélité qui finit dans la désillusion quand la petite chimie de l'amour voit son taux d'hormone baisser avec l'ennui qui règne. Et la clope. Et l'apéro. Ah oui mon pauvre monsieur, toujours la même, faut compenser. Tu verrais les chasseurs le dimanche matin quand on les croise en VTT, nous, les guerriers chevaleresques en uniformes bariolés, suintant de la sueur qui fait les forts, sur des machines derniers cris écologiques et silencieuses, eux, l'ennui conjugal, ventrus repus ventripotents, mais ne tripotant plus guère, le canon fatigué et la bite molle, trop content d'exercer encore sur une lapine des critères de virilité qui n'appartiennent qu'à eux, le désenchantement et le nez rouge, si seulement un sanglier pouvait à jamais leur bouffer les couilles, ils se mettraient tous à voter Nicolas Hulot, vous pouvez me croire !

Sans compter les seuls.

Les seuls de seul de seul. Il faudrait leur créer une grande ville rien que pour eux. Aucun de ces crétins d'architectes visionnaires de mes fesses pour y avoir pensé avant moi. Une ville entière pour les seuls, les esseulés, les célibataires. Il faudra partir dès qu'ils forment un couple. Ça devrait favoriser les rencontres. Ça ressemble un peu à l'époque de la fac la ville de célibataires. Mais à la fac, on n'est pas seul. Seul, c'est après. Ils ont tellement pris la mauvaise habitude de ne pas laver leur linge sale (en famille), qu'ils en perdent l'appétit. Les femmes tu verrais, ça fait peine à voir. J'en connais, même des bien loties, même le portefeuille, même....rien. Plus aucun désir, un cinéma un tennis et la télé grand écran. Au plafond de leur chambre, une immense horloge en noir et blanc comme dans les films des années trente défile à l'envers. Un compte à rebours qu'elles intériorisent chaque nuit en s'endormant mal alors que d'autres leurs présentent encore (enfin, on essaye), quelques prédateurs mâles et surtout maladroits tout autant que nous

d'ailleurs, dans l'unique espoir de ne pas les voir finir leur rôle au théâtre des vieilles tantes charmantes qui serrent les enfants des autres trop fort à les étouffer dans leurs bras mal habitués à serrer quoi que ce soit. Et puis ça attend le grand amour, homme ou femme, ça attend le grand amour, ça attend.

Mais le grand amour, c'est une chimie particulière d'une époque précise. Après, c'est autre chose, et c'est écrit nulle part. Car l'illusion du grand amour, ça vous fait de grands romans et de belles tragédies. Alors que la conquête perpétuelle de celle qui dort tous les soirs à côté de soi-même, c'est autre chose !

Restent les chasseurs à tout jamais. J'en connais. Quel bonheur. Pas de pendule affichée, une éternelle jeunesse. Et puis quand même, le moule, le couloir, la ligne d'arrivée un moment un autre, il faudrait pouvoir choisir dans la panoplie des reniflées celle qui fera l'affaire suffisamment pour partager quelques vues sur l'éducation des poulets et l'élevage des enfants. Personne n'est obligé d'en faire. Je connais une fille, elle n'en veut pas. Et puis, depuis qu'elle ne peut plus en avoir, elle regrette. C'est con. Surtout que les enfants, ça passe, alors autant en faire, on n'aura rien à regretter, non ? Je connais aussi des chasseurs sur le retour, qui mettraient leur bite dans le tunnel sous la Manche s'il leur promettait l'aventure et une paire de seins aux formes inconnues dans les cinq minutes précédentes. Ils trépignent et insistent, ils se taperaient bien Nathalie par exemple, mais elle a suffisamment de disponibles pour pas trop chercher les emmerdes avec des types mariés la casbah dans la tête un peu démantelée. La vie est bien compliquée comme ça. Et c'est pas fini.

Regardez vos parents...

Non à la Constitution Européenne

Jusqu'à ce jour le camp du non me faisait bien rire. Et que proposaient-ils ? Et que faudrait-il faire ? Et pourquoi pas oui ? Et n'était-ce pas un aboutissement ? Et ne suis-je pas un Européen ?

Finalement non. Je ne suis pas un européen, je suis un homme, un *caucasien* pour les Américains, un blanc pour les noirs, un occidental pour les orientaux, un riche pour les pauvres, un pauvre pour les riches, un emmerdeur pour la plupart, un crétin en général, et surtout rien de tout ça ou presque. Je n'ai jamais vu le Caucase et vous passe le salut si, là-bas, l'ADSL vous irrigue comme nous autres européens bien constitués. Et bonjour aussi à celui qui lira ça, comme le dit encore le graffiti dans le passage souterrain de la gare tous les matins, dans la forme "merde à celui qui lira ça". Tous les jours, ça me fait encore rire, surtout que c'est accompagné d'un "Fantomette, je t'aime" du plus grand romantisme.

Alors Giscard, à côté...

Je vais dire non. C'est un article qui m'a convaincu. Un simple articleun peu critique. Pourquoi dirais-je oui **alors que je n'ai pas le choix** ? Pourquoi n'ai-je pas le choix entre 15 constitutions possibles ? La libérale de Giscard, la sociale-démocrate des Allemands, la communiste des nostalgiques et la libertaire de mon adolescence ?

Pourquoi n'ai-je pas le choix bon sang ? La démocratie (bourgeoise si vous voulez), c'était quand même avoir le choix, non ? Et pourquoi dire oui à un texte, qu'il soit ou non

de qualité je m'en fous, alors qu'il n'y a pas d'alternative ? Dans cette Europe qui prône le marché et la libre entreprise, donc la concurrence, me voilà moi, le citoyen-client, en face d'une belle constitution pas neutre du tout, à laquelle il faudrait que j'adhère comme je n'adhère toujours pas à la proportion de gras dans le chocolat européen ! C'est quand même un comble ! Bien sûr que je suis européen madame, puisque je suis français et que contrairement aux anthropologues je garde la naïveté de Rousseau un peu et beaucoup de Montesquieu et je m'enthousiasme à Voltaire et je relis d'Alembert alors je suis très français donc très universaliste et la première étape européenne, je la salue en vainqueur, bien entendu je suis pour.

Mais pas comme ça. NON, je vais voter NON. De quel droit m'impose-t-on le oui ? Tous les médias nous préconisent le oui, vous vous sentirez mieux après. Et pourquoi donc ? Il me semble que l'humanisme marche à l'envers, que l'éducation va à rebours, que le progrès est surtout technique et que, grosso-modo, on communique. Pour communiquer, on communique. Alors NON. Puisque c'est l'alternative unique à une constitution potentielle et durable, c'est NON. Je rejoins l'arrière-garde, les souverainistes et leurs châteaux de carton en Vendée, les communistes et leurs rêves de soumissions dans des usines désaffectées, oui, l'arrière-garde me voilà mes pauvres, et même Crâne d'Ňuf ! Le grand crétin ! Si j'avais cru cela il y a trois mois ! Et pourtant, je le sens, c'est non. C'est un peu comme si, à la présidentielle, j'avais le choix exclusif entre Chirac et l'extrême-droite. Faut pas exagérer.

NON. En plus, ça pourra peut-être dynamiter nos élites éternelles. Je le répète, je suis né sous Chirac, j'en ai marre de ces incompétences éternelles, de ce pragmatisme du vent qui tourne, de la veste que l'on retourne selon les modes, un NON, c'est une fête, c'est anticonformiste, c'est le réveil en fanfare, c'est le pavé dans la mare.

Tu vas mourir, papa - Clint Eastwood

En couchant les gamins à presque quarante ans, il faut s'attendre à l'heure des bilans. Tous les soirs les questions fusent et j'essaye de mon mieux de remplir les deux petites coquilles enthousiastes devant toutes ces jolies choses que voilà. La plupart du temps tout va bien, il s'agit surtout de savoir si l'on peut se battre comme Spiderman et lui demander conseil au téléphone, d'inventer une nouvelle histoire où les deux mômes sont leurs propres héros contre des méchants que l'on combat avec des bombes aux gaz de prouts réels, et la nuit s'annonce plus imaginaire que jamais, dans le dernier silence du sommeil qui tombe comme une massue quand on passe pour le vérifier cinq minutes après avoir éteint la lumière. On s'en sort un peu la gorge serrée, savourant je l'avoue ce micro-bonheur du *pour l'instant.*

Et puis voilà que l'autre soir ça les turlupinait, surtout le grand mais la petite répète tout.

Est-ce que tout le monde meurt ? Pourquoi tout le monde meurt ? Est-ce que tu vas mourir papa ? C'est triste de mourir ? Et nous, on va mourir aussi ?

Et la pire quand on cultive son athéisme : *on ira au ciel après ?*

Voilà le programme. Et chaque question mérite réponse. Alors c'est oui partout pour

ne vexer personne, oui on va mourir, oui c'est un peu triste, oui moi aussi mais le plus tard possible s'il vous plaît, et pour le ciel on n'en sait rien profitons-en. Je ne pouvais pas avouer à mon fils qu'en plus, je ne suis pas Clint Eastwood, et n'aurais sans doute jamais les privilèges de la créativité du grand bonhomme à 74 ans sans tricherie. Ça commence à bien faire, il faudrait faire un effort, mais je me contente de leur inventer des histoires et de leur dire de mon mieux que c'est pas si grave de mourir si l'on a des enfants, sans pour autant leur avouer que l'on meurt parce que l'on a un sexe qui nous rend mortel (et qui me rend très con très souvent mais c'est pas leurs oignons), et que, si par chance, on n'en avait pas (de sexe), on ressemblerait à ces académiciens immortels ou plutôt aux paramécies, qui croissent et se multiplient, se coupant en deux et vivant éternellement sans aucun problème de couple, de fin de mois ou de *moi* tout court n'étant pas, je le répète, Clint Eastwood qui, contrairement à David Bowie, reste quelqu'un jusqu'au bout et ne sombre pas dans la publicité pour l'eau minérale. Du grand art. Je pense à tout ça en m'efforçant d'être modeste, parce que Clint, c'est quand même quelqu'un alors que Pierre Lazuly m'avouait que mon texte précédant était tellement nul qu'ils n'avaient pas cru bon le mettre en devanture de la vitrine des copains. J'écris tout ça en train et l'on passe devant une station d'épuration, les deux grands bains circulaires brassent les boues et je me dis aussi que je ne suis ni Ray Charles qui est pourtant mort lui aussi ni Stewie Wonder, qui sont de sacrés bonshommes aussi. Il va falloir un jour que j'avoue tout cela à mes gamins qui me prennent pour un héros et qui me prennent pour l'instant, tout en sachant que l'instant sera pour eux le seul concept valable à une époque où un ministre de l'éducation nationale encore plus con que les précédents (et les progrès de la science ont sans doute permis la chose tant elle est incroyable) n'a pas mentionné l'Histoire au tableau des matières principales à enseigner aux lycéens français... Je peux donc continuer à leur faire croire, à eux.

Je sombre.

L'autre jour, j'ai cru d'ailleurs que Pierre Lazuly était mort. J'avais lu sur le net que des kayakistes de mer avaient disparu dedans en Bretagne, et j'ai même essayé d'écrire quelque chose là-dessus, après tout, on ne se connaît pas mais on s'aime un peu vous et moi, et si l'un d'entre nous se mettait à mourir de hasard, qui pourrait l'annoncer au reste du monde ?

Personne.

Alors que Clint Eastwood, qui va mourir aussi mais plus tard s'il vous plaît, *please*, tout le monde sera au courant et tant mieux, on pourra le regretter. Quant au Pape, ce serait bien d'en finir, un symbole extraordinaire, la disparition d'un réactionnaire sans turpitude pour la turlutte mais prêt à tous les interdictions pour ces pratiques inconnues, qui n'en finit pas de mourir avec son église, bouffée par les évangéliques qui chantent en riant à pleines dents le retour de Jésus. Je pense : bien fait pour eux. Il n'avait qu'à laisser faire les théologiens de la libération, il n'aurait pas perdu le Brésil, ni l'Afrique.

Je ne voudrais pas mourir sans avoir fait quelque chose. Je fais du vélo mais ça ne laisse pas de trace. Et puis, décevoir ses propres enfants, dès l'âge où Piaget les imagine avoir un peu le sens de l'objectivité, il me reste deux ans, je n'ai rien fait pour mériter ça, je n'y arrive, pas, aveu d'impuissance c'est pas le premier. En même temps et la même semaine, du moins à l'échelle de l'histoire de l'humanité, je lis un très bel article dans Le Monde sur les junkies au crack dans les rues de Paris, à la Goutte d'Or, et un autre sans

intérêt sur un soi-disant ministre qui aurait loué un appartement gigantesque pour ses héritiers et sa femme. Encore un type tout à fait conscient des limites de la reproduction sexuée et de nos faiblesses organiques comparées à la paramécie, ma sœur ma cousine qui continue à se découper pour les plus grands bienfaits des fonds des marres et des étangs. D'ailleurs, mon môme m'a demandé la semaine dernière si, un jour, le monde serait totalement recouvert de merde, sans toutefois prononcer ce gros mot, car il a du vocabulaire. J'ai pris peur. Nous étions dans la rue et je n'ai pas répondu tout de suite. Il m'a alors lancé son fameux "T'es sourd ou quoi ?" qu'il croit pouvoir lancer à tous bouts de champs comme si c'était poli de parler comme ça à son père. J'étais très choqué. J'ai en effet très peur de contaminer mes enfants. De les démotiver de la vie moderne comme il se doit et ; sans doute d'une manière inconsciente et sans a priori ; de leur donner une vision du monde critique et désincarnée, qui ne correspondra en rien à leur future place dans la pyramide des âges de la nouvelle Europe pour laquelle je m'apprête à voter NON comme on balance un gros Fuck You à un crétin qui conduit mal.

Je vais donc mourir un jour, sans avoir rien fait, nous sommes nombreux camarades, il faudrait d'ailleurs trouver une chute à tout cela, un dernier bon mot, mais rien, rien de rien, le potager est complètement sec.

De nos lettres d'amour

Dans l'un de ces moments sordides où sourd une vengeance aussi inutile que navrante, j'avais répondu à l'une de mes ex-femmes de ma vie que non, je n'avais pas conservé ses lettres comme elle avait conservé les miennes, dans notre premier et dernier échange d'emails interplanétaires, tout juste connecté à 9500 obsolescences par minute, elle à Los Angeles avec un autre, moi et mon os en gelée sans personne, un peu sournois, presque fier. Victorieux de lui dire d'aller se faire foutre. On a tous des périodes minables, c'est rassurant. Sauf quand elles durent. Et l'on oublie. La mémoire lointaine revient et la récente s'évanouit. La nature ferait n'importe quoi pour nous faire honte de vieillir, c'est incroyable. Ne me parlez plus jamais de la semaine dernière. (ni du Pape, pitié pour les mécréants !).

J'en ai écrit des lettres d'amour à des lointaines à l'époque antique où l'ordinateur coûtait très cher et ne servait qu'à inventer des bombes atomiques pour la guerre froide. Dans la langue de Shakespeare avec des verbes irréguliers appris par cœur, je promettais de l'universel à des filles qui me firent traverser l'Atlantique... dans les deux sens. Au fond d'un vieux carton plein, sur des photos jaunies ou jetées en silence, je les revois avec moi heureuses, ou peut-être était-ce moi qui l'était car, avec le recul, on n'est sûr de rien. J'ai conservé les clichés, réclamant le droit à la faiblesse. Il est beau cet âge où l'on n'a rien à perdre, même pas son temps. Il faudrait le rendre obligatoire. Je l'avoue : j'ai peur des gens sans nostalgie. Ils ont quelque chose d'inhumain. J'avoue tout : ancien combattant.

L'autre jour en cours je leur en parle. Non pas de mon passé d'amoureux transi, mais du leur à eux, de ce passé bien présent qui file en cascade, de communications en communications, de puces en puces. Et vous, vos souvenirs, ce sera quoi ? Où seront les cartons pleins, et les lettres d'amour ? Vos SMS, vous les archivez ? Je TM ? Vos photos numériques surexposées au flash et métalliques comme une grue, vous les imprimez les yeux rouges et la grimace instantanée ? Qu'allez-vous faire du passé ? Surprise. Silence. Que des

zéros et des heins ? Les retrouvailles hasardeuses avec de l'enfouis imprimé, ce n'est pas en défragmentant un disque dur saturé qu'on les fait. L'encre de vos imprimantes ne tiendra pas la route, et si Leica^{TM} se meurt d'être trop cher, votre passé du moment l'accompagne. Où seront vos anciens amis ? A consommer de l'immédiat, on éjacule précocement, j'en ai bien peur. Déjà que le désir ne perd plus son temps à attendre, voilà que les souvenirs s'en vont en fumée. Et ajoutez-y l'accélération des carrières, les mutations géographiques, et l'etcaetera qui nous colle à la peau.

Une fille me dit que ça fait peur : (silence)... C'est toujours ça. Un couple se tient la main. Comme ils sont en haut de l'amphi et moi, maître du monde, en bas, je les trouve attendrissants. Ils voudraient que ça dure. Ils sont tellement proches qu'ils n'ont pas à s'écrire des lettres d'amour. Ils ne savent pas à quoi servent les étrangères lointaines, enfin, je veux dire, à quoi elles servaient. Cent francs. Une carte téléphonique chargée à bloc, et dix minutes avec le New-Jersey pour se raconter qu'on se manque. Se raconter n'importe quoi pourvu qu'on en fasse un scénario pour nos quarante ans. Supprimez la distance, bande de salauds de dictateurs, et vous supprimez l'envie ! Salauds ! Où sont-ils les coupables qui nous obligent à ça ? Ne cherchez pas, c'est nous. J'en suis. J'en bouffe. Du nouveau, du plus plat, du plus rapide, du moins cher, de l'empaqueté, de l'en-ligne (voyez vous-mêmes), du congelé, du clinquant, du zébré, du profilé, du profitable, tout ce que l'optimisme nous propose la plupart du temps.

Et puis, complètement minable, un peu plié, les yeux au ciel à se supplier, je me traite de tous les noms à cause des mots d'amour comme dans Michel Polnareff en 70, toutes ces choses sans importance que l'on regarde à la loupe pour mieux les enflammer, ces lettres disparues corps et âmes des femmes de ma vie qu'il faudrait rapatrier au carbone 14 pour écrire un bout de l'histoire de mon humanité. Allez-y dans les violons, y'a pas de honte, pas dans le genre bras tatoués.

La Chine ne me fait pas rêver...

La Chine qui nous attend ne me fait en rien rêver. New-York, passe encore. Le Jazz et la java, la démesure et les gratte-ciel, trois cents grammes de De Lilo, deux mesures de Steinbeck, un peu de science-fiction, enfin bon, il y a de quoi faire... Mais la Chine ?

Quoi la Chine ?

Un milliard d'incompréhensions. Un milliard de prolétaires, plusieurs millions de soldats, et à peine de quoi faire rêver au cinéma. Vous parlez d'une première puissance mondiale dans 15 ans, quelle allure ! Des écrivains exilés à Paris, des philosophes aussi morts que les nôtres, mais depuis plus longtemps, et pas un rêve dans le cœur des filles qu'on se permet d'assassiner dans le respect des statistiques. Quand on aime les filles, pas de quoi être fier. Aucun traité constitutionnel à ratifier, une balle dans la tête en file indienne tous les dimanches pour les voleurs de poulets, et mon joli portable californien sous-traité totalement à Shanghai, la ville de tous les plaisirs. Quel exotisme !

Un milliard de servilités.

Va-t-on se laisser faire ?

C'est vraiment pas l'Amérique. Ni Jazz ni java, repassez pour le piment cubain, c'est pas le

Brésil non plus, pas de bossa-nova. Oubliez le tango argentin, les gratte-ciel ou l'Amazonie, les nuits de Madrid, les excentriques londoniens, l'industrie japonaise, le coucher de soleil à Bali, oubliez les romaines de Rome et toutes les italiennes de la terre, oubliez donc ce qui fait la saveur et achetez un boulier : un milliard, voire plus, et rien d'exportable.

Un milliard de prolétaires, plusieurs millions de soldats, des commerçants exilés, une belle dictature immonde et caricaturale, bien arrangeante avec l'investisseur, et nous, fabuleux progressistes et donneurs de leçons Victor Hugo Voltaire, quoi ? Eh bien, une petite vente d'armes arrangerait les chiffres du PIB. Car les chiffres du PIB, ça compte. Le monde est une grande succursale. Ça devient énervant. Surtout là, en mars, quand le printemps prévient qu'il arrive bientôt, par touches successives et pics chaleureux, quelques bourgeons en sentinelles et des adultes, même des sérieux, à sécréter encore. Alors la Chine qu'on nous promet dans les rapports de prospective internationale, dans les comptes et bilans, dans un futur plus ou moins proche, si l'on pouvait l'éviter, ce serait pas plus mal. Si l'on pouvait lui substituer autre chose, quelque chose de moins lucratif, de moins profitable, de l'utopie politique, ça aurait une de ces gueules ! Qu'a-t-elle de si attrayant, de si *attractif*, à part ses salaires minuscules, ses millions de dos courbés et ses usines ultramodernes où l'on fabrique l'ignoble poupée Barbie et les consoles de jeux américaines ?

Mais pourquoi la Chine ?

C'est qu'on imagine que demain, je veux dire demain *matin*, ces millions d'anonymes vont acheter une bagnole allemande, un frigo américain qui fait des glaçons en façade, du champagne français délocalisé en Roumanie (allez donc répondre à une telle demande dans les caves de Reims), et regarder l'équivalent local de notre poubelle nationale 3 heures par jour. Après tout, nous y sommes, chacun son tour, allez, encore un effort et les Chinois nous prouverons *in vivo* l'égalité des cultures face au vide. Merveilleux. Mais rien d'exaltant.

A moins que.

A relire les rapports cachés de la prospective des années quatre-vingts, on peut dormir rassuré. La fin de l'URSS, le SIDA en Afrique, Internet, l'islamisme radical, personne n'avait vu quoi que ce soit, rien, *niente, nada*. Que Dalle Béatrice ! Et que les scénarios furent positifs ou non, rien ne se rapproche de notre présent. En 1998 déjà, on prévoyait à la France un merveilleux avenir multicolore et plein de petits ballons ronds, loin devant la perfide Albion et la travailleuse cousine Germaine. De quoi rire, voilà le programme de la prospection. Et quand la promesse ne fait en rien rêver, il faut en rire. Surtout qu'en plus, ou en moins, plus d'acier, plus d'aluminium, plus de pétrole, plus rien pour faire tourner là ma Chine...

es petits bourgeois de mon lycée

En écoutant Desproges, je me suis souvenu des petits bourgeois de mon lycée. Ça tombe bien, vu que des lycéens ont envahi mon train hier matin pour aller manifester contre une réforme dont ils avaient vâguement entendu parler. Le môme à ma droite, je lui demande ce que c'est que cette réforme, et s'il l'a lue. Bien sûr qu'il me dit. Et puis le voilà bafouillant, deux trois mots, réductions d'effectifs, quarante par classe, pas grand-chose de plus. C'est bien tout ça. C'est comme la constitution européenne, des millions d'individus à l'insu de leur plein gré, mais majoritaires, vont la voter. Toujours est-il que Desproges se mettait à rêver que le groupe Indochine faisait de la moto sans casque et boum. Ben oui, ce sont toujours les meilleurs qui s'en

vont en premier. A l'époque, j'en rêvais aussi. Des fils à papa avec des motos à vitesses de marques étrangères faisaient la fête chez l'un de mes voisins dans une cave aménagée. Malgré des looks très différents, on se reconnaissait au pouvoir d'achat des grands-parents (des pharmaciens des notaires) et au niveau de ski, commun parce que chaque année, même punk, on y allait. Pensez-donc. Toujours est-il que ça dansait sur ce genre de musique merdique, en vous regardant de haut en janvier quand vous aviez l'air pâle et pour cause, alors qu'eux. Eux, ils connaissaient la vie, ils plaisaient aux filles propres par en-dessous et même à pas mal d'autres qui faisaient moins de ski, leur superficialité était impressionnante.

Je n'ai conservé aucune amertume de cette époque. Je les croise parfois, de loin en loin. Alors que les crétins aggressifs en Mobylettes^{TM} que je fréquentais et qui pensaient eux aussi du mal des filles comme le leur avaient appris leurs pères, je n'en ai aucune nouvelle. Ceux-là détestaient les Noirs mais allaient en boîte et se dandinaient en fumant sur les tubes foireux des groupes préfabriqués du disco *Afro-Americain*. Je précise que Marvin Gaye était presque déjà mort, hélas. D'un côté les petits bourgeois qui allaient en seconde et poursuivaient la logique, de l'autre côté ceux de l'autre côté qui allaient apprendre un métier vu qu'ils s'y connaissaient déjà en réparation de Mobylettes^{TM}. J'ai longtemps navigué entre les deux. Vous parlez d'une solitude ! La musique permettait à chacun de dire aux autres à quel catalogue il appartenait. C'était très trompeur. Surtout qu'un groupe précis ne jouait jamais le jeu. Les fils de profs. Pour la plupart, c'était la glissade de la maternelle à la prépa ; et si ce n'était pas le cas, alors on sombrait dans la drogue ou le désarroi. Rassurons-nous, rien n'a changé. Quand je serais célèbre en tant qu'écrivain international de langue française ayant rompu avec le roman français sans pour autant écrire des conneries, et si, par hasard, on voyait ma photo à la télévision alors que bien entendu je refuserai d'y aller par simple stratégie commerciale d'anti-conformisme, si donc, certains venaient à me reconnaître et se revendiquaient comme des amis d'enfance, pour sûr que je me ferais quand même un grand plaisir de leur dire qu'en musique, ils avaient des goûts de chiottes. Sauf les fils de profs qui n'y étaient pour rien.

Et peut-être oserais-je, suprême plat qui se mange très, très tard, et franchement froid, les saluer avec un peu de mépris, de l'intérieur d'un magasin de chaussures où je n'aurais pas acheté des bottes en caoutchouc.

Je vous encourage à faire de même.

Au printemps, suspends ton vol !

Contrebasse.

Bom,

Bodom, bodom. Bom bom bom .

Bom,

Bodom, bodom. Bom bom bom.. Trois temps jazz.

Voilà c'est lui. Enfin, ce n'est pas encore lui, c'est sa promesse. Il vaudrait mieux qu'il soit féminin mais peut-être que dans une autre langue il l'est. Et même si ce n'est pas tout à fait l'heure, et même s'il pleut dans quinze jours, et même si le vent du nord tentait une dernière percée dans les Ardennes, rien ne pourra plus me décourager parce que ça sent le gazon coupé.

C'est le grand signe de ralliement avec l'odeur subtile de la violette, la hausse indécente des températures et la paresse du soleil : le printemps les gars, le printemps ! Le printemps en France, ami canadien, tu n'imagines pas, tu n'y comprends rien. De Toulouse à Dunkerque, de Perpignan à Monaco, dès qu'elles peuvent mettre un nez dehors sans pour autant que leurs mamelons ne deviennent douloureux, alors, oui, la chasse est ouverte !

GROUMPF YAAAAAAAAAAAAAAA GARGL !

Elles sont nombreuses et vaillantes, et cambrées dans l'innocence comme si c'était pas fait exprès. C'est étonnant, ça devrait être interdit, mais le spectacle fonctionne à chaque fois et chaque année qui passe j'ai l'impression de revivre l'époque où j'étais, de par l'âge et le statut étudiant, une proie facile. Ah oui j'oubliais : ce sont elles qui chassent, ceux qui croient le contraire sont de pauvres naïfs à petites bites, évidemment.

Elles chassent et faut voir la panoplie. Un morceau de côte, une parcelle de poitrine, des promesses de fesses, la démarche saccadée, et ce mépris quand, à cause de l'âge mes amis de la quarantaine, plus aucune ne vous regarde et surtout en province où l'on risque, bien évidemment, de vous recroiser... Alors je vous jure que tout s'écroule, je ne suis plus qu'un grand singe, au diable nos problèmes politiques, nos PIB, nos RMistes, l'impunité et les rafffarinnades, au diables ces cons qu'on les oublie, oui, car l'heure est là, c'est comme quand une éclipse se fait jour, il ne faut pas la rater, le moment est rare. Certains diront quel manque de tact ! Et quelle bassesse ! C'est pas comme ça que tu vas devenir écrivain ! C'est presque vulgaire et pathétique, c'est minable et archaïque, c'est ton cerveau dans ton slip pauv'type !

Oui, cent fois oui.

Une fois par an, je le laisse s'exprimer dans la plénitude des mes moyens d'homme vivant. Car je suis vivant et j'en profite pour l'écrire, profitons-en longtemps tant la menace n'évitera personne et surtout pas mes 27 lecteurs réguliers de la Tour Montparnasse. C'est ma bite qui vous parle, ma parlote vous habite, la bite fait le moine, l'heure du défroquage (flocage ?). Allons-y.

J'imagine parfois ce que nous serions si, comme ces saletés de clébards, nous avions des périodes de chaleurs reproductrices (au lieu d'en être les victimes permanentes et consentantes). Ah ah ah, la Place St Michel les soirs de rut de l'homo-sapiens archaïque, ça se mordillerait, ça pousserait des cris, ça pisserait partout, ce serait pas beau à voir, un peu l'Angleterre libérale d'aujourd'hui à la sortie des pubs peu après 23 heures... Ça aurait aussi le mérite de la franchise, pas de tournicoti-tournicota Michèle ma belle, laisse-nous donc te peloter rapidement car c'est le printemps, nous voilà tous satisfaits et que l'on me pardonne de ne pas passer par la case œillade pour roucouler dans le rut animal le plus brutal. GARGL ça sent le gazon coupé ! Éternelle renaissance ! Or bital ! Satellite ça t'alite ! Allitération ! Youpi ! Merde. (mettez un peu le ton, merci.). Elles sont toutes à moi, c'est d'un trivial mais ça fait du bien. Toi aussi, l'homme fatigué avec tes collègues complètement chiants dans les bureaux open-space, n'hésite pas, voilà ta dernière conquête : la terrasse froide d'un café à 17 :00, la glace à la vanille et toutes ces filles malgré la pyramide des âges (il faudrait en importer de nouvelles), qui continuent la sarabande séduisante du *regardez-moi*. Petites petites, je ne fais que ça, sachez-le, j'assume, même chauve et ventripotent, le tout en paroles, le tout en dedans, bedonnant dans les rides, même aphone même de loin, je continuerai et discrètement s'il le faut, à vous mater de tous mes yeux, histoire d'avoir un souvenir quand je serais mort, de ce que ça faisait d'être vivant. Un simple souvenir, juste une impression, la légèreté de la brise annonciatrice des lendemains qui chantent, toutes ces femmes qui me hantent parce qu'elles n'osent pas hanter de plus fidèles ou de plus croyants. Continuez les filles, je n'en souffre pas, ou pas trop, ou de toutes façons, c'est pas grave, je continuerai à

en parler ça soulage comme disait le peintre, on n'a pas que les yeux pour pleurer quand on vous reluque de la tête aux pieds, à la terrasse des cafés. Ah oui bien sûr 100% d'accord comme dans les sondages, si l'on pouvait aussi vous plaire et toucher ce qui enrobe les cœurs sans la complainte des sentiments, juste pour la nature, mais sans brutalité, ce serait bien aussi, mais ne vous forcez pas, sauf celles d'entre vous qui voguent sur le siège passager dans des voitures *customisées* par ceux qui compensent leurs erreurs d'attributions. Encore une preuve que Dieu n'existe pas, et encore merci papa de m'avoir doté d'une bite énoooooorme, je le dis au monde entier, je me moque des grosses bagnoles.

Surtout qu'au printemps, on peut faire un effort, et rouler à vélo.

Merci encore, mademoiselle, et prenez-le pour vous, ça me fait plaisir, et imaginez donc si ça continue, ce que je pourrais en dire, à soixante-dix ans.

Faites passer.

Consultante RH

Elle me raconte que les ouvriers de l'usine ne veulent pas déménager les pauvres cons et faire quatre-vingts kilomètres pour aller bosser dans la seule usine que le groupe va garder. Rendez-vous compte un peu à quel point ces gens-là sont des imbéciles. Et d'ailleurs, leur simple existence le prouve : non contents d'être des prolos, quand on leur propose une stratégie de survie, les voilà qui refusent ! Faudra pas se plaindre de voir la vie délocalisée ailleurs...

Elle, c'est une consultante en ressources humaines. Je ne lui ai jamais demandé le moindre conseil, et l'humain n'est pas son fort, j'en sais quelque chose. Du plus lointain de mes souvenirs quand je m'enfuyais de ses draps blancs et de l'ennui qu'elle m'inspirait dedans pour en rejoindre une autre dont je n'ai aucune nouvelle mais qui avait ce quelque chose de gourmand et de désespéré même à trois heures du matin quand j'exagérais un peu... Enfin bref. Jusqu'à ce jour où je la rencontre par hasard et de loin en loin. Aucune confiance. Un léger passé commun nous lie. Elle aimait mon poil à gratter de côté, je devais aimer quelque chose chez elle, mais je me demande bien quoi. Toujours est-il que les prolos qui ne veulent pas se mouvoir dans les arcanes de la rationalisation des outils de production, elle en sait quelque chose. En dehors du moment même où elle les côtoie, et de celui où elle doit ; je pense ; écrire un rapport, eh bien, elle ne pense absolument jamais à ces gens-là. Elle habite dans un autre monde, fait de passions superficielles et de jolies dents, et si elle ne plaît plus autant qu'avant - ah oui, elle était plutôt belle, c'est-à-dire solitaire - et si le ventre mou qui la guettait dans un proche avenir fait de régimes à saisons régulières et surtout pas d'activité sportive c'est bon pour les cons, et si ce ventre mou l'a rattrapée, elle conserve des prétendants qui la nourrissent comme une amante peu religieuse finissant ceux-là comme on finit son repas. Mais les prolos, le terme-même lui échappe en dehors des heures de bureau parisiennes, entre deux shoppings chaussures/parfums et jolies fringues, et pourtant ma pauvre, on ne peut pas être et avoir été. J'en sais quelque chose.

Elle fait partie du rouage. Elle s'en fout. Le rouage permet à des retraités de Floride de garder les pieds dans soixante centimètres d'eau chaude aux Caraïbes (j'en ai vu en Guadeloupe, faites-moi confiance), et de toucher d'une manière ou d'une autre le fond. De pension. Il faut bien s'entendre. Et l'on s'entend bien, entre actionnaires. Des fonds d'investissements placent l'argent des vieux et l'on calcule des ratios sévères, du rendement maximal divisé par la quantité de maillots de bains défiscalisés. Elle joue les mécaniques sans âme et sans remord, espérant

faire un jour partie de ces gens les pieds dans l'eau, elle qui adore bronzer toute l'année et même dans des machines ultra-violettes. Du moment qu'on fait illusion, faudrait quand même pas se priver. Quant à ces pauvres cons qu'on inspecte d'en haut, eux dans le midi, elle à Paris, c'est à n'y rien comprendre. Quatre-vingt kilomètres ! La mer à boire !

Toutefois toutefois, le capitalisme avancé n'est pas avare de menaces, et ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je sais déjà à quel point l'on externalise aussi les ressources humaines, parfois à plus de quatre vingts kilomètres du Trocadéro, non, pas au Mali à Bamako, mais souvent en Inde, dans un logiciel en anglais, qui fait bien l'affaire dans le nouveau monde du ratio capital vieux/bikini. Alors là effectivement, 80 bornes ça n'est rien, le temps passe tu verras, ça n'est rien.

Sarkolande

Pour ma coupe printanière je m'en fus chez ma coiffeuse, la sexy Gisèle qui ressemble à Anémone et qui s'empresse de m'envoyer l'apprentie vu que pour ma calvitie, y'a plus rien à faire, alors la petite peut creuser quelques trous, au point où l'on en est. Avant toutes choses, elle me propose de la lecture, cette foutue lecture équivalente du dentiste et de la salle d'attente, qui fait de nous tous de sacrés cons, à la manière de la télévision mais sans le téléviseur. Alors j'empoigne je ne sais quel support publicitaire et là, que vois-je ? L'accolade en couverture, la Sarkolande ! Il y a bien eu le Sartron autrefois, mais c'était quand même autre chose le vieux Maoïste sénile qui fit du bon théâtre et le grand Raymond Aron, dont j'apprécie tout le reste, sauf d'avoir été de droite au Figaro mais bon.

Aujourd'hui, tout est plus minuscule. C'est la miniaturisation. Tout est miniaturisé, sauf les ambitions politiques des hommes minuscules qui n'ont pas fait la guerre et qu'on ne compte pas sur moi pour leur souhaiter de la faire. Minuscules.

Je les regarde l'un à côté de l'autre. Sarkozy (au Scrabble, formidable), Hollande (plat pays). Des publicitaires. Ils avouent. Ce sont de vieux potes. Formés aux mêmes écoles, fréquentant les mêmes restaurants, ayant lu les mêmes livres, appréciant les mêmes animateurs, ils ont tout en commun depuis que l'idéologie, enfin quoi, le politique, l'utopie ! du moins l'idée qu'il était possible de penser avant de tout vendre, a disparu corps et âme dans la cagoule de Mitterrand II et de crâne d'œuf, à l'époque où les Japonais avaient déjà inventé le magnétoscope à Poitiers... Politique d'austérité patatra 1983.

Place à la *realpolitik*, au pragmatisme et aux amortisseurs de crise. Promettez-moi la lune je vous l'offre pleine et lumineuse, pour Saturne, attendez-donc un peu que la Chine soit prête. Pour l'avenir, on repassera tout autant que pour le chômage. Notre système économique est ainsi fait que le rôle de ces deux commerciaux est de vendre du sparadrap social tout en maintenant une cohésion du même genre qui ne leur sert à rien. Il faut continuer ainsi, voter oui comme ils disent, s'ils le disent, c'est que ça doit être bien, forcément, vu tout le bien qu'ils nous font depuis si longtemps déjà, eux ou leurs grands frères juste avant...

En les voyant prenant la pose comme si ça pouvait servir à quelque chose, j'imagine que, quelque part, c'est Jack Lang qui triomphe. Strass et paillettes, on comble le manque de Claude François comme on peut. Claude François Hollande, bien évidemment.

Comme me le disait Sarkozy pas plus tard qu'avant-hier dans un mail déjà lu par d'autres

(il est sur écoutes, c'est dingue !), tout ça ne vaut pas un rond, c'est gratuit, mais ça peut payer.

Fabius : stratégicus !

Quand on recherche "non à la constitution" dans Google, on tombe sur moi en premier. Prems ! Prems ! Je ne suis pas peu fier, pensez-donc ! Enfin premier quelque part, enfin des gens pour lire ma prose, et du beau monde ! Fabius me remercie de son soutien. Je n'en reviens pas. Fabius, le jeune premier ministre du temps où j'étais jeune moi aussi, un gars sérieux et sans humour qui ferait n'importe quoi pour passer à la télé et même raconter qu'il fait du Solex^{TM} en regardant des conneries à la télévision, un grand homme politique, assurément. Son mail est très court, juste un "bravo" et quelques remarques sur mon style un peu maniéré, stéréotypé, enfin bref, trop répétitif, et voilà.

Laurent Fabius m'a écrit, c'est fou. Je savais que de nombreux journalistes me piquaient mes idées depuis longtemps (le Canard Enchaîné de la semaine dernière a repris l'un de mes titres "Le Hollandais violent", à propos de Bolkestein...), mais les hommes politiques, ça alors ! La gloire !

Merci monsieur Fabius, je suis prêt à raconter n'importe quoi sur toi Laurent si je pouvais avoir un strapontin quand tu seras président. Tenez, ça commence, je raconte n'importe quoi.

Quoique.

Fabius est d'une grande adresse. Le pari du non est un grand pari. Mal positionné par rapport à DSK dans les sondages pour 2007, un peu has-been et moins frou-frou qu'un Jack Lang (quand je pense que je l'ai eu en face de moi dans un cocktail l'année dernière et que je n'ai même pas éclaté de rire, je l'ai pris pour Julien Clerc ! Faut dire aussi que j'ai toujours confondu Bob Marley et Yasser Arafat...). Donc mon crâne d'oeuf était mal parti alors que, pas si vieux et en se débrouillant bien, il aurait eu ses chances. C'est là que lui vient l'idée géniale du non. L'Europe, il s'en fout totalement et moi donc, vous pensez ma pauvre dame, mais faire comme si ça l'intéressait, c'est brillant. Si le non l'emporte, Chirac est dehors, la droite avec, Raffarin retourne dans son potager sur les bords de la Vienne, Sarkozy est bloqué par le vieux borgne dès le premier tour, et au second, le candidat du PS tout désigné par son sens de l'histoire, *Fafa*, se retrouve président. Le tour est joué. Déguisé en homme de gauche, il rafle la mise, mais homme de droite, il ne fait peur à personne et surtout pas au centre, qui s'en consolera. Chirac jubile, Sarkozy est dans les choux, tout le monde est content, le problème, c'est de trouver des ministres. Aubry sonne à la porte, Hollande part aux Pays-Bas, c'est la merdouille mais vive la France, au moins on rigole. Reste Jospin. Je le vois souvent aussi, dans les wagons première classe du TGV (faut quand même pas déconner), il lui reste quelques jours pour dire son soutien au *non* et griller la politesse à Fabius. Mais pour cela, il faudrait un peu d'imagination...

Nos groupes sanguins

Courrier International nous raconte que l'extrême-droite se porte de mieux en mieux aux Etats-Unis depuis qu'on y traque les barbus musulmans et plus les cagoulés en blanc. Pour faire les deux, il faudrait des moyens et beaucoup d'ambition. Je trouve assez regrettable que les racistes du XXIème siècle ne soient pas plus sophistiqués. Il y a bien eu quelques tentatives en France dans les années soixante-dix avec la Nouvelle-Droite mais ça n'allait pas chercher plus

loin que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, un racisme mixophobe au nom du droit à la différence, un peu facile.... Non, pauvres imbéciles racistes, pour faire moderne, il faudrait trouver autre chose que la couleur de la peau ou les cheveux frisés. Un racisme assez marrant consisterait à prôner la supériorité d'un groupe sanguin sur un autre. Etant moi-même assez minoritaire en A+, j'aimerais bien que l'on fasse des A+ des personnages démentiels, créatifs, bref, des leaders, des *alphas* comme disent les éthologues autrichiens, alors que, depuis toujours, j'avoue détester les groupes B (comme les séries B au cinéma), et je n'approuve guère les pratiques sexuelles des AB, que je ne fréquente plus depuis la fin du lycée.

Ah ah ah ! Oui, c'est complètement con. Mais, d'un point de vue scientifique, ce n'est pas plus con que de détester les Noirs ou les Chinois, même s'ils jouent bien, au hasard, de la trompette. Ce qui est plus drôle, c'est que les groupes sanguins ne correspondent en rien aux traits extérieurs des populations humaines. Et si les Indiens d'Amérique du sud sont tous O, la majorité des humains l'est aussi et ça nous fait une belle jambe. Qu'un groupe provocateur propose un nouvel apartheid superflu (oui, on n'a vraiment pas besoin de ça) fondé sur les groupes sanguins, et, je l'avoue, j'adhérerais immédiatement.

Reste la jeune secrétaire intérimaire du bureau d'en face. Quand je la somme de m'offrir un cadeau pour mon anniversaire demain, elle s'extasie immédiatement sur mon signe astrologique. Comme de bien entendu, je fais semblant de ne point le connaître et je m'offusque de la voir y prêter une telle attention. C'est que cette idiote mais charmante avoue prendre beaucoup en compte le signe astral dans sa relation avec les gens, ça l'aide aussi. Et puis elle adore les chiens, même que dans une autre vie elle était peut-être un chien. Arguant de mon haut niveau universitaire, je lui fais savoir (comme on disait quand on était des petits mômes, à la manière de *je te ferais dire que*), je lui fais savoir que ce qui conditionne la personnalité, c'est avant tout le groupe sanguin, et que c'est scientifique. Mademoiselle Jeanne comme dans Gaston Lagaffe ouvre deux grands yeux dont l'expression n'est pas sans rappeler celles des carpes que l'on pêchait chez Fred à Lamotte-Beuvron dans le 41 et s'extasie : enfin un nouveau moyen de comprendre la personnalité des gens ! C'est formidable !

Ce qui est formidable mais terriblement triste, c'est cette incapacité que l'on a encore de nos jours à envisager la complexité du monde sans faire de raccourcis. Les raccourcis ont la vie dure et possèdent ce charme que beaucoup de généticiens n'ont pas. Je sens que je vais lui offrir un bouquin de Langaney. Ou alors lui montrer une photo de ma bite en 3 D, ça fait moderne.

Mon anniversaire, on ne change pas vraiment

Quand je suis né, il neigeait dehors, je ne savais pas encore que ma mère était détestable ni que mon père avait une telle mentalité de prolo qu'elle l'empêcherait jusqu'à sa mort de prendre un crédit sur vingt ans pour faire construire une maison moche dans un lotissement laid qui ne vit jamais le jour. Quand on naît, on ne sait rien. Quand on naît, on crie. C'est sans doute histoire de perdre, dès le début, toutes les illusions de la vie fœtal, sans contraintes et sans impôts, sans plan de carrière. J'en profite pour rappeler à mes amis cadres qui me lisent sur leur temps de travail qu'une carrière est avant tout un trou. Faire son trou c'est faire carrière et il y a mieux à faire mais moi non plus, rassurez-vous.

Je suis né pile le jour de mon anniversaire, c'est à dire demain si j'arrive à activer ce foutu serveur ftp ce soir et à mettre ce texte en ligne avant qu'il ne tombe à l'eau de lui-même. Quand

je suis né, je ne savais pas qu'on ne change pas vraiment. Contrairement à l'anniversaire de mes vingt ans et dès que j'y pense j'entends Aznavour chanter, l'anniversaire de presque mes deux fois vingt ans (et quand j'y pense, j'entends Barbara chanter) sera moins alcoolisé que l'autre et moins tardif. A vingt ans, après quelques bouteilles, les quelques copains qui étaient là sont partis danser et j'avais tellement bu et j'avais tellement les cheveux longs et en fait, j'avais tellement de cheveux, que j'étais incapable de me lever pour les suivre et de toutes façons, je n'aime pas danser sans une fille inconnue et cambrée dans mes bras. Raide dans mon lit d'étudiant, je rigolais, j'avais vingt ans. Si c'est votre cas, profitez-en, ce n'est pas fini.

A vingt ans j'étais très très con. Il faut dire que j'ai été un enfant sauvage jusqu'à la terminale, j'ai donc des excuses. Tous mes copains avaient des parents d'élèves, il faut comprendre la différence. Il faut dire aussi que j'ai élevé des cochons d'Inde jusqu'à vingt-quatre ans, que j'ai pleuré quand Robert mon chat est mort à 28 ans et que j'ai eu un mal fou à abandonner ; sur les ordres de l'une des mes premières femmes ; Maurice, un gros lapin pacifique qui sentait le foin et avait tout le temps la chiasse dans notre petit appartement.

Au lycée, j'avais des facilités dans la parlote comme disait la pulpeuse Sandrine qui redoublait sa terminale pour la seconde fois (où es-tu, Saaaaaaalope ?), et je vivais sur mes acquis, sans doute ceux du C.P. parce qu'après, j'étais dispensé de sport. J'étais vraiment très con, partisan du moindre effort et surtout le pire, je trouvais le temps de m'ennuyer, ce qui est sans aucun doute la pire chose qui puisse arriver à un imbécile prétentieux. J'étais donc tout cela à la fois, ainsi qu'un amant lamentable collant un casque hi-fi sur les oreilles de Gabriela des fois que Pink Floyd lui provoque quelques orgasmes clitoridiens pendant que je faisais de mon mieux... Quand j'y repense docteur, j'ai honte. Est-ce grave ? Il est vrai que les jeunes femmes feraient mieux de coucher avec moi et leurs copains avec des rombières de la quarantaine n'ayant plus rien à perdre mais à l'appétit digne des forçats de Cayenne les soirs torrides où leurs cris de rut faisaient peur même aux animaux de la jungle. J'étais aussi un mauvais musicien qui n'avait ni les mains ni les oreilles et juste l'envie, un piètre étudiant (j'ai fait sociologie en province, imaginez un peu), pas encore photographe amateur et incapable de faire des crêpes sans recette. Quand je demande aujourd'hui à mes étudiants ce qu'ils savent faire, je suis rassuré. Le néant n'est jamais loin et j'ai souvent ce sentiment océanique en les regardant, sentiment qui se transforme très vite, par un étrange procédé chimique, en envie de départ, de fuite absolue. Si seulement l'une d'elles le savait. Mais je leur fais peur c'est normal.

On ne change pas vraiment. On se plie juste un peu. On arrondit les angles. Mais je sais bien en revoyant parfois de vieux copains que la trajectoire est lancée dès les années du collège, et je suis sûr qu'Éric le timide, le rougeaud, le rougeoyant même, avec ses boutons volcaniques et auvergnats plein la gueule roses et orangés, je suis bien certain qu'il est presque toujours le même aujourd'hui, les *déclics*, c'est rare, sauf accident. On se taraude, on se fraise, on se meule, ça sent le BEP travaux manuels mais globalement, tout est joué très tôt. Mais quand ?

En regardant mes mômes, j'ai l'impression que dès deux ans, l'affaire est dans le sac...

En tout cas, si vous lisez ce texte un 25 mars avant ma mort (l'espérance de vie étant passée à 80 ans hier, essayez de le faire avant 2046 de Wong Kar Wai...), merci de m'envoyer un mail et de me souhaiter un excellent anniversaire, c'est toujours ça de pris.

La famille Prout

Je connais la famille prolo. Elle a des enfants et pas qu'un peu, d'où son nom. Elle n'a pas beaucoup de moyens et elle travaille dans des usines qui ferment de père en fils. Les mères travaillent aussi maintenant, sauf en Allemagne. Mais les prolos du monde entier se ressemblent assurément, sauf qu'ils sont fiers d'être français parce qu'il n'y a pas grand-chose d'autre dont on pourrait être fier à leur place. Alors ils partent à la guerre dans les matchs de football, il faut bien qu'on leur mette quelque chose à disposition...

Je connais la famille lotissement. Elle est récente et habite des pavillons conventionnés et standards. Elle stocke dans le garage au sol en béton des boîtes de conserves et même des surgelés. Le pin y règne en maître en matière de décoration, et les gros canapés en cuir sont parfois rustiques, parfois prétentieux, tout dépend de l'étape du tour de France à laquelle on s'est arrêté. Comme ailleurs, la valeur de la famille lotissement réside dans sa fréquentation assidue de la télévision.

J'en connais des familles, comme on le dit si mal, *je les ai visitées*.

Mais il existe une famille qui reste pour moi un mystère dans le jeu des sept : c'est la famille Prout. J'en ai vu une dimanche dernier au parc. J'en vois souvent. Pas le matin bien entendu. Les enfants ont la coupe de cheveux du père, et le père a celle du sien quand, en juillet 40, il s'est trompé de camp, cours sur le côté, plus épais au-dessus. J'oublie qu'il en existe peut-être des chauves. Enfin, j'imagine. Dimanche dernier, les trois gamins qui pouvaient marcher avaient des bottes en caoutchouc du plus bel effet sur leurs velours verts. Le petit dernier était poussé par maman, une maman en loden vert (encore) comme papa, la mine aussi triste que celles qui viennent d'être fermées pour toujours dans les anciens bassins d'extraction, et le bassin fatigué par tant de portées que dieu nous envoie. Elle semble heureuse d'être mariée à son cousin. Oui, bien entendu, c'est interdit, et seules quelques peuplades étrangères qu'on ne voudrait pas en Europe se permettent encore le luxe de l'endogamie. Et pourtant je jurerais bien que monsieur Prout et madame sont cousins, certes éloignés, mais cousins quand même. L'uniforme n'y est pas pour rien. Ils se ressemblent tant. Oh et puis merde avouons-le, madame pourrait être la sœur de monsieur. Mais si. Une sœur éloignée, mais une sœur quand même. Une très bonne sœur. C'est peut-être là leur secret. Mais je ne peux en dire plus, je suppute (et je note que madame n'emploie jamais ce mot, à connotation par trop vulgaire).

L'un des enfants Prout joue avec mon fils. A quatre ans et demi, on n'a pas conscience des barrières sociales. Quand on est un vrai enfant, on s'en fout. Toutefois, l'apanage des bottes en caoutchouc et de l'identique, même un dimanche de pluie, oui, ça interpelle...Les enfants Prout sont disciplinés et n'imaginent rien. J'en ai vu à la fac de droit autrefois. Ils ont un avantage économique indéniable : refusant toutes les modes, ils portent les chaussures en cuir de grand-père et fifille le tailleur de maman. On ne dépense pas des siècles de rigidité. A quoi pensent-ils ? Que font-ils le dimanche soir ? Que font-ils dans la vie quand ils font ? Et y-a-t-il une vie avant la mort ? Les Prouts sont un mystère insondable. Ils traversent les époques comme Christophe Lambert dans *Highlander*, mais plus personne ne veut leur couper la tête. Ils vivent dans un autre monde. Je suppute, donc.

S'ils m'inspirent tant de dépit, c'est peut-être à cause de l'image de la bourgeoisie. Je suis bien loin maintenant de détester les privilèges de la bourgeoisie. Je m'embourgeoise à vrai dire. Je désire que mes mômes fassent de vraies études comme leur maman, qu'ils aillent au Conservatoire à six ans et qu'ils jouent au tennis avec de bonnes fréquentations. Ça n'empêchera pas le bordel

de continuer à sévir dans leurs chambres, ni les crises d'adolescence, ni les livres qui traînent partout pour se faire tripoter. Mais la bourgeoisie militaire des Prouts, faite de scoutisme et de bonnes manières, de tradition et de foi jusqu'à l'absurde, de servilité et de laideur, c'est bien le repoussoir dont j'ai parfois besoin pour ne pas culpabiliser. Non, je ne suis pas un bourgeois, pas un vrai, je n'en ai pas les moyens, je manque de raideur, de constance, d'absence d'humour. Et puis même si jamais il fallait devenir comme ça, je suis bien certain qu'on finirait par me réformer...

Ubu et tordu

Des étudiants me demandent si l'on peut appliquer les théories de l'interactionnisme aux croyances. C'est une question que je me pose depuis des années.

A-t-on de bonnes raisons d'adhérer à telle ou telle croyance, ou doit-on avoir recours à des explications déterministes, symbolistes ou psychologisantes ? On s'est beaucoup posé la question sur le nazisme, et finalement, la logique de l'accession au pouvoir pencherait plutôt en faveur des théories interactionnistes.... Je passe.

Un étudiant me demande par là-même pourquoi l'on persiste tant à maintenir des systèmes organisationnels obsolètes alors que l'on sait bien qu'ils sont peu efficaces... J'ai envie de lui répondre par la parabole du Pape, mais je n'ose pas. Il y a sans doute parmi eux quelques croyants. Alors je me lâche ici, j'en profite, une bouffée d'air.

Comment peut-on croire que le Pape a encore une influence quelconque de nos jours ? Et pourquoi le maintient-on ainsi au devant de la scène ? Un homme malade, sans l'expérience du corps et de ses joies, un idéologue, un doctrinaire, un moraliste, un donneur de leçons sénile dès le début, et maintenant la marionnette pitoyable d'un enterrement qui n'en finit plus, qui ne peut ni parler ni écrire, un cadavre... Ubu et tordu, la voilà sa bénédiction !

Pourquoi continue-t-on sur France Inter à parler de lui à chaque coup de cloche marquant l'heure, comme au temps où les villages étaient encore croyants ?

Parce que c'est un sacré spectacle. Tout dans la communication, comme Raffarin. Rien de tangible, des mouvements de bras, de l'air. A défaut de roi ou de la Reine d'Angleterre, le petit peuple des coiffeurs et des salles d'attente en a pour son argent en s'inquiétant d'un symbole ancestral, trouvant dans ce dessèchement de quoi parler aux autres comme on en trouve dans l'horoscope ou l'émission d'hier soir. C'est simple, sans ambition, sans importance, sans grandeur. Dans le pape, il n'y a rien. (C'est comme dans Raffarin). La seule chose que l'on peut lui concéder, ce n'est pas tant la fin de la dictature soviétique que la fin du catholicisme lui-même qui, malgré Vatican II, s'écroule chaque jour un peu plus de n'avoir pas su prendre en compte les Brésiliens et toute l'Amérique du sud dans sa théologie de la libération. Le pape n'a rien compris aux stratégies marketing de segmentation des marchés, et le religieux n'y échappe pas. Fermez la porte aux libérateurs, ce sont les protestants évangéliques qui entrent par la fenêtre. *Le Monde* en parlait il y a quelques semaines : quelques musulmans se convertissent en Algérie ou au Maroc. Minoritaires et cachés, ce n'est pas vers le pape qu'ils se tournent, mais vers les pasteurs protestants américains. C'est bien normal. La forme de cette religion est assez proche de celle de l'islam : pas de hiérarchie, un rapport direct avec dieu, une relation permanente, pas de vieillards bureaucrates pour vous indiquer la voie de l'amour qu'ils n'ont eux-mêmes jamais croisée... Ce qui me fascine dans tout cela, c'est que l'on assiste, à l'échelle d'une vie d'homme,

à l'écroulement inexorable de la plus grande religion du monde en terme d'adhérents, et que son symbole même n'en finit pas de mourir, incapable de laisser la place à des *formes* religieuses nouvelles.

Un peu à la manière des *élites* politiques françaises. Mais là, une vie d'homme ne suffit pas à voir Chirac s'en aller...

A moins que l'on vote vraiment non à la constitution européenne. Et là, je garde espoir. Il suffit de la lire et d'attendre que Raffarin en parle...

Gibson et Fender

J'avais décidé d'enfoncer le clou sur la mort du pape et puis finalement, il me semble si inutile d'en parler que je regrette déjà cette ligne. Pour l'effacer, je précise que Pierre Desproges est un grand homme, lui.

J'écoute *Paint it black* des Stones dans un TER qui me ramène chez moi en une heure quarante cinq d'un paysage réjouissant et printanier. C'est après tout un bon moyen d'annoncer au monde entier qui ne vit pas ici que le printemps est là, et que le vert des champs est déjà largement moucheté de pâquerettes blanches, de jaune colza et d'un soupçon de plus en plus certain de bourgeons aux arbres. Je dois même dire à l'oreille du reste du monde que les Lilas seront en fleurs le week-end prochain et la glycine dès la semaine suivante. La boucle sera bouclée et l'hivers aura beau tenter un dernier combat, on l'oubliera trois jours après. Mais j'écoute de la musique d'il y a trente ans et ce nouveau printemps n'arrive pas vraiment à me sortir de pensées lancinantes qu'un charmant lecteur a fini l'autre jour par m'annoncer un peu répétitives comme on enfonce le clou : à force de tourner en rond, je finirai bien par trouver une porte de sortie. Ou bien suis-je condamné à la répétition, syndrome du hamster cybernétique ?

Je voudrais avoir écrit les livres des autres. Pas tous, pas ceux de Philippe Sollers, hein.

A la foire à la brocante des appareils photo dont plus personne ne veut, j'ai écouté les collectionneurs. L'heure des collectionneurs a sonné. Aux murs, l'exposition classique du club photo du patelin du coin : que de la merde. Des paysages en couleur, sans vie, rien, pas un cadrage, pas un point de vue. Dans les vieux cartons, mes rêves mécaniques, mes fantasmes optiques. Pour la première année, les prix s'écroulent, c'est la fin des haricots. Je n'ai rien acheté. Surtout que ma plus grande prémonition technologique s'avère juste : pas un seul appareil numérique d'occasion. Personne n'en veut. Un vendeur dit à un vieux que le jour où les gens s'apercevront qu'ils ont oublié d'imprimer leurs photos, que leurs disques durs ont rendu l'âme, que leurs CD-rom sont cassés, que les écrans rendent sourd et la technologie aveugle, on reviendra à la pellicule, aux négatifs et aux souvenirs. Il faudra bien un jour ne plus être amnésique. J'aimerais y croire, parce que j'aimerais à nouveau que l'on prenne son temps. Plus tout s'accélère, plus j'ai l'impression que la vie est courte. Et plus la vie est courte, moins j'ai envie d'en finir. Mais David me dit avoir lu quelque part que l'on vend depuis quelques années à nouveau des *Gibson* et des *Fender* aux États-Unis. Est-il raisonnable d'espérer en finir avec la parenthèse maudite qui vit la naissance du synthétiseur et la mort à grande échelle des guitaristes inspirés qui firent les années soixante-dix comme les saxophones ont fait la musique des années cinquante ? Ce serait mieux que le retour du printemps. Et juste après, d'ici dix ans, on verrait des gamins faire de l'argentique parce que c'est sensuel.

Vivement le printemps. Et *please to meet you...*

La vie Paris-Match

Quand les clones de Paris-Match ont envahi les kiosques des quais de gare, je n'ai pas crié. Gare. Kiosque. Trains en retard, grève, la France recule, elle a de l'avance, *la vie va* comme disait Michel Fugain. Qui aurait pu penser que la Chute du mur était bien plus conséquente, qu'elle participait d'un mouvement de fonds, je veux dire d'un mouvement de capitaux on m'aura compris, qui verrait un jour un imbécile premier ministre vanter les mérites de 14 chaînes d'un nouveau type de télévision numérique aux programmes aussi insignifiants que les autres mais dans lesquels le pauvre handicapé moral croyait deviner de la culture ? Qui aurait cru cela ? Même pas Raymond Barre. Si du haut de l'Etat nos élites se délitent et confondent le Louvre et Edouard Leclerc, que va-t-on devenir ? Paris-Match a gagné. Je ne sais pas exactement quand. La chute du mur y est pour quelque chose, mais quel mur ? Et pourquoi décourage-t-on les patrons de café quand ils désirent juste un peu faire jouer de la musique par de vrais musiciens dans leurs petits murs ? Parce que la musique, c'est toujours plus fort que la télévision. J'ai résilié l'abonnement de ma femme à Télérama. Ce n'est pas parce que l'on n'a pas la télé. C'est à cause du Pape. Je l'ai abonnée à Paris-Match, je nous trouve plus convenables. Les gens ne nous regardent plus de travers. Ils nous parlent de Monaco et de sa perpétuelle classe de loisirs, on verse une larme. C'est le confort mimétique moderne. *Vous n'avez pas la télévision ?* C'est dingue. 2% de résistants ou de sous-équipés. Et pourtant, il suffirait d'un rien. La *route de la servitude* qu'Hayek prédisait aux économies dirigistes, on la suit aussi.

J'appuie sur le bouton vert de l'horodateur avec en tête le bonheur dissimulé de pouvoir rester là jusqu'à 14 :13. A ma droite, une femme à la mode attend mon tour pour retirer son ticket elle aussi, tout en s'entretenant au téléphone avec son rendez-vous de déjeuner. Il est là, derrière ma bagnole, dans un 4x4 neuf aux vitres noires. Tout brille. Ses dents, les siennes à elle, je pense "les leurs", leurs vêtements sont parfaitement neufs, leurs cheveux dans le sens qu'il faut donner à sa vie. Mon ticket à la main et ma fille dans l'autre, je les déteste. C'est qu'ils s'attardent sur un autre 4x4 garé devant ma bagnole, un plus gros, un plus cher, et les voilà commentant ce qui nous pousse à la ruine de l'âme et du paysage. J'ai envie de leur coller un gros pain dans la gueule mais ma fille est guillerette, autant ne pas la confronter à cela si jeune, d'autant plus que je m'embourgeoise et que je ne l'oublie pas. Dans le sac dernier cri, dernier né, dernier des Mohicans, de la femme bien habillé comme il faut à la mode et au bras de ce type, il y a, roulé, deux exemplaires de deux magazines clônés de Paris-Match. Voilà la preuve. Je les suis, je les entends. De quoi peuvent-ils vivre ? Et pourquoi soudainement, un instant seulement, me revoilà Jaurès militant d'une lutte des classes contre tous les crétins qui lisent des magazines de merde et roulent en 4x4 ? Pourquoi s'abaisser ainsi ?

Je dois préciser qu'ils n'ont pas l'air heureux. Je veux dire qu'ils ne sont pas enthousiastes. Pas rêveurs. Enfin merde, quand on est amoureux d'une fille qui lit Allo, Hola, Olala et Paris-Match, on fait des bonds de joie, on sourit, on se nargue, on s'enlasse, on se pince pour rêver encore, non ? Non. Je pense qu'ils vont tous les ans en vacances sur la côte d'Azur et que Nice et Cannes les font rêver jusqu'à Menton. Et même s'ils partaient à Bali, ce serait pour la plage l'après-midi, et la boîte de nuit comme son nom l'indique. Les économistes verraient dans ce *ménage* qui ne ménage rien, la preuve que la croissance est possible. Après tout, ils se consomment autant l'un que l'autre. En les quittant au coin de la rue, je les trouve reculant déjà. La croissance, si c'est cela, autant aller aux puces tous les samedis matin. On y découvre de vieux Paris-Match, avec

de vraies photographies argentiques qui ne ressemblent pas à une copie d'écran de télévision américaine au standard dépassé, et même, les jours de grand bonheur, des photos noir et blanc de Cartier Bresson en URSS, car à l'époque, il y avait de quoi avoir peur des autres. Maintenant, il y a de quoi s'effrayer soi-même.

En avoir assez

Neuf heure trente-neuf ce jeudi matin, je repense sous les noirs nuageux et la lumière presque hivernale de la pluie qui s'annonce et prend son mauvais temps pour arriver, je repense à la discussion d'hier soir avec un vieux prof de fac fatigué comme on peut l'être quand, par sa faute aussi, l'université n'est plus ce qu'elle a été. Nous discutons de tout et même de vélo quand on pousse le sérieux très loin. C'est ce qui nous reste. Hier soir, nous avons navigué jusqu'à cette foutue constitution sur laquelle j'éprouve un doute constant à cause de mon beau père qui, arguments à l'appui, me certifie qu'il votera oui pour ses petits enfants, les miens de mômes, alors que mon vieux prof fatigué me certifie que pour son môme à lui, il votera non. Je déteste être dans la majorité, mais peu importe.

Nous parlons économie. J'oublie parfois ce que devrait être l'économie. C'est que je lis *Les Échos* tous les jours, que j'admire Raymond Aron, et, plus encore, que j'adore visiter des usines où l'on fabrique de tout. J'y laisse une part d'admiration pour le travail humain et pour les objets, ce qui me gêne toujours un peu aux entournures.ăJ'aime les objets, les petites mécaniques et ce que l'on y a laissé d'âme en-dedans. Tenez, les vélos en carbone italiens ! Tenez, une clé USB ! Un réveil en bakélite !

De quoi a-t-on besoin ?

J'ai honte d'être un peu fétichiste, j'ai presque craqué pour un Nikon F3 Titane magnifique alors que j'en ai déjà un, mais pas en titane, je suis un âne, ça rime. Mon vieux prof me dit qu'on en a assez. On bosse pour permettre à quelques-uns d'accélérer le processus en achetant des 4x4 encore plus gros, et que ça ne sert à rien. Il me dit qu'il vaudrait mieux tendre l'effort vers une meilleure distribution des richesses. J'oublie souvent ça. A force de croire au mérite, j'en oublie les buts. En lisant les forums internet d'un site consacré au meilleur ordinateur au monde, je les vois s'enthousiasmer pour le nouvel "OS" qui sort bientôt. L'ancien me suffit, me satisfait, me convient. Je n'ai plus la fougue pour rêver à un *truc encore mieux* qui permettra à Steve Jobs de passer du rang de la 90ème fortune américaine à la 89ème. Je n'ai plus non plus la force de conviction. Quand des amis me demandent de conseils en informatique, je leur dis d'acheter le truc dernier-cri, parce que le dernier qui a parlé a raison. Et pourtant, eux aussi, dans la plupart des cas, en ont assez. A moins que l'ordinateur précédent ne soit cassé. Mais ça n'est pas souvent le cas.

Quand je pense que mes prochaines chaussettes seront chinoises afin de permettre aux sociétés de services européennes de proposer des forfaits téléphoniques aux Chinoises, j'ai envie de repriser celles que je porte actuellement : je ne téléphone jamais en Chine.

Le vent se lève et les lilas tanguent comme des femmes argentines ballottées par le F.M.I. et la Banque Mondiale aussi. J'emmène la bagnole au contrôle technique. J'ai bu mon café et je n'ai vraiment besoin de rien d'autre. Sommes-nous nombreux dans ce cas-là ?

Quelle constitution ?

La couverture des "Échos" du lundi 18 avril 2005 est assez intéressante. En bas à droite, croqué à l'aquarelle noir et blanc, Peter Mandelson ; "Commissaire européen au commerce" ; nous vante le *oui* au fameux référendum qui vient. La teneur de l'interview est claire : le camp du non n'a rien compris, après le non, le déluge. C'est assez minable de la part d'un donneur de leçons anglais, condamné en son temps lors d'un scandale sur le financement de sa propre baraque dans le quartier de Londres où Julia Roberts a rencontré l'amour en pleine guimauve Hollywoodienne. (Je confonds tout). Mais comme tout homme politique qui se respecte, l'amnésie est érigée en porte-étendard et du haut de sa superbe, il implore le petit peuple à ne pas "sombrer dans le chaos". En haut à gauche de la couverture du même numéro, des prolos anglais refusent d'enterrer Rover au nom de la productivité japonaise, de la chute du Mur, de la financiarisation des marchés etc. Ces pauvres prolos ne comprennent rien à la tertiairisation de l'économie. C'est navrant. Et pourtant, l'homme qui nous demande de dire *oui* a permis au prolo anglais de perdre son job. Ce n'est pas un raccourci facile, c'est une série de circonstances navrantes. Le commissaire européen est un partisan de l'échange. S'il n'avait pas les moyens, il passerait ce genre d'annonce : "Échange usine sale produisant des bagnoles pourries contre la possibilité d'administrer vos services (l'eau, l'électricité, le gaz, le téléphone, votre informatique, bref), tout ce qui pourrait être un service public dans vos pays émergents et permettrait à nos actionnaires privés de continuer à vivre en Floride ou à Nice, enfin partout où les anciens prolos n'ont pas les moyens de tremper les pieds. S'adresser au comité d'actionnaires de n'importe quelle entreprise mondialisée qui fera suivre..." Votez oui les prolos, on fermera vos usines. Votez non, on les fermera quand même, mais vous aurez conservé la dignité de l'homme qui refuse, c'est toujours ça de pris. Et d'ailleurs, qu'est-ce que le miracle économique anglais ? C'est la possibilité de gérer en anglais *à la City*, les fonds de pension américains en Europe. J'ai des témoins. Je voudrais voir ce que ça donne pour de bon dans les anciennes cités minières, les anciens grévistes sont-ils tous serveurs chez Mac Do ? Et qui a acheté récemment un produit anglais dans le monde ?

J'en viens donc à la constitution de mes rêves, moi qui ne suis pas juriste et qui le regrette tant ces imbéciles de juristes ont une place prépondérante aujourd'hui. (D'ailleurs, au souvenir de ces crétins dans nos cours communs de 1986 à 1988, je verse une larme. L'option "économie" était un régal dans les rangs. Quiconque n'a pas suivi de cours avec des étudiants juristes bien habillés ne peut entrevoir le rôle d'engrais qu'ils apportent ; et dans la joie ; aux racines d'un désespoir galopant...). Quelle est donc la constitution idéale ? Mais c'est pourtant simple ! Qui dit *constitution* devrait dire *nationalité*, non ? Ce ne serait pas bien coûteux d'y penser avant même d'entrevoir la place du marché... Je veux un passeport européen. Et aussi une couverture sociale pour habiter à Rome. Et une langue officielle. Pas deux ou vingt comme c'est le cas maintenant. Et pas l'anglais, qui est déjà celle des États-Unis. Je propose l'italien. Une très belle langue plus parlée par personne et qui ne fera aucun jaloux. J'ai donc un beau passeport européen écrit en italien. Je m'installe à Rome, le formulaire d'embauche est très clair, c'est l'un de ces contrats-types que toute l'Europe possède depuis qu'aucun pays ne s'amuse plus à faire du dumping social ou fiscal. Je regrette les milliers de *Lires* d'autrefois, mais puisque nous partageons la même histoire à deux ou trois tortionnaires et illuminés près, la même monnaie, pourquoi ne pas partager le même droit du travail ? On finirait bien par s'entendre... La preuve : on a standardisé tous les numéros de téléphone. Ah oui, je voudrais un parlement européen. Il voterait les lois, il n'y aurait pas d'exception pour la Grande-Bretagne. On aurait un ministre de l'environnement, un ministre de la culture (mais pas un connard français à paillettes, non, un homme de lettres, un musicien...). On aurait même un premier ministre, en moins inutile que

Raffarin. Le gouvernement serait élu non en fonction de la nationalité de ses membres mais sur la base d'un programme d'actions. C'est pourtant simple.

On aurait une séparation totale des Églises et de l'État. Les bigots financeraient les bigotes et les autres financeraient la protection des baleines. On aurait du temps pour réfléchir à l'avenir quand le dernier 4X4 aura rendu l'âme, quand on aura plus de pétrole et forcément des idées. On aurait une armée pour empêcher les dictateurs alentours de faire des conneries. Elle ne servirait d'ailleurs qu'à ça. Et quand plus aucun dictateur n'aura plus jamais l'idée de faire le con, on pourra la dissoudre (d'après mon espérance de vie, il nous reste à peine 40 ans pour faire tout cela). On limiterait les médias de masse. L'attribution des chaînes nationales de télévision se ferait au secteur associatif à but non lucratif. Fini la publicité. Toutes les écoles de tous les pays enseigneraient vraiment ce que tous les gamins devraient connaître pour être heureux : la guitare, la grammaire, les grands poètes et les petits pouêts, l'Histoire menaçante des erreurs passées, les maths qui servent et celles qui ne servent pas à ceux qui en auront besoin plus tard quand il s'agira de trouver une alternative au nucléaire. La Constitution Européenne interdirait la connerie. Ce serait son premier article : "L'Europe, dans la mesure du possible, veillera à ce que tout soit fait pour limiter la connerie à la personnalité inaliénable de certains, sans jamais l'encourager, ni dans ses certitudes, ni dans ses formes.". Beaucoup de gens se sentiraient visées et se tiendraient à carreau, forcément. Un article permettrait à tous les Européens de prendre leur temps. Si les Chinois veulent travailler et les Américains les financer, qu'ils n'hésitent pas ! Nous, on aurait tout notre temps pour faire Berlin-Biarritz en vélo.

Pour la télévision, des jours de diète seraient prévus. Un vingtaine par mois. Idéal pour relancer le commerce de proximité. Vingt jours sans télévision tous les mois dans toute mon Europe à moi ! Tous les bars plein à craquer, les bibliothèques, les restaurants, les gymnases, les piscines. Les groupes de rock verraient enfin leur niveau monter, la presse écrite ferait des efforts, les clubs de jazz bondés, les Opéras, les salles de concert, j'en oublie certainement, mais retirez par la loi la perfusion télévisuelle, et l'économie repartirait enfin de plus belle. J'en parlais à Fabius hier soir, j'ai bien vu un embryon de sourire à la commissure de ses lèvres fanées par tant d'échec. Une véritable commissure européenne des ratés.

Pour l'agriculture, la constitution serait collectiviste, un jardin chacun. Topinambours et rutabagas. Fini les engrais aux phosphates, fini les cochons en Bretagne. Chacun son porc.

Oui, n'importe quoi. Oui. Mais en une page, lisible par tous, et compréhensible, et simple. Faut bien rêver quand même, c'est pas interdit. Tant qu'on n'a pas dit *oui* à l'autre, la vraie, 852 pages de temps perdu, de poncifs, de régulation par l'économie, de carpe et de lapin, de poules qui auront des dents, de restrictions budgétaires et d'équilibre des marchés.... Le monde manque tellement d'imagination qu'il semblerait même que NON ne fasse plus partie pour de vrai du vocabulaire...

Mélanges douteux

Les enfants posent des questions. C'est leur rôle. On y répond. Ce n'est pas toujours aisé. Dans la voiture, mon fils me demande de lui chanter une chanson en anglais. Je commence *Space Oddity* du Bowie de la grande période. Il faut traduire. C'est l'histoire d'un cosmonaute perdu dans l'espace, comme dans Kubrick, 2001, *A space odyssey*. "Alors il va mourir le cosmonaute ? " me demande le grand frère de la petite sœur. "Oui". "Mais il va mourir pourquoi ?". Il trouve

la réponse lui-même : il va mourir de faim. Dans l'espace, si l'on n'est plus attaché à sa capsule, si l'on dérive, si l'on s'éloigne du seul point qui peut vous ramener sur terre, évidemment, on va mourir de faim. Les enfants comprennent toujours très bien les réponses qu'ils donnent à leurs étranges questions. La mort les intéresse au plus haut point. Celle de mon père plus particulièrement. La petite sœur du grand-frère me demande où est mon père. Le grand frère lui dit qu'il est mort, au cimetière. C'est là qu'on met les morts. Elle n'y croit pas. Elle dit : *oui mais ton papa, alors, il est dans l'espace ?*

L'idée me convient tout à fait. C'est une jolie cosmogonie, cosmologie, enfin bref, je ne sais plus comment on dit. La petite m'a redemandé hier soir si mon papa à moi aurait aimé les connaître, avec son frère à elle. Et même s'il les connaît, parce qu'un grand-père perdu à jamais dans l'espace sidéral d'une chanson de David Bowie, ça peut tout connaître. Les enfants, c'est la poésie même.

Je pensais donc à toi en entendant ça, et je me demande si l'espace est comblé des âmes des grands-pères disparus avant la naissance des petits-enfants. Je ne veux surtout pas savoir, la vie n'est pas faite pour se mortifier. Et la petite m'a aussi demandé où elle était quand j'étais moi-même un enfant. On est où avant d'être vivant ? Au même endroit qu'après ? Si seulement les poètes remplaçaient les curés, la religion aurait de la gueule.

Je pensais à toi aussi en montant le lit superposé que l'on a acheté à cause de l'arrivée du troisième. A notre époque et en nos lieux, il faut bien que je te précise que ça fait famille nombreuse, et que les égoïstes me demandent à tour de bras comment je vais m'organiser. Et pourquoi en faire autant ? C'était ça ou le Club Merd, ou un 4X4. Les gens qui ne peuvent pas avoir plus de deux enfants achètent souvent des 4X4. Le lit superposé est proposé en *kit* et pré-assemblé. Un jeu d'enfant, une visseuse coréenne de marque allemande, de la main-d'œuvre chinoise et les derniers menuisiers peuvent pointer à la pétanque, ou au chômage. Il faut dire que j'écris ces constatations sempiternelles en écoutant "Welcome to the machine", un vieux Pink Floyd acheté en ligne parce que j'étais pressé. Je trouve ça ultramoderne et d'actualité.

En roulant à 41 km/h l'autre jour en vélo, j'ai pu savourer l'espace d'un instant la vitesse moyenne du Tour de France dans l'odeur éblouissante du Colza azoté. J'avais rencontré à mi-chemin un couple de jeunes étudiants européens venus d'Irlande pour traverser la France d'Ouest en Ouest. Nous n'avons pas parlé de la constitution. J'imagine qu'ils s'en foutent. Les médias nationaux nous parlent surtout du nouveau pape pour noyer le poi**s**on, mais les gens s'intéressent de leur mieux à la nouvelle constitution qui nous rendrait paraît-il plus forts que tous les Chinois du monde. Autant dire que l'on n'a pas fini d'acheter des lits préfabriqués par des Suédois avec du bois russe. Comme tu peux le constater, même sur mon vélo américain à composants japonais et roues (ouf !) *made in France mais pour combien de temps*, j'ai des préoccupations internationales très politiques. C'est une sensation oppressante d'avoir des préoccupations constantes dans un monde où tout change si vite. Le cosmonaute du début de l'histoire, ce n'est pas vraiment un hasard. Pas la peine de s'éloigner de la terre à la vitesse de la lumière pour voir le monde prendre des années alors que vous-même, l'éloigné permanent, vous n'avez pris qu'un an. Einstein et Pierre Boule sont dépassés. Partez quinze jours en vacances et voilà le Japon en guerre. N'est-ce pas formidable ? Un groupe pétrolier français, le plus grand, l'unique, la *fierté nationale* immonde les écrans de cinéma de publicités rassurantes : il est là, il tient le coup. Je suis rassuré. Je n'ai rien à dire, alors j'en parle. On vend des avions à la Chine sous prétexte qu'elle les construira dans vingt ans. Que va-t-on vendre à cette époque-là ? Des trucs pour modifier notre aspect trop humain et vieillissant ? Une pilule contre le divorce ? Un cachet pour la fidélité ? Des serpillières contre l'ennui ?

Je dis n'importe quoi.

Les deux cyclistes irlandais n'ont pas le temps de s'en apercevoir. Je leur conseille la levée de la rive sud de la Loire entre Saumur et Angers, et la patience qui sied aux voyageurs quand ils veulent profiter de ce que cette partie du paysage a d'original et de nulle part ailleurs : la lumière de printemps après la pluie, l'eau métallique d'un fleuve sans attache, ma Loire enceinte d'un passé hivernal qui n'en finira qu'en juin, et pas forcément. Dans mes délires au retour, sur le drapeau à damiers d'un satellite-espion américain, vert le blé, jaune le colza, j'apprécie le simple fait d'être bien vivant, d'entendre le cognement incessant des idées farfelues, des projets avortées et de la liste de courses à faire en rentrant. Ne pas oublier d'apprendre à dessiner au plus grand, et revoir l'initiation musicale. Je crève sur un cailloux et un éclair de lucidité dans un ciel noir me rappelle à un ordre non-maîtrisable. La nature, c'est autre chose que la construction européenne.

Le débat piégé

Il doit me manquer quelque chose pour saisir l'ampleur du débat. Ce ne sont pas tant les arguments en faveur ou en défaveur qui semblent les plus importants, mais ceux sur les conséquences. Dîtes non et prenez un aller simple pour le moyen âge. Le référendum, c'est un jeu de l'oie à un tour. Dites non et le couple franco-allemand éclate. Encore un divorce. Dites non et le poids de la France va diminuer. Dites non et c'est l'immobilisme. Dites non et les anglo-saxons rigoleront bien, surtout les Américains. Dites non et l'Euro baissera (je croyais qu'il était trop haut ?). Dites non et vos enfants n'ont pas d'avenir. Ceux des autres sont déjà au chômage. Dites non et la recherche européenne n'existera plus. Chirac a de toutes façons coupé les lignes budgétaires. Dites non et pas de système universitaire européen. Un système français suffirait bien quand on ne parle guère allemand ou tchèque. Dites non et vous êtes la risée de l'Europe. Mais si l'on dit oui, les Anglais diront non. Les Hollandais aussi, non ? Dites non et les Anglais ne diront pas oui pour autant et vous aurez toutes les responsabilités du monde. Dites oui et qui nous dit que les Anglais feront de même, eux qui sont, pour la plupart, analphabètes et même pas au chômage ? Eux qui boivent pour oublier qu'il n'y a rien à manger dans leurs frigos et seulement des traditions culinaires importées, eux qui préfèrent boire dans les pubs le soir pour oublier que l'Allemagne n'est plus ce qu'elle était ! Dites non et l'Allemagne ne sera plus ce qu'elle était. Dites non et les Polonais continueront à croire que le pape l'est aussi. Mais dites oui et ils vous remercieront du coup de main de De Gaulle en septembre 39. Dites non et Toyota s'implantera en Tchéquie. Dites oui alors Peugeot aussi. Dites non et vos pulls seront fabriqués en Chine. Dites oui, ils seront faits au Maroc. Dites non vous aurez l'air con. Dites oui vous aurez Chirac pour encore 7 ans. Dites non et plus de culture européenne. Dites oui et c'est pareil. Dites non fini les subventions. Dites oui fini le service public. Dites non vous avez tort, on ne vous demande pas votre avis. Dites-vous un non de droite ou un oui de gauche ? Le contraire ? Faudrait savoir ! Vous ne voudriez quand même pas des quotas la mère Michèle ? Dites oui et vous en aurez quand même. Dites non et débrouillez vous. Dites non et fumez. Dites oui et c'est le cancer. Dire non, ce n'est pas dire non à l'Europe. Mais dire oui, ce n'est pas dire oui à la Turquie. Dire non à la Turquie, ce n'est pas dire non à la constitution. Quelle était la question ?

Dire non, c'est menaçant. Dire oui, c'est le grand saut en avant.

Dire oui c'est moderne. Dire non, c'est pessimiste.

Non, c'est le retour de la guerre. La seconde deviendrait la deuxième et n'aurait plus qu'à attendre son héritière. Avez-vous remarqué à quelle point la seconde nous colle à la peau ? Pas un jour sans qu'on en parle. Dire non, c'est lui faire offrande, dire oui, ce serait en finir. Ce serait l'union, le Sacré-Coeur. Dire oui, c'est faire un choix, c'est voter, dire non, c'est absurde et ce n'est pas ce que l'on nous demande. Les Anglais diront non pour nous, de toutes façons. L'Europe est trop centralisée pour eux. Pas assez pour nous, et parfois le contraire, selon que l'on est de droite ou de gauche. Dire non, c'est s'apercevoir qu'il n'y a pas d'alternative. Alors pourquoi nous demander notre avis ? C'est quand même fou. Si vous dites non, c'est le suicide, on vous aura prévenus ! Si vous dites oui, on ne pourra pas vraiment rediscuter quoi que ce soit, mais c'est le sens de l'histoire. Si vous dites non, préparez vous à devenir minuscules. Les Italiens et les Allemands ne font plus d'enfants, de toutes façons. Les Espagnols non plus. Dites oui, et l'on n'acceptera que des immigrés triés sur le violet. Dites non, on prendra n'importe qui. Dites quelque chose, bon sang ! Dire non avec le borgne ou oui avec Danny le rouge ? Non avec le Vicomte ou oui avec Hollande ? Un oui laïc ou un non *judéo-chrétien* (n'importe quoi) ? Un oui unanime ou un nom majoritaire ? Un oui avec Sarkozy contre l'Europe libérale ou un oui avec son frère contre l'Europe libérale ? Un oui patronal ou un non national ? Un oui bourgeois ou un non paysan ? Si le non l'emporte, les entreprises fermeront toutes, même la grande distribution. Si le oui l'emporte, elles fermeront *partiellement* et un dimanche sur deux. Si le oui l'emporte, l'Europe sera sans limite. Si le non l'emporte, voilà la limite.

J'aimerais bien être européen. Écouter les Beatles sur une terrasse romaine en lisant Don Quichotte en écoutant Brel. Ce n'est pas la question. Là n'est pas la question. La question est informatique : *oui ou non putain ?* 1 ou 0 ? Zéro c'est rien, le néant. Hein, c'est déjà ça. L'Europe crée-t-elle des emplois ? Est-ce un modèle culturel ou bien Bruce Willis ? Des Pakistanaises rêvent-elles de moi en Albanie avant de traverser l'Adriatique ? Oui ou non putain ?

Ma vie sera-t-elle transformée si le non l'emporte ? Peut-on imaginer que nos élites politiques fassent carrière 40 ans dans l'Europe du oui ? Ou dans l'Europe du non ? Les marchés truqués, c'est plutôt le oui ou le non ? La fin du pétrole, c'est oui ou non ? La marée noire et les femmes battues ? Les problèmes des banlieues ? C'est non ? Oui ? Attention hein, oui on s'en sort, non on s'en sort mais personne ne sait comment, alors qu'avec le oui, on n'en sait pas plus. Le non, et hop, on perd du poids. Le oui, on n'en gagne pas. Et l'Europe, c'était une idée française avant d'être le marché de la libre concurrence des Anglais ? Et si l'Europe n'était plus une idée après tout ? Oui ?

Non ?

Hein ?

Zéro ?

Une traduction en anglais ? (à mourir de rire)

Un rêve Européen, monsieur Rifkin

Jeremy Rifkin nous propose dans son dernier livre l'utopie d'une Europe pas vieillissante, mais héritière des révolutions passées, des Lumières, une Europe humaniste et ambitieuse, retrouvant les préoccupations sociales et culturelles oubliées depuis longtemps dans le fatras du règne de l'économique absolu. Rifkin n'est qu'un espion américain aux ordres de Georges Bush : ce livre

est le meilleur moyen de nous faire croire qu'un oui à la constitution est un geste philosophique majeur. Rifkin voit l'Europe de l'extérieur. En tant qu'Américain, il imagine que la protection sociale, l'art, la culture, la supranationalité et la volonté d'en finir pour toujours avec les guerres participent d'un projet qui est amené à réussir, et, bien plus, que c'est un modèle. Tout cela serait merveilleux si la nouvelle constitution, justement, ne prévoyait quasiment rien dans ce domaine.... La constitution nous propose avant tout des partenariats, à la manière des fusions-acquisitions des grosses entreprises globalisées. En aucun cas on n'y trouve un encouragement au financement d'un cinéma européen, d'écoles de musiques libres et gratuites pour tous, d'écoles de danse, de conservatoires pour les plus pauvres et pas du tout d'encouragement à tirer vers le haut ceux qui sombrent en ne fréquentant pas les bibliothèques publiques. Qu'on ne s'y trompe pas : Europe ou pas, nous autres favorisés de l'ADSL, lecteurs critiques d'un oui ou d'un non, nous bénéficierons facilement de ce qui fera l'Europe coûte que coûte. Faites des études supérieures, parlez plusieurs langues, devenez ingénieurs, juristes, chercheurs, enseignants, médecins, plombier, informaticien ou ébéniste, surfez sur le web et éteignez la télé pour que vos enfants puissent apprendre le solfège, vous avez des chances de vous en tirer. L'Europe n'y sera pour rien, et vous serez l'équivalent franco-français d'un Belge du même accabit, d'un Suédois cultivé, d'un Allemand cosmopolite, d'un lecteur italien d'Umberto Eco ou, mieux, de Claudio Magris, d'un Espagnol travaillant à Hong-Kong. C'est d'ailleurs à travers ce prisme-là que Rifkin lit l'Europe. Mais les prolos de la filature de Parthenay qui viennent de crever d'une Chine militarisée et bien moins chère (j'y vais en vélo tout à l'heure, que faire pour les consoler ?), ceux-là n'ont pas plus à gagner d'une constitution libre-échangiste que d'un rachat par la directive Bolkestein de leur vieille filature ultra-moderne, que l'on peuplera de Polonais puisque c'est dorénavant le rôle des Polonais que de peupler les emplois des autres, alors qu'avant, ils avaient leur chance dans la papauté.

Ce que Rifkin semble ignorer, c'est que la constitution qu'on nous propose nous condamne à l'impuissance, et qu'ils sont nombreux ceux qui dénoncent la chose. Impuissance économique à travers une banque centrale qui ne fait que lutter pour la stabilité des prix, banque centrale sans contrôle démocratique et donc Europe sans politique économique. Impuissance politique : amender la constitution prendrait cinquante ans, dixit Giscard. Savez-vous où je serais et vous avec ceux de mon âge dans cinquante ans ? Allez, n'en parlons pas, on va avoir le cafard.

Oui, le rêve européen, celui de l'*Education Européenne* de Romain Gary, c'est bien la continuité de Rousseau et de D'Alembert, de Kant et de Tocqueville, de Voltaire et de tant d'autres que je n'ai pas encore lus. C'est l'idée du développement libre des personnes en dehors des superstitions, de l'aliénation au travail, de l'obéissance aveugle à des autorités dont la seule légitimité est la force. En finir avec cela, ce serait un gigantesque pas en avant. Et ce ne sont pas les ouvriers chinois qui diront le contraire....

De la conviction (que diable !)

En 1940 et un peu après, deux types vécurent un destin étrange. Contraints à la détestation pour des raisons idéologiques d'autant plus obscures qu'ils étaient l'un et l'autre trop jeunes pour les comprendre, ils finiront par se rencontrer et, fait encore plus étonnant, l'un des deux honorera l'autre comme si de rien n'était. Tout cela pourrait être merveilleux, un *grand pardon* sans Roger Hanin, la vertu de l'oubli ou la force de la réconciliation. En fait, il est facile de tirer un trait sur le passé parce que la faiblesse du passé, c'est d'être volatile. Si je reprends le cours de l'Histoire, l'un des deux milite, plus ou moins forcé, pour que l'on assassine l'autre et toute sa famille. L'autre se réfugie à Orléans, place St Aignan, une jolie place avec des marronniers,

on y fête le cochon en novembre, Yves Montand y a joué une scène de *Police Python 357* en 1976. La jolie place sent le temps passé et les bondieuseries. A droite, l'église du même nom et le séminaire. A gauche, un hôtel. Pour sauver sa peau, Jean-Marie Lustiger finira par croire pour de vrai à l'histoire du rabbin Jésus, celui qui créa sans le savoir l'une des sectes les plus prometteuses du monde. Il sera sauvé. Pendant ce temps, l'autre, celui dont on baisera les pieds soixante ans plus tard, milite aux jeunesses du dictateur, celui qui ressemble à Chaplin dans le film du même nom, mais en vrai, en méchant, avec la puissance de conviction qui fait les millions de morts. Si ces deux-là s'étaient vus, ne serait-ce qu'un instant, à cette époque-là, là, l'un en face de l'autre, l'un fraîchement catholique et l'autre encore déjà chaotique, l'un caché, l'autre crachant, que se serait-il passé ? A quoi tiennent les convictions ? Car c'est bien de cela dont il s'agit. La conviction qui perdure. L'Allemand, on l'aura compris, est resté réactionnaire. Le Français, cul-béni et jovial, est tout progressisme (dans la mesure du possible et la date de péremption de la foi, car, comme pour le yaourt, tout a des limites). Et pourtant, ces deux-là nous vantent aujourd'hui la même soupe, faite de tolérance et d'ordres rigoureux, faite de ces contradictions dont on se passerait bien tant les apôtres de ces absences d'idées-là sont facilement soupçonnables d'avoir beaucoup de choses à cacher. Les voilà vivants grâce à d'autres qui souvent en sont mort et sans aucun doute pas grâce à qui vous savez, les voilà à manier les mêmes reliques, à reluquer les mêmes raclures de bénitiers, à bénir les mêmes convictions eux qui auraient pu, sous une autre chape de plomb, voir le second tuer le premier au nom d'une idéologie très quelconque ayant la force de conviction d'une religion révélée.

Et quelle tristesse de les savoir croyants encore alors que l'histoire même est là, simple, aride, rationnelle, d'une cruauté si véritable qu'on la touche rien qu'en y pensant. Cette Histoire faite de croyances, de mythes, d'absurdités, de faux complots et de vrais cons replets des crimes abominables. Les voilà donnant encore la leçon, et pas la bonne bien sûr, en tout cas, pas pour ces salauds de pauvres qui en crèvent en Afrique ou chez les avorteuses illégales, les voilà, magistral, soutanes, cardinal, maréchal, les voilà !

Maréchal, les voilà ! Gnin gnin gnin, gnin gnin gnin, de la Franceuuuuu.

Sa part de gâteau (européen)

L'Europe est un grand gâteau bizarre où le projet de constitution fait office de répartition des parts. Tout le débat animé des derniers mois sur l'avenir constitutionnel du concept Europe se réduit à cela. Quand Cohn Bendit trouve que le "oui" n'a pas d'odeur et qu'il peut ainsi, à sa guise, le soutenir tant dans les meetings de droite que dans les débats de gauche, c'est qu'il imagine que le gâteau a de quoi nous faire vivre longtemps, et que les parts seront toutes égales. Quant au non, Danny le vieux a juste peur que la pâte ne prenne pas et là, adieu veaux vaches cochons, ce qui n'est pas pour séduire les amateurs de charcuterie. C'est pourtant beau une Europe à 25 où les gens (je ne dis pas les "peuples", je me sens bien trop européen, et même, avouons-le, un peu cosmopolite), une Europe où les gens auraient leur mot à dire non pas en tant que Français ou Grec, mais en tant que réformistes ou conservateurs (ajoutez tous les colorants qui vous plaisent). Et pourtant putain de nom de non, l'Europe que l'on nous propose est une grande économie décidée par des experts n'ayant aucun compte à rendre. Voyez leur énervement : on demande aux Français leur avis, les voilà qui disent non, les pauvres cons. N'est-ce pas la preuve que ces gens-là doivent être gouvernés par une technostructure aristocratique qui sait très bien que le textile n'a pas d'avenir parce qu'il est, *structurellement*, non compétitif ? Que ceux qui voteront non pour ces raisons-là les rengainent : l'ennemi a déjà gagné, parions sur

autre chose ! (un expert à la radio parlait des biotechnologies, merveilleuse idée !).

Il paraîtrait aussi, très, très fortement, qu'avec ou sans constitution, c'est du pareil au même. S'attendre au pire est aussi utile qu'un Minitel. La proposition de constitution est déjà en retard d'une vingtaine d'années, du temps où l'on pouvait encore bloquer les magnétoscopes japonais à Poitiers et les voitures de l'archipel nippon à 4% de parts de marché. A l'époque, on croyait au politique. Maintenant, on ranime Delors et dedans, pour convaincre par l'affectif le petit peuple qui voudrait comprendre des mots un peu compliqués : faites confiance au créateur de la stabilité, il aurait pu être élu à la présidentielle, c'est un sacré bonhomme, vous l'aimez bien, non ? Alors faites ce qu'il dit, et arrêtez d'écouter des profs marseillais qui n'y connaissent rien et avouent sans honte ne rien y comprendre. A ce propos, pour un avis plus technique, cliquez ici....

FAITES CONFIANCE AUX SPÉCIALISTES. Ils ne se trompent jamais. Voyez le chômage : les spécialistes s'en chargent. Surtout les Anglais. Ça marche. Des indemnités salariales égales pour tous, viré du jour au lendemain, la fosse aux lions pour les survivants. Paraîtrait que ça marche. Ça marche qu'ils disent. Marcher, marché, supermarché.

J'en suis fort aise.

Le oui, c'est tout le contraire du politique, mais ça tombe bien : le traité n'est pas très politique. Deux chapitres de bla-bla, un chapitre d'économie. Des millions perdus à envoyer tout cela à chaque votant au lieu d'en envoyer un exemplaire papier par foyer... Belle preuve de l'incapacité des technocrates (c'est un terme de droite mais il est, ici, adéquat). Et pas de renégociation. J'en parlais pourtant pas plus tard qu'hier soir à Laurent F. , qui me certifiait qu'une Europe sans constitution c'est comme un gâteau au chocolat sans chocolat, la démagogie sans Jack Lang ou l'avenir sans enfant. On en votera une autre, c'est tout. Et pourtant, on nous menace. Je n'ai jamais été aussi menacé depuis le 10 mai 1940. En tant qu'Européen, c'est un peu fort. Et Chirac, cet imbécile, qui nous prône le oui et nous enfonce le non, alors qu'il a lui-même souhaité comme un grand nous faire partager son émotion européenne et ses doutes (non ?) en lançant le référendum. L'Europe va-t-elle s'écrouler si la France éternue le non ? Après autant d'années d'Histoire et de querelles, des siècles et des siècles, j'ai des doutes sur l'écroulement instantané de la meilleure idée européenne depuis la guerre... Aura-t-on un jour une constitution que l'on défendra non pas au nom de la France, mais au nom d'une idée plus universelle ? Car une grande partie du débat s'articule autour de la place de la France dans ce cloaque à 25... Serons-nous encore la plus grande nation universelle de la Lumière mondiale ? Euh. Il faut bien dire que, vu de l'extérieur et même depuis un exil dans une île italienne au XIXème, la France est, comme la plupart des pays européens, un tout petit pays, à l'image de ses chanteurs aphones qui font se pâmer les jeunes parisiennes : rien d'émouvant. Ce débat-là, c'est celui du non de droite, et l'on s'en fout. Le non de gauche, je veux dire *le mien*, c'est celui du politique : je n'ai aucune envie de continuer sur les rails d'une économie qui n'envisage même pas la fin du pétrole. C'est pourtant simple.

L'avenir est dans la chenille...

Je me demande souvent ce qu'il restera de nous quand les prophéties des imbéciles de la techno-science s'avéreront un jour vraies... Les saules pleureurs traverseront-ils le goudron dans ma rue qui grimpe sur la colline ? De nouvelles rivières couleront-elles à la place ? Des lianes

géantes envahiront-elles ma maison comme ces immenses troncs dans les temples cambodgiens ? Et qui nous remplacera ? Les fourmis ? Lesquelles ? Y-aura-t-il un patron du MEDEF des fourmis ? On ne sait jamais, il faut se méfier de tout.

Et puis j'entends à la radio il y a quelques jours que mes semblables, des Cro-Magnons, des homo-sapiens, 800 000 ans d'évolution dans les gènes, ont passé quelques jours à n'en plus finir ivres d'un bruit répétitif et même pas sauvage (le sauvage rappelle la nature, donc une certaine harmonie, quand même....). Ces imbéciles, ces décadents, ces dégénérés, ces malades mentaux, ces abrutis, ces débiles, enfin bref, tous ces drogués ont bougé ce qui leur reste de corps afin d'oublier encore un peu plus qu'ils n'ont rien d'autre que quelques membres à agiter dans le vide total de leur inconscient, subconscient, *moi, ça,* etcaetera. La fête n'a fait que deux morts, ce qui est un petit score et ne rend en rien optimiste sur les vertus cachées des vices sociaux.

Mais !

Mais ! Miracle !

Au milieu de cet évanouissement de la culture, ce sont des insectes, enfin, des pas-encore-insectes, des chenilles urticantes qui ont semé la zizanie. C'est salvateur, ça me rend optimiste. La nature a parfois de ces vertus que l'on ignore et qui, soudainement, se rappellent à nos faiblesses : tu bois tu fumes tu bouffes des cachets dans un boum tchac boum de merde ? La nature se rappelle à toi : si le cancer vient lentement, c'est la chenille qui réveillera ton corps pouilleux afin qu'à nouveau tu ressentes l'émerveillement de la naissance au monde : oui, ça gratte, pauvre con de *raveur*. D'ailleurs, *rave*, ça me fait penser très franchement à rutabaga, disette, occupation. Quant à ce genre de manifestation des esprits vides, j'y vois dans le désordre les mêmes symboles qu'à Nuremberg en 1936. Et que l'on ne m'accuse pas de ne pas aimer les jeunes. Je suis allergique aux cons, ça me donne de l'urticaire, et la seule façon de passer une excellente journée en écoutant Rachelle Ferrell, c'est de l'écrire rien que pour le plaisir. En ces temps étonnants où il ne faut plus dire non ni même donner une claque à un gamin qui répondrait mal à sa mère, traiter de dégénérés ceux qui font du marketing (sans le savoir) une arme promotionnelle pour rapetisser la musique ET la jeunesse, ça fait un bien fou.

Comme disait Brel pour les Flamingans, "Fans de techno, je vous emmerde", et j'apporte tout mon soutien aux insectes qui finiront bien, un jour, par attaquer dans une plus grande envergure ces délits sonores et polluants, afin que la mère nature n'aie plus à payer les ravages d'un manque d'éducation. Et mort aux cons ! (putain ça fait du bien....).

Ceci dit, on est libre....

Je viens de passer un mois silencieux. Le vendredi 13 mai, mon gamin passe un scanner, il a mal au crâne. Résultat : il a une tumeur grosse comme un oeuf entre la moëlle épinière et le cervelet. Tout s'écroule, plus rien ne m'intéresse à part lui, deux opérations, un diagnostic des plus pessimistes, l'horreur réservée aux autres. La Constitution Européenne, plus rien à foutre. Mon avenir est à la semaine prochaine, dans les mains d'une neurochirurgienne et de toutes les complications du monde. Il a quatre ans et demi mon avenir.

Mais tout finit bien. Huit heures d'opération et le voilà de retour à l'école. Je me sens assez incapable d'en parler.

Par contre, de retour au boulot, je revois mes collègues, cette fois-ci avec plaisir. Et les

étudiants. Et je repense à tous ces gens à l'entrée de l'hôpital, la clope au bec et la perfusion au bras. Certains obèses, d'autres trop maigres. Tous condamnés. Il n'y a rien à leur dire. C'est pourtant simple, noir sur blanc, statistique, et facilement compréhensible. Mais comme le disait cette animatrice à la radio, *maintenant, on n'a même plus le droit de fumer au restaurant*. C'est le genre de phrase qui me renvoie constamment à la stupeur que m'inspire l'humanité. On n'a plus non plus le droit de faire ses courses dans des sacs en plastique pourri. On n'a plus le droit de rouler à 160 sur l'autoroute. On n'a pas le droit d'assassiner son frère à la tronçonneuse ni de tuer une fille qui fait son jogging. On n'a pas le droit de faire chier le monde.

Je le redis encore une fois aux secrétaires qui fument dehors tous les quarts d'heure, histoire d'en finir avec le stress de leurs vies si tranquilles. Pourquoi accentuer vos chances d'en finir plus vite que je leur dis naïvement ? Pourquoi ? C'est pas que je sois forcément amoureux d'elles. C'est juste que cette profonde bêtise, cette dépendance, cette aliénation correspondent mal avec mon idéal de libération de l'homme. Je pense à mes profs de fac, idéalistes et soi-disant libertaires, qui adoraient fumer en cours en fustigeant les quelques écolos qui ne supportaient pas la fumée. Salauds de staliniens tiens !

Je reste utopiste même après avoir vu de mes yeux la tête des familles ahuries à l'heure des visites du dimanche après-midi dans les couloirs de la *réanimation neuro-chirurgicale*, à l'heure où les jeunes motards du samedi soir, sûrs d'eux-mêmes, de la jeunesse et de la force de leurs bras vont grossir les rangs des légumes dans des jardins à jamais ouvriers, orphelins de tout et même de leurs parents encore vivants et là, ahuris et hagards. Mes trois dimanches passés à l'hôpital, je les ai vus, à chaque fois nouveaux et en attente. Comme s'il y avait encore de l'espoir.

Il est parfois trop tard. Comme c'est pénible de s'en rendre compte. J'ai pris dix ans en deux jours et j'ai décidé de les regagner vite, de redire des conneries, d'en écrire à nouveau abondamment, bref, d'en *profiter*. D'autres s'imaginent dans la même posture, celle du bon *vivant*, parce qu'ils ont un pouvoir d'achat suffisant pour changer de voiture à crédit tous les deux ans. Heureux les imbéciles.

Quand la mort vous fait signe, avec un petit sourire, histoire de vous dire que vous êtes comme les autres, vous vous sentez soudainement vraiment comme tout le monde, très condamné.

Mais comme dit Patricia, qui est très bête et a toujours mauvaise haleine, "faut bien mourir de quelque chose". Elle dit aussi : "Ceci dit, on est libre" et retourne faire sa pause pour en finir un peu plus vite avec nos vies minuscules.

La première fois sans roulette

Bien sûr il y a ce couple en Jeep, lui bedonnant, elle joufflue, au coin de la rue de l'école, moteur allumé et la satisfaction des parvenus consommant : regardez-nous. La prochaine fois, je dirais à Maurice d'éteindre au moins son moteur, à moins que je ne lui pète la gueule avec ce plaisir immense que j'avais les lendemains des films de Kung-fu.

Bien sûr il y a la chaleur collante et le soleil trop haut, que l'on attend en vain et qui paraît en juin.

Mais il y a surtout le vélo sans roulette. Je me souviens : ma première fois. J'avais un peu plus de six ans. Dans la voie sans issue où habitait un copain de l'époque, ce fut la première envolée, puis la chute, puis ainsi de suite. Un vélo sans roulette, c'est comme *Un avion sans ailes*

à l'époque où Charlélie Couture se contentait de chanter, sur une *stéréo* un vinyle, la fin août avec des filles que l'on a perdues de vue et des amis oubliés, dans l'arrière-pays, en Provence ou en Ardèche, le soir avant la nuit qui ne vient quasiment pas tellement les jours sont longs. Le premier envol, cette sensation que j'ai encore dans les jambes, celle de l'équilibre et de la glissade. Ces moments où, sans avoir aucune certitude, on s'invente un passé, des récréations.

Quand on a regardé les radios de mon gamin, scanner et IRM la première fois, les médecins m'ont bien dit que j'avais intérêt, si tout allait bien, à lui remettre les petites roulettes. *Si tout allait bien*, si c'était pas une tumeur cancéreuse, si on ne le perdait pas pendant l'opération, si les déficits étaient moins béants que ceux de la sécurité sociale, si les séquelles étaient passagères, s'il pouvait remarcher un jour.... Et pourtant, ça faisait à peine deux mois qu'il faisait du vélo sans roulette. Mars. Les feuilles du parc étaient encore transparentes et les fleurs aux balcons. J'avais couru derrière lui en lui tenant la nuque sans m'apercevoir qu'à trois centimètres là-dessous, un œuf énorme lui pompait lentement le sang, en attendant de tout comprimer et *The end* en gros à la fin du camescope. Il *avait pris le coup* rapidement, et c'était l'enthousiasme, la fierté. D'autres plus petits roulaient comme lui depuis déjà un an. D'autres plus grands attendraient encore. Mais la compétition n'avait pas ces relents d'inutile que l'on retrouve plus facilement chez les adultes en costume, ou en voiture. Les mômes, c'est bien plus sérieux, quand même !

Alors aujourd'hui, la chaleur collante et le soleil trop haut, le juin que l'on attend dès juillet prochain, je sors le vélo du coffre. Je le pose sur le sol du parc. Les feuilles sont vertes, mais sombres. Je n'ai pas remis de roulettes. J'ai retendu la chaîne. La kiné m'a dit d'essayer. Un mois après lui avoir ouvert la tête, il est temps de la perdre un peu. Je le tiens par la nuque. Il râle : *mais lâche-moi bon sang t'es sourd ou quoi ?* Je le lâche. Je voulais juste être sûr que tout tenait bien. La tête, le cou, les épaules. Tout est entier, solide, normal.

Et c'est parti, sans roulette, sans Charlélie Couture, un peu de traviole, un peu brusque, mais ça revient. Normalement dans un film américain et dans un parc comme ça, la caméra s'envole sur son pied articulé, et l'on voit le gamin s'éloigner en zoom arrière, vers le soleil couchant. En fond sonore, il y a de la flûte et des violons.

Bah bien sûr.

Sauf que là, c'est pour de vrai.

Pierrre Lazuly est mort

J'ai eu un doute avant Noël et j'ai tout de suite envoyé un mail et j'imagine que ses amis aussi, et son père sa mère. Deux kayakistes noyés un soir de tempête, j'ai pensé à lui. Je ne sais pas pourquoi après tout je ne le connais pas. Mais je crois qu'effectivement, Pierre Lazuly est mort. Je n'en ai pas la preuve, la preuve : je ne suis pas sûr qu'il a vraiment existé. C'est une histoire de fous mais c'est aussi et de plus en plus notre histoire à nous, la mienne, tenez, puisque rien ne prouve que je suis l'unique crétin derrière mon pseudo, rien ne prouve rien, tout est couché, zéro et un. D'ailleurs, l'histoire du kayak de mer, ce n'est peut-être que du vent, il est peut-être fou de parapente et vit à Pau avec des filles différentes. Avoir du pot à Pau, pas de bol à Paimpol. Pimpon les pompiers. Toujours est-il que dans le journal Sud-Ouest, on en parlait encore après sa disparition. Je ne fais pas de lien, vous trouverez bien, nous sommes sur internet après tout.

Silence radio.

Il me semble pourtant évident que j'ai perdu un ami. C'est bête à dire, mais il écrivait des choses auxquelles j'étais très sensible, et l'on discutait parfois de refaire le monde, mais par mail, à distance. Et même si c'est pas lui, à chaque kayakiste disparu en Bretagne, je me dis ça y est, c'est lui. Une fois mort, qui aura accès à son site pour nous dire qu'il est mort ? Qui possède les codes d'accès au FTP ? Et ses amis réels, savent-ils même qu'il écrit incognito dans Le Monde Diplomatique ? Et ses parents ? J'oublie parfois que, lui et moi, et quelques autres, nous ne faisons qu'*un*.

Je lui expliquais tout cela il y a quelques mois, et devant sa vitalité (les dames ne s'en plaignent pas, paraît-il, dans un triangle Nantes-Rennes-Brest), et devant sa vitalité donc, je restais coi. Mais depuis, Elisa a disparu. Elle était partie faire de la photo au noir aux États-Unis. Elle est rentrée, et plus rien. C'est pas qu'on se voyait souvent, mais comme elle n'avait plus de portable, impossible de la joindre, sauf chez sa mère dont j'ignorais l'adresse et même le nom. J'ai envoyé une carte postale, qui a dû lui parvenir. Elle est en vie. Lazuly, Pierre, aussi ?

Le 14 juin, c'est l'anniversaire de mon ex-femme. C'est pas que je la porte dans mon cœur, mais les ventes en ligne aidant, j'ai décidé de lui envoyer dans son pays et chez sa mère aussi, un bouquin de Romain Gary en anglais, qui lui déplaira c'est sûr, mais c'est pour le geste et pour ses quarante ans. Et pour l'oubli. Dès que le temps passe, ça me fout le cafard. Alors pour 14 dollars, je refais mon apparition. Enfin, j'espère. Le problème du suivi en ligne, c'est que rien ne précise jamais si le bénéficiaire est encore vivant. J'ai un peu la trouille que les gens disparaissent, même si je les ai perdus, de vue. Et j'ai de bonnes raisons, c'est pas de la folie : on disparaît. Le bouquin est bien arrivé, ma petite dédicace sur imprimante industrielle, étiquette parfaite dans un coin. Mais sa mère a peut-être déménagé. Et les nouveaux propriétaires sont là depuis plus de six mois. Et le changement d'adresse des PTT ne fonctionne pas. Les PTT n'existent plus et l'on est en Californie.

Sans compter Astrid qui ne répond plus à mes mails juste pour être sûr qu'elle va bien. Peut-être qu'elle est débordée. Peut-être qu'elle est dans l'une de ses phases où elle me déteste (je ne l'ai jamais vue en six ans)... Peut-être qu'elle a refait sa vie avec son mari sous une autre identité. C'est regrettable.

Dans les films américains tout plein d'ordinateurs, il y a toujours un *nerd* (souvent un crétin adolescent au sommet du *cracking de password ultra-crypté FBI et CIA)* qui finit par tomber sur un écran du genre : *connection failed*. Pas besoin d'être un crétin adolescent pour attendre les bonnes nouvelles sans plus jamais être sûr de rien. Une chose, pourtant : si seulement ils avaient tous été kidnappés par des indépendantistes d'un autre bord, les gens auxquels je pense, on en aurait fait des affiches et du raffut pour qu'ils s'en sortent.

Des lecteurs à 1 :37 du matin

Je range les verres en tombant de sommeil je n'ai plus l'habitude d'ouvrir un lave-vaisselle après vingt et une heures. Il faut me comprendre. A l'époque où j'étais capable d'ouvrir un lave-vaisselle au beau milieu de la nuit, j'étais jeune et fou, prédateur et parfois saoul, et si je devais par mégarde rencontrer un lave-vaisselle, c'est que je n'étais pas chez moi, mais chez les parents d'une femme qui allait - du moins l'espérais-je - m'offrir son corps car c'est tellement plus facile d'en venir à bout la nuit, du corps des femmes.

On a fêté la rémission du petit. Je reste seul à ranger tout en pestant sur nos prévisions optimistes : beaucoup ont oublié de venir, le symbolique ne paye plus. Ou bien serait-ce parce que nous n'avons pas tant d'amis ? Et ce soleil qui les attire à la plage ?

Toujours est-il qu'il est une heure trente trois du matin. Il fait chaud et la nuit n'est pas véritablement noire. J'éteins les dernières bougies et jette les coupes en plastique toc pour du vrai champagne. Autrefois, je les aurais conservées mais mon père qui conservait tout n'en a jamais vraiment profité. Je me retiens et je jette. Allez, c'est pas de ma faute si tout est en plastique, et si l'on a cru avoir tant d'amis qu'il nous sembla nécessaire d'en rajouter. C'est la nuit. La voûte céleste conserve un bleu, foncé aux entournures, mais un bleu quand même, et quelques avions hauts là-haut contiennent ces corps en partance, assoiffés d'exotisme et de bonnes affaires. Mais là, au sol, il fait chaud et il est une heure trente six. Je jette un coup d'oeil à mon ordinateur, je regarde mes statistiques pour voir si les fidèles sont encore de ce monde. Après, j'irais me laver les dents. Le monde est minuscule. En ligne, il y en a sept.

Mais qu'est-ce que vous foutez-là à cette heure-ci ?

C'est qu'ils n'arrivent pas à dormir. A part les deux Canadiens qui n'ont aucune raison d'aller se coucher, les autres ont trop chaud, et le sommeil, ils ont renoncé à le trouver. Sous les toits de Paname et dans les chambres de bonnes de moins de sept mètres carrés, branchés en permanence sur le pouls (poux ?) du monde, ils grignotent en attendant que l'orage se décide à crâmer les bobines de l'ADSL en courant continu. Je sais maintenant qu'il y aura toujours du monde chez moi, même à une heure trente-sept du matin. Même dans une Europe en crise paraît-il. Même si je raconte n'importe quoi, même si je ferais mieux de et que je n'y arrive pas. La masse compense, par son appétit vorace, et de toutes les façons possibles, le rythme impossible à suivre de la mise à jour. Je pourrais bien laisser tomber et n'écrire qu'après ma mort un dernier couplet juste pour faire peur, j'aurais toutes les nuits des paumés *after hour* que j'imagine aussi au bureau, enfermés involontaires attendant le jour derrière l'écran.

Il serait temps d'aller se coucher.

Les crétins du "Masque et la plume"

Le dimanche soir par habitude on écoute France-Inter. Mes parents prolos écoutaient RTL, c'est selon la classe j'en conclus. A vingt heures passées, on nous présente la bande des bourgeois replets qui vont juger comme jugent les juges, qui de la littérature, qui du cinéma, parfois du théâtre parisien où l'on ne va jamais si l'on n'en est pas. L'émission de dimanche dernier est l'exemple quasi-parfait de ce fossé qui sépare *ces gens entre eux* des autres gens, qui, quant à eux, ne sont pas *forcément* des imbéciles incultes ne passant pas à la radio. Il s'est agi du *Traité d'athéologie*, d'Onfray, livre au sujet très salvateur, attaqué par la critique du dimanche précédent, et défendu par - incroyable - l'unanimité des courriers des auditeurs. Les réponses des critiques furent fabuleuses : ils traitaient ces mêmes auditeurs de gros cons, d'incultes, d'imbéciles, de pauvres gens, presque de *provinciaux*, enfin bref, de *ceux qui savent pas et qu'ont les pieds dans la merde.* Je n'ai pas lu le livre même si je nourris pour lui un a priori bien évidemment positif. Non, mon propos ici, c'est plutôt de mettre le doigt sur nos séparations. On se quitte, on divorce. On n'a peut-être même jamais été marié. On a peut-être l'illusion que. De même le gouvernement français a-t-il appelé ses compères européens à poursuivre la ratification d'une constitution que le peuple avait rejetée, de même les critiques imbéciles se regardent de

haut et, à défaut de faire la pluie et le beau temps sur un monde de l'édition où ils ne pèsent plus rien, et même pas leurs petits mots, les voilà simplement à combattre des cons, se trompant à la fois de rôle et d'ennemi !

Le *ton* était donné comme un *la* un peu faux, et chacun tentait un peu mielleux de montrer à son camarade critique à quel point il le défendait contre la vulgarité du petit peuple, celui qui, sans doute, lit Télérama encore un peu bien qu'il ait un mal fou à faire la différence entre les critiques, les publicités et, en dernier lieu, les programmes télé. L'important étant à coup sûr de montrer que l'on bénéficie d'un sacré privilège à *causer dans le poste* les soirs de grande écoute. Et pour ce faire, il faut se distinguer, ne pas tomber dans la facilité d'un philosophe médiatique qui dirait, par exemple, du mal du pape. Et pourtant, les gens de bonne volonté savent parfaitement que le pape, quel qu'il soit, est un gros con, non ? Nul n'est besoin d'avoir usé ses fonds de culotte Rue d'Ulm à deux pas des bureaux du Monde pour savoir qu'à tout prendre, un livre critiquant la religion *par essence* est un livre qui ne peut que nous sortir de notre misérable noirceur ? Ah mais non, ça, c'est une vision *anarchiste*, dixit l'un des crétins derrière le micro. Comprenez que tout athée est un anarchiste, donc un partisan du désordre, du chaos, des Sex-Pistol et du terrorisme. Un anarchiste ne prend pas le thé vers 4 heures en baisant l'anus horribilis d'un poncif pontifical. Un anarchiste n'a rien d'un philosophe. Un anarchiste, ça ne compte pas. Ou alors, *pour du beurre*.

J'ai parfois l'impression (mais ça ne dure jamais très longtemps), que nous sommes dans une sorte de 1788.

On ne doute de rien. Les donneurs d'ordres sont aussi les donneurs de leçons et croient encore que les médias de masse, et en particulier la radio publique, ont un poids sur les derniers dinosaures résistants, ces empêcheurs de mondialiser en masse, ces emmerdeurs du *non* à l'Europe qui nous plaît pas, par exemple, ces *gens normaux* qui cherchent juste un conseil de lecture, même sans le style, même sans l'audace. Comme si on n'y avait pas droit.

Non aux Jeux Olympiques à Paris (et ailleurs...)

C'est beau le sport. C'est beau de voir tous ces parisiens faire dans l'événementiel démentiel pour que la capitale accueille les jeux de 2012. C'est merveilleux de voir tous ces connards bedonnants qui roulent en 4x4 soutenir leur ville dans sa quête d'un idéal à la Coubertin mes fesses...Et puis Paris, c'est tellement mieux pour le sport ! Tenez, moi qui ai couru deux marathons à Paris, j'en sais quelque chose : personne dans le public. C'est peut-être parce qu'à l'époque, j'étais pitoyablement inconnu. Mais à New-York au moins, on encourage. Existe-t-il des gens moins sportifs que les parisiens ? Difficile à dire. Et que l'on n'aille pas croire que les biquettes en maillots suintant sous les néons du néant de la techno qui les fait frétiller sont des sportives. On ne brûle pas sa cellulite en sautant à la corde pendant une heure. Vaudrait mieux faire trois heures de marche avec quatre bouteilles de flotte. Mais à Paris, c'est impossible. Un parc et trois jardins, de l'air frais dans les cimetières, un métro mal aéré, c'est pas les Alpes. C'est de la communication, du médiatique. On trouve du fric pour faire du bruit. Pas pour ouvrir des crèches. Ni des écoles de musique. Ni des terrains de basket. Et qu'on ne nous parle pas de vélo. Par contre, des portraits de journalistes enlevés à tous les coins de rue, ça rassure : on est en démocratie, on a nos idôles. Autrefois et ailleurs, la moustache du petit père des peuples. Ici et aujourd'hui, selon l'humeur du vendeur, Florence Aubenas ou un tennisman. C'est beau le sport. Ça rapporte beaucoup à ceux qui n'en font pas du tout. C'est comme la musique. Moins

l'on en fait, plus ça rapporte. (J'écris ça un 21 juin, forcément un peu en colère cacophonique prédictive...).

C'est beau le sport. Ça vous change les idées. Ça vous dépasse. C'est finalement comme la musique mais en plus facile. Surtout le vélo. Faut se forcer, insister des heures, et puis ça vient. Ça fait de mal à personne, mais ça n'inspire pas non plus de chefs-d'oeuvre à Clint Eastwood. C'est très superficiel. Mes amis sportifs du temps de mon adolescence, qu'est-ce que j'ai pu les railler ! Aujourd'hui doubles-mentonneux, repus et replets pour la plupart, ils encouragent de leur mieux les jeux olympiques à Paris, la bière à la main et la bite en berne, faute de mieux. Au bout d'un moment, on se rétrécit nationaliste. Tout petit. Ça remplit les caisses des impuissants qui vacillent, vu qu'eux, ben, tenez, ils tapent pas dans la balle comme Zidane. Mais, eux, enfin j'imagine, ils vont négocier les droits de retransmission pour que nous, les obèses, les lointains, on puisse être fier encore une fois d'être français, comme les grecs le sont d'être grecs et les turcs pas encore d'être européens. Quelle connerie le sport à la télé. La retransmission.

Sans parler du dopage, des machoires carrées aux hormones, des dents qui se déchaussent et de l'attirail pour les maintenir (dans l'athlétisme), des types qui se teignent les cheveux pour pas être contrôlés (dans le cyclisme), des femmes qui me batteraient toutes au bras de fer, de la créatine qui sert surtout à masquer le reste, et du reste que l'on ne sait pas encore mais l'on est si content de défiler sur les Champs-Elysées depuis qu'aucune guerre ne touche plus à sa fin.

La stratégie Sarkozy ? Bruce Willis !

Les soirs d'hiver la paresse nous envahissait, à défaut de neige et sans la télévision, nous décidions parfois de nous laisser aller, la femme de ma vie actuelle et moi, à redevenir comme tout le monde, comme ce que l'on est finalement : on allait louer un DVD. J'adore les gros films américains où les méchants meurent à la fin et où tout semble pour de faux mais bien fait quand même. *Die hard 1* et *2* avec Bruce Willis, j'adore. Surtout en anglais. Les dialogues sont très restreints, c'est très simple, droit au but. On s'entasse à deux sur les fauteuils surnuméraires du monospace japonais d'occase qu'on ne sait pas où caser, *maman* gueule parce que les sous-titres en français sont trop petits sur l'écran 15 pouces cathodique du vieil Imac qui n'a pas 5 ans, et certains jours elle se venge en louant un DVD en allemand. (Si, ça existe). Elle est myope et râle tout le temps. Je m'en moque. Je sais que c'est éthologique. Une fois reproduit, l'homo-sapiens doit ranger la table et plier les draps. Ou cultiver son jardin. On est des singes. J'ai aussi acheté *True Lies* avec Arnold. J'adore. Quand j'étais petit, je jouais à ça : la guerre pour enfant, pour de faux, un idéal merveilleux, des balles à blanc, des trucages, du maquillage. Du pour de faux.

Mais Sarkozy.

Mais Sarkozy, tenez. C'est un homo-sapiens. Inutile de parler des déboires conjugaux, c'est pas la presse *people* ici !

Ici, c'est du sérieux, merde.

Mais Sarkozy, j'en ai la certitude : sur les écrans plasma commandés pour Bercy et déménagés à l'intérieur (mais de quoi, bon sang ?), il regarde en cachette les pieds à l'air des gros films américains. Il sait que ça plaît au peuple. C'est comme les glaces à la fraise chez Truffaut. Inutile de critiquer. On passe un bon moment et l'on retourne à nos impuissances. Pas de sabre laser pour le type qui voudrait bien vous écraser sur les passages cloutés. Mais Sarkozy, c'est le

chef. Des Arnold et des Bruce obéissent à ses injonctions. Pas de la rigolade. Un gamin se fait descendre d'une balle à cause du chômage, de la misère et du manque de confiance des ménages ? Il débarque avec le GIGN. Des Gitans tuent des Arabes parce qu'il faut bien se différencier à Perpignan ? Il débarque avec le GIGN. Il est tout petit comme Tom Cruise mais s'arrange pour toujours être filmé de très près au grand-angle. L'effet est garanti : en contre-plongée, il donne l'impression d'être loin. C'est pas con. Il en faut des complexes pour arriver au pouvoir. Quand je pense que certaines filles m'ont longtemps confondu avec un acteur italien de films presque muets, je n'ai vraiment aucune chance. De toutes façons, pas d'ambition. Mais Sarkozy, si. "Non au communautarisme !". "Oui aux quotas !" C'est très intelligent de dire tout et son contraire. L'important est de ne pas le faire à la même heure. "Vive les musulmans de France !". "La nation est une et indivisible ! "

Arielle Dombasle lave plus blanc.

Il faut plus de flics. Il faut dépenser moins. Baisser les impôts. Augmenter les taxes.

Passer à la télé. Voilà ce qu'il faut. Aller sur le terrain, cinq minutes après. Dix minutes de retard et le terrain redevient l'anonyme. Coller deux claques aux méchants. Repartir encadré. S'assurer du montage. Reprendre l'avion. Pondre un discours conquérant. Laisser prendre. Monter à ébullition. Faire son cinéma. L'Amérique à l'envers. Arnold gouverneur, Nicolas acteur.

Ça va durer encore longtemps ?

Je regarde la lune

J'ai acheté un télescope 3 Euros chez Emmaüs. Il manquait le trépied pour le soutenir, mais j'en ai un vieux qui fait l'affaire. Je pourrais regarder les voisins le soir mais je préfère la lune. Ça fait deux soirs déjà. La lune en juin, presque pleine, et de près, lumineuse au bout de ma longue vue rayée, mais claire et palpitante, couverte de cratères, de cailloux brillants, presque ronde car pas tout à fait pleine, est-elle vide en son centre ? Et pourquoi ne tourne-t-elle pas ? Pourquoi est-elle si lente ? Et qu'est-ce qu'elle fait là ? Et pourquoi n'est-elle pas attirée par la terre ? A quoi sert-elle ?

Je regarde ma femme qui dort, gâteau au four et presque près. Dans un mois, le troisième. Il fait chaud, le ventre rond qui bouge. Et la lune au bout du télescope. Quel rapport entre le ventre rond qui dort et la lune qui paresse à dix fois le tour de la terre de ma fenêtre ? Elle est énorme dans ma lunette. Sans doute encore plus grosse en vrai. Et pourquoi n'y retourne-t-on pas ? Et les Russes y ont-ils installé une base secrète ? Les cratères sont-ils plus gros sur la face cachée ? Est-ce par pudeur ?

Mes deux gamins sont cachés derrière la porte. Impossible de dormir sous la canicule. Ils en redemandent. Un sursis avant la nuit. "On peut regarder la lune ?". La petite regarde la lune. La lumière blanche dilate son iris noir. Ça la fait rigoler. Le plus grand ne voit pas très bien. Il porte des lunettes depuis hier, à cause des séquelles. Mais *Brains* en porte aussi dans les *Thunderbirds* et c'est bien lui l'ingénieur qui a conçu les vaisseaux spatiaux, non ?

Si.

Il regarde la lune. Il trouve ça très beau. "Est-ce qu'on pourra y aller un jour ?" me demande-t-il. En fait, il pose la question comme on demande une autorisation. Bien sûr qu'on pourrait

y aller un jour. C'est pas interdit. C'est juste impossible. Peut-être que dans soixante-dix ans des milliardaires vietnamiens s'offriront des alunissages ahurissants. Mais c'est peu probable. On aura plus de quoi envoyer des fusées dans l'espace. "Y'a plus personne qu'habite là-bas ? " Non. Tout le monde est venu habiter sur terre. "Mais pourquoi ?" Parce qu'il n'y avait plus d'eau. Et pas moyen de fabriquer des guitares électriques.

Ah qu'il me répond. Ah. Ben oui, y'a pas d'eau sur la lune, sinon, on la verrait. Je lui dis qu'il y a de la glace de l'autre côté, mais qu'on ne la verra jamais. Alors comment on le sait ?

L'angle des rayons du soleil la découpe en bas à gauche comme une crêpe dont la pâte aurait eu trop de grumeaux. Voir la lune ronde en l'air, des oiseaux noirs glissant par devant, j'ai l'impression de voir la terre en l'air, à l'inverse, de mieux nous imaginer posés sur l'eau, sur les grandes îles au milieu, dans l'attente.

On devrait peut-être financer l'achat des télescopes pour toutes les familles avec enfants. Ce genre de superflu redonnerait un peu d'espoir aux gens sans imagination, et surtout de la perspective.

Un horizon, voilà le mot, un horizon, disons, gigantesque !

Perspective supermarché (photo argentique)

J'ai toujours l'impression qu'un jour, lointain, des graines finiront par germer sous le goudron.

Même là :

Les Amish vont gagner la partie, *no more oil*

J'étouffe dans un train vide mais plein d'une canicule, merguez-frites en camionnettes, huile bouillante entre les doigts, les narines et sous les bras. Voilà, nous y sommes, le réchauffement recommence, il ne s'arrête qu'à peine sur l'échelle humaine des perceptions. Le type qui ronfle tous les soirs a changé de place, c'est un miracle, parce que son corps à lui n'a jamais eu l'idée d'adopter les standards américains de l'évitement civilisationnel : il pue ce mec, infect. Je m'enlise en m'endormant, je lis un article sur la fin du pétrole, une fille à moitié nue passe dans le couloir, dépensant sans compter cette énergie des corps qui pourrait faire saliver : mais il fait trop chaud. Lumière blanche, aveuglante, orages disparus, personne n'en demandait tant à l'été. D'ailleurs, personne ne demande plus rien je crois.

La femme de ma vie actuelle me disait hier soir sa préoccupation : avec toutes les conneries que je raconte, que vont devenir nos enfants ? Est-ce qu'on n'aurait pas dû éviter d'en faire ? Oui, sans doute. Continuer sans les bagages, en période de canicule et vers l'ère de la fin du pétrole, n'est pas une idée insensée. Sauf que les mômes, on pourrait pas trop s'en passer : qui nous jettera la dernière pierre une fois liquéfiés ?

A lire de plus près l'article, je comprends mieux pourquoi Airbus a vomi son *gros porteur*. La pénurie pointant son nez, le truc volera au maximum dix ans, avant d'être transformé en bateau dérivant à la rame sur le Pacifique, apanage des idées inutiles à la française, puisque des imbéciles et des idiotes n'ont rien d'autre à faire. Fin du tourisme intercontinental, fin du

made in Taïwan, fin du fin. Resteront peut-être quelques connexions et surtout des potagers communautaires, où l'humus des bananes guadeloupéenne aura laissé la place aux râpes des carottes. (Sauf en Guadeloupe, ça va de soi).... Il n'y aura pas plus de pétrole sous terre que de poils pubiens sur les corps des actrices pornos encore jeunes. Certes, la vieille actrice porno, celle de ma génération (je n'ai pas de nom), pourrait nous rendre optimiste : chez elle, *épilation oblige*, on ne compte plus l'arbre qui cache la forêt, et l'on pourrait imaginer qu'une razade hebdomadaire remplace les allumes-barbecues hors de prix chez Leclerc. Mais pour le chauffage central, c'est Landru qu'il nous faudrait. Et l'idée n'a rien d'enthousiasmant.

Il reste le solaire, mais il faut du pétrole pour produire les capteurs. Reste l'éolienne, mais les élus locaux français sont tellement cons qu'ils trouvent ça moche par chez eux. (Une centrale nucléaire, c'est beau, point à la ligne). L'uranium, évidemment, mais qu'on en consomme tous, au-delà des Tchernobyl de nos consciences, et la pénurie approchera aussi. Et puis faire rouler une bagnole au nucléaire...

Dans mon enthousiasme, je ne vois que de bons côtés à cette fin du pétrole. Fini les voyages longue distance désespérants, où l'on s'aperçoit que les Indiens d'Inde ne sont pas plus pacifistes que les flics de Mantes la jolie. Fini le couple en 4x4 au coin de la rue près de la maternelle. Ils viendront à pied, à moins d'être morts, et perdront peut-être ce superflu qui fait tant leurs ventres que leurs ambitions. Fini le CAC 40, fini le moral des ménages, fini la croissance, fini l'énorme baleine posée soudainement dans le siège d'en-face et qui croit encore que ce "surpoids" a des origines génétiques... (Elle maîtrise d'ailleurs beaucoup mieux l'astrologie que la génétique, ceci expliquant cela...). Fini la conquête de l'espace, fini la guerre moderne, il faudra s'entretuer au couteau, mais entre voisins, car seuls les peuples montant à cheval auront leurs chances de bouffer mes topinambours *bio*. Fini les vélos en carbone, il faut que je me dépêche. Fini les ordinateurs en plastique, fini les bouteilles de même accabit, fini les engrais, fini l'agriculture intensive.

Les autoroutes seront d'immenses pistes cyclables dans vingt ans. Mais les routes pittoresques aussi ! Panoramas merveilleux, 35% de parts de marché pour les tandems, 10% pour les brouettes. La publicité aura disparu : que vendre sans pétrole ? Du local. Du d'ici. Du de là. Ton beurre dans mes épinards. Adieu les Américains. Plus un film produit pour de vrai à faire baver des adolescents ivres de jeux vidéo et d'une vie à laquelle personne n'osa les préparer. *Virtual Potager 3D* numéro 1 des ventes chez les 10-25 ans (période globale de l'adolescence actuellement, à revoir dans 20 ans).... Dans mon enthousiasme, j'oublie mon chauffage central, le coffre de la bagnole, le poids des bouteilles, les hivers rigoureux, l'économie de marché et la logistique. J'oublie mon étonnement la première fois que j'ai vu *Witness*, et le ridicule apparent des traditions *amish*.

Les Amish vont gagner la partie, Indiana Jones est un homme mort.

Cent ans de terrorisme

Un expert parle à la radio. Je le prends en vol et puis je passe à autre chose. L'expert en terrorisme. Beau métier. Je n'apprécie guère les experts, surtout les militaires. Une opposition toute naturelle : je m'éparpille, ils se concentrent.

L'expert en question nous explique doctement que nous sommes partis pour 100 ans de terrorisme. Et qu'après tout, ça ne fait pas beaucoup de morts, le terrorisme aveugle, beaucoup moins que les accidents de la route. On va donc s'y faire.

Quelle expertise !

Je me demande quelles études a poursuivi ce crétin sans vergogne. Cent ans de terrorisme. Allons donc. Cent années de kamikazes musulmans (il s'agit d'EUX, bien sûr). Mais rien de grave. On continuera à tuer des populations civiles avant que les caméras occidentales ne viennent filmer l'arrestation du dictateur, dans des proportions certes bien plus grandes que celle des accidents de la route. Mais on s'en fout. Il semblerait que nous, les occidentaux - c'est-à-dire ceux qui peuvent se connecter à internet et télécharger de la musique plus ou moins payante en imaginant que leurs enfants auront un niveau de vie égal au leur - nous pouvons nous permettre ce luxe de voir des fourmis, immigrées sur notre sol du temps du fordisme triomphant, nous bouffer de temps en temps les poils des doigts de pieds parce que nous sommes des géants. Il n'y a qu'à attendre. Ces gens-là sont des fous, des religieux, des crétins savez-vous ! Ils croient en dieu même que, c'est fou. Les Américains ne sont pas du tout comme ça. Il ne croient pas naïvement qu'un type a marché sur l'eau. Par exemple. Ils sont civilisés. Ils sont même un peu experts en guerre de civilisations sous prétexte qu'ils nous ont tiré d'un sale mauvais pas en 1944. Mais l'intégrisme religieux, chez eux, croyez-moi, est très différent ! Ils ont des télévisions dans les églises. Voilà la différence.

100 ans.

C'est comme les 100 jours du tandem de Guignol et du Gendarme dans la France minuscule d'un Chirac fin de règne. C'est un slogan. Les experts en rien savent parfaitement qu'il est nécessaire de faire simple. La propagande qu'ils dénoncent, c'est leur soupe quotidienne. Pourquoi cent ans, pourquoi pas dix ? Pourquoi pas une fin à tout cela ? N'est-il pas possible d'en finir ? Il est vrai que les *masses arabes* comme disait l'expert, sont toutes pro-terrorisme. Surtout dans le Golfe. Ah ! Las ! Saloperies d'opinions publiques ! Et qu'est-ce qu'on en sait ? Les mères de familles nombreuses veulent toutes la guerre ? Les jeunes iraniennes aussi ? Il est vrai que l'étranger que l'on déteste est toujours unique, alors que nous, mais oui, nous sommes des individus. Eux, des masses, des insectes. Ils pullulent, vous savez bien. Ils sont tous pareils. Morand décrivait ainsi les Juifs : *Quand on en connaît un, on les connaît tous.* Les experts d'aujourd'hui nous réservent la même soupe. Mais ce sont des experts, nuance !

L'impuissance nous enveloppe dans les draps de cette peur du hasard, il suffit d'habiter dans une grande capitale et nous voilà victimes potentielles. Pourrait-on encore, même cinq minutes, accuser légèrement ceux qui mettent de l'huile sur le feu ? Est-il encore possible de douter de la politique américaine, de la remettre en cause ? De voir en Tony Blair ce qu'il est : l'administrateur en Europe des fonds de pension américains, à la tête d'un pays où les pauvres ne passent plus à la télévision et ne marchent pas dans les rues de Londres ? Un arnaqueur de première classe, une évidence.

J'allais dire : un expert.

Mourir pour Danone ? (*les marchés financiers ont gardé leur sang-froid.*)

En 1939, on se demandait s'il fallait mourir pour Dantzig. Doit-on aujourd'hui mourir pour Danone ? Déjà que mourir pour des idées n'est plus à la mode, alors pour Danone...

C'est que la belle marque française n'est pas comme les autres. J'entends par là qu'elle ne

licencie pas, qu'elle ne court pas après la profitabilité totale, qu'elle se satisfait de peu, qu'elle est merveilleuse en somme, et la voilà attaquée par les squales de la finance la plus internationale et apatride qui soit. Heureusement, nos valeureux hommes politiques sont là : ardents défenseurs du libéralisme quand le vent est à l'est, les voilà étatistes quand il souffle de l'Atlantique. C'est de bonne guerre : on a déjà perdu l'acier, l'aluminium, la pharmacie, le champagne depuis hier soir, il ne nous reste plus que le pétrole africain pour souiller nos côtes françaises sans sourciller, sans rembourser tout en faisant du profit. Oui, il faut défendre les grands groupes français, si fragiles, si, comment dire ? De chez nous ! Ah oui, de chez nous, voilà d'où qu'ils sont, et la v'la la cause qui nous faut pour les défendre ! Des emplois au pays, des bénéfices au pays, ça fleure bon le fordisme agonisant de la fin des années soixante-dix et Chirac la clope au bec. Oui, ça a existé, certains y croient encore.

Que Danone ou n'importe quel groupe qui m'est étranger passe aux mains d'actionnaires africains, je l'avoue : je m'en moque. Totalement. Si les Africains ont enfin les moyens d'acquérir de quoi distribuer gratuitement dans les écoles du Burkina-Faso des biscuits aux petits enfants enfin actionnaires et bénéficiant du souffle prophétique de la finance mondialisée et reine, eh bien, je m'en fous ! Enfin, je veux dire, je trouve tout cela très bien, merveilleux et même U-T-O-P-I-Q-U-E ! Car aujourd'hui à la radio, alors qu'à *London* des quidams prêts à mourir, eux, par une absence d'idées, ont tenté de prouver la résistance des sacs à dos de camping d'une grande enseigne de la distribution française (il nous reste au moins ça), alors qu'on aurait pu avoir un peu peur pour nos compatriotes partis grossir les rangs des analystes financiers de la *City* au lieu de rester caissière à Auchan, que nous dit-on à la radio ? J'ai cru rêvé, mais le *journaliste* répète la chose plusieurs fois, en introduction et, paraît-il, dans l'*analyse.*

Les marchés financiers ont gardé leur sang-froid.

Relisez si jamais cela vous paraît incroyable, ce sera un bon moyen, en une passe et non en cent questions idiotes comme dans les magazines féminins, de connaître votre Q.E., votre quotient émotionnel. Oui, vous êtes humain si cela ne vous laisse pas de marbre. Après l'oncle Adolf et son chien Bénito, après le petit père Joseph et mon pote Paul d'extrême-orient, après toutes ces enflures et leur gouvernance comme dirait l'abruti du Haut-Poitou, la radio nous avoue sans ambages qui c'est le chef ici putain : les marchés financiers. Le voilà le patron, un connard sachant compter sans ses doigts est un connard qui nous gouverne, comme le fameux chasseur sachant chasser sans son chien, ou l'usine sans ouvrier, ou le groupe industriel sans usine, ou le prolo sans travail. Soyez sans, et vous serez riche, si vous êtes du bon côté du marché financier qui ne s'en émeut guère, même au beau milieu du Tour de France cycliste, juillet 2005. Et pas une rébellion, et pas un bruit, et pas même Bernard-Henri de mes fesses pour, au moins, en rire, puisqu'il ne nous reste plus que cela ! Coluche, Coluche !

Je me relis : *les marchés financiers ont gardé leur sang-froid*, contrairement à ces quelques déliquescents de gauche ou de droite (qu'est-ce à dire aujourd'hui ? Ben rien, rien du tout) tous perturbés de la vente probable de l'un des fleurons de notre capitalisme cocardier. (je viens de lire les paragraphes précédents à la future mère de mon futur gamin qui est d'ailleurs la mère des précédents, et son silence masque difficilement le rapport télépathique que j'entretiens avec les quelques rares grimaces que son austère visage du soir peut grimacer : il me semble évident à écouter son silence qu'elle est en train de se dire qu'elle vit vraiment avec un mec qui n'a rien d'autre à foutre à 23 :23 que d'écrire des conneries. J'abrège.)

Je disais donc que *les marchés financiers ont gardé leur sang-froid.* Je n'en reviens pas. Et pourtant, je suis au courant. Je sais qu'une grande marque française fait fabriquer une bagnole

conçue par des ingénieurs japonais en Slovaquie. Tout le monde sait cela. Je sais aussi que ce genre de chose, ce que mes fameux experts considèrent comme la *globalisation*, c'est surtout bon pour le moral de ceux qui l'ont déjà, les pieds dans le sable chaud des plages où les prolos du Pas de Calais posent rarement la main, pas même en carte postale vu qu'on ne leur écrit jamais de ces coins-là. Rien de nouveau sous le soleil, sans doute. Sauf qu'autrefois, le patron avait une sorte de visage, une sorte de chauffeur, et qu'il était encore temps de pousser ses gamins à réussir à l'école, car il existait une porte de sortie. Si seulement des fanatiques pouvait vraiment terroriser les marchés financiers sans tuer personne.

En annonçant, un peu à l'avance, certes, mais tenez : la dernière goutte de pétrole, c'est pour dans dix jours.

Par exemple.

Du pédagogisme

Dans une émission ahurissante et néanmoins estivale, sur France Inter, on entend causer une sociologue (?), un principal de collège à "forte mixité sociale", la directrice d'une école de la Goutte d'Or (qui fait déborder quoi ?) ainsi qu'une pauvre journaliste de Marianne, dans le rôle de la réactionnaire de service. Je suis en train de bouillir. J'engueule les mômes car c'est l'heure du repas, et j'aimerais pouvoir écouter ceux-là sans avoir à répondre aux questions abruptes sur les princesses et les dinosaures... (du style *Est-ce que les Tortues Ninjas aiment les princesses ?).* Je voudrais avoir la paix comme mon père autrefois devant son litron de *La Payse* quand il voulait le silence pour écouter, tous les midi, Danièle Gilbert et la profondeur du discours. Comme quoi rien ne change, c'est la reproduction sociale. Tel père tel fils etc.

Que suis-je devenu ? Je devrais lui faire confiance à ce principal de collège, je sais bien qu'il est nécessaire d'apprendre à respecter les différences culturelles et que le collège est justement là pour ça. Je devrais savoir tout cela. Je devrais le dire à ces amis qui retirent leurs mômes dès qu'il y en a trop qui foutent la merde (ceux des autres) pour les mettre (les leurs), à contrecoeur parce qu'ils votent à gauche, un peu plus loin, plus loin de la mixité sociale, s'entend. Je devrais savoir que le collège ne sert qu'à cela, et qu'il a remplacé l'armée et son service militaire.

A l'époque déjà, on me l'a dit si souvent : tu vas côtoyer toute la société, tu vas voir, ton service te servira au moins à ça. De la sociologie loin des livres, un an en immersion sur le terrain...

A l'époque déjà, c'était faux. Seuls les prolos faisaient encore leur service. Moi qui n'en était plus, on m'a laissé partir. Diplôme oblige.

Je devrais les croire. Je devrais croire cette sociologue - n'en fais-je pas partie moi-même ? N'avons-nous pas le même diplôme ? - lorsqu'elle éructe sur le droit des tous les enfants à posséder des *baskets à 600 francs* alors que son opposante voulait juste montrer, discrètement, que, quand on n'a pas les moyens, il vaut mieux acheter des bouquins à ses mômes. Et l'une des pédagogues de répondre : "Comment, que nenni ? Vous voulez dire que les pauvres n'ont pas le droit d'avoir des pompes à ce prix-là ? Mais c'est du racisme social !" €€ C'est vrai. A l'inverse, quand la même intervenante précise qu'elle a lancé une sorte de concours dans sa classe, et qu'elle a fait gagner des livres aux "meilleurs", l'autre, la sociologue je crois, de dire : "Quoi ? Il y a donc des perdants ? Ils n'ont pas eu de livres ? ". Il est vrai que dans la vraie vie, par exemple dans le

fameux *monde du travail* tel qu'on nous le prépare dans les conseils d'administration des firmes globalisées, il n'y a jamais de perdants.

Je devrais y croire pourtant. *Tu rêvais d'un autre monde.*

Je devrais être du bon côté. Celui de l'IUFM qui apprend effectivement à d'anciens mauvais élèves à ne pas devenir profs. On leur dit, mais oui madame, et tel que ! "Vous apprendrez plus de vos élèves que vous ne leur apprendrez ! " C'est hélas très vrai. On leur dit, et ils en apprennent. Je devrais y croire. Cette égalité totale, je devrais la soutenir. Je devrais me moquer des bons élèves. Je devrais oublier le taux d'illettrisme à cause de ceux-là mêmes qui défendent l'égalité. Je devrais dire très haut et très fort que l'école est le lieu de reproduction de la classe dominante. Et que pour empêcher cela, il faut être à l'écoute.

Mais la vieillesse aidant, je deviens sourd. Je soutiens vaille que vaille Natacha Polony, l'emblématique réactionnaire si logique à mes oreilles. Elle a l'honnêteté d'y croire encore. Elle sait qu'il est encore possible d'en sortir quelques-uns de là, des griffes des derniers staliniens au monde : ceux de l'Éducation Nationale...

Le petit Africain

En attendant que le troisième veuille bien sortir du ventre de sa mère, ce qui ne saurait tarder, je promène les deux premiers au parc. Ils en ont un peu marre et le plus grand aimerait bien retrouver ses copains de classe. Il réclame son copain Baka. Le petit Africain habite en bas de la rue, dans la zone inondable aux loyers très modérés. Ce n'est pas insalubre, mais c'est ancien, et des familles de prolos blancs dont les gamins se passionnent pour la mécanique des scooters laissent la place - taux d'intérêts obligent - à des familles de femmes du Mali ou de Guinée, dont les gamins noirs naissent à chaque pluie, générations spontanées.

Je me souviens que dans une autre vie, une famille africaine habitait au-dessus de chez moi. La cuisine était tellement à la vapeur qu'elle se faisait fleuve, et les enfants si nombreux que je m'étais senti obligé de recevoir l'aîné chez moi, au rez de chaussée, pour lui donner une chance de faire ses devoirs tranquilles de sept à huit heures tous les soirs. J'évitais aussi, dois-je l'avouer, le dribble permanent de son vrai ballon de basket sur un parquet qui n'en demandait pas tant. Il me dépasse maintenant d'un tête, totalement vide, mais je vois dans ses yeux au hasard des rues quand, tous les trois ans, je le croise, encore une sorte de remerciement. Son père n'était pas son père, mais peut-être le père des autres enfants. En tout cas leur oncle, ou un ami d'un oncle. Mes cours d'ethnologie n'avaient rien de rassurant. L'homme qui faisait office de père était autoritaire et faisait dans le trafic. Encore une preuve par défaut que nous naissons tous égaux.

En montant l'escalier, je retrouve l'odeur de la bouffe africaine. Le bruit et l'odeur de Chirac. Je n'y vois pas d'inconvénient si ce n'est la monotonie. La même odeur, toujours, partout. Je frappe, les gamins ouvrent. La mère est cachée dans un coin, les volets clos. La télé allumée. Vidons ces cerveaux que l'on ne veut remplir, ni papa, ni maman, ni bientôt personne. Avec un signe de tête au ralenti comme dans un film, mais c'est pourtant la vraie vie, la maman donne son aval pour que son gamin vienne au parc. Elle lui colle un paquet de chips aussi inutile que preuve : si l'acclimatation culturelle est imparfaite, pour la consommation, tout va bien, la route de l'obésité est ouverte. Voilà ce que c'est que de survivre. Le père est absent, c'est sociologique, c'est culturel. J'ai vu toutes les autres mères chez Emmaüs l'autre jour, affalées sur les chaises et fatiguées, aveugles aux regards ennuyés leur demandant, s'il vous plaît, laissez-passer, quand

même ! Des ventres potagers, arrosez donc ces graines une fois par mois, et repartez vivre la vie ailleurs. Je ne suis pas sûr que tout cela soit très excusable. C'est la face non angélique de ma mauvaise conscience de gauche. Mais pour combien de temps ?

Nous arrivons au parc.

J'ai le souvenir du père du petit, en visite à l'hôpital il y a deux mois, son téléphone portable vidéo dernier-cri, son grand boubou gris et sa bonne humeur, et ce décalage énorme lorsqu'il ne peut pas me donner la date de naissance de ses enfants. C'est qu'il s'en fout. Des copains l'appellent, ils se voient en direct, c'est la technologie.

Nous marchons dans le parc.

Je me souviens de sa mère, sous la vindicte de la maîtresse à la maternelle, car elle n'avait pas payé la cantine. Elle répondait en insistant qu'il ne fallait pas qu'il mange de porc.

Nous nous arrêtons aux jeux.

Des pigeons ramier roucoulent, le gamin me demande ce que c'est. Il ne sort jamais de chez lui, de la pièce noire en été, froide en hiver. Il est un peu sale, mais il a tout ce nécessaire pour la vie, il court, l'œil pétillant, il a tout ce potentiel qu'il suffit de nourrir. Il faudrait qu'on l'emmène à la mer.

Il faudrait qu'on engueule ses parents aussi. Faudrait pas se gêner pour dire aux gens que même sans argent, on peut emmener ses gamins au parc toute la journée. Que la médiathèque coûte moins cher qu'un téléphone vidéo. Qu'on a encore, pour quelques temps, bien de la chance, de ne pas être que des estomacs.

Bricolages

Je cherche le jeton en plastique blanc me vantant la vie meilleure de la grande surface. Je ne suis pas sur le bon parking, puisque celle-là chante le poulet moins cher et la bière à gogo. Ici, c'est plutôt scies et marteaux. Scies à métaux, piscines moches en plastoc, accessoires baroques et laideur rococo. En me hasardant dans une allée à l'inutilité désespérante, en tout cas aujourd'hui, je reste paralysé par ce tableau : un homme en tongues, intégriste du rayon musulman, me toise de haut quand, face à ce que j'imagine être sa femme, je réfrène un signe de mépris voltairien qui ne dure qu'un instant, un instant seulement. Elle est là, raide et totalement voilée, un voyage afghan pour pas un rond à elle seule, devant les pots oranges d'antirouille, soudainement aussi dérisoires que, décidément, en solde. L'homme au masque de fer, à côté, c'est Donald Duck. Je m'éloigne, avec quelque part dans mon cerveau reptilien le vestige d'une réaction physiologique tout à fait équivalente à la rencontre d'un bataillon de Waffen S.S. un matin de printemps avec mes enfants au parc, un jour où tout irait bien. J'essaye, depuis ce matin même, d'effacer ces images de ma mémoire, mais le téléphone de Spielberg sonne occupé et Philip K. Dick est désespérément mort.

Ma fille est née il y a deux jours. Elle ne pèse pas encore trois kilos mais tout va bien. Je veux juste finir les travaux avant qu'elle ne rentre avec sa mère, et sa sœur, et son frère. Travaux, enfants, agrandissement, allaitement. De Villepin. Cherchez l'erreur.

Mais l'image est là, profonde, un vrai négatif, bien contrasté comme je les aime quand, encore mouillés au rinçage, j'imagine les tirages à venir. Par chance, je conserve - ôh ! Immense privilège

d'avoir été français avant les 80% d'une classe d'âge au bac - l'illusion Montesquieu, celle dont les professeurs d'histoire nous ont fait boire la tasse : nous sommes tous les droits de l'homme tout autant que ceux de la femme, et l'obscurantisme, cette façon simple qu'ont les croyants d'accepter d'être gouvernés par l'idée qu'ils se font de la mort, cet obscurantisme réveille en moi des peurs terribles, du temps où, justement, et dans nos contrées, il faisait la loi. Car il n'est pas très loin ce foutu temps. Au rayon peinture, mais aussi aux journées mondiales de la vieillesse dans la tête, aujourd'hui en Allemagne, demain ailleurs, tant qu'il y aura des papes munis de petites bites minuscules et de doigts boudinés pour faire pipi, pipi seulement. Jaune ocre, Saint Jean d'ocre, oh ! Tant que les doutes ne l'emporteront pas au rayon du bricolage religieux. Et l'on est mal barré.

Toutefois, une petite lumière, minuscule et digitale, pique celles et ceux qui.... pixels justement. Une petite lumière quand j'ai vu, il n'y a pas si longtemps, en passant derrière deux de ces femmes si voilées qu'elles pourraient, en flottant, faire des régates autour de l'île de Ré, quand je les ai vues, donc, et par derrière, s'enivrer d'images de cul, oui, de culs et même avec un *s*, sur leurs téléphones portables. Ainsi donc, à l'intérieur, il reste une petite lueur, minuscule, invisible, la flamme de la résistance. Je me suis senti moins seul. Il faudra juste que j'arrive à expliquer tout cela un jour à mes filles, et l'idée n'a rien de plaisant.

Les souvenirs amnésiques

Pour la naissance de la dernière petite, j'ai demandé à un ami de me prêter son appareil numérique. Ainsi donc, les parents éloignés peuvent rapidement voir si les ressemblances rassemblent ou éloignent, et pas grand-chose d'autre. Trois ou quatre photos et internet, je suis hypermoderne. L'appareil est joli, plein de boutons, un peu compliqué à mon goût, mais il est vrai que je suis incapable d'utiliser un appareil argentique post-Nikon F3... Les modes *program*, l'*autofocus*, la mesure *spot*, je n'en vois pas l'utilité. Et j'ai l'impression d'être amputé d'un minimum de savoir-faire, j'allais écrire de "savoir-vivre", car c'est bien de la vie dont il s'agit ici. Les photos sont en ligne, la famille est ravie, et voilà. Les ventes de punaises ont sans doute chuté. Rien sur les murs ni dans les cadres. Et que l'on ne me parle pas d'imprimante couleur... On ne se retrouve même pas quarante ans en arrière : pire que du Polaroïd™ ! De la vidéo figée métallique sur plastique. Pas de quoi fondre.

J'en étais même à me demander s'il ne fallait pas essayer de rassembler mes frères dinosaures du labo noir et blanc et leurs cousins herbivores de la diapositive afin de mettre en ligne un site qui défendrait avec moults convictions tous les avantages de la pellicule, du négatif, de la chimie et du vrai papier. Si cela est déjà fait, qu'on me prévienne, j'en serais ! Voilà, je rêvais d'un combat perdu, avec ma conviction d'adolescent comme du temps où. Et le présent sonne à la porte, par hasard, sous la forme d'un copain désespéré par l'écran de son portable. Je lui donne quelques conseils, pensant d'abord à un problème de connexion, puis de carte vidéo, de surtension, d'alimentation, de carte-mère, de disque dur, je ne sais quoi. Le portable a rendu l'âme, amen. Les commerciaux se frottent les mains, car l'individu en question va devoir en acheter un autre, ce qui lui fait une raison d'être, et ce qui n'est déjà pas mal. Les clodos n'ont pas ce luxe, les clodettes non plus, Alexandrie, Alexandra.

La femme de ce copain m'a alors mis la puce à l'oreille. Ce n'est pas qu'elle soit très consommatrice. C'est qu'elle est mère, et ce n'est pas rien. Elle l'avoue texto : toutes les photos des enfants étaient dedans. Et nulle part ailleurs. Rien. Adieu la prime enfance, les nourrissons,

les clichés à bout de bras grand-angle zoom minimum, flash et l'océan arrière-plan. Six années s'écroulent, disparaissent effacées les zéros et les uns, les pixels et la satisfaction immédiate de nos besoins d'un *maintenant* permanent. Oubliant hier, on s'en était remis à ces satanées bidules, leurs claviers et leurs écrans, sans grandeur d'âme et sans garantie. Les prix sont au plus bas, la *démocratisation* avance, on nous vend la vie numérique comme on nous chante la démocratie sous Chirac ou l'entreprise sous le MEDEF, le tout au singulier et au plus offrant. Et voilà le travail : une petite famille amnésique, rien sur les murs, juste des déménagements, et dans vingt ans, les gamins devenus autres se rêveront à nouveau à la plage, mais sans le super-8 tremblotant, sans la diapo diaphane, sans le cliché grisonnant des noirs et blanc d'antan : sans rien.

Alzheimer pour tous et pour pas cher, renouvelé japonais tous les six mois. Je me répète, je sais. Mais j'en suis très fier. C'est la base de la pédagogie.

J'avoue discrètement que l'événement m'a séduit : c'est que la mère en question m'a demandé s'il m'était possible, enfin bon, à l'occasion et quand j'aurais le temps, de lui faire quelques tirages de ses enfants via mes négatifs à moi, noirs, blancs, à l'ancienne... Un peu d'espoir, en somme.

Du cerveau reptilien et d'autres petits détails

J'étais perdu dans mes pensées, sans carte ni boussole bien que l'autoroute fut droite et la route longue, le ciel un peu chargé, le gris douteux. J'écoutais *Tower of Power* en live sur un baladeur MP3 d'une grande marque d'ordinateur, j'avais tout d'un sapiens du XXIème siècle même si le siècle précédent me colle encore beaucoup à la peau. Je pensais à mon gamin et à sa tumeur passée, sautant du coq à l'âne au moment où le foutu baladeur commença à émettre des grésillements quand nous dépassâmes un émetteur téléphonique. Et si tout cela venait de l'antenne immense installée au-dessus de l'appartement de sa nourrice avant qu'il n'aille à la maternelle ? En même temps, je me demandais pourquoi la mère d'une copine avait un cancer, elle qui ne fumait pas, ne buvait pas, et avait un regard si bleu. J'ai besoin de réponses à des questions simples. Ça vient d'où ? Je concluais sur la pénurie de pétrole, et l'énorme gâchis qui voulait que je rentre à vide, après avoir déposé les gosses chez leurs grands-parents, étant moi-même totalement bredouille d'auto-stopeuses anglais rousses et nymphomanes.

Je m'estimais aussi heureux, je pratique assez souvent l'autosatisfaction partielle, c'est une sorte de yoga intellectuel, une façon de comptabiliser chaque journée comme si, effectivement, elle m'avait apporté quelque élément positif. Le riz du restaurant indien était exquis, les deux gamins ont adoré le *cheese nan*, au marché aux puces, il y avait des affaires à faire, et je pars pédaler en montagne pas plus tard que demain, alors que la dernière de la famille grossit bien, et ouvre des yeux immenses sur un monde plein d'ombres. Je lui expliquerai les ombres plus tard, dans la démesure du possible, ce qui n'est pas une mince affaire. De toutes façons, le hasard ne s'annonce pas.

J'étais donc dans ce vague à l'âme, un peu tressaillant mais éveillé, éprouvant la satisfaction d'un quant à soi à l'intérieur d'une bagnole dont j'ai oublié de faire la vidange, après 17000 kilomètres. J'en déduis une grande spiritualité à défaut d'un matérialisme consommateur, et conclus à la fiabilité des moteurs japonais. Arrivé au péage, une idiote blonde me double par la droite, ni une ni deux, je lui fais remarquer par deux légers appels de phare, car je déteste que l'on ne respecte pas les règles logiques du code de la route. Mon côté père de famille, sans

caravane mais presque.

Arrivé derrière sa vulgaire voiture française de l'avant-dernier segment marketing, autant dire une merde qui ne se vend que par chez nous et ne dure pas plus d'un printemps sans voir ses plastiques pourrir et son moteur rôtir, voilà que le passager, un mâle en rut, l'un de ces hommes qui se font chiens quand il s'agit d'honneur ou de donner des leçons alors que ce ne sont que de gros porcs ou, assez souvent hélas, des moutons, voilà donc que le type me fixe du regard pare-brise interposé, comme dans la cour de récréation, comme si j'avais ses onze ans d'âge mental. Soit. La colère monte en moi et c'est par chance qu'il en réchappe. Sa blondasse me laisse la doubler pour mieux me rendre mes pauvres appels de phare. En quelques secondes, les longues étapes franchies par l'homo-sapiens en quelques millions d'années s'écroulent pour laisser la place au côté obscur de la vie : la grande connerie. Si j'étais vraiment costaud, au péage, j'aurais fait un signe au porc dans sa pauvre bagnole, en espérant qu'il essaye de s'en prendre à moi, mon héros. Et là, ouvrant légèrement la fenêtre, je l'aurais laissé tendre la main, avant de remonter la glace violemment pour emprisonner son bras, en rêvant à la chose, j'imaginais son supplice car, avec un grand plaisir, je lui aurais cassé chaque doigt un par un avant de le libérer, d'ouvrir ma portière, et de l'achever d'un grand coup de pieds dans les couilles.

L'épilogue aurait consisté en une scène le ramenant par le col vers le coffre de sa pétasse, tout en lui souhaitant de bonnes vacances à la plage.

Bien entendu, en tant qu'intellectuel diplômé (je rappelle à qui veut l'entendre que je possède sans tricher un doctorat de troisième cycle qui me sert essentiellement de presse à photos), rien de tout cela n'arriva. Les pauvres imbéciles me doublèrent, je pris mon profil le plus western et puis voilà, je suis rentré penaud. Mais j'imagine parfaitement à quoi correspondent les petites bagarres et les grandes guerres, ces intrusions dans nos honneurs lamentables, les morts faciles qui s'ensuivent. J'imagine parfois ce qu'il en serait si j'étais, comme le croient mes enfants, un vrai super-héros...

Mais comme m'a dit mon fils ce matin : "Papa, est-ce que Constance, ça commence par un gros mot ? " Et je comptabilise dans la journée quelques points positifs avant la nuit.

La possibilité d'un nul

En vitrine de la grande librairie de Pau, les nouveautés de la rentrée. En les regardant, tout en cherchant un bon livre à offrir à un ami (pas de Coetzee, pas de De Lilo, pas de Günter Grass... on se croirait à la FNAC...), je tombe des nues tout en tombant de haut. Je me tords je me gondole, je me tâte aussi. Tête de gondole. En gros comme chaque année, des centaines de nouveaux livres et de premiers romans. Des clients entrent et demandent le dernier Houellebecq, ressortent satisfaits. Je les regarde. Si j'étais laid, donc seul, je serais peut-être en tête des ventes, moi aussi. Voilà la possibilité d'un nul. La laideur vous pousse au cul comme elle pousse à la gueule. Gainsbourg, Sartre, belle motivation. En regardant par hasard la télévision publique le matin même avant d'aller faire le Tourmalet et l'Aspin à la queue leu-leu (véridique), c'est avec étonnement que je constate que l'animateur aux dents écartées n'embauche plus que des animatrices à forts décolletés et belles gueules. Il en est si troublé qu'on le montre, gare aux moches qui tenteraient leur chances. Mieux vaut investir la chirurgie plastique que les cinq années de droit. Une moche con vaut bien moins que la moitié d'une belle idiote. Il existe aussi, à l'évidence, des filles belles et jolies. Une sorte d'entre-deux. Mais les hommes laids (Gainsbourg

donc) doivent avoir du génie pour se les procurer, et les hommes au physique transparent et sans intérêt (Houellebecq par exemple) doivent écrire des bouquins traitant de la misère sexuelle des types dans leur genre, c'est de bonne guerre. Les grands écrivains n'ont jamais obéi à ce genre de loi. Ils avaient de la gueule, c'était toute la différence. Je dis cela juste pour faire une phrase, je ne crois en rien.

Je pelote quelques quatrièmes de couvertures. Combien finiront au pilon ? Foutue écologie de la littérature et du nouveau ! En plus, il est nécessaire de montrer sa belle tronche gracieuse et pleine de dents en couverture, afin d'approfondir l'identification du lecteur à l'auteur de la chose. J'y reviens. Une demi-Beur lesbienne à belle gueule est vantée pour ses diverses appartenances, identités etc. Alexandre Dumas ? Et si la littérature, comme la photographie, n'avait plus aucun avenir ? Et puisque la publication n'est plus vraiment un privilège rare, bien qu'elle ne rapporte rien à personne à part Harry Poter ? A quoi bon ?

Et puisque l'écrivain amateur se donne en spectacle sur internet, (même si la comparaison n'est pas valable, je ne sais plus très bien pourquoi). Vaut-il mieux être très lu sur écran ou pas du tout sur papier blanc ? On m'opposera que l'histoire tranchera. Mais personne n'a le temps de la prendre en stop, l'*histoire*. On s'en fout. Il nous faut du neuf.

Fellation et darwinisme

Ma mère y croyait, j'y suis allé : Lourdes. Roulant lentement vers le bas de la ville, près du fleuve, là où, dans les villes plus classiques d'autrefois, on trouvait des putes et des rats, on trouve ici les marchands du temple et les colifichets. Des bonnes sœurs, quelques trisomiques de familles pieuses, des anglais en uniformes de collèges plein de brimades, quelques vieux et des fauteuils bons pour la noyade. Béatitude.

Béat je suis.

Béat.

Des photos du dernier passage de l'avant-dernier pape, le bon Jean-Paul second du nom, avec cet étrange visage de momie vidangée sans garantie kilométrique ni les effets spéciaux des séries B contemporaines. Autour de lui, des talkies-walkies tenus sérieusement par des gorilles eux aussi j'imagine, très, hum, catholiques. Des T-shirts du pape, des photos de Bernadette, un almanach des miracles, et des bonnes sœurs à la vulve desséchée par tant de béatitude et par manque d'arrosage : le célibat a anticipé l'effet de serre, c'était à prévoir.

Je sombre en regardant tout cela : béatitude.

Et tout à coup, je repense à Molinier, ce type qui a passé des années à faire du yoga pour pratiquer l'auto-fellation, et tout à coup donc, je comprends ce phénomène fondamental qui manquait à Konrad Lorenz, mais aussi à Rostand père : contrairement aux chiens et à d'autres animaux qui lui sont proches, l'homme ne peut, même en possédant un membre démesuré et je sais de quoi je parle, s'autosatisfaire et par là-même calmer un appétit tout à coup homosexuel et quant à soi. Et pourquoi donc ? Par manque de souplesse. Et quelles sont les conséquences de cette raideur dorsale ?

L'altruisme. Répandons-nous...

Pour aller voir d'autres personnages satisfaire la chose et, tout guilleret, en profiter pour

éparpiller des millions de candidats au grand show d'aujourd'hui, car nous sommes vivants.

Ainsi donc ! Ainsi donc ! Les limaces ventripotentes tentées par les miracles lourdeux feraient mieux de tenter, dans la mesure du possible, de satisfaire la raideur dorsale qui les a conduit jusqu'au fauteuil, en pratiquant toutes ces choses si bien cataloguées autrefois en Inde. A défaut de miracle, elles profiteraient, profiteroles et chocolat fondu, des bienfaits de la succion à défaut de liposucion, et, d'une manière ou d'une autre, notre courbe de natalité continuerait à faire des bons, car qui sait donner saura se faire généreux. Sauf les très vieux, mais qu'importe.

Je quittais Lourdes heureux, béat, je l'ai dit, béat, mais heureux. Les montagnes en arrière plan, tant de cols à grimper, et cette découverte fondamentale pour l'éthologie humaine : si nous nous tenons si droit, tenez, si nous marchons debout mon cher Rahan, c'est pour ne pas se faire des choses de par soi-même, et, ainsi donc, pour conquérir le monde. L'éloignement de la bouche et de la bite conduit, après de longues marches et quelques siècles, à la civilisation... Si les chiens savaient ça, on mangerait à leurs pieds. Ils ne sont pas les seuls à l'ignorer.

Ça n'existe pas - les angoisses du père

Je le gronde doctement. Il a disparu quelques secondes, mais c'est suffisant pour les trafiquant d'enfants, les procès d'assises, les disparitions. Je lui explique que des grands enlèvent des enfants et qu'on ne les revoit jamais, qu'il ne faut pas s'éloigner de son papa ou de sa maman, même si l'on est vraiment très grand à 5 ans. Je précise que ça arrive rarement mais qu'au moins on aura pris nos précautions.

Il me répond : "Ça se peut pas que des grands ils enlèvent des enfants. T'en connais toi des enfants enlevés ? "

J'en connais, il y en a sur les murs et les vitres des gares, des fois que les voyageurs soient plus au courant que les abrutis devant leurs télés. Les ogres existent d'une autre manière, c'est pas Shrek et ça n'est pas vert, mais crois-moi petit, tout existe. J'ai vu les photos des disparus, des envolés. Je ne donne pas chair de ma chair si jamais j'étais - même une seconde - à la place de leurs parents. Voilà pour l'humanisme.

Et je retourne à toutes les conséquences envisageables de la chose humaine, et de la manière dont il faudra leur dire. Et puis quand ? Dire à la plus grande que Cendrillon n'existe pas. Et qu'elle ne sait ni nager, ni voler. Dire à l'aîné que sa croûte au genou n'avait rien de grave à côté de ce que fût sa tumeur du cerveau. Leur avouer qu'un jour il y a eu des gens en prison et même des guerres et des bombardements pas plus loin qu'ici, sur la gare du coin. Leur parler des camps et de l'horreur. Leur parler de nous, puisque c'est de nous dont il s'agit. Et pas qu'en symbole. Et pas de costume plastique de Dark Vador qui, d'ailleurs, ne s'appelle même pas comme ça et se paye le luxe - je le jure - de n'avoir jamais existé pour de vrai. Alors que Chaplin a, lui, vraiment tourné Le Dictateur.

Comment leur dire que leurs vies vont croiser la fin du pétrole, du gaz, du fioul, de Chirac, et aussi pas mal de cons et de salauds, malgré une existence bourgeoise assurée par leur mère qui est travailleuse, diplômée, utile à la société et vraiment sans parlote ? Et leur dire quand ?

S'en vouloir d'avoir franchi le pas d'en faire, et pourtant.

Je lui parlais du Tsunami au plus grand tout à l'heure, en rendant des DVD au magasin.

Mais aussi des volcans, des nuées ardentes, des tremblements de terre. C'est que j'ai peur qu'il manque de vocabulaire. C'est grand comment, hein ? Comme les Galeries Lafayette. Comme une grande maison. C'est à cause du fond de la mer qui bouge. Je lui parle de la Louisiane, engloutie à cause de l'effet de serre et de tous ces gens qui votent pour des cons ou oublient de le faire. Je n'ai pas cité le plus grand d'entre eux, chacun a ce qu'il mérite et le web tout entier l'insulte suffisamment. Personne pour voir que la politique économique américaine n'a pas résolu le problème des chômeurs en Louisiane. Au contraire, c'est bon pour le PIB. La reconstruction, le déblaiement. Et surtout empêcher les pauvres de voler de quoi bouffer et un canapé Ikéa pourri au ventre et *made in Russia*, sinon, c'est l'anarchie. Et comme c'est une théorie de gauche, il vaut mieux éviter.

Combien de temps va-t-on tenir à leur raconter des histoires pour enfants ? Et si les autres gamins leur apprenaient la vérité ? En étant simplement eux-mêmes ou en ressemblant à leurs parents, j'en croise certains à la sortie de la maternelle, c'est pas beau à voir. Doit-on basculer lentement vers la réalité ou se contenter de laisser la vague les rattraper quand leurs cerveaux d'enfants glisseront vers une objectivité presque obscène tant il est vrai qu'on aimerait la repousser comme un VRP mal venu le pied dans la porte un soir de Noël ? Hein ? J'exagère, il est tard, c'est la paranoïa sans doute. Ça n'existe pas.

Moi-même je vole. J'ai un vaisseau spatial. Une fusée. Un avion. C'est secret bien sûr. J'ai un site web plus lu que la plupart des romans de la rentrée littéraire. J'ai des chevilles énormes et en acier. Je suis bio-ionique. Passe muraille et homme invisible. J'en profite pour aller chez la voisine mais ça ne lui fait pas d'effet. Mon côté passe-muraille est parfois regrettable quant on en vient au charnel. Peut-être ?

Priorité aux départs dans l'heure

Je n'apprécie guère les dimanches soirs. Ils sont annonciateurs de la semaine, j'entends la semaine de travail, ce qui pourrait être pire, si j'étais chômeur. Comme de nécessaire, je passe à la gare afin de renouveler mon abonnement de travail. J'apprécie autant la formidable entreprise nationale qui gère les trains en France que les dimanches soirs qui se contentent de présager du lendemain et de ne rien gérer du tout. Il faut dire qu'à prendre le train tous les jours ou presque, on se fait libéral (pour de faux, mais pour combien de temps ?) face au monolithe kubrickien de la bureaucratie marketisée de la belle entreprise nationale. L'autre mardi, mon TER arrive avec une heure de retard. Par chance, n'ayant pas vraiment d'utilité sociale, j'arrive en retard à mon travail et voilà. Mais d'autres passagers tiraient une tête longue comme un dimanche de pluie, petits chefs en appui et artillerie lourde à l'arrivée. J'imagine. L'employé de la grande entreprise nationale s'est contenté de nous donner une enveloppe pour réclamer, tout en précisant que l'on n'aurait rien, puisqu'il s'agit d'un train régional, allez comprendre ce que l'on aurait pu avoir s'il s'était agi d'un train international pour aller au boulot par exemple.

Mais ce dimanche soir, tout est pire. En trente minute, je vais croiser la somme de mes détestations actuelles ou passées, et surtout, l'injustice. Je fais donc la queue derrière un Noir plus petit que moi, en me demandant s'il est Bamiléké. Je ne suis jamais allé chez les Bamiléké, mais un copain de là-bas me les avait décrits comme lui, c'est-à-dire comme le costaud qui attend devant moi. Derrière, des jeune piercés, des couples enlacés, tout un petit monde à attendre. Devant, deux étudiantes en rien, ce qui va de soi de nos jours (je sens que le vent tourne, je suis à deux doigts de crier "Vive Alain Madelin !" C'est la déraison totale). Il y a donc du monde à faire

la queue pour trois guichets. Quinze divisé par trois, ça fait cinq. "Vive le service public ! " me dis-je, là encore sans savoir pourquoi. Au moment où l'une des deux étudiantes allait s'élancer pour demander un billet, l'employée, stoïque, appuie sur le bouton qui fait remonter la vitre. Elle ferme, il est neuf heures. Personne ne la remplace, malgré l'affluence. Oh, bien entendu, nous ne sommes pas dans un supermarché, c'est sans doute difficile de prévoir que les quinze quidams vont venir maintenant, à cette heure précise, et qu'il faut donc maintenir trois guichets ouverts jusqu'à plus soif.... Des deux restants, la plus jeune guichetière, avant de passer au *suivant*, crie : "Y-a-t-il quelqu'un qui part dans l'heure ? ". Les retardataires derrière moi lèvent le doigt et passent tout autant devant mon ami Bamiléké (nous avons maintenant quelque chose en commun : nous étions en avance, nous avions prévu...) que devant moi. Au bout d'un moment, puisque personne ne daigne passer, je m'avance. Le guichetier me demande : "Vous partez dans l'heure ? " - "Non, je pars demain matin à 6 :45". Sans m'en demander plus, le voilà qui crie : "Y-a-t-il quelqu'un qui part dans l'heure ? " et le jeune endormi derrière moi de lever le doigt. Je lui demande dans combien de temps part son train. Vingt minutes. Très bien. En vingt minutes, monsieur le guichetier peut donc me remplir mon abonnement de travail et donner un billet à ce jeune. J'attends depuis 43 minutes, quand même, et c'est dimanche soir. "Non monsieur, si tout le monde faisait comme vous, comment ferait-on ? ". Je n'ai pas la présence d'esprit de lui répondre qu'il suffirait de changer la règle absurde qui fait du retardataire le prioritaire. Charité chrétienne, les premiers seront les derniers, peut-être, mais le contraire, moyen, hein. Je me mets en colère, ôh, c'est rare, mais ça arrive. Surtout que ma gare est équipée *wifi*, et que la femme avant moi avait tous les avantages du "grand voyageur". Que de privilèges. D'ailleurs, j'ai toujours détesté les cartes de réduction. Les vieux, les jeunes, les familles nombreuses, tout y passe. Egalité tu parles ! Le bureaucrate éteint devant moi se rallume. Il ne me servira pas, et tant que des crétins auront un train à prendre dans l'heure, ils seront prioritaires. J'ai beau prendre le train depuis cinq ans tous les jours sans jamais pouvoir engueuler personne quand, justement, personne ne nous prévient d'un retard, j'ai beau n'avoir eu aucune nouvelle d'un trop perçu par cette formidable entreprise nationale, j'ai beau avoir un copain dont le père a été cheminot et qui voyage gratos dans toute la France (mais si, c'est vrai !), je n'ai droit à rien. Le petit bureaucrate applique la règle. Et c'est là, justement, que je me vois conceptuellement confronté à ce qui est détestable dans cette époque. La règle va aux pressés. Et aux T.G.V.. Ça va de soi. Les autres sont du menu fretin. J'aurais dû faire croire que je partais dans l'heure, mais il n'y avait aucun train pour moi. La seconde détestation, c'est celle du bureaucrate qui applique une règle absurde. Comme n'importe quel militaire, il tire parce qu'on lui a dit. S'il devait me crever les yeux comme on l'a fait à une fillette en Haïti dont les parents refusaient de se plier au racket (ce qui me permet, au passage, de relativiser totalement tant ma vie minable que celle, encore pire, de ce fonctionnaire sans imagination), s'il devait me crever les yeux, eh bien, il le ferait peut-être. Sans aller jusque là, si l'on devait lui inventer des règles encore plus absurdes, par exemple, la règle selon laquelle seuls les gens qui viennent prendre leur billet au moins deux jours à l'avance seront servis (je me demande d'ailleurs quelles seraient les conséquences d'une telle règle), il l'appliquerait en engueulant les connards qui partent dans l'heure et n'ont pas de billet. Ah, j'oubliais : cette règle a été déféquée par des marketeurs. Le degré de satisfaction de la clientèle pressée est d'autant plus grand qu'on lui a facilité la vie. Alors que la clientèle captive (je refuse de me tuer en bagnole pour aller au boulot), puisqu'elle est captive, et en plus, largement subventionnée par le Conseil Régional, alors, hein, on s'en fout.

Du temps réel, un bureaucrate, du marketing. Les trois en une demi-heure, une demi-heure de ma vie alors que les mômes n'arrivaient pas à s'endormir, que le biberon de la petite n'était pas prêt, et que je suis très énervé. Mais je le dis au monde entier, ça ne compensera pas la panne de motrice de demain matin, et mon obligation de me lever encore plus tôt. Au moins,

j'aurais le privilège du "départ dans l'heure". Car oui, je n'ai pas acheté mon billet. Il faut savoir rester digne.

Et mort aux cons.

Bernard et moi

J'étais collé à la fenêtre du T.G.V. l'autre soir, et je l'ai vu passer avec une casquette enfoncée sur sa cinquantaine, par-dessus une paire de lunettes noires sous ciel nuageux. Il cherchait peut-être à éviter les *fans*, ce qui est bien compréhensible quand on en a encore.

J'étais coincé au bar puisque tout était réservé. J'ai vu la fille qui l'accompagnait venir chercher des bières, mais pas lui. Ça m'a fait bizarre d'avoir presque quarante ans l'année prochaine et d'être dans le même train que Bernard Lavilliers. La sève est retombée depuis un certain temps, mais je m'en fous puisque j'écoute en boucle son *live 78* en mp3. Il y chante "Est-ce que tu seras vivant en l'An 2000 ? ". On est vivant lui et moi. J'avais envie - je l'avoue sans honte - d'aller le voir, à la manière d'un fan imbécile pour lui dire quoi. Quoi, quoi, quoi. Ouvrir la porte et dire : "Bernaaaard ! Je suis vivant en l'an 2000 ! " Et puis l'embrasser sur chaque joue en lui serrant la main. Il m'aurait pété la gueule et la conversation aurait pris fin. Bernard, c'est comme le quartier de son enfance, faut pas y retourner. Je l'ai vu en concert plusieurs fois il y a plusieurs fois longtemps. Je l'ai perdu de vue mais j'appréciais. Un type sorti de l'usine pour faire le tour du monde avec une guitare, c'est bien. Et au lieu de pomper les standards brésiliens, il a écrit ses propres morceaux de Reggae, ce qui est un moindre mal. En attendant, je regardais les types en cravate commander des plats au stewart qui parlait très mal français dans les enceintes du train. Petit moment de drôlerie sur la mondialisation et le manque de personnel. Un Asiatique encaissait les dividendes des cadres français en voyage. Les petits commerçants rentraient à Paris, leur 4X4 en panne. Et Bernard roulait en première classe. Comme Jospin. On était loin des usines, des vallées minières et de la sidérurgie, des espoirs perdus d'avant Mitterrand. Presque 30 ans, presque une vie. Je vous parle d'un temps que les moins de trente ans, etc. *Je suis un pessimiste et payé par personne.* Voilà ce que disait Bernard à l'époque où son usine n'avait pas déménagé en Inde. Avant les législatives de 78. Je me souviens d'une photo en noir et blanc chez un ami : 78, l'espoir., affiche déchirée sur un mur. Je répète : 78, l'espoir. Ça parlera à certains.

L'espoir n'est pas une valeur à la mode.

Au kiosque de la gare ce soir, je détaille les revues sous plastique : c'est sans espoir. Nulle part. Pamela Anderson expose sa plastique en plastique, choc en toc, le sein dégoulinant et l'œil des hyènes dans les films animaliers de mon enfance. Elle a faim la pauvrette. Désespérant. Pourrait-on, au nom de la liberté, interdire la publicité ?

Bernard était donc à deux wagons de moi. Mes dix-neuf ans sont revenus, magiques, cheveux longs et petit con prétentieux sans ambition : découverte à rebours du *Live 78*. Des percussions, du rock et de la samba, les sons de l'époque, j'ai la profonde conscience d'être complètement ringard et démodé. *T'es vivant camarade ça vient d'être un délit* qu'il dit Bernard. J'aime bien. C'est autre chose que *Je suis un marin gnin-gnin*. Faut-il forcément évoluer ? Doit-on mourir quand il en est encore temps, John Lennon, quand on donne encore espoir, quand on fait encore illusion, avant le fond de commerce qu'on amortit Mick Jagger ?

Je suis descendu du train, le sentiment morose d'avoir abandonné la musique depuis toujours, plus d'élan *rock*, pas la subtilité du jazz. Un itinéraire de père de famille. Je n'avais pas prévu.

Hubert Félix Thiéfaine.

Chirac : ce qui s'est vraiment passé

A l'heure où le plus que ridicule (une sorte de plus que parfait de la connerie) l'emporte à tous les niveaux, par exemple en montrant, paraît-il, un premier ministre faire son jogging sur la plage de La Baule puis nager dans la belle eau de mer avant de rejoindre un type qu'il déteste et qui le lui rend bien, à l'heure d'aujourd'hui donc, maintenant, ce maintenant où plus rien ne peut nous étonner, on nous a remis Chirac en état.

Les commentaires allaient bon train : grave, pas grave, sourd, pas sourd, aveugle peut-être ? Déficient ? 2007 ? A coup sûr, Jacques Chirac est devenu très 2007 en une semaine d'hospitalisation chez les militaires. Il a pu saluer la qualité du service public de monsieur tout le monde dans un service réservé au premier personnage de France. Elan de générosité, flash, photos numériques.

Que s'est-il réellement passé ?

Et si Chirac avait été cloné ? Invraisemblable ? Ah ah ah ! Pas plus que de voir Villepin courir sur la plage comme Bardot en 69. Rien n'est invraisemblable. Une disquette d'un méga-octets en trois pouces et demi, une sauvegarde de l'encéphalogramme du bonhomme (la place de l'imagination est si réduite, comprenez-nous), et l'application du programme militaire ultra-secret qui place la France en tête des nations avancées. Un Chirac qui dure, c'est un Chirac cloné. La preuve : Houellebecq a fait paraître son bouquin une semaine avant l'intervention. Jacques 12, te voilà. Une autre preuve : Raël est auvergnat, comme Giscard. Giscard a sans doute bénéficié d'un premier test en grandeur nature : deux disquettes. Dans la seconde, on a rajouté la Constitution Européenne, pour de rire... Pauvre Mitterrrand, mort bien trop tôt pour en bénéficier !

2007 : grâce au clonage, Chirac se représente, il est réélu. Ni Sarkozy ni Villepin ne pouvaient l'être. Bien sûr, le Vicomte a piqué des voix au borgne, mais c'est insuffisant. Bayrou a fait 5%. Le PS, en accumulant les scores de chacun de ses candidats officieux et officiels a fait 15 (Guignol a promis une technoparade hebdomadaire dans toutes les villes ouvrières de plus de 20000 habitants à reconvertir, Crâne d'œuf a fait croire à personne qu'il était communiste mais une partie de la droite a voté pour lui, Oncle Benz a reçu les voix des plus de quatre-vingts ans, François et Ségolène n'ont pas convaincu par leur candidature commune....). Le facteur trotskyste trotte mais lentement, avec ses rêves de Goulags et de redistribution des richesses : un écran plasma par chômeur, c'est toujours ça de piqué à l'ex-femme de Sarkozy. Le reste est anecdotique.

J'ai vécu 39 ans avec Chirac, grâce à la science, jeune lecteur, ce calvaire n'est pas terminé.

L'angoisse de 13 :05

Il est 13 :05. La salle des profs est déserte. J'ai déjeuné en avance. La rentrée est rentrée. Ma fille pleure à la maternelle. Mon fils a retrouvé ses copains. Je digère. J'angoisse. L'heure du

bilan. Pourquoi être encore là ? Pourquoi ne pas être parti à 25 ans pour de bon, pour ne pas regretter ? Pourquoi cette idéalogie qui sommeille en moi toujours ? Idéalisme. Art de regretter constamment ce qui aurait pu être fait ou défait alors que tout n'est pas si mal. Art de ne pas voir que tout n'est pas si mal. Que tout pourrait être pire. Je pourrais vivre ailleurs, etc. La plupart des ailleurs n'ont pas ce confort ni cette tranquillité d'esprit. Il n'empêche. Je sais qu'à cette heure-ci, n'importe qui tombe sur ce texte quand il sera fini et oublié. N'importe qui pourra au choix s'identifier ou cliquer. Une simple seconde et mon amateurisme d'écrivain est balayé par un autre écran par une autre personne sans idéalisme ou alors trop. Je voudrais pouvoir dire je m'en vais, je n'assurerai aucun cours cette année, *goodbye* (ça fait film), et m'y mettre pour de bon. Remplacer Houellebecq au pied levé et en tête des ventes et même si c'est très mauvais et sans idéal, et prétentieux et marketing. Ce sentiment d'être libre. Je ne voudrais pas passer à la télé ni même qu'on me reconnaisse dans la rue. Sauf les jolies filles nymphomanes bien sûr. L'argent masque à coup sûr les calvities.

Mais être là, comme disait Heiddegger.

C'est chiant.

C'est à la même heure le même jour tous les ans. Je pourrais me répéter. A la même heure la cloche sonne le bilan et me dit comme dans les dessins animés avec Donald et sa bonne conscience à droite (un ange), sa mauvaise conscience à gauche (un démon) : que fais-tu encore là ?

Et je réponds : je m'emmerde. Le travail pour les autres m'emmerde. Je masque mon inutilité sociale par des périodes factices de débordement bureautique. François avait raison - c'est mon meilleur ami - sans talent, il faut travailler, et pas qu'un peu. Le reste est de la prétention. Je prétends à l'anglaise et à la française. Le faux-ami se fait multilingue et polysémique. Je fais semblant et j'aimerais bien y être. Je suis nombreux comme vous. Enfin, je veux dire le contraire : être ailleurs, avoir fait le choix, être né au Japon comme Nothomb, en Indochine comme Duras. Mais rien. Pas d'histoire en tête ou si peu, des priorités immédiates (sic), le potager, un peu de ciment, les mômes au parc, ranger, faire la vaisselle, corriger les copies de millions d'analphabètes. Tenez, à ce propos, j'ai vu les nouveaux. Les filles sont encore plus hyper-sexuelles. Les garçons *playstation*^{TM}. Rien de plus. Ils font des études dans le but de trouver un travail. Qu'on leur épargne la culture et je m'épargnerais bien les actualités. On me l'a presque dit texto ce matin. J'ai acquiescé. Je lis la biographie des Rolling Stones. François Bon. Et tout à coup je comprends ce qu'est un écrivain. Il archive, il conserve, il vit pour ça. Faut pas seulement se donner des airs. Même un amateur doit faire des efforts. Un collègue me demande si j'ai déjeuné et j'entends les chiottes du troisième qui se vident derrière moi. Celui-là a déjeuné, niveau zéro de la constatation. Finalement, je me trouve un peu superstitieux : j'imagine toujours que ça va venir. Je me moque bien de Lourdes mais je crois au miracle. Bazin à 43 ans, Kertez aussi. Non ? Encore quatre ans. J'écoutais Higelin dire n'importe quoi hier soir à la radio. On lui demandait ce qu'il pense des artistes, ce qu'il en a vu. Pour une fois, pas n'importe quoi. Il parle de l'enfance permanente dans leurs têtes. Ils en ont gardé un bout, des pelles à la plage et des batailles navales. Je conserve donc mes chances, un instant seulement.

Et puis 13 :25.

Quel prétentieux quand même. Quel con ! Le silence se fait sifflement. Les machines sans âme sont en veille.